MINISTÈRE DE LA CULTURE
CAISSE DES RECETTES ARCHÉOLOGIQUES

CATHERINE ASDRACHA

INSCRIPTIONS PROTOBYZANTINES ET BYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE ET DE L'ÎLE D'IMBROS (IIIe - XVe siècles)

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE

ATHÈNES 2003

INSCRIPTIONS PROTOBYZANTINES ET BYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE ET DE L'ÎLE D'IMBROS (IIIe - XVe siècles)

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE

SUPERVISION DE L' ÉDITION: Diana Zaphiropoulou
SUPERVISION ARTISTIQUE: Vana Maré
IMPRESSION: «Editions Sot. Vouyoukas»

© CAISSE DES RECETTES ARCHÉOLOGIQUES
DIRECTION DES PUBLICATIONS
57, rue Panepistimiou, 105 64 Athènes
www.tap.culture.gr

ISBN 960-214-215-4

MINISTÈRE DE LA CULTURE
CAISSE DES RECETTES ARCHÉOLOGIQUES

CATHERINE ASDRACHA

INSCRIPTIONS PROTOBYZANTINES ET BYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE ET DE L'ÎLE D'IMBROS (IIIe - XVe siècles)

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE

ATHÈNES 2003

Dédié à l'Hellénisme
de la Thrace Orientale
et de l' île d'Imbros

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

I Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (XIIe-XVe siècles) (Pl. 101-118) ..... **I** *219-291*

II Inscriptions byzantines de la Thrace orientale (VIIIe-XIe siècles) (Pl. 97-108) ..... **II** *239-334*

III Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (XIe-XVe siècles. Supplément) (Pl. 61-63) ..... **III** *309-333*

IV Inscriptions chrétiennes et protobyzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (IIIe-VIIe siècles) (Pl. 75-83) ..... **IV** *279-356*

V Inscriptions chrétiennes et protobyzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (IIIe-VIIe siècles) (Pl. 135-140) ..... **V** *333-386*

VI Inscriptions chrétiennes et protobyzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (IIIe-VIIe siècles) (Pl. 153-155) ..... **VI** *455-521*

INDEX 1-100

FIGURES ET TABLEAUX

(a) Fig. 1. Thrace orientale. Frontière ouest. Le cours inférieur de l'Hèbre (XIIe-XVe siècles) ..... **I** *222*

(b) Fig. 2. L'île d'Imbros (XIIe-XVe siècles) ..... **I** *271*

(c) Fig. 1. Thrace orientale (VIIIe-XIe siècles) ..... **II** *240*

(d) Fig. 1. Thrace orientale (IIIe-VIIe siècles) ..... **VI** *457*

(e) Fig. 2. Thrace orientale : proche banlieue de Constantinople (IIIe-VIIe siècles) ..... **VI** *482*

(f) Fig. 3. L'île d'Imbros (IIIe-VIIe siècles) ..... **VI** *509*

(g) Tableau de répartition chronologique et géographique des inscriptions (XIIe-XVe siècles) ..... **I** *223*

(h) Tableau de répartition (VIIIe-XIe siècles) ..... **II** *241*

(i) Tableau de répartition (IXe-XIVe siècles) ..... **III** *329*

(j) Tableau de répartition (IIe-VIIe siècles) ..... **VI** *513*

PRÉFACE

Nous reproduisons, dans cet ouvrage, en édition anastatique, notre corpus d'inscriptions chrétiennes, protobyzantines et byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros, qui a été publié dans les n^{os} 43 à 53 de l'*ΑΔ*, pendant les années 1995 à 2002. Nous suivons l'ordre de parution de chaque partie du corpus dans la revue mentionnée et nous gardons la pagination. Des raisons techniques n'ont pas permis d'y ajouter une pagination continue. A la fin de l'ouvrage, un Index non compris dans la revue recense toutes les parties du corpus. Nous avons pensé qu'en réunissant dans un volume toutes les parties et en indiquant dans l'index tout ce qui doit être retenu, nous faisons de notre publication un instrument de travail utile au service des intéressés. Néanmoins, nous nous excusons pour les quelques promesses non tenues, comme, p. ex., le traitement sur le χωρίον Μορέων que nous n'avons pas pu reprendre dans la partie VI de notre ouvrage (IV, p. 344).

Bien attendu, le matériel présenté appelle à plusieurs emplois : nous avons pris soin de les indiquer dans les commentaires qui accompagnent chaque inscription. D'autres champs d'observation, à titre d'exemple, les métiers, les fonctions e.a., sont signalés à travers la construction thématique de l'Index.

Il serait de trop d'insister sur l'apport des codifications comme la présente, tributaire des recherches longues et suivies pendant plusieurs années : cependant, je me permets d'ajouter que la fidelité dans les principes et les impératifs de notre discipline épigraphique, voire historique, égale à un acte de résistance et à une preuve de modestie intellectuelle.

Je tiens enfin à remercier vivement les collègues de l'*ΑΔ*, en particulier madame Evangélia Kypraiou, ex-directrice des publications de la Caisse des Recettes Archéologiques, dont l'aide multiple et amical m'a encouragée de persévérer dans ce long chemin ; mais aussi mesdames Hélène Litina et Vana Marè pour leur chaleureuse et efficace collaboration, ainsi que mesdames Katerina Hèliopoulou et Europe Mantelou qui ont entrepris le travail typographique avec une étonnante application.

D'autre part, je ne manquerais pas de remercier aussi vivement madame Diana Zapheiropoulou, directrice des publications de la Caisse des Recettes Archéologiques, et M. Isidôros Kakouris, préposé à la direction des Monuments byzantins et post byzantins, qui ont vu ce projet avec un grand intérêt et ont donné leur assentiment à sa réalisation. Il est enfin entendu que je remercie sincèrement le Conseil Administratif de la Caisse des Recettes Archéologiques (T.A.Π.), qui a bien voulu inclure le présent volume dans le programme de ses publications.

D'ailleurs, mes remerciements vont tout particulièrement à M. Guillaume Saint-Guillain qui a vu et corrigé assidûment et avec une remarquable fidelité tout le texte français.

Quant aux questions qui concernent les termes et la vie ecclésiastiques, je remercie le R. Père Demosthène Papakôstopoulos, dont l'aide essentielle je ne saurais pas négliger.

Me voici donc au bout de ce travail qui a étoffé aussi ma vie émotionnelle. Appartenant à la troisième génération d'une famille des refugiés d'Asie Mineure (Palaia Phôkaia) après la Catastrophe de 1922, je ne pouvais pas ne pas communiquer mentalement avec les populations déracinées d'autres parties de l'Hellénisme, telles que la Thrace orientale et l'île d'Imbros, qui m'ont servi de fil conducteur pendant toutes ces années.

CATHERINE ASDRACHA
Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), Paris

C. ASDRACHA

I

DE LA THRACE ORIENTALE ET DE L'ILE D'IMBROS (XIIe-XVe SIÈCLES)

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΟ ΔΕΛΤΙΟ, ΤΟΜΟΣ 43 (1988): ΜΕΛΕΤΕΣ
ΑΘΗΝΑ 1995

INSCRIPTIONS BYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE ET DE L'ILE D'IMBROS (XIIe-XVe SIÈCLES)

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE

En réfléchissant à ce qui pouvait être le trait caractéristique de ce travail, j'ai pensé spontanément aux mots de Dionysios Solômos qui parle d'un «genre mélangé mais légitime» (εἶδος μιχτό ἀλλά νόμιμο), dont il ne connaissait pas de modèle, en définissant les principes qui devaient le guider dans la création de *'Ελεύθεροι Πολιορκημένοι*. Cette réflexion, évidemment retirée de son contexte —comment pourrait-il en être autrement?— fossilisée presque, revenait sans cesse pendant tout le temps de mon travail, mais avec un point d'interrogation au second adjectif: «mélange», ce travail l'était sûrement, mais «légitime», je ne le savais vraiment pas.

Est-ce que je sais maintenant? Est-ce que je peux présenter ces inscriptions comme si je les avais vues de mes propres yeux, pris leurs mesures moi-même, fait leurs estampages, leurs photographies, comme nous l'avions fait —avec mon ami Charalambos Bakirtzis— pour l'édition des inscriptions byzantines de la Thrace occidentale grecque? Autant de questions que je me posais continuellement, mais qui ne m'ont pas empêchée de persévérer et de terminer cette première partie de mon travail.

Car, éparpillées dans une foule de publications, dont la plupart datent du siècle dernier, détruites après la dispersion des quelques collections qui avaient pu se constituer dans des conditions extrêmement difficiles, perdues littéralement dans la nature, ces inscriptions me paraissaient semblables à ces membres des statues antiques brisées, couchés par terre, que l'on peut parfois contempler de près, si l'on a la chance que j'ai eu moi-même, il y a quelques années, lorsque j'ai pu rêver ainsi devant les sculptures mutilées du fronton ouest du temple de Zeus, au musée d'Olympie, avant leur nouvel arrangement. «Les statues sont dans le musée» comme disait Georges Séféris; par contre, les inscriptions de la Thrace orientale ne sont nulle part.

Mais revenons à l'histoire, fût-elle tragique. Des centaines d'inscriptions répertoriées par les soins d'A. Papadopoulos-Kérameus dans le Registre épigraphique du Syllogue Philologique Hellénique de Constantinople, vers le dernier quart du XIXe siècle, dont une grande partie étaient des inscriptions byzantines provenant des différentes localités de Thrace, notamment de celles de la Propontide, des innombrables pierres portant des inscriptions byzantines et appartenant à la Collection constituée à Sèlyvria par Anastase C.P. Stamoulis vers la même époque, et qui furent comprises dans la publication qu'en a donnée G. Seure sous le titre «Antiquités thraces de la Propontide», ne serait-ce que de ces deux sources de données, presque rien ne s'offre aujourd'hui à nos yeux et à notre curiosité à jamais trahis.

Je ne retracerai pas le sort de la Collection du Syllogue thrace de Rhaidestos, qui fut presque la seule à être en partie sauvée par son évacuation à Thessalonique, en 1920 (K. Mamoni, Ἀπό τήν ἱστορίαν καί δρᾶσιν τῶν Συλλόγων Ῥαιδεστοῦ Θρᾴκης (1871-1922), Μνημοσύνη 2 (1968-1969), p. 301); ni celui, beaucoup moins heureux, de la Collection d'antiquités de Stamoulis, dont la partie comprenant des monuments de pierre romains et byzantins fut abandonnée à Sèlyvria, en raison de l'impossibilité de son transport à Athènes. C'est à Athènes en effet que la famille Stamoulis se réfugia à la suite de l'échange des populations imposé par le traité de Lausanne (1922-1923), cependant que la maison de Stamoulis, qui abritait des statues, reliefs, inscriptions etc., fut habitée par le gouverneur turc de Sèlyvria.

Tout cela est certes connu et fort bien retracé dans l'Introduction de l'ouvrage de Louisa D. Loukopoulou, Contribution à l'histoire de la Thrace propontique, Athènes 1989, pp. 25-37. Des recherches que l'auteur a effectuées en Thrace turque en 1984 (*ibid.*, p. 37, note 4), il faut retenir, en ce qui concerne notre propos, sa constatation que plus de 70% du matériel recensé pendant le XIXe siècle a aujourd'hui disparu.

Il en est de même, pour plusieurs raisons, dans le cas d'Imbros. La Collection d'antiquités que le métropolite d'Imbros (puis de Mèthymna) Nicéphore Glykas (1873-1881) avait pu constituer entre 1856 et 1880 et disposer dans un petit musée dans la métropole, alors au village de Kastro, fut dispersée après son départ de l'île, plusieurs pièces allant enrichir les collections du musée de Constantinople, tandis que d'autres furent signalées dans divers musées d'Europe (Fredrich, Imbros, p. 101). La Collection de Nicéphore Glykas comprenait une série d'inscriptions, dont quelques unes furent publiées par le métropolite lui-même (voir ci-dessous, n° 39 et suiv.). Outre plusieurs membres architecturaux, provenant selon toute probabilité des ruines d'une basilique paléochrétienne, le sol même de l'ancienne église métropolitaine d'Imbros fut en partie construit de pierres portant des inscriptions, et c'était aussi le cas de la fontaine dite Πηγή Νικηφόρου, sise dans la cour de la même église et qui fut construite entièrement de pareilles pierres (voir ci-dessous, n^{os} 38 et 40).

De tout cela, qui n'est pourtant qu'une partie infime des inscriptions et des sculptures, pour la plupart antiques, encastrées dans des maisons, églises, fontaines d'autres agglomérations de l'île telles qu'Arasia, Eulambio, Palaiokastro, Schoinoudi, village de Sainte Théodora, etc., ne reste aujourd'hui que très peu de chose, qui tend à disparaître inexorablement au fur et à mesure que l'île se vide de sa population grecque. C'est pourquoi il est souhaitable que soient soutenus les efforts de la Société d'Etudes sur les îles d'Imbros et de Ténédos, constituée récemment avec comme siège Thessalonique, de sauvegarder ce qui peut encore l'être et d'enrichir ses Archives dans la mesure du possible.

Je me suis attardée sur ce grand manque, sur cette absence matérielle des inscriptions byzantines de l'aire turque de la Thrace, parce qu'elle constitue la raison cruciale qui m'a lancée dans ce travail dont j'ai senti fortement et le besoin et l'utilité. Ceci est bien explicable, d'autant que j'ai travaillé pendant de très longues années dans les Archives Stamoulis, qui comprennent 172 dossiers, légués par sa famille à l'Académie d'Athènes et portant le titre Θρᾳκικά. Συλλογή εἰδήσεων περί Θρᾴκης καί Θρᾳκῶν.

En effectuant une série de missions du CNRS (depuis déjà 1975...) à Athènes, j'ai eu la chance immense d'être aidée par mon très regretté ami Iordanis Pamboukis, alors directeur de la Bibliothèque de l'Académie, qui, avec son érudition et surtout sa profonde humanité d'homme d'Orient, a su me conforter et encourager mes efforts. Réunir dans un recueil cohérent la grande majorité des inscriptions byzantines de cette Thrace là à partir des différentes publications, suivre leur sort au fil du temps, essayer de retracer leur histoire et les multiples avatars qu'elles ont subies jusqu'à leur disparition. Se pencher de nouveau sur les problèmes qu'elles ont posés à leurs éminents éditeurs tels que Richter, Conze, Dumont, Homolle, Fredrich, Moustoxydis, Bartholomée Koutloumousianos, Nicéphore Glykas, Papadopoulos-Kérameus, Lambakis, e.a.; chercher à comprendre un peu plus, à donner une réponse, fût-elle forcément hypothétique, aux questions qui restaient encore ouvertes; corriger si possible là où cela semblait nécessaire et surtout développer le commentaire prosopographique en donnant une existence historique plus concrète aux personnes mentionnées sur ces pierres, des personnes dont l'identité était réduite parfois à leur seul nom... en deux mots, retirer un monde entier de l'oubli, autant que faire se pouvait.

Ce recueil, qui n'est sûrement pas et pour cause une édition à proprement parler, comprendra dans leur ensemble les inscriptions byzantines de la Thrace orientale et d'Imbros, du IVe au XVe siècle, et sera divisé en quatre parties: outre la partie présente et en remontant dans le temps,

suivront les inscriptions de l'époque méso-byzantine, celles de l'époque proto-byzantine et chrétienne, et enfin celles pour lesquelles je trouve hasardeux de proposer une date, au total plus de cent soixante inscriptions. A l'instar du tableau présenté ci-dessous, d'autres tableaux seront inclus dans les parties suivantes, illustrant aussi des questions ayant trait à l'onomastique, à la toponymie, aux catégories de métiers mentionnés, etc. Je laisse pour la fin, outre un Index général des noms et une carte où seront indiqués en détail les lieux de provenance des inscriptions et leur nombre, l'estimation globale qui se dégagera au fur et à mesure de la publication du travail accompli. J'espère ainsi, à travers tous les inévitables clairs-obscurs de ce trajet, donner une image de l'histoire de cette région grâce au témoignage de ses pierres mutilées ou perdues.

Quoi qu'il en soit, on peut insister dès maintenant sur le caractère particulier des inscriptions provenant d'Ainos et d'Imbros. A peu d'exceptions près, elles sont suffisamment datées, la plupart étant du XVe siècle. Elles sont presque toutes des inscriptions de fondation, voire de reconstruction des fortifications, et montrent une étonnante continuité de ce genre d'efforts. Ce fut l'œuvre des deux administrations: de l'administration byzantine et de celle des Gattilusi qui la supplanta, assez tôt à Ainos (1382) et assez tard à Imbros (1450-1453). Les deux autorités y sont attestées par l'intermédiaire de leurs fonctionnaires avec une fréquence qui nous permet d'y voir une sorte de programmation des travaux défensifs étalés sur plusieurs années.

Parmi les quarante-sept inscriptions présentées ici –si l'on n'y inclut pas tout le reste– il n'y en a que deux seulement pour lesquelles je peux prononcer le mot magique *vidi*. Ce sont l'inscription d'Andrinople en l'honneur de Michel VIII Paléologue (n° 4) et celle d'un «proèdre» d'Andrinople (n° 19), que je vis dans le musée de cette ville. En fait, il n'est pas hors de propos ici, au contraire, de rapporter brièvement cette visite. En mai 1990, après avoir attendu presque une année et demie pour obtenir le visa de recherche que j'avais demandé en ma qualité de chercheur du CNRS (Paris) en mission officielle, munie de tous les documents nécessaires et de lettres de recommandation, et emmenant les dossiers que j'avais constitués après plusieurs années de travail et qui définissaient mes *desiderata*, j'arrivais à Constantinople et je me rendis tout de suite au Musée archéologique. J'avais l'intention de commencer mes recherches dans ce musée parce que, comme chacun sait, il renferme dans ses collections de nombreuses antiquités provenant de la Thrace antique et byzantine. Je fus donc tout étonnée de constater que les salles consacrées à Byzance étaient fermées et ceci, me dit-on, depuis plusieurs années. La date de leur réouverture restait secrète. Quoi de plus naturel que de demander au directeur du musée d'avoir la permission d'y accéder quand même, vu le but de ma visite, les documents officiels, le visa de recherche, etc. etc.? C'était, paraît-il, lui demander trop. M. Alpay Pasinli, directeur du musée, me répondit littéralement qu'il n'avait cure des permissions de tous les ministères turcs ou français puisque je ne m'étais pas adressée à lui personnellement par lettre! –j'avais oublié que la Turquie reste toujours la Turquie...–; voilà en tout cas ce que j'aurais dû faire après deux ans, selon M. le directeur, pour avoir accès aux antiquités escomptées sans même être obligée de demander un visa.

La suite de ma visite dans le reste de la Thrace turque que j'ai parcouru le même mois ne m'a pas aidé plus pour mener à bien le but de mon voyage. Partout se dressait un mur sur lequel je butais. Pourtant, j'ai réussi à accomplir les objectifs poursuivis sans avoir à passer sous les Fourches Caudines de M. Pasinli. Mon séjour à Dumbarton Oaks en qualité de «fellow», pendant le premier semestre de 1991, m'a permis d'utiliser le très riche matériel de la section Byzantine Visual Resources (The Byzantine Photograph Collection), qui surpassa et de loin tout ce que j'aurais pu voir –ou plutôt ne pas voir!– pendant mon fameux voyage dans la Turquie d'Europe...

La présentation des inscriptions suit l'ordre chronologique à l'intérieur des trois unités: a) lieux divers, b) Ainos, c) Imbros. J'ai cru utile de présenter les inscriptions d'Ainos et d'Imbros en dossiers autonomes, en raison de leur grande homogénéité. De toute façon, la numérotation est continue. En tête de chaque lieu géographique, quand il se présente pour la première fois, je mets une

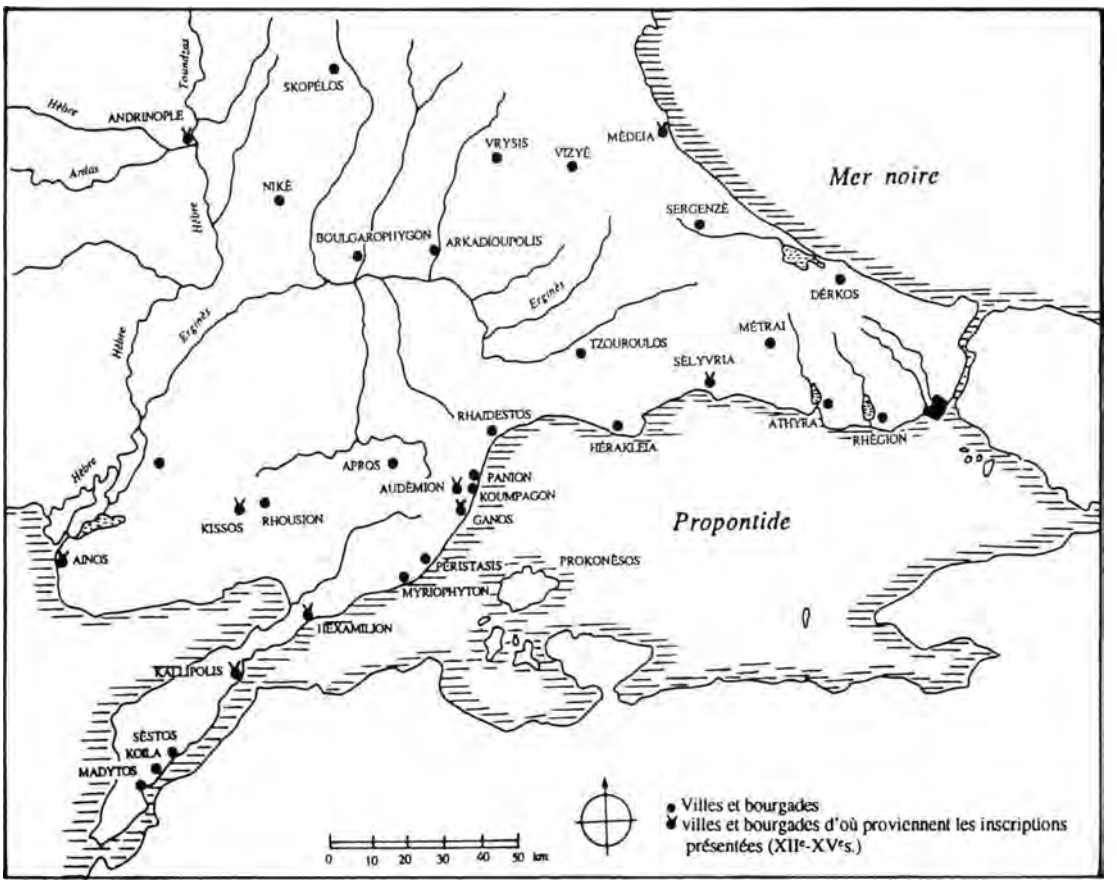


Fig. 1. Thrace orientale. Frontière ouest: le cours inférieur de l'Hèbre.

petite notice pour le situer dans l'espace et dans le temps, si je ne renvoie pas à d'autres études plus précises le concernant. Les normes de la présentation sont en général celles qui ont été exposées par Louis Robert dans plusieurs de ses ouvrages (cf. L. Robert et Jeanne Robert, La Carie. Histoire et géographie historique, II, Paris 1954, pp. 9-15; L. Robert, Epigraphie grecque d'Asie Mineure, Opera Minora Selecta, III, 1969 (repris de l'Antiquité Classique 4 (1936), p. 462); *idem*, Etudes Anatoliennes, Paris 1937 (édition anastatique, Amsterdam 1970), p. 440) et que nous avons respectées dans l'édition des inscriptions byzantines de la Thrace occidentale (voir Asdracha-Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, p. 245).

Bien évidemment, ce travail ne se prétendant pas une édition critique, j'ai dû modifier ces principes généraux en maints endroits. Le texte des inscriptions est présenté d'après les fac-similés ou/et les photographies qui se trouvent à ma disposition. Dans le cas où aucun de ces moyens auxiliaires n'existe, je choisis le texte, ou même les lectures qui me paraissent les plus conformes à la vraisemblance. L'absence d'indication relative suggère une interprétation plus ou moins personnelle.

Je me permets enfin d'exprimer mes vifs remerciements à toutes celles et à tous ceux qui m'ont aidé de différentes façons à mener à bien ce travail. Je remercie tout d'abord Madame le professeur Angeliki Laiou, directeur de Dumbarton Oaks, ainsi que Madame Natalia Teteriatnikov, respon-

RÉPARTITION CHRONOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DES INSCRIPTIONS

Localités	Siècles				Total	Dates
	XIIe	XIIIe	XIVe	XVe		
Ainos	22 23 24 -	25 26	27 28 29	30 31 32 33 34 35 36?	15	22-23: 1172. 25: dernier quart. 26: 1284/5. 27: 1307/8? 28: 1356? 29: 1382. 30: 1413. 31: 1416/7. 32: 1420/1. 33: 1421/2. 34: 1422/3. 35: 1423/4.
Andrinople		4 5	15	19	4	4: 1263? 5: 1259-82. 15: 1346/7? 19: après 1412-avant 1428?
Audèmion	1? 2 - ?	6 7?			4	6: 1270/1. 7: 1277?
Ganos	3 - ?				1	
Héraclée				18	1	18: après 1409-avant 1431?
Hexamilion		9 -		20	2	20: 1453
Imbros	37 -*		38 47-?	39 40 41 42 43 44 45 46	11	37: XIIe-1444. 38: 1391/2. 39: 1441/2. 40: 1441/2? 41, 42: 1441/2?-1444. 43: 1441/2-1444, 1447? 44: 1446/7. 45: 1446/7? 46: 1452/3
Kallipolis			10		1	10: 1320-41?
Kissos		8?			1	
Mèdeia				21	1	21: *c.* 1440/42-avant 1474?
Sèlyvria			11 12 13 14 16 - ?	17	6	11, 12, 13: après 1321-avant 1341. 14: après 1321-avant 1341? 17: 1401
Total	7	8	12	20	47	

Note: Siècles: les chiffres renvoient aux numéros d'ordre des inscriptions.
- : et au siècle suivant;
-*: et aux siècles suivants.

sable de la Byzantine Photograph Collection. Je remercie aussi Madame Dominique Couzon, responsable de la Photothèque du Centre d'Etudes Gabriel Millet (Ecole Pratique des Hautes Etudes, section V) qui a facilité mon accès à ce fonds. Je ne manquerais pas de signaler l'empressement avec lequel M. Georges Xeinos, originaire d'Imbros et membre actif de la Société d'Etudes sur les îles d'Imbros et de Ténédos, a répondu à mes lettres en m'envoyant le matériel à sa disposition; il en est de même de M. Nicolas Daldas. M. Guillaume Saint-Guillain a eu la gentillesse de mettre au point le texte français, texte sur lequel ma collègue et amie de longue date Denise Papachryssanthou a bien voulu se pencher avec son regard attentif et responsable. La bibliographie turque, indispensable pour ce travail, fut mise à ma disposition grâce aux efforts de mes amies et collègues Euangélia Balta et Martha Pylia, ainsi que de M. Aristotélis Mitraras. Enfin, c'est peu dire combien je suis obligée à Emilie Thémopoulou, originaire de Constantinople et fin connaisseur de la langue turque, sans l'aide de laquelle je n'aurais pu avoir accès à cette bibliographie, à plus d'un titre spéciale. Et je n'oublie surtout pas mon amie Catherine Assimi avec qui j'ai fait un petit bout de chemin et qui avait ébauché, il y a déjà plus de vingt ans, une partie du dépouillement des inscriptions des Gattilusi, que j'ai pu utiliser avec profit pour ce travail.

LIEUX DIVERS

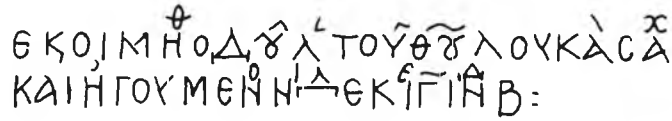
AUDÈMION

Audèmion ou Eudèmon, Audèmi, Avdin (actuellement Üçmak-dere, en turc), était un bourg byzantin situé dans un ravin, au pied de la montagne de Ganos (partie du Mont Sacré, Ἱερόν Ὄρος, dans l'Antiquité), entre Ganos et Koumpagon (bourg de la région de Rhaidestos et dont on ignore le nom byzantin) au nord. Il faisait partie des Ganochôra –ensemble d'agglomérations s'étendant du Koumpagon, au nord, jusqu'à Péristasis, au sud– et peut-être dépendait-il d'un grand monastère dont on ne connaît pas le nom, mais dont on pouvait voir les ruines sur une hauteur qui surplombe le bourg. Audèmion, site peuplé exclusivement de Grecs encore au moment où le visita Papadopoulos-Kerameus (Ἀρχαιότητες, pp. 97, 100), en 1885, comportait plusieurs églises et fontaines saintes qui avaient pu conserver dans leurs murs plusieurs inscriptions byzantines, aujourd'hui disparues. Cf. A. Dumont, Rapport..., in Dumont - Homolle, Mélanges, p. 227; Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων, pp. 15-16; E. Zèsès, Διάφορα Αὐδημίου, Θρακικά 5 (1934), p. 347 sq. (premier d'une série d'articles de contenu surtout ethnographique).

1. Epitaphe (XIIe s. ?)

Dalle funéraire placée devant la Ὡραία Πύλη du sanctuaire de l'église de Saint-Jean Prodrome.

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 101 (fac-similé); Dumont - Homolle, Mélanges, p. 419, n° 87 o; Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων, pp. 35-36. Texte d'après Papadopoulos-Kerameus. Datation d'après Gedeôn (qui n'a pas le point d'interrogation).



1. Ἐκοιμήθ(η) ὁ δοῦλ(ος) τοῦ Θ(ε)οῦ Λουκᾶς (μον)αχ(ὸς)
2. καὶ ἡγούμενο(ς), (μη)νὶ Δεκε(μβρίῳ) ιγ΄, ἰνδ(ικτιῶνος) β΄

Lettres en majuscules avec accentuation partielle.
Tilde: a) sur le *nomen sacrum* abrégé: Θ͂ου (l. 1); b) sur une partie de la date: ῖγ (l. 2).
Ligature: ϒ = ου.
Lettres superposées: θ η, χ α (l. 1); ο ν, ι ν, ε κ, δ ν (l. 2).

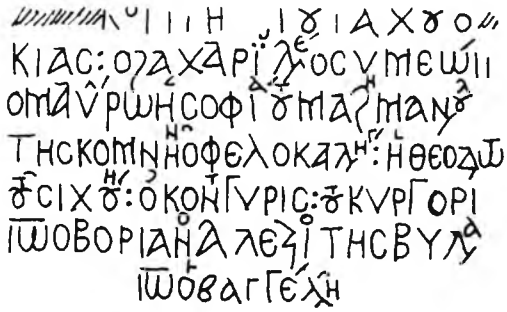
S'est endormi le serviteur de Dieu, le moine et higoumène Loukas, le 13 du mois de décembre, indiction 2.

Ce Loukas, inconnu par ailleurs, serait l'higoumène du monastère mentionné ci-dessus, ou d'un autre parmi les nombreux monastères de Ganochôra (voir infra, notice introduisant le n° 3).

2. Audèmion. Liste de donateurs (XIIe-XIIIe s. ?)

Plaque de pierre encastrée dans la maçonnerie de l'enceinte d'une chapelle détruite, dédiée à sainte Paraskeuè. «44.68» (Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 100 (fac-similé); Dumont - Homolle, Mélanges, pp. 418-419, n° 87 m; Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων, p. 36 (estampage, p. 163). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus. Datation d'après Gedeôn.



1. ...'Η[λ]ιοῦ ἱ(ερομον)άχου, ὁ ['Εξε]-
κίας, ὁ Ζαχαρί(ας) Λέ(ων), ὁ Συμεών,
ὁ Μαῦρω(ς), ἡ Σοφία τοῦ Μάζη, Μανου(ὴ)λ
4. τῆς Κομνην(ῆς), ὁ Φελοκαλήγ(ης), ἡ Θεοδώτ(η)
τοῦ Σιχούη, ὁ Κοντ(ο)γύρις τοῦ κὺρ Γόρι,
'Ιω(άννης) ὁ Βοριανό(ς), 'Αλέξιο(ς) τῆς Βύλα(ς),
'Ιω(άννης) ὁ Βαγγέλη(ς)

Lettres en majuscules avec accentuation partielle.
Signes d'abréviation: de ας: ᵕ (l. 2); /(l. 2-4, 6-7).
Accents et esprits: ˄ ˆ / ↄ ; ˆ , ⌊ , ⊦ (= esprit rude) (l. 4, 7).
Ligature: ϐ = ου (l. 1, 3, 5).
Abréviation: ιω̄ (l. 6, 7).
Lettres superposées: $\overset{\tau}{\text{ϐ}}$ (l. 3, 5); $\overset{\alpha}{\text{ι}}$, $\overset{\eta}{\text{ζ}}$, $\overset{\lambda}{\text{ϐ}}$ (l. 3); $\overset{\nu}{\text{η}}$, $\overset{\text{ϐ}}{\text{η}}$ (l. 4); $\overset{\eta}{\text{ϐ}}$, $\overset{\tau}{\text{ν}}$ (l. 5), $\overset{\text{ο}}{\text{ν}}$, $\overset{\text{ο}}{\text{ι}}$, $\overset{\alpha}{\text{λ}}$ (l. 6).

L. 5. τοῦ κὺρ Γόρι, Leg. τοῦ κὺρ Γρηγόρη.

L. 5. ὁ Κοντ(ο)γύρις (Homolle).
L. 7. ιω̄ ὁ Σηγγέλη (estampage très mauvais de Gedeôn).

...d'Elie l'hiéromoine, l'Ezéchiel, Zacharie Léon, Symeôn, Mauros, Sophie de Mazès, Manuel de Komnènè, Phélokalègès, Théodôtè de Sichouès, Kontogyris de kyr Grègoris, Jean Vorianos, Alexios de Vyla, Jean Vangélis.

La liste comprend très probablement des noms de donateurs qui auraient contribué à la construction ou à la restauration d'une église ou d'un monastère local, peut-être, celui qui surplombe le bourg (voir supra, introduction au n° 1). La plupart des prénoms sont accompagnés d'un patronyme ou/et, dans le cas des femmes, du prénom du père, qui tient lieu de nom de famille. Seul le premier nom de la liste, s'il s'agit bien du premier, est accompagné d'un qualificatif qui indique ici son état de religieux.

L. 1/2: ὁ ['Εξε]κίας. Cette restitution, qui est la nôtre, renvoie à un nom biblique porté habituellement par de moines.

L. 4: τῆς Κομνηνῆς. A signaler la présence d'une Comnène (nom très souvent rencontré dans les textes), mère de Manuel, qui tiendraient les deux bonne compagnie à Alexios de la ligne 6.

L. 4: ὁ Φελοκαλήγης. Il s'agit apparemment d'un sobriquet renvoyant à quelqu'un qui portait des chaussures à semelles de liège. Cf. Sp. Lambros, Μιχαήλ 'Ακομινάτου τοῦ Χωνιάτου τά Σωζόμενα, II, Athènes 1879, p. 317, 8: φελλωτά... σανδάλια, relevés par St. Koumanoudis (Συναγωγή λέξεων ἀθησαυρίστων ἐν τοῖς 'Ελληνικοῖς λεξικοῖς, Athènes 1883, p. 367), qui donne aussi φελλάρια, un mot qu'il avait rencontré notamment à Andrinople. Φελοκαλήγης ainsi que Κοντογύρις (ci-dessous) tiennent évidemment lieu de noms. Cf. Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, VI, p. 503 (Βαρυκαλίγης, celui qui porte des chaussures lourdes et non pas des φελλοκάλιγα).

L. 5: ὁ Κοντογύρις. Egalement un sobriquet, provenant du verbe κοντογυρίζω (tourner un peu en arrière), voir 'Εμ. Κριαρᾶς, Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας (1100-1669), Thessalonique 1969 sq., t. 8, 1982, s.v.

Cf. par analogie le nom Γοργογύρις (celui qui tourne vite), dans des actes notariaux postérieurs (XVIe s.) provenant de Naxos, I.T. Vizvizis, Ναξιακά νοταριακά ἔγγραφα, p. 46, n° 26, 59; p. 60, n° 40, 33 et *passim*.

L. 7: Si la lecture de Papadopoulos-Kerameus est la bonne —sur l'estampage de Gedeôn, on lit

'Iω(άννης) ὁ Συγγέλη(ς)–, on est en présence d'une curieuse apposition de deux prénoms, dont le second serait un hapax pour cette époque, étant bel et bien le diminutif actuel du prénom Εὐάγγελος. Cependant, je suis tentée d'y voir une faute de lecture, ou une solution telle que: 'Ιωάννης ὁ Βαγγελῆς à savoir, un prénom indiquant la filiation de côté de la mère, Jean, le fils d'Εὐαγγελία (?).

Quoi qu'il en soit, on se trouve devant une surprenante gamme de noms qui mettent, à côté des formes habituelles de l'époque byzantine en général, des formes idiomatiques ou relevant même de la langue grecque contemporaine. En outre, étant donné que la datation de Gedeôn d'après l'écriture des lettres ne peut pas être fiable absolument dans un milieu traditionnel où l'on reproduit librement des lettres de formes diverses, nous pourrions situer cette inscription dans n'importe quel siècle de l'occupation ottomane, voire au siècle dernier. Il est indicatif de comparer cette liste de noms avec celle provenant du codex connu de Serrès, voir P. Papageôrgiou, Αἱ Σέρραι καί τά προάστεια τά περί τάς Σέρρας καί ἡ μονή 'Ιωάννου τοῦ Προδρόμου, BZ 3 (1894), Abteilung I, p. 283 (XVIIe s.).

Quant à la date, j'adopte celle proposée par Gedeôn parce qu'il n'est pas du tout sûr, contrairement aux notices de PLP, n^{os} 6492, 13058, 25413, 27024, que cette plaque provenait de la chapelle de la Sainte-Paraskeuè, qui serait construite en 1270/1271, ce qui n'est pas sûr non plus (voir infra, n° 6). L'impossibilité de se prononcer avec certitude là-dessus vient du fait que dans toute cette région on a souvent construit avec du matériau provenant des églises ou d'autres bâtiments antérieurs, voire byzantins, d'où le grand nombre des pierres encastrées.

GANOS

Ganos (ὁ Γάνος, τό Γάνος) qui avait conservé à l'époque byzantine le nom de la ville antique (ἡ Γάνος, Γάννος), était connue surtout pour le grand nombre de ses églises et de ses couvents. A partir du milieu du XIe siècle notamment, commença de se former au mont homonyme de Ganos et dans la région de Ganochôra un centre monastique important, dont l'existence est attestée aussi dans Michel Psellos (Ἐπιστολαί, éd. C. Sathas, MB, V, p. 397, n° 149: mention du Prôtos τοῦ Ὄρους). Ce foyer monastique continua de fonctionner pendant l'époque ottomane malgré les destructions répétées qu'il a subies et qui n'ont laissé échapper que quelques témoignages, épigraphiques et autres. Voir, Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων, pp. 26-62; G. Ficker, Erlasse des Patriarchen von Konstantinopel Alexios Studites, Kiel 1911, p. 13; Laurent, Corpus, V/2, p. 152. Cf. Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, pp. 101-102. Sur la métropole sans suffragants de Ganos, créée à l'époque des Comnène et présente dans les notices tardives, voir Darrouzès, Notitiae, pp. 160, 162, 167 et *passim*.

Presque tous les monuments byzantins et post-byzantins de Ganos et de Ganochôra, qui existaient encore à la fin du XIXe siècle, ont disparu au cours de notre siècle. Actuellement, on peut voir seulement les ruines de deux monastères dans les alentours de Ganos (Gaziköy, en turc), voir Ötüken - Ousterhout, Notes, p. 145 et note 101.

3. Fragment d'inscription métrique (XIIe-XIIIe s. ?)

Morceau de marbre brisé, faisant peut-être partie de la base d'une croix appartenant au petit couvent d'origine byzantine de la Vierge Nicéenne (Θεοτόκος Νικηώτισσα), situé au voisinage immédiat de Ganos. L'inscription était encore conservée, en 1896, dans les ruines du couvent.

Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων, p. 42.

Ἤγειρε κόσμον ἐκ βαράθρου πταισμάτων

Il a relevé (le) monde de l'abîme des péchés.

D'après Gedeôn, ce vers iambique constituait la moitié d'une inscription distique, écrite habituellement sur la sainte Croix, œuvre de Théodore Studite, qui était ainsi en entier: ἐν τῷδε χεῖρας ἐξαπλῶν ὁ παντάναξ/ ἤγειρε κόσμον ἐκ βαράθρου πταισμάτων (voir PG, 99, col. 1796^c; édition récente, A. Garzya, Theodori Studitae epigrammata, EEBΣ 28 (1958), p. 39, n° 52: ἐξαπλοῦς au lieu d'ἐξαπλῶν). Sur la vie et l'œuvre de Studite, voir G. Fatouros, Theodori Studitae Epistulae, I, Berlin - N.Y. 1992, pp. 3-42.

Gedeôn déduit du nom du couvent qu'il aurait été construit par un moine venu d'un certain monastère de Nicée, ou même qu'il aurait été un métoche d'un tel monastère.

ANDRINOPLE

Sur l'histoire et le développement de la ville d'Andrinople pendant cette période, voir Asdracha, Les Rhodopes, pp. 137-148, 190-193 et *passim*. Sur la métropole d'Andrinople et ses suffragants, voir *eadem*, La Thrace orientale, pp. 258-267, 274-277, 299-302. D. Stiernon, in DHGE 22 (1988), s.v. Hadrianopolis.

4. Epigramme en l'honneur de l'empereur Michel VIII Paléologue. Inscription de fondation (1263?) (Pl. 101 a-b)

Plaque de marbre qui devait être encastrée dans une des tours carrées des murailles ou même de la forteresse de la ville. La tour ayant été démolie, cette plaque, brisée à droite, était déjà encastrée dans les murs de l'église métropolitaine au moment où la vit Mordtmann.

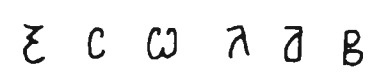
Les murailles d'Andrinople, dont on connaît le périmètre de leur περίπατος par un texte daté du XIVe siècle et qui se sont avérées quasi inexpugnables à travers les siècles (voir Asdracha, Les Rhodopes, pp. 143-144), furent complètement démolies par les Turcs après la fin de la guerre russo-turque de 1878 et le traité de Berlin. Le matériau qui en provint, fut utilisé pour la construction des casernes et d'autres bâtiments, tandis qu'une partie en fut cédée aux Grecs de la ville en guise de réparations pour la destruction de leurs maisons contiguës à la muraille.

Quant à l'église métropolitaine d'Andrinople, qui était une construction du XIXe siècle, aujourd'hui disparue, elle comprenait aussi un nombre considérable des chapiteaux byzantins réutilisés, dont seulement trois ont été conservés, voir Ötüken - Ousterhout, Notes, p. 128.

En mai 1990, pendant ma visite au musée archéologique d'Andrinople, l'inscription examinée fut la seule (!) que j'ai vue exposée à l'intérieur du musée, au ras le sol, derrière la porte de la sortie (n° d'inv. 1791). «53.140.10»; hauteur des lettres «9» (d'après Taşlıklıoğlu). Photographies d'I. Ševčenko, Byzantine Photograph Collection de Dumbarton Oaks, n° 61.122. Cf. une autre photographie dans la même Collection, n° 71.1279.

Mai, Nova Collectio, V, p. 356; CIG, IV, n° 8713; M. Dèmitsas, Μακεδονίας ἀρχαιολογικά, BCH 4 (1880), p. 109; Mordtmann, Epigraphik, p. 201, n° 6 (estampage); Dumont - Homolle, Mélanges, p. 360, n° 62, 8; Lambakis, Περιηγήσεις, ΔΧΑΕ 10 (1911), p. 12, n° 385; Kourtidis, Βυζαντιναί ἀρχαιότητες, p. 39; Konstantinidis, Ὀλίγα περί Ἀδριανουπόλεως, p. 294; Velkov, Inscriptions médiévales, p. 218; Eyice, Edirne, pp. 66-67; Taşlıklıoğlu, Trakya, II, pp. 41-42, n° 13, fig. 33 (photo).

+ Ἄναξ Μιχαὴλ Αὐσόνων ὄντως κλέος
λύτρωσιν εὗρε δι' ὃν ἡ Κωνσταντίν[ου]
πύργωμα τεύχει κατέναντι βαρβάρων
4. μάχας πρὸς αὐτῶν ἀπτόητον καθάπαξ +



Lettres en majuscules.

Plusieurs ligatures: αη, αυ (l. 1); τρ, στ, αν (l. 2); τε, ει, αν, αρ (l. 3); πρ, αυ, πτ (l. 4).

Lettres superposées: $\overset{\tau}{\omega}$ (l. 1, 4); $\overset{\rho}{\omega}$ (l. 3).

L. 2. Leg. δι' οὗ.

L. 4. Leg. ἀπτόητος.

L. 2. λύτροσιν (Mai);

L. 2. εὗρε, [υ]ιό[ς ὢν] Κωνσταντίνου (CIG); Διόνη Κωνσταντίνου (Mai, Dèmitsas); δι' ὃν ἡ Κωνσταντίν (Lambakis); δι' οὗ ἡ Κωνσταντίνου (Kourtidis).

L. 3. πύργομα (Mai); τεύχων (Mai, CIG); τεῦχε (Dèmitsas, Lambakis); τείχει (Kourtidis).

L. 4. πρὸς αὐτούς (CIG), version plus correcte grammaticalement; πρὸ αὐτῶν (Kourtidis).

L. 4. ἀπτοήτων (Dèmitsas).

L. 4. Μαχαστρος Αντωναττο ητον καθαπαξ (Lambakis).

Le roi Michel, en effet la gloire des Romains/ par qui Constantinople a été sauvée/ construit de(s) fortification(s) en face des barbares/ (en livrant) des batailles contre eux, intrépide, une fois pour toutes.

L. 1: Ἄναξ Μιχαήλ. D'après CIG (suivi par Velkov), il s'agirait de l'empereur Michel VII Doukas (1071-1078), fils de Constantin X Doukas et d'Eudocie Makrembolitissa, mais nous optons pour la solution exprimée par Mordtmann, selon qui il s'agit de Michel VIII Paléologue. L'inscription aurait été gravée à l'occasion de la guerre menée par Michel VIII contre le tsar bulgare Constantin Tich, qui avait déjà enlevé plusieurs villes byzantines de la côte occidentale de la mer Noire et de l'arrière-pays de la Thrace orientale. Les opérations furent menées par le général Michel Doukas Glavas Tarchaneiôtès, en 1263. Celui-ci reconquit sur les Bulgares les villes perdues, tout en délivrant Andrinople du danger, et procéda ensuite à de grands œuvres de fortification dans toute cette région. Pour les références, voir Asdracha, Les Rhodopes au XIIIe siècle, pp. 287-288; cf. Zlatarski, Istorija, III, pp. 504-505. Cf. Pachymère, éd. Failler, I, p. 279, note 4.

L. 1: Αὐσόνων. (Roi des) Romains, appelation littéraire des Byzantins dans la connotation œcuménique chérie par l'empire. Cf., entre autres, une inscription peinte sur une corniche intérieure du parékklèsion de Pammakaristos, à Constantinople: ...βασιλεὺς ὁ κρατῶν γῆς Αὐσόνων, in H. Belting, C. Mango, Doula Mouriki, The Mosaics and Frescoes of St. Mary Pammakaristos (Fethiye Camii) at Istanbul, Dumbarton Oaks Studies, n° 15, 1978, p. 16, fig. 96 b. Selon les auteurs qui suivent H. Megaw (Recent Work of the Byzantine Institute, DOP 17 (1963), pp. 370-371), cette inscription serait un poème de Manuel Philès pour le repos de l'âme du protostrator Michel Glavas Tarchaneiôtès († *c.* 1307), dont le tombeau se trouvait dans cette église. A signaler justement l'emploi fréquent de Αὐσόνων ainsi que des mots composés Αὐσονάρχης et Αὐσονοκράτωρ chez Philès, voir Manuelis Philae Carmina, éd. Miller, I, p. 97, n° 199, 2; p. 253, n° 79, 16; II, p. 82, n° 42, 2; p. 91, n° 50, 1; I, p. 333, n° 135, 7 et *passim*. Voir aussi Louis Robert, in Bull. épigr., 1965, n° 252; Feissel, Notes d'épigraphie chrétienne, BCH 108/I (1984), pp. 553-555: Αὐσονίων (dans des inscriptions, ainsi que des épigrammes de l'Anthologie Palatine).

L. 3: πύργωμα. Il ne s'agit pas ici de la tour particulière où l'inscription aurait été encastrée à l'origine. Dans ce cas là, on aurait eu plutôt le mot largement employé de πύργος. Le mot πύργωμα signifie sans doute un ensemble fortifié au propre et au figuré, ce qui est conforme tant avec les données historiques qu'avec le style solennel de l'inscription.

L. 3: βαρβάρων. Les Bulgares sont qualifiés ainsi en tant qu'ennemis attaquant le territoire by-

zantin et menaçant Constantinople. Cf. même sens dans une inscription du Péloponnèse, Philippidis-Braat, Inscriptions du Péloponnèse, p. 299, n° 41 (IXe s.), les barbares étant ici les Sarrazins: Ἄναξ Λέων ἔστησε πύργον ἐνθάδε / λύχνῳ προφαίνειν τοὺς λόχους τῶν βαρβάρων.

5. Andrinople. Invocation en faveur de l'empereur Michel VIII Paléologue (1259-1282)

Inscription sur des briques enchâssées dans la maçonnerie d'un vieux mur et provenant sans doute de la muraille. Perdue déjà à l'époque de sa publication par Mordtmann.

CIG, IV, n° 8755; (Mordtmann, Epigraphik, p. 202; Dumont - Homolle, Mélanges, p. 360, n° 62, 9). Texte d'après CIG.

1. + Κ(ύρι)ε, βοήθει τῷ [εὐ]σεβ[ε]στάτῳ καὶ φιλοχρίστῳ βασιλεῖ
2. ἡμῶν τῷ Μι[χ]αὴλ Κωμνηνῷ τῷ Παλαιολόγῳ

L. 2. Leg. Κομνηνῷ.

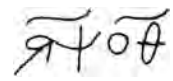
Seigneur, aide notre très pieux et aimant le Christ basileus Michel Comnène Paléologue.

Il s'agit évidemment du même empereur qui figure sur l'inscription précédente (n° 4), et dont la titulature complète était: Michel Doukas Ange Comnène Paléologue.

6. Audèmion. Date 6779 (1270/1271)

Fragment de marbre. Largeur de la pierre «70» (Papadopoulos-Kerameus). Provenant probablement du monastère qui aurait été bâti au nord d'Audèmion (voir supra, notice introduisant le n° 1), il se trouvait encastré autrefois dans la maçonnerie de la chapelle de la Sainte-Paraskeuè (v. supra, n° 2).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 100 (fac-similé); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 418, n° 87 l; Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων, p. 35).



Deux tildes au dessus de la date: ~.
Ligature: στ.

6779 (= 1270/1271).

La date pourrait être celle de la construction du monastère ou de son Katholikon, si elle ne faisait pas partie d'une inscription quelconque, provenant de ces lieux. En dernier lieu, il se peut même qu'elle soit la date de la fondation de la Sainte-Paraskeuè, si l'on accepte que celle-ci fût une église construite à l'époque byzantine.

7. Audèmion. Dédicace d'un chandelier (mars 6785 = 1277) (?)

Inscription gravée sur la base de marbre d'un chandelier qui se trouvait dans l'église de Saint-Jean Prodrome.

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 101; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 419, n° 87 p; Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων, p. 35). Texte d'après Papadopoulos-Kerameus, qui ne donne pas de fac-similé.

1. + Κωσταντῆ προυσκινιτοῦ
2. ἀπὸ ἐπαρχίας Νεωνάτων
3. ἔτ(ους) ϛψπε', μαρτήου θ'

L. 1. Leg. προσκυνητοῦ.

L. 3. Leg. μαρτίου. Gedeôn mentionne la date 1277 comme constituant une inscription à part, ce qui veut dire que la base du chandelier aurait été entre temps brisée en deux.

De la part du pèlerin Constantin de l'éparchie de Néônatôn ; en l'année 6785 (= 1277), *le 9 mars.*

L. 1: Κωσταντῆ προυσκινιτοῦ. Constantin aurait fait le pèlerinage en direction du grand monastère au nord d'Audèmion (voir supra, n° 6), s'il n'était pas allé visiter en général les monastères de Ganos et de Ganochôra (voir supra, notice introduisant le n° 3).

L. 2: ἐπαρχίας Νεωνάτων. Papadopoulos-Kerameus avait déjà dit ne pas connaître cette éparchie par ailleurs, et j'avoue que je n'ai pas pu avancer plus que lui en ce sujet. Il est vrai que si l'on pouvait lire Νεωμάτων à la place de Νεωνάτων, on pourrait penser au toponyme τά Νεώματα, village de Lemnos près de l'église de Saint-Georges, attesté dans des documents des monastères athonites, de Lavra (voir Actes de Lavra, IV, Index, s.v. Νεώματα: 1284 et 1326) et de Dionysiou (voir Actes de Dionysiou, Index, s.v. Ἅγιος Γεώργιος τά Νεώματα: 1425 et 1430); mais la qualification de Néônatôn comme éparchie ne laisse pas beaucoup de chances à cette hypothèse.

D'autre part, puisque je ne connais pas un tel toponyme en Thrace et étant donné le mouvement continu des gens entre la Thrace et les contrées de l'Asie Mineure proches de la Propontide, je verrais dans Néônatôn un toponyme d'Asie Mineure, quitte à y voir la déformation d'une province ecclésiastique; sur le terme ἐπαρχία en ce sens, voir Darrouzès, Documents inédits, pp. 114, 7; 120, 13; 128, 29; 168, 2 et *passim*.

Cela dit, on peut formuler quelques réserves au sujet de la datation de cette inscription: La forme même du nom du pèlerin, Κωσταντῆς, forme purement néo-grecque que l'on rencontre par excellence dans la chanson populaire, ainsi que la version προυσκινιτοῦ, charactéristique du parler nord du grec moderne, situeraient l'inscription facilement à l'époque post-byzantine, s'il n'y avait pas l'argument de la date. Ce dernier pourtant pourrait ne pas en être un, au cas où l'on supposerait une fausse lecture du στ qui pourrait être en fait un α, ce qui nous donnerait bien la date 1785, beaucoup plus conforme à l'aspect général de l'inscription.

Une réflexion analogue pourrait être avancée à propos d'une autre inscription provenant d'Audèmion, également gravée sur un chandelier de marbre qui était conservé, lui, dans la chapelle de Saint-Jean Prodrome, au moment où le vit Papadopoulos-Kerameus (Ἀρχαιότητες, p. 101): Μνήστητι Κύριε / κτίτορος τοῦ Παλάση.

Si la forme μνήστητι au lieu de μνήσθητι se rencontre déjà au XIe siècle et dorénavant (cf. Philippidis-Braat, Inscriptions du Péloponnèse, n^{os} 47, 2 ; 48 (μηνίστιτη); 49; 65 et *passim*), le nom Παλάσης nous situe certainement à l'époque de l'occupation ottomane. Qui plus est, on trouve un (M)παλάσης, notable de la commune à Métrai, mentionné dans un codex de l'évêché de Métrai-et-Athyra (sur cela, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 255, 256-257) pour diverses affaires datées autour de 1773-1776, voir Kyriakè Mamôni, Τρεῖς κώδικες τῆς ἐπισκοπῆς Μετρῶν καί Ἀθύρα, ΑΘΛΓΘ 21 (1956), pp. 166-168; un Μιχαλάκης Μπαλάσογλου, en 1777, serait probablement son fils, voir *ibid.*, p. 162.

8. Kissos. Possesseur d'un anneau d'or byzantin (XIIIe s. ?)

Inscription inédite sur un anneau d'or, pesant 5 drammes (env. 7 gr.) au moment où l'acheta A. Stamoulis, en 1878. De provenance inconnue, cet anneau lui fut vendu par un joaillier grec de Kessanè (l'actuelle Keşan, en turc), petite ville située presque à l'emplacement du bourg byzantin de Kissos (cf. Actes de Lavra, IV, p. 123, note 409), près de la station de la Via Egnatia, à Kypsella (voir T.L.F. Tafel, De Via Egnatia, pp. 21, 58). L'inscription formait deux cercles concentriques avec le prénom inscrit en croix dans le premier cercle et le nom dans le second. La boucle de l'anneau ne portait aucun ornement.

Stamoulis, Θρακικά, folio sans numérotation du dossier 36 A (fac-similé).

Μαρ(ί)α
ἡ Ζαγαροματίνα

Maria Zagaromatina.

Ce nom renvoie à un sobriquet connu, qui désigne celui dont les yeux ressemblent à ceux d'un «zagari», i.e. un chien de chasse, voir Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, VI, p. 472.

On connaît une Εἰρήνη Ζαγαρομματίνα, panhypersébastè et prôtovestiaritissa pour avoir épousé Georges Zagarommatès, panhypersébaste et prôtovestiarite entre autres, sous Jean III Vatatzès et Théodore II Laskaris. Après la mort de son mari, en 1261, Irène, qui fut l'une des plus importantes donatrices du monastère de Lembos, entra en religion sous le nom d'Eugénie, voir MM, IV, pp. 31, 232-233 et *passim*. Cf. Ahrweiler, Smyrne, pp. 177-178; PLP, n^{os} 6417 et 6418.

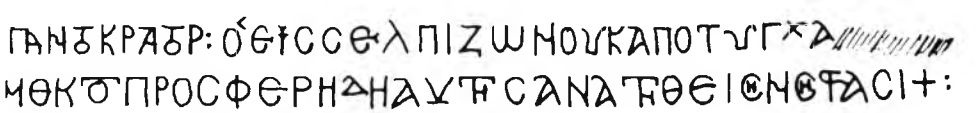
HEXAMILION

Sur Hexamilion (l'ancienne Lysimachia), ville maritime fortifiée, située à l'entrée de la Chersonèse de Thrace, voir notice bibliographique in Asdracha, La Thrace orientale, p. 249 et note 141; cf. infra, n° 20.

9. Dédicace d'une église (?) avec invocation (XIIIe-XIVe s.)

Fragment de marbre blanc, provenant du bris d'une pierre tombale antique, réutilisé probablement comme linteau ou fragment d'épistyle d'une église. Le devant de la pierre ayant porté une inscription antique, l'inscription qui nous intéresse était gravée sur le bord de la face inférieure, qui était la seule visible dans son second usage. Ce fragment figure parmi les pierres antiques qui ont été transportées d'Hexamilion à Kessanè (le Kissos byzantin, voir supra, n° 8) par l'armée bulgare pendant les guerres balkaniques; cf. Louis Robert, Villes de la Chersonèse, p. 53 et note 3. Papadopoulos-Kerameus l'avait vu à Hexamilion, encastré au dessus d'une autre pierre antique, dans le mur d'une école. Dimensions du fragment: «28.158» (d'après Papadopoulos-Kerameus).

Stamoulis, folio sans numérotation, du dossier n° 113 de ses Archives; Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 104 (fac-similé); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 426, n° 96 f); Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, Θρακικά 9 (1938), p. 46 (fac-similé).



1. Παντοκράτορ ὁ εἰς σὲ ἐλπίζων οὐκ ἀποτυγχά[νει]
2. [τῇ] μ(ητρὶ) Θ(εοτό)κο προσφέρη [καὶ] δη αὐτῆς ἀνατήθεισην σηστάσι +

Lettres en majuscules. Plusieurs fautes d'orthographe par iotacisme.
Tilde sur le *nomen sacrum*: Θκο̄ (l. 2).
Ligatures: πα (l. 1); τη, ση, στα (l. 2).
Lettres superposées: ο̲τ (l. 1).
L. 2. Leg. τῇ μητρὶ Θεοτόκῳ προσφέρει ... δι' αὐτῆς ... ἀνατίθησιν συστάσει.

L. 1. Θεὲ] παντοκράτορ (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

L. 2. Stamoulis avait lu un η à la place de [καί], lequel manque chez Lambousiadis; Θεὲ] παντοκράτορ (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

L. 2. Ἡ] μ(ήτηρ) Θ(εοτό)κος προσφέρη δη' αὐτῆς (καὶ) ἀνατήθεισην σηστάσι (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

Dieu tout puissant, celui qui espère en toi n'echoue pas; il offre (ceci?) à la Vierge Mère et (le) dédie par sa recommandation.

L. 2: La syntaxe très approximative de cette ligne (on devrait lire: ...[καὶ] ἀνατίθησιν διὰ συστάσεως αὐτῆς ou συστάσει αὐτῆς), ne laisse pas percer la connotation des verbes προσφέρει et ἀνατίθησιν, un objet direct manquant dans les deux cas. On pense de prime abord à l'invocation à la Vierge si fréquente dans la liturgie orthodoxe: Τὴν πᾶσαν ἐλπίδα μου εἰ σὲ ἀνατίθημι, μήτηρ τοῦ Θεοῦ, φύλαξόν με ὑπὸ τὴν σκέπην σου.

Cependant, étant donné la longueur importante de la pierre et son usage probable comme linteau ou fragment d'épistyle d'une église, j'émets l'hypothèse que l'objet direct manquant des deux verbes devait avoir à faire avec cette église, dont le fondateur aurait été l'auteur de l'inscription, et aurait fait figurer son nom dans une autre partie de l'église, voire de l'épistyle. De plus, d'après le texte de l'invocation, il est probable que l'église était dédiée à la Vierge, sous un de ses multiples vocables. Cf. un cas analogue en Thrace occidentale, in Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, pp. 251-252, n° 10.

KALLIPOLIS

τῷ ͵ςωξβ′ ἔτει [1354], βασιλεύοντος κυροῦ Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ, ἐγένετο σεισμὸς μέγας ἐν ἡμέρᾳ κυριακῇ τῆς Ὀρθοδοξίας, ὅτε καὶ τὰ τείχη τῆς Καλλιουπόλεως κατέπεσαν... καὶ ἐχάλασαν κάστρη τῆς Μακεδονίας [= la Thrace orientale], τὰ πλεῖστα δὲ τὰ κατὰ γιαλὸν ἀπὸ τὴν Μάδυτον ἕως τὸν Ῥαιδεστόν, ἐκ τῶν θεμελίων αὐτῶν, καὶ ἐσκοτώθη λαὸς οὐκ ὀλίγος. ὁ δὲ ὑπολειφθεὶς λαὸς ἐπάρθη παρὰ τῶν ἀθέων Ἀγαρηνῶν. καὶ οὐαὶ τοῖς Χριστιανοῖς ἔκτοτε (Schreiner, Kleinchroniken, I, p. 66, n° 13; p. 613, n° 3).

Ville maritime fortifiée, la plus importante de la Chersonèse de Thrace, Kallipolis devint la première installation durable des Ottomans sur le sol thrace, qui avait été déjà dévasté par les deux guerres civiles du XIVe siècle et où venaient depuis peu de s'installer de petits groupements de Turcs qui traversaient l'Hellespont sur de petites embarcations. Libérée, en 1366, par le comte Amédée de Savoie et restée sous l'administration byzantine pendant dix ans, c'est en automne de 1376 que les Ottomans l'occupèrent de nouveau avec l'aide des Génois.

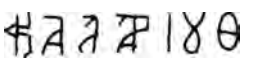
Malgré ses malheurs qui avaient commencé surtout en 1305 avec l'arrivée de la Compagnie catalane qui l'avait utilisée comme base de ses incursions en Thrace, Kallipolis restait vers 1320 une ville telle que Cantacuzène, alors grand domestique, l'avait choisie pour y résider la plupart du temps «parce que, d'une part, l'endroit était capable de résister aux assauts des barbares, et de l'autre, toute la marine habitait là comme il y avait plusieurs équipages de trières...» (Cantacuzène, I, p. 24, 14-23).

Voir C.A. Konstantinidis, Καλλίπολις, ἡ πόλις τῆς Θρακικῆς Χερσονήσου, Athènes 1907, notamment, pp. 13-25; C.G. Loizos, Ἱστορία Καλλιπόλεως ἀνατολικῆς Θρᾴκης, Θρακικά 25 (1956), pp. 9-148, avec une carte hors texte. Notice sur son histoire ecclésiastique, in Asdracha, La Thrace orientale, pp. 250, 295. Cf. P. Charanis, On the Date of the Occupation of Gallipoli by the Turks, B Sl 16 (1955), pp. 113-117; G. Arnakis, Gregory Palamas, the Χιόνες and the Fall of Gallipoli, Byz 22 (1952), pp. 305-312.

10. Réparation d'une partie des murailles (?) (*c.* 1320-1341?)

Inscription vue par Mordtmann à Kallipolis, dans une maison de la rue Gelindjik sokak, en 1880.

Mordtmann, Inschriften aus Kallipolis, p. 258, n° 7 (fac-similé); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 435, n° 100 z).



Κα(β)αλλαρίου Θ[εοδώρου]

Lettres en majuscules.
Ligatures: αλ, λαρ, ϒ = ου.
Καβαλλαρίου (Mordtmann).

...de Kavallarios Théodore (?).

Si notre restitution du prénom est la bonne, on peut voir en ce Théodore Kavallarios le personnage homonyme que Cantacuzène mentionne comme l'un de ses partisans. Ayant pris part à la bataille que Cantacuzène livra contre le chef indépendant bulgare Momčil, en 1343, Théodore Kavallarios fut fait prisonnier par ce dernier qui le remit (avec l'oikeios de Cantacuzène, Apelméné, également fait prisonnier), à l'impératrice Anne de Savoie, en exigeant d'elle d'en être récompensé (Cantacuzène, II, pp. 431, 24 - 432, 5; cf. Asdracha, Les Rhodopes au XIVe siècle, pp. 208-209; PLP, n° 10040).

On ne sait rien du sort ultérieur de Théodore Kavallarios ni de ses éventuelles fonctions auprès des deux Andronic et de Cantacuzène. Cependant, on peut formuler l'hypothèse qu'il avait été chargé du gouvernement de Kallipolis à un certain moment; c'est alors qu'il aurait fait réparer les murailles de la ville. Ce moment pourrait être situé entre 1320, année donnée à titre indicatif parce que Kallipolis figure alors comme lieu habituel de résidence du grand domestique, et l'année 1341, où commence la deuxième guerre civile. Etant donné que Kallipolis passa aussitôt, avec Ainos et Hexamilion, dans le camp des adversaires de Cantacuzène, continuant de lui résister en 1343 et bien au delà (Cantacuzène, II, pp. 476, 10-13, 483, 14), Théodore Kavallarios ne pouvait pas y exercer des fonctions (s'il en avait) après 1341, d'autant plus qu'il fut très vite fait prisonnier (1343).

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que Kavallarios fut un «Latin d'Orient», «fondateur des fortifications franques [?] de Kallipolis» (Mordtmann, Inschriften aus Kallipolis, p. 259), mais un membre de la famille homonyme, depuis longtemps hellénisée. En effet, les Kavallarioi, d'origine génoise, furent une famille très connue à Byzance entre le XIIIe et le XVe siècles, qui donna plusieurs hauts fonctionnaires à l'administration byzantine. Pachymère (éd. Failler, I, p. 93) les énumère aux côtés d'autres familles de l'aristocratie, telles que les Livadarioi (voir infra, n° 28), les Ange, les Tarchaneiôtai, etc. Leur branche la plus importante était celle apparentée à la famille des Tzamblakôn, dont on connaît certains membres, tels que Michel et Jean Kavallarioi Tzamblakôn (1370), Alexios Kavallarios Tzamblakôn, familier de l'empereur (1370, 1397, 1399), etc., voir G. Théocharidis, Οἱ Τζαμπλάκωνες, Thessalonique 1959, pp. 143-153, 174-177; Darrouzès, Regestes, I/VI, n^{os} 2791, 3062, 3087 et *passim*; cf. Actes de Lavra, II, Paris 1977, p. 285.

Plus près de notre région, un autre Kavallarios, apparenté à la famille Agallôn (voir là-dessus, Polemis, The Doukai, p. 81), Nicolas Kavallarios Agallôn, répare ou construit une tour des fortifications de Constantinople, d'après une inscription aujourd'hui perdue, qui date probablement de Jean VIII Paléologue, voir Paspatis, Βυζαντιναί μελέται, p. 42; Janin, Constantinople, p. 282 (note 2 incorrecte).

Parmi d'autres Kavallarioi: un Jean Kavallarios exerce la fonction de mystique dans l'empire de Nicée (Laurent, Corpus, II, n° 127, p. 58); un Guglielmo Cavallario, Génois, lui, de Constantinople, est connu pour une affaire datée de la fin du XIIe siècle (Balard, La Romanie génoise, I, p. 36). Sur d'autres Kavallarioi, possesseurs de biens, hauts fonctionnaires, etc., voir PLP, n^{os} 10029-10044.

Sur *kavallarios*, terme technique signifiant le passage de quelqu'un à cheval, voir Pseudo-Kodinos, Traité des offices, éd. Verpeaux, p. 183, 26; cf. Paspatis, Βυζαντιναί μελέται, p. 42. Sur καβαλλάριος (cavallarius, cabalarius), terme désignant une dignité et aussi un titre de noblesse, voir Pseudo-Kodinos, *ibid.*, p. 302, 3; cf. *ibid.*, p. 323, 104; cf. N. Bănescu, Peut-on identifier le Zamblakus des documents ragusains?, Mélanges Charles Diehl, I, Paris 1930, pp. 32-33. Dans le même sens de «noble», je signale le plus que fréquent emploi que font Makhairas et Boustrônios dans leurs chroniques respectifs, de καβαλλάρης, d'habitude au pluriel, καβαλλάριδες, mais aussi καβαλλάροι, pour désigner les chevaliers, en majorité Francs, qui entouraient les rois Lusignan à Chypre (XIVe-XVe s.), voir Leontios Makhairas, Ἐξήγησις τῆς γλυκείας χώρας Κύπρου ἡ ποῖα λέγεται Κρόνακα, τουτέστιν Χρονικόν, éd. R.M. Dawkins, Oxford 1932, I, pp. 88, 8, 17; 96, 6; 114, 11; 222, 25; 372, 28; 536, 11 et *passim*; Georges Boustrônios, Διήγησις κρόνικας Κύπρου ἀρχεύγοντα ἀπό τήν ἐχρονίαν ⸗αυνς Χριστοῦ, éd. Sathas, MB, II, Venise 1873, pp. 413, 415, 418, 420, 431, 435, 451 et *passim*; p. 425: ὁ καβαλλάρης καὶ ἡ ἀρχόντισσά του (sa femme).

SÈLYVRIA

Sèlyvria (l'actuelle Silivri, en turc), la dernière ville importante fortifiée sur la route vers Constantinople, centre d'une principauté à l'époque des Paléologue, échue, en 1443, pour peu de temps à Constantin Paléologue, le futur Constantin XI, fut une des rares places à résister à l'avance ottomane, ne succombant qu'après la chute de Constantinople. Comptant parmi ses nombreuses églises et monastères le monastère stavropègiaque du Sôtèr, où Michel VIII avait réenterré les restes de Basile II, en 1260, et où lui-même fut enterré, en 1282, elle fut aussi une éparchie ecclésiastique considérable ayant passé du rang d'archevêchés au rang des métropoles vers la fin du règne de Manuel I Comnène, vers 1168.

Ville en majorité grecque pendant l'époque ottomane –abandonnant aux Grecs, aux Arméniens et aux Juifs la ville *intra muros*, déjà avant le XVIIe siècle, la population turque s'était retirée dans la campagne environnante–, elle devint dans les années soixante-dix du XIXe siècle le siège de l'importante Collection d'antiquités d'An. C.P. Stamoulis, qui avait commencé à la constituer dès 1859. La Collection Stamoulis eut le sort que l'on sait après la catastrophe Micrasiatique et l'échange des populations, en 1922-1923 (voir supra, Introduction).

Il y a quelques décennies déjà que tous les monuments byzantins de Sèlyvria ainsi que presque toutes ses murailles, qui étaient en grande partie conservées, en 1892, avec leurs portes, tours et avec leurs inscriptions, ont disparu. Sur la ville, son histoire, son Eglise et ses monuments, voir Samothrakis, Λεξικόν, s.v.; Drakos, Τά Θρακικά, pp. 13-24; † Θυατείρων Germanos, Ἡ Σηλυβρία κατά τόν ΙΖ′ αἰῶνα, Θρακικά 10 (1938), pp. 128-136 (traduction d'une partie des «Covel Papers», cod. 22, 912 de British Museum); A.A. Stamoulis, Τοπωνύμια ἐπαρχίας Σηλυβρίας, Θρακικά 16 (1941), pp. 306-310; *idem*, Σηλυβρίας τοποθεσίαι, Θρακικά 17 (1942), pp. 226-228; Anastasiou, Βιβλιογραφία, s.v.; Asdracha, La Thrace orientale, pp. 234, 281; F. Dirimtekin, La forteresse byzantine de Selymbria, Actes du Xe Congrès International d'Etudes Byzantines, Constantinople 1955, 1957, pp. 127-129; Magdalino, Byzantine Churches of Selymbria, pp. 315-318, avec traduction des extraits de John Covel et d'E. Drakos); Cheiladakis, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν, pp. 90-100. Cf. Eyice, Alexis Apocauque, pp. 102-103 (à propos de la disparition des monuments).

11. Fondation de l'église de Saint-Jean Prodrome, par Alexios Apokaukos (après 1321-avant 1341)

Inscription sans doute peinte à l'intérieur de l'église de Saint-Jean, sise au centre de la citadelle, transformée en mosquée (Fatih camii) après la prise de la ville. Connue comme Ὁ Ἅη Γιάννης τό Τζαμί, l'église est aujourd'hui disparue, les Turcs l'ayant faite sautée après l'expatriation des Grecs en 1922.

Egalement disparue depuis fort longtemps, l'inscription fut connue exclusivement par An. C.P. Stamoulis dans une lettre qu'il adressa à Ἑλληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως, le 9 janvier 1872, et qu'on lut pendant la séance du 17 janvier de la même année (ΕΦΣΚ 6 (1871-1872), 1873, pp. 245-246).

En s'appuyant sur cette seule phrase de lui, «elle [l'inscription] se trouve dans une mosquée en ruines à l'intérieur de la forteresse, où [dans l'église] subsistent aussi des traces de peintures» (εὑρίσκεται... ἔν τινι ἠρειπωμένῳ τζαμίῳ ἐντὸς τοῦ φρουρίου, ἔνθα σώζονται καὶ ἴχνη εἰκόνων·), on ne peut pas comprendre dans quelle partie de l'église se trouvait, ni comment elle était écrite. La seule chose absolument sûre et qui saute aux yeux de quiconque lit le texte de la lettre est qu'il s'agit bel et bien d'une inscription, peut-être écrite dans deux ou plusieurs endroits, et non point des monogrammes des chapiteaux comme l'ont répété les éditeurs et/ou les commentateurs ultérieurs. Le président de la séance d'ΕΦΣΚ (*ibid.*, p. 245) dit bien qu'il s'agit d'«inscriptions», communiquées par Stamoulis (celle-ci plus une autre provenant des murailles de Sèlyvria, datée du IXe s.) et mentionne le déchiffrage que Stamoulis avait fait de l'inscription de l'église («ἐξηγεῖ [ὁ Σταμούλης] δ' *αὐτήν*·»: *ibid.*, p. 246), n'évoquant nulle part de chapiteaux. Même chose pendant une autre séance d'ΕΦΣΚ (7 (1872-1873), 1874, p. 292), où il est mentionné que Stamoulis avait envoyé deux inscriptions qu'il avait copiées à Sèlyvria, et dont la seconde était conservée dans le Fatih camii et comportait le monogramme d'Alexios Apokaukos.

Stamoulis lui-même d'ailleurs fait allusion à cette inscription dans un folio du dossier n° 35, S, de ses Archives, Θρᾳκικά, ainsi que dans un petit article sur la miniature d'Alexios Apokaukos (Cod. Paris. gr. 2144), Ἀλεξίου Ἀποκαύκου εἰκών, ΔΙΕΕ 9 (1926), p. 588: là il écrit littéralement qu'il avait lu l'inscription «Alexios Apokaukos Parakoimômênos Ktitôr» dans l'eglise de Saint-Jean à Sèlyvria transformée en mosquée, et qu'il l'avait envoyée à ΕΦΣΚ, où elle fut mal publiée (ηὐτύχησα νὰ ἀναγνώσω... τὴν ἐπιγραφήν...).

Cela n'exclut pas, au contraire, la présence dans l'église des chapiteaux portant des monogrammes d'Alexios Apokaukos connus par Stamoulis, d'autant plus que Mordtmann avait édité cinq d'entre eux d'après des copies du savant grec et avait lui-même copié l'un d'eux chez ce dernier; ce chapiteau d'ailleurs serait celui qui figure dans le catalogue de Seure (voir infra, n° 12).

Quant à la confusion entre les chapiteaux aux monogrammes d'Apokaukos et l'inscription du même contenu, et la disparition de celle-ci de toutes les éditions postérieures, cela peut s'expliquer par le texte même de Mordtmann (Epigraphik, p. 211): après avoir mentionné les chapiteaux de l'église, il parle de la mauvaise publication «des monogrammes» dans l'ΕΦΣΚ, cependant qu'il ajoutait le monogramme de κτήτωρ, présent sur les chapiteaux et aussi, en un mot entier, dans l'inscription, mais absent de la transcription dans la publication d'ΕΦΣΚ. Le mot «κτίτωρ» figure plus tard dans l'article mentionné de Stamoulis, où manquent par contre les noms Ἰωάννης et Θεολόγος. De cette manière, la confusion se produisit entre les monogrammes des chapiteaux et l'inscription, seule publiée dans l'ΕΦΣΚ, et cette erreur fut répétée par Homolle et «consacrée» par Mendel dans son catalogue du Musée de Constantinople (voir infra, n° 12).

An. C.P. Stamoulis, in ΕΦΣΚ 6 (1871-1872), 1873, p. 246 (en lettres majuscules disposées dans un grand désordre); *idem*, Ἀλεξίου Ἀποκαύκου εἰκών, ΔΙΕΕ 9 (1926), pp. 588-589.

En l'absence d'une édition proprement dite, je me fie aux transcriptions de Stamoulis, en les comparant avec les monogrammes des chapiteaux.

'Αλέξιος 'Απόκαυχος παρακοιμώμενος κτήτωρ, 'Ιωάννης

κτήτωρ, 'Ιωάννης: manquent dans l'ΕΦΣΚ; κτίτωρ (Stamoulis, ΔΙΕΕ).

'Αλέξιος 'Απόκαυχος 'Ιωάννου Θεολόγου (Stamoulis, ΕΦΣΚ, qui justifie cette lecture «διότι τὸ ρηθὲν τζαμίον ἦν ναὸς 'Ιωάννου τοῦ Θεολόγου κατά τινα παράδοσιν»).

Alexios Apokaukos serait donc, en sa qualité de parakoimomène, le fondateur de l'église de Saint-Jean, ce qui est pleinement prouvé, s'il en était besoin, par l'existence des chapiteaux portant les monogrammes d'Alexios Apokaukos et de sa fonction.

Sur Apokaukos et sur cette église, voir infra, n° 12. Cf. A. Xyngopoulos, Ἅγιος Δημήτριος, ὁ Μέγας Δούξ ὁ 'Απόκαυκος, 'Ελληνικά 15 (1957), pp. 137-138 (l'attribution de l'appelation «Apokaukos» au saint Démètre doit se rapprocher du fils d'Alexios, mégas primmikèrios Jean Apokaukos, gouverneur de Thessalonique, assassiné par les Zélotes en 1346, voir Cantacuzène, II, pp. 580-581).

A noter que l'existence dans la même église du nom et des fonctions du fondateur peints sur les murs et gravés ou sculptés sur des chapiteaux est d'un usage assez répandu à l'époque tardive. A titre d'exemple, voir l'église de Pantanassa de Mystra, où le nom et les titres de son fondateur Jean Frangopoulos, prôtostratôr et katholikos mésazôn, figurent sur six monogrammes peints sur la façade ouest de l'église, tandis que quatre semblables monogrammes sont gravés sur les côtés d'un chapiteau imposte de la colonnade sud (1430), voir Doula Mouriki, The Wall Paintings of the Pantanassa at Mistra : Models of a Painters' Workshop in the Fifteenth Century, dans The Twilight of Byzantium, ed. S. Ćurčić and Doula Mouriki, Princeton University 1991, p. 217; cf. G. Millet, Inscriptions byzantines de Mistra, Athènes 1899, pp. 134-136, nos 31-32.

12. Sèlyvria. Chapiteaux à monogrammes d'Alexios Apokaukos dans l'église de Saint-Jean Prodrome (après 1321-avant 1341) (Pl. 102 a-b).

Quatre chapiteaux impostes, provenant probablement de l'iconostase de l'église de Saint-Jean (voir supra, n° 11). Faits de marbre légèrement bleuté à gros grains cristallins. De petite taille, de la même forme et la même décoration sculptée sur une seule face, ils sont taillés en forme de T, ayant l'une des faces latérales fruste pour s'appuyer peut-être contre une paroi. Ils portent sur leur face antérieure un monogramme entouré de deux tiges avec feuilles d'acanthe en guise de médaillon (le n° c comporte deux monogrammes qui forment deux médaillons contigus). Actuellement, au Musée des Antiquités de Constantinople (n° d'inv. 1235): nos 761, 763, 765, 766. Dimensions presque identiques pour tous: «hauteur: 16; largeur: 33 en haut, 21 en bas; épaisseur: 21 et 12 en haut, 14 et 9 en bas». Photographie du Musée de Constantinople, 1980 (chapiteaux dans l'ordre: 763, 761, 765, 766), dont un double est déposé au Byzantine Photograph Collection de Dumbarton Oaks.

En fait, ces chapiteaux doivent appartenir au même ensemble que quatre autres chapiteaux également sculptés, trois d'entre eux portant les mêmes monogrammes que ceux des chapiteaux décrits (sur le catalogue de Mendel: le n° 762 égale le n° 761, 764 = 763, 767 = 766), tandis que sur le huitième (n° 768) une croix figure dans le médaillon. D'ailleurs, le fait qu'il y avait dans la Collection Stamoulis un autre chapiteau pareil au n° 761 de Mendel, que Mordtmann avait déjà copié dans la maison de Stamoulis et que Seure inclut dans son catalogue de la Collection de ce dernier (BCH 36 (1912), p. 572, n° 19-20 A; voir infra, n° 14) nous incite à penser qu'il y avaient encore d'autres chapiteaux impostes avec le même monogramme.

Quoi qu'il en soit, les huit chapiteaux ci-dessus avec huit autres qui ne portaient pas de monogrammes (dont le n° 771 de Mendel) furent transportés au Musée de Constantinople, en 1903; ils furent catalogués par Mendel en 1912-1914, avec comme lieu de provenance Epivatés, la place forte d'Alexios Apokaukos, dont le nom a dû provoquer la confusion. L'auteur se trompa aussi

sur leur première mention, en interprétant mal la lettre de Stamoulis adressée à l'ΕΦΣΚ, en 1872 (voir supra, n° 11).

Mordtmann, Epigraphik, p. 211, n° 28; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 371, n° 62, b29; Seure, Antiquités, p. 572, n° 19-20 A (fac-similé); Mendel, Catalogue, pp. 560-562, n^{os} 761-768 (dessins); Eyice, Alexis Apocauque, pp. 89-91 (reproduction des dessins de Mendel, p. 88).

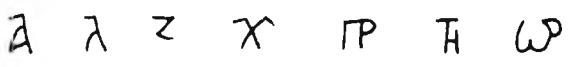
Résolution des monogrammes suivant l'ordre des chapiteaux sur la photo (Pl. 102 a):

a) (Mendel, 763)
```
   A
K     X
   Π
```
'Απ(ό)κ(αυ)χ(ος)

b) (Mendel, 761)
```
   A
Ξ     O
   Λ
```
'Αλ(έ)ξ(ι)ο(ς)

c) (Mendel, 765)
```
   A      ΠΡ
K     X   MKN
   Π      M
```
'Απ(ό)κ(αυ)χ(ος)
π(α)ρ(α)κ(οι)μ(ώ)μ(ε)ν(ος)

d) (Mendel, 766)
```
   K
T     ΩΡ
   ΤΗ
```
κτήτωρ



Ligatures: πρ (c); τη, ωρ (d).

L'ordre des chapiteaux sur la photo étant fortuit et le n° a se retrouvant sur le n° c, l'ensemble se lit ainsi: *Alexios Apokaukos, parakoimomène, fondateur.*

a, b, c: 'Αλέξιος 'Απόκαυχος παρακοιμώμενος. Né en Bithynie vers la fin du XIIIe siècle, d'origine obscure selon Cantacuzène (I, p. 117, 24-25: τὸν δὲ 'Απόκαυχον, ἄσημον μὲν ὄντα καὶ ἐξ ἀσήμων...; *ibid.*, II, p. 89, 1-2: οὗτος γὰρ δὴ ὁ παρακοιμώμενος ἐκ Βιθυνίας ὡρμημένος καὶ ἄσημος ἐκ φαύλων φύς; Grégoras, II, p. 577, 20), présenté pourtant comme venant d'une grande famille par Philothée de Sèlyvria, sans doute dans une intention intéressée (voir Magdalino, Byzantine Churches of Selymbria, pp. 311, 313), Alexios Apokaukos s'illustra surtout par son opposition farouche à Cantacuzène pendant la deuxième guerre civile (1341-1347). Après avoir été nommé τῶν δημοσίων ἁλῶν ἔφορος (Cantacuzène, I, p. 118, 3) et δομέστικος τῶν δυτικῶν θεμάτων (Grégoras, I, p. 301, 10-11; cf. Kouroussis, Ματθαῖος Γαβαλᾶς, pp. 28 (et note 2)-29), il fut créé parakoimomène par Andronic II, vers 1321, titre qu'il conserva pendant le règne d'Andronic III. Ce n'est qu'après la mort de celui-ci qu'il arriva au sommet de sa puissance grâce à l'influence qu'il exerçait sur l'impératrice Anne de Savoie. Nommé ἄρχων de Constantinople, en 1341, il fut créé mégaduc sitôt après, devenant le vrai détenteur du pouvoir jusqu'à son assassinat, en juillet 1345 (Cantacuzène, II, pp. 541-544; Grégoras, II, pp. 729, 730). Sur son *cursus honorum*, voir R. Guilland, Nicéphore Grégoras, Correspondance, Paris 1927, pp. 299-301; *idem*, Recherches, I, pp. 210, 550; Kouroussis, Ματθαῖος Γαβαλᾶς, pp. 40, 239). Sur sa place dans les troubles sociaux de l'époque, voire dans la révolution des Zélotes, voir C. Kyrris, Gouvernés et gouvernants à Byzance pendant la révolution des Zélotes (1341-1350), [Bruxelles], 1968, pp. 271-330; G. Weiss, Joannes

Kantakuzenos –Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Mönch– in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert, Wiesbaden 1969, pp. 32, 35; K.P. Matschke, Fortschritt und Reaktion in Byzanz im 14. Jh., Berl. Byz. Arbeiten 42 (1971), pp. 133-152; Lj. Maksimović, Aleksije Apokavk i društvena kretanja u Carigradu, ZRVI 18 (1978), pp. 165-188; notamment et toujours, O. Tafrali, Thessalonique au XIVe siècle, pp. 232-247. Cf. PLP, n° 1180.

Alexios Apokaukos est mentionné plusieurs fois à propos de Sèlyvria, où il possédait au moins une maison (Cantacuzène, I, pp. 258-259; II, pp. 105, 141, 5). Mais on mentionne particulièrement, parmi les autres châteaux qu'il possédait, la place forte qu'il construisit à Epivatés, bourg maritime non fortifié, au voisinage de Sèlyvria; c'était quasiment un château féodal qui lui servait souvent de refuge, quand il ne lui arrivait pas d'y être assiégé par ses adversaires (Cantacuzène, II, pp. 71-72, 74, 102, 495, 541). Cette forteresse avait été conservée au moins jusqu'en 1879, tandis qu'à peu près à la même époque on signalait les ruines d'une forteresse semblable, à Oikonomeion, bourg voisin d'Epivatés, également non fortifié, voir Paspatis, Τά Θρακικά προάστεια, pp. 33-34; Drakos, Τά Θρακικά, p. 42. Malheureusement, le château d'Apokaukos fut démoli en grande partie, en 1886, pour qu'on utilise ses matériaux dans la construction d'une imposante église, dédiée à sainte Paraskeuè Ἐπιβατηνή, voir Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 71; Drakos, Τά Θρακικά, pp. 27-28; An. C.P. Stamoulis, in ΔΙΕΕ 9 (1926), p. 588.

d: κτήτωρ. Grâce aux découvertes de l'infatigable Stamoulis et à son déchiffrage astucieux, on a depuis lors attaché les monogrammes d'Apokaukos à l'église de la citadelle de Sèlyvria, dont il fut apparemment le fondateur. La construction serait faite entre 1321, date de sa promotion à parakoimomène, et 1341, quand il fut titré mégaduc. Nos certitudes pourtant ne vont pas plus loin, car il n'est pas definitivement prouvé par la suite que l'église était dédiée à saint Jean Prodrome, et encore moins qu'elle fut l'église métropolitaine de la ville. Il est vrai que l'inscription de l'église (voir supra, n° 11) et deux autres monogrammes mentionnés par Mordtmann comme portés par des chapiteaux (voir infra, n° 13) –dont l'un donnerait le nom Ἰωάννης, la lecture du second restant incertaine–, peuvent servir d'indice pour le vocable de saint Jean. Cela est corroboré par le témoignage de Seure, mentionnant l'église transformée en mosquée comme ayant été dédiée à saint Jean, mais rien de plus (Antiquités, p. 546).

D'autre part, la tradition locale du siècle dernier fluctuait, comme c'est souvent le cas, entre saint Jean le Théologien (Stamoulis, voir supra, n° 11) et saint Jean Prodrome (Drakos, Τά Θρακικά, p. 16), le dernier vocable en effet ayant plus de chances d'être le bon. Cette hypothèse s'appuie, d'une part, sur une notice mentionnant «le monastère de Sèlyvria, à savoir (celui) du mégaduc», datée de 1462/1463 (Magdalino, Byzantine Churches of Selymbria, p. 314) et, d'autre part, sur une mention «du monastère de Saint-Jean Prodrome, à Sèlyvria», datée de 1437 (A. Papadopoulos-Kerameus, Ἔκθεσις παλαιογραφικῶν καί φιλολογικῶν ἐρευνῶν ἐν Θράκῃ καί Μακεδονίᾳ κατά τό ἔτος 1885, ΕΦΣΚ, Suppl. t. 17, 1886, p. 30; Schreiner, Kleinchroniken, I, p. 649, n° 2), la tendance étant d'identifier le premier monastère au second et les deux à l'église de Sèlyvria, voir Drakos, Τά Θρακικά, p. 16; cf. Feld, Noch einmal Alexios Apokaukos, pp. 64-65 et fig. 1, 2, 3. Ce dernier article faisant apparaître la grande importance de cette église, on peut supposer facilement qu'elle constituait le Katholikon d'un monastère, voire de celui du Saint-Jean Prodrome (à l'encontre de la démonstration insuffisante d'Eyice, Alexis Apocauque, p. 82). Elle serait de plus la deuxième église fondée à Sèlyvria par Apokaukos, l'autre, mentionnée par Philothée comme ναὸς κάλλιστος κατὰ τὰς Ἄμμους, qu'Alexios aurait construite et consacrée à saint Agathonikos, le patron de la ville, étant située hors les murs comme on l'a suffisamment prouvé, voir Magdalino, Byzantine Churches of Selymbria, pp. 311, 314. Quoi qu'il en soit, l'église qui abritait l'inscription peinte et les chapiteaux aux monogrammes d'Apokaukos n'était qu'une de ses fondations à Sèlyvria, les autres étant l'église de Saint-Agathonikos et le monastère dit «du méga-

duc», et aussi l'un parmi les innombrables bâtiments destinés au culte qui y existaient: John Covel dénombra 22 églises *intra muros*, dont 14, il est vrai très petites selon lui, étaient conservées à l'époque de sa visite, en 1675, voir † Θυατείρων Germanos, Ἡ Σηλυβρία κατά τόν ΙΖ΄ αἰῶνα, Θρακικά 10 (1938), p. 134; Magdalino, Byzantine Churches of Selymbria, pp. 315-316; Th. Papazôtos, Ἀνίχνευση, p. 550.

L'église de Saint-Jean –mosquée Fatih– était déjà fort ruinée, en 1854, selon le témoignage d'E. Jouve (Guerre d'Orient, Voyage à la suite des armées alliées en Turquie, en Valachie et en Crimée, Paris 1855, II, pp. 8-9), et c'était ainsi que l'ont décrite Stamoulis et Mordtmann (à corriger la traduction littérale de la notice de Mordtmann faite par Eyice, Alexis Apocauque, p. 85: Mordtmann mentionne «acht byzantinische Säulen, welche auf den Capitälen folgende Monogramme trugen» et non «...en cette vieille église, se trouvent plusieurs chapiteaux à monogrammes»!). En outre, une photo appartenant aux Archives Stamoulis, prise probablement dans la décennie de 1870, ainsi que deux photos provenant de l'Institut Archéologique Allemand, à Constantinople, avant 1918 (Feld, Noch einmal Alexios Apokaukos, pp. 57-60, fig. 1-3), laissent voir l'état dans laquelle se trouvait l'église jusqu'au début de notre siècle. Pourtant, il est à signaler l'existence des peintures murales qui subsistaient encore avant la destruction de l'église-mosquée par les Turcs, voir A.A. Stamoulis, Σηλυβρίας τοποθεσίαι, Θρακικά 17 (1942), p. 227, note 17, selon qui elle était alors le plus haut bâtiment de la ville; voir supra, n° 11. Actuellement, d'après l'aveu même d'Eyice (Alexis Apocauque, pp. 83-84, pl. III, fig. 3: photo prise en sept. 1963): «à l'emplacement de ce monument, se trouve un terrain vague!» (Pl. 102 b, Byzantine Photograph Collection de Dumbarton Oaks, n° 64.344). Cf. Eyice, Trakya' da Bizans, pp. 355-357, fig. 102-103, photos de l'église avant sa destruction.

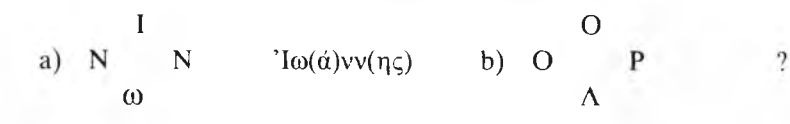
En ce qui concerne l'église métropolitaine de Sèlyvria, il ressort du passage de Philothée concernant le miracle opéré par le crâne de saint Agathonikos en faveur de l'empereur Manuel I Comnène, qu'elle était celle de Saint-Agathonikos, reconstruite sur ordre de Manuel en même temps que la promotion de l'archevêché en métropole. Il paraît pourtant que cette église a changé de vocable à travers les siècles, puisqu'elle est mentionnée déjà au XVIIe siècle, mais aussi au XIXe siècle comme dédiée à la Naissance de la Vierge, voir Magdalino, The Byzantine Churches of Selymbria, pp. 311, 313; 316-317: extraits des «Covel Papers»; cf. † Θυατείρων Germanos, *op.cit.*, p. 135; Drakos, Θρακικά, p. 18.

Sur les chapiteaux impostes, cf. Vassiliki Vemi, Les chapiteaux ioniques à imposte de Grèce à l'époque paléochrétienne, BCH, Suppl. 17, 1989.

13. Sèlyvria, Deux autres chapiteaux à monogrammes de la même église (voir supra, n^{os} 11 et 12)

Deux chapiteaux impostes, probablement en marbre, provenant de l'église dédiée, semble-t-il, à saint Jean Prodrome. Ils seraient de la même taille et de la même forme que ceux qui portent les monogrammes d'Alexios Apokaukos et appartiendraient éventuellement au même ensemble. Vus *in situ* par Mordtmann, ils étaient sans doute connus en premier par Stamoulis, qui communiqua la résolution de leurs monogrammes à l'éditeur. Aujourd'hui disparus.

Mordtmann, Epigraphik, p. 211, n° 28 (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 371, n° 62 b29; Eyice, Alexis Apocauque, p. 89).



a) Ἰωάννης (?) (Homolle).

b) Θ](ε)ολ(ό)[γ(ος) (Mordtmann); Θεολόγος (?) (Homolle).

Mordtmann avait opté pour la résolution que Stamoulis donna aux deux monogrammes, tout en exprimant ses doutes au sujet des deux. De toute façon, la résolution du premier chapiteau étant plutôt la bonne, nous pouvons y voir une allusion au vocable de l'église, sans être pourtant à même de dire d'après lui de quel Jean il s'agissait.

14. Sèlyvria. Monogrammes de l'archonte Alexios Doukas (après 1321-avant 1341 ?)

Chapiteau de colonne portant sur trois faces un monogramme sculpté, entouré de deux tiges avec feuilles d'acanthe, formant une sorte de médaillon, décoration analogue à celle des chapiteaux d'Apokaukos (voir supra, n° 12). Découvert dans les fondations de la résidence métropolitaine pendant sa reconstruction, en 1905, il a fait partie de la Collection Stamoulis et a été compris dans le catalogue qu'en dressa Seure, dans la même notice qu'un chapiteau de pilastre portant le monogramme «Alexios» (voir n° 12). «18.25» (d'après Seure). Aujourd'hui perdu. Quant à la résidence métropolitaine de Sèlyvria, elle a été transformée en école primaire turque (Turgut Reis Ilkokulu).

Stamoulis, folio sans numérotation, du dossier n° 35, S, de ses Archives, Θρᾳκικά; Seure, Antiquités, p. 572, n° 19-20 B, fig. 16 (fac-similé); (Eyice, Alexis Apocauque, p. 90: l'auteur se trompe quant à l'édition de Seure: il croit qu'il s'agit de trois chapiteaux, autant que les monogrammes, cependant qu'il s'agit d'un seul chapiteau à trois monogrammes. Le pluriel employé par Seure (p. 573) concerne ce chapiteau et celui de la fig. 15, p. 572).

a) Α Ξ Ο Λ 'Αλ(έ)ξ(ι)ο(ς)

b) Δ Κ ϑ Δούκ(ας)

c) Ο Α Ν ΡΧ Ἄρχον

Ligatures: ϑ = ου (b); ρχ (c).
c. Leg. ἄρχων.

Alexios Doukas archonte.

c: ἄρχων. Jusqu'à maintenant, il n'y eut que la résolution Απ(;)(ο)κ(αυ)χος, de Stamoulis. L'auteur pourtant exprima ses doutes quant à cette résolution, supposant avec point d'interrogation que le sculpteur avait gravé un N à la place du Π. Stamoulis aurait communiqué cette lecture à Seure qui la mentionne en la rejetant, mais aussi en rapportant qu'elle fut reproduite par Homolle, ce qui n'est pas le cas; en fait, ce dernier avait reproduit seulement et en partie la notice de Mordtmann concernant les monogrammes d'Alexios Apokaukos et ne mentionne point les monogrammes ci-dessus. Seure ne donne pas de résolution à ce monogramme et Eyice non plus.

Par cette résolution assez évidente du troisième monogramme, nous avons le nom d'un archonte de Sèlyvria, inconnu jusqu'à aujourd'hui, qui serait peut-être le fondateur d'une autre église ou d'un autre bâtiment, on ignore lequel. Cependant, une autre hypothèse me paraît plus plausible, vu la ressemblance de la décoration et des dimensions de ce chapiteau avec ceux d'Alexios Apokaukos: Alexios Doukas serait l'archonte de Sèlyvria au moment de la construction de l'église de Saint-Jean par Apokaukos et aurait pu lui aussi contribuer à cette œuvre. Dans ce cas-là, le chapiteau examiné devait provenir de cette église et donc appartenir au même ensemble que les autres

chapiteaux déjà mentionnés (voir supra, nos 12 et 13). Cf. PLP, no 5686, qui reproduit simplement le nom d'Alexios Doukas, sans ses fonctions, en le datant, avec point d'interrogation, du XIVe siècle.

15. Andrinople. Invocation en faveur de l'empereur Jean VI Cantacuzène, à l'occasion de la construction ou de la restauration d'une tour (1346-1347 ?)

Inscription en briques encastrées en une seule ligne dans la maçonnerie de la tour ronde nord-est de la muraille, connue dans la tradition locale comme la tour de Jean Tzimiskès, attribuée plus tard à Jean Cantacuzène. Appelée Saat kulesi en turc, en raison de l'horloge installée au sommet des étages ajoutés postérieurement, la tour était conservée en bon état, malgré les transformations subies, et l'inscription était visible jusqu'à notre siècle; c'est ce que montrent une série de photos prises entre les années 1884-1894 (Eyice, Saat kulesi, fig. 1-7) et le témoignage de Kourtidis, vers 1919 (voir ci-dessous). En ruines déjà en 1940-1942, la tour fut dynamitée et ses étages supérieurs détruits, en 1953, sur ordre du maire de la ville, sous le prétexte du danger d'écroulement consécutif au séisme de la même année.

Quant au sort de l'inscription byzantine, elle avait été déjà enduite pour la faire disparaître, et ce n'est qu'en 1979, après le délabrement général de la tour et la chute du crépi par endroits, que l'on put distinguer quelques traces d'elle (Eyice, *ibid.*, pp. 6-7, fig. 8-13). A noter qu'un dossier de photographies de la forteresse et de cette tour en vue de sa restauration (qui n'était pas entreprise en 1979-1980) fut perdu (!), M. Eyice n'ayant pas pu découvrir à cette époque où il se trouvait (*ibid.*, p. 7).

CIG, IV, no 8780; Mordtmann, Epigraphik, p. 201, no 5; Dumont - Homolle, Mélanges, p. 359, no 62, 7; Paranikas, Ἐπιγραφαί Ἀδριανουπόλεως, p. 391, no 19; Kourtidis, Βυζαντιναί ἀρχαιότητες, p. 39; Konstantinidis, Ὀλίγα περί Ἀδριανουπόλεως, p. 294; Eyice, Saat kulesi, p. 7, fig. 5-6 (fac-similés et photos).

+ Κ̄Ε̄ΒΟΗΘΕΙΤΩΕΥCΕΒΕCΤΑΤ∞Κ
ΦΙΛΟΧΡΙC ΤΩΒΑCΙΛΕΙΗΜΩΝΙΩΑΝΝΗ

+ Κ(ύρι)ε βοήθει τῷ εὐσεβεστάτῳ κ(αὶ)
φιλοχρίστῳ βασιλεῖ ἡμῶν Ἰωάννῃ

Lettres en majuscules; à noter les deux formes de oméga: Ω et ∞
Abréviation: Κ = καί.
Tilde sur le *nomen sacrum*: Κ̄Ε̄.

Seigneur, aide notre très pieux et aimant le Christ, basileus Jean.

Les différents éditeurs de cette inscription ont proposé son attribution à Jean Tzimiskès (Konstantinidis), à Jean II Comnène (Homolle), ou à Jean VI Cantacuzène (Paranikas, qui pense aussi à Jean V Paléologue, Kourtidis) et même à Jean VIII. Le dernier étant exclu pour la simple raison qu'Andrinople avait été prise par les Turcs en 1369 (cf. Elizabeth Zachariadou, The Conquest of Adrinople by the Turks, Studi Veneziani 12 (1970), p. 216), les hypothèses concernant Tzimiskès et Cantacuzène sont les plus plausibles en raison des rapports qu'ils ont eu avec la ville, à des moments différents.

Il est connu que Jean I, au moment de ses opérations contre les Russes, avait réuni toute son armée à Andrinople, au printemps 971, et c'est de là qu'il se mit en route vers Aimos, en direction de Preslav. Voir Leo Diaconus, pp. 130, 5-132, 23; cf. F. Dölger, Die Chronologie des grossen Feldzuges des Kaisers Johannes Tzimiskes gegen die Russen, BZ 32 (1932), p. 282; Asdracha, Les Rhodopes, p. 143 et note 8 (c'est cette hypothèse que j'avais retenue dans cet ouvrage).

En ce qui concerne Jean VI Cantacuzène, presque toutes ses activités pendant les guerres civiles (1321-1328, surtout 1341-1347) se sont déroulées sur le sol de la Thrace, où ses partisans agissaient en sa faveur dans toutes les villes et les forteresses de la région. Didymoteichon, en particulier, où il se fit acclamer empereur, en 1341, acquit une grande importance comme lieu de résidence de sa famille et de grands propriétaires fonciers. Mais Andrinople aussi, après une révolte du dème contre les puissants qui se termina par la victoire de ces derniers, se rendit à Cantacuzène, et c'est là qu'eut lieu, en 1346, son couronnement solennel par le patriarche de Jérusalem (voir là-dessus, sources et analyse, in Asdracha, Les Rhodopes, pp. 248-257).

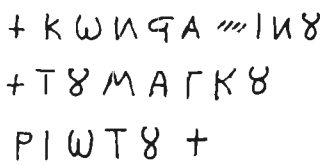
De ces deux hypothèses, il faut, me semble-t-il, retenir la seconde qui est aussi corroborée par l'argument paléographique, les lettres de l'inscription étant plus probablement de l'époque tardive que du Xe siècle. Quant à dater plus exactement à l'intérieur de l'époque tardive, selon C. Mango, dont l'avis sur cette question est cité par Eyice (Saat kulesi, p. 14), on ne peut pas trancher entre la période des Comnène et celle des Paléologue, vu la co-existence de lettres de formes différentes pendant les deux périodes. Pourtant, entre Jean II (puisque c'est de ce Comnène qu'il s'agirait) et Jean VI Cantacuzène, j'opte pour le dernier pour les raisons exposées ci-dessus.

Quant à la date approximative de la (re)construction de cette tour de la muraille, il est probable qu'elle ait été faite entre 1346, année où Jean VI devint maître d'Andrinople, et 1347, l'année de son entrée à Constantinople, pour accéder au trône de Byzance. Cela n'exclut pourtant pas n'importe quelle année entre 1346/1347 et 1354, période du règne de Cantacuzène, d'autant qu'en 1352, Andrinople devint le siège de l'apanage que l'empereur céda à son fils Matthieu (voir Barker, The Problem of Appanages, pp. 111-114; Asdracha, Les Rhodopes, p. 256; *eadem*, Les Rhodopes au XIVe siècle, p. 201).

16. Sèlyvria. Epitaphe (XIVe-XVe s. ?)

Stèle funéraire qui se trouvait dans le jardin de l'église métropolitaine. «52.27» (d'après Mordtmann).

Mordtmann, Epigraphik, p. 214, n° 35 (en caractères épigraphiques); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 372, n° 62, b36).



+Κωνστα(ντ)ίνου
+τοῦ Μαγκου-
3. ριώτου +.

Ligatures: στ (l. 1); ϑ = ου (l. 1, 2, 3).

de Constantin Mangouriôtis.

Le nom pourrait bien indiquer l'origine de la personne, à savoir, quelqu'un appelé Μαγκουριώτης peut être originaire d'un endroit comme, p.ex., Μαγκουρᾶς (ὁ), lieu-dit de Lemnos, voir Actes de Docheiariou, p. 308, n° 60, 28: premier tiers du XVe siècle.

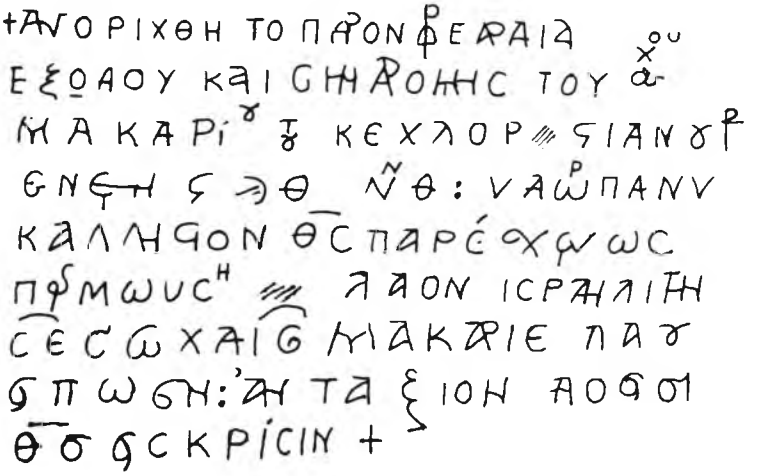
Quoi qu'il en soit, il s'agit bien d'une formation de nom de l'époque tardive, qui devient tout à fait normale à l'époque contemporaine, voire de nos jours. Cf. un Μαγκούρης, possesseur d'un moulin, en Chalcidique, PLP, n° 16076 (XIVe s.).

17. Sèlyvria. Construction datée d'un puits (6 janvier 6909 = 1401)

Inscription inédite (?) parcourant le bord de marbre d'un puits, découverte par Stamoulis qui

ne précise pas le lieu exact de sa trouvaille. Il note seulement qu'il avait envoyé une copie de cette inscription à G. Seure, le 5 mai 1920; malgré mes recherches, je n'ai pas pu trouver une édition quelconque publiée par Seure ni une autre trace de cet envoi. Dimensions du bord du puits: diamètre, «70»; largeur côté extérieur, «68», intérieur, «54»; hauteur des lettres: «5».

Stamoulis, Θρᾳκικά, deux folios sans numérotation du dossier 35, S et du dossier 36 (deux fac-similés). Texte continu d'après les fac-similés; mise en lignes conventionnelles.



+ ᾽Ανορίχθη τὸ παρὸν φρέαρ διὰ ἐξώδου
καὶ σηνδρομῆς τοῦ (μον)αχοῦ Μακαρίου
τοῦ κὲ Χλορ[οῦ?], ς′ ᾽Ιανου(α)ρί(ου)
4. ἐν ἔτη ϛλΘ (ἰ)ν(δικτιῶ)ν(ος) θ′:
ὕδωρ πάνυ κάλλιστον Θ(εὸ)ς παρέσχεν
ὡς πρὸς Μωϋσῆ ... λαὸν ἰσραηλίτην
σῆς εὐχαῖς Μακάριε λαοῦ εἰς πώσιν:
8. ἀντάξιον δώσοι Θ(ε)ὸς εἰς κρίσιν +

ϛ = ει

Lettres en majuscules avec accentuation partielle.

Abréviation du *nomen sacrum*: $\overline{\Theta C}$

L.1. Leg. ἀνωρύχθη.

L. 1/2. Leg. διὰ ἐξόδου καὶ συνδρομῆς.

L. 3. Leg. Χλωροῦ.

L. 4. Leg. ἐν ἔτει.

L. 5. Leg. κάλλιστον.

L. 7. Leg. σαῖς... εἰς πόσιν.

Plusieurs ligatures: αν (l. 1, 8); αρ, φρ (l. 1); ην, δρ, μη (l. 2); ϑ = ου (l. 3, 7); στ (l. 3, 5); λη, σχ, εν (l. 5); ρος, αη, την (l. 6); αρ, σιν (l. 7); ει (l. 7, 8); οι (l. 8).

Lettres superposées: $\overset{\tau}{\vartheta}$ (l. 3); $\overset{\nu}{\nu}$ (l. 4); $\overset{\rho}{\omega}$ (l. 5).

L'inscription devient métrique après la date, par le biais de quatre dodécasyllabes. Cf. un cas analogue mais à l'inverse, infra, n° 34.

A été creusé le présent puits grâce aux frais et au concours du moine Macaire dit le Chlôros [?], le 6 janvier en l'an 6909 (= 1401), indiction 9; Dieu a procuré l'eau la meilleure/ comme à Moïse...

au peuple israélite/ par tes bénédictions, ô Macaire, pour que le peuple boive ;/ que Dieu [te] rende digne pendant le Jugement.

L. 1/2: Ἀνωρύχθη... διὰ ἐξόδου καὶ συνδρομῆς. Sur cette formule, voir infra, n° 28.

L. 2/3: τοῦ μοναχοῦ Μακαρίου τοῦ καὶ Χλωροῦ. Le moine Macaire est inconnu par ailleurs, cependant que le nom Χλωρός pouvait être tant son nom profane qu'un sobriquet par lequel il serait plus largement connu. La seconde hypothèse est corroborée par l'expression τοῦ καὶ qui accompagne le nom Chloros. Dans ce cas-là, le sobriquet indiquerait la couleur jaune-vert du visage ou même son teint pâle. Cf. Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, VI, p. 475.

L. 4: Cette inscription est l'une des plus complètes du point de vue de la date, étant donné qu'elle nous livre, outre l'année et l'indiction (qui est en effet une indiction 9), le mois et, indirectement, le jour de la semaine qui est en l'occurrence un jeudi.

L. 5-6: ὕδωρ... λαὸν ἰσραηλίτην. Allusion évidente au miracle que Dieu accorda aux Hébreux assoiffés dans le désert de Sinaï, où Moïse, en frappant le rocher, fit jaillir l'eau (Exodos, 17, 1-7). Faire creuser un puits était considéré comme très important pour une région souffrant souvent de la sécheresse, d'où le rapprochement avec le miracle du Sinaï. Cf. infra, n° 36 (Ainos). Même chose pour Imbros, où le creusement des puits était un problème permanent jusqu'à l'époque moderne, voir infra, n° 40.

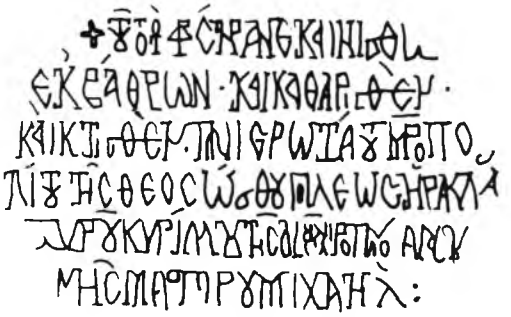
HÉRACLÉE

Sur l'Eglise d'Héraclée, premier siège métropolitain de l'Europe (création vers 285), voir G. Lambousiadis, Ἐκκλησία Ἡρακλείας, Θρακικά 23 (1955), pp. 47-72; Eul. Kourilas, Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν Ἐκκλησιαστικὴν ἱστορίαν τῆς Ἡρακλείας, Θρακικά, *ibid.*, pp. 17-46. Surtout, D. Stiernon, in DHGE 23 (1990), col. 1306-1337 (avec la bibliographie y afférente). Sur l'évolution de la métropole et de ses évêchés aux VIIIe-XIIe siècles, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 229, 247-258; liste des métropolites, pp. 267-274. Pour la liste générale des métropolites d'Héraclée, voir la bibliographie in Anastasiou, Βιβλιογραφία, pp. 146-147, s.v.; Eul. Kourilas, Βιογραφικὸς κατάλογος μητροπολιτῶν Ἡρακλείας, Θρακικά 28 (1958), pp. 1-175, repris sous le titre «Heraclea sacra» (en grec), Athènes 1958. Liste revue et corrigée, Stiernon, in DHGE 23 (1990), col. 1325-1334.

18. Restauration d'un puits par le métropolite d'Héraclée Cyrille (après 1409-avant 1431 ?)

Inscription gravée sur un bloc de marbre, formant apparemment l'un des côtés (on ne sait pas lequel) d'un puits, à Héraclée. Dimensions de la pierre: «35.57.24»; hauteur des lettres: «3» (d'après Kalinka).

E. Kalinka, Altes und Neues aus Thrakien, Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Institutes in Wien 23 (1926), col. 167-168 (estampage).



+ Τοῦτο τὸ φρέαρ ἀνεκαινίσθη
ἐκ βάθρων καὶ καθαρισθὲν
καὶ κτισθὲν [παρὰ τοῦ] πανιερωτάτου μ(ητ)ροπο-
4. λίτου τῆς θεοσώστου πόλεως Ἡρακλεί(ας)
κυροῦ Κυρίλλου τῆς ΔΙ[c. 3]ΡΟΠΛΟΑΝ[c. 3]
ΜΗΣ μαστόρου Μιχαὴλ

Lettres en majuscules avec accentuation. Orthographe correcte.

Abréviation : ⌣ = ας (l. 4).

Tilde au dessus du mot μ(ητ)ροπολίτου.

Nombreuses ligatures : εαρ, ανε, σθ (l. 1) ; σθεν (l. 2) ; σθεν παν, ωτ, μ̄ρ̄ (l. 3) ; σθ̸, ακλ (l. 4) ; υρ̸, λλ, τη (l. 5) ; στο, ̸μ, χα (l. 6) : ̸ = ου, ligature qui est en même temps une superposition.

Lettres superposées : τ̸, τ ο τ (l. 1) ; τ̸ (l. 3, 4) ; π ο (l. 4).

L. 4. Leg. θεοσώστου.

L. 5. τῆς διμ[ὸ?]ιροπλοὺ (?) θι[ου?] ν[ο- (Kalinka). L'auteur lit ΠΛ^Ο entre ιρο et θι ; δι-μοιρόπλου = δίπλου ?

L. 5/6. ν[ο-/μῆς μα[ρτι]ρου Μιχαήλ (Kalinka).

A noter la syntaxe qui devient incommode par l'usage des deux participes, καθαρισθὲν et κτισθὲν (1. 2/3), ainsi que l'absence (faute de place ?) de la préposition παρά, ὑπό, διά (τοῦ), etc., qui introduirait le génitif de façon correcte. A la même place, la formule δι' ἐξόδου ou διὰ συνδρομῆς, κόπου, e.a., pourrait aussi compléter la phrase convenablement (voir n° 28).

Ce puits a été restauré depuis les fondations et a été nettoyé et construit [par le, aux frais de] très saint métropolite de la ville sauvée par Dieu, Héraclée, kyr Cyrille... du maître des travaux Michel.

La première chose qui saute aux yeux à propos de cette inscription est la surprenante ressemblance des lettres avec celles de l'inscription de Chrysopègè à Ainos, datée, elle, de 1422/1423 (voir ci-dessous, n° 34). Bien que l'on ne puisse pas se fier à ce critère fragile pour cette époque, vu la tendance des graveurs à imiter et à répéter les formes et les manières d'écriture précédentes, je pense qu'il est tout à fait possible que notre inscription date du XVe siècle, voire de la première moitié de celui-ci. Son contenu d'ailleurs ne poserait pas de problème à cette hypothèse.

L. 3/5 : πανιερωτάτου μητροπολίτου... κυροῦ Κυρίλλου. Je ne retiendrai pas la proposition de Kourila (Θρακικά 28 (1958), p. 64) qui associe cette inscription au métropolite du XVIe siècle Cyrille (*c.* 1541-1565), qu'il considère comme Cyrille Ier, le second Cyrille étant attesté en 1612 (celui-ci n'est pas retenu dans la liste dressée par Stiernon, in DHGE 23 (1990), col. 1332). On peut par contre chercher quelles sont les lacunes effectives dans la liste métropolitaine d'Héraclée pendant la première moitié du XVe siècle, où je pense qu'il faut placer l'inscription et donc le métropolite Cyrille.

Or, la liste est bien fournie à l'extrême fin du XIVe et au début du XVe siècle dans la personne de Théophane (1399 – probablement, 1403 : Darrouzès, Regestes, I/VI, n° 3262 ; Stiernon, *ibid.*, col. 1331) et d'Antonios (peut-être 1403, en tout cas 1409 : Darrouzès, *ibid.*, n° 3284 ; V. Laurent, Le trisépiscopat du patriarche Matthieu Ier, REB 30 (1972), p. 56, note 91 ; cf. R. Loenertz, Pour la chronologie des œuvres de Joseph Bryennios, REB 7 (1949), p. 26).

La plupart des auteurs qui ont écrit sur l'histoire ecclésiastique de cette époque identifient cet Antoine avec son fameux homonyme, métropolite d'Héraclée au moment de l'affaire de l'Union des Eglises, qui se distingua par sa ferveur anti-unioniste qu'il continua à exprimer longtemps après le Concile de Ferrare/Florence (1438/1439) auquel lui-même assista (Sylvestros Syropoulos, Mémoires, éd. Laurent, Rome 1971, v. Index, pp. 671-672 ; cf. R. Aigrain, in DHGE 3 (1924), col. 749-750 ; PLP, n° 1097). Il participa aussi au synode qui se serait tenu à Constantinople, en 1450, pour invalider l'Union de 1439 (L. Petit, in EO 4 (1900-1901), p. 128 ; R. Aigrain, in DHGE, *loc.cit.* ; Darrouzès, Regestes, I/VII, n° 3403). En outre, ce serait lui le métropolite d'Héraclée que l'empereur Jean VIII appela avec le métropolite de Monembasie et autres hauts dignitaires, en 1431, pour débattre l'affaire de l'Union, en vue de l'ambassade que Jean VIII voulait envoyer au Pape (Sylvestros Syropoulos, Mémoires, *ibid.*, p. 118, 10-15 ; p. 119, note 12).

A notre avis pourtant, il faut dissocier l'Antoine de 1403, 1409, de l'Antoine du Concile de Florence et au-delà (1431-1450). Sinon, la durée de son office métropolitain, montant à presqu'une cinquantaine d'années (!), risquerait d'être presqu'un hapax, étant donné que, d'habitude, cet office ne dépassait pas une vingtaine d'années environ. A titre d'exemple, on peut se référer aux métropolites d'Héraclée, Métrophanès (1355-1370), Joseph (1370-1390 ou 1399), ce même Antoine (*c.* 1431-1450), Cyrille (1541-1565), e.a.

Par conséquent, à mon avis, le métropolite Cyrille de notre inscription, qui serait le premier de ce nom sur la liste d'Héraclée, pourrait s'intercaler entre les deux Antoine, c'est-à-dire, entre 1409 et 1431. D'ailleurs, le fait qu'entre ces deux dates on ne dispose d'aucune mention concernant le métropolite Antoine corrobore l'hypothèse de l'existence d'un autre métropolite et même de plusieurs pendant ce temps-là.

Une autre hypothèse situerait ce Cyrille Ier entre 1450 et 1454, où la liste métropolitaine présente une autre lacune entre le second Antoine et celui (peut-être, Manuel?) qui ordonna Georges (Gennadios) Scholarios, patriarche de Constantinople, le 6 janvier 1454 (L. Petit - X. Sidéridès - M. Jugie, Œuvres complètes de Georges Scholarios, Paris 1928-1936, IV, p. 233, 29-31).

De ces deux hypothèses, nous optons pour la première, ne serait-ce qu'en raison du plus grand laps de temps qui laisse évidemment une plus grande possibilité de choix.

L. 6: μαστόρου Μιχαήλ. Ce Michel serait le maître des travaux qui a construit ce puits et qui pourrait, en l'occurrence, être un simple maçon. L'apparition de celui qui se charge de la main-d'œuvre se rencontre assez souvent dans les inscriptions de cette époque, voire celles de notre région (voir ci-dessous, nos 32 et 34). A noter la forme néo-grecque du génitif, μαστόρου, plus récente que celle de μάστορος, cf. Philippidis-Braat, Inscriptions du Péloponnèse, p. 321, n° 61 (1296/1297), où le génitif de μάστορας est τοῦ μαστόρου.

19. Andrinople. Invocation à la Vierge d'un proèdre (métropolite) d'Andrinople (après 1412-avant 1428 ?) (Pl. 103 a)

Bloc de marbre, linteau ou fragment d'un épistyle d'iconostase, ou même entablement d'un monument funéraire. Il porte un décor sculpté en deux bandes, la première étant une frise de perles et pirouettes, tandis que la surface inférieure est tapissée d'un rinceau de tiges en volute qui, dans la plupart des cas, se terminent en têtes de serpents et qui se rencontrent fréquemment dans la sculpture byzantine, surtout à partir du XIe siècle. Cf. A. Grabar, Sculptures byzantines du Moyen Age, II (XIe-XIVe siècle), Paris 1976, pp. 102-103, pl. 75a-b, pl. 76a et *passim*; N.B. Drandakis, Νικήτας Μαρμαρᾶς (1075), Δωδώνη 1 (1972), p. 31, pl. IXb; *idem*, Ἄγνωστα γλυπτά τῆς Μάνης ἀποδιδόμενα στό Μαρμαρᾶ Νικήτα ἤ στό ἐργαστῆρι του, ΔΧΑΕ 8 (1975-76), περ. Δ΄, p. 21, pl. 8; Th. Makridy, A. Megaw, C. Mango, E. Hawkins, The Monastery of Lips (Fenari Isa Camii) at Istanbul, DOP 18 (1964), p. 310, fig. 40-41. En l'occurrence, il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un réemploi de la pierre.

L'inscription, dont il manque le début et la fin, est gravée en une seule ligne sur la bande supérieure, non décorée, du bloc qui se trouvait dans la cour du musée d'Andrinople, adossé à un mur, au moment de ma visite en mai 1990 (n° d'inv. 1792). «36.63.14»; hauteur des lettres: «3-4» (d'après Taşlıklıoğlu).

Taşlıklıoğlu, Trakya, II, p. 37, n° 7, fig. 25 (photo). L'éditeur donne une traduction fantaisiste de l'inscription, en y voyant deux «personnages»: «Le Sénat [!] de la ville d'Hadrien, le saint métropolite et proèdre...». Notre texte est donné d'après la photographie d'Ihor Ševčenko, Byzantine Photograph Collection de Dumbarton Oaks, n° 61.116 et d'après mon propre dessin.

1. ...[? τὸ]ν πρόεδρον ἁγνὴ καὶ θύτην, τῆς Ἀδριανοῦ σύν[δραμε ?]...

Lettres en majuscules avec accentuation.

Ligatures: πρ, γν, την, τη, ϑ = ου.

Le tilde ~, si c'en est un, au dessus du second A d''Αδριανοῦ, est probablement dû à une erreur du lapicide et ne doit pas être confondu avec l'accent circonflexe qui est d'ailleurs différent: ◠. L'accent grave sur σὺν rend peut-être incertaine la restitution σύν[δραμε], à moins d'y voir un accident de la pierre ou une inadvertance du lapicide. D'autre part, on peut supposer que le N du début appartient à la terminaison de l'accusatif d'un nom propre, ce qui n'influerait pas sur la suite du texte, mais qui nous donnerait par contre le nom du métropolite.

[Toi, Vierge] pure, viens en aide au proèdre et officiant de la ville d'Hadrien.

— ἁγνή: L'invocation s'adresse à la Vierge, appelée ici par son qualificatif très courant, ἁγνή, qui se rencontre aussi dans les légendes de plusieurs sceaux (cf. Laurent, Bulles métriques, nos 3, 10-12, 250-251, 314, 586, 722 et *passim*), parallèlement avec Πάναγνη (Πάναγνε, *ibid.*, nos 340, 354-361; *idem*, Corpus, V/3, p. 62, no 1700 bis).

— πρόεδρον: Ce titre, purement honorifique à l'origine, désignait parfois le prélat supérieur d'un siège (métropolite ou archevêque, ou même évêque), quitte à suggérer un proèdre des syncelles ou des protosyncelles (V. Grumel, Titulature de Métropolites Byzantins, I. Les métropolites syncelles, REB 3 (1945), pp. 104, 105, 114; Laurent, Corpus, V/1, no 418 (deuxième moitié du XIe s.); *idem*, Bulles métriques, nos 217, 314, 436, 456, 512; Asdracha, La Thrace orientale, p. 294 (Panion); Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, no 56, 2 (Makrè); cf. Ἀθηναγόρας, μητροπολίτης Παραμυθίας καί Πάργας, Ὁ θεσμός τῶν συγκέλλων ἐν τῷ Οἰκουμενικῷ Πατριαρχείῳ, ΕΕΒΣ 4 (1927), pp. 31-35). Ce titre a fini aux deux derniers siècles par s'appliquer en principe aux métropolites et être consécutif à l'acte d'épidosis, c'est-à-dire, à la donation d'un siège en supplément (Laurent, Regestes, I/IV, no 1743; Darrouzès, Regestes, I/V, nos 2063, 2135, 2485-2487 et *passim*; I/VI, no 2768; *idem*, Registre, pp. 263, 272-273; cf. Ἄνθιμος, μητροπολίτης Ἀμασείας, in Νεολόγος [Κωνσταντινουπόλεως], no 28, 2 mai 1893, pp. 541-543; M. Gedeôn, *ibid.*, pp. 543-546. Autres emplois: Grumel, Regestes, I/I, no 226; I/II, no 366; Laurent, Regestes, I/IV, no 1319).

— θύτην: Signifiant, en sens général, le simple officiant, voire un évêque (Laurent, Corpus, V/3, nos 1756, 1788; cf. ἀρχιθύτης, *ibid.*, no 2017; cf. l'emploi très tardif dans une inscription de 1742 au couvent d'Hagia Marina dans l'île d'Andros: ΕΕΒΣ 4 (1927), p. 64), le terme archaïsant et littéraire de θύτης pouvait aussi, outre d'autres emplois (cf. J.-Cl. Cheynet, C. Morrisson, W. Seibt, Sceaux byzantins de la Collection Henri Seyrig, Paris 1991, no 11), désigner l'archevêque et surtout le métropolite; il était parfois associé au titre de πρόεδρος, comme sur notre inscription (Laurent, Corpus, V/3, no 1824; Asdracha, La Thrace orientale, p. 291: le proèdre et θύτης Nicéphore, archevêque d'Anchialos, XIe-XIIe s.) ou à μοναχός, μον[αστής] (Laurent, Corpus, V/1, nos 718 et 719; Asdracha, *ibid.*, pp. 276-277: le moine et θύτης Nicéphore, métropolite d'Andrinople, XIe-XIIe s.; voir les réticences de Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, no 44.11, quant à l'attribution de leur sceau au même personnage).

— τῆς Ἀδριανοῦ: Autre forme du nom d'Andrinople, les deux employées alternativement souvent chez les mêmes auteurs, voir Asdracha, Les Rhodopes, p. 139. Voir aussi, Cantacuzène, Bonn, I, p. 189, 20, 23; Kritoboulos, éd. Reinsch, p. 24, 10, 16; p. 39, 26; p. 85, 4; p. 137, 22 et *passim*.

Ceci dit, si l'on pouvait dater cette inscription du XIe siècle ou, à la rigueur, du XIIe siècle, on pourrait y voir un proèdre des protosyncelles, métropolite d'Andrinople, puisque c'est à cette

époque, voire avant Alexis Ier Comnène, que l'on rencontre ce titre dans la chancellerie de l'Eglise (V. Grumel, in REB 3 (1945), p. 106-107 et note 39 bis; J. Darrouzès, in REB 25 (1967), p. 293). Côté épigraphique, signalons l'inscription de Méthymne, datée de 1084-1085, qui mentionne Nicéphore, métropolite (de Méthymne) et proèdre des protosyncelles (Grégoire, Asie Mineure, p. 56, n° 163: mention de la lecture correcte de Αέδρου (προέδρου), in Grumel, *ibid.*, p. 104, note 32).

Cependant, la grande ressemblance paléographique de cette inscription avec celle du n° 18 et surtout avec celle du n° 34 (1422/1423) de notre recueil nous amène à la situer à la première moitié du XVe siècle, quitte à donner un autre sens au mot de πρόεδρος. En effet, comme on l'a déjà dit, ce titre désigne à cette époque le métropolite d'un siège à qui l'on donne en supplément (κατ' ἐπίδοσιν, ἐπιδόσεως λόγῳ) un autre diocèse vacant, avec tous les pouvoirs ordinaires du titulaire sauf installation sur le siège; du coup, le bénéficiaire peut ajouter à son propre titre celui de proèdre du siège accordé en plus.

Par conséquent, nous pouvons émettre l'hypothèse qu'il s'agit ici du titulaire d'une autre métropole qui a reçu Andrinople en épidosis pendant une des vacances du siège. On ne connaît pas d'acte d'épidosis concernant le siège d'Andrinople pendant le XIVe siècle (Darrouzès, Registre, pp. 341-387); on est donc obligé de se reporter au XVe siècle. Or, d'après la liste métropolitaine d'Andrinople, connue aujourd'hui, et jusqu'à plus ample informé (V. Laurent, La liste épiscopale du Synodicon de la métropole d'Andrinople, EO 38 (1939), pp. 26-27, 30, corrigée par D. Stiernon, in DHGE 22 (1988), col. 1458-1459, s.v. Hadrianopolis), il y eut une vacance du siège, de deux ans et plus, qui s'acheva en 1401 avec le transfert de l'évêque de Mélangina en Bithynie (probablement Thaddée) et sa promotion comme métropolite d'Andrinople (Darrouzès, Regestes, I/VI, n° 3244: lettre du patriarche Matthieu Ier aux métropolites de Prousa et de Nicée; cf. PLP, n° 7001). S'il y avait eu épidosis pendant cette vacance là, on n'omettrait pas de le signaler dans la lettre méntionnée, mais ce n'était pas le cas. Thaddée (ou N) ayant servi jusqu'en 1412 environ, la liste présente une lacune beaucoup plus importante entre cette date et 1428 à peu-près, quand l'archonte Nicéphore Mélissenos ou Mélissourgos fut chargé de la métropole d'Andrinople pour régler avec le sultan Mourad II la question de la résidence métropolitaine. Rappelons qu'Andrinople était aux mains des Turcs dès 1369 (Elizabeth Zachariadou, The Conquest of Adrianople by the Turks, Studi Veneziani 12 (1970), pp. 211-217; Schreiner, Kleinchroniken, II, pp. 297-299; III, p. 151, n° 3). Mélissenos étant mort sitôt après sa nomination, la liste présente une autre lacune jusqu'en 1433, date à laquelle l'on mentionne le métropolite Gérasime, qui est peut-être le même que le métropolite anonyme, mentionné pour l'année 1443 (DHGE, *loc.cit.*; PLP, n° 3745. Ce Mélissenos n'est pas relevé dans PLP jusqu'à maintenant. Est-il identique avec l'archonte Mélissenos, destinataire d'une lettre de Jean Chortasménos, en 1404-1406 environ? Cette hypothèse ne figure ni dans H. Hunger, Johannes Chortasmenos (*ca.* 1370-*ca.* 1436/37), Vienne 1969, pp. 117-118, n° 51, ni dans PLP, n° 17803).

De ces deux prélats, Thaddée et Gérasime —le cas de Mélissenos ne pouvant pas entrer en considération—, aucun n'est connu comme proèdre d'Andrinople, l'acte du transfert de Thaddée n'ayant certes pas la même valeur qu'un acte d'épidosis et ne comportant pas le titre de proèdre. Il en va de même avec le prédécesseur de Thaddée, Matthieu, transféré également à la métropole d'Andrinople de son évêché de Poinanènon, en 1380, et mort à Moscou en 1391.

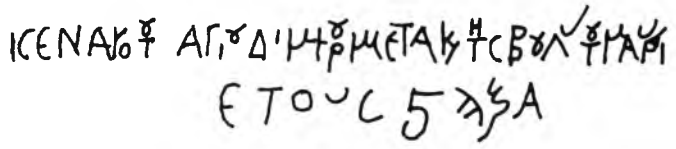
C'est donc dans la lacune de 1412 à 1428 qu'il faut situer une ou plusieurs vacances du siège et chercher ce proèdre d'Andrinople, qui aurait reçu cette métropole en épidosis à un moment difficile de l'occupation ottomane, anticipant peut-être la mission que devait entreprendre par la suite Nicéphore Mélissenos.

En ce qui concerne le support de l'inscription, dans le cas où il s'agirait d'un linteau ou d'un fragment d'épistyle d'iconostase, il suggérerait l'existence d'une église fondée ou restaurée en partie par les soins du prélat mentionné.

20. Hexamilion. Construction datée d'un bâtiment (mars 6961 = 1453)

Fragment de marbre provenant du bris d'un bloc antique, réutilisé ultérieurement en usages différents. Transporté d'Hexamilion à Kessanè pendant les guerres balkaniques (voir supra, n° 9). L'inscription était gravée en zones concentriques sur la surface du devant. «Longueur 51; profondeur 19»; hauteur des lettres «20» (d'après Lambousiadis).

Stamoulis, folio sans numérotation, le même que celui de l'inscription n° 9 du présent recueil, dossier n° 113 de ses Archives, Θρακικά; Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, Θρακικά 9 (1938), p. 46 (fac-similé).



1. [ἐποί]ισεν ἄνο τοῦ Ἁγίου Διμιτρ(ί)ου μετὰ κ(αὶ) τῆς βουλ(ῆς) του. Μαρτί(ου)
2. ἔτους ϛλξα'

ϒ = ν, ϽΤ = στ

En lettres cursives.

Signe d'abréviation: ◡ pour ης et pour ου (l. 1).

Abréviation: κϒ = καί (l. 1).

Ligatures: μιτ, ϑ = ου (l. 1).

Lettres superposées: ϑ ϑ ϑ η τ τ, ι, ρ, τ, ρ (l. 1).

L. 1. τοῦ ἁγίου Δημητριοῦ (Stamoulis); μετὰ καὶ Βουλῆς τοῦ μακαρίτου? (Stamoulis, Lambousiadis).

...a construit au dessus de Saint-Démètre et avec sa volonté, au mois de mars de l'année 6961 (= 1453).

On ne sait pas qui est le bâtisseur ni ce qu'il avait construit dans un endroit situé au dessus de l'église de Saint-Démètre. S'agissait-il d'une chapelle, d'un ossuaire comme c'est parfois le cas, ou même d'un puits? (cf. supra, n° 17, infra, n° 36).

D'autres inscriptions, antiques celles-là, ont été encastrées dans la façade du mur de Saint-Démètre, église du même vocable qu'avait visitée Papadopoulos-Kerameus, en 1885, ainsi qu'à l'intérieur de l'église de Saint-Charalambos, voir Ἀρχαιότητες, p. 103.

MÈDEIA

Mèdeia (l'ancienne Salmydessos, l'actuelle Kiyiköy-Midye, en turc), petite ville portuaire thrace de la côte occidentale de la mer Noire, servit vers le milieu du XIVe siècle de base d'incursions à Dobrotitza, un chef bulgare qui avait été auparavant nommé archonte de la ville par Anne de Savoie. Récupérée par Cantacuzène après un siège entrepris par mer et par terre, en 1347 (Cantacuzène, III, pp. 62-63), elle ne succomba aux Turcs que quelques mois avant la chute de Constantinople (Pl. 103 b).

Pour un aperçu de l'histoire de la ville à travers les siècles, avec celle de Vizyè, voir Lakidis, Ἱστορία Βιζύης καί Μηδείας, pp. 1-44. Sur l'évolution du siège ecclésiastique de Mèdeia, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 253-254. Sur ses remparts, qui rendaient en leur temps la ville quasi inexpugnable, voir Pralong, Remarques, pp. 189-192, fig. 9-17 (avec bibliographie).

21. Invocation (*c.* 1440/1442-avant oct. 1474?) (Pl. 104 a)

Graffito tracé sur le mur occidental du narthex de l'église de Saint-Nicolas (Pl. 104 b), qui fait partie d'un complexe monastique rupestre, comprenant aussi un hagiasma, une chapelle funéraire et différents annexes, et le début duquel date de l'époque proto-byzantine; voir Thierry, in Eyice - Thierry, Le monastère de Midye, pp. 63-76; Eyice, Trakya'da Bizans, pp. 339-346, fig. 26-55. Cependant, il faut surtout se référer à l'étude beaucoup plus consciencieuse de Škorpil, Arheologičeski beležki, pp. 243-261 (avec mention des autres églises rupestres des alentours), fig. 141 (plan du complexe).

L'inscription est relevée ici d'après un croquis fait à l'encre sur une simple feuille de papier, daté de 1933 et déposé à la Byzantine Photograph Collection de Dumbarton Oaks et d'après une photographie du graffito par C. Mango, n° 69.45.

Κύ(ριε) βοήθ(ει) τοῦ
δούλου σου
3. Ἀγαλιαννοῦ

Tilde sur le *nomen sacrum*: $\overline{\text{ΚΥ}}$ (l. 1).
Ligature: ϑ = ου (l. 1, 2, 3).
L. 3. Ἀγαθιανοῦ (d'après le croquis mentionné); Leg. Ἀγαλλιανοῦ?

Seigneur, aide ton serviteur Agallianos.

Je suis tentée d'identifier le personnage mentionné avec Théodore Agallianos, ordonné métropolite de Mèdeia sous le nom de Théophane vers 1468, malgré la manière négligée dont fut tracée l'inscription.

Parent et élève de Marc Eugénikos, collaborateur et ami du futur patriarche Gennadios Scholarios, il exerça les fonctions de dikaiophylax, de mégas chartophylax et ensuite de mégas oikonomos, avant d'être promu métropolite de Mèdeia, office qu'il garda jusque peu avant sa mort, en octobre 1474. A noter que, au moment de la chute de Constantinople, Agallianos fut fait prisonnier par les Turcs et emmené à Prousa, où ceux-ci le gardèrent durant quelques mois.

Anti-unioniste fervent, il est l'auteur de plusieurs discours polémiques contre les Latins, mais aussi contre la simonie dans l'Eglise de Constantinople, ainsi que d'une épigramme sur la mort de Marc Eugénikos. A souligner qu'il signa, aux côtés de Sylvestros Syropoulos et de plusieurs métropolites, la lettre adressée aux partisans de Hus en Bohème, le 18 janvier 1452. Voir Patrinélis, Θεόδωρος Ἀγαλλιανός, pp. 26-42 (où la bibliographie y afférente); C.J.G. Turner, Notes on the Works of Theodore Agallianos Contained in Codex Bodleianus Canonicus Graecus 49, BZ 61 (1968), pp. 27-35. Cf. Lakidis, Ἱστορία Βιζύης καί Μηδείας, pp. 54-55; PLP, n° 94. Sur d'autres Agallianoi, PLP, n^{os} 89-98; Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, I, p. 58, n° 18.18. Cf. Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, VI, p. 484 (existence récente d'*Agalèanos* comme nom à Andrinople et en Céphalonie).

En ce qui concerne la datation de ce graffito, je pense que le *terminus post quem* pourrait être situé autour des années 1440/1442, où Agallianos, évitant de participer à la messe aux côtés du patriarche pro-unioniste Métrophane II (1440-1443), se vit infligé une peine de suspense par lui, qui dura, paraît-il, jusqu'à la mort de ce prélat. Pendant ce temps-là, Agallianos vécut dans une sorte d'exil volontaire, non loin de Constantinople, donc peut-être au monastère de Mèdeia, si ce n'était pas à Constantinople même, où il continua malgré tout à enseigner (Patrinélis, Θεόδωρος Ἀγαλλιανός, p. 31 et notes 144-145; Darrouzès, Regestes, I/VII, n° 3389; cf. *ibid.*, n^{os} 3315, 3366, 3396). Un autre moment envisageable pour la datation serait l'année 1453, peut-être au mois de mars, quand Mèdeia fut conquise par les Ottomans.

Quant au *terminus ante quem*, ce serait tout simplement l'année de sa mort, y compris le temps

de son office comme métropolite de Mèdeia. Dans ce cas-là, on pourrait attribuer l'expression dépouillé de ce graffito, où aucun de ses titres n'est mentionné, encore moins le titre métropolitain, à la manifestation d'une grande humilité de sa part.

L'église rupestre de Saint-Nicolas renferme plusieurs autres graffiti en grec, dont un grand nombre date des siècles postérieurs, et aussi quelques uns en slave, tel que celui du pope Dobril, qui sera publié dans la suite de ce recueil (Pl. 105 a).

Notons à ce propos la survivance de cette pratique de graffiti jusqu'à nos jours, voire de la part des gens desquels on attendrait plus de retenue et de conscience professionnelle, puisqu'il s'agit des archéologues censés au moins protéger les monuments. Ainsi, on reste ébahi devant le graffito de M. Eyice lui-même plus l'année où il travailla à l'église de Mèdeia (1961, voir Eyice, Trakya'da Bizans, p. 325; *idem*, Les monuments byzantins, pp. 293, 299), gravés sur un pillier de cette église (voir Pl. 105 b). Est-ce bien cela des méthodes de travail de certains archéologues turcs? On est en droit de s'interroger là-dessus.

AINOS

La ville byzantine d'Ainos (l'actuelle Enez, en turc), qui a succédé à la ville ancienne homonyme, eut une existence continue sur le même site, tout près des embouchures de l'Hèbre et sur une hauteur de la rive orientale du fleuve. Disposant d'un petit port lagunaire qui donnait sur la côte nord-égéenne, elle fut très tôt entourée des solides murailles qui s'étendaient sur tous les côtés sauf celui de la mer (Pl. 106-107, 108 a). Sur sa vie économique, dont le Typikon du monastère de la Kosmosôteira (XIIe s.) constitue la source principale, ainsi que sur son histoire pendant l'époque tardive, voir Asdracha, Les Rhodopes, pp. 120-124, 201, 225; sur son histoire ecclésiastique avec une liste de ses prélats, *eadem*, La Thrace orientale, pp. 242-243, 288-289.

Transférée à la famille génoise des Gattilusi depuis 1382 (voir infra, n° 29), elle vit son développement s'accroître considérablement, ce qui se manifeste aussi par des travaux répétés de fortification (voir infra, n^{os} 29-31).

Après environ soixante-quatorze années d'occupation de la ville, les Gattilusi capitulèrent devant les Ottomans, en janvier 1456, moins de trois années après la chute de Constantinople, voir Schreiner, Kleinchroniken.I, p. 545, n° 15; II, pp. 487-488. A cette époque, Ainos, qui fut pour un certain temps cédée, avec les îles de Lemnos, Imbros et Samothrace, par Mahomet II au despote Démètre Paléologue, εἰς ζωάρκειαν αὐτοῦ καὶ τῶν αὐτοῦ (Sphrantzès, éd. Maisano, p. 172, 5-7; Kritoboulos, éd. Reinsch, pp. 104, 15-20; 150, 5-24), s'était développée en une vaste région peuplée, comprenant plusieurs villages et des salines qui produisaient des revenus considérables. Elle s'appelait alors μεγάλη Αἶνος et, si l'on en croit Pseudo-Sphrantzès (= Makarios Mélissènos, éd. Bonn, p. 133, 9-10; éd. Grecu, p. 270, 39-40), elle comprenait aussi une «paroikia» qui s'étendait à l'ouest jusqu'à Périthéôrion compris.

Sur le grand nombre des monuments byzantins et post-byzantins d'Ainos, témoins d'une vie et d'une activité intenses, dont seules des traces ont survécu aux vicissitudes de la période ottomane, voir Lambakis, Περιηγήσεις, p. 4 sq., et notamment pp. 31-32, note 1 où, sous le titre «les ruines qui lamentent», l'auteur a laissé libre cours à son émotion en évoquant les quelques personnes qui figurent sur les inscriptions qui avaient pu être sauvées jusqu'à son époque. Cf. Peter Sustal, Thrakien (Thrakē, Rodopē und Haimimontos), TIB VI, Vienne 1991, p. 172.

22. Fondation datée d'un monastère stavropègiaque (juin 6680 = 1172)

Inscription gravée sur une croix de bronze, conservée au monastère de la Vierge de Skalôtè au moins jusqu'en 1882, date où la vit et décrit Mystakidis, que suivent les éditeurs postérieurs, en

proposant quelques lectures différentes. Lambakis ne l'avait pas vue pendant son inspection du monastère, en 1902. Hauteur de la croix, environ «25». Elle portait une seconde inscription sur la deuxième face (voir infra, n° 23). Actuellement à l'Ashmolean Museum d'Oxford.

B. Mystakidis, Περί τῶν ἐν Αἴνῳ μονῶν Σκαλωτῆς καί Ἁγ. Ἀθανασίου, Νεολόγος [Κωνσταντινουπόλεως], n° 3934, 12 mai 1882; (Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα, p. 9; Seure, Archéologie thrace, p. 334; Samothrakis, Ἡ μονή τῆς Σκαλωτῆς, p. 318, transcription en caractères épigraphiques; Louis Petit, Typikon du monastère de la Kosmosotira près d'Aenos (1152), Sofia 1908, p. 3 (simple mention de la croix par l'auteur qui identifie à tort le monastère de Skalôtè à celui de la Kosmosôteira; ceci est en fait le monastère de Bèra, voir Asdracha, Les Rhodopes, pp. 126, 193-196; Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, pp. 261-263, n° 17); Mystakidis, Γεωγραφικά Ἄτακτα, p. 23; Ötüken - Ousterhout, Notes, p. 132). Texte continu d'après Mystakidis, date d'après Papadopoulos-Kerameus.

Σταυροπήγιον γενόμενον παρὰ τοῦ πανιερωτάτου μητροπολίτου Σταυροπόλεως καρυᾶς [Καρίας] κυροῦ Λέοντος προ... αὐτοῦ τοῦ ἐν ἁγίοις π(ατ)ρ(ὸ)ς ἡμῶν Νικολάου ἐπὶ βασιλείας Μανουὴλ πορφυρογεννήτου καὶ αὐτοκράτορος Κομνηνοῦ καὶ Μιχαὴλ τοῦ ἁγιωτάτου π(ατ)ριάρχου μηνὶ ἰουνίῳ ἰνδ(ι)κτι(ῶνος) ε', ϛχπ' ἔτ(ους)

[Καρίας]: correction de Papadopoulos-Kerameus
προ... αὐτοῦ: προστάξει ou προτροπῇ τοῦ (Papadopoulos-Kerameus); προ[τροπῇ?] (Seure).

Stavropègion fait par le très saint métropolite de Stavroupolis de Carie kyr Léon... de notre père parmi les saints Nicolas, sous le règne de Manuel porphyrogénète et empereur Comnène et Michel le très saint patriarche, le mois de juin, indiction 5, en l'année 6680 (= 1172).

Il n'est pas possible de mettre en correlation la fondation de ce stavropègion avec le monastère de la Vierge dit de Skalôtè, où se trouvait cette croix. Selon A. Orlandos (Τά βυζαντινά μνημεῖα τῆς Βήρας, Θρακικά 4 (1933), p. 7, note 1), ce monastère doit avoir été construit à une date plus tardive que le XIIe siècle. Encore moins faudrait-il prendre en considération la soi-disant croix de fondation du monastère, portant l'inscription Ἀλέξιος Κομνηνὸς Κτήτωρ Μονῆς, qui désignerait Alexis Ier (1081-1118) ou Alexis II (1180-1183) Comnène (Lambakis, Περιηγήσεις, pp. 33 et 39), et qui aurait disparu pendant l'ordination, en 1902, de Firmilianos comme métropolite de Skopia (Lambakis, *ibid.*, p. 35, note 1; Samothrakis, Ἡ μονή τῆς Σκαλωτῆς, p. 321; Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, p. 120). L'existence à Ainos d'un monastère stavropègiaque dédié à saint Nicolas n'est pas attestée par ailleurs, ce qui n'exclut point qu'il ait jadis existé. On ne connaît pour l'époque byzantine que l'église de Saint-Nicolas, construite par Kanavoutzès, en 1420/1421 (voir infra, n° 32), et sur l'emplacement de laquelle on bâtit, en 1832, l'église de Saint-Blaise.

Mystakidis lui-même avait proposé d'y voir Nicolas de Méthone, l'évêque philosophe du XIIe siècle, auteur parmi d'autres œuvres d'un ouvrage polémique contre Proklos (A.D. Angelou, Nicholas of Methone, Refutation of Proklus' Elements of Theology. A Critical Edition with an Introduction on Nicholas' Life and Works, Athènes, Académie d'Athènes 1984) et de deux discours contre Sôtèrichos Panteugénos (A. Dèmètrakopoulos, Nicolai Methonensis orationes duae, Leipzig 1865; cf. J. Darrouzès, Tornikès, p. 182 note). Si l'on admet cette hypothèse, la lecture προστάξει ou προτροπῇ (de Nicolas) de Kerameus et de Seure n'aurait rien à voir avec la dédicace du monastère à saint Nicolas, mais elle signifierait une incitation de l'évêque de Méthone au métropolite de Stavroupolis, son contemporain et membre comme lui du Saint-Synode, à fonder le stavropègion.

Outre qu'une telle incitation apparaît invraisemblable, la fondation des stavropègia relevant directement du patriarche, la formule de l'inscription τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Νικολάου, plus qu'usuelle dans la liturgie orthodoxe, ne laisse point de doute qu'il s'agit ici de saint Nicolas auquel serait dédié le stavropègion. Sous cet angle, l'affaire devient simple et conforme aux canons de

l'Eglise: le métropolite Léon aurait dans ce cas là la charge d'exarque, i.e. du délégué (patriarcal) qui imposait les droits du patriarche dans n'importe quel diocèse, même si celui-ci relevait de la juridiction d'un autre métropolite ou évêque. Léon serait alors mandaté pour implanter la croix du patriarche à la fondation du monastère de Saint-Nicolas, lequel, s'il se trouvait réellement près d'Ainos, échapperait ainsi à la juridiction du métropolite de cette ville. Sur ces questions, voir Rhallès - Potlès, Σύνταγμα, II, pp. 40-42, 650; V, pp. 110-113; VI, pp. 257-258 et *passim*. Cf. Meester, De Monachico Statu, pp. 102-103 et *passim*; Darrouzès, 'Οφφίκια, pp. 162-163, 309, 358-359 (le stavropègion comme acte de chancellerie); *idem*, Regestes, I/VI, n° 2860 Critique, n° 2922 Critique.

Le métropolite Léon de Stavroupolis de Carie est certes celui qui assista au Synode et signa l'Ekthésis de 1166/1167 (Grumel, Regestes, I/III, n° 1075 Crit., p. 128; la deuxième édition, revue et corrigée par J. Darrouzès, Paris 1989, p. 522, ne cite pas les noms, tout en constatant l'existence de plusieurs originaux de l'Ekthésis; voir aussi J. Darrouzès, Listes Synodales et Notitiae, REB 28 (1970), p. 78 (sous le patriarcat de Luc Chrysobergès, 1157-1170). Son sacerdoce recoupe les années du magistère du patriarche suivant, Michel III d'Anchialos (1170-1178), qui est bien le patriarche Michel mentionné dans l'inscription. L'empereur porphyrogénète est Manuel Ier Comnène (1143-1180), tandis qu'une indiction 5 correspond effectivement à l'année 1172.

Quoi qu'il en soit de la question de l'emplacement du monastère stavropègiaque auquel appartenait cette croix de fondation, le monastère post-byzantin de Skalôtè près d'Ainos jouissait aussi de la stavropègie et avait en son voisinage deux autres monastères post-byzantins, dédiés ceux-ci à saint Pantéléèmôn et à saint Athanase, voir Samothrakis, Ἡ μονή τῆς Σκαλωτῆς, p. 310. Au moment de la visite de Lambakis, en 1902, le monastère de Skalôtè était encore intact et donnait l'impression «d'une forteresse plutôt que d'un couvent» (Περιηγήσεις, p. 33), mais son déclin avait déjà commencé puisqu'il n'y avait alors qu'un seul moine, l'higoumène (Pl. 108 b). Le départ de la population grecque de Thrace après la Catastrophe de 1922 accentua le marasme de ces monastères qui, abandonnés et détruits par la suite, n'ont pas même laissé deviner leur emplacement exact.

Un essai d'identification des ruines du monastère de Skalôtè, ainsi que des deux autres monastères, a été fait récemment par une inspection sur place de Yıldız Ötüken et de R. Ousterhout (Notes, pp. 134-135, fig. 4 et pl. XXXIa-d), en comparaison aussi avec les photographies de Lambakis, déposées aux archives du Musée Byzantin, à Athènes. Les auteurs ont proposé en outre d'identifier l'emplacement des villages grecs mentionnés par Lambakis comme se trouvant près d'Ainos (Περιηγήσεις, pp. 39-40), Amygdalia et Maïstro, à celui des villages actuels turcs Çavuşköy et Yeniceköy respectivement.

23. Ainos. Répétition incomplète du n° précédent (22)

Cette inscription était gravée sur l'autre face de la croix conservée jadis au monastère de Skalôtè.

B. Mystakidis, Περί τῶν ἐν Αἴνῳ μονῶν Σκαλωτῆς καί Ἁγ. Ἀθανασίου, Νεολόγος [Κωνσταντινουπόλεως], n° 3934, 12 mai 1882 (fac-similé); (Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα, p. 10 (reproduction du fac-similé de Mystakidis); Seure, Archéologie thrace, p. 335 (reproduction du fac-similé de Mystakidis); Samothrakis, Ἡ μονή τῆς Σκαλωτῆς, p. 319-320 (reproduction du fac-similé de Mystakidis). Texte continu, amélioré d'après Papadopoulos-Kerameus.

[Σταυροπήγιον] γενόμενον παρὰ τοῦ πανιε[ρωτάτου]... Μανουὴλ τοῦ πορφυρ(ο)γεν(ν)ήτ(ου) κὲ αὐτ(ο)κράτ(ορος) Ῥωμέων τοῦ Κο(μνηνοῦ)

Leg. καὶ ; Ῥωμαίων.

En lettres majuscules avec quelques miniscules.

Stavropègion fait par le très saint... (sous le règne de) Manuel le porphyrogénète et empereur des Romains, Comnène.

Sous le *très saint...*, il faut évidemment entendre le métropolite Léon de Stavroupolis, mentionné ci-dessus.

A noter l'ajout Ῥωμαίων (Romains) à la titulature impériale de cette inscription, absent de l'inscription précédente.

24. Ainos. Fondation (?) d'une église dédiée à la Vierge (XIIe-XIIIe s.)

Plaque de pierre encastrée sur la façade centrale du monastère de Skalôtè (voir supra, n° 22), au dessus de la porte, parmi d'autres pierres portant, elles, des inscriptions datées de l'époque post-byzantine. Aujourd'hui disparue.

Lambakis, Περιηγήσεις, p. 34, n° 317; Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, p. 130 (fac-similé sans commentaire); Samothrakis, Ἡ μονή τῆς Σκαλωτῆς, p. 315 (fac-similé); Ötüken - Ousterhout, Notes, p. 133 (simple mention). Sur les deux fac-similés mentionnés, le *nomen sacrum* de la Vierge et celui de Doukas Comnène figurent de part et d'autre d'une croix.

1. Μ(ή)τηρ Θ(εο)ῦ
2. Δούκας Κομν(ηνό)ς

Lettres en majuscules.

L. 1. Μηρ Θου (Lambakis); Μαρίας Θεοτόκου (Samothrakis).

L. 2. Κομιναε (Κομινε) Δούκα Κομνηνοῦ en deux lignes (Lambakis).

Mère de Dieu, Doukas Comnène.

Le monastère ayant été construit à l'époque post-byzantine, on ne retiendra pas l'avis de Lambakis que l'inscription appartenait à Skalôtè avec la croix de sa fondation qui aurait été perdue en 1902. Il est plutôt probable que l'inscription, encastrée postérieurement, peut-être au moment même de la construction du couvent, doit provenir d'un autre endroit et concerner l'érection (ou la reconstruction) d'une autre église dont le fondateur portait le nom prestigieux de Doukas Comnène.

Ne sachant pas le prénom de ce personnage, on se contentera de le cataloguer parmi les membres nombreux de la famille de Doukas et notamment de sa branche alliée aux Comnène, ou encore des descendants des Comnène qui, en raison du mariage d'Alexis Ier avec Irène Doukaina, ont adopté le nom de cette dernière. Cf. un Comnène Doukas qui paya, en 1263/1264, pour faire copier un manuscrit, écrit par Théodore Lambétis et contenant des Livres de l'Ancien Testament, voir Polemis, The Doukai, p. 136, n° 110; *ibid.*, pp. 8, 134-137; C. Varzos relève plusieurs Comnène Doukai ou Doukai Comnène (avec leurs prénoms), mais ce sont des personnages connus des XIIe et XIIIe siècles et qui ne peuvent pas entrer ici en considération (Ἡ Γενεαλογία, II, n^{os} 116, 117, 170, et d'autres qui sont inclus dans le troisième volume, inédit, de cet ouvrage monumental).

Encore moins peut on y voir l'empereur Jean II Comnène, mentionné comme Comnène Doukas sur une inscription de Constantinople, datée du XIVe siècle (CIG, IV, n° 8722; Polemis, The Doukai, p. 135, n° 108), qui donne pourtant dans un style fleuri tous les éléments permettant de l'identifier.

25. Ainos. Reconstruction de l'enceinte d'Ainos après une incursion des Tataro-bulgares (dernier quart du XIIIe s.) (Pl. 109 a-b)

Cinq blocs de pierre poreuse, encastrés dans la façade extérieure d'une tour construite à l'angle nord-ouest de la muraille. Ils portaient une longue inscription dont reste aujourd'hui seule la partie qui avait comme support le deuxième et le cinquième bloc. Ceux-ci, échoués à Alexandroupolis,

furent transportés par le croiseur «Averôf», en août 1913, et sont depuis déposés au Musée Epigraphique d'Athènes (nos d'inv. 5371 et 5372). Dimensions de ces deux pierres: «52-43.84-88.22-13». Hauteur des lettres: «7-5» (d'après Anna Avraméa).

Les cinq pierres –et donc l'inscription dans sa totalité– étaient encore sur place avant 1913, au moment où furent prises les photographies de l'ensemble, qui font depuis partie de la «Collection chrétienne et byzantine» du Centre G. Millet, à Paris (Pl. 109 a = Ecole Pratique des Hautes Etudes, Section V, n° d'inv. 2612 bis). En ce qui concerne la tour d'Ainos, elle était apparemment depuis longtemps détruite dans toute sa partie supérieure et l'on peut voir un trou béant à la place où se trouvaient les pierres avec l'inscription byzantine, comme a noté I. Ševčenko qui a visité Ainos en 1972 (v. Avraméa, Ἀνέκδοτη βυζαντινή ἐπιγραφή, p. 40, note 3). Voir Pl. 109 b (photographie de C. Mango, The Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 72.26).

Avraméa, Ἀνέκδοτη βυζαντινή ἐπιγραφή, pp. 39-45, pl. I-IV (photos). Texte d'après l'éditrice qui a pu, à l'aide des deux blocs et des négatifs de la Collection Millet, reconstituer avec bonheur une grande partie de l'inscription, voir *ibid.*, p. 42 (les points indiquent des lacunes de dimensions indéterminées). La traduction en français est de notre plume.

1. +...ἀνόμων αἱμοχαρῶν βαρβάρων Ταταροβο[υλγάρων] ...τα πομπῶν μεγίστων δεινῶν ὑπεραλγῶν
2. [Δούκας Ἄγγελος Κο]μνηνὸς Παλαιολόγος τοῦτον ὁ πάντα λ[ύων χρόνος]... κου κλῆσις Γεώργιος αὖθις δομεῖται
3. ...σχῆμα τρίγωνον μεταμείβοι ὁρισαμ[ενος]... μων δουλ [Α]νδρονίκου γαμβρὸς Παλαιολόγου
4. ...μου Μιχαὴλ καὶ Μαρίας ων κλάδος... σῶτερ ἀκρόγωνε πίστεως λίθε
5. ...[εἰς αἰῶ]νας φύλατται ἀτελευτήτους + ἔτου[ς]

L. 5. Leg. φύλαττε.

...des barbares iniques, sanguinaires, Tataro-bulgares ... se sentant une trop grande peine, Doukas Ange Comnène Peléologue, celui-ci, le temps qui résout tout ... le nommé Georges construit de nouveau, en ordonnant le changement du plan en triangle [ou, le changement du plan du triangle en...] ... gendre d'Andronic Paléologue... étant une branche (de la famille?) *de Michel et de Marie... Sauveur, pierre angulaire de la foi... préserve aux siècles infinis + en l'année...*

Selon Anna Avraméa (Ἀνέκδοτη βυζαντινή ἐπιγραφή, pp. 42-44), l'inscription concernerait une reconstruction de la forteresse de la ville après l'incursion des Tataro-bulgares, en 1265, ou celle des Tatares, en 1299 («Tatarie» étant en usage dans les sources byzantines à la place de «Bulgarie»), donc sous le règne soit de Michel VIII, soit d'Andronic II Paléologue, l'auteur penchant plutôt pour la deuxième solution. En outre, le personnage appelé Georges serait, d'après lui, le chef des travaux ou même l'archonte de la ville à ce moment. Quant aux Michel et Marie, il s'agirait peut-être de Michel Doukas Glavas Tarchaneiôtès, le fameux stratège des deux premiers Paléologue, et de sa femme Marie-Marthe Comnène Paléologina, belle-sœur de Michel VIII par sa sœur Théodora (cf. Asdracha, Les Rhodopes au XIIIe siècle, pp. 287-288; notamment, V. Laurent, Kyra Martha. Essai de topographie et de prosopographie byzantine, EO 38 (1939), pp. 296-320).

A noter que par l'expression «la forteresse d'Ainos», il faut entendre l'ensemble des murailles de la ville, voir supra, notice introduisant le n° 22.

La date précise de l'inscription étant manquante, Anna Avraméa a raison de la situer *grosso modo* dans le dernier quart du XIIIe siècle. Cela est d'autant plus probable que l'inscription qui suit (n° 26) et qui provient d'une autre tour de la citadelle, nous livre, elle, une date précise, celle de 1284/1285.

Sans aller si loin jusqu'à voir dans cette date la date absente de l'inscription examinée, considé-

rant ainsi qu'il s'agirait des mêmes événements ayant lieu au même moment et impliquant les mêmes personnages, je me contente de rapprocher les deux inscriptions, en soulignant leur importance pour l'histoire de la ville en général et pour ses remparts en particulier ainsi que leur caractère monumental.

26. Ainos. Reconstruction de l'enceinte de la ville lors ou avant l'incursion des Tatars (?), en 6793 (= 1284/1285) (Pl. 110 a)

Six blocs de pierre poreuse, encastrés dans la maçonnerie d'une tour de la muraille. Ressemblant beaucoup par leur support à l'inscription précédente (n° 25), ils sont pourtant au nombre de six au lieu de cinq de cette dernière. Ils portent une longue inscription qui, en raison du grattage qu'elle a subi, est totalement illisible aujourd'hui, sauf dans la partie de la date qui figure à la fin du sixième bloc.

Cette inscription est très probablement celle à laquelle fait allusion Hasluck (Monuments of the Gattelusi, p. 250, note 5), en la signalant comme «illisible d'en bas même avec une puissante lunette d'approche». Photographie de C. Mango, The Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 71.508; j'ai pu déchiffrer la date avec l'aide précieuse de Th. Papazôtos.

...Ἔτ(ους) ͵ϛψϟγ +

...En l'année 6793 (= 1284/1285).

Tout le texte de l'inscription excepté l'année faisant défaut, je ne peux que formuler quelques hypothèses là-dessus. On sait que pendant la période qui suivit la reconquête de Constantinople, en 1261, il a fallu restaurer la domination byzantine en Thrace, dont les parties nord avaient été occupées par les Bulgares. Ce fut l'œuvre entreprise par Michel Doukas Glavas Tarchaneiôtès, mentionné probablement sur l'inscription précédente, ainsi que par le co-empereur Michel IX Paléologue et d'autres stratèges.

Pourtant, malgré une série impressionante des victoires, la région fut bientôt submergée par des vagues successives de hordes «scythes». Sous cette appellation, fréquente chez les auteurs byzantins, il faut voir les tribus nomades d'origine turque –surtout Ouzes et Coumans à cette époque–, qui habitaient les contrées danubiennes et qui, par petits groupes légèrement armés, faisaient irruption dans le sol de l'empire en s'adonnant au pillage. Ils s'enrôlaient aussi dans les troupes tatares du Khan Nogaj († 1299) de la Horde d'Or, qui a utilisé pendant plus de vingt ans leur territoire comme base de ses incursions en Bulgarie et en Thrace (Asdracha, Les Rhodopes, p. 80 et note 2; G. Balaščev, Ὁ αὐτοκράτωρ Μιχαὴλ Η΄ ὁ Παλαιολόγος καί τό ἱδρυθέν τῇ συνδρομῇ αὐτοῦ κράτος τῶν Ὀγούζων παρά τήν δυτικήν ἀκτήν τοῦ Εὐξείνου, Sophia 1930, pp. 12-13, 14 et note 5; Gy. Moravcsik, Byzantinoturcica, II, Berlin 1958, s.v. Σκύθαι, notamment, pp. 281-282).

En ce qui concerne l'année de notre inscription, 1284/1285, il est évident qu'il faut l'approcher de la date où eut lieu une nouvelle invasion tatare en Thrace et en Macédoine. Survenue vers la fin de l'année 1285 ou au début de l'année 1286 (Pachymère, éd. Bonn, II, pp. 105-107; cf. *ibid.*, éd. Failler, III, p. VII/26, note 111, pour la datation), en même temps que les incursions des pirates turcs venant de l'Asie Mineure sur leurs embarcations, cette invasion fut la cause des déplacements importants de population dans ces régions. En effet, l'empereur Andronic II Paléologue donna l'ordre aux habitants du littoral de se replier à l'intérieur des terres, cependant que ceux de l'arrière pays devaient s'enfermer dans les forteresses qui pourtant ne procuraient pas une grande sûreté. Une autre conséquence en fut le transfert forcé des nomades Vallaques, errant entre Vizyè et les faubourgs de Constantinople, en Asie Mineure, de peur qu'ils ne rejoignent eux aussi les envahisseurs (cf. Asdracha, Les Rhodopes, pp. 247-248).

Comme Pachymère emploie d'habitude le terme archaïsant Τόχαροι pour désigner les Tatars (cf. Moravcsik, *ibid.*, II, s.v. Τόχαροι), l'utilisation «Scythes» (τοῦ Σκυθικοῦ, p. 105, 14; Σκύθαι, p. 107, 6) dans les passages ci-dessus, aurait, me semble-t-il, un sens plus large, indiquant le caractère mixte de ces peuplades du Danube qui, sous la férule des Tatars à cette époque, furent la cause principale de la dévastation de la campagne byzantine.

Dans ce contexte là, on pourrait supposer que le texte manquant de cette inscription se rapporterait, lui aussi, à une reconstruction de la citadelle d'Ainos, qui dut avoir lieu soit au même moment soit un peu avant l'incursion de 1285/1286. Il se ferait alors pendant au texte de l'inscription précédente, les deux ensemble montrant le besoin urgent de la fortification de la ville pour faire face aux agressions ennemies.

27. Ainos. Reconstruction d'une partie de la muraille (6816 = 1307/1308) (?)

Inscription encastrée dans un endroit non précisé de la forteresse d'Ainos, relevée par Lambakis pendant son inspection du site, en 1902.

Lambakis, Περιηγήσεις, p. 29, n° 307 (en caractères épigraphiques).

1. Κομνηνὸς Παλαιολόγος
2. ἔτους [ϛω]|ῖϛ΄

L. 2. [ϛχ]|ῖϛ (= 6916 = 1408) (Lambakis).

Comnène Paléologue, en l'année 6816 (= 1307/1308 (?).

Lambakis, en restituant la date de telle manière qu'elle se situerait au début du XVe siècle, avait probablement été influencé par le grand nombre d'inscriptions datées de ce siècle-là. Pourtant, le nom de Comnène Paléologue sur la muraille évoquant une partie de la titulature des premiers Peléologue (et même du père de Michel VIII, cf. Polemis, The Doukai, pp. 156-157, n^{os} 141 et 142), l'autre partie étant «Doukas Ange», il serait difficile d'admettre qu'il s'agisse ici de Manuel II Paléologue, qui ne pouvait pas d'ailleurs faire exécuter des travaux à Ainos, en 1408, la ville étant déjà sous la coupe des Gattilusi, en l'occurrence de Niccolò Ier (1382-1409, voir infra, n° 29).

En outre, l'inscription ci-dessus du présent recueil (n° 25), où figure aussi un Comnène Paléologue avec un Andronic Paléologue, identifié plutôt à Andronic II, nous incite à penser que la reconstruction suggérée par l'inscription examinée entrait dans le programme des travaux entrepris sous le règne de cet empereur pour renforcer les remparts de la ville. Celle-ci avait à faire face justement à cette date (1307) aux attaques et au siège des Catalans, voir Pachymère, éd. Bonn, pp. 636, 15 - 637, 6; 638, 15 - 639, 10; cf. Asdracha, Les Rhodopes, p. 123.

Un Paléologue Comnène, fondateur d'un couvent en Epire du Nord, probablement au début du XIVe siècle (voir PLP, n° 21488) n'entre pas ici en considération.

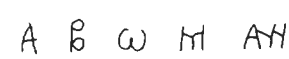
28. Ainos. Construction d'un bâtiment (église?) ou d'une partie de l'enceinte (1356?) (Pl. 110 b)

Bloc de marbre blanc, encastré à l'intérieur d'un parapet du côté sud de la muraille, jouxtant le mur ouest de la tour méridionale. Il est évident que la pierre n'appartient pas fonctionnellement à l'endroit où elle a été encastrée à un moment ultérieur, et cela fut remarqué déjà par Lambakis, qui regretta sa pose dans un coin «invisible» de la forteresse. «35.40» (d'après Lambousiadis).

Lambakis, Περιηγήσεις, p. 29, n° 302; voir p. 32; Samidis, Ἐπιγραφαί Αἴνου, p. 282, n° 10; Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, p. 128 (fac-similés de l'inscription et du parapet); (Le soi-disant fac-similé de M. Batur, Enez, Arkitekt, 31, n° 305, 1961, p. 176, est si grossièrement erroné qu'il n'y

a pas la peine d'en parler; Eyice, Trakya'da Bizans, p. 351: simple mention, dont il faut corriger le numéro de la figure en 78 –photographie hors texte– au lieu de 77, qui est celui d'une autre inscription (voir infra, n° 36). Texte d'après la photo d'I. Ševčenko, The Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 71.1151.

+ Διὰ τοῦ Λιβαδα-
ρίου Ἰωάννου
καὶ Μανουὴλ
4. τοῦ Ἀγγέλου



Lettres en majuscules sans accentuation.
Ligature: αvv (l. 2).

Par Libadarios Jean et Manuel Ange.

L. 1: Διά. Cette préposition renvoie en fait aux formules archiconnues ἐγένετο, ἀνοικοδομήθη, ἀνηγέρθη... διὰ κόπου καὶ ἐξόδου(ων), ou διὰ συνεργίας (ou συνδρομῆς) καὶ μόχθου, πόθου ou κόπου d'un tel, en l'occurrence de Jean Libadarios et de Manuel Ange, qui auraient fait cette construction (laquelle?), grâce à leur(s) peine(s) et à leurs dépenses, ou grâce à leurs concours et à leurs peine(s). Seulement à titre d'exemple, voir Philippidis-Braat, Inscriptions de Péloponnèse, n^{os} 54, 2; 85, 7; 57, 1-2; 59, 2; 61, 2; 78, 3; Avraméa, Inscriptions de Thessalie, n° 25, 4-5. Voir supra, n° 17, infra, n° 32.

L. 1/2: Διὰ τοῦ Λιβαδαρίου Ἰωάννου. Des deux personnages mentionnés, Jean Libadarios semble être le seul identifiable en la personne de Limpidarios ou Limbidarios, commandant en chef de la flotte du despote épirote Nicéphore, gendre de Cantacuzène, que ce dernier avait nommé épitropos d'Ainos et des villages des alentours, «restés pour l'instant libres des invasions des barbares», i.e. des Ottomans, en 1354 (date de la prise de Kallipolis par Soliman, fils d'Orkhan). Ce Limpidarios, dont Cantacuzène ne donne pas le prénom et qu'il qualifie de οἰκέτης de Nicéphore, profitant d'une absence de celui-ci et entraînant à la révolte les équipages des bateaux, s'empara d'Ainos et obligea la femme de Nicéphore, Marie Cantacuzène, à abandonner l'acropole, en 1356. En s'appropriant par la suite les faveurs des couches populaires de la ville (le dème), il s'attaqua aux partisans de Nicéphore, à savoir le parti des puissants (les dynatoi), qu'il emprisonna, assassina ou envoya en exil, en confisquant leurs biens (Cantacuzène, III, pp. 315-317; Grégoras, III, pp. 248-249; cf. Asdracha, Les Rhodopes, pp. 123-124; *eadem*, Les Rhodopes au XIVe siècle, p. 198: ici j'avais opté pour la date proposée par les éditeurs de Cantacuzène, 1355; D.M. Nicol, Τό Δεσποτᾶτο τῆς Ἠπείρου 1267-1479. Μιά συνεισφορά στήν ἑλληνική Ἱστορία κατά τόν Μεσαίωνα, Athènes 1991, pp. 192-193. Limpidarios devint ainsi «et stratège et hègémôn et maître de toutes choses» à Ainos (Cantacuzène, III, p. 316, 12-13). Cf. PLP, n° 14941.

Ces événements doivent être certes placés dans le contexte général de la révolte du dème des villes contre les dynatoi, au milieu du XIVe siècle, et sont parmi d'autres l'écho en Thrace du grand mouvement anti-aristocratique des Zélotes qui s'était déroulé à Thessalonique peu auparavant.

Le fait que Cantacuzène, lui-même parti prenant dans ces troubles et en tête des puissants, qualifie Limpidarios de serviteur (οἰκέτης) de Nicéphore, ne veut pas dire que Limpidarios n'appartenait pas à la famille noble des Libadarioi, bien au contraire: l'exemple de Michel et d'André Paléologue à la tête du dème de Thessalonique pendant la révolte des Zélotes et la durée de leur régime suffit à le prouver; voir Tafrali, Thessalonique au XIVe siècle, pp. 240-251.

D'ailleurs, οἰκέτης a ici le sens plus général de celui qui est au service de quelqu'un, son «homme», terme équivalent de l'«homme lige» occidental, le λίζιος ἄνθρωπος (de l'empereur) d'Anne Comnène, rapportant l'engagement du prince Normand, Bohémond, envers Alexis Ier (Alexiade, éd. Leib, III, p. 125, 28-29; 126, 16; cf. J. Ferluga, La ligesse dans l'empire byzantin, ZRVI 7 (1961), pp. 97-123).

Quant à l'identification des noms Limpidarios/Libadarios, elle a été déjà prouvée dans le cas de Constantin Limpidaris, identique au duc de Néokastra (près de Smyrne) Libadarios, qui réprima la révolte d'Alexis Philanthrôpènos, en 1296 (Pachymère, éd. Bonn, II, pp. 220-221; Grégoras, I, pp. 195, 18-201, 21; cf. Ahrweiler, Smyrne, pp. 164, 165; PLP, n° 14859). Cette identification est due à Angeliki Laiou (Constantinople and the Latins, p. 215), qui dit avec raison que Libadarios et Limpidari(o)s peuvent facilement être la forme savante et la forme parlée du même nom.

Pour d'autres Libadarioi, voir PLP, n^{os} 14858-14862.

L. 3/4: Μανουὴλ τοῦ Ἀγγέλου. Manuel Ange était apparemment un membre, inconnu par ailleurs, de la grande famille des Ange. En effet, Les Ange et les Libadarioi, très en vue pendant l'époque tardive, figurent côte à côte dans l'énumération par Pachymère (éd. Failler, I, p. 93) des familles nobles byzantines qui prirent part au complot contre Georges Mouzalôn, en 1258, et sont qualifiées collectivement de «lignée d'or et de grande race» (ἡ μεγαλογενὴς σειρὰ καὶ χρυσῆ). Cf. Guilland, Recherches, I, pp. 17, 244.

29. Ainos. Construction datée d'une tour (1er mai 1382). Inscription latine sur une plaque armoriée des Gattilusi (Pl. 111 a)

Plaque de marbre brisée à l'extrémité inférieure droite, encastrée dans la façade nord d'une tour quadrangulaire du côté sud des remparts d'Ainos (à noter la grande divergence dans la précision des points cardinaux par les différents éditeurs). Divisée en deux panneaux carrés, sur lesquels figurent en bas-relief les emblèmes des Gattilusi, elle porte sur le bord supérieur, sur une seule ligne, une inscription latine en lettres gothiques, réduite à une date. Celle-ci indiquerait le moment d'une reconstruction ou plutôt de la construction de la tour. La tour était déjà partiellement en ruines lors du passage de Hasluck.

Lambakis, Περιηγήσεις, p. 29, n° 303; Hasluck, Monuments of the Gattelusi, p. 255, n° 3, fig. 6 (fac-similé); Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, p. 124 (dessin maladroit); Eyice, Enez'de, p. 145, pl. III, fig. 5 (photographie); *idem*, Trakya'da Bizans, p. 351, fig. 74 (la même photo) et 72 (photo de la tour). Texte d'après une photo d'I. Ševčenko, The Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 71.1138.

+ M. CCC. LXXX II + die + primo. Madii. +

+ M CCCC LXXXV (= 1485)... Mapcii (Lambakis).
+ M CCC + LXXXV [= 1385] (Hasluck).
... Madii? (Eyice, Enez'de); ...Maoii (*idem*, Trakya'da Bizans).

+ 1382, le jour du premier mai.

Parmi les lectures diverses de la date, on doit exclure celle de 1485: les Ottomans ayant occupé Ainos en 1456 et continué à en être les maîtres directs, sauf pendant la brève période de sa concession à Démètre Paléologue (1460-1466 ou 1464), la pose des emblèmes des Gattilusi sur les fortifications serait inconcevable.

Les dates 1385 et 1382 étant les deux possibles, j'opte pour la deuxième, me fiant malheureusement à la seule photographie où l'on distingue deux barres verticales après... LXXX.

Or, nous savons que Niccolò Ier, le frère de Francesco Ier Gattilusi, maître de Lesbos, était déjà maître d'Ainos en juin 1384, voir Schreiner, Kleinchroniken, II, p. 328; cf. Miller, The Gat-

tilusj, p. 411. Nous ne savons pas la date exacte du début de son pouvoir sur la ville. Donc, si la lecture *1382* est la bonne, cette inscription fait reculer de deux années ce commencement qui pourrait se situer au moins un peu avant la construction de la tour et la pose des armes des Gattilusi (cf. Eyice, Enez'de, p. 145: l'auteur avait opté pour la même solution). On verrait ainsi se préciser depuis le début le souci continu de la famille dynastique génoise de consolider ses possessions et on en aurait là une manifestation tangible de la part du premier maître d'Ainos, aux côtés de celles, postérieures, de son petit-neveu et successeur, Palamède.

Celui-ci gouverna Ainos pendant de longues années (1409-1455), étendant progressivement sa domination sur les îles de Samothrace et Imbros. A ce sujet, je relève, parmi les erreurs qui abondent dans le commentaire d'Eyice (Enez'de, p. 145), celle de la date 1430, qu'il donne comme début du pouvoir de Palamède à Ainos, exprimant son embarras quant à l'espace du temps entre 1409 et 1430. Cette dernière date pourtant est celle du début de la domination de Palamède, seigneur d'Ainos, sur Samothrace que lui concéda Jean VIII Paléologue, comme chacun sait depuis fort longtemps (pour les références, voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, p. 272, n° 30; voir infra, n° 46).

Les données de notre inscription nous permettent de chercher le jour de la semaine, qui est ici un jeudi (cf. supra, n° 17, infra n° 30).

Sur les emblèmes des Gattilusi (motif d'écailles et aigle monocéphale, tourné ici vers le côté gauche par rapport à celui qui le regarde), voir Asdracha - Bakirtzis, *ibid.*, pp. 272-273 et 276, n^{os} 30 et 31. Il est pourtant possible que l'emblème avec l'aigle représente aussi les armes des Doria, puisqu'il est connu comme emblème de la première période de cette famille. Sa présence à côté du blason d'écailles des Gattilusi est facilement explicable par les liens matrimoniaux entre ces deux aristocraties liguriennes: Niccolò Ier Gattilusi, p.ex., s'était marié à Peretta Doria, et ce sont des mariages avec des Doria qu'ont contractés aussi Francesco II de Lesbos, Dorino Ier et Caterina, fille de Palamède. Voir Hasluck, Monuments of the Gattelusi, p. 266; Miller, The Gattilusj, p. 421; E. Dallegio d'Alessio, Le pietre sepolcrali di Arab ciamí (antica chiesa di S. Paolo a Galata), Gênes 1942.20 (Reale Deputazione di Storia Patria per la Liguria), p. 72. Sur l'avis remarquable que l'aigle monocéphale des Gattilusi provient des Paléologue, voir A. Mazarakis, in Actes du Congrès sur «Les Gattelusi de Lesbos», Mytilène, 9-11 septembre 1994.

Pour une liste des armes sur les monuments des Gattilusi dans toutes leurs possessions dans la mer Egée et en Phocée, voir Hasluck, Monuments of the Gattelusi, pp. 265-266, 269.

30. Ainos. Construction datée d'une tour (1er août 1413). Inscription latine sur une plaque armoriée des Gattilusi (Pl. 111 b, 112 a)

Plaque de marbre bien conservée, encastrée dans une autre tour quadrangulaire du côté sud de la forteresse d'Ainos. Elle porte en bas-relief seul le motif d'écailles des armes des Gattilusi et, à son bord supérieur, sur une ligne, une inscription latine en lettres gothiques. Celle-ci, comportant seulement une date, pourrait indiquer le moment de la construction ou au moins de la reconstruction de la tour. «75.105» (d'après Eyice).

Lambakis, Περιηγήσεις, p. 30, n° 308; Hasluck, Monuments of the Gattelusi, p. 255, n° 7 (facsimilé); M. Batur, Enez, Arkitekt, 31, n° 305, 1961, p. 176; Eyice, Enez'de, p. 145, pl. III, fig. 4 (photographie), avec la notice surprenante qu'il n'a pas pu tirer des conclusions en raison de l'absence d'un nom quelconque sur l'inscription!; *idem*, Trakya'da Bizans, p. 351, fig. 75 (même photo).

Texte d'après une photo d'I. Ševčenko, The Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 71.1141; cf. n° 71.1143 (vue générale de la tour).

+ MCCCCXIII. Die prim[a]Agusti +.

Synizèse: prim[a]Agusti. L'adjectif se décline ici au féminin, puisque le mot *dies*, attesté aux deux genres, y est employé au féminin: die prima A(u)gusti.

+ 1413, le jour du premier août.

La date 1413 de l'inscription appartient aux premières années du pouvoir de Palamède Gattilusi qui succéda à Niccolò Ier, en 1409 (voir supra, n° 29 et infra, n° 34). Le jour de la semaine s'avère être un mardi (cf. ci-dessus, n^{os} 17 et 29).

On constate encore une fois, s'il en était besoin, les activités des Gattilusi concernant l'exécution des œuvres militaires de défense qui, pris ensemble, ont constitué manifestement tout un programme, dont les étapes s'échelonnent au long des décennies de leur domination, voir supra, l'Introduction.

31. Ainos. Reconstruction (?) datée d'une partie de la muraille (6925 = 1416/1417)

Plaque antique, manifestement réemployée, encastrée dans le mur nord-ouest de l'enceinte. Outre une croix gravée sur la plaque, Lambakis avait relevé une date, à peine lisible, sans pouvoir donner d'autres précisions.

Lambakis, Περιηγήσεις, p. 29, n° 304. Texte d'après lui.

Ἔτους ϛλκε′

En l'année 6925 (= 1416/1417).

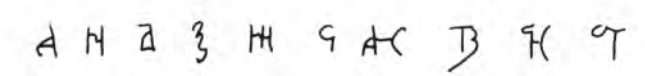
Il s'agirait peut-être de la date d'une des réparations des fortifications de la ville, qui, d'après les témoignages des inscriptions, se faisaient pendant toute la période des Gattilusi. En l'occurence, le seigneur d'Ainos était Palamède (1409-1455). Voir supra, n° 29.

32. Ainos. Fondation datée de l'église de Saint-Nicolas (6929 = 1420/1421) (Pl. 112 b)

Plaque de marbre blanc, encastrée dans la porte de la cour de l'église de Saint-Blaise, sise dans le quartier Mivoli d'Ainos, provenant sans doute d'une autre église. Aux extrémités de la troisième et quatrième ligne de l'inscription gravée, à gauche, elle portait verticalement, en bas-relief, les emblèmes des Gattilusi et des Paléologue réunis. Dimensions de la pierre: «33.113» (d'après Samothrakis). Conservée au moins jusqu'en 1919, selon l'affirmation indirecte de Lambousiadis et de Samothrakis, elle est mentionnée comme disparue par Eyice, en 1963 (Enez'de, p. 145).

A. Samothrakis, in Ἁρμονία [Σμύρνης], n° 4258, 20 mai 1899, d'après communication de B. Mystakidis, qui l'avait copiée en 1881 (voir in Θρακικά 2 (1929), pp. 45-46); A. Contoléon, Inscriptions de la Grèce d'Europe, REG 15 (1902), pp. 142-143; Lambakis, Περιηγήσεις, pp. 13-14, n° 248 (photographie, n° 3429); Hasluck, Monuments of the Gattelusi, pp. 256-257, n° 5, fig. 8 (photographie); Samidis, Ἐπιγραφαί Αἴνου, p. 281, n° 7; Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, p. 127 (facsimilé); A. Samothrakis, Χριστιανική ἐπιγραφή ἐν Αἴνῳ, Θρακικά 15 (1941), pp. 148-150. Texte d'après le texte de Samothrakis et la photographie de Lambakis.

Ἀνηγέρθη ἐκ βάθρον ὁ θῖος κ(αὶ) πάνσεπ(τ)ος
ναὸς τοῦ Μεγάλου Νικολάου διὰ κόπ-
ου κ(αὶ) ἐξόδου Αὐγουσταρίκη τοῦ Κα-
4. ναβούτζι ἑτους ϛλκθ′ ἰν(δικτιῶνο)ς ιδ′
Κοστ[αντῖνος]



En lettres majuscules avec quelques lettres minuscules: ἐ, ξ, ζ.

Abréviation: ϗ = καὶ.

Ligatures: νη, αν (l. 1); ακ (l. 2); τζ, ιν (l. 4); στ (l. 3 et l. hors texte). A relever la façon dont le ε (cursif) se joint au K et au T, semblable sur une autre inscription de l'époque des Gattilusi, celle de Samothrace, n° 31 (Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, p. 274). Cf. Moutsopoulos, Morphologie, p. 61.

L. 1. ἐκ βάθρον: Leg. ἐκ βάθρων; θῖος: Leg. θεῖος.

L. 3/4. Καναβούτζι: Leg. Καναβούτζη.

L. 4. Lambakis omet l'indiction; (ἰνδικτιῶνος) ιδ΄ (Hasluck); N. ιδ΄ (Samidis); ἰν. ια΄ (Samothrakis, 1941).

A été construite depuis les fondations la divine et très vénérable église de Grand Nicolas, aux peines et aux frais d'Augoustarikè Kanavoutzè, en l'année 6929 (= 1420/1421), *indiction 14. Constantin.*

L. 1/2: Ἀνηγέρθη... Νικολάου. L'église de Saint-Nicolas, appelé ici par son qualificatif de Mégas, doit avoir été détruite bien avant 1836, date de la fondation, à son emplacement même, de l'église de Saint-Blaise, construite par la corporation des potiers (ρουφέτιον τῶν τσουκαλάδων) qui habitaient ce quartier, voir là-dessus l'inscription de fondation, datée du 29 mai 1836 (Lambakis, Περιηγήσεις, p. 14, n° 249). Le quartier en question, comme celui, voisin, des marins, qui avaient eux-mêmes construit une autre église dédié à saint Nicolas, fut détruit par un incendie, en août 1867. Seule resta intacte l'église de Saint-Blaise avec l'inscription encastrée dans ses murs.

L. 3/4: Αὐγουσταρίκη τοῦ Καναβούτζη. Le fondateur de l'église doit appartenir à la famille grécisée, d'origine italienne (Canavucci ?), que l'on rencontre à Constantinople, Lesbos, Chios et Palaia Phôkaia (Foglia Vecchia), à partir de la première moitié du XIVe siècle (et non pas depuis la fin du XVIe siècle et exclusivement dans de manuscrits: Hunger, Die... profane Literatur, I, p. 537). Plusieurs membres de la famille ont exercé des fonctions importantes dans le cadre de l'administration byzantine. On signale un drongaire (de la Veille?) Kanavoutzès, fondateur d'une église de Saint-Georges, à Lesbos, avant 1324 (MM, I, pp. 114-115, n° 58; Darrouzès, Regestes, I/V, n° 2117; cf. Guilland, Recherches, I, p. 578); un mégas prôtopapas Kanavoutzès, à Constantinople, enquête sur une affaire de vente, en 1401 (MM, II, p. 553, 6-7; Darrouzès, Regestes, I/VI, n° 3239; le même auteur revient sur son identification de ce Kanavoutzès avec un autre prôtopapas, mentionné dans une affaire de 1392, voir *ibid.*, n° 2906 Critique; cf. *idem*, Ὀφφίκια, p. 135, note 4).

Le plus important de tous fut le magistre Jean Kanavoutzès, auteur d'un commentaire sur Dionyse d'Alicarnasse, que lui avait commandé Palamède, à qui le savant le dédia: voir Joannis Canabutzae Magistri ad principem Aeni et Samothraces in Dionysium Halicarnassensem Commentarius, éd. M. Lehnerdt, Leipzig 1890. La dédicace de Kanavoutzès mentionnant les deux possessions de Palamède, Ainos et Samothrace, l'ouvrage devait se situer entre 1430, date de son emprise sur Samothrace, et 1453 environ, quand il devint maître d'Imbros qui n'est pas citée dans la dédicace. (Contrairement à ce qui est dit dans Hunger, *loc.cit.*, la dédicace n'est pas adressée aussi à Dorino Ier, le frère de Palamède, qui était à peu près à ce moment maître des îles de Lesbos, Thasos et Lemnos, mais non pas de Samothrace). Cf. Au. Diller, Joannes Canabutzes, Byz 40/2 (1970) 1971, pp. 271-275; *idem*, Joannes Canabutzes and Michael Chrysococces, *ibid.*, 42 (1972), pp. 256-257.

Jean Kanavoutzès peut probablement s'identifier avec son homonyme qui avait servi de guide à Cyriaque d'Ancône pendant la visite de celui-ci à Palaia Phôkaia, en 1446; voir Sp. Lambros, in

NE 7 (1910), p. 485; Miller, The Gattilusj, pp. 420, 423; S.G. Mercati, Intorno a Giovanni Canabutzes, Studi Bizantini 2 (1927), pp. 33-35; B. Mystakidis, Θρακικά II, Θρακικά 2 (1929), pp. 45-46; Yerasimos, Les voyageurs dans l'empire Ottoman, p. 105.

Sur d'autres membres de la famille Kanavoutzès, voir PLP, n^{os} 10867-10872 (à corriger s.v. Καναβούτζης Αὐγουσταρίκης, n° 10869: le tome de ΔΧΑΕ avec les Περιηγήσεις de Lambakis n'est pas ici le deuxième mais le huitième). Le nom a survécu notamment à Chios, où il est attesté au moins depuis le XVIe siècle, voir G. Zolotas, Ἱστορία τῆς Χίου, I/2, Athènes 1923, p. 339. Au siècle suivant, un Grégoire Kanavoutzès, prêtre, apparaît dans un document de 1685, entre autres. Le nom est attesté surtout dans le village de Volissos et dans un domaine dit Τά Καναβουτσᾶτα, entre les villages Ververaton et Daphnôn, où une tour byzantine existait encore jusqu'en 1881, voir C. Kanellakis, Χιακά Ἀνάλεκτα, Athènes 1890, p. 415.

L. 4: En ce qui concerne la date, l'indiction 14 correspond bien à l'année 1420/1421.

Sur Constantin, le même maître de chantier qui signe aussi sur une inscription de fondation de l'église de Chrysopègè (voir infra, n° 34) et sur deux inscriptions de Samothrace, voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n^{os} 30 et 31.

Le blason des Gattilusi (motif d'écailles) est ici associé à la composition des quatre B (Βασιλεὺς Βασιλέων Βασιλεύων Βασιλεύουσι), dite le «briquet», qui figure parmi les emblèmes principaux des Paléologue, démontrant ainsi l'adoption par la famille génoise des emblèmes impériaux pour des raisons politiques et non pas en raison d'une prétendue suzeraineté de Byzance. Les liens matrimoniaux mises à part, la présence sur le même blason des armes combinées des Gattilusi et des Paléologue ne relève que d'une volonté certaine et prétentieuse de la part des maîtres Génois, dirigée surtout contre leurs adversaires, les Vénitiens (cf. Asdracha - Bakirtzis, *ibid.*, n° 30). A corriger in Eyice, Enez'de, p. 145: l'auteur, étayant sa thèse de la suzeraineté byzantine sur les Gattilusi qui en même temps seraient déjà tributaires des Ottomans, renvoie en tout et pour tout à Hasluck, Monuments of the Gattelusi, «p. 256, note 10 [inexistante!], fig. 8», dont le texte mentionné n'a rien à y voir.

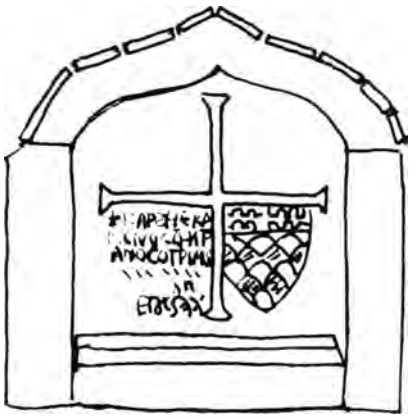
Sur le briquet, qui se rencontre aussi sur d'autres inscriptions des Gattilusi (voir infra, n° 33), voir V. Laurent, Le Briquet, emblème monétaire sous les Paléologue?, RCNA, Bucarest 1943, fasc. 127-128, pp. 1-17; M. Maclagan, Le blason en Byzance, Actes du Xe Congrès International d'Etudes Byzantines, Constantinople 1955 (1957), pp. 230-231; Bakirtzis, Trois inscriptions, p. 465; cf. Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n° 31.

En ce qui concerne la présence des armes des Gattilusi sur l'inscription de Kanavoutzès, cela ne suggère pas nécessairement une parenté quelconque de ce dernier avec la famille princière; ce pourrait n'être qu'une expression de respect envers les seigneurs de la ville, quitte à indiquer en plus l'exercice d'une fonction quelconque du fondateur au service de ceux-ci.

33. Ainos. Reconstruction (?) datée d'une tour (6930 = 1421/1422)

Bloc de marbre gris, peut-être pierre antique réemployée, encastrée dans une conque, surmontée d'un arc ogival en briques, d'une tour du côté nord de la muraille. Il portait une grande croix à longs bras, faits de barres de marbre, sous lesquels étaient gravées à gauche, par rapport à celui qui les regarde, une inscription, et, à droite, les armes des Gattilusi réunies à celles des Paléologue. Lambakis ayant déchiffré les premières lignes et la date de l'inscription, Hasluck donna une description de l'ensemble. Aujourd'hui, il ne reste rien de l'inscription ou des emblèmes des Gattilusi et des Paléologue. Les restes d'une croix à longs bras, également faits de marbre, qui sont visibles au-dessus d'une porte, en dehors de l'angle sud-ouest des murs (cf. Eyice, Trakya'da Bizans, p. 350, fig. 81) désignent plutôt l'entrée d'une église souterraine et ne sont pas à rapprocher de l'inscription examinée (Pl. 113 a).

Lambakis, Περιηγήσεις, p. 29, n° 306 (en caractères épigraphiques); Hasluck, Monuments of the Gattelusi, pp. 254-255, n° 2, fig. 5 (fac-similé). Texte d'après Lambakis, que je corrige au prénom.



+ Παραστεκά-
μενος Δημητρι-
3. ανὸς ὁ Τρίμων
[deux lignes indéchiffrables]
Ἔτους ϛλλ'.

L. 2/3. Δηγητριανός (Lambakis).

Dèmètrianos Trimôn, parastékaménos..., en l'année 6930 (= 1421/1422).

L. 1/2: Παραστεκάμενος. Ce terme, relevant du néo-grec, du verbe παραστέκομαι, aider, seconder, apparaît bien comme un hapax épigraphique, sans que je puisse l'affirmer catégoriquement. Plus sûr est, me semble-t-il, sa signification qui le rapproche du terme de parakoimôménos de l'empereur byzantin (voir là-dessus, Guilland, Recherches, I, pp. 202-215).

L. 2/3: Δημητριανὸς ὁ Τρίμων. Ce personnage, inconnu par ailleurs, doit avoir exercé les fonctions de parastékaménos du maître d'Ainos Palamède, montrant ainsi à quel point les Gattilusi essayaient d'adopter, autant qu'ils pouvaient, les usages administratifs des Paléologue. Quant à se faire une idée de l'étendue des fonctions de parastékaménos et de ses rapports précis à celles de parakoimomène, on ne saurait s'y risquer. Quoi qu'il en soit, le parastékamenos de Palamède serait l'auteur de travaux de réparation ou, peut-être, de la construction de cette tour de l'enceinte, ce qui serait probablement indiqué dans les deux lignes indéchiffrées de l'inscription.

Sur le blason des Gattilusi (motif d'écailles), surmonté du «briquet» byzantin, voir supra, n° 32.

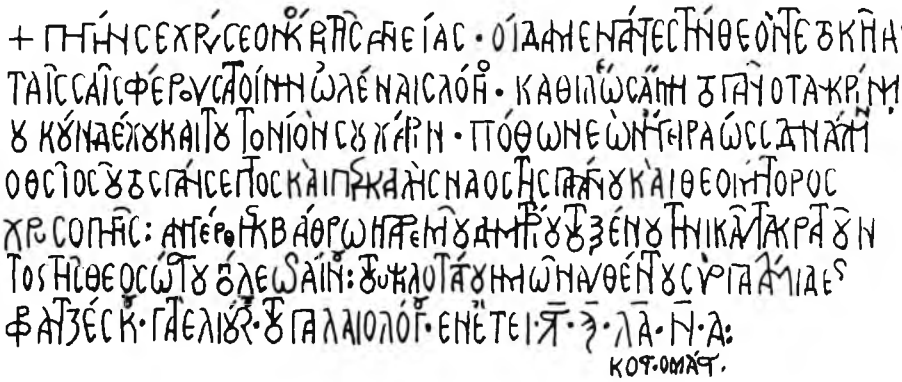
34. Ainos. Fondation datée de l'église de Chrysopègè (6931 = 1422/1423) (Pl. 113 b)

Inscription gravée sur une plaque de marbre blanc, provenant d'une tombe et donc de deuxième usage, encastrée dans la surface extérieure du mur nord de la chapelle de Zôodochos Pègè, dite «la Chrysopègè», sise dans la forteresse d'Ainos. Dimensions de la pierre: «48.111»; hauteur des lettres: «45mm» (d'après Hasluck).

L'inscription fut copiée premièrement en 1716 par Chrysanthos, patriarche de Jérusalem, dans le cod. 441 de la bibliothèque du métoche de Saint-Sépulchre, à Constantinople; relevée ensuite par Lambakis pendant son inspection à Ainos, en 1902. Aujourd'hui, l'église est complètement en ruines et l'inscription a disparu (Eyice, Trakya'da Bizans, p. 350, fig. 69-71, plan et ruines; *idem*, Les monuments byzantins, p. 303; Erzen, Enez araştırmaları, pp. 246-247, fig. 29-35, état des fouilles en 1972: l'auteur dit qu'il y avait dans cette chapelle une inscription importante pour l'histoire de la ville (!), mais que le but de ces fouilles n'était seulement de la retrouver [voudrait-il, qu'il ne pourrait pas de toute façon...].

Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα, p. 11 (d'après la copie de Chrysanthos); Lambakis, Πε-

ριηγήσεις, p. 16, n° 263 (photographie, n° 3423 corrigé); Hasluck, Monuments of the Gattelusi, p. 254, n° 1; p. 251, fig. 3 (photographie); (Seure, Archéologie thrace, pp. 335-336, n° 38; Samidis, Ἐπιγραφαί Αἴνου, p. 280, n° 5; Samothrakis, Ἡ Αἶνος καί αἱ ἐκκλησίαι της, pp. 34-35, n° 18). On ne saurait retenir Mystakidis, Ἔνια, Αἴνια, p. 49, en raison de la version incomplète de l'inscription ainsi que *idem*, Γεωγραφικά Ἄτακτα, p. 26 (simple mention). Texte d'après une photographie appartenant à la «Collection chrétienne et byzantine» du Centre G. Millet, à Paris, Ecole Pratique des Hautes Etudes, Section V (n° d'inv. 2614) et d'après la photographie de Lambakis.



+ Πηγήν σε χρύσεον κόρη τῆς ἁγνείας, οἴδαμεν πάντες τὴν Θεὸν τετοκῆαν,
ταῖς σαῖς φέρουσα τοίνην ὠλέναις λόγον· καθιλέωσαί μη τὸ πᾶν ὅταν κρίνῃ·
οὐκοῦν δέχου καὶ τουτονὶ ὃν σου χάριν πόθῳ νεὼν ἤγειρα ὡς ἐδυνάμην.

4. Ὁ θεῖος οὗτος πάνσεπτος καὶ περικαλὴς ναὸς τῆς πανάγνου καὶ θεομήτορος
Χρυσοπηγῆς ἀνηγέρθη ἐκ βάθρων παρ' ἐμοῦ Δημητρίου τοῦ Ξένου, τηνικαῦτα κρατοῦντος τῆς θεοσώστου πόλεως Αἴνου τοῦ ὑψηλοτάτου ἡμῶν αὐθέντου σὺρ Παλάμιδες Φραντζέσκου Γατελιούζου τοῦ Παλαιολόγου· ἐν ἔτει ϛλα′ (ἰ)ν(δικτιῶνος) α′.
Κοστ[αντῖνος] ὁ Μάστ[ορας]

Ecriture très élégante et fleurie en majuscules, avec accentuation; nombreuses ligatures qui font que presque toutes les lettres s'enchaînent l'une à l'autre.

Ligature: ϒ = ου qui est en même temps une superposition, $^{υ}_{ο}$ (l. 3-7).

Quelques lettres superposées: $^{ο}_{κ}$ (l. 1); $^{ο}_{γ}$, $^{ε}_{λ}$, $^{τ}_{ο}$ (l. 2, 4); $^{ν}_{η}$ (l. 3); $^{ε}_{ι}{}^{ρ}$ (l. 4); $^{π}_{ο}$, $^{ϒ}_{ν}$ (l. 6); $^{ρ}_{φ}$, $^{ϒ}_{κ}$, $^{τ}_{α}$, $^{ϒ}_{ζ}$, $^{τ}_{ϒ}$, $^{ϒ}_{γ}$ (l. 7).

A remarquer la façon décorative dont le ε (cursif) se joint au K (l. 5); cf. supra, n° 32.

Fautes d'orthographe, dont certaines par iotacisme, que le premier éditeur, Papadopoulos-Kerameus, a cru devoir corriger, p.ex.: L. 1. τετοκῆαν, leg. τετοκυῖαν; L. 2. τοίνην, leg. τοίνυν; μη, leg. μοι. Est à signaler la co-existence des deux formes, νεὼς, au sixième dodécasyllabe (l. 3) et ναὸς (l. 4) pour désigner l'église. A la fin, leg. Κω[ν]σταντῖνος.

L. 6/7. Παλαμίδες Π ou Η [?] Φραντζέσκου (Lambakis); Παλαμίδεος Φραντζέσκου (Papadopoulos-Kerameus, Hasluck, Seure, Samothrakis); Κὺρ Παλαμίδε Φραντζέσκου (Samidis).

L. 7. ἰν(δικτιῶνος) να′. (Hasluck); Ν.α′ (Samidis).

A la fin: Κόστας ὁ μάστορας (Lambakis); Κοστ(αντῖνος) ὁ μάστ(ορις) (Hasluck); Κωστῆς ὁ μάστ(ορις) (Samothrakis).

Toi, Vierge, source d'or de la chasteté; / nous avons tous connu celle qui a enfanté le Dieu, /

portant aussi le Logos dans tes bras; / aie pitié de moi à l'heure de Son jugement; / alors, reçois et cette église que pour toi / j'ai érigé avec ferveur comme je pouvais. / Cette divine, très vénérable et pleine de beauté église de la très pure et mère de Dieu Chrysopègè a été construite depuis les fondations par moi, Démètre Xénos, au temps où domine la ville d'Ainos, sauvée par Dieu, notre très haut seigneur, sire Palamède Francesco Gattilusi le Paléologue. En l'année 6931 (= 1422/1423), *indiction première. Constantin, le maître de chantier.*

Inscription en deux parties dont la première est métrique, comportant six dodécasyllabes disposés en trois lignes. Elle est suivie par quatre lignes en prose, le nom du maître de chantier étant gravé en dessous de la septième ligne, hors du texte.

L. 4/5: Ὁ θεῖος οὗτος... Χρυσοπηγῆς. Cette chapelle du kastron d'Ainos, que les premiers éditeurs trouvent totalement dépourvu d'intérêt du point de vue architectural (Lambakis, Περιηγήσεις, p. 16; Hasluck, Monuments of the Gattelusi, p. 254), dédiée à Zôodochos Pègè, était appelée Chrysopègè d'après le vocable attribuée à la Vierge dans l'inscription (et non par Hasluck, comme le croit Erzen, Enez araştırmaları, p. 246), que l'on rencontre aujourd'hui encore pour certaines églises dédiées à la Vierge (p.ex., Panagia hè Chrysopègè, à Siphnos; même chose à Galata). Selon Samidis (Ἐπιγραφαί Αἴνου, p. 280), le mur nord de l'église byzantine fut seul conservé intact dans la construction postérieure, préservant ainsi l'inscription examinée.

L. 5: Δημητρίου τοῦ Ξένου. Le fondateur de l'église de Chrysopègè, inconnu par ailleurs, était probablement au service de Palamède, peut-être l'un de ces ἁρμοσταί par lesquels les Gattilusi géraient leurs possessions (Kritoboulos, éd. Reinsch, p. 107). Il ne pouvait pas pourtant gérer Ainos elle-même (à corriger conséquemment, in Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, p. 272). Cf. PLP, n° 20879 (les références y sont à corriger, voir supra, n° 32).

L. 5/7: τηνικαῦτα κρατοῦντος... σὺρ Παλάμιδες Φραντζέσκου Γατελιούζου τοῦ Παλαιολόγου. Appartenant à la branche de la famille génoise de Gattilusi qui s'était installée d'abord à Lesbos, en 1355, cédée à Francesco (Ier) par Jean V Paléologue (Grégoras, III, p. 554, 19; Doukas, pp. 41, 3-43, 4), Palamède Gattilusi Paléologue succéda, en 1408/1409, à son grand-oncle Niccolo Ier, seigneur d'Ainos (Schreiner, Kleinchroniken, I, p. 221, n° 6; II, p. 391). Devenu aussi maître de Samothrace que lui céda Jean VIII Paléologue, en 1430, et d'Imbros, probablement entre 1450 et 1453, il se vit confirmé dans ses droits par Mahomet II, aussitôt après la chute de Constantinople, obligé pourtant de s'acquitter d'un impôt pour Imbros, du montant de 1200 monnaies d'or (Kritoboulos, éd. Reinsch, p. 86, 26-28; Chalkokondylès, pp. 469, 8-470, 12; Doukas, p. 328, 19-20). Ce n'est qu'après sa mort, en 1455, et durant le gouvernement de son fils Dorino II Gattilusi, que l'armée de Mahomet, soutenue par une flotte commandée par Yunus paşa, receva la capitulation d'Ainos, en janvier 1456, cependant que Dorino se trouvait à Samothrace (Schreiner, Kleinchroniken, I, p. 545, n° 15; II, pp. 487-488, avec mentions des principales sources). Voir Bertrandon de la Broquière, Le voyage d'Outremer, éd. Scheffer-Cordier, Paris 1892, pp. 173-174; Hopf, Chroniques, pp. 198-199. Cf. Miller, The Gattilusj, pp. 418-420, 427-428; PLP, n° 3583.

La forme Παλάμιδες comme génitif de Palamède n'est que la forme italienne du nom, ce qui est évident en plus par l'accentuation sur l'antépénultième syllabe. Quant au nom de Francesco (Φραντζέσκου) à côté de celui de Palamède, je ne retiendrai pas l'avis de Hasluck qu'il faut voir là Francesco, le père de Palamède. En effet, Palamède était le plus jeune des trois fils de Francesco II Gattilusi; celui-ci, mort probablement en 1404, pourrait être identifié au Francesco de l'inscription si l'on pouvait y lire: ... σὺρ Παλάμιδες *τοῦ τοῦ* Φραντζέσκου i.e. *τοῦ* υἱοῦ *τοῦ* Φραντζέσκου. Ceci n'étant pas le cas (d'ailleurs, aucun autre éditeur ne semble le comprendre ainsi), on peut y voir une volonté de perpétuer le nom du fondateur de la dynastie, Francesco Ier, de la part de son petit-fils. C'est de la même manière que la famille génoise avait déjà procédé dans le cas du propre père de Palamède, Francesco II qui, appelé à l'origine Jacopo, reçut le nom de son père au moment de son ascension au pouvoir à Lesbos, en 1384. Voir Lambros, Συμβολή εἰς τήν ἱστο-

ρίαν τῶν Γατελούζων, pp. 39-40; Schreiner, Kleinchroniken, I, pp. 219-220, n° 2; II, pp. 328-329. Cf. PLP, n° 3584.

Le nom de Paléologue accompagnant celui de Palamède, tout en désignant l'affiliation des Gattilusi à la famille impériale byzantine (Palamède est le petit-fils de Maria Paléologina, fille d'Andronic III et épouse de Francesco Ier Gattilusi; Irène, fille de Francesco II, épousa Jean VII Paléologue), exprime aussi la prétention de la dynastie de se poser en continuatrice des empereurs de Byzance, voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n° 30: Palamides Paleologus Gatilusius dominus Eney. Cf. *ibid.*, n° 31: Palamède est intitulé ici αὐθέντης Αἴνου καὶ τῆςδε νήσου (= Samothrace), puisqu'il n'a pas encore étendu ses possessions à Imbros, ce qui arrivera autour de 1450-1453. A la fin de sa vie en effet, il s'appelera αὐθέντης Αἴνου, Ἴμβρου καί Σαμοθράκης. Sur Irène, de son nom de religion Eugénie, voir N. Oikonomides, John VII Palaeologus and the Ivory Pyxis at Dumbarton Oaks, DOP 31 (1977), p. 331; cf. Elizabeth Zachariadou, John VII (alias Andronicus) Palaeologus, *ibid.*, pp. 339-342.

Sur les travaux importants de fortification que Palamède a fait exécuter à Samothrace en particulier, voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n^{os} 30-33. Même souci pour Ainos et Imbros, dont témoignent les inscriptions du présent recueil (voir n^{os} 30-31, 33, 46).

L. 7: la date. Effectivement, c'est une indiction 1 qui correspond à l'année 1422/1423.

Κωσταντῖνος ὁ μάστορας. Le maître de chantier qui signe au bas de l'inscription est connu par une autre inscription d'Ainos (voir supra, n° 32), ainsi que par deux inscriptions de Samothrace où il figure aux côtés de Palamède lui-même (voir Asdracha - Bakirtzis, *ibid.*, p. 272). En ce qui concerne les inscriptions de Samothrace, nous avions opté pour une restitution plus archaïsante de cette formule (μαΐστωρ Κωσταντῖνος), en accord avec le caractère solennel et prétentieux de la langue des deux inscriptions. Pourtant, tout compte fait, on peut accepter ici la restitution, proche de celle de Hasluck, de μάστορας qui, s'agissant surtout de la construction d'une église, se conformerait plus facilement à l'usage du néo-grec, cf. Philippidis-Braat, Inscriptions du Péloponnèse, p. 306, n° 47 (1079): ὁ μάστορας Γεώργιος, et p. 321, n° 61 (1296/1297): ὁ μάστορας Νικόλαος.

35. Ainos. Dédicace (?) datée (6932 = 1423/1424)

Inscription sise à l'intérieur de l'église de Chrysopègè (voir inscription précédente), au-dessus de la porte centrale, relevée par Lambakis pendant son inspection à Ainos, en 1902. Le même mentionne aussi l'existence d'une icône des saints Constantin et Hélène au-dessus de l'inscription.

Lambakis, Περιηγήσεις, p. 19, n° 265 (photographie, n° 3424); Samothrakis, Ἡ Αἶνος καί αἱ ἐκκλησίαι της, p. 35; cf. Mystakidis, Γεωγραφικά Ἄτακτα, p. 26. Texte d'après Lambakis (en caractères épigraphiques).

+] Ἐπὶ τῆς βασιλεί(ας) τῶ(ν) εὐσεβεστά(των) καὶ φιλοχρίστ(ων) βασιλέ(ων) ἡμ(ῶν) Μανουήλ καὶ [Ἑλέ]νης καὶ τ(οῦ) ἐ(πισκόπου)
2. ἡ)μ(ῶν) Ἰω(άννου) καὶ Ἰωσὴφ τοῦ ἁγιωτ(άτου) καὶ οἰκουμενηκοῦ πατριάρχου ἐπὶ ἔ(τους) ϛλλβ′ ἰνδι(κτιῶνος) [β′].

L. 2. οἰκουμενηκοῦ, leg. οἰκουμενικοῦ.

Sous le règne de nos basileus très pieux et aimant le Christ Manuel et Hélène, et sous notre évêque Jean, et du très saint et patriarche œcuménique, Joseph, en l'année 6932 (= 1423/1424), *indiction 2.*

L. 1: ἐπὶ τῆς βασιλείας... Ἑλένης.

Il n'est pas clair dans quelle occasion fut faite cette inscription qui mentionne les empereurs byzantins regnants, à un moment où les seigneurs de la ville d'Ainos étaient les Gattilusi, en l'occurrence, Palamède. Certes, l'existence des deux inscriptions, l'une mentionnant Palamède (n° 34)

et l'autre l'empereur byzantin dans la même église et distantes d'une année n'a rien de contradictoire; elle est au contraire conforme à l'idée que se faisaient d'eux mêmes les Gattilusi comme parents par des liens matrimoniaux et continuateurs des Paléologue (voir supra, n° 34).

Lambakis (Περιηγήσεις, p. 20) avait rapproché l'inscription examinée de l'icône de Constantin et Hélène, exécutée d'après lui en l'honneur de l'impératrice Hélène mentionnée dans l'inscription, fille du despote serbe Constantin Dejanović Dragaš et mère de Constantin XI Paléologue. Il ne serait d'ailleurs pas exclu, toujours selon Lambakis, que l'icône eût été faite en l'honneur du dernier empereur de Byzance.

Comme on ne connaît pas la date de l'exécution de cette icône, aujourd'hui disparue, on ne peut pas se prononcer sur ces hypothèses. Tout au plus, on pourrait supposer que l'inscription est liée à quelque restauration (peut-être, du mur-support ou de la porte centrale?), entreprise dans l'église de Chrysopègè une année après sa fondation. Sur l'empereur Manuel II Paléologue (1391-1425), voir Papadopulos, Genealogie, n° 84; notamment, Barker, Manuel II, pp. 290-385 et *passim*. Sur Hélène Dragaš-Palaiologina, voir *ibid.*, pp. XXIV, 99-104, 454-455 et *passim*; Ivan Džurić, Sumrak Vizantije, Belgrade 1984, pp. 58-61 et *passim*. Cf. Nicol, The Last Centuries, pp. 334-356.

L. 1/2: καὶ τοῦ ἐπισκόπου ἡμῶν Ἰωάννου. Si la lecture ἐπισκόπου est la bonne, il ne faut pas s'étonner que le métropolite d'Ainos (le siège fut promu en métropole au moins avant 1032, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 243, 289) est appelé ici par ce titre. Ce terme est très souvent employé comme équivalent du terme ἀρχιερεύς, qui, lui, désigne le degré du sacerdoce supérieur, au dessus du simple prêtre; voir Darrouzès, Regestes, I/V, n^{os} 2069, 2181 Critique.

Quant au (métropolite) Jean de l'inscription, il est sûrement le titulaire du siège d'Ainos, qui avait peut-être succédé à Marc (attesté, lui, au début de 1395), de toute façon après le mois de janvier 1400: car, on connaît sous cette date une lettre patriarcale (patriarche Matthieu Ier, 1397-1410), adressée à Niccolò Ier Gattilusi «archonte d'Ainos», le priant de s'empresser de donner son accord pour l'élection d'un métropolite au siège d'Ainos, qui était «privée de titulaire depuis de nombreuses années», voir Darrouzès, Regestes, I/VI, n° 3095. En fait, le prélat précédent, Marc, ne semble pas résider à Ainos après qu'il eût reçu en épidosis la métropole de Philippes et celle de Drama, en février 1395; voir Darrouzès, Regestes I/VI, n° 2981.

A propos de la codification des titres protocolaires des Gattilusi, destinés à l'usage de l'administration ecclésiastique byzantine, voir Darrouzès, Ekthésis, p. 61, §§60-61.

Pour une liste des prélats d'Ainos, cf. M.A. Stamoulis, Συμβολή εἰς τήν ἱστορίαν τῶν ἐκκλησιῶν τῆς Θράκης, Θρακικά 14 (1940), p. 80; S. Pétridès, in DHGE 14 (1960), s.v. Aenus, col. 660, où pourtant Jean ne figure pas.

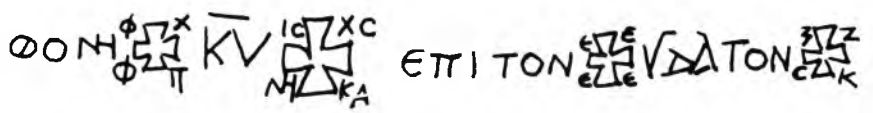
L. 2: καὶ Ἰωσὴφ... πατριάρχου. Il s'agit évidemment du patriarche Joseph II (1416-1439), ex-métropolite d'Ephèse qui, parmi d'autres prélats byzantins accompagna l'empereur Jean VIII Paléologue au concile œcuménique de Florence, en 1439. Mort dans cette ville au mois de juin de la même année, avant même qu'eut lieu la signature du Décret de l'Union, Joseph fut enterré dans l'église de Santa-Maria Novella, où l'on peut toujours voir son tombeau, qu'ornent son portrait et trois inscriptions, en grec et en latin (reproduites par G. Lambakis, Περιηγήσεις, ΔΧΑΕ 4 (1904), pp. 43-44). C'est ce même Joseph qui figure chevauchant sa mule, sur la paroi de gauche de la chapelle du Palais Medici-Riccardi à Florence, toute couverte de l'admirable fresque de l'Adoration des Rois-Mages, peinte par Benozzo Gozzoli, entre 1459 et 1464, pour la célébration de ce concile. L'empereur Jean VIII Paléologue est d'ailleurs représenté à cheval sur la même fresque (paroi de fonds), tandis que le troisième Roi-Mage figure sous les traits du jeune Laurent le Magnifique (à cheval, paroi de droite).

L. 2: La restitution de l'indiction, 2, est manifestement correcte, puisqu'elle correspond à l'année 6932 (1423/1424) de l'inscription.

36. Ainos. Verset biblique avec croix monogrammatiques sur le bord d'un puits

Inscription parcourant l'intérieur du bord en marbre d'un vieux puits qui se trouve dans la forteresse d'Ainos. L'inscription est composée d'une citation biblique qui se déploie parmi les espaces médians de quatre croix monogrammatiques. Provenant des Psaumes et gravée d'une manière circulaire, elle doit être lue dans le sens du verset.

Eyice, Trakya'da Bizans, p. 351, fig. 77 (fac-similé, sans aucune esquisse de lecture). Eyice n'ayant pas compris de quoi il s'agit, fait débuter l'inscription par le milieu du verset que j'ai dû inverser sur mon dessin.



a) Verset biblique:
Φονὴ Κ(υρίο)υ ἐπὶ τὸν ὑδάτον
b) Croix monogrammatiques:

1.	Φ | Χ Φ | Π	2.	IC | XC NH | KA	3.	E | E E | E	4.	Ξ | Z C | K

Résolution des monogrammes:
1. Φῶς Χριστοῦ Φαίνει Πᾶσι
2. Ἰησοῦς Χριστὸς Νηκᾶ
3. Ἑλένης Εὕρεσις Ἑβραίων Ἔλεγχος, ou
   Ἑλένη Εὗρεν Εὕρημα Ἐλέους, ou
   Ἑλένη Ἐκ θεοῦ Εὕρημα Ἐδόθη
4. Ξύλον Ζωῆς Σωτῆρος Κυρίου

a) Lettres en majuscules. Abréviation du *nomen sacrum*: $\overline{\text{KY}}$.
Φονή: Leg. Φωνή; τὸν ὑδάτον: Leg. τῶν ὑδάτων. La barre horizontale de T est une restitution.
b) Monogramme de la deuxième croix: νηκᾶ: Leg. νικᾷ. Ligature à la même croix: νη.

a) *Voix du Seigneur sur les eaux!*
b) 1. *La lumière du Christ éclaire tous.*
   2. *Jesus Christ vainc.*
   3. *La découverte d'Hélène, réfutation des Hébreux*, ou *Hélène a trouvé une trouvaille de miséricorde*, ou *Il a été donné à Hélène une trouvaille de la part de Dieu.*
   4. *Bois de la Vie* [la croix] *du Seigneur le Sauveur.*

Selon la seule phrase de S. Eyice (Trakya'da Bizans, p. 351), cette inscription «est d'un schéma curieux, ornée de croix». Pourtant, cette «curiosité» reproduit dans sa partie principale le verset 3 a du psaume 28 (29): (Ψαλμὸς τῷ Δαυίδ· ἐξοδίου σκηνῆς), dont le premier verset est: ᾽ Ενέγκατε τῷ Κυρίῳ, υἱοὶ Θεοῦ..., et le troisième en entier: Φωνὴ Κυρίου ἐπὶ τῶν ὑδάτων, ὁ Θεὸς τῆς δόξης ἐβρόντησε, Κύριος ἐπὶ ὑδάτων πολλῶν.

La présence de cette citation sur le bord d'un puits n'a rien d'étonnant et elle est d'origine très ancienne, puisqu'on la trouve, à partir de l'époque chrétienne et dorénavant, sur de bassins ou de citernes, de Palestine jusqu'au Péloponnèse, en passant par Chypre et l'Asie Mineure. Pour quelques exemples, voir D. Feissel, Inscriptions grecques en Vénétie, Aquileia Nostra 47 (1976), pp. 168-172, surtout p. 168; *idem*, Addenda, *ibid.*, 51 (1980), p. 338. La citation, accompagnée parfois d'une citation d'Isaïe, ᾽Αντλήσατε ὕδωρ μετ' εὐφροσύνης (12, 3), se retrouve souvent sur

des vases liturgiques, de marbre, de bronze ou même de plomb qui, de fabrication anatolienne, voire constantinopolitaine, ont été transportés en Italie et notamment à Venise (voir *idem*, *loc.cit.*).

Cf. une inscription de Salamine de Chypre, où l'on a copié en entier le psaume 90: Ὁ κατοικῶν ἐν βοηθείᾳ τοῦ Ὑψίστου, etc., voir Feissel, Notes d'épigraphie chrétienne (VII), BCH 108 (1984), pp. 571-579, où l'auteur examine aussi des citations reproduisant surtout le premier verset de ce psaume sur des amulettes, linteaux et autres supports. Pour un aperçu général, voir L. Jalabert, Citations bibliques dans l'épigraphie grecque, DACL, III/2, 1914, col. 1731-1756; D. Feissel, La Bible dans les inscriptions grecques, in Le monde grec ancien et la Bible, Paris 1984, pp. 223-231.

Quant aux croix monogrammatiques, elles sont tout ce qui est de plus banal dans l'épigraphie chrétienne et byzantine, continuant à figurer dans des endroits les plus divers, même à l'époque post-byzantine et moderne. Voir à titre d'exemple, Lambakis, Περιηγήσεις, ΔΧΑΕ 2 (1894), pp. 48-49; 3 (1903), pp. 49, 94; 4 (1904), p. 15; 5 (1905), pp. 37, 40, 55, 56, 59, 82 (la plupart, de l'époque post-byzantine); G. de Jerphanion, Les églises rupestres de Cappadoce, I, Paris 1925, pp. 255, 398, 433; DACL, I/2, 1924, col. 2325; Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, nos 90, 103, 154; G. Millet, J. Pargoire et L. Petit, Recueil des inscriptions chrétiennes de l'Athos, Paris 1904, surtout no 212, mais aussi nos 173, 188, 281, 414, 435, 516 et *passim* (époque post-byzantine); Bakirtzis, Trois inscriptions, p. 461 (sur une inscription de Thasos de 1414 ou de 1416); Babić, Les croix à cryptogrammes, pp. 5-7. Sur d'autres exemples de la deuxième formule (Jesus Christ vainc), provenant de Constantinople et des régions balkaniques, et sur quelques répercussions dans la sigillographie, voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, pp. 249-250, no 7.

Sur l'origine de cette formule, voir Kaufmann, Altchristliche Epigraphik, p. 142 et note 4; Guarducci, Le acclamazioni a Cristo, pp. 375-386; étude exhaustive par A. Frolow, IC XC NIKA, B Sl 17/1 (1956), pp. 98-113.

A signaler l'usage d'encastrer des croix monogrammatiques dans les remparts des villes, dans le but d'assurer la protection divine, cf. A. Ducellier, Observations sur quelques monuments de l'Albanie, RA, 1965/II (Oct.-Déc.), pp. 164- 165; C. Tsourès, Ἡ βυζαντινή ὀχύρωση τῶν Ἰωαννίνων, Ἠπειρωτικά Χρονικά 25 (1983), pp. 150-151.

L'absence d'une indication chronologique quelconque sur l'inscription examinée d'une part, et le fait que, à l'instar des inscriptions liturgiques, tous ses éléments traversent le temps et l'espace, de l'autre, m'incitent à inclure cette inscription purement et simplement dans le dossier de la ville d'Ainos, qui est de toute façon le lieu de sa provenance.

IMBROS

La totalité presque des inscriptions présentées ici provient de l'une des deux principales forteresses d'Imbros, celle qui est construite au nord-est de l'île, au dessus du village actuel de Kastro ou Chôra, l'autre, Palaiokastro, se trouvant au sud-ouest, sur le sommet de la montagne homonyme (Pl. 114-115). Il est à remarquer la parfaite continuité dans l'espace des agglomérations des époques différentes, quoique ce phénomène est presque la règle concernant les sites grecs. Ainsi, le bourg fortifié byzantin fut construit sur l'emplacement de la ville antique d'Imbros, une fondation, elle, des clérouques athéniens du Ve siècle, créée, paraît-il, sur une agglomération antérieure.

De toute façon, le bourg byzantin, pour lequel ont été utilisés des matériaux des bâtiments antiques, occupa une partie seulement de l'étendue de la ville athénienne. La réutilisation des matériaux de construction revenant fort à l'usage au fur et à mesure que le bourg post-byzantin se substituait au bourg byzantin et ceci devenant aussi la règle pour les autres agglomérations de l'île, on a l'impression, en lisant surtout les voyageurs, qu'un grand nombre des pierres antiques et byzantines ont été encastrées dans la maçonnerie des bâtiments postérieurs, ou pouvaient même être

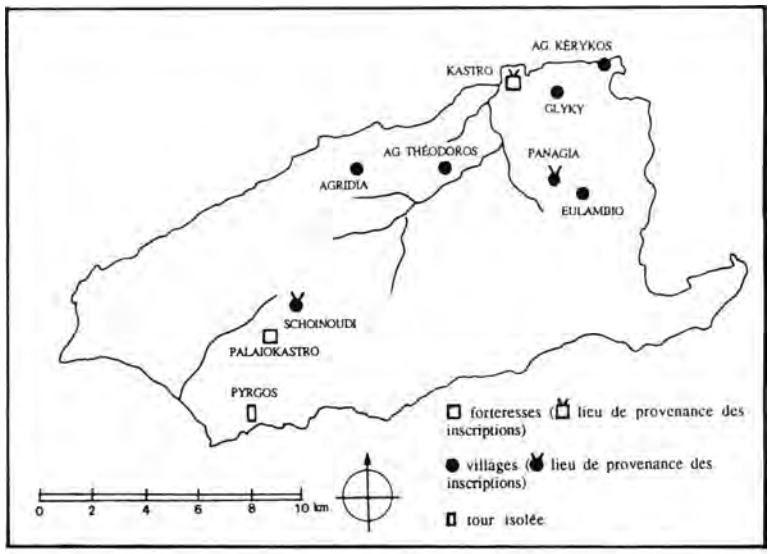


Fig. 2. Imbros.

vues éparpillées dans la nature (voir supra l'Introduction, à propos de la Collection du métropolite Nicéphore Glykas). Les publications du siècle dernier et de nos jours ainsi que les recherches, peu nombreuses, qui ont pu être effectuées dans l'île (le gouvernement turc ayant interdit les fouilles à Imbros pour des raisons tout à fait évidentes!), n'ont fait que corroborer cette impression.

Sur l'histoire général d'Imbros, voir toujours Moustoxydis et Bartholomée Koutloumousianos, Ὑπόμνημα, notamment pp. 40-69 (où sont aussi enregistrés tous les bourgs et les villages existants ou disparus à l'époque des auteurs); Oberhummer, Imbros, pp. 277-304, notamment, pp. 297-299 (simple mention de quelques inscriptions). L'opuscule de l'écrivain du XVe siècle, Jean Eugénikos, Ἔκφρασις τῆς νήσου Ἴμβρου, éd. J.F. Boissonade, Anecdota nova, Paris 1844 (éd. anast. Hildesheim 1962), pp. 329-331, est d'un intérêt général restreint.

Enfin, il est utile de rappeler une information qui nous indique un certain niveau de culture existant dans l'île à la veille de la chute de Byzance: on lit sur une notice de Cristoforo Buondelmonti à la fin du Cod. Laurentianus gr. 69, 34 (folia scripta 161), comprenant quelques-uns des Βίοι παράλληλοι de Plutarque et daté du XIVe siècle, que le voyageur florentin acheta ce codex à Imbros, en 1419; voir A.M. Bandini, Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Mediceae Laurentianae, Supplementa tria d'E. Rostagno et N. Festa, éd. F. Kudlien, II, Leipzig 1961, col. 649. Cf. Moustoxydis - Bartholomée, Ὑπόμνημα, p. 40; Fredrich, Imbros, p. 90, note 2.

Sur l'histoire ecclésiastique d'Imbros, voir l'ouvrage récent de Karras, Ἡ νῆσος Ἴμβρος, surtout pp. 122-133 (siège de la métropole et changement des locaux); pour une description appuyée des agglomérations et des monuments, voir Conze, Reise, pp. 79-102; Fredrich, Imbros, qui reste la plus complète des publications anciennes. Cf. Ch. Picard - A.J. Reinach, Voyage dans la Chersonèse et aux îles de la mer de Thrace, BCH 36 (1912), pp. 316-326. Pour un bref aperçu précis qui donne aussi l'état actuelle déplorable des choses, voir Elias et Yanna Andréou, Ἡ Ἴμβρος στήν ἀρχαιότητα, Ἀρχαιολογία, fasc. 41, décembre 1991, pp. 92-100 (avec toute la bibliographie récente incluse); sur le processus de la dégradation des lieux et des monuments après le départ forcé de la population grecque contrairement à ce que stipulait le traité de Lausanne, cf. Mélachrènè Martidou, Ἡ Ἴμβρος σήμερα, journal «Hè Kathèmérinè», Athènes, 6 septembre 1992, pp. 6-7;

Ph. Phountoukidis, Κραυγές ἀγωνίας ἀπό τήν Ἴμβρο καί τήν Τένεδο, «Dikaiôma», journal de la Thrace occidentale, année 3, n° 23, avril 1993, pp. 1, 8; cf. Ἕνα ὁδοιπορικό στή μαρτυρική Ἴμβρο, journal «Hè Kathèmérinè», Athènes, 20 février 1994, p. 14; Ἴμβρος καί Τένεδος, τά πολύπαθα νησιά, publication spéciale, *ibid.*, 22 mai 1994, pp. 1-35.

37. Reconstruction (?) d'une partie de la forteresse d'Imbros par le pincerne Comnène Kontostéphanos (?), (XIIe-avant septembre 1444)

Inscription formée de grandes lettres en briques, encastrées dans la maçonnerie de la forteresse, qu'avait vue et décrite Cyriaque d'Ancône, probablement pendant sa première visite dans l'île, en septembre 1444. Elle fait partie de la Collection d'inscriptions, pour la plupart antiques, copiées par Cyriaque et provient des Cod. Vat. Lat. 5250 f. 10v et Cod. Neap. V E 64 f. 4 (in Ziebarth).

Ziebarth, Eine Inschriftenhandschrift, p. 15; (*idem*, Cyriacus von Ancona in Samothrake, p. 406, note 1; Fredrich, Imbros, p. 94, n° 11; Bodnar - Mitchell, Cyriacus of Ancona's Journeys, p. 36).

\+ Πικέρνης ὁ Κομνινὸς
2. Κόϊντος Στέφανος

Lettres en majuscules selon Cyriaque.
L. 1. Leg. Πιγκέρνης ὁ Κομνηνός.
L. 2. Leg. Κοντοστέφανος (?).

Le pincerne Comnène Kontostéphanos.

La jonction de Kointos (nom romain, Quinctius, Quintus) avec Comnène étant complètement invraisemblable, on peut suggérer que le savant humaniste avait transformé en nom antique le début d'un nom composé dont il ne saisissait peut être pas la formation. Evidemment, on est ici dans le domaine des pures suppositions qui ne prétendent pas apporter la solution définitive à ce problème.

Cependant, si l'on veut s'attarder tant soit peu sur celles-ci, ce Comnène Kontostéphanos serait un membre de la famille des Kontostéphanoi, connue dès le Xe siècle et dont l'apogée se situe au XIIe siècle, après que le grand-duc Etienne Kontostéphanos eut épousé Anne, la sœur de Manuel Ier Comnène, voir Grégoire, Notes épigraphiques, pp. 152-161; Darrouzès, Tornikès, pp. 57-62 (avec arbre généalogique). Cf. Varzos, Ἡ Γενεαλογία, I, tableau généalogique entre les pages 304-305. Portant le titre de pincerne (échanson), notre personnage aurait exercé des fonctions administratives dans l'île d'Imbros et aurait contribué aux travaux de consolidation des remparts.

Sur d'autres Kontostéphanoi-Comnène, voir Varzos, *ibid.*, II, n^{os} 104, 106, 133, 134, 135 et autres; J.-C. Cheynet, Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210), Paris 1990, pp. 129-130, n° 181. Cf. un Démètre Kontostéphanos Comnène dont la femme avait vendu à Maria Palaiologina, la «princesse des Mongols», en 1351, des immeubles sis au lieu-dit τά Παναγίου à Phanarion, avec une église connue plus tard comme Παναγία τῶν Μουγουλίων, la Μουχλιώτισσα d'aujourd'hui; voir Darrouzès, Regestes, I/V, pp. 274-275, n° 2330; cf. PLP, n° 13118. Cf. un Kavallarios Kontostéphanos, connu pour une affaire de dispute concernant de biens fonciers en 1400 (Darrouzès, Regestes, I/VI, pp. 379-380, n° 3138), dont le nom montre l'alliance des Kontostéphanoi avec une autre famille byzantine importante. Une liste des Kontostéphanoi in PLP, n^{os} 13112-13127. Signalons en particulier Λανμπέρτος Κωντ(ο)στέφανος, de Chypre (XIVe-XVe s.), voir J. Darrouzès, Notes pour servir à l'histoire de Chypre, in Littérature et histoire des textes byzantins, Variorum Reprints, Londres 1972, n° XV, pp. 47-48; J. Richard, Culture franque et culture grecque: le royaume de Chypre au XVème siècle, BF 11 (1987), p. 413; cf. PLP, n° 13123.

A noter, en Thrace orientale même, un Kontostéphanos qui est en 1343 archonte de Garella,

ville fortifiée entre Apros et Rhaidestos, Cantacuzène, II, p. 474; cf. Asdracha, La Thrace orientale, p. 239, note 84.

Sur la charge aulique d'échanson, qui pouvait signaler même des fonctions militaires, voir Guilland, Recherches, I, pp. 242-250, 396.

Sur certaines autres inscriptions copiées par Cyriaque lors de son passage (1436 ou bien 1444) à l'Isthme de Corinthe, voir Feissel, Notes d'épigraphie chrétienne (II), pp. 222-224.

38. Imbros. Reconstruction (?) datée d'une partie de la forteresse de Kastro (6900 = 1391/1392)

Inscription provenant de la forteresse médiévale du bourg de Kastro, mentionée premièrement par Moustoxydis et que Bartholomée Koutloumousianos, métropolite d'Imbros (1772-1854), avait vue dans le narthex de l'ancienne église métropolitaine (dédiée à sainte Marina, construite au XVIIIe s., abandonée en 1974) à Kastro, alors la capitale (Chôra) de l'île (Pl. 116 a). Cette inscription et la plupart des autres inscriptions de fondation d'Imbros étaient jadis encastrées dans les murs et les tours de cette forteresse.

Moustoxydis - Bartholomée, Ὑπόμνημα, p. 44, n° b; (Fredrich, Imbros, p. 90, n° 1).

Ἰσαάκιος Παλαιολόγος ὁ Ῥάλης
2. ἔτους ϛλ

L. 1. Ἰσαάκιος Παλαιολόγος Οὐράλης (Moustoxydis - Bartholomée, Fredrich).

Isaac Paléologue Ralès, en l'année 6900 (= 1391/1392).

La restitution en «ὁ Ῥάλης» de «Οὐράλης», qu'avaient lu les premiers éditeurs, fut faite en premier lieu tant par Chatzis (Οἱ Ῥαούλ, p. 36, n° 25) que par Mystakidis (Οἱ Ράλ(λ)αι, p. 268, n° 3), indépendamment l'un de l'autre.

En conséquence, ce personnage devait appartenir à la famille de Raoul et il était probablement archonte d'Imbros au moment de l'ascension au trône de Byzance de Manuel II Paléologue. Etait-il aussi un parent de l'empereur, peut-être par alliance (voir infra, n° 39), comme le furent deux autres membres de cette famille, envoyés en ambassade vers la France et l'Espagne au début du XVe siècle? (voir Fassoulakis, Raoul-Ral(l)es, pp. 66-67, n^{os} 53-54). Dans ce cas-là, le surnom «Paléologue» d'Isaac Ralès trouverait une explication raisonnable. Ce qui est en tout cas évident est que celui-ci avait contribué à la fortification de l'île d'Imbros, envoyé dans ce but par le nouvel empereur, dans un moment hautement critique pour la survie de la capitale, juste avant le commencement du siège qu'y mit Bajazet Ier (voir Barker, Manuel II, pp. 125-128; Nicol, The Last Centuries, p. 302).

Par contre, on est en plein terrain d'hypothèses au sujet de son lien de parenté avec Isaac Raoul, personnage qui joua un certain rôle pendant la guerre des deux Andronic (Fassoulakis, Raoul-Ral(l)es, p. 39, n° 25; p. 59, n° 45), et encore plus avec son identification à l'anti-palamiste Manuel (Paléologue) Raoul (G. Mercati, Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, Manuele Caleca e Teodoro Meliteniota ed altri appunti per la storia della teologia e della letteratura bizantina del secolo XIV, Studi e Testi 56, Vatican 1931, p. 236, note 2; là-dessus, Fassoulakis, Raoul-Ral(l)es, p. 57, n° 41 et note 8). Cf. Papadopulos, Genealogie, p. 81, n° 133 et PLP, n° 24026 (notice basée sur la seule inscription).

L. 2. La date 1391/1392 fut mollement contestée par Fredrich (Imbros, p. 90, n° 1), qui évoqua une autre faute de lecture de Moustoxydis (voir infra, n° 44). Cependant, elle reste très probable vu la conjoncture historique, comme l'admet finalement Fredrich, qui attribue à la solidité de ses murailles la sauvegarde d'Imbros face aux attaques turques. Ceci est d'ailleurs confirmé par la

longue série de constructions et de réparations de la citadelle, dont témoignent les inscriptions conservées, qui montrent une grande activité des travaux défensifs militaires, exécutés pendant la dernière période byzantine ainsi que durant la domination génoise de l'île.

Certains membres de la famille Raoul, qui furent de hauts fonctionnaires civils ou militaires au service de l'empire, sont connus par leurs activités notamment dans différentes villes thraces, p.ex., Manuel Raoul Asanès, commandant en chef de Didymoteichon, en 1342 (voir Asdracha, Les Rhodopes au XIVe siècle, p. 193); Andronic Raoul Asanès Paléologue, fils du précédent, probablement archonte de Vizyè vers 1354/1355 (Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, pp. 266-268, n° 20). Cf. le nom à résonance de multiples alliances, de Jean Doukas Ange Paléologue Raoul Laskaris Tornitzès Philanthropènos Asan, fils peut-être du despote Démètre Paléologue et de sa seconde épouse Zoè, voir Philippidis-Braat, Péloponnèse, pp. 355-356, n° 91.

Sur les origines normandes et sur l'histoire de la famille Raoul-Ralès à partir du XIe et surtout du XIIe siècle, voir Chatzis, Οἱ Ῥαούλ, pp. 3-11, et notamment Fassoulakis, Raoul-Ral(l)es, pp. 1-6. Elle fut particulièrement active dans l'empire de Nicée et sous les Paléologue (voir Pachymère, éd. Failler, I, p. 93), cependant que quelques Raoul figurent dans le chartulaire de Lembos, voir Ahrweiler, Smyrne, pp. 175-176.

Sur la persistance de la forme plus récente, Ral(l)ès, jusqu'à l'époque contemporaine, le nom se rencontrant très souvent en Grèce aujourd'hui même, voir Mystakidis, Οἱ Ράλ(λ)αι, pp. 268-282.

39. Imbros. Reconstruction datée de la forteresse de Kastro par Manuel Asanès Laskaris (6950 = 1441/1442) (Pl. 116 b-c)

Bloc de marbre blanc, encastré dans le côté nord-est de la tour est de la citadelle. Relevé déjà avant le milieu du XIXe siècle sinon plus tôt, il porte l'une des rares inscriptions de fondation qui ont pu échapper à la destruction jusqu'à aujourd'hui. Elle est de plus la seule à être restée *in situ*. Elle est précédée d'une croix gravée à huit bras. «34.*c.*100»; hauteur des lettres «115mm» (d'après Fredrich). Georges Xeinos qui a photographié la pierre récemment donne des mesures légèrement différentes: *c.* 20.60; hauteur entre la pierre et le sol, *c.* 3 m.

Richter, Inschriften, pp. 213-214, n° 33 (fac-similé); Franz, Epigrafia, p. 142, pl. P, n° 5 (d'après le fac-similé de Kiepert: *ibid.*, p. 136); Moustoxydis - Bartholomée, Ὑπόμνημα, p. 44, n° c; Conze, Reise, p. 82, pl. III, n° 5 (fac-similé); CIG, IV, n° 9444, pl. XVII (fac-similé); (Nicéphore, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν, p. 14); Fredrich, Imbros, p. 91, n° 2.

Texte d'après la photographie de Georges Xeinos, déposée aux Archives de la Société d'Etudes sur les îles Imbros et Ténédos, à Thessalonique. Reproduction du fac-similé de Conze.

✳ Μανουὴλ Ἀσάνης
2. ὁ Λάσκαρης ἔτ(ους) ϛλν

Lettres en majuscules, accentuation correcte. A remarquer le ϛ final miniscule, accroché au H.

Tildes: — au dessus de la date.

Ligatures: αν, ου, ανης (l. 1); ετ (l. 2).

L. 1. Λασκάρης (Richter, Franz, Conze, CIG, Fredrich). L'accent étant encore visible sur la première syllabe du nom (et pour bien d'autres raisons), on s'étonne que tous les éditeurs allemands aient cru devoir accentuer sur la deuxième syllabe.

Manuel Asanès Laskaris, en l'année 6950 (= 1441/1442).

Tout ce que l'on sait avec certitude sur ce membre de la famille des Laskaris, appartenant à la branche alliée aux Asanai, provient certainement de quatre sinon de cinq inscriptions d'Imbros portant son nom et du témoignage de Cyriaque d'Ancône. La présente inscription ainsi que la suivante (n° 40) fournissent le *terminus post quem* qui est l'année 1441/1442, tandis que la première visite de Cyriaque à Imbros, en septembre 1444, donne le *terminus ante quem* des fonctions de Manuel dans l'île. Celui-ci, qualifié par Cyriaque de «virum ex Byzantio nobilem et eius insulae pro Johanne Paleologo imperatore benemerentem praesidem,...» (Ziebarth, Eine Inschriftenhandschrift, p. 15; cf. Fredrich, Imbros, p. 91; Lambros, in NE 7 (1910), p. 341; *idem*, Ἐπιστολή Πίου Β΄, pp. 115-116), devait exercer les fonctions d'archonte d'Imbros au nom de l'empereur byzantin, en l'occurrence Jean VIII Paléologue. Il se situerait ainsi à un certain temps après Isaac Paléologue Ralès (voir supra, n° 38) et aurait précédé de peu Georges Dromokatès (infra, n^{os} 44-45).

De ces trois gouverneurs d'Imbros, Manuel Asanès Laskaris est celui sous lequel se situe la plus intense période de construction de la forteresse, que Buondelmonti avait trouvé inachevée pendant sa visite dans l'île, en 1419 (cf. Fredrich, Imbros, p. 90; cette information manque de la version grecque éditée par E. Legrand, Buondelmonti, Description des îles de l'Archipel, p. 91: Περί τῆς Ἐμβάρου, et du manuscrit latin du XVe siècle conservé à Gennadius Library of the American School of Classical Studies at Athens; cf. Papageôrgiou, Σαμοθράκη, p. 85, au sujet de ce manuscrit).

Plus précisément, Cyriaque, guidé dans sa visite par le «doctissimo» historien imbriote Hermodore Michel Kritoboulos (sur le prénom de celui-ci, livré par Cyriaque dans ce passage, voir Lambros, in NE 7 (1910), p. 95), dit dans son journal de voyage que Manuel Asanès avait reconstruit en deux endroits la citadelle qui était alors dans un état de délabrement; et ailleurs, que le même Asanès avait récemment et sur ordre impérial aménagé, en quelque sorte, une nouvelle acropole, construisant une forteresse en guise de tour (voir Ziebarth, Eine Inschriftenhandschrift, p. 15; *idem*, Cyriacus von Ancona in Samothrake, p. 406). C'est indubitablement à ces activités que se rapporte la présente inscription de 1441/1442, datée environ deux années avant que Cyriaque ne rende compte de ces travaux dans son journal et dans une lettre de lui adressée d'Imbros à Georges Scholarios, fin septembre 1444 (voir Ziebarth, Cyriacus von Ancona in Samothrake, pp. 405-406; reprise par Bodnar - Mitchell, Cyriacus of Ancona's Journeys, pp. 36-37). C'est dans cette lettre que Cyriaque mentionne qu'on appelait alors la ville principale d'Imbros, Παλαιόπολιν.

Sur l'hypothèse que Manuel Asanès fut le père d'Alexandre Asanès, destinataire d'une lettre du pape Pie II, qui relevait des efforts de la papauté pour organiser une croisade dans le nord de la mer Egée, alors déjà sous occupation ottomane, voir Lambros, Ἐπιστολή Πίου Β΄, pp. 113-115, 123-126 (datation de la lettre entre 1458 et 1459). Cf. Božilov, Asenevci, pp. 387-388, n° 71, et p. 395, n° 82 (avec tableau généalogique hors texte); PLP, n° 1507 (notice sur la base de l'inscription). Un Jean Asanès est nommé archonte de la ville thrace de Périthéôrion, en 1355, voir Asdracha, Les Rhodopes au XIVe siècle, p. 198. Sur d'autres ouvrages concernant la famille des Asanai et ses diverses branches, voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, pp. 267-268, n° 20 (Andronic Raoul Asanès Paléologue). Cf. E. Trapp, Beiträge zur Genealogie der Asanen in Byzanz, JÖB 25 (1976), pp. 163-177.

Quant à la famille de Laskaris, certains de ces membres furent particulièrement actifs en Thrace, p.ex., Manuel Laskaris, l'un des frères de l'empereur Théodore Ier Laskaris qui reçut le commandement en chef de l'armée du thème de Didymoteichon, en 1255; son homonyme Manuel Laskaris, peut-être son petit-fils, fut chargé avec Andronic Tornikès de transférer de Thrace aux îles de Lemnos, Thasos et Lesbos un contingent de Coumans, en 1327, voir Asdracha, Les Rhodopes au XIIIe siècle, pp. 283-284; *eadem*, Les Rhodopes au XIVe siècle, p. 204. Sur les Laskaris à partir du XVe et suiv., voir B. Mystakidis, Λασκάρεις, pp. 131-168.

A l'instar du nom de Ralès (voir supra, n° 38), le nom de Laskaris perdura en Grèce pendant

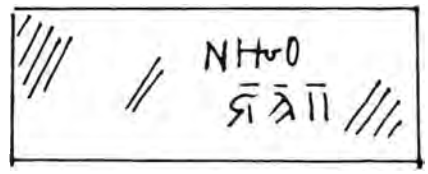
toute l'époque moderne et contemporaine, et il se rencontre aujourd'hui même dans plusieurs endroits. Je cite à titre d'exemple sa présence dans l'île de Céphallonie, voire allié à celui de Ralès, à partir de 1515 et 1576 au moins, quand le doge de Venise céda aux frères Théodore, Nicolas et Démètre Ralli ou (sive/seu) Laskaris l'investiture d'un bien féodal, qui fut transmis par la suite aux héritiers mâles de la famille (Cod. 51 des Archives Générales d'Etat (grec) −GAK−, investitures de 1642 et 1653). Je dois ces informations au travail dans ces Archives d'Efthychia Kosmatou que je remercie de me les avoir communiquées.

Sur la chronologie des voyages de Cyriaque d'Ancône, voir Yérasimos, Les voyageurs dans l'empire Ottoman, pp. 104-105 (l'auteur omet de mentionner Imbros sous l'année 1444, relevant seulement le deuxième passage de Cyriaque dans l'île, en 1447); sur ses voyages en particulier dans les îles de la mer de Thrace, voir entre autres Bodnar - Mitchell, Cyriacus of Ancona's Journeys, pp. 35-49; Colin, Cyriaque d'Ancône, p. 129; Bakirtzis, Trois inscriptions, p. 465. Il est toujours utile de revoir I.B. De Rossi, Inscriptiones christianae Urbis Romae, II/1, Rome 1888, notamment pp. 365-371.

40. Imbros. Reconstruction de la forteresse de Kastro par Asanès (6950 = 1441/1442) (?)

Bloc de marbre ressemblant fort au précédent, encastré dans la maçonnerie de la fontaine dite «de Nicéphore» (Πηγή Νικηφόρου), qui se trouve encore dans la cour de l'église de Sainte-Marina (voir supra, n° 38) (Pl. 117 a-b). Il portait une inscription déjà très détruite au moment où l'avait vue Conze, qui en fournit seulement un fac-similé sur lequel figurent la fin d'un nom et une date qui n'est pas celle que donne Nicéphore Glykas et qu'adopte Fredrich (6947). «29.84»; hauteur des lettres: «8» (d'après Fredrich). La pierre devait apparemment provenir de la forteresse de Kastro.

Conze, Reise, p. 82, pl. III, n° 6 (fac-similé); Nicéphore, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν, p. 14; Fredrich, Imbros, p. 92, n° 3 (seulement la date). Texte d'après le fac-similé de Conze.



[Μανουὴλ Ἀσά]νης ὁ
2. [Λάσκαρης ἔτους] ϛλϙ

L. 1. Μανουὴλ Ἀσάνης ὁ Λάσκαρις (Nicéphore). Il s'agit évidemment d'une entière restitution, Nicéphore ne pouvant certes pas déchiffrer ainsi, en 1880, une inscription dont il ne restait que la fin des deux lignes, en 1860.

L. 2. ϛλ̄ϙ̄Ī̄ (fac-similé de Conze); ϛλMZ (6947 = 1439) (Nicéphore); 6947 = 1439 (Fredrich).

Manuel Asanès Laskaris, en l'année 6950 (= 1441/1442).

L. 1/2: [Μανουὴλ Ἀσά]νης ὁ [Λάσκαρης]. Il s'agit bien du même personnage qui figure sur l'inscription précédente (n° 39). En fait, on ne peut qu'adopter la restitution de Nicéphore, les lettres subsistantes, νης ὁ de la première ligne étant complètement identiques à celles qui donnent le nom d''Ασάνης ὁ Λάσκαρης sur l'inscription n° 39.

L. 2: La date. Les deux barres verticales qui terminent l'année sur le fac-similé de Conze, Il, suggèrent un N plutôt qu'un Z, le M n'y apparaissant point. Ceci m'amène à opter pour l'année 6950 (= 1441/1442) au lieu de 6947 (= 1438/1439). Une autre restitution qui consisterait à remplacer le N par un H, ce qui nous donnerait l'année 6908 (= 1399/1400), est, me semble-t-il, invraisemblable: situant trop bas le début de ce gouvernorat, elle rendrait inacceptablement longue sa durée.

Quoi qu'il en soit, si le *terminus post quem* des fonctions de Manuel Asanès Laskaris dans l'île ne paraît pas définitif, on ne peut pas par contre dépasser le *terminus ante quem* de 1444, date de la visite de Cyriaque et de son témoignage à propos des réparations de la forteresse d'Imbros par ce gouverneur, ou tout au plus l'année 1446/1447, quand on trouve un autre archonte à Imbros, manifestement le successeur de Laskaris (voir infra, nos 44-45).

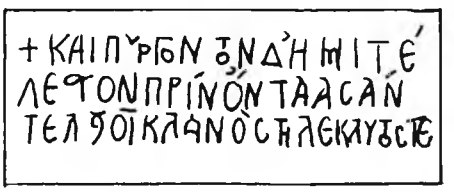
En outre, l'existence de deux inscriptions semblables l'une à l'autre et qui se répètent m'incite à y voir se concrétiser le passage de Cyriaque d'Ancône à propos de Manuel Asanès, qui avait reconstruit la forteresse en «deux endroits» (...et arcem ipsam duabus iam ex partibus noviter condidisse comperimus, voir Ziebarth, Eine Inschriftenhandschrift, p. 15; Fredrich, Imbros, p. 91). L'une des inscriptions de fondation étant sans doute celle qui est conservée *in situ* (n° 39), ne pourrait-on voir l'inscription examinée comme celle qui figurait au «second endroit», dans une autre partie respective (une autre tour?) de la forteresse?

Enfin, il ne faut pas confondre l'éditeur des inscriptions d'Imbros, lui-même titulaire du siège de l'île (1873-1881), avec les métropolites homonymes Nicéphore Ier (1759-1762) et Nicéphore II, originaire de Verroia (1793-1825). Ce dernier, parmi une série des travaux pour résoudre les problèmes de l'approvisionnement en eau de l'île, avait fait construire, en 1812, la fontaine qui portait son nom et sur laquelle furent encastrées plusieurs pierres antiques. La date 1715, que l'on peut voir jusqu'à aujourd'hui figurant sur l'inscription encastrée au devant de la fontaine, n'entre pas effectivement dans les limites chronologiques de la fonction de Nicéphore II. Selon Fredrich (Imbros, p. 95, note 2), récusant l'acceptation de 1715 par Conze (Reise, p. 82), la faute est due à la façon même de la construction de la fontaine, composée exclusivement de pierres portant de différentes inscriptions.

41. Imbros. Achèvement d'une tour par Asanès (1441/1442?-1444)

Bloc de marbre encastré dans le mur nord de l'église du village de Panagia, portant une inscription et provenant apparemment d'une des tours de la forteresse de Kastro. Longueur de la pierre: «85» (d'après Conze qui ne donne pas la hauteur).

Conze, Reise, p. 82, pl. III, n° 9 (fac-similé); Fredrich, Imbros, p. 92, n° 5. Texte d'après le fac-similé de Conze.



+ Καὶ πύργον τόνδ' ἡμιτέ-
λεστον πρὶν ὄντα Ἀσάν
3. τελειοῖ κλεινὸς τηλεκλυτός τε

ϡ = ει

Lettres en majuscules, accentuation partielle.

Ligatures: στ (l. 2); ει, τη (l. 3).

Lettres superposées: $\overset{\upsilon}{\rho}$, $\overset{\tau}{o}$ (l. 1, 3).

L. 2. Ἀσάν. Leg. Ἀσάνης. La forme Ἀσὰν est commandée par les besoins de la métrique.

L. 3. τηλεκλυτόςτε (Conze); τηλεκλυτόστε (Fredrich). La jonction ci-dessus du particule τε à l'adjectif précédent n'est vraiment pas nécessaire (cf. Pl. Ti. 69c: θνητὰ ἀθάνατά τε).

Et cette tour qui était restée inachevée auparavant, / le célèbre et renommé Asanès l'a parachevée.

Inscription métrique en deux dodécasyllabes dont le deuxième se termine par des adjectifs empruntés au vocabulaire homérique, L. 3: κλεινός, version postérieure de l'adjectif homérique κλειτός, κλυτός (Od. ζ 36, 326, η 82, ι 364, υ 72; Il. Θ 440, I 362, O 173, Y 320, Ω 789, e.a.) et τηλεκλυ(ει)τός (Od. α 30, λ 308, τ 546; Il. E 491, I 233, M 108, Ξ 321, e.a.), en les joignant l'un à l'autre dans une emphase frôlant la tautologie.

1/3: Καὶ πύργον... τελειοῖ. C'est encore Manuel Asanès Laskaris qu'évoque cette inscription, qui l'honore par des accents antiques pour son activité concernant la reconstruction des remparts de la ville, en l'occurrence d'une de ses tours. Fredrich (Imbros, p. 92, n° 5) avait rapproché avec raison l'adjectif ἡμιτέλεστον de la mention de Buondelmonti (voir supra, n° 39) au sujet de l'état non achevé de la forteresse d'Imbros en 1419: cette inscription corroborait, selon lui, l'information du voyageur florentin. Cela pourtant ne veut pas dire que dans la période intermédiaire entre 1419 et l'époque de Manuel Asanès, il n'y avait pas eu d'autres activités de ce genre qui nous sont restées inconnues par le fait du hasard.

La date proposée tient compte des inscriptions précédentes (n^{os} 39-40).

42. Imbros. Insistance du nom d'Asanès (1441/1442 ?-1444)

Bloc de marbre portant un fragment (?) d'inscription qui donne de nouveau le même nom que les numéros 39, 40 et 41, mais en version réduite.

Conze, Reise, p. 82, pl. III, n° 13 (fac-similé); Fredrich, Imbros, p. 92, n° 4.

+ O ΑCΑΝΗC + Ὁ Ἀσάνης

Lettres en majuscules.

Asanès.

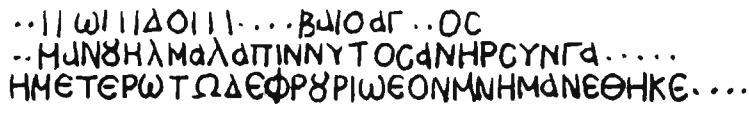
La présence d'un nombre relativement grand d'inscriptions où figure Manuel Asanès Laskaris, le facteur du hasard mis à part, reflète la réalité du témoignage de Cyriaque d'Ancône au sujet du gouverneur d'Imbros et de l'étendue de ses travaux concernant la construction et la reconstruction de la citadelle, face à l'imminence du danger turc (voir supra, n° 39). L'inscription n'étant pas datée, on peut la situer dans l'espace du temps où se limiterait le service de Manuel Asanès dans l'île.

Quant à une autre inscription sur marbre blanc, sur laquelle Conze avait cru déchiffrer le nom de Laskaris (Reise, p. 101; cf. Fredrich, Imbros, p. 94, n° 10) je ne peux pas la retenir puisqu'il s'agit évidemment d'une inscription post-byzantine. Gravée d'une manière grossière, elle se trouvait encastrée dans la maçonnerie d'une fontaine, construite au voisinage de l'église d'Archangéloi, à l'est du bourg de Pyrgos (Pl. 118 a). D'après le fac-similé de Conze (pl. III, n° 1), je peux lire le nom féminin «Laskarina (fille ou femme) de Georges Filouris», Λασκαρήνα, Γιόργη Φιλούρη, qui montre d'ailleurs la persistance du nom de Laskaris sous des formes différentes.

43. Imbros. Fragment d'épitaphe (de Manuel Asanès Laskaris?) (1441/1442-1444, 1447) (?)

Bloc de marbre oblong volumineux, qui servait de seuil à la porte centrale de l'église métropolitaine de Kastro, enfoui en moitié dans la terre. Il portait des traces des coups de feu qui avaient touché plusieurs lettres de l'inscription, dont seules les deux dernières lignes étaient conservées au moment où l'a vue Nicéphore Glykas. Celui-ci a pu pourtant lire quelques lettres de la ligne supérieure, que Fredrich n'a pas relevées dans son édition. Selon ce dernier, la pierre, brisée à droite et endommagée à gauche, se trouvait avec d'autres pierres dans la cour de l'église métropolitaine mentionnée ci-dessus. «27.113.60»; hauteur des lettres: «55mm» (d'après Fredrich).

Nicéphore, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν, pp. 13-14, nº 27 (en caractères épigraphiques); Fredrich, Imbros, p. 92, nº 6 (édition interprétative, voir plus bas). Texte d'après Nicéphore.



[----------]
. . . Μανουὴλ μάλα πινυτὸς ἀνὴρ σὺν γα[μετῇ]
2. ἡμετέρῳ τῷδε φρουρίῳ ἑὸν μνῆμ' ἀνέθηκε...

Lecture interprétative de Fredrich qui a disposé les lignes d'une façon arbitraire, en voulant les faire entrer dans un schéma métrique en quatre hexamètres ou en trois distiques: – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – Μανουὴλ μάλα πίννυτος ἀνὴρ / σὺν γα[μετῇ– – –] / ἡμετέρῳ τῷδε φρουρίῳ ἑὸν μνῆμ' ἀνέθηκε

Ligature: ϐ = ου.

L. 1. Leg. πινυτός.

Manuel, homme très savant, avec son épouse, a dédié son tombeau à cette forteresse qui est la nôtre.

Epitaphe manifestant des prétentions métriques, qui sont appuyées par des mots homériques, tels que πινυτός (Od. α 229, δ 211, λ 445, e.a.) et ἑὸν (Od. δ 643; Il. A 83, K 204, 256, Ψ 295, e.a.). Cf. supra, nº 41.

Vu le contenu du fragment conservé, je ne peux pas retenir la suggestion de Fredrich (Imbros, p. 91) qu'il s'agissait-là de l'épigramme en lettres antiques que Cyriaque avait vue «posée» sur la porte centrale de la forteresse que Manuel Asanès Laskaris avait fait construire sur ordre de l'empereur (voir supra, nº 39). Il est par contre évident que ce bloc était une pierre tombale provenant d'un tombeau érigé à l'intérieur de la forteresse.

L'inscription étant très fragmentaire, il n'est pas possible d'identifier avec certitude absolue ce Manuel, qui a voulu être enterré avec son épouse à l'intérieur de l'acropole d'Imbros. Pourtant, le style quasi solennel et antiquisant de l'inscription et surtout l'expression ἡμετέρῳ τῷδε φρουρίῳ, qui démontre la présence d'une autorité, permettent de pencher pour Manuel Asanès Laskaris. Cela est corroboré par le fait que, Manuel ayant tant contribué à la mise en état de la citadelle d'Imbros, il serait plus que normal qu'il exprimât son désir d'être inhumé dans l'enceinte de celle-ci, en lui offrant en quelque sorte son tombeau.

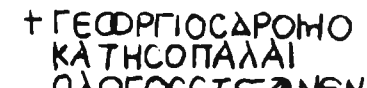
Quant à la date de sa mort, il n'est pas nécessaire d'y voir la raison de la nomination de Georges Dromokatès Paléologue comme son successeur (voir infra, nº 44), à savoir 1446/1447 environ. En fait, il aurait pu vivre bien au-delà et rien ne nous oblige à affirmer avec I. Božilov (Asenevci, p. 388, nº 71, note 7) qu'il était déjà mort en 1459/1460, quand Imbros fut cédée au despote Démètre Paléologue par Mahomet II (l'auteur situe cet événement en 1461/1462, *ibid.*, p. 395; voir là-dessus, Kritoboulos, éd. Reinsch, p. 150; Sphrantzès, éd. Maisano, p. 172, 7. Cf. Zakythinos, Le Despotat de Morée, I, pp. 285- 287; PLP, nº 21454).

44. Imbros. Reconstruction (?) datée d'une partie de la forteresse de Kastro (6955 = 1446/1447)

Bloc de marbre carré volumineux, portant inscription et provenant de la citadelle de Kastro, où le bloc devait être encastré jadis. Mentionnée prémièrement par Moustoxydis, il se trouvait dans le narthex de l'église métropolitaine à Kastro au moment où l'avait vu Bartholomée Koutloumousianos. Il fut utilisé plus tard comme marchepied du trône épiscopal de la même église, au temps de sa restauration (information de Nicéphore). Fredrich qui l'a vu au même endroit, mentionna

que ses angles du devant avaient été arrondis par l'usure. «50.110» (d'après Nicéphore); «45.93.15»; hauteur des lettres: «75-85mm» (d'après Fredrich).

Moustoxydis - Bartholomée, Ὑπόμνημα, p. 44, n° α; Nicéphore, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν, p. 13, n° 26 (en caractères épigraphiques); Fredrich, Imbros, p. 92, n° 7.



+ Γεώργιος Δρομο-
κάτης ὁ Παλαι-
3. ολόγος ἔτ(ους) ϛϡνε′ (ἰ)ν(δικτιῶνος) ι′

ꝏ = ω.

L. 1/2 Δρομοκατάτης (Moustoxydis - Bartholomée).

L. 3. ἔτους ϛϡ (= 1392) (Moustoxydis - Bartholomée); ἔτους 6959 (1450) Ν(οεμβρίου) (Nicéphore); ἔτι ϟ ϡ Ν Θ Ν Ι, Νοεμβρίου (?) 6959 = 1451 (Fredrich).

Georges Dromokatès Paléologue, en l'année 6955 (= 1446/1447), *indiction 10.*

L. 1/3: Γεώργιος Δρομοκάτης ὁ Παλαιολόγος. Appartenant sans doute à la famille de Dermokaïtès, dont certains membres furent autorisés à porter le nom impérial de Paléologue en raison des liens matrimoniaux, il fut le successeur de Manuel Asanès Laskaris et le dernier gouverneur byzantin d'Imbros, exerçant probablement les fonctions d'un archonte. La limite *ante quem* de son service serait située entre 1450 et 1453 environ, époque où selon toute probabilité Constantin XI céda les îles d'Imbros et de Lemnos à la famille génoise de Gattilusi (voir infra, n° 46).

Suivant l'exemple de son prédécesseur, Georges Dromokatès Paléologue entreprit la reconstruction (et/ou la construction) des remparts d'Imbros, comme l'indiquent les deux inscriptions connues sous son nom (voir l'inscription qui suit). Il semble que même après la fin de ses fonctions officielles à Imbros, Georges Dromokatès continua à y jouer un certain rôle sous la domination des Gattilusi (*c.* 1453-1456), voire après la prise de l'île par Yunus paşa, en février-mars 1456, d'autant que l'île était alors gouvernée par Kritoboulos au nom de Mahomet II (Kritoboulos, éd. Reinsch, p. 107). Il paraît également qu'il possédait de domaines dans l'île voisine de Lemnos, et c'est en la qualité de «nobilis Greci Chyrgeorgii Dromocati» qu'il proposa, en novembre 1456, de céder (i.e. contribuer à leur conquête) les îles Imbros et Lemnos à Venise, voir Sathas, Μνημεῖα, I, pp. 231-232, n° 154; Thiriet, Délibérations, III, p. 214, n° 3025. Cf. Hopf, Geschichte Griechenlands, pp. 152-153.

Il n'y a aucune indication que Georges Dromokatès fut en 1456 gouverneur de Lemnos (comme il figure avec point d'interrogation in PLP, n° 5206), ce que la source vénitienne n'omettrait pas de signaler, qui parle de lui simplement comme d'un «noble Grec». Par contre, on sait qu'au même moment, Lemnos était tenue par cent guerriers Ottomans appartenant à la cour même de Mahomet II et ayant à leur tête un certain Mourad, qui gouvernait aussi toute l'île, voir Kritoboulos, éd. Reinsch, p. 115, 17-18: ...καὶ ἄρχοντα τούτων τε καὶ τῆς νήσου συμπάσης Μωράτην οὕτω καλούμενον. Malgré leur combativité, les Ottomans cédèrent plutôt vite devant la flotte papale. Celle-ci, conduite par le cardinal Lodovico Scarampi, patriarche d'Aquilée, réussit à occuper, outre Lemnos, Thasos et Samothrace, fin de l'automne 1456, peut-être aussi Imbros, voir Kritoboulos, éd. Reinsch, p. 116; Doukas, p. 338; Chalkokondylès, p. 469; Raynaldus, Annales Ecclesiastici, X, p. 285, cap. 42. Cf. Schreiner, Kleinchroniken, II, p. 488. De ces témoignages, seul Kritoboulos, d'ailleurs personnellement intéressé, dit qu'il détourna par le biais de présents et de flatteries le comte d'Anguillara, représentant du cardinal, en faisant échouer la prise de l'île; et c'est là probablement la vérité, voir Lambros, Ἐπιστολή Πίου Β′, pp. 120-121; Miller, The Gattilusj, p. 434, note 2 (qui se trompe pourtant à propos de l'énumération des îles capturées par les Latins, de

Raynaldus, qui y inclut sûrement Imbros, «Nembro», *loc.cit.*); cf. Papageôrgiou, Σαμοθράκη, pp. 66-68.

D'ailleurs, Imbros est mentionnée comme se trouvant sous occupation ottomane, en 1458-1459, voir Lambros, Ἐπιστολή Πίου Β΄, p. 113: «...τὴν Ἴμβρον, ...ἥτις ὑπὸ τῇ δυναστείᾳ τῶν ἀπίστων ἔτι ἐστί,...», comme l'est Ainos même avant cette date. Cf. Miller, The Gattilusj, p. 426, note 2 (leg. *Turcorum* au lieu de *Teucrorum*).

Sur la famille byzantine de Dermokaïtès, dont la forme Dromokatès, qui apparaît au milieu du XVe siècle (surtout à partir de ce Georges), constitue la forme hellénisée de la version italianisée (Dromoc(h)ati) de Δερμοκαΐτης, voir D.M. Nicol, The Byzantine Family of Dermokaites circa 940-1453, B Sl 35 (1974), pp. 1-11 et notamment pp. 9-10, n° 23. Cf. Papadopulos, Genealogie, p. 89, n° 165 (il n'est pas vrai qu'il mourut «peu avant la chute de Constantinople», voir Nicol, *loc.cit.*); PLP, n° 5206 (à corriger l'année 1456, mentionnée comme date finale de son service à Imbros, en 1453).

Il est à signaler la présence des membres de la famille Dromokatès dans des actes notariaux de Naxos au XVIe siècle, quand l'île se trouvait encore sous le pouvoir des ducs du Duché de la mer Egée, voir I.T. Visvizis, Ναξιακά νοταριακά ἔγγραφα, p. 39, 91, n° 21; p. 53, 3-4, n° 35; p. 65, 22, n° 44; pp. 68-69, n° 48, et *passim* (1539-1541): Μιχάλης Δρομωκάτις, Ἀνδρέας ὁ Δρωμοκάτης, fils de Νικολοῦ Δρομοκάτι ou même Δρομωκάτει, etc.

L. 3: La date correcte correspondant à la dixième indiction, comme il se devait, fut mise au clair par Lambros, Ἐπιστολή Πίου Β΄, p. 116.

45. Imbros. Fragment d'inscription indiquant des travaux concernant la forteresse de Kastro (1446/1447?)

Petit fragment de marbre blanc encastré dans la maçonnerie de l'église du village de Panagia, provenant de la citadelle de Kastro.

Conze, Reise, p. 82, pl. XVII, n° 5 (fac-similé); Fredrich, Imbros, p. 93, n° 8. Texte d'après le fac-similé de Conze.

+ Γεώργιος [Δρο]-
μοκάτης [ὁ Π]-
3. αλεολόγος

OO = ω Hν

Lettres en majuscules.

Ligature: ης (l. 2, identique à celle qui termine le nom d'Asanès, voir supra, n^{os} 39 et 40).

L. 2/3. Leg. [Π]αλαιολόγος.

Georges Dromokatès Paléologue.

Comme c'était le cas avec son prédécesseur au gouvernement d'Imbros, Manuel Asanès Laskaris, Georges Dromokatès Paléologue (est-ce qu'il faut voir une influence italienne dans l'orthographe Παλεολόγος de son nom?) est signalé par plus d'une inscription portant son nom. Il se peut en outre qu'il ait existé un nombre plus important de telles inscriptions, éventuellement perdues au fil du temps, et dont la présence indiquerait la régularité avec laquelle furent entrepris et exécutés les travaux destinés à renforcer les capacités défensives de l'île.

Sur ce personnage, voir le numéro précédent (44).

46. Imbros. Stèle datée de Jean Laskaris Rontakènos (6961 = 1452/1453) (Pl. 118 b)

Stèle de marbre blanc sur une structure de base, portant une inscription surmontée par les armes des Gattilusi réunies à celles des Paléologue. Mentionnée comme étant parmi les ruines de la forteresse de Kastro par Richter, elle se trouvait dans une maison voisine de la résidence épiscopale dans le même village, au moment de la visite de Conze, transportée depuis dans la cour (Fredrich) et ensuite dans le narthex de l'église métropolitaine (Bartholomée, Lambros). Elles est une de très rares pierres à avoir été conservée jusqu'à nos jours; elle se trouvait en 1977 en plein air, en dehors du village de Kastro, où l'a vue et photographiée l'archéologue madame Eugénie Chalkia.

Il semble que la stèle ait servi à plusieurs usages, desquels souffrit en particulier sa base qui a complètement disparu. Dimensions de la pierre: «72.53.55» (d'après Conze); «100.53.52», hauteur des lettres: «55mm» (d'après Fredrich).

Richter, Inschriften, p. 213, n° 32 (fac-similé); (CIG, IV, n° 9443); Moustoxydis - Bartholomée, Ὑπόμνημα, p. 44, n° d; Conze, Reise, p. 82, pl. III, n° 11 (fac-similé, sur laquelle la base mentionnée est visible); (Fredrich, Imbros, p. 93, n° 9); Lambros, Ἐπιστολή Πίου Β΄, p. 117; Eugénie Chalkia, Ἀρχαιότητες τῆς Ἴμβρου, in Ἰμβριωτικά, I/4, juin 1983, p. 67 (avec photographie). Texte d'après le fac-similé de Conze et la photographie d'Eugénie Chalkia, déposée aux Archives de la Société d'Etudes sur les îles d'Imbros et de Ténédos, à Thessalonique.

+ Ὁ δοῦλ(ος) τοῦ ὑψηλοτ(ά)τ(ου)
ἡμ(ῶν) αὐθ(έν)τ(ου) Ἰω(άννης) Λάσκαρη[ς]
ὁ Ροντακινὸς
4. ἔτους ϛλξα΄
(ἰ)ν(δικτι)ῶν(ο)ς α΄

≈ˢ = νς, 00 = ω

Lettres en majuscules sans accentuation a moins qu'elle ne se confonde avec les accidents de la pierre. Quelques lettres minuscules.

Tildes: ~ — (l. 2, 4, 5).

Ligatures: ϒ = ου (l. 1, 4), ετ (l. 4), νς (l. 5).

Lettres superposées: $o^{\lambda}υ$, $o^{\tau}υ$, $^{\tau}\tau$ (l. 1), $^{\theta}υ^{\tau}$ (l. 2), $^{\omega}\nu$ (l. 5).

L. 2. A noter le même double ὅμικρον à la place de ὠμέγα sur l'inscription de Georges Dromokatès Paléologue (voir supra, n° 45), et la ligature νς semblable à celle de ης sur les inscriptions de Manuel Asanès Laskaris (supra, n^{os} 39 et 40). Ces traits ainsi que la ressemblance de l'écriture de ces inscriptions fait penser qu'elles pourraient avoir été gravées par le même lapicide.

L. 3. Leg. ὁ Ροντακηνός.

L. 2. Ἰωάννου Λασκάρη (Richter, GIG); Ἰω[άννης] Λασκάρη[ς (Conze, Fredrich).

L. 3. Ὁροντακῖνος (Richter, CIG); ὁ Ροντακηνός (Moustoxydis - Bartholomée); Ὁ Ροντακίνος (Conze, Fredrich); ὁ Ροντακηνός, «γραπτέον μᾶλλον Ρυνδακηνός» (Lambros).

L. 4. ϛλδ′ (Richter, CIG); 6964 = 1456 (Conze, Fredrich).

L. 5. νεμήσεος δ′ (Richter); ν(εμήσε)ος ᾱ (CIG); N[οεμβρίου] 4 (Conze). La ligne 5 manque chez Moustoxydis - Bartholomée et chez Lambros.

Le serviteur de notre très haut seigneur, Jean Laskaris Rontakènos, en l'année 6961 (= 1452/1453), *indiction première.*

L. 1/2: ...τοῦ ὑψηλοτάτου ἡμῶν αὐθέντου. Il s'agit du seigneur génois d'Ainos, Palamède Gattilusi, dont le titre complet fut à ce moment, αὐθέντης Αἴνου, Ἴμβρου καί Σαμοθράκης, titre qui allait être ou avait déjà été confirmé (Imbros lui fut en fait cédée par l'empereur Constantin XI Paléologue entre 1450 et 1453) par Mohamet II, peu après la chute de Constantinople. En effet, Palamède et son neveu Domenico, régent de Lesbos après avoir écarté pour cause d'invalidité son père Dorino Ier, se sont empressés d'envoyer des ambassadeurs à la cour du sultan, à Andrinople. Ceux-ci, aidés par les émissaires de Kritoboulos lui-même, réussirent à obtenir de Mahomet les îles d'Imbros (Palamède), et de Lemnos et Thasos (Domenico-Dorino), en versant un tribut annuel de 1200 pièces d'or pour Imbros et, respectivement, de 3000 et 2325 pièces d'or pour Lesbos et Lemnos, voir Kritoboulos, éd. Reinsch, pp. 86-87; Doukas, p. 328, 14-20; Hopf, Chroniques, pp. 198-199. Cf. Lambros, Ἐπιστολή Πίου Β′, pp. 118-119, qui donne l'argumentation la plus complète concernant la date de l'inscription, quoiqu'il ne prenne pas en considération l'indiction.

Palamède Gattilusi, qualifié ici de ὑψηλότατος, est mentionné nommément dans deux inscriptions de Samothrace (voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, nos 30 et 31), où il est qualifié de μέγας, ἀριστεύς, ἔνδοξος, φιλόπολις, αὐθέντης. Sur ces adjectifs et sur l'usage du terme αὐθέντης à l'époque byzantine tardive, voir *ibid.*, p. 275.

L. 2/3: Ἰωάννης Λάσκαρης ὁ Ροντακηνός. Ce personnage est déjà connu d'une inscription de fondation, de Samothrace (voir Asdracha - Bakirtzis, *ibid.*, pp. 278-280, n° 33), datée de 1454/1455. Dix ans auparavant, donc en 1444, ce fut lui qui avait accueilli à Samothrace Cyriaque d'Ancône venant d'Imbros (sur un bateau que lui avait procuré le gouverneur [d'Imbros] Manuel Asanès Laskaris), en qualité de prefet («praefectus»), i.e. gouverneur lui aussi, représentant Palamède Gattilusi dans l'île de Samothrace. Voir Bodnar-Mitchell, Cyriacus of Ancona's Journeys, p. 38; Colin, Cyriaque d'Ancône, p. 129; Papageôrgiou, Σαμοθράκη, pp. 87-88.

On ne peut pas dire si son service à Samothrace a duré de 1444 à 1454/1455 (date de l'inscription mentionée) sans interruption. En effet, la date 1452/1453 qui figure sur son monument à Imbros nous emmène à trois hypothèses: a) soit Rontakènos avait été par deux fois préfet de Palamède à Samothrace, la première autour de 1444 et la seconde autour de 1454/1455, ayant entre temps servi Palamède à Imbros, *c.* 1452/1453; b) soit, tout en étant gouverneur de Samothrace, il fut chargé du gouvernement d'Imbros, peut-être après que Mahomet II eût confirmé sa cession à Palamède; c) ou encore, la présence à Imbros du stèle qui porte son nom ne signifierait pas l'exercice de fonctions précises dans cette île, mais simplement manifesterait son prestige de haut fonctionnaire de Palamède, quitte à suggérer aussi la possession de propriétés importantes dans l'île.

En outre, il n'est pas du tout évident que c'est lui le gouverneur d'Imbros emmené par Yunus paşa au moment de la prise de l'île, en 1456 (ainsi in PLP, nos 14537 et 92515). Par contre, la demande que lui adressa le pape Pie II, en 1461, de contribuer à la libération de Samothrace (Raynaldus, Annales Ecclesiastici, X, p. 285, ch. 42) peut signifier qu'il entretenait des liens plus étroits avec cette île qu'avec Imbros. Cette initiative de Pie II d'ailleurs se manifesta et à l'adresse d'Alexandre Asanès, de qui le pape sollicita la collaboration pour libérer Imbros (voir supra, n° 39).

A signaler le terme ἁρμοσταί, par lequel Kritoboulos (éd. Reinsch, p. 107) appelle les représentants des Gattilusi à Imbros, dans le récit de sa prise par Yunus paşa. On pourrait donc dire que Rontakènos fut l'un de ces ἁρμοσταί.

A signaler aussi la présence simultanée, en 1444, de deux membres de la famille Laskaris au

pouvoir dans les îles voisines d'Imbros et de Samothrace: Manuel Asanès Laskaris dans la première, archonte byzantin, Jean Laskaris Rontakènos dans la seconde, gouverneur au nom des Gattilusi (cf. Lambros, Ἐπιστολή Πίου Β΄, pp. 123-124). Un certain Ἰώλας, relevé dans PLP, n° 8945 est à éliminer, puisqu'il s'agit en fait d'une fausse lecture de «Rontakènos», voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, p. 278.

D'autre part, son identification avec l'humaniste Ianos Laskaris Rhyndakènos est à rejeter définitivement. Ce dernier n'avait que dix ans en 1455 et fut, après la chute de Constantinople, emmené par son père au Péloponnèse où il resta probablement jusqu'à la prise du Despotat de Morée par les Turcs, en 1460. Réfugié en Crète vénitienne, il alla à Venise sur la demande du cardinal Bessariôn, entamant ainsi sa vie d'écrivain humaniste à travers l'Europe. Voir Knös, Un ambassadeur de l'hellénisme, pp. 20-21; Mystakidis, Λασκάρεις, n° 2, pp. 141-145. Cf. Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, p. 279; PLP, n° 14536; n° 92515 (il y est proposé sans raison apparente comme le petit fils de Rontakènos, écrit «Rhyndakènos»). Un autre fameux Jean Laskaris est évidemment Jean Laskaris Kalophéros (XIVe s.), le Τζουάν Λάσκαρης, «καβαλλάρης Ρωμαῖος ἀπὲ τὴν Κωνσταντινόπιλιν» de Makhairas, éd. Dawkins, I, p. 174, 32- 33; cf. PLP, n° 10732.

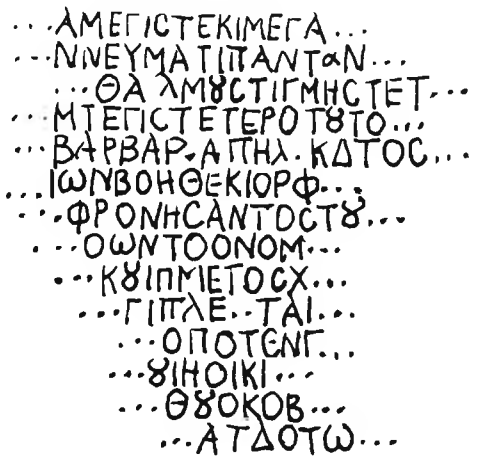
L. 4/5: L'indiction première est bien celle qui correspond à l'année 1452/1453. L'écriture de l'indiction de la manière dont elle figure sur l'inscription étant attestée par ailleurs (Oikonomides, Abbreviations, p. 116), il n'est pas nécessaire de remplacer ce mot par son equivalent νεμήσεως, qui ne se rencontre presque point à cette époque.

Quant aux armes des Gattilusi qui surmontent l'inscription, réunies à l'emblème dit «briquet» des Paléologue, elles manifestent justement l'appartenance de Rontakènos au service des maîtres génois. Là-dessus, voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, pp. 272-273; cf. p. 248.

47. Imbros. Invocation après une attaque des barbares (XIVe-début XVe s.?)

Fragment de marbre à demi travaillé, portant une inscription très mutilée, encastré au-dessus de l'entrée de la chapelle de Prodromos, au village de Schoinoudi, paroisse de Vounari, la plus ancienne du lieu. Dimensions du fragment: «50.47-25.12» (d'après Nicéphore qui l'avait découvert, mais qui n'a pas pu, malgré ses efforts, trouver la partie manquante).

Nicéphore, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν, p. 14, n° 28 (en caractères épigraphiques); (Fredrich, p. 95, n° 18). Texte corrigé d'après l'édition de Nicéphore.



...Ὄρ]α μέγιστε κ(α)ὶ μεγα[λόφρων],
...ἐ]ν νεύματι πάντα Ν...
...ὀφ]θαλμοῦ στιγμῆς ΤΕΤ...
...μ<τ>έγιστ(ον) ἕτερο(ν) τοῦτο...
...βαρβάρ(ων) ἀπήλ[λαξας]. ΚΔΟΤΟC...
...ἡμ]ῶν βοηθὲ κ(α)ὶ ὀρφ[ανῶν χορηγέ?]
....φρονήσαντος του...
...ἐβ]όων τὸ ὄνομ[α...
.....ΚΟΥΙΠΜΕΤΟCΧ...
...[πελά]γ(ε)ι πλέ[ων] τ[οῦ] Αἰ[γαίου]...
...ὁπότε ΝΓ...
...ΟΥΙΗ οἰκί[αι]...
...Θ(ε)ο<υ>(τ)όκο(υ) β[οηθείᾳ]
...ΑΤΔΟΤΩ...

Ligature: Ȣ = ου.

...Regarde très grand et qui as de la grandeur d'âme... tout dans un signe... en un clin d'œil...

ceci est une autre très grande chose... tu nous as délivré des barbares..., notre assistant et donateur des orphelins, ...qui a pensé... ils criaient le nom... qui, naviguant dans la mer Egée... quand... les maisons... avec l'aide de la Vierge...

La restitution de S.A. [sic] [Stamoulis, An.?], incorporée dans le texte de Nicéphore étant par trop fantaisiste, j'ai cru utile de la citer telle quelle:

Ὄρ]α μέγιστε κ[α]ὶ μεγα[λόφρων,
πῶς ἐ]ν νεύματι πάντα [Θεοῦ κεῖται
καὶ ἐν ὀφ]θαλμοῦ στιγμῇ τ[ρ]έ[πεται.
Μέγιστ[ον] ἕτερο[ν] τοῦ[το·
ἐπιδρομῶν] βαρβάρ[ων] ἀπήλ[λ]αξας,
ἡμ]ῶν βοηθὲ κ[α]ὶ ὀρφ[ανῶν ἀντιλήπτωρ,
οἱ πολῖται μέγα] φρονήσαντ[ε]ς, τοῦ[το
ἐβ]όων τὸ ὄνομ[α
Κου[ρο]π[αλά]το[υ,
ὅς, ἐν πελά]γ[ε]ι πλέ[ων] Αἰ[γαίου,
ὁπότ[α]ν [οἱ βάρβαροι ἐπέδραμον,
τὰς] οἰκί[ας ἡμῶν ἔσωσε,
τῇ τῆς] Θεο[τ]όκο[υ] β[οηθείᾳ
καὶ με]ταδοτ[ικῇ συνεργείᾳ.

D'après Nicéphore que suit Fredrich (et Oberhummer dans la mention de l'inscription, Imbros, p. 297), l'inscription date de «l'époque médiévale», quand les îles souffraient des incursions des Sarrazins; c'est d'une telle attaque que la présence de l'«empereur ou de quelque stratège [en l'occurrence d'un curopalate] sauva les habitants de l'île».

Il est évident que l'on ne peut pas accepter une telle restitution «surfaite» et que, par conséquent, rien ne nous oblige à situer cette inscription à l'époque méso-byzantine (car c'est à celle-là qu'a pensé Nicéphore en parlant des Sarrazins).

D'après nous, étant donné l'état très fragmentaire de l'inscription et l'absence d'autres données susceptibles de nous orienter vers une solution indiscutable, on peut essayer de la situer dans une époque plus tardive, voire dans les derniers siècles byzantins.

Si cette hypothèse a quelques chances d'être tant soit peu valable, on pourrait dater cette inscription soit du début du XIV^{e} siècle (1305-1307) en la rapprochant de la dévastation de la Thrace voisine par la compagnie catalane, soit, beaucoup plus probable, des années suivantes du même siècle.

Dans ce cas-là, les «barbares» en question seraient bien évidemment les Turcs, notamment les petits groupes des soldats ou des troupes irrégulières qui avaient commencé à faire des incursions contre les sites côtiers de la Propontide et contre les îles de l'Archipel thrace, venant d'Asie Mineure et traversant l'Hellespont sur des flotilles. D'ailleurs, les Ottomans ne tarderont pas de s'installer à Kallipolis et d'occuper la plus grande partie de la Thrace et la Bulgarie. Cf. Asdracha, Les Rhodopes, p. 251.

On connaît parmi d'autres la description déchirante de Georges Oinaiôtès, traversant, en 1326/1327(?), la montagne qui surplombe la côte entre Rhaidestos et Audèmion et regardant le spectacle consternant qui s'offrait à ses yeux: tout n'était que destruction et désolation, des espaces entiers restaient inhabités, brûlés par les barbares, ennemis irréductibles (τῶν ἐχθίστων βαρβάρων), des Turcs précisément. Les églises, les monastères aux toits de plomb, les sources, les fontaines, tout a été démoli, les icônes foulées au pied, les autels souillés, etc. (Lettre, de Ganos, à son beau-père Syropoulos, Cod. Laurentianus S. Marco 356, ff. 243r-244v). Cf. PLP, n^{o} 21026. Voir une autre lettre d'Oinaiôtès, adressée à son beau-frère Méthode Syropoulos et décrivant plus brièvement

mais avec presque les mêmes mots le spectacle de la destruction provoquée παρὰ τῶν τῷ ἐναγεστάτῳ Μωάμετ δουλευόντων, in G.H. Karlsson - G. Fatouros, Aus der Briefsammlung des Anonymus Florentinus (Georgios? Oinaiotes), JÖB 22 (1973), p. 208, Lettre 158. Les auteurs proposent d'y voir une allusion à l'invasion des Ottomans dans cette région (1326-1327), dont parle Cantacuzène, I, pp. 206-207.

Il est donc probable que notre inscription fasse aussi allusion à l'une de ces attaques, en l'occurrence contre l'île d'Imbros, qui échoua cette fois-ci par l'action soit d'un drongaire de la flotte, venu de Constantinople (si la restitution de la l. 10 est la bonne), soit d'un chef militaire qui assumait sur place la défense de l'île. Quoi qu'il en soit, son nom devait figurer sur l'inscription, acclamé, paraît-il, par le peuple (l. 8), dont les maisons (l. 12) ont pu être sauvées par son action et avec l'aide de la Vierge (l. 14). En ce qui concerne, enfin, le XVe siècle, l'hypothèse de datation, moins plausible celle-ci, se limiterait alors forcément à l'époque qui suit la bataille d'Ancyre, donc après 1402, et avant l'ascension au pouvoir de Mourad II en 1421, qui rétablit la puissance ottomane et mit le siège devant Constantinople l'année suivante. C'est l'époque d'un certain répit −le dernier− concédé à Byzance avant la phase finale de sa chute.

Quant à la restitution Κου[ρο]π[αλά]το[υ, proposée par Nicéphore (l. 9) −i.e. par S.A.−, elle ne me paraît pas plausible, le κου pouvant être la dernière syllabe du mot précédent, et la suite, consistant d'un ι et d'un π posant problème. Mais même si l'on admet cette restitution, celle ne contredirait pas mon hypothèse, vu que le titre de curopalate, avec d'autres anciens titres nobiliaires tels que panhypersébaste, protospathaire, sébaste, primicier, etc., continua à être distribué par les empereurs pendant le XIVe et le XVe siècles, voir Pseudo-Kodinos, Traité des offices, éd. Verpeaux, p. 137, 11; cf. *ibid.*, pp. 300, 14; 302, 12; 321, 35-36, et *passim*; cf. Guilland, Recherches, II, p. 283.

REVUES ET OUVRAGES CITÉS EN ABRÉGÉ

Pour les auteurs byzantins, l'édition est spécifiée, sauf quand ils sont cités d'après l'édition de Bonn.

Actes de Dionysiou	Archives de l'Athos, IV. Actes de Dionysiou, éd. N. Oikonomidès, Paris 1968.
Actes de Docheiariou	Archives de l'Athos, XIII. Actes de Docheiariou, éd. N. Oikonomidès, Paris 1984.
Actes de Lavra, IV	Archives de l'Athos, XI. Actes de Lavra, IV, éd. Denise Papachryssanthou, N. Svoronos, A. Guillou, P. Lemerle, Paris 1982.
AEM	Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn.
ΑΘΛΓΘ	Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καί Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ.
Ahrweiler, Smyrne	Hélène Ahrweiler, L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317), particulièrement au XIIIe siècle, extrait de TM 1 (1965), pp. 1-204.
AM	Mitteilungen des Kaiserl. Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung.
Anastasiou, Βιβλιογραφία	J. Anastasiou, Βιβλιογραφία τῶν ἐπισκοπικῶν καταλόγων τοῦ Πατριαρχείου τῆς Κωνσταντινουπόλεως καί τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος, Thessalonique 1979.
Asdracha, La Thrace orientale	Catherine Asdracha, La Thrace orientale et la mer Noire. Géographie ecclésiastique et prosopographie (VIIIe-XIIe siècles), Byzantina-Sorbonensia 7, Paris 1988, pp. 221-309.
Asdracha, Les Rhodopes	Catherine Asdracha, La région des Rhodopes aux XIIIe et XIVe siècles. Etude de géographie historique, Athènes 1976.

Asdracha, Les Rhodopes au XIIIe siècle	Catherine Asdracha, Les Rhodopes dans la deuxième moitié du XIIIe siècle: prosopographie, REB 31 (1973), pp. 275-297.
Asdracha, Les Rhodopes au XIVe siècle	Catherine Asdracha, Les Rhodopes au XIVe siècle: histoire administrative et prosopographie, REB 34 (1976), pp. 175-209.
Asdracha, Les Rhodopes au XIVe siècle, II	Catherine Asdracha, Les Rhodopes au XIVe siècle: administration et prosopographie ecclésiastiques, publ. de B-NJ, Athènes 1979, pp. 1-64.
Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace	Catherine Asdracha - Ch. Bakirtzis, Inscriptions byzantines de Thrace (VIIIe-XVe siècles). Edition et commentaire historique, ΑΔ 35 (1980), Mélétai, pp. 241-282, Pl. 58-78.
Avraméa, Ἀνέκδοτη βυζαντινή ἐπιγραφή	Anna Avraméa, Ἀνέκδοτη βυζαντινή ἐπιγραφή ἀπό τό φρούριο τῆς Αἴνου, Actes du XVe Congrès International d'Etudes Byzantines, Athènes-septembre 1976, IV, Histoire, Athènes 1980, pp. 39-45.
Avraméa, Inscriptions de Thessalie	Anna Avraméa, Inscriptions du XIe au XIVe siècle, in Inventaires en vue d'un recueil des inscriptions historiques de Byzance, IV. Anna Avraméa et D. Feissel, Inscriptions de Thessalie, TM 10 (1987), pp. 368-398.
Babić, Les croix à cryptogrammes	Gordana Babić, Les croix à cryptogrammes, peintes dans les églises serbes des XIIIe et XIVe siècles, Byzance et les Slaves, Mélanges Dujčev, Paris [1979], pp. 1-13.
Bakirtzis, Trois inscriptions	Ch. Bakirtzis, Trois inscriptions de Kastro (Thasos), BCH, Supplément V, Thasiaca, 1979, pp. 455-466.
Balard, La Romanie génoise	M. Balard, La Romanie génoise (XIIe-début du XVe siècle), I-II, Gênes 1978.
Barker, Manuel II	J.W. Barker, Manuel II Palaeologus (1391-1425): A Study in Late Byzantine Statesmanship, Rutgers University Press 1969.
Barker, The Problem of Appanages	J.W. Barker, The Problem of Appanages in Byzantium during the Palaiologan Period, Βυζαντινά 3 (1971), pp. 103-122.
BF	Byzantinische Forschungen.
B-NJ	Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher.
Bodnar - Mitchell, Cyriacus of Ancona's Journeys	E.W. Bodnar - Ch. Mitchell, Cyriacus of Ancona's Journeys in the Propontis and the Northern Aegean, 1444-1445, Philadelphia 1976.
Božilov, Asenevci	Ivan Božilov, Familijata na Asenevci (1186-1460), Genealogija i prosopografija, Bălgarska Akademija na Naukite (BAN), Sofia 1985.
B Sl	Byzantinoslavica.
Bull. épigr.	Jeanne Robert et Louis Robert, Bulletin épigraphique, Paris I (1938-1939) - IX (1978-1980).
Buondelmonti, Description des îles de l'Archipel	Cristoforo de' Buondelmonti, Description des îles de l'Archipel; version grecque par un anonyme, éd. E. Legrand, Paris 1897.
Byz	Byzantion.
BZ	Byzantinische Zeitschrift.
Chatzis, Οἱ Ῥαούλ	A.D. Chatzis, Οἱ Ῥαούλ, Ῥάλ, Ῥάλαι (1080-1800), ἱστορική μονογραφία, Kirchhain 1909.
Cheiladakis, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν	N. Cheiladakis, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν, Athènes 1993, notamment pp. 70-130 (version récente d'une partie des «Covel papers», Cod. 22, 912 de British Museum).
CIG	Corpus Inscriptionum Graecarum, éd. A. Boeck, I. Franz et autres, Berlin, I-IV, 1828-1877. Ed. anastatique, Hildesheim - N.Y. 1977.
Colin, Cyriaque d'Ancône	P. Colin, Cyriaque d'Ancône: le voyageur, le marchand, l'humaniste, Paris 1981.
Conze, Reise	A. Conze, Reise auf den Inseln des Thrakischen Meeres, Hannover 1860.
DACL	Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie.
Darrouzès, Documents inédits	J. Darrouzès, Documents inédits d'ecclésiologie byzantine, Archives de l'Orient chrétien, 10, Paris 1966.
Darrouzès, Ekthésis	J. Darrouzès, Ekthésis Néa, Manuel des pittakia du XIVe siècle, Paris 1969 (extrait de la REB 27 (1969), pp. 1-127).
Darrouzès, Notitiae	J. Darrouzès, Notitiae Episcopatuum Ecclesiae Constantinopolitanae, Paris 1981.
Darrouzès, Ὀφφίκια	J. Darrouzès, Recherches sur les Ὀφφίκια de l'Eglise byzantine, Paris 1970.
Darrouzès, Regestes, I/V, I/VI, et I/VII	J. Darrouzès, Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople. I, Les Actes des Patriarches, fasc. V: Les Regestes de 1310 à 1376, Paris 1977; fasc. VI: Les Regestes de 1377 à 1410, Paris 1979; fasc. VII: Les Regestes de 1410 à 1453, Paris 1991.
Darrouzès, Registre	J. Darrouzès, Le registre synodal du patriarcat byzantin au XIVe siècle, Paris 1971.

Darrouzès, Tornikès	J. Darrouzès, Georges et Dèmètrios Tornikès, Lettres et Discours, Paris 1970.
DHGE	Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques.
ΔΙΕΕ	Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καί Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος.
Drakos, Τά Θρακικά	E. Drakos, Τά Θρακικά, ἤτοι Διάλεξις περί τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἐπαρχιῶν Σηλυβρίας, Γάνου καί Χώρας, Μετρῶν καί Ἀθύρων, Μυριοφύτου καί Περιστάσεως, Καλλιπόλεως καί Μαδύτου, Athènes 1892.
Dumont - Homolle, Mélanges	A. Dumont, Mélanges d'Archéologie et d'Epigraphie, réunis par Th. Homolle, Paris 1892.
ΔΧΑΕ	Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας.
ΕΕΒΣ	Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν.
EO	Echos d'Orient.
Erzen, Enez araştırmaları	A. Erzen, Enez (Ainos) araştırmaları, Güney-Doğu Avrupa Araştırmaları Dergisi (Ist. Ün. Edebiyat Fakült.), 1, 1972, pp. 235-248.
ΕΦΣΚ	Ἑλληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως.
Eyice, Alexis Apocauque	S. Eyice, Alexis Apocauque et l'église byzantine de Sélymbria (Silivri), Byz 34 (1964), pp. 77-104.
Eyice, Edirne	S. Eyice, in Türk Tarih Kurumu, Yayınlarından VIII. Seri, fasc. 43, Edirne, Ancyre 1965, notamment pp. 66-76.
Eyice, Enez'de	S. Eyice, Enez'de Yunus Kaptan türbesi ve has Yunus bey'in mezarı hakkında bir araştırma, Tarih Dergisi, 13, fasc. 17-18 (mars 1962 - septembre 1963), 1963, pp. 141-158.
Eyice, Les monuments byzantins	S. Eyice, Les monuments byzantins de la Thrace turque, Corsi di Cultura sull'arte ravennate e bizantina, Ravenne 1970, pp. 293-332.
Eyice, Saat kulesi	S. Eyice, Edirne Saat Kulesi ve üzerindeki Bizans kitabesi, Güney-Doğu Avrupa Araştırmaları Dergisi, 8-9, 1979-1980, pp. 1-22.
Eyice, Trakya'da Bizans	S. Eyice, Trakya'da Bizans devrine ait eserler, Belleten 33 (1969), pp. 325-358.
Eyice et Thierry, Le monastère de Midye	S. Eyice et Nicole Thierry, Le monastère et la source sainte de Midye en Thrace turque, Cahiers Archéologiques 20 (1970), pp. 47-76.
Fassoulakis, Raoul-Ral(l)es	S. Fassoulakis, The Byzantine Family of Raoul-Ral(l)es, Athènes 1973.
Feissel, Notes d'épigraphie chrétienne	D. Feissel, Notes d'épigraphie chrétienne, II, BCH 101 (1977), pp. 209- 228; VII, *ibid.*, 108/I (1984), pp. 545-579.
Feld, Noch einmal Alexios Apokaukos	O. Feld, Noch einmal Alexios Apokaukos und die byzantinische Kirche von Selymbria (Silivri), Byz 37 (1967), pp. 57-65.
Franz, Epigrafia	I. Franz, Epigrafi Asiane, Annali dell'Instituto di Corrispondenza archeologica 14 (1842), VI. Epigrafia, pp. 136-152.
Fredrich, Imbros	C. Fredrich, Imbros, AM 33 (1908), pp. 81-112.
Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων	M.I. Gedeôn, Θρακικαί ἱστορίαι, Γ΄ Μνήμη Γανοχώρων, Constantinople 1913, pp. 1-184.
Grégoire, Notes épigraphiques	H. Grégoire, Notes épigraphiques, Revue de l'Instruction Publique en Belgique 52 (1909), pp. 152-161.
Grégoire, Asie Mineure	H. Grégoire, Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Asie Mineure, Paris 1922 (éd. anastatique, Ares Publishers, Chicago 1980).
Grumel, Chronologie	V. Grumel, Traité d'Etudes byzantines. I, La Chronologie, Paris 1958.
Grumel, Regestes I/I, I/II, I/III	V. Grumel, Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople. I, Les Actes des Patriarches, fasc. I: Les Regestes de 381 à 715 (Constantinople 1932), Paris 1972; fasc. II: Les Regestes de 715 à 1043, Constantinople 1936; fasc. III: Les Regestes de 1043 à 1206, [Paris] 1947. Deuxième édition revue et corrigée par Jean Darrouzès: fasc. II et III: Les Regestes de 715 à 1206, Paris 1989.
Guarducci, Le acclamazioni a Cristo	M. Guarducci, Le acclamazioni a Cristo e alla croce e la visione di Costantino, Mélanges Boyancé [1974], pp. 375-386.
Guilland, Recherches	R. Guilland, Recherches sur les institutions byzantines, I-II, Berlin, Amsterdam 1967.
Hasluck, Monuments of the Gattelusi	F.W. Hasluck, Monuments of the Gattelusi, Annual of the British School at Athens 15 (1908/1909), pp. 248-269.
Hopf, Chroniques	C. Hopf, Chroniques gréco-romanes, inédites ou peu connues, Berlin 1873.
Hopf, Geschichte Griechenlands	C. Hopf, Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit, II. Periode (1204-1566), Ersch und Gruber, Allgem. Encyclopädie d. Wissensch. u. Künste, 86, Leipzig 1868, pp. 1-173.
Hunger, Die ... profane Literatur	H. Hunger, Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner, I-II Munich 1978.

IBAD	Izvestija na Bălgarskoto Arheologičesko Družestvo.
Janin, Constantinople	R. Janin, Constantinople byzantine, développement urbain et répertoire topographique, Paris 1964.
JÖB	Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik.
Karras, Ἡ νῆσος Ἴμβρος	Melitôn Karras, Ἡ νῆσος Ἴμβρος. Συμβολὴ εἰς τὴν ἐκκλησιαστικὴν ἱστορίαν της, in Ἀνάλεκτα Βλατάδων, nº 48, Thessalonique 1987.
Kaufmann, Altchristliche Epigraphik	C.M. Kaufmann, Handbuch der altchristlichen Epigraphik, Freiburg im Breisgau 1917.
Knös, Un ambassadeur de l'Hellénisme	Börje Knös, Un ambassadeur de l'Hellénisme –Janus Lascaris– et la tradition gréco-byzantine dans l'humanisme français, Uppsala 1945.
Konstantinidis, Ὀλίγα περὶ Ἀδριανουπόλεως	G. Konstantinidis, Ὀλίγα περὶ Ἀδριανουπόλεως, Θρακικά 17 (1942), pp. 291-307.
Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος	Ph. Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός, Athènes I, 1948 - VI, 1955.
Kouroussis, Ματθαῖος Γαβαλᾶς	St.I. Kouroussis, Μανουὴλ Γαβαλᾶς εἶτα Ματθαῖος μητροπολίτης Ἐφέσου (1271/2-1355/60), Athènes 1972.
Kourtidis, Βυζαντιναὶ ἀρχαιότητες	C. Kourtidis, Βυζαντιναὶ ἀρχαιότητες ἐν Ἀδριανουπόλει, Θρακικά 1 (1928), pp. 38-42.
Laiou, Constantinople and the Latins	Angeliki E. Laiou, Constantinople and the Latins. The Foreign Policy of Andronicus II, 1282-1328, Cambridge Massachusetts 1972.
Lakidis, Ἱστορία Βιζύης καὶ Μηδείας	S. Lakidis, Ἱστορία τῆς ἐπαρχίας Βιζύης ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς, Constantinople 1899.
Lambakis, Περιηγήσεις	G. Lambakis, Περιηγήσεις, ΔΧΑΕ 8 (1908), pp. 3-41. Les références à la même série de rapports publiés dans d'autres volumes du ΔΧΑΕ sont signalées dans le texte.
Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν	G. Lambousiadis, Ὁδοιπορικὸν ἐπὶ τῶν ἡμερῶν τῆς ἑλληνικῆς κατοχῆς τῆς Ἀν. Θράκης, Θρακικά 15 (1941), pp. 99-134. Les références à la même série d'articles publiés dans d'autres volumes de Θρακικά sont signalées dans le texte.
Lambros, Ἐπιστολὴ Πίου Β'	Sp. Lambros, Ἐπιστολὴ Πίου Β' πρὸς Ἀλέξανδρον Ἀσάνην περὶ καταλήψεως τῆς Ἴμβρου, NE 10 (1913), pp. 113-126.
Lambros, Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν Γατελούζων	Sp. Lambros, Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν ἐν Λέσβῳ δυναστευόντων Γατελούζων, NE 6 (1909), pp. 39- 48.
Lambros, Ὑπόμνημα	Sp. Lambros, Ὑπόμνημα περὶ τῶν ἑλληνικῶν χωρῶν καὶ ἐκκλησιῶν κατὰ τὸν δέκατον πέμπτον αἰῶνα, NE 7 (1910), pp. 360-371.
Laurent, Bulles métriques	V. Laurent, Les Bulles métriques dans la Sigillographie byzantine, Athènes 1932.
Laurent, Corpus	V. Laurent, Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin. V/1-3, L'Eglise, Paris 1963-1972.
Laurent, Corpus, II	V. Laurent, Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin. II, L'administration centrale, Paris 1981.
Laurent, Regestes	V. Laurent, Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople. I, Les Actes des Patriarches, fasc. IV: Les Regestes de 1208 à 1309, Paris 1971.
Magdalino, Byzantine Churches of Selymbria	P. Magdalino, Byzantine Churches of Selymbria, DOP 32 (1978), pp. 309-318.
Mai, Nova Collectio	A. Mai, Scriptorum Veterum Nova Collectio e Vaticanis codicibus edita, Rome 1828 et suiv., dix vls.
Meester, De Monachico Statu	Meester, Placidus de-, De Monachico Statu juxta disciplinam Byzantinam, Statuta selectis fontibus et commentariis instructa, Vatican 1942.
Mendel, Catalogue	G. Mendel, Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines, I-III, Istanbul 1912-1914.
Miller, The Gattilusj	W. Miller, The Gattilusj of Lesbos (1355-1462), BZ 22 (1913), pp. 406-447; repris de Essays on the Latin Orient, Cambridge-Londres 1908, pp. 313-353.
MM	Fr. Miklosich et Ios. Müller, Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana, I-VI, Bonn 1860-1890.
Mordtmann, Epigraphik	J.H. Mortdmann, Zur Epigraphik von Thracien, AEM 8 (1884), pp. 199-227.
Mordtmann, Inschriften aus Kallipolis	J.H. Mordtmann, Inschriften aus Kallipolis, AM 6 (1881), pp. 256-265.
Moustoxydis - Bartholomée, Ὑπόμνημα	A. Moustoxydis le Corfiote, Ὑπόμνημα Ἱστορικὸν περὶ τῆς νήσου Ἴμβρου, complété et édité par Bartholomée Koutloumousianos l'Imbriote, Constantinople 1845.
Moutsopoulos, Morphologie	N. Moutsopoulos, La morphologie des inscriptions byzantines et post-byzantines de Grèce, Cyrillomethodianum 3 (1975), pp. 53-105.

Mystakidis, Γεωγραφικά Ἄτακτα	B.A. Mystakidis, Γεωγραφικά Ἄτακτα, Extrait d'Ἐκκλησιαστική Ἀλήθεια 41 (1921), pp. 1-31.
Mystakidis, Ἔνια-Αἴνια	B.A. Mystakidis, Ἔνια-Αἴνια, Θρακικά 2 (1929), pp. 47-64.
Mystakidis, Λασκάρεις	B.A. Mystakidis, Λασκάρεις 1400-1869, ΕΕΒΣ 5 (1928), pp. 131-168.
Mystakidis, Οἱ Ράλ(λ)αι	B.A. Mystakidis, Οἱ Ράλ(λ)αι, ΕΕΒΣ 5 (1928), pp. 256-282.
NE	Νέος Ἑλληνομνήμων, περιοδικόν συνταχθέν ὑπό Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου καί ἐκ τῶν καταλοίπων αὐτοῦ, 1-21, 1904-1927; Εὑρετήριον Γ. Χαριτάκη, Athènes 1930.
Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals	J. Nesbitt and N. Oikonomides, Catalogue of the Byzantine Seals in Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art, t. I, Dumbarton Oaks Library and Collection, Washington, D.C. 1991.
Nicéphore, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν	Nicéphore (Glykas), métropolite d'Imbros, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν τῆς νήσου Ἴμβρου, ΕΦΣΚ 13 (annexe), 1880, pp. 3-14.
Nicol, The Last Centuries	D.M. Nicol, The Last Centuries of Byzantium 1261-1453, Londres 1972. Deuxième édition, Cambridge Univ. Press, 1993.
Oberhummer, Imbros	Eugen Oberhummer, Imbros, in Beiträge zur alten Geschichte und Geographie, Festschrift für Heinrich Kiepert, Berlin 1898, pp. 277-304.
Oikonomides, Abbreviations	Al. N. Oikonomides, Greek Abbreviations. Abbreviations in Greek Inscriptions, Papyri, Manuscripts and Early Printed Books, Ares Publishers Inc., Chicago 1974.
Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος	A.K. Orlandos - Léandros Vranoussis, Τά χαράγματα τοῦ Παρθενῶνος, ἤτοι ἐπιγραφαί χαραχθεῖσαι ἐπί τῶν κιόνων τοῦ Παρθενῶνος κατά τούς παλαιοχριστιανικούς καί βυζαντινούς χρόνους, Athènes 1973.
Ötüken - Ousterhout, Notes	Yıldız Ötüken and R. Ousterhout, Notes on the Monuments of Turkish Thrace, Anatolian Studies 39 (1989), pp. 121-149.
Papadopulos, Genealogie	A.T. Papadopulos, Versuch einer Genealogie der Palaiologen, 1259-1453, Munich Diss. 1938 (éd. anastatique Amsterdam 1962).
Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες	A. Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες καί ἐπιγραφαί τῆς Θράκης καί Μακεδονίας, συλλεγεῖσαι κατά τό ἔτος 1885, ΕΦΣΚ 17 (annexe, 1886), 1887, pp. 65-116.
Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα	A. Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα τῆς Δυμοντείου Συλλογῆς τῶν Θρακικῶν ἀρχαιοτήτων, Θρακική Ἐπετηρίς 1, Athènes 1897, pp. 5-16.
Papageōrgiou, Σαμοθράκη	Sophie N. Papageōrgiou, Σαμοθράκη, Ἱστορία τοῦ νησιοῦ ἀπό τά πρῶτα χριστιανικά χρόνια ὡς τό 1914, Athènes 1982.
Papazôtos, Ἀνίχνευση	Th. Papazôtos, Ἀνίχνευση τοπογραφική τῆς ἀνατολικῆς Θράκης, BF 14 (1989), pp. 545-566, pl. 205-230.
Paranikas, Ἐπιγραφαί Ἀδριανουπόλεως	M. Paranikas, Ἐπιγραφαί τῆς ἐν Θράκῃ Ἀδριανουπόλεως, ΕΦΣΚ 27 (1900), pp. 389-393.
Paspatis, Βυζαντιναί μελέται	A.G. Paspatis, Βυζαντιναί μελέται τοπογραφικαί καί ἱστορικαί μετά πλείστων εἰκόνων, Constantinople 1877.
Paspatis, Τά Θρακικά προάστεια	A.G. Paspatis, Τά Θρακικά προάστεια τοῦ Βυζαντίου, ΕΦΣΚ 12 (1877-1878), 1879, pp. 33-42.
Patrinélis, Θεόδωρος Ἀγαλλιανός	Ch. Patrinélis, Ὁ Θεόδωρος Ἀγαλλιανός ταυτιζόμενος πρός τόν Θεοφάνην Μηδείας καί οἱ ἀνέκδοτοι λόγοι του. Μία νέα ἱστορική πηγή περί τοῦ Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως κατά τούς πρώτους μετά τήν Ἅλωσιν χρόνους, Athènes 1966.
PG	Patrologia Graeca.
Philippidis-Braat, Inscriptions du Péloponnèse	Anne Philippidis-Braat, Inscriptions du Péloponnèse, in Inventaires en vue d'un recueil des inscriptions historiques de Byzance, III. D. Feissel et Anne Philippidis-Braat, Inscriptions du Péloponnèse, TM 9 (1985), pp. 299-382.
PLP	Prosopographisches Lexikon der Palaiologen Zeit.
Polemis, The Doukai	D.I. Polemis, The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography, Londres 1968.
Pralong, Remarques	Annie Pralong, Remarques sur les fortifications byzantines de Thrace orientale, Byzantina-Sorbonensia 7, Paris 1988, pp. 179-200.
RA	Revue Archéologique.
Raynaldus, Annales Ecclesiastici	Annales Ecclesiastici ab anno MC XC VIII [1198]... Cardinalis Baronius... O. Raynaldus... I.D. Mansi, X. Lucques 1753. Les premières dix-neuf volumes sont de la plume de Baronius.
RCNA	Revista Cronica, Numismatică şi Arheologică.
REB	Revue des Etudes Byzantines.
Rhallès - Potlès, Σύνταγμα	G.A. Rhallès et M. Potlès, Σύνταγμα τῶν θείων καί ἱερῶν κανόνων, I-VI, Athènes 1852-1859.

Richter, Inschriften	Otto Friedrich von Richter, Griechische und Lateinische Inschriften, éd. J.B. Francke, Berlin 1830.
Robert, Villes de la Chersonèse	Louis Robert, Villes de la Chersonèse et de la Thrace, Hellenica V (1948), pp. 35-58.
Samidis, Ἐπιγραφαί Αἴνου	Samidis, Ἐπιγραφαί Αἴνου, Θρακικά 2 (1929), pp. 279-283.
Samothrakis, Ἡ Αἶνος καί αἱ ἐκκλησίαι της	A.Th. Samothrakis, Ἡ Αἶνος καί αἱ ἐκκλησίαι της, Θρακικά 19 (1944), pp. 9-38.
Samothrakis, Ἡ μονή τῆς Σκαλωτῆς	A.Th. Samothrakis, Ἡ σταυροπηγιακή μονή τῆς Θεοτόκου τῆς ἐπιλεγομένης Σκαλωτῆς, Θρακικά 17 (1942), pp. 308-329.
Samothrakis, Λεξικόν	A.Th. Samothrakis, Λεξικόν γεωγραφικόν καί ἱστορικόν τῆς Θράκης, ἀπό τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῆς Ἁλώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως 1453, Athènes 1963².
Sathas, MB	C.N. Sathas, Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, I-VII, Venise-Paris, 1872-1894 (éd. anastatique, Athènes 1972).
Sathas, Μνημεῖα	C.N. Sathas, Μνημεῖα ἑλληνικῆς ἱστορίας. Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen Age, I-IX, Paris 1880-1890.
Schreiner, Kleinchroniken	P. Schreiner, Die byzantinischen Kleinchroniken, I-III, Vienne 1975-1979.
Seure, Antiquités	G. Seure, Antiquités thraces de la Propontide. Collection Stamoulis, BCH 36 (1912), pp. 534-641.
Seure, Archéologie thrace	G. Seure, Archéologie thrace. Documents inédits ou peu connus, RA 19, janvier-juin 1912, pp. 319-336.
Škorpil, Arheologičeski beležki	K.H. Škorpil, Arheologičeski beležki ot Strandža planina, IBAD 3 (1912/13), pp. 235-262.
Stamoulis, Θρακικά	Collection d'Anastase C.P. Stamoulis (voir supra, Introduction).
Tafel, De Via Egnatia	T.L.F. Tafel, De Via militari Romanorum Egnatia qua Illyricum, Macedonia et Thracia jungebantur, Tübingen 1842. Variorum Reprints, Londres 1972.
Tafrali, Thessalonique au XIVe siècle	O. Tafrali, Thessalonique au XIVe siècle, Paris 1913 (éd. anastatique, Thessalonique, IMXA, Ἀρχεῖο Ἱστ. Μελετῶν n° 3, 1993).
Taşlıklıoğlu, Trakya	Z. Taşlıklıoğlu, Trakya'da Epigrafya araştırmaları, I-II, Istanbul 1961-1971.
Thiriet, Délibérations	F. Thiriet, Régestes des Délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie, I-III, Paris-La Haye, 1958-1961.
TIB	Tabula Imperii Byzantini.
TM	Travaux et Mémoires.
Varzos, Ἡ Γενεαλογία	C. Varzos, Ἡ Γενεαλογία τῶν Κομνηνῶν, I-II, Thessalonique 1984.
Velkov, Inscriptions médiévales	V. Velkov, Inscriptions médiévales, in Nessèbre, I, Sofia 1969, pp. 212-224.
Vizvizis, Ναξιακά νοταριακά ἔγγραφα	I.T. Vizvizis, Ναξιακά νοταριακά ἔγγραφα τῶν τελευταίων χρόνων τοῦ δουκάτου τοῦ Αἰγαίου, Ἐπετηρίς τοῦ Ἀρχείου τῆς Ἱστορίας τοῦ Ἑλληνικοῦ Δικαίου 4 (1951), pp. 1-165.
Yerasimos, Les voyageurs dans l'empire Ottoman	St. Yerasimos, Les voyageurs dans l'empire Ottoman (XIVe-XVIe siècles), Ancyre 1991.
Zakythinos, Le Despotat de Morée	Denis A. Zakythinos, Le Despotat grec de Morée, I-II, Paris-Athènes 1932-1953. Edition revue et augmentée par Chryssa Maltézou, Variorum Reprints, Londres 1975.
Ziebarth, Cyriacus von Ancona in Samothrake	Erich Ziebarth, Cyriacus von Ancona in Samothrake, AM 31 (1906), pp. 405-414.
Ziebarth, Eine Inschriftenhandschrift	Erich Ziebarth, Eine Inschriftenhandschrift der Hamburger Stadtbibliothek, Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Wilhelm-Gymnasiums in Hamburg, Hamburg 1903.
Zlatarski, Istorija	V.N. Zlatarski, Istorija na bălgarskata dăržava prez srednite vekove, I-III, Sofia 1918-1940.
ZRVI	Zbornik Radova Vizantološkog Instituta.

ADDENDA

Cette étude était sous presse presque en même temps que la dernière édition de Covel, dont l'auteur a eu l'amabilité de me communiquer les parties concernant mon sujet et que je remercie vivement: Dr. John Covel, Voyages en Turquie (1675-1677). Texte établi, annoté et traduit par J.-P. Grélois, Réalités byzantines [Paris]. Covel avait vu les inscriptions n^{os} 4 et 15 de ce recueil et donné le texte qui ne présente pas de différences de lecture du nôtre.

Pour un catalogue sommaire des bagues byzantines à inscription (v. supra, n° 8), voir M. Hadzidakis, Un anneau byzantin du Musée Benaki, B-NJ 17 (1939-1943), pp. 193-206.

C.A.

Andrinople : a) Epigramme en l'honneur de l'empereur Michel VIII Paléologue, 1263 (?) (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 61.122), b) Photographic de la même inscription brisée (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71.1279).

CATHERINE ASDRACHA

Sèlyvria : a) Chapiteaux à monogrammes d'Alexios Apokaukos, c. 1321-1341 (Musée Archéologique de Constantinople, 1980, n° d'inv. 1235 = The Byz. Phot. Coll., DO), b) L'église de Saint-Jean Prodrome, état présent: abside de Prothésis, vue de l'Est (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 64.344).

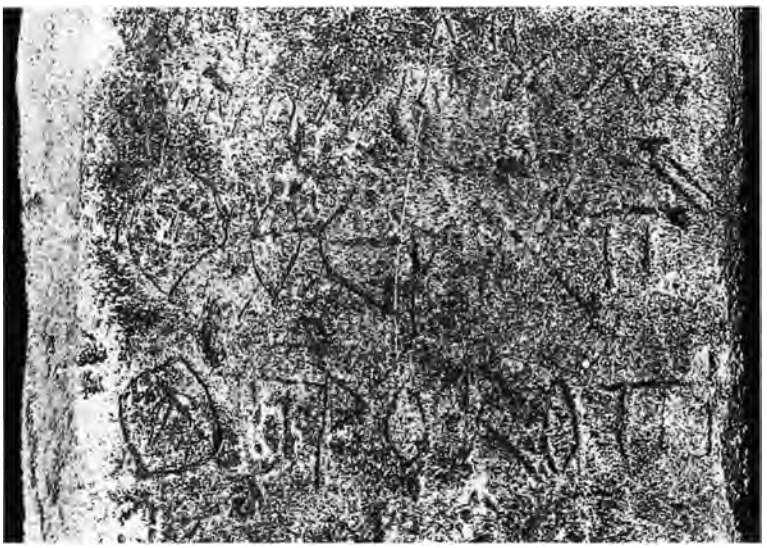
CATHERINE ASDRACHA

a) Andrinople. Invocation d'un métropolite inconnu d'Andrinople, c. 1412-1428 (?) (Musée archéologique d'Andrinople, n° d'inv. 1792 = The Byz. Phot. Coll., DO, n° 61.116), b) Mèdeia. Vue générale de la ville, vers l'Est (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 69.9).

CATHERINE ASDRACHA

Mèdeia, Eglise rupestre de Saint-Nicolas : a) Graffito d'Agallianos, c. 1440/42-1474 ? (The Byz. Phot. Coll. DO, n° 69.45), b) Vue générale vers le Sud-Est de l'intérieur de l'église (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 69.95).

CATHERINE ASDRACHA



Mèdeia, Eglise rupestre de Saint-Nicolas : a) D'autres graffiti (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 69.83), b) Graffiti contemporains, dont celui de S. Eyice, en l'an de grâce 1961 (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 69.85).

CATHERINE ASDRACHA

Ainos : a) La ville basse d'Ainos avec l'église byzantine de Saint-Jean Prodrome, vue du Sud (Archives photographiques de Lambakis, nº 3421. Avec la courtoisie du Musée Byzantin d'Athènes), b) Porte du côté nord de l'enceinte et tour vues du Nord (The Byz. Phot. Coll., DO, nº 71.498).

CATHERINE ASDRACHA

Ainos : a) Côté nord des remparts, vue vers l'Ouest (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 72.28), b) Vue vers l'Est de l'intérieur des remparts ; ruines de l'église de Sainte-Sophie (Fatih camii) (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 72.31).

CATHERINE ASDRACHA

Ainos : a) Côté nord des remparts, extérieur : bloc en grès avec inscription détruite (The Byz. Phot. Coll., DO, nº 71.1130), b) Le monastère de Skalôtè en 1902 (Archives photographiques de Lambakis, nº 3431. Avec la courtoisie du Musée Byzantin d'Athènes).

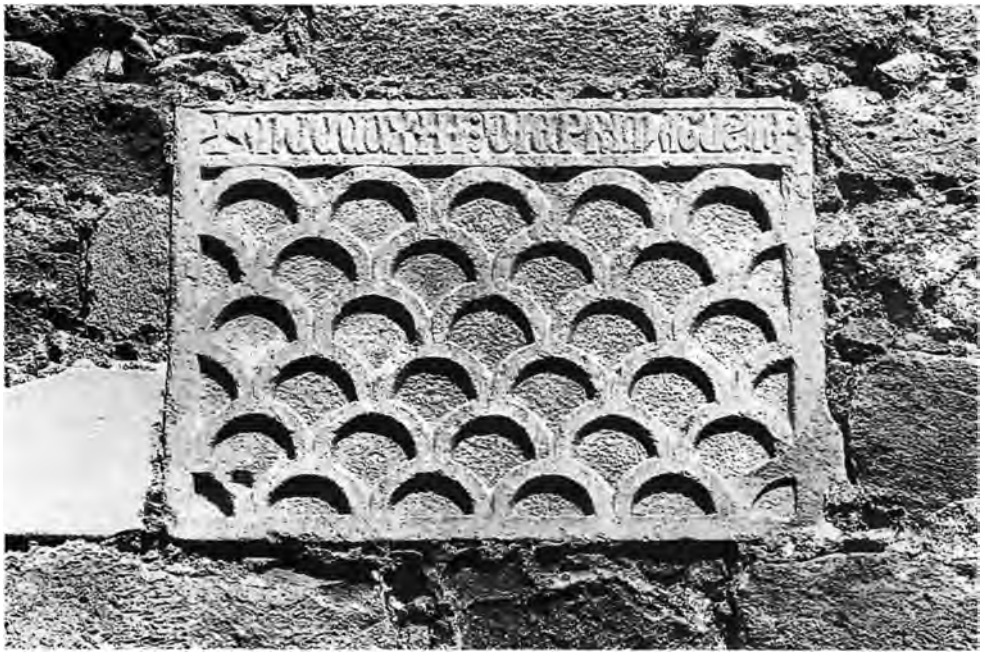
CATHERINE ASDRACHA

Ainos : a) Inscription sur cinq blocs. Reconstruction de l'enceinte de la ville, vers le dernier quart du XIIIe siècle (Collection G. Millet, Paris, EPHE, Section V, n° 2612 bis), b) Tour supportant jadis l'inscription précédente, état des lieux en 1972 (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 72.26).

CATHERINE ASDRACHA

Ainos : a) Inscription sur six blocs, illisible excepté la date. Reconstruction de l'enceinte de la ville (?), en 1284/1285 (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71.508), b) Inscription de fondation. Jean Libadarios et Manuel Ange, 1356 (?) (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71.1151).

CATHERINE ASDRACHA



Ainos : a) Inscription latine sur une plaque armoriée des Gattilusi, 1er mai 1382. Tour du côté sud des remparts (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71.1138), b) Inscription latine sur une plaque armoriée des Gattilusi, 1er août 1413. Détail de la Planche 112 a (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71.1141).

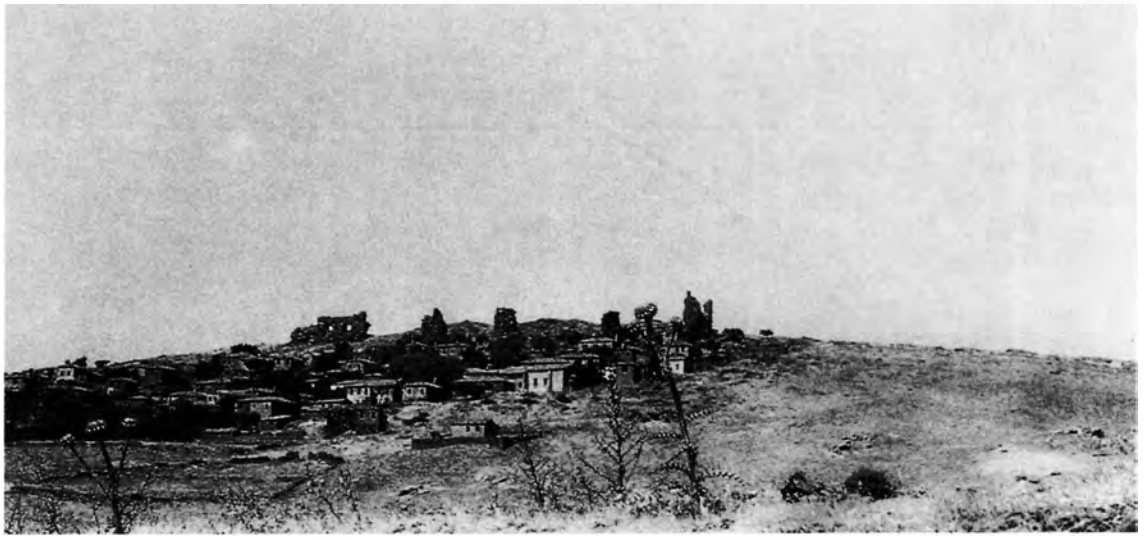
CATHERINE ASDRACHA

Ainos : a) Tour du côté sud des remparts vue du Sud-Est, avec l'inscription précédente (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71.1143), b) Fondation de l'église de Saint-Nicolas par Augoustarikès Kanavoutzès, en 1420/1421 (Archives photographiques de Lambakis, n° 3429. Avec la courtoisie du Musée Byzantin d'Athènes).

CATHERINE ASDRACHA

Ainos : a) «Maison» à l'extérieur de l'angle sud-ouest des murs, fragments de marbre en forme de croix au-dessus d'une porte (photographie de C. Mango, The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71.503), b) Fondation de l'église de Chrysopègè par Démètre Xénos, en 1422/1423 (Collection G. Millet, Paris, EPHE, Section V, n° 2614).

CATHERINE ASDRACHA



Imbros : a) Vue vers le Nord du village actuel de Kastro avec les ruines de la forteresse (toutes les photographies d'Imbros appartiennent à la Société d'Etudes sur les îles Imbros et Ténédos, qui siège à Thessalonique), b) Forteresse de Kastro: une partie du côté sud des murs vue de l'intérieur (photographie prise en 1989), c) Forteresse de Kastro: mur appartenant probablement à un bâtiment construit à l'intérieur, du côté de la mer (photographie prise en 1974).

Imbros, Forteresse de Palaiokastro : a) La partie nord de l'enceinte vue de la chapelle des Saints-Constantin et Hélène (photographie de 1989), b) Tour nord-est de l'enceinte.

CATHERINE ASDRACHA

Imbros : a) L'église de Sainte-Marina, à Kastro, ancienne église métropolitaine de l'île ; transformée actuellement en étable pour les colons Turcs emmenés d'Anatolie, b-c) Forteresse de Kastro : Inscription de Manuel Asanès Laskaris, 1441/1442, et côté nord-est de la tour est, avec l'inscription de Laskaris.

CATHERINE ASDRACHA

Imbros : a) Inscription postérieure sur la fontaine dite «de Nicéphore», b) La fontaine dite «de Nicéphore», construite avec des matériaux anciens, qui se trouve dans la cour de l'église de Sainte-Marina, à Kastro.

CATHERINE ASDRACHA

Imbros : a) La «Tour» (ὁ Πύργος), au sud du village de Schoinoudi, dans la partie sud-ouest de l'île, b) Stèle de Jean Laskaris Rontakènos, 1452/1453 (photographie prise par Eugénie Chalkia en 1977).

CATHERINE ASDRACHA

CATHERINE ASDRACHA

II

INSCRIPTIONS BYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE (VIIIe-XIe SIÈCLES)

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΟ ΔΕΛΤΙΟ, ΤΟΜΟΣ 44-46 (1989-1991): ΜΕΛΕΤΕΣ

ΑΘΗΝΑ 1996

INSCRIPTIONS BYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE (VIIIe-XIe SIÈCLES)

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE*

AINOS

Sur la ville d'Ainos, voir Asdracha, Les Rhodopes, pp. 120-124, 201 sq.; *eadem*, Inscriptions I, p. 251 (Pl. 97 a).

48. La fondation d'un monastère sous Anastase II et sa reconstruction postérieure (date de fondation: 713/714; date de l'inscription, après 755-756?) (Pl. 97 b)

Bloc de marbre blanc qui se trouvait dans la cour de la petite église byzantine de Pantobasilissa, située dans la forteresse d'Ainos, à demi-enfouie sous l'avant-cour d'une maison privée, et qui célébrait jusqu'en 1890 la Vierge, Reine de tous, le Samedi d'avant le Dimanche de St. Thomas. La pierre (architrave ?), brisée des deux cotés, pourrait encore avoir eu du côté droit une grande longueur, peut-être autant que ce qui était conservé. L'inscription est gravée dans un cartouche à queue d'aronde, laquelle porte une croix à branches égales et évasées, dans un cercle. Lambakis l'avait déjà vue en 1902 et elle se trouvait encore sur place au moment de la visite de Samothrakis. «32.155.36» (d'après Lambakis). Photographie appartenant à la «Collection chrétienne et byzantine» du Centre Georges Millet, Ecole Pratique des Hautes Etudes (EPHE), section V, nº d'inv. 2613 (2615).

Lambakis, Περιηγήσεις, pp. 20-21, nº 267; Samothrakis, Ἡ Αἶνος καί αἱ ἐκκλησίαι της, p. 33, nº 17; «cf.» Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, p. 121 (seule mention de l'église sans référence à l'inscription). Texte d'après la photographie de l'EPHE.

1. + Θ(εο)ῦ χάριτι ἰνδ(ικτιῶνος) ιβ΄ βασιλ(εύοντος) Ἀναστασίου συνέστη ἡ [μονὴ ταύτη παρὰ]
2. τοῦ ὁσίου π(ατ)ρὸς κ(αὶ) ἐπισκ(όπου) γεναμένου τῆς Μαρων(είας) Φιλ[ίππου?]- - -
3. ἐκ τούτου τοῦ μοναστ(ηρίου) Ἰωάννην τὸν αὐτοῦ μαθ[ητὴν]- - -
4. Ἰννοκεντίου, ἀνέκτισεν ἐκ θεμελίων τὴν μονὴν λ - - -

Signe d'abréviation: ᵓ (l. 1: ἰνδ ᵓ; l. 2: ἐπισκ ᵓ; Μαρων ᵓ; l. 3: μοναστ ᵓ).
Abréviations: *nomen sacrum*: Θυ, sans tilde (l. 1); πρ, *idem* (l. 2); ϗ = καί (l. 2).
Ligatures: τῆς (l. 2); ȣ=ου (l. 1-4); ννην (l. 3); νν, τηνμνην (l. 4).
Lettres superposées: ο μ (l. 3, 4).

L. 1. ἡ [μονὴ] τοῦ ὁσίου (Lambakis, Samothrakis).
L. 2. τῆς Μαρων Φι... (Lambakis, Samothrakis).
L. 4. Ἰννοκέντιον (Samothrakis).

* Suite de la publication in ΑΔ 43 (1988), Μελέτες, pp. 219-291.

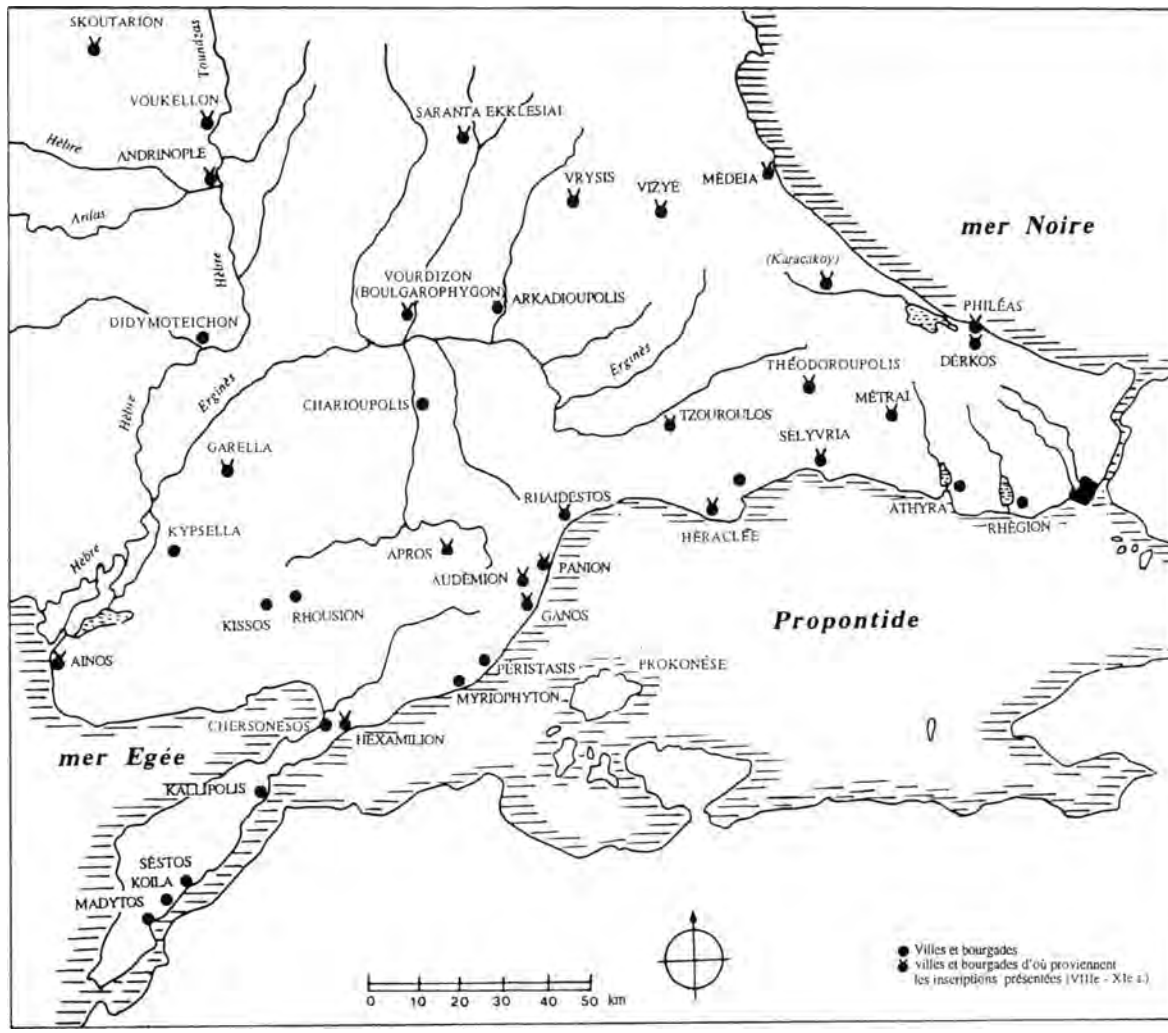


Fig. 1. Thrace orientale. Frontière ouest: le cours inférieur de l'Hèbre.

Lambakis (et d'après lui, Samothrakis) met des crochets droits tant à la résolution des abréviations qu'aux compléments des lacunes. Par ailleurs, il divise le texte en cinq lignes au lieu de quatre (voir la photo); Samothrakis donne un texte continu.

Par la grâce de Dieu, en une indiction 12, sous le règne d'Anastase, fut fondé ce [monastère par] le saint père qui fut évêque de Marôneia, Phil[ippe?] ... de ce monastère, Jean son élève ... d'Innocent, a restauré le monastère de fond en comble...

L. 1: ... ἰνδικτιῶνος ιβ' βασιλεύοντος Ἀναστασίου. L'hypothèse qu'il s'agirait d'Anastase Ier (491-518) étant sans doute exclue pour des raisons surtout paléographiques, nous optons pour le règne d'Anastase II (713-715), conformément aussi à l'avis des deux éditeurs précédents. Dans ce cas, l'indiction 12 correspond à l'année 713/714.

L. 2: τοῦ ὁσίου πατρός ... Φιλ[ίππου?]. Un évêque de Marôneia qui pourrait d'ailleurs être Philèmôn, Philotheos, Philaretos, etc., n'est pas connu à cette époque, pour laquelle la liste épiscopale de Marôneia présente une importante lacune entre 553 et 879 (Stamoulis, Ἀρχιερατικοί κατάλογοι, p. 134; Ph. Triarhis, Ὁ Νομός Ροδόπης χθές καί σήμερα, Ἀρχεῖον Θράκης 9 (1976), pp. 165-170). D'ailleurs, il est certain que le prélat mentionné était alors effectivement un archevêque, l'Eglise de Marôneia ayant été promue archevêché en 640 environ, qualité qu'elle a gardée jusqu'au XIIIe siècle (Laurent, Corpus, V/1, pp. 636-637).

RÉPARTITION CHRONOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DES INSCRIPTIONS

Localités	Siècles				Total	Dates
	VIIIe	IXe	Xe	XIe		
Ainos	48				1	48: 713/4; après 755-756?
Andrinople		73?	82 - 85	92 96? 100-	6	82: après 976-XIe s. 85: 986? 92: 1077, 1095? 100: XIe-XIIe s.
Apros			86? 90		2	90: 1064
Arkadioupolis	58 - *		84		2	58: VIIIe-Xe s. 84: 979/80? 991?
Ganochôra				91	1	91: 1077
Garella	59 - *				1	59: VIIIe-Xe s.
Héraclée		64 68 71 76 - *			4	64: 813. 68: 854. 71: *ca.* fin IXe s. 76: IXe-XIe s.
Hexamilion				97 - 98 -	2	97: 1081-1118? 98: XIe-XIIe?
Karacaköy				89	1	89: 1002?
Mèdeia	52 - 53 -				2	52: VIIIe-IXe s.? 53: VIIIe-IXe s.?
Panion	51 -	67 69 70 72? 77 - * 78 - *	80 87 - 88 -	93 94 95?	13	51: VIIIe-IXe s.? 67: après 824 - avant 829 ou 842-856? 69: 861/2. 70: 882. 77: IXe - XIe s. 78: IXe-XIe s. 80: 965. 87: Xe-XIe s. 88: Xe-XIe s.? 93: 1092
Philéas et Derkôn				101 -	1	101: XIe-XIIe s.
Rhaidestos	60 - *				1	60: VIIIe-Xe s.
Sèlyvria		65 66 74 -* 75 -*		99 -	5	65: 842-856. 66: après 842 - avant 856. 74: IXe-XIe s. 75: IXe - XIe s. 99: XIe-XIIe s.
Skoutarion	56 - *				1	56: VIIIe-Xe s.
Théodoroupolis	62 - *				1	62: VIIIe-Xe s.
Théodosioupolis	61 - *				1	61: VIIIe-Xe s.
Tzouroulos			81 83		2	81: 967/8. 83: 979/80? 991?
Vizyè	50 57-*		79		3	50: 769-775 ou 773/4? 57: VIIIe-Xe s. 79: 902/3-904.
Voukellon	55 - *				1	55: VIIIe-Xe s.
Vourdizon	54				1	54: avant 787
Vrysis	49				1	49: 741-751?
Localité incertaine	63				1	63: VIIIe-Xe s.
Total	16	15	11	12	54	

Note: Siècles: les chiffres renvoient aux numéros d'ordre des inscriptions.
- : et au siècle suivant.
-*: et aux siècles suivants.

La qualification ἐπίσκοπος, si la lecture est la bonne, est employée ici au sens d'ἀρχιερεύς, désignant simplement le degré de sacerdoce supérieur, au dessus du prêtre, voir Darrouzès, Regestes, I/V, nos 2069, 2181 Critique; cf. Asdracha, Inscriptions I, no 35, où c'est un métropolite qui est qualifié d'ἐπίσκοπος. Ceci dit, ce prélat aurait fondé un monastère que l'on ne peut pas identifier par les données existantes, dans un temps où Phil(ippe) n'était pas ou n'était plus à la tête de l'Eglise de Marôneia.

L. 3/4: En raison des lacunes que l'on a après les lignes 2 et 3, il est difficile de déceler un sens cohérent dans les lignes 3 et 4. Ainsi, on ne peut ni dire avec certitude que ce Jean fut un élève du prélat mentionné, ni saisir l'identité d'Innocent, et encore moins comprendre le sujet du verb ἀνέκτισεν. Ce qui est certain pourtant est que cette partie de l'inscription concerne l'histoire du monastère postérieurement à sa fondation, puisqu'elle parle de sa reconstruction de fond en comble, ce qui présuppose une destruction totale du couvent.

Les raisons de cette destruction devant être soit naturelles soit le résultat d'une attaque ennemie, on pense d'abord aux tremblements de terre dans cette région éprouvée souvent par les séismes. Or, on a pour l'année 755 la mention d'un séisme sans savoir le lieu de son action, tandis que le séisme de 756 s'est produit en Syrie et en Palestine (Grumel, Chronologie, p. 479). Il y a aussi le séisme survenu le 26 octobre 740, en Constantinople, Nicomédie et Nicée, qui affecta plusieurs villes et villages de Thrace et dont les secousses ont duré une année entière (Théophane, éd. De Boor, I, pp. 412, 6-16; Zônaras, III, pp. 263, 13-264, 15. Cf. Downey, Earthquakes, pp. 598-599; C. et B. Papazachos, Σεισμοί, p. 236).

Pourtant, l'hypothèse de la destruction du couvent à la suite d'une attaque ennemie reste, me semble-t-il, plus probable. En effet, parmi le grand nombre des invasions et incursions bulgares en Thrace durant tout le VIIIe siècle, on peut penser plus particulièrement à celle qui eut lieu en 755 ou 756, conduite par le Khan Kormisoš; celui-ci voulut ainsi protester contre la construction par Constantin V d'ouvrages de fortification tout le long de la frontière byzantino-bulgare et l'installation comme défenseurs de Syriens et d'Arméniens originaires de Théodosioupolis et de Mélitène. Les Bulgares déferlèrent en Thrace et, en pillant les bourgades, arrivèrent jusqu'aux Longs Murs de Constantinople d'où, après avoir été repoussés par l'empereur, retournèrent chez eux en emmenant de nombreux prisonniers (Théophane, éd. De Boor, I, p. 429, 19-22; Nicéphore, éd. Mango, § 73, 1-11. Cf. Zlatarski, Istorija, I/1, pp. 202-205; Runciman, First Bulgarian Empire, pp. 35-36; Beševliev, Die Feldzüge des Kaisers Konstantin V., p. 6).

Les sources ne mentionnent pas les noms des «villages» (χωρία) qui ont souffert de l'invasion ennemie; mais il est probable que l'espace pillé s'étendait jusqu'à la région d'Ainos (comme ce fut le cas plusieurs fois) et que c'est à ce moment-là qu'eut lieu la destruction du monastère qui d'ailleurs pourrait avoir été situé dans les environs de la ville (cf. Asdracha, Inscriptions I, nos 22 et 23).

VRYSIS

La bourgade byzantine de Vrysis, appelée ainsi à cause de la présence de nombreuses sources existant encore aujourd'hui (cf. Pralong, Remarques, p. 187; Samothrakis, Λεξικόν, s.v. Βρύσις), était située sur la route reliant Vizyè à Andrinople, en passant par l'emplacement de la ville tardive de Saranta-Ekklèsiai, à 25 km environ au sud-est de celle-ci (nom turc actuel de Vrysis, Pinarhisar, antérieurement Bunarhisar, qui n'est que la traduction du nom grec Φρούριον τῶν Πηγῶν, sous lequel était connue sa citadelle).

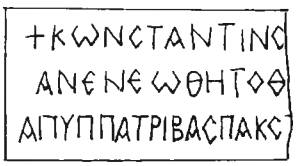
Dans les sources ecclésiastiques, on rencontre vers la fin de l'époque méso-byzantine deux toponymes différents, *Mikra* et *Mégalè* Vrysis, la première comme archevêché, la seconde comme évêché (voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 240-241, 286-287; cf. R. Janin, in DHGE 14, 1960, s.v. Brysis). Sur les vestiges encore visibles de la citadelle, construite sur une basse colline au pied

de Strandža, voir Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, Θρακικά 10 (1938), pp. 255-256; Pralong, Remarques, pp. 199-200, fig. 20-21 (photographies des ruines des trois tours restantes); Papazôtos, Ἀνίχνευση, pp. 548-549 et fig. 1 (Pl. 98 a).

49. Reconstruction d'un mur d'enceinte (?) sous le règne de Constantin [V] (date de l'inscription: 741-751?)

Bloc de pierre calcaire, brisé à droite, vu par Kalinka dans une maison privée de Bunarhisar en été 1896. «46.88.40»; hauteur des lettres: «8» (d'après le même éditeur).

Kalinka, Thrakien, col. 129-130 (fac-similé).



+ Κωνσταντίνο[υ βασιλεύοντος]
ἀνενεώθη τὸ θ[ωρακεῖον ὑπὸ τοῦ]
3. ἀπ(ὸ) ὑπ(άτων) πατρι(κίου) β(ασιλικοῦ) α[=πρωτο] σπα(θαρίου) κ(αὶ) στ[ρατηγοῦ Θράκης]- - -

On remarquera les formes archaïques rhomboïdes de Ω, Σ, E, Θ (celui-ci également sous la forme arrondie), qui sont à rapprocher de l'inscription ci-dessous, n° 64.

L. 2. ἀνενεώθη το θ[εῖον παλάτιον? ... (Kalinka).

L. 3. ἀπ(...) ὑπ(...) πατρὶ βασ(ιλικ...) Πακ(...) σ[τ... (Kalinka).

L. 2/3. Τὸ θ [εῖον τοῦτο παλάτιον δι' ἐμοῦ...] ἀπ(ὸ) ὑπ(άτων) πατρι(κίου) βασ(ιλικοῦ)... (restitution d'A. Heisenberg in Kalinka, Thrakien, col. 207).

A été reconstruit le [θωρακεῖον] sous le règne de Constantin [par] l'ex-consul, patrice, protospathaire impérial et [stratège de Thrace]...

L. 1/2: Κωνσταντίνου [βασιλεύοντος] ἀνενεώθη. Le verbe passif rend obligatoire la restitution du nom Constantin au génitif et non pas au nominatif, auquel cas le verbe serait transitif, ἀνενέωσεν. En outre, la formule du début, même mutilée, est la formule tout à fait ordinaire des inscriptions de fondation. Quant à se décider de quel Constantin il s'agit (évidemment un empereur), il faut prendre en considération, en premier lieu, les dignités mentionnées à la troisième ligne, plus que l'aspect paléographique de l'inscription (en l'occurrence la forme archaïsante des lettres). En effet, le protospathaire n'étant pas attesté comme dignité avant 718, tout au plus depuis 692 (voir plus bas), on a déjà un *terminus post quem*, et on est donc en plein VIIIe siècle, avec deux Constantin possibles, le V et le VI du nom. Il ne faut pas à mon avis aller jusqu'à Constantin VII, au Xe siècle, époque à laquelle le consul, hypatos, disparaît en tant que dignité pour être remplacé par l'hypatos, qui exerce alors une fonction (voir ci-dessous).

En ce qui concerne la préférence en faveur de Constantin V (741-751, régnant seul), ce Constantin me semble plus acceptable comme l'empereur de l'inscription. En effet, il est possible de rapprocher cette inscription de l'inscription ci-dessous (n° 50), qui concerne la reconstruction d'un pont, situé probablement sur une route militaire allant d'Arkadioupolis à Vizyè, l'ouvrage ayant été fait sous Constantin V et ses fils. Or c'est à peu près de la même région, entre Vizyè et Saranta Ekklèsiai, que doit provenir l'inscription de Vrysis, si elle ne provient pas de la bourgade elle-même. Nous pouvons donc supposer que les deux inscriptions sont des vestiges des travaux entrepris sous Constantin V près de la frontière byzantino-bulgare, tant pour contenir les attaques en-

nemies que pour faciliter le passage des armées byzantines pendant les expéditions répétées de l'empereur contre la Bulgarie.

Enfin, une restitution Κωνσταντίνου [καὶ Λέοντος] qui nous mènerait à la période pendant laquelle Léon IV était coempereur (751-775), ne me paraît pas possible car elle exigerait la préposition ἐπὶ au début de la première ligne. On pourrait certes penser à Κωνσταντίνου [καὶ Λέοντος βασιλευόντων]; pourtant ce serait jongler trop avec les hypothèses.

L. 2: ἀνενεώθη τὸ θ[ωρακεῖον]. On ne peut pas voir dans le mot commençant par un θ (si la lecture est la bonne) le divin palais que restitue Kalinka. Il faut y voir plutôt un ouvrage d'utilité militaire, le mot devant être suivi par la préposition ὑπὸ (ou παρά, διὰ) τοῦ, plus le nom du restaurateur. Celui-ci pourrait d'ailleurs figurer à la fin de l'inscription. La restitution θωρακεῖον (ou θωράκιον) dans ce cas là me semble plus appropriée dans la mesure du possible; il s'agirait ici d'un mur appartenant à une œuvre de défense, peut-être à la forteresse même de Vrysis, puisque le mot est employé plus souvent à l'architecture militaire (voir Orlandos - Travlos, Λεξικόν, s.v. θωράκειον καὶ θωρακεῖον, qui citent Souïdas, s.v. θωρακεῖον = τὸ τεῖχος; cf. Dictionnaire méthodique, II, p. 20 et note 17). Cf. dans un contexte analogue, les mots προτείχισμα, παρατειχίον, relevant de l'architecture militaire, in Ševčenko, The Inscription of Justin II's Time, pp. 3-4; cf. aussi διατείχισμα in Théophane Cont., p. 899, 1, mot correspondant au θριγκίον, employé par Skylitzès dans le récit du même événement (voir ci-dessous).

L'ouvrage devait avoir été important, ce que manifeste la mention de l'empereur et du stratège de Thrace (selon toute probabilité) sur l'inscription. Certes, on pourrait aussi penser à θριγκίον, petit mur de clôture en petites pierres ou en bois (cf. Skylitzès, éd. Thurn, p. 219, 27; voir Orlandos - Travlos, Λεξικόν, s.v. θριγκίον; Dictionnaire méthodique, II, p. 20 et note 27), mais la première restitution nous semble être la bonne.

L. 3: ἀπὸ ὑπάτων. La dignité sénatoriale de l'ex-consul honoraire était en cours de dévaluation pendant le VIIIe siècle, période déjà assez éloignée de l'époque florissante du consulat ordinaire (disparu en 541) et peu avant l'abolition par Léon VI de certaines dispositions le concernant. Dès le début du VIIe siècle, le consulat honoraire avait perdu une grande partie de son importance, venant après au moins trois titres nouveaux, voire cumulé avec eux sur la même personne, ce qui est précisément le cas de notre dignitaire.

Sur la première période surtout, voir Ch. Courtois, Exconsul, Observations sur l'histoire du consulat à l'époque byzantine, BZ 19 (1940), pp. 37-58. Pour un aperçu général, voir Guilland, Recherches, II, pp. 44-67 (avec liste prosopographique). Cf. Oikonomidès, Listes, p. 296.

L. 3: πατρικίου. Sur cette dignité qui, avec le protopatrikios à sa tête jusqu'à ce même VIIIe siècle, continuait d'être considérée comme la plus haute catégorie des sénateurs, voir la bibliographie in Oikonomidès, *ibid.*, pp. 294-295 et note 40. Quelques-unes des études de la grande série de Guilland sur les patrices ont été reprises in Recherches, II, pp. 132-202, tandis que la plupart d'entre elles ont été publiées in *idem*, Titres et fonctions, n^{os} VII-XIV.

L. 3: βασιλικοῦ πρωτοσπαθαρίου. Remplissant tout d'abord une fonction par son service à la tête de l'ordre des spathaires qui faisaient partie de la garde impériale, le protospathaire est attesté comme dignité en 718 (Théophane, éd. De Boor, I, p. 398, 7), si ce n'est déjà en 692 (Dölger, Regesten, n° 259). Au VIIIe siècle notamment, il constituait un titre nobiliaire assez élevé, attribué à un grand nombre des fonctionnaires civils et surtout militaires, dont la plupart furent des stratèges. L'adjectif de βασιλικὸς à côté du protospathaire, rattache en outre ce dernier à la personne de l'empereur, mais il ne faut pas le confondre avec le protospathaire (ou katepanô) des impériaux (ἐπὶ τῶν βασιλικῶν), qui, lui, est une fonction (militaire) et non pas une dignité. Voir Guilland, Recherches, II, pp. 99-131 (avec liste prosopographique), notamment pp. 99-100, 112-113; cf. Bréhier, Institutions, pp. 109, 113.

Les sceaux des protospathaires se comptent par milliers, dont ceux des protospathaires impé-

riaux – sur lesquels figure souvent aussi la fonction du stratège – constituent une quantité non négligeable; voir, à titre d'exemple, Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, I, pp. 204-209, qui concernent spécialement la Thrace (VIIIe-XIe siècles); cf. *ibid.*, pp. 68-70. Le titre de protospathaire tombe en désuétude après la fin du XIe siècle, tandis que le protospathaire impérial disparaît, ne laissant des traces dans Pseudo-Kodinos (Traité des Offices, éd. Verpeaux).

L. 3: και στ[ρατηγοῦ Θρᾴκης]. Nouvellement créé (679-680), le thème de Thrace, puisque c'est de cela qu'il s'agit, s'étendait depuis la muraille d'Anastase, à l'est, jusqu'à une ligne laissant Andrinople dans le thème de Macédoine, à l'ouest; au sud, il avait accès à la mer de la Propontide jusqu'à l'est de Rhaidestos, tandis que, au nord, il côtoyait la frontière byzantino-bulgare, englobant les villes de la côte occidentale de la mer Noire jusqu'au cap Aimonion (l'actuel Emine, en Bulgarie). Voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 224-226 (avec la bibliographie y afférente).

Le nom de ce haut fonctionnaire d'ordre militaire qui avait effectué les travaux de reconstruction devait figurer soit à la deuxième ligne soit à la fin de la troisième. Parmi les nombreux sceaux dont on dispose des protospathaires impériaux et stratèges de Thrace, relativement peu appartiennent au VIIIe siècle, la plupart datant du IXe/Xe siècle; quelques-uns seulement portent en outre la dignité de patrice, encore moins celle d'ex-consul. Cette dernière d'ailleurs figure rarement sur les sceaux de l'époque. On se contentera donc de mentionner trois patrices, protospathaires impériaux et stratèges de Thrace: Michel, au VIIIe/IXe siècle (Schlumberger, Sigillographie, p. 730, n° 4,1); Vardanès, fin VIIIe-début IXe siècle (Zacos - Veglery, Lead Seals, 1/2, n° 1750 A); et un anonyme, à la deuxième moitié du VIIIe siècle (Zacos - Veglery, *ibid.*, 1/3, n° 3225; Cheynet - Morrisson - Seibt, Collection Seyrig, n° 200 (reproduction du même sceau). Ajoutons la remarque de Seibt (Die Bleisiegel, pp. 80-81), selon laquelle nous ne disposons pas pour l'instant de sceaux datant de la période du règne exclusif de Constantin V, ni de celle de Léon IV (775-780); au contraire, il y en a qui datent du règne commun des deux empereurs (751-775), et de ces sceaux l'un est le dernier mentionné ci-dessus.

Enfin, au risque de se lancer dans des suppositions hasardeuses, mentionnons Théophylacte, appelé Iconiate (d'Ikonion), patrice, protospathaire et stratège de Thrace sous le règne justement de Constantin V, qui fut l'un des 19 hauts dignitaires («archontes») tombés en disgrâce, promenés en ignominie dans l'hippodrome, peut-être en août 766 (indiction 4, selon Théophane, éd. De Boor, p. 438, 2-14; Nicéphore, éd. Mango, § 83, 14) et accusés de crime de lèse-majesté par l'empereur sur fond de la querelle des images (voir Guilland, Titres et fonctions, n° IX, p. 325). Serait-ce Théophylacte, bien sûr avant son exil et pendant son service en Thrace, le personnage qui devrait figurer sur notre inscription? Le fait qu'il n'est qualifié ni d'ex-consul ni de βασιλικὸς (protospathaire) dans ces sources ne constituerait pas ici un élément décisif, si l'on disposait d'autres données supplémentaires. Faute de cela, nous pouvons simplement retenir le nom de Théophylacte comme une tentante hypothèse de travail.

VIZYÈ – SARANTA EKKLÈSIAI

Pour un aperçu général de l'histoire byzantine de Vizyè (actuel nom turc, Vize), ancienne ville du territoire de la tribu thrace d'Astoi, située sur une colline au pied de la montagne du Petit Aimos (Strandža, Küçük Balkan), près des sources de la rivière Erginès, voir Lakidis, Ἱστορία Βιζύης καί Μηδείας, pp. 28-44; Samothrakis, Λεξικόν, s.v. Βιζύη; S. Iôannidis, Ἱστορία τῆς Βιζύης Ἀνατολικῆς Θράκης, Athènes 1954, ΑΘΓΛΘ, n° 33. Sur la citadelle de la ville, voir Škorpil, Arheologičeski beležki, pp. 238-239; cf. Pralong, Remarques, pp. 195-198. Bibliographie générale in Anastasiou, Βιβλιογραφία, s.v. Βιζύης καὶ Μηδείας (Pl. 98 b).

Sur l'histoire de son archevêché pendant l'époque méso-byzantine, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 230-231, 277-279.

Pour un aperçu général de la région de Saranta Ekklèsiai, celle-ci bourgade byzantine au nom tardif (Kırk-Kilise, Kırklareli, en turc), située au pied de la même montagne, à l'est d'Andrinople, voir Mélissènos Christodoulos, Περιγραφή ἱστοριογεωγραφική τῆς ἐπαρχίας Σαράντα Ἐκκλησιῶν, Athènes 1881; Samothrakis, Λεξικόν, s.v. Σαράντα Ἐκκλησίαι.

50. Région de Vizyè-Saranta Ekklèsiai. Restauration d'un pont sous Constantin V et ses fils (769-775 ou 773/774?) (Pl. 99 a-b)

Autel réutilisé ou piedestal de marbre de l'époque impériale, endommagé dans sa partie inférieure; la cassure a affecté les deux inscriptions, à savoir l'inscription latine originelle occupant le devant, et l'inscription byzantine, gravée sur le côté gauche du piedestal. Provenant de la région de Vizyè-Saranta Ekklèsiai, la pierre a été vue par C. Mango et I. Ševčenko dans la cour du Musée d'Andrinople, en août 1971; n° d'inv. 1808. Elle n'était plus exposée au moment de ma visite, en mai 1990.

Dimensions de la pierre: «71.55 (du devant en dessous de la moulure).46». Dimensions de l'inscription byzantine: «43.42»; hauteur des lettres: «1,5-3» (d'après Mango - Ševčenko). Photographie de Mango et estampage, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n^{os} 71.605 et 71.265.1 respectivement (les mêmes que celles de l'édition Mango - Ševčenko).

Taslıklıoğlu, Trakya, II, pp. 15-31, fig. 16-17 (photographies de la pierre et de l'inscription latine; fig. 18 (estampage de l'inscription byzantine). L'éditeur, ayant mal compris l'inscription, se lance dans un long exposé sur l'histoire de l'iconoclasme (pp. 17-31); C. Mango et I. Ševčenko, Three Inscriptions of the Reigns of Anastasius I and Constantine V, BZ 65/2 (1972), pp. 384-393, pl. IX-X, fig. 6 et 7 (photographie et estampage). Texte d'après l'édition des Mango - Ševčenko, en ajoutant l'accentuation et en fermant quelques crochets droits, selon les principes d'édition imposées par L. Robert (cf. La Carie, p. 9), mais surtout d'après les mêmes photo et estampage, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n^{os} 71.605 et 71.265.1 respectivement.

+ Ἀνεκενίσθη εἱ γέφ[υ-
ρ]α αὕτη ἐπὶ Κωνσταντ(ίνου)
κ(αὶ) Λέοντος τῶν αἰωνίων
4. αὐγούστων κοσμωσυ-
[σ]τά(των) δεσπ(οτῶν) κ(αὶ) θ(ε)ωκυβερν(ή)-
τ(ων) μεγάλων βασιλέων ἡ-
μῶν κ(αὶ) Χριστοφόρου κ(αὶ) Νι-
8. [κ]ηφόρου τῶν εὐτυχεσ-
[τ]ά̣τ(ων) [εἰς] αἰόνια ἔτη καισσά-
ρ(ων) σὺν Νικήτᾳ τῷ ἐπιφανεσ-
[τ]άτῳ νοβελησίμῳ κ(αὶ) Ἀνθ[ί-
12. μῳ τῷ] ..... ε - - -
- -

Α Ε C ω

Abréviations: τᾳ = -τάτων, σπᾳ = -σποτῶν (l. 5); κᾳ = καὶ (l. 5, 7, 11).

L. 1. Leg. ἀνεκαινίσθη ἡ.

L. 4/5. Versions κοσμω- et θεω- au lieu de κοσμο- et θεο-: cf. κοσμωπόθητος, θ(ε)ώστεπτ(οι), attestées comme variantes et citées par Mango - Ševčenko, *ibid.*, p. 385.

L. 9. Leg. αἰώνια.

Ce pont a été restauré sous Constantin et Léon les éternels augustes, les seigneurs qui assurent l'Unité de l'Univers et nos grands empereurs guidés par Dieu ; et (sous) Christophore et Nicéphore les plus heureux césars pour l'éternité, avec Nicétas le plus illustre novélissime, et Anthime, le ...

Le commentaire des Mango - Ševčenko étant très exhaustif (*ibid.*, pp. 385-393), je me bornerai ici à résumer sa partie géographique et prosopographique, en y ajoutant pourtant quelques remarques :

L. 1/2 : ἀνεκαινίσθη ἡ γέφυρα αὕτη. Les éditeurs émettent l'hypothèse que ce pont était situé sur une route menant d'Arkadioupolis à Vizyè et de là à Lithosôria, un endroit (τόπος) sis à Zagoria ou Zagora, en Bulgarie orientale, près de la frontière byzantino-bulgare (là-dessus, cf. Zlatarski, Istorija, I/1, pp. 180, 232 et note 1 ; Tafel, De Via Egnatia, pp. 47-48). Ce serait une partie de la route empruntée par Constantin V pendant sa campagne contre les Bulgares (Théophane, éd. De Boor, p. 447, 21-23), qui se déroula probablement en deux expéditions entreprises séparément, en 774 et en 775 (voir Runciman, First Bulgarian Empire, pp. 41-43 ; Beševliev, Die Feldzüge des Kaisers Konstantin V., pp. 15-17).

Selon les éditeurs, cette route serait une branche de la Via Egnatia conduisant vers la Bulgarie. Cependant, à mon avis, on serait plus près de la réalité en admettant qu'il s'agit là d'une route transversale, une extension non pas de la Via Egnatia mais bel et bien de la route terrestre diagonale des Balkans, le «carskij păt» ou «păt moravskij», en slave (cf. Jireček, Die Heerstrasse, p. 75), qui reliait Constantinople à l'Europe centrale, à travers les villes principales de l'Europe du Sud-Est. En fait, Arkadioupolis était l'une des stations de cette voie, dite Royale, après Sèlyvria – où elle rencontrait la Via Egnatia – et Tzouroulos, en partant de Constantinople, et avant Boulgarophygon, Nikitza et Andrinople, en direction de nord-ouest. Rappelons que le voyageur moderne pouvait suivre un itinéraire conduisant d'Arkadioupolis à Vrysis, située entre Saranta Ekklèsiai et Vizyè, à savoir dans la région concernée par notre inscription (cf. Viquesnel, Voyage, II, pp. 285-286).

Le trajet de la Via Egnatia se dessinait beaucoup plus au sud : venant de Bèra, près des embouchures de l'Hèbre, il longeait la côte nord de la Propontide après Kypsella et Rhaidestos, et ne passait pas par Arkadioupolis, tandis que ses extensions vers le nord rencontraient, elles, la route royale (voir Tafel, De Via Egnatia, pp. 57-58 ; Asdracha, Les Rhodopes, pp. 30-31, 37-38 ; cf. Karassos, Ἀνατολική Θράκη, pp. 31-33 et carte n° 1).

L. 2/3 : Κωνσταντίνου καὶ Λέοντος. Il s'agit de Constantin V (741-775) et de Léon IV, coempereur après la Pentecôte (6 juin) de 751 (Théophane, éd. De Boor, I, p. 426, 27-29 ; Nicéphore, éd. Mango, § 70, 1-2).

L. 7/10 : Χριστοφόρου καὶ Νικηφόρου... καισάρων. Premier et deuxième fils de Constantin et d'Eudocie, Christophore et Nicéphore ont été honorés du titre de césar par Constantin, le 2 avril 769 (Théophane, *ibid.*, pp. 443, 30-444, 4 ; Nicéphore, *ibid.*, § 87, 1-5). Sur la phrase ambiguë εἰς αἰώνια ἔτη καισάρων (l. 9/10), aux hypothèses émises par les deux éditeurs (p. 390), je voudrais en ajouter une autre, à savoir que αἰώνια ἔτη peuvent renvoyer à la formule πολλὰ τὰ ἔτη des acclamations (εὐφημίαι) adressées aux empereurs et aux membres de la famille impériale (Constantin Porphyrogénète, De Cerimoniis, éd. Vogt, I, ch. 71, 72, 78 sq.) ; incorporées de bonne heure à la liturgie orthodoxe, ces acclamations ont concerné aussi par la suite le patriarche, suivi plus tard par le métropolite et l'évêque (voir Gouillard, Synodikon, pp. 92-95 ; cf. Vergôtis, Λεξικό, s.v. πολυχρονισμός). Sur la dignité supérieure de césar, voir aussi Guilland, Recherches, II, pp. 23-43, notamment, p. 26 ; Oikonomidès, Listes, p. 293.

L. 10/12 : σὺν Νικήτᾳ... καὶ Ἀνθίμῳ. Troisième et quatrième fils de Constantin V et d'Eudocie, Nicétas et Anthime ont reçu de Constantin le titre de novélissime, Nicétas le jour (2 avril 769) où ses deux frères aînés ont été faits césars, et Anthime avant la mort de son père en septembre 775

(Théophane, éd. De Boor, I, p. 444, 5-6; p. 450, 2). Sur la dignité de novélissime, voir aussi Oikonomidès, Listes, p. 293).

L. 3-6, 8-9, 10-11: αἰωνίων αὐγούστων, κοσμοσυστάτων, θεοκυβερνήτων, μεγάλων βασιλέων, εὐτυχεστάτων, ἐπιφανεστάτῳ. Sur toutes ces formules de la titulature, surtout impériale, voir Mango - Ševčenko, pp. 386-390 et 392-393. Cf. Rösch, Ὄνομα βασιλείας, pp. 34-35, 47. Voir infra, n° 90.

L. 5: δεσποτῶν. Nous ajoutons – si besoin est – qu'il est évident que le mot *despote* est ici synonyme de *basileus* et qu'il signifie le maître, le seigneur, n'ayant rien à voir avec le titre nobiliaire de despote, créé en 1163 par Manuel Ier Comnène pour son futur gendre, Béla-Alexis (voir Ostrogorsky, Urum-despotes, pp. 449-451; Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, pp. 262-263).

Quant au contenu des quelques lignes disparues qui terminaient l'inscription en donnant aussi la date, nous pouvons remarquer que dans cette liste des fils des souverains régnants ne pouvait sûrement figurer leur plus jeune fils, Eudocime, qui ne reçut le titre de novélissime que plus tard, sous le règne de son demi-frère, Léon IV (775-780), qui d'ailleurs figure sur l'inscription comme coempereur (ci-dessus, l. 3). Voir Théophane, éd. De Boor, p. 450, 1.

La date: Selon Mango - Ševčenko (p. 391), la restauration de ce pont devrait se situer soit entre 769, date de l'attribution des titres nobiliaires aux fils de Constantin V, Christophore, Nicéphore et Nicétas, et 775, date de la dernière expédition de l'empereur contre les Bulgares et limite *ante quem* de l'attribution de son titre à Anthime; soit, en 773/774, date d'une autre grande campagne que Constantin entreprit contre le Khan Telerig, et pendant laquelle les Byzantins remportèrent une victoire écrasante à Lithosôria (Théophane, éd. De Boor, p. 447, 23; cf. Zlatarski, Istorija, I/1, pp. 232-234; Beševliev, Die Feldzüge des Kaisers Konstantin V., pp. 15-17).

PANION

La ville de Panion (ou Panidon (τό), Panidos, Panados, ἡ), située sur la côte nord de la Propontide, près de l'actuel Barbaros, au sud-ouest de Rhaidestos, était connue sous ce nom au moins depuis le Ier siècle av. J.-C. et appartenait, paraît-t-il, au territoire de l'ancienne Bisanthè (Robert, Villes de Chersonèse, pp. 54-56; cf. Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, pp. 87-88; Loukopoulou, La Thrace Propontique, p. 213). Ville solidement fortifiée pendant l'époque byzantine, elle fut d'abord le premier évêché d'Héraclée avant de céder sa place à Théodoroupolis, au début du Xe siècle. Sur son siège ecclésiastique et les titulaires de celui-ci, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 248-249 et note 136; pp. 293-294.

Plusieurs inscriptions de Panion, appartenant à des époques différentes, furent encastrées dans les murs de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn, construite, selon Papadopoulos-Kerameus, aux frais de son diacre Hiéroclée, tandis que d'autres, avec de pierres diverses, furent transportées dans le Musée de Rhaidestos. D'ailleurs, A. Dumont, lors de sa visite à Panion, en 1868, avait compté au moins treize églises byzantines, transformées alors en simples chapelles (voir *idem*, Rapport, p. 484; repris dans Dumont - Homolle, Mélanges, p. 227).

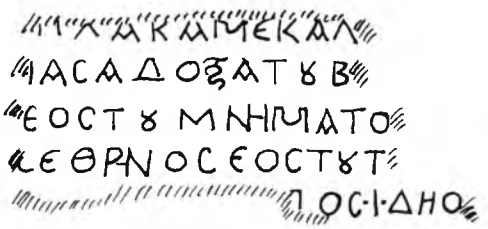
En outre, E. Kalinka (Thrakien, col. 117-118), qui visita la ville en 1896, mentionna le grand nombre d'inscriptions qu'il avait vu éparpillées dans plusieurs églises. Ajoutons que le Syllogue Philologique Hellénique de Constantinople possédait plusieurs copies incomplètes d'inscriptions qui sont restées inédites faute d'estampages.

51. Fragment d'épitaphe (VIIIe-IXe s.?)

Fragment de pierre tombale, encastré dans le pavement du narthex de l'église de l'Entrée au

Temple (Εἰσόδια) de la Vierge. L'inscription fut relevée par Papadopoulos-Kerameus en 1885. «45.58».

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, pp. 95-96, nº 36, pl. III, nº 5 (estampage); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 414, nº 86ᵛ). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



- - - πλάκα μὲ καλ[ύπτει] - - -
- - - πᾶσα δόξα τοῦ β[ίου] - - -
- - - ἕος τοῦ μνήματο[ς] - - -
4. - - - σε θρῆνος ἕος τοῦ τ[άφου?] - - -
- - - [ὅ]πος ἴδῃ ὁ [Κύριος, ὁ Θεός?] - - -

Ligatures: ϒ=ου (l. 2-4), νη (l. 3), ρην (l. 4).

L. 3, 4. Leg. ἕως.

L. 5. Leg. [ὅ]πως?

Notons les deux formes de M, qui abandonne en général les lignes courbes pour des lignes plus anguleuses, à partir du IXe siècle, voir Moutsopoulos, Morphologie, p. 61.

... une plaque me couvre .../... toute la gloire du monde .../... jusqu'au tombeau .../... lamentation jusqu' [à la tombe?] .../... pour que [le Seigneur, Dieu?] voie ...

L'inscription étant très mutilée, on ne peut pas la restituer sous sa forme métrique qui, semble-t-il, s'appuie sur l'accent et non sur la prosodie.

L. 1: ... πλάκα μὲ καλύπτει. Notons la version du grec moderne πλάκα qui a remplacé le nominatif πλάξ.

L. 2: ...πᾶσα δόξα τοῦ βίου. On peut penser à l'aoriste β΄ d'un verbe comme ἐκλείπω devant ou après les mots restés, i.e. ἐξέλιπε πᾶσα δόξα τοῦ βίου.

L. 3: ... ἕως τοῦ μνήματος. Le mot μνῆμα, en usage dans les épitaphes de l'époque chrétienne loin derrière des mots comme θήκη, σωρός, μημόριον, ou κοιμητήριον, commence à se rencontrer plus souvent dans les épitaphes postérieures. Cf. Bees, Peloponnes, p. 38.

L. 4: ... ἕως τοῦ τάφου. La restitution τάφος ne serait pas incompatible avec la présence du mot μνῆμα dans la même épitaphe, bien que l'exemple soit plutôt rare.

MÈDEIA

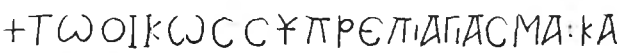
Sur la ville de Mèdeia, voir la notice introduisant l'inscription nº 21, in Asdracha, Inscriptions I, p. 249 (Pl. 99 c).

52. Citation biblique dans l'église du monastère rupestre de Mèdeia (VIIIe-IXe s.?)

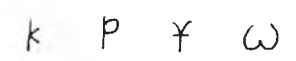
Inscription peinte, parcourant la base de la conque de l'abside de Ἱερὸν Βῆμα, à l'eglise rupestre de Mèdeia, qui fut consacrée au nom de Saint-Nicolas en 1856, après avoir été déterrée et restaurée par la population grecque, en 1854-1856. L'inscription était visible dans sa partie gauche en 1961, la fin de la partie droite ayant été mutilée. Hauteur des lettres: «11». Au dessous d'elle s'élevait une croix gemmée aux hastes renflées et entourée d'une «mandorla», à la place qu'allait occuper, dans la plupart des cas, la figure de la Sainte Vierge après le triomphe de l'Orthodoxie

(voir infra, n° 99). Deux traits diagonaux partaient du milieu de la croix vers la périphérie, le tout symbolisant sans doute la Transfiguration du Christ.

Eyice, Trakya'da, pp. 342-343, fig. 40 et 42 (fac-similés); *idem*, in Eyice - Thierry, Le monastère de Midye, p. 55, fig. 13 (même fac-similé). Cf. le schéma des peintures absidales, *ibid.*, fig. 12. Texte continu d'après le fac-similé d'Eyice corrigé par nous.



1. + Τῷ οἴκῳ σου πρέπι ἁγίασμα, K<α>(ύρι)ε, ἰς μ[ακρότητα ἡμερῶν]



L'éditeur ne donnant aucune transcription, nous ne savons pas s'il a mal copié l'inscription, confondant le C avec le O et le E, ou simplement s'il n'a pas voulu ou su restituer les lettres éventuellement mutilées.

Abréviation du *nomen sacrum* sans tilde: Κε.

Leg. πρέπει... εἰς.

– σσυ (Eyice) au lieu de σου.

– σις (Eyice) au lieu de ε, ις.

Il est digne que Ta maison soit sanctifiée, Seigneur, aux siècles des siècles.

Il s'agit de la citation partielle du psaume 92(93), 5: τὰ μαρτύριά σου ἐπιστώθησαν σφόδρα· τῷ οἴκῳ σου πρέπει ἁγίασμα, Κύριε, εἰς μακρότητα ἡμερῶν. Celle-ci se trouve dans plusieurs églises, à l'emplacement occupé habituellement par notre inscription. Etant une citation ecclésiastique, elle est diachronique comme le prouvent les exemples datés, qui s'échelonnent de l'époque chrétienne jusqu'à nos jours. Cf. Dagron - Feissel, Cilicie, p. 55, petite liste de la même citation, à laquelle nous ajoutons, entre autres, les cas du Katholikon de Hosios Loukas (voir Schultz - Barnsley, Saint Luke of Stiris, p. 58, pl. 50) et celui de la basilique de Saint-Achilleios, sur la petite île homonyme du lac «Petite Prespa» (voir Moutsopoulos, Ἅγιος Ἀχίλλειος, pp. 142-147; *idem*, Ἡ βασιλική τοῦ Ἁγίου Ἀχιλλείου, I, σ. [229], pl. 15, fig. 1). Voir infra, n° 99 (XIe-XIIe s.).

Selon Nicole Thierry (in Eyice - Thierry, Le monastère de Midye, pp. 63-76; simple mention d'Eyice, Les monuments byzantins, p. 301), quoique les éléments architecturaux et le décor sculptural de cet ensemble rupestre font pencher pour l'époque justinienne quant à sa datation, il semble que sa construction ait été faite en deux étapes. Toujours selon Thierry, c'est dans la deuxième phase que l'inscription absidale ainsi que la croix qui la surmonte devraient être datées, à savoir du IXe siècle «et vraisemblablement de l'époque iconoclaste».

Cependant, il me semble que l'auteur n'a pas raison de faire un rapprochement entre la croix de Mèdeia et la grande croix sur fond or, placée sur une base en marches d'escalier, de l'église de Sainte-Irène (Ἁγία Εἰρήνη ἡ Παλαιά) de Constantinople, dans le but d'argumenter son hypothèse de datation; il suffit de regarder les images de ces deux croix pour se rendre compte qu'elles ne se ressemblent pas (voir Grabar, L'iconoclasme byzantin, p. 153 et fig. 88, qui situe la croix de Sainte-Irène au règne de Léon III, après 732). La croix de l'abside de Mèdeia peut aussi bien appartenir à l'étape justinienne du sanctuaire – ce qui serait absolument conforme aux éléments architecturaux et décoratifs de l'abside et à la présence d'un synthronon – qu'à l'époque de l'iconoclasme, qui reprend le symbole de la croix de la tradition chrétienne pour remplacer les icônes et les représentations anthropomorphiques en général (cf. Grabar, L'iconoclasme byzantin, pp. 146-155; Belting, Bild und Kult, pp. 177-178).

Quoi qu'il en soit, étant donné que le sanctuaire de Mèdeia semble avoir été très fréquenté aux Xe-XIe siècles, la croix de l'abside ne ferait pas partie de celles qui, dans la même place, furent remplacées par l'image de la Vierge après 843; tel fut le cas, p.ex., de l'église de Sainte-Sophie de Thessalonique et de celle de la Dormition à Nicée (détruite en 1922). Il est vrai que les défenseurs de l'Orthodoxie ont pris soin de ménager les iconoclastes pour les gagner plutôt que les exaspérer; du reste, le signe de la croix jouissait d'un consentement général auprès du peuple byzantin (cf. Dvornik, The Patriarch Photius, p. 97; Pelekanidis, Bemerkungen, pp. 31-40, avec la bibliographie concernant la Platytéra de Sainte-Sophie de Thessalonique).

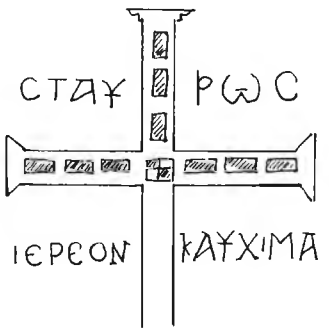
La date. D'après ce qui a été dit, l'inscription examinée peut bien se situer au VIIIe ou surtout au IXe siècle, ce qui serait aussi conforme à ses caractéristiques paléographiques, i.e. la grande ressemblance des lettres avec celles attribuées au IXe siècle (voir Moutsopoulos, Morphologie, p. 77, pl. 3).

Ajoutons enfin qu'en 1968/1969, les salles rupestres du sanctuaire étaient dans un état d'abandon total, les restaurations faites par les Grecs en 1854-1856 ruinées, et le site envahi par la végétation une fois de plus (voir Thierry, in Le monastère de Midye, p. 76).

53. Mèdeia. Inscription à la gloire de la Croix, dans l'église rupestre de Mèdeia (VIIIe-IXe s.?)

Inscription peinte de part et d'autre d'une croix gemmée aux hastes renflées, sur la paroi gauche latérale de l'abside de l'église de Saint-Nicolas (voir inscription précédente, nº 52).

Eyice, Trakya'da, p. 343, fig. 41 (fac-similé); *idem*, in Eyice - Thierry, Le monastère de Midye, p. 56, fig. 14 (même fac-similé).



1. Σταυρὼς
2. ἱερέον καύχιμα

κ ϒ (ω)

Leg. Σταυρὸς ἱερέων καύχημα.

A noter le ι, presque suspendu entre le X et le M, totalement similaire au ι de l'inscription précédente.

Croix, orgueil des prêtres.

Cette formule est à rapprocher des formules liturgiques qui glorifient la croix, surtout pendant les cinq fêtes instituées en son honneur par l'Eglise Orthodoxe, dont celle du 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Croix, i.e.: ἐξαποστειλάριον: Σταυρὸς ... βασιλέων τὸ κραταίωμα· Σταυρὸς πιστῶν τὸ στήριγμα· Σταυρὸς ἀγγέλων ἡ δόξα καὶ τῶν δαιμόνων τὸ τραῦμα, etc., voir Μηναῖον τοῦ Σεπτεμβρίου, Athènes 1905, p. 100; pp. 93-102; et aussi, l'un des 16 acrostiches de la Παρακλητική: Καύχημα πιστῶν σταυρός ἐστιν καὶ κλέος. Voir la description en détail de la fête de l'Exaltation de la Croix, in Constantin Porphyrogénète, De Cerimoniis, éd. Vogt, ch. 31(22); cf.

Sirarpie der Nersessian, La «fête de l'Exaltation de la Croix», pp. 109-112; voir en général et pour la bibliographie, G. Gratséas et G. Bekatôros, in ΘΗΕ, s.v. σταυρός, notamment, col. 424-439.

La date. Le rapprochement entre l'inscription examinée et l'inscription précédente (n° 52), provenant aussi de l'abside de la même église, révèle un tel point de ressemblance qu'on dirait qu'elles sont l'œuvre d'une seule main et qu'elles sont contemporaines. En ajoutant les raisons évoquées dans le commentaire ci-dessus, on peut dater la présente inscription également du VIIIe ou surtout du IXe siècle.

COLONNES – BORNES DES VILLES (VIIIe-Xe s.)

Dans l'édition des inscriptions de Thrace occidentale (Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, pp. 263-264, n° 18), nous avons compris la colonne de Didymotheichon et exposé les arguments permettant d'étayer l'hypothèse que la série des colonnes trouvées dans les ruines de la Grande basilique de Pliska (Bulgarie) ou dans ses environs était en fait constituée par les bornes des villes-forteresses de Thrace, transportées en Bulgarie en guise de *spolia* de guerre, par Krum ou/et par Syméon. Presque toutes portent le mot de *kastron*, suivi du nom d'une ville de la Thrace orientale, à l'exception de celles qui portent le nom de Mesembria et de Sôzopolis, villes de la mer Noire et, bien sûr de Didymoteichon, ville de la Thrace occidentale. Elles sont environ une douzaine, plus une dizaine d'autres, mutilées, sur lesquelles seules quelques lettres subsistent du nom de la ville et/ou du mot *kastron*. Enfin, deux ou trois autres inscriptions portent le mot πόλεμος, suivi sur l'une d'elles d'un nom qui désignerait la ville de Serrès, en Macédoine orientale: πόλεμος τῆς Σέρας (voir C. Jireček, Archäologische Fragmente aus Bulgarien, AEM 10 (1886), p. 194; Škorpil, Inschriften, p. 188, n° 44; Uspenskij, Kolonny, pp. 173-189, pl. XLII; Kalinka, Denkmäler, col. 116-118, n^{os} 122-123; Škorpil, Nadpisi, pp. 189-195, pl. I; Beševliev, Inschriften, pp. 177-186, n^{os} 16-33, fig. 55-70; *idem*, Nadpisi, pp. 31-33, 141-151, n^{os} 16-40, fig. 79-101).

En ce qui concerne les colonnes des villes de la Thrace orientale, les noms qui y figurent vont de Voukellon et de Skoutarion, près d'Andrinople, jusqu'à Theodoroupolis, près des murs d'Anastase, en passant par Rhaidestos, Arkadioupolis et Vizyè. C'est exactement la région de Thrace envahie par Krum en 812-813, et par Syméon en 913-914 et en 923-924, bien que les prétentions des deux Bulgares envers Byzance fussent radicalement différentes (Théophane, éd. De Boor, I, pp. 497-499; Théophane Contin., pp. 216, 614-617, 817 sq., Skylitzès, éd. Thurn, pp. 6, 13, 116-117; Scriptor incertus, pp. 344-347; Zônaras, III, pp. 314-316 (invasion de Krum); Théophane Contin., pp. 386-387, 389, 401-405, 701, 717, 855, 880-900 sq.; Skylitzès, éd. Thurn, pp. 201-203, 218-219; AASS, Nov. IV, 1925, pp. 692-705 (invasions de Syméon); cf. Asdracha, La Thrace orientale, pp. 274-275).

En rapprochant les noms des villes-forteresses, gravés sur les colonnes, de ceux mentionnés dans les sources, nous constatons que seuls les noms d'Arkadioupolis, Vizyè et Rhaidestos figurent dans les deux séries, si nous nous limitons aux restitutions plus ou moins satisfaisantes. Ainsi, la plupart des noms sur les colonnes conservées, les *kastra* de Vourdizon, Voukellon, Skoutarion, Garella, Théodoroupolis et Théodosioupolis ne figurent pas dans les sources; celles-ci mentionnent par contre d'autres villes thraces, telles que Règion, Athyra, Sèlyvria, Daonion, Héraclée, Panion, Apros (Aspros), Hexamilion, et surtout Andrinople, absentes des colonnes. Ces villes pourtant auraient probablement figuré sur les colonnes mutilées ou même désignées comme perdues, comme c'est le cas de Théodoroupolis et de Théodosioupolis.

Remarquons que les noms cités dans les chroniqueurs le sont surtout à propos des invasions de Krum, des vastes déportations de population en Bulgarie et du pillage des richesses de Thrace. Quant à la guerre autrement plus grave de Syméon, qui engloba un territoire s'étendant jusqu'à la

Serbie, les sources insistent plutôt sur les négociations entre le tsar Bulgare d'une part et l'empereur Romain Ier Lécapène et le patriarche Nicolas Ier Mystikos de l'autre, mentionnant en particulier, à propos de la Thrace, la dévastation de la proche banlieue de Constantinople et la destruction par le feu des palais de Pègôn. Seule ville citée dans les deux cas: Andrinople, prise plus d'une fois par les Bulgares (en 813, en 914 et en 923). Vizyè ne s'y trouve pas, mais on sait de la Vie de Sainte Marie la Jeune que la ville fut prise par Syméon en 922 (voir infra, nos 57 et 79).

Quoi qu'il en soit, il n'est pas sérieux de prétendre que, bien que les colonnes examinées aient été transportées de Thrace lors des campagnes de Krum, elles le furent avant d'être gravées, que les inscriptions furent gravées sur place (à Pliska) en même temps et par le même lapicide, en vue de célébrer les victoires du Khan, et qu'elles furent enfin élevées pour cette raison dans quelque allée «triomphale», devant le palais de Pliska (: Škorpil, Nadpisi, p. 194; cf. Beševliev, Nadpisi, p. 33). Il est vrai que par ce raisonnement, on résout la question du matériel utilisé, étant donné que le marbre est plus facile à trouver en Thrace, en face de Proconèse, qu'au délà des Balkans... D'ailleurs, comme remarque Zlatarski (Istorija, I/1, p. 431), le matériel utilisé pour les inscriptions protobulgares était surtout la pierre calcaire et le granit.

En outre, on ne peut pas expédier le problème des croix qui figurent devant toutes les inscriptions des colonnes, à une époque bien antérieure à la christianisation des Bulgares – à supposer toutefois que les colonnes soient bien d'origine protobulgare –, en soutenant qu'elles furent gravées par ledit lapicide pour montrer qu'il s'agissait des villes chrétiennes (: Škorpil, Nadpisi, p. 194); ou encore en disant, tout en admettant la différence des formes et des dimensions des croix, qu'elles auraient été ajoutées après la Christianisation, lors du réemploi des colonnes comme matériel de construction dans la Grande basilique de Pliska (: Zlatarski, Istorija, I/1, p. 431); ou, enfin, qu'elles seraient un signe symbolique de la victoire (: Beševliev, Nadpisi, p. 76). Uspenskij, quant à lui, avait escamoté ce problème, en situant le moment de la fabrication des colonnes, bien que simultanément et par le même lapicide, à l'époque de Syméon, entre 923 et 924 (Kolonny, pp. 174, 188).

Après toutes ces complications, revenons plutôt au simple bon sens. Ces colonnes n'ont pas été nécessairement fabriquées en même temps ni gravées par le même artisan. Quoi de plus naturel que d'y voir des bornes de villes-forteresses, quand on sait que l'on se trouve dans une région dont les villes ou bourgades sont situées au nord près de la frontière byzantino-bulgare, tandis qu'au sud, elle constitue les environs et la proche banlieue de Constantinople? C'était une région hautement fortifiée et les sources mentionnées ci-dessus ne manquent pas d'employer le mot *kastron* toutes les fois qu'elles se réfèrent à ces villes et à ces bourgs.

En ce qui concerne la ressemblance paléographique de ces inscriptions avec les inscriptions protobulgares, elle ne prouve absolument rien et n'est pas étonnante du tout, puisque les deux groupes – en langue grecque tous deux – appartiennent *grosso modo* à la même époque; on a déjà rapproché l'inscription protobulgare de Philippes (837) de l'inscription de Sisinès, d'Héraclée (813), voir Ševčenko, Sisinnios, pp. 566-567. Qui plus est, la forme du K sur les inscriptions des colonnes, qui d'après Zlatarski (Istorija, I/1, p. 431), est la seule lettre qui diffère du K des inscriptions protobulgares, est une indication de plus allant dans le sens de notre propos: le K avec la barre verticale détachée est une forme commune tant dans les manuscrits que sur les inscriptions des IXe-Xe siècles (voir Mango, St. Mary the Younger, p. 13, note 14; cf. Schreiner, Überlegungen, pp. 52-54). Ce K se rencontre aussi sur les inscriptions latines; de même, la forme du P rapproche par sa petite barre latérale de la lettre R latine (cf. Beševliev, Nadpisi, p. 39 et note 135).

Bref, ces colonnes-bornes, me semble-t-il, furent enlevées de leurs places lors des sacs des cités thraces par Krum ou/et par Syméon et transportées en Bulgarie pour y être exposées en guise de trophées (cf. Théophane Contin., p. 614, 14: ... καὶ ἄραντες σκῦλα πολλὰ ᾤχοντο). Sur ce dernier point seulement, je rejoins en quelque sorte les conclusions des éditeurs précédents. De toute fa-

çon, Kalinka et Jireček penchaient aussi pour l'origine thrace des colonnes (voir Kalinka, Denkmäler, col. 115).

Je crois en outre que la plupart d'entre elles furent transportées lors des invasions de Krum plutôt que de Syméon, si l'on peut voir un rapport quelconque entre ces transports et les déportations effectuées par Krum des populations entières avec tous leurs biens, en Bulgarie: p.ex., la déportation des habitants de Développement (mer Noire) avec leur évêque en 812; celle des habitants d'Andrinople, dont les parents du futur empereur Basile Ier et lui-même, nouveau-né, avec leur métropolite, Manuel, en 813; celle des populations rurales avec leurs troupeaux de la montagne de Ganos et de la région d'Arkadioupolis au delà de la rivière Erginès, avant et après la prise d'Andrinople, etc.

Installées probablement au nord du Danube, ces gens avaient pu vivre dans une colonie autogouvernée, appelée «Macédoine», du nom du thème de Macédoine, en Thrace orientale, dont Andrinople fut la capitale et d'où étaient originaires la majorité des déportés (voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 274-275, avec mention des sources; cf. Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, p. 265). C'est d'ailleurs parmi ces populations que furent recrutés les auteurs grecs des inscriptions protobulgares (cf. Beševliev, Nadpisi, pp. 44-46).

Après ces réflexions concernant l'ensemble du problème, je me contente de présenter celles des colonnes où le nom de la ville est plus ou moins lisible à côté du mot *kastron*; j'ajoute qu'étant donné qu'elles sont conservées dans les musées bulgares, j'ai pu les examiner presque toutes, contrairement à ce qui s'est passé en Turquie avec les autres inscriptions de Thrace (voir Asdracha, Inscriptions I, p. 221).

54. Borne de Vourdizon (avant 787) (Pl. 100 a)

Colonne de marbre. Hauteur: «180»; diamètre: «48»; hauteur des lettres: «4-11». Croix en relief, à gauche de la première ligne. Découverte dans les ruines de la Grande basilique de Pliska, transportée et conservée un certain temps à Šumen, elle se trouve actuellement au Musée archéologique de Sofia (n° d'inv. 363).

Kanitz, Donau-Bulgarien, III, p. 242 (= 255²-256); C. Jireček, in AEM 10 (1886), p. 194; Škorpil, Inschriften, p. 188, n° 44 (copie); H. et K. Škorpil, Altbulgarische Inschriften, AEM 19 (1896), p. 237, n° 1 (fac-similé); (Th.I. Uspenskij, in IRAIK 6 (1901), p. 439); Uspenskij, Kolonny, p. 176, n° 13, pl. 42, 13 (fac-similé); Kalinka, Denkmäler, col. 117-118, n° 123; Škorpil, Nadpisi, p. 192, n° 9, pl. I, 8 (fac-similé); Beševliev, Inschriften, p. 179, n° 20, fig. 60 (estampage); *idem*, Nadpisi, pp. 142-143, n° 20. fig. 85 (estampage).

1. + Κάστρον
2. Βουρδίζου

Ligature: ϐ = ου.

A noter la ressemblance du P au R latin et, comme règle générale valable pour toutes ces inscriptions, les grandes dimensions des lettres, habituelles d'ailleurs dans le cas des bornes, cf. infra, n° 73.

La forteresse de Vourdizon.

L'une des stations sur l'ancienne «route royale» des Balkans qui reliait Constantinople à Singi-

dunum (Βελέγραδα, Beograd, Belgrade), sur le Danube, la place forte de Vourdizon (actuellement, Baba-Eski) était située entre Nikè-Nikitza et Arkadioupolis, à 26 km environ au sud-est d'Andrinople. Son nom ancien que l'on rencontre sous diverses formes dans la Tabula Peutingeriana (éd. Weber, VII 4: Burtizo), dans l'Itinerarium Antonini (= Jireček, Die Heerstrasse, p. 164: Burtudizo, Burdidizo), chez Procope (Περί κτισμάτων, éd. Haury, p. 147, 28: Βουρτούδγιζ) devait céder la place au nom de Boulgarophygon, probablement après une victoire remportée sur les Bulgares par Constantin V, en 755/756 (voir Beševliev, Die Feldzüge des Kaisers Konstantin V., pp. 6-7; cf. Dujčev, Proučvanija, pp. 160-161).

Le fait est que la ville est mentionée sous son nouvel nom comme evêché d'Andrinople dans les listes épiscopales du concile de Nicée, en 787 et depuis lors sur des listes ultérieures. Cette date donc (787) est celle qu'il faut retenir comme *terminus ante quem* de la construction de la borne examinée.

De toute façon, il semble que le vieux nom ait continué encore son petit bout de chemin, puisqu'on le trouve pour la dernière fois sur une inscription protobulgare de l'époque du Khan Malamir (831-836), avec la même qualification de *kastron*. La forteresse fut probablement prise ou au moins attaquée par Krum en 813, mais les sources ne le mentionnent pas explicitement. Voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 264-265 et note 212 (sources et bibliographie); cf. Samothrakis, Λεξικόν, s.v. Βουρτουδιζός.

55. Borne de Voukellon (VIIIe-Xe s.)

Colonne de marbre. Hauteur: «107»; diamètre: «42»; hauteur des lettres: «8-9». Trouvée près du village actuel d'Isbul, elle fut déposée au Musée archéologique de Šumen (n° d'inv. 153).

Škorpil, Nadpisi, p. 192, n° 13, pl. I, 12 (fac-similé); Beševliev, Inschriften, p. 185, n° 30, fig. 68 (estampage); *idem*, Nadpisi, p. 147, n° 30, fig. 93 (estampage).

1. [+ Κάστρον]
2. Βουκέλ[λου]

A remarquer l'écriture analytique de ου par rapport à la ligature ȣ des inscriptions n^{os} 54 et 56.

L. 2. Βούκελ[λον] (Škorpil); Βουκέλ[ου] (Beševliev). Les deux λ alternent avec un seul λ dans les différentes sources. Nous adoptons la version avec deux λ des Notitiae Episcopatuum.

La forteresse de Voukellon.

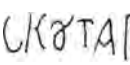
Situé à une distance de 18 km environ au nord d'Andrinople (ruines près du village dénommé en bulgare Fikel (en turc, Fikla), sur la rive droite du fleuve Toundža, Voukellon et sa forteresse jumelle Provaton, à l'est de celle-ci, furent deux bastions essentiels sur la route militaire reliant Andrinople à Yambolis (Angelov, Linii, p. 231 et note 5; Tăpkova-Zaïmova, Les voies romaines, pp. 167-168) (Pl. 100 b). Incorporés dans le système de défense d'Andrinople, ils jouent un rôle important pendant les guerres byzantino-bulgares du VIIIe siècle et continuent d'être mentionnés, bien que rarement, jusqu'au XIVe siècle (Théophane, éd. De Boor, p. 467, 6-11; Ansbert, Historia, éd. Chroust, p. 53). Cantacuzène notamment s'y réfère à propos des combats byzantino-bulgares de 1328 et de la guerre civile, en 1344, en les qualifiant de πόλισμα ou de φρούριον (I, pp. 324-329; II, pp. 485-486).

Promu évêché d'Andrinople au IXe siècle (plus tard que Provaton), Voukellon se maintient dans ce rang jusqu'au XVe siècle (voir Asdracha, Le Thrace orientale, pp. 262, 300; *eadem*, Les Rhodopes, p. 148).

56. Borne de Skoutarion (VIIIe-Xe s.) (Pl. 101 a)

Fragment de colonne de marbre. «95.35»; hauteur des lettres: «6-10». Découvert au nord de la Grande basilique de Pliska, il se trouve actuellement au Musée archéologique de Sofia (n° d'inv. 646).

Uspenskij, Kolonny, pp. 178-179, n° 19, pl. 42, 18 (fac-similé); Škorpil, Nadpisi, p. 192, n° 12, pl. I, 11 (fac-similé); Beševliev, Inschriften, p. 185, n° 31, fig. 69 (estampage); *idem*, Nadpisi, p. 148, n° 31, fig. 94 (estampage).



1. [+ Κάστρον]
2. Σκουταρ[ίου]

Ligature: ϒ = ου.

A remarquer la forme du P, pareille au R latin, cf. supra, n° 54.

L. 1. [πόλεμος] (Uspenskij).

L. 2. Σκουτάρ[εως] (Uspenskij, Škorpil); [Σκουταρίου] (Beševliev, Nadpisi); pourtant, il ne doit pas y avoir restitution, puisque le nom est conservé dans sa plus grande partie, ainsi qu'il figure d'ailleurs dans la précédente édition de Beševliev (Inschriften, p. 185).

Forteresse de Skoutarion.

Situé, d'après Anne Comnène (éd. Leib, II, pp. 203, 28-204), à une distance de 18 stadioi d'Andrinople, Skoutarion fait partie d'une série de *kastra* qui devaient assumer la défense de cette ville et, en général, constituer la deuxième ligne de défense de la frontière byzantino-bulgare. Des différentes identifications proposées, la plus vraisemblable reste celle de Jireček (Die Heerstrasse, p. 73; Pătuvanija, p. 759) qui situait Skoutarion à l'emplacement du village de Skutare, en turc, Üsküdar (aujourd'hui Štit, dans la région de Svilengrad, en Bulgarie); cf. Beševliev, Nadpisi, p. 148.

Quoique tout près l'Andrinople, au nord-ouest de celle-ci, son évêché appartenait à la métropole de Philippoupolis, dont la plupart des suffragants étaient situés aussi aux environs d'Andrinople (voir Asdracha, Les Rhodopes, pp. 155-156 et note 2). Le siège figure dans les Notices depuis le Xe jusqu'au XIIe siècle (Darrouzès, Notitiae, n^{os} 7, 587; 9, 458; 10, 545; 13, 595).

57. Borne de Vizyè (VIIIe-Xe s.) (Pl. 101 b)

Fragment de colonne de marbre. Hauteur: «101»; diamètre: «46»; hauteur des lettres: «8». Découvert dans le cimetière turc du village de Dolni Ildžik (actuellement, Ilija Blăskov), dans la région de Šumen, il se trouve maintenant au Musée archéologique de Sofia (n° d'inv. 647).

Škorpil, Inschriften, p. 188, n° 44 (copie); Uspenskij, Kolonny, p. 176, n° 10, pl. 42, 10; Kalinka, Denkmäler, col. 116, n° 122 (fac-similé); Škorpil, Nadpisi, pp. 191-192, n° 7, pl. I, 6 (fac-similé); Beševliev, Inschriften, p. 184, n° 27, fig. 65 (estampage); *idem*, Nadpisi, p. 146, n° 27, fig. 90 (estampage).

1. [+ Κάστρον]
2. Βιζύης

Forteresse de Vizyè.

Vizyè constitue l'un des trois cas des *kastra* qui figurent sur les bornes conservées et dont le nom est aussi méntionné dans les sources, à propos des invasions bulgares (voir infra, n^{os} 58 et 60)

(Pl. 101 c). Mais, à l'encontre de ce qui s'est passé avec les villes de Thrace brûlées par Krum en 813, Vizyè fut livrée aux flammes non pas par Syméon, dont il s'agit ici, mais par ses habitants qui prirent la fuite devant lui en 922, voir AASS, Nov. IV, 1925, p. 700 D/E: ... Ἔνθεν τοι καὶ οἱ τὴν Βιζύην οἰκοῦντες, μὴ δυνάμενοι πλέον ἐν ταύτῃ μένειν, πενταετίαν ὅλην πολιορκούμενοι, καιροῦ τυχόντες ἐπιτηδείου, τὴν πόλιν καταλιπόντες ᾤχοντο, πυρὶ τὰς οἰκίας πάσας κατατεφρώσαντες·... (ce que Mango attribue à tort, comme ressort de ce passage, à Syméon: St. Mary the Younger, p. 12). Le tsar bulgare se contenta de démolir de fond en comble ceux des murs de la ville qui n'avaient pas été brûlés et de transformer les églises, seuls bâtiments à avoir été épargnés des flammes, en dépôts, maisons et écuries pour son armée (habitude d'ailleurs encore pratiquée jusqu'à nos jours, voire dans la région examinée ici...). Quant à la terre (calcinée), il donna l'ordre de la faire labourer et semer (AASS, *ibid.*, p. 701 A). Cf. Zlatarski (Istorija, I/1, p. 433 et note 2); l'auteur interprète d'une manière persuasive la phrase du texte πενταετίαν ὅλην πολιορκούμενοι [les habitants de Vizyè]: il conçoit le participe πολιορκούμενοι dans le sens plus général d'«être en difficulté, à l'étroit», puisque en aucun cas Syméon n'a assiégé la ville pendant cinq ans. A l'instar de ce qu'il fera à Andrinople par la suite (Skylitzès, éd. Turn, p. 218, 94-97), Syméon plaça à Vizyè une garnison, «εἰς φυλακὴν τοῦ τείχους»... (AASS, *ibid.*, pp. 701 C -.702 A) et s'en alla pour installer d'autres corps de garde dans les autres villes de Thrace qu'il avait occupées. Les habitants de Vizyè n'ont pu rentrer dans leur ville qu'après cinq ans, c'est-à-dire, après la paix définitive, conclue entre Romain Ier Lécapène et Pierre, le successeur de Syméon (927). Vizyè, ainsi que les autres villes de Thrace, avaient été entre temps complètement rasées, sur ordre de Pierre par les soldats bulgares rentrant dans leur pays (AASS, *ibid.*, pp. 701 A, 702 A-E; Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον, pp. 298-300. Cf. Balasčev, Novyja dannyja, pp. 205-210; Uspenskij, Kolonny, pp. 187-188; Dvornik, Quelques données, pp. 39-43; *idem*, Les Slaves, Byzance et Rome, p. 303 sq.).

Pour la bibliographie concernant la ville et son archevêché, devenu métropole au XIVe siècle, voir supra, n° 50.

58. Borne d'Arkadioupolis (VIIIe-Xe s.) (Pl. 102 a)

Moitié d'une colonne de marbre fendue en deux. «130. 32»; hauteur des lettres: «0,082-0,102 m». Trouvée dans la nef de la Grande basilique de Pliska, elle est exposée actuellement au Musée archéologique de Sofia (n° d'inv. 645).

Uspenskij, Kolonny, p. 174, n° 1, pl. 42, 1 (photo et fac-similé); Škorpil, Nadpisi, p. 192, n° 8, pl. I, 7 (fac-similé); Beševliev, Inschriften, p. 183, n° 26, fig. 64 (estampage); *idem*, Nadpisi, p. 146, n° 26, fig. 89 (estampage).

1. + Κάστρ[ον]
2. Ἀρκαδι[ουπόλεως]

A remarquer le K avec la barre verticale détachée, ainsi que le P semblable au R latin, deux traits que l'on voit dans toutes les inscriptions de ce groupe.

Forteresse d'Arkadioupolis.

La ville (l'ancienne Vergoulè de Tabula Peutingeriana (éd. Weber, VII 4) et de l'Itinerarium Antonini (= Jireček, Die Heerstrasse, p. 164), l'actuelle Lüleburgaz) est mentionnée notamment à propos de l'invasion de Krum en Thrace, en 813. C'est en arrivant à Arkadioupolis et traversant la rivière Règinas (Erginès) que 30.000 Bulgares «ὁλοσίδηροι» réduisirent en captivité, selon les

chroniqueurs, 50.000 personnes, des familles entières, avec tous leurs biens meubles et leurs troupeaux. Ils les obligèrent même à construire un pont en bois pour traverser la rivière, qui avait entre temps débordé en raison de fortes pluies (Scriptor incertus, pp. 346-347, 8; Théophane Contin., pp. 616, 5-617, 9. Cf. Zlatarski, Istorija, I/1, pp. 278-279). Bien qu'il ne faille pas prendre à la lettre les chiffres mentionnés, ces prisonniers ne constituaient qu'une partie de la population emmenée en Bulgarie en ce moment.

Sur les ruines de la muraille d'Arkadioupolis dont la construction doit remonter au Ve siècle, voir Papazôtos, 'Ανίχνευση, pp. 552-553 et fig. 7 (Pl. 102 b).

Sur l'évolution de l'archevêché d'Arkadioupolis, qui est passé au rang de métropole au XIIe siècle, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 231-232 et 279-280 (avec éléments de bibliographie). Un monastère féminin d'Arkadioupolis, dit τῆς Καχλακίνης, est mentionné dans la Vie de sainte Marie la Jeune, AASS, Nov. IV, 1925, p. 698 D.

59. Borne de Garella (VIIIe-Xe s.)

Colonne de marbre, endommagée dans la partie supérieure. Hauteur: «140»; diamètre: «59»; hauteur des lettres: «0,075-0,10m». Découverte dans le cimetière turc du village actuel de Stojan Mihaïlovski, près de Pliska, elle fut déposée au Musée de cette dernière ville (n° d'inv. 212).

V. Beševliev, Eine neue protobulgarische Inschrift, Studia Serdicensia, II, 1940, pp. 97-98 (photographie); *idem*, Inschriften, pp. 182-183, n° 25, fig. 63 (estampage); *idem*, Nadpisi, p. 145, n° 25, fig. 88 (estampage).

1. + Κάστ[ρον]
2. Γαριάλα[ς]

Forteresse de Gariala.

L'emplacement de ce *kastron* pourrait être entre Apros et Rhaidestos, plus près d'Apros auquel Cantacuzène, l'associe presque immanquablement (I, pp. 123, 17; 136, 4; 138, 23; cf. Grégoras, II, p. 229), en le qualifiant de πόλις. Une dernière identification plus sûre sans doute le rapprocherait du village postérieur de Harala, situé au nord-est de Kypsela (en turc, Ipsala), voir Papazôtos, 'Ανίχνευση, p. 555. Son nom se présente sous des versions diverses: Γάρελ(λ)α, -έλης / έλων / -ιάλων, Γαρέλλα (Pl. 102 c - 103 a).

Sur son siège ecclésiastique, archevêché depuis le VIIIe siècle, métropole au XIVe siècle, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 239-240, 286.

Il est très probable que Garella fut prise et brûlée par Krum en même temps qu'Apros, mentionné, lui, dans les sources narratives à ce propos (Scriptor incertus, p. 345, 6-9): ... ἀνῆλθον [les Bulgares] εἰς τόν Ἄπρον, κάστρον ὄν καὶ αὐτό· καὶ καταστρέψαντες καὶ τοῦτο καὶ ἐμπυρίσαντες, καὶ ἕτερα πλεῖστα κάστρα,... εἰσῆλθον εἰς τὰ ὄρη τοῦ Γάνου...; (cf. Théophane Contin., p. 615, 5-7). Il existait probablement un πετῖτον de Garella (voir infra, n° 101), où se trouvait peut-être le proasteion appelé Varzachanion, attribué au monastère de Lavra dans un chrysobulle d'Alexis Ier Comnène, en 1104 (Actes de Lavra, I, p. 292, 3; voir p. 291).

60. Borne de Rhaidestos (VIIIe-Xe s.)

Colonne de marbre. Hauteur: «362»; diamètre: «46»; hauteur des lettres: «4-11». Trouvée peut-être dans les ruines de la Grande basilique de Pliska, elle est actuellement exposée dans l'église de Quarante martyrs, à Tărnovo.

C. Jireček, in AEM 10 (1886), p. 194; Škorpil, Inschriften, p. 188, n° 44 (copie); Uspenskij,

Kolonny, p. 177, n° 16, pl. 42, 15 (fac-similé); (Kalinka, Denkmäler, col. 116, n° 122); Škorpil, Nadpisi, p. 191, n° 4, pl. I, 4; (M. Apostolidis, in Θρακικά 15 (1941), p. 393); Beševliev, Inschriften, p. 181, n° 22, fig. 62 (estampage); *idem*, Nadpisi, p. 144, n° 22, fig. 87 (estampage).

1. + Κάστρον
2. Ρεδεστοῦ

L. 2. Leg. Ραιδεστοῦ.

Forteresse de Rhaidestos.

Il s'agit du troisième cas (pour les deux autres, voir supra, n^{os} 57 et 58), où le nom de la ville reporté sur la borne figure aussi dans les sources narratives de cette époque. Prise pendant l'invasion de Krum, en 813, Rhaidestos fut complètement détruite et vit toutes ses maisons brûlées et sa population massacrée (Scriptor incertus, p. 345, 2-4; Théophane Contin., pp. 614, 3-615, 2).

Evêché de la métropole d'Héraclée dès la notice 1 (l'ancienne notice valable jusqu'au IXe siècle), ce port principal de la Propontide pour le commerce de blé, vit son importance accroître, surtout à partir du XIe siècle (cf. Asdracha, La Thrace orientale, p. 248 et notes 133-135: mentions de la ville dans les sources et bibliographie; J.-Cl. Cheynet, E. Malamut, C. Morrisson, Prix et salaires, Réalités byzantines, n° 3, Paris 1991, pp. 361-363; P. Magdalino, The Grain Supply of Constantinople, Ninth-Twelfth Centuries, in Constantinople and its Hinterland, Variorum, Cambridge 1995, pp. 40-45).

61. Borne de Théodosioupolis (VIIIe-Xe s.)

Cette colonne qui ne nous est pas parvenue, est connue seulement par une information orale d'un habitant de Šumen.

Škorpil, Nadpisi, p. 191, n° 6 (confusion avec la colonne suivante, voir infra, n° 62); Beševliev, Inschriften, p. 182, n° 24; *idem*, Nadpisi, p. 145, n° 24.

1. Κάστρον
2. Θεοδοσπόλεως

L. 2. Leg. Θεοδοσιουπόλεως.

La version erronée du nom est due apparemment à une faute soit du lapicide soit du copiste, ou à une abréviation du premier mot composé.

Forteresse de Théodosioupolis.

Ce cas présente deux difficultés: a) Selon Skylitzès (éd. Thurn, p. 451, 32), Théodosioupolis fut construite par l'empereur Théodose Ier à l'emplacement de la ville d'Apros; b) son évêque est cité en hapax, en 536, en association avec Panion par la particule conjonctive ἤτοι: ἐπίσκοπος Πανιτῶν ἤτοι Θεοδοσιουπολιτῶν (Schwartz, Acta Conciliorum, III, p. 233, s.v. 'Ανδρέας). On sait pourtant que cette particule, loin de signifier une totale identification des mots cités, est plus souvent utilisée pour désigner deux choses rapprochées mais différentes. Dans les notices, en particulier, il associe deux noms, l'un ancien, l'autre nouveau, d'un seul et même siège des deux villes dont l'une a remplacé l'autre dans un espace contigu, parfois à la suite d'un déplacement de la population.

A titre d'exemple: Plôtinopolis / Didymoteichon, Drèzipara / Mesènè, Chersonèsos / Hexamilion, e.a. (voir Darrouzès, Variations, pp. 36-38; cf. Asdracha, La Thrace orientale, pp. 238-239, 248-249).

L'ambiguïté donc que présente le cas de Théodosioupolis peut être résolue en admettant l'existence d'une ville de ce nom, située entre Apros et Panion, et dont l'évêché fut définitivement relevé par celui de Panion dans les listes conciliaires, à partir de 787. Quoi qu'il en soit, Théodosioupolis a dû être prise et brûlée par Krum en 813, en même temps que sa voisine Apros, tandis que Panion, forteresse mieux gardée et peuplée, a pu lui résister (Théophane Contin., p. 615, 2-5): ...καὶ ἐλθόντες [les Bulgares] εἰς τὸ Πάνιον κάστρον εὗρον αὐτὸ ἠσφαλισμένον, ἔχοντα [sic] λαὸν πολύν· καὶ μηδὲν ἰσχύσαντες εἰς αὐτό, τὰ ἔξω πάντα ἐμπυρίσαντες καὶ καταστρέψαντες ἀνῆλθον εἰς τὸν Ἄσπρον... (voir supra, n° 59; le passage correspondant de Scriptor incertus, p. 345, 4-6, est défectueux).

Selon toute probabilité, Théodosioupolis ne s'en releva jamais au profit apparemment de Panion, dont les mentions dans les sources s'échelonnent jusqu'à l'époque tardive, voir supra, p. 248.

62. Borne de Théodoroupolis (VIIIe-Xe s.)

Actuellement perdue, comme celle de Théodosioupolis, la colone-borne de Théodoroupolis fut découverte à Pliska et encastrée durant un certain temps dans la maçonnerie d'une maison turque, à Šumen.

C. Jireček, in AEM 10 (1886), p. 194; Uspenskij, Kolonny, p. 177, n° 15; (Škorpil, Nadpisi, p. 191, n° 6); Beševliev, Inschriften, p. 181, n° 23; *idem*, Nadpisi, pp. 144-145, n° 23.

1. + Κάστρον
2. Θεοδωρουπόλεως

Forteresse de Théodoroupolis.

Situé probablement près de l'actuelle Sinekli, non loin des murs d'Anastase (cf. Bryennios, éd. Gautier, p. 261, 6-7), ce *kastron* doit avoir subi le même sort que les autres places-fortes de Thrace, pendant l'invasion de Krum en 813. Il ne doit pas être confondu avec Théodoroupolis / Dorostolon / Dristra du Danube (Léon le Diacre, p. 158, 1-2), encore moins avec Théodoroupolis / Euchaïta d'Asie Mineure (Skylitzès, éd. Thurn, p. 309, 33; Zônaras, III, p. 534, 13). Il ne s'agit pas non plus de la Théodoroupolis que Procope énumère parmi les forteresses construites par Justinien Ier dans les Rhodopes (De aedificiis, éd. Haury, p. 145, 23) et que retint Zlatarski (Istorija, I/1, p. 276, note 6), mais de la forteresse homonyme d'Hémimont (Procope, *ibid.*, p. 147, 40).

Sur son évêché, suffragant d'Héraclée, mentionné jusqu'au XIIIe siècle, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 247-248, 292; cf. Laurent, Corpus, V/1, p. 218.

Sur les murs d'Anastase, voir le récent article de J.G. Crow, The Long Walls of Thrace, in Constantinople and its Hinterland, éd. Mango - Dagron, Cambridge 1995, pp. 109-124.

63. Borne de ... (VIIIe-Xe s.)

Fragment de colonne de marbre. «21.15.12»; hauteur des lettres: «8». Trouvé dans l'abside sud de l'église aulique de Pliska, actuellement au Musée archéologique de Varna (n° d'inv. III 584).

Uspenskij, Kolonny, pp. 175-176, n° 9, pl. 42, 9 (fac-similé); (Škorpil, Nadpisi, p. 192, n° 17); Beševliev, Nadpisi, p. 150, n° 38, fig. 99 (photographie).

1. [+ Κάσ]τρ[ον]
2. [- - -]ίου

L. 1. [Κάσ]τρο[ν...] (Uspenskij).

Forteresse de ...

Ce fragment constitue un exemple des possibilités de multiples restitutions qu'offrent aussi certains autres morceaux de ces colonnes. En l'occurrence, on peut restituer [Παν]ίου, [Δαον]ίου, [Ρηγ]ίου, [Ρουσ]ίου, [Ἑξαμιλ]ίου, toutes des villes de la région dévastée par Krum. Certaines de ces villes, à savoir Rhègion, Daonion, Hexamilion sont même citées explicitement dans les sources mentionnées, les deux premières ayant été détruites et le sort de la troisième étant incertain dans le texte. On peut même penser à Panion, qui ne fut pas prise, mais dont toute la campagne environnante fut brûlée. Par contre, je ne retiendrai pas la restitution de Škorpil pour une autre colonne (Nadpisi, p. 191, n° 5, pl. I, 5 a et 5 b) Κάστρον Δαόνιον et Κάστρον Πάνιον, sur la base d'un seul K et de trois N, qui est par trop gratuite. C'est dire la difficulté d'identification de tous ces fragments parvenus jusqu'à nous.

HÉRACLÉE

Voir la notice concernant Héraclée in Asdracha, Inscriptions I, p. 244 (Pl. 103 b).

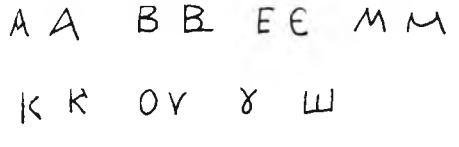
64. Epitaphe de Sisinès, curateur impérial de Tzouroulos, mort le 7 décembre 6322 (= 813) (Pl. 104 a-b)

Dalle de marbre blanc, brisée en deux endroits (sans que l'inscription soit endommagée), utilisée comme couvercle du tombeau, peut-être côté réemployé d'un sarcophage. Elle fut découverte accidentellement, avec d'autres inscriptions, dans un champ de Kamara Dere (Poyraz Liman), sur la rive nord du golfe d'Héraclée, à 1,5-2 km de celle-ci. Vue par I. Ševčenko dans un endroit d'Héraclée en septembre 1965; la pierre devait alors être transportée soit au musée en plein air de cette ville soit au Musée archéologique de Constantinople. Z. Taslıklıoğlu, à supposer qu'il l'ait réellement vue peu avant 1971, ne mentionne ni le lieu de sa conservation ni aucun numéro d'inventaire. Une phrase écrite au crayon sur la notice concernant les photographies de l'inscription, à Dumbarton Oaks, nous incite à penser qu'elle se trouvait probablement au musée de Rhaidestos en été 1972.

Dimensions des deux parties de la dalle mis ensemble: «226.79.11,5». Dimensions de l'inscription: «53.79». Hauteur des lettres: «3,7-5,8»; interligne: *ca.* «1,5» (d'après Ševčenko).

Ševčenko, Sisinnios, pp. 564-574, fig. 1 et 2 (photographies); Taslıklıoğlu, Trakya, II, pp. 111-118, fig. 79 (photographie); le second éditeur ne mentionne pas la première édition d'I. Ševčenko. Texte d'après les photographies de Ševčenko, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n^{os} 65.2 et 65.9 (les mêmes que celles de son édition).

+ Ἐνθάδε κατάκητε ὡ
τῆς μακαρίας μνήμις
Σισίνις, γενάμε(ν)ος β(ασιλικὸς)
κουράτορ Τζου(ρου)λοῦ, ὡ (καὶ)
ἀνακενήσας τὶν μον(ὴν) τ-
ῆς ἁγήας Θεωτόκου· τ-
ελευτᾶ δὲ μην(ὶ) δεκε-
μβρήῳ ζ΄, ἡνδ(ι)κ(τιῶνος) ζ΄
ἔτους ἀπὸ κτ(ίσεως) κόσμ(ο)υ ϛτκ
β΄



Tilde (à droite de B, l.3); sur Z (l.8).

Abréviations: S = και (l.4); μο′ν (l.5); ἠνδ $^{κ/}$(l.8); κτ/(l.9). Taslıklıoğlu voit à tort à ces abréviations des *apices*; sur ceux-ci, voir Feissel, Ténos, pp. 508-509.

Leg. l. 1 κατάκειται ὁ; l. 2. μνήμης; l.3. Σισίνης; l. 4. ὁ (καὶ); l. 5. ἀνακαινίσας τὴν; l. 6. ἁγίας Θεοτόκου; l. 7/8. Δεκεμβρίῳ, ἰνδ(ι)κ(τιῶνος).

A remarquer l'emploi de deux écritures pour plusieurs lettres; de même, l'existence côte à côte des formes archaïques rhomboïdes ou carrées (Θ, O, Σ, E, Ω) et des formes postérieures arrondies, ou notamment celle de B reposant sur une barre horizontale, qui renvoie à l'usage prévalant aux IXe-Xe siècles; voir Ševčenko, *ibid.*, pp. 566-567 et note 1 (avec la bibliographie y afférente). Dans ce sens, l'auteur rapproche cette inscription de l'inscription protobulgare de Philippes, dite de Direkler (voir l'ouvrage récent de Karayannopulos, Inscription protobulgare, pp. 1-48, avec analyse des différentes éditions, hypothèses et conclusions).

L.3. γεναμέος (sic) $\overline{\text{B}}$ (Taslıklıoğlu).

L.4. Τζουλου ὠ (sic) (Taslıklıoğlu).

L.9. κόσμ\ου/ (Ševčenko).

Ci-gît Sisinis d'heureuse mémoire, qui fut curateur impérial de Tzouroulos et qui a restauré le monastère de la Sainte Mère de Dieu; et il est mort le 7 du mois de décembre, indiction 7, en l'an de la création du monde 6322 (= 813).

Selon Ševčenko (*loc.cit.*), qui a commenté l'inscription amplement, l'interêt de celle-ci est triple; a) elle comporte tous les éléments d'une datation précise; b) elle suggère l'existence d'une curatorie impériale en Thrace; c) elle est contemporaine des campagnes de Krum contre Byzance. A ce commentaire pertinent, j'apporterai certaines remarques et mises au point.

L.1: Ἐνθάδε κατάκειται. Cette formule funéraire qui, sous la forme ἐνθάδε κεῖται remonte à l'époque païenne quand elle est en fin de phrase, est courante dès les premiers siècles chrétiens quand elle se place en tête des épitaphes (voir Robert, Bull. Epigr., 1952, n° 197; cf. *ibid.*, 1941, n° 160; 1962, n° 391). Elle y est utilisée à côté d'autres formules telles que ἐτελεύτησεν, ἐκοιμήθη, ἀνεπαύσατο, qui remontent aussi à l'époque chrétienne, mais qui reculent devant l'usage de plus en plus fréquente à l'époque méso-byzantine, de ἐτελειώθη; cf. Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, où de 54 épitaphes datées du VIIIe au XIIe siècles, 50 ont la formule ἐτελειώθη.

L.1/3: ὁ... Σισίνης. Ševčenko donne dans sa traduction la forme Sisinnios, qui est en effet la forme soi-disant savante de ce nom, très répandu depuis déjà le VIIe siècle et qui se rencontre sous diverses versions: Σισίνης, Σισίννης, Σισίνος, Σισίννος, etc. (voir Taslıklıoğlu, *ibid.*, p. 112). La forme Σισίνης témoignant d'un fait de l'évolution de la langue, il ne faut pas la corriger en Σισίννιος (cf. Robert, La Carie, p. 12: Αὐρήλις et non pas Αὐρήλιος).

Selon une interprétation, le nom est d'origine turque (: Moravcsik, Byzantinoturcica, II, s.v. Σισίννιος), ce que contredit Robert (Hellenica XI-XII (1960), p. 493), qui affirme qu'il est aussi chrétien que la formule ὑπὲρ εὐχῆς. Quoi qu'il en soit, nous pouvons adopter la version populaire Sisinès de l'inscription elle-même.

Pour d'autres Sisinnioi, notamment aux VIIe-VIIIe siècles, voir Seibt, Die Bleisiegel, I, n° 78, pp. 194-196; cf. Guilland, Titres et fonctions, n° IX, pp. 324-325; P. Lemerle, Les plus anciens recueils des miracles de Saint Démètrius, II, Paris 1981, pp. 154-155.

On relèvera un Sisinios, commerciaire général de l'*apothèque* d'Asie, de Carie et de Lycie, en 654-655 (Antoniadis-Bibicou, Les Douanes p. 188, n° 45). En Thrace notamment, un Sisinnios, evêque de Tzouroulos, participe au concile de Nicée en 787 (voir Asdracha, La Thrace orientale, p. 298). Un patrice Sisinnios, surnomé Rhendakès ou Rhéndakios, se mêla à la lutte entre les armées d'Anastase II et de Léon III, *ca.* 719, et périt dans la bataille qui se déroula près d'Héraclée, victime d'un renversement d'alliance du contingent bulgare (Théophane, éd. De Boor, I,

p. 400, 26; Nicéphore, éd. Mango, § 57, 3-21; cf. Zlatarski, Istorija, I/1, p. 186 et note 2). Un autre Sisinnios, patrice et stratège de Thrace, est mort pendant la débâcle de Nicéphore Ier, en 811 (Théophane, *ibid.*, pp. 474, 9-10; 491, 6-7).

L. 3/4: γενάμενος βασιλικὸς κουράτωρ Τζουρουλοῦ. Taslıklıoğlu (*ibid.*, p. 111), n'analysant pas l'abréviation β(ασιλικὸς) (l. 3), qui se rencontre en fait couramment sur les sceaux et les documents, voit dans le B, le chiffre 2, d'où sa traduction: «... qui devint par deux fois l'administrateur de Tsorlou...».

L. 3: γενάμενος. On a un autre exemple de cette forme d'aoriste second, qui se rencontre à la place de γενόμενος dans l'inscription d'Ainos, n° 48 du présent recueil. Pour d'autres références, voir Ševčenko, Sisinnios, pp. 565-566. La formule se trouve déjà dans les papyroi du Ier siècle av. J.-C., voir Bees, Peloponnes, n° 17, p. 40.

L. 3/4: βασιλικὸς κουράτωρ Τζουρουλοῦ. Je ne suis pas sûre que l'on ne puisse pas voir dans ce curateur une survivance du *curator civitatis*, qui date de l'époque pré-justinienne, perd son importance au milieu du VIe siècle, semble ensuite s'appeler πατὴρ πόλεως, et dont en tout cas on n'entend plus parler après le milieu du VIIe siècle (cf. Ševčenko, *ibid.*, p. 569 et note 2, qui reste très circonspect à ce sujet). Quoi qu'il en soit, Sisinès doit être l'un de ces curateurs de βασιλικῶν οἴκων, attestés au IXe siècle et plus tard administrateurs des biens de la couronne, l'ancienne *res privata* (cf. Kaplan, Propriétés, pp. 10, 13).

Selon Ševčenko (Sisinnios, p. 571), il est le seul curateur connu d'une ville. Pourtant, on devrait plutôt le qualifier de «premier», puisque, comme l'auteur le mentionne lui-même par la suite, on suppose l'existence d'un βασιλικὸς κουράτωρ Μελιτηνῆς, d'après la κουρατωρεία créée par Romain Lécapène en 934, qui comprenait sans doute des biens abandonnés par les habitants arabes après la reconquête byzantine (Théophane, éd. De Boor, I, pp. 416-417; voir Oikonomidès, Listes, p. 356; *idem*, Organisation, p. 290 et note 31). J'ajouterai le curateur (impérial) de Tarse, ville reconquise en 965 et où une curatorie impériale semble avoir été créée, également sur la base des biens abandonnés par les Arabes (Konstantopoulos, Μολυβδόβουλλα, n° 147 a; voir Oikonomidès, Listes, p. 355; *idem*, Organisation, pp. 288-289, 300). A propos de ces deux villes, contrairement à l'avis de Ševčenko concernant Mélitène (Sisinnios, pp. 571-572), la curatorie ne remplace pas obligatoirement le thème. Il est clair que, parallèlement à la création des deux curatories dans ces villes, en 934 et en 965 respectivement, Mélitène fut organisée en un gouvernement militaire dont l'administrateur reçut ensuite le titre de stratège, tandis que Tarse fut organisée tout de suite en thème, gouverné par un stratège (voir C. Asdracha, Le thème de Chypre, Nicosie, à paraître dans le volume qui traitera l'histoire byzantine de Chypre). Les stratèges de Tarse et de Mélitène figurent dans le Taktikon de l'Escurial (Oikonomidès, Listes, p. 265, 15, 21).

Revenons à Tzouroulos. Sa curatorie impériale ne drainait pas forcément les revenus de toute la ville et de ses environs (: Ševčenko, Sisinnios, pp. 571-572, à propos de Mélitène; mais elle serait, elle aussi, limitée aux biens arabes). Elle devait plutôt comprendre, à cette époque en particulier, les meilleurs domaines ayant appartenu aux pieux établissements, aux églises et aux monastères, conformément à la cinquième κακόνοια de l'empereur Nicéphore Ier (Théophane, éd. De Boor, I, pp. 486, 29-487, 4; Ševčenko est du même avis sur ce point précis, *ibid.*, p. 570, note 3). D'autre part, à l'opposé des deux villes micrasiatiques, Tzouroulos, ville de la Thrace orientale aux environs immédiats de Constantinople, faisait depuis toujours partie du territoire byzantin; elle subissait certes les invasions et incursions venant du Nord, telle celle de Krum en 813, sans subir pour autant une occupation durable.

L. 4: Τζου(ρου)λοῦ. Taslıklıoğlu (Trakya, II, pp. 114, 118), bien qu'il corrige Τζούλου en Çorlu (Tzouroulos) dans sa traduction, il tient à y voir, à tort, un rapport avec Georges Τζούλης, le prince chazar (*ca.* 1016) mentionné par Skylitzès (éd. Thurn, p. 354, 93), et avec d'autres mots d'origine turque, en renvoyant surtout à Moravcsik (Byzantinoturcica, II, s.v. Τζοῦλος), qui bien

sûr ne cite pas Tzouroulos. Cependant, le nom, d'orthographe tourmentée, Τζόρουλον, Τζορουλ(λός), Τζο(υ)ρολ(λόη), Τόρουλον, Τύρουλον, Τυρολόη, sous lequel la ville était connue dans les sources byzantines, doit être rapproché plutôt du nom du site antique Σύραλλον auquel elle serait identifiable. A ce sujet ainsi qu'au sujet de l'importance stratégique de la ville, située à une distance de 30 km au nord-ouest d'Héraclée, voir infra, pp. 291-292 (P l. 104 c).

L. 4/6: ὁ καὶ ἀνακαινίσας τὴν μονὴν τῆς ἁγίας Θεοτόκου. Selon Ševčenko (Sisinnios, p. 572), la restauration par Sisinès de ce monastère de la Sainte Vierge, situé probablement à Tzouroulos, devait être en relation avec la victoire du culte des images en 787; les travaux auraient été exécutés juste avant que le nouvel empereur Léon V ne se manifestât comme iconoclaste.

L. 7/10: La date: 7 décembre 813, indiction 7. Les données chronologiques fournies par l'inscription nous permettent de préciser et le jour de la semaine, qui est en l'occurrence un mercredi (cf. Asdracha, Inscriptions I, n° 17 (jeudi, 6 janvier 1401) et infra, n^{os} 68, 70, 80 et aussi 93, toutes inscriptions qui nous livrent les mêmes possibilités de datation). En outre, d'après Ševčenko (Sisinnios, p. 567), cette épitaphe constitue l'une des plus anciennes inscriptions datées ἀπὸ κτίσεως κόσμου et l'une des rares inscriptions byzantines du premier quart du IXe siècle.

Quant à sa valeur historique (Ševčenko, *ibid.*, pp. 573-574; cf. Zlatarski, Istorija, I/1, pp. 260-279), elle est contemporaine de la guerre byzantino-bulgare et de la descente de Krum jusqu'aux murs de Constantinople, en été et vers la fin de l'année 813. C'est pendant cette dernière expédition que l'armée bulgare traversa la rivière Erginès et arriva près de Tzouroulos, pillant la campagne et emmenant beaucoup de prisonniers à son retour en Bulgarie (voir supra, n° 58). C'est devant cette menace que Sisinès se serait réfugié près d'Héraclée, qui fut la seule ville avec Panion, à échapper au sac du juillet 813. Et ce serait dans cet endroit près de la mer, à l'ombre des murs solides de cette ville, que le curateur impérial de Tzouroulos aurait trouvé la mort et aurait été enterré, en «réfugié qui attendait que la tempête bulgare arrive à sa fin».

SÈLYVRIA

Sur la ville de Sèlyvria, voir Asdracha, Inscriptions I, p. 234.

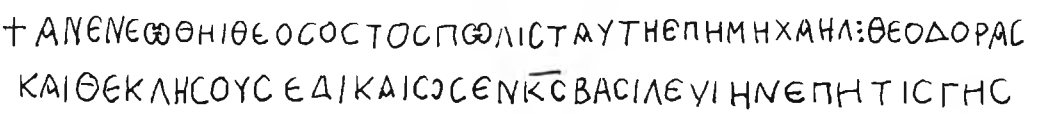
65. Reconstruction de la ville de Sèlyvria sous les empereurs Michel III, Théodora et Thècle (842-856)

Plaque de marbre encastrée au dessus de l'arc de la porte appelée aujourd'hui, en turc, Kir-kale-kapusi, sur le côté nord-est de la muraille. L'inscription était gravée en une seule ligne.

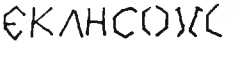
Copiée déjà par Covel, pendant sa visite à Sèlyvria, de 3 à 5 mai 1675, sur sa route de Constantinople à Andrinople, elle a été relevée à plusieurs reprises jusqu'au moins les premières années de notre siècle. En janvier 1872 notamment, A. Stamoulis, dans une lettre adressée au Syllogue Philologique de Constantinople, dit que l'inscription (qu'il cite en entier sans plus) était encore conservée au dessus de la porte de la forteresse de Sèlyvria (sur la deuxième inscription mentionnée par Stamoulis dans la même lettre, voir Asdracha, Inscriptions I, n° 11). La même chose est rapportée par A. Papadopoulos-Kerameus, qui visita la ville en automne 1885, ainsi que par E. Drakos, qui parcourut les lieux en 1890-1892. Seure croyait d'ailleurs se rappeler que l'inscription existait en entier à sa place, en 1910. Pourtant, il publia lui-même, en 1912, un fragment de pierre qu'il avait trouvé déposé dans le bâtiment du corps de garde du gouverneur turc de Sèlyvria, et qui avait apparemment appartenu (selon l'avis de Homolle) à l'inscription examinée. Dans l'hypothèse donc où ce fragment fait réellement partie de l'inscription, celle-ci doit avoir été brisée peu après 1910. Quatre fragments se trouvaient récemment dans le Musée de Sainte-Sophie, à Constantinople (n^{os} d'inv. 321-324).

Covel, Voyages, éd. Grélois, appendice épigraphique, n° 4 (fac-similé); Covel, trad. en grec:

Germanos, Σηλυβρία, pp. 131-132; Cheiladakis, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν, p. 194. Mai, Nova Collectio, V, 1831, p. 356; CIG, IV, n° 8683 (fac-similé); Le Bas, Inscriptions, p. 341, n° 1472 a (fac-similé); C.P. Stamoulis, in ΕΦΣΚ 6 (1871-1872), 1873, pp. 245-246; *idem*, in Θρᾳκικά, dossier 145 (mention et certaines éditions); Mordtmann, Epigraphik, pp. 209-210 (fac-similé fait à l'aide d'une lunette); Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 72 (simple mention); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 370, n° 62 b27); Drakos, Τά Θρακικά, pp. 14-15; Seure, Antiquités, p. 567, note 2; (Velkov, Inscriptions médiévales, p. 217: simple mention d'après CIG). Texte d'après Covel.



1. Ἀνενεώθη ἡ θεόσοστος πώλις ταύτη ἐπὴ Μηχαήλ, Θεοδόρας καὶ Θέκλης οὗς ἐδικαίωσεν [ὁ] Κ(ύριο)ς βασιλεύ<ι>ην ἐπὴ τῖς γῆς



Fragment de Seure (Antiquités, p. 567, fig. 13):

Θ]έκλης οὗς

Abréviation du *nomen sacrum*: $\overline{\text{Κε}}$; plusieurs fautes d'orthographe.

Leg. ἡ θεόσωστος πόλις... ἐπὶ Μιχαήλ, Θεοδώρας... βασιλεύειν ἐπὶ τῆς... Probablement, le lapicide a confondu la diphtongue ει avec les deux ιη, à moins qu'il ne s'agit vraiment de la forme démotique avec γ (βασιλεύγω): ἐκεῖνος ὁ λογαριασμὸς ὅλα τὰ βασιλεύγει, Ἐρωτόκρ. Α 1219 (voir Kriaras, Λεξικό, s.v. βασιλεύω).

– ἀνενεώθηιθε οὕτως πόλις (Mai, Le Bas).
– ἀνενεώθηιθε οὕτως πόλις, restitué [ἐκ βάθρ]ω[ν] πόλις (CIG, Velkov).
– ὁ Κ(ύριος) (Seure).
– restitué θεόσωσθος... Μιχαὴλ καὶ Θεοδώρας... βασιλεύειν (Covel).
– βασιλεύηιην (Mai, Le Bas); βασιλεύηιην restitué βασιλεύ[ει]ν (CIG); βασιλεύγην (Mordtmann, Homolle, Seure).

A été reconstruite cette ville sauvée par Dieu sous Michel, Théodora et Thècle, à qui le Seigneur a donné le droit de régner sur la terre.

Fragment de Seure: ... *de Thècle*, que (pronom relatif, accus. pluriel)...

– ἀνενεώθη ἡ θεόσωστος πόλις ταύτη. Pour un autre exemple de l'adjectif θεόσωστος, cf. τῆς θεοσώσθου πόλεως Ἡρακλείας: Asdracha, Inscriptions I, n° 18; aussi, ἀνεκαινίσθη ἡ θεόσωστος πύλη αὕτη... (sur l'une des tours jouxtant la porte de Constantinople, dite de Sèlyvria), voir Paspatis, Τά χερσαῖα τείχη, p. 204; Janin, Constantinople, p. 275 (la même inscription, corrigée).

Les travaux de la reconstruction pourraient avoir concerné soit la muraille de Sèlyvria soit l'ensemble de la ville, selon l'étendue et la nature de la destruction subie. A l'instar de l'inscription n° 48 (d'Ainos), on peut se demander quelles étaient les raisons de cette catastrophe, naturelles ou bien dues à des actes de guerre. Les sources citent pour l'année 824 un séisme qui avait frappé

durement la ville de Panion (Génésios, p. 45, 10-18; cf. Grumel, Chronologie, p. 479), donc, très probablement Sèlyvria aussi.

Par ailleurs, on peut rapprocher cette destruction des événements de 813, en particulier de ceux qui eurent lieu en juillet, pendant l'invasion de Krum en Thrace, après la défaite de Michel Ier Rangabé à Versinikia (près d'Andrinople), au mois de juin de la même année. Sèlyvria figure alors parmi les villes thraces (Rhègion, Athyra, Daonion, Rhaidestos, etc.) qui furent très éprouvées par les troupes bulgares et dont les remparts furent abattus à ras de terre (Scriptor incertus, pp. 344, 18-345, 4; Théophane, éd. De Boor, I, pp. 500-503; cf. Zlatarski, Istorija, I/1, pp. 274-276; cf. supra, pp. 252-254).

Dans le cas de Sèlyvria, notamment, il est dit que les Bulgares brûlèrent en outre toutes les églises et les maisons de la ville. Par conséquent, si l'on accepte la seconde hypothèse sur les causes de la destruction de Sèlyvria, il s'agirait d'une catastrophe de grande étendue et c'est en fait l'ensemble de la ville qu'aurait visé l'action du verbe ἀνενεώθη.

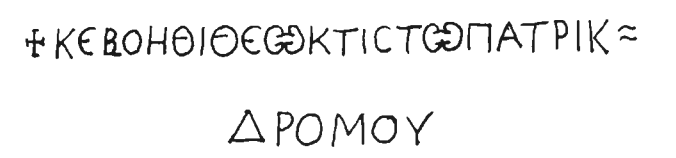
– ἐπὶ Μιχαήλ, Θεοδώρας καὶ Θέκλης. La date de l'inscription se situe pendant la régence qu'assuma l'impératrice Théodora (842-856) au nom de son fils Michel III. Quant à Thècle, l'aînée des sœurs de l'empereur mineur, elle était associée à la régence sans exercer, paraît-il, un pouvoir effectif. Les trois personnes impériales figurent ensemble sur des monnaies (Wroth, Catalogue, pp. 429-430, 431, pl. XLIX, 14, 19) et sont mentionnées par certains textes dans une formule plus développée que celle de l'inscription, i.e., in Actes de 42 martyrs d'Amorion, éd. Vasiljevskij - Nikitin (Skazanija o 42 Amorijskih mučenikah, S.-Peterburg, 1905), p. 52, 8-9: βασιλεύοντος [sic] τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς Μιχαὴλ καὶ Θεοδώρας καὶ Θέκλης τῶν χριστιανικωτάτων καὶ ὀρθοδόξων μεγάλων βασιλέων. N'oublions pas que c'était justement l'époque du triomphe de l'Orthodoxie sur l'Iconoclasme, mené à bout par l'impératrice Théodora et son principal conseiller, le logothète Théoktistos (voir infra, n° 66; cf. Herrin, Christendom, pp. 473-475).

– οὓς ἐδικαίωσεν [ὁ] Κύριος βασιλεύειν ἐπὶ τῆς γῆς. Nul autre que les empereurs byzantins n'a le droit de régner sur la terre et ce droit c'est Dieu qui le leur a donné. Nous avons ici une manifestation de la renaissance de l'universalisme byzantin, vers le milieu du IXe siècle, qui, renforcé par la restauration des images (843), voudrait aussi s'affirmer face au défi de l'usurpation du titre impérial par Charlemagne et ses successeurs (cf. Dölger, Byzanz, pp. 288-320, notamment, p. 311 et note 54: critique de l'interprétation du titre μέγας βασιλεύς, attribué à Michel III, que donne Grégoire dans ses études).

66. Sèlyvria. Invocation de Théoctiste, patrice [et logothète] du dromos (après 842-avant 856)

Inscription qui doit avoir été brisée à un certain moment en trois fragments, dont Covel (voir supra, n° 65), vit, en mai 1675, l'un sur une sorte de gargouille près du sommet d'une des tours de la citadelle, tandis qu'il dégagea le second non loin de là, d'un bas-côté de la route principale. Covel a fait le rapprochement entre les deux morceaux sans comprendre pourtant le sens de l'inscription. En outre, il a dû y avoir aussi un troisième fragment qui n'a pas été retrouvé.

Covel, Voyages, éd. Grélois, app. épigr., n° 3 (fac-similés); Covel, trad. en grec: Germanos, Σηλυβρία, p. 131; Cheiladakis, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν, p. 93. Texte en une seule ligne.



1. + Κ(ύρι)ε βοήθι Θεωκτίστῳ πατρικ[ίῳ καὶ λογοθέτῃ τοῦ] δρόμου

Abréviation du *nomen sacrum* sans tilde visible: Κε.

Leg. βοήθει Θεοκτίστῳ.

Covel, qui vit en ce patrice un grand homme d'Etat et «favori de ce Michel», supposa que *dromos* se réfère littéralement à la grande route qui côtoyait la forteresse. En fait, le premier fragment comporte les mots jusqu'à πατρικ[ίῳ]. Le second fragment porte le seul mot δρόμου. Par ailleurs, eu égard à l'impossibilité qu'il y ait un «patrice du dromos», et du moment où l'on associe les deux fragments rapportés, il est nécessaire d'en déduire l'existence d'une partie intermédiaire qui donnerait obligatoirement ici le «logothète du (dromos)».

Seigneur, aide Théoctiste, patrice [et logothète] du dromos.

– Κύριε βοήθει Θεοκτίστῳ. Notons la syntaxe correcte du verbe βοηθῶ avec le datif, qui va être employé de moins en moins dans les constructions postérieures, remplacé par le génitif ou l'accusatif. Cf. Feissel, Ténos, p. 513; infra, n° 69 (un exemple de syntaxe qui combine l'accusatif et le datif comme compléments d'objet du même verbe).

– Θεοκτίστῳ πατρικίῳ καὶ λογοθέτῃ τοῦ δρόμου. Etant donné que l'on sait par l'inscription précédente (n° 65) que Sèlyvria avait été reconstruite sous Michel III, pendant la régence de Théodora (et de Thècle nominalement), il est plus que probable que le Théoctiste mentionné ici soit le tout-puissant patrice, logothète du dromos et préfet du kanikleion, le plus influent membre du Conseil de régence et le favori de l'impératrice.

La carrière de Théoctiste avait déjà commencé avant l'élevation au trône de Michel II le Bègue (820-829), qui l'avait nommé ultérieurement patrice et préfet du kanikleion en récompense des services rendus. Il assuma, semble-t-il, la charge du logothète du dromos vers la fin du règne de Théophile (829-842); voir Skylitzès, éd. Thurn, p. 72, 61-62.

Nommé, en 842, tuteur de Michel III avec le stratège des Arméniaques, Manuel, il prit très tôt les affaires de l'Etat en main, en écartant son principal rival, Bardas, le frère de l'impératrice, et en devenant presque, son unique conseiller. Il fut avec Théodora et le Patriarche Méthode Ier (843-847) le restaurateur du culte des icônes, en montrant pourtant une clémence envers les partisans de l'iconoclasme.

Homme d'Etat très remarquable et précurseur de l'essor culturel à venir, Théoctiste fut plutôt malchanceux sur le champ de bataille; il fut battu par les Arabes pendant l'expédition de Crète en 843, et aussi en Asie Mineure, à Mauropotamos, en 844 (sur l'identification de ce site, voir les éditeurs de Vasiliev, Byzance et les Arabes, I, pp. 196-197 et note 2. Il y a certes un ruisseau appelé Mauropotamos sur le sol thrace, qui a donné son nom à l'endroit où étaient campés les Scythes avant la bataille de Lévounion, en 1091 (Anne Comnène, éd. Leib, II, p. 139, 18). Ce Mauropotamos se trouvait au nord-est d'Ainos, mais on ne le prendra pas en considération ici, parce qu'il serait hasardeux de supposer que les Arabes soient passés sur le sol thrace à cette époque).

Quoi qu'il en soit, Théoctiste fut assassiné en 856, dans le complot fomenté par Bardas et Michel III, qui mit fin à la régence de Théodora et fit proclamer Michel autocratôr (voir Guilland, Titres et fonctions, n° IX, pp. 348-350; cf. Vasiliev, Byzance et les Arabes, I, pp. 191-198; Dvornik, Photius, pp. 69-75; Ostrogorsky, Geschichte[3], pp. 183-186).

La date. Il est tout à fait normal que Théoctiste ait voulu s'associer à la reconstruction de Sèlyvria aux côtés de ses souverains et surtout de Théodora, en restaurant peut-être une partie de la muraille avec la tour sur laquelle son nom avait figuré. L'année de sa mort (856) doit être considérée comme le *terminus ante quem* de l'inscription. Le *terminus post quem* est sûrement l'année 842, où son ascension avait commencé.

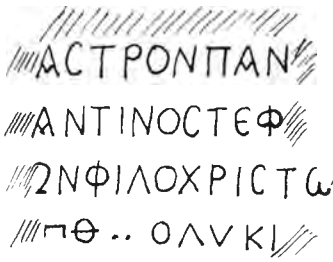
A propos de la dignité du patrice, voir supra, n° 49. Sur le logothète du dromos, voir R. Guilland, Les logothètes, Paris 1971, pp. 31-38; cf. Darrouzès, Tornikès, p. 38; Oikonomidès, Listes,

p. 311. Cf. Thomas, patrice et logothète du dromos, père de l'historien Génésios, correspondant d'Aréthas et de Léon Choirosphaktès et poète de l'Anthologie grecque (IXe-Xe s.: Darrouzès - Westerink, Daphnopatès, p. 21 et n° 21, 1). Sur le préfet du kanikleion ou préposé à l'écritoire (ἐπὶ τοῦ κανικλείου), qui a la charge concernant l'encrier impérial et le cinabre, ainsi que le contrôle du contenu des actes impériaux, voir Dölger, Diplomatik, pp. 50-65, 104; Oikonomidès, Listes, p. 311; cf. Guilland, Recherches, II, p. 92 (à propos du cumul par Théoctiste des charges du logothète du dromos et du préfet du kanikleion).

67. Panion. Restauration (?) du kastron de Panion (après 824-avant 829, ou 842-856 ?)

Fragment de marbre, encastré dans le mur septentrional de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn. «18-31» (d'après Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 91, n° 11 (estampage); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 416, n° 86 z4). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



[+ Ἀνενεώθη] - - -
[τὸ κ]άστρον Παν[ίου]
- - - ANTINOCTEΦ - - -
4. [ἐπὶ τ]ῶν φιλοχρίστω[ν δεσποτῶν]
- - - ΠΘ - - - ΟΛΥΚΙ - - -

Papadopoulos-Kerameus restitue seulement la première ligne (c'est-à-dire, la deuxième): κάστρον Παν[ίου].

L. 4. ... ων φιλοχρίστω[ν... (Homolle).

[A été restaurée]... la forteresse de Panion... [sous] les [empereurs], qui aiment le Christ...

L. 2: τὸ κάστρον Πανίου. On sait par un autre fragment d'inscription qu'a publié Papadopoulos-Kerameus dans le même recueil (p. 92, n° 13) et qui se trouve actuellement dans les fonds du Musée archéologique de Thessalonique (voir Tsigaridas - K. Loverdou-Tsigarida, Κατάλογος, p. 93, n° 66; surtout Feissel, Notes, pp. 274-275), que la forteresse de Panion a été construite ou reconstruite à un certain moment du règne d'Arkadios (395-408). Nous avons vu aussi qu'il est possible de restituer κάστρον Πανίου sur l'une des colonnes-bornes qui indiquaient les noms des villes-forteresses de la Thrace orientale et qui ont été emmenées à la capitale bulgare Pliska, par Krum ou/et par Syméon (voir supra, n° 63).

En ce qui concerne l'attaque de Krum contre les villes de Thrace en juillet 813, la forteresse de Panion proprement dite qui protégeait dans ses murs un grand nombre de gens, en grande partie des réfugiés de la campagne environnante, avait bien résisté aux assauts: ne pouvant pas en venir à bout, Krum se contenta de brûler et de dévaster ses environs (Théophane Contin., p. 615, 2-5: dans l'édition de Scriptor incertus, p. 345, 4-6, la phrase désignant le kastron de Panion a été omise à moitié).

Cependant, le *kastron* de Panion, apparemment les murs de la citadelle, fut complètement détruit quelques années plus tard par un séisme dont la date n'est pas très claire (Génésios, p. 45, 10-46, 2; Théophane Contin., p. 71, 5-14, et pp. 50-71; Skylitzès, éd. Thurn, p. 41, 80; Lettre de Michel II le Bègue (820-829), datée du 10 avril 824, à l'empereur d'Occident Louis le Pieux ou le Débonnaire (814-833), in Mansi, Nova et amplissima collectio, XIV, col. 417-422). C'est le moment de la chasse aux partisans du Thomas le slave (lui-même assassiné à Arkadioupolis, en octobre

823, et non pas à Andrinople, citée par inadvertance dans le texte de Théophane Contin., suivi par Skylitzès, éd. Thurn, p. 39, 35-36), qui se sont réfugiés à Panion, Vizyè et Héraclée, tenant en quelque sorte ces villes sous leur influence. L'écroulement des murailles de Panion à cause du séisme permit l'entrée de l'armée impériale ; les habitants de Vizyè livrèrent eux-mêmes les rebelles à Michel II qui enleva Héraclée du côté de la mer (voir Rajković, O poreklu Tome, pp. 33-38; P. Lemerle, Thomas le slave, TM I (1965), pp. 255-297, notamment 257, 277-278). Notons l'écart d'un mois environ entre le 10 avril 824, date de la lettre de Michel II, qui parle du séisme pour lequel on a la date du 5 mai de la même année (voir Grumel, Chronologie, p. 479). S'il n'y a pas eu deux tremblements de terre, il faut se fier plutôt à la date de la lettre impériale et donc déplacer le moment du séisme avant le mois d'avril 824.

L. 3: Il est possible que sous les lettres abîmées figurait le nom du ou des personnage(s), de haut fonctionnaire(s) sans doute, qui auraient entrepris l'œuvre de la restauration de la forteresse. Doit-on y chercher un Constantin et/ou un Etienne? Ce n'est qu'une hypothèse.

L. 4: ἐπὶ τῶν φιλοχρίστων δεσποτῶν. La formule φιλόχριστος δεσπότης constitue un topos jusqu'à cette époque et bien au delà, δεσπότης étant synonyme de βασιλεὺς avant de devenir un titre nobiliaire sous Manuel Ier Comnène (voir Guilland, Recherches, II, p. 1; Oikonomidès, Listes, pp. 101, 2; 147, 17 et *passim*: basileus ou despote indifféremment). Progressivement, le mot βασιλεὺς prend le pas sur δεσπότης dans cette formule, voir Asdracha, Inscriptions I, n° 35: τῶν... φιλοχρίστων βασιλέων (1423/1424); cf. Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n^{os} 16 et 17 (exemples épigraphiques plus tardifs, où δεσπότης est un terme technique ou revêt une autre connotation).

Quant à l'adjectif φιλόχριστος, il faut comprendre *celui qui aime le Christ* d'après le sens du verbe φιλῶ, dont φιλόχριστος est un dérivé, et non pas *l'ami* du Christ, comme le répètent l'un après l'autre les éditeurs d'inscriptions et de textes.

En ce qui concerne l'identification de ces empereurs dont les noms manquent sur le fragment, nous pouvons formuler deux hypothèses, d'après ce qui précède. Selon la première hypothèse, il s'agit du même Michel II le Bègue et de son fils Théophile, coempereur depuis mai 821; c'est d'ailleurs en son propre nom et au nom de son fils que Michel II s'adressa à l'empereur d'Occident dans la lettre mentionnée ci-dessus: *Michahel et Theophilus fideles in ipso Deo imperatores Romanorum*.

Si l'on retient la deuxième hypothèse et vu que Théophile a regné seul (829-842), les φιλόχριστοι δεσπόται doivent être Michel III et Théodora (et Thècle) à l'époque de la régence de Théodora. Dans ce cas-là, on peut rapprocher cette inscription de celles de la reconstruction de la ville de Sèlyvria, sous les mêmes souverains (voir supra, n^{os} 65 et 66). On peut même pousser le raisonnement jusqu'à voir un projet de restauration des villes-forteresses de Thrace, proches de la capitale, tant éprouvées (outre les désastres naturels) par les invasions ennemies répétées et par le désordre que la révolte de Thomas ne manqua pas de provoquer dans la région. (Sur la signification d'une association possible du nom de l'empereur Théophile à celui de son fils Constantin, avant la mort de celui-ci en bas age, en 831, voir Dölger, Diplomatik, p. 104; chose analogue pour l'éventuelle lecture Θεοφίλου καὶ Μιχαήλ (Michel né trois ans avant la mort de l'empereur), sur une tour de Constantinople, rapportée par Tournefort, Voyage du Levant, I, p. 467).

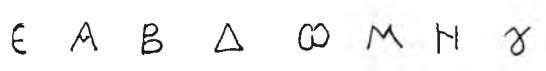
La date. D'après la première hypothèse, le *terminus post quem* doit être situé après le mois de mai 821, date de l'association de Théophile au trône, voire, selon toute probabilité, après le séisme de 824 qui jeta bas les murailles de la ville. Le *terminus ante quem* serait en conséquence la dernière année du règne des deux coempereurs (– octobre 829).

Suivant la seconde hypothèse, les travaux de reconstruction du *kastron* de Panion et donc l'inscription doivent être situés entre 842 et 856.

68. Héraclée. Epitaphe d'Ignace, métropolite d'Héraclée, mort le 13 juin 6362 (= 854)
(Pl. 105 a)

Dalle de marbre blanc de Proconèse. Provenant de Kamara Dere, où elle avait été trouvée par hasard en 1965 (voir supra, n° 64), elle a été vue dans l'Hotel Touristique d'Héraclée par I. Ševčenko en 1967. Inédite (?). Texte d'après l'une des photographies de Ševčenko, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 67.402.

Τὸ πέλαγος τοῦδε τοῦ βίου καλῶς
διαπλεύσας ὁ ἐν μακαρίᾳ τῇ μνή-
μῃ Ἰγνάτιος μητροπολίτης Ἡρακλ-
4. είας καὶ ἡγούμενος τῆς ἐνταῦθα
γεγονὸς ἁγιοτάτης μονῆς ὁ ἐνθά-
δε κατακείμενος, ἐκυμήθη κατ-
αντήσας εἰς τὸν ἀκύμαντον λη-
8. μένα ἐλέῳ Θεοῦ τῇ ιγ΄ τοῦ Ἰουνίου
μ(ηνὸς) ἰνδ(ικτιῶνος) β΄ τοῦ κόσμου δὲ ϛτξβ ἄγον-
10. τος ἔτος



Ligature: ϒ (l. 8), indifféremment avec ου (l. 1, 4, 8, 9).
Lettres superposées: ι$^{\delta}$ν (l. 9).
Tildes sur les lettres de la date : ϛ̄ τ̄ ξ̄ β̄΄ (l. 9).
L. 5. Leg. γεγονώς, ἁγιωτάτης.
L. 6. Leg. ἐκοιμήθη. On noterait l'influence probable de ἀκύμαντον (l. 7) sur l'orthographe fausse de ἐκυμήθη.
L. 7/8. Leg. λιμένα.

Ayant traversé bien l'océan de cette vie Ignace, d'heureuse mémoire, métropolite d'Héraclée et devenu higoumène du très saint monastère [sis] ici, celui qui gît ici a dormi et est arrivé dans le port sans vagues par la grâce de Dieu, le 13 du mois de juin, indiction 2, et le monde traversant l'an 6362 (= 854).

L. 3/4: Ἰγνάτιος μητροπολίτης Ἡρακλείας. Cette épitaphe enrichit la liste épiscopale d'Héraclée d'un autre métropolite qui n'y figure pas. Il doit être placé pendant le premier patriarcat de son homonyme Ignace (847-858), probablement entre les métropolites Nicéphore et Jean (voir Asdracha, La Thrace orientale, p. 268; D. Stiernon, in DHGE 23, 1990, col. 1328, s.v. Héraclée).

L. 4/5: καὶ ἡγούμενος τῆς ἐνταῦθα γεγονὼς ἁγιωτάτης μονῆς. Ce monastère dont Ignace fut higoumène avant son mandat de métropolite se trouvait certainement à Héraclée même, comme l'adverbe ἐνταῦθα l'indique.

L. 5/6: ἐνθάδε. Remarquons la présence de cet adverbe, partie indispensable de la formule funéraire ἐνθάδε κεῖται, κατάκειται, e.a., après l'adverbe synonyme ἐνταῦθα de la ligne 4.

L. 8/10: La date. 13 juin 854, indiction 2. Ces données sont suffisantes pour nous livrer aussi le jour de la semaine, qui est, en l'occurrence, un mercredi.

Il est intéressant de relever quelques analogies entre cette inscription et celle de Sisinès (voir supra, n° 64). D'abord, le fait que les deux sont des épitaphes et qu'elles ont été trouvées sur les mêmes lieux suggère apparemment l'existence d'un cimetière important à l'endroit connu sous le nom actuel de Kamara Dere, près d'Héraclée. La formule de la date, comportant l'expression by-

zantine ἀπὸ κτίσεως κόσμου, ou τοῦ κόσμου ἄγοντος une telle année, est la même sur les deux épitaphes qui donnent aussi le quantième du mois, ce qui du coup nous permet de connaître aussi le jour de la semaine. Quelques détails sont différents mais équivalents, tels les participes γενάμενος sur l'inscription de Sisinès, et γεγονὼς sur celle d'Ignace, ou les verbes τελευτᾶ et ἐκοιμήθη qui se valent respectivement.

La deuxième épitaphe pourtant, par ses expressions poétiques et moralisantes du début et de la fin, se distingue de celle de Sisinès, d'allure plus austère et neutre.

Enfin, ces deux personnages, représentant dans la même région les deux piliers de l'empire, l'administration civile le premier, l'administration ecclésiastique le second, se sont liés à des monastères existant dans Héraclée et ses environs.

Si le nom de celui que dirigea Ignace ne nous a pas été livré, nous connaissons au moins celui de Sisinès sous le vocable Hagia Théotokos.

69. Panion. Invocation sur un vase (6370 = 861/862)

Vase de marbre circulaire, qui se trouvait dans le sanctuaire de l'église dédiée à l'Entrée au Temple de la Vierge, au moment de la visite de Papadopoulos-Kerameus à Panion, en 1885. L'inscription était gravée sur le rebord, en une seule ligne. Diamètre du vase: «38».

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 95, n° 30, pl. III, n° 9 (estampage): (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 415, n° 86 z1). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos- Kerameus.

1. + Κ(ύρι)ε βο[ήθει τ]ὸν δοῦ<οου>λον σ<β>(ο)υ Ἰοάννη το<υ> κ(τ)ήτορη
ἰ(νδικτιῶνος) ι΄ ἔτ(ους) ϛ $\frac{\text{Χ(ριστὸς)}}{(\nu\iota)\text{Κ}(\tilde{\alpha})}$ το΄ +

Tilde au dessus d'une partie de la date.
Abréviation du *nomen sacrum*: Κ−ε.
Ligatures: νν̣η, ιι.
Leg. Ἰωάννῃ τῷ κτήτορι.

A remarquer l'insertion des sigles monogrammatiques X, K, superposées, entre le ς et les autres lettres indiquant l'année de la création.

– τ]ὸν δοῦλον σου Ἰοάνη (Papadopoulos-Kerameus).

– ΤΟΥ ΚΗΤΟΡΗΤΗfω $\frac{X}{K}$ το (Homolle).

– μ(ηνὶ)η΄ ? ϛτο ? (Papadopoulos-Kerameus).

Seigneur, aide ton serviteur Jean, le possesseur, indiction 10, en l'an 6370 (= 861/862).

– Κύριε βοήθει τὸν δοῦλον σου. Pour d'autres exemples de la formule Κύριε βοήθει + accusatif, recontrée plus souvent à partir du XIe siècle, voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n° 13. Cf. aussi Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, n^{os} 14, 16-18, 172 et *passim*; Feissel, Ténos, n^{os} 46-47; peut-être, n° 49.

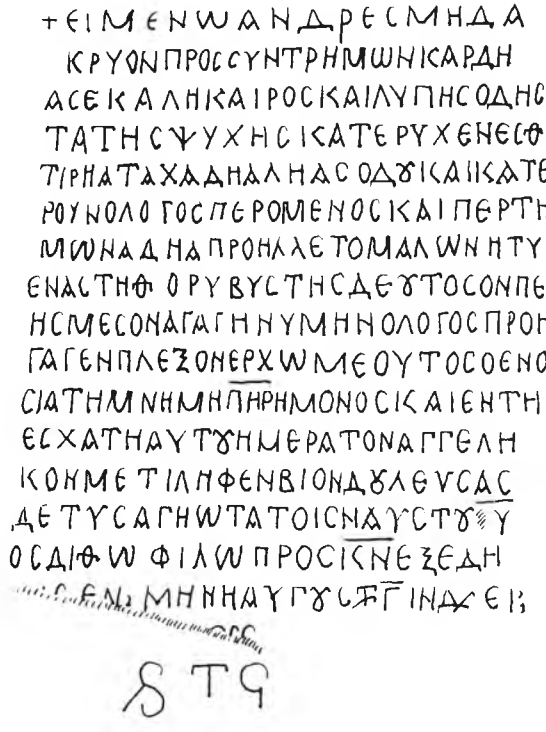
– Ἰωάννῃ τῷ κτήτορι. L'orthographe Ἰοάννη est à rapprocher, entre autres, d'une inscription du Musée archéologique de Constantinople, de provenance inconnue (VIIe-IXe s.), voir Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions, p. 19, n° 23. Quant au passage de l'accusatif au datif, il ne présente pas de problème, le glissement de l'un à l'autre étant une chose courante à l'intérieur de cette formule. Cf. Orlandos - Vranoussis, *ibid.*, n^{os} 33, 38, 86 b, 88, 133, 144 et *passim*; Feissel, *ibid.*, n^{os} 2, 47.

– La date. L'indiction correspondante à l'année 861/862 est bien l'indiction 10.

70. Panion. Epitaphe d'un hiéromoine, mort le 3 août 6390 (= 882).

Dalle de pierre en deux morceaux, encastrée presqu'au milieu du pavement de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn, vue par Papadopoulos-Kerameus en 1885. «173.75».

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 94, n° 28, pl. IV, n° 1 (l'éditeur dit qu'il en avait fait deux estampages: il publia pourtant un seul, en donnant une transcription telle quelle du texte et une lecture corrigée en texte continu); (*idem*, Τρεῖς ἐπιγραφαί βυζαντιναί, VV 1 (1894), pp. 140-141); (Dumont - Homolle, Mélanges, pp. 415-416, n° 86 z3). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



+ Ει μεν ω ανδρες μη δα-
κρυον προς συντρημων καρδη-
ας εκαλη καιρος και λυπης οδης
τα της ψυχης κατερυχεν εσθι-
τιρηα ταχα δηα ληας οδου και κατε
ρουν ο λογος περομενος καιπερ τη
μωναδηα προηλλετο μαλων η τυς
εν αστη θορυβυς· της δε ουτος ονπερ
ης μεσον αγαγην υμην ο λογος προη-
γαγεν πλεξον ερχωμε· ουτος ο εν ο-
σια τη μνημη π(ατ)ηρ ημον ος και εν τη
εσχατη αυτου ημερα τον αγγελη-
κον μετιληφεν βιον δουλευσας
δε τυς αγηωτατοις ναυς του Θ(εο)υ
ος δι Θ(ε)ω φιλω προς Κ(υριο)ν εξεδη-
[μ]ησεν, μηνη Αυγουστ(ω) γ΄ ινδ(ικτιῶνος) ει,
[ετ]ους
ϛτϟ

Multitude des fautes d'orthographe du lapicide, qui semble avoir été guidé uniquement par le sens oral des lettres, mélangeant les ι-η-ει, les ο, ω, etc., rédoublant les consonnes ou supprimant les consonnes doubles incorrectement. La syntaxe aussi laisse à désirer. Nous donnons donc la transcription corrigée, avec l'accentuation, en respectant les lignes du texte.

+ Εἰ μέν, ὦ ἄνδρες, μὴ δα-
κρύων πρὸς συντριμμὸν καρδί-
ας ἐκάλει καιρὸς καὶ λύπης ὠδὶς
4. τὰ τῆς ψυχῆς κατέτρυχεν αἰσθη-
τήρια, τάχα διὰ λείας ὁδοῦ καὶ κατ<ε>ὰ
ῥοῦν ὁ λόγος φερόμενος καίπερ τὴν
μον<α>ῳδίαν προείλετο μᾶλλον ἢ τοὺς
8. ἐν ἄστει θορύβους· τίς δὲ οὗτος ὅνπερ
εἰς μέσον ἀγαγεῖν ἡμῖν ὁ λόγος προή-
γαγεν, <π>λέξων ἔρχομαι· οὗτος ὁ ἐν ὁ-
σίᾳ τῇ μνήμῃ π(ατ)ὴρ ἡμῶν, ὃς καὶ ἐν τῇ
12. ἐσχάτῃ αὐτοῦ ἡμέρᾳ τὸν ἀγγελι-
κὸν μετείληφεν βίον· δουλεύσας
δὲ τοῖς ἁγιωτάτοις ναοῖς τοῦ Θ(εο)ῦ,
ὡς δὴ Θ(ε)ῷ φίλῳ πρὸς Κ(ύριο)ν ἐξεδή-
16. [μ]ησεν, μηνὶ Αὐγούστ(ῳ) γ´ ἰνδ(ικτιῶνος) ει´,
[ἔτ]ους
ϛτϟ´

Tilde sur les *nomina sacra*: $\overline{\Theta\upsilon}$ (l. 14), $\overline{\text{Κν}}$ (l. 15): sur $\overline{\pi\eta\rho}$ (= πατήρ, l. 11), omis pour Θ(ε)ῷ (l. 15).

Abréviations: ΣϮ = στῳ; INΔ∠ = ἰνδ(ικτιῶνος) (l. 16).

Ligature: 8 = ου (l. 5, 8, 12-14, 16-17); mais aussi ου (l. 10).

L. 6/7. Leg. τὴν μονῳδίαν; 1.10. Leg. λέξων. Notons les *apices* des lettres Γ, Δ, Θ, Τ, très répandus aux IXe siècle. En outre, dans l'indiction (ει´), la monade précède la décade, phénomène courant à cette époque.

L. 5. καταὶ (Papadopoulos-Kerameus). Je ne crois pas que ce lapicide avait en tête cette forme rare et poétique, équivalente de κατά; il aurait simplement gravé par erreur κατὲ au lieu de κατά, ce que dit aussi Papadopoulos-Kerameus dans VV 1 (1894), p. 141. D'ailleurs, le texte écrit, copié par le lapicide dans la première partie de l'inscription, donne aussi κατὰ (voir plus bas).

Si, ô gens, le temps des larmes n'appelait pas à la contrition du cœur et si les affres de la tristesse ne consumaient pas les organes de la sensation, alors, le verbe serait amené par une voie aplanie et suivant le cours, bien qu'il ait choisi la lamentation plutôt que les bruits de la ville; qui est-ce alors celui que le verbe a poussé à nous amener au milieu, je vais le dire: celui-là est notre père, de bienheureuse mémoire, qui aussi, à son dernier jour, a substitué à sa vie la vie des anges; et, après avoir servi les très saintes églises de Dieu, est parti vers le Seigneur en ami de Dieu, le 3 du mois d'août, indiction 15, en l'an 6390 (= 882).

L. 1/7: Εἰ μέν, ὦ ἄνδρες... τὴν μονῳδίαν προείλετο. Le préambule de l'épitaphe constitue, à peu de mots près, la première partie du préambule de la Vie de Nicéphore, patriarche de Constantinople (806-815), écrit par Ignace, diacon et skévophylax de la Grande Eglise de Sainte-Sophie,

plus tard (au début du IXe s.) métropolite de Nicée (PG, 100, col. 41-45; éd. De Boor, pp. 139-217, notamment p. 139, 7-15). Ignace avait composé aussi une Vie du patriarche Tarasios (784-806) et une autre de Grégoire le Décapolite, ainsi que plusieurs ouvrages poétiques, littéraires, etc. (voir Krumbacher, Literatur, pp. 716-720, n° 297; Beck, Kirche und theologische Literatur, I, pp. 511-512). Sur la charge de skévophylax, voir Darrouzès, 'Οφφίκια, pp. 314-318.

Néanmoins, le lapicide a respecté le texte écrit jusqu'à φερόμενος (l. 6), omettant ensuite quatre lignes environ et intercalant la phrase τὴν μονῳδίαν προείλετο d'Ignace dans sa phrase à lui (l. 7/8). Pour être plus claire, je cite le texte d'Ignace qui correspond *grosso modo* au préambule de l'épitaphe: Εἰ μέν, ὦ ἄνδρες, μὴ δακρύων πρὸς συντριμμὸν καρδίας ἐκάλει καιρός, καὶ λύπης ὠδὶς τὰ τῆς ψυχῆς κατέτρυχεν αἰσθητήρια, τάχα διὰ λείας ὁδοῦ καὶ κατὰ ῥοῦν ὁ λόγος φερόμενος, τὸ ἑαυτοῦ καὶ εἰ κατόπιν τοῦ προκειμένου, ὅση δύναμις ἀπεπλήρωσε πρόθυμον. Νυνὶ δὲ ὑπὸ τοιούτοις ἀπαραίτητα τυραννούμενος πάθεσιν, ... τὴν μονῳδίαν προείλετο καὶ πρὸς τὴν τῶν ἐπαίνων ἀπαγορεύσας ἐπίδοσιν ὅλος τῆς κατηφείας ἐγένετο.

L. 7: τὴν μονῳδίαν προείλετο. Le mot μωναδήα (μοναδία) de l'inscription, qui pourrait à la rigueur indiquer la vie monastique, μοναδικὸν βίον, en suggérant un jeu de mots (μονῳδία/μοναδία) – ce dont raffolaient les Byzantins, cf. ὠδὶς/ὁδοῦ, l. 3, 5 –, ne serait pas transmis par la tradition littéraire. En plus, il est incompatible avec le sujet de προείλετο, qui est ὁ λόγος, et, de toute façon, le texte même d'Ignace donne μονῳδίαν.

L. 8/10: ὅνπερ εἰς μέσον ἀγαγεῖν ἡμῖν ὁ λόγος προήγαγεν. Nous pourrions corriger ἡμῖν en ἡμῶν, en le considérant comme un pronom personnel attaché au μέσον, *au milieu de nous*; mais, ἡμῖν peut aussi bien être un complément indirect de l'aoriste second ἀγαγεῖν; dans les deux cas, le sens reste à peu près le même.

L. 10: λέξων ἔρχομαι. Le participe πλέξων de l'inscription est dû sans doute à une confusion avec l'expression πλέκω λόγους, ὕμνον, ᾠδάς, etc., qui ne peut pas pourtant se défendre à cet endroit du texte.

L. 10/14: οὗτος ὁ... πατὴρ ἡμῶν... δουλεύσας ἐν ... ναοῖς τοῦ Θεοῦ. Il s'agit évidemment d'un hiéromoine qui avait officié dans plusieurs églises, peut-être à Panion même (voir supra, p. 248). L'absence de son nom d'une épitaphe si sophistiquée est pour le moins étrange. De toute façon, cet ecclésiastique semble avoir été très vénéré de ses ouailles, et probablement avait-il appartenu à un rang élevé de la prêtrise.

L. 15/16: ὡς δὴ Θεῷ φίλῳ... ἐξεδήμησεν. L'expression Θεῷ φίλῳ renvoie à φιλόθεος, ce qui doit être traduit par *aimant le Dieu*: cf. φιλόχριστος (n^os^ 67, 83, 84 du présent recueil).

L. 16/18: la date. L'indiction 15 correspond effectivement à l'année 6390 (= 882). Par ailleurs, les données de la datation sont suffisantes pour que nous trouvions le jour de la semaine qui est, en l'occurrence, un vendredi.

71. Héraclée. Incitation à l'adoration des reliques de Sainte Glycérie (*ca.* fin IXe s.) (Pl. 105 b)

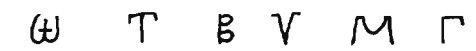
Reliquaire de marbre blanc, fait peut-être d'un ancien sarcophage (Mordtmann) ou d'un ancien pilastre (Kalinka), coupé dans la partie supérieure en guise d'arc formant une niche, à l'intérieur de laquelle on conservait jadis le chef présumé de la sainte Glycérie. Vu par Covel pendant son voyage de retour d'Andrinople à Constantinople, en automne 1675, il se trouvait dans l'église métropolitaine d'Héraclée, dédiée alors aux Saints-Apôtres Pierre et Paul. Le voyageur anglais a donné une description minutieuse du reliquaire qu'il appelle «dalle funéraire» (tombstone) de la sainte et qui, d'après la tradition locale, provenait du monastère de Sainte-Glycérie, tombé en ruines et écroulé en grande partie dans la mer. Covel n'a pas pu faire le fac-similé de l'inscription en entier, tout en précisant qu'elle était métrique et que la terminaison de chaque vers était écrite au dessous de la première partie avec des lettres beaucoup plus petites.

Vers la fin du XIXe siècle, le reliquaire se trouvait dans l'église de Saint-Georges d'Héraclée, construite autour de 1725-1729, où avaient été préservées certaines pièces de l'ancienne métropole.

Covel, Voyages, éd. Grélois, app. épigr., n° 19 (transcription avec une esquisse des quatre premières lignes); Mordtmann, Epigraphik, pp. 226-227 (fac-similé); (Dumont - Hommole, Mélanges, p. 396, n° 74 z6); (Th. Büttner-Wobst, Die Verehrung der heiligen Glykeria, BZ 6 (1897), p. 97); J. Strzygowski, in JÖAI 1 (1898), col. 26-27, fig. 11 (photographie et fac-similé); (Delehaye, Saints de Thrace, p. 250; Kourilas, Μάρτυρες Ἡρακλείας, p. 72). Texte d'après Covel, Mordtmann et Strzygowski.

\+ +

Ὁ τερπνὸς οὗτ(ος) ὡς σορ(ὸς) κρύπτει λίθ(ο)ς
τῆς θαυματουργοῦ μάρτυρ(ος) Γλυκερίας
θείαν κάραν βρύουσαν ὄμβρ(ον) θαυμάτων
ἐξ ὧν ῥῶσις κάμνουσιν πολλὴ πηγάζει.
Πιστῶς προσέρχου πᾶς τις ἀγνῇ καρδίᾳ
καὶ θᾶττον εὕροις τοῦ ποθουμένου λύσιν·
ὡς γὰρ κρήνη τις βλύζουσα ζωῆς ῥεῖθρα
οὕτως πρόκειται πᾶσιν αὐτῆς ἡ χάρις.



Signe d'abréviation: o (l. 1-3).

Ligatures: ϑ = ου (l. 6), mais aussi ου partout ailleurs.

L. 3. ὄμβρο[υ] (Strzygowski). Nous avons préféré ici la syntaxe de βρύω + acc., par analogie avec βλύζω + acc. (l. 7). Notons la différence dans le signalement paléographique de l'abréviation chez les éditeurs mentionnés.

Cette pierre ravissante cache, telle une tombe,/ le chef divin de Glycérie, martyre thaumaturge,. qui (le chef) regorge d'une averse des miracles,/ d'où prend sa source beaucoup de force pour ceux qui souffrent./ Approche tout un chacun, avec foi et cœur pur/ et tu trouveras plus vite la solution de ce que tu désires;/ car, telle une fontaine qui fait jaillir les courants de la vie,/ ainsi se trouve devant tous sa grâce.

Inscription métrique en huit dodécasyllabes disposés en seize lignes comme les a décrites Covel (voir ci-dessus); orthographe correcte.

L. 1: σορός. Cet emprunt au vocabulaire des épitaphes chrétiennes est conforme au ton général archaïsant du texte. Pour des synonymes de σορὸς tels que κοιμητήριον, μημόριον, μνῆμα, etc., voir Bees, Peloponnes, p. 38, n° 17.

L. 2: τῆς θαυματουργοῦ μάρτυρος Γλυκερίας. Originaire de Trajanoupolis, Glycérie subit le martyre dans cette ville d'abord et ensuite à Héraclée, le 13 mai de la première année de l'empereur Antonin (138, s'il s'agit d'Antoninus Pius, 161 s'il faut y voir Marc Aurèle Antonin), lors du

gouvernement de Savinus, peut-être le Pontius Savinus, légat de Thrace sous Marc Aurèle (cf. Th. Büttner-Wobst, in BZ 6 (1897), p. 96). Voir AASS, Mai III, pp. 10*-13*; Ménologe de Basile: PG, 117, col. 452-453; cf. Bartholomée Koutloumousianos, Ὡρολόγιον τό Μέγα, éd. J. et Sp. Veloudôn, Venise 1871, p. 269.

Une église dédiée à Sainte-Glycérie, devenue patronne d'Héraclée à côté de saint Georges, fut construite plus tard dans la ville pour accueillir le corps saint, enterré auparavant près de là et d'où jaillissaient les θεῖα μῦρα. Cf. un autre saint myroblyte, saint Nicolas d'Andrinople, voir infra, n° 82.

Outre l'inscription examinée, des sources narratives mentionnent le culte de la sainte, attesté dès le IVe siècle et ensuite (Théophylacte Simocattès, éd. De Boor, pp. 60-62, 221, 3-4; Jean d'Antioche, FHG, V/1, p. 38; cf. D. Stiernon, in DHGE 23, 1990, col. 1310-1312), tandis qu'un îlot au sud du cap Akritas (nom actuel, Tuzlaburnu, sur la côte de Bithynie), appelé Sainte-Glycérie dans un chrysobulle de Manuel Ier Comnène, de 1158 (Z. von Lingenthal, Jus Graeco-Romanum, III, p. 450; Dölger, Regesten, n^{os} 1347[1418]) semble aussi, du fait de son nom, avoir été gagné à ce culte (cf. Vie de saint Nicétas, AASS, Avril 1, XXXI, § 43: exil du saint, partisan des icônes, sur ordre de Léon V, dans l'île de Sainte-Glycérie, vers 815-820).

C'est dans cet îlot d'ailleurs qu'une église et un monastère, connus tous les deux dès le début du IXe siècle, furent dédiés à la sainte; l'historien Jean Zônaras se fit moine dans ce monastère et y composa son Ἐπιτομή Ἱστοριῶν, vers le milieu du XIIe siècle (Zônaras, I, p. 8, 12-15; II, p. 297, 16-22: allusions. Cf. M.J. Gedeôn, Ἑορτολόγιον Κωνσταντινουπολίτου προσκυνητοῦ, Constantinople 1904, fasc. 1, p. 88, n° 13; Janin, Eglises et monastères, pp. 56-57; *idem*, Constantinople, p. 498). Il y avait donc deux monastères sous le vocable de sainte Glycérie, l'un sis à Héraclée et l'autre dans l'îlot homonyme.

L. 3: θείαν κάραν. Il apparaît d'après cette mention que le reliquaire devait renfermer le chef thaumaturge de la sainte et il est probable qu'il était déposé dans l'église homonyme, dont provenait peut-être l'ancien sarcophage. Selon Büttner-Wobst (*ibid.*, p. 98), la possession du chef de Glycérie par son église d'Héraclée serait une allégation des ecclésiastiques pour se prévaloir de la détention de la force thaumaturge des reliques; et cela, parce qu'à l'époque de Léon III (717-741) ou de Constantin V (741-775), ces mêmes reliques se trouvaient à Lemnos, où elles avaient été transportées au VIIe ou au VIIIe siècle, pour des raisons de guerre. Par conséquent, Lemnos avait été aussi un lieu du culte de sainte Glycérie.

En ce qui concerne ce transfert cependant, nous croyons qu'il est plus plausible de le mettre au compte de la suppression du culte des saints pendant la querelle iconoclaste des VIIIe-IXe siècles et du ralliement des îles de la mer Egée à la réaction iconodule. De même, il est possible qu'après le rétablissement du culte des images en 787, ou plutôt après sa restauration définitive en 843, les restes de sainte Glycérie aient été restitués à son église cultuelle d'Héraclée. Cette hypothèse est corroborée par le cas analogue des reliques de sainte Euphémie qui, transférées dans cette même île de Lemnos pendant la période iconoclaste, furent ramenées à Constantinople après la victoire de l'Orthodoxie (AASS, Septembre V, pp. 276-277; Georges Amartôlos, éd. De Boor, II, pp. 766, 20-767, 4: cet auteur situe le lieu de transfert à Lesbos. Cf. Gedeôn, Πίνακες, p. 264; voir en général, Kourilas, Μάρτυρες Ἡρακλείας, pp. 67-86: la Vie de sainte Glycérie et traduction en grec de diverses études la concernant).

La date. D'après ce qui précède, l'inscription daterait de la fin du IXe siècle. La seconde translation des reliques de sainte Glycérie à Héraclée aurait fourni l'occasion pour la fabrication du reliquaire et pour la composition de l'inscription.

Sur l'église métropolitaine d'Héraclée (Παλαιά Μητρόπολις), voir E. Kalinka, Die Cathedrale von Herakleia, JÖAI 1 (1898), col. 3-14 et 27-28; Strzygowski, *ibid.*, col. 15-28 (l'auteur pense

que la métropole était identique avec l'église de Sainte-Glycérie en Héraclée); cf. D. Stiernon, in DHGE 23, 1990, col. 1312.

Pour le miracle de μυροβλησία, notamment en ce qui concerne saint Démètre de Thessalonique, voir l'ouvrage récent d'A. Mentzos, Τό προσκύνημα τοῦ ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης στά βυζαντινά χρόνια, Athènes 1994, pp. 151-156.

72. Panion. Restauration sous l'évêque Théodore (IXe s. ?)

Cippe carré de provenance de Panion, que Papadopoulos-Kerameus vit en 1885 dans le Musée archéologique de Rhaidestos. Celui-ci avait été une fondation importante du Syllogue thrace de Rhaidestos, créée dans la décennie de 1870 et rassemblant de nombreuses antiquités trouvées en Thrace orientale, dont la plupart furent évacuées à Thessalonique en 1922-1923 et sont conservées dans le Musée archéologique de cette ville (voir Mamôni, Ραιδεστός, pp. 297-302; Asdracha, Inscriptions I, p. 219). Dimensions de la pierre: «71.20.27».

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 83, n° 13 (estampage); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 86 a). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.

Ἀνανέο-
τε<σ>ἐπὶ
Θεοδώρ[ου]
4. τοῦ θε(ι)οτ[ά]-
του καὶ μ[α]-
καριοτά-
του ἡμῶν
8. ἐπισκό-
που
+

Lettres carrées, archaïsantes, plus près de l'époque antérieure que d'habitude.
Ligatures: νε (l. 1); ϑ = ου (l. 4, 5, 7, 9); ημ (l. 7).
Leg. l. 1/2. ἀνανέωται; l. 5/7. μακαριωτάτου; l. 7. ἡμῶν.

L. 4/5. τοῦ θεο[φιλεστά]του (Homolle).

A été restauré sous Théodore, notre très divin et bienheureux évêque.

L. 1/2: ἀνανέωται. On ne sait pas évidemment quel est le sujet de ce verbe et donc l'objet de la restauration entreprise sous l'évêque Théodore. Il s'agissait probablement d'une église, d'un couvent ou d'un autre bâtiment. Le cippe serait dans ce cas-là un élément de construction.

L. 3/9: τοῦ Θεοδώρου... ἐπισκόπου. Dans les listes épiscopales de Panion, Théodore ne figure que d'après cette inscription que Papadopoulos-Kerameus a située aux IXe-Xe siècles (voir Stamoulis, Κατάλογοι, p. 155; Asdracha, La Thrace orientale, p. 293). Pourtant, d'après la forme des lettres et le fait qu'elle est gravée sur un cippe – si fragiles que puissent être ces données –, il me semble qu'elle ne dépasse pas le IXe siècle, à supposer qu'elle ne soit encore plus ancienne.

Sur l'Eglise de Panion, premier évêché d'Héraclée dans les premières notices, voir Asdracha, *ibid.*, pp. 248-249.

ANDRINOPLE

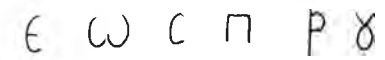
Sur la ville d'Andrinople, voir Asdracha, Les Rhodopes, pp. 137-148, 190-193. Sur les murailles d'Andrinople, voir G. Lambousiadis, Περί τῶν τειχῶν τῆς Ἀδριανουπόλεως, Orestias [Andrinople] 1923; cf. Asdracha, Inscriptions I, n° 15. Sur la métropole et ses suffragants pendant l'époque concernée, ainsi que la liste métropolitaine d'Andrinople, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 258-259, 247-277; D. Stiernon, in DHGE 22, 1988, s.v. Hadrianopolis.

73. Borne territoriale (IXe s. ?) (P l. 106 a-e)

Colonne de marbre brisée dans sa partie supérieure. De provenance inconnue, elle se trouvait à une certaine époque au musée d'Andrinople, n° d'inv. 1793. L'inscription est gravée en une seule ligne parcourant la colonne en haut, probablement au dessous de la cassure. Dimensions de la pierre: hauteur: «130»; diamètre: «42» (l'auteur a inversé les chiffres par erreur); hauteur des lettres: «7» (d'après Taslıklıoğlu). Photographies d'I. Ševčenko, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n^{os} 61.117, 61.125, 61.119, 61.120, 61.121 (chacune exposant une partie de l'inscription).

Eyice, Edirne, p. 76 (fac-similé et photographie; l'auteur donne comme n° d'inv. 1993, différent de celui de Taslıklıoğlu, Taslıklıoğlu, Trakya, II, pp. 31-34, fig. 19-20 (photographies). Texte d'après les photographies de Ševčenko et la lecture de C. Mango.

1. ωρως σ[τ]αθὲν ἐπὶ Πετρωνᾶ κουράτορος



Ligature: ϒ = ου.

– ωρως, leg. ὅρος. Notons le participe σταθέν, neutre de σταθεὶς qui devait accompagner le masculin ὅρος.

– ὡρωσ[κοπ]άθεν (Taslıklıoğlu).

Borne placée sous le curateur Petrônas.

– ὅρος σταθέν. Le lieu de provenance de cette borne restant inconnu et l'inscription ne nous donnant aucun toponyme, nous ne pouvons que nous appuyer sur la mention d'un curateur pour définir approximativement l'usage de la pierre. De toute façon, il ne s'agit pas d'une borne délimitant une ville, comme nous en avons en Thrace même (voir supra n^{os} 54-63). Il ne semble pas qu'il s'agisse non plus d'une borne qui séparerait des propriétés foncières appartenant à des communautés villageoises ou à des particuliers, bien que cette dernière hypothèse ne soit pas à exclure. Cependant, sur deux bornes connues de la banlieue européenne de Constantinople et de la Thrace orientale (voir infra, n° 101), figurent les noms des domaines et des propriétaires fonciers, qui, tous les deux manquent sur notre borne dont l'inscription paraît malgré tout complète.

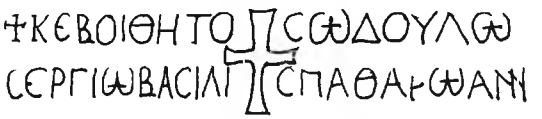
– ἐπὶ Πετρωνᾶ κουράτορος. S'il n'est pas un curateur ayant en charge des propriétés foncières privées (cf. Skylitzès, éd. Thurn, p. 367, 67: ... καὶ τέσσαρας ἀρχόντων γειτόνων κουράτωρας ἀποκτείναντα...), ce Petrônas, que nous ne connaissons pas par ailleurs, pourrait bien être l'un des curateurs des biens de la couronne situés en Thrace. Cette hypothèse est corroborée par l'existence de la curatorie de Tzouroulos et de son curateur impérial, Sisinès, en 813 (voir supra n° 64). Etant donné que nous ne connaissons pas non plus le lieu de provenance de la borne, on pourrait même supposer qu'elle est de Tzouroulos ou de ses environs. Dans ce cas, Petrônas aurait été un autre (βασιλικὸς) κουράτωρ de la même curatorie ou, au moins, l'un de ses curateurs.

Par conséquent, je ne retiendrai pas l'hypothèse de Taslıgıoğlu, selon laquelle il s'agirait de Petrônas, frère cadet de l'impératrice Théodora et du césar Bardas et, comme eux, fervent partisan de la restauration des icônes, connu aussi pour ses activités militaires qui se situent en Asie Mineure en sa qualité du stratège des Thracésiens (856, 863, voir Guilland, Recherches, I, pp. 437, 568; *idem*, Titres et fonctions, n° X, pp. 597-598), mais qui ne fut point un curateur.

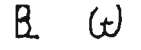
74. Sèlyvria. Invocation de Sergios, spatharocandidat impérial (IXe-XIe s.)

Encastrée dans la corniche d'un portillon des murs de Sèlyvria, copiée par Covel en mai 1675 (cf. Magdalino, Byzantine Churches, p. 316), l'inscription est mentionnée comme perdue par Mordtmann, en 1884 (Epigraphik, p. 211). Elle était gravée de part et d'autre d'une croix.

Covel, Voyages, éd. Grélois, app. épigr., n° 2 (fac-similé); Covel, trad. en grec: Germanos, Σηλυβρία, p. 130; Cheiladakis, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν, p. 92. CIG, IV, n° 8902 (fac-similé); Le Bas, Inscriptions, p. 341, n° 1472 b (fac-similé); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 370, n° 62 b26). Texte d'après le fac-similé de Covel.



+ Κ(ύρι)ε βοίθη τὸ σῷ δούλῳ
2. Σεργίῳ βασιλι(κῷ) σπαθαρω(κ)ανν[διδάτῳ]



Ligature: νν (l. 2).

L. 1. Leg. βοήθει τῷ; l. 2. Leg. σπαθαροκανδιδάτῳ.

L. 2. Σεργίῳ βασιλεῖ σπαθαρ ou σπαθατω (Covel); βασιλι(κῷ) σπαθα[ρ]ίῳ (CIG, Homolle); βασιλι σπαθαιω... (Le Bas); σπαθάριος (Mordtmann, simple mention sans édition propre).

Seigneur, aide ton serviteur Sergios, spatharocandidat impérial.

Eu égard à la reconstruction de Sèlyvria par les empereurs Michel III et Théodora (voir supra, n° 65), on est tenté de chercher ce Serge parmi les personnages connus à cette époque. On ne peut pourtant penser ni au spathaire Sergios (le Confesseur), père de Photios (Théophane Contin., p. 668, 16), ni à Sergios Nikètiatès, peut-être l'oncle de Photios du côté de sa mère (sur ce personnage énigmatique, l'un des chefs de file de la restauration des images, voir Grégoire, Etudes, pp. 515-531; Dvornik, The Patriarch Photius, pp. 69-71; Mango, The Liquidation of Iconoclasm, pp. 134-138). Ces hypothèses de travail auraient l'avantage de situer notre inscription au IXe siècle, mais évidemment elles sont peu défendables.

Nous avons par contre quelques sceaux, appartenant peut-être à la même personne (pour certains d'entre eux, sûrement), qui mentionnent un Sergios, spatharocandidat impérial et commerciaire de Cherson et qui sont datés des IXe-Xe siècles (Laurent, Orghidan, pp. 138-139, n^{os} 256 et 258; Zacos - Veglery, Lead Seals, II, n^{os} 286, 886; Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, I, n^{os} 82.5-8). Mais en l'absence d'autres indications et surtout en l'absence de la fonction effective qu'aurait exercée le Sergios de l'inscription à Sèlyvria, je ne pourrais pas avancer l'hypothèse d'une quelconque identification. On peut dire autant d'un autre sceau qui porte le nom de Sergios, spatharocandidat impérial et drongaire de la mer Egée (IXe s.: Zacos - Veglery, *ibid.*, I/2, n° 2360).

Il faut cependant remarquer que cette impossibilité est due exclusivement au manque des données suffisantes et n'a rien à voir avec les lieux d'affectation mentionnés sur les sceaux, notamment le lointain Cherson. Car ce fait ne constitue pas un empêchement en soi, puisque la grande mobi-

lité des fonctionnaires byzantins et leurs fréquents déplacements d'un bout à l'autre de l'empire sont bient connus et ne sont plus à prouver (voir Asdracha, Ἐπιλεκτική ἐπικοινωνία, pp. 389-396).

Quoi qu'il en soit, ce Sergios aurait construit ou plutôt restauré une partie de la citadelle de Sèlyvria.

En ce qui concerne le spatharocandidat impérial, il est attesté comme dignité, provenant du cumul du spathaire et du candidat, surtout à la première moitié du IXe siècle et continue de se manifester jusqu'à la fin du XIe siècle. Voir Bury, Administrative System, pp. 26-27, qui fait remonter la première apparition au VIIe siècle, ce que conteste Oikonomidès, Listes, p. 297: sources et dernières mentions; cf. Guilland, Recherches, II, Index, s.v. spatharocandidat; Zacos - Veglery, III/3, n° 3200: Théophane, hypatos, spatharocandidat impérial et stratège de Céphallonie, sceau daté par son éditeur du VIIIe siècle.

75. Sèlyvria. Apostrophe à une tour restaurée en deux temps: a) par le patrice Théophylacte, b) par le spatharocandidat Théophane (IXe-XIe s.)

Bandeau de marbre en relief, composé d'une série de pierres juxtaposées, encastré dans un demi-bastion en briques, qui était, lui, coupé dans une tour hexagonale (Seure; octogonale selon Mortdmann) de la citadelle, à une hauteur de 8 à 10 m au dessus du sol. Cette tour nord-ouest flanquait la porte appelée en turc Orta-kapusi, voisine de la porte Kir-kale-kapusi qui portait l'inscription des empereurs Michel, Théodora et Thècle (voir supra, n° 65). L'inscription, très longue, s'étalait sur une ligne tout autour du bastion.

Covel avait copié, en mai 1675 (voir supra, nos 65, 66, 74), le début de l'inscription seulement parce qu'il «n'avait pas de lorgnette pour voir si haut». Ce début (a), qui constituait aussi les premières lettres de l'inscription, avait disparu lors de la visite de Mordtmann (avant 1884), qui dut le recopier de la copie qu'en avait faite Stamoulis. La tour ayant été démolie en partie, l'inscription elle-même s'est trouvée brisée en plusieurs morceaux, dont quelques-uns ont été apportés dans la résidence du gouverneur turc de Sèlyvria; ils y ont été brisés de nouveau «comme la meilleure illustration de la toute récente loi sur les Antiquités» (Mordtmann)... Seure avait pu faire une lecture plus complète des seuls fragments restés sur place (B, C) au moment de sa visite à Sèlyvria (1910), ainsi que d'un autre fragment (A), appartenant à la Collection des Antiquités thraces de Stamoulis (cf. Asdracha, Inscriptions I, p. 219). Ce fragment formait l'un des angles du bandeau et était gravé sur les deux côtés; ses dimensions: hauteur: «15»; longueur, grand côté A: «80»; petit côté b: «17»; hauteur des lettres de l'inscription en général: «115 mm» (Seure).

Résumons : sept fragments en tout et pour tout ont été publiés, dont certains (peut-être, d'autres encore ?) doivent se trouver actuellement dans le Musée de Sainte-Sophie, à Constantinople (information de C. Mango). Voir le dessin de la page 282.

Covel, Voyages, éd. Grélois, app. épigr., n° 5 (fac-similé du fragment a); Covel, traduction en grec: Germanos, Σηλυβρία, p. 132; Cheiladakis, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν, p. 95. Mordtmann, Epigraphik, pp. 210-211, n° 27 (copie à la lorgnette des fragments a, b, c et e; copie d'après Stamoulis du début du fragment a et du fragment d); (Dumont - Homolle, Mélanges, pp. 370-371, n° 62 b28); Seure, Antiquités, pp. 563-567, n° 17, fig. 12 (fac-similés). Texte d'après les fac-similés de Seure. Numérotation conventionnelle. A l'instar de cet éditeur, je ne retiendrai pas les fragments très illisibles f et g de Mordtmann qu'il avait vus à la résidence du gouverneur turc et ailleurs.

Fragments

a + Κάλληστον ὄντα καὶ κατιγλαησμένον
φερωνύμῳ κλήσι τε καὶ θεωρήᾳ
ἔδει σε, πύργε, τη - - -

A 4. - - - [Θε]οφάνης, σὲ κό-
b σμησιν ὄντως προσλαβεῖν καταξίαν,
c ἥνπερ Θε[οφυλ]άκτου τοῦ πρὶν εὐκλεοῦς
πατρικίου δ- - -
d = B 8. - - - [?φιλαργυρ]ί<ε>ας ξένος
ὡς, εὐκλεὴς ὢν σπαθαροκανδιδᾶτος,
λαμπρῶς ἀνιστᾷ καὶ νεουργεῖ τὴν πόλην
e = C εἰς δόξαν καὶ καύχημα τῶν οἰκητόρων
12. εἰς εὐπρέπειαν καὶ κλέος τῆς πορφύρας

A noter que le fragment A (Stamoulis - Seure) se termine en retour d'angle par les lettres ΣM qui sont apparemment les premières du fragment b. Les fragments a et A occupaient la face du bastion qui regarde vers la ville.

Lettres majuscules, très soignées et décoratives, gravées tout en angles, n'ayant pas de parties rondes. Selon Seure (Antiquités, p. 567), la technique de l'inscription rappelle celle des inscriptions arabes ou persanes sur bois, et aussi le traitement du bois sculpté en Bulgarie (cf. K. Mijatev, Wood-carving, in H. Hristov, G. Stojkov, K. Mijatev, The Rila Monastery, Sofia 1959, pp. 57-60, pl. 51-80).

Leg. l. 1. Κάλλιστον ὄντα καὶ κατηγλαϊσμένον; l. 2. κλήσει τε καὶ θεωρίᾳ; l. 9. ὡς, leg. ὅς; l. 10. τὴν πόλιν.

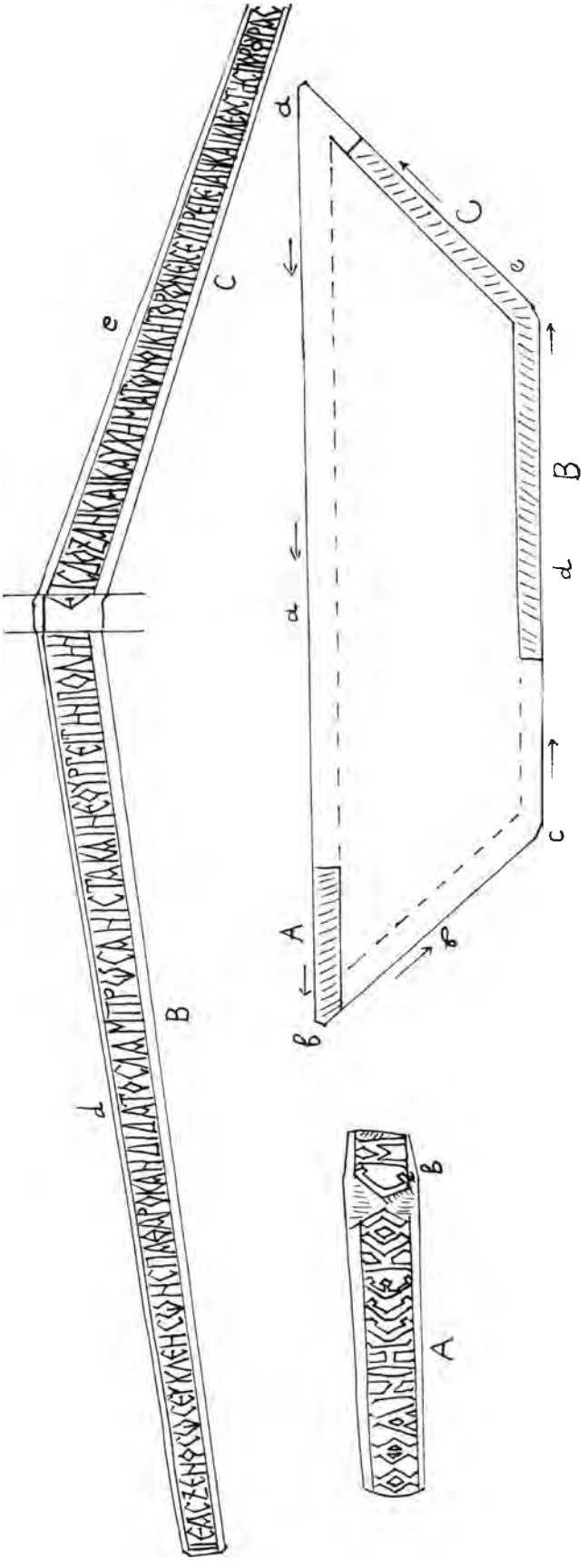
L. 2. φερωνύμῳ καὶ κεῖτε καὶ θεωρήα δὲ πυργη τησνε... (Covel).
L. 4. [Θε]οφάνης σε (Seure).
L. 6. εὐκλέους (Mordtmann, Homolle).
L. 8. ... εας ξένος (Mordtmann, Homolle); ... ειας (Seure).
L. 9. ὡς εὐκλέης ὢν (Mordtmann, Homolle).
L. 10. λάμπουσαν ἱστᾷ καὶ νεο[υ]ργεῖ τὴν πόλη[ν] (Mordtmann, Homolle).
L. 11. εἰς δόξ[αν, εἰ]ς καύχημα (Mordtmann, Homolle).

Etant la plus belle et splendidement parée/ par ton nom que tu tiens de lui et par ton apparence,/ il fallait, ô tour,... / ... Théophane,/ que tu obtienne en fait une décoration aussi digne/ (que celle) que (tu avais eue par) le feu Théophylacte qui fut un illustre/ patrice...;/... étranger à [l'avarice],/ qui (Théophane), étant un illustre spatharocandidat,/ restaure avec splendeur et renove la ville/ à la gloire et à l'orgueil des habitants,/ à la noble apparence et à la rénommée de la pourpre (= la royauté).

Il est clair, malgré ses lacunes, que l'inscription est métrique, constituée de douze dodécasyllabes disposés en ligne continue, la numérotation des lignes ci-dessus étant conventionnelle pour servir à la commodité du commentaire.

L. 1/2: Κάλλιστον ὄντα.../ φερωνύμῳ κλήσει τε καὶ θεωρίᾳ. D'après l'adjectif φερώνυμος, je comprends que la tour s'était vu attribuer un nom et c'était à cela justement qu'elle devait son appelation et son bel aspect. Ce nom ne pouvait être autre que celui de son restaurateur qui devait être ce Théophane, mentionné plus bas. La tour devait donc être appelée «tour de Théophane», πύργος (τοῦ) Θεοφάνους.

L. 4 et 9: Θεοφάνης.../ ὅς, εὐκλεὴς ὢν σπαθαροκανδιδᾶτος. Je déduis de la structure grammaticale et de la syntaxe que la dignité de spatharocandidat concerne Théophane, le deuxième restaurateur de la tour qui de ce fait porta son nom.



L. 8: [? φιλαργυρ]ίας ξένος. Sur le fac-similé de Seure (fragment B), je lis au début ιεας que je suppose être la terminaison -ειας d'un substantif abstrait auquel se rattache ξένος. L'inversion ιε/ει est un phénomène assez habituel. L'adjectif ξένος ne signifierait pas ici, me semble-t-il, «étranger» au sens ethnique du mot, mais il aurait le sens d'«étranger à quelque chose»; il mettrait donc l'accent sur le caractère moral de Théophane, qui serait dépourvu d'une qualité négative, comme, p.ex., l'avarice. Ce substantif, pour hypothétique qu'il soit, conviendrait au contexte de l'inscription, puisqu'il s'agit des travaux importants qui entraînaient de dépenses considérables. L'orthographe incorrecte φιλαργυρεία au lieu de φιλαργυρία serait analogue à θεωρήα/θεωρία de la ligne 2.

L. 9/12: ὅς, εὐκλεὴς ὤν.../ λαμπρῶς ἀνιστᾷ... τὴν πόλιν,/ εἰς... κλέος τῆς πορφύρας. Il s'agit apparemment de la même personne, i.e. Théophane, qui s'est chargé aussi d'une restauration de la ville de grande envergure, qu'il a mené à bout à la gloire des habitants et de l'empereur.

L. 5/7: κόσμησιν.../ ἥνπερ Θεοφυλάκτου τοῦ πρὶν εὐκλεοῦς/ πατρικίου. Une partie de la lacune qui suit πατρικίου pourrait comporter la dignité supérieure et, peut-être, la charge qu'a reçues Théophylacte en plus de son patriciat. Le fait que Théophylacte avait restauré la tour avant Théophane s'entend du contexte de l'inscription – puisque les travaux exécutés par Théophane ont été dignes de ceux de Théophylacte –, et non pas de l'adverbe πρὶν (ainsi dans Seure, Antiquités, p. 566). En raison des exigences du mètre, πρὶν tiendrait ici la place de πρώην, qui suggère celui qui est mort; de ce fait aussi Théophylacte fut forcément antérieur au Théophane.

Evidemment, il serait vain d'essayer d'identifier Théophylacte parmi les nombreux patrices homonymes entre les IXe-XIe siècles, qui ont exercé diverses fonctions (voir Guilland, Titres et fonctions, nos IX-XIV); il en est de même pour des sceaux des patrices qui portent ce nom aux mêmes époques et dont le nombre est considérable (Zacos - Veglery, Lead Seals, I/1, no 1070 A; I/2, nos 2541-2542; I/3, no 3204; II, no 761). Quant aux Théophylacte mentionnés par Homolle comme pouvant être rapprochés de celui de l'inscription, aucun d'eux ne porte la dignité de patrice.

Enfin, on pourrait peut-être citer Théophylacte, patrice et archegète d'Occident, le Chalkotouvès, daté de l'époque des Comnène (Mordtmann, Μολυβδόβουλλα, p. 88, no 12), ne serait-ce qu'en raison de la mention de la partie européenne (incluant Thrace) de l'empire; Théophylacte, anthypate, patrice, vestès et duc d'Andrinople (Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, I, no 44.1-X/XI s.), et aussi Théophylacte, anthypate, patrice, protospathaire et stratège de Thrace (sceau daté du Xe s. et provenant du fichier de V. Laurent, Institut français des Etudes Byzantines, à Paris).

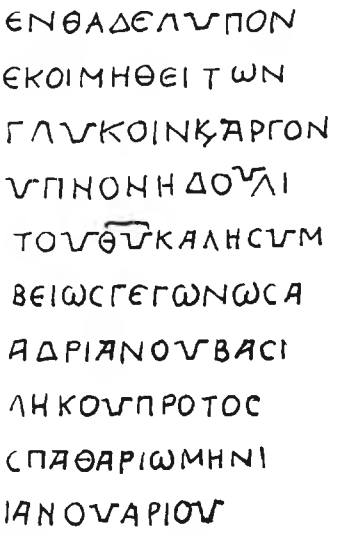
La date. La présence d'un spatharocandidat (Théophane) fournit une indication chronologique en situant le *terminus post quem* de l'inscription autour du début du IXe siècle et le *terminus ante quem* à la fin du XIe siècle (voir supra, no 74).

Etant donné que la place de l'inscription sur les murs de Sèlyvria, matériellement parlant, fait pendant à l'inscription des empereurs Michel III, Théodora et Thècle (voir supra, no 65), on serait tenté de prime abord d'orienter la recherche vers un Théophane spatharocandidat, qui aurait vécu à la même époque et qui aurait contribué lui aussi, avec Théoctiste, le patrice et logothète du dromos et, probablement, avec le spatharocandidat Sergios (voir supra, no 74) à la restauration de la ville et de son enceinte.

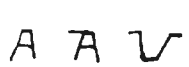
76. Héraclée. Epitaphe de Kalè, épouse du protosphathaire impérial Hadrien (IXe-XIe s.)

Inscription funéraire dont une copie fut donnée à Papadopoulos-Kerameus par un maître d'école de Rhaidestos, en 1885 (Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα, p. 12). Seure, qui la reproduisit, a supposé qu'il s'agissait d'une stèle funéraire, «d'après l'analogie avec les nombreuses stèles funéraires de cette ville [= Périnthe-Héraclée] (Archéologie thrace, p. 258). Rien n'empêche pourtant que le support fût une pierre tombale.

Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα, p. 15 (fac-similé); (Seure, Archéologie thrace, p. 260, n° 43, en caractères épigraphiques; Stamoulis, Θρακικά, dossier 115-H). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.



Ἐνθάδε λυπὸν
ἐκοιμήθη τῶν
γλυκοῖν κ(αὶ) ἀργὸν
ὕπνον ἡ δούλι
τοῦ Θ(εο)ῦ Καλή, σύμ-
βειως γεγωνῶσα
Ἀδριανοῦ βασι-
λικοῦ πρωτοσ-
παθαρίῳ, μηνὶ
Ἰανουαρίου



Tilde sur le *nomen sacrum*: $\overline{\Theta\upsilon}$.

Autre abréviation: κ = καί.

Plusieurs fautes d'orthographe: Leg. λοιπὸν (l. 1); ἐκοιμήθη τὸν (l. 2); γλυκὺν (l. 3); δούλη (l. 4); σύμβιος (l. 5/6); βασιλικοῦ (l. 7/8); πρωτοσπαθαρίου (l. 8/9).

L. 6. γεγονῶσα, forme postérieure du féminin, dérivant du participe passé γεγονώς, au lieu de γεγονυῖα. A noter l'emploi erroné du datif à la place du génitif, πρωτοσπαθαρίῳ/ ου (l. 8/9) et du génitif à la place du datif, Ἰανουαρίου/ ῳ (l. 9/10), phénomène courant à partir du VIe siècle, cf. infra n° 77. A noter aussi la forme très ouverte des bras du Y.

Ici s'est endormie à la fin le doux et inactif sommeil la servante de Dieu Kalè, qui fut épouse d'Hadrien, protospathaire impérial, le mois de janvier.

L. 1/2: Ἐνθάδε... ἐκοιμήθη. L'association de ἐνθάδε avec ἐκοιμήθη faisant pendant de ἐνθάδε κεῖται, est plutôt rare, la formule courante se limitant au seul ἐκοιμήθη. A titre d'exemple, cf. Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n° 15: épitaphe de Nicolas Valtzéris, XIe s.; Dagron - Feissel, Cilicie, n^{os} 95, 1 (Xe-XIe s.); 96, 1 (XIe s.). On pourrait voir dans cette association (ἐνθάδε ἐκοιμήθη) une sorte de passage entre une formule plus ancienne (ἐνθάδε κεῖται) et la formule postérieure. Notons l'expression ἐκοιμήθη τόν... ὕπνον, en usage dès l'Antiquité.

L. 1: λοιπόν. Autre rareté pour une épitaphe, cet adverbe s'apparente par sa signification au sens conclusive, «donc», du grec moderne, sans pour autant être identique. Il est plutôt à rapprocher ici de l'emploi rencontré, p.ex., chez Paul, Ep. Cor. b, 13, 11. De toute façon, on ne peut pas y voir une forme dégénérée du participe (κατα)λιπὼν -λιποῦσα (τὸν μάταιον βίον), en usage fréquent sur les épitaphes, notamment de l'époque chrétienne (à titre d'exemple, voir Bandy, Crete, n^{os} 97, 98, 104, 106; cf. λύπην καταλιπὸν τοῖς τεκοῦσιν, in BCH 33 (1909), p. 144, n° 116).

L. 5: Καλή. Prénom féminin courant, notamment depuis l'époque méso-byzantine (cf. exemples de l'époque des Paléologue, in PLP, n^{os} 10311-10313).

La plus connue est toujours Kalè, épouse du curopalate Symbatios Pakourianos, Marie de son nom de religion, qui légua au monastère d'Ivirôn un domaine de sa propriété foncière (voir Actes d'Iviron, II, n° 47 (1098); cf. *ibid.*, n° 44).

L. 5/6: σύμβιος. Mot utilisé à côté de γυνή, mais qui se rencontre aussi au masculin. Il figure souvent, surtout à l'époque chrétienne, comme σύνβιος, par assimilation régressive, cf. n° 90 du présent recueil; cf. Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n^{os} 87, 2; 95, 5; 110, 2 et *passim*; Feissel, Macédoine, voire l'index, s.v. σύμβιος (ή).

L. 7/9: Ἀδριανοῦ βασιλικοῦ πρωτοσπαθαρίου. Sur la dignité de protospathaire impérial qu'a eue le mari de Kalè, Hadrien, inconnu par ailleurs, voir supra, n° 49. Un Hadrien, protospathaire impérial et stratège du Dyrrachion, figure sur un sceau daté de la seconde moitié du IXe siècle (Zacos - Veglery, Lead Seals, V/2, n° 1980 A). Aux XIIIe-XIVe siècles, sinon avant, ce nom est cité comme nom de famille (Actes de Docheiariou, pp. 116-117; 119, 5). A signaler que πρωτοσπαθάριος figure ici en entier, au contraire de α΄σπαθάριος de l'inscription de Brysis.

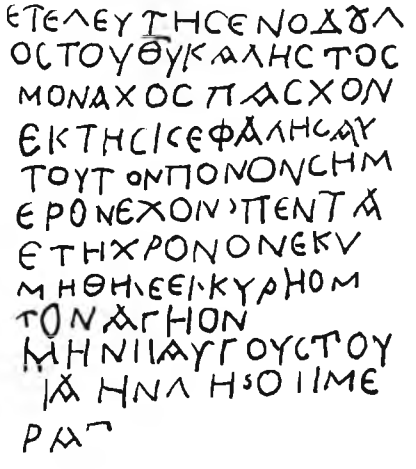
L. 9/10: μηνὶ Ἰανουαρίῳ. Sur les différentes formes sous lesquelles figure ce mois dans les inscriptions, voir Feissel, Trois aspects, pp. 145-148.

La date. La présence d'un protospathaire impérial fait que l'on ne peut pas avancer le *terminus ante quem* au delà du tout début du XIIe siècle. Qui plus est, l'image même de l'inscription nous incite à la situer au plus haut de la fourchette proposée.

77. Panion. Epitaphe du moine Calliste (IXe-XIe s.)

Plaque de marbre, apparemment une pierre tombale, brisée en deux; elle se trouvait dans la chapelle de Notre-Dame-des Blachernes, où la vit Kalinka en été 1896 (cf. n^{os} 78, 88, 93 du présent recueil). «119.65»; hauteur des lettres: «2-4».

Kalinka, Thrakien, col. 153-154, n° 89 (fac-similé). Texte d'après son fac-similé.



Ἐτελεύτησεν ὁ δοῦλ-
ος τοῦ Θ(εο)ῦ Κάληστος
μοναχὸς πάσχον
4. ἐκ τῆς κεφαλῆς αὐ-
τοῦ· τὸν πόνον σήμ-
ερον ἔχον πενται-
έτη χρόνον ἐκυ-
8. μήθη<ν> <ε> ἐν Κυρήο <ν>
τῶν ἁγήον [- - -]
μηνὶ Αὐγούστου
ια΄ ἰνδη(κτιῶνος) θ΄ ἡμέ-
12. ρᾳ γ΄

Tilde sur le *nomen sacrum*: $\overline{\Theta\upsilon}$ (l. 2).

Autre signe d'abréviation, dominant surtout pendant l'époque antérieure (voir H. Stern, in CA 9 (1957), p. 144): s (l. 11): ηνδης = -κτιῶνος.

Notons la barre verticale de certains K, éloignée de l'autre (l. 4), analogue aux formes de cette lettre dans les manuscrits des IXe-XIe siècles (cf. Ševčenko, Sisinnios, pp. 566-567; cf. infra, n° 79).

Plusieurs fautes d'orthographe et de grammaire: Leg. Κάλλιστος (l. 2); πάσχων (l. 3); ἔχων (l. 6); ἐκοιμήθη ἐν Κυρίῳ (l. 7/8); τῶν ἁγίων (l. 9); μηνὶ (l. 10); ἰνδι(κτιῶνος) (l. 11). On remarquera le ν euphonique à la fin de ἐκυμήθη et de Κυρηο (l. 7/8).

Signalons le génitif Αὐγούστου à la place du datif qu'on attendrait à juste titre, cf. n° 76 du présent recueil. Ce glissement du datif (μηνὶ) au génitif, phénomène courant dès l'époque antérieure, est analogue à celui qui se fait à l'intérieur de la formule Κύριε βοήθει..., voir supra, n° 69.

Au dessus de la ligne 1: Ἐτεληόθη ὁ δο(ῦ)λος (Kalinka). Cette ligne que Kalinka considère comme la première de l'inscription est rayée dans le texte édité sans que l'on sache par qui et quand.

L. 8 (Kalinka 9): [σ]ει?; restitué σει(= σὲ) = εἰς?

L. 11 (Kalinka 12): ἠνδη(κτιόνος).

Est mort le serviteur de Dieu, le moine Calliste, souffrant de sa tête; ayant cette douleur pendant cinq ans, il s'est endormi en le Seigneur, (lors de la célébration) des saints..., le 11 du mois d'août, indiction 9, le jour de mardi.

L. 1/2: ἐτελεύτησεν ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ. D'après Robert (Bull. épigr. 1952, n° 197), la formule τελευτᾶν «à tel âge» ou à «tel jour» est une formule uniquement chrétienne, équivalente de ἀναπαύεσθαι ou κοιμᾶσθαι, tandis que ἐνθάδε κεῖται peut être une formule païenne en fin de phrase. Cf. n^{os} 68, 76, 80 de ce recueil.

L. 2/7: Κάλλιστος μοναχὸς πάσχων ἐκ τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ... πενταέτη χρόνον. Texte surprenant pour une épitaphe, qui est un hapax au moins pour cette région. L'auteur et/ou le lapicide ne se contentant pas d'annoncer la cause de la mort de Calliste, précise aussi la durée de sa maladie, cinq années jusqu'au jour de sa mort.

L. 7/8: ἐκοιμήθη ἐν Κυρίῳ. A noter l'existence côte à côte des deux verbes équivalents qui signalent la mort, τελευτᾶν (l. 1) et de κοιμᾶσθαι.

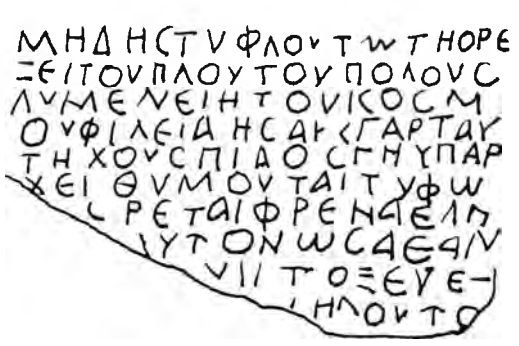
L. 9: τῶν ἁγίων. Apparemment, le lapicide devait graver dans l'espace libre qui suit le mot ἁγίων les noms des saints célébrés à ce jour du 11 août; mais soit il avait abandonné de ce faire pour une raison inconnue, soit le fac-similé de Kalinka est défectueux à cet endroit. De toute façon, le 11 août, l'Eglise commémore les saints Euplous le diacon, martyrisé sous Dioclétien, Niphôn, patriarche de Constantinople, le deuxième de ce nom (1486-1488, 1498 et 1502) (cf. Actes de Dionysiou, p. 165), ainsi que les saints Néophyte, Zènôn, Daïos, Marc, Macaire et Daïanos, et le hosios Passariôn (voir Mènaiôn, éd. d'Athènes 1905, mois d'août, pp. 59-63). Evidemment, devant un tel nombre de saints, on ne peut pas imaginer quelle serait la fin de cette ligne, et c'est peut-être là qu'il faut chercher la raison de son absence.

L. 10/12: La date. En connaissant seulement le quantième du mois, l'indiction et le jour de la semaine (mardi 11 août, indiction 9) sans connaître le siècle exact, il serait vain de tenter de trouver l'année précise. Quand bien même nous connaissions le siècle, nous aurions le choix parmi 14-15 dates (voir Grumel, Chronologie, p. 317; cf. Bees, Peloponnes, p. 89, n° 41: accumulation des années d'une même indiction; Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, p. 58, n° 67). La fourchette des trois siècles (du IXe au XIe) s'imposant, la recherche en ce sens devient, à mon avis, inutile. D'autre part, ne connaissant pas l'année, nous ne pouvons déceler si le jour de la semaine concorde avec le quantième du mois (cf. Worp, Remarks, pp. 221-230).

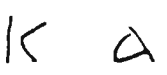
78. Panion. Inscription funéraire aux accents moralisateurs (IXe-XIe s.)

Plaque de marbre, brisée en bas, vue par Kalinka, en 1896, dans la chapelle de Notre-Dame-des Blachernes (Sainte-Blacherna), où se trouvaient aussi d'autres inscriptions (voir n^{os} 77, 88, 93 de ce recueil). «43.63»; hauteur des lettres: «2-3».

Kalinka, Thrakien, col. 152-153, n° 88 (fac-similé). Texte d'après son fac-similé.



Μηδὴς τυφλούτω τῇ ὀρέ-
ξει τοῦ πλούτου / πολοὺς
λυμένει ἡ τοῦ κόσμ-
4. ου φιλεία· / ἡ σὰρξ γὰρ ταύ-
τη χοῦς πιλὸς γῆ ὑπάρ-
χει· / θυμοῦται τύφῳ
[ἀναστρ]έφεται φρένα, / ἐλπ-
8. [ίζει] αὐτὸν ὡς ἀθάν-
[ατον εἶ]ναι· / τοξεύετ-
[αι] [...6...] πλουτο /
- - - - - - - -



Ecriture grossière, lettres inégales, ressemblant (au pire) à celles de l'inscription précédente (n° 77), trouvée dans la même chapelle.

Fautes d'orthographe et de grammaire: Leg. μηδεὶς (l. 1); πολλοὺς (l. 2); λυμαίνει de l'actif tardif λυμαίνω au lieu de λυμαίνομαι (l. 3); φιλία (l. 4); πηλὸς (l. 5); ἑαυτόν, mais il faut tenir compte des exigences du mètre (l. 8).

L. 4. Ἠσάκ (?) γὰρ (Kalinka).
L. 5. χοῦ σπῖ(λ)ος (Kalinka).
L. 7. φθεί]ρεται φρένα (Kalinka).
L. 8. α]ὐτόν, ὦ Σα(θ)άν, (Kalinka).
L. 7/8. ἐλπ[ίξει α]ὐτὸν ὦ Σα(θ)άν (Heisenberg, solicité par Kalinka; cf. Thrakien, col. 207).
L. 9. ...ν[η] τόξευε (Kalinka).
L. 10. ... πλουτο (Kalinka).

Que personne ne s'aveugle par le désir de la richesse;/ l'amour du monde corrompt maintes personnes;/ car cette chair est poussière, boue, terre;/ il (l'homme) *s'irrite d'orgueil, ses esprits se troublent,/ il espère être immortel,/ il est atteint de flèches.../... par la richesse?...*

L'inscription métrique, en dodécasyllabes, devait, d'après son contenu, tenir la place d'une épitaphe. Le sujet des verbes θυμοῦται, ἀναστρέφεται, ἐλπίζει, τοξεύεται (vers 6-9) est l'homme en général, à qui sont destinées les exhortations qui précèdent et le rappel de la vanité de l'existence du corps humain.

79. Vizyè. Invocations probablement sur le tombeau de sainte Marie la Jeune (902/903-904)
(P l. 107 a)

«Stèle ou pierre rectangulaire encastrée dans le pilier gauche qui jouxte le sanctuaire de l'église de Sainte-Sophie (actuellement Süleyman Paşa Camii). Hauteur de la pierre: «24»; longueur de la surface écrite: «84»; épaisseur, le double de la hauteur. L'inscription est écrite à l'encre; elle est presque effacée et par endroits complètement invisible».

Telle est la description textuelle de Lambousiadis qui est le seul à avoir vu la pierre, en 1920-1923; il servait alors comme administrateur des Antiquités de Thrace, pendant la brève période de la libération de la Thrace orientale par l'armée alliée et grecque. L'inscription a depuis disparu.

G.J. Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, Θρακικά 9 (1938), p. 66 (fac-similé); Mango, St. Mary the

Younger, pp. 11-13. Texte d'après le fac-similé de Lambousiadis, qui y avait ajouté quelques lectures marginales en guise de déchiffrement.

1. - - - ἦν Σηόν - - -
   - - - ἔλυσ(ε) τοῦ θανάτου [τὸ κράτος]
   - - - ὺ δέ<ο>εισις κὲ ἐδορήσο τὸν
4. - - - ἰάση Μαρί(α) ἐ(κ) τῆς φθ(ο)ρᾶς τοῦ θανάτου
5. - - - Μάρθα κὲ Μαρήα· φ(ύλαξον) τὸ ζωδόχο σου μνῆμα φ(ύλαξον) ϛ - - -

00 = ω

Ecriture en majuscules de dimensions très inégales. A noter le double OO à la place du Ο (l. 5), pareil à celui des inscriptions d'Imbros (voir Asdracha, Inscriptions I, nos 45 et 46). Selon Mango (*ibid.*, p. 13, note 14), le K avec la barre détachée, le Y avec une queue longue, le P dont la barre dépasse la partie ronde, le OY qui n'est pas en ligature, sont des traits des lettres caractéristiques pour les manuscrits et les inscriptions des IXe-Xe siècles. Quant à la technique, ce serait là la seule inscription écrite à l'encre du présent recueil, en dehors du fait que l'emploi de l'encre sur pierre constitue ici un hapax.

Leg. Σιὼν (l. 1); ἡ δέησις καὶ ἐδωρήσω (l. 3); ἰάσῃ (l. 4); καὶ Μαρία... τὸ ζωοδόχον (l. 5).

L. 1. manque chez Mango.
L. 2. σωθεὶς ἔλυσ[ε] τοῦ θανάτου τὸ [κράτος] (Lambousiadis); ... τοῦ θανάτου (Mango).
L. 3. ... κὲ ἐδορήσο τὸν (Mango).
L. 4. ἔσωσας (ἢ ἠλευθέρωσας) ἐκ τῆς φθ(ο)ρᾶς (Lambousiadis).
L. 5. + τὸ ζοοδόχο(ν) σου μνῆμα+... (Mango).

L. 1. ... *Siôn que...*
L. 2. ... *Il a détruit le pouvoir de la mort.*
L. 3. ... *la prière, et tu as fait don de...*
L. 4. ... *que tu (me) guériras, Marie, du dépérissement de la mort.*
L. 5. ... *Marthe et Marie; garde ton tombeau qui est source de la vie, garde (le), 6...*

Selon Mango (*ibid.*, pp. 11-12), il s'agirait-là d'une série de prières écrites par plusieurs personnes, adressées au Christ, et qui suggèrent l'existence d'un lieu de culte, en l'occurrence celui de sainte Marie, où affluaient les pèlerins.

Cependant, à mon avis, il serait plus logique de considérer que les prières ont été adressées à sainte Marie elle-même, justement parce qu'il y aurait un lieu de culte à elle consacré, voir en ce sens notamment la ligne 5 de l'inscription.

L. 2: σωθείς. Ce participe que lit Lambousiadis ne me paraît pas correct, ne serait-ce que parce que l'état passif du salut ne peut pas s'appliquer au Christ qui est manifestement suggéré dans la suite de la phrase.

L. 5: Μάρθα καὶ Μαρία· φύλαξον τὸ ζωοδόχον σου μνῆμα. Mango a raison de voir dans ces deux femmes les μυροφόροι de Bèthanie, les sœurs de Lazare (Jean, 11-12), par association, ajouterais-je, de cette Marie avec la sainte homonyme. Par contre, la suite de l'inscription ne me semble pas être une phrase «marked off, presumably for emphasis, by means of two signs resembling a Φ» (Mango, *ibid.*, p. 11), ce qui amène l'auteur à mettre deux croix de part et d'autre de sa transcription de la ligne 5 (pour lui, 4).

A mon avis, la lettre Φ est ici l'abréviation connue de l'impératif φύλαξον (Oikonomides, Abbreviations, p. 108), l'apostrophe s'adressant apparemment à sainte Marie pour la prier de préser-

ver son tombeau et donc d'assurer la vie qui en émane. Quant à la dernière lettre, j'y vois un ϛ, qui constituerait logiquement le début d'une date à partir de la création du monde, au moins de la date de cette partie de l'inscription.

Sur sainte Marie la Jeune (ἁγία Μαρία ἡ Νέα, célébrée le 16 février), voir essentiellement sa Vie, écrite vers le milieu du Xe siècle: AASS, Nov. IV, 1925, pp. 692-705, appendice au mois de février; Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον, pp. 294-301 (l'auteur situe la date de la Vie vers la fin du Xe-début du XIe siècle); cf. supra, n° 57 pour la bibliographie; en plus, voir Kissas, Ὁ Βίος τῆς ἁγίας Μαρίας τῆς Νέας, pp. 253-264.

En deux mots, Marie, dont le père, un noble Arménien, avait émigré à Constantinople sous le règne de Basile Ier (867-886), se maria au drongaire Nicéphore, qui participa ensuite avec bravoure à la première guerre (894-896) entre les Byzantins et Syméon, le nouveau tsar bulgare. Etablie à Vizyè, qui constituait dans le thème de Thrace une tourma dont le commandement militaire fut confié à Nicéphore, Marie vécut une vie de piété et de sainteté jusqu'à sa mort, en 902-903, entraînée par des sévices subis de la part de son mari. Elle fut enterrée dans l'église épiscopale (καθολική, l'église principale de l'archevêché) de Vizyè, selon toute probabilité, l'église de Sainte-Sophie, et très tôt des miracles commencèrent à s'accomplir sur son tombeau. La place de celui-ci doit avoir été dans la partie gauche de l'église où fut trouvée l'inscription. Quelques mois après sa mort, le corps de Marie fut transféré dans une chapelle construite exprès par Nicéphore, sur ordre de la sainte qui lui était apparue en songe. Nicéphore mourut quelques années plus tard, pendant le siège de Vizyè par Syméon, en 922, et fut enterré dans la partie gauche de la même chapelle.

Une deuxième translation du corps de la sainte eu lieu peu après la paix définitive byzantino-bulgare de 927; les deux fils de Marie, dont l'un, Vaanès, se trouvait alors à la tête de l'armée byzantine cantonnée à Sèlyvria, après avoir expulsé le corps décomposé de leur père de sa tombe de marbre, y posèrent celui de leur mère, qui était resté intact (cf. Kourilas, Μάρτυρες Ἡρακλείας, pp. 101-106: l'auteur se trompe à propos de la chronologie). Notons encore la mention dans la Vie (Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον, p. 298) de l'existence d'une icône de Marie, faite par un peintre de Rhaidestos, «vieux reclus», sans doute moine, aussi sur ordre de la sainte apparue en songe. L'icône, envoyée par le peintre à Vizyè, représentait Marie avec ses enfants et sa servante et portait l'inscription ἡ λαμπὰς τῆς ἐλεημοσύνης. «Ceux qui connaissaient Marie ont trouvé l'icône d'une grande ressemblance», ajoute l'auteur de la Vie.

La date. D'après ce qui précède, il s'ensuit que l'inscription, ou plutôt les inscriptions examinées doivent avoir été écrites peu après la mort de Marie, donc en 902-903, à la limite en 904, pendant que son corps reposait dans l'église épiscopale et avant son transfert à la chapelle, donc nécessairement quelques mois au plus après son enterrement.

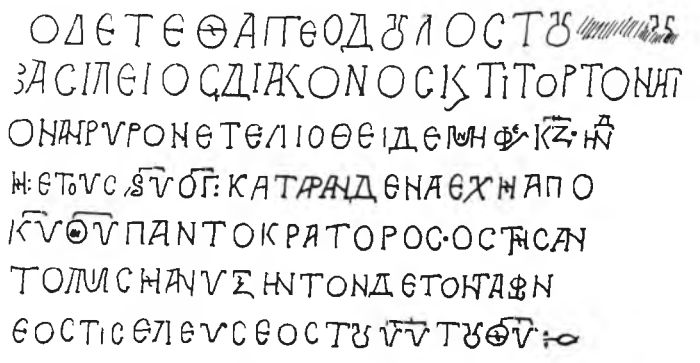
Sur la ville de Vizyè (bibliographie) et sur son sort pendant la guerre de Syméon, voir supra, n^{os} 50 et 57. Sur l'église de Sainte-Sophie, dont, selon Mango (*ibid.*, p. 13), la date de la mort de sainte Marie fournit le *terminus ante quem* de sa construction, voir Eyice, Les monuments byzantins, pp. 293-297. Je ne peux pas me prononcer sur le désaccord de l'auteur avec Mango, au sujet de la datation de Sainte-Sophie; mais je trouve inacceptable, scientifiquement parlant, et révoltant le ton de son exposé concernant la sainte et les inscriptions disparues, quoique cela ne m'étonne pas venant de sa part.

Sur l'origine arménienne des deux patronymes byzantins mentionnés dans la Vie de sainte Marie, voir Bartikian, Βάρδας ὁ Βρατζῆς, pp. 244-250.

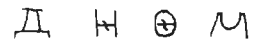
80. Panion. Epitaphe du fondateur des Saints-Anargyres, mort le 27 février 6473 (= 965)

Plaque encastrée dans le pavement de la nef latérale droite de l'église dédiée à l'Entrée au Temple (Εἰσόδια) de la Vierge. «40.75» (d'après Papadopoulos-Kerameus corrigé).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 95, nº 29, pl. IV, nº 2 (l'éditeur signale qu'il en avait fait deux estampages, dont il publia un seul, comme pour l'inscription ci-dessus, nº 70); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 415, nº 86 z2). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



Ὅδε τέθαπτε ὁ δοῦλος τοῦ [Θεο]ῦ
Βασίλειος διάκονος κ(αὶ) (κ)τίτορ τῶν ἁγί-
ον Ἀν(α)ρ(γ)ύρον· ἐτελιόθει δὲ μην(ὶ) Φε(βρουαρίῳ) κζ΄, ἠνδ(ικτιῶνος)
4. η΄, ἔτους ϛυογ΄· κατάραν δὲ νὰ ἔχῃ ἀπὸ
Κ(υρίο)υ Θ(εο)ῦ παντοκράτορος ὅστης ἂν
τολμίσῃ ἀνῦξην τόνδε τὸν τάφων
ἕος τῆς ἐλεύσεος τοῦ υ(ἱο)ῦ τοῦ Θ(εο)ῦ



Belle écriture onciale, avec *apices* surtout à la lettre Δ, et une petite barre verticale à l'intérieur de H et de Θ. Sur l'usage des *apices* à cette époque, voir Feissel, Ténos, pp. 508-509.

Tildes sur les *nomina sacra* : $\overline{\text{Κυ}}$, $\overline{\text{Θυ}}$ (l. 5) : $\overline{\text{Υυ}}$, $\overline{\text{Θυ}}$ (l. 7) ; sur la date : $\overline{\text{κζ}}$, $\overline{\text{ϛυογ}}$΄ (l. 3,4).

Abréviations: κ_{γ} = καὶ (l. 2); Φ^{ε} = -βρουαρίῳ (l. 3), cf. infra, nº 93.

Ligatures: πτ (l. 1); ακ (l. 2); $\overline{\text{ου}}$ = ου (l. 1, 7), mais aussi ου (l. 4); αγ (l. 2); μη (l. 3) ην (l. 3,6); αν (l. 3-6); αρ (l. 4); τη (l. 5); ντ, φω (l. 6).

Lettres superposées: $\overset{\nu}{\mu}$, $\overset{\varepsilon}{\phi}$, $\overset{\delta}{\nu}$ (l. 3); $\overset{\iota}{\mu}$, $\overset{\phi}{\omega}$, (l. 6).

Leg. ὧδε τέθαπται (l. 1); κτήτωρ τῶν ἁγίων Ἀναργύρων (l. 2/3); ἐτελειώθη, ἰνδ(ικτιῶνος) (l. 3); ὅστις (l. 5); ἄν τολμήσῃ ἀνοίξειν... τάφον (l. 5/6); ἕως τῆς ἐλεύσεως (l. 7). L'orthographe de ἀνοίγω avec υ à la place de οι, due à l'iotacisme, se rencontre déjà dans les imprécations, à l'époque du Bas Empire sinon plus tôt, voir L. Robert, in Hellenica 6 (1948), p. 99.

L. 3 μ(η)νὶ φε(υρ) (Papadopoulos-Kerameus); μηνὶ (Homolle).

Ici est enterré le serviteur de Dieu, Basile, diacre et fondateur des Saints-Anargyres; et il est mort le mois de février 27, indiction 8, de l'année 6473 (= 965). *Qu'il soit maudit du Seigneur Dieu pantokratôr quiconque oserait ouvrir ce tombeau jusqu'à la venue du fils de Dieu.*

L. 1/3: Ὧδε τέθαπται... τῶν ἁγίων Ἀναργύρων. L'église des Saints-Anargyres Côme et Damien (s'il ne s'agissait pas du Katholikon d'un monastère), fondée par ce diacre Basile que l'on ne connaît pas par ailleurs, serait l'une des nombreuses églises byzantines de Panion; voir les témoignages pour l'époque postérieure, supra, p. 248. Cf. les églises de ce vocable sises à Constantinople, Janin, Le siège de Constantinople, pp. 284-289.

L. 3: ἐτελειώθη. Ce verbe (τελειοῦμαι) revient de plus en plus fréquemment dans les épitaphes des Xe-XIe siècles et depuis, comme le démontrent, entre autres, les graffiti du Parthénon, où l'écrasante majorité des épitaphes commencent par cet aoriste. Voir Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, p. 22*.

L. 3/4: La date. Elle est complète et correcte puisqu'une indiction 8 correspond bien à l'année 965. D'autre part, les données fournies nous permettent de chercher le jour de la semaine, qui est en l'occurrence un lundi. Pour les différentes formes par lesquelles figure le mois de février, voir Feissel, Trois aspects, pp. 148-150; cf. Bees, Peloponnes, p. 78.

L. 4/7: κατάραν... νὰ ἔχῃ ἀπό... τοῦ υἱοῦ τοῦ Θεοῦ. Dans la longue série des formules de malédictions et d'imprécations contre ceux qui oseraient ouvrir et piller un tombeau ou même y placer un autre corps, rencontrées dans les épitaphes tant païennes que juives ou chrétiennes, l'invocation au Dieu pantokratôr des épitaphes chrétiennes se trouve plus souvent dans les formules d'adjuration, commençant par ὁρκίζω, ἐνορκίζω, ἐνορκιζόμεθα (voir Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις, pp. 146-149; cf. Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, III, pp. 346-375, sur les serments en général). Parfois Dieu est accompagné par les deux autres personnes de la Trinité ou bien seulement par le Christ, sous les formules: ... Θεὸν τὸν παντοκράτορα καὶ πατέρα καὶ Υἱὸν καὶ τὸ ἅγιον Πνεῦμα, ou... παντοκράτορα καὶ τὸν ἡμῶν... Κύριον Ἰησοῦν Χριστὸν (voir Feissel, Notes IV, p. 464); mais aussi: ... Ἔχει τὸ κρῖμα ἀπὸ τοῦ Θεοῦ τοῦ παντοκράτορος ὁ ἀνοίγων αὐτὰ (MAMA, III, n° 577 a).

Dans notre inscription, il est intéressant de voir figurer, d'une part, le Dieu pantokratôr dont on appelle la malédiction contre le profanateur éventuel du tombeau et, de l'autre, le fils de Dieu venant pour le Jugement dernier.

En ce qui concerne la particule νά, qui provient de la chute de ι du conjonctif ἵνα, nous en avons ici une première manifestation, selon Papadopoulos-Kerameus (Ἀρχαιότητες, p. 95). Cependant, Hadzidakis (MNE, II, p. 492), en se référant à cette même inscription ainsi qu'à De Cerimoniis de Constantin Porphyrogénète, y ajoute des citations remontant aux VIe-VIIe siècles, tirées du Dictionnaire de Sophocles (éd. anastat. NY, s.a.), s.v. νά; il exprime pourtant de doutes quant à l'origine véritable de ces passages; voir *idem*, in Néologos de Constantinople 2 (1892), pp. 87-88, 126-127. Quoi qu'il en soit, l'usage du νὰ moderne est devenu courant dans les poèmes dits Ptôchoprodromika, cf. Ptochoprodromos, éd. Eidenaier, pp. 120, 124, 148-149, 155 et *passim*.

Sur les imprécations, malédictions, avertissements, peines, etc., voir Bees, Peloponnes, pp. 32-35; L. Robert, in Hellenica 11-12 (1960), pp. 381-439; MAMA, IV, n^{os} 264, 354-360; VI, n^{os} 222-227, 229-235 et *passim*; Feissel, Notes II, pp. 224-228; IV, pp. 459-475; VI, pp. 617-618.

La typologie des malédictions dans ces ouvrages, outre les époques antérieures, se rapporte presque exclusivement à l'époque chrétienne, pour laquelle l'ouvrage de St. Ntantis, mentionné ci-dessus, présente un éventail exhaustif dans l'espace de la Grèce. Quant à l'époque méso-byzantine, les épitaphes parvenues jusqu'à nous étant moins nombreuses, nous ne disposons pas d'un aussi grand nombre de formules d'imprécation. Cf. un exemple de la Thrace occidentale, in Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, pp. 253-254, n° 11, 4-6 (XIIe s.): le pantokratôr y est nommé ὁ πάντων Θεὸς καὶ Κύριος, et le profanateur du tombeau est menacé, entre autres, de la lèpre de Giezi.

TZOUROULOS

Petite ville fortifiée, construite sur une colline surplombant la rive gauche de l'affluent d'Erginès, Xyrogypsos (act. Çorlu-Su), Tzouroulos était située à 32 km environ au nord-est de Rhaidestos. Elle fut une station importante sur la route royale qui menait d'Andrinople à Constantinople dans le trajet du territoire thrace, rôle qu'elle a continué à jouer pendant toute l'époque byzantine

et même au delà. Le nom, d'orthographe tourmentée (voir supra, n° 64), sous lequel la ville était connue dans les sources byzantines, doit être rapproché certainement du nom du site antique Σύραλλον duquel elle serait la continuation.

Le siège ecclésiastique, attesté comme suffragant d'Héraclée depuis 787, fut promu provisoirement au rang d'archevêché pour retourner de nouveau parmi les évêchés d'Héraclée durant le même siècle (XIVe s.). Réuni à l'évêché de Sérgentzè pendant l'occupation turque, il n'a accedé au rang des métropoles qu'en 1907 (Τυρολόης και Σεργεντζίου). Voir Asdracha, La Thrace orientale, p. 255 et notes 178-179 avec sources et bibliographie.

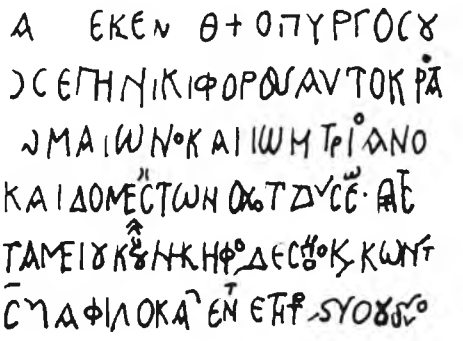
Le sort historique de la ville fut surtout de partager pleinement les vicissitudes qu'a subies la Thrace pendant tout le moyen âge, en raison des invasions des tribus ennemies venant de toutes parts et en premier lieu des attaques des troupes bulgares. D'autre part, Tzouroulos a servi de camp fixe aux armées byzantines se préparant à la contre-attaque vers le Nord ou vers l'Ouest, ce à quoi quelques inscriptions de ce recueil se font l'écho lointain (voir n^{os} 64, 81, 83; cf. Jireček, Die Heerstrasse, pp. 51, 105, 107, 164-165). Sur ses remparts, voir l'exposé détaillé de Pralong, Remarques, pp. 182-186, fig. 2-6 (Pl. 107 b).

81. Restauration d'une tour sous l'empereur Nicéphore [II Phocas] et Jean, domestique des Scholes d'Occident (6476 = 967/968)

Plaque portant inscription, encastrée dans la petite porte de l'hagiasma qui se trouvait du côté nord de l'église post-byzantine de Saint-Georges. L'inscription, éditée avec plusieurs lacunes par Kourouniôtis, en 1897, d'après une copie qu'A. Stamoulis avait bien voulu lui transmettre, fut reprise par Seure, en 1912, qui confondit «hagiasma» (source, fontaine sacrée) avec «Hiéron Bèma» (sanctuaire). D'après le contenu de l'inscription, la plaque devait provenir d'une tour des fortifications, apparemment de Tzouroulos.

Le seul éditeur à avoir vu la pierre après peut-être Stamoulis fut, paraît-il, Lambousiadis, vers 1920-1923, pendant son service comme administrateur des Antiquités de Thrace (département d'Andrinople, voir supra, n° 79). C'est pourtant Dölger qui en a donné une transcription compréhensible, quoiqu'il ait pris trop de libertés avec le fac-similé de Lambousiadis. «37-38. 54-55» (d'après Kourouniôtis et Lambousiadis).

Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, p. 295, n° 3 (d'après la copie de Stamoulis); (Schuchhardt, Die Anastasius Mauer, p. 114, n° 3, d'après Kourouniôtis, en associant l'inscription aux Longs Murs de Constantinople; Seure, Archéologie thrace, p. 334, n° 36, d'après Kourouniôtis); Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, p. 106 (fac-similé seulement; l'ordre des paragraphes de la page 106 est à corriger, la notice introductive de l'inscription mentionnée concernant en fait l'inscription post-byzantine publiée à la page 107). F. Dölger, in BZ 41 (1941), pp. 564-565; (Lemerle, Philippes, p. 143, note 3). Texte d'après le fac-similé de Lambousiadis.



'Α(ν)εκεν[ίσ]θη ὁ πύργος οὗ-
[τ]ος ἐπὶ Νικιφόρου αὐτοκρά(τορος)
[Ῥ]ωμαίων καὶ 'Ιω(άννου) μ[αγίσ]τρ(ου) ΙΑΝΟ
4. καὶ δομεστ(ίκου) τῶν σχ(ολῶν) τ(ῆς) Δύσεω(ς), ἐκ το(ῦ)
5. ταμείου κυ(ρ)οῦ Νηκηφ(όρου) δεσπό(του) κ(αὶ) [Βασιλείου καὶ] Κων(σ)τ(αντίνου)
6. σῃ(νεργί)ᾳ Φιλοκά(λου) ἐν ἔτη ⸗ ϛυος´ (ἰ)νδ(ικτιῶνος) [ια´]

En majuscules avec quelques lettres cursives. Accentuation.

Plusieurs abréviations: κρα^{o} = –κράτορος (l. 2); Ιω(άννου), τρ^{o} = –τρου (l. 3); σ$^{\text{ιι}}$τ = –στίκου, σχ$_{o}$ = σχολῶν (l. 4); κ$^{\widehat{\widehat{υ}}}$γ = κυ(ρ)οῦ (signe d'abréviation ⌢ plus accent circonflexe), φ^{o} = –φόρου, σ$^{\pi}_{o}$ = –σπότου, ϗ = καὶ, Κων´τ = Κωνσταντίνου (l. 5); σ̄ηα = συνεργήᾳ; Φιλοκα͡ = –κάλου (l. 6).

Ligatures : ɣ = ου (l. 1, 5, 6) ; πη, ου (l. 2) ; υου, νηκ (l. 5) ; τη, ϛυ (l. 6).

Lettres superposées: $^{\omega}_{\varepsilon}$, $^{\varepsilon}_{\kappa}$, $^{\tau}_{o}$, (l. 4); $^{\pi}_{o}$ (l. 5).

Leg. ἀνεκαινίσθη (ou ἀνεκαινήθη, l. 1, voir infra, n° 83); ἐπὶ Νικηφόρου (l. 2); Νικηφόρου (l. 5); συνεργίᾳ, ἔτει (l. 6).

Je vois une forme maladroite du chrisme à la figure ⸗ entre le mot ἔτη et la date plutôt qu'un signe d'abréviation qu'elle est d'habitude.

L. 1. ἀνεκεν(ή)θη (Kourouniôtis, Seure); ἀνεκε(=αι)νήθη (Dölger).

L. 3. (Ῥ)ομ(α;)ίων καιω (Kourouniôtis); [Ῥ]ομίων καὶ ω... (Seure).

L. 4. καὶ δομεστων(σ;)χο.τδ(υ;) σε.ευς (Kourouniôtis, Schuchhardt); καὶ δομεστ(ικ)ῶν (Seure).

L. 5. καντ...δεσ.νκων (Kourouniôtis, Schuchhardt).

L. 6. σαφι... ενιετι το. υο. (Kourouniôtis, Schuchhardt); ϛυο. (Dölger).

Les lignes 5 et 6 manquent chez Seure.

L. 5/6. δεσπότου καὶ ἐκ τῶν ταμείων τοῦ φίλακος (Dölger). Outre l'abréviation 'Ιω(άννου), la transcription de Dölger ne comporte pas d'autres signes critiques.

A été restaurée cette tour sous Nicéphore empereur des Romains et Jean, magistre... et domestique des scholes de l'Occident, [aux frais] de la caisse de kyr Nicéphore despote et [de Basile et] de Constantin, avec le concours de Philokalès, en l'année 6476 (= 967/968), *indiction [11].*

L. 1/3: 'Ανεκαινίσθη... ἐπὶ Νικηφόρου αὐτοκράτορος Ῥωμαίων. La restauration de la tour doit avoir été entreprise dans le cadre de la remise en état des fortifications des thèmes européens, ordonnée par Nicéphore II Phocas après la rupture des relations avec l'Etat bulgare, en 965. Cependant, si les travaux de restauration en Macédoine orientale, dont témoigne une inscription de Philippes, datée de 965 environ (voir Lemerle, Philippes, pp. 143-144), ont été décidés en vue d'une attaque contre les régions frontalières bulgares, les travaux conduits en Thrace revêtaient un caractère différent. Ils étaient destinés à endiguer le débordement vers la frontière byzantine des opérations du prince de Kiev Svjatoslav contre la Bulgarie, menées à l'instigation malheureuse de Nicéphore, à partir de 968. Ce n'est qu'après une courte expédition contre la Bulgarie (juin 967) et lors des préparatifs militaires de Svjatoslav, jugés dangereux pour l'integrité du territoire byzantin, que Nicéphore décida de restaurer les fortifications de la Thrace.

Son intérêt pour cette région s'était déjà manifesté lors de son inspection des villes thraces, juste avant sa poussée vers le territoire bulgare et la μεγάλην τάφρον (ou σοῦδα), en juin 967 (Skylitzès, éd. Thurn, pp. 276, 23-277, 25): τετάρτῳ δὲ τῆς αὐτοῦ βασιλείας ἔτει, μηνὶ 'Ιουνίῳ, τῆς δεκάτης ἰνδικτιῶνος, τὰς ἐν τῇ Θράκῃ πόλεις ἐξήει ἐπισκεψόμενος,... Il est évident que notre inscription doit se rapprocher de ce moment des projets de Nicéphore dans sa politique balkanique (voir Léon

le Diacre, pp. 62, 11-63, 12. Cf. Schlumberger, Nicéphore Phocas, p. 557; Zlatarski, Istorija, I/2, pp. 567-588; Dölger, Die Chronologie, pp. 279-280; Ostrogorsky, Geschicthe[3], p. 242).

Sur la grande palissade et le fossé qui suivaient *grosso modo* la frontière dite de Mèléônes dans les traités byzantino-bulgares des VIIIe-IXe siècles, voir J. Bury, The Bulgarian Treaty of 814 A.D. and the Great Fence of Thrace, The English Historical Review, n° 86, avril 1907, pp. 276-287; Zlatarski, Istorija, I/1, pp. 178-180, 300-301; Runciman, First Bulgarian Empire, pp. 288-290.

L. 3/4: καὶ Ἰωάννου μαγίστρου... καὶ δομεστίκου τῶν σχολῶν τῆς Δύσεως. Ces lignes nous livrent le prénom du domestique des scholes de l'Occident pendant au moins une partie du règne de Nicéphore II. Ce haut commandant militaire s'appelait Jean et était titré magistre, dignité attribuée habituellement aux domestiques des scholes (cf. Guilland, Recherches, I, p. 430; *idem*, Titres et fonctions, n° IV, p. 25). Sa présence sur l'inscription aux côtés de l'empereur régnant, suggère sa participation aux opérations en cours dans les Balkans et surtout sa responsabilité dans le maintien en bon état des murailles des villes. Il devait appartenir à la haute noblesse militaire, comme c'était la règle pour les domestiques des scholes pendant le dixième siècle, considéré comme leur grande époque.

Cependant, il ne peut pas être identifié avec le futur empereur Jean Tzimiskès, comme le propose Lemerle (Philippes, p. 143, note 3), en traduisant mal Dölger, qui voit en revanche en Jean le *collègue* du détenteur du domesticariat des scholes d'Orient, Jean Tzimiskès (BZ 41 (1941), pp. 564-565): «wir lernen, ... in Johannes den δομέστικος der westlichen Truppen, den *Kollegen* des Befehlshabers im Osten, Johannes Tzimiskes, kennen». Tzimiskès ne fut jamais domestique des scholes d'Occident: patrice et stratège des Anatoliques, vers la fin du règne de Romain II, il fut titré magistre et domestique des scholes d'Orient par Nicéphore Phocas, dès l'ascension de ce dernier au trône (Léon le Diacre, pp. 44, 8-10; 49, 5-7; Skylitzès, éd. Thurn, p. 267, 74-76).

Rappelons que Nicéphore Phocas, titré maître des magistres, fut lui-même domestique des scholes d'Orient sous Romain II (Léon le Diacre, p. 7, 10-13; Théophane Contin., p. 472, 3-5; *ibid.*, pp. 757, 22-24; 758, 11-12).

En ce qui concerne l'Occident qui nous intéresse ici, le premier domestique des scholes (d'Occident) connu fut le propre frère de Nicéphore, Léon Phocas, titré magistre et nommé domestique lui aussi sous le règne de Romain II. Mais au moment de l'avènement de Nicéphore, Léon s'est vu attribuer la dignité supérieure de curopalate et exerça, paraît-il, la fonction du logothète du dromos (Léon le Diacre, pp. 18, 10-13; 49, 7-8; Skylitzès, éd. Thurn, p. 284, 11; Liutprandus, Legatio, Bonn, p. 349 E: «Leoni Coroplati e Logothetae τοῦ δρόμου»).

D'autre part, un autre membre de l'aristocratie militaire, Romain Kourkouas, magistre et stratèlate d'Orient au moment de la mort de Romain II, à qui Joseph Bringas avait proposé le poste supérieur du domestique des scholes d'Occident – Nicéphore Phocas était alors domestique d'Orient et Jean Tzimiskès stratège des Anatoliques –, le refusa puisque la manœuvre était dirigée contre Phocas (Skylitzès, éd. Thurn, p. 256, 82-97; Zônaras, III, p. 496, 1-10; cf. Guilland, Recherches, II, p. 184).

Par conséquent, les autres sources et surtout les sceaux ne nous livrant pas de nom de domestique des scholes d'Occident sous Nicéphore II, notre Jean reste le seul connu jusqu'à plus ample informé. Figurant sous la formule entière δομέστικος τῶν Σχολῶν τῆς Δύσεως sur l'inscription, il serait l'un parmi des rares à être appelé δομέστικος Σχολῶν, la titulature afférente étant d'habitude δομέστικος Δύσεως, ἄρχων ou κατεπάνω Δύσεως, δομέστικος τῶν δυτικῶν ταγμάτων, ou même δούξ (cf. Guilland, Recherches, I, p. 430; Ahrweiler, Administration, p. 58). Quant au service de Jean en Occident, il doit se situer parallèlement à celui de Jean Tzimiskès en Orient, avant que ce dernier ne tombe en disgrâce vers la fin de 969 (Glykas, pp. 572, 19-20; 573, 1; Skylitzès, éd. Thurn, pp. 279, 87-91; Zônaras, III, p. 516, 16-18). Nous ne pouvons pas évidemment fixer les limites du domesticariat de Jean de l'inscription.

Sur le domestique des scholes – celui de l'Occident étant considéré légèrement inférieur à celui de l'Orient –, voir Schlumberger, Bulles, pp. 9-12; Bury, Administrative System, pp. 49-57; Guilland, Recherches, I, pp. 426-468, notamment pp. 430, 444-447; Ahrweiler, Administration, pp. 56-58; Oikonomidès, Listes, pp. 329-330; W. Seibt, Das Reliquiarkreuz des Leon «Damokranites», πατρίκιος καί δομέστικος τῆς Δύσεως, in Βυζάντιος, Festschrift für H. Hunger zum 70. Geburtstag, Vienne 1984, pp. 301-310. Sur le magistre, voir Guilland, Titres et fonctions, n° IV (Ordre des maîtres); *idem*, Contribution à la prosopographie de l'empire byzantin. Les Maîtres, Magistroi, des VI-XII siècles et leur disparition, texte inédit déposé à l'Institut français d'Etudes byzantines, à Paris. Sur le logothète du dromos, voir R. Guilland, Les logothètes. Etudes sur l'histoire administrative de l'empire byzantin, Paris 1971, notamment p. 69, note 57; *idem*, Recherches, I, p. 445.

L. 4/5: ἐκ τοῦ ταμείου κυροῦ Νικηφόρου δεσπότου καὶ [Βασιλείου καὶ] Κωνσταντίνου. Le ταμεῖον qui a procuré les frais pour la restauration de la tour doit désigner ici le βασιλικὸν ταμ(ι)εῖον (ταμεῖον τῆς κραταιᾶς βασιλείας τῶν Ῥωμαίων, βασιλικὰ ταμεῖα, βασιλικοὶ θησαυροί, etc.), le trésor de l'Etat, autrement dit pour cette époque l'office du sakellion ou sakellè. Terme indiquant auparavant l'office ancien de la *res privata*, il fut employé aux IXe-Xe siècles au sens du trésor de l'Etat dans les expressions mentionnées (Nicéphore, éd. Mango, § 19, 7; Léon le Diacre, pp. 177, 25-178, 1; Anne Comnène, éd. Leib, II, pp. 9, 11; 46, 4 et *passim*. Voir Stein, Studien, pp. 164-165; *idem*, Untersuchungen, pp. 32-33; Dölger, Finanzverwaltung, pp. 11, 25, 29).

A la place du ταμ(ι)εῖον βασιλικὸν ou τῆς βασιλείας τῶν Ῥωμαίων, etc., on a ici les noms des trois coempereurs; Nicéphore, appelé encore δεσπότης (cf. Guilland, Recherches, II, p. 1), parallèlement au terme αὐτοκράτωρ, figurant sur la deuxième ligne de l'inscription, cependant que suivent les noms des deux jeunes fils de Romain II et de Théophanô, les futurs empereurs Basile II et Constantin VIII. Une raison supplémentaire pour opter en faveur de ce déchiffrage de la fin de la cinquième ligne est la ressemblance évidente de l'inscription avec celle de Philippes, mentionnée ci-dessus (Lemerle, Philippes, p. 142): [Ἐτελειώθη τὸ ἔργον τοῦ κάσ]τρου Φιλήπο/ ἐπὶ [τῶν φιλοχρίστων δεσποτῶν Νικη]φόρου Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου/ [ἔτους κτίσεως κόσμου ζυο. σ]τρατιγεύοντος Ῥωμα/[νοῦ τοῦ βασιλικοῦ πρωτοσπαθαρί]ου ἐπιστατοῦντος Λέωντος τουρμάρχου.

A la différence de ce texte, où le qualificatif δεσπότης est attribué aux trois coempereurs, τῶν φιλοχρίστων δεσποτῶν (mais qui est une restitution), l'inscription de Tzouroulos l'accorde au seul Nicéphore, à l'empereur régnant au sens plein du terme. L'absence du nom de Basile – que je restitue – est due soit à une omission du lapicide soit à une faute de copie de Lambousiadis, n'excluant pas un BAC entre le Κ et l'abréviation du nom de Constantin. Celle-ci me paraît, en tout cas, plus conforme au fac-similé ci-dessus que la restitution de Dölger; celui-ci voit un T à la place du K de KΩN^{K}, qui est pourtant clair, complétant le reste par un réarrangement des premières lettres de la sixième ligne. De toute façon, Dölger ne connaissait pas l'inscription de Philippes, sa notice sur celle de Tzouroulos étant antérieure à la publication de l'ouvrage de Lemerle.

Par ailleurs, la restitution de Dölger nous renvoie au Φύλαξ, caisse privée de l'empereur située dans le Grand Palais, attachée peut-être à l'οἰκειακὸν (βασιλικὸν) βεστιάριον et qui devient un σέκρετον au XIe siècle (Théophane Contin., pp. 253, 8; 255, 15-16 (IXe s.); Oikonomidès, Listes, p. 233, 12; Actes de Lavra, I, p. 194, n° 32, 33-34; Actes d'Iviron, II, p. 113, n° 38, 2 et p. 112, commentaire. Cf. Dölger, Finanzverwaltung, p. 36, note 4-p. 37; Oikonomidès, Organisation, pp. 137-138). Elle continue pourtant d'être appelée τὸ θεῖον ταμ(ι)εῖον τοῦ Φύλακος dans plusieurs documents du XIe siècle (MM, V, pp. 4, 9; VI, pp. 21, 23, 28, 48; Goudas, Βυζαντιακὰ ἔγγραφα, pp. 124-128, n° 3, 60, chrysobulle d'Alexis Ier Comnène de 1082).

En ce qui concerne l'inscription examinée, si l'on suit la restitution de Dölger, la restauration de la tour aurait été effectuée aux frais, d'une part, du trésor de l'Etat, d'autre part, du trésor

privé de l'empereur, les deux services étant différents l'un de l'autre. Théoriquement correcte, cette lecture est à rejeter pour les raisons exposées ci-dessus.

L. 6: συνεργίᾳ Φιλοκάλου. Peut-on y voir un préposé du tameion impérial, mentionné à la ligne 5, ou plutôt, et comme le mot συνεργίᾳ le suggère littéralement, un haut fonctionnaire militaire, associé à l'œuvre? De toute façon, on ne connaît pas beaucoup de choses au sujet des origines de la famille de Philokalès, si l'on suppose que ce fonctionnaire en faisait partie. Il serait même l'un de tout premiers membres de cette famille, puisque ceux que l'on connaît se manifestent à partir du règne de Basile II et dorénavant, avec à leur tête Eumathios Philokalès, stratopédarque et duc de Chypre à la fin du XIe-début XIIe siècle (voir C. Mango - E. Hawkins, Field Work in Istanbul and Cyprus, 1962-1963, DOP 18 (1964), p. 336; C. Asdracha, in Histoire byzantine de Chypre, œuvre collective à paraître à Nicosie).

Sur le mot συνεργίᾳ (ou διὰ συνεργίας, συνδρομῆς), à côté des expressions διὰ κόπου, μόχθου, etc., voir Asdracha, Inscriptions I, n° 28.

L. 6: La date. Skylitzès est la seule source byzantine qui nous fournit une chronologie détaillée de la campagne de Nicéphore Phocas contre les Bulgares et des expéditions de Svjatoslav. Pour la première de celles-ci, il donne la cinquième année du règne de Nicéphore, au mois d'août, indiction 11 (= 968), tandis qu'il situe la deuxième en la sixième année du même règne (969) (Skylitzès, éd. Thurn, p. 277, 32-37). A mon avis, la tour doit avoir été restaurée entre la campagne de Nicéphore (967) et le début des attaques russes, donc en l'année 967/968. Cela nous suggère de voir dans la lettre de la date semblable à un γ, une copie maladroite de ϛ΄ gravé ou écrit souvent 𐅵 (je dois la documentation y afférente à Denise Papachryssanthou). Enfin, les lettres ια΄ devaient conclure l'inscription, puisqu'une indiction 11 correspond à l'année 967/968. De cette manière, les considérations historiographiques rejoignent les données paléographiques et on arrive à la même conclusion par deux voies différentes.

Pour une discussion approfondie concernant la datation des opérations byzantines et russes sur la base de Skylitzès, de Yahia d'Antioche et de la Chronique russe, voir Zlatarski, Istorija, I/2, pp. 577, note 4-p. 578; cf. Runciman, First Bulgarian Empire, pp. 303-305. Dans mon exposé, j'ai préféré suivre Skylitzès plutôt que la Chronique russe dans les détails de la datation, option retenue aussi par Ostrogorsky (Geschichte[3], p. 242) qui est plus proche et pour cause de Skylitzès que ne l'est Runciman.

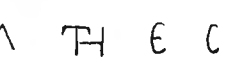
L'église de Saint-Georges, où se trouvaient encastrées l'inscription examinée et une autre inscription byzantine (voir infra, n° 83), semble remonter au moins au XVIIe siècle. Elle fut restaurée pendant l'occupation de la Thrace, la banlieue proche de Constantinople comprise, par l'armée russe, en 1829, durant la guerre russo-turque, et servit d'église du cimetière grec pendant un certain temps (Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, p. 294, note 1; Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, pp. 108-109). Nicétas Choniate (éd. Van Dieten, pp. 499, 61-500, 77), dans son récit d'une incursion des Bulgares en Thrace, aux environs de Tzouroulos (avril 1199), mentionne l'église de Saint-Georges, sise à Koupérion, où se tenait régulièrement une foire au jour de la fête du saint; entourée des barricades faites à la hâte par la population accourue des alentours, l'église et les maisons attenantes purent ainsi échapper à la destruction.

82. Andrinople. Dédicace (?) adressée au métropolite et saint d'Andrinople, Nicolas (après 976-XIe s.) (P l. 108 a)

Bloc de marbre, linteau ou fragment d'un épistyle d'iconostase, sculpté d'une bande de rosettes parmi lesquelles s'intercalent d'autres rosettes plus petites. L'inscription est gravée sur la bande étroite, au dessus de la surface sculptée. Pendant ma visite au musée d'Andrinople, en mai 1990 (voir Asdracha, Inscriptions I, p. 221), j'ai vu ce fragment, adossé sur un mur, dans la cour du

musée en plein air. Photographie d'I. Ševčenko, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 71.1281. Inédite (?).

1. [+ Νικολάῳ τῷ] Μυροβλήτῃ, ὃν ἔσχεν [ἡ Ἀδριανοῦ μητροπολίτην?] - - -



Ligature : τη.

[Au Nicolas le] Myroblyte, qu'a eu [Andrinople comme métropolite?]...

Il ne fait aucun doute, à mon avis, qu'il faut identifier la personne qualifiée de Myroblyte avec Nicolas, métropolite d'Andrinople, mentionné sur la liste épiscopale du Synodikon de la métropole : Νικολάου τοῦ ἁγιωτάτου καὶ ἀειδίμου μητροπολίτου Ἀδριανουπόλεως, τοῦ νέου Ἐλεήμονος καὶ μυροβλήτου, αἰωνία [ἡ μνήμη] (Laurent, Synodicon, pp. 8 et 14). Avec Manuel, le métropolite d'Andrinople fait prisonnier par Krum en 813 et martyrisé sous son successeur vers 814-815 (voir supra, p. 254 ; cf. Grégoire, Les sources épigraphiques, pp. 762-765), Nicolas figurait en tête de la liste ; car ils avaient tous deux accedé à la Sainteté, le premier comme martyre, le second en raison de sa vertu. C'est justement à cette vertu que Nicolas dut d'être appelé au chevet de l'empereur Jean Tzimiskès mourant, pour lui donner l'absolution de ses péchés. Léon le Diacre, qui rapporte cette scène (p. 178, 4), le qualifie de θεῖον et σεβάσμιον. Le terme πρόεδρος que lui attribue l'auteur dans ce passage signifie certainement le métropolite d'Andrinople tout court, sans la notion de l'acte d'épidosis qui impliquerait le métropolite d'un autre siège ayant reçu Andrinople en supplément (voir Asdracha, Inscriptions I, n° 19).

Contrairement à Manuel, Nicolas ne figure ni dans les Synaxaires ni dans les Mènaia, ce qui veut dire que son culte fut restreint seulement à Andrinople et sa région. Il fut donc un saint local, Nouvel aumônier et Myroblyte, le dernier titre indiquant que μῦρα jaillisaient de son tombeau et se retrouvant tant sur la liste épiscopale que sur notre inscription. En outre, il faut rappeler ici l'existence de l'autre saint myroblyte de la région, en l'occurrence la sainte Glycérie d'Héraclée (voir supra, n° 71). Quant à la qualité de Nicolas comme métropolite d'Andrinople, elle figure aussi sur un sceau qu'on lui attribue et qui porte au droit son saint homonyme, le Grand Nicolas (Laurent, Corpus, V/1, pp. 544-545, n° 717 ; cf. Asdracha, La Thrace orientale, p. 276).

En ce qui concerne notre restitution, ἡ Ἀδριανοῦ μητροπολίτην (on pourrait avoir aussi ἀρχιερέα), elle nous semble simplement conforme à ce qui a été dit sans rien de plus. Ἀδριανοῦ pourrait d'ailleurs être remplacée par Ἀδριανουπόλεως ou Ἀδριανοῦ πόλεως, etc. (Skylitzès, éd. Thurn, pp. 6, 86 ; 116, 85 et *passim* ; Léon le Diacre, p. 178, 4 ; Théophane Contin., pp. 387, 15 ; 880, 6 et *passim* ; cf. Asdracha, Inscriptions I, n° 19).

La date. Le témoignage de Léon le Diacre est la seule donnée sûre pour situer l'épiscopat de Nicolas autour de la date de la mort de Jean Tzimiskès, le 10 janvier 976, surtout avant elle. Son prédécesseur présumé est Nicétas (vers le milieu du Xe siècle, tandis que son successeur éventuel, Constantin [II], est connu seulement de nom, sans précision chronologique (voir D. Stiernon, in DHGE 22, 1988, col. 1455 ; cf. *ibid.*, col. 1447, s.v. Hadrianopolis). Mais puisque le successeur de Constantin [II], Serge, se situe à la fin du Xe et au début du XIe siècle, le *terminus ante quem* de l'épiscopat de Nicolas se situerait bien avant la fin du Xe siècle.

D'autre part, puisque le culte de Nicolas serait lié au suintement de son tombeau, notre inscription sur laquelle figure le qualificatif de myroblyte doit dater d'après sa mort, et donc après la mort de l'empereur (*terminus post quem*). Le *terminus ante quem* pourrait s'étendre jusqu'au XIIe siècle si l'on tient compte de la forme des lettres et du motif décoratif des rosettes schématiques de diverses formes, caractéristique surtout de la période Xe-XIIe siècles (cf. Grabar, Sculptures

byzantines, pp. 27-28, 49, pl. XVI a-b; Orlandos, Χριστιανικά γλυπτά, pp. 142-152, notamment p. 147, fig. 21; Drandakis, Ἄγνωστα γλυπτά, p. 27, pl. 13 b-c).

Pourtant, je préfère dater cette inscription d'une période comprise entre la fin du Xe et le XIe siècle inclus, pour rester plus proche du temps historique de la vie du saint. Quoi qu'il en soit, la pierre semble provenir d'une église construite à Andrinople et dédiée à saint Nicolas le Myroblyte, dont elle était destinée à servir le culte local.

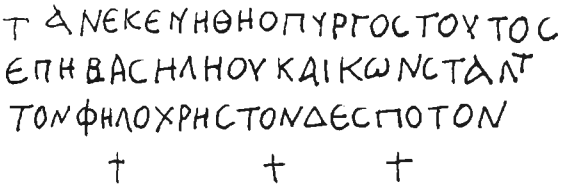
83. Tzouroulos. Restauration d'une tour sous les empereurs Basile [II] et Constantin [VIII] (979/980? 991?)

Plaque portant inscription, encastrée au dessus de la porte d'entrée de l'église de Saint-Georges; à l'hagiasma de cette église était encastrée l'inscription mentionnant l'empereur Nicéphore Phocas (voir supra, n° 81). Signalée en premier lieu par Covel pendant son passage à Tzouroulos, en mai 1675, l'inscription examinée fut reprise par différents éditeurs sur la base de copies plus ou moins identiques, dont les auteurs ne sont pas toujours indiqués. De toute façon, il est sûr que Lambousiadis l'avait vue au dessus de la porte de Saint-Georges pendant son service en Thrace, en 1920-1923 (voir supra, n° 79).

Il paraît improbable que cette inscription ait été transportée d'Héraclée à Tzouroulos – renseignement cité par Papadopoulos-Kerameus d'après un maître d'école de Rhaidestos, voir plus bas – puisque Covel l'avait déjà vue encastrée dans l'église en 1675 et qu'elle se trouvait encore sur place lors de l'inspection de Lambousiadis. Covel dit d'ailleurs avec raison que la pierre de marbre –«pitifull marble»!– fut retirée des ruines d'une vieille forteresse construite dans la partie nord-ouest de la ville, qui fut démolie par les Turcs pour bâtir de ses matériaux leurs camii, au nombre de 12 au moins. Lambousiadis, qui avait aussi inspecté les ruines de cette forteresse, dit qu'il y restaient alors juste deux morceaux des murs et la moitié environ d'une tour haute de 5 m seulement; selon la tradition locale, 15 autres tours appartenaient jadis à la citadelle de Tzouroulos. Dimensions de la pierre: «37. 60» (d'après Lambousiadis).

D'autre part, malgré la grande ressemblance des textes, nous ne pensons pas que l'inscription éditée par Le Bas comme provenant d'Arkadioupolis (Vergoulè) soit identique à l'inscription examinée (voir infra, n° 84).

Covel, Voyages, éd. Grélois, app. épigr., n° 8 (fac-similé); Covel, traduction en grec: Germanos, Τό ταξειδι τοῦ John Covel, p. 19; Cheiladakis, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν, pp. 106-107; (Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα, p. 14, fac-similé d'après la copie du maître d'école de Rhaidestos); (Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, pp. 293-294, n° 2, d'après une copie de Stamoulis); (Schuchhardt, Die Anastasius Mauer, p. 114, n° 2, d'après Kourouniôtis qu'il reprend; Seure, Archéologie thrace, p. 334, n° 35, d'après Kourouniôtis); Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, p. 109 (fac-similé); (F. Dölger, in BZ 41 (1941), p. 565: simple citation). Texte d'après le fac-similé de Covel.



+ Ἀνεκενήθη ὁ πύργος τοῦτος
ἐπὶ Βασηλήου καὶ Κωνσταντ(ίνου)
3. τῶν φηλοχρήστον δεσποτῶν
+ + +

Abréviation: Κωνσταν^{τ}(=ίνου) par l'élévation de la dernière lettre (cf. Oikonomides, Abbreviations, p. 29).

Leg. Ἀνεκαινήθη (l. 1) (voir supra, n° 81); ἐπὶ Βασιλείου (l. 2); τῶν φιλοχρίστων δεσποτῶν (l. 3).

L. 2. Ligature de ντ dans les fac-similés de Papadopoulos-Kerameus et de Lambousiadis; Κωνσταντ(ινοῦ) (Seure); Κ[ο]νσταντ(ίνου) (Schuchhardt).

L. 3. φηλοχρήστων restitué φιλοχρήστων (Papadopoulos-Kerameus).

A été restaurée cette tour sous Basile (II) et Constantin (VIII) les despotes (= empereurs) *qui aiment le Christ.*

L. 1/2: Ἀνεκαινήθη ὁ πύργος... ἐπὶ Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου. Il s'agit bien évidemment des empereurs Basile II le Bulgaroctone (976-1025) et Constantin VIII (1025-1028). Quoique Basile exerça seul le pouvoir effectif après l'éviction du parakoimomène Basile en 985, les deux fils de Romain II et de Théophanô furent officiellement coempereurs jusqu'à la mort de l'aîné (1025). La formule joignant les deux noms se trouve encore sous des versions plus développées: ἐπὶ βασιλείας τῶν εὐσεβεστάτων ἡμῶν βασιλέων Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου τῶν Πορφυρογεννήτων (Treu, Byzantinische Kaiser, p. 11).

Je ne retiendrai pas l'hypothèse de l'empereur Basile Ier et de son fils Constantin, coempereur à partir de janvier 869 jusqu'à sa mort prématurée en septembre 879 (voir là-dessus Kislinger, Eudokia Ingerina, pp. 128-189). En fait, puisque Basile Ier associa au trône son deuxième fils, Léon, dès 870, la période pendant laquelle Basile et Constantin furent seuls coempereurs ne comprend que l'année 869. Notons que le *Procheiron* fut publié sous les noms des trois coempereurs, Basile, Constantin et Léon, entre 870 et 879, la dernière date étant celle où Basile offrit la couronne et à son troisième fils, Alexandre (cf. Ostrogorsky, Geschichte[3], p. 194). Comparons en ce sens l'inscription de fondation de l'église de Saint-Grégoire le Théologien, à Thèbes, ἐπὶ τῆς βασιλείας Βασιλείου, Κωνσταντίνου καὶ Λέοντος..., datée de 872 (Sôtiriou, Ναός Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου, p. 1).

Par conséquent, entre les deux hypothèses d'identification, celle de Basile Ier et Constantin (869) et celle de Basile II et Constantin VIII, il n'y a pas de doute qu'il faut retenir la seconde, en raison aussi des activités de grande envergure que Basile II déploya dans les Balkans en général.

Pendant cette période de l'apogée de l'empire, les guerres contre la Bulgarie ont prédominé dans cette région; elles avaient commencé sous Nicéphore II Phocas et Jean Ier Tzimiskès. Avec la révolte de Komètopouloi et la fondation de l'Etat de Samuel (après 976), la situation empira, entraînant une plus forte réaction de la part de Byzance (Léon le Diacre, pp. 171-176; Skylitzès, éd. Thurn, pp. 330-331, 339-365; Yahia d'Antioche, éd. Rosen, pp. 27-28, 34, 42 et *passim*. Voir Schlumberger, L'epopée byzantine, II, pp. 51-58; 213 sq., 333 sq.; Zlatarski, Istorija, I/2, pp. 647-657, 675 sq.; Runciman, First Bulgarian Empire, pp. 224-252; Zakythinos, Ἱστορία, pp. 127-131).

C'est dans ce contexte qu'il faut situer le souci permanent de la mise en état des remparts des villes thraces. La ville fortifiée de Tzouroulos, en particulier, qui servait aussi de camp aux armées byzantines (voir supra, p. 292), doit avoir été l'objet de tels soucis, comme témoigne l'autre inscription examinée dans ce recueil (n° 81).

D'ailleurs, puisqu'à mon avis il existait une inscription de même contenu provenant d'Arkadioupolis (voir infra, n° 84), ce serait le signe d'un projet plus vaste de travaux de restauration ou de construction, analogue à celui entrepris sous Nicéphore Phocas, quelques années plus tôt. Certes, la guerre se déroulant à l'autre extrémité des provinces européennes, les villes de la Thrace orientale ne servaient pas de base pour les opérations contre la Bulgarie; occupaient alors cette fonction Mosynopolis et Philippoupolis dans les Rhodopes ainsi que Thessalonique (Skylitzès, éd. Thurn, pp. 331, 44; 339, 68; 344, 90; 347, 75; 351, 94 et *passim*). Cependant, la Thrace proche de la capitale était le passage obligé des armées et de ce fait ses fortifications devaient être toujours en état.

L. 3: τῶν φιλοχρίστων δεσποτῶν. Sur cette formule, voir supra, n° 67. Le mot δεσπότης continue d'être utilisé comme synonyme de βασιλεύς, cf. supra, n° 81.

La date. En conséquence de ce qui précède, notre inscription pourrait se situer au moment des expéditions de Basile II contre les Bulgares, soit vers 986 ou même avant, soit vers la longue série d'offensives qui, à partir de 1001, s'étalèrent jusqu'à l'écrasement de Samuel en 1014. La dernière étape de la lutte (1014-1018) ne me semble pas pouvoir être prise en considération puisque l'enjeu de la guerre avait été déjà remporté.

Ceci dit, si nous essayons de préciser d'avantage la date de l'inscription, nous pouvons nous arrêter aux deux passages de Skylitzès, où la Thrace est mentionnée explicitement dans le contexte des campagnes de Basile. L'un d'eux, qui est une interpolation mais néanmoins indiscutable (cf. Skylitzès, éd. Thurn, Introduction, p. XXXIV), parle d'une «sortie» de l'empereur vers les régions thraces au moment de l'évasion de Constantinople des deux otages bulgares, l'ex-tsar Boris II et son frère Romain (Skylitzès, *ibid.*, p. 329, 70-71): ... τοῦ βασιλέως... Βασιλείου εἰς τὰ ἐπὶ Θράκην χωρία ἐξιόντος... Cet événement se place soit sitôt après la mort de l'empereur Jean Tzimiskès (10 janvier 976), selon Runciman (First Bulgarian Empire, p. 220), soit vers 979/980, selon Zlatarski (Istorija, I/2, p. 653). En tout cas, ce n'est pas encore le moment du commencement des expéditions de Basile II, qui ne s'était pas encore débarassé du parakoimomène Basile; pourtant, cela n'exclut pas une visite d'inspection de la situation militaire des villes et des bourgs thraces, comme celle qu'avait effectuée Nicéphore Phocas avant sa campagne contre la Bulgarie en 967 (voir supra, n° 81).

Le second passage de Skylitzès est plus clair et concerne les préparatifs en vue de l'expédition de 991 contre Samuel: Basile «sort» vers les régions de Thrace et de Macédoine, probablement en 990 (: Schlumberger, L'épopée byzantine, II, p. 51) et va à Thessalonique «pour rendre des remerciements à saint Démètre», mais dans le cadre de la deuxième campagne contre Samuel (Skylitzès, *ibid.*, p. 339, 67-68): ἔξεισι γοῦν εἰς τὰ ἐπὶ Θράκης καὶ Μακεδονίας χωρία, καὶ κάτεισι εἰς Θεσσαλονίκην (voir Zakythinos, Ἱστορία, p. 128). Le verbe ἐξέρχομαι (ἔξεισι, ἐξῄει) est à interpréter dans le sens d'une action militaire ou, comme ce serait le cas ici, en vue d'opérations militaires.

Il est vrai qu'à partir d'un certain moment, Basile οὐ διέλιπε καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν εἰσιὼν ἐν Βουλγαρίᾳ καὶ τὰ ἐν ποσὶ κείρων τε καὶ δῃῶν (Skylitzès, *ibid.*, p. 348, 9-10). Par conséquent, il passait obligatoirement par les agglomérations thraces proches de Constantinople et donc par Tzouroulos. L'exécution des œuvres de restauration dans cette région pourrait avoir eu lieu à n'importe quel moment de cette période. Cependant, il n'est pas exclu que notre inscription se réfère à l'une de deux dates proposées.

Malgré cela, une deuxième hypothèse n'est peut-être pas à exclure: la restauration de cette tour des murailles de Tzouroulos ainsi que de celle d'Arkadioupolis (voir infra, n° 84), pourrait être due à un dommage subi suite à de forts séismes qui ont frappé Constantinople et ses environs en 989 et en 1010, pour rester dans les limites du règne des deux empereurs mentionnés (Léon le Diacre, pp. 175, 6-176, 5; Skylitzès, *ibid.*, pp. 347, 92-348, 97; Etienne le Taronite, éd. Bartikian, Ἀρμενικαί πηγαί, p. 87. Cf. Downey, Earthquakes, pp. 599-600; Grumel, Chronologie, p. 480; C. et B. Papazachos, Σεισμοί, pp. 237-238, à corriger la date 986 en 989). Telle pouvait être aussi l'une des raisons de la reconstruction de tours et d'autres parties des murs de Constantinople même, sous Basile II et Constantin VIII, comme en témoigne une série d'inscriptions très similaires à la nôtre. A titre d'exemple: Πύργος Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου πιστῶν ἐν Χριστῷ αὐτοκρατόρων, εὐσεβ(ῶν) βασιλ(έων) Ῥω(μαί)ων: Paspatis, Τά χερσαῖα τείχη, p. 208, n° 41 = Janin, Constantinople, p. 268 (à corriger l'année 975 citée pour un séisme, en 989); Πύργος Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου ἐν Χριστῷ αὐτοκρατόρων: Paspatis, *ibid.*, p. 203, n° 27 = Van Millingen, Byzantine Constantinople, p. 101; Ἀνεκαινίσθη ἐπὶ Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου τῶν πορφυρογεννήτων φι-

λοχρίστων σεβαστῶν δεσποτῶν, ἐν ἔτει ϛφκα′ (= 1012/1013): Tournefort, Voyage du Levant, p. 467 = CIG, IV, n° 8700 (date corrigée).

L'inscription connue de Silistria (Ševčenko, Silistra, p. 591; surtout, Salamon, Medieval Silistra, p. 491), datée entre 976 et 981, quoique de contenu analogue, n'entre pas en considération, puisqu'elle concerne, semble-t-il, une église détruite.

Résumons: même si les tremblements de terre conditionnaient en premier lieu les urgences de la reconstruction, l'une hypothèse n'annule pas l'autre: indépendamment des causes de la dégradation des fortifications, elles devaient être toujours remises en état suivant les exigences de la déontologie militaire.

84. Arkadioupolis. Restauration d'une tour sous les empereurs Basile [II] et Constantin [VIII] (979/980? 991?)

De même contenu que l'inscription précédente (n° 83), l'inscription d'Arkadioupolis se distingue pourtant légèrement dans son image sur les fac-similés transmis. Editée premièrement par Paul Lucas en 1712 (qui l'avait vue à Bourgara en mai 1706) et reprise chez CIG avec le même lieu de provenance (= Burgas, actuellement Lüleburgas), i.e. l'Arkadioupolis byzantine («inter Selymbriam et Andrianopolin»: CIG), elle fut cataloguée par Le Bas sous Vergoulè (Bergules), nom ancien du site d'Arkadioupolis. Elle fut considérée comme plutôt identique à l'inscription de Tzouroulos (n° 83) par Kourouniôtis (Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, p. 294), ce qu'a contesté Seure explicitement (Archéologie thrace, p. 334, n° 35). Vu le nombre important des inscriptions de murailles de formule similaire, datant du règne de Basile II et de Constantin VIII (voir supra, pp. 300-301), l'existence propre de l'inscription d'Arkadioupolis est tout à fait plausible. En plus, son encastrement dans la porte (principale?) d'une église grecque, de la même manière que l'inscription de Tzouroulos, ne pose pas de problème en raison du caractère répétitif de cet usage.

Lucas, Voyage, I, p. 230; p. 401, n° 42 (fac-similé); CIG, IV, n° 8702 (fac-similé); Le Bas, Inscriptions, p. 352, n° 1544 (fac-similé); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 366, n° 62 a4: en une seule ligne, à tort, puisqu'il reproduit Le Bas); (Velkov, Inscriptions médiévales, p. 217: simple citation d'après CIG). Texte d'après le fac-similé de Paul Lucas.

ΔNЄKЄNHΘHO ΠΥΡΓΟϹ ΤΟΥΤΟϹ ЄΠΗ
ΒΑϹΗ ΛΗΟΥ ΚΑΙ ΚѠΝϹΤΑΛΤΟΝ ΦΗ-
ΛΟΧΡΗϹ ΤΟΝ ΔЄϹΠΟΤΟΝ ††††

Ἀνεκενήθη ὁ πύργος τοῦτος ἐπὶ
Βασηλήου καὶ Κωνσταντ(ίνου) τῶν φη-
3. λοχρήστον δεσποτῶν +++

L. 1. ἀνεκενήθη restitué ἀνεκεν[ίσ]θη (CIG; correction fautive, surtout parce qu'il s'agit d'une graphie qui témoigne d'un fait de langue, cf. Robert, La Carie, p. 12).

L. 2/3. Βασηλήου καὶ Κωνστ[αν]τ[ίν]ου, φηλοχρήστον δεσποτῶν (CIG, Velkov).

Pour le reste de l'apparat critique et le commentaire, voir supra, n° 83.

A été restaurée cette tour sous Basile [II] et Constantin [VIII] les despotes (= empereurs) *qui aiment le Christ.*

Sur la ville d'Arkadioupolis, voir supra, n° 58.

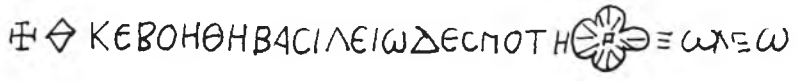
85. Andrinople. Invocations concernant l'empereur Basile [II] sur les murailles de la ville (986?)

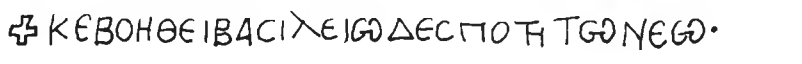
Deux inscriptions en briques, de même contenu, encastrées dans les remparts: la première au dessus d'une porte, appelée Giermikapı, en turc (voir Lambousiadis, Περί τῶν τειχῶν, p. 17); la seconde, dans la maçonnerie de la grande tour ronde de l'angle nord-ouest de la citadelle, appelée

Gerli-ou Ili-burgaz (voir Saraphoglou, Περιγραφή τῆς Ἀδριανουπόλεως, p. 76; Lambousiadis, *ibid.*, pp. 11-12).

Vues par Covel pendant son séjour à Andrinople et sa région, de mai à septembre/octobre 1675, elles furent attribuées par lui avec raison – une fois n'est pas coutume – à Basile II. Seules différences d'entre elles, le *nomen sacrum*, l'orthographe et la rosette qui figure uniquement sur la première. En une seule ligne chacune.

Covel, Voyages, éd. Grélois, app. épigr., n° 11 (fac-similés). Texte d'après ces fac-similés.





a) + Θ(εοτό)κε βοήθη Βασιλείῳ δεσπότῃ [τ]ῷ ν[έ]ῳ
b) + Κ(ύρι)ε βοήθει Βασιλείῳ δεσπότῃ τῷ νέῳ

Abréviation des *nomina sacra* sans tilde visible: Θκε, Κε.

Ligature: τη (b).

Leg. βοήθει (a). Notons les deux formes de Θ, la forme angulaire et la forme arrondie, phénomène courant pour d'autres lettres aussi (cf. n° 64) du présent recueil.

a) *Mère de Dieu, aide le nouveau Basile, le despote.*

b) *Seigneur, aide le nouveau Basile, le despote.*

– Θεοτόκε βοήθει, Κύριε βοήθει. Sur ces invocations, voir supra n^os^ 69, 96, 97.

– Βασιλείῳ δεσπότῃ. Ce mot n'est pas ici le terme technique indiquant le titre nobiliaire du despote, attribué pour la première fois au prince hongrois Béla-Alexios par l'empereur Manuel Ier Comnène en 1163 (voir Ostrogorsky, Urum-despotes, p. 449; Ferjančić, Despoti, pp. 28-29). Il constitue simplement la qualification par excellence de l'empereur, synonyme de basileus, et figure seul ou parallèlement à ceci et à αὐτοκράτωρ dans la titulature impériale, voir exemples in Ferjančić, *ibid.*, pp. 3-8; cf. Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, p. 263.

Le même atrribut, δεσπότης, suit le nom de Basile [II] sur l'inscription de Karacaköy (voir infra, n° 89) et, au pluriel, les noms des coempereurs sur les inscriptions de Vizyè-Saranta Ekklèsiai, de Tzouroulos, d'Arkadioupolis, etc. (voir supra, n^os^ 50, 81, 83-84), les coempereurs sur les deux dernières étant Basile et Constantin.

– τῷ νέῳ. Cet adjectif est associé à l'empereur pour le distinguer de l'autre Basile, Basile Ier, son aïeul et fondateur de la dynastie macédonienne (cf. Pseudo-Kodinos, Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως, éd. Préger, p. 283, § 214). Notons que l'épithète νέος figure également sur l'inscription de Karacaköy mentionnée ci-dessus, mais il s'y attache au frère cadet de Basile, Constantin.

La date. Sur la base de l'argumentation ci-dessus, il s'impose de placer ces inscriptions à une date proche du début du règne de Basile II, en prenant en considération le lieu où elles se trouvaient, à savoir la forteresse d'Andrinople. Certes, on pourrait les situer environ en 1002, au moment du sac de la ville par Samuel et de l'entreprise présumée des travaux militaires dans les environs. Cependant, je propose une année proche de 976, voire de 985, début de l'autorité effective de Basile, à savoir celle de 986, date de la première campagne balkanique de l'empereur contre Samuel.

Or, d'après Skylitzès (éd. Thurn, p. 330, 15), Basile pénétra en Bulgarie empruntant la route proche des Rhodopes et du fleuve Hèbre (διὰ τῆς παρὰ τῇ Ῥοδόπῃ καὶ τῷ ποταμῷ Εὔρῳ), c'est-à-dire, la «route royale», la voie diagonale des Balkans qui passait par Andrinople, avant de se diriger vers la Bulgarie à travers les «Portes Trajanes» (voir Asdracha, Les Rhodopes, pp. 30-31). L'invocation implorant l'assistance de la mère de Dieu et du Seigneur sur les inscriptions aurait alors eu tout son sens au début d'une première expédition, qui s'avéra malheureuse par la suite. En outre, il est très probable que des travaux de reconstruction avaient été effectués en ce temps-là aux endroits où furent posées les deux inscriptions.

Je n'ai pas jugé utile d'examiner leur possible attribution à Basile Ier, qui n'a pas eu des activités analogues dans la région, quand bien même celles-ci peuvent nous servir d'indication en l'absence de toutes autres données.

Enfin, notons que Covel, en relevant ces textes, parle d'inscriptions et des lettres faites de briques, qu'il a vues sur quelques tours de la muraille, en plus, paraît-il, de celles qu'il mentionne, sans pour autant donner d'autres précisions.

APROS

La ville-forteresse d'Apros (Ἄπροι, Ἄπρος (ὁ), Ἄπρων, ὁ, ἡ), située entre Rhaidestos et Kypsella, fut l'une des stations de la partie orientale de la Via Egnatia. Fortifiée comme tous les bourgs de la région, elle fut pourtant brûlée et détruite par Krum, en juillet 813 (Scriptor incertus, p. 345, 6-7): ... ἀνῆλθον [les Bulgares] εἰς τὸν Ἄπρον, κάστρον ὂν καὶ αὐτό· καὶ καταστρέψαντες καὶ τοῦτο καὶ ἐμπυρίσαντες... (cf. Théophane Contin., p. 615, 5-6; forme du nom, ὁ Ἄσπρος).

Elle est mentionnée surtout à partir du XIe/XIIe siècle (Anne Comnène, éd. Leib, pp. 109, 9; 230, 22), notamment pour la période de l'occupation franque de la Thrace après 1204 et pour celle des guerres civiles du XIVe siècle (Choniate, éd. Van Dieten, pp. 621, 6; 629, 30; Villehardouin, La conquête, éd. Faral, II, § 391, 413-415 («la cité de Naples»); Henri de Valenciennes, Histoire, éd. Longnon, § 564 («Naples», aussi); Carile, Partitio, p. 220, 76 (*Civitas Apri*); Cantacuzène, I, pp. 123, 17; 136, 4; 138, 23; 140, 19 et *passim*; II, p. 479, 22). Elle est souvent associée à la forteresse voisine de Garella (voir supra, n° 59).

Sur son siège ecclésiastique, archevêché jusqu'au XIIe siècle et métropole sans suffragants, fondée entre 1171 et 1179, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 235-236.

Selon Papazôtos (Ἀνίχνευση, p. 552), son emplacement est à rechercher sur une basse colline près du site de l'actuel Inecik, au sud-ouest de Rhaidestos, et non pas à l'emplacement du village actuel de Germeyan, dans la région de Malgara (: Taslıklıoğlu, Trakya, II, p. 71, qui pourtant avait opté pour Inecik auparavant, I, p. 46). Sa muraille qui avait été conservée en partie aurait été détruite tout récemment (Papazôtos, *loc.cit.*).

86. Invocation à saint Kèrykos (Xe s.?)

Graffito sur un fragment irrégulier de marbre. De provenance inconnue, il se trouve actuellement (?) au Musée archéologique de Constantinople (n° d'inv. 6000). Etant donné que saint Kèrykos (aussi Kyrikos, Κύρικος, version plus fréquente) et sa mère Ioulitte ne sont pas particulièrement vénérés à Constantinople (leur culte est surtout micrasiatique, voir Grégoire, Asie Mineure, n^{os} 82, 8; 124, ainsi que les renvois des éditeurs), Mango et Ševčenko expriment l'hypothèse que ce graffito provient d'Apros. Effectivement, le Synaxaire de Constantinople cite au jour du 27 mars: ... τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Κηρύκου τοῦ ἐν Ἄπρῳ.

En confortant l'argument pour l'origine thrace de la pierre, je rappelle l'existence d'un hagiasma dédié à saint Kèrykos et à sainte Ioulitte, qui se trouvait à Péristasis (au sud d'Apros, sur la côte

est de la Chersonèse) et qui célébrait leur mémoire le 15 juillet, jour où se tenait aussi une foire locale (voir Stamouli-Saranti, Ἀπό τά ἁγιάσματα τῆς Θράκης, p. 258; cf. Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων, p. 126: hagiasma de saint Kèrykos à Ganos; *idem*, Κωνσταντινουπόλεως ἁγιάσματα θρακικά, Θρακικά 9 (1938), pp. 101-121). «21.10.2,5» (d'après les éditeurs).

Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions, pp. 8-9, n° 11, fig. 11 (photographie).

υ κ
πρέσβε-
βε, ἅγυε Κ[ή]-
ρηκ(ε), τοῦ Θεο(ῦ)
ἐλευθῦνε
τὰς ψυχὰ-
ς ὑμῶν τῶ(ν)
ησὲ
προστρεχ[όν]-
των· σκ(έ)πε
φρούρυ φύλα[ττε]
+ τ[ους]? - - -

Leg. πρέσβευε (l. 2/3); ἅγιε Κήρυκε (l. 3/4); ἐλεηθῆναι (l. 5); ἡμῶν (l. 7); εἰς σὲ (l. 8); φρούρει (l. 11).

L. 12. τ[ο]ν..., restitué τόν... (Mango - Ševčenko).

Intercède, ô saint Kèrykos, auprès de Dieu pour qu'il ait pitié des âmes de nous qui avons recours à toi; couvre, garde, protège les (?)... ou *en l'année (?)...*

L. 2/5: πρέσβευε, ἅγιε Κήρυκε, τοῦ Θεοῦ ἐλεηθῆναι... Les éditeurs ont cru que le génitif τοῦ Θεοῦ se réfère à ἅγιος Κήρυκος, et c'est pour cela qu'ils traduisent «O God's Saint Kerykos (?)»; ils y ajoutent qu'il est possible d'interpréter Κήρυκε τοῦ Θεοῦ comme «héraut de Dieu», et dans ce cas on s'adresserait à saint Paul ou à un autre apôtre.

Cependant, à mon avis, le génitif τοῦ Θεοῦ ne s'associe pas à ἅγιε Κήρυκε, qu'il faut mettre entre deux virgules, mais il est l'objet indirect du verbe πρεσβεύω, πρέσβευε τοῦ Θεοῦ, l'objet direct du verbe étant l'infinitif ἐλεηθῆναι (τὰς ψυχάς, etc.). L'emploi du génitif comme objet indirect de ce verbe est connu dès l'Antiquité (cf. Liddell-Scott, s.v. πρέσβα, πρεσβεύω «τινὸς *for* one»), le génitif τοῦ Θεοῦ, ou τῆς Παναγίας, τῶν ἁγίων e.a., en particulier, étant en ce sens plus que courant dans la liturgie orthodoxe. C'est l'équivalent de λέγω τοῦ + subst. + νά - - - du grec moderne.

D'autre part, d'après l'habitude des Byzantins largement connue et répétée, on peut voir à Κήρυκος/κῆρυξ, κήρυκας, un jeu de mots, sans avoir à faire appel à saint Paul ou à d'autres apôtres.

L. 12. La présence d'une croix signifie peut-être que cette ligne terminait l'inscription et donnait sa date, la lettre τ renvoyant à (ἔ)τ(ους).

Pour le reste du commentaire, je renvoie à Mango - Ševčenko, *ibid.*, p. 9.

87. Panion. Invocation (Xe-XIe s.)

Plaque de marbre parallélogramme, encastrée derrière le Ἱερὸν Βῆμα de l'église de l'Entrée au Temple (Εἰσόδια) de la Vierge (cf. n^{os} 51, 69, 95 de ce recueil), où la vit Papadopoulos-Kerameus en 1885. «64.105»; hauteur des lettres: «7».

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 96, n° 38, pl. III, n° 14 (estampage); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 414, n° 86 w).

ΑΙΤΩΤΗΝΛΥCΗΝΤΩΝ Αἰτῶ τὴν λύσην τῶν [ἐμῶν ἁμαρτιῶν]

Très belle écriture en onciales de grande dimension.
Leg. λύσιν.

– Αἰτῶ τὴν λύσιν τῶν... (Papadopoulos-Kerameus).
– τῶν [ἁμαρτημάτων (?)] (Homolle).

Je sollicite la remission de mes péchés.

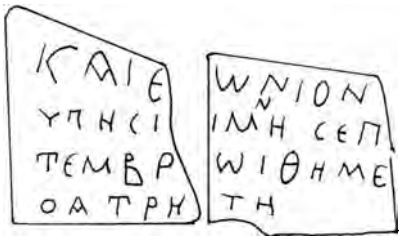
Nous noterons des résonances de l'Ancien Testament: Job, 42, 9: καὶ ἔλυσε τὴν ἁμαρτίαν αὐτοῖς διὰ Ἰώβ; Isaïe, 40.2: ἱερεῖς, λαλήσατε εἰς τὴν καρδίαν Ἰερουσαλήμ... ὅτι ἐπλήσθη ἡ ταπείνωσις αὐτῆς, λέλυται αὐτῆς ἡ ἁμαρτία; mais aussi celles du Nouveau Testament; Ap. 1, 5: τῷ λύσαντι (vl. λούσαντι vg.) ἡμᾶς ἐκ τῶν ἁμαρτιῶν ἡμῶν ἐν τῷ αἵματι αὐτοῦ. Verset équivalent chez Jean, 20, 23: ἄν τινων ἀφῆτε τὰς ἁμαρτίας, ἀφέωνται αὐτοῖς· ἄν τινων κρατῆτε, κεκράτηνται.

Il s'agit probablement d'une pierre tombale et donc d'une épitaphe, bien qu'une dédicace d'un ouvrage quelconque ou d'une restauration ne soit pas exclue.

88. Panion. Epitaphe aux résonances bibliques (Xe-XIe s.?)

Dalle de marbre brisée en deux morceaux, relevée par Kalinka dans la chapelle de Notre-Dame-des Blachernes en 1896 (cf. nos 77, 78, 93 de ce recueil). Dimensions de la moitié gauche: «30.23»; de la moitié droite: «23.34»; hauteur des lettres: «3-6».

Kalinka, Thrakien, col. 154-155, no 91 (fac-similé). Texte d'après son fac-similé.



- -
Καὶ ἐώνιον
2. ὑπν(ώσω)σι(ν) [ὕπν(ο)]ν μην(ὶ) Σεπ-
3. τεμβρ[ί]ῳ ιθ΄ ἡμέ-
4. ρᾳ Τρίτῃ

Ecriture en majuscules très inégales.
Leg. αἰώνιον (l. 1); Τρίτῃ (l. 4).

L. 1/2. καὶ ἐ | ώνιον ὕπν[ον] μην(ὶ) (Kalinka).
Il est possible qu'il y ait eu une ou plusieurs lignes avant le fragment conservé.

... Et ils vont dormir d'un sommeil éternel, le dix-neuf du mois de septembre, le jour de mardi.

L. 1/2: καὶ αἰώνιον ὑπνώσωσιν ὕπνον. On reconnaîtra ici le verset biblique de Jérémie, 28, 39: ἐν τῇ θερμασίᾳ αὐτῶν δώσω πότημα αὐτοῖς καὶ μεθύσω αὐτούς, ὅπως καρωθῶσι καὶ ὑπνώσωσιν ὕπνον αἰώνιον καὶ οὐ μὴ ἐξεγερθῶσι, λέγει Κύριος.

Il faut remarquer le choix de ce verset qui se réfère aux malheurs que Dieu promet d'infliger aux ennemis des Hébreux, les Babyloniens. De toute façon, on trouve une expression analogue mais sans référence directe à la Bible dans une autre épitaphe de Thrace, celle de Nicolas Valtzéris, qui ἐκοιμήθη... τὸν αἰώνιον ὕπνον..., le 18 janvier 1069 (Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, pp. 257-258, no 15). Cf. infra, no 76, 2-3: τὸν γλυκὺν καὶ ἀργὸν ὕπνον.

L. 2/4: La date. Il serait vain de chercher l'année sur la base du quantième du mois et du jour de la semaine, puisqu'on ne connaît pas le siècle exact, et encore, même dans ce cas, il faudrait

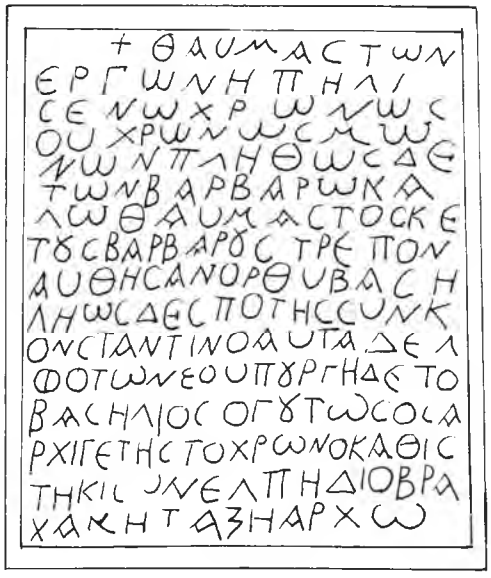
choisir entre 14 ou 15 dates (cf. Grumel, Chronologie, p. 317, voir supra, n° 77; à noter la façon différente d'écrire le jour de mardi, qui est dans cette inscription indiquée par la lettre γ). L'entreprise deviendrait superflue pour notre inscription, dont la fourchette se situe entre au moins deux siècles.

Quant à l'écriture, il serait intéressant de la comparer avec les graffiti de Tènos (voir Feissel, Ténos) et avec plusieurs autres du Parthénon (voir Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, n^{os} 95, 96, 101, 125, e.a.).

89. Région de Dérkôn (Karacaköy). Epigramme commémorant la restauration d'une construction par les empereurs Basile [II] et Constantin [VIII] (*ca.* 15 août 1002?)

Plaque dédicatoire trouvée près du village actuel de Karacaköy, alors qu'on déboisait une forêt pour dégager des terres cultivables. Le village mentionné se trouve sur le cours de la rivière Délkôn (de son nom ancien), qui coule dans le lac de Dérkôn, près de la côte sud-ouest de la mer Noire (voir infra, n° 101). La provenance de la pierre est incertaine. Il est douteux qu'elle ait appartenu aux restes du mur d'Anastase qui aboutissait à l'ouest de Karacaköy, puisqu'il ne fonctionnerait pas après le VIIe siècle (voir Crow, The Long Walls, pp. 111-118). Ceci n'exclut pas une construction militaire importante, à moins que la plaque n'ait appartenu aux ruines d'aqueducs situés au voisinage (cf. C. Mango, in Constantinople and its Hinterland, Variorum, Cambridge 1995, pp. 11, 18). Elle ne peut pas provenir de l'autre village du même nom («Corojecui»), situé au nord d'Andrinople, sur le cours de Toundža, et qui figure sur un croquis de Covel (Covel's Diary, éd. Bent, p. 249). La raison en est que la pierre a été vue dans un café de Karacaköy (de Dérkôn) par le maître d'école de ce village, Angelos Metrènos, qui avait expédié son fac-similé à Stamoulis qui, lui, le confia au premier éditeur, Kourouniôtis (Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, p. 292, note 1; cf. Drakos, Τά Θρακικά, p. 69; Seure, Antiquités, p. 541, croquis de la région; M. Sarantis, Τό Δέλτα τοῦ Βυζαντίου, Θρακικά 20 (1944), pp. 143-144). Dimensions de la pierre: «50.49» (Schuchhardt). Hauteur de la moulure: «68 mm». Dimensions de l'inscription: «73.62.9,5»; hauteur des lettres: «*ca.* 25 mm» (d'après Seure, Antiquités, p. 567).

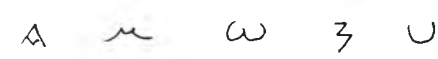
Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, pp. 291-292 (copie d'après le fac-similé de Metrènos); (Schuchhardt, Die Anastasius Mauer, p. 114, n° 1, même copie); Seure, Antiquités, pp. 568-569 (fac-similé et deux transcriptions). Texte d'après Seure.



+ Θαυμαστων
εργων ηπηλι-
σεν ω χρωνως
ου χρωνως μω-
νων πληθως δε
των βαρβαρων· α-
λ᾽ ω θαυμαστος κε
τους βαρβαρους τρεπον
αυθης ανορθυ Βαση-
ληως δεσποτης συν Κ-
ονσταντινο αυταδελ-
φο τω νεο· υπουργη δε το
Βασηλιος ο Γουτως ος α-
ρχιγετης το χρωνο καθισ-
τηκι σὺν Ελπηδιο Βρα-
χαμη ταξηαρχω

La multitude des fautes d'orthographe de cette longue épigramme a obligé Seure à donner une deuxième transcription, en rétablissant l'orthographe et la versification correcte en dodécasyllabes. Notons que Seure qualifie à tort de «fautive» la copie de Kourouniôtis, qui reproduit correctement le texte, en restituant en même temps la versification.

+ Θαυμαστὸν ἔργον ἠπείλησεν ὁ χρόνος,
οὐ χρόνος μόνον πλῆθος δὲ τῶν βαρβάρων·
ἀλλ' ὁ θαυμαστὸς καὶ τοὺς βαρβάρους τρέπων
4. αὖθις ἀνορθοῖ Βασίλειος δεσπότης
σὺν Κωνσταντίνῳ αὐταδέλφῳ τῷ νέῳ·
ὑπουργεῖ δὲ τῷ Βασίλειος ὁ Γοῦτος
ὃς ἀρχηγέτης τῷ χρόνῳ καθεστήκει
8. σὺν Ἐλπιδίῳ Βραχάμῃ ταξιάρχῳ



L. 1. ἠπήλισεν (Schuchhardt, qui restitue la copie de Kourouniôtis).
L. 3. 'Αλλ' ὁ (Seure).
L. 5. Κονσταντίνῳ (Schuchhardt, Seure).
L. 6. Ὑπουργεῖ (Seure); ὑπουργεῖ δὲ κὲ / καὶ (Kourouniôtis, Schuchhardt).
L. 8. Βραναμ(ο) (Kourouniôtis); Βρανάμ(ῳ) (Schuchhardt).

Le temps a menacé une œuvre admirable;/ non seulement le temps mais aussi une foule des barbares;/ mais l'admirable despote Basile, qui met en fuite les barbares,/ la redresse de nouveau,/ avec son frère, le nouveau Constantin;/ et l'assiste Basile Goutos,/ qui fut chef d'armées en ce moment,/ avec le taxiarque Elpidios Vrahamès.

Le commentaire suit la numérotation de la deuxième transcription.

L. 1/2: Θαυμαστὸν ἔργον... πλῆθος δὲ τῶν βαρβάρων. On ne sait pas de quelle sorte était l'œuvre restaurée par les deux empereurs. Il est pourtant plus que probable qu'il s'agissait d'une construction vouée à des fins militaires, autrement plus importante qu'une simple tour de muraille à l'instar de Tzouroulos et d'Arkadioupolis (voir supra, n^os^ 83-84). Le ton solennel de l'épigramme qui associe les noms de deux hauts personnages militaires aux noms des empereurs régnants en est une indication suffisante. D'autre part, le mot χρόνος dans ces vers renvoie à la longue durée, à l'opposé de χρόνος du septième vers, qui désigne un moment plus ou moins précis.

Quant aux barbares en question, les limites chronologiques de l'inscription se situant entre 976 et 1025, ils ne peuvent être que les Bulgares, d'autant que dans les vers suivants figure l'empereur Basile, leur vainqueur. Cependant, je me range avec une certaine réticence à cette interprétation de βαρβάρων laquelle fut proposée par Kourouniôtis et Seure sans hésitation.

En fait, on n'a aucune mention d'une descente des Bulgares jusqu'aux faubourgs de Constantinople à cette époque, le champ de bataille s'étalant de la Macédoine et la Vieille Bulgarie à l'Epire et l'Illyrie (voir supra, n° 83). La seule fois que Samuel attaqua la Thrace orientale fut lors du sac d'Andrinople, le 15 août 1002, comme une diversion au siège mis par Basile devant la forteresse danubienne de Vidin (Skylitzès, éd. Thurn, p. 346, 50-53; cf. Zlatarski Istorija, I/2, pp. 721-722). Bien que les sources relatant cet événement ne mentionnent pas d'autres endroits à côté d'Andrinople, il n'est pas impossible que d'autres agglomérations de la plaine de Thrace aient eu à souffrir de cette brève mais brutale invasion. Cependant, leur absence des sources serait surprenante, vu leur position à proximité de la capitale.

Quoi qu'il en soit, on peut tirer argument *e silentio* en faveur de l'identification «bar-

bares=Bulgares» (dans l'inscription) de l'absence des données qui crée plusieurs lacunes dans les guerres de Basile II contre Samuel et ses successeurs. En particulier, les années de 991 à 995, de 1001 à 1005 et celles de 1009 à 1014 sont insuffisamment connues des sources disponibles (cf. Schlumberger, L'épopée byzantine, II, pp. 56-57, 333-335; Runciman, First Bulgarian Empire, p. 227). Celles-ci ne présentent pas une continuité concernant les opérations militaires ou, encore, au sujet d'éventuelles incursions d'autres «barbares» venant du Nord, comme, p.ex., les Petchénègues. Or, c'est peut-être dans ces lacunes que pourrait se trouver la réponse définitive à l'identification des «barbares» auxquels fait allusion notre texte.

L. 3/5: ἀλλ' ὁ θαυμαστός... τῷ νέῳ. Basile II et Constantin VIII sont aussi mentionnés dans les inscriptions de Tzouroulos et d'Arkadioupolis (voir supra, nos 83-84). La différence est que dans celles-ci les deux empereurs figurent ensemble comme restaurateurs d'une tour dont la destruction fut provoquée par une cause inconnue. Dans l'inscription de Karacaköy, la cause de la destruction d'on ne sait quel ouvrage est, outre le temps, l'invasion des «barbares», tandis que la restauration incombe en premier lieu à Basile II. Le participe présent τρέπων fait allusion non seulement à la victoire remportée en une occasion précise, mais à une série d'opérations réussies qui supposent une action militaire continue. Le frère de Basile, Constantin, ne fait que s'associer à l'œuvre de restauration; il est qualifié de νέος, le nouveau Constantin, par opposition à Μέγας Κωνσταντῖνος, le premier du nom. Sur la différence d'âge des deux empereurs, voir G. Ostrogorsky et E. Stein, Die Krœnnungsordnungen des Zeremonienbuches. Chronologisch und verfassungsgeschichtliche Bemerkungen, Byz 7/1 (1932), p. 198, note 1.

L. 6/7: ὑπουργεῖ δὲ τῷ Βασίλειος ὁ Γοῦτος ὃς ἀρχηγέτης... καθεστήκει. Basile Goutos, qui assista Basile II dans les travaux de reconstruction, est inconnu par ailleurs. D'après Seure (Antiquités, p. 569), *Goutos* est une forme simplifiée de Γότθος/Γοῦτθος, donc, Basile serait d'origine gothique. Mais on peut, à mon avis, penser à un nom, Γοῦτος, tiré d'un surnom ayant trait à γοῦτος, mot à multiples significations parmi lesquelles celle de la colombe mâle, qui se rencontre dans plusieurs endroits de la Grèce, surtout en se référant à la voix de l'oiseau ou, par métaphore, à une pose de fanfaron (voir Ἱστορικόν Λεξικόν de l'Académie d'Athènes, V/2, 1989, s.v. γοῦτος). Comme on connaît bien le goût des Byzantins pour former des surnoms qui donnent par la suite des vrais noms, à partir des animaux en général, cette interprétation me paraît plus plausible (cf. Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, VI, 1955, pp. 491-493; Etymologikon Magnum, éd. Gainsford, s.v. γοῦτος).

Basile Goutos fut ἀρχηγέτης, terme générique, équivalent à ὁπλιτάρχης, c'est-à-dire commandant en chef d'infanterie, voir p.ex., Skylítzès (éd. Thurn, p. 156, 71), concernant le patrice Léon, sous Basile Ier, ἀρχηγέτης Θρᾳκῶν καὶ Μακεδόνων (= des tagmata des Thraces et des Macédoniens). Cependant, l'archegète de notre inscription doit renvoyer au terme technique ἀρχηγέτης τῆς Δύσεως qui désigne le commandant en chef de toute l'infanterie levée dans les Balkans (cf. Guilland, Recherches, I, p. 394: deux sceaux d'archegètes d'Occident; Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, I, no 1.3: sceau du patrice Démètre Apokaukos, archegète d'Occident, XIe s., et mention du sceau de Georges Maniakès, archegète d'Orient, Xe-XIe s.).

Par conséquent, Basile Goutos serait archegète d'Occident au moins lors du moment précis (τῷ χρόνῳ, vers 7) pendant lequel furent exécutés les travaux de restauration. Avant cela, il avait probablement participé aux opérations militaires contre les barbares, aux côtés de l'empereur Basile.

Sur ἀρχηγέτης, voir Oikonomidès, Listes, p. 335. Sur les tagmata des Thraces et des Macédoniens à cette époque et sur leur distinction de l'armée des deux thèmes réunis, voir Ahrweiler, Administration, pp. 30-31.

Notons, d'une part, l'emploi de τῷ (νέῳ, vers 5), datif de l'article défini, et de l'autre, le τῷ des vers 6 et 7, datif du pronom et de l'adjectif démonstratifs renvoyant à τούτῳ, à savoir, l'empereur Basile d'une part, le moment précis, de l'autre.

L. 8: σὺν Ἐλπιδίῳ Βραχάμῃ ταξιάρχῳ. Inconnu par ailleurs, Elpidios Vrahamès fut par ses

fonctions de taxiarque un subordonné de l'archegète Basile Goutos et participa avec lui à la restauration de la même œuvre. Il appartenait peut-être à la vaste famille de Vrahamioi/Vahramioi (nom hellénisé de l'arménien Vahram, Varahan), dont plusieurs membres étaient entrés dans l'aristocratie byzantine dès la deuxième moitié du Xe siècle. Il n'est pas sûr qu'il soit identique au patrice Elpidios, notable d'Antioche en 1034 (: Cheynet - Vannier, Etudes, pp. 59-60; la notice des auteurs concernant notre Elpidios est en grande partie fausse: a) l'inscription concernée ne provient pas de Sèlyvria; b) Elpidios Vrahamès et Basile Goutos ne sont pas les fondateurs de l'ouvrage commémoré, mais les superviseurs de sa restauration ordonnée par les deux empereurs mentionnés).

Sur la famille de Vahramioi, voir Každan, Armjane, pp. 25-28. Sur le commandement opérationnel de ταξίαρχος (plus souvent, ταξιάρχης), voir Oikonomidès, Listes, pp. 335-336.

Un autre Elpidios Vrahamios fut curopalate et duc de Chypre au XIIe siècle (Schlumberger, Sigillographie, p. 305. Sur la datation des fonctions de cet Elpidios, voir C. Asdracha, in Histoire byzantine de Chypre, Nicosie (à paraître).

La date. Dans le grand éventail des dates-limites des guerres byzantino-bulgares (986-1018) pendant le règne des deux coempereurs, nous proposons, plus particulièrement, le moment autour de la prise et du pillage d'Andrinople, pour les raisons exposées ci-dessus. Skylitzès (éd. Thurn, p. 346, 44-56) place cet événement le jour de la Dormition de la Vierge (15 août) et de la grande foire annuelle qui se tenait dans cette ville (voir Asdracha, Les Rhodopes, p. 221). En outre, il précise que l'événement fut contemporain du siège que Basile II mit devant la forteresse de Vidin; ce siège eut lieu pendant la 15e indiction et dura huit mois entiers, après quoi la ville succomba à l'empereur.

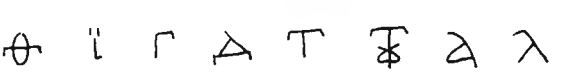
Or, l'indiction 15 en question ne peut être que celle qui s'étend du 1er septembre 1001 au 31 août 1002; donc, il est plus que possible que le 15 août recherché soit celui de l'année 1002, moment où se place la date approximative de notre inscription.

90. Apros. Restauration d'une porte de la muraille sous Constantin [X] et Eudocie (novembre 6573 = 1064) (P l. 108 b)

Bloc de marbre découvert dans le village de Germeyan de Malgara, provenant sûrement de la ville d'Apros, mentionnée dans l'inscription. Vue par Taslıklıoğlu à Rhaidestos (actuellement, Tekirdag) où elle avait été transportée avant 1961, la pierre se trouvait alors dans la maison du restaurateur du musée local. «36.47.7» (selon Taslıklıoğlu). Photographie d'I. Ševčenko, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 67.418.

Taslıklıoğlu, Trakya, I, p. 47, fig. 16 (photographie); pp. 81-82 (commentaire en français). Texte d'après la photographie de Ševčenko.

+ Ἀνεκενήσθι ἡ π[ύλη]
ταύτη ἐπὶ Κωνσταντ(ίνου)
μεγάλου βασιλέος
κὲ αὐτωκράτορος Ῥωμ̄εον
κὲ Εὐδωκίας ἀ(υ)γούστης
δηὰ συνδρωμῆς Συνβατ(ίου)
ὑπάτου κὲ στρατηγοῦ Ἄπρου
τοῦ Πετροῦσι· μη(νὶ) Νοεμβρίῳ
ἰνδ(ικτιῶνος) γ΄ ἔτους ϛφογ΄ +



Ecriture en majuscules inégales, accentuation parfois erronée, esprit rude à la place de l'esprit doux (l. 5, 9).

Deux formes de l'accent circonflexe: ⌒ et ¯.

Tilde sur la première moitié des noms de Constantin et de Symbatios (l. 2 et 6) et sur l'année, $\overline{\varsigma}$ φ $\overline{\text{ο}}$ $\overline{\gamma}'$ (l. 9).

Signe d'abréviation: ξ (l. 9); cf. Oikonomides, Abbreviations, p. 39.

Ligatures: αν, νη (l. 1); με (l. 4); μη (l. 6); τη (l. 7); μβ (l. 8); ην (l. 9).

Lettres superposées: $\overset{\tau}{\nu}$ (l. 2); $\overset{\tau}{\beta}\alpha$ (l. 6); $\overset{\tau}{\gamma}$ qui est en même temps une ligature (l. 7); $\overset{\eta}{\mu}$, $\overset{\omega}{\beta}\rho$ (l. 8).

Apices sur les lettres Γ, Δ, Θ, Τ, signe fréquent aux Xe-XIe siècles; est visible aussi l'appendice horizontal qui surmonte à gauche certains Α et Λ, caractéristique qui commence à peu près à ce siècle et qui se rencontre aux graffiti du Parthénon (voir Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, n^{os} 55, 57-59, e.a.; cf. Feissel, Ténos, pp. 508-509).

A noter la coexistence de νβ, Συνβατίου (l. 6) et de μβ, Νοεμβρίῳ (l. 8), voir supra, n° 76.

Leg. ἀνεκαινίσθη (l. 1); βασιλέως (l. 3); καὶ αὐτοκράτορος Ῥωμαίων (l. 4); καὶ Εὐδοκίας αὐγούστης (l. 5); διὰ συνδρομῆς (l. 6); Πετρούσῃ (l. 8); ἰνδικτιῶνος, ἔτους (l. 9).

A été restaurée cette porte sous Constantin le grand roi et empereur des Romains et (sous) l'augousta Eudocie, avec le concours de Symbatios Petroussès, consul et stratège d'Apros, au mois de novembre, indiction 3, en l'année 6573 (= 1064).

La traduction que donne Taslıklıoğlu (Trakya, I, p. 47) est totalement fausse: le nom Petroussès devient «Pétros Simon», vocable d'une église introuvable, tandis qu'un «jour de jeudi» inexistant est ajouté aux éléments de la date. L'auteur considère, sans donner d'explications, que ce qui reste de la pierre constitue seulement la moitié d'une pierre plus grande (*ibid.*, p. 46). Quoi qu'il en soit, le texte de l'inscription est conservé en entier.

L. 1/2: Ἀνεκαινίσθη ἡ πύλη ταύτη. Si la restitution est la bonne, ce qui est très probable, cette porte ne serait pas une porte d'église qui ne figure nulle part ici; elle serait une porte, peut-être la porte principale, des murailles d'Apros, ce qui convient bien mieux à la présence dans l'inscription des empereurs régnants et du stratège de la ville.

L. 2/5: ἐπὶ Κωνσταντίνου... καὶ Εὐδοκίας αὐγούστης. Il s'agit évidemment de Constantin X Doukas (1059-1067) et de sa femme Eudocie Makrembolitissa. Bien que l'élève de Michel Psellos et l'ami du patriarche Constantin Leichoudès a suivi une politique anti-militariste visant à réduire le pouvoir et les effectifs de l'armée, il n'en est pas moins vrai qu'un certain nombre d'ouvrages défensifs furent exécutés pendant son règne pour faire face à des dangers extérieurs particuliers. C'est le cas aussi de la muraille de Mesembria qui fut reconstruite sous Constantin X et Eudocie, probablement la même année, comme on verra plus bas: Ἀνενεώθη ἐν θεῷ τὸ τεῖχος Μεσημβρίας ἐπὶ Κωνσταντίνου (καὶ) Εὐδοκίας τῶν... (in Velkov, Inscriptions médiévales, p. 217).

Quant à la titulature impériale, l'adjectif μεγάλου (l. 3) ne se rapporte pas directement à Constantin X afin qu'il «passe sous le nom de l'empereur Constantin le Grand» (: Taslıklıoğlu, Trakya, I, p. 82), mais il est un épithète du titre impérial (μέγας βασιλεύς); cela continue de figurer encore à cette époque, quoique plus rarement, le point culminant se situant aux VIIIe-Xe siècles. Cf. supra, n° 50, où le même titre se rencontre au pluriel: μεγάλων βασιλέων, offrant, selon Mango et Ševčenko, l'exemple sûr le plus reculé dans le temps. En outre, il se rencontre souvent dans la formule plus complète de μέγας βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων, qui d'habitude, hormis le μέγας, continue d'être utilisée jusqu'à la fin de l'empire (voir Dölger, Diplomatik, pp. 102-120, 136-137, 148-151; *idem*, Byzanz, pp. 311-312 et note 54; Schreiner, «Megas Basileus», pp. 176-187; Treu, Byzantinische Kaiser, pp. 13-14, formules de la titulature de Constantin X Doukas et d'Eudocie).

En ce qui concerne le titre αὐγούστα d'Eudocie Makrembolitissa, il certifie que l'impératrice Eudocie tient ses propres droits au pouvoir de l'empereur régnant. Cet usage, régulier à cette époque, se perpétue dans l'époque tardive, survivant même de beaucoup à celui d'αὔγουστος (Dölger, Diplomatik, p. 121; Maslev, Kaiserinnen, pp. 308-309, 327; Rösch, Ὄνομα βασιλείας, p. 34 et note 20; E. Bensammar, La titulature de l'impératrice et sa signification, Byz 46 (1976), pp. 272-278).

L. 6/8: διὰ συνδρομῆς Συνβατίου, ὑπάτου καὶ στρατηγοῦ Ἄπρου τοῦ Πετρούση. Le consul Symbatios Petroussès, stratège d'Apros, inconnu par ailleurs, aurait pris soin de reconstruire une porte d'enceinte au mois de novembre 1064, date qui situe aussi son service dans cette ville. L'expression διὰ συνδρομῆς dans le contexte solennel de l'inscription suggère que Symbatios avait assumé la restauration de la porte sur ordre d'une autorité supérieure, peut-être du duc du thème. En ce sens, il est utile de relever la nuance différente entre cette inscription et celle de Karacaköy (voir supra, n° 89), où la restauration se fait sur l'intervention personnelle de l'empereur Basile II.

Symbatios porte la dignité de hypatos qui traverse l'ultime étape de son évolution, ayant disparu comme titre au Xe siècle et réapparu dès 1039 pour survivre jusqu'au début du XIIe siècle (voir Oikonomidès, Listes, pp. 296 et 325; cf. supra, n° 49). D'habitude, on attribuait aux consuls différentes charges, en l'occurrence la charge militaire de stratège, voire de stratège d'une ville. C'est ainsi que Symbatios Petroussès, stratège d'Apros, apparemment chef de sa garnison, serait l'un de ces «petits» stratèges de l'administration provinciale, un officier subalterne du duc ou katépanô du thème, dans le cas présent, du nouveau thème de Thrace-et-Macédoine auquel Apros appartenait (voir Ahrweiler, Administration, pp. 89-90; Oikonomidès, Organisation, p. 149; *idem*, Listes, p. 345; sur le thème mentionné, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 226-228).

L. 8/9: La date. Une indiction 3 correspond effectivement à l'année 1064/1065; cela est confirmé par Attaleiate (p. 83, 10) et surtout par Skylitzès Contin. (nouv. éd., p. 116, 9-10; pp. 114-116) qui donne littéralement, au mois près, les mêmes éléments de datation: ἔτος μὲν ἕκτον βασιλεύοντι τῷ Δούκᾳ ἰνδικτιὼν γ΄, ἐν τῷ ϛφογ΄ ἔτει τῆς κοσμικῆς κτίσεως. C'est alors que le peuple turc des Ouzes, poussé par l'expansion des Coumans vers l'Ouest, s'abattit sur les Balkans, ravageant les territoires bulgares, la Macédoine et la Thrace et avançant jusqu'à l'Héllade. Les forces locales byzantines n'ayant pas réussi à arrêter la progression de cette horde immense (Attaleiate et Skylitzès Contin. estiment à 600.000 le nombre des combattants, ce que Zônaras (III, p. 678, 5) réduit à 60.000) et les faibles efforts diplomatiques de l'empereur ayant échoué, c'est seulement une peste meurtrière qui obligea les Ouzes à se retirer au-delà du Danube, pendant l'hiver de 1064/1065 (cf. Zlatarski, Istorija, II, pp. 114-116, 493-494). Spécialement sur les Ouzes, les Torki des sources russes, voir D. Rasovskij, Pečenegi, Torki i Berendei na Rusi i v Ugrii, Seminarium Kondakovianum 6 (1933), pp. 1-66; Moravcsik, Byzantinoturcica, II, s.v. Ὀγούζιοι et Οὔζοι.

Je ne pense pas qu'il faut considérer ici comme ayant un rapport de cause à effet le séisme du 23 septembre 1063 (indiction 2), qui a frappé les villes voisines de Rhaidestos, Panion et Myriophyton – et peut-être aussi Apros – ainsi que Cyzique et Nicée, et dont les secousses ont duré à peu près deux ans (Attaleiate, pp. 88-90; Skylitzès Contin., nouv. éd., pp. 116-117; Zônaras, III, pp. 679-680).

Par conséquent, je crois qu'il faut situer l'inscription d'Apros ainsi que celle de Mesembria mentionnée ci-dessus, dans le contexte de l'invasion des Ouzes, qui pourrait ainsi être datée plus précisément vers le mois du novembre 1064. Les travaux défensifs entrepris alors en Thrace, peut-être à l'initiative des autorités locales, auraient été exécutés soit avant, soit plus probablement juste après le passage de ce fléau.

Sur le mois de novembre dans les inscriptions, voir Feissel, Trois aspects, p. 150.

RÉGION DE GANOCHÔRA

Sur les Ganochôra, voir les notices afférentes, in Asdracha, Inscriptions I, pp. 224, 226. Cf. A. Germidis, Τά Γανόχωρα τῆς Ἀνατολικῆς Θράκης, Θρακικά 46 (1972), pp. 179-288.

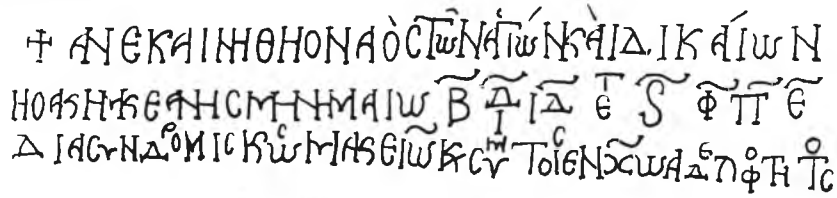
91. Restauration de l'église des Saints-Joachim-et-Anne par les membres du monastère homonyme (2 mai 6585 = 1077)

Plaque de marbre, jadis brisée en deux, encastrée au dessus de la porte principale de l'église du monastère des Saints-Joachim-et-Anne, sis sur la côte d'un profond ravin de l'ancien Mont Sacré (notamment de la montagne appelée en turc Celebi-yolu), en dessous du village de Néochôrion (actuel Yeniköy).

Découverte sur le site de l'église antérieure (elle-même retrouvée en 1842 et restaurée par les moines Ignace, Timothée et Grégoire), l'inscription fut alors encastrée dans la nouvelle église, où Papadopoulos-Kerameus la vit en 1885. Elle était encore conservée sur place en 1912/13, lors de la visite de Gedeôn, qui pourtant contesta son authenticité, pensant que la première reconstruction du petit couvent de Sainte-Anne (comme il était appelé alors) était une œuvre du XVIe siècle, construite en 1585, sous le patriarcat de Jérémie II. Cependant, ses arguments concernant les formes des lettres de l'inscription et les fautes d'orthographe, phénomène courant à l'époque byzantine, ne permettent pas d'éliminer cette inscription de notre recueil (voir plus bas).

Actuellement, il ne reste que les ruines de l'église, dispersées au fond du ravin parmi quelques bases de colonnes et autres marbres brisés (Ötüken - Ousterhout, Notes, p. 148).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 99, pl. V (fac-similé); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 418, n° 87 k); Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων, pp. 32-33 (commentaire seulement; à corriger la faute typographique de 7585 en l'année correcte 6585). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.



+ Ἀνεκαινήθη ὁ ναὸς τῶν ἁγίων καὶ δικαίων
2. Ἡοακὴμ κὲ Ἄννης μηνὶ Μαΐῳ β΄ ἰ(ν)δ(ικτιῶνος) ιδ΄ ἔτ(ους) ϛφπε΄
3. διὰ συνδρομῆς Κωσμᾶ κὲ Ἰω(άννου) κ(αὶ) Συμ(εῶνος) τοῖς ἐν Χ(ριστ)ῷ ἀδελφότητος

Accentuation partielle.
Tildes sur les éléments de la date (l. 2); sur le *nomen sacrum* (l. 3): Χ̄ω.
Abréviation: κ = καὶ (l. 3), à côté de καὶ (l. 1) et κὲ (l. 2, 3).
Plusieurs ligatures: αν, νη, αγ, νκ (l. 1); ακ, ημκ, ανη, μηνημ (l. 2); ακ, τη (l. 3).
Lettres superposées: δ τ ρ ο σ μ σ ε ο ο / ι, ε (l. 2); δ, ω, υ, ι, δ, φ, τ (l. 3).
Leg. Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης, μηνὶ (l. 2); διὰ συνδρομῆς Κοσμᾶ... τῆς... ἀδελφότητος (l. 3).

L. 3. καὶ Ἰω(άννου) καὶ σὺν τοῖς ἐν Χ(ριστ)ῷ ἀδελφότητος (Papadopoulos-Kerameus, Homolle); au lieu de Ἰωάννου, peut-être Ἰωακείμ, à qui il faut ajouter le nom de Syméon (Gedeôn).

A été restaurée l'église des saints et justes-Joachim-et-Anne, le 2 mai, indiction 14, en l'année 6585 (= 1077), *avec le concours de Côme et de Jean et de Syméon, (membres) de (notre) confrérie en Christ.*

L. 1/2: Ἀνεκαινήθη... καὶ Ἄννης. L'église restaurée des Saints-Joachim-et-Anne serait le Katholikon du monastère homonyme, l'un des monastères de Ganochôra attestés à partir du XIe siècle (voir Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων, pp. 26-27; Asdracha, Inscriptions I, pp. 224, 226). Peut-être le manque de place sur la pierre n'a-t-il pas permis au lapicide de mettre en entier le titre qualificatif des saints Joachim et Anne qui serait: τῶν ἁγίων καὶ δικαίων θεοπατόρων Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης, comme il figure dans l'ἀπόλυσις de la liturgie orthodoxe.

L. 2: La date. A l'instar de beaucoup d'autres inscriptions byzantines, il y a désaccord entre l'indiction et l'année de la création du monde, une indiction 15 et non 14 correspondant à l'année allant du 1er septembre 6584 (= 1076) au 31 août 6585 (= 1077). La faute a été déjà relevée par Papadopoulos-Kerameus, qui l'a attribuée à une erreur d'écriture. Cependant, compte tenu du fait qu'à Byzance l'indiction importait plus que l'année, nous pouvons supposer que c'est l'ère mondiale qui est fautive dans notre inscription; donc, on doit plutôt corriger l'année 6585 en 6584, ce qui correspond pour le mois de mai à l'indiction 14. Ceci me paraît plus probable bien que, ne disposant pas d'autres indications, je n'ai pas voulu corriger la date dans l'intitulé de l'inscription.

On pourrait en outre chercher le jour de la semaine: ce serait un mardi si l'année est 1077, un lundi si nous optons pour 1076.

Quoi qu'il en soit, la restauration de l'église des Saints-Joachim-et-Anne daterait sous le règne de Michel VII Doukas, dit le Parapinakès (1071-1078).

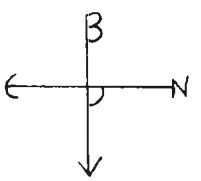
L. 3: διὰ συνδρομῆς... τῆς ἐν Χριστῷ ἀδελφότητος. On ne sait pas si Côme, Jean et Syméon, non connus par ailleurs, qui ont restauré à leurs frais l'église en question, avaient été moines, novices ou membres laïques de la communauté monastique. La communauté elle-même doit signifier l'ensemble des gens appartenant au monastère des Saints-Joachim-et-Anne ou, moins probablement, les membres de tous les monastères de Ganochôra et du mont Ganos qui avait, lui, à sa tête un Πρῶτος τοῦ Ὄρους (Michel Psellos, Ἐπιστολαί, éd. Sathas, MB, V, p. 397, nº 149). Notons que la plupart des exemples du terme ἀδελφότης concernent les membres d'un monastère précis; voir, entre autres, Actes d'Iviron, I, nº 6, 10: τὴν καθ' ἡμᾶς ἐν Χριστῷ... ἀδελφότητα (984); Actes de Lavra, I, nos 19, 17 (1016); 27, 9 (1030); 42, 23 (1081); 63, 33 (1154); Actes du Pantocrator, nº 1, 17 (1039): τῆς θεοσυλλέκτου ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ ἡμῶν ἀδελφότητος; Actes d'Iviron, III, nº 66, 5 (1292), et *passim*.

En ce qui concerne le monastère, qui a prolongé par ses restaurations celui de l'époque byzantine, il fut, selon Papadopoulos-Kerameus, un couvent paroissial, dépendant de la métropole tardive (depuis le XVe siècle) de Ganos-et-Chôra, et se trouvait en bon état lors du passage de l'auteur; il en était de même au moment où le visitèrent Drakos (*ca.* 1888, voir Τά Θρακικά, p. 59) et Gedeôn. Sa destruction a eu lieu apparemment après 1913; il n'a fait que subir le sort de tous les monuments byzantins dans les années qui suivirent et que l'on ne connaît que trop bien.

92. Andrinople. Monogramme de (Nicéphore) Bryennios sur une tour de la muraille (1077, 1095 ?)

Inscription monogrammatique encastrée dans une tour quadrangulaire des murailles de la ville; elle y était encore en 1892, quand M. Paranikas la vit (ΕΦΣΚ 27 (1900), p. 289).

Mordtmann, Epigraphik, p. 202 (fac-similé); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 360, nº 62 10, fac-similé); Paranikas, Ἐπιγραφαί Ἀδριανουπόλεως, p. 393, nº 22 (fac-similé).



Βρυέν(νιος)

Bryennios.

Famille aristocratique attestée à Andrinople déjà au IXe siècle, les Bryennioi semblent avoir résidé dans cette ville en permanence, leur éclipse au Xe siècle n'étant qu'apparente, due plutôt à la déficience de la documentation (cf. Gautier, éd. de Nicéphore Bryennios, p. 14). En particulier à partir du XIe siècle, la resurgence de cette famille provinciale est liée à une série de révoltes contre l'autorité centrale, qui s'insèrent fermement dans l'histoire de la ville en y imprimant leur impact.

Le patrice et par la suite curopalate Bryennios, dont le prénom n'est peut-être pas Nicéphore (voir Gautier, *ibid.*, p. 16), est appelé Ἀδριανουπολίτης par Attaleiate (p. 53, 23). C'est justement à Andrinople, sa ville natale, que ce Bryennios fut envoyé en 1050, sur ordre de l'empereur Constantin IX Monomaque, afin d'organiser la contre-offensive visant l'expulsion des Petchénègues de Thrace. L'empereur constitua Bryennios hègémôn (commandant en chef) et le nomma ἐθνάρχην, tandis que le ἡγεμὼν de tous les corps de l'armée fut pour l'occasion le patrice Michel Akolouthos (Skylitzès, éd. Thurn, pp. 471, 20-472, 42). Ayant pris part plus tard à la rébellion contre Michel VI Stratiôtikos, Bryennios eut les yeux crevés et disparut des sources.

Le plus éminent agitateur de cette famille fut cependant son fils, Nicéphore Bryennios, qui participa en août 1071 à la bataille de Mantzikert aux côtés de l'empereur Rômanos IV Diogène qui en avait fait son frère adoptif (Nicéphore Bryennios, éd. Gautier, pp. 107-115; Anne Comnène, éd. Leib, II, p. 196, 12-17). Il était alors δοὺξ πάσης Δύσεως et avait le titre de μάγιστρος. En 1074, il était à Andrinople, lieu de sa résidence habituelle, ainsi que celui de sa famille (Bryennios, éd. Gautier, pp. 211; 281, 5).

Après avoir exercé le mandat du duc de Bulgarie, en 1074/75, et ensuite celui du duc de Dyrrachion avec le titre de proèdre, jusqu'en octobre 1077, il se révolta contre Michel VII Doukas et entra en empereur à Andrinople, sa ville d'origine, au mois de novembre de cette année. Son frère, le magistre Jean Bryennios, le sécourut avec des troupes byzantines et étrangères, cependant que s'y rangeaient, quelquefois par la force, la plupart des villes de la région, Trajanoupolis, Rhaidestos, Panion, Héraclée, Sèlyvria, Athyra, et plusieurs bourgs (Attaleiate, pp. 246-250; Skylitzès Contin., nouv. éd., pp. 172-175; Zônaras, III, pp. 715-717). Andrinople fut pendant ce temps assiégée par les Petchénègues que Bryennios réussit à faire partir au prix de versements d'argent.

Sa défaite par Alexis Comnène, en avril/mai 1078, pour le compte de Nicéphore Botaneiate, devenu entre temps empereur, et la perte de ses yeux n'ont pas fait éclipser Bryennios totalement de la scène politique. Promu probablement curopalate, puis protonovélissime, il résidait encore à Andrinople en 1087, lors de la nouvelle expédition contre les Petchénègues, sur laquelle il exprima son opposition à Alexis Ier (Attaleiate, pp. 262-263, 289-292; Bryennios, éd. Gautier, pp. 265-283; Anne Comnène, éd. Leib, II, pp. 90, 19-91,6). Qui plus est, il est mentionné comme appartenant à l'élite locale d'Andrinople (aux ἐκκρίτους τῶν Ἀδριανουπολιτῶν, voire ayant la charge de son gouvernorat lors de l'invasion des Coumans, au début de 1095 (Anne Comnène, *ibid.*, II, p. 194, 1-14; pp. 196-197, 27-29: ἐν ἐκείνῳ γὰρ ἡ πᾶσα ἐξουσία τῆς Ἀδριανουπόλεως ἦν).

Son frère Jean et son fils, le patrice (Jean?) Bryennios, ainsi que son petit-fils, le césar Nicéphore Bryennios, originaire aussi d'Andrinople (Choniate, éd. Van Dieten, p. 6, 21-24) entrant beaucoup moins en considération, me semble-t-il, pour l'attribution de ce monogramme, nous pouvons nous limiter aux deux Bryennioi mentionnés ci-dessus.

Or, de ces deux-là, j'opte pour le second rebelle, Nicéphore Bryennios, dont les activités s'insèrent dans l'histoire d'Andrinople, se situant entre 1077 et 1095 et notamment à ces dates. En 1077, il entrait dans la ville ayant déjà été proclamé empereur à Trajanoupolis, qui est devenue sa base pour l'accomplissement de ses prétentions au trône; en 1095, quoiqu'aveugle, il était toujours à Andrinople, à titre de gouverneur.

De surcroît, nous pouvons enfin voir dans ce monogramme, l'expression générale du pouvoir

exercé sur cette ville par sa plus éminente famille, indépendamment des personnes concrètes et dans un espace de temps bien plus vaste.

Sur les Bryennioi, voir l'introduction de P. Gautier à son édition de Nicéphore Bryennios, Bruxelles 1975, pp. 11-32 avec le stemma de la famille. Cf. Cheynet, Pouvoir et contestations, p. 220. Notons qu'en ce qui concerne la notice sur Nicéphore Bryennios de cet auteur (*ibid.*, p. 83, «région»), il serait faux d'inclure la Macédoine en tant que notion géographique parmi les régions passées aux côtés de Bryennios en 1077. Toutes les villes mentionnées dans les sources citées ci-dessus et que l'auteur répète se trouvent en Thrace, voire en Thrace orientale, sauf Trajanoupolis (Thrace occidentale), tandis que Cyzique ne se situe évidemment ni en Thrace, ni en Macédoine...

Si le mot «Macédoniens» peut désigner l'origine géographique des soldats des tagmata (encore que, à la charnière que constitue cette époque pour l'organisation des armées, on ne peut pas exclure l'existence des éléments de l'ancien armée thématique, qui souvent opéraient avec les autres, cf. Ahrweiler, Administration, p. 31), en revanche, les mots «Macédoine» et «villes de Macédoine» chez les auteurs byzantins de l'époque concernée, signifient en premier lieu – on ne se lassera pas de le répéter – le *thème* de Macédoine lequel, avant la réforme d'Alexis Ier, comprenait une grande partie de la Thrace orientale avec une partie de la Thrace occidentale, mais point la Macédoine géographiquement parlant. La capitale de ce thème fut justement Andrinople. Citons, à l'appui, le passage de Choniate mentionné déjà (p. 6, 21-24) et se rapportant aux paroles d'Alexis Ier: «... τὸν μὲν ἐξ ὀσφύος ἀποπεμψαίμην, τὸν δὲ Μακεδόνα εἰσοικισαίμην», τὸν Βρυέννιον οὕτω λέγων [le césar] ἐπεὶ καὶ ἐξ Ὀρεστιάδος [= Andrinople] ὥρμητο· μία δ' αὕτη τῶν εὐδαιμόνων καὶ κρατίστων παρὰ Μακεδόσιν πόλεων.

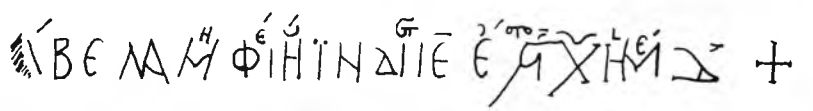
Ces subtilités dans la connotation n'ont pas changé toutefois avec la réforme d'Alexis Comnène. En procédant à la création des nouveaux thèmes, l'empereur unifia ceux de Thrace et de Macédoine en un seul «thème de Thrace-et-Macédoine», toujours uniquement en Thrace, cependant qu'Andrinople devint la capitale du «thème d'Andrinople-et-Didymoteichon» (voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 223-226 et la carte hors texte).

Ceci dit, j'avouerai qu'il est très difficile de faire la juste part des choses à ce sujet, étant donné la complexité de l'emploi de ces termes chez les historiens byzantins, ce qui exige toujours un grand effort pour dénicher chaque fois le sens correct dans un contexte précis.

93. Panion. Epitaphe (?) (mercredi, 18 février 6600 = 1092)

Fragment de plaque avec encadrement, portant une croix en relief; encastré dans la Πρόθεσις de la chapelle de Notre-Dame-des Blachernes (cf. nos 77, 78, 88 du présent recueil). Il s'y trouvait encore en 1885. Largeur de la plaque: «103» (d'après Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 96, n° 39, pl. III, n° 15 (estampage); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 416, n° 86 z5). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.



1. |- - -| ἄβενα μη(νὶ) Φε(βρουαρίῳ) ιη´ ἰνδι(κτιῶνος) ιε´, ἔτ(ους) ϛχ´ ἡμέ(ρᾳ) δ´ +

Majuscules très allongées avec accentuation.

Le signe diagonal / sur le(s) premier(s) mot(s) peut être conçu comme un signe d'abréviation au lieu d'un accent aigu, et donc indiquant la fin d'un mot; mais la suite en ce cas pose problème.

Autres signes d'abréviation: tilde au dessus du ε (ιε̄); signe diagonal /: Φε/(βρουαρίῳ); signe de la demi-lune ∪ en combinaison avec l'accent: ιή; signe horizontal ⏑ (χ̆) (cf. Oikonomides,

Abbreviations, pp. 36, 38) ; le stigma, ϛ, au dessus de ι : ἰνδί(κτιῶνος) (cf. Grégoire, Inscriptions historiques, p. 445).

Ligatures: να, ημ, στχ.

Lettres superposées: η μ, ε φ, ε μ.

Lettres surélevées en plus petites: Φ^{ε}, E^{τ}, qui sont autant des signes d'abréviation.

– Φε(υρουαρ.). La restitution du mois de février avec υ au lieu du β par Papadopoulos-Kerameus est possible, mais cette forme se rencontre moins fréquemment. Notons un Φευράριος dans une autre épitaphe de Panion (cf. Kalinka, Thrakien, col. 154, n° 90, que je vais reprendre dans la suite de ce recueil) ainsi que la version Φευρουάριος d'une épitaphe de Smyrne (voir Grégoire, Asie Mineure, p. 20, n° 69), tous les deux cas datant de l'époque chrétienne et protobyzantine. Voir aussi supra, n° 80.

– ἰνδι. (Papadopoulos-Kerameus).

– ϛχ$^{\omega}$) Papadopoulos-Kerameus)

– ἡμ(έρα) (Papadopoulos-Kerameus).

... avena, le 18 du mois de février, indiction 15, en l'année 6600 (= 1092), *le jour de mercredi.*

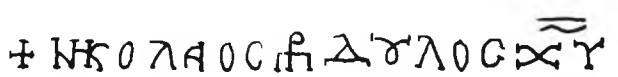
– [- - -]άβενα. La mutilation de la pierre qui a détruit la première partie de l'inscription ne nous permet pas de déchiffrer son début, qui nous donnerait probablement un nom (peut-être féminin?), ou le lieu-dit d'origine (de la morte?), confirmant ainsi l'usage de la plaque comme pierre tombale.

– La date. Une indiction 15 correspond effectivement à l'année du monde 6600 (= 1091/1092), mais le jour de mercredi ne concorde pas avec le quantième du mois indiqué dans l'inscription. Selon les calculs contemporains (voir Grumel, Chronologie, p. 316), ce jour devait avoir été un jeudi (cf. Worp, Remarks, pp. 222-226).

94. Panion. Epitaphe du presbytère Nicolas (XIe s.)

Pierre tombale ornée de motifs en relief, portant une inscription sur l'un de ses côtés et couvrant une tombe du XIe siècle, d'après Papadopoulos-Kerameus, restée *in situ* et comprenant des ossements. L'éditeur, qui l'avait vue en 1885, ne précise pas le genre des motifs décoratifs; ils pourraient cependant provenir du monde végétal, comportant également des figures géométriques, telles que sont représentées sur le devant du sarcophage de Nicolas Valtzéris, de Trajanoupolis (voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n° 15 (1069).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 96, n° 41, pl. III, n° 16 (fac-similé); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 86 s: il ne s'agit pas d'une «stèle» comme le croit l'auteur). Texte d'après le fac-similé mentionné ci-dessus.



1. + Νηκόλαος πρ(εσβύτερος) δοῦλος Χ(ριστο)ῦ

Tilde en combinaison avec l'accent circonflexe sur le *nomen sacrum*: $\widetilde{\text{Χυ}}$. Cf. supra, n° 93.

Autre abréviation par lettres superposées en ligature: $\overset{\rho}{\pi}$ = πρ(εσβύτερος), qui se rencontre dès le Ier siècle, voir Dölger, ΙΧΘΥΣ, I, p. 368; Oikonomides, Abbreviations, p. 32.

Ligatures: νηκ, ϑ = ου.

Leg. Νικόλαος.

Le presbytère Nicolas, serviteur du Christ.

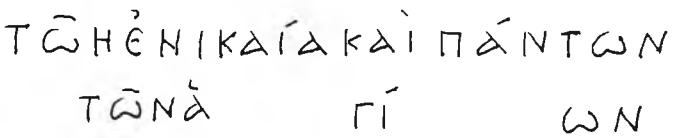
La tombe du presbytère Nicolas avait été découverte en dehors du cami turc de Panion, sur un terrain où ont été trouvées encore plusieurs sculptures antiques et byzantines, ainsi que des ruines d'une grande église chrétienne. Selon Papadopoulos-Kerameus, c'était le diacon Hiérotheos qui avait fait des fouilles rudimentaires dans cet endroit et prit soin des antiquités découvertes.

Sur les motifs funéraires en relief des pierres tombales et des sarcophages avec renvois à cette époque, voir Pazaras, Ἀνάγλυφες σαρκοφάγοι, pp. 147-207.

95. Panion. Dédicace se rapportant au concile de Nicée (XIe s. ?)

Plaque encastrée dans le côté extérieur du mur d'enceinte de l'église Εἰσόδια de Théotokos (voir supra, nos 51, 69, 80). Au milieu de la pierre, croix entre deux palmiers; au dessous du bras droit de la croix, un cercle représentant une étoile. Dans les angles supérieurs de la pierre, à gauche, une petite croix; à droite, un cercle représentant peut-être le soleil et portant des lignes ondulées parmi lesquelles figure l'inscription. Les lettres de la seconde ligne sont disposées en trois groupes. Description par Papadopoulos-Kerameus qui l'a vue en 1885. «48.57».

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 96, no 37, pl. III, no 8 (fac-similé); (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 416, no 86 z6). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.



Τῶν ἐν Νικαίᾳ καὶ πάντων
2. τῶν ἁ γί ων

Majuscules qui rappellent les lettres de la période antérieure; accentuation.
– Τῶν ἐν Νικαίᾳ καὶ πάντων – τῶν ἁγίων (πατέρων) (Homolle).

Des (318 pères) de Nicée et de tous les saints.

L. 1: Τῶν ἐν Νικαίᾳ. Renvoi aux 318 saints pères du Ier concile œcuménique de Nicée (325). La formule entière serait, selon celle qui énonce ce concile: τῶν ἐν Νικαίᾳ ΤΙΗ΄ ἁγίων πατέρων (et non comme la restitution de Homolle ci-dessus). Voir CIG, no 8959: le texte de l'inscription en mosaïque sur la paroi de l'église de la Nativité à Bethléem, qui constitue une sorte de profession de foi chrétienne, en l'occurrence, l'évocation des canons de ce concile concernant la question de la nature du Christ et la condamnation d'Areios (voir Stern, Les représentations des conciles, pp. 417-421; Grabar, L'iconoclasme byzantin, pp. 51-61, pl. 93-94; Walter, L'iconographie des conciles, pp. 75-77, 268).

Les 318 saints pères du concile de Nicée sont associés, outre aux θεοπάτορες Joachim et Anne, à tous les autres saints, καὶ πάντων (σου) τῶν ἁγίων (ce qui figure sur la ligne 2 de notre inscription), dans la partie finale de l'ἀπόλυσις de la liturgie orthodoxe.

96. Andrinople. Invocation d'un moine (XIe s. ?)

Colonne de marbre trouvée pendant les travaux effectués sur une rue (Londra) d'Andrinople, déposée dans le Musée de la ville, no d'inv. 1770. Elle n'y était pas exposée lors de ma visite en 1990. Dimensions de la pierre: haut. «38»; diamètre «20»; hauteur des lettres: «2» (d'après Taslıklıoğlu).

Taslıklıoğlu, Trakya, II, pp. 34-35, no 4, fig. 22 (photographie). La légende de la figure 22 porte un autre numéro d'inventaire que celui de la présentation: 1170 (peut-être une faute d'impression). Texte d'après la photographie de Taslıklıoğlu.

Θ(εοτό)κε β(ο)ήθ[ει]
τ[ῷ σ]ῷ δούλῳ
Θεοδούλῳ
4. μοναχῷ.

Tilde sur le *nomen sacrum*: Θ̄κε̄.

Mère de Dieu, aide ton serviteur, le moine Théodule.

L. 1/2: Θεοτόκε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ. Le verbe de l'invocation à la Vierge, βοήθει, est suivi ici du datif, qui a commencé déjà à devenir de plus en plus rare jusqu'à sa disparition au profit du génitif et plus tard de l'accusatif. De ce point de vue, il est intéressant de rapprocher cette inscription de quelques graffiti du Parthénon correspondants, voir Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, pp. 18-19 de l'introduction; cf. Feissel, Ténos, pp. 512-513; supra, nos 69, 74.

L. 3/4: Θεοδούλῳ μοναχῷ. Le moine Théodule avait fait graver son invocation à la Vierge sur cette colonne, qui appartenait peut-être à une église, voire à l'église du monastère dont il était moine. Il ne s'agit pas d'une dalle funéraire, comme dit Taslıklıoğlu, *ibid.*, p. 34 et la légende de la fig. 22; l'auteur ajoute quand même que la «dalle funéraire» a la forme d'une colonne, mais il ne tient pas compte de l'inscription.

La date. Faute d'autres données chronologiques, l'indice paléographique que constitue l'apparition au XIe siècle de l'appendice horizontal dont sont surmontés à gauche les A et Λ nous incite à dater cette inscription approximativement du XIe siècle (cf. Feissel, Ténos, p. 509).

HEXAMILION

Sur cette ville de la Chersonèse thrace, l'ancienne Lysimachia, voir notice bibliographique in Asdracha, La Thrace orientale, p. 249 et note 141. Cf. les inscriptions de l'époque des Paléologue provenant d'Hexamilion, in Asdracha, Inscriptions I, nos 9 et 20.

97. ? Invocation à la Vierge sur amphore, mentionnant le nom d'Alexis Comnène (1081-1118)?

Inscriptions (?) incisées sur des grandes amphores (ou μαγαρικά, d'après le nom byzantin), signalées par Albert Dumont lors de son voyage archéologique en Thrace, en 1868. D'après lui, il s'agissait de trois bandes qui répétaient jusqu'à vingt fois le nom de l'empereur, et qui couraient sur les cols ou/et les panses des vases. Sur ce point, Dumont n'est pas très explicite, parlant de «panse» dans Rapport et de «col» dans Inscriptions céramiques (voir plus bas). Le but de ces bandes ornementales était purement décoratif, voire influencé par les dessins des plats arabes de cuivre (Dumont, Rapport, pp. 488-489; *idem*, Inscriptions céramiques, p. 53).

L'auteur ne décrit pas les formes des amphores et ne précise pas leur nombre, en utilisant le pluriel ou le singulier indifféremment. Pourtant, à la lecture, nous en avons l'impression qu'il s'agissait de plusieurs vases. Le fait est que nous ne connaissons pas leur sort. Elles ont apparemment disparu. De toute façon, elles ne figurent pas dans les ouvrages récents qui traitent les amphores byzantines de la région sur la base des données de prospection (voir Günsenin, Recherches sur les amphores byzantines, pp. 267-276; *eadem*, Les amphores byzantines, pp. 47-56 [Gaziköy]; *eadem*, Ganos, p. 193-201).

Dumont, Inscriptions céramiques, p. 423, no 2 (fac-similé); (*idem*, Inscriptions et monuments figurés, p. 162, no 96; *idem*, in Dumont - Homolle, Mélanges, p. 425, no 96).

Θ(εοτόκε) [βοήθει] Ἀλ(εξίῳ) Κομν(ηνῷ) ?

Ce qui suit, s'inscrit uniquement dans l'hypothèse risquée qu'il s'agit bel et bien des inscriptions.

Abréviation: du *nomen sacrum*, plus souvent abrégé en Θε ou Θκε, avec ou sans tilde, la restriction s'imposant ici faute de place (voir Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, n^os^ 14, 86 a, 89, 146 et *passim*; Feissel, Ténos, n° 10. Cf. Oikonomides, Abbreviations, pp. 69-70, exemples de $\overline{\Theta\varepsilon}$ ou $\overline{\Theta\kappa\varepsilon}$). Nous pouvons dire de même pour le témoignage de la sigillographie (cf. à titre d'exemple, des sceaux provenant de Thrace et datant de la même époque, in Laurent, Corpus, V/1, n^os^ 306, 315; 325-327 (Hexamilion, XIe s.); 334 et *passim*; in Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, n^os^ 43.8, 44.12, 45.2, 45.3, 53.3, 55.2 et *passim*).

– Θ[εοτόκε] Ἀλ[εξίῳ] Κομν[ηνῷ βοήθει] (Dumont).

Mère de Dieu, aide Alexis Comnène.

A part le Θ, il est impossible de lire ensuite avec Dumont «un A à jambages inégaux, à l'intérieur duquel est un Λ. La quatrième lettre est un K lié à l'alpha précédent. On reconnaît ensuite un omicron, puis un M et un N. Toutes les lettres sont liées; de plus, elle appartiennent au XIIe s. de l'ère chrétienne» (Inscriptions céramiques, p. 423).

A mon avis, il est plus vraisemblable qu'il ne s'agisse point d'une inscription mais de simples ornements ou même du décor inspiré des lettres couphiques, caractéristiques de l'art byzantin de cette époque en Grèce (voir infra, n° 99).

Cependant, si l'hypothèse de Dumont est tant soit peu fiable, on aurait là un exemple surprenant, de l'association de l'invocation à la Vierge (ou en général à l'aide divine) au nom impérial sur une amphore. D'habitude, outre les timbres apposés sur les amphores avec le nom du fabricant ou du commerçant ou même celui d'une ville (voir ci-dessous), on y trouve des inscriptions d'invocation qui se limitent pourtant au *nomen sacrum*, associé parfois au verbe βοηθεῖν (p.ex., Κύριος Ἰησοῦς Χριστὸς, de Porto Lago, en Thrace occidentale).

Quant à la présence des amphores elles-mêmes à Hexamilion, nous pouvons la rapprocher de la production massive des amphores byzantines à Ganos et dans sa région jusqu'à Péristasis et à Muriophyton, à partir du XIe siècle, comme cela se confirme par les résultats des prospections récentes (voir Günsenin, Ganos, pp. 193-195; à corriger à la page 193: au lieu de Trislasis, leg. Tiristasis ou Teiristasis, le nom de la ville antique à laquelle s'est substituée la ville byzantine de Péristasis; pour sa localisation soit à l'emplacement de Şarköy soit à Hosköy actuelles, voir Asdracha, La Thrace orientale, p. 256; Taslıklıoğlu, Trakya, la carte hors texte; Drakos, Τά Θρακικά, p. 86).

Ces amphores, sorte de jarres de terre cuite, seraient destinées à l'exportation du vin, produit local par excellence grâce à la viticulture qui n'a cessé d'être pratiquée dans la région jusqu'à l'époque moderne (cf. Drakos, *ibid.*, pp. 41, 45, 77-79 et *passim*). Elles auraient pu également faire objet de négoce elles-mêmes, puisque leur fabrication servait à plusieurs usages, dont celui rencontré dans l'architécture n'était pas le moindre.

Sur les significations multiples que peut avoir en général l'estampillage des amphores soit moyennant une empreinte soit à l'aide d'inscriptions d'invocation ou autres, voir Bakirtzis, Βυζαντινά τσουκαλολάγηνα, pp. 119-122 (pl. 23, fig. 17: inscription de Porto Lago mentionnée ci-dessus); *idem*, Byzantine Amphorae, in Céramique byzantine, pp. 73-77; cf. F.H. Van Doorninck,

The Cargo Amphoras on the 7th Century Yassi Ada and the 11th Century Serçe Limani Shipwrecks: Two Examples of a Reuse of Byzantine Amphoras as Transport Jars, *ibid.*, pp. 247-257.

98. Hexamilion. Timbre sur amphore(s) portant le nom d'Alexios (XIe-XIIe s. ?)

Nom empreint sur le col (ou sur l'épaule) d'une ou des amphore(s), vu également par Dumont en 1868, voir supra, n° 97.

Dumont, Inscriptions céramiques, p. 424 (fac-similé); (*idem*, Inscriptions et monuments figurés, p. 162, n° 96 a; *idem*, in Dumont - Homolle, Mélanges, p. 425, n° 96 a).

+ τοῦ Ἀλεξίου

D'Alexios.

D'après Dumont, cette (ou ces) amphore(s) se trouvait dans le même lot que celles mentionnées ci-dessus (n° 97), donc il faut y voir encore Alexis Comnène. Cependant, à mon avis, il faut dissocier les deux cas pour deux raisons. Primo, la parfaite legibilité du présent specimen est flagrante, à l'encontre du genre ornementé du cas précédent. Secundo, d'après le fac-similé ci-dessus, il ne s'agit pas d'une invocation mais de l'empreinte du simple nom Alexios, l'un parmi les nombreux exemples de noms propres au génitif, incisés sur le col des amphores comme enseigne du fabricant ou du commerçant. Ce serait vraiment invraisemblable de voir au simple «Alexios» sans patronyme ni aucun élément de la titulature impériale sur cet endroit le nom d'Alexis Comnène (cf. C. Mango, Byzantine Brick Stamps, AJA 54 (1950), pp. 24-25, pour des cas analogues concernant les tuiles byzantines).

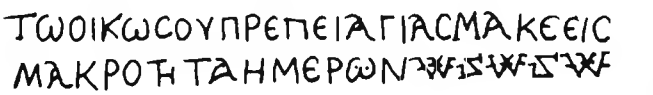
En revanche, ce prénom nous indique la présence d'un timbre, d'un cachet, lequel dans le cas précis nous suggère, plus que le specimen ambigu précédent, l'existence d'un ou de plusieurs ateliers de fabrication d'amphores. Ceux-ci pourraient se trouver à Hexamilion même et dans sa région, prolongeant ainsi l'aire de production repérée à Ganos et à Ganochôra à partir du XIe siècle, si ce n'est que nos amphores provinssent de ces derniers lieux (voir la bibliographie, supra, n° 97).

99. Sèlyvria. Citation biblique dans l'église de Saint-Georges (XIe-XIIe s.)

Inscription peinte parcourant la base de la conque de l'abside de Ἱερὸν Βῆμα, à l'église de Saint-Georges, copiée par Covel en mai 1675, lors de son voyage de Constantinople à Andrinople. La phrase de Covel étant littéralement «The *Cupola* over the ἅγιον Βῆμα is very good mosaïc work and about ye skirt of it is written...», on pourrait penser à la coupole centrale de l'église et, en ce cas, l'inscription parcourerait la base de κοσμήτης. Pourtant, il me semble que la première hypothèse est préférable, ne serait-ce que par analogie aux exemples cités ci-dessous.

Le texte était flanqué de part et d'autre de «lettres» pseudo-couphiques que Covel a confondu pour des lettres grecques faisant partie de l'inscription. Au dessus d'elle il y avait une «très bonne» mosaïque murale que Covel ne précise pas, mais qui sans doute représentait la Sainte Vierge tenant le Christ dans ses bras ou en médaillon, selon le programme iconographique de l'église orthodoxe à partir de l'époque méso-byzantine.

Covel, Voyages, éd. Grelois, app. épigr., n° 6 (fac-similé); Covel, trad. en grec: Germanos, Σηλυβρία, p. 135; Cheiladakis, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν, p. 98; Magdalino, Byzantine Churches, p. 316 (fragment de Covel papers). Texte d'après le fac-similé de Covel.



1. Τῷ οἴκῳ σου πρέπει ἁγίασμα Κ(ύρι)ε εἰς μακρότητα ἡμερῶν

Abréviation du *nomen sacrum*: Κε, sans tilde.
Ligature: τη.

Il est digne que Ta maison soit sanctifiée, Seigneur, aux siècles des siècles.

Même citation du Ps. 92 (93), 5 que l'inscription n° 52 de ce recueil.

La date. La présence des «lettres» couphiques plus que la forme de A avec l'appendice horizontal (voir n^{os} 96 et 100 de ce recueil) fait que l'on peut situer cette inscription aux XIe-XIIe siècles et la rapprocher, au moins dans l'espace helladique, de la même citation qui figure au dessus de la Vierge Platytéra, sur la zone supérieure de l'abside de l'Ἱερὸν Βῆμα de Hosios-Loukas, en Phocide (XIe s., voir Schultz - Barnsley, Saint Luke of Stiris, p. 58, pl. 50; cf. Mylônas, Δομική ἔρευνα, p. 28, notice bibliographique; voir supra, n° 52).

Sur les lettres couphiques et leur classement concernant les églises byzantines de Grèce, voir Sôtiriou, Ἀραβικαί διακοσμήσεις, pp. 57-93, notamment, pp. 57-58; *idem*, Ναός Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου, pp. 21-26; *idem*, Χριστιανική Ἀρχαιολογία, pp. 411, 413, 427 et *passim*.

Pour le décor céramique en général dans les églises byzantines de Grèce, voir Millet, L'Ecole grecque, pp. 252-297.

Quant à l'église de Saint-Georges de Sèlyvria, elle était, selon Covel, la plus ancienne et la mieux conservée des églises de la ville, avec son pavement fait de marbre blanc et noire (à corriger, d'après le dernier éditeur, le chiffre de 14 en 18 pour les églises de Sèlyvria). Quoiqu'elle ne figure pas parmi les églises et les monastères mentionnés dans les sources byzantines postérieures au XIe siècle (voir Magdalino, Byzantine Churches, pp. 315-316), cela n'exclut pas qu'elle ait existé au moins jusqu'à la fin du XVIIe siècle. De toute façon, deux siècles plus tard, elle n'est pas énumérée parmi les églises byzantines et post-byzantines de la ville, dont quelques traces ou seulement les vocables ont été sauvés de l'oubli; voir Drakos, Τά Θρακικά, pp. 16-20.

100. Andrinople. Invocation à la Vierge par la ville d'Andrinople (XIe-XIIe s.)

Inscription (gravée ? incisée ?) sur un niveau d'eau, qui se trouvait en dehors de la porte appelée en turc Manias-kapı, sise au milieu du côté nord de la muraille (voir Saraphoglou, Περιγραφή Ἀδριανουπόλεως, pp. 75-76; Lambousiadis, Περί τῶν τειχῶν, p. 18). Une croix figurait à peu près au milieu de l'inscription, que Covel avait vue lors de son séjour à Andrinople et sa région, de mai à septembre/octobre 1675.

Covel, Voyages, éd. Grélois, app. épigr., n° 16 (fac-similé). Texte d'après ce fac-similé.

Ἐπίσκεψις ἐπί<σ>σκεψαι τὴν πόλιν σου

Ligatures: τηv, ϐ = ου.

[Mère de Dieu] protectrice, protège (couvre) ta ville.

Selon l'habitude chère aux Byzantins des jeux de mots, l'auteur de l'inscription joue avec ἐπίσκεψις / ἐπισκοπέω -ῶ, ce verbe étant employé couramment dans la liturgie orthodoxe, avec la nuance aussi de visiter, observer pour aider. Voir Brightman, Liturgies, p. 332, 1-2: ... καὶ πάντων τῶν ἁγίων σου ὧν ταῖς ἱκεσίαις ἐπίσκεψαι ἡμᾶς ὁ Θεὸς (liturgie de saint Jean le Chrysostome, IXe s.); ἐπίσκεψαι ἡμᾶς ἐν τῇ χρηστότητί σου Κύριε (liturgie de saint Basile, *ibid.*, p. 409, 21).

D'autre part, il est probable qu'il y ait là une allusion à la mère de Dieu-Episkepsis, qualificatif accompagnant certaines images de la Vierge qui peuvent appartenir au type iconographique de Ἐλεοῦσα (miséricordieuse) ou de Γλυκοφιλοῦσα, qui se reconnaissent dans l'expression «Vierge de tendresse» (voir entre autres, Grabar, Remarques, pp. 170-172; plus récemment, Sendler, Les icônes byzantines, p. 138). Signalons une icône du Musée byzantin d'Athènes, Μήτηρ Θεοῦ ἡ Ἐπίσκεψις, provenant d'Asie Mineure et datant du XIVe siècle (voir M. Chatzidakis, in Frühe Ikonen, pp. XVII-XVIII, pl. 51 - Collection des refugiés d'Asie Mineure).

Je ne sais pas s'il est possible d'étendre notre hypothèse à l'existence d'une icône concrète de la Mère de Dieu-Episkepsis, connue des Andrinopolitains et qui appartiendrait à l'une des églises de la ville vouées au culte marial. Nous connaissons seulement certaines d'entre elles datant de l'époque moderne, bien qu'elles doivent avoir prolongé autrement l'existence des églises byzantines. Nous savons, p.ex., que Stephan Gerlach avait trouvé à Andrinople, en juin 1578, quinze églises dédiées à la Vierge; l'une d'entre elles était la métropole et l'on y conservait une icône de la Théotokos, probablement arrivée là d'une autre église. Je suis très tentée d'identifier cette métropole avec l'église de Θεομήτορος (ou au moins une continuation de cette église), à laquelle le rebelle Nicéphore Bryennios offrit ses actions de grâce après son entrée à Andrinople, en novembre 1077 (Bryennios, éd. Gautier, p. 231, 19-21. Voir Gerlach, Tagebuch, pp. 512-513; cf. Saraphoglou, Περιγραφή Ἀδριανουπόλεως, pp. 70-75; Konstantinidis, Ἑλληνική κοινότης, pp. 50-55). A l'époque moderne et jusqu'en 1922/23, l'église métropolitaine, construite en 1704, était consacrée à la Dormition de la Vierge.

D'autre part, l'existence éventuelle à Andrinople d'un monastère latin dédié à la Vierge (XIe s.), ainsi que du monastère vénitien de «Sancta Maria (in) Adrianopoli» (XIIe s.), que nous livrent le témoignage sigillographique et autres sources ne peut pas entrer ici en considération (voir Laurent, Corpus, V/2, p. 458, corrigé par Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, pp. 163-164, n° 44.12; cf. Cheynet - Morrisson - Seibt, Collection Seyrig, p. 189, n° 283.

Sur les épithètes extrêmement nombreuses attribuées à la Vierge, voir toujours l'Index de N.P. Kondakov, Ikonografija Bogomateri, I-II, St. Peterburg 1914-1915; l'Index de M. Chatzidakis, Icons of Patmos, Athènes 1985. Spécialement pour la Thrace, voir Stamoulis, Ἐπωνυμίαι Παναγίας, pp. 222-226: qualificatifs tels que Γαλακτοτροφοῦσα (Koumpagon), Μουχλιώτισσα (Héraclée, cf. l'église homonyme de Constantinople, Asdracha, Inscriptions I, n° 37), Παντοβασίλισσα et Πορταΐτισσα, (Ainos), Ρευματοκρατόρισσα (Rhaidestos), Παχνιώτισσα (Héraclée), Φανερωμένη (Kallipolis), Ταξιδιάρα (plus récent, Ainos), etc. Ces appellations, d'une variété inouïe, se réfèrent tant à des icônes de la Vierge qu'à des églises ou à des monastères homonymes ou aux deux. La plupart datent de l'époque moderne, mais il y en a qui remontent à l'époque byzantine, surtout tardive.

La date. Bien que l'argument paléographique soit très fragile, comme on l'a signalé maintes fois, je serais tentée de dater cette inscription des XIe-XIIe siècles sur cette base à défaut d'une autre. La forme de C avec les *apices* suspendus aux barres horizontales et surtout l'appendice horizontal qui surmonte l'alpha à gauche peuvent nous servir d'indice nous orientant vers ces siècles plutôt qu'à d'autres, mais rien de plus.

Notons enfin la trouvaille intéressante que fut ce niveau d'eau avec l'invocation à la Vierge, justement près de la muraille d'Andrinople qui n'a pas cessé d'être reconstruite et restaurée pendant toute l'époque byzantine.

101. Région de Philéas et Dérkôn. Bornes territoriales (XIe-XIIe s.)

A. Colonne de marbre (?), servant de pied à l'Ἁγία Τράπεζα de l'église de Métrai (actuellement, Çatalca), découverte par Stamoulis qui copia l'inscription le 2 août 1899. L'auteur nota que l'inscription était bien conservée et que les lettres étaient gravées très profondément, ce qui l'a épargné à faire de fautes de transcription. Etant donné l'usage de la pierre, il n'a pas pu prendre des photos et il a seulement mesuré la partie visible de la pierre. Papaïôannidis qui l'a vue, en 1926, dans la cour de l'église de Saint-Georges du village actuel Γέφυρα (jadis Topsin), de la région de Thessalonique, où elle a dû échouer après 1922, a pu la mesurer dans toute sa longueur. «Hauteur: 91; épaisseur: 125» (d'après Stamoulis); «longueur: 157; diamètre: 30; haut. de la partie écrite: 90» (d'après Papaïôannidis).

Stamoulis, Θρᾳκικά, dossier 35 S («Σηλυβρίας καὶ πέριξ»; malheureusement, lors de mes nouvelles recherches dans cette partie de la Collection Stamoulis, en 1992, je n'y ai pas trouvé tous les folios que j'avais vus dans les années 80); Seure, Archéologie thrace, pp. 331-332, nos 31-32 a (copie communiquée par Stamoulis); [K. Papaïôannidis], Αἱ ἀρχαιότητες τῆς Ἀνατολικῆς Θρᾴκης, Νεολόγος Θεσσαλονίκης, no 310, 26, 1926; cf. L. Robert, in Hellenica X (1955), pp. 41-42, note 6; Avraméa, Bornes de propriétés, pp. 401-402 A.

\+ Ὅριον Φιλία-
ς καὶ Δέρκων κ-
ίμενον εἰς τὴν
4. Λάμπουσαν κα-
ὶ εἰς τὰ βουνόμι-
α Οὐρβικίου Τζο-
υτζουλακίου +

Leg. ὅριον (l. 1); κείμενον (l. 2/3).

L. 1. ωρίου (Stamoulis); χωρίου? (Robert); ὁροθέσιον χωρίου (Papaïôannidis, Avraméa).

L. 4. λάμπουσαν (Seure).

Borne Philias et Dérkôn, sise à Lambousa et aux pâturages pour bovins d'Ourbikios Tzoutzoulakios.

B. Colonne de marbre, découverte à Tchaousli (act. Çavuşlu), village situé au nord de Sèlyvria, près de l'hagiasma de Saint-Jean le Théologien, où l'on célébrait sa mémoire le 8 mai (voir Stamouli-Saranti, Ἀπό τά ἁγιάσματα τῆς Θράκης, p. 256; Atzémoglou, Τ' ἁγιάσματα τῆς Πόλης, p. 84). L'inscription fut copiée par Milt. Phôtiou à la demande de Stamoulis. Le copiste précisa (dans sa lettre à Stamoulis le 16 avril 1906) que cette pierre était l'une des trois colonnes qui se trouvaient près de l'hagiasma, parmi des tombes turques. Elle aussi était enfouie dans la terre et l'inscription était écrite en majuscules très profondément gravées. Il n'a pas pu noter les dimensions.

Stamoulis, Θρᾳκικά, dossier 35 S; Seure, Archéologie thrace, p. 332, nos 31-32 b (copie communiquée par Stamoulis); Avraméa, Bornes de propriétés, p. 402 B.

a) En haut: ὅροι
Οὐρ(β)ικί-
ου Τζου-
4. τζουλα(κί)ου

Nous restituons ici les lettres manquantes entre parenthèses au lieu de crochets droits, voir Robert, La Carie, pp. 9-10; *idem*, in Hellenica VII (1949), pp. 60-63.

b) En bas: ЄƆ ΟΥΠΟ
ΟΥCΚΕΠΗCΤΑΜΟCΘΗΤΑ
Α κίμενον εἰ[ς τὰ βουνόμια Ο]-
ὐρβικίου Τζο(υτζ)ουλακίου

Seules les deux dernières lignes sont reconnaissables. Selon Seure (*ibid.*, p. 332, note 1), la distribution des lignes est douteuse.

B. b) L. 3. Leg. κείμενον.

L. 1/3. ... / ους κ' ἐπὴ στα[θ]μο[ὺς] θῆτα./ Α΄ κίμενον εἰ[ς τὰ βουνόμια Ο-]/υρβικίου Τζο[υ-τζ]ουλακίου (Seure). Selon l'auteur, la restitution de ces lignes est très hypothétique.

B a) *Bornes d'Ourbikios Tzoutzoulakios.*

B b) *... sis aux pâturages pour bovins d'Ourbikios Tzoutzoulakios.*

A. L. 1: Ὅριον. Ce n'est pas nécessaire de restituer ὁροθέσιον à la place de ὅριον (: Papaïôannidis, Avraméa). La première copie, celle de Stamoulis, est très lisible et, d'après ce que l'auteur dit, il ne lui fut pas difficile de lire cette inscription; il a simplement confondu le N avec le Y, ce qui est compréhensible. Ὅριον est ici l'équivalent de ὅρος / οι, terme que l'on trouve sur la deuxième borne.

L. 1/2: Ὅριον Φιλίας καὶ Δέρκων. Philias ou Philéas, ἐμπορεῖον sur la mer Noire, à 40 km de l'embouchure du Bosphore, près du cap Karaburun (nom actuel turc). Qualifié de χωρίον dans la Vie de saint Cyrille le Philéote (éd. Sargologos, ch. 2, 1; 32, 1; 50, 1), il était au milieu du XIIe siècle, le πρωτοπαπαδίκιον de l'archevêque de Dérkos, Jean, qui le préférait de son siège διὰ τὸ πολυανθρωπότερον εἶναι (voir Asdracha, La Thrace orientale, p. 287: à corriger l'inadvertance concernant l'emplacement de Philéas). Voir Anne Comnène, éd. Leib, II, p. 221, 10; Choniate, éd. Van Dieten, p. 567, 44-45. Cf. RE 38, 1938, col. 2131-2132, s.v. Phileas, Philia (Oberhummer).

Dérkoi. Bourg connu dès l'Antiquité sous le nom de Délkoi, Délkanoi, Delkos et plus tard, par modification des consonnes λ/ρ, Dérkoi, Dérkos (qui a donné le nom actuel Derkoz / Terkoz, en turc), il est situé à 32 km environ au nord-ouest de Constantinople, près de l'anse sud-est du lac homonyme (Durusu Gölü, en turc) et de la rivière Délkôn (voir L. Robert, in Hellenica X (1955), pp. 39-43; Giannios, Ἐπαρχία Δέρκων, pp. 161-162; Samothrakis, Λεξικόν, s.v. Δέρκος / Δέρκη). Cantacuzène le qualifie de ville (τὴν ἐν τῇ Δέρκῃ τῇ λίμνῃ πόλιν: II, p. 499, 1); elle était de toute façon fortifiée, comme le montre le qualificatif κάστρον qu'on lui attribue dans la Vie de Jean d'Ephèse (Vie des Saints Orientaux, Patr. Orientalis, XVIII/4, 1924, p. 528).

Nous connaissons l'existence au moins d'un village, Τὰ Ἀδρίνου/Ταδρίνου / Ἀδρίνου, qualifié aussi de *proasteion*, qui appartenait à la circonscription fiscale (πετῖτον) de Dérkos (Actes de Lavra, I, n° 44, 11 (1082); n° 49, 11 (1089) et n° 60, 33-34 (1115); cf. n° 65, pp. 336, 337; voir F. Dölger, Πετῖτον. Ein Beitrag zur byzantinischen Lexicographie, Sitzungsberichte der Bayer. Akad. der Wiss., Philos.-histor. Klasse, 1959, Heft 9). Les termes κλασματικὴ γῆ (de 334 modioi), περιοχὴ καὶ διακράτησις, utilisés dans ces actes au sujet de ce village, sont autant d'allusions explicites à l'importance du territoire de Dérkôn.

Quant à la contiguïté des territoires de Philéas et de Dérkôn, elle se reflète bien dans le nom du lac voisin de Dérkos, qui s'appelait aussi, moins souvent il est vrai, lac de Philéas ou Φιλεατίνα (Zôsimos, éd. Paschoud, I, 34, 2).

L. 3/4: κείμενον εἰς τὴν Λάμπουσαν. Stamoulis était le premier à signaler que Lambousa est

un toponyme et non un adjectif ou un participe présent (: Seure, Archéologie thrace, p. 332, qui donne diverses interprétations fantaisistes), rejoint en cela par Robert et Avraméa. Selon Stamoulis toujours (dossier 100), Lambousa se trouvait à l'emplacement du village actuel de Nakkas, à 7 km au nord-est de Métrai (Çatalca).

L. 4/7: καὶ εἰς τὰ βουνόμια Οὐρβικίου Τζουτζουλακίου. Stamoulis encore a bien compris le mot βουνόμια et a essayé d'identifier leur propriétaire au prénom latinisé de Οὐρβίκιος / Urbicius, mais au nom byzantin bien connu sous une forme légèrement différente de Tzintziloukès. Malgré l'opinion de Kinnamos (p. 132, 3-4), au sujet d'un Basile (Tzintziloukès) contemporain (XIIe s.), qu'il était issu d'une famille obscure (οἰκίας μὲν ἀφανοῦς γεγονώς), nous connaissons un certain nombre des membres de ce γένος qui ont été des hauts fonctionnaires civils et militaires ou même des ecclésiastiques importants, à partir du XIe siècle (voir la liste in Avraméa, Bornes de propriétés, pp. 403-404; cf. Cheynet, Pouvoir et contestations, p. 106, n° 141; p. 351, note 78). On connaît, par ailleurs, un village Τζηντζηλούκιον, près de Mosynopolis dans les Rhodopes, ainsi que le monastère de Θεοτόκος Τζηντζηλουκιώτισσα, fondé par le moine Kosmas Tzintziloukès (originaire ou propriétaire du village homonyme), au milieu du XIe siècle (Actes d'Esphigménou, App. E, pp. 195-196, 6: mention postérieure, de l'année 1294; voir Asdracha, Les Rhodopes, p. 109). Voir supra, n^{os} 54-63 (bornes des villes sans mention explicite du mot ὅροι); cf. n° 73.

B. a) L. 1/4: ὅροι Οὐρβικίου Τζουτζουλακίου. La deuxième borne délimitait explicitement les pâturages de ce propriétaire foncier, qui étaient indiqués de nouveau dans les dernières lignes de la partie inférieure de l'inscription. Les termes ὅροι, ὅρος, ὅριον, d'usage équivalent, abondent de l'époque proto-byzantine jusqu'à l'époque tardive (cf. X. Sidéridis, Βυζαντινή ἐπιγραφή ἐν Ἀριτσοῦ, ΕΦΣΚ 32 (1908-1910), p. 119; Grégoire, Asie Mineure, n^{os} 27, 60, 346 bis; Gedeôn, Θρακῶα κέντρα, p. 27; Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 185; Avraméa, *ibid.*, pp. 399-400; voir les Indices des Actes de l'Athos: ὅριον est employé beaucoup plus souvent qu'ὁροθέσιον à l'époque concernée; cf. Th. Makridy - J. Ebersolt, in BCH 46 (1922), p. 361, note 7).

b) L. 1/2: Vu l'analogie qui existe entre les textes A et B b, il faudrait chercher ici le terme ὅριον, sujet du participe κείμενον de la ligne 3.

L. 3/4: κείμενον εἰς [τὰ βουνόμια] Οὐρβικίου Τζουτζουλακίου. Répétition des lignes 5/7 de la borne A. Est-ce que les deux lignes illisibles de cette partie comprenaient un texte analogue à celui des premières lignes de la borne A?

En deux mots: l'une des deux bornes serait sise au village de Lambousa, situé entre le territoire de Philéas et Dérkôn et les pâturages limitrophes d'Ourbikios Tzoutzoulakios, et appartenant peut-être aux propriétés terriennes de celui-ci. La deuxième borne, avec probablement les deux autres colonnes, signalées mais non retenues (il n'est pas clair si elles portaient d'inscriptions), servaient à délimiter les pâturages et, peut-être, d'autres sortes de domaines du même Tzoutzoulakios par rapport aux domaines contigus.

Dans la vaste plaine de Thrace, l'existence de grands propriétaires fonciers était la règle, dont Cantacuzène fut plus tard l'exemple le plus significatif (voir Asdracha, Les Rhodopes, p. 207).

(A suivre)

REVUES ET OUVRAGES CITÉS EN ABRÉGÉ

Pour les auteurs byzantins, l'édition est spécifiée, sauf quand ils sont cités d'après l'édition de Bonn.

AASS	Acta Sanctorum.
Actes de Dionysiou	Archives de l'Athos, IV. Actes de Dionysiou, éd. N. Oikonomidès, Paris 1968.
Actes de Docheiariou	Archives de l'Athos, XIII. Actes de Docheiariou, éd. N. Oikonomidès, Paris 1984.
Actes d'Esphigménou	Archives de l'Athos, VI. Actes d'Esphigménou, éd. J. Lefort, Paris 1973.
Actes d'Iviron	Archives de l'Athos, XIV, XVI, XVIII, XIX. Actes d'Iviron, I-IV, éd. Denise Papachryssanthou, N. Oikonomidès, J. Lefort, Vassiliki Kravari, Hélène Métrévéli, Paris 1985-1995.
Actes de Lavra	Archives de l'Athos, V, VIII, X, XI. Actes de Lavra, I-IV, éd. Denise Papachryssanthou, N. Svoronos, A. Guillou, P. Lemerle, Paris 1970-1982.
Actes du Pantocrator	Archives de l'Athos, XVII. Actes du Pantocrator, éd. Vassiliki Kravari, Paris 1991.
AEM	Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn.
ΑΘΛΓΘ	Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καί Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ.
Ahrweiler, Administration	Hélène Ahrweiler, Recherches sur l'administration de l'empire byzantin aux IXe-XIe siècles, extrait de BCH 84 (1960), pp. 1-111.
AJA	American Journal of Archaeology.
Anastasiou, Βιβλιογραφία	J. Anastasiou, Βιβλιογραφία τῶν ἐπισκοπικῶν καταλόγων τοῦ Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως καί τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος, Thessalonique 1979.
Angelov, Linii	D. Angelov, Săobštitelno-operacionni linii i osvedomitelna služba văv vojnite i vănsnopolitičeskite otnošenija meždu Bălgarija i Vizantija prez XII-XIV vv., IBAD 22-24 (1948), pp. 214-248.
An. Boll.	Analecta Bollandiana.
Antoniadis-Bibicou, Les Douanes	Hélène Antoniadis-Bibicou, Recherches sur les Douanes à Byzance, Assoc. Marc Bloch, Paris 1963.
Asdracha, Ἐπιλεκτική ἐπικοινωνία	Catherine Asdracha, Ἡ ἐπιλεκτική ἐπικοινωνία: ἡ κινητικότητα τοῦ βυζαντινοῦ διοικητικοῦ προσωπικοῦ, in 2ème Symposium Intern., Centre de Recherches Byzantines, Athènes 1993.
Asdracha, Inscriptions I	Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (XIIe-XVe siècles). Présentation et commentaire historique, ΑΔ 43 (1988), Μελέτες, pp. 219-291, pl. 101-117, Athènes 1995.
Asdracha, La Thrace orientale	Catherine Asdracha, La Thrace orientale et la mer Noire. Géographie ecclésiastique et prosopographie (VIIIe-XIIe siècles), Byzantina-Sorbonensia 7, Paris 1988, pp. 221-309.
Asdracha, Les Rhodopes	Catherine Asdracha, La région des Rhodopes aux XIIIe et XIVe siècles. Etude de géographie historique, Texte und Forschungen, B-NJ, nº 49, Athènes 1976.
Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace	Catherine Asdracha - Ch. Bakirtzis, Inscriptions byzantines de Thrace (VIIIe-XVe siècles). Edition et commentaire historique, ΑΔ 35 (1980), Μελέτες, pp. 241-282, pl. 58-78, Athènes 1986.
Atzémoglou, Τ' ἁγιάσματα τῆς Πόλης	N. Atzémoglou, Τ' ἁγιάσματα τῆς Πόλης, Athènes 1990.
Avraméa, Bornes de propriétés	Anna Avraméa, Bornes de propriétés foncières de Constantinople et de Thrace, TM 10 (1987), pp. 399-404.
Bakirtzis, Βυζαντινά τσουκαλολάγηνα	Ch. Bakirtzis, Βυζαντινά τσουκαλολάγηνα, Thessalonique 1984.
Bakirtzis, Trois inscriptions	Ch. Bakirtzis, Trois inscriptions de Kastro (Thasos), BCH, Suppl. V, Thasiaca 1979, pp. 455-466.
Balasčev, Novyja dannyja	G. Balasčev, Novyja dannyja dlja istorij grekobolgarskih vojn pri Simeon, IRAIK IV/3 (1899), pp. 189-220.
Bandy, Crete	An.C. Bandy (Μπέντης), The Greek Christian Inscriptions of Crete, Χριστιανικαί ἐπιγραφαί τῆς Ἑλλάδος, I, Μέρος Α΄: Δ΄-Θ΄ αἰ. μ.Χ., Athènes 1970.
Bartikian, Βάρδας ὁ Βρατζῆς	Hr.M. Bartikian, Ὁ Βάρδας ὁ Βρατζῆς. Žitija Sv. Marii Novoj i vizantijskih patronimah Iverici i Vataci, Istoriko-Philologičeskij žurnal, 1980, nº 3 (90), pp. 244-250.
Bartikian, Ἀρμενικαί πηγαί	Hr.M. Bartikian, Τό Βυζάντιον εἰς τάς Ἀρμενικάς πηγάς, Thessalonique 1981.
BCH	Bulletin de Correspondance Hellénique.
Beck, Kirche und theologische Literatur	H.G. Beck, Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich, Munich 1959.
Bees, Peloponnes	N.A. Bees, Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas, Inschriften von Peloponnes, I, Athènes 1941 (éd. anastatique, Ares Publishers, Chicago 1978).

Belting, Bild und Kult	H. Belting, Bild und Kult. Eine Geschichte des Bildes vor dem Zeitalter der Kunst, Munich 1990.
Beševliev, Die Feldzüge des Kaisers Konstantin V.	V. Beševliev, Die Feldzüge des Kaisers Konstantin V. gegen die Bulgaren, Etudes Balkaniques 7 (1971/3), pp. 5-17.
Beševliev, Inschriften	V. Beševliev, Die protobulgarischen Inschriften, Akad. Verlag, Berlin 1963.
Beševliev, Nadpisi	V. Beševliev, Părvobălgarski Nadpisi, Sofia 1979.
Beševliev, Spätgriechische Inschriften	V. Beševliev, Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, Berlin 1964.
BF	Byzantinische Forschungen.
B-NJ	Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher.
Bréhier, Institutions	L. Bréhier, Les institutions de l'empire byzantin, Paris 1949 et 1970.
Brightman, Liturgies	F.E. Brightman, Liturgies Eastern and Western, I: Eastern Liturgies, Oxford 1896.
B Sl	Byzantinoslavica.
Bull. épigr.	Jeanne Robert et Louis Robert, Bulletin épigraphique, Paris I (1938-1939) - IX (1978-1980).
Bury, Administrative System	J.B. Bury, The Imperial Administrative System in the Ninth Century with a Revised Text of the Kletorologion of Philotheos, New York 1911.
Byz	Byzantion.
BZ	Byzantinische Zeitschrift.
CA	Cahiers Archéologiques.
Carile, Partitio	A. Carile, Partitio terrarum Imperii Romanie, Studi Veneziani 7 (1965), Florence, pp. 125-305.
Céramique byzantine	Recherches sur la céramique byzantine, BCH, Suppl. XVIII, Ecole Française d'Athènes, 1989.
Cheiladakis, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν	voir Covel ...
Cheynet, Pouvoir et contestations	J.-Cl. Cheynet, Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210), Paris 1990.
Cheynet - Morrisson - Seibt, Collection Seyrig	J.-Cl. Cheynet, Cécile Morrisson, W. Seibt, Sceaux byzantins de la Collection Henri Seyrig, Paris 1991.
Cheynet - Vannier, Etudes	J.-Cl. Cheynet - J. Fr. Vannier, Etudes prosopographiques, Paris 1986 (Byzantina-Sorbonensia 5).
CIG	Corpus Inscriptionum Graecarum, éd. A. Boeck, I. Franz et autres, Berlin I-IV, 1828-1877. Ed. anastatique, Hildesheim - N.Y. 1977.
Covel's Diary	Early Voyages and Travels in the Levant; II, Extracts from the Diaries of Dr. J. Covel (1670-1679), published by Th. Bent, Londres 1893.
Covel, Voyages	John Covel, Voyages en Turquie (1675-1677). Texte établi, annoté et traduit par J.-P. Grélois, Réalités Byzantines, n° 6, Paris 1996 (les fac-similés figurent dans le texte principal).
Covel, trad. en grec: Germanos, Σηλυβρία; *idem*, Τό ταξεῖδι τοῦ John Covel	† Θυατείρων Germanos, Ἡ Σηλυβρία κατά τόν ΙΖ΄ αἰῶνα, Θρακικά 10 (1938), pp. 128-136; *idem*, Τό ταξεῖδι τοῦ John Covel ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν τῷ 1675, Θρακικά 12 (1939), pp. 5-33.
Covel, transcr. en grec: Cheiladakis, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν	N. Cheiladakis, Ἐ. Τσελεμπῆ - Τζ. Κόβελ, Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν, Athènes 1993, pp. 67-130.
Crow, The Long Walls	J.G. Crow, The Long Walls of Thrace, in Constantinople and its Hinterland, Society for the Promotion of Byzantine Studies, Variorum, Cambridge 1995.
Dagron - Feissel, Cilicie	G. Dagron et D. Feissel, A. Hermary, J. Richard et J.-P. Sodini, Inscriptions de Cilicie, Paris 1987.
Darrouzès, Notitiae	J. Darrouzès, Notitiae Episcopatuum Ecclesiae Constantinopolitanae. Texte critique, introduction et notes, Paris 1981.
Darrouzès, Ὀφφίκια	J. Darrouzès, Recherches sur les Ὀφφίκια de l'Eglise byzantine, Paris 1970.
Darrouzès, Regestes I/V, I/VI, I/VII	J. Darrouzès, Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople. I, Les Actes des Patriarches, fasc. V: Les Regestes de 1310 à 1376, Paris 1977; fasc. VI: Les Regestes de 1377 à 1410, Paris 1979; fasc. VII: Les Regestes de 1410 à 1453, Paris 1991.
Darrouzès, Tornikès	J. Darrouzès, Georges et Dèmètrios Tornikès, Lettres et discours, Paris 1970.
Darrouzès, Variations	J. Darrouzès, Sur les variations numériques des évêchés byzantins, REB 44 (1986), pp. 5-44.
Darrouzès - Westerink, Daphnopatès	J. Darrouzès - L.G. Westerink, Théodore Daphnopatès, Correspondance, Paris 1978.
Delehaye, Saints de Thrace	H. Delehaye, Les saints de Thrace et de Mésie, An. Boll. 31 (1912), pp. 161-300.

DHGE	Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques.
Dictionnaire méthodique	Dictionnaire méthodique de l'Architecture grecque et romaine, I-II, Ecole Française de Rome - Ecole Française d'Athènes, 1985-1992.
Dölger, Byzanz	F. Dölger, Byzanz und die europäische Staatenwelt, Ettal 1953.
Dölger, Die Chronologie	F. Dölger, Die Chronologie des grossen Feldzüges des Kaisers Johannes Tzimiskes gegen die Russen, BZ 32 (1932), pp. 275-292.
Dölger, Diplomatik	F. Dölger, Byzantinische Diplomatik, Ettal 1956.
Dölger, Finanzverwaltung	F. Dölger, Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts, Leipzig-Berlin 1927 (réimpression 1960).
Dölger, ΙΧΘΥΣ	F. Dölger, ΙΧΘΥΣ. Das Fisch-Symbol in frühchristlicher Zeit, Münster, I (1928), II-III (1922), IV (1927).
Dölger, Regesten	F. Dölger, Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches von 565-1453, I-V (fasc. V: collab. P. Wirth), Munich 1924-1965.
DOP	Dumbarton Oaks Papers.
Downey, Earthquakes	G. Downey, Earthquakes at Constantinople and Vicinity, A.D. 342-1454, Speculum 30 [1955], pp. 596-600.
Drakos, Τά Θρακικά	Ε. Drakos, Τά Θρακικά, ἤτοι Διάλεξις περί τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἐπαρχιῶν Σηλυβρίας, Γάνου καί Χώρας, Μετρῶν καί Ἀθύρων, Μυριοφύτου καί Περιστάσεως, Καλλιπόλεως καί Μαδύτου, Athènes 1892.
Drandakis, Ἄγνωστα γλυπτά	Ν.Β. Drandakis, Ἄγνωστα γλυπτά τῆς Μάνης ἀποδιδόμενα στό μαρμαρᾶ Νικήτα ἤ στό ἐργαστῆρι του, ΔΧΑΕ 8 (1975-1976), pp. 17-27, pl. 6-13.
Dujčev, Proučvanija	I. Dujčev, Proučvanija vărhu bălgarskoto srednovekovie, Sofia 1945.
Dumont, Inscriptions céramiques	A. Dumont, Inscriptions céramiques de Grèce, Paris 1872 (extrait des Archives des missions scientifiques et littéraires), 2ème série, t. VI).
Dumont, Inscriptions et monuments figurés	A. Dumont, Inscriptions et monuments figurés de la Thrace, Paris 1876 (extrait des Arch. des missions scient. et litt., 3ème série, t. III).
Dumont, Rapport	A. Dumont, Rapport sur un voyage archéologique en Thrace (extrait des Arch. des missions scient. et litt., 2ème série, t. VI, pp. 447-515), repris in Dumont - Homolle, Mélanges, pp. 186-287.
Dumont - Homolle, Mélanges	A. Dumont - Th. Homolle, Mélanges d'Archéologie et d'Epigraphie, Paris 1892.
Dvornik, Les Slaves, Byzance et Rome	F. Dvornik, Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle, Paris 1926.
Dvornik, The Patriarch Photius	F. Dvornik, The Patriarch Photius and Iconoclasm, DOP 7 (1953), pp. 69-97.
Dvornik, Quelques données	F. Dvornik, Quelques données sur les Slaves, extraites du tome VI Novembris des «Acta Sanctorum», B Sl 1 (1929), pp. 35-47.
ΔΧΑΕ	Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας.
ΕΕΒΣ	Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν.
EO	Echos d'Orient.
ΕΦΣΚ	Ἑλληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως.
Eyice, Edirne	S. Eyice, Bizans devrinde Edirne ve bu devine ait eserler, in Edirne-Fethinin altıyüzüncü yıldönümü, Ancyre 1964 (réimpression 1993), pp. 39-76.
Eyice, Les monuments byzantins	S. Eyice, Les monuments byzantins de la Thrace turque, Corsi di Cultura sull'arte ravennate e bizantina, Ravenne, 21 mars-3 avril 1971, pp. 293-308.
Eyice, Trakya'da	S. Eyice, Trakya'da Bizans devrine ait eserler, Belleten 33 (1969), pp. 325-358, fig. 1-105.
Eyice - Thierry, Le monastère de Midye	S. Eyice et Nicole Thierry, Le monastère et la source sainte de Midye en Thrace turque, CA 20 (1970), pp. 47-76.
Feissel, Macédoine	D. Feissel, Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du IIIe au VIe siècle, BCH, Suppl. VIII, Athènes 1983.
Feissel, Notes, Notes II, IV, VI	D. Feissel, Notes d'épigraphie chrétienne, BCH 100 (1976), pp. 269-281; Notes d'épigraphie chrétienne II, BCH 101 (1977), pp. 209-228; IV, BCH 104 (1980), pp. 459-475; VI, BCH 107 (1983), pp. 601-618.
Feissel, Ténos	D. Feissel, Inscriptions byzantines de Ténos, BCH 104 (1980), pp. 477-518.
Feissel, Trois aspects	D. Feissel, Trois aspects de l'influence du latin sur le grec tardif, TM 8 (1981), pp. 135-150.
Ferjančić, Despoti	B. Ferjančić, Despoti u Vizantiji i Jugoslovenskim zemljama, Belgrade 1960.
FHG	C. Müller, Fragmenta Historicorum Graecorum, 5 vols., Paris 1841-1870.
Frühe Ikonen	K. Weitzmann, M. Chatzidakis, K. Miatev, Sv. Radojčić, Frühe Ikonen. Sinai, Griechenland, Bulgarien, Jugoslavien, Vienne et Munich 1965.

Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον	M.J. Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον, Constantinople 1899 (extrait des vol. 24 et 26 de ΕΦΣΚ).
Gedeôn, Θρακῶα κέντρα	M.J. Gedeôn, Παλαιᾶς Εὐωρίας θρακῶα κέντρα, Θρακικά 7 (1936), pp. 5-34.
Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων	M.J. Gedeôn, Θρακικαί ἱστορίαι, Γ΄, Μνήμη Γανοχώρων, Constantinople 1913, pp. 1-184.
Gedeôn, Πίνακες	M.J. Gedeôn, Πατριαρχικοί πίνακες, Constantinople 1890.
Gerlach, Tagebuch	St. Gerlach, Tagebuch [1573-1578], Francfort-sur-le-Main 1674.
Germanos, Σηλυβρία; *idem*, Τό ταξεῖδι τοῦ John Covel	voir Covel ...
Giannios, Ἐπαρχία Δέρκων	A.G. Giannios, Ἀπό τήν Ἀνατολικήν Θράκην, ἡ ἐπαρχία Δέρκων, Θρακικά 12 (1939), pp. 161-209; *ibid.*, 13 (1940), pp. 108-156.
Goudas, Βυζαντιακά ἔγγραφα	M. Goudas, Βυζαντιακά ἔγγραφα τῆς ἐν Ἄθῳ ἱερᾶς μονῆς τοῦ Βατοπεδίου, ΕΕΒΣ 3 (1926), pp. 113-114; *ibid.*, pp. 211-248.
Gouillard, Synodikon	J. Gouillard, Le Synodikon de l'Orthodoxie. Edition et commentaire, TM 2 (1967), pp. 1-316.
Grabar, L'iconoclasme byzantin	A. Grabar, L'iconoclasme byzantin. Dossier archéologique, Paris 1957.
Grabar, Remarques	A. Grabar, Remarques sur l'iconographie byzantine de la Vierge, CA 26 (1977), pp. 169-178.
Grabar, Sculptures byzantines	A. Grabar, Sculptures byzantines du Moyen Age, II (XIe-XIVe siècle), Paris 1976.
Grégoire, Asie Mineure	H. Grégoire, Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Asie Mineure, I, Paris 1922 (éd. anastatique, Ares Publishers, Chicago 1980).
Grégoire, Etudes	H. Grégoire, Etudes sur le neuvième siècle, Byz 8 (1933), pp. 515-550.
Grégoire, Inscriptions historiques	H. Grégoire, Inscriptions historiques byzantines, Byz 4 (1927-1928), pp. 437-468.
Grégoire, Les sources épigraphiques	H. Grégoire, Les sources épigraphiques de l'histoire bulgare, Byz 9 (1934), pp. 745-786.
Grumel, Chronologie	V. Grumel, Traité d'Etudes byzantines. I, La Chronologie, Paris 1958.
Guilland, Recherches	R. Guilland, Recherches sur les institutions byzantines, I-II, Berlin, Amsterdam 1967.
Guilland, Titres et fonctions	R. Guilland, Titres et fonctions de l'empire byzantin, Variorum Reprints, Londres 1976.
Günsenin, Ganos	Nergis Günsenin, Ganos. Centre de production d'amphores à l'époque byzantine, Anatolia antiqua, II, pp. 193-201.
Günsenin, Les amphores byzantines	Nergis Günsenin, Les amphores byzantines (Xe-XIIIe siècles). Thèse de doctorat Paris I, I-II, Paris 1990.
Günsenin, Recherches sur les amphores byzantines	Nergis Günsenin, Recherches sur les amphores byzantines dans les musées turcs, in Céramique byzantine, pp. 267-276.
Hatzidakis, MNE	G. Hatzidakis, Μεσαιωνικά καί Νέα Ἑλληνικά, I-II, Athènes 1905-1907.
Herrin, Christendom	Judith Herrin, The Formation of Christendom, Princeton - N.Y. 1987.
ΘΗΕ	Θρησκευτική καί Ἠθική Ἐγκυκλοπαίδεια.
IBAD	Izvestija na Bălgarskoto Arheologičesko Družestvo.
IRAIK	Izvestija Russkago Arheologičeskago Instituta v Konstantinopole.
Ἱστορικόν Λεξικόν	Λεξικόν τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης. Α΄ Ἱστορικόν Λεξικόν τῆς Νέας Ἑλληνικῆς, Ed. Académie d'Athènes, 1 (1933), sq.
Janin, Constantinople	R. Janin, Constantinople byzantine, Paris 1964.
Janin, Eglises et monastères	R. Janin, Les églises et les monastères des grands centres byzantins, Paris 1975.
Janin, Le siège de Constantinople	R. Janin, La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin. Pr. partie: Le siège de Constantinople et le Patriarcat œcuménique, Paris 1969.
Jireček, Die Heerstrasse	C. Jireček, Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe, Prague 1877 (éd. anastatique, Amsterdam 1967).
Jireček, Pătuvanija	C. Jireček, Pătuvanija po Bălgarija, Plovdiv 1899; nouvelle édition, Sofia 1974.
JÖAI	Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien.
JÖB	Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik.
Kalinka, Denkmäler	E. Kalinka, Antike Denkmäler in Bulgarien, Kaiserl. Akad. der Wiss., Schriften der Balkankommission, IV, Vienne 1906.
Kalinka, Thrakien	E. Kalinka, Altes und Neues aus Thrakien, JÖAI 23 (1926), Beiblatt, col. 117-208.

Kanitz, Donau-Bulgarien	F. Kanitz, Donau-Bulgarien und der Balkan, 1. Auflage, I-III, Leipzig 1879; 2. Auflage, I-III, Leipzig 1882.
Kaplan, Propriétés	M. Kaplan, Les propriétés de la couronne et de l'Eglise dans l'empire byzantin (Ve-VIe siècles), Paris 1976.
Karassos, Ἀνατολική Θράκη	Chr. Karassos, Ἡ ἀνατολική Θράκη. Στρατιωτική γεωγραφία, Athènes [1928], avec 15 cartes hors texte.
Karayannopulos, Inscription protobulgare	J. Karayannopulos, L'inscription protobulgare de Direkler, Athènes 1986.
Každan, Armjane	A.P. Každan, Armjane v sostave gospodstvujuščego klassa Vizantijskoj Imperii v XI-XII vv., Erevan 1975.
Kislinger, Eudokia Ingerina	E. Kislinger, Eudokia Ingerina, Basileios I. und Michael III., JÖB 33 (1983), pp. 119-136.
Kissas, Ὁ Βίος τῆς ἁγίας Μαρίας τῆς Νέας	S. Kissas, Ὁ Βίος τῆς ἁγίας Μαρίας τῆς Νέας ὡς πηγή γιά τήν ἀρχαιολογία καί ἱστορία τῆς τέχνης, First Intern. Symp. for Thracian Studies «Byzantine Thrace», BF 14/1 (1989), pp. 253-264.
Konstantinidis, Ἑλληνική κοινότης	G. Konstantinidis, Ἡ ἐν Ἀδριανουπόλει ἑλληνική κοινότης, Θρακικά 18 (1943), pp. 50-84.
Konstantopoulos, Μολυβδόβουλλα	C.M. Konstantopoulos, Βυζαντιακά μολυβδόβουλλα. Ἡ συλλογή Ἀναστασίου Κ.Π. Σταμούλη, Athènes 1930.
Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος	Ph. Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος καί πολιτισμός, Athènes I, 1948 - VI, 1955.
Kourilas, Μάρτυρες Ἡρακλείας	† Κορυτσᾶς Eu. Kourilas, Ἅγιοι μάρτυρες τῆς ἐπαρχίας Ἡρακλείας καί μερικῶς τῆς ὅλης Θρᾴκης, Θρακικά 26 (1957), pp. 63-213.
Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι	C. Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι ἐκ Θρᾴκης, Θρακική Ἐπετηρίς 1, Athènes 1897, pp. 291-310.
Kriaras, Λεξικό	E. Kriaras, Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας (1100-1669), Thessalonique 1969 sq.
Krumbacher, Literatur	K. Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches (527-1453), Handbuch der klass. Altertumswiss. IX/1, Munich² 1897.
Lakidis, Ἱστορία Βιζύης καί Μηδείας	S. Lakidis, Ἱστορία τῆς ἐπαρχίας Βιζύης καί Μηδείας ἀπό τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς, Constantinople 1899.
Lambakis, Περιηγήσεις	G. Lambakis, Περιηγήσεις, ΔΧΑΕ 8 (1908), pp. 3-41.
Lambousiadis, Περί τῶν τειχῶν	G.J. Lambousiadis, Περί τῶν τειχῶν τῆς Ἀδριανουπόλεως, Gouvernement général de Thrace, Orestias [= Andrinople] 1923.
Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν	G.J. Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν ἐπί τῶν ἡμερῶν τῆς ἑλληνικῆς κατοχῆς τῆς Ἀνατολικῆς Θρᾴκης, Θρακικά 15 (1941), pp. 99-134. Les références à la même série d'articles publiés dans d'autres volumes de Θρακικά sont signalées dans le texte.
Laurent, Corpus	V. Laurent, Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin. V/1-3, L'Eglise, Paris 1963-1972.
Laurent, Corpus II	V. Laurent, Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin. II, L'administration centrale, Paris 1981.
Laurent, Orghidan	V. Laurent, Documents de Sigillographie byzantine. La Collection Orghidan, Paris 1952.
Laurent, Synodicon	V. Laurent, La liste épiscopale du Synodicon de la métropole d'Andrinople, EO 38 (1939), pp. 1-34.
Le Bas, Inscriptions	Ph. Le Bas, Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure, II, Deuxième partie, Section VIIe: Macédoine et Thrace.
Lemerle Philippes	P. Lemerle, Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine, Paris 1945.
Loukopoulou, La Thrace Propontique	Louisa Loukopoulou, Contribution à l'histoire de la Thrace Propontique durant la période archaïque, Μελετήματα, nº 9 (Centre de l'Antiquité grecque et romaine), Athènes 1989.
Lucas, Voyage	(Paul Lucas), Voyage du Sieur Paul Lucas fait par ordre du roy dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique, I-II, Paris 1712.
Magdalino, Byzantine Churches	P. Magdalino, Byzantine Churches of Selymbria, DOP 32 (1978), pp. 309-318.
Mai, Nova Collectio	A. Mai, Scriptorum Veterum Nova Collectio e Vaticanis codicibus edita, Rome 1828 et suiv., dix vols.
MAMA	Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Manchester 1928 et suiv.
MM	Fr. Miklosich et Ios. Müller, Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana, I-VI, Bonn 1860-1890.

Mamôni, Ραιδεστός	Kyriaki Mamôni, Ἀπό τήν ἱστορίαν καί δρᾶσιν τῶν συλλόγων Ραιδεστοῦ Θράκης (1871-1922), Μνημοσύνη 2 (1968-1969), pp. 278-302.
Mango, St. Mary the Younger	C. Mango, The Byzantine Church at Vize (Bizye) in Thrace and St. Mary the Younger, ZRVI 11 (1968), pp. 9-13, fig. 1-9.
Mango, The Liquidation of Iconoclasm	C. Mango, The Liquidation of Iconoclasm and the Patriarch Photios, in Ninth Symposium of Byz. Studies, Univ. of Birmingham, March 1975, pp. 133-140.
Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions	C. Mango and I. Ševčenko, Some Recently Acquired Byzantine Inscriptions at the Istanbul Archaeological Museum, DOP 32 (1978), pp. 1-27, fig. 1-34.
Mansi, Nova et amplissima Collectio	Joannes Dominicus Mansi, Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio, Florence 1769 et suiv.
Maslev, Kaiserinnen	St. Maslev, Die staatrechtliche Stellung der byzantinischen Kaiserinnen, B Sl 27/2 (1966), pp. 308-343.
Millet, L'Ecole grecque	G. Millet, L'Ecole grecque dans l'architecture byzantine, Paris 1916.
Moravcsik, Byzantinoturcica	Gy. Moravcsik, Byzantinoturcica, I-II, Berlin 1958.
Mordtmann, Epigraphik	J.H. Mordtmann, Epigraphik von Thrakien, AEM 8 (1884), pp. 199-227.
Mordtmann, Μολυβδόβουλλα	J.H. Mordtmann, Μολυβδόβουλλα τῆς Δύσεως, ἤγουν τῆς Εὐρώπης, ΕΦΣΚ 13 (1881), Παράρτημα, pp. 84-94.
Moutsopoulos, Ἅγιος Ἀχίλλειος	N.K. Moutsopoulos, Ἀνασκαφή τῆς βασιλικῆς τοῦ Ἁγίου Ἀχιλλείου, Ἐπιστ. Ἐπετ. Πολυτεχν. Σχολῆς Πανεπ. Θεσσαλονίκης 4 (1969-1970), Thessalonique 1970.
Moutsopoulos, Ἡ βασιλική τοῦ Ἁγίου Ἀχιλλείου	N. Moutsopoulos, Ἡ βασιλική τοῦ Ἁγίου Ἀχιλλείου στήν Πρέσπα, I-III, Thessalonique 1989.
Moutsopoulos, Morphologie	N. Moutsopoulos, La morphologie des inscriptions byzantines et post-byzantines de Grèce, Gyrillomethodianum III (Thessalonique 1975), pp. 53-105.
Mylônas, Δομική ἔρευνα	P. Mylônas, Δομική ἔρευνα στό ἐκκλησιαστικό συγκρότημα τοῦ Ὁσίου Λουκᾶ Φωκίδος, Ἀρχαιολογία, fasc. 36, septembre 1990, pp. 6-30.
Nersessian, La «fête de l'Exaltation de la Croix»	Sirarpie der Nersessian, La «fête de l'Exaltation de la Croix», Etudes byzantines et Arméniennes I (1973), pp. 109-112.
Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals	J. Nesbitt and N. Oikonomides, Catalogue of the Byzantine Seals in Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art, I, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, D.C. 1991.
Notara, Σεισμοί	Florentia Evangelatou-Notara, Σεισμοί στό Βυζάντιο ἀπό τόν 13ο μέχρι καί τόν 15ο αἰῶνα, Athènes 1993.
Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις	St. Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις εἰς τάς ἑλληνικάς ἐπιτυμβίους παλαιοχριστιανικάς ἐπιγραφάς, Athènes 1983.
Oikonomides, Abbreviations	Al.N. Oikonomides, Greek Abbreviations. Abbreviations in Greek Inscriptions, Papyri, Manuscripts and Early Printed Books, Ares Publishers, Chicago 1974.
Oikonomidès, Listes	N. Oikonomidès, Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles, Paris 1972.
Oikonomidès, Organisation	N. Oikonomidès, L'organisation de la frontière orientale de Byzance aux Xe-XIe siècles et le Taktikon de l'Escorial, Actes du XIVe Congrès Intern. des Et. Byz., Bucarest 1971. I, Bucarest 1974, pp. 285-302.
Orlandos, Χριστιανικά γλυπτά	A.K. Orlandos, Χριστιανικά γλυπτά τοῦ μουσείου Σμύρνης, Ἀρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος 3 (1937), pp. 128-152, fig. 1-25.
Orlandos - Travlos, Λεξικόν	A.K. Orlandos - I.N. Travlos, Λεξικόν ἀρχαίων ἀρχιτεκτονικῶν ὅρων (Βιβλιοθήκη Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, nº 94), Athènes 1986.
Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος	A.K. Orlandos - Léandros Vranoussis, Τά χαράγματα τοῦ Παρθενῶνος, ἤτοι ἐπιγραφαί χαραχθεῖσαι ἐπί τῶν κιόνων τοῦ Παρθενῶνος κατά τούς παλαιοχριστιανικούς καί βυζαντινούς χρόνους, Athènes 1973.
Ostrogorsky, Geschichte	G. Ostrogorsky, Geschichte des byzantinischen Staates. Dritte, durchgearbeitete Auflage, Munich 1963.
Ostrogorsky, Urum-despotes	G. Ostrogorsky, Urum-despotes. Die Anfänge der Despoteswürde in Byzanz, BZ 44 (1951), pp. 448-460.
Ötüken - Ousterhout, Notes	Yıldız Ötüken and R. Ousterhout, Notes on the Monuments of Turkish Thrace, Anatolian Studies 39 (1989), pp. 121-149, pl. 26-37.
Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες	A. Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες καί ἐπιγραφαί τῆς Θράκης καί Μακεδονίας, συλλεγεῖσαι κατά τό ἔτος 1885, ΕΦΣΚ 17 (1886), 1887, Παράρτημα, pp. 65-116.
Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα	A. Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα τῆς Δυμοντείου Συλλογῆς τῶν θρακικῶν ἀρχαιοτήτων, Θρακική Ἐπετηρίς 1, Athènes 1897, pp. 5-16.

C. et B. Papazachos, Σεισμοί	Catherine et B. Papazachos, Οἱ σεισμοί τῆς Ἑλλάδας, Thessalonique 1989.
Papazôtos, Ἀνίχνευση	Th. Papazôtos, Ἀνίχνευση τοπογραφική τῆς ἀνατολικῆς Θράκης, First Intern. Symposium for Thracian Studies «Byzantine Thrace», BF 14 (1989), pp. 545-565, pl. 205-230.
Paranikas, Ἐπιγραφαί Ἀδριανουπόλεως	M. Paranikas, Ἐπιγραφαί τῆς ἐν Θράκῃ Ἀδριανουπόλεως, ΕΦΣΚ 27 (1900), pp. 389-393.
Paspatis, Τά χερσαῖα τείχη	A.G. Paspatis, Τά χερσαῖα τείχη τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Ἐπιγραφαί τῶν χερσαίων τειχῶν, ΕΦΣΚ 2 (1864-1865), pp. 190-221.
Pazaras, Ἀνάγλυφες σαρκοφάγοι	Th. Pazaras, Ἀνάγλυφες σαρκοφάγοι καί ἐπιτάφιες πλάκες τῆς μέσης καί ὕστερης βυζαντινῆς περιόδου στήν Ἑλλάδα, Thessalonique 1984.
Pelekanidis, Bemerkungen	St. Pelekanidis, Bemerkungen zu den Altarmosaiken der Hagia Sophia zu Thessaloniki und die Frage der Datierung der Platytera, Βυζαντινά 5 (1973), pp. 29-47, fig. 1-5.
PG	Patrologia Graeca.
PLP	Prosopographisches Lexikon der Palaiologen Zeit.
Pralong, Remarques	Annie Pralong, Remarques sur les fortifications byzantines de Thrace orientale, Byzantina-Sorbonensia 7, Paris 1988, pp. 179-200, fig. 1-22.
RA	Revue Archéologique.
Rajković, O poreklu Tome	M. Rajković, O poreklu Tome, vodže ustanka 821-823 g., ZRVI 2 (1953), pp. 33-38.
RE	Pauly - G. Wissowa, W. Croll, Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaften.
REB	Revue des Etudes Byzantines.
RESEE	Revue des Etudes sud-est européennes.
Robert, La Carie	L. Robert et Jeanne Robert, La Carie. Histoire et géographie historique, II, Paris 1954.
Robert, Villes de Chersonèse	L. Robert, Villes de la Chersonèse et de la Thrace, Hellenica V (1948), pp. 35-58.
Rösch, Ὄνομα βασιλείας	G. Rösch, Ὄνομα βασιλείας. Studien zum offiziellen Gebrauch der Kaiser titel in spätantiker und frühbyzantinischer Zeit, Vienne 1978.
Runciman, First Bulgarian Empire	St. Runciman, A History of the First Bulgarian Empire, Londres 1930.
Salamon, Medieval Silistra	M. Salamon, Some Notes on an Inscription from Medieval Silistra (c. 976), RESEE 9/3 (1971), pp. 487-496.
Samothrakis, Ἡ Αἶνος καί αἱ ἐκκλησίαι της	A.Th. Samothrakis, Ἡ Αἶνος καί αἱ ἐκκλησίαι της, Θρακικά 19 (1944), pp. 9-38.
Samothrakis, Λεξικόν	A.Th. Samothrakis, Λεξικόν γεωγραφικόν καί ἱστορικόν τῆς Θράκης ἀπό τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῆς Ἁλώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως 1453, Athènes 1963².
Sathas, MB	C.N. Sathas, Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, I-VII, Venise-Paris, 1872-1894 (éd. anastatique, Athènes 1972).
Saraphoglou, Περιγραφή τῆς Ἀδριανουπόλεως	I. Saraphoglou, Περιγραφή τῆς Ἀδριανουπόλεως, Θρακικά 2 (1929), pp. 66-86.
Schlumberger, Bulles	G. Schlumberger, Bulles de hauts fonctionnaires byzantins d'ordre militaire, Gênes 1881.
Schlumberger, L'épopée byzantine	G. Schlumberger, L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle, I-III, Paris 1896-1905.
Schlumberger, Nicéphore Phocas	G. Schlumberger, Un empereur byzantin au dixième siècle, Nicéphore Phocas, Paris 1890.
Schlumberger, Sigillographie	G. Schlumberger, Sigillographie de l'Empire byzantin, Paris 1884.
Schreiner, «Megas Basileus»	P. Schreiner, Zur Bezeischnung «Megas» und «Megas Basileus» in der byzantinischen Kaisertitulatur, Βυζαντινά 3 (1971), pp. 173-192.
Schreiner, Überlegungen	P. Schreiner, Überlegungen zur Verbreitung der griechischen Sprache und der Entstehung der kyrillischen Schrift im bulgarischen Raum, Mitteilungen des bulg. Forschungsinst. in Österreich, I/VIII (1986), pp. 51-58.
Schuchhardt, Die Anastasius Mauer	C. Schuchhardt, Die Anastasius Mauer bei Konstantinopel und die Dobrudscha Wälle, Jahrbuch des Kais. deutschen archäol. Instituts, Berlin 1901, pp. 107-127.
Schultz - Barnsley, Saint Luke of Stiris	R.W. Schultz and S.H. Barnsley, The Monastery of Saint Luke of Stiris in Phokis, and the Dependent Monastery of Saint Nicholas in the Fields, near Scripou, in Bœotia, Londres 1901.
Schwartz, Acta Conciliorum	E. Schwartz, Acta Conciliorum œcumenicorum, I. Concilium Ephesinum 431, vol. I-V, Berlin 1922-1930. II. Concilium univ. Chalcedonense 451, vol. I-VI, Berlin 1932-1938.
Seibt, Die Bleisiegel	W. Seibt, Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich, 1. Teil, Kaiserhof, Vienne 1978.
Sendler, Les icônes byzantines	E. Sendler, Les icônes byzantines de la mère de Dieu, Paris 1992.

Seure, Antiquités	G. Seure, Antiquités thraces de la Propontide. Collection Stamoulis, BCH 36 (1912), pp. 534-641.
Seure, Archéologie thrace	G. Seure, Archéologie thrace. Documents inédits ou peu connus, RA 19, janvier-juin 1912, pp. 319-336.
Ševčenko, Silistra	I. Ševčenko, A Byzantine Inscription from Silistra Reinterpreted, RESEE 7/4 (1969), pp. 591-598.
Ševčenko, Sisinnios	I. Ševčenko, Inscription Commemorating Sisinnios «Curator» of Tzurulon (A.D. 813), Byz 35/2 (1965), pp. 564-574, fig. 1-2.
Ševčenko, The Inscription of Justin II's Time	I. Ševčenko, The Inscription of Justin II's Time on the Mevlevihane (Rhesion) Gate at Istanbul, ZRVI 12 (1970), pp. 1-8, fig. 1-2.
Škorpil, Arheologičeski beležki	K. Škorpil, Arheologičeski beležki ot Strandža planina, IBAD 3 (1912/13), pp. 235-262.
Škorpil, Inschriften	K. Škorpil, Antike Inschriften aus Bulgarien, AEM 17 (1894), pp. 170-212.
Škorpil, Nadpisi	K. Škorpil, Nadpisi ot părvoto bălgarsko carstvo v černomorskata oblast na Balkanskija poluostrov, B Sl 2/2 (1930), pp. 189-195, pl. I, fig. 1-14.
Sôtiriou, Ἀραβικαί διακοσμήσεις	G.A. Sôtiriou, Ἀραβικαί διακοσμήσεις εἰς τά βυζαντινά μνημεῖα τῆς Ἑλλάδος, Πρακτικά τῆς ἐν Ἀθήναις Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, 1 (1932), B-NJ 1933, pp. 57-93.
Sôtiriou, Ναός Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου	G.A. Sôtiriou, Ὁ ἐν Θήβαις βυζαντινός ναός Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου, Ἀρχαιολογική Ἐφημερίς 1924, pp. 1-26, fig. 1-45.
Sôtiriou, Χριστιανική Ἀρχαιολογία	G.A. Sôtiriou, Χριστιανική καί βυζαντινή Ἀρχαιολογία, I, Athènes 1942.
Stamoulis, Ἀρχιερατικοί κατάλογοι	Milt. An. Stamoulis, Ἀρχιερατικοί κατάλογοι τῶν ἐπαρχιῶν τῆς Θράκης ἀπό Χριστοῦ, Θρακικά 14 (1940), pp. 61-193.
Stamoulis, Ἐπωνυμίαι Παναγίας	A.A. Stamoulis, Ἐπωνυμίαι Παναγίας ἐν Θράκῃ, Θρακικά 17 (1942), pp. 222-226.
Stamoulis, Θρακικά	Collection d'Anastase C.P. Stamoulis, Θρακικά. Συλλογή εἰδήσεων περί Θρᾴκης καί Θρακῶν (172 dossiers déposés à l'Académie d'Athènes), voir Asdracha, Inscriptions I, pp. 219-220.
Stamouli-Saranti, Ἀπό τά ἁγιάσματα τῆς Θράκης	Elpiniki Stamouli-Saranti, Ἀπό τά ἁγιάσματα τῆς Θράκης, Θρακικά 18 (1943), pp. 219-290.
Stein, Studien	E. Stein, Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches, vornehmlich unter den Kaisern Justinus II. und Tiberius Constantinus, Stuttgart 1919.
Stein, Untersuchungen	E. Stein, Untersuchungen zur byzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte, Mitt. zur Osman. Gesch. 2 (1923-1925), pp. 1-62 (éd. anast., Amsterdam 1962).
Stern, Les représentations des conciles	H. Stern, Les représentations des conciles dans l'église de la Nativité à Bethléem, Byz 13 (1933), pp. 415-459.
Tafel, De Via Egnatia	T.L.F. Tafel, De via militari romanorum Egnatia qua Illyricum, Macedonia et Thracia iungebantur, Tübingen 1842, Variorum Reprints, Londres 1972.
Tăpkova-Zaimova, Les voies romaines	Vasilka Tăpkova-Zaimova, Les voies romaines dans les régions bulgares à l'époque médiévale, VIe Confér. Intern. des Et. class., Plovdiv 1962, Acta Antiqua Philippopolitana, Sofia 1963, pp. 165-172.
Taşlıklıoğlu, Trakya	Z. Taşlıklıoğlu, Trakya'da Epigrafya araştırmaları, I-II, Istanbul 1961-1971.
TM	Travaux et Mémoires.
Tournefort, Voyage du Levant	Pitton de Tournefort, Relation d'un voyage du Levant, fait par ordre du Roy..., I, Paris 1717.
Treu, Byzantinische Kaiser	K. Treu, Byzantinische Kaiser in den Schreibernotizen griechischer Handschriften, BZ 65 (1972), pp. 9-34.
Tsigaridas - K. Loverdou-Tsigarida, Κατάλογος	E. Tsigaridas - Katia Loverdou-Tsigarida, Κατάλογος χριστιανικῶν ἐπιγραφῶν στά μουσεῖα τῆς Θεσσαλονίκης, Thessalonique 1979.
Uspenskij, Kolonny	Th.I. Uspenskij, Nadpisi starobolgarskija: kolonny s imenami gorodov, in Aboba-Pliska, IRAIK 10 (1905), pp. 173-189, pl. XLII, fig. 1-19.
Van Millingen, Byzantine Constantinople	A. Van Millingen, Byzantine Constantinople. The Walls of the City and the Adjoining Historical Sites, Londres 1899.
Vasiliev, Byzance et les Arabes	A.A. Vasiliev, Byzance et les Arabes. I, La dynastie d'Amorium (820-867), Bruxelles 1935; vol. II/1-2, La dynastie macédonienne (867-959), Bruxelles 1950, 1968.
Velkov, Inscriptions médiévales	V. Velkov, Inscriptions médiévales in Nessèbre, I, Sofia 1969, pp. 212-224.
Vergôtis, Λεξικό	G. Vergôtis, Λεξικό λειτουργικῶν καί τελετουργικῶν ὅρων, Thessalonique 1988.

Viquesnel, Voyage	A. Viquesnel, Voyage dans la Turquie d'Europe. Description physique et géologique de la Thrace, I-II, Paris 1868.
VV	Vizantijskij Vremennik.
Walter, L'iconographie des conciles	Chr. Walter, L'iconographie des conciles dans la tradition byzantine, Paris 1970.
Worp, Remarks	Kl.A. Worp, Remarks on Weekdays in Late Antiquity Occurring in Documentary Sources, Tyche 6 (Vienne 1991), pp. 221-230.
Wroth, Catalogue	W. Wroth, Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum, I-II, Londres 1908.
Zachariae v. Lingenthal, Jus Graeco-romanum	K.E. Zachariae a Lingenthal, Jus Graeco-romanum, 7 vols., Leipzig 1856-1884.
Zacos - Veglery, Lead Seals	G. Zacos and A. Veglery, Byzantine Lead Seals, I/1, 2, 3, Bâle 1972.
Zacos - Nesbitt, Lead Seals	G. Zacos - éd. Nesbitt, Byzantine Lead Seals, II, Berne 1984 et 1985.
Zakythinos, Ἱστορία	D.A. Zakythinos, Ἱστορία τοῦ βυζαντινοῦ κράτους, I (395-1081), Athènes 1953.
Zlatarski, Istorija	V.N. Zlatarski, Istorija na bălgarskata dăržava prez srednite vekove, I-III, Sofia 1918-1940.
ZRVI	Zbornik Radova Vizantološkog Instituta, Belgrade.

ADDENDA ET CORRIGENDA

Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros, ΑΔ 43 (1988): Μελέτες, Athènes 1995, p. 282, n° 46: Fac-similé omis lors de l'impression:

L'étude était sous presse presque en même temps que l'ouvrage de Sophè N. Papageôrgiou, Ἴμβρος, Athènes 1994. L'auteur avait vérifié (pp. 101-102) l'existence des inscriptions de ce recueil, n^{os} 39, 41, 42, à l'emplacement mentionné dans notre commentaire; l'inscription n° 46, elle l'a vue dans une maison jouxtant la résidence métropolitaine, à Kastro.

Inscription, n° 70. J'y ajoute un article qui m'a échappé pendant la rédaction: N.A. Bees (Βέης), Zu einer byzantinischen Inschrift aus Panion vom Jahre 882, Rhein. Museum für Philologie 71 (1916), pp. 285-288: il doit avoir existé une source commune tant de l'auteur de l'épitaphe que d'Ignace, tandis que le nom de l'hiéromoine serait Θεόφιλος (par jeu de mots ὡς... Θεῷ φίλῳ, l. 15).

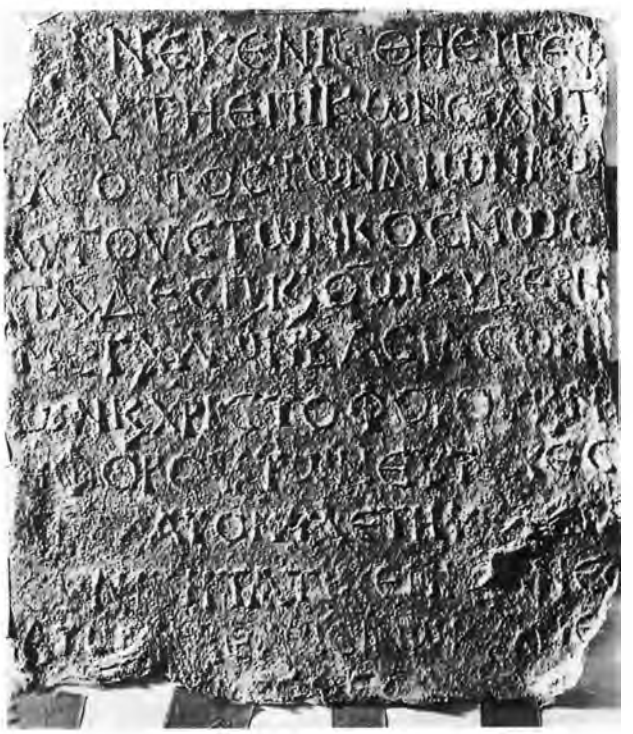
C.A.

Ainos: a) Vue des murs de l'acropole (Archives personnelles de Th. Papazôtos, avec sa courtoisie), b) Fondation d'un monastère sous Anastase II et sa reconstruction postérieure, 713/714; 755-756? («Collection chrétienne et byzantine», Centre Georges Millet, n° 2613 (2615). Avec la courtoisie de l'EPHE, Ve section.

C. ASDRACHA

a) Vrysis, Tour de l'enceinte (Archives personnelles de Th. Papazôtos), b) Vizyè, Restes du côté nord des murs et tour (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 62.572).

C. ASDRACHA



a-b) Région de Vizyè-Saranta Ekklèsiai: Restauration d'un pont sous Constantin V et ses fils, 769-775 ou 773-774 (?) (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71.605), et estampage de la même inscription (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71.265.1). c) Mèdeia, Porte de la citadelle (Archives personnelles de Th. Papazôtos).

C. ASDRACHA

a) Borne de Vourdizon (avant 787) (photographie de l'auteur), b) Restes des murs de Provaton (Archives personnelles de Th. Papazôtos).

C. ASDRACHA

a) Borne de Skoutarion, VIIIe-Xe s. (photographie de l'auteur); Vizyè: b) Borne de la ville, VIIIe-Xe s. (photographie de l'auteur). c) Tour des murs de la ville (Archives personnelles de Th. Papazôtos).

C. ASDRACHA

Arkadioupolis: a) Borne de la ville, VIIIe-Xe s. (photographie de l'auteur), b) Porte de la citadelle (Archives personnelles de Th. Papazôtos), c) Garella. Restes des murs (Archives personnelles de Th. Papazôtos).

C. ASDRACHA

a) Garella, Restes des murs (Archives personnelles de Th. Papazôtos). b) Héraclée, Tour de la citadelle (Archives personnelles de Th. Papazôtos).

C. ASDRACHA

Héraclée : a) Epitaphe de Sisinès, curateur de Tzouroulos, mort le 7 décembre 813 (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 65.2), b) Détail de la même inscription (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 65.9), c) Restes de l'enceinte de Tzouroulos (Archives personnelles de Th. Papazôtos).

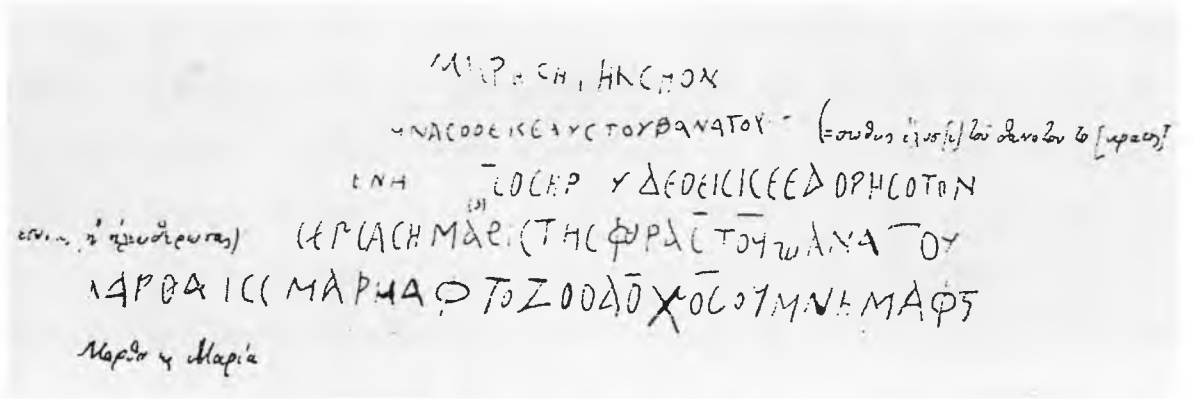
C. ASDRACHA

Héraclée: a) Epitaphe d'Ignace, métropolite d'Héraclée, mort le 13 juin 854 (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 67.402), b) Eglise de Saint-Georges: Reliquaire de sainte Glycérie, patronne de la ville, ca. fin IXe s. (Photographie de J. Strzygowski, Jahreshefte des Österreichischen Archäol. Inst. in Wien, 1 (1898), col. 25-26). Avec la courtoisie de l'Institut archéologique allemand d'Athènes.

C. ASDRACHA

Andrinople : a-e) Borne territoriale sous le curateur Petrônas, IXe s. (?), (The Byz. Phot. Coll., DO, n^os^ 61.117, 61.125, 61.119, 61.120, 61.121).

C. ASDRACHA



a) Vizyè: Invocations sur le tombeau de sainte Marie la Jeune, 902/903-904 (Fac-similé de G. Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, Θρακικά 9 (1938), p. 66), b) Tzouroulos, Restes des murs (Archives personnelles de Th. Papazôtos).

C. ASDRACHA

a) Andrinople: Dédicace adressée au métropolite d'Andrinople et saint myroblyte, Nicolas (après 976-XIe s.) (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71.1281), b) Apros: Restauration d'une porte de la muraille sous Constantin X et Eudocie, novembre 1064 (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 67.418).

C. ASDRACHA

C. ASDRACHA

III

INSCRIPTIONS BYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE ET DE L'ILE D'IMBROS (XIe-XVe SIÈCLES. SUPPLÉMENT)

PRESENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΟ ΔΕΛΤΙΟ, ΤΟΜΟΣ 47 (1992): ΜΕΛΕΤΕΣ
ΑΘΗΝΑ 1997

INSCRIPTIONS BYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE ET DE L'ILE D'IMBROS (XIe-XVe SIÈCLES. SUPPLÉMENT)

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE*

HEBDOMON

Faubourg maritime thrace de Constantinople, sur la Propontide, appelé ainsi en raison de sa distance de sept milles du Μίλιον τοῦ Αὐγουστεῶνος, sis près de la Sainte Sophie, l'Hebdomon (le Makrochôrion tardif, Uzunköy, Makriköy en turc, l'actuel Bakırköy), est connu dans les sources dès le IVe siècle. Destiné dès le début à servir de lieu d'exercices et de concentration des armées de l'Europe, en même temps que lieu de la proclamation des empereurs par la troupe (au *Campus tribunalis*), il s'est vu très vite orné de palais impériaux (ceux de la Magnaure et des *Jucundianae*) ainsi que de nombreuses églises (surtout celles de Saint-Jean Prodrome et de Saint-Jean le Théologien) et autres monuments. La Via Egnatia, dite Πλακωτὴ (ὁδὸς) à partir de Rhègion, traversait l'Hebdomon avant d'aboutir à Constantinople par la Porte Dorée. Voir Sôzoménos, Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία, PG 67, col. 1492 C ; Sôkratès, Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία, éd. Hussey, I/II, pp. 672, 10-14 ; 696, 20-23 ; Simokattès, éd. De Boor - P. Wirth [éd. anast., Stuttgart 1972], p. 302, 20-23 ; Procope, De Aedificiis, pp. 190, 19 ; 198, 21 ; 201, 10-11 ; 294, 15-295, 2 ; Théophane, éd. De Boor, I, pp. 78, 10 ; 226, 19 ; 289, 10-24 ; 297, 14 ; 353, 25-28 et *passim* ; Constantin Porphyrogénète, De Cerim., I, p. 438, 5-10.

L'Hebdomon fut probablement détruit pendant l'attaque de Krum contre les villes thraces en juillet 813 (bien qu'il ne soit pas nommément cité, voir Asdracha, Inscriptions II, pp. 252-254), puisque le khan bulgare brûla tout entre la Porte Dorée et Rhègion (Scriptor incertus, p. 344, 17-18 : ... κατέκαυσαν τὸ ἔξωθεν τῆς Χρυσῆς πόρτης ἕως τοῦ Ῥηγίου· ; Théophane Contin., p. 614, 15-16). Un siècle plus tard, en 913, c'est le tsar Syméon qui planta son camp à Hebdomon où il se retira après l'abandon de l'assaut contre les murs de Constantinople (Théophane Contin., p. 721, 10-15 ; Skylitzès, éd. Thurn, p. 200, 18). Entre temps, la ville et ses palais devaient avoir été reconstruits, comme en témoignent les séjours de la cour et les processions triomphales des empereurs rentrant des campagnes victorieuses et se dirigeant de l'Hebdomon à Constantinople (Théophane, éd. De Boor, I, p. 289 ; Constantin Porphyrogénète, De Cerim., éd. Reiske, PG 112, col. 936-937 ; Skylitzès, éd. Thurn, p. 137, 57-60. Cf. Dagron, Une capitale, pp. 100-102).

Cependant, les attaques et les destructions des ennemis de tout bord ainsi que les fréquents tremblements de terre eurent raison de ses monuments et aussi de son nom qui peu à peu disparut des sources, surtout à partir du XIVe siècle.

Sur les palais de l'Hebdomon, voir Janin, Constantinople, pp. 139-140 et son exposé général, pp. 446-449 et cartes VIII-IX. Sur l'hypogée, cimetière souterrain de forme circulaire, au nord-ouest de la ville, voir Makridy - Ebersolt, Monuments funéraires, pp. 363-393 ; Makridis, Τό βυζαντινόν Ἔβδομον II, pp. 35-51 (transcription en grec des pages mentionnées de l'article précédent).

* Suite de la publication in ΑΔ 44-46 (1989-1991), Μελέτες, pp. 239-334.

Voir en général, A.D. Mordtmann, Esquisse topographique de Constantinople, Lille 1892 ; F. Glück, Das Hebdomon und seine Reste in Makriköi, Vienne 1920 ; Makridis, Τό βυζαντινόν Ἕβδομον I, pp. 137-198 ; R. Demangel, Contribution à la topographie de l'Hebdomon, Paris 1945 ; cf. Giannios, Ἐπαρχία Δέρκων, pp. 108-113.

Le problème de sa localisation fut résolu avec bonheur par Van Millingen (Ἡ ἀληθής θέσις τοῦ Ἑβδόμου, pp. 33-37 ; *idem*, Byzantine Constantinople, pp. 316-341, avec carte hors texte). Celui-ci, reprenant la thèse de l'helléniste H. de Valois ou Valesius (1603-1676), a corrigé la fausse localisation de P. Gylles (Gyllius, De topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus, Lyon 1561, ch. IV, pp. 198-203), qui situait l'Hebdomon «intra urbem», au dessus du quartier des Blachernes, opinion qui a prévalu longtemps parmi les savants, puisque accréditée par Du Cange, De Hebdomo Constantinopolitano. Disquisitio topographica, appendice comprenant un large éventail des sources, à Constantinopolis Christiana seu Descriptio urbis Constantinopolitanae... ex variis scriptoribus contexta, Venise 1729, pp. 12-13.

En revanche, la question du nom de Makrochôrion, à l'emplacement duquel l'Hebdomon aurait été situé, n'est pas résolue pour autant. La seule chose sûre est, à mon avis, que ce nom a remplacé celui de l'Hebdomon très tardivement, peut-être après la chute de Constantinople. La mention d'un Μακρὸν Χωρίον dans la Diataxis de Michel Attaleiate (éd. Gautier, l. 1716-1717 : προάστειον τοῦ Σελοκάκα σὺν τῷ Μακρῷ χωρίῳ ; cf. l. 426, 1324), écrite en mars 1077, ne peut pas se référer à l'Hebdomon, dont le nom est encore mentionné au moins jusqu'à la fin du XIIIe siècle (voir l'épitaphe ci-dessous).

Pour les mêmes raisons, il n'est pas non plus possible d'y rattacher le toponyme Λόγγοι, mentionné par Kinnamos comme nom d'un lieu près de Constantinople (p. 202, 6 : ὁ δὲ βασιλεὺς [Manuel Ier]... ψυχαγωγίας ἕνεκα ἐπί τι τῶν ἐγγὺς Βυζαντίῳ χωρίων ἐξῆλθε, Λόγγοι ὄνομα τούτῳ...), d'autant que χωρία signifie ici, à mon avis, τόποι, voire endroits fortement boisés, et non pas villages ; cf. un autre passage du même auteur où ces mêmes Λόγγοι sont qualifiés de χῶρος, *ibid.*, p. 73, 4.

En outre, aux arguments de Makridis qui vont dans le même sens (Τό βυζαντινόν Ἕβδομον I, p. 137, note 1), j'ajouterais, pour les conforter, un argument supplémentaire en ce qui concerne le passage d'Attaleiate. Il est tout à fait improbable qu'un village quelconque (le Μακρὸν Χωρίον), dépendant en plus, jusqu'à cette date (1077) d'un domaine, ait remplacé le fameux Hebdomon, mentionné encore sous ce nom, à propos des événements se déroulant à peu près à la même époque, en 1081. En effet, Anne Comnène, se rapportant à l'abdication du patriarche Cosmas Ier (1075-1081), mentionne la sainte liturgie célébrée par lui dans l'église de Saint-Jean le Théologien, située à l'Hebdomon, le jour de la fête du saint (8 mai : Syn. CP, col. 664, 31), avant qu'il ne renonce au trône patriarcal et ne se retire dans un monastère (Alexiade, éd. Leib, I, p. 115, 2-9) : ... Ὁ μέντοι... πατριάρχης Κοσμᾶς... κατὰ τὴν μνήμην τοῦ ἱεράρχου Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου, τὴν ἱεροτελεστίαν τελέσας ἐν τῷ κατὰ τὸ Ἕβδομον ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἤδη ῥηθέντος σηκῷ... παραιτεῖται... καὶ ἄπεισιν εἰς τὴν τοῦ Καλλίου μονήν. Pour que le patriarche aille célébrer la messe à l'Hebdomon, cela signifie que la ville – et ses églises – existait bel et bien et portait le même nom.

102. Epitaphe de Basile II le Bulgaroctone (après le 15 décembre 1025)

Epigramme funéraire, gravée sur le tombeau de l'empereur Basile II, déposé dans l'église de Saint-Jean le Théologien, à l'Hebdomon. Ce tombeau pourrait être, selon Th. Makridis (Makridy bey), le sarcophage de marbre blanc, de très grandes dimensions (hauteur, couvercle inclus : 185 ; longueur 255 ; largeur 111), découvert par lui lors des fouilles qu'il avait entreprises à l'Hebdomon, en 1914-1921, en tant que sous-directeur du Musée impérial ottoman à Constantinople (Makridy - Ebersolt, Monuments funéraires, pp. 363-365 ; Makridis, Τό βυζαντινόν Ἕβδομον II, pp. 51-60, fig. 37-37 B ; Demangel, Topographie de l'Hebdomon, p. 40 ; l'auteur donne des mesures

légèrement différentes du sarcophage : 226. 261. 118). Selon Makridis, le sarcophage avait été transporté de l'église de Saint-Jean à un endroit proche de celle-ci avec d'autres marbres qui ont servi à la construction d'une manufacture de textiles et de la jetée. Le cénotaphe, transformé en fontaine pour l'usage religieux des Turcs, présentait sur l'un de ses côtés des traces de grattage qui aurait de cette manière effacé l'épitaphe. Celle-ci n'est donc pas parvenue jusqu'à nous dans sa matérialité et ne fut pas retrouvée dans l'Hebdomon (: A. Failler, dans l'édition de Pachymère, I, p. 175, note 5) ; c'est seulement le tombeau présumé de Basile II qui a été conservé au moins jusqu'en 1939, date de l'article de Makridis sur les fouilles de la ville.

L'existence du sarcophage de Basile II est connue par le texte de Pachymère concernant le siège de la forteresse de Galata par Michel VIII Paléologue, au printemps 1260, lors de la découverte du squelette de Basile II et de son tombeau dans les ruines de l'église, voire du Katholikon, du monastère de Saint-Jean le Théologien, à l'Hebdomon, par quelques-uns des familiers de l'empereur qui s'y sont promenés pour se détendre (éd. Failler, I, pp. 175, 12-177, 10). Des gardiens de troupeaux qui, selon la Chronique anonyme (éd. Müller, p. 381, vv. 481-494), étaient des bergers Latins de la campagne (ἀγρικοὶ [=ἄγροικοι, ἀγροῖκοι] ποιμένες Λατῖνοι), avaient transformé l'église de Saint-Jean en bergerie et ce sont eux qui avaient mis dans la bouche du squelette une flûte de roseau pour le tourner en dérision. Transporté avec tous les honneurs jusqu'à la tente de l'empereur à Galata, le cercueil précieux qui renfermait les restes de Basile II (ἐν θήκῃ τιμίᾳ) fut à la fin amené à Sèlyvria et déposé dans le monastère du Sauveur. C'est là d'ailleurs que serait enterré plus tard Michel VIII lui-même (cf. Magdalino, Byzantine Churches, p. 315). Le sarcophage sur lequel étaient «écrits» des vers signalant l'empereur défunt (Pachymère, éd. Failler p. 175, 24-26 : τὸ κενήριον καὶ ἐπ' αὐτῷ γεγραμμένους στίχους δηλοῦντας τὸν κείμενον. Ἦν δ' οὗτος, ὡς ἐδήλουν τὰ γράμματα, ὁ Βουλγαροκτόνος Βασίλειος) aurait dû rester sur place, à l'Hebdomon.

Cf. le poème écrit sur une pierre liée à la Passion du Christ et faisant allusion à la mort de Manuel Ier Comnène (†24 septembre 1180), déposée près de sa tombe dans le monastère de Pantocrator, à Constantinople : Mango, Notes on Byzantine Monuments, pp. 372-375 ; cf. *idem*, Sépultures, p. 116.

L'épitaphe de Basile II est le seul texte du présent recueil à être transmis uniquement par les sources littéraires. Les seuls témoins oculaires connus sont les gens de Michel VIII, en 1260, d'après le récit de Pachymère qui pourtant ne nous donne pas le texte de l'épigramme. Celle-ci ne se trouve pas non plus chez les historiens et les chroniqueurs byzantins édités, sa présence dans le Cod. Marcianus gr. VII, 12 de Skylitzès étant due à une interpolation (voir C. de Boor, Weiteres zur Chronik des Skylitzes, BZ 14 (1905), pp. 427-428).

D'autre part, je ne retiendrai pas l'hypothèse de Mercati (Note I, p. 140) que les ἐνεπίγραφοι πλάκες qui auraient été découvertes par l'armée bulgare à Sèlyvria pendant les guerres balkaniques (1912-1913) et emportées en Bulgarie, porteraient gravée l'épitaphe proprement dite. Cette information, tirée du journal Νέα Ἡμέρα du 10 juin [1913], parle d'une mosquée en ruines dans laquelle des fouilles, menées sous l'inspection d'un officier bulgare qui se voulait archéologue, avaient mis en lumière des plaques inscrites et un crâne censés appartenir au tombeau de Basile II. Or, il existait en effet une église, voire un monastère de Saint-Jean Prodrome, à Sèlyvria (voir là-dessus, Asdracha, Inscriptions I, nos 11-12), mais c'est au monastère du Sauveur que fut enterré le corps de l'empereur, après sa translation de l'église de Saint-Jean le Théologien de l'Hebdomon (voir Sp. Lambros, in NE 10 (1913), pp. 192-193). D'ailleurs, étant fort probable que le sarcophage transformé en fontaine, mentionné ci-dessus, soit celui de Basile II, l'épitaphe devait avoir été gravée sur le côté qui porte les traces du grattage.

La tradition livresque de l'épigramme est transmise par une série des *codices*, présentés et analysés par Mercati (Note I, pp. 138-140 et Note II, pp. 220-221). Parmi ceux-ci, le Cod. Reg. 3130 et le Cod. Paris. gr. 1759, fol. A^{r} des XVe-XVIe s. (Omont, Inventaire, II, p. 136 ; A.

H[eisenberg], in BZ 9 (1900), pp. 245-246), qui donnent des versions semblables de dix vers, ont été le plus largement suivis par les différents éditeurs de l'épitaphe.

Cependant, un texte comportant sept vers de plus, contenu dans le Cod. Ambros. gr. 801, du XIVe s., fol. 2^{v} et dans le Cod. Marcian. gr. VII, 12, des XIIIe-XIVe s., fol. 355^{v}, est jugé plus correct par Mercati qui l'a reproduit dans son édition. En outre, deux autres manuscrits, le Cod. Moden. gr. 144, du XVe s., fol. 1^{v} et le Cod. Ottobon. gr. 324, du XIVe s., fol. 156^{v}, comportant le même texte, découvert par le savant Italien, font que nous disposons d'une version satisfaisante de l'épitaphe, jusqu'à plus ample informé.

Ch. Du Cange, Notae historicae in Zonaras Annales, Paris 1687, p. 109, repris dans Zonaras, Annales, éd. Dindorf, VI, pp. 172-173 (version de dix vers du Cod. Reg. 3130) ; Banduri, Antiquitates, I, pp. 179-180, repris de l'édition de Du Cange en majuscules et avec quelques corrections; Jo.F. Boissonade, in Theophylacti Simocattae Quaestiones physicae et epistolae, Paris 1835, pp. 264-265 (version de Du Cange, avec des rectifications de lecture) ; Le Bas, Inscriptions, p. 349, n° 1529 (version de dix vers) ; E. Martini, Analecta Laertiana, I, Leipziger Studien 19 (Thèse), Leipzig 1899, p. 84 (version de dix vers du Cod. Paris. gr. 1759) ; Mercati, Note I, pp. 141-142 (version de dix-sept vers du Cod. Ambros. gr. 801 et du Cod. Marcian. gr. VII, 12) ; *idem*, Note II, pp. 220-222 (variantes des Cod. Moden. gr. 144 et Ottobon. gr. 324 ; addition d'un vers inséré entre les vers 12 et 13 de sa propre édition) ; Makridis, Τό βυζαντινόν Ἔβδομον, II, p. 56 (version reprise de l'édition de Du Cange et de Banduri). Texte d'après l'édition de Mercati dont nous corrigeons le premier vers, tout en adoptant certaines lectures qui ne correspondent pas forcément à sa dernière version.

Στίχοι ἐπιτάφιοι εἰς τὸν τάφον κυροῦ
Βασιλείου τοῦ Βουλγαροκτόνου καὶ βασιλέως.

Ἄλλοι μὲν ἄλλῃ τῶν πάλαι βασιλέων
αὐτοῖς προαφώρισαν εἰς ταφὴν τόπους,
ἐγὼ δὲ Βασίλειος, πορφύρας γόνος,
ἵστημι τύμβον ἐν τόπῳ γῆς Ἑβδόμου
καὶ σαββατίζω τῶν ἀμετρήτων πόνων
οὓς ἐν μάχαις ἔστεργον, οὓς ἐκαρτέρουν·
οὐ γάρ τις εἶδεν ἠρεμοῦν ἐμὸν δόρυ,
ἀφ' οὗ βασιλεὺς οὐρανῶν κέκληκέ με
αὐτοκράτορα γῆς, μέγαν βασιλέα·
ἀλλ' ἀγρυπνῶν ἅπαντα τὸν ζωῆς χρόνον
Ῥώμης τὰ τέκνα τῆς Νέας ἐρυόμην
ὁτὲ στρατεύων ἀνδρικῶς πρὸς ἑσπέραν,
ὁτὲ πρὸς αὐτοὺς τοὺς ὅρους τοὺς τῆς ἕω,
ἱστῶν τρόπαια πανταχοῦ γῆς μυρία·
καὶ μαρτυροῦσι τοῦτο Πέρσαι καὶ Σκύθαι,
σὺν οἷς Ἀβασγός, Ἰσμαήλ, Ἄραψ, Ἴβηρ·
καὶ νῦν ὁρῶν, ἄνθρωπε, τόνδε τὸν τάφον
εὐχαῖς ἀμείβου τὰς ἐμὰς στρατηγίας.

L. 1. Ἄλλοι μὲν ἄλλοι (Du Cange, Banduri, Le Bas) ; Ἄλλοι (an ἄλλῃ?) μὲν ἄλλοι (Boissonade) ; ἄλλους (Mercati).

L. 2. τόπους προηυτρέπισαν εἰς ταφὴν ξένους (Du Cange ; Banduri : προηυτρέπησαν ; Boissonade : προηυτρέπησαν, leg. προηυτρέπισαν).

L. 4. εἴσειμι τύμβον ἐν μέσῳ τῆς ἑβδόμου (Du Cange) ; ἵστιμι τύμβον ἐν μέσῳ γῆς Ἑβδόμου (Banduri) ; Εἵστιμι (leg. ἵστημι) τύμβον ἐν μέσῳ γῆς ἑβδόμου (Boissonade). Je ne retiendrai pas

la préférence de Mercati (Note II, p. 222) pour le datif, i.e. ἐν τόπῳ γῆς Ἑβδόμῳ ; car, le mot ἑβδόμῳ devient ainsi un simple adjectif se référant à τόπῳ, tandis que, à mon avis, il s'agit d'un nom-toponyme, l'Ἕβδομον, la ville tout court.

L. 7. Au lieu de οὐ γάρ τις... δόρυ, on a transposé ἀφ' οὗ γὰρ βασιλέα θεὸς κέκληκέ με (Du Cange, Banduri, Le Bas, Boissonade : version (différente de notre vers 8) tirée du Cod. Reg. 3130 et du Cod. Paris. gr. 1759).

L. 8. Au lieu de ἀφ' οὗ... κέκληκέ με, on a reporté οὐ γάρ τις εἶδεν ἠρεμοῦν ἐμὸν δόρυ (Du Cange, Banduri, Le Bas, Boissonade, d'après la version des *codices* mentionnés ci-dessus).

L. 9-14. Om. Du Cange, Banduri, Le Bas, Boissonade, Martini (d'après la version ci-dessus).

L. 14. ἱστῶν τρόπαια... μυρία. A mon avis, il est évident que ce vers doit être mis après le vers 13, puisqu'il s'agit des campagnes tant d'Occident que d'Orient, et non pas intercalé entre les vers 12 et 13 (: Mercati).

L. 17-18. Om. Du Cange, Banduri, Le Bas, Boissonade, Martini (d'après la version ci-dessus).

Pour un plus ample apparat critique, avec les lectures d'autres auteurs, je renvoie à Mercati, Note I et II, pp. 141-142 et 221 respectivement.

Vers d'épitaphe au tombeau de kyr Basile le Bulgaroctone et basileus.

D'autres basileis parmi ceux d'antan / ont assigné préalablement ailleurs les lieux de leur enterrement, / mais moi, Basile, le porphyrogénète, / j'élève un tombeau à l'endroit de la terre de l'Hebdomon / et me repose des fatigues innombrables / que j'ai supportées dans les batailles et que j'ai endurées courageusement ; / parce que personne n'a vu ma lance en repos, / depuis que le basileus des cieux m'a appelé / à être autocratôr de la terre, mégas basileus ; / mais en étant éveillé tout le temps de la vie / j'ai sauvé les enfants de la Nouvelle Rome, / en faisant avec bravoure des expéditions tantôt vers l'Ouest, / tantôt vers les frontières mêmes de l'Orient, / élevant d'innombrables trophées sur toute la terre ; / et les Perses et les Scythes en témoignent, / et avec eux l'Abasgos, l'Ismaël, l'Arabe, l'Ibère ; / et maintenant, en regardant, ô homme, ce tombeau, / récompense par des prières mes campagnes militaires.

Selon Mercati, le titre de cette épitaphe dans la version du Cod. Ottobon. gr. 324, qui attribue le poème à Michel Psellos (Στίχοι ἐπιτάφιοι τοῦ Ψελλοῦ εἰς τὸν τάφον Βασιλείου βασιλέως τοῦ ἐν τῷ Ἑβδόμῳ) est à mettre au compte de la grande renommée de l'auteur qui, pourtant, n'avait qu'à peu près huit ans à la date de la mort de Basile et qui peut-être ne sera pas tenté ultérieurement d'honorer un empereur par trop «anti-littéraire» (cf. Psellos, Chronographie, éd. Renauld, I, p. 18, 12-14 : ὅθεν οὐδὲ προσεῖχε λογίοις ἀνδράσιν, ἀλλὰ τούτου δὴ τοῦ μέρους, φημὶ δὲ τῶν λογίων, καὶ παντάπασι καταπεφρονήκει).

Cependant, à mon avis, la question ne peut pas être définitivement classée, ne serait-ce qu'en raison du rapprochement possible des vers 15-16 de l'épitaphe d'un passage de Psellos, qui ne concerne pourtant pas les combats de l'empereur mais les richesses qu'il a thésaurisées (Chronographie, éd. Renauld, I, p. 19, 8-12 :... ὅσα γὰρ ἐν Ἰβηρσί τε καὶ Ἄραψι, καὶ ὅσα ἀποτεθησαύριστο εἰς Κελτούς, ὁπόσα τε ἡ Σκυθῶν εἶχε γῆ, ... πάντα ἐς ταὐτὸ συνενηνοχὼς τοῖς βασιλικοῖς ταμείοις ἀπέθετο·). En plus, on a publié récemment une épigramme acronyme de Psellos, dédiée à Basile II, ce qui pourrait conforter l'hypothèse en faveur de cet auteur (Westerink, Michael Psellus, p. 295, n° 26) : Εἰς τὸν βασιλέα κῦριν Βασίλειον ὅμοιοι [στίχοι], Βέβαιον ἄστρον, σεμνὸν ἵλασμα λίαν / ἔλαμψεν ἴσχειν οἴακας σκηπτουχίας.

En second lieu, l'attribution éventuelle de l'épigramme à Christophore de Mytilène, poète éminent du XIe siècle et auteur, entre autres, de plusieurs épitaphes ou poèmes de circonstance destinés à des empereurs (Romain III Argyros, Michel IV, Michel V, Constantin IX, Romain IV Diogène), n'est pas non plus à écarter, même si elle ne peut pas être prouvée pour le moment (voir E. Kurtz, Die Gedichte des Christophoros Mytilenaios, Leipzig 1903, notamment, n^{os} 8, 49,

52, e.a. ; cf. Enrica Folieri, Le poesie di Cristoforo Mitileneo come fonte storice, ZRVI 8/2 (1964, Mélanges Ostrogorsky II), pp. 133-148).

L. 1/2 : Ἄλλοι μὲν ἄλλῃ... εἰς ταφὴν τόπους. La syntaxe de la phrase exige, à mon avis, l'adverbe ἄλλῃ et non pas le pronom indéfini, acc. m. pl. ἄλλους (: Mercati), qui ne trouve pas sa place dans l'ensemble. Ἄλλοι, sujet du verbe προαφώρισαν. Il s'agit en outre d'un jeu de mots (ἄλλοι / ἄλλῃ) dont l'usage était plus que courant à Byzance (cf. Asdracha, Inscriptions II, nos 86, 100).

L. 2 : προαφώρισαν ; αὑτοῖς = ἑαυτοῖς, objet indirect du verbe ; τόπους, objet direct. Allusion est faite ici à l'habitude établie, au moins jusqu'au XIe siècle, d'enterrer les empereurs et les membres de la famille impériale à l'église des Saints-Apôtres, à Constantinople. Or, sur la liste des sarcophages royaux (λάρνακες) qui s'y trouvaient, non dépourvue pourtant de notations douteuses et de lacunes, le tombeau de Basile II ne figure pas, à l'encontre de celui de son frère, Constantin VIII (Constantin Porphyrogénète, De Cerim., I, pp. 642-649 ; Anonyme, éd. Banduri, Antiquitates, I, pp. 121-122).

Sur l'église des Saints-Apôtres, voir Janin, Eglises et monastères, pp. 41-50, avec la bibliographie y afférente. Sur le réemploi des sarcophages, voir Ebersolt, Mission archéologique, p. 25. Sur l'enterrement des empereurs et le deuil royal, voir Ph. Koukoulés, Τά κατά τήν ταφήν τῶν βυζαντινῶν βασιλέων, ΕΕΒΣ 15 (1939), pp. 52-78 (les références aux études de Makridis sont à corriger) ; *idem*, Βυζαντινῶν βίος, IV, pp. 227-248.

L. 3/4 : ἐγὼ δὲ Βασίλειος... ἐν τόπῳ γῆς Ἑβδόμου. Selon Skylitzès (éd. Thurn, pp. 368, 11-369, 19), Basile II, avant de mourir (le 15 décembre 1025), demanda à son frère, le coempereur Constantin VIII, d'être enterré dans l'église de Saint-Jean le Théologien, à l'Hebdomon ; ce qui fut exécuté quoique Basile eut auparavant fait construire un monument funéraire somptueux dans l'église des Saints-Apôtres (Glykas, p. 579 ; Zônaras, III, pp. 561-562, notamment pp. 568-569 ; Joël, p. 60 ; cf. Schlumberger, L'épopée byzantine, II, pp. 621-623).

L'église de Saint-Jean le Théologien, édifiée sous la forme d'une basilique (δρομικὸς ναὸς) par Constantin le Grand, d'après Pseudo-Kodinos (Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως, éd. Preger, III, p. 260, § 144), fut restaurée par Basile Ier le Macédonien en même temps que l'église contiguë de Saint-Jean Prodrome (Théophane Contin., p. 340). Cependant, Basile II était considéré par certains chroniqueurs comme le fondateur de l'église, peut-être en raison de l'importance des nouvelles réparations entreprises sur son ordre et de la construction du monastère homonyme dont parle Yahya (trad. Rozen : Imperator Vasilij, p. 69 ; Anonyme de Sathas, MB, VII, p. 159).

Les liens de Basile II avec les deux saints Jean furent particuliers, comme le montre entre autres la visite, sur le lit de mort de l'empereur, d'Alexis Stoudite qui lui apporta le chef de saint Jean Prodrome en guise de consolation suprême (voir plus haut). Selon Pseudo-Kodinos (Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως, éd. Preger, III, p. 260, § 145), cette relique, déposée d'abord dans l'église de Saint-Jean le Théologien pendant le règne de Théodose le Grand, fut ensuite transférée dans l'église-martyrion de Saint-Jean Prodrome (στρογγυλόστεγος ὁ ἔχων τὰς κόγχας), construite dans ce but par le même empereur.

D'après Makridis qui conduisit les fouilles sur place (voir ci-dessus), l'église de Saint-Jean le Théologien aurait formé une seule église avec l'église contiguë de Saint-Jean Prodrome, à partir du IXe siècle. Quoi qu'il en soit, elle était complètement ruinée vers la fin de l'occupation latine, comme le montre le récit de Pachymère, et ne fut pas relevée de ses ruines, si l'on en juge par son absence dans les sources.

Selon Makridis en outre (Τό βυζαντινόν Ἑβδομον I, pp. 183-191), les vestiges qui ont été mis en lumière par les fouilles de 1914-1921 ont disparu depuis, tandis que quelques sculptures et autres pierres ont été amenées au Musée archéologique de Constantinople.

Sur la localisation des deux églises de Saint-Jean, voir Makridis, Τό βυζαντινόν Ἑβδομον I, *loc.cit.* et II, pp. 51-53 ; Janin, Eglises et monastères, pp. 267-269 et 413-415 ; cf. Glück, Das

Hebdomon, pp. 29-41 ; Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον, p. 100. La localisation proposée par J.-B. Thibaut (L'Hebdomon de Constantinople, EO 21 (1922), pp. 31-44) est rejetée avec raison par Makridis, qui recuse encore les autres hypothèses du même auteur, ce que conforte Janin (*ibid.*, p. 269).

L. 5/6 : καὶ σαββατίζω... οὓς ἐκαρτέρουν. Résonance biblique faisant allusion au repos de Dieu le septième jour de la Création du monde, cf. Ex. 16.30 : ἐσαββάτισεν ὁ λαὸς τῇ ἡμέρα τῇ ἑβδόμῃ ; Leuit. 23.32 : σάββατα σαββάτων ἔσται ὑμῖν, καὶ ταπεινώσετε τὰς ψυχὰς ὑμῶν· ἀπὸ ἐνάτης τοῦ μηνός, ἀπὸ ἑσπέρας ἕως ἑσπέρας σαββατιεῖτε τὰ σάββατα ὑμῶν ; *ibid.*, 26.35 ; Makk. 6.6 : ἦν δ' οὔτε σαββατίζειν, οὔτε πατρῴους ἑορτὰς διαφυλάττειν, et *passim*. Cf. Skylitzès, éd. Thurn, p. 226, 17.

L. 7/9 : οὐ γάρ τις εἶδεν... αὐτοκράτορα γῆς, μέγαν βασιλέα. La qualification «autocratôr de la terre» est une manière de réaffirmer l'œcuménisme de Byzance, dont l'empereur reste toujours le maître de l'œcuménè face au «basileus des cieux» (cf. H. Ahrweiler, L'idéologie politique de l'empire byzantin, Paris 1975, pp. 9-24, 48-54). Pour le terme μέγας βασιλεύς, qui continue d'être employé à cette époque, quoique sa plus grande fréquence se situe aux VIIIe-Xe siècles, cf. Asdracha, Inscriptions II, no 90.

L. 10/11 : ἀλλ' ἀγρυπνῶν... Ῥώμης τὰ τέκνα τῆς Νέας ἐρυόμην. L'un des qualificatifs de Constantinople, à côté de Nouvelle Jérusalem, Nouvelle Athènes, etc., la Nouvelle Rome du texte donne avec le terme «mégas basileus» ses accents archaïsants au style élaboré de l'inscription. Sur Νέα Ῥώμη, qui sera à la longue remplacée par θεοφύλακτος πόλις, voir Dagron, Constantinople, pp. 18-19 et *passim*.

L. 12/16 : ὁτὲ στρατεύων... καὶ μαρτυροῦσι τοῦτο Πέρσαι καὶ Σκύθαι, / σὺν οἷς Ἀβασγός, Ἰσμαήλ, Ἄραψ, Ἴβηρ. L'auteur de l'épitaphe résume ici les campagnes de Basile II, en situant géographiquement les peuples vaincus tant sur la frontière occidentale que sur la frontière orientale de l'empire.

Pourtant, le nom ethnique Πέρσαι ne doit pas être compris comme indiquant les peuplades turcs, usage fréquent à cette époque et par la suite, mais comme signifiant en général les peuples orientaux, ennemis de Byzance, par opposition aux Skythai qui renvoient ici aux Bulgares (cf. Moravcsik, Byzantinoturcica, II, pp. 252-254, s.v. Πέρσαι, et p. 280, § 5, s.v. Σκύθαι). Ceux-ci, se trouvant à l'Ouest de Constantinople et ayant constitué l'objectif principal de Basile II, font, à eux seuls, pendant à tous les peuples d'Orient dans l'épitaphe. Ces derniers sont à leur tour énumérés séparément : Ἀβασγὸς et Ἴβηρ indiquent les peuples soumis du Caucase à côté des Arméniens ; Ἰσμαήλ, d'où Ἰσμαηλῖται, qui indiquera par la suite les Turcs, Seldjoucides et Ottomans confondus, est ici synonyme de Ἄραψ, les deux signifiant les Arabes, notamment le califat des Fatimides (cf. Skylitzès, éd. Thurn, pp. 98, 102, 366-367 ; Encyclopédie de l'Islam, nouv. éd., IV, 1978, pp. 206-209, s.v. Ismāʿīliyya ; voir Zakythinos, Ἱστορία, pp. 108-113 ; Schlumberger, L'épopée byzantine, II (1900), *passim*).

Transmise longtemps après sa composition et uniquement par la tradition livresque, cette épigramme funéraire byzantine eut de meilleures fortunes dans les lettres grecques modernes, puisqu'elle a inspiré l'un des plus importants poèmes de Costis Palamas (Ἡ φλογέρα τοῦ Βασιλιᾶ, Athènes 1910[1] ; Costis Palamas, La flûte du Roi, trad. du Néogrec par Eugène Clément, Paris 1934).

Pachymère ayant servi de source principale à la Première Parole parmi les douze que compte le poème, un grand nombre de textes byzantins ont été dépouillés par le poète et utilisés avec bonheur dans les Paroles suivantes. Je risquerais d'être pourtant taxée de prétentions inutiles si j'essayais de supplanter, ne serait-ce que par de brefs résumés, le travail stupéfiant, foisonnant d'idées et absolument exhaustif de Kasinis sur ce sujet, voir Ἡ ἑλληνική λογοτεχνική παράδοση, notamment pp. 47-57.

Ceci dit, il est intéressant de rapprocher l'imaginaire concernant la vie et la mort de Basile II

dans la tradition populaire de la légende, tout aussi populaire, du roi transformé en marbre (μαρμαρωμένος βασιλιᾶς). Celui-ci, telle une statue antique rendue à l'immortalité par la force de l'art, reprendra vie par la volonté divine pour venir en aide à son peuple et lui rendre la liberté, en chassant les conquérants. Si la personne en qui sont les espoirs et les illusions des Grecs pendant l'occupation ottomane, et bien au-delà, reste le dernier empereur, Constantin XI Paléologue, il n'en est pas moins vrai que des croyances analogues, faisant appel à d'autres empereurs et aux saints-patrons des villes, ont jalonné la littérature et la tradition populaire byzantines pendant toute la vie de l'empire et par la suite.

A cette catégorie de légendes appartient sans doute le récit de Théophane (éd. De Boor, I, p. 501) concernant Constantin V (741-775) : à l'invocation de certains partisans de l'iconoclasme, rassemblés devant sa tombe dans l'église des Saints-Apôtres, à Constantinople, l'empereur en sortit à cheval pour combattre les Bulgares de Krum et sauver la ville (813). Il en est de même de Basile II qui, d'après une tradition populaire, resurgit une fois de sa tombe pour chasser les ennemis de l'empire (voir Politis, Μελέται, p. 668 sq. ; Bees, Περί τοῦ ἱστορημένου χρησμολογίου, pp. 32κζ'-32λζ').

Notons enfin le parallélisme curieux entre la dernière volonté de Basile II d'être enterré dans le monastère de Saint-Jean le Théologien et la tradition chrétienne très répandue à côté de celle de l'ascension du saint : saint Jean n'est pas mort mais simplement il dort dans sa tombe, «dans la Porte Dorée», en attendant de s'élever un jour fixé par Dieu. Selon Bees (*ibid.*, p. 32 λς'), cette légende provient de la confusion de celle de μαρμαρωμένος βασιλιᾶς avec les oracles concernant le roi pauvre, futur sauveur de son peuple, qui plus souvent s'appelle Jean et s'identifie parfois plus tard à l'empereur Jean [VIII] Paléologue.

MÈDEIA

Sur la ville de Mèdeia, voir Asdracha, Inscriptions I, p. 249. Pour le monastère de Saint-Nicolas, cf. *eadem*, Inscriptions II, n° 52.

103. Invocation de kyr Théodore Philanthrôpènos Sagopoulos (6601=1092/1093) (Pl. 61)

Graffito tracé, lui aussi, sur l'une des parois du narthex de l'église rupestre de Saint-Nicolas (voir ci-dessous, n° 104 et Asdracha, Inscriptions I, n° 21 ; Inscriptions II, n°s 52-53).

D'autres graffiti et surtout une multitude des croix, qui appartiennent apparemment à des époques différentes, sont visibles sur toute la surface de la paroi, donnant l'impression d'un palimpseste et se confondant souvent avec les accidents de la pierre. Qui plus est, en dessus de la première ligne de l'inscription, quelques lettres disposées en deux lignes (1. K-E [=Κύριε] ΒΘ [=βοήθει] / 2. ΘΟΡ [=Θεόδωρον]) pouvaient avoir été une première ébauche de celle-ci, interrompue pour être reprise juste en dessous. Texte d'après une photographie de C. Mango, The Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 69. 92. Inscription inédite (?).

+Κ(ύρι)ε βοήθη τὸν
δοῦλλον σ(ου) κῦ̣ρ̣ Θε(όδω)ρ̣(ον)
Φυλαν̣θρ̣(ωπηνὸν) [τὸν]
4. Σαγόπουλο [ν] +
,ςχα' +

Lettres en majuscules irrégulières, dont la forme obéit forcément à l'inégalité de la surface.

Tilde sur le *nomen sacrum* : $\overline{\text{Κε}}$ (l. 1).

Autre signe d'abréviation : \ : Θε(όδω)ρ̣\=ον (l. 2) ; Φυλαν̣θρ̣\ (=ωπηνὸν) (l. 3), signe diagonal présumé par analogie à celui de la l. 2.

Ligature : ϑ=ου (l. 2), mais aussi ου (l. 4).
Leg. βοήθει (l. 1) ; δοῦλον (l. 2) ; Φιλανθρωπηνόν (l. 3).

Seigneur, aide ton serviteur kyr Théodore Philanthrôpènos Sagopoulos. 6601 (= 1092/1093).

L. 1/2 : Κύριε βοήθει τὸν δοῦλον σου. Un autre exemple de remplacement du datif par l'accusatif à l'intérieur de cette formule ; voir aussi Asdracha, Inscriptions II, n° 69 : βοηθῶ + accusatif. Deux autres exemples de ce recueil emploient la syntaxe de βοηθῶ + génitif (Inscriptions I, n° 21 et ci-dessous, n° 104).

Il est à noter que trois des quatres exemples cités sont des graffiti provenant de l'église rupestre de Mèdeia, qui en renferme un très grand nombre, dont j'ai pu consulter les photographies au service spécial de Dumbarton Oaks. Leur déchiffrage est vivement souhaitable, avant que les vestiges de cette œuvre monumentale ne disparaissent définitivement, sous l'œil indifférent et complaisant des autorités actuelles (cf. Thierry, in Eyice - Thierry, Le monastère de Midye, p. 76).

L. 2/4 : κὺρ Θεόδωρον Φιλανθρωπηνὸν τὸν Σαγόπουλον. Si la lecture est la bonne, cette personne, inconnue par ailleurs, pouvait avoir appartenu à la grande famille byzantine des Philanthrôpènoi, dont plusieurs membres ont servi dans la haute administration civile et militaire, surtout à partir du XIIIe siècle et par la suite. Notre personnage serait donc l'un des premiers membres manifestés de cette famille.

On connaît les multiples alliances conclues entre les Philantrôpènoi et d'autres familles byzantines importantes, telles que les Bryennioi, les Asanai, les Laskareis, les Doukai, les Paléologue, etc. Notons à propos la présence de l'éminent stratège Alexios Doukas Philanthrôpènos dans le thème avoisinant d'Achridôs (Rhodopes orientaux), dont il fut le duc, en 1255/1256 (voir Asdracha, Les Rhodopes au XIIIe siècle, pp. 279-282).

En revanche, il n'en va pas de même avec le nom, relativement obscure, de Σαγόπουλος, qui pourrait simplement désigner le propre patronyme de Théodore, à côté de celui, plus large, du γένους de Philanthrôpènoi. Le nom de famille Sagopoulos est porté par un Michel, protospathaire et mystographe (sceau censé être du XIe siècle : Laurent, Corpus II, p. 68, n° 146, reprise du sceau n° 417 de Konstantopoulos, Μολυβδόβουλλα, p. 115) et par un Théophylacte, qui se rendit au mont Galèsion pour visiter saint Lazare († 1053) (AASS, Novembre III, p. 541 B). On peut aussi déceler une autre mention de Σαγόπουλος chez un σαγοπῶλος (Jean, XIVe-XVe s. : PLP, n° 24684), qui a plutôt un sens péjoratif. Laurent insiste sur la distinction qu'il faut faire entre ce patronyme et le nom de métier σαγοπώλης (vendeur de manteaux de soldat) qui, pourtant, à mon avis, pourrait bien être à l'origine du nom ; tel est de toute façon le cas de plusieurs noms de métiers, transformés en patronymes au fil du temps.

D'autre part, le titre *kyr*, de Théodore, fait penser à un niveau social supérieur, celui d'un propriétaire foncier (local ?) ou/et d'un haut, peut-être, fonctionnaire de l'Etat (cf. PLP, n^{os} 29754, 29779).

Sur les Philanthrôpènoi, voir en général, The Oxford Dictionary of Byzantium, 3, 1991, s.v. Philanthropenos. En particulier, voir Athènagoras, Συμβολαί, pp. 61-74 ; Laurent, Légendes, pp. 177-181 ; Polemis, The Doukai, pp. 167-170 ; PLP, n^{os} 29747-29779. Cf. Acheimastou-Potamianou, Ἡ μονὴ τῶν Φιλανθρωπηνῶν, pp. 21-34 (branche de la famille en Epire, surtout au XVIe siècle) ; N.A. Bees (Βέης), Geschichtliche Forschungsresultate und Mönchs- und Volkssagen über die Gründer der Meteorenklöster, B-NJ 3/3-4 (1922), p. 376, note 5.

104. Invocation dans l'église rupestre de Mèdeia (IXe-XIe s.) (Pl. 62a)

L'un parmi les nombreux graffiti répérés sur les surfaces des parois du narthex de l'église rupestre byzantine (consacrée au nom de Saint-Nicolas en 1856), qui fut le Katholikon du complexe monastique de Mèdeia (pour la bibliographie voir la notice ci-dessus concernant la

ville). Texte d'après une photographie de C. Mango, The Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 69. 57. Inscription inédite (?) en une seule ligne.

+[Κ(ύρι)ε] [β(οή)θ(ει)] τοῦ δούλο[υ σου] Ἰωάννην

Ligatures : ϒ=ου (δούλο), mais aussi ου (τοῦ) ; ννη (Ἰωάννην).

Seigneur, aide ton serviteur Jean.

– Κύριε βοήθει τοῦ δούλου σου. Un exemple encore de la syntaxe du verbe βοηθῶ + génitif à la place du datif, lequel évolue lentement vers sa quasi-disparition après le Xe siècle. De ce point de vue, on peut rapprocher ce graffito des graffiti de Tènos (voir Feissel, Ténos, en particulier, pp. 512-513) et de ceux du Parthénon (Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, p. *19).

– Ἰωάννην. Le glissement du génitif à l'accusatif à l'intérieur de la formule Κύριε βοήθει ... et ailleurs n'est pas un rare phénomène à cette époque, comme ne le sont non plus d'autres glissements similaires, p.ex., celui de l'accusatif au génitif ou au datif, etc. Voir Asdracha, Inscriptions II, n° 69 (IXe s.) : de l'accusatif au datif ; cf. n^{os} 76-77 (IXe-XIe s.) ; Orlandos-Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, n° 33 : passage du génitif au datif et à l'accusatif ; cf. n^{os} 117, 144 : du datif au génitif ; cf. Feissel, Ténos, n° 47.

La date. En raison des rapprochements exposés ci-dessus, je propose une fourchette chronologique allant du IXe au XIe siècle.

Ceci dit, il faut signaler l'extrême difficulté à déchiffrer ces graffiti, dont plusieurs se superposent en se confondant avec les accidents de la pierre et comportent des croix tracées à des époques différentes ainsi que de dates et de noms (cf. les photographies de C. Mango, The Byzantine Photograph Collection, D.O, n^{os} 69. 55 et 69. 47 - Pl. 62 b-63 a). Quelques-uns de ces derniers datent même de l'époque moderne, voire contemporaine, tel celui de Monsieur S. Eyice qui s'est arrogé le droit de tracer son propre non ainsi que la date de sa première visite (1961), en imitant bien sûr le voyageur français Xavier Hommaire de Hell (1846). Voir pour vérification, Eyice, in Eyice - Thierry, Le monastère de Midye, pp. 50, 61 ; photographie in Asdracha, Inscriptions I, pl. 105 b, cf. p. 251.

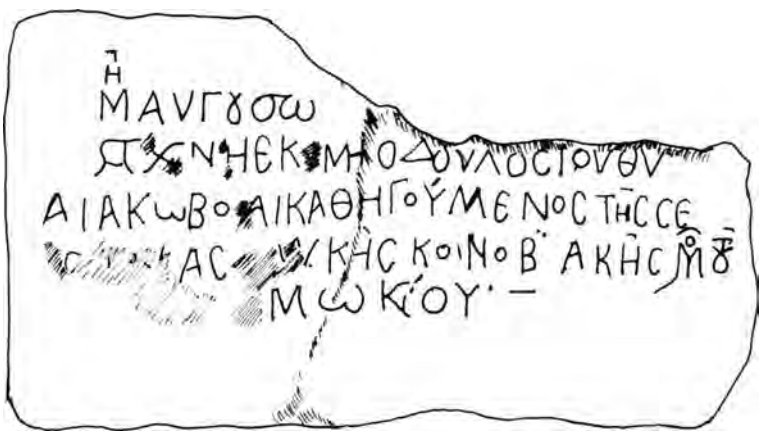
ZEPHYRION

L'un des faubourgs thraces de Constantinople, Zephyrion (Zaphras / Saphras, l'actuel Safraköy), était situé entre le bourg de Saint Etienne et l'Hebdomon. A l'est de Zephyrion, étaient conservés les vestiges d'une construction byzantine comportant un sous-sol et s'étendant sur une longueur de 11 m environ. Près du bourg se trouvait l'hagiasma de la sainte Paraskeuè, qui appartenait à la métropole de Dérkôn et célébrait la synaxe de la sainte le 26 juillet (à ne pas confondre avec la sainte Paraskeuè l'Epivatènè, qui vécut à Epivates au Xe siècle et ne fut pas martyre, voir Janin, Le siège de Constantinople, p. 391 ; cf. Asdracha, Inscriptions I, p. 238). Ses murs étaient couverts de croix byzantines et parmi elles figurait le monogramme du Christ, datant peut-être du Ve siècle (il sera présenté dans la dernière partie de ce recueil). L'hagiasma lui-même qui, d'après Gedeôn, datait du Ve ou du VIe siècle, avait selon les indices archéologiques remplacé une source d'eau qui remontait à l'époque païenne et était consacrée aux divinités de l'eau. Il se trouvait encore en usage à l'époque contemporaine jusqu'en 1923, pour en tomber en désuétude en raison de l'échange des populations et du départ des Grecs. Voir Gedeôn, Ἑορτολόγιον Κωνσταντινουπολίτου, fasc. 2, p. 240 ; *idem*, Θρακῶα κέντρα, pp. 13, 16 ; *idem*, Ἁγιάσματα θρακικά, p. 109 ; Paspatis, Τά θρακικά προάστεια, p. 41 ; Stamouli-Saranti, Ἀπό τά ἁγιάσματα τῆς Θράκης, pp. 277-278 ; Atzémoglou, Τ' ἁγιάσματα τῆς Πόλης, p. 74.

105. Epitaphe du moine Jacques, cathigoumène du monastère de Saint-Môkios, mort le mois d'août 6658 (=1150)

Inscription conservée jusqu'en 1922 au-dessous de la première marche de l'escalier menant au gynécée de l'église de Zaphras.

Gedeôn, Ἑορτολόγιον Κωνσταντινουπολίτου, fasc. 1, p. 35 (estampage) ; *idem*, Θρακῶα κέντρα, p. 14 (même estampage) ; (Kourilas, Μάρτυρες Ἡρακλείας, p. 155). Texte d'après l'estampage de Gedeôn.



Μη(νὶ) Αὐγούστῳ [ἰνδικτιῶνος ιγ΄, ἔτους]
,ϛχνη΄ ἐκ[οι] μή [θη] ὁ δοῦλος τοῦ Θ(εο)ῦ
(μον)α(χὸς) Ἰάκωβο[ς κ]αὶ καθηγούμενος τῆς σε-
[βασμί]ας [βασιλι]κῆς κοινοβ[ι]ακῆς μο(νῆ)ς τοῦ
[ἁγίου μάρτυρος] Μωκίου

Lettres en majuscules avec accentuation. L'absence des accents sur quelques lettres semble être due aux accidents de la pierre.

Abréviations : Θυ (l. 2) ; peut-être, il y avait un tilde au dessus du *nomen sacrum* ; α = (μον)α(χὸς) (l. 3), cf. Oikonomides, Abbreviations, p. 45.

Signes d'abréviation : ⁊ sur μη(=νὶ) (l. 1) ; : ⌒ la demi-lune, sur μο(=νῆς) (l. 4), cf. Oikonomides, *ibid.*, p. 39.

Ligatures : ϑ=ου (l. 1, 4), mais aussi ου (l. 2, 3, 5) ; στ (l. 1) ; μη (l. 2).

Lettres superposées : $\overset{\eta}{\mu}$ (l.1) ; $\overset{ο}{\mu}$ (l. 4) ; $\overset{τ}{ϑ}$ (l. 4) qui est aussi une ligature.

L. 1. Il manque le ἔτους dans la restitution (Gedeôn, Kourilas). Gedeôn édite l'inscription sans signes critiques.

Au mois d'août [indiction 13, en l'année] 6658 (=1150)*, s'est endormi Jacques le moine et cathigoumène du vénérable, royal, koinobiaque monastère de saint martyr Môkios.*

L. 1/2 : La date. La restitution d'une indiction 13 est possible puisque c'est elle qui correspond au mois d'août de l'année 6658.

L. 2 : ἐκοιμήθη. Cet aoriste passif pour désigner l'état du trépas vient loin derrière de ἐτελειώθη dans les épitaphes, bien qu'il continue d'être en usage, voir ci-dessous, n° 106. Cf.

Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n° 15, 2 ; Asdracha, Inscriptions II, p. 262 (pour le commentaire) ; n^os 68, 6 ; 76, 2 (du IXe au XIe s.). On pourrait d'ailleurs restituer ἐκυμήθη, qui est la faute d'orthographe habituelle dans cette formule.

L. 2/5 : Ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ μοναχὸς Ἰάκωβος... τῆς μονῆς... Μωκίου. Ce Jacques, moine et cathigoumène du monastère de Saint-Môkios, de Constantinople (?), est inconnu par ailleurs. Janin (Le siège de Constantinople, pp. 354-358) ne connaît pas cette épitaphe et donc n'inclut pas Jacques dans la notice sur le monastère de Saint-Môkios et sur ses higoumènes. Il se réfère seulement à l'higoumène Théodule, devenu archevêque de Bulgarie en 1056 (Skylitzès, éd. Thurn, p. 479, 18-23) ainsi qu'à un cathigoumène anonyme qui assista au synode qui s'occupa de l'affaire de Léon de Chalcédoine, fin 1094 (voir Gautier, Le Synode des Blachernes, pp. 220, 279).

Nous ignorons si cette (présumée) pierre tombale est restée sur place ou si elle fut une pierre errante ; autrement dit, l'endroit où mourut le moine Jacques pose problème (voir plus bas). Probablement, Jacques fut de son vivant cathigoumène du monastère de Saint-Môkios de Constantinople et la mort l'a peut-être surpris à ce faubourg qui servait de villégiature aux habitants de la capitale jusqu'à l'époque moderne.

L. 3/5 : τῆς σεβασμίας βασιλικῆς κοινοβιακῆς μονῆς τοῦ [ἁγίου μάρτυρος] Μωκίου. Ce monastère peu connu fut ajouté, à ce qu'il paraît, à l'église fameuse du même nom au moment de la restauration de cette dernière par l'empereur Basile Ier le Macédonien. Même si la très ancienne église de Saint-Môkios ne fut pas construite par Constantin le Grand, comme disent les Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως (éd. Preger, pp. 19, 209 ; cf. Dagron, Constantinople, pp. 29, 34, 92, 145), elle existait cependant au Ve siècle et elle n'a cessé depuis de faire avec son monastère postérieur l'objet des reconstructions continuelles par les empereurs, dont Alexis Ier et Jean II Comnène. Voire, la reconstruction du réfectoire du monastère par Manuel Ier Comnène a distancé de peu (après 1168) la date de la mort de notre higoumène, comme il résulte d'une épigramme (voir Sp. Lambros, in NE 8 (1911), pp. 127-128 ; d'autres références in Janin, Le siège de Constantinople, pp. 355-356).

Les dernières mentions de l'édifice se situant autour de 1204, ce sont ses ruines qu'utilisa Jean V Paléologue pour construire deux tours près de la Porte Dorée, en 1390 (Choniatès, éd. Van Dieten, p. 590, 65 ; Doukas, pp. 47, 17-48, 4).

En ce qui concerne la localisation de l'église et du monastère de Saint-Môkios, on suppose qu'ils étaient situés à l'ouest du mur Constantinien et qu'ils avoisinaient la citerne dite «de Saint-Môkios», parce qu'elle se trouvait près de l'église, tandis que le quartier dit τὰ Κύρου occupait une place entre l'édifice sacré et la Porte de Saint-Rômanos.

Une autre hypothèse doit aussi être envisagée, tout au moins mentionnée : que le monastère de Saint-Môkios était situé à l'endroit même où l'inscription fut trouvée, c'est-à-dire, à l'actuel Zaphras. C'est ce qui peut être suggéré par les Actes du saint qui affirment que son corps fut enseveli à un mille de Constantinople (Delehaye, Saints de Thrace, p. 175, 18). Même si ce texte est de composition tardive et la distance d'un mille peu défendable (: Janin, Le siège de Constantinople, p. 358), nous pouvons penser simplement à un endroit sis près de la capitale, en interprétant μίλλιον dans un sens large. Dans ce cas-là, un monastère pourrait avoir été construit à Zaphras pour abriter le corps du saint, qui était en plus miraculeux, selon le même texte. Cette hypothèse contredit évidemment la première, ne serait-ce que par rapport à la localisation du tombeau.

L. 4 : βασιλικῆς. La restitution du qualificatif «royal» s'explique par le fait que les fondateurs et les restaurateurs de l'église et du monastère étaient toujours les empereurs. Citons l'épigramme mentionnée ci-dessus : ὡς ἔπλασάν με χεῖρες αὐτοκρατόρων (NE 8 (1911), p. 127, 5). En outre, l'empereur régnant y disposait des appartements privés, cependant que toute la cour s'y rendait en visite solennelle à la Mi-Pentecôte (Μεσοπεντηκοστή), voir la description chez Constantin Porphyrogénète, De Cerim., I, pp. 100-105.

L. 4 : κοινοβιακῆς μονῆς. L'une des formules utilisées à cette époque pour dire μοναστήριον tout court et plus rarement κοινόβιον, voir là-dessus, Papachryssanthou, Ὁ Ἀθωνικός μοναχισμός, p. 66 et note 27, et *passim*.

L. 4/5 : τοῦ [ἁγίου μάρτυρος] Μωκίου. La restitution «saint martyr» est conforme aux caractéristiques attribuées à Môkios dans le synaxaire (Syn. CP, col. 141, 8-10 : τελεῖται δὲ ἡ αὐτοῦ σύναξις [du saint Lucien] ἐν τῷ ἁγιωτάτῳ αὐτοῦ μαρτυρείῳ τῷ ὄντι ἔνδον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μωκίου ; cf. *ibid.*, col. 241, § 3).

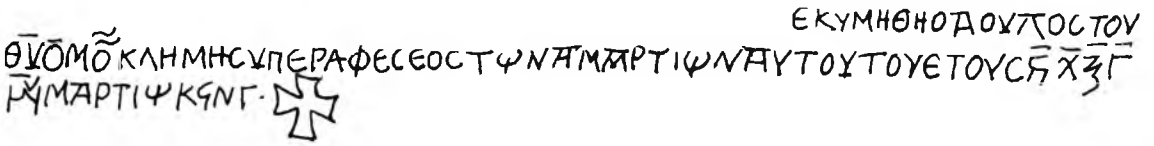
La fête de saint Mòkios, dont le martyre eut sa phase finale à Constantinople, sous Dioclétien (Syn. CP, col. 674-676 ; Typikon de la Grande Eglise, I (Or. Chr. Anal., n° 165, 1962), p. 290 : ... ἄθλησις τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μωκίου ; Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον, pp. 103-104), était célébrée le 11 mai, date aussi de la fondation de Constantinople. Son corps était gardé à l'intérieur de l'église. où se trouvaient d'ailleurs les corps d'autres saints que l'on commémorait à des dates différentes comme saint Lucien, saint Euthyme le Jeune, saint Samson, etc.

106. Région d'Andrinople (Tzangadés). Epitaphe du moine Klèmès, mort le 26 mars 6663 (= 1155)

Inscription funéraire gravée sur une pierre tombale qui se trouvait dans l'église des Saints-Théodore-Tèrôn et Théodore-Stratèlate, du village de Tzangadés (Karagaç, en turc). Ce village, sis à une distance de 1 1/2 mille à l'ouest d'Andrinople, était habité en majorité de Grecs et s'est développé par la suite à un riche faubourg de villégiature, d'où la population turque et les camii étaient absents (voir Covel's Diary, pp. 242-243 ; Konstantinidis, Ἑλληνική κοινότης, pp. 78-79).

Covel avait vu cette inscription pendant son séjour dans ce village et les alentours, dû à son désir de se mettre hors du danger de la peste qui s'était déclarée à Andrinople, en juillet 1675.

Covel, Voyages, éd. Grélois, appendice épigraphique, n° 10 (fac-similé). Texte continu d'après le fac-similé.



1. Ἐκυμήθη ὁ δοῦλος τοῦ Θ(εο)ῦ ὁ μο(ναχός) Κλήμης· [εὔχεσθε] ὑπὲρ ἀφέσεως τῶν ἁμαρτιῶν αὐτοῦ· τοῦ ἔτους ,ϛχξγ′ μ(η)νὶ Μαρτίῳ κς′ (ἰ)ν(δικτιῶνος) γ′.+

Lettres en majuscules sans accentuation.

Tildes : a) sur le *nomen sacrum* : Θῦ : b) sur une partie de la date : ,ϛχ̄ξ̄γ′ ; μ̄(η)νὶ. La barre sur O doit être un esprit rude, ι (cf. Asdracha, Inscriptions I, n° 2, 4), quoique, en d'autres cas. il peut être une abréviation, (voir *ibid.*, n° 1, 1).

Autre signe d'abréviation, le signe horizontal en double, ≈ : sur Μ̃ο̃ (=ναχὸς), à la place du simple tilde (cf. Oikonomides, Abbreviations, pp. 38, 40).

Notons l'appendice horizontal qui surmonte les lettres A et Δ, caractéristique de cette époque.

Leg. ἐκοιμήθη, ἀφέσεως.

S'est endormi le serviteur de Dieu, le moine Klèmès ; [priez] pour la remise de ses péchés ; en l'année 6663 (=1155)*, le 26 mars, indiction 3.*

– ἐκυμήθη. Faute d'orthographe très fréquente dans cette formule utilisée couramment à cette époque, à côté de ἐτελειώθη, qui prévaut, pourtant, sur les graffiti de Parthénon, voir Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, *passim* ; cf. Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n° 15, 2 (ἐκυμήθη, XIe s.) ; Asdracha, Inscriptions I, n° 1, 1 (ἐκοιμήθη, XIIe s.) ; Inscriptions II, n° 68, 6 (ἐκυμήθη, IXe s.) ; n° 76, 2 (ἐκοιμήθη, IXe-XIe s.) ; n° 77, 7/8 (ἐκυμήθη, IXe-XIe s.).

– Ὁ μοναχός Κλήμης. Nous avons un autre moine Klèmès qui «s'est endormi» (ἐκοιμήθη) à une date proche, à savoir en avril 1177, voir Pazaras, Ἀνάγλυφες σαρκοφάγοι, p. 31, n° 3, 1, pl. 4 (de Serrès). Cf. un diacre Klèmès, *ibid.*, p. 40, n° 13, pl. 11 b (Verrhoia).

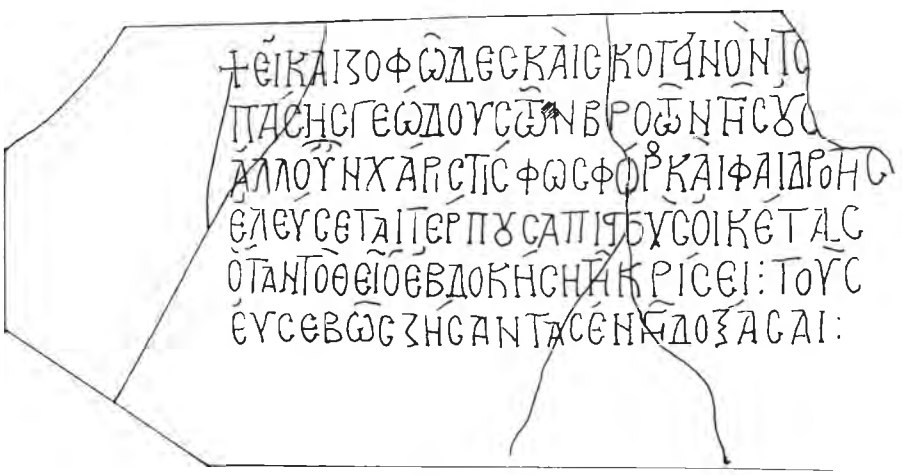
– ὑπὲρ ἀφέσεως τῶν ἁμαρτιῶν αὐτοῦ. Cette formule se rencontre d'habitude dans les inscriptions de fondation, d'invocation ou de dédicace (cf. Philippidis-Braat, Péloponnèse, n^{os} 54, 4 ; 73, 4). Telle qu'elle est ici, elle présuppose l'impératif d'un verbe comme εὔχομαι (cf. *ibid.*, n^{os} 45, 1 ; 46, 2 ; 57, 28 ; Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n° 11, 4), lequel manque sur le fac-similé de Covel, peut-être par négligence.

La date. Les éléments de la date fournis par l'épitaphe (quantième du mois, indiction et année) nous permettent de chercher aussi le jour de la semaine de la mort de Klèmès : le 26 mars 1155 était donc un samedi. D'ailleurs, l'indiction 3 correspond bien à l'année 6663.

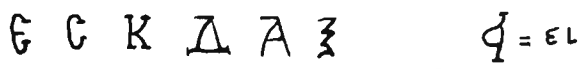
107. Hebdomon. Epigramme funéraire (XIIe s.)

Plaque de marbre blanc, veiné de bleu, découverte en 1912, lors des travaux de réfection de la chaussée, à 3 km au nord de Makriköy (aujourd'hui Bakırköy) – site présumé de l'Hebdomon byzantin –; entrée au Musée archéologique de Constantinople, n° d'inv. 2641. Photographie envoyée par Th. Makridis, conservateur alors des Musées d'Antiquités de Constantinople, à W.A. Buckler, en 1924. «81. 168. 4» ; haut. des lettres : «7-8» (d'après Makridis).

Buckler, Deux inscriptions p. 305, pl. V, fig 1 ; (Mango, The Byzantine Inscriptions, p. 66, simple mention). Texte d'après la photographie de Makridis. Datation d'après Buckler et Mango.



+ Εἰ καὶ ζοφῶδες καὶ σκοτεινὸν τὸ [κλέος]
πάσης γεώδους τῶν βροτῶν τῆς οὐσ[ίας]
ἀλλ' οὖν χάρις τίς φωσφόρο(ς) καὶ φαιδρότης
ἐλεύσεται τέρπουσα πιστοὺς οἰκέτας
ὅταν τὸ θεῖο(ν) ἑβδοκήσῃ τῇ κρίσει / τοὺς
εὐσεβῶς ζήσαντας ἐν γῇ δοξάσαι



Belle écriture en majuscules, souvent inégales, avec accentuation. Orthographe correcte.

Signe d'abréviation : ~ sur θειῶ (ν), ressemblant à l'accent circonflexe sur ει (l. 5).

Ligatures : ει (l. 1) ; ȣ=ου (l. 2, 4), mais aussi ου (l. 2-5) ; τη (l. 2, 3, 5) ; στ (l. 4).

Lettres superposées : ω̲τ̲ (l. 2) ; ρ̲ο̲ (l. 3), ce qui sert aussi d'abréviation ; η̲γ̲ (l. 6).

Notons les lettres A et Δ, surmontées à gauche d'un appendice horizontal, caractéristique de cette époque (voir Feissel, Ténos, p. 509), ainsi que les *apices* de certains Δ.

Leg. χάρις τις (l. 3). La restitution κλέος (l. 1), qui me paraît conforme au mètre et au contexte de l'épigramme, est une solution de l'édition Buckler, qui la doit à O. Grosjean, bibliothécaire de l'Université de Caire au moment de la publication.

L. 5. Le ἐβδοκήσῃ au lieu de εὐδοκήσῃ ne constitue pas une faute mais un fait de l'évolution de la langue pendant les siècles de la koinè, quand la deuxième voyelle des diphtongues αυ et ευ changea en φ et β, voir Hadzidakis, Σύντομος ἱστορία, p. 62 ; Tonnet, Histoire, pp. 27-28. L'accusatif τοὺς à la fin de la ligne appartient, d'après les exigences du mètre, à la l. 6.

Pour la traduction, je tiens compte en partie du texte de Buckler, *ibid.*, p. 306.

Bien que la gloire de toute substance terrestre des mortels soit ombre et ténèbres, toutefois, une grâce lumineuse et une splendeur viendra réjouir les fidèles serviteurs, lorsque la Divinité daignera, au Jugement, glorifier ceux qui vécurent pieusement sur la terre.

Epitaphe métrique en six dodécasyllabes, que Buckler a attribué avec des arguments convaincants à l'auteur polygraphe du XIIe siècle, Jean Tzetzès (voir là-dessus, Krumbacher, Literatur, pp. 526-536 ; bibliographie récente in Dictionnaire des auteurs Grecs et Latins de l'Antiquité et du Moyen Age, Brepols 1991, s.v. Tzetzès.

D'après une suggestion d'H. Grégoire à l'éditeur, il s'agirait d'une dalle funéraire, destinée à l'ensemble d'un cimetière, donc encastrée soit dans la chapelle mortuaire soit dans le mur d'enceinte. Buckler rapproche cette hypothèse d'un discours iambique de Manuel Philès (éd. Miller, II, p. 144), destiné au τῆς Παμμακαρίστου κοιμητήριον et composé environ un siècle plus tard.

L. 2 : πάσης γεώδους τῶν βροτῶν τῆς οὐσίας. Buckler illustre son argument en faveur de Tzetzès en rapprochant ce vers du vers 48 de l'épitaphe de Théodore Kamatéros (θρήνει τὸ ῥευστὸν τῆς γεώδους οὐσίας (S. Pétridès, in BZ 19 (1910), pp. 7-10), attribuée aussi à Tzetzès.

L. 4 : ἐλεύσεται τέρπουσα πιστοὺς οἰκέτας. Il s'agit apparemment des morts ensevelis dans ce cimetière, fidèles Chrétiens qui rappellent à Buckler le πιστὸς οἰκονόμος de Luc, XII, 42 et, j'ajoute, le πιστὸς δοῦλος καὶ φρόνιμος de Matth., XXIV, 45.

L. 5/6 : ὅταν τὸ θεῖον ἐβδοκήσῃ ... ἐν γῇ δοξάσαι. Allusion au Jugement dernier, analogue à celle exprimée par les vers 15-16 du poème de Philès mentionné ci-dessus, que cite Buckler : εἰμὶ δὲ νεκρὸς καὶ καθεύδων ἐν τάφῳ / τὴν ἐσχάτην ἔγερσιν ἐν τούτῳ μένω. (Il fallait lire, à mon avis, μένων au lieu de μένω et comprendre ἀναμένων, ce qui serait plus conforme au sens des vers mais que le mètre ne tolèrerait pas).

AUDÈMION

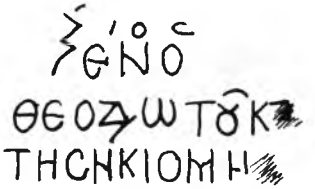
Sur ce bourg, voir Asdracha, Inscriptions I, p. 224.

108. Dédicace (?) de Xénos Tornikès et de Théodore (XIIe-XIIIe s. ?)

Fragment de pierre signalé par Papadopoulos-Kerameus dans la chapelle de la Sainte-

Paraskeuè, d'où proviennent d'autres inscriptions byzantines de l'époque tardive (voir Asdracha, Inscriptions I, nos 1-2, 6-7). «28. 37» (d'après Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 101 (fac-similé) ; (Dumont- Homolle, Mélanges, p. 419, n° 87 n). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.



Ξέν(ος) ὁ Τορ[νίκης καὶ]
Θεόδ(ωρος) ὡ τοῦ Κ(ωνσταντίνου ?) [ἐκ]
3 τῆς Νκιομη[δείας]

Lettres en majuscules, accentuation partielle.

Abréviations : ΞΕΝ̊ (=ος), signe d'abréviation o ou superposition de l'O (l. 1) ; ΘΕΟΔ/ (=–δωρος, ou –δωτος, e.a.) (l. 2) ; le signe d'abréviation / est suspendu à la dernière lettre donnée du nom, ce qui est normal, d'autant qu'il s'agit d'un Δ ; cf. Oikonomides, Abbreviations, pp. 36-37 ; Κ¯ (l. 2) : la petite barre en haut qui suit le K pouvait désigner un T suivi d'un autre Τ/(cf. ci-dessus, Θεόδωρος), ce qui donnerait, hypothétiquement, Κ(ωνσ)τ(αν)τ(ίνου), (cf. Oikonomides, Abbreviations, pp. 36, 80, 125, différentes abréviations de ce nom) ; ou bien, nous avons là un tilde pour ΚΩ̄Ν(σταντίνου), cas très fréquent, ou encore pour Κοσμᾶς, Κυριᾶκος, Κύριλλος, e.a.

Ligature : ϒ=ου (l. 2).

Notons l'appendice horizontal qui surmonte le Δ à gauche (cf. ci-dessus, no 107).

L. Leg. ὁ τοῦ (l. 2) ; Νικομηδείας. Inversion des lettres I et K (l. 3).

L. 1. Ξένο(ς) ὁ Τορ(νίκης) (Papadopoulos-Kerameus).

L. 2. Θεόδω(ρος) τοῦ Κτ... (Papadopoulos-Kerameus) ; τοῦ κτ... (Homolle).

Xénos Tornikès et Théodore (ou Théodote, e.a.) *de [Constantin?], de Nicomédie.*

L. 1 : Ξένος ὁ Τορνίκης. Si la lecture du nom est la bonne, ce Xénos Tornikès, inconnu par ailleurs, doit appartenir à la famille homonyme qui donna plusieurs hauts fonctionnaires à l'administration civile et militaire de Byzance, et dont un membre, Tornikios l'Ibère, fut le fondateur du monastère d'Iviron, vers 980 (Actes d'Iviron, I, pp. 13-25 ; Papachryssanthou, Ὁ Ἀθωνικός μοναχισμός, pp. 228-232).

D'origine géorgienne ou arménienne, les Tornikioi, arrivés à Byzance vers le milieu du Xe siècle, furent installés aussitôt en Occident par les empereurs (cf. Léon Diaconus, p. 45, 15-19). On les trouve notamment à Andrinople et sa région (Michel Psellos, Χρονογραφία, éd. Renauld, II, p. 14, § 99, 4) et, plus tard. dans d'autres villes de l'Hellade. Sur la famille de Tornikès, voir N. Adontz, Les Taronites à Byzance, Byz 11 (1936), pp. 30-42 ; Każdan, Armjane, pp. 47-57 et tableau hors texte ; Schmalzbauer, Die Tornikioi, pp. 115-135, stemma pour l'époque des Paléologue, p. 128 ; Polemis, The Doukai, pp. 184-185. Cf. Bourdara, Καθοσίωσις, I, pp. 121-122 ; J.-Cl. Cheynet, Pouvoir et contestations à Byzance (963-1204), Paris 1990, pp. 59-61, 220 ; PLP, n° 29133.

Quant au prénom Xénos, il est vrai qu'il ne se rencontre pas parmi les prénoms connus des membres de cette famille, où surtout les Jean, Démètre, Léon, Constantin et Andronic se succèdent au fil des générations.

L. 2 : Θεόδωρος ὁ τοῦ Κ(ωνσταντίνου?). La deuxième abréviation, si c'en est une, cache apparemment le prénom du père de Théodore (ou Théodote, non moins fréquent), qui peut être Constantin, ou à la rigueur son nom qui commencerait par Κτ, ce qui est plus difficile à imaginer.

L'autre possibilité, à savoir que le Κτ soit le début d'un nom de lieu des environs de Nicomédie, me paraît moins plausible, vu l'absence de la préposition ἐκ entre le prénom (Θεόδωρος) et le génitif de l'article défini (τοῦ). D'ailleurs, puisque Xénos est indiqué par son nom, on attend la même chose dans le cas de Théodore, où, à défaut de son nom, nous avons le prénom du père qui constitue une indication suffisante d'identité. On doit en conclure que si Xénos portait un nom éminent, il n'en allait pas de même pour Théodore, qui se contenterait de se définir comme le fils de Constantin.

L. 2/3 : [ἐκ] τῆς Νικομηδείας. La mutilation de la deuxième ligne de l'inscription nous permet facilement de restituer ici la préposition ἐκ, qui rendrait plus correct le sens de la provenance. Les deux hommes, originaires de Nicomédie, seraient des pèlerins venus à Audèmion ou à un autre bourg des Ganochôra , qui étaient avec le mont de Ganos un centre important du monachisme à cette époque (voir Asdracha, Inscriptions I, pp. 224, 226).

Nous aurions donc encore un des très nombreux témoignages des rapports entre la Thrace et les villes micrasiatiques proches et d'un certain mouvement entre ces deux pôles. Il arrive aussi que la ville micrasiatique soit assez éloignée, comme dans le cas de Mamistra en Cilicie orientale, d'où les restes de Nicolas Valtzéris ont été apportés pour être enterrés à Trajanoupolis, son lieu d'origine (1069), voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, pp. 257-260, n° 15.

Quant à la dédicace, si c'en est une, elle concernerait quelque objet sacré, offert par les deux hommes à une église (ou à un monastère) de la région.

PANION

Sur cette ville, voir Asdracha, Inscriptions II, la notice introduisant l'inscription n° 51, p. 248.

109. Fragment d'inscription de fondation (XIIe-XIIIe s.)

Fragment de la partie supérieure d'une corniche brisée, qui se trouvait dans l'église de la Dormition de la Vierge, en 1896. «25. 30» ; hauteur des lettres : «6,5» (Kalinka).

Kalinka, Thrakien, col. 156-157 (fac-similé). Texte d'après son fac-cimilé.

1 ---[ἐκ β]άθρων ἀνήγειρεν

Lettres en majuscules avec accentuation ; esprit doux sur le ἀνήγειρεν : ⊣.

Ligature : νηγε.

– ...ἐκ τῶν β]άθρων (Kalinka). L'ajout de l'article défini τῶν n'est pas du tout en usage dans cette formule et dans notre époque, cf. Asdracha, Inscriptions I, nos 32, 1 ; 34, 5 ; Philippidis-Braat, Péloponnèse, nos 54, 64, 67, 78, 87 et autres.

.... *il a érigé depuis les fondations.*

La corniche aurait appartenu apparemment aux éléments architecturaux plutôt d'une église construite à Panion vers la fin de l'époque byzantine tardive. Le verbe actif ἀνεγείρω suggère que le nom du constructeur devait figurer sur l'inscription.

La date. La ressemblance paléographique avec certaines inscriptions datées de l'Ainos

(Asdracha, Inscriptions I, notamment nos 32 et 34 - 1420/21 et 1422/23 respectivement), malgré la faiblesse de l'argument, nous inciterait à situer cette inscription dans les deux derniers siècles byzantins.

Pourtant, en tenant compte de la situation politique en Thrace pendant ce temps-là, après la prise de Kallipolis (1354) et d'Andrinople (1369) et l'arrivée de plus en plus massive des Turcs, tant Seldjoucides qu'Ottomans dans la région (voir Asdracha, Les Rhodopes, pp. 248-260 ; *eadem*, Inscriptions I, n° 47), nous pensons que cette hypothèse est plutôt indéfendable. Nous proposons donc une datation antérieure à cette grande σύγχυσις τῶν καιρῶν, que ne contredit pas de toute façon l'image paléographique de l'inscription.

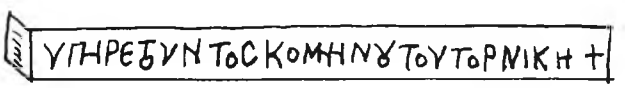
ANDRINOPLE

Pour cette ville, voir Asdracha, Inscriptions I, p. 227.

110. Restauration d'une tour pendant le service de Comnène Tornikès (après 1271-avant 1285)

Plaque encastrée dans la maçonnerie d'une tour des murailles de la ville, que Covel avait vue lors de son séjour à Andrinople, en automne 1675. Selon le voyageur Anglais, le début manquant de l'inscription devait se trouver «sur l'autre côté de la tour». Celle-ci s'élevait, toujours selon Covel, non loin de la tour où était encastrée l'inscription de Michel VIII Paléologue (voir Asdracha, Inscriptions I, pp. 227-229, n° 4).

Covel, Voyages, éd. Grélois, app. épigr., n° 14 (fac-similé). Texte d'après le fac-similé de Covel.



1. [+ Ἀνεκαινίσθη ὁ πύργος οὗτος]
2. ὑπηρετοῦντος Κομνηνοῦ τοῦ Τορνίκη +

Ligatures : πη, μνη, ϒ qui est écrit aussi ου (l. 2).

Lettres superposées : τ/ου. A relever la disjonction de la diphtongue ου à côté de του sur la même ligne (2).

[A été restaurée cette tour] lors du service de Comnène Tornikès.

L. 1 : [Ἀνεκαινίσθη ὁ πύργος οὗτος]. A l'instar d'autres inscriptions concernant la restauration ou la reconstruction des tours ou d'autres œuvres militaires, notamment dans ce recueil, le début de l'inscription pourrait être celui que je restitue ici (voir Asdracha, Inscriptions II, nos 49, 50, 65, 67, 75, 81, 83-84, 90 ; cf. *ibid.*, n° 89).

L. 2 : ὑπηρετοῦντος Κομνηνοῦ τοῦ Τορνίκη. Comnène Tornikès, dont l'inscription ne donne pas le prénom et que l'on ne connaît pas par ailleurs, appartenait sans doute à la branche des Tornikai (ou Tornikioi) apparentée aux Comnène, que l'on rencontre surtout à partir du XIIIe siècle (mariage de Constantin Tornikès, logothète du dromos en 1203, avec une Comnène, probablement après 1185, voir Darrouzès, Tornikès, pp. 34, 37-38 ; Každan, Armjane, p. 55 ; Guilland, Les logothètes, pp. 65-66 ; Schmalzbauer, Die Tornikioi, pp. 117-119, n° 1).

Le participe présent ὑπηρετῶν (gén. ὑπηρετοῦντος), désignant que Comnène Tornikès était en service à Andrinople, est sans doute le pendant des termes πράττων, ἐνεργῶν, πρακτορεύων, qui à côté des δασμολόγος, φορολόγος, ἀπογραφεύς, étaient très souvent employés,

même seuls, pour désigner le duc du thème pendant la seconde période de l'organisation thématique inaugurée par Jean II Comnène (voir Ahrweiler, Smyrne, pp. 125-127, 138 ; *eadem*, Crète, p. 227 et note 4 ; Maksimović, Provincijska uprava, pp. 65-67 ; Tsougarakis, Leontios, p. 199, § 73, 2).

En particulier pour Andrinople, le thème homonyme comprenait la région d'Orestias, à savoir la périphérie de la ville, et s'étendait, au moins avant 1285 (voir plus bas) jusqu'à la mer Noire, avec Andrinople comme capitale. Provenant de la division de l'ancien thème d'Andrinople-et-Didymoteichon, le thème d'Andrinople fut créé après la reconquête du territoire mentionné sur les Bulgares, commencée sous les Laskarides de Nicée et conclue sous Michel VIII Paléologue, vers 1263 (voir Asdracha, Les Rhodopes, pp. 243-245 ; *eadem*, Les Rhodopes au XIIIe siècle, p. 277).

Par conséquent, nous pouvons dire que le Comnène Tornikès de notre inscription fut duc d'Andrinople à un moment donné, après 1271, enrichissant ainsi d'un nom supplémentaire la liste insuffisante des ducs du thème pour cette époque. En effet, nous ne connaissons qu'Andronic Tarchaneiôtès, qui fut chargé du gouvernement d'Orestias et des parties intérieures de l'Hæmus, résidant lui-même à Andrinople, entre 1263 et 1271 (voir Asdracha, Les Rhodopes au XIIIe siècle, p. 284).

Le *terminus ante quem* du mandat de Comnène Tornikès serait 1285 environ, où se situe la création du thème autonome de Mésembria qui engloba les villes d'Anchialos, Sôzopolis, Agathopolis et autres de la mer Noire, en les détachant alors du thème d'Andrinople (voir Asdracha, *ibid.*, pp. 277-278). Le mandat de Comnène Tornikès à Andrinople, donc la restauration de cette tour et, peut-être, d'autres parties de la muraille, aurait coïncidé en ce moment-là avec le temps des grandes expéditions lancées contre les Bulgares par l'empereur Michel VIII et notamment par son brillant stratège Michel Doukas Glabas Tarchaneiôtès, durant lesquelles Andrinople fut utilisée comme base de l'offensive des armées byzantines. Il est tout à fait significatif que Michel VIII fit de la ville le lieu de sa résidence, en 1277, et nous avons mentionné déjà l'épigramme en son honneur (1263 ?), encastrée sur une autre tour de la muraille et vue par Covel en 1675 (Asdracha, Inscriptions I, n° 4 ; cf. *eadem*, Les Rhodopes, p. 246).

Notons la présence dans la région avoisinant Andrinople d'un autre Comnène Tornikès, Constantin de son prénom. Placé à la tête du thème de Serrès-et-Strymôn avec Alexios Stratègopoulos, les deux, en 1255, menèrent une malheureuse campagne contre la forteresse de Tzépaina dans les Rhodopes occidentaux, qui restait aux mains des Bulgares. Tenu en disgrâce par l'empereur Théodore II Laskaris qui était mal disposé envers la famille des Tornikioi, il obtint les faveurs de Michel VIII Paléologue sous lequel il fit une brillante carrière (voir Schmalzbauer, Die Tornikioi, pp. 117-119, n° 1 ; Asdracha, Les Rhodopes au XIIIe siècle, pp. 285-286).

Un autre Tornikès, de son plein nom Andronic Comnène Doukas Paléologue Tornikès, chef militaire qui eut quelques activités dans les îles de la mer Egée du Nord, fit installer à Lemnos, Thasos et Lesbos deux mille Coumans sur ordre d'Andronic II, en 1327 (Cantacuzène, I, p. 259, 5-10 ; cf. Asdracha, Les Rhodopes au XIVe siècle, p. 204 ; Schmalzbauer, *ibid.*, pp. 126-127, n° 12 ; PLP, n° 29122).

NOTE

Imbros (Asdracha, Inscriptions I, n° 44, pp. 279-281) : Georges Dromokatès Paléologue (6959 = 1450/1451) (Pl. 63 b).

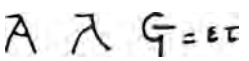
Par une chance inattendue, une photographie de cette inscription a été mise à notre disposition récemment, ce qui nous a permis de corriger la date du service du dernier gouverneur byzantin de l'île, Georges Dromokatès Paléologue. La photographie de l'inscription a été prise par Madame Eugénie Chalkia (Musée byzantin d'Athènes), à qui nous devons déjà la photographie de l'inscription de Jean Laskaris Rontakènos, n° 46 du recueil mentionné. Eugénie

Chalkia découvrit l'inscription de Dromokatès Paléologue parmi d'autres pierres, dans la cour de l'ancienne église métropolitaine de Sainte-Marina, à Kastro, en été 1995. Sur cette église qui a abrité jadis plusieurs inscriptions et qui est actuellement transformée en étable pour les colons Turcs d'Anatolie, voir Asdracha, *ibid.*, p. 273 et pl. 116 a. Selon les dernières estimations, 200 églises et monastères de l'île ont été détruits de 1960 à 1990.

Nous connaissions jusqu'à maintenant cette inscription uniquement par l'édition, en caractères épigraphiques, du métropolite Nicéphore et par celle de C. Fredrich qui avaient vu la pierre après Bartholomée Koutloumousianos ; Sp. Lambros crut devoir corriger la date sur la base de la correspondance de l'année à l'indiction.

Nous restituons donc le texte de cette inscription d'après la récente photographie qu'Eugénie Chalkia a eu l'amabilité de nous communiquer.

+ Γεώργιος Δρομο-
κάτης ὁ Παλαι-
3 ολόγος ἔτ(ους) ,ϛϡνθ′ (ἰ) ν(δικτιῶνος) ι[δ′]



Lettres en majuscules avec accentuation.
Tildes comme signe d'abréviation sur ε̄τ̄ (ους) et au dessus de la date visible (l. 3) : ,ϛ̄ϡ̄N̄Θ̄N̄.
Ligature : ετ (l. 3).

Georges Dromokatès Paléologue, en l'année 6959 (=1450/1451), *indiction 14.*

D'après la nouvelle datation, le mandat de Dromokatès Paléologue comme gouverneur de l'île au nom de l'empereur byzantin doit avancer de 4 ans, de 1446/47 à 1450/51. Ceci nous donne le *terminus ante quem* de ce service, le *terminus post quem* se situant après le mois de septembre 1444, moment où figure encore son prédécesseur Manuel Asanès Laskaris (voir nº 39 du recueil mentionné). Nous rapprochons ainsi un peu plus de la date fatidique de la chute de Constantinople, et en même temps nous fixons avec plus de précision le moment de la cession de l'île à Palamède Gattilusi par l'empereur Constantin XI.

Or, puisque cet événement doit se situer, selon la nouvelle datation, après 1450/1451 et que nous savons par une autre inscription datée (voir *ibid.*, nº 46) que Jean Laskaris Rontakènos fut le représentant de Palamède dans l'île en 1452/1453, la date de la substitution de l'administration génoise à celle de Byzance ne peut être que l'année 1451/1452.

La date de l'inscription. L'indiction présumée 14 est celle qui correspond à l'année 1450/1451, bien que l'accord entre indiction et année ne soit pas obligatoire, voir Asdracha, Inscriptions II, nº 91.

Sur tous les autres points, le commentaire de l'inscription nº 44 reste valable.

Imbros (Asdracha, Inscriptions I, nº 45, p. 281) : fragment d'inscription non datée se référant à Georges Dromokatès Paléologue et dont la date présumée doit être corrigée selon ce qui a été dit ci-dessus, en 1450/1451 (?).

(A suivre)

RÉPARTITION CHRONOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DES INSCRIPTIONS

Localités	Siècles					Total	Dates
	IXe	XIe	XIIe	XIIIe	XIVe		
Andrinople				110		1	110 : après 1271-av. 1285
Audèmion			108–			1	
Hebdomon		102	107			2	102 : 1025, après le 15 déc.
Mèdeia	104–*	103				2	104 : IXe-XIe s. 103: 1092/1093
Panion			109–			1	
Tzangadés (act. Karagaç)			106			1	106 : 1155
Zephyrion			105			1	105 : 1150
Total	1	2	5	1	0	9	

Note : Siècles: Les chiffres renvoient aux numéros d'ordre des inscriptions.
– : et au siècle suivant.
– *: et aux siècles suivants.

REVUES ET OUVRAGES CITÉS EN ABRÉGÉ

Pour les auteurs byzantins, l'édition est spécifiée, sauf quand ils sont cités d'après l'édition de Bonn.

AASS	Acta Sanctorum.
Acheimastou-Potamianou, Ἡ μονὴ τῶν Φιλανθρωπηνῶν	Myrtali Acheimastou-Potamianou, Ἡ μονὴ τῶν Φιλανθρωπηνῶν καὶ ἡ πρώτη φάση τῆς μεταβυζαντινῆς ζωγραφικῆς, Athènes 1995.
Actes d'Iviron	Archives de l'Athos XIV, XVI, XVIII, XIX. Actes d'Iviron, I-IV, éd. Denis Papachryssanthou, N. Oikonomidès, J. Lefort, Vassiliki Kravari, Hélène Métrévéli, Paris 1985-1995.
Ahrweiler, Crète	Hélène Ahrweiler, L'administration militaire de la Crète byzantine, Byz 31 (1961), pp. 217-228 (repris in Variorum Reprints, Londres 1971, n° XI).
Ahrweiler, Smyrne	Hélène Ahrweiler, L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317), particulièrement au XIIIe siècle, extrait de TM 1 (1965), pp. 1-204.
AJA	American Journal of Archaeology.
An. Boll.	Analecta Bollandiana.
Asdracha, Inscriptions I et II	Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros. Présentation et commentaire historique, I (XIIe-XVe siècles), ΑΔ 43 (1988), Μελέτες, 1995, pp. 219-291, pl. 101-118 ; II (VIIIe-XIe siècles), ΑΔ 44-46 (1989-1991), Μελέτες, 1996, pp. 239-334, pl. 97-108.
Asdracha, Les Rhodopes	Catherine Asdracha, La région des Rhodopes aux XIIIe et XIVe siècles. Etude de géographie historique, Texte und Forschungen de B-NJ, n° 49, Athènes 1976.
Asdracha, Les Rhodopes au XIIIe siècle	Catherine Asdracha, Les Rhodopes dans la deuxième moitié du XIIIe siècle : prosopographie, REB 31 (1973), pp. 275-297.
Asdracha, Les Rhodopes au XIVe siècle	Catherine Asdracha, Les Rhodopes au XIVe siècle : histoire administrative et prosopographie, REB 34 (1976), pp. 175-209.

Asdracha, La Thrace orientale	Catherine Asdracha, La Thrace orientale et la mer Noire. Géographie ecclésiastique et prosopographie (VIIIe-XIIe siècles), Byzantina-Sorbonensia 7, Paris 1988, pp. 221-309.
Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace	Catherine Asdracha - Ch. Bakirtzis, Inscriptions byzantines de Thrace (VIIIe-XVe siècles). Edition et commentaire historique, ΑΔ 35 (1980), Μελέτες, 1986, pp. 241-282, pl. 58-78.
Athènagoras, Συμβολαί	†Παραμυθίας καί Φιλιατῶν Athènagoras, Συμβολαί εἰς τήν ἱστορίαν τοῦ βυζαντινοῦ οἴκου τῶν Φιλανθρωπηνῶν, ΔΙΕΕ 1/4 (Νέα Σειρά, 1929), pp. 61-74.
Atzémoglou, Τ' ἁγιάσματα τῆς Πόλης	N. Atzémoglou, Τ' ἁγιάσματα τῆς Πόλης, Athènes 1990.
Banduri, Antiquitates	Ans. Banduri, Imperium Orientale sive Antiquitates Constantinopolitanae, I-II, Paris 1711.
BCH	Bulletin de Correspondance Hellénique.
Bees, Περί τοῦ ἱστορημένου χρησμολογίου	N.A. Bees (Βέης), Περί τοῦ ἱστορημένου χρησμολογίου τῆς κρατικῆς βιβλιοθήκης τοῦ Βερολίνου (Cod. Gr. 62=297) καί τοῦ θρύλου τοῦ μαρμαρωμένου βασιλιᾶ, Athènes 1938, numérotation propre (= B-NJ 13/2-4 (1937), pp. 203-244 λς').
Bees, Peloponnes	N.A. Bees, Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas, Inschriften von Peloponnes, I, Athènes 1941 (éd. anastatique, Ares Publishers, Chicago 1978).
B-NJ	Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher.
Bourdara, Καθοσίωσις	Kalliopi A. Bourdara, Καθοσίωσις καί τυραννίς κατά τούς μέσους βυζαντινούς χρόνους, I-II (867-1081), Athènes - Komotini 1981-1984.
Buckler, Deux inscriptions	W.A. Buckler, Deux inscriptions de Constantinople, Byz 3 (1926), pp. 305-309.
Byz	Byzantion.
BZ	Byzantinische Zeitschrift.
CA	Cahiers Archéologiques.
Covel's Diary	Early Voyages and Travels in the Levant, II, Extracts from the Diaries of Dr. J. Covel (1670-1679), published by Th. Bent, Londres 1893.
Covel, Voyages	John Covel, Voyages en Turquie (1675-1677). Texte établi, annoté et traduit par J.-P. Grélois, Réalités Byzantines, n° 6, Paris, sous presse (les fac-similés signalés figurent dans le texte principal).
Dagron, Une capitale	G. Dagron, Naissance d'une capitale, Paris 1974.
Dagron, Constantinople	G. Dagron, Constantinople imaginaire. Etudes sur le recueil des «Patria», Paris 1984.
Darrouzès, Tornikès	J. Darrouzès, Georges et Dèmètrios Tornikès, Lettres et discours, Paris 1970.
Delehaye, Saints de Thrace	H. Delehaye, Les saints de Thrace et de Mésie, An. Boll. 31 (1912), pp. 161-300.
Demangel, Topographie de l'Hebdomon	R. Demangel, Contribution à la topographie de l'Hebdomon, Paris 1945.
ΔΙΕΕ	Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καί Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας.
DOP	Dumbarton Oaks Papers.
Dumont - Homolle, Mélanges	A. Dumont, Mélanges d'Archéologie et d'Epigraphie, réunis par Th. Homolle, Paris 1892.
Ebersolt, Mission archéologique	J. Ebersolt, Mission archéologique de Constantinople, Paris 1921.
ΕΕΒΣ	Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν.
EO	Echos d'Orient.
ΕΦΣΚ	Ἑλληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως.
Eyice - Thierry, Le monastère de Midye	S. Eyice et Nicole Thierry, Le monastère et la source sainte de Midye en Thrace turque, CA 20 (1970), pp. 47-76.
Feissel, Ténos	D. Feissel, Inscriptions byzantines de Ténos, BCH 104 (1980), pp. 477-518.
Gautier, Le Synode des Blachernes	P. Gautier, Le Synode des Blachernes (fin 1094). Etude prosopographique, REB 29 (1971), pp. 213-284.

Gedeôn, Ἁγιάσματα θρακικά	M.J. Gedeôn, Κωνσταντινοπόλεως ἁγιάσματα θρακικά, Θρακικά 9 (1938), pp. 101-121.
Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον	M.J. Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον, Constantinople 1899 (extrait des vol. 24 et 26 de ΕΦΣΚ).
Gedeôn, Ἑορτολόγιον Κωνσταντινουπολίτου	M.J. Gedeôn, Ἑορτολόγιον Κωνσταντινουπολίτου προσκυνητοῦ, Ἐκκλησιαστική Ἀλήθεια (annexe, 1904), fasc. 1, pp. 1-224 ; fasc. 2, pp. 225-384.
Gedeôn, Θρακῶα κέντρα	M.J. Gedeôn, Παλαιᾶς Εὐωρίας θρακῶα κέντρα, Θρακικά 7 (1936), pp. 5-34.
Giannios, Ἐπαρχία Δέρκων	A.G. Giannios, Ἀπό τήν Ἀνατολικήν Θράκην, ἡ ἐπαρχία Δέρκων, Θρακικά 12 (1939), pp. 161-209 ; *ibid.*, 13 (1940), pp. 108-156.
Glück, Das Hebdomon	H. Glück, Das Hebdomon und seine Reste in Makriköi, Vienne 1920.
Guilland, Les logothètes	R. Guilland, Les logothètes. Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin, Paris 1971.
Hadzidakis, Σύντομος ἱστορία	G.N. Hadzidakis, Σύντομος ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, Athènes 1915.
Janin, Constantinople	R. Janin, Constantinople byzantine, Paris 1964.
Janin, Eglises et monastères	R. Janin, Les églises et les monastères des grands centres byzantins, Paris 1975.
Janin, Le siège de Constantinople	R. Janin, La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin. Pr. partie : Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique, Paris 1969.
JÖAI	Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien.
JÖB	Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik.
Kalinka, Thrakien	E. Kalinka, Altes und Neues aus Thrakien, JÖAI 23 (1926), Beiblatt, col. 117-208.
Kasinis, Ἡ ἑλληνική λογοτεχνική παράδοση	C.G. Kasinis, Ἡ ἑλληνική λογοτεχνική παράδοση στή «Φλογέρα τοῦ βασιλιᾶ». Συμβολή στήν ἔρευνα τῶν πηγῶν, Athènes 1980.
Każdan, Armjane	A.P. Każdan, Armjane v sostave gospodstvujuščego klassa Vizantijskoj Imperii v XI-XII vv., Erevan 1975.
Konstantinidis, Ἑλληνική κοινότης	G. Konstantinidis, Ἡ ἐν Ἀδριανουπόλει ἑλληνική κοινότης, Θρακικά 18 (1943), pp. 50-84.
Konstantopoulos, Μολυβδόβουλλα	C.M. Konstantopoulos, Βυζαντιακά μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις Ἐθνικοῦ Νομισματικοῦ Μουσείου, Athènes 1917.
Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος	Ph. Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος καί πολιτισμός, Athènes I (1948) - VI (1955).
Kourilas, Μάρτυρες Ἡρακλείας	† Κορυτσᾶς Eu. Kourilas, Ἅγιοι μάρτυρες τῆς ἐπαρχίας Ἡρακλείας καί μερικῶς τῆς ὅλης Θράκης, Θρακικά 26 (1957), pp. 63-213.
Krumbacher, Literatur	K. Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches (527-1453), Munich 1897.
Laurent, Corpus II	V. Laurent, Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin. II, L'administration centrale, Paris 1981.
Laurent, Légendes	V. Laurent, Légendes sigillographiques et familles byzantines, EO 31 (1932), pp. 177-187.
Le Bas, Inscriptions	Ph. Le Bas, Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure, II, Deuxième partie, Section VII : Macédoine et Thrace.
Magdalino, Byzantine Churches	P. Magdalino, Byzantine Churches of Selymbria, DOP 32 (1978), pp. 309-318.
Makridy - Ebersolt, Monuments funéraires	Th. Makridy et J. Ebersolt, Monuments funéraires de Constantinople, Paris 1923 (extrait de BCH 46 (1922), pp. 356-393).
Makridis, Τό βυζαντινόν Ἑβδομον I et II	Th. Makridis, Τό βυζαντινόν Ἑβδομον καί αἱ παρ' αὐτῷ μοναί ἁγίου Παντελεήμονος καί Μάμαντος, I : Θρακικά 10 (1938), pp. 137-198 ; II : Θρακικά 12 (1939), pp. 35-80.
Maksimović, Provincijska uprava	Lj. Maksimović, Vizantijska provincijska uprava u doba Paleologa, Belgrade 1972.
Mango, The Byzantine Inscriptions	C. Mango, The Byzantine Inscriptions of Constantinople : A Bibliographical Survey, AJA 55 (1951), pp. 52-66.

Mango, Notes on Byzantine Monuments	C. Mango, Notes on Byzantine Monuments, in Studies on Constantinople, Variorum Reprints, Hampshire, GB - Vermont, USA 1993, n° XVI, III, pp. 372-375.
Mango, Sépultures	C. Mango, Sépultures et épitaphes aristocratiques à Byzance, in Epigrafia medievale greca e latina, Ideologia e funzione, Spoleto 1995, pp. 99-117.
Mercati, Note I et II	S. Mercati, Note d'epigrafia bizantina, I : Bessarione 25 (1921), pp. 136-162 ; II : Bessarione 26 (1922), pp. 220-222 (= Collectanea Byzantina, II, Bari 1970, pp. 226-231 et 232-234).
Moravcsik, Byzantinoturcica	Gy. Moravcsik, Byzantinoturcica, I-II, Berlin 1958.
NE	Νέος Ἑλληνομνήμων.
Oikonomides, Abbreviations	Al.N. Oikonomides, ed., Greek Abbreviations. Abbreviations in Greek Inscriptions, Papyri, Manuscripts and Early Printed Books, Ares Publishers, Chicago 1974.
Omont, Inventaire	H. Omont, Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale, I-IV, Paris 1898.
Or. Chr. Anal.	Orientalia Christiana Analecta.
Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος	A.K. Orlandos - Léandros Vranoussis, Τά χαράγματα τοῦ Παρθενῶνος, Athènes 1973.
Papachryssanthou, Ὁ Ἀθωνικός μοναχισμός	Denise Papachryssanthou, Ὁ Ἀθωνικός μοναχισμός, ἀρχές καί ὀργάνωση, Athènes 1992.
Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες	A. Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες καί ἐπιγραφαί τῆς Θράκης καί Μακεδονίας συλλεγεῖσαι κατά τό ἔτος 1885, ΕΦΣΚ 17 (annexe, 1886), 1887, pp. 65-116.
Paspatis, Τά θρακικά προάστεια	A.G. Paspatis, Τά θρακικά προάστεια τοῦ Βυζαντίου, ΕΦΣΚ 12 (1877-1878), 1879, pp. 33-42.
Pazaras, Ἀνάγλυφες σαρκοφάγοι	Th. Pazaras, Ἀνάγλυφες σαρκοφάγοι καί ἐπιτάφιες πλάκες τῆς μέσης καί ὕστερης βυζαντινῆς περιόδου στήν Ἑλλάδα, Thessalonique 1984.
PG	Patrologia Graeca.
Philippidis-Braat, Péloponnèse	Anne Philippidis-Braat, Inscriptions du Péloponnèse, in Inventaires en vue d'un recueil des inscriptions historiques de Byzance, III. D. Feissel et Anne Philippidis-Braat, Inscriptions du Péloponnèse, TM 9 (1985), pp. 299-357 et 375-382.
PLP	Prosopographisches Lexikon der Palaiologen Zeit.
Polemis, The Doukai	D.I. Polemis, The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography, Londres 1968.
Politis, Μελέται	N.G. Politis, Μελέται περί τοῦ βίου καί τῆς γλώσσης τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παραδόσεις, Μέρος Β', Athènes 1904.
REB	Revue des Etudes Byzantines.
Rozen, Imperator Vasilij	V.R. Rozen, Imperator Vasilij Bolgarobojca. Izvlečenija iz letopisi Ah'i Antiohijskago, Sanktpeterburg 1883 (éd. anastatique, Variorum Reprints, Londres 1972).
Sathas, MB	C.N. Sathas, Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, I-VII, Venise - Paris, 1872-1894 (éd. anastatique, Athènes 1972).
Schlumberger, L'épopée byzantine	G. Schlumberger, L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle, I-III, Paris 1896-1905.
Schmalzbauer, Die Tornikioi	Gudrun Schmalzbauer, Die Tornikioi in der Palaiologenzeit, JÖB 18 (1969), pp. 115-135.
Stamouli-Saranti, Ἀπό τά ἁγιάσματα τῆς Θράκης	Elpiniki Stamouli-Saranti, Ἀπό τά ἁγιάσματα τῆς Θράκης, Θρακικά 18 (1943), pp. 219-290.
Syn. CP	Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae, éd. H. Delehaye (AASS,Novembris Propylaeum, Bruxelles 1902).
TM	Travaux et Mémoires.
Tonnet, Histoire	H. Tonnet, Histoire du grec moderne, Paris 1993.

Tsougarakis, Leontios	D. Tsougarakis, ed., The Life of Leontios Patriarch of Jerusalem. Text, Translation and Commentary, Leiden - NY - Köln 1993.
Van Millingen, Ἡ ἀληθής θέσις τοῦ Ἑβδόμου	A. van Millingen, Ἡ ἀληθής θέσις τοῦ Ἑβδόμου, ΕΦΣΚ 20-22 (annexe, 1892), pp. 33-37.
Van Millingen, Byzantine Constantinople	A. van Millingen, Byzantine Constantinople, The Walls of the City and the Adjoining Historical Sites, Londres 1899.
Westerink, Michael Psellus	L.G. Westerink, ed., Michael Psellus Poemata, Leipzig 1992.
Zakythinos, Ἱστορία	D.A. Zakythinos, Ἱστορία τοῦ βυζαντινοῦ κράτους, I (395-1081), Athènes 1953.
ZRVI	Zbornik Radova Vizantološkog Instituta.

ADDENDA ET CORRIGENDA

Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (XIIe-XVe siècles), ΑΔ 43 (1988), Μελέτες, Athènes 1995 :

Revues et ouvrages cités en abrégé : p. 290 : B.A. Mystakidis, Γεωγραφικά Ἄτακτα, Extrait d'Ἐκκλησιαστική Ἀλήθεια 40 et 41 (1920-1921), avec numérotation propre, pp. 1-31.

Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale (VIIIe-XIe siècles). Présentation et commentaire historique, ΑΔ 44-46 (1989-1991), Μελέτες, Athènes 1996 :

Inscription n° 51, p. 249 : Un fac-similé de l'inscription figure aussi in Θρακικά 24 (1955), p. 74 ; à ajouter au commentaire le parallèle d'une épitaphe chrétienne de Cappadoce, voir H. Grégoire, Notes épigraphiques IV, Revue de l'Instruction Publique en Belgique 51 (1908), p. 282 : Τάφος με κρύπτει, Παῦλαν κεκαλημένην.

Inscription n° 78, p. 287 : à ajouter la présence d'une formule analogue dans une autre épitaphe de Cappadoce, confortant la valeur diachronique de telles expressions, voir Grégoire, *ibid.*, p. 282 : Μηδεὶς τυφούσθω τοῦ ὡραιοτάτου πλούτου, / πολλοὺς γὰρ ὀλώλεκε ἡ φιλαργυρία.

Inscription n° 82, p. 297 : par inadvertance, ont été omises les précédentes éditions qui ne comportent pourtant ni restitution ni commentaire : S. Eyice, in Edirne-Fethinin altıyüzüncü yıldönümü, Ancyre 1964 (réimpression 1993), p. 76 ; Z. Taşlıklıoğlu, Trakya'da Epigrafya araştırmaları, II, Istanbul 1971, p. 43, n° 14, fig. 34 (photographie).

Inscription n° 86, p. 304 : à ajouter à propos de saint Kèrykos, les références comprises in C. Astruc, Un acte patriarcal inédit de l'époque des Paléologues, Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves, XII (1952), Mélanges Henri Grégoire, IV, Bruxelles 1953, pp. 29-35.

Inscription n° 92, p. 313 : troisième ligne d'en bas : au lieu de p. 289, lege p. 389.

Inscription n° 101, p. 324 : à ajouter à la bibliographie de Dérkoi, le long article de M. Gedeôn. Δέρκος. Ἐκκλησιαστική παροικία· σύστασις καί τύχαι αὐτῆς, κῶμαι, ναοί, μοναί, ἀρχιεπίσκοποι καί μητροπολῖται, in C. Vakalopoulos, Ἀνατολικόν Ἡμερολόγιον τοῦ 1896, Constantinople 1895, pp. 103-134.

Revues et ouvrages cités en abrégé : p. 326 : Angelov, Linii. Au lieu de IBAD 22-24 (1948), lege IBID 22-24 (1948) ; p. 329 : à ajouter : IBID = Izvestija na Bălgarskoto Istoričesko Družestvo.

Mèdeia. Eglise rupestre de Saint-Nicolas: graffito d'invocation de Théodore Philanthrôpènos Sagopoulos, 1092/1093 (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 69. 92).

C. ASDRACHA

Mèdeia. Eglise rupestre de Saint-Nicolas: a) Graffito d'invocation, IXe-XIe s. (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 69. 57), b) un autre graffito (The Byz. Phot. Coll. n° 69. 55).

C. ASDRACHA

a) Mèdeia. Eglise rupestre de Saint-Nicolas: Autre graffito mentionnant un prêtre slave du nom de Dobril (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 69. 47), b) Imbros, forteresse de Kastro. Inscription de Georges Dromokatès Paléologue, 1450/1451 (avec la courtoisie d'Eugénie Chalkia, Musée Byzantin d'Athènes).

C. ASDRACHA

C. ASDRACHA

IV

INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES ET PROTOBYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE ET DE L'ILE D'IMBROS IIIe-VIIe SIÈCLES

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΟΝ ΔΕΛΤΙΟΝ, ΤΟΜΟΣ 49-50 (1994-1995): ΜΕΛΕΤΕΣ
ΑΘΗΝΑ 1998

INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES ET PROTOBYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE ET DE L'ILE D'IMBROS (IIIe-VIIe SIÈCLES)

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE*

A l'encontre des deux autres parties de ce recueil et de leur Supplément, où le classement des inscriptions suit l'ordre chronologique, nous avons cru plus propice au caractère de la présente partie de l'ordonner géographiquement, de l'Ouest en Est et du Nord au Sud. La raison principale en est que les inscriptions suffisamment datées sont très peu nombreuses, contrairement à celles qu'offrent les époques mésobyzantine et tardive, déjà traitées. En outre, les inscriptions que nous examinons ici sont en nombre presque double de celles déjà présentées dans les parties précédentes, prises ensemble (ΑΔ 43 (1988) : Μελέτες, Athènes 1995, pp. 219-291, pl. 101-118 ; *ibid.* 44-46 (1989-1991) : Μελέτες, Athènes 1996, pp. 239-334, pl. 97-108 ; *ibid.* 47-48 (1992-1993) : Μελέτες, Athènes 1997, pp. 309-333, pl. 61-63).

Le classement de cette partie selon l'ordre géographique, tout en respectant la chronologie approximative à l'intérieur de chaque unité, fait ressortir nettement la contribution épigraphique de chaque site, au moins quand le hasard nous a conservé les inscriptions. L'absence de datation dans certains cas signifie que l'inscription examinée peut se situer *grosso modo* à n'importe quel moment dans les limites chronologiques indiquées par le titre général, ou même les dépasser en amont ou en aval. Je dépasserai ainsi de peu dans les deux sens les coupures chronologiques que proposait Louis Robert (in Hellenica IV (1948), p. 109) pour les institutions et la civilisation de la fin de l'Antiquité et du Bas-Empire, dont il soulignait à juste titre l'unité et l'originalité.

Notons que la grande majorité des inscriptions recensées relève de l'épigraphie funéraire et concerne de prime abord trois villes, la métropole d'Héraclée et Panion, son premier évêché dans les notices primitives, ainsi que son évêché de Sèlyvria. A cette époque et jusqu'avant la création du thème de Thrace, à la fin du VIIe siècle, l'aire considérée comprenait, parmi les provinces du diocèse de Θρᾳκική, toute la province d'Europe avec ses villes, une partie de la province d'Hémimont avec la ville d'Andrinople et une partie de Rhodopes avec la ville d'Ainos.

Nous faisons précéder dans chaque unité les inscriptions datables avec une précision relative, que suivent celles, majoritaires, datées seulement par le mois et l'indiction, comme c'est la règle à l'époque concernée.

Enfin, les notices historiques de cette partie se limitent à celles qui concernent les sites mentionnés ici pour la première fois. Pour tous les autres bourgs ou villes, il convient de se référer aux parties précédentes. Soulignons que nous insistons particulièrement aux sites moins connus que les villes importantes, suffisamment citées dans les sources et disposant d'une riche bibliographie.

* Suite de la publication in ΑΔ 47-48 (1992-1993), Μελέτες, pp. 309-333.

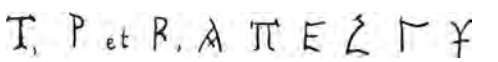
ANDRINOPLE

111. «Mensa» funéraire (IVe s. ?) (Pl. 75 a)

Dalle funéraire en marbre, portant une inscription avec le mot Τράπεζα en dessous du milieu de la surface, mutilée du côté bas droit. Au côté gauche, elle portait une cavité ronde ou demi-ronde, rallongée, semble-t-il, ultérieurement, des suites d'un réemploi. Elle servit probablement à l'origine de couvercle d'un sarcophage. Transportée au musée d'Andrinople depuis un des villages environnants, elle a été vue par Taşlıklıoğlu avant 1971 (n° d'inv. 1794). Longueur : «78» ; largeur : «38» ; épaisseur : «7» ; hauteur des lettres : «5» (d'après Taşlıklıoğlu). Photographie de C. Mango, The Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, no 71.608 (au dos de la photographie, n° d'inv. du musée 1801, différent de celui de Taşlıklıoğlu).

Taşlıklıoğlu, Trakya, II, p. 34, n° 3, fig. 21 (estampage et photographie dépourvue de numéro de figure).

Τράπεζα Ῥαέγου



Surface très accidentée, écriture anguleuse et fruste.

Notons le ϒ avec la petite barre horizontale au milieu. Le Ῥ se présente sous deux formes : la première, dans le mot Τράπεζα, a la boucle dépassant la haste un peu vers le haut, tandis que la seconde, dans le nom Ῥαέγου, est proche du *R* latin. Les deux formes se rencontrent encore à l'époque suivante, aux VIIIe-Xe siècles (cf. Moutsopoulos, Morphologie, p. 76, pl. 2) ; Asdracha, Inscriptions II, n^{os} 54, 56, 58-60).

— Τράπεζα Βλέγου (Taşlıklıoğlu).

Table de Raegas (-gos).

La pierre est l'un de très rares spécimens d'une certaine catégorie de monuments funéraires de l'aire helladique et, peut-être, l'unique exemple portant le mot Τράπεζα connu dans cette aire, tout au moins jusqu'à présent. Aux confins des mondes païen et chrétien, ces monuments ont perpétué la coutume ancienne des «agapes» funèbres, i.e. des repas rituels sur des triclinia bâtis autour de la tombe ou sur la dalle funéraire elle-même qui, de ce fait, s'appelait τράπεζα (*mensa* en latin).

La grande majorité des «tables» toutefois appartient à la catégorie spéciale des *mensae martyrum* ou *memoriae sanctorum,* vouées au culte des martyrs, qui se rencontre principalement dans l'Occident chrétien. Les exemples protobyzantins sont en comparaison peu nombreux et proviennent surtout de la Grèce propre, des îles de la mer Egée, de Chypre et de l'Asie Mineure. Voir en général, Duval, *Loca Sanctorum,* pp. 464-468 ; 525-542 ; Chalkia, «Τράπεζες μαρτύρων», pp. 101-106, avec une bibliographie complète ; je remercie le dernier auteur qui m'a signalé l'importance de cette inscription de Thrace. Cf. Mentzos, Ἡ κοιμητηριακή βασιλική τοῦ Δίου, p. 239 ; p. 243, fig. 1 : découverte récente d'une table d'offrandes près de la dalle funéraire de la sainte Magna, dans la basilique cémétériale de Dion.

En revanche, la table examinée ne semble pas appartenir à la catégorie des *mensae martyrum ;* elle pourrait même être datée de la fin du IIIe siècle et considérée comme une dalle funéraire païenne, en l'absence de la Croix ou du Chrisme, ou autre symbole sacré, qui figure habituellement sur les dalles chrétiennes. Sans aller jusque là, j'émets l'hypothèse qu'une ou même deux croix figuraient des deux côtés de l'inscription, la première, à l'endroit endommagé par l'usage ultérieur. Par ailleurs, la cavité détruite aurait servi auparavant à la déposition des offrandes en l'honneur du mort, qui est ici un simple fidèle (cf. E. Chalkia, Οἱ τράπεζες στή νεκρική λατρεία, XVIe Symposium d'Archéologie et d'Art byzantin et post-byzantin, Résumés des communications, Athènes, mai 1996, p. 79).

Notons en outre le cas rare où figure le mot τράπεζα (Τράπεζα Ἀλέξανδρως) en dessus de *mensa (Mensa Alexandros)*, sur une autre inscription, bilingue, d'une dalle funéraire portant le Chrisme, découverte à Mactar, en Tunisie (voir F. Prévot, Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Mactar, V : Les inscriptions chrétiennes, Rome 1984, p. 86, n° 32, fig. 97). Cf. la table en fer à cheval, à décor champlevé, découverte à Kampanopétra de Salamine de Chypre, portant à sa base une *tabula ansata* inscrite : Ἰς θ(εὸ)ς βοηθῶν---] (ou βοηθὸς) / αἰωνίω... (voir Roux, Tables chrétiennes, p. 154, fig. 70, pl. 36 a-b ; *ibid.*, appendice I, pp. 181-196).

— En ce qui concerne le nom extrêmement rare du défunt, Ῥαέγας (ou Ῥαέγος ou Ῥαέγης), on peut le rapprocher du nom Ῥέγας, qui figure sur un poids de tisserand, découvert dans les fouilles de Syvaris, l'ancienne cité de la Grande Grèce, dans le golfe de Tarente. L'éditeur de cette inscription (Ῥέγας ἐμὶ [pour εἰμὶ]), R. Spadea, la situe dans la première moitié du VIe siècle avant J. Chr. (voir Robert, Bull. épigr. 1974, n° 726). Cf. le nom Ῥεγο(υ)αλος sur une liste de noms indigènes des ex-votos, découverte à Olbia (SEG 34 (1984), n° 1037).

Ces rapprochements, en l'absence d'autre signe visible sur la pierre, ne font qu'accentuer l'ambiguïté concernant son caractère, païen ou chrétien, sur lequel on ne peut pas se prononcer avec certitude.

112. Andrinople. Epitaphe de Komentiolos, mort sous Justin II (date de l'inscription : nov. 575-nov. 577) (Pl. 75 b)

Plaque de marbre brisée en deux, dont les deux morceaux ont été collés ultérieurement. La surface de la pierre a été usée sur le côté droit inférieur au point que les lettres de l'épitaphe sont en grande partie complètement effacées. La cassure s'étend de droite à gauche, en affectant les lignes à partir de la sixième.

Réemployée «dans la cour de l'église de Saint-Etienne, dans le dallage près de la porte», selon Mordtmann qui la vit avant 1884, la pierre a été revue par Paranikas au même endroit et communiquée au Syllogue Philologique Hellénique de Constantinople, en février 1892 (ΕΦΣΚ 27(1900), p. 389). Il y est précisé que l'église de Saint-Etienne fut un métoque de Lavra et non pas du Saint-Sépulcre (: Mordtmann). Lambakis revit la plaque en 1902, toujours à Andrinople. Elle fut transportée de là à Komotini, probablement en 1922-1923, avec les antiquités que G. Lambousiadis avait rassemblées auparavant dans l'Ecole des filles (Zappeion) d'Andrinople, en sa qualité de Conservateur des Antiquités du département de cette ville, pendant la période qui précéda la Catastrophe Micrasiatique.

Repérée par Dujčev «au gymnase de Gjumurdjina» (=Komotini) pendant l'occupation bulgare de la Grèce du Nord, qui a suivi l'invasion de la Grèce par les armées hitlériennes en avril 1941, elle fut éditée dans Belomorski Pregled, une publication éphémère qui devait être mise au service de la «région de la mer Egée, libérée et réunie à la mère-patrie, la Bulgarie»! (voir *ibid.*, Introduction, pp. III-IV, pp. 316-317 et *passim* ; éditeurs : V. Beševliev, I. Dujčev, D. Jaranov).

Redécouverte dans la commune de Salpè avant 1957, selon Méïmaris et Bakirtzis, la pierre se trouve actuellement au Musée Archéologique de Komotini, où j'ai pu l'examiner le 20 octobre 1997 (n° d'inv. 64 et 34).

Dimensions : partie supérieure : 43. 38. 6 ; partie inférieure : 50. 48. 6 ; hauteur des lettres : 3-4 ; dimensions de l'ensemble : 83. 49. 7.

Mordtmann, Epigraphik, pp. 200-201, n° 4 (fac-similé) ; Dumont - Homolle, Mélanges, p. 359, n° 62[6] (restitution et commentaire de Homolle) ; Paranikas, Ἐπιγραφαί Ἀδριανουπόλεως, pp. 392-393, n° 21 (commentaire de X. Sidéridis) ; G. Lambakis, Περιηγήσεις, ΔΧΑΕ 10 (1911), p. 11, n° 377 (copie en caractères épigraphiques, dont les lignes 8-11 ont été reportées par erreur à l'inscription n° 376) ; Dujčev, Srednovekovie i novo vreme, Belomorski Pregled I (1942), pp. 408-409, n° 8 (copie en caractères épigraphiques) ; Méïmaris - Bakirtzis, Ἑλληνικές Ἐπιγραφές, pp. 44-47, n° 37, pl. 13 (photographie) ; Feissel, Notes X, pp. 379-386, n° 31, fig. 1-2 (copie d'après Mordtmann, photographie d'après Méïmaris-

Bakirtzis). Texte d'après les photographies que j'ai eues par les soins de l'archéologue Madame Nikolitsa Kokkotaki, du Musée Archéologique de Komotini, que je tiens à remercier ici.

[+] Ἐνθάδε κατάκει-
[τ]αι Κομεντίολος ὁ τῆς
[μ]ακαρίας μνήμης γενά-
[με]νος τῆς μεγάλης ἐκλη-
[σί]ας, υἱὸς Κοσμᾶ πρεσβ(υτέρου)
[κα]ὶ Παπύλη(ς) Μαρίου [μη(νὶ)]
[Νο]εμβρίῳ [ἰ]γ [δ(ικτιῶνος)..]
[β]ασιλ[ί]ας [τοῦ δεσπό(του) ἡμῶν]
[Ἰου]στίνου ἔ[τους.., ὑπατεί]-
[ας] τῆς αὐ[τοῦ γαληνότητος]
[ἔ]τους θ′ (καὶ) [Τιβερίου Κωνσταν]-
[τί]νου εὐ[τυχεστάτου Καί]-
[σ]αρος ἔτ[ους.+]

Tilde sur le Θ de la date consulaire (l. 11).

Signe d'abréviation : S (l. 5 ; l. 11=καὶ).

Ligatures : μνη (l. 3) ; ȣ=ου (l. 6, 9, 11, 12).

L. 1. A noter la forme cursive ȣ du delta, fréquente dans les épitaphes de cette époque, cf. Beševliev, Spätgriechische Inschriften, nos 87, 1 ; 108, 1 ; 109, 1 ; Feissel, Macédoine, no 160, 1. Voir *infra*, nos 136-137, 139, 151.

Leg. ἐκκλησίας (l. 4/5) ; βασιλείας (l. 8).

L. 6. παπυλιῳναρίου, μη(νὶ) (Feissel).

L. 7. [Δεκ]εμβρίῳ [--- ἰνδ(ικτιῶνος)--] (Méïmaris - Bakirtzis) ; [Νο]εμβρίῳ [.....] τῃ (Feissel).

L. 8-13. Pour ces lignes, j'opte pour la restitution de Feissel, excepté la l. 10, où il restitue αὐτῶν.

Pour le reste de l'apparat critique se référant à toutes les éditions précédentes, je renvoie à Feissel, Notes X, p. 382.

Ci-gît Komentiolos, de bienheureuse mémoire, qui fut ... de la Grande Eglise, fils du presbytéros [=prêtre] *Kosmas et de Papylè, (fille) de Marios, le mois de novembre, indiction (..), (sous) le règne de (notre souverain) Justin, l'an (...), l'an neuf (du consulat) de Sa (Sérénité), (et de Tibère) Constantin, très fortuné César, l'an (...).*

Le commentaire des dernières éditions de Méïmaris - Bakirtzis et de Feissel, surtout de ce dernier, étant très fourni, je n'ai qu'à ajouter quelques remarques :

L. 3/4 : γενάμενος [...]. Cette forme du participe de l'aoriste second (au lieu de γενόμενος) remonte très haut dans la langue post-classique, même à des papyrus datés de 132-133 après J. Chr. (voir Bees, Note, p. 379 ; *idem*, Ἀναγνώσεις, pp. 110-111). Sur ce participe qu'il ne faut pas confondre, selon Bees, avec le participe passé γεναμένος, connu dans la littérature du Moyen Age (Impérios et Margarôna, etc.), voir Hatzidakis, in Ἀθήναιον 10(1881), pp. 85 sq. ; *idem*, MNE, 1 (1905), p. 13. Cf. Asdracha, Inscriptions II, no 48, 2 ; 64, 3 ; *infra*, nos 119, 2 ; 128, 3 ; 135, 2 et *passim*.

Cependant, l'attribut suivant le participe ne manque pas dans ces cas-là, à l'encontre de la lacune de la présente inscription, où l'on attendrait le titre d'un office, clérical ou laïque, de la Grande Eglise, qu'aurait exercé le défunt. Pour d'autres exemples, voir Beševliev, Spätgriechische Inschriften, nos 87, 2 ;

95, 5-6 ; 106, 5-6 ; 223, 9-10 ; 227, 3-4, e.a., tous avec un attribut du participe. Cf. Feissel, Macédoine, nos 267, 2-3 ; 269, 2-4, également.

L. 4/5 : τῆς μεγάλης ἐκκλησίας. Il n'y a pas de doute qu'il s'agit de Sainte-Sophie de Constantinople, considérée comme église et/ou institution patriarcale, et que l'adverbe «probablement» du dernier éditeur à ce sujet n'est point nécessaire. Voir Janin, Le siège de Constantinople, pp. 455-456, avec les sources y afférentes ; Darrouzès, Ὀφφίκια, pp. 32-33 et Index, s.v. Sainte-Sophie ; cf. Guillou, Italie, pp. 17-18, n° 15 (ὁ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας Θεοῦ Σοφίας σκευοφύλαξ Στέφανος).

Ce n'est que dans certains cas bien précis que la formule μεγάλη ἐκκλησία peut désigner une autre église, telle l'église homonyme (Sainte-Sophie) de Thessalonique, par analogie à la Grande Eglise de Constantinople, voir Actes de Lavra, I, p. 278, n° 53, 35 et 42, de 1097. Le même qualificatif mais sous la formule de μεγάλου ναοῦ sert à désigner parfois l'église de Saint-Démètre de Thessalonique, quitte à être appliqué ailleurs, comme, p.ex., à l'église de ὑπεραγίας Θεοτόκου de la même ville, voir Actes de Lavra, I, p. 314, n° 60, 68 ; II, p. 4, n° 70, 51 (1115 et 1240 respectivement). On rencontre également τῆς μεγάλης ἐκκλησίας dans quelques graffiti du Parthénon se référant à des clercs ou à des archontes laïques de la métropole d'Athènes, en tant qu'institution en général, voir Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, nos 25, 4-5 ; 186,7-8 (τῆς μεγάλης ἐκκλησίας Ἀθηνῶν) et *passim ;* voir *ibid.,* le commentaire pp. 15-16. Ces cas aussi sont censés être datés postérieurement (XIe s.) et seulement par hypothèse on situe le titre μεγάλη ἐκκλησία, accordé à l'église dédiée à Théotokos dans le Parthénon, à des époques antérieures.

Quoi qu'il en soit, cette formule comprise dans notre inscription à une telle date et provenant d'une région si proche de Constantinople qu'elle incorpore même dans son territoire ne peut qu'être attachée à la Grande Eglise de la capitale.

L. 6 : καὶ Παπύλης Μαρίου. Ma lecture, en examinant la pierre, est conforme à la lecture des Méïmaris - Bakirtzis pour cette ligne. Il ne semble pas qu'il y ait eu un O entre le H (un I selon Mordtmann, qui aurait lu ΠΑΠΥΛΙΟΜΑΡΙΟΥ, sans le retenir) et le M suffisamment visible (un N selon Feissel), qui donnerait le «métier nouveau» de παπυλιῳαρίου (παπυλιωνάριος) ; cf. Feissel, Bull. épigr. 1996, n° 607.

En revanche, la filiation par la mère à côté de celle du père est assez souvent rencontrée dans les épitaphes ; citons, à titre d'exemple, une épitaphe de Constantinople : ...Ἀμάχις, ἀποθικάριος, πιστὸς υἱὸς Ἀλεξάνδρου καὶ Ἀμμιανῆς τῶν μακαριωτάτων... (Feissel, Notes IX, p. 280) ; une inscription juive d'Italie : Ἔνθα κατάκητε Γλυκὰ θυγάτερ Σαβίνου καὶ Νομῆς τῶν προαναπαυσαμαίνων (CII, I, n° 632 ; cf. Feissel, Notes, p. 281). Cf. aussi cette épigramme d'Asie Mineure découverte récemment, où le nom de la mère précède celui du père : Μαρκιανὸς Δόμνης / πατρὸς ΛΕΝΤΟΥ... [s.a.] (W. Peek, in EA 5 (1985), p. 157, n° 4). Notons que le nom masculin équivalent de Παπύλη, Πάπυλος, est repérable dans les épitaphes de l'Asie Mineure, cf. Dagron - Feissel, Cilicie, n° 21 B.

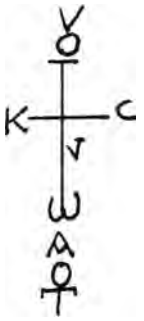
D'autre part, si inhabituelle que soit la mention du père de la mère sur l'épitaphe, on peut y voir une qualification supplémentaire pour la mère faisant pendant à la qualité de prêtre qu'a eu le père.

L. 7/13 : Pour le commentaire concernant la date comprise dans ces lignes, je renvoie à Feissel, Notes X, pp. 383-386 ; *idem,* La réforme, pp. 178-179, 185 ; *idem,* Trois aspects, p. 150 (différentes graphies du mois de novembre).

113. Andrinople. Brique estampée d'un nom (IVe-VIe s. ?)

Monogramme cruciforme inscrit sur une brique ronde, que Mordtmann vit dans le Tatar-Khan avant 1884. Il est probable qu'il s'agissait d'une pierre errante, échue là d'un bâtiment des environs thraces de Constantinople ou, mieux, de la ville même, puisque la grande masse des briques inscrites byzantines proviennent de la capitale ou de sa proche banlieue (cf. Mango, Byzantine Brick Stamps, p. 22).

Mordtmann, Epigraphik, p. 203, n° 8 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 361, n° 62[12], fac-similé ; Paranikas, Ἐπιγραφαί Ἀδριανουπόλεως, p. 393, n° 23, fac-similé).



το(ῦ) Κωνσταντίνου

A noter que chaque lettre apparaît seulement une fois sur le monogramme, en l'occurrence le N et le T ; elle peut donc être lue plusieurs fois (voir Fink, Das frühbyzantinische Monogramm, p. 83).

— Κωνσταντίνου (Mordtmann, Homolle, Paranikas).

De Constantin.

A l'instar du grand nombre des briques byzantines frappées d'un nom au génitif, tel que Λέοντος, Δόμνου, Θεοδώρου, Παύλου, Γρηγορίου, e.a., ce spécimen pourrait signifier (cf. Gedeôn, Ἔγγραφοι λίθοι, p. 10, et Mamboury, La nouvelle citerne byzantine, p. 172 ; *idem,* Les fouilles byzantines, p. 239), le briquetier, ce que récuse Mango, trop sommairement à mon avis. En revanche, son opinion que le nom de Κωνσταντίνου ou Κώνσταντος ne renvoie pas à des empereurs s'avère manifestement correcte. Ce nom d'ailleurs est celui qui marque le plus souvent les briques provenant de Constantinople (cf. Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions, p. 24, n° 32). A comparer avec le monogramme du même nom que portent plusieurs sceaux, voir Laurent, Bulletin, p. 827, n^{os} 16, 17 ; *idem,* Orghidan, pl. 67.

La date : Si le IVe siècle constitue le *terminus post quem* indubitable pour les briques byzantines, le *terminus ante quem* pourrait être déplacé même vers les siècles succédant au VIe siècle, sans pour autant atteindre nécessairement l'époque des Paléologue. De toute façon, elles datent en majorité du Ve et du VIe siècle (voir Mango, Byzantine Brick Stamps, p. 21).

114. Andrinople. Invocation sur une dalle funèbre (Ve-VIIe s.)

Grande dalle funéraire vue par Mordtmann avant 1884 dans la cour du cami Yildirim d'Andrinople.

Mordtmann, Epigraphik, p. 203, n° 7 (en caractères épigraphiques, en une seule ligne) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 360, n° 62[11]).

1. [Χ]ρ(ιστὲ) φύλακε τῷ σῷ δούλο Πά(ρ)δ(ῳ) σπαθ(αρίῳ) ΙΑ... Ο---

Leg. φύλαττε τῷ σῷ δούλῳ pour τὸν σὸν δοῦλον.

— (Χριστὲ) (Mordtmann, bien qu'il marque la lettre P au début du texte) ; Πάρδ(ω) (Mordtmann, qui donne pourtant ΠΑΔ sur sa copie).

Christ, garde ton serviteur, le spathaire Pardos...

— Χριστὲ φύλαττε τῷ σῷ δούλῳ. Cette formule invocative, plus souvent adressée au Seigneur ou à un saint avec ou non la syntaxe correcte de l'accusatif, est très courante dès cette époque ; elle va de pair avec σκέπε, φρούρει, φύλαττε, les deux formules appartenant à la liturgie orthodoxe. Elles figurent

plus tard en grand nombre sur les graffiti du Parthénon et ceux de Tènos (voir Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα, Παρθενῶνος, nos 25, 2 ; 87, 2 ; 129, 2-3 ; 171, 7-8 ; p. 15 et *passim* ; Feissel, Ténos, nos 2, 1-2 ; 5, 1 ; 11, 2 et *passim*). Notons l'invocation σκέπε, φρούρει, φύλαττε, adressée à saint Kèrykos sur un graffito de notre recueil (Asdracha, Inscriptions II, n° 86, 10-11 : Xe s. ?).

— Πάρδῳ σπαθαρίῳ. Le nom de Pardos se rencontre souvent dans les sources jusqu'à l'époque mésobyzantine comprise, si bien que l'on ne peut pas fixer sur cette base le *terminus ante quem* de l'inscription. Celui-ci a plus de chance d'être circonscrit par le fait qu'à partir du VIIe siècle le spathaire («le porte-épée»), officier de la garde du corps connu depuis l'époque de Théodose II, devient une dignité et que la mention du simple spathaire cède peu à peu au profit de celle du protospathaire ou/et du protospathaire impérial ; les sceaux de ceux-ci se comptent par milliers jusqu'à la fin du XIe siècle.

Sur le spathaire, voir Bury, Administrative System, pp. 112-113 ; Jones, Empire, II, pp. 567-568 et III, p. 162 ; Oikonomidès, Listes, pp. 297-298 ; Ševčenko, The Inscription of Justin II's Time, pp. 5-6 ; Asdracha, Inscriptions II, pp. 244-245 (à propos du protospathaire impérial).

En revanche, les sceaux portant le nom de Pardos ne sont pas nombreux. A titre d'exemple, on peut mentionner Pardos, scriniarios de Thrace (VIe-VIIe s. : Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, I, n° 71.22) ; Pardos, protospathaire impérial et stratège de Thrace (IXe-Xe s. : *ibid.*, n° 71.33) ; Pardos, cubiculaire et ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος (VIIIe/IXe s. : Schlumberger, Sigillographie, p. 526, n° 4) ; Pardos, interprète du drongaire (fin XIe s. : Laurent, Corpus, II, n° 991). Cf. Pardos, servant de surnom à quelqu'un appelé Ὀλύμπις : Schneider, Grabinschriften, p. 397, n° 2, 4 (VIe s.).

La date. Prenant en considération ce qui précède, je préfère situer cette inscription dans la première étape du spatharat, quand le spathaire, outre son service aulique dans le cubiculum (Théophane, éd. de Boor, I, p. 181, 34 ; Chronikon Paschale, I, p. 620, 6) pouvait être aussi n'importe quel garde du corps, servant un gouverneur militaire ou un stratège.

115. Andrinople. Enseigne d'un métier ou épitaphe de Michel, Egyptien (Ve-VIIe s.) (Pl. 76 a)

Inscription sur une colonne de marbre découverte dans la région d'Andrinople, en juillet 1964, et déposée dans la cour du musée de la ville où Taşlıklıoğlu l'a vue (n° d'inv. 1835). La pierre portait une cassure tout au long de sa diamètre. Selon l'éditeur, il s'agirait d'un réemploi de la colonne, qui portait des marques d'un joint métallique. Longueur : «220» ; diamètre de la partie supérieure : «37» ; diamètre de la partie inférieure : «44» ; hauteur des lettres : «1, 5» (d'après Taşlıklıoğlu). Photographie de C. Mango, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 71.614.

Taşlıklıoğlu, Trakya, II, pp. 38-39, n° 9, fig. 28-29 (photographies de la colonne et de l'inscription) ; Z. Borkowski, Ὑδρομίκτης, ZPE 21 (1976), pp. 75-76 (commentaire) ; Avraméa, Mort loin de la patrie, n° 22 (mention).

Μηχαὴλ
Ἐγυπτήου
3. ὑδρομήκτου

Ligatures : πτη (l. 2) ; peut-être aussi κτ (l. 3), que le mauvais état de la pierre ne laisse pas distinguer clairement. Le OY ne figure pas par une ligature mais par la forme archaïsante, analytique, de la diphtongue.

Leg. Μιχαὴλ (l. 1) ; Αἰγυπτίου (l. 2) ; ὑδρομίκτου (l. 3).

L. 1. Μμχαὴλ de l'édition de Taşlıklıoğlu doit être apparemment une faute d'impression.

L. 3. Ὑδρομήνου (Taşlıklıoğlu).

de Michel l'Egyptien, hydromiktou.

L. 1/2 : Μιχαὴλ Αἰγυπτίου. Le flux migratoire des étrangers venus des villes et des villages d'Egypte, d'Asie Mineure et de la Syrie habiter et travailler dans les villes côtières de la Propontide du Nord,

en général dans les provinces d'Europe, d'Hémimont et de Thrace, est particulièrement intense à cette époque. Michel est qualifié d'Egyptien, sans qu'il y ait mention d'un village ou d'une ville de provenance, à l'encontre de plusieurs autres personnes dont les épitaphes nous livrent une foule de toponymes de bourgs et de villages, la plupart inconnus.

Pour une étude exhaustive à ce sujet, voir Avraméa, Mort loin de la patrie, pp. 1-18, notamment, pp. 8, 13, 20-22 (cf. Bull. épigr. 1995, n° 702 : Feissel) ; Feissel, Remarques, pp. 319-343 ; *idem,* Aspects de l'immigration, pp. 367-377.

L. 3 : ὑδρομίκτου. Ce mot n'est pas un nom propre comme le premier éditeur laisse entendre en transcrivant le Y par une majuscule. En revanche, le mot ὑδρομήκτου (avec une fausse orthographe) peut se lire assez nettement sur la photographie. La mention de ὑδρομίκτων (au gén. pl.) dans une homélie de saint Jean (IV) le Jeûneur (ὁ Νηστευτὴς), patriarche de Constantinople (582-595 ; et non pas l'Aumônier : Bull. épigr. 1977, n° 300) est considérée comme un *unicum* par Z. Borkowski dans son commentaire pertinent.

Le passage de l'homélie de saint Jean le Jeûneur, Περὶ μετανοίας καὶ ἐγκρατείας καὶ παρθενίας (PG 88, col. 1924 B), met les ὑδρομίκται dans un contexte dévalorisant, en compagnie des gens du spectacle et des cabaretiers de morale suspecte. On pourrait voir en ὑδρομίκτης, en général, celui qui ajoute de l'eau dans le vin en commettant une fraude, sens que lui donnent d'habitude les dictionnaires (Du Cange, Sophocles, Lampe, s.v.), en le rapprochant du κάπηλος, cabaretier (voir à ce propos, Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, II/1, pp. 193-195, avec des références aux sources littéraires).

Néanmoins, pour revenir à notre *hydromiktès,* son métier serait celui d'un marchand qui vendrait du vin allégé avec de l'eau, peut-être en guise de boisson raffraîchissante ou, d'après la coutume ancienne, de κεκραμένος οἶνος.

De toute façon, le mot serait un terme technique pour un commerçant, dépourvu d'une allusion négative.

Borkowski (cf. SEG 26 (1976-1977), n° 817) voit dans cette inscription une enseigne de ce métier, lequel devait marquer la place assignée sur le marché à la personne mentionnée ; il renvoie à ce propos à Grégoire et à son commentaire sur le terme τόπος, signifiant «un emplacement réservé à certains commerçants, ou appartenant à certaines corporations» (Asie Mineure, p. 73, n° 226 [6]).

En fait, on attendrait sur notre inscription un nominatif à la place du génitif. A défaut, les génitifs Αἰγυπτίου et ὑδρομίκτου (Μιχαὴλ étant un nom indéclinable) présupposeraient effectivement un mot comme τόπος ou θέσις e.a., mais là encore une autre possibilité pointe : que la colonne soit érigée en réemploi sur une tombe et que l'inscription soit une épitaphe, l'épitaphe de Michel, Egyptien, qui a exercé à Andrinople le métier d'*hydromiktès.* Dans ce cas, le mot τόπος ne serait point nécessaire, et même s'il devait figurer sur la colonne, il aurait alors son acception largement repérée à cette époque, à savoir le sens de la tombe, proche des termes θήκη, μημόριον, μνῆμα, σορός, χαμοσόριον, etc., le *locus* des épitaphes chrétiennes latines (voir Bees, Ἀναγνώσεις, p. 106 ; *idem,* Peloponnes, pp. 38-39 ; MAMA, V, n° 159, 3-4 ; VI, n° 59, 1 et *passim.* Cf. Dagron - Feissel, Cilicie, n^{os} 37, 1 ; 39, 1, 3-4 et *passim* ; Marucchi, Christian Epigraphy, n^{os} 390, 391, 401, 402 et *passim*).

AINOS

116. Epitaphe d'un gérousiastès (IIIe-IVe s.)

Fragment de marbre, catalogué par Dumont parmi des épitaphes romaines qui portent les mots γερουσία ou ἱερὰ γερουσία (Dumont - Homolle, Mélanges, pp. 437-438, n^{os} 104, 104a) ; cf. Taşlıklıoğlu, Trakya, II, p. 3, n° 1, 6-7 : ---ἱερὰν γερουσίαν. Sur la présente inscription, une croix figurait à la fin. «23. 17».

Dumont, Inscriptions et monuments figurés, p. 166, n° 104 b ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 438, n° 104 b).

[+Ἐνθάδε κεῖται ὁ τῆς μ]ακα[ρίας]
μν[ήμης---
3. γερ]ουσια(στὴς)

L. 3. γερ]ουσία (?) (l'éditeur, qui restitue pourtant γερ]ουσια(στὴς) +.

(Ci-gît), de bienheureuse mémoire, (un tel)---, gérousiastès.

L. 1/2 : [Ἐνθάδε κεῖται ὁ τῆς] μακαρίας μνήμης. Ces formules en tête de l'épitaphe, correctement restituées, ainsi que la croix à la fin montrent que ce γερουσιαστὴς était un chrétien. Son nom devait figurer sûrement après le mot μνήμης, à la deuxième ligne, comme c'est l'habitude courante dans ce type d'épitaphes. Voir Asdracha, Inscriptions II, n° 64, 1-2 ; *infra, passim*.

Sur τῆς μακαρίας μνήμης, formule plus que courante des épitaphes chrétiennes, voir entre autres, Bees, Peloponnes, pp. 39-40.

L. 3 : γερουσιαστής. Ce notable dont on ne connaît pas le nom, devait appartenir à la γερουσία de la cité, le conseil local qui, distinct de la boulè à l'époque impériale romaine, doit avoir fusionné avec elle dans le courant de l'époque protobyzantine. Le titre de γερουσιαστὴς ou γεραιὸς (γερεὸς) pouvait être cumulé avec βουλευτὴς *(curialis)* par la même personne, tel «ἄνδρα βουλευτὴν καὶ γερουσιαστὴν» dans une inscription du IIIe siècle (Hanton, Lexique, p. 70, s.v. βουλευτής ; cf. de même, p. 71, s.v. γεραιὸς). Cf. βουλευτὴς καὶ γεραιὸς sur une épitaphe chrétienne d'Euméneia en Phrygie, L. Robert, in Hellenica XI-XII (1960), p. 423 et note 8. Cf. deux inscriptions de Périnthe-Héraclée, où figure la fonction de βουλευτὴς (Kalinka, Thrakien, col. 180, 182, n^{os} 131, 132 respectivement, époque impériale) ; un γερουσιαστής, in Mango - Ševčenko, Sea of Marmara, p. 251, n° II (IIe-IIIe s.) ; Feissel, Notes VII, p. 564 (Ve s.) ; *idem*, L'ordonnance du préfet Dionysios inscrite à Mylasa en Carie (Ier août 480), TM 12 (1994), p. 271, l. 4 : τὸ βουλευτήριον d'une cité non identifiée (cf. Bull. épigr. 1994, n° 750).

Sur la boulè *(curia)* et son évolution à l'époque de Justinien Ier, voir entre autres Karayannopoulos, Ἱστορία, pp. 701-710.

117. Ainos. Construction d'un prétoire sous le vicaire Flavios Markianos et l'hègémôn Flavios Valérios Stéphanios (deuxième moitié du VIe s.)

Bloc ou plaque de marbre, brisé(e) en plusieurs morceaux. La pierre a été utilisée comme matériel de construction et se trouve actuellement encastrée dans la porte d'entrée de la ville. Selon l'éditeur, l'inscription, passablement abîmée en raison de son réemploi, fait partie des inscriptions, surtout antiques, qui ont été signalées pendant des fouilles à Ainos et dans ses environs, entreprises avant 1986. «67. 117» ; hauteur des lettres : «6-9».

En l'absence d'une photographie ou d'un fac-similé, on peut supposer que le texte de l'inscription n'a pas été lu en entier ou que la fin, comprenant peut-être d'autres éléments de datation, a disparu, encastrée quelque part ailleurs ou simplement détruite.

Kaugusuz, Neue Inschriften, p. 67 (sans copie ni photographie). Texte d'après lui.

Ἐκτίσθη πρετώ-
ριον ἐπὶ Φλ(αβίου) Μαρκια-
νοῦ τ̣ρ̣[ῦ] λαμπρο(τάτου) βικα-
ρίου καὶ Φλ(αβίου) Οὐαλ(ερίου)
Στεφανίου τ[οῦ]
μ(εγαλο)πρ(επεστάτου) ἡγεμόν(ος)

Leg. πραιτώριον (l. 1/2).

L. 6. ἡγεμόν[ος] (Kaugusuz).

A été construit un prétoire sous Flavios Markianos, le clarissime vicaire, et Flavios Valérios Stéphanios, le très magnifique hègémôn.

L. 1/2 : Ἐκτίσθη πραιτώριον. Si la pierre concerne vraiment Ainos et n'est pas une pierre errante dont on ne connaît pas la provenance, on a là un précieux témoignage de l'existence d'un prétoire dans cette ville, qui jouissait du statut de première cité de la province de Rhodopes (cf. Soustal, Thrakien, p. 170). D'autre part, puisque le gouverneur de la province, l'hègémôn (*judex* ou *praeses*) exerce principalement le pouvoir juridique et économique sur le territoire de son ressort, on peut penser que c'est surtout lui qui se charge de la construction du prétoire, lieu où il rendait la justice en première instance, en public, entouré des *conciliari,* et qui, apparemment, devait comprendre aussi une prison (cf. Bréhier, Institutions, p. 182 ; Karayannopoulos, Ἱστορία, p. 650).

Sur le *praetorium* en ses débuts, voir RE, Supplem. 9 (1962), col. 1180-1181, s.v. (W. Schleiermacher) ; Janin, Constantinople, pp. 165-169 (les prétoires de la capitale) ; Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, III, pp. 224-225, 228.

L. 2/4 : ἐπὶ Φλαβίου Μαρκιανοῦ... βικαρίου. Ce vicaire vient enrichir la liste des vicaires du diocèse de Thrace, bien que son titre complet ne figure pas sur l'inscription. On connaît effectivement Armatos, vicaire de Thrace (βικάριος Θρᾴκης) en 575/576 (Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 198, inscription de Véroè ; cf. Feissel, Réforme, p. 185) ; son successeur immédiat présumé, Salomon, également vicaire de Thrace, en 582 (Beševliev, *ibid.,* n° 227, inscription de Dioklètianoupolis ; Laurent, Notes, p. 365 ; cf. Feissel, *ibid.,* pp. 185-186) ; Adrianos, vicaire de Thrace, qui figure sur un sceau, daté du VIe siècle par ses derniers éditeurs (Laurent, *ibid.,* p. 367 ; Zacos - Veglery, Lead Seals, I/III, n° 2798 ; Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, I, n° 71.40) ; Jean, notaire et vicaire de Thrace, sur un sceau daté du VIe siècle (Zacos - Veglery, Lead Seals, I/III, n° 2802) et, peut-être, d'autres.

Le vicaire de Thrace, disparu déjà avant le remplacement des deux βικάριοι τοῦ Μακροῦ Τείχους par un préteur de Thrace en 535 (CJC, III, 2 (éd. Schöll - Kroll), Nov. 26, 1-2), fut rétabli vers le milieu du VIe siècle, comme le confirment, s'il en est besoin, les deux inscriptions datées (de 575/576 et de 582), mentionnées ci-dessus (voir Stein, Histoire du Bas-Empire, II, pp. 466, 747 et note 2).

Par ailleurs, je suppose, à partir de l'analyse des titres que portent le vicaire Flavios Markianos et l'hègémôn Flavios Valérios Stéphanios (voir *infra*), qu'on doit les situer pendant la deuxième moitié du VIe siècle ; donc, le vicariat de Flavios Markianos précède ou suit, d'une manière ou d'une autre, celui d'Armatos et de Salomon. De toute façon, l'extrême *terminus ante quem* de cet office ne doit pas dépasser la date approximative (*ca* 680) de la création du thème de Thrace et des réformes qui s'ensuivirent.

Sur le vicaire, voir l'aperçu général in RE 8 A/2 (1958), col. 2015-2044, notamment 2026-2030, s.v. Vicarius (W. Ensslin) ; cf. Stein, Untersuchungen, p. 175 (377) ; Laurent, Notes, pp. 367-368 (voir à propos, Stein, Histoire du Bas-Empire, II, p. 747, note 2) ; Jones, Empire, I, pp. 373-375.

L. 4/6 : καὶ Φλαβίου Οὐαλερίου Στεφανίου... τοῦ ἡγεμόνος. Il est plus que certain que cet ἡγεμών, contemporain du vicaire de Thrace, Flavios Markianos, n'est pas le représentant du pouvoir militaire, le *magister militum* du diocèse de Thrace, comme le croit le premier éditeur de l'inscription (Kaugusuz, Neue Inscriften, p. 67). Flavios Valérios Stéphanios est simplement le *praeses provinciae,* en l'occurrence celle de Rhodopes, province à laquelle appartenait la ville d'Ainos (cf. même avis de D. Feissel in Bull. épigr. 1989, n° 906). Dans Synecdèmos d'Hieroklès (éd. E. Honigmann, p. 12, § 634, 4-5) est précisément mentionné l' ἡγεμὼν de la province de Rhodopes, l'une des six, à ce moment, éparchies du diocèse de Thrace (Θρακική), l'un des diocèses de la *praefectura praetorio per Orientem.* Cf. Basilia(nus) Macedonius, praeses de Rhodopes (IV/Ve s.), destinataire des vers louant sa justice : PLRE, I, p. 527, n° 7 ; Auxentius, praeses (ἡγεμὼν) de Cilicie : Robert, Epigrammes, p. 74 ; cf. pp. 72, 76 et *passim*.

Quant au troisième nom de notre *praeses,* Stéphanios, bien que rare (voir Solin, Personennamen, III, pp. 1487, 1494), est parfaitement acceptable, d'autant qu'on rencontre dans des inscriptions le nom féminin correspondant, Στεφανία (cf. SEG 27 (1977), n^{os} 881-882 ; SEG 34 (1984), n° 1476) et Στεφανὶς (Kalkan - Şahin, Grabstelen, p. 142, n° 7). Notons le diminutif Στεφανάκης (*infra,* n° 150), provenant, lui, de Stéphanos (Etienne), la forme classique du nom (cf. Ševčenko, The Inscription of Justin II's Time, p. 3, 6-7 ; Grégoire, Notes épigraphiques IX, p. 6 ; Feissel, Macédoine, n° 154, 4-5).

Sur *praeses,* ce gouverneur civil de l'administration provinciale nommé par l'empereur lui-même

sur proposition du préfet du prétoire jusqu'en 554-569 (et ensuite nommé par les évêques et les notables locaux), voir Stein, Untersuchungen, p. 176 (378) ; aperçu général jusqu'au Ve siècle compris, in RE, Supplem. 8 (1956), col. 598-614, s.v. (W. Ensslin) ; Jones, Empire, I, p. 379.

La date. L'impression qui se dégage des titres grecs correspondants de *clarissimus* et de *magnificentissimus* des deux fonctionnaires cités ici est que l'on se trouve dans une étape où ces titres sont en train de perdre leur signification nobiliaire précise et de se transformer en simples prédicats honorifiques. Cela est censé s'être produit peu à peu, à partir de la fin du VIe et au cours du VIIe siècle, période pendant laquelle les termes correspondants en langue grecque, λαμπρότατος et μεγαλοπρεπέστατος, pouvaient être attribués par l'empereur à différents fonctionnaires de seconde classe ou fonctionnaires moyens, indépendamment du rang et de la fonction. Voir Guilland, Les titres nobiliaires, pp. 125-131 (avec citation des sources) ; *idem,* Recherches, I, p. 27 ; Jones, Empire, II, pp. 527-529 ; Hanton, Lexique, s.v. λαμπρότατος et μεγαλοπρεπέστατος ; PLRE, III A, p. 115.

La confusion est particulièrement flagrante dans les inscriptions : dans notre exemple, le vicaire Flavios Markianos, qui aurait dû jadis appartenir à la classe sénatoriale de *spectabiles,* περίβλεπτοι, est appelé ici simplement λαμπρότατος (clarissimus) ; en revanche, le *praeses* Flavios Valérios Stéphanios, potentiellement dans la classe déjà dévaluée de *clarissimi,* est affublé sur notre inscription du titre plus élevé de *magnificentissimus,* μεγαλοπρεπέστατος, titre largement vulgarisé pendant l'époque que je propose pour la datation (cf. Hanton, Lexique, p. 105 ; Guilland, Titres et fonctions, I, pp. 33-34).

Enfin, les raisons rappelées ci-dessus font que le début de l'organisation thématique, en l'occurrence la création du thème de Thrace, constitue la date-limite de l'inscription.

APROS

118. Epitaphe de Zôtikè (IIe-IIIe s.)

Stèle funéraire en marbre, avec fronton et acrotères, trouvée dans le champ d'un habitant du village de Germeyan (Yürük) (voir Asdracha, Inscriptions II, p. 303), transportée dans le musée de Rhaidestos avant 1971. Brisée en diagonale dans la partie inférieure. Sur le fronton, une rosette stylisée, en relief ; sur les acrotères, des palmettes également stylisées, en relief. «38. 26. 11» ; hauteur des lettres : «3» (d'après Taşlıklıoğlu). Inscription encadrée, soigneusement gravée en dessous du fronton, détruite dans la partie inférieure par la cassure, qui a emporté la moitié de la sixième ligne.

Taşlıklıoğlu, Trakya, II, pp. 81-82, n° 9, fig. 57 (photographie) ; Robert, Bull. épigr. 1972, n° 282 (correction de la lecture de Taşlıklıoğlu et commentaire) ; Loukopoulou, Provinciae Macedoniae, p. 93, note 159.

Βεψανία
Σεκοῦνδα
χρηστιανὴ
4. Ζωτικῇ
ἰδίᾳ μητρὶ
6. [χρη]στιανῇ

Ligature : ης, νη (l. 3) ; μητ (l. 5) ; νῇ (l. 6).

Diphtongue analytique : OY (l. 2) ; notons le N de Σεκοῦνδα, écrit en plus petit et inséré entre Y et Δ (l. 2).

Leg. χριστιανὴ (l. 3) ; χριστιανῇ (l. 6).

L. 2. Σεκοῦ(ν)δα, (Taşlıklıoğlu, qui dit que le graveur a oublié d'écrire le N, pourtant parfaitement lisible sur la photographie).

L. 3. Χριστιανῇ (Taşlıklıoğlu).

L. 6. [Χαρι]στίαν (Taşlıklıoğlu, qui a restitué ce mot inexistant à la place d'un hypothétique εὐχαριστίαν).

L. 7. [ἕνεκα] (Taşlıklıoğlu). Il apparaît clairement sur la photographie qu'il n'y avait pas de septième ligne, le cadre sculpté de l'inscription se fermant entièrement en dessous de la sixième. Quant bien même il y aurait eu une septième ligne, il faudrait restituer plutôt la formule μνείας (ou μνήμης) χάριν.

Vepsania Secounda, chrétienne, à Zôtikè, sa propre mère, chrétienne.

L. 1/2 : Βεψανία Σεκοῦνδα. Βεψανία, transcription de *Vipsania,* nom latin, plutôt rare en général (cf. RE 9 A/I (1961), col. 1227 et Stemma : R. Hanslik), un *hapax* pour les inscriptions de Thrace, selon Loukopoulou (Provinciae Macedoniae, p. 94 et note). Le nom se rencontre aussi sous la forme Ἰουψανία, Οὐιψανία (SEG 19 (1963), n° 172), comparable au masculin Οὐιψάνιος, *Vipsanius* (Robert, Bull. épigr. 1974, n° 508 ; SEG 26 (1976-1977), n^{os} 233-234) ou Οὐιψιανός (SEG 32 (1982), n° 871). En revanche, le nom Σεκοῦνδα (ou Σεκούνδη) du latin *Secunda* se retrouve assez souvent dans les inscriptions d'Asie Mineure, voir CIG, II, n^{os} 3375 (aussi, m. Σεκοῦνδος), 3495, 3583 ; III, n^{os} 3860, 4196.

Selon Loukopoulou *(loc. cit.), Vipsania Secunda,* cette femme chrétienne d'Apros, serait une descendante soit d'un affranchi du gendre de l'empereur romain César Auguste, Marcus Vipsanius Agrippa (63-12 avant J. Chr., voir RE, *ibid.,* col. 1226-1275 : R. Hanslik), à qui avait appartenu la Chersonèse et la région adjacente à l'emplacement de la colonie romaine ultérieure *Claudia Aprensis* ; soit d'un étranger d'origine locale, qui avait obtenu la citoyenneté romaine par l'intermédiaire d'Agrippa. Cf. SEG 37 (1987), p. 190, n° 598.

L. 3 : χριστιανή. Robert (Bull. épigr. 1972, n° 282) corrige avec raison le datif de Taşlıklıoğlu par le nominatif. C'est la profession de foi de Vepsania Secounda, qui offre cette stèle funéraire à sa mère, chrétienne aussi. La formule «chrétien à chrétien» est habituelle à cette époque ainsi que l'affirmation χριστιανὸς/χριστιανή, en particulier dans les épitaphes de Panion et de Périnthe-Héraclée, voir *infra,* n^{os} 130-131, 165, e.a. ; cf. CIG, IV, n° 9481 (de Syracuse).

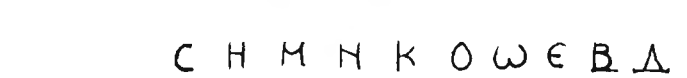
L. 4/6 : Ζωτικῇ ἰδίᾳ μητρὶ, χριστιανῇ . La propre mère de Vepsania Secounda, Zôtikè, était, elle aussi, chrétienne. Le mot χριστιανῇ (datif) de la sixième ligne correspond parfaitement au même mot (nominatif) de la troisième ligne, rendant la restitution impossible [χαρι]στίαν, proposée par Taşlıklıoğlu, inutile. Zôtikè est un nom qui se rencontre très souvent dans les épitaphes païennes et chrétiennes, voir entre autres CIG, II, n° 3650 ; III, n^{os} 3827.ee, 3896 ; IV, n° 9691 (épitaphe chrétienne de Rome). Cf. Ζώτιχος ou Ζωτιχὸς (m.), dans une épitaphe païenne de Byzance, nom de plusieurs Chalcédoniens aussi (voir Robert, Index commenté in Robert - Fıratlı, Stèles funéraires, p. 163 ; Robert, Bull. épigr. 1962, n° 229). Voir *infra,* n° 156.

119. Apros. Epitaphe d'un comte des domestiques et stratège d'Apros (Ve-VIe s.) (Pl. 76 b)

Dalle funéraire en marbre blanc de Proconèse, trouvée dans un domaine de Germeyan (Yürük), utilisée ensuite à la fontaine du village. Cassure verticale à gauche, qui a emporté le début de toutes les lignes de l'inscription. «83. 63. 15» ; hauteur des lettres : «3-5» (d'après Taşlıklıoğlu).

Taşlıklıoğlu, Trakya, II, pp. 85-86, n° 13, fig. 61 (photographie). Texte d'après une photographie d'I. Ševčenko, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 72.781.

[+ Ἐνθάδε κῖτε---] ΤΗC ΑΡ [ca. 5] ος
[ὁ τῆς μ(εγαλο)π(ρεπεστάτης) μ]ν̣ήμ(ης) γενάμ(ενος) κόμ(ης)
[τῶν δομε]στ(ίκων) [καὶ] σ(τρατηγὸς) Ἀπρηνῶ-
4. [ν, υἱὸς Ἰωά]ν̣νου τοῦ τῆς
[ca. 5, ὃς τ]ελευτᾷ μη(νὶ) Δεκε-
[μβρίῳ ἰνδ(ικτιῶνος)] β′ [ου ι] β′



Tilde sur la lettre-chiffre de l'indiction (l. 6).

Signe d'abréviation : S (l. 2 : «a typical sixth-century sign» : Oikonomides, Abbreviations, p. 37 ; cf. p. 77) ; probablement l'abréviation pour l'indiction (l. 6).

Abréviations : – CTT (l. 3 – στίχων : double T, marque du pluriel (cf. Feissel, Macédoine, n° 56, 2 ; Oikonomides, *ibid.*, p. 41) ; $\overset{H}{M}$(pour μηνὶ, l. 5 ; cf., s'il en est besoin, Oikonomides, *ibid.*, p. 85).

Lettres superposées : $\overset{\Lambda E}{EY}$ (l. 5). Notons la diphtongue OY, écrite analytiquement à la manière antique (l. 4) et l'omicron en ogive, forme plutôt du VIe siècle (cf. Feissel, Macédoine, n° 195). En revanche, le B (l. 6) posé sur une barre horizontale est plus fréquent à l'époque suivante (cf. I. Ševčenko, in Byz 35(1965), p. 566). Cf. *infra*, n° 129.

Leg. [Ἐνθάδε κεῖται] (l. 1).

L. 1. ΤΣΑΡΕ ΑΡΙΑΣ (Taşlıklıoğlu ; l'auteur avoue ne pas avoir pu déchiffrer l'inscription en raison de la partie gauche manquante).

L. 2. ΙΗΜ γεννᾷ μ(ηνὶ) Κόμ(ητι) (Taşlıklıoğlu).

L. 3. ΣΤΤΣΑ Ἀπρήνω (Taşlıklıoğlu met l'accent sur le nom de la ville d'«Apri» qu'il a pu comprendre).

L. 4. ΥΝΟΥ τοῦ τῆς (Taşlıklıoğlu).

L. 5. [μακαρίας μνήμης τε]λευτᾷ (Taşlıklıoğlu).

*(Ci-gît ... un tel) (de très magnifique mémoire), qui fut comte des domestiques et stratège des Aprènoi, (fils de) Jean de ..., qui est mort le mois de décembre, indiction 2 (*ou *12).*

J'ai restitué le texte en tenant compte du nombre approximatif des lettres manquantes de chaque ligne (7 à 10) qui résulte plus ou moins des lignes 2 (fin) et 3 (début) : ΚΟΜ/ [ΤΩΝ ΔΟΜΕ] et 5 à 6, de même : ΔΕΚΕ/ [ΜΒΡΙΩ ΙΝΔ].

L. 1 : [Ἐνθάδε κεῖται...]...ος. On peut distinguer les lettres OC à la fin de la première ligne, ce qui suggère la présence d'un nom propre, à savoir du nom du défunt (je dois cette hypothèse à madame Louisa Loukopoulou). J'ajoute que, d'après l'image sur la photographie, deux mots et même trois se distinguent, donc, il devait y avoir le prénom, peut-être le gentilice, et le nom. Si les lettres ΤḢC étaient la terminaison du premier nom propre et le second nom commençait par ΑΡ, même dans le cas de la présence d'un troisième nom, on n'aurait que l'embarras du choix (quitte à pouvoir se décider sur leur nombre) ; ainsi, en considérant les possibilités qu'offrent les anthroponymes grecs ou ceux qui sont des noms latins transcrits en grec, on peut penser à Ἀρίας (cf. Feissel, Macédoine, n° 63, 2), Ἄρ(ε)ιος, Ἀρ(ρ)έτιος, Ἀρ(ρ)ιανός, Ἀρεόβινδος, etc. Cf. PLRE, I, p. 109 ; III A, pp. 114-115 ; Solin - Salomies, Repertorium, pp. 20-23 *(gentilicia)* et pp. 295-296 *(cognomina).*

L. 2 : [ὁ τῆς μεγαλοπρεπεστάτης] μνήμης. Cette formule est équivalente à la formule funéraire ὁ τῆς μακαρίας μνήμης ; elle pourrait être ici ὁ τῆς μεγαλοπρεπεστάτης, ou λαμπροτάτης, ou encore ἐνδοξοτάτης μνήμης avec l'épithère en abrégé, laquelle désignerait le titre nobiliaire du *comes domesticorum.* Cf. Grégoire, Asie Mineure, p. 32, n° 100, 8 : ὁ μεγαλοπρ(επέστατος) κόμ(ης) τῶν καθ(ωσιωμένων) δομεστίκω(ν) ; *idem,* Egypte, p. 202, n° 596 : un *comes* titré μεγαλοπρεπέστατος et ἐνδοξότατος ; Feissel, Macédoine, p. 71, n° 64, 1 : μ(εγαλο)π(ρεπεστάτου) κόμ(ητος) ; Dagron - Feissel, Cilicie, p. 59, n° 24.

Une autre hypothèse que j'avais envisagée d'abord serait de dissocier les lettres ΤḢC du reste de la première ligne : [Ἐνθάδε κεῖται ὁ] τῆς... μνήμης. Il faudrait alors supposer l'une des épithètes mentionnées pour combler la lacune, à savoir μακαρίας, ou μεγαλοπρεπεστάτης, λαμπροτάτης, mais je n'ai pas pu la dénicher dans la partie détruite.

L. 2 : [ὁ...] γενάμενος. Sur cet aoriste second, voir *supra,* n° 112, 3-4.

L. 2/4 : κόμης τῶν δομεστίκων [καὶ] στρατηγὸς Ἀπρηνῶν. Comme *comes domesticorum,* le défunt doit avoir exercé des fonctions militaires importantes dans l'administration provinciale, à la tête des corps

equestres ou pédestres et, en outre, avoir commandé la garde de la ville d'Apros. Le pluriel Ἀπρηνῶν peut désigner soit l'ensemble des habitants d'Apros, soit la garde des soldats qui aurait été recrutée sur place. Cf. le pluriel Πανιωθῶν/ Πανιωτῶν (*infra,* n° 151, 2), signifiant les habitants de Panion.

Notons l'évolution du singulier Ἀπρηνός en un anthroponyme d'origine géographique à l'époque tardive (cf. Darrouzès, Regestes, I/VI, p. 382, n° 3141).

Sur le *comes domesticorum,* tremplin vers la fonction supérieure de *magister militum,* voir in RE 4/1 (1900), s.v. *comites,* n° 25, col. 648-650 (O. Seeck) ; Jones, Empire, I, p. 372 ; II, p. 636 ; Hanton, Lexique, p. 96, s.v. κόμης ; PLRE, II, pp. 1294-1295 (liste) ; III B, p. 1511 (liste). Cf. Mango, Inscriptions, p. 466.

Sur στρατηγός, qui signifie ici ce que l'on entend à l'ordinaire, voir Dennis, Byzantine Treatises, p. 20, 15-17 ; cf. Stein, Histoire du Bas-Empire, II, p. 814.

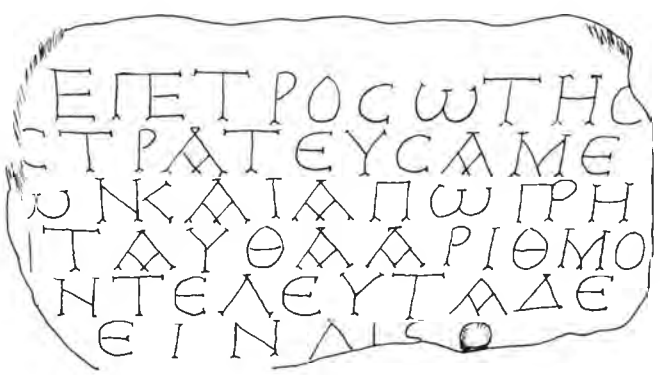
L. 4/5 : [υἱὸς Ἰωά]ν̣νου τοῦ τῆς [...]. Le nom de l'éventuel père pourrait être suivi du nom plus large de la famille ou de la *gens,* mais cela n'est évidemment qu'une supposition. En revanche, d'après la seconde hypothèse mentionnée ci-dessus, la quatrième ligne comporterait le nom du *comes domesticorum* qui, si l'on rattachait le premier N à Ἀπρηνῶ/ν, donnerait quelque chose comme Νουτούτης, transcription possible d'un nom latin *Nututius,* dont pourtant je n'ai pas pu trouver d'autres exemples.

L. 5/6 : [ὃς] τελευτᾷ μηνὶ Δεκεμβρίῳ [ἰνδικτιῶνος] β′ [ou ιβ′]. Le fait que les mots de ces lignes se suivent parfaitement sans lacunes conforte notre hypothèse sur le nombre des lettres perdues des lignes précédentes et, par conséquent, notre essai de restitution.

120. Apros. Epitaphe de Pétros, *ex-primipilus* et soldat d'un numérus (Ve-VIe s.)

Dalle (et non stèle : Taşlıklıoğlu) funéraire, trouvée à Germeyan (cf. *supra,* n^os^ 118-119), achetée par le directeur du musée de Rhaidestos avant 1971. Cassure à gauche, qui a emporté les premières lettres des lignes de l'inscription. «24. 48. 11» ; hauteur des lettres : «4» (d'après Taşlıklıoğlu, qui confond souvent la largeur et la hauteur).

Taşlıklıoğlu, Trakya, II, pp. 80-81, n° 8, fig. 56 (photographie). L'auteur dit qu'il n'a pas pu comprendre le sens de l'inscription ; Robert, Bull. épigr. 1972, n° 282 (mention de ἀριθμός).



4. [+ Ἐνθάδε κατάκιτ]ε Πέτρος ὡ τῆς
[μακαρίας μνήμης] στρατευσάμε(νος)
[τῶν γενναιοτάτ]ων καὶ ἀπὸ πρη-
[μιπίλων, τοῦ ἐ]ν̣ταῦθα ἀριθμο[ῦ]
[*ca* 12]ν, τελευτᾷ δὲ
[μη(νὶ)*ca* 10] εἰνδι̣ (κτιῶνος) β̣

Signe d'abréviation : S : -νος, peut-être (l. 2) ; ΕΙΝΔΙṢ : = κτιῶνος (l. 6).
Abréviation possible par lettre superposée : $\overset{\text{H}}{\text{M}}$:-νὶ (l. 6).
Ligatures : Πε (l. 1) ; νκ, πρ (l. 3).
Leg. [κατάκειτ]αι, ὁ τῆς (l. 1) ; ἀπὸ πρι- (l. 3) ; ἰνδικτιῶνος (l. 6).

L. 2. στρατεύσαμε- (Taşlıklıoğlu) ;
L. 3. [νος ___]ων καὶ ἀπο ΓΡΗ *(idem)* ;
L. 4. ΑΡΙΘΜΟ *(idem)* ;
L. 6. εἰνδ(ικτίωνος) *(idem).*

(Ci-gît) Pétros, de (bienheureuse mémoire), ayant servi ici (dans) le numérus des (très braves ...), et ex-primipile ; et il est mort (le mois de ...), indiction 2.

L. 1 : [Ἐνθάδε κατάκειται]. Pour cette formule que je restitue dans le texte avec la faute habituelle de ει/ι (il pourrait y avoir aussi κατάκητε), voir Asdracha, Inscriptions II, n° 64, 1, p. 262.

L. 1/5 : arrangement de la syntaxe : Πέτρος... στρατευσάμενος τῶν γενναιοτάτων τοῦ ἐνταῦθα ἀριθμοῦ [...] καὶ ἀπὸ πριμιπίλων. L'épithète γενναιότατος/ οι, avec celle de καθοσιωμένος/ οι, est utilisée d'habitude pour caractériser les soldats, les στρατευόμενοι, στρατιῶται, et leurs unités. On pourrait donc restituer aussi καθωσιωμένων (στρατιωτῶν) auxquels appartiendrait ce Pierre.

Il est évident que la lacune qui suit le mot ἀριθμοῦ (l. 4) comprenait son nom, cf. certaines inscriptions dont CIG, IV, n° 9449 (en 518) : Εὐγνωμόνιος, προτίκτορ τῶν γενναιοτάτων ἀριθμοῦ Μαρτησίων (voir Feissel, Macédoine, n° 63, p. 70, où d'autres exemples analogues : à corriger le n° 9448 donné pour l'inscription de CIG ; Jones, Empire, II, pp. 679-686). Cf. RE 4 A/1 (1931), col. 255, s.v. στρατηλάτης (E. Kiessling). Je ne m'aventure pas à compléter cette lacune par un nom quelconque, à supposer que ce numérus ait fait partie d'une des 27 unités militaires (*vexillationes* ou *legiones comitatenses*) du *magister militum per Thracias,* si l'on se réfère seulement à la liste de *Notitia Dignitatum* (éd. Seeck, Or. VIII, 25-53). Quoi qu'il en soit, l'ἀριθμὸς de notre inscription, transcription du latin *numerus,* unité militaire de base composée de 300 à 500 combattants, devait être de ces ἀριθμοὶ qui, appartenant aux armées provinciales, stationnaient dans certaines villes ou bourgs-forteresses tout au long des grandes voies de l'Empire.

C'est ce que montre clairement dans notre texte le mot ἐνταῦθα, i.e. à Apros, lequel en plus avait succédé à la colonie romaine *Claudia Aprensis* (voir *supra,* n° 118), l'une des stations de la partie orientale de la *Via Egnatia*. Il y aurait là une analogie avec les huit unités militaires de la *Notitia Dignitatum,* homonymes des villes où elles stationnaient, lesquelles (villes) se trouvaient dans le territoire des diocèses de Dacie et de Macédoine. Voir Hoffmann, Bewegungsheer, I, pp. 19-20. Pour la restitution du mot ἀριθμοῦ, voir Robert, Bull. épigr. 1972, n° 282.

Sur *numerus,* voir RE 17/2 (1937), col. 1327-1341 et 2537-2554 (liste restreinte), s.v. (H.T. Rowell) ; Bréhier, Institutions, pp. 275-278. Pour des exemples épigraphiques, στρατευσαμένου, στρατιώτου, ἀριθμοῦ, νο(υ)μέρου, *de nu(o)mero,* voir entre autres, Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n^{os} 6, 52, 90, 92 ; Feissel, Macédoine, n^{os} 26, 27, 63, 153 ; Kalkan - Şahin, Grabstelen, n° 3, 5-6 : στρατιότ[ης] νομέρου Βραχιατῶν, soldat du *numerus Bracchiatorum*. Cf. les inscriptions des soldats du cimetière romain tardif-chrétien de la *Colonia Julia Concordia,* près de l'actuel bourg de Portogruaro, en Vénétie, Hoffmann, Bewegungsheer, I, pp. 75-79 ; cf. p. 61.

Pour une analyse du texte de la *Notitia Dignitatum,* voir aussi Jones, Empire, III, appendice II, pp. 347-380.

L. 3/4 : καὶ ἀπὸ πριμιπίλων. Ce substantif proposé pour la restitution est la transcription en grec du latin *primipilus,* i.e. *centurio primi pili,* le premier des deux centurions de la première cohorte et, donc, le plus haut gradé des 60 centurions de la légion. Une deuxième solution serait la restitution ἀπὸ πρι(μιπιλαρίων), de *primipilaris, primipilarius,* dans la mesure où ce terme a perdu peu à peu sa première signification de l'«ancien primipile» et a fini par s'identifier au *primipilus.*

Sur ce haut cadre de l'armée, voir Seeck, Untergang, II, pp. 19-20, 95, 512 et *passim* ; RE 22/2 (1954), col. 1974-1976, s.v. *primipilus* (F. Lammert).

Une autre restitution ἀπὸ πρι[μισκρινίων], de *primiscrinius (Notitia Dignitatum,* éd. Seeck, Or. V, 72 ; VI, 75) me paraît moins probable. Sur cette fonction qui se rencontre dans plusieurs *officia* de l'administration impériale, voir Stein, Studien, p. 184 ; Grosse, Römische Militärgeschichte, pp. 131-132 ; RE, Supplem. 8 (1956), col. 624-628, s.v. (W. Ensslin).

L. 6 : La date. D'après l'image que donne la photographie et le nombre des années du cycle indictionnel, la lettre-chiffre ici devait être un B, voir le type de B à la boucle supérieure plus petite que la boucle inférieure, forme habituelle à cette époque (Β, cf. Moutsopoulos, Morphologie, p. 75, pl. 2).

121. Apros. Epitaphe de Théodotos

Fragment quadrangulaire d'une stèle de marbre, apparemment funéraire, vue dans la cour d'une maison du village Germeyan par Lambousiadis, en 1920-1923. L'inscription était précédée d'une croix ou gravée sous une croix. «23. 25. 6». Selon l'éditeur, plusieurs fragments sculptés antiques et un chapiteau byzantin se trouvaient dispersés dans ce village, encastrés dans les murs des maisons.

Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, Θρακικά 2 (1929), p. 324 (caractères épigraphiques majuscules).

† Θεοδώτου

Leg. Θεοδότου.

De Théodote.

Le nom Θεόδοτος remonte bien dans l'Antiquité tardive (Mihailov, Inscriptiones graecae, IV, n^os^ 1975, 2-3 ; 2342, 4 ; Solin, Personennamen, I, pp. 71-72 ; Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 320-323 ; Dumont - Homolle, Mélanges, p. 421, n° 89, de Chôra, en Chersonèse thrace). Il devient plus fréquent pendant l'époque chrétienne et protobyzantine et il est porté par plusieurs hauts dignitaires, tels que *magistri officiorum,* divers *comites, praefecti urbis,* etc. (PLRE, II, pp. 1103-1105 ; III B, pp. 1300-1302 ; Łaitar, Christliche Inschriften, p. 107, n° 3, 2-3). Cf. des monogrammes du nom Théodotos sur des sceaux, Laurent, Orghidan, pl. 67, fig. 613 (VIIe s.) ; pl. 69, fig. 600 (VIIe-VIIIe s.) ; Zacos - Veglery, Lead Seals, I, Plates, fig. 158-162. Un Θεοδότης (incertain) figure dans une épitaphe chrétienne de Rome (ICUR, V, n° 14266, IIIe-IVe s.).

Notons le correspondant féminin Θεοδότη dans une épitaphe de Thessalonique (Feissel, Macédoine, n° 173, 3 : Ve-VIe s.). Cf. Tataki, Macedonian Edessa, p. 95.

MESSÈNÈ

On ne connaît pas le moment précis où Messènè (en turc Mesni, l'actuelle Misinli, au nord-est de Büyük Karıştıran) remplaça l'ancienne ville de Dryzipara (voir n° suivant) ; toutefois, le *terminus post quem* doit être placé après la destruction de Dryzipara par les Avars au printemps de 598 (Théophylacte Simokattès, éd. De Boor, pp. 270, 25-271, 4 ; Théophane, éd. De Boor, p. 279, 10-15. Pour la datation, voir Nystazopoulou-Pélékidou, Συμβολή, pp. 175-176, 200 ; cf. Hauptmann, Les Avars et les Byzantins, p. 168). Il est possible que la population de Dryzipara ait vivoté pendant un certain temps avant de se déplacer vers un site voisin, au nord-est de la ville, au VIII/IXe siècle.

En effet, un archevêque de Messènè figure parmi les ajouts en finale de la notice 2, qui reflète une évolution ecclésiastique datable du VIIIe siècle, au plus tard du premier quart du IXe siècle (Darrouzès, Notitiae, n° 2, 84 ; cf. p. 19). De toute façon, l'association des noms des deux villes, l'une ancienne, l'autre nouvelle, dans les notices 4 (l. 71) et 5 (l. 74) du IXe siècle, constitue une répétition livresque de la notice, étant donné que la ville de Dryzipara avait déjà disparu.

En revanche, Messènè continua d'exister et ses mentions dans les sources se rencontrent, certes de façon fragmentaire, jusqu'au XVe siècle. Voir entre autres, Vie de la sainte Marie la Jeune, AASS, Nov. IV (1925), p. 692 B, appendice au mois de février ; Choniatès, éd. Van Dieten, pp. 499, 58 ; 629, 56 ; Carile, Partitio, p. 218, 28 ; Cantacuzène, III, pp. 64, 23 ; 67, 9 ; Doukas, p. 313, 24.

Sur le siège de Messènè et son évolution, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 238-239, 286, avec liste prosopographique. Pour un bref aperçu de l'histoire de la ville, voir Mamôni, Ἡ βυζαντινή Μεσσήνη, pp. 331-342, références aux sources et bibliographie ; cf. Kyriakidis, Μελέται VI, pp. 88-90 ; sur son emplacement, voir Papazôtos, Ἀνίχνευση, p. 553.

En 1920-1923, au sud-ouest du village moderne, on pouvait voir les vestiges de la muraille de Messènè qui comportait plusieurs tours, distantes d'à peine 40 m l'une de l'autre, et dont deux étaient conservées au moment de la visite de Lambousiadis (Ὁδοιπορικόν, Θρακικά 10 (1938), p. 261). En outre, ont été trouvés alors dans les ruines quelques chapiteaux byzantins, une inscription antique grattée, dont seulement le début Ἀγαθῇ τύχῃ restait visible, des monnaies byzantines, etc. A la même époque,

quatre sources saintes (ἁγιάσματα), celles de sainte Madeleine, de sainte Anne, de saint Thomas et de sainte Catherine existaient encore (voir Lambousiadis, *ibid.*, p. 262).

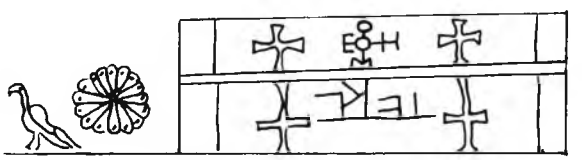
Actuellement, sont visibles la tour ronde, au nord-ouest de la muraille, ainsi qu'une partie de celle-ci (voir Papazôtos, Ἀνίχνευση, p. 553 et pl. 10, 11, 12) : cf. pl. 77 a-c.

122. Monogramme d'Euphèmios (après la fin du VIe s.)

Plaque apparemment de marbre, encastrée dans la maçonnerie en argile de l'église de Panagia, l'une des quatre églises de Messènè (avec Saint-Démètre, Saint-Athanase et Saint-Georges), dont Covel avait vu les vestiges lors de son voyage de retour d'Andrinople à Constantinople, en septembre/octobre 1675. Cette pierre, «noble stone» selon Covel, portait quatre croix et quelques lettres qui désigneraient l'an du monde. Tout près, toujours selon lui, était encastré un morceau de marbre blanc, sur lequel figuraient une molette («spur») et un paon.

Cependant, en regardant bien le croquis de Covel, on se rend compte qu'il ne s'agit pas de deux pierres mais de trois : l'une doit être un bas-relief de l'époque chrétienne avec une rosette et le symbole du paon (cf. MAMA, I, n^{os} 155, 205, 228, 232, 234, 323 b, e.a.) ; l'autre, portant le monogramme entre deux croix, est bien séparée par deux lignes horizontales de la troisième, où figurent quatre grosses lettres entre deux autres croix plus grandes que les précédentes. L'assemblage des deux dernières pierres était fait de telle façon que la plaque inférieure était à l'envers par rapport à la plaque supérieure ; une raison de plus pour dissocier le monogramme de la deuxième plaque des lettres, beaucoup plus grandes et dues à une autre main, de la troisième. Bref, on est en présence de deux inscriptions : a) un monogramme ; b) quatre (?) lettres qui sont, peut-être, un autre mot abrégé.

Covel, Voyages, éd. Grélois, appendice épigraphique, n° 17.



a) E(ὐ)φημίο(υ)

b) T ou ΠΕΚΣ

Ligature(?) : πε (b).

Grélois, n'ayant pas dissocié les deux pierres, lit : Εὐφημίου ἐπισκόπου.

a) *D'Euphèmios.*

a) Il s'agit soit d'une épitaphe, et, dans ce cas, nous avons affaire à une pierre tombale, soit d'un élément architectural provenant d'une église (?), donc d'une dédicace. La résolution Εὐφημίου me semble être la bonne, celle, proche, d'Εὐθυμίου me paraissant moins probable d'après l'image du monogramme.

Correspondant à l'ancien Εὔφημος (cf. SEG 33 (1983), n° 1585 ; 36 (1986), n^{os} 14, 155, 799), Εὐφήμιος est un prénom qui se rencontre surtout sur les inscriptions et les sceaux à partir de l'époque chrétienne, quoiqu'il y demeure pas fréquent, cf. un Euphèmios, préfet du prétoire d'Orient en 496 (RE 22/2 (1954), col. 2501 (W. Ensslin) ; SEG 41 (1991), n° 1729 ; Zacos - Veglery, Lead Seals, I, Plates, pl. 233, fig. 147-148 : monogrammes d'Εὐφημίου. Plus fréquent est son correspondant féminin, Εὐφημία, cf. SEG 32 (1982), n° 1093 (a. 400-420) ; 34 (1984), n° 1262, 11 : la κουβικουλαρία Εὐφημία ; 35 (1985), n°

1167, 18 : épitaphe de 242-243 ; 36 (1986), n° 293, 5 : épitaphe de IIIe s., et *passim* ; Feissel, Macédoine, n° 42, 4 : épitaphe des Ve-VIe siècles.

Cf. la forme du masculin Εὐφήμις, dans une épitaphe d'Odessos, du VIe s. (Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 111, 1-2), forme analogue à celles d'Εὐγένιος-Εὐγένις, Ἐπιφάνιος-Ἐπιφάνις, Σωφρόνιος-Σωφρόνις, Σισίνιος-Σισίνης, e.a. ; cf. aussi Εὐφημιανὸς (Solin, Personennamen, III, p. 1465).

b) Je ne saurai lire ἐπισκόπου dans ces quatre lettres liées au-dessus par une longue ligne, cf. les monogrammes ἐπισκόπου in Zacos - Veglery, Lead Seals, I, Plates, pl. 232, fig. 117-126. Tout au plus, mais avec beaucoup de réticence, je peux concevoir que cette ligne soit le signe d'abréviation d'un autre mot ou d'un nom propre.

La date. D'après les données mentionnées ci-dessus sur les origines de Messènè, on doit dater le monogramme d'Euphèmios de bien après 598, date présumée de l'invasion des Avars et de leur attaque contre Dryzipara. Quant à la deuxième inscription, incompréhensible pour moi, il semble qu'elle ne soit pas contemporaine de la première.

DRYZIPARA

La ville est connue à l'époque romaine comme la quatrième station *(mansio)* à partir d'Andrinople, sise sur la Voie Royale, la route terrestre, diagonale, des Balkans, qui reliait Constantinople à l'Europe centrale. Evidemment, Dryzipara ne pouvait pas être située sur la Via Egnatia (: R. Janin, in DHGE 14 (1960), col. 798-799 ; Samothrakis, Λεξικόν, p. 170, s.v. Δρουζιπάρα), puisque son emplacement doit avoir été sur la rive droite du fleuve Erginès, entre Tzouroulos et Arkadioupolis. Cela ressort clairement du chemin parcouru par saint Alexandre de Rome, le protecteur de Dryzipara, martyrisé tout près de cette ville, sous Maximien (286-305). Voir Μαρτύριον τοῦ ἁγίου... Ἀλεξάνδρου, éd. Dimitrov : Pătuvaneto, p. 156, 31-157, 14 ; AASS, Mai III (1680), p. 201 C-F ; cf. Halkin in BHG, I (1957), p. 14 ; Delehaye, Saints de Thrace, pp. 244-245.

La ville figure à cet endroit sur les Itinéraires et les cartes depuis l'époque romaine (Weber, Tabula, VII 4 m ; autres références in RE 5/2 (1905), col. 1741-1742 : E. Oberhummer ; carte de Nicolas Sofianos (1542), in B. Aristovoulos, Ταξείδια εἰς τήν Θράκην, Θρακικά 16 (1941), pp. 372-385, hors texte).

Son nom est cité sous plusieurs formes, surtout comme pl. neutre : Δριζήπαρα, Δριζίπαρα, Δρυζίπαρα (τά), Δρουζιπάρα (ἡ), e.a. (j'ai choisi l'une des versions de la liste des archevêchés, voir Darrouzès, Notitiae, n° 3, 91 : ὁ Δρυζιπάρων et Index, s.v. Δριζίπαρα). En mémoire de saint Alexandre et de son église-martyrion, vénérée dans toute la Thrace (jour commémoratif, le 25 fevrier), la ville s'appelait aussi Ἅγιος Ἀλέξανδρος τῶν Ζουπαρῶν.

Elle fut détruite et l'église du saint fut brûlée en 598, lors de l'invasion des Avars en Thrace, tandis que sa population se déplaça vers le nord-est, sur le site où se développa ensuite la Messènè byzantine (voir *supra*, p. 294). C'est un cas analogue à celui des villes Plôtinopolis/ Didymoteichon en Thrace occidentale, quand la seconde agglomération remplaça la première pour des raisons quasi identiques (voir Asdracha, Les Rhodopes, pp. 130-131). Cf. pl. 78 a-b.

Sur son archevêché, associé d'abord à celui de Messènè qui s'y substitua par la suite, voir Asdracha, La Thrace orientale, p. 238 et note 78, p. 285.

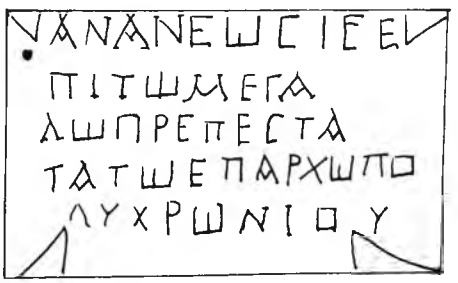
Quant à l'identification de son emplacement avec celui de la ville actuelle de Büyük Karıştıran, il faut noter pour éviter les confusions (: H. Sayar in AST 11 (1993), p. 129, note 2) que celle-ci s'appelait Karıştıran tout court dans un temps reculé ; c'est du moins sous ce nom qu'elle figure chez Jireček (Die Heerstrasse, p. 50), Delehaye (Saints de Thrace, p. 244), Janin (*ibid.*, col. 798), Lambousiadis (in Θρακικά 10 (1938), p. 260), Dimitrov (Pătuvaneto, p. 135, § 16), etc. Il y avait en outre un Kücük Karıştıran près de Karıştıran-Büyük Karıştıran, et les deux agglomérations ont été nommées Grande et Petite Dryzipara après leur rattachement à la sous-prefecture d'Arkadioupolis, pendant d'administration grecque de la Thrace, en 1919-1923.

J'émets enfin l'hypothèse que la rivière Τζιορίκελλος (affluent d'Erginès) qui figure dans la Passion de saint Alexandre (éd. Dimitrov, *ibid.*, p. 156, 33) pouvait être identifiée à la rivière Bogaz-Köy-dere, de son nom turc, actuellement Büyük Karıştıran-deresi, sur la rive de laquelle ont été bâtis les deux Karıştıran. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas m'empêcher de penser que le nom Τζιορίκελλος rappelle celui de Tzouroulos, mentionnée, elle-aussi, dans la Passion de saint Alexandre (*ibid.*, p. 158, 30) : elle fut la dernière station sur le long parcours du saint, qui, partant de Rome, traversa l'Illyrikon et suivit, en passant par Serdica (Sofia) et Philippoupolis, la route Royale et ses ramifications (voir Asdracha, Inscriptions II, pp. 291-292).

123. Restauration faite sous l'éparque Polychronios (Ve-VIe s.)

Tabula ansata encastrée dans la maçonnerie d'une arche du pont qui enjambe Büyük Karıştıran-deresi. D'après la tradition locale, ce pont fut construit au XVIe siècle et c'est peut être à ce moment que la pierre fut utilisée comme élément de construction. Vue par Lambousiadis en 1920-1923, elle fut photographiée par Mango et Ševčenko en août 1967. Entre-temps, le texte de l'inscription avait en grande partie disparu.

Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, Θρακικά 10 (1938), p. 260 (fac-similé) ; C. Mango - I. Ševčenko, Three Inscriptions of the Reigns of Anastasius I and Constantine V, BZ 65/2 (1972), pp. 385-386, note 17, fig. 8 (photographie). Texte d'après le fac-similé de Lambousiadis.



Ἀνανεώθιε ἐ-
πὶ τῷ μεγα-
λωπρεπεστά-
4. <τα>τῳ ἐπάρχῳ Πο-
λυχρωνίου

Ecriture en alphabet carré, caractéristique *grosso modo* jusqu'au VIe siècle inclu, mais persistant sur des inscriptions postérieures, cf. Asdracha, Inscriptions II, n° 64 (en 813).

L. 1. Leg. ἀνανεώθη au lieu du correct ἀνενεώθη. Lambousiadis n'a pas lu ἀνανέωσις (: Mango - Ševčenko, *ibid.*, p. 386 note), mais il a copié apparemment ce qui restait d'un Θ carré, tandis que le IE n'est que la forme inversée du EI, gravé à la place du H. Voir à ce sujet, Bees, Νέαι ἀναγνώσεις, p. 100, n° 14.

L. 1/5. Leg. ἐπὶ τοῦ μεγαλοπρεπεστάτου ἐπάρχου Πολυχρονίου. Le glissement du datif au génitif (et vice versa) se rencontre dès cette époque et devient courant à l'époque suivante (cf. Asdracha, *ibid.*, n^{os} 76, 77).

L. 1/5. ἀνανεω/ ωμε./ ρεπε/ επαρ/ ωνιου (Mango - Ševčenko).

A été restauré sous le très magnifique préfet Polychronios.

L. 1 : ἀνανεώθη. Il s'agit d'une restauration ou d'une reconstruction probablement d'un édifice public relevant du ressort du préfet du prétoire.

L. 1/4 : ἐπὶ τοῦ μεγαλοπρεπεστάτου ἐπάρχου. Ce préfet doit être sans doute le *praefectus praetorio per Orientem* du moment. Le titre μεγαλοπρεπέστατος, correspondant grec du *magnificentissimus* et qui concerne une catégorie des *illustres,* est celui que porte ce haut dignitaire de l'empire aux Ve et VIe siècles (cf. Hanton, Lexique, pp. 104-106, s.v. Magnifique ; Guilland, Les titres nobiliaires, pp. 130-131 ; Feissel, Macédoine, n° 56).

Sur cet office et les fonctions qui s'y rattachent, voir Stein, Untersuchungen über das Officium der Prätorianerprefectur seit Diokletian, Amsterdam 1962 (nouvelle impression) ; *idem,* Untersuchungen,

pp. 162 (364)-175 (377) ; Bréhier, Institutions, pp. 87-88 ; J.-R. Palanque, Essai sur la prefecture du prétoire du Bas-Empire, Paris 1933 (exclusivement pour le IVe siècle, avec liste des préfets). Pour un aperçu général, voir RE 22/2 (1954), col. 2426-2502, notamment col. 2439-2502 (W. Ensslin). Voir certaines listes des préfets, quelques préfets du prétoire inclus, dans la série d'articles de Guilland, L'éparque (*infra,* bibliographie).

Sur l'équivalence ἔπαρχος/ὕπαρχος, voir Robert, Epigrammes, pp. 45, 54 ; Lemerle, Recueils, I, pp. 39-40 ; Guilland, L'éparque, in B Sl 41/1 (1980), p. 17, note 1.

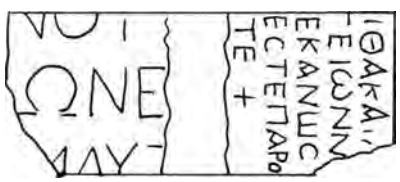
L. 4/5 : Πολυχρονίου. Connu depuis l'Antiquité (cf. Lexicon, I, p. 381, s.v. ; II, p. 376, s.v.), ce nom est porté par quelques dignitaires du Bas-Empire, tels que, entre autres, un domestique appartenant au service du préfet du Prétoire d'Orient, en 360-361 (PLRE, I, p. 711) ; un très magnifique *ex-quaestor,* en 451 (*ibid.,* II, p. 896) ; un ambassadeur, en 513-514 (*ibid., loc.cit.*), e.a. Cf. Ögüt - Şahin, Katalog, p. 123, n° 97 (Ἀθανάσιος υἱὸς Πολυχρονίου) de Bithynie. Notons, comme curiosité, un Πολυέτιος, monogramme cruciforme invocatif, sur un sceau daté de 650-750 (Zacos - Veglery, Lead Seals, I/2, n° 1595, p. 928).

RHAIDESTOS

124. Epitaphe du décanos Jean (IVe s.)

Plaque de marbre quadrangulaire, brisée du côté gauche pour servir comme matériel de construction dans une maison privée du quartier «Papanéophytou» de Rhaidestos. Cette ville byzantine (nom turc actuel, Tekirdag) occupait, avec Panion, le territoire de l'ancienne Bisanthè (cf. Asdracha, Inscriptions II, pp. 248, 259). L'inscription fut relevée par Kalinka qui, après avoir rencontré des obstacles insurmontables («unübersteigliche Hindernisse») de la part des autorités turques dans l'été 1895, dut y retourner en 1896 (Thrakien, col. 117). La pierre portait deux inscriptions de part et d'autre d'une bande creusée ultérieurement, large de 9, 5 cm. A gauche, inscription antique ; à droite, inscription chrétienne, gravée verticalement par rapport à la première, détruite, elle aussi, lors de la réutilisation postérieure de la pierre. Dimensions de la plaque : «25. 60. 15» ; hauteur des lettres de l'inscription chrétienne : «2, 5-3» (d'après Kalinka).

Kalinka, Thrakien, col. 141-142, n° 39 (fac-similé).



[+ Ἔ]νθα κα[τά]-
[κι]τε Ἰω(ά)νν[ης]
[ὁ δ]εκανώς·
4. [χέρ]εστε παρο-
[δῖ]τε +

ω ω

Notons la coexistence des deux formes de Ω, l'une arrondie, l'autre carrée.

Leg. κατάκειται (l. 1/2) ; la faute d'orthographe κατάκιτε est quasi permanente dans les inscriptions chrétiennes, tendant à devenir un fait de langue ; δεκανὸς (l. 3) ; χαίρετε (l. 4) ; παροδῖται (l. 5).

L. 2. Ἰω(ά)νν(ης?) (Kalinka).
L. 3. δ?]εκᾶνως (Kalinka).
L. 4. εὔχ?]εστε (Kalinka).

Ci-gît Jean le décanos ; salut à vous, passants.

L. 3 : δεκανός. Le défunt, Jean, fut de son vivant décanos, c'est-à-dire, un employé de rang inférieur, appartenant soit à l'Eglise (voir Darrouzès, Ὀφφίκια, p. 116, note 5), soit à l'administration civile, voire aux charges palatines. Les fonctions d'un décanos pouvaient être très diverses, de l'affectation au service des inhumations, à celui du corps d'huissiers ou d'appariteurs, jusqu'à la prêtrise, pour ne pas citer leurs services dans la domesticité du Grand Palais (voir Hanton, Lexique, pp. 72-73, s.v. ; Bees, Peloponnes, n° 37, 3, pp. 81-82 : sources et bibliographie concernant décanos ; Guilland, Recherches, II, pp. 89-91 ; Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, III, p. 41 ; Feissel, Macédoine, n° 93). Voir *infra,* n° 134.

Toutefois, le décanos tient son origine de la hiérarchie militaire : sous-officier de l'armée romaine, à la tête d'une unité de dix hommes, il s'appelait δέκαρχος (δεκάρχης, δεκαδάρχης) dans l'armée byzantine où il commandait une δεκαρχία (voir Guilland, *ibid.*, p. 90 et notes 21-22 ; RE 4/2 (1901), col. 2245, s.v. *decanus* (O. Fiebiger); col. 2246, s.v. *decani* (O. Seeck).

L. 4/5 : χαίρετε παροδῖται. j'ai choisi cette restitution du verbe au lieu de εὔχεστε que restitue Kalinka avec point d'interrogation, parce que c'est le verbe χαίρω-ομαι surtout qui fait partie de cette formule antique, dont on a ici un exemple de survivance. Cf. χέρεσθαι παρωδίτου d'une épitaphe antique de la même ville, comprise dans la Collection d'A. Stamoulis (Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 73, n° 2 ; Dumont - Homolle, Mélanges, p. 369, n° 62 b14 ; Seure, Antiquités, p. 622, n° 79).

En effet, cette formule (surtout au singulier) est très courante sur les stèles funéraires de Périnthe-Héraclée, antiques et chrétiennes confondues ; cf. Kalinka, Antiken zu Perinth, n^{os} 2, 8 ; 4, 10 ; 7, 11-12 ; 10, 17, et *passim ; idem,* Thrakien, n^{os} 129, 6 ; 131, 7 ; 133, 10-11 ; 166, 16, et *passim ;* Robert, Contributions, pp. 221-222, 10 (je reprendrai plusieurs de ces épitaphes dans les parties V et VI du présent recueil).

Pour quelques exemples de plus datant de l'époque chrétienne, voir Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον, p. 181, n° 3 : [Χαίρ]εται ἐν Χ[ριστ-]/ [τῶ πα]ροδῖται ; Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n^{os} 96, 6 ; 97, 1-2 ; 110, 7-9 ; 250 a et b ; cf. des formules proches de celle-ci in Feissel, Macédoine, n^{os} 12, 124 ; *idem,* Notes, p. 281 ; *idem,* Vénétie, col. 161.

125. Rhaidestos. Epitaphe double : a) de Théopemptos, b) de Paul (IVe-VIe s.)

Stèle funéraire découverte dans le cimetière turc, à Rhaidestos, déposée avant 1961 dans la maison privée qui servait de dépôt pour les stèles trouvées dans la région et pour d'autres antiquités. Elle portait deux inscriptions inscrites de part et d'autre d'une croix, de la même main d'après l'image des lettres. «57. 37. 7» ; hauteur des lettres : «3-4» (d'après Taşlıklıoğlu).

Taşlıklıoğlu, Trakya, I, p. 25, n° 2, fig. 9 (photographie) ; p. 71 (traduction en français).

α)
+ Ἐνθά-
δε κα<α>-
τάκιτε
4. τω
τῖς
μακ(α)ρίας
μνίμις
8. Θεώπεμ-
πτος υἱὸ-
ς Γεωργί-
ο̣ [υ]

β)
+ Ἐνθά-
δε κα-
τάκιτε
4. Παῦλος
το τῖς
μακα-
ρίας
8. μνίμ-
ις δ(οῦλος)[Θ(εο)]ῦ

Ecriture grossière. Fautes d'orthographe et de syntaxe.

Tilde sur le *nomen sacrum :* [Θ]ῡ (b, l. 9). Y cursif (υ) de Παῦλος et de [Θ(εο)]ῡ (b, l. 4, 9). Notons le A à l'envers (b, l. 2).

Leg. κατάκειται (a, b, l. 2-3), cf. *supra,* n° 124 ; ὁ (a, l. 4 ; b, l. 5) : datif à la place du nominatif ; τῆς (a, b, l. 5) ; μνήμης (a, l. 7 ; b, l. 8-9) ; Θεόπεμπτος (a, l. 8-9).

a) L. 2/3. κατάκιτε ; l. 6. μακαρίας ; l. 11. ο [υ] (Taşlıklıoğlu).

b) L. 5. τὼ ; l. 9. Δοῦ(λος) Θ(εο)ῦ (Taşlıklıoğlu).

a) *Ci-gît Théopemptos, de bienheureuse mémoire, fils de Georges.*

b) *Ci-gît Paul, de bienheureuse mémoire, serviteur de Dieu.*

a) L. 8-9 : Θεόπεμπτος. Le nom, qui signifie «envoyé par Dieu», n'est pas très courant dans l'épigraphie. En tout cas, on dispose des sceaux de quelques hauts dignitaires du Bas-Empire qui portent ce nom, à savoir, un préfet du prétoire d'Italie, un *praefectus Urbis* de Constantinople, un *comes* en Egypte, e.a., voir PLRE, III B, pp. 1304-1306. Le nom est catalogué in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 322-323.

PANION

La plupart des inscriptions de cette ville (voir là-dessus, Asdracha, Inscriptions II, p. 248) sont des épitaphes que Papadopoulos-Kerameus avait repérées pendant son inspection en Thrace et en Macédoine, en 1885. Elles sont aujourd'hui perdues dans leur grande majorité, jusqu'à preuve du contraire (!).

126. Restauration de la muraille de Panion (entre 383 et 408) (Pl. 78 c)

Fragment d'épistyle en marbre blanc, brisé à gauche et en bas. Au-dessus de l'inscription, rosace en bas-relief avec le chrisme accosté d'alpha et d'oméga (voir à ce sujet, Bees, Peloponnes, p. 12, n° 4, avec bibliographie concernant le monogramme de l'Apocalypse et les formes diverses des christogrammes ; cf. Beševliev, Spätgriechische Inschriften, p. 219). Voir *infra*, n^{os} 154, 166.

Vue par Papadopoulos-Kerameus, en 1885, dans la cour antérieure de l'église de l'Entrée au Temple (Εἰσόδια) de la Vierge, à Panion ; revue par Kalinka, en 1896, au Musée du Syllogue grec de Rhaidestos (Θρακικός Φιλεκπαιδευτικός Σύλλογος, voir Mamôni, Σύλλογοι Ραιδεστοῦ, notamment pp. 297-302). La pierre échut au Musée Archéologique de Thessalonique (n° d'inv. ΜΘ 2829), avec la plupart des antiquités du Musée de Rhaidestos, après la Catastrophe Micrasiatique de 1922 et le départ des populations grecques de la Thrace orientale. De ce fait même, elle a été inclue dans le Corpus des inscriptions de Thessalonique par Edson, avec l'indication de provenance inconnue.

Actuellement, la pierre se trouve au Musée de la Civilisation byzantine, à Thessalonique, où j'ai pu l'examiner le 21 octobre 1997. Dimensions : 43. 34, 5 ; hauteur des lettres : 4. Photographie appartenant au Musée précité, due à M. Skiadaressis.

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 92, n° 13 (fac-similé), pl. III, n° 10 (estampage) ; Dumont - Homolle, Mélanges, p. 414, n° 86 x ; Kalinka, Thrakien, col. 134, n° 30 (fac-similé) ; Edson, Inscriptiones, n° *44, pl. VII (photographie) ; Feissel, Notes, pp. 273-275, n° II, fig. 1 a-b (fac-similés) ; Tsigaridas - Loverdou-Tsigarida, Κατάλογος, pp. 93-94, n° 66 (photographie). Notons que la «transcription en majuscules» de Papadopoulos-Kerameus (: Feissel, *ibid.*, p. 274) est en fait un fac-similé, tandis que l'«exact fac-similé» (: Feissel, *loc. cit.* et fig. 1 a) est l'estampage (=ἔκτυπον, selon l'éditeur grec) de l'inscription. D'ailleurs, Papadopoulos-Kerameus fait très bien la distinction entre «ἀντίγραφα» et «ἔκτυπα», le manque de ces derniers ayant été la raison pour laquelle le Syllogue Philologique de

Constantinople n'avait pas publié plusieurs inscriptions jusqu'à l'inspection de l'auteur durant son voyage de 1885 (voir Ἀρχαιότητες, pp. 89-90 ; cf. pp. 65, 74).

[Ἐπὶ τῆς ---] βασιλίας
[τῶν --- δ]εσποτῶν
[--- Φλαβί]ου Ἀρκαδίου
4. [--- ἀνενεώθη] τὸ τεῖχος

Leg. βασιλείας (l. 1).

L. 1. ... βασιλίας [τῶν τροπεούχων (?) (Homolle) ; Ἐπὶ τῆς ?] (Kalinka) ; [ὑπὲρ σωτηρίας καὶ νείκης καὶ διαμονῆς τῆς αἰωνίο]υ (Edson) ; [Ἐπὶ τῆς ? ---]υ (Feissel) ; ...]υ (Tsigaridas - Loverdou-Tsigarida).

L. 2/3. δ]εσποτῶν [ἡμῶν Φλαβί]ου Ἀρκαδίου καὶ [Φλαβίου Ὀνωρίου] (Homolle) ; τῶν θίων] δεσποτῶν/Ἀλαρίχ?]ου Ἀρκαδίου (Kalinka) ; [τῶν κυρίων ἡμῶν αὐτοκρατόρων καὶ τροπαιούχων δ]εσποτῶν/ [τῶν αἰωνίων Αὐγούστων Φλαβίου Θεοδοσίου καὶ Φλαβί]ου Ἀρκαδίου (Edson) ; [τῶν ----- δ]εσποτῶν/ [----- Φλαβί]ου Ἀρκαδίου (Feissel) ; ...] δεσποτῶν/...]ου Ἀρκαδίου (Tsigaridas - Loverdou-Tsigarida).

L. 4. [ᾠκοδομήθ]η (?) (Homolle) ; ἀνενεώθ]ι (Kalinka) ; [? καὶ Φλαβίου Ὀνωρίου τοῦ ἐπιφανεστάτου ? ἐκτίσθ]η (Edson) ; [.. ἐκτίσθ]η (Feissel) ; ...]η (Tsigaridas - Loverdou-Tsigarida).

(Sous le ...) règne des ... despotes ... et de Flavius Arcadius... (a été restaurée) la muraille...

L. 4 : [ἀνενεώθη] τὸ τεῖχος. Puisque cette pierre errante a été, à juste titre, restituée à sa ville d'origine, Panion, je crois qu'il faut prendre en considération le fait que la ville protobyzantine et byzantine perpétuait l'existence d'une agglomération antique. Or, on se trouve sur le territoire de l'ancienne Bisanthè – l'une des colonies des Samiens de Périnthe, entre celle-ci et la Chersonèse thrace –, signalée comme une πόλις encore au IIe s. après J. Chr. Selon Loukopoulou (La Thrace Propontique, pp. 55-57, 213), Bisanthè et Hèraion Teichos seraient des bourgades fortifiées, dépendant de leurs fondateurs, les Samiens de Périnthe, à côté des Θράκια τείχη, bourgades également fortifiées qui, avec Périnthe elle-même (πόλις καὶ λιμήν), s'étendaient du col de la Chersonèse thrace jusqu'à Sèlyvria (πόλις καὶ λιμὴν aussi) ; cf. Hérodote VI. 33 : τείχεα τὰ ἐπὶ Θρηίκης. Sur les significations du mot τεῖχος voir Seure, Inscriptions de Thrace, pp. 152-154.

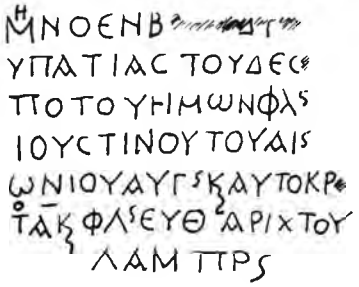
Le nom de Panion remontant à l'époque impériale (voir Asdracha, Inscriptions II, p. 148), il serait étonnant que la ville n'eût été fortifiée, ce qui nous oblige à voir aux travaux exécutés par les empereurs la restauration ou réparation des fortifications de la ville et non pas leur première construction (: Edson, Feissel).

Pour le reste du commentaire et pour la date, je renvoie à l'édition de D. Feissel qui, en restituant cette inscription à Panion, a donné raison au travail attentif de son premier éditeur, A. Papadopoulos-Kerameus ; celui-ci avait déjà signalé sa provenance. Cf. SEG 26 (1976-1977), n° 823.

127. Panion. Dédicace ou épitaphe (?) sous le premier consulat de Justin Ier (novembre 519)

Plaque encastrée à l'extérieur de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn. «30. 44» (d'après Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 92, n° 12, pl. III, n° 4 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 414, n° 86 y). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



Μη(νὶ) Νοενβ[ρίῳ ἰν]δ(ικτιῶνος) ι̣[γ′]
ὑπατίας τοῦ δεσ-
πότου ἡμῶν Φλ(αβίου)
4. Ἰουστίνου τοῦ αἰ-
ωνίου αὐγ(ούστου) κ(αὶ) αὐτοκρ(άτορος)
τὸ α′ κ(αὶ) Φλ(αβίου) Εὐθαρὶχ τοῦ
λαμπρ(οτάτου)

Signe d'abréviation : S (l. 3 ; l. 4, sans qu'il soit ici nécessaire ; l. 5-7 ; il doit figurer aussi à la fin de la ligne 5).

Abréviation : μη(νὶ) par lettre superposée : $^{\text{H}}_{\text{M}}$ (l. 1).

Lettre superposée : $^{\text{O}}_{\text{T}}$ (l. 6).

Leg. ὑπατείας (l. 2).

L. 1. ἰν]δ(ικτιῶνος)..[ἐφ' ὑ- (Papadopoulos-Kerameus), le Y ajouté apparemment par inadvertance ; [ἐφ'] (Homolle).

L. 3. Φλ(αουίου) (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

L. 4. Ἰουστινοῦ (Homolle).

L. 5. καὶ (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

L. 6. καὶ Φλ(αουΐου) (Papadopoulos-Kerameus) ; κ(αὶ) Φλ(αουΐου) (Homolle). Sur l'abréviation Φλ pour Φλαβίου, voir Feissel, Rome, p. 369, note 65.

Le mois de novembre, indiction 13, sous le premier consulat de notre despote Flavius Justin, l'éternel auguste et empereur, et de Flavius Eutharicus le clarissime.

L. 1/6 : Μηνὶ Νοεμβρίῳ ἰνδικτιῶνος ιγ′, ὑπατείας ... Φλαβίου Ἰουστίνου ... τὸ α′. Puisque l'empereur Justin Ier assume le consulat pour la première fois en 519, à partir du Ier janvier, les derniers mois de cette année coïncident forcément avec la treizième indiction qui commence le Ier septembre 519. Je crois donc pouvoir restituer l'indiction à la fin de la première ligne, où je distingue les traces d'une barre verticale à côté d'une autre moins visible, qui donneraient ΙΓ ou même ΓΙ, vu que souvent la monade précède la décade à cette époque et par la suite (cf. Asdracha, Inscriptions II, n° 70, 16 ; Feissel, Rome, p. 363, note 39).

Quant à la préposition ἐπὶ (ἐφ' ὑπατίας) que restituent les précédents éditeurs, je ne crois pas qu'elle soit nécessaire, puisque la formule avec ἐπὶ + génitif n'est pas obligatoire à cette époque (cf. Feissel, Rome, p. 380) ; d'ailleurs, dans les cas de la datation par le consulat, on utilise plus souvent le datif ὑπατείᾳ (cf. Feissel, *ibid.*, pp. 362, 369, 370, 378 ; *idem,* Notes, p. 272).

Malgré la rareté des inscriptions chrétiennes datées d'un consulat dans le territoire de la Grèce, on dispose d'une épitaphe provenant de Corinthe, datée du deuxième consulat (τὸ β′) de Justin Ier, en 524. L'indiction y est la troisième, le mois, septembre (restitué), l'un des derniers mois de l'année consulaire comme dans notre inscription, tandis que le collègue de l'empereur est Flavius Rufius Opilio, clarissime (voir Feissel, Notes V, p. 494 ; cf. p. 491 ; *idem,* Inscriptions du Peloponnèse, p. 277, n° 14 ; Bagnall et alii, Consuls, pp. 582-583).

Pour la période qui suit la réforme chronologique de 537, voir Feissel, Réforme, pp. 171-188, avec la bibliographie des éditions précédentes.

Sur les différentes formes sous lesquelles figure le mois de novembre dans les inscriptions chrétiennes, notamment celles d'Occident, voir l'appendice de Feissel in Trois aspects, p. 150. Le phénomène linguistique de l'assimilation régressive, NB au lieu de MB, pour Νοένβριος, sur notre inscription (l. 1), est le même que pour d'autres mots et noms tels que σύνβιος, Συνβάτιος (cf. Asdracha, Inscriptions II, n° 90, 6 ; *ibid.*, p. 285 ; *infra,* n° 146) ; voir Kalinka, Antike Denkmäler, col. 286, n° 363, 3, 9 : σύνβιος, Σανβάτῳ ; Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions, n° 14, 7 : Σανβατίου.

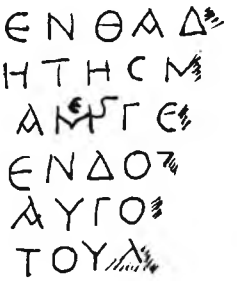
L. 6/7 : καὶ Φλαβίου Εὐθαρὶχ τοῦ λαμπροτάτου. Flavius Eutharicus Cilliga fut le collègue de Justin Ier pour l'année de son premier consulat (519). L'empereur l'avait adopté comme son fils «en armes» *(per arma)*. Il épousa la fille de Théodoric, Amalasountha, et il est mort *ca* 526 (voir PLRE, II, p. 438 ; Bagnall et alii, Consuls, pp. 572-573).

L'épithète *clarissimus* qui suit son nom est le titre régulièrement attaché aux consuls-collègues des empereurs qui n'étaient pas eux-mêmes des souverains, quel que fût leur rang réel, alors qu'ils avaient droit au titre bien supérieur de *gloriosissimus*, ἐνδοξότατος (voir Guilland, Recherches, II, p. 44).

128. Panion. Epitaphe de... (une telle), sous le premier consulat de Justin Ier (519) ?

Plaque de dallage encastrée dans l'église de Saint-Théodore-Tèrôn. «42. 25» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 92, n° 15, pl. III, n° 3 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 410, n° 86 a1). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



Ἐνθάδ[ε κατάκειται ---]
ἡ τῆς μ[ακαρίας μνήμ(ης) γεν]
αμέ(νη) <γε> [---, ὑπατ(είας) Ἰουστίνου τοῦ
4. ἐνδόξ[ου κ(αὶ) αἰωνίου ἡμῶν]
αὐγο[ύστου τὸ α′ κ(αὶ) Φλ(αβίου) Εὐθαρὶχ]
τοῦ λ[αμπρ(οτάτου), μη(νὶ)---]
7. [--- ἰνδ(ικτιῶνος) ιγ′ (?)]

Signe d'abréviation : S (l. 3, mais aussi probablement, l. 2, 5-7).
Ligature : MS (l. 3).
Lettre superposée : $\overset{E}{M}$ (l. 3).
Abréviation : peut-être, K_{γ} ou K_{S} = καὶ (l. 4).

L. 2/3. γεναμένη Γε... (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

L. 4. ἐνδο[ξοτάτου καὶ λαμπροτάτου] (Papadopoulos-Kerameus, Homolle avec point d'interrogation).

L. 5. αὐγο[ούστου)... (Papadopoulos-Kerameus, évidemment une faute de frappe) ; Αὐγο[ύστου]... τοῦ δ[εσπότου ἡμῶν (?)] (Homolle).

L. 6. τοῦ δ[εσπότου ἡμῶν... (Papadopoulos-Kerameus) ; manque chez Homolle.

L. 7. ..... (Papadopoulos-Kerameus). La pierre étant brisée à droite et en bas et le texte de l'inscription mutilé, le premier éditeur a supposé avec raison qu'elle comportait une septième ligne.

Ci-gît (une telle), de bienheureuse mémoire, qui fut..., (sous le premier consulat de Justin, notre) glorieux (et éternel) auguste (et sous Flavius Eutharicus) le clarissime, (le mois de ... indiction 13 ?).

L. 1 : Après la formule funéraire, le nom de la défunte devait figurer à la fin de la ligne.

L. 2/3 : γεναμένη. Sur ce participe, voir supra, n° 112. Le ΓΕ de la ligne 3 paraît être une faute de répétition de γεναμένη, due au lapicide et donc négligeable. La lacune après γεναμένη devait comporter la qualité de la défunte, qui pourrait avoir été une διακόνισσα ou διάκονος, ἡ, fonction qui compte parmi les services de l'Eglise, ou encore, une κανονική. Cf. Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 231, 3 (restitution) ; Papadopoulos-Kerameus, Hristianskija nadpisi, n^{os} 37, 1 ; 51, 2 ; Meimaris, Sacred Names, n^{os} 885-891 ; cf. pp. 175-177 ; MAMA VII (1956), n° 79, 2 ; Guarducci, Epigrafia greca, IV, p. 445. Voir Patlagean, Pauvreté économique, p. 159.

L. 3/5 : [ὑπατείας Ἰουστίνου... τὸ α′]. Le début de la ligne 5 αὐγο[ύστου] et le Λ de la ligne 6 suggèrent la présence respectivement d'un empereur et d'un consul qui porterait le titre de λαμπρότα-

τος qui lui revenait. Etant donné d'autre part que nous disposons déjà d'une inscription de Panion datée de l'année du premier consulat de Justin Ier, qui ne pose pas de problèmes particuliers (voir *supra,* n° 127), je suis tentée de restituer l'épitaphe examinée par analogie à l'inscription précédente, d'autant plus que rien ne s'y oppose du côté paléographique. Je considère naturellement cette restitution comme hypothétique, ainsi que l'est d'ailleurs toute tentative semblable.

La réduction du nombre des titres que comporte la titulature impériale par rapport à la première inscription ne constitue pas un obstacle, puisque la mention de quelques titres seulement est un phénomène courant dans le domaine épigraphique.

Sur le premier consulat de Justin Ier, en 519, voir ci-dessus, n° 127.

Sur les titres ἔνδοξος et αἰώνιος, voir Rösch, Ὄνομα βασιλείας, pp. 44-45, 164, 166 et *passim.* Cf. Feissel, Notes VIII, p. 389.

L. 5/6 : [καὶ Φλαβίου Εὐθαρὶχ] τοῦ λαμπροτάτου. Sur le consul Flavius Eutharicus Cilliga, le collègue de Justin Ier à son premier consulat, voir *supra,* n° 127.

L. 6/7 : La date : [μη(νὶ)___ ἰνδ(ικτιῶνος) ιγ′ (?)]. Il n'y a que deux indictions possibles pour l'année 519 du consulat : l'indiction 12, qui couvrirait les mois de janvier (Ier du mois, date du commencement du consulat) jusqu'au 31 août, et l'indiction 13 qui correspondrait aux mois de septembre à décembre, 31. Cela explique le point d'interrogation pour la treizième indiction, du moment que nous ne connaissons pas le mois : une inconnue de plus pour la reconstruction hypothétique de l'ensemble.

Enfin, le mois et l'indiction devaient suivre la formule de consulat selon les normes, bien que dans certains cas, voire en Thrace (à l'époque justinienne), ils la précèdent, cf. Feissel, Réforme, p. 178. L'épitaphe comportait de toute façon une septième ligne, selon la transcription du premier éditeur (voir ci-dessus).

129. Panion. Epitaphe double : a) datée de 530, b) celle d'un archidiacre, datée entre 579 et 582 (sous le règne de Tibère Ier)

Fragment de plaque encastré à l'extérieur de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn (voir n° précédent), vu par Papadopoulos-Kerameus en 1885, parmi d'autres plaques encastrées dans les murs de la même église (cf. Asdracha II, n^{os} 67, 70 ; *infra,* n° 138).

Il portait deux épitaphes, la première en très grandes lettres, la seconde en plus petites, en dessous. Dimensions de la pierre : «88. 32» (d'après Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 92, n° 14, pl. III, n° 6 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 415, n° 86 z) ; Beševliev, Notes épigraphiques, n° 6 (restitution de la date consulaire de la première épitaphe) ; Feissel, Réforme, p. 185 (restitution de la date de la seconde épitaphe). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.

α) Ἀπὸ μη(νὸς) [--- ἡμ(έρας)]
α′, ἰνδ(ικτιῶνος) [η′ου θ′, ὑπατείας]
Λαμπα[δίου καὶ Ὀρέστου]
4. τῶν λ̣[αμπρ(οτάτων) +]

β) +Ἔπητα [κατετέθη ἐνθάδε ?]
ὁ εὐλαβ[έστατος καὶ]
γενεότ[ατος]---
4. ἀρχιδιά [κονος ---μη(νὶ)---]
τ(---) ιε′, ἰνδ[(ικτιῶνος)--]
βασιλ(είας) [Φλ(αβίου) Τιβερίου Κωνσ]-
ταντ(ίνου) +

Tilde au-dessus de A : $\bar{A}$ (a, l. 2)

Signe d'abréviation : S (a, l. 2, peut-être, l. 4 ; b, l. 5-7).

Abréviation : μη(νὸς) par lettre superposée: $^{\text{H}}_{\text{M}}$ (a, l.1).

Notons le B reposant sur une barre (b, l. 2, 6), cf. *supra*, n° 119.

Leg. ἔπειτα (b, l. 1) ; γενναιότατος (b, l. 3). La numérotation des lignes des deux épitaphes est continue chez Papadopoulos-Kerameus et Homolle.

α) L. 1. Ἀπὸ μη(νὸς)... (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

L. 2. α′ ἰνδ(ικτιῶνο)ς ... (Papadopoulos-Kerameus) ; α′ ἰνδ(ικτιῶνος) (Homolle) ; [ὑπατίας] (Beševliev).

L. 3. λαμπα... (Papadopoulos-Kerameus) ; ΛΑΜΠΑ... (Homolle) ; Λαμπα[δίου καὶ Ὀρέστου] (Beševliev).

L. 4. τῶν μ... (Papadopoulos-Kerameus) ; ΤΩΝΛ... (Homolle) ; τῶν λ[αμ(προτάτων)] (Beševliev).

β) L. 1. Ἔπητα... (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

L. 4. ἀρχιδιά[κονος... (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

L. 5. τ(ῆ)ς ιε′ ἰνδ(ικτιῶνος) [ἐπὶ τῆς] (Papadopoulos-Kerameus, Homolle) ; ἰνδ(ικτιῶνι) [---] (Feissel).

L. 6/7. βασιλ(είας) Κώνσταντ(ος) (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

α) *Du mois de ..., (le jour de) dimanche, indiction (8,* ou *9), (sous le consulat de) Lampadios et d'Oreste, les clarissimes.*

β) *Ensuite (il est déposé ici) le très pieux et très généreux archidiacre ..., le 15 (du mois de ...), indiction .., sous le règne de (Flavius Tibère) Constantin.*

α) L. 1/2 : Ἀπὸ μηνὸς ... ἰνδικτιῶνος [η′ ou θ′]. Etant donné que les consuls mentionnés ci-dessus sont connus ainsi que l'année de ce consulat (530), nous pouvons restituer l'indiction, qui est la huitième ou la neuvième, sans pour autant pouvoir trancher entre les deux puisque nous ne connaissons pas le mois. Après μηνός, nous restituons dans l'ordre courant de cette datation, ἡμέρας, le A de la ligne 2 se rattachant à ce mot (et non pas à l'indiction) et signifiant le dimanche.

L. 2/4 : [ὑπατείας] Λαμπαδίου καὶ Ὀρέστου τῶν λαμπροτάτων. Les deux consuls connus, pour 530, Flavius Lampadius et Orestes, de son nom complet *Rufius Gennadius Probus Orestes*, sont aussi mentionnés en Occident, notamment dans des épitaphes provenant d'Arles (Arelate), voir CIL, XII, n° 935 (530, l'année du consulat) ; n° 937 (531, une année après leur consulat ; n° 938 (532, deux années après leur consulat). Cf. Bagnall et alii, Consuls, pp. 594-599 ; Feissel, Macédoine, n° 133 (a. 532).

Oreste, patrice en 546, se réfugia dans l'église de Saint-Pierre lors de la chute de Rome aux mains de Totila. Il fut néanmoins fait prisonnier et, libéré dans l'été 547, fut expédié avec d'autres patrices en Sicile pour des raisons de sécurité (voir PLRE, III B, pp. 764, 956, s.v. Lampadius et Orestes, respectivement ; cf. Robert, Bull. épigr. 1951, n° 141).

Pour leur titre λαμπρότατοι, voir *supra,* n° 127.

D'après ce qui est dit, la date de l'inscription est bien celle de 530, sous le règne de Justinien Ier.

β) L. 1 : Ἔπειτα [κατετέθη ἐνθάδε]. Je crois tout à fait possible la restitution de l'aoriste du verbe κατατίθεμαι qui, en ce sens, renvoie à θήκη, cf. Robert, Bull. épigr. 1941, n° 160. Sur ce verbe, voir plus en détail *infra,* n° 166.

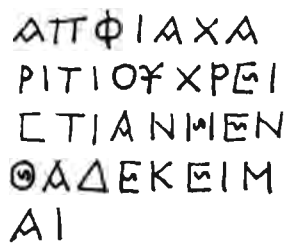
L. 2/4 : ὁ εὐλαβέστατος ... ἀρχιδιάκονος. Le nom de cet archidiacre devait figurer dans la lacune soit de la troisième soit de la quatrième ligne. Pour les fonctions de l'archidiacre, voir Meimaris, Sacred Names, pp. 178-179 ; cf. Darrouzès, Ὀφφίκια, pp. 20-21, 353 ; Feissel, L'évêque, p. 815 et note 69.

L. 4/7 : La date : [μηνὶ]... Τιβερίου Κωνσταντίνου. Feissel (Réforme, p. 185) corrigea la date, d'après lui incorrectement fixée sous le règne de Constant II Pogonat (641-668) par Papadopoulos-Kerameus et Homolle. Le mois devait être l'un de ceux dont le nom comprend un T, à savoir Μάρτιος, Αὔγουστος, Σεπτέμβριος ou Ὀκτώβριος, tandis que l'indiction entre mars 579 et août 582 (mort de Tibère) est fixée entre 12 et 15.

130. Panion. Epitaphe d'Apphia de Charitios (IIIe-IVe s.)

Plaque encastrée dans le dallage extérieur de l'église de l'Entrée au Temple (Εἰσόδια) de la Vierge. «52. 30» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 95, n° 32, pl. III, n° 11 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 412, n° 86 n) ; (DACL, III/1 (1913), col. 1471 : H. Leclercq). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



Ἀπφία Χα-
ριτίου χρει-
στιανὴ ἐν-
4. θάδε κεῖμ-
αι

Leg. χριστιανὴ (l. 2/3).

Apphia de Charitios, chrétienne, je gis ici.

L. 1/2 : Ἀπφία Χαριτίου. Le nom d'Apphia, d'origine latine transcrit en grec, se rencontre assez souvent dans des inscriptions païennes, cf. SEG 28 (1978), n° 1149 ; 31 (1981), n° 1007 ; 32 (1982), n° 1216 ; 35 (1985), n^{os} 1161, 1164, 1245, 1249 et *passim ;* Dagron - Feissel, Cilicie, n° 44, 4. Cf. son équivalent masculin Ἄπφιος (Ἀπφίῳ), MAMA IV (1933), n° 26, 1, et aussi Ἀπφιανός, nom d'un martyr originaire de Lycie, où le nom est devenu plus fréquent à l'époque chrétienne : Ševčenko, in Boyd - Mango, Silver Plate, p. 50 et note 82 ; *ibid.,* p. 33, n° 60 (cf. Bull. épigr. 1994, n° 761). Autre forme d'Apphia : Ἀφφία, MAMA, *ibid.,* n° 310, 3.

Le nom grec du père, Χαρίτιος/ Χαρίσιος, proche de Χαρίτων, remonte lui-aussi à l'Antiquité, cf. Lexicon, II, s.v. Χαρίσιος. Selon Pseudo-Kodinos (Patria, éd. Preger, p. 182, § 58), Χαρίσιος était le nom du chef de la faction des Verts, qui, avec son frère, chef de la faction des Bleus, travailla à la reconstruction des murs sous Théodose II (408-450). Cf. Kanatsoulis, Prosopographia, n° 1474 : son équivalent féminin avec le suffixe diminutif au neutre, τὸ Χαρίτιον, tel que l'on rencontre dans les Ἑταιρικοὶ Διάλογοι de Lucien de Samosata.

Une autre chrétienne du même nom d'Apphia peut être considérée comme distincte de celle-ci, voir *infra*, n° 131.

L. 2/3 : χριστιανή. La profession de foi est très fréquente dans les épitaphes des tout premiers siècles du Christianisme, notamment des IIIe et IVe siècles, où se manifeste le plus le besoin d'affirmer l'identité chrétienne, voir *infra,* n° 165. Cf. Robert, in Hellenica, XI-XII (1960), p. 439 ; SEG 28 (1978), n° 1100 : Χριστιανοὶ Χριστιανοῖς (IIIe s., formule considérée comme montaniste) ; Feissel, Inscriptions du Péloponnèse, n° 21, 3 ; *idem,* Macédoine, n^{os} 117 ; 123, 2-3.

Parfois, dans les épitaphes, χριστιανὸς-ὴ est suivi de l'épithète πιστός, voir, Bees, Βυζαντιακαί ἐπιγραφαί, p. 7 (Attique) ; Beševliev, Spätbyzantinische Inschriften, n° 220 B (région de Philippoupolis, IIIe-IVe s.).

Voir en général, H. Leclercq, Chrétien, DACL III/1 (1913), col. 1464-1478 ; *ibid.,* VII (1926), col. 659, 677, s.v. Inscriptions grecques chrétiennes (L. Jalabert - R. Mouterde) ; Mentzou-Méïmari, Ἡ ἔννοια τοῦ ἐπιθέτου «πιστὸς», pp. 1203-1204, 1217-1218.

L. 3/5 : ἐνθάδε κεῖμαι. Notons le verbe à la première personne du singulier au lieu de la troisième qui caractérise la formule courante. Sur la place de cette formule en fin de phrase, voir *infra,* n° 135. Cf. une épitaphe chrétienne de Rome, IG, XIV, n° 463 : Βιτάλης νῦν ἐνθάδε κεῖμαι ; mais aussi ci-dessous, n° 131.

131. Panion. Epitaphe d'Apphia (IIIe-IVe s.)

Cette inscription est connue seulement par son texte qu'a publié A. Dumont en 1876, sous la rubrique de Panion (p. 157, voir ci-dessous), sans aucune autre indication.

Dumont, Inscriptions et monuments figurés, p. 159, n° 84 ; (reprise telle quelle par Homolle dans Mélanges, p. 409, n° 84 ; l'auteur a tort d'écrire qu'il n'y a pas d'indication sur sa provenance).

Χρειστιανὴ Ἀπφία
2. ἐνθάδε κεῖμαι

Leg. χριστιανὴ (1. 1).

La chrétienne Apphia, je gis ici.

La ressemblance avec l'épitaphe précédente, n° 130, inciterait d'abord à penser qu'il s'agit d'une seule inscription. Cependant, le nom de Charitios, le père d'Apphia, absent du second texte, et la disposition différente concernant le nom d'Apphia et l'épithète la qualifiant suggèrent que nous sommes en présence de deux épitaphes avec le même nom de la défunte. Cf. DACL III/1 (1913), col. 1471, note 1 (H. Leclercq).

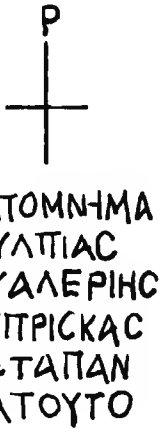
Voir un cas analogue pour deux inscriptions mentionnant Basile II et Constantin VIII (de Tzouroulos et d'Arkadioupolis, 979/980 ou 991), in Asdracha, Inscriptions II, n^{os} 83 et 84.

Sur le nom, l'épithète χριστιανὴ et la formule funéraire, se reporter à l'inscription ci-dessus, n° 130.

132. Panion. Epitaphe d'Oulpia, Valéria et Priska (IIIe-Ve s.)

Plaque à fronton portant, gravée, la croix monogrammatique, encastrée à l'extérieur du mur nord de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn. «30. 18» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 93, n° 18 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 410, n° 86 c). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



Ὑπόμνημα
Οὐλπίας
Οὐαλερίης
4. κὲ Πρίσκας·
μετὰ πάν-
τα τοῦτο

Ligature : νη (1. 1).
Leg. καὶ (1. 4).

Tombeau d'Oulpia, Valéria et Priska ; après toutes choses, ceci.

L. 1 : Ὑπόμνημα. Terme antique pour désigner les monuments funéraires (cf. CIG, II, n^{os} 3688-3693), le mot ὑπόμνημα signifie «tombeau» dans les inscriptions chrétiennes, équivalent mais plus ancien des termes κοιμητήριον, μεμόριον-μημόριον, μνῆμα, σωρός, τάφος, τόπος, e.a. (voir là-dessus, Bees, Peloponnes, p. 38 ; Feissel, Macédoine, p. 267). Il est considéré comme caractéristique des régions

côtières de l'Hellespont et de Cyzique, voir Grégoire, Asie Mineure, n° 10, 1 (Cyzique, Panderma) ; Robert, Bull. épigr. 1972, n° 368 ; Mango - Hawkins, Additional Finds, p. 182, n^os I et II (Cyzique) : Mango - Ševčenko, Sea of Marmara, pp. 258-259, n^os I-II et bibliographie.

L. 2/4 : Οὐλπίας, Οὐαλερίης καὶ Πρίσκας. Noms latins (*Ulpia*, *Valeria* et *Prisca*) transcrits en grec, appartenant peut-être à trois sœurs, équivalents féminins d'Ulpius, Valerius et Priscus. Voir à propos Schulze, Eigennamen, pp. 234, 312, s.v. ; Solin - Salomies, Repertorium, pp. 194, 197, 384, s.v.

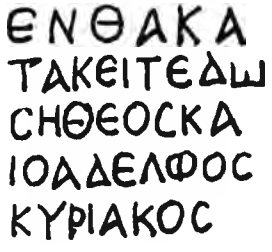
Rappelons la coïncidence que Prisca était le nom de l'épouse chrétienne de Dioclétien (284-305) et (Galeria) Valeria celui de leur fille, également chrétienne. Exilées en Syrie après l'abdication de l'empereur et la mort de Galerius (293-311), mari de Valeria, elles furent condamnées à mort sous Licinius et exécutées, probablement à 315. Voir PLRE, I, pp. 726 et 937.

Sur la croix monogrammatique, qui figure sur cette épitaphe et sur quelques autres de Panion, voir H. J. Kotsônis, Τὰ χρονολογικὰ ζητήματα τοῦ σταυροῦ καὶ τῶν μονογραμμάτων ☧ καὶ ☩ (Θεολογική βιβλιοθήκη, n° 4), Athènes 1939, *passim*, et notamment pp. 55-78 et pl. I-VII.

133. Panion. Epitaphe des frères Dôsithéos et Kyriakos (IIIe-Ve s.)

Plaque à fronton portant, en relief, la croix monogrammatique, encastrée à l'extérieur du mur nord de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn (cf. *supra*, n° 132 et *infra*, n° 147). «37. 19» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Dumont, Inscriptions et monuments figurés, p. 159, n° 85 (juste le texte en caractères épigraphiques) ; Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 93, n° 22 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 410, n° 85). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus et l'édition de Dumont.



Ἔνθα κα-
τάκειτε Δω-
σήθεος κα-
4. ὶ ὁ ἀδελφὸς
Κυριακὸς
[μη(νὶ)---, ἰνδ(ικτιῶνος)] η′

Leg. κατάκειται (l. 1/2), l'emploi de la conjonction καὶ exigeant pourtant la troisième personne du pluriel : κατάκεινται ; Δωσίθεος (l. 2/3).

L. 2. κατακεῖτε (Dumont) ; pour l'accentuation incorrecte, voir Bees, Peloponnes, p. 56 et note 2.
L. 6. --- H (Dumont) ; manque chez Papadopoulos-Kerameus.

Ci-gît Dôsithéos et (son) frère Kyriakos (le mois..., indiction) 8.

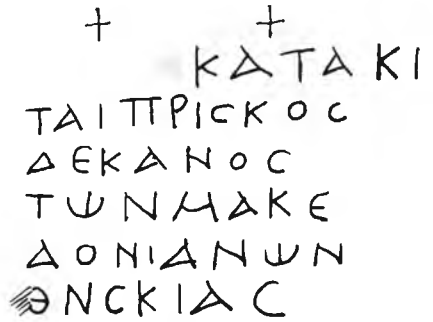
L. 2/3 : Δωσίθεος. Le nom remonte à l'Antiquité, voir Kanatsoulis, Prosopographia, n^os 442 ; 443 : Δωσίθεος ὁ Φιλίππου, [ἱερεὺς] τῶν θεῶν.

L. 3/5 : καὶ ὁ ἀδελφὸς Κυριακός. On pourrait difficilement interpréter le mot ἀδελφὸς comme «membre de la communauté chrétienne», ou moine, ses autres significations (cf. Bees, Peloponnes, n° 15, 5 et p. 31), bien que la construction correcte doive être : καὶ ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ. Kyriakos est un nom qui figure très fréquemment sur les épitaphes, voir Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 140 (avec la bibliographie afférente). Cf. Bees, *ibid.*, n° 34, 7 ; Feissel, Macédoine, n^os 231, 2 ; 174, 1 ; 243, 2-3 ; Dagron - Feissel, Cilicie, n° 115, 4 ; Méïmaris - Bakirtzis, Ἑλληνικὲς ἐπιγραφές, n° 24, 3 (épitaphe de Plôtinopolis). Notre Kyriakos est catalogué in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 326-327 (les lignes de la datation et de la bibliographie concernant Kyriakos et autres noms ont été interverties). Cf. Κυριακός, qui figure sur une croix votive syrienne, Diehl, Un nouveau trésor, p. 110, n° 14.

134. Panion. Epitaphe de Priskos (deuxième moitié du IVe siècle-Ve s.)

Plaque encastrée à l'extérieur des murs de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn. «30. 40» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 94, n° 25, pl. III, n° 12 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 411, n° 86 i). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



\+ +
Ἔνθα κατάκι-
ται Πρῖσκος
δεκανὸς [τῆς]
4. τῶν Μακε-
δονιανῶν
θ[ρη] <ν>σκίας

Leg. κατάκειται (l. 1/2) ; θρησκείας (l. 6).

L. 6. ΘNCKIAC (sic) (Papadopoulos-Kerameus) ; θν(ήσκ(ε)ι, ou θ(ρ)[η]σκίας (?) (Homolle, qui se trompe de ligne).

Ci-gît Priskos, décanos de la religion des Makédonianoi.

L. 2 : Πρῖσκος. Nom latin *(Priscus)* porté par plusieurs personnages, voire des *comites, praefecti,* etc., de l'époque protobyzantine ; en tête, outre l'historien homonyme, un autre Priskos, *magister utriusque militiae per Thracias,* fonction qu'il a exercée sous les empereurs Maurice et Phocas, voir PLRE, III/B, pp. 1054-1057).

L. 3 : δεκανός. Priskos occupait apparemment un grade inférieur dans la communauté religieuse des Makédonianoi. Sur décanos en général, voir *supra,* n° 124.

L. 3/6 : τῆς τῶν Μακεδονιανῶν θρησκείας. Partisans de Makédonios, l'un des premiers évêques de Constantinople (342-346 et 351-360), qui proclamait le dogme de *homoiousios* contre celui de l'*anomoios* des Ariens, les Makédonianoi ne deviennent hérésiarques qu'après la déposition et la mort de Makédonios. Celui-ci finit par être qualifié de fondateur de l'«hérésie macédonienne», laquelle fut assimilée à l'hérésie pneumatomaque vers la fin du Ve siècle. Il est significatif pour notre inscription que les «Macédoniens» se manifestent à cette époque dans la région attenante à Constantinople.

Pour les questions théologiques, voir in DTC 9 (1926), col. 1464-1467, s.v. Macedonius et les Macédoniens (G. Bardy) ; cf. Dagron, Une capitale, pp. 436-442. Cf. Papadopoulos-Kerameus, Hristianskija nadpisi, n° 80, 3 (épitaphe d'un Makédonios, nom propre) ; MAMA VII (1956), n° 101 : un Μακεδόνιος... μονάζων.

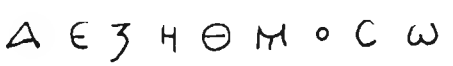
L. 6 : θρησκείας. L'emploi de ce mot de sens positif, qui récuse l'accusation d'hérésie portée contre les Makédonianoi, constitue en lui-même une proclamation de foi de cette communauté. Cf. MAMA VII (1956), n° 69, b, 1-3 : Ἐλαφία διακόνισ/σα τῆς Ἐνκρατῶν / θρισκίας.

135. Panion. Epitaphe de Dométia (IVe-Ve s.)

Stèle de marbre à fronton, avec deux acrotères arrondis, vue par Kalinka dans l'église de la Dormition de la Vierge, en 1896 (cf. Asdracha, Inscription III, n° 109 ; *infra,* n° 148). Sur le fronton, le monogramme du Christ inscrit dans un cercle. «85. 35» ; hauteur des lettres : «1-1, 5» (selon Kalinka).

Kalinka, Thrakien, col. 159, n° 95 (estampage non publié).

+ Δομετία ἡ αἰδεσιμοτάτη
γυνὴ γεναμένη τοῦ τῆς
ὁσίας μνήμης Ζωτικοῦ πρεσ-
4. βυτέρου, σωφρόνως καὶ ἀμέμ-
πτως τὸν βίον διάξασ(α), ἐν τῇ
εὐαγγελικῇ καὶ ἀποστολι-
κῇ πίστι διαμίνα-
8. σα καὶ εἰς τίμιον καὶ λι-
παρὸν γῆρας ἐλάσ(ασα)
ἐνθάδε κατάκιται
+



Seules lettres données par Kalinka.

Signe d'abréviation possible : o (1. 5, 9), d'après le petit omicron compris parmi les lettres ci-dessus. Voir Asdracha, Inscriptions II, n° 71 ; cf. Oikonomides, Abbreviations, p. 39.

L. 7. Kalinka signale un trou après les trois premières lettres du participe διαμίνα/σα, entre δια et μι, où, à mon avis, figurait une croix ou un autre christogramme.

Leg. πίστει διαμείνασα (1. 7/8) ; κατάκειται (1. 10).

Dométia, la très vénérable, qui fut épouse du prêtre Zôtikos de sacrée mémoire, laquelle a mené une vie sage et irréprochable, qui est restée dans la foi évangélique et apostolique et est arrivée à une honnête et heureuse vieillesse, ci-gît.

L. 1 : Δομετία ἡ αἰδεσιμοτάτη. Cette épithète qui, au masculin, est appliquée à des évêques ainsi qu'à divers fonctionnaires subalternes de l'administration civile (voir Hanton, Lexique, pp. 60-61, s.v. ; Feissel, Inscriptions du Peloponnèse, n° 21), sert ici de qualificatif à l'épouse d'un prêtre. Quant au nom Δομετία, de provenance latine, on trouve son équivalent masculin Δομίτιος plus fréquemment, voir PLRE, I, pp. 263-265 ; II, p. 372 ; III A, p. 412, s.v. Domitius ; Seure, Inscriptions de Thrace, p. 161 (épitaphe trouvée sur la route de Tzouroulos, époque romaine) ; Kanatsoulis, Prosopographia, n^{os} 424-435, s.v. Domitius ; n° 436 : Δομιτία Ἰουλία (époque impériale). Cf. Feissel, Macédoine, n° 77, 2 (Δομετία) ; n° 293 (Δομέτιος).

L. 2 : γυνὴ γεναμένη. Γυνὴ à la place de σύμβιος ou σύνβιος, cf. *infra,* n° 146, 1 (restitution). Pour l'aoriste γεναμένη, voir supra, n° 112.

L. 3/4 : Ζωτικοῦ πρεσβυτέρου. Dans ce recueil, figurent un autre Zôtikos et aussi une Zôtikè, voir n^{os} 56, 118. Cf. un Ζωτικὸς de Maximianoupolis, en Thrace occidentale, in Méïmaris - Bakirtzis, Ἑλληνικές ἐπιγραφές, n° 32, 5-6 (les auteurs se réfèrent à tort à D. Feissel, BCH 100 (1976), pp. 269-272, n° 276 (inexistant), dans leur bibliographie de l'inscription) ; Grégoire, Notes épigraphiques IV, pp. 277, 280 ; Robert, Noms de métiers, p. 329 ; Guarducci, Epigrafia greca, IV, p. 362, n° b, 2. Ce nom est très usuel déjà à l'époque impériale, cf. Robert, Etudes épigraphiques, p. 221 (épitaphe de Périnthe) ; SEG 26 (1976-1977), n° 1389 ; 28(1978), n° 1128 ; Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 258-259 (Ζώτιχος).

Le presbytère Zôtikos est mort avant sa femme, comme l'atteste la formule τῆς ὁσίας μνήμης (2/3).

L. 5/8 : ἐν τῇ εὐαγγελικῇ καὶ ἀποστολικῇ πίστει διαμείνασα. La foi évangélique et apostolique dans laquelle Dométia a persisté pendant toute sa vie, est équivalente de ὀρθόδοξος πίστις, relevée dans des épitaphes de Constantinople, de Sèlyvria (voir partie VI du présent recueil), de Thèbes de Béotie, ainsi que de ὀρθὴ πίστις d'une prière funéraire de Philippes (voir Feissel, Macédoine, n° 234). Dans ces siè-

cles d'hérésies et de querelles christologiques, l'affirmation de l'orthodoxie, même sur les tombeaux, s'impose comme un viatique indispensable pour assurer le passage à la vie éternelle (cf. *supra*, n° 130).

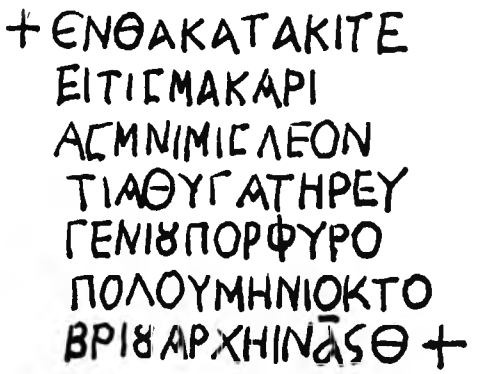
L. 8/9 : εἰς... λιπαρὸν γῆρας ἐλάσασα. Cette expression recèle des résonances homériques, p. ex., Od. λ 136 : γήρᾳ ὕπο λιπαρῷ ἀρημένον (Νέκυια, Teiresias s'adressant à Ulysse) ; τ 368, et s'inscrit dans la longue série des formules qui renvoient à la littérature classique.

L. 10 : ἐνθάδε κατάκειται. La position de cette formule en fin de phrase suggère une époque relativement haute, pendant laquelle s'effectue graduellement le passage des épitaphes de l'Antiquité (ayant ἐνθάδε κεῖται à la fin) aux épitaphes chrétiennes qui, d'ordinaire, placent la formule funéraire en tête. Voir Robert, Bull. épigr. 1952, n° 197.

136. Panion. Epitaphe de Léontia (IVe-Ve s.)

Plaque encastrée dans le mur extérieur nord de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn. «36-29» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, pp. 93-94, n° 23, (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 411, n° 86 g) ; Grumel, Chronologie, p. 195. Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.



Ἔνθα κατάκιτε
εἰ τῖς μακαρί-
ας μνίμις Λεον-
4. τία θυγάτηρ Εὐ-
γενίου πορφυρο-
πόλου, μηνὶ Ὀκτο-
βρίου ἀρχῇ ἰνδ(ικτιῶνος) θ′ +

Tilde au-dessus du ὰ de ἰνδ(ικτιῶνος) (1.7).
Signe d'abréviation : S (1.7).
Ligature : ϒ = ου (l. 5, 7), cf. *infra,* n° 139.
Notons la forme cursive ὰ du Δ (l. 7), aux n^os^ 112, 137, 139 également.
Leg. κατάκειται (1.1) ; ἡ τῆς (1. 2) ; μνήμης (1. 3) ; πορφυροπώλου (1. 5/6) ; Ὀκτωβρίῳ (mais le génitif du nom du mois après le datif μηνὶ s'est imposé presque partout à cette époque).

L. 5/6. Πορφυροπόλου (Papadopoulos-Kerameus, dans sa transcription).

Ci-gît Léontia, de bienheureuse mémoire, fille d'Eugène, marchand (vendeur) de pourpre, le mois d'octobre, au début de l'indiction 9.

L. 3/4 : Λεοντία. Rencontré dans un certain nombre d'inscriptions latines, le nom figure aussi sous la forme Λεοντὶς dans une épitaphe chrétienne du nord-est de la Bulgarie (voir Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 247 ; cf. n° 201). On trouve plus souvent Λεόντιος, son équivalent masculin, voir Beševliev, *ibid.,* n^os^ 3, 5 ; 191, 4 ; 48, 8 (inscriptions latines) ; Feissel, Macédoine, n^os^ 177, 2, 6 ; 295, 4.

L. 4/5 : Εὐγενίου. Nous avons ici la forme soi-disant savante du nom, qui coexiste avec la forme courante en -ις/ ης, Εὐγένις, avec chute du O, voir *infra,* n° 141 (Ἀστέρις) ; cf. Feissel, *ibid.,* n^os^ 53 (Εὐγένους, gén. de Εὐγένης) ; 66 (Εὐγενίου).

L. 5/6 : πορφυροπώλου. Le nominatif de ce mot devait être πορφυροπώλης mais aussi πορφυροπῶλος, dont le suffixe changea plus tard en -πουλος, suffixe maintenu ensuite et répandu à l'époque moderne (voir Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, II/1, pp. 242-243).

Pour la longue série de métiers mentionnés dans les sources byzantines dont les inscriptions, voir surtout Koukoulés, *ibid.*, pp. 180-244. Cf. CIG, IV, nos 9167-9220, notamment no 9182 : un ἱματιοπορφυρεύς, les πορφυρεῖς étant des pêcheurs qui cherchaient les coquillages sur leurs petites embarcations, surtout autour de l'île d'Eubée. Voir en outre Bees, Peloponnes, p. 56 ; Robert, Noms de métiers, pp. 322-347 ; Patlagean, Pauvreté économique, pp. 158-163 ; voir aussi les *Indices* de MAMA, sous la rubrique Occupation and Status, notamment III, pp. 234-235 (Berufe) ; cf. à propos, Feissel in Dagron - Feissel, Cilicie, pp. 221-225 (Appendice II) ; *idem*, Macédoine, p. 267.

Le métier de πορφυροπώλης s'exerçait dès l'Antiquité, cf. CIG, II, no 2519, où figurent un πορφυροπῶλος/ης et probablement une πορφυροπῶλις ; dans ce sens, cf. une femme du nom de Lydia, qui est πορφυρόπωλις πόλεως Θυατείρων (Actes Ap. 16-14).

L. 6/7 : La date : μηνὶ Ὀκτωβρίου, ἀρχῇ ἰνδικτιῶνος θ′. Cette formule «insolite», selon Grumel (Chronologie, p. 195 ; cf. pp. 193-197), peut être expliquée seulement si l'on prend en compte le fait que l'indiction byzantine ne commençait pas toujours le Ier septembre, mais le 23 du mois, et cela pendant un siècle et demi à partir de 312-313, date de la création des cycles indictionnels de 15 ans. Or, c'est à 23 septembre précisément qu'est fixé le Nouvel An et qu'il continua de l'être dans plusieurs livres liturgiques tels que le Synaxaire et le Typikon de l'Eglise de Constantinople, ainsi que dans la tradition liturgique slave. Cette date coïncidait avec la commémoration de la conception de saint Jean-Baptiste ou, par une formule équivalente, la conception de sainte Elisabeth (Τὸ νέον ἔτος καὶ ἡ σύλληψις τῆς ἁγίας Ἐλισάβετ). Selon Feissel (Notes VII, p. 569), le transfert de l'indiction au Ier septembre fut peut-être inauguré en 462-463 et ne s'est pas manifesté avant 474. Cf. Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον, pp. 30, 44 (Ier septembre, Ἀρχὴ τῆς Ἰνδίκτου, καὶ μνήμη Συμεὼν τοῦ Στυλίτου...).

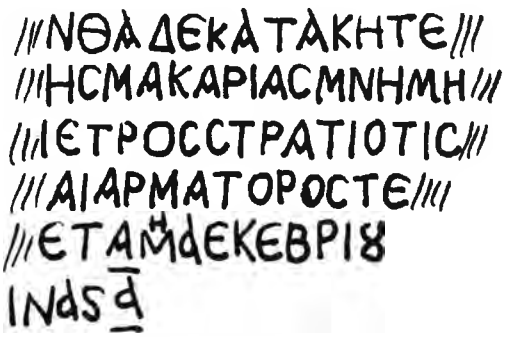
A côté de l'inscription de Panion, d'autres inscriptions témoignent de la situation d'avant le transfert opéré dans l'indiction constantinopolitaine : p.ex., une inscription dédicatoire de Chalcédoine, exhaustivement analysée par Grumel (Chronologie, pp. 193-195), publiée de nouveau par Feissel (*ibid.*, pp. 566-568) ; une épitaphe de Constantinople, qui mentionne aussi le mois d'octobre comme début de l'indiction (Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions, no 29, 6-8).

Cela dit, je penserais aussi que la mention ἀρχῇ ἰνδικτιῶνος au mois d'octobre n'exclut pas forcément le commencement de l'indiction au Ier septembre, les deux mois étant de toute façon les premiers mois de l'indiction.

137. Panion. Epitaphe de Pierre, soldat et gardien d'armes (IVe-VIe s.)

Plaque de dallage du sanctuaire de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn. «27. 35» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 93, no 20 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 411, no 86 e). Texte d'après l'estampage.



[+ Ἐ]νθάδε κατάκητε [ὁ]
[τ]ῆς μακαρίας μνήμη [ς]
Πέτρος στρατιότις
4. [κ]αὶ ἁρμάτορ, ὃς τε-
[λ]ε(υ)τᾷ μη(νὶ) Δεκεβρίου
ἰνδ(ικτιῶνος) δ′

Signe d'abréviation : S (l. 6).
Abréviation : μη(νὶ) par lettre superposée : $\overset{\text{H}}{\text{M}}$ (l. 5).

Ligature : ȣ = ου (1. 5). Pour cette ligature, ressemblant ici au chiffre 8, voir *infra,* n° 139.

Leg. κατάκειται (1. 1) ; στρατιώτης (1. 3) ; ἁρμάτωρ? (1. 4) ; Δεκεμβρίῳ (1. 5), voir *supra,* n° 136. Notons, ici aussi, la forme cursive ȣ du Δ (1. 5, 6), rencontrée dans d'autres épitaphes du recueil, n^os^ 136, 138-139, 112.

L. 4. ἁρμάτορος (Papadopoulos-Kerameus).

Ci-gît Pierre, de bienheureuse mémoire, soldat et gardien d'armes, qui est mort le mois de décembre, indiction 4.

L. 3 : Πέτρος στρατιώτης. Cf. un autre Pierre soldat dans une épitaphe de Verrhia, Feissel, Macédoine, n° 70, 2-3.

L. 4 : ἁρμάτωρ. Le O du texte suggère une influence latine (*armator)* plutôt qu'une faute d'orthographe (voir Du Cange, Latinitatis, s.v.). Cf. Guillou, Italie, n° 46 (σχολῆς ἁρματουρῶν). Cf. le terme postérieur ἁρμοφύλακες, dont le sens prête à discussion, Oikonomidès, Listes, p. 338. Cf. le nom propre Ἁρμάτος, d'un soldat dans une épitaphe en forme de croix, de Constantinople, Kalkan - Şahin, Grabstelen, p. 140, n° 3, 3-4 ; voir à ce sujet le compte-rendu de D. Feissel (Bull. épigr. 1996, n° 606), qui rapproche le nom du latin *Armatus* et non pas du grec Ἁρμάτος (: Pape - Benseler). Cf. aussi Ἁρμάτων, ambassadeur de l'empereur Maurice au Khagan des Avars, à Dryzipara (Théophylacte Simokattès, éd. De Boor, p. 272, 8-11), en 598. Cf. Nystazopoulou-Pélékidou, Συμβολή, p. 176.

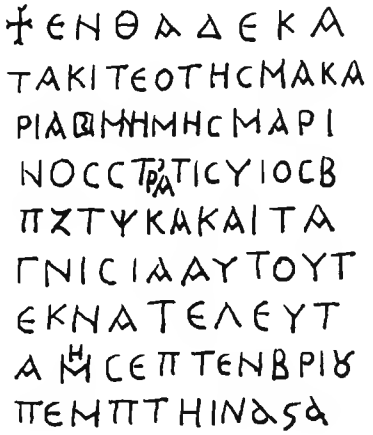
L. 5 : μη(νὶ) Δεκεβρίου. La chute du M devant le B est très fréquente à cette époque, cf. Bees, Βυζαντιακαί Ἐπιγραφαί, p. 5 ; Kalkan - Şahin, *ibid.*, n° 4, 6-7 (Δεκεβρίου) ; Jolivet - Kiourtzian, Découvertes, p. 149, n° 11, 5-6 (Σετεβρήου).

Pour une série d'exemples de μηνὶ + nom du mois au génitif, voir les restitutions proposées par Feissel (Macédoine, n° 110, I-VII, d'après le n° VI : μηνὶ Ἀπριλίου).

138. Panion. Epitaphe du soldat Marinos (IVe-VIe s.)

Plaque du dallage à l'intérieur de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn (cf. n^os^ 132-134, 136-137 et d'autres ci-dessous). «41. 39» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 94, n° 26, pl. III, n° 7 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 412, n° 86 k). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



+ Ἐνθάδε κα-
τάκιτε ὁ τῆς μακα-
ρίας μνήμης Μαρῖ-
4. νος στρα(τιώ)τις υἱὸς Β-
ΠΖΤΨΚΑ καὶ τὰ
γνίσια αὐτοῦ τ-
έκνα· τελευτ-
8. ᾶ μη(νὶ) Σεπτενβρίου
πέμπτη ἰνδ(ικτιῶνος) δ'

Signes d'abréviation : ↄ (1.4) ; cf. n^os^ 158-159 ; S (1. 9).
Abréviation : μη(νὶ) par lettre superposée : $\overset{\text{H}}{\text{M}}$ (1. 8).
Ligatures : μνη (1. 3) ; ȣ = ου (1. 8).
Leg. κατάκειται (1. 1/2) ; στρατιώτης (1. 4) ; γνήσια (1. 6) ; Σεπτεμβρίῳ (voir plus bas).

L. 4. υἱὸς Βα- (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).
L. 8. μη(νὸς) (Homolle).
L. 9. ἰνδ. δ'. (Papadopoulos-Kerameus).

Ci-gît le soldat Marinos, de bienheureuse mémoire, fils de ..., et ses chers enfants ; il est mort le 5 du mois de septembre, indiction 4.

L. 3/5 Μαρῖνος...υἱὸς ΒΠΖΤΨΚΑ. Je n'ai pas pu aboutir à un déchiffrement satisfaisant de ces lettres qui devaient comporter le nom ou les noms du père. Cf. Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 328-329 (nom de Marinos catalogué. L'auteur, ne citant pas Papadopoulos-Kerameus, met à tort un point d'interrogation à Panion). Voir un autre Marinos dans une inscription de Kallipolis, *infra,* n° 158. Cf. des inscriptions chrétiennes de soldats, CIG, IV, n^{os} 9215, 9216, 9222, 9240, e.a.

L. 5/7 : καὶ τὰ γνήσια αὐτοῦ τέκνα. Sur le sens affectif de γνήσιος, équivalent de γλυκύτατος, signifiant pourtant à l'origine «légitime, authentique, vrai, non simulé», voir Robert in Hellenica XIII (1965), pp. 218-222 ; *idem,* in Rev. de Phil. 100 (1974), p. 241 et note 401. Cf. Łajtar, Christliche Inschriften, n° 3, 3-4.

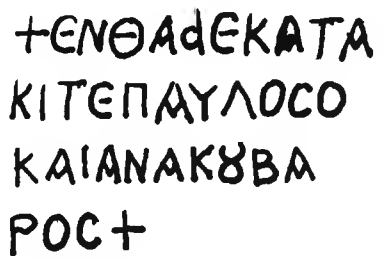
L. 8/9 : μηνὶ Σεπτενβρίου πέμπτῃ. Sur l'assimilation régressive NB à la place de MB, voir *supra*, n° 127. Même chose pour ΝΦ, ΝΠ, au lieu de ΜΦ, ΜΠ, cf. Aristarhis, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν, p. 263, n° B(4) : Συνφόρου ; Robert, Noms de métiers, p. 332, n° 2, 10 : Συνπλικίας ; Kalkan - Şahin, Grabstelen, n° 8, 8 : Σεπτενβρίου.

Quant à πέμπτῃ, on ne doit pas y voir Πέμπτῃ, le jour de la semaine, qui n'est pas d'ailleurs le seul jeudi du mois. Je sous-entend πέμπτῃ ἡμέρᾳ, le cinquième jour de septembre, et non pas ἡμέρᾳ Πέμπτῃ (le jeudi), qui devrait être précédée du quantième du mois en lettres d'alphabet ayant valeur de chiffres, comme c'est le cas habituel (cf. Feissel, Macédoine, n° 135, 4 : μηνὶ Νοεμβρίου κα', ἡμέρᾳ δ').

139. Panion. Epitaphe de Paul (IVe-VIe s.)

Plaque du dallage dans l'église de Saint-Théodore-Tèrôn. «53. 35» (d'après Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 93, n° 21 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 411, n° 86 f). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



+Ἐνθάδε κατά-
κιτε Παῦλος ὁ
καὶ Ἀνακούβα-
4. ρος +

Ligature : ϑ = ου. Apparaissant déjà à l'époque impériale, cette ligature commence à s'imposer vers la fin du Ve siècle ; elle reste courante tout au long de l'époque byzantine, ne supplantant pas pourtant totalement l'écriture de la diphtongue en entier (voir Mango, Byzantine Epigraphy, p. 242). Signalons que les deux formes sont utilisées alternativement dans l'écriture cursive individuelle jusqu'à nos jours.

Notons la forme cursive **ȣ** du délta (l. 1) qui, se confondant avec le **ȣ** (alpha), se rencontre déjà, à côté du **h** (hèta) sur les inscriptions des catacombes (cf. Mango, *loc. cit.*).

Ci-gît Paul dit Anakouvaros.

Ce surnom, qui semble être un *hapax,* peut être rapproché du mot κουβάρι = pelote, mot très usuel même aujourd'hui (voir Kriaras, Λεξικό, VIII, Thessalonique 1982, s.v.). Si l'on accepte ce rapprochement, le surnom attribué à Paul voudrait désigner quelqu'un qui se recroqueville, se courbe.

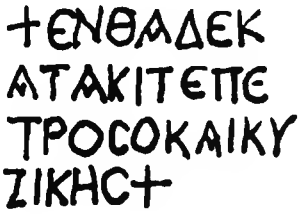
Signalons à ce sujet la présence du verbe ἀνακουβαριάζω à Chios avec le sens de «mettre du fil en peloton» (voir Ἱστορικόν Λεξικόν τῆς Νέας Ἑλληνικῆς γλώσσης, Académie d'Athènes, II (1939), p. 66, s.v.). Cf. Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 302-303 (nom et surnom catalogués).

Sur les emplois et significations de la préposition ἀνὰ en grec moderne, voir Ph. Koukoulés, Ἡ πρόθεσις ἀνὰ ἐν τῇ Νέᾳ Ἑλληνικῇ γλώσσῃ, Ἀθηνᾶ 43 (1931), pp. 60-84.

140. Panion. Epitaphe de Pierre dit Kyzikès (IVe-VIe s.)

Plaque de dallage, encastrée dans l'église de Saint-Théodore-Tèrôn. «62. 35» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 92, n° 16 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 410 n° 86 b). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



+ Ἐνθάδε κ-
ατάκιτε Πέ-
τρος ὁ καὶ Κυ-
4. ζίκης +

Leg. κατάκειται (l. 2), sans oublier que cette faute était plus que courante.

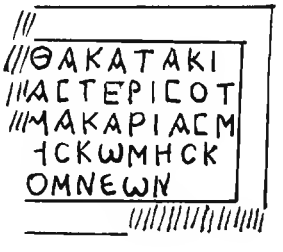
Ci-gît Pierre, surnommé Kyzikès.

L. 2/4 : Πέτρος ὁ καὶ Κυζίκης. Ce Pierre est à inclure, lui-aussi, dans la liste des immigrants d'Asie Mineure, voire de l'autre rive de la Propontide, de Cyzique, voir *infra*, n^os^ 141, 145. Cf. Robert, Des Carpathes à la Propontide, pp. 54, 74 (l'auteur a accentué à tort Κυζικῆς). Le nom est catalogué in Loukopoulou, la Thrace Propontique, pp. 326-327 (même accentuation que Robert ; lignes interverties comme pour la mention de Dôsithéos et Kyriakos, voir *supra,* n° 133).

141. Panion. Epitaphe d'Astéris de Komnéôn (IVe-VIe s.)

Fragment de dallage encastré à l'extérieur de l'église de l'Entrée au Temple (Εἰσόδια) de la Vierge (cf. n^os^ 130, 142, 150). «57. 44» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 95, n° 31 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 412, n° 86 m) ; Katsaros, Τό πρόβλημα τῆς καταγωγῆς τῶν Κομνηνῶν, p. 116. Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



[+ Ἔν] θα κατάκι-
[τε] Ἀστέρις ὁ τ-
[ῆς] μακαρίας μ-
4. [νήμ]ης, κώμης Κ-
ομνέων

Leg. κατάκειται (l. 1/2) ; Ἀστέρης (l. 2).

Ci-gît Astéris, de bienheureuse mémoire, de la bourgade de Komnéôn.

L. 2 : Ἀστέρις (-ης). On ne doit pas substitué à cette forme en -ης, écrite -ις, la forme en -ιος, Ἀστέ-

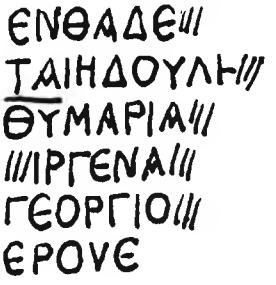
ριος, dont elle dérive, puisque la chute du O dans les noms propres en -ιος constitue un fait de langue connu dès l'époque impériale. C'est le cas entre autres de Σισίνις-Σισίνιος, Αὐρήλις-Αὐρήλιος, Εὐγένις-Εὐγένιος, Ἐπιφάνις-Ἐπιφάνιος, Εὐσέβις-Εὐσέβιος, e. a., voir *infra,* n° 163 ; Asdracha, Inscriptions II, p. 262, n° 64 ; Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 117 ; Jolivet - Kiourtzian, Découvertes, p. 147, n° 8 (Βασήλης). Cf. un autre Ἀστέρις, originaire de Naxos, Kiourtzian, Mer Egée, n° 112. Le nom se rencontre aussi chez les épitaphes juives, voir CII, I, n^{os} 95, 305. Il est catalogué in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 308-309 (corriger la qualification «impériale» en «impériale chrétienne», selon la terminologie de l'auteur, et retirer le point d'interrogation pour Panion).

L. 4/5 : κώμης Κομνέων. Selon Papadopoulos-Kerameus, le lieu sis au nord de Panion, appelé Κομνιανά, pouvait être rapproché de Κομνέων. D'autre part, on a proposé de situer la bourgade Κόμνη, mentionnée dans un passage de l'Eloge de Psellos à la mort du patriarche de Constantinople, Constantin III Leichoudès (in Sathas, M B, IV, p. 407), près d'Andrinople, de toute façon, en Thrace (voir à ce sujet, Katsaros, *ibid.*, pp. 115-116). Pourtant, il est plus probable qu'il s'agisse ici d'une bourgade (Komneis? Komnéa?) d'Asie Mineure et que cette épitaphe s'insère dans le cadre de l'immigration des villes et des villages d'Asie Mineure vers la Thrace, qui est plus forte que toute autre et dont l'apogée se situe au VIe siècle. Voir Feissel, Aspects de l'immigration, pp. 375-376. Anna Avraméa pense que, probablement, cette bourgade se trouvait en Cappadoce (Mort loin de la patrie, p. 21, n° 16).

142. Panion. Epitaphe de Maria (IVe-VIe s.)

Plaque encastrée dans le dallage de l'église de l'entrée au Temple (Εἰσόδια) de la Vierge. Papadopoulos-Kerameus ne donne pas cette fois de mesures.

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 95, n° 33 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 412, n° 86 o). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus ;



Ἐνθάδε [κατάκει]-
ται ἡ δούλη [τοῦ]
Θ(εο)ῦ Μαρία [θυγά]-
4. [τ]ηρ γενα[μένη]
Γεοργίο[υ πρεσβυτ]-
έρου ε [---]

Tilde sur le *nomen sacrum :* $\overline{\Theta Y}$ (1. 3)
Leg. Γεωργίου (1. 5).

L. 1. κατάκι-] (Homolle) ; dans ce cas-là, on attendrait -τε et non pas -ται à la deuxième ligne.
L. 5/6 : Papadopoulos-Kerameus ne restitue pas le texte après Γεωργίου.
L. 6. ἐ[κκλησίας (?) ...] (Homolle).

Ci-gît la servante de Dieu Maria, qui fut la fille du prêtre Georges...

L. 4 : γεναμένη. Sur ce participe, voir le commentaire *supra,* n° 112, 3-4.
L. 6. : Je ne crois pas qu'il faille restituer ἐκκλησίας (: Homolle, avec point d'interrogation), puisque, d'après les normes linguistiques, l'article défini τῆς devait impérativement précéder ce mot, ce qui n'est pas le cas avec ε ... après πρεσβυτέρου. On aurait dû avoir τῆς ἐκκλησίας τοῦ/ τῆς, ἁγίου/ ἁγίας (le nom), ou bien avoir un qualificatif entre le τῆς et le ἐκκλησίας, cf. *infra,* n° 147.

143. Panion. Ex-voto d'Eusébia, (son époux) et leurs enfants (IVe-VIe s.)

Fragment encastré dans le dallage de la cour de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn. «46. 45» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 94, n° 24 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 411 n° 86 h). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.

1. [+ Ὑπὲρ εὐχῆς --- Εὐ]σεβίας κ(αὶ) τῶν τέκνων αὐτῶν +

Abréviation : κ(αὶ), peut-être par un K$_{\gamma}$ (voir Oikonomides, Abbréviations, p. 43).
Pas de restitution du début chez Papadopoulos-Kerameus et Homolle.

Pour l'accomplissement du vœu de... (un tel), d'Eusébia et leurs enfants.

— [Ὑπὲρ εὐχῆς] : Je crois pouvoir restituer cette formule votive au début de l'inscription, ne serait-ce que par analogie à quelques inscriptions similaires, voir Robert, in Hellenica, XI-XII (1960), p. 493 : Ὑπὲρ εὐχῆς Σισιννίου -- [καὶ τ]ῶν τέκνων αὐτοῦ (l'auteur précise que la formule est chrétienne) ; Grégoire, Asie Mineure, n° 93 : Ὑπὲρ εὐχῆς Ῥουφῖνος ... ἑαυτοῦ καὶ τῶν τέκνων αὐτοῦ... ; n° 136 : [...]νις ὑπὲρ εὐχῆς αὐτοῦ συμβίῳ τε καὶ τέκνων καὶ κοιμήσεως γονέων.

Plusieurs autres exemples allant du IVe au VIe siècle, dont in Grégoire, *ibid.*, n^{os} 2, 15, 131 bis-135, 138 bis ; Tsigaridas - Loverdou-Tsigarida, Κατάλογος, n^{os} 59-61 (repris par Feissel, Macédoine, n^{os} 95-97) ; Loverdou-Tsigarida in Θυμίαμα, p. 156 ; Feissel, *ibid.*, n^{os} 76-77, 98, 111, 214, 258 et *passim* ; Dagron - Feissel, Cilicie, n° 116 ; Ševčenko in Boyd - Mango, Silver Plate, p. 41.

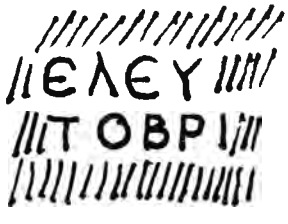
Voir partie VI du présent recueil, la formule, elle aussi courante, ὑπὲρ εὐχῆς καὶ σωτηρίας (inscription d'Imbros).

— [--- Εὐ]σεβίας. La lacune avant le nom d'Eusébia devait comporter évidemment le nom de son époux.

144. Panion. Epitaphe (IVe-VIe s.)

Fragment d'épitaphe découvert par le diacre Hiérothéos de Panion, vers la fin du siècle dernier, au bord de la cour d'eau qui séparait la ville des terres agricoles des habitants. Sur le même terrain ont été découvertes, outre des vestiges antiques, les fondations d'une grande église, des épistyles, ainsi que quelques inscriptions dont celle qui porte le n° 94 in Asdracha, Inscriptions II, pp. 316-317 (XIe s.).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 96, n° 40 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 413, n° 86 r). Papadopoulos-Kerameus ne donne pas de mesures.



[+ Ἐνθάδε κατάκειται---]
[---δς τ]ελευ[τᾷ μη]-
3. [νὶ Ὀκ]τοβρί[ῳ ἰνδ(ικτιῶνος)--]

Leg. Ὀκτωβρίῳ (l. 3). Il pouvait avoir été Ὀκτωβρίου, d'après la faute très habituelle.

L. 1. Pas de restitution chez Papadopoulos-Kerameus et chez Homolle.

L. 2. ...[τ]ελευ[τᾷ μηνὶ (Homolle, comme première ligne). Pas de restitution chez Papadopoulos-Kerameus.

L. 3. ὀκ]τοβρί[ου... (Homolle). Pas de restitution chez Papadopoulos-Kerameus.

[Ci-gît ... (un tel), qui] est mort [le mois] d'octobre [indiction..].

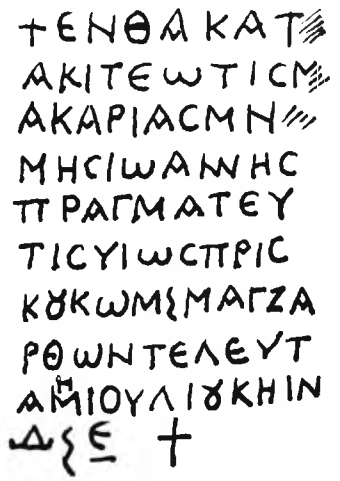
L. 2 : τελευτᾷ. Formule funéraire moins courante que ἐκοιμήθη mais très fréquente à l'époque chrétienne et protobyzantine, elle continue à figurer à l'époque suivante, bien que loin derrière d' ἐτελειώθη ; voir n^os^ 137, 145, 146, e.a. du présent recueil ; Asdracha, Inscriptions II, n° 77, 1 (IXe-XIe s.). Cf. Robert, Noms de métiers, p. 332, n° 2, 12 ; Meimaris, Sacred Names, n° 1140 (a. 570) ; Dagron - Feissel, Cilicie, n° 59, 3 (Ve-VIe s.).

L. 1/2 : Le nom du défunt devait suivre la formule typique ἐνθάδε (ou ἔνθα) κατάκειται (ou κατάκιτε). Il pouvait figurer sur la première ligne ou continuer aussi au début de la deuxième.

145. Panion. Epitaphe du marchand Jean de Magzartha (Ve-VIe s.)

Plaque encastrée dans l'extérieur de l'église de Saint-Théodore-Tèrôn. «57. 32» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 94, n° 27, pl. III, n° 2 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 412, n° 86 l) ; Feissel, Remarques, pp. 324-325, n° 3. Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



+ Ἔνθα κατ-
άκιτε ὡ τῖς μ-
ακαρίας μν[ή]-
μης Ἰωάννης
πραγματευ-
τὶς υἱὼς Πρίσ-
κου κώμ(ης) Μαγζά-
ρθων· τελευτ-
ᾷ μη(νὶ) Ἰουλίου κη' ἰν-
δ(ικτιῶνος) ε' +

Tilde (?) en dessous du E de la date (l. 10).
Signe d'abréviation : S (l. 7, 10).
Abréviation : μη(νὶ) par lettre superposée, $\overset{\text{H}}{\text{M}}$ (l. 9).
Ligature : νν (l. 4) ; ȣ=ου (l. 7).
Leg. κατάκειται ὁ τῆς (l. 1/2) ; πραγματευτὴς (l. 5/6) ; υἱὸς (l. 6) ; Ἰουλίῳ (l. 9, cf. n° 136).

L. 7. κώμ(η)ς (Papadopoulos-Kerameus, Homolle, qui ont pris le signe d'abréviation S pour la lettre Σ).

Ci-gît Jean, de bienheureuse mémoire, marchand, fils de Priskos, de la bourgade de Magzartha ; il est mort le 28 du mois de juillet, indiction 5.

L. 4/6 : Ἰωάννης πραγματευτής. Je ne retiendrai pas la traduction de Feissel, *intendant,* pour ce mot (Remarques, p. 325, sans commentaire ; *idem,* Macédoine, n° 111, 2, de même). Il est vrai que le sens classique en est «intendant agricole, régisseur des grands domaines», tel qu'il apparaît dans maintes inscriptions jusqu'à la fin de l'époque impériale et un peu au-delà. C'est L. Robert qui, en dernier lieu, a relevé et commenté ce terme, à côté de son équivalent οἰκονόμος, en renvoyant aux études précédentes (voir in Hellenica X (1955), p. 83 et note 3 ; *idem,* Etudes Anatoliennes, pp. 241-243 ; *idem,* Bull. épigr.

1966, n° 100). Cet intendant devait être le plus souvent un esclave ou un affranchi, qui résidait dans les domaines de son maître. En latin, le terme correspondant serait *actor, actores,* cf. Robert, Bull. épigr. 1942, n° 164 (en 174) ; Collart, Philippes, p. 289 ; Feissel, Macédoine, n° 232, 3-4 (IVe s.). Pour d'autres mentions de πραγματευτὴς en ce sens, voir Grégoire, Notes épigraphiques IV, p. 279 ; MAMA, VI, n^{os} 204, 222 ; VIII, n^{os} 182, 385 ; Robert, Bull. épigr. 1939, n° 201 ; 1954, n° 117 ; 1963, n° 36 et *passim*.

Cf. le terme πραγματικός, un métier d'homme de loi et d'affaires, L. Robert, in Hellenica XI-XII (1960), pp. 415-416.

Quant au πραγματευσάμενος dans une épitaphe de Constantinople, il s'agit de l'ἀγναφάριος Alexandre, qui avait exercé son métier dans l'emporion Strobilos de la capitale (voir Robert, Noms de métiers, pp. 329-332). Cf. les Ἀλεξανδρεῖς οἱ πραγματευόμενοι ἐν Περίνθῳ, participe présent adjectivé, équivalent du latin *negotiatores,* dans une inscription de Périnthe, in Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα, p. 14 (voir Liddell-Scott, II, p. 1458, s.v. πραγματ-ᾶς).

Cela dit, on remarquera que, pendant notre époque, le verbe πραγματεύομαι et ses dérivés, πραγματευτής, πραγματεία, ont commencé à s'appliquer à des occupations économiques et monétaires, voire aux activités commerciales (p. ex., Plutarque, Vies, Cat. Mi. 59) : πραγματεύομαι ἀπὸ ἐμπορίας καὶ δανεισμῶν. Plus clairs encore par rapport à notre πραγματευτὴς sont les passages de Malalas (491-578) se rapportant à des «Ῥωμαίους χριστιανοὺς πραγματευτὰς» qui pénétrèrent à Auxoumè (l'Axoum moderne), à travers le pays des «Amérites» ou «Homérites», dans le but de ποιήσασθαι πραγματείαν, mais furent assassinés sur ordre du roi des Amérites qui, agissant en ennemi du roi des Auxoumites, πάντα τὰ αὐτῶν ἀφείλετο (Malalas, p. 433, 12-21). Cela provoqua la guerre entre les Amorites ou Amurru, peuple sémitique de la Bible habitant l'Arabie Heureuse (Gen. 14, 7 ; 48, 22 ; Deut. 1, 4, 7 ; Juges, 1, 35-36 et *passim*), et les Auxoumites ou Axoumites, c'est-à-dire les Ethiopiens (Cosmas Indicopleustès, éd. Wanda Wolska-Conus, livre II, § 48-51 ; 54-55 et *passim* ; III, § 66, 3 et *passim* ; cf. Dictionnaire Archéologique de la Bible, Jérusalem 1970, s.v. Amorrites : Abraham Negev). Ces événements eurent lieu, semble-t-il, sous le règne de Justinien Ier. Cosmas Indicopleustès parle d'une guerre entre les deux peuples qui se passa au début du règne de Justin Ier (*ibid.,* livre II, § 56, 1-7).

Quoi qu'il en soit, l'enjeu fut, paraît-il, le commerce que pratiquaient les marchands byzantins dans ces pays, puisque c'est de cela qu'il s'agit, voire des marchands itinérants, voyageant en caravanes. Le terme πραγματεία est aussi chez Indicopleustès synonyme d'ἐμπορία et les συμπραγματευόμενοι (= πραγματευταὶ) synonyme d'ἐμπορευόμενοι (*ibid.,* II, § 51, 5-7 ; § 54, 5-6). Cf. aussi le même sens pour πραγματευτὴς dans un autre passage de Malalas, p. 50, 21-22.

Par conséquent, il est plus que certain que les πραγματευταὶ de plusieurs épitaphes de l'époque protobyzantine, dont celle que nous examinons, furent bel et bien des marchands. On dira en outre qu'en l'absence d'autres éléments comme la mention d'un domaine ou d'un maître du défunt, on peut accorder à ces πραγματευταὶ ce sens de marchand, lequel s'imposa par la suite et devint très courant à l'époque moderne (voir Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, II/1, p. 243 ; N. Andriôtis, Ἐτυμολογικὸ Λεξικὸ τῆς Κοινῆς Νεοελληνικῆς, Thessalonique 1967^{2}, s.v. πραγματευτής).

L. 6/7 : υἱὸς Πρίσκου. Pour ce nom, voir *supra,* n^{os} 132, 134.

L. 7/8 : κώμης Μαγζάρθων. Selon Feissel (Remarques, pp. 324-325), qui cite J.H. Mordtmann et E. Honigmann, cette bourgade doit être identifiée avec la bourgade nommée Ma'ṣarté [de la région d'Antioche de *Syria Prima*]. Quant à l'étymologie du nom, qui vient de l'araméen *ma'ṣartā* (=pressoir), il conviendrait bien à cette région adonnée à l'oléiculture et conservant des vestiges de pressoirs. Cf. Feissel, *ibid., loc.cit. ; idem,* Rome, pp. 357-369 (d'autres toponymes syriens).

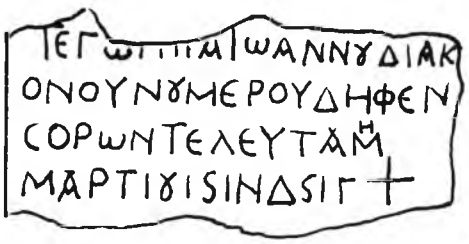
Donc, ce Jean était un Syrien de l'Antiochène, immigré en Thrace (au sens large), comme plusieurs de ses compatriotes connus par leurs épitaphes, en dehors de Panion, à Serdica, à Philippoupolis, à Odessos (Varna), voir Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n^{os} 8, 210, 161, 97, 117 ; cf. Feissel, Aspects de l'immigration, pp. 375-376 ; Avraméa, Mort loin de la patrie, p. 21, n° 15. *Supra,* n^{os} 140, 141.

L. 8/9 : τελευτᾷ. Pour ce verbe funéraire, voir *supra,* n° 144.

146. Panion. Epitaphe de la femme du diacre Jean (Ve-VIe s.)

Plaque de marbre que Kalinka vit en 1896 dans la chapelle de Notre-Dame-des Blachernes (Sainte-Blacherna), avec d'autres inscriptions (voir Asdracha, Inscriptions II, nos 77-78, 88, 93). La plaque était brisée en bas et à droite. «23. 49» ; hauteur des lettres : «2, 5-3» (selon Kalinka).

Kalinka, Thrakien, col. 155, n° 92 (fac-similé).



[+ Ἔνθα κατάκ(ειται) --- σύμβιος]
γεγωνυῖα Ἰωάννου διακ-
όνου νουμέρου Δηφεν-
4. σόρων· τελευτᾷ μη(νὶ)
Μαρτίου ι' ἰνδ(ικτιῶνος) ιγ' +

Signe d'abréviation : S (l. 1, probablement) ; le même des deux côtés de INΔ, le premier comme signe de séparation, le second comme signe d'abréviation (= ικτιῶνος) (l. 5).

Abréviation par lettre superposée : $^{\text{H}}_{\text{M}}$ (=νὶ) (l. 4).

Leg. Μαρτίῳ, cf. *supra*, n° 136.

L. 1. Ἔνθα κατάκιτε] .../... [γυνὴ (Kalinka, qui ajoute une deuxième ligne au début de l'inscription).

L. 3/4. δηφενσόρων (l. 4/5 de Kalinka).

(Ci-gît) ... (une telle), qui a été épouse de Jean, diacre du numérus des Defensores ; elle est morte le 10 du mois de mars, indiction 13.

L. 1 : [Ἔνθα ... σύμβιος]. On pourrait avoir aussi σύνβιος, selon le phénomène de l'assimilation régressive, voir *supra,* n° 127, 1 ; Asdracha, Inscriptions II, n° 76, 5-6 (σύμβειως) et p. 285. On ne saurait par ailleurs exclure le substantif γυνὴ (: Kalinka), pourtant moins fréquent que σύμβιος, ainsi que γαμετὴ ou γαμητὴ, forme plus archaïque (cf. Feissel, Macédoine, nos 146, 3 ; 246, 3 ; 158, 3).

L. 2/4 : Ἰωάννου διακόνου νουμέρου Δηφενσόρων. Le numérus des *Defensores,* qui faisait partie des *auxilia palatina,* est attesté en *Illyricum* oriental par la *Notitia Dignitatum* (éd. Seeck, Or. V, p. 13, 57 ; cf. Hoffmann, Bewegungsheer, II, p. 266). En Occident, sont attestés dans la même source les *Defensores seniores* et les *Defensores juniores* (Occ. VII, p. 137, 93 et 98 ; cf. Jones, Empire, III, pp. 361, 365).

D'après l'épitaphe, le mari de la défunte, Jean, aurait été diacre, attaché pour le service ecclésiastique au numérus des *Defensores.* Je suis réticente à interpréter διάκονος dans le sens premier de «serviteur», tout en admettant la rareté de notre exemple (cf. MAMA, I, nos 169 b, où pourtant le diacre Μνησίθεος était le père du soldat défunt).

Cela dit, je ne retiendrai pas l'avis de Kalinka, selon qui les *defensores* étaient les *defensores ecclesiae* (ἐκκλησιέκδικοι), et qui omet de citer le mot νουμέρου que l'on ne doit sous aucun prétexte séparer des Δηφενσόρων, l'ensemble renvoyant à l'unité militaire connue.

Pour un grand nombre d'épitaphes de diacres, voir MAMA, III, nos 119, 147, 172, 183, 256, 270, 349, 452 et *passim.* Cf. Meimaris, Sacred Names, pp. 162-175.

147. Panion. Epitaphe de Kyrilla (Ve-VIe s.)

Plaque à fronton portant la croix monogrammatique, inscrite dans un cercle, encastrée dans la surface extérieure du mur nord de l'église de Saint-Theodore-Tèrôn. «34. 20» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Dumont, Inscriptions et monuments figurés, p. 159, n° 86 (juste le texte en caractères épigraphiques) ; Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 92, n° 17 (estampage) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 410, n° 86). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.

ΕΝΘΑΔΕΚΑΤΑ
ΚΕΙΤΑΙΚΥΡΙΛΛΑ
ΓΥΝΗΓΕΝΑΜΕ
ΝΗΕΛΕΥCΙΟΥ
ΥΠΟΔΙΑΚΟΝΙ//
ΤΗC ////////

Ἐνθάδε κατά-
κειται Κυρίλλα
γυνὴ γεναμέ-
4. νη Ἐλευσίου
ὑποδιακόν [ου]
τῆς [ἐνθάδε ἁγί(ας)
τοῦ Θ(εο)ῦ ἐκκλησίας]
- - -

Tilde probable sur le *nomen sacrum :* $\overline{\Theta Y}$ (1. 7).
Signe d'abréviation possible : S (1. 6).

L. 4. Λευκίου (Dumont, Homolle).
L. 6. --- ης (Dumont).
L. 6/7. τῆς [ἁγίας τοῦ Θεοῦ / ἐκκλησίας] (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

Ci-gît Kyrilla, qui fut la femme d'Eleusios, sous-diacre de la [*sainte église de Dieu, en ce lieu* ...]

L. 2 : Κυρίλλα. Le nom remonte à l'époque impériale et même sous les formes Κυριλλὰς et Κυριλλώ, voir Kanatsoulis, Prosopographia, n° 807 (Kyrilla) ; Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 220 a, 3 (Κυρίλλα) ; Kalinka, Antiken zu Perinth, col. 110, n° 6, 34 (Κυριλ(λ)ὰς) ; CIG, II, n° 2040 (Κυριλλώ). Voir des épitaphes chrétiennes où figure Kyrilla, Beševliev, *ibid.,* n° 220 b, 1 (IIIe-IVe s.) ; Feissel, Vénétie, col. 159, fig. 3 (a. 570/571 ; première édition par Georgina Buckler, in Byz 6 (1931), pp. 404-410, pl. 17). Cf. Robert, in Hellenica XI-XII (1960), p. 436. Dans l'époque byzantine, c'est son équivalent masculin, Κύριλλος, qui prévaut et se rencontre couramment dans les sources.

L. 3/4 : γυνὴ γεναμένη. Pour γυνή, voir *supra,* n^{os} 135, 146. Pour le participe γεναμένη voir *supra*, n° 112.

L. 4/5 : Ἐλευσίου ὑποδιακόνου. Le nom, de consonance chrétienne suggérant l' Ἔλευσις du Seigneur, constitue un hapax dans les inscriptions de la région. Un prétendu Ἐλευσίας sur une inscription antique de Camirus de Rhodes peut être plutôt lu comme «Λεισίας» (IG, II, n° 732). Mentionnons Ἐλεύσιος, évêque de Cyzique nommé par Macédonius (342-346 et 351-360, voir *supra* n° 134) dont il devint partisan, persécuté par Julien et par Valens, cité *in extenso* par Sôzomenos (éd. J. Bidez - G. Hansen), pp. 170, 171, 184, 200, 214-215, 247-248 et *passim.*

La fonction de sous-diacre figure fréquemment dans les inscriptions, cf. MAMA, III, n^{os} 204 ; 463 (ὑποδιακόνου λινοξοῦ) ; 498 A ; Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n^{os} 180, 5-6 ; 242, 3-4 ; Feissel, Macédoine, n^{os} 140, 3-4 ; 141, 3-4 ; Meimaris, Sacred Names, pp. 182-184.

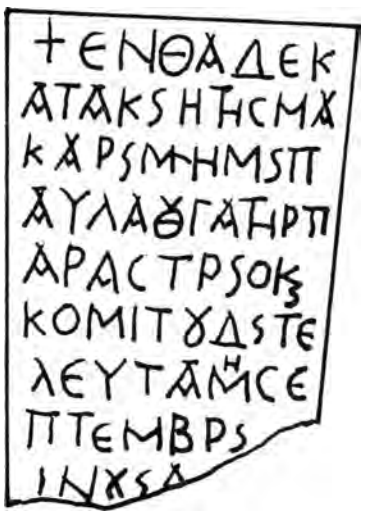
L. 6/7 : τῆς [ἐνθάδε ἁγίας τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας]. Je restitue ces lignes en adoptant la proposition de Papadopoulos-Kerameus et en ajoutant l'adverbe ἐνθάδε, par analogie avec l'épitaphe d'un sous-diacre, provenant de Thessalonique (Feissel, Macédoine, n° 141, 3-5 ; cf. *ibid.,* n^{os} 62, 12 et 17 ; 215, 7 ; 235, 4). Cet adverbe viserait la ville de Panion où se trouverait l'église à laquelle Eleusios aurait été affecté, ou bien, l'institution de l'Eglise de la ville, voire l'évêché de Panion. C'est pourquoi je traduis ἐνθάδε par *en ce lieu* (ce qui est le sens même de l'adverbe, même s'il sert d'épithète à ἐκκλησία), et non pas de *cette* sainte église (: Feissel, *ibid.,* p. 136). Le vocable particulier de l'église devrait clore l'inscription.

D'autre part, si l'on omettait ἐνθάδε, la restitution devrait plutôt être τῆς ἁγίας τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας τῶν Πανι(ω)τῶν (voir *infra,* n° 151), ou encore τῆς μεγάλης τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας, à savoir de la Sainte-Sophie de Constantinople, ce qui ne me paraît pas satisfaisant (cf. *supra,* n° 112).

148. Panion. Epitaphe de Paula (Ve-VIe s.)

Plaque de marbre quadrilatère, brisée en bas. Hauteur: «35» ; largeur : «25 en haut, 22 en bas» ; épaisseur : «5» ; hauteur des lettres : «3» (selon Kalinka, qui la vit dans l'église de la Dormition de la Vierge en 1896 ; voir *supra*, n° 135).

Kalinka, Thrakien, col. 159-160, n° 96 (fac-similé).



+ 'Ενθάδε κ-
ατάκ(ιτε) ἡ τῆς μα-
καρ(ίας) μνήμ(ης) Π-
4. αῦλα θυγάτηρ Π-
αρα[(μόνου)] στρ(ατιώτου) ὁ κ(αὶ)
Κομιτούδ(ης?)· τε-
λευτᾷ μη(νὶ) Σε-
8. πτεμβρ(ίου)
ἰν<δ> (δικτιῶνος) α' (ou δ')

Signe d'abréviation : S (l. 2-3, 5-6, 8-9).

Abréviation : μη(νὶ) par lettre superposée : $^{H}_{M}$ (l. 7).

Ligatures : τη (l. 2) ; μνη (l. 3) ; τη (l. 4) ; $^{V}_{O}$=ου (l. 6, 9).

Lettres superposées : $^{Y}_{\Theta}$ (l. 4).

Notons la forme Ā de alpha, qui remonte à l'époque impériale (cf. Kaufmann, Altgriechische Epigraphik, p. 450).

Leg. κατάκειται (l. 1/2); Σεπτεμβρίῳ (l. 8). J'adopte pour la restitution les fautes d'orthographe usuelles à cette époque.

L. 4. θυγάτηρ. (Kalinka). Le point final de Kalinka s'explique par la restitution au nominatif du nom qui suit.

L. 4/5 : Παραστρ(...ος) ὁ κ(αὶ) (Kalinka).

L. 7/8 : μη(νὸς) Σεπτεμβρ(ίου) (Kalinka). Pour ma propre restitution, voir *supra*, n° 136.

L. 9. ἰν[δ(ικτιόνος) δ' ? (Kalinka).

Ci-gît Paula, de bienheureuse mémoire, fille du soldat Paramonos, dit Komitoud(ès ?) ; elle est morte le mois de septembre, indiction 1 (ou *4*).

L. 3/4 : Παῦλα. Ce nom, du latin *Paula*, le pendant féminin de Παῦλος, se rencontre assez fréquemment, cf. Robert, in Hellenica, XI-XII (1960), p. 436 ; Feissel, Macédoine, n^{os} 61, 6 ; 233, 8 ; *idem*, Notes V, p. 495 ; Meimaris, Sacred Names, n° 1167 (Παύλη, religieuse - μονάζουσα - à côté de Paul, moine - μονάζων).

L. 4/6 : θυγάτηρ Παραμόνου ... ὁ καὶ Κομιτούδ(ης?). Le texte étant plein du signe d'abréviation S, on peut supposer la présence d'un signe semblable après le deuxième A de la ligne 5, ce qui donnerait le nom du père au génitif, Παραμόνου. Le nom ainsi que son équivalent féminin, Παραμόνα, sont connus dès l'Antiquité (IVe-IIIe s. avant J. Chr.), voir Lexicon, I, pp. 360-361 ; II, p. 360 ; III, p. 352 ; cf. Dumont, Inscriptions et monuments figurés, p. 171 ; Kalinka, Thrakien, col. 184, n° 135, 2 (époque

impériale, épitaphe chrétienne) ; Feissel, Macédoine, n° 159. Notons l'existence à Thessalonique d'un quartier appelé τοῦ ἁγίου Παραμόνου.

Quant aux mots qui suivent après στρατιώτου, je crois qu'il s'agit du surnom et diminutif attribué à Paramonos, exprimé au nominatif, une anomalie qui s'insère dans le cadre du glissement des cas à cette époque. De toute façon, je ne peux pas voir à Κομιτούδ(ης?) une déformation quelconque des mots, rapprochant Κομίτου... de κόμητος. Cf. en revanche le surnom Κομιτᾶς, in Meimaris, Sacred Names, n° 1254 ; Feissel, Macédoine, n° 247 ; *idem*, Vénétie, col. 161.

L. 6/7 : τελευτᾷ. Pour ce verbe, voir *supra*, n° 144.

149. Panion. Epitaphe de Sergios (Ve-VIIe s.)

Fragment encastré dans le mur extérieur de l'enceinte qu'on a construit pour préserver le lieu en plein air où l'on avait rassemblé les vestiges d'une église chrétienne, à savoir, des épistyles portant des croix et d'autres membres architecturaux, dont quelques-uns antiques. L'ensemble fut découvert sur place, en 1883, et finit vite par devenir un site de pèlerinage, vénéré au nom de la Naissance de la Vierge (Τὸ Γενέθλιον τῆς Θεοτόκου).

Papadopoulos-Kerameus le visita en 1885 et publia une série d'autres fragments encastrés, eux aussi, dans le mur extérieur de l'enceinte. Quelques lettres seulement ont été sauvées sur chacun d'eux, laissant comprendre qu'il s'agit des épitaphes commençant surtout par Ἐνθάδε (ou Ἔνθα) κατάκειται ; on distingue, sur l'une ou sur l'autre, des bribes des mots signifiant ὁ (ἡ) un tel (une telle)... τῆς μακαρίας μνήμης ..., γενάμενος (γεναμένη)..., ἰνδ(ικτιῶνος), etc. Sur l'une de ces pierres figure un διάκων dont le nom n'a pas été conservé ; un autre fragment porte une inscription latine très mutilée (Ἀρχαιότητες, pp. 96-97, n^{os} 1-12 (l'éditeur a mis par inadvertance deux fragments sous le numéro 11).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 97, n° 12 (voir ci-dessus ; fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, pp. 413-414, n° 86 u). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.

[+ Ἔνθα κατάκειται] Σέργιος
ὁ τῆς [μακα]ρίας μνήμης
3. γε[νάμενος] - - -

Ligature : μνη (l. 2).
L. 1. [Ἐνθάδε] (Homolle).

(Ci-gît) Sergios, de bienheureuse mémoire, qui fut...

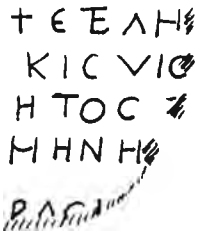
L. 1/3 : Σέργιος. Ce Serge, appelé d'après saint Sergios (l'un des martyrs et plus tard saints militaires Sergios et Vakhos, mis à mort en Syrie, sous Maximien), nom très répandu depuis en Orient, porté par plusieurs évêques, avait tenu probablement un office ecclésiastique qui devait figurer comme complément du participe γενάμενος. Voir à ce sujet, *supra*, n° 112 ; cf. n^{os} 119, 128, 135, 142, 147, e.a.

Le nom était très usuel dans l'Eglise chrétienne de Palestine, voir Meimaris, Sacred Names, n^{os} 623 (prêtre), 1059, 1061, 1065, 1066 (les quatre derniers, des évêques), 1257 (higoumène et anagnostès) et *passim*. Cf. Papadopoulos-Kerameus, Hristianskija nadpisi, n° 22 (Σέργις) et 32 (moine et prêtre respectivement) ; cf. Feissel, Macédoine, n° 111 (nom d'un πραγματευτής, voir *supra*, n° 145).

150. Panion. Epitaphe de Stéphanakis (?) (VIe s. ?)

Plaque de marbre, encastrée dans le dallage du narthex de l'église de l'Entrée au Temple (Εἰσόδια) de la Vierge. «48. 28» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 95, n° 35, pl. III, n° 13 (estampage ; sans transcription) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 413, n° 86 q). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



+ Ἐτελη[ώθη Στεφανά ?]-
κις υἱὸ[ς μου ἀγαπ]-
ητὸς [---]
4. μηνὶ [--- ἰνδ(ικτιῶνος) ..]
βασι [λείας ---]

Signe d'abréviation possible, typique surtout pour le VIe siècle : S (l. 4 ?, et peut-être ailleurs).
Ligature : τε (l. 1).
Leg. ἐτελειώθη (l. 1) ; Στεφανάκης ? (l. 1/2) ; μηνὶ (l. 4).

L. 1. Ἐτελη[ώθη]... (Homolle).
L. 2. κις υἱ [ὸς]...(Homolle).
L. 3. ητος... (Homolle).
L. 5. β]ασι [λίας...] (Homolle).

Il est mort Stéphanakis (?), mon fils bien-aimé, le mois de ..., indiction .., sous le règne ...

L. 1 : ἐτελειώθη. Il est connu que cette formule funéraire est employée avec une plus grande fréquence entre le IXe et le XIe siècle, tout au moins en Attique, surtout dans les graffiti du Parthénon (voir Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος, p. 22* ; cf. Bees, Βυζαντιακαί ἐπιγραφαί, pp. 5-7 ; Asdracha, Inscriptions II, n° 80, 3). Or, outre quelques graffiti du Parthénon où elle date des VIe-VIIIe siècles, elle se rencontre ailleurs beaucoup plus tôt, à partir surtout du Ve siècle, voir Orlandos - Vranoussis, *ibid.*, n^{os} 74, 68, 34, 80, 83 et *passim* ; Bees, *ibid.*, p. 7 (épitaphes de Rhègion de Calabre, de Smyrne, d'Odessos (Varna, en Bulgarie), reprise, celle-ci, par Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 97, 9) ; Bees, Ἀναγνώσεις, p. 99 ; Grégoire, Asie Mineure, n° 255 (épitaphe de Carie) ; Kalkan - Şahin, Grabstelen, p. 141, n° 4, 6 (Constantinople). Cf. in DACL 7 (1926), col. 673-674 (L. Jalabert et R. Mouterde).

L. 1/2 : [Στεφανά ?]κις. La terminaison -κις appartenant apparemment au diminutif d'un nom propre, à savoir du nom du défunt, je peux, me semble-t-il, restituer ainsi la ligne mutilée, sans exclure évidemment toute autre diminutif. Un autre Στεφανάκις figure sur une épitaphe d'Héraclée (voir partie V du présent recueil).

L. 2/3 : υἱὸς μου ἀγαπητός. Selon Robert (Bull. épigr. 1952, n° 31 ; 1974, n° 674), cette expression, bien chrétienne, se rencontre plus souvent en Asie Mineure. Cf. Feissel, Macédoine, n^{os} 208, 4 et 291, 9 (inscriptions où le verbe ἀγαπᾶν est employé dans des passages bibliques). De toute façon, on reconnaît facilement l'origine de l'expression qui vient directement des Evangilles (Marc, 1, 11) : καὶ φωνὴ ἐγένετο ἐκ τῶν οὐρανῶν· σὺ εἶ ὁ υἱός μου ὁ ἀγαπητός, ἐν σοὶ ηὐδόκησα.

L. 4/6 : La date. D'après la formule de datation que suggèrent les lignes mutilées qui devaient comprendre le mois, son quantième, l'indiction et le règne, plutôt sans année chiffrée, je crois pouvoir proposer cette date sans insister à la coupure de la réforme chronologique de Justinien Ier, en 537. Cf. Feissel, Réforme, notamment pp. 174-175, 178.

151. Panion. Dédicace de l'enceinte d'un ensemble de bâtiments par les habitants de Panion, avec la contribution de l'évêque Justin et du fondateur Georges (VIe-VIIe s.) (Pl. 79 a-c).

Deux blocs de marbre grossièrement taillés, découverts séparément avant 1971 (date de leur première édition), le premier (A), dans le cimetière de Yürük, à 2-3 km du village de Germeyan (région

de Malgara), avec d'autres antiquités ; le second (B), dans un champ privé du village de Germeyan, parmi des vestiges des murs.

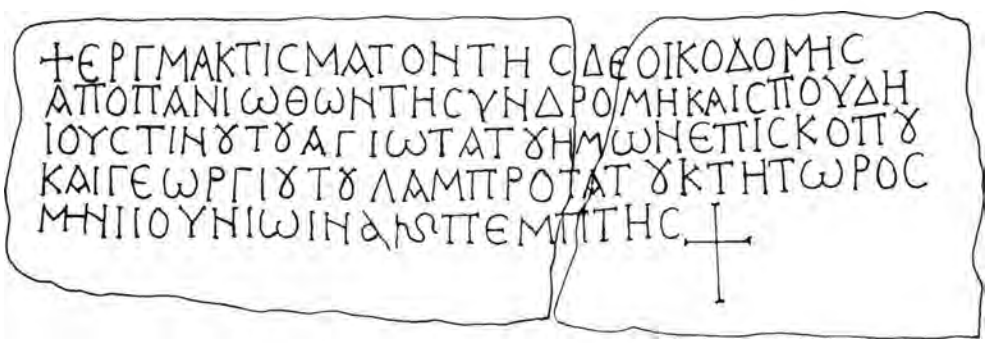
Les deux blocs ne faisaient au début qu'un seul, constituant peut-être un linteau en marbre, qui fut brisé ultérieurement, à un moment indéterminable ; la cassure s'est faite verticalement, se rétrécissant du haut en bas et détruisant plusieurs lettres de l'inscription. En outre, quelques lettres du bloc B se sont effritées au moment où il a été extrait du sol.

Dimensions des pierres posées séparément : A : «40. 83. 21» ; hauteur des lettres : «3» ; B : «41, 5. 45-55. 23» ; hauteur des lettres : «4, 5» (d'après Taşlıklıoğlu, dimensions sujettes à caution ; il confond la hauteur avec la largeur).

La moitié de l'inscription gravée sur la pierre A a été tellement grattée qu'il n'est possible de la rapprocher de la seconde moitié figurant sur la pierre B qu'en raison de la cohérence parfaite du texte, lu en entier. Taşlıklıoğlu n'a pas fait le rapprochement des deux blocs et il les a catalogués séparément parmi les inscriptions de la ville d'Apros, sans doute à cause du site de leur découverte, Germeyan, identifié par lui à Apros (au volume II de son ouvrage, p. 71, voir à ce sujet Asdracha, Inscriptions II, p. 303).

Le rapprochement, cependant toujours sous la rubrique d'Apros, a été fait sur une photocopie où les deux blocs figurent côte à côte, déposée au Byzantine Photograph Collection, à Dumbarton Oaks, avec les photographies des deux blocs prises par I. Ševčenko (n° 72.774 : bloc A ; n° 72.761 : bloc B). Le savant byzantiniste avait, peut-être, fait lui-même le rapprochement, sans déchiffrer cependant le texte.

Taşlıklıoğlu, Trakya, II, pp. 83-84, n° 11, fig. 59 (photographie du bloc A) ; pp. 79-80, n° 6, fig. 54 (photographie du bloc B). Déchiffrement d'après les photographies d'I. Ševčenko.



+ Ἔργμα κτισμάτον τῆσ[δε] οἰκοδομῆς
ἀπὸ Πανιωθῶν τῇ συνδ[ρομῇ καὶ σ]πουδῇ
Ἰουστίνου τοῦ [ἁγ]ιωτάτου ἡ[μ]ῶν ἐπισκόπου
4. καὶ Γεωργίου [τοῦ] λαμπρο[τά]του κτήτωρος
μηνὶ Ἰουνίῳ ἰνδι(κτιῶνος) πέμ[π]της +

Signe d'abréviation : S (l. 5).
Pour le ȣ = Δ (l. 5), voir *supra*, n^os^ 112, 136-137, 139, e.a.
Ligatures : μη (l. 1) ; ȣ=ου (1. 3-4).
Leg. κτισμάτων (l. 1) ; Πανιωτῶν (l. 2) ; κτήτορος (l. 4).

Lecture de Taşlıklıoğlu de la première moitié de l'inscription (bloc A) : .../... l. 1 ... ΠΟΜΑΤΟΝΤΙΟ / l. 2. ἀπὸ πάντως ἐν τῇ συν[εδρίᾳ] / l. 3. Ἰουστίνου τοῦ ἁγιωτάτου ἡ / l. 4. καὶ Γεωργίου [τ]οῦ λαμπροτ[άτου] / l. 5. μηνὶ Ἰουνίω ἰν(δικτίωνος) ΠΕΜ.

Lecture de Taşlıklıoğlu de la seconde moitié (bloc B) :
l. 1. οἰκοδομησ- / l. 2. --- του δή-/ l. 3. --- ΜΩΝ ἐπισκόπου / l. 4. --- τοῦ κτήτω(sic) ρος/ l. 5. --- της.

Enceinte des bâtiments de cette ensemble de construction de la part des Paniôtôn (les habitants de

Panion), *grâce au concours et à la ferveur de Justin, notre très saint évêque, et de Georges, le clarissime fondateur, au mois de juin, indiction 5.*

Taşlıklıoğlu n'a pas essayé de traduire la seconde moitié de l'inscription.

L. 1 : Ἔργμα ... οἰκοδομῆς. De ΕΡΓΜΑ, j'entends comprendre ἕργμα (de εἴργω+ἕρκος), enceinte, clôture, et non pas ἔργμα (de εἴργω = ἐργάζομαι), ouvrage, quoique le premier présuppose sûrement la notion de travail. Quant aux bâtiments de l'ensemble de construction, je ne crois pas qu'il s'agisse là d'édifices sacrés, églises ou complexe monastique. Ce serait plutôt un ensemble d'édifices publics de la ville de Panion, des travaux d'utilité publique, δημόσια κτίσματα τῆς πόλεως (cf. Feissel, Notes VIII, p. 389, n° 1, 8-9 ; p. 393, n° 3, 3 : dédicaces provenant de Trébizonde, en 546/547 et en 550/551 respectivement). Ce pouvaient être des bains, des bâtiments d'hôtellerie, des bâtiments pénitentiaires ou ayant trait à la santé publique, ou même des œuvres de défense. Leur financement aurait été assuré par la caisse de la cité, par la caisse de l'Eglise locale et par le fondateur Georges.

L. 2 : ἀπὸ Πανιωθῶν. Les habitants de Panion ont apporté leurs concours, financier et autre, à la construction de cette enceinte qui aurait renfermé un ensemble des bâtiments dont la nature n'est pas précisée. Voir un cas analogue dans une inscription de Thébaïde (fin VIe-début VIIe s.), concernant la reconstruction d'une hôtellerie publique sous la responsabilité de l'évêque et avec le concours de tous les habitants (ὄχλου συνυπουργοῦντος), in Avraméa, Constructions profanes, p. 831 ; Gascou, Haute-Egypte, p. 337, 8-12. Cf. Dagron - Feissel, Cilicie, pp. 167-168, n° 105 : [Ἐγένετο τὸ ἔργον τοῦτο]/ [τῆς δια]κοπῆς / [διὰ τῆς πόλ(εως) κ(αὶ)] πάντων / [τῶν οἰκούντων ου κατοικού]ντων αὐτήν...

Quant au phénomène linguistique du changement du T (consonne occlusive sourde) en Θ (consonne spirante sourde) dans Πανιωθῶν (au lieu de Πανιωτῶν), il s'agit probablement d'une extension par analogie de l'«hypercorrectisme», qui se rencontre plus souvent dans le groupe consonantique ΣΘ (au lieu de ΣΤ), cf. τῆς θεοσώσθου πόλεως Ἡρακλείας (au lieu de θεοσώστου) : Asdracha, Inscriptions I, n° 18, 4. Sur ce phénomène ainsi que sur son opposé, beaucoup plus fréquent, de la dissimulation, voir Apostolopoulos, La langue du roman byzantin, pp. 23-24. Cf. la version à propos de l'évêque André, qui est ἐπίσκοπος Πανιτῶν ἤτοι Θεοδοσιουπολιτῶν (voir Asdracha, La Thrace orientale, p. 249). De même, *infra,* n° 158.

L. 2/3 : τῇ συνδρομῇ καὶ σπουδῇ Ἰουστίνου τοῦ ... ἡμῶν ἐπισκόπου. La liste épiscopale de Panion, premier évêché d' Héraclée dans la notice 1 à 4, cédant sa place à Théodoroupolis dans la notice 7 et occupant depuis lors le troisième rang, comprend très peu de noms pour les premiers siècles (voir Stamoulis, Ἀρχιερατικοί κατάλογοι, pp. 84-85). Cf. Asdracha, La Thrace orientale, pp. 281-282 : l'insertion de Justin dans la liste des archevêques d'Apros est à supprimer ; d'après le déchiffrement de la présente inscription, Justin doit être inclu dans la liste des évêques de Panion, Asdracha, *ibid.,* p. 293.

On connaît un évêque de Panion du nom d'André, cité en 536, voir ci-dessus. Un autre, Règinos, est titulaire de Panion au concile de Constantinople de 680. En outre, il faut faire remonter à cette époque l'évêque Théodore de Panion, mentionné dans une inscription de fondation que j'ai datée, à tort, me semble-t-il, du IXe siècle (avec point d'interrogation) : Inscriptions II, p. 277, n° 72. On dispose donc pour la période proposée de quatre noms d'évêques dont deux, Théodore et Justin, sont connus par des inscriptions de fondation, la seconde étant assez détaillée pour saisir l'importance de l'œuvre et de ses auteurs. Cependant, compte tenu du grand espace de temps et de notre documentation fragmentaire, je ne saurais situer ces évêques l'un par rapport à l'autre, au moins dans l'état actuel de la recherche.

Tout ce que l'on peut dire est que notre inscription fait ressortir le grand impact et la promotion du rôle de l'évêque dans la cité que renforça surtout la legislation justinienne (Cod. I, 4, 26), en incluant l'évêque depuis 530 dans le comité des *principales,* qui était responsable de la bonne gestion des travaux publics : bains, aqueducs, ponts et routes, fortifications (voir Avraméa, Constructions profanes, pp. 830-833 ; Feissel, L'évêque, pp. 812-814, 820-823).

Le fait que l'inscription de Panion soit datée principalement de l'évêque Justin suivi par le fondateur Georges sans qu'aucun nom impérial n'y figure, n'est pas une chose rare, comme le montre une

série d'inscriptions de Constantia-Salamine de Chypre : la plupart des dédicaces découvertes concernant la restauration d'un aqueduc sont datées d'après les archevêques (début VIIe s.), une seulement portant le nom d'Héraclius, en 616 ou 631 (voir Feissel, *ibid.*, p. 824).

Justin, gérant apparemment les travaux de l'enceinte et contribuant à son édification en puisant dans les fonds de son diocèse, pouvait aussi avoir été l'instigateur de l'ensemble de la construction.

Sur le datif τῇ συνδρομῇ, voir Asdracha, Inscriptions I, n° 28, p. 258.

L. 4 : καὶ Γεωργίου τοῦ λαμπροτάτου κτήτορος. Le fondateur Georges, mentionné en troisième place, après l'évêque, était probablement un haut fonctionnaire ayant contribué financièrement à cet ouvrage. Il ne semble pas qu'il soit le représentant de l'administration civile procurant des fonds de l'Etat ; d'ailleurs, sa fonction n'est pas précisée. Qui plus est, l'épithète λαμπρότατος pourrait ne pas être le titre attaché à son éventuel rang nobiliaire mais juste un prédicat honorifique en raison de son action de fondateur. Cela est corroboré, à mon avis, par la place de λαμπρότατος qui vient devant le mot κτήτωρ. Voir pour le contraire, *supra,* n^{os} 127-129.

L. 5 : La date. C'est la formule courante à cette époque qui comprend tout simplement le mois et l'indiction. Pour la datation, voir *supra*, le commentaire concernant les lignes 2/3.

152. Panion. Epitaphe de Kyriakè (VIe-VIIe s.)

Plaque de marbre quadrilatère brisée en bas, vue par Kalinka dans la chapelle de Notre-Dame-des Blachernes (Sainte-Blacherna, voir *supra,* n° 146), en 1896. «41. 38» ; hauteur des lettres : «2, 5». L'inscription est gravée sur la partie supérieure de la plaque, laissant vide tout le reste de la surface.

Kalinka, Thrakien, col. 154, n° 90 (fac-similé).

Ἐκυμήθι ἡ δού-
λη τοῦ Θ(εο)ῦ Κυριακὴ
μην(ὶ) Φευραρίο κε′, ἐνδε-
κτιόνος ιβ′

Tilde sur le *nomen sacrum :* Θ̄Ῡ (l.2).

Abréviation : μην(ὶ) par lettre superposée, $\overset{N}{MH}$ (l. 3).

Leg. ἐκοιμήθη (l. 1) ; Φεβρουαρίῳ (l. 3), cf. *supra*, n° 136 ; ἰνδικτιῶνος (l. 3-4) ; cf. la forme ἐνδ(ικτι-ῶνος), SEG VIII (1937), n° 461 (Ve. s.) ; ἠνδεκτηόνος (Bees, Βυζαντιακαί ἐπιγραφαί, p. 5, Xe s.).

L. 3. μην(ὸς) Φευραρίο(υ) (Kalinka).

S'est endormie la servante de Dieu, Kyriakè, le 25 du mois de février, indiction 12.

L. 1 : ἐκοιμήθη. Cette formule de décès est rare en Macédoine (cf. Feissel, Macédoine, p. 204) : on dispose au contraire en Thrace de plusieurs épitaphes où figure ce verbe, du Ve au XIIe siècle, voir Asdracha - Bakirtzis, Inscriptions de Thrace, n° 15, 2 ; Asdracha, Inscriptions I, n° 1, 1 ; II, n^{os} 68, 6 ; 76, 2 ; 77, 7-8 ; III, n^{os} 105, 2 ; 106, 1.

A l'instar de τελευτᾶν «à tel jour» ou «tel âge» et de ἀναπαύεσθαι, et comme ἐτελειώθη par la suite, le verbe κοιμᾶσθαι = dormir est presque toujours chrétien (voir Robert, Bull. épigr. 1952, n° 197),

quoique rencontré en ce sens dans les papyrus, plus souvent dans la Septuaginta, ainsi que dans quelques inscriptions païennes, voir Bees, Peloponnes, p. 69 et note 5. Plusieurs exemples de ἐκοιμήθη in Meimaris, Sacred Names, nos 935-950, 1112-1125, 1236-1243.

L. 1/2 : Ἡ δούλη τοῦ Θεοῦ Κυριακή. Voir une autre Kyriakè dans une épitaphe d'Héraclée (partie V du présent recueil). Cf. une épitaphe de Maronée, en Thrace occidentale, Méïmaris - Bakirtzis, Ἑλληνικές ἐπιγραφές, n° 8, 2 (Κυρακῆς). Cf. son équivalent masculin, Κυριακός, *supra,* n° 133.

L. 3 : Φευραρίῳ. A l'instar de Ἰανουάριος / Ἰανάριος, la chute de ου affecte Φεβρουάριος et donne les formes Φευράριος et Φεβράριος, attestées en Orient à partir du IIe siècle, d'abord dans des papyri et plus tard dans des inscriptions. Voir à ce sujet Feissel, Trois aspects, pp. 148-150 ; Bees, Peloponnes, n° 35, 6, p. 78 ; Asdracha, Inscriptions II, n° 80, 3.

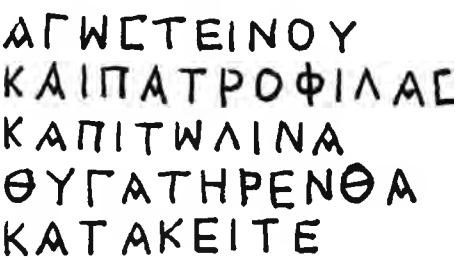
KOUMPAGON

Bourg constituant le point nord des Ganochôra (voir à ce propos, Asdracha, Inscriptions I, pp. 224, 226), aux confins du territoire de l'ancienne Bisanthè (région de Rhaidestos et de Panion). Connu seulement sous son nom actuel turc Kumbag, il était aussi appelé *Chrysomylos* (moulin d'or) ou Νέον Τεῖχος (Nouveau Mur) par ses habitants Grecs, par opposition probablement aux vestiges d'une imposante muraille byzantine. Celle-ci fut repérée au dessus du bourg par Papadopoulos-Kerameus, à côté des traces d'antique habitat, pendant sa visite d'automne-hiver 1885. Les lieux autour du bourg servaient en ce temps-là de cimetière, portant, eux aussi, le nom de Koumpagon par extension (voir Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 97 ; Drakos, Τά Θρακικά, pp. 44, 45, 59).

153. Epitaphe de Kapitôlina (IIIe s.)

Plaque de marbre, encastrée dans le dallage de la nef centrale de l'église de Saint-Pantéléèmôn, que Papadopoulos-Kerameus vit en 1885. «75. 55» selon lui.

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, pp. 97-98, n° 2 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 417, n° 87 f). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.



Ἀγωστείνου
καὶ Πατροφίλας
Καπιτωλῖνα
4. θυγάτηρ ἔνθα
κατάκειτε

Leg. Αὐγουστίνου (l. 1) ; κατάκειται (l. 5).

Kapitôlina, fille d'Augoustinos et de Patrophila, gît ici.

L. 1 : Αὐγουστίνου. D'origine latine, le nom transcrit en grec constitue un *hapax* dans les inscriptions de notre région. Un logothète Αὐγουστῖνος est répertorié pour les VIe-VIIe siècles (voir PLRE, III/A, p. 154, s.v.) ; cf. Solin - Salomies, Repertorium, p. 298, s.v. *Augustinus.*

L. 2 : Πατροφίλας. Ce nom rare, également un *unicum* dans notre région, figure sur quelques inscriptions de Rome datées des Ie-IIe siècles, avec la mention «incertains», voir Solin, Personennamen, I, p. 136, s.v. ; cf. *ibid.*, s.v. Πατρόφιλος (Ie-IIe s.). Un Patrophilus, du nom équivalent masculin, est procurateur à Chypre en 363, voir PLRE, I, p. 674, s.v.

L. 3 : Καπιτωλῖνα. D'origine romaine, également un *unicum* dans notre région, le nom est répertorié sous son équivalent masculin *Capitolinus*, voir Solin - Salomies, Repertorium, p. 308, s.v. ; PIR, pars II, n° 415, s.v. : un Capitolinus fut *procurator aquarum* sous Marc Aurèle (161-180). Un autre,

vicarius Thraciarum en 361-363, a fait brûler saint Aimilianos à Durostorum (Dristra), au diocèse de Thrace, voir PLRE, I, p. 180, s.v. ; cf. *ibid.,* II, p. 260 : un autre, tribun notaire en Egypte *ca* 435. Cf. Feissel, Notes V, p. 495.

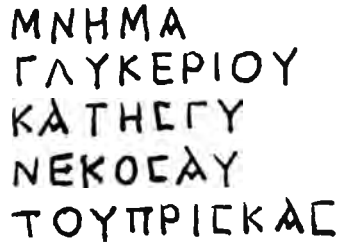
L. 4/5 : ἔνθα κατάκειται. Sur la position de cette formule en fin de phrase, voir *supra,* n° 135.

154. Koumpagon. Epitaphe de Glykérios et Priska (IVe-VIe s.)

Plaque trouvée dans une tombe chrétienne découverte à l'intérieur de la chapelle de Saint-Nicolas, qui était construite dans un vallon tout près de Koumpagon, sur le site d'une église protobyzantine. La tombe, conservée intacte *in situ,* affleurait au niveau du dallage de la chapelle. Quatre plaques de marbre d'une épaisseur de 11 cm, décorées d'ornements en relief, de croix grecques et de croix à huit branches, formaient ses parois. Couvercle en marbre, portant une croix grecque en relief. Dimensions de la tombe : longueur : «188» ; largeur : «58» ; profondeur : «52». Dimensions de la pierre : «65. 34. 4» ; hauteur des lettres : «5» (selon Papadopoulos-Kerameus).

D'autres plaques de marbre décorées de croix et de grands fragments de mosaïque furent relevés par Papadopoulos-Kerameus dans la chapelle, surtout dans le sanctuaire, pendant sa visite des lieux, en 1885.

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 98, n° 3 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, pp. 417-418, n° 87 g). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.



Μνῆμα
Γλυκερίου
κα(ὶ) τῆς γυ-
4. νεκὸς αὐ-
τοῦ Πρίσκας

Leg. γυναικὸς (l. 3/4). Le I de la conjonction καὶ (l. 3) a été omis par le lapicide.

Tombe de Glykérios et de sa femme Priska.

L. 1 : μνῆμα. Ce terme funéraire est rare dans notre région, où la grande majorité des épitaphes commence par ἐνθάδε κεῖται. Le mot μνῆμα se rencontre plus souvent en Cilicie, cf. Dagron - Feissel, Cilicie, n^{os} 8, 55, 60, 81 et *passim* (la traduction de μνῆμα par «tombe» au lieu de «monument», μνημεῖον, est, à mon avis, plus conforme au grec, bien que ces termes soient presque identiques à cette époque ; les éditeurs d'ailleurs ont respecté cette nuance, en la limitant - on ne comprend pas pourquoi - à quelques épitaphes). Voir Bees, Peloponnes, n^{os} 36, 57. Pour des synonymes, voir *ibid.,* p. 38.

L. 2 : Γλυκερίου. Le nom n'est pas très fréquent. Il figure entre autres dans certaines inscriptions chrétiennes de Rome, avec son équivalent féminin Glykéria, connu aussi sous la forme Γλυκέρα dans une inscription de Rhaidestos (époque hellénistique). Voir Solin, Personennamen, II, p. 874, s.v. Glycerius et Glyceria ; Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 310-311. Un *comes Orientis* (381) et un empereur de l'Occident (473-474) ont porté ce nom (voir PLRE, I, p. 397 ; II, p. 514, s.v. Glycerius).

L. 3/4 : γυναικὸς. Cf. *supra,* n° 135.

L. 5 : Πρίσκας. Cf. *supra,* n° 132.

Sur la croix, comme elle se présente dans les sources patristiques et dans les monuments figurés jusqu'à la mort de Constantin le Grand, voir Sulzberger, Le Symbole de la Croix, pp. 337-448 ; cf. Bandy, Crete, pp. 8-9.

MYRIOPHYTON

Petite ville fortifiée de la côte nord de la Propontide, sise au point sud de Ganochôra, Myriophyton (nom actuel turc, Mürefte) est mentionnée surtout dans les sources mésobyzantines, de même que Péristasis avec laquelle elle forma l'évêché Περιστάσεως καὶ Μυριοφύτου d'Héraclée en 1032 (voir Asdracha, La Thrace orientale, p. 256 et note 183, bibliographie afférente). Ses fortifications furent en partie détruites par le séïsme du septembre 1063 ou/et 1064, qui affecta durement la région de Rhaidestos et Panion outre Cyzique et Nicée en Asie Mineure (Skylitzès Contin., nouv. éd., p. 116, 15 ; Attaleiate, pp. 89-90, 1 ; Zônaras, III, pp. 679-680. Cf. Grumel, Chronologie, p. 480 ; Downey, Earthquakes, p. 600 ; C. et B. Papazachos, Σεισμοί, p. 238). Dans la *Partitio Romaniae,* Myriophyton est qualifiée de προάστειον, *casale,* voir Carile, Partitio, p. 218, 37 ; p. 251. Voir en général, Drakos, Τά Θρακικά, pp. 72-81 (surtout sur son histoire moderne).

155. Acclamation de l'hippodrome (fin Ve-début VIIe s.)

Pierre découverte pendant la deuxième décennie du XIXe siècle et encastrée dans l'extérieur d'un oratoire vénéré au nom du Christ-Sauveur, construit à l'extrémité nord de Myriophyton. L'éditeur n'en donne ni de description ni de fac-similé.

Gedeôn, Μνήμη Γανοχώρων, pp. 12-13.

Νηκᾶ ἡ τύ-
χη τῶν χρηστι-
ανῶν Πρασί-
4. νων

Leg. νικᾶ (1.1) ; χριστιανῶν (1. 2/3).

La fortune des Verts chrétiens vainc (= Vivent les Verts chrétiens !).

Une des nombreuses inscriptions portant des acclamations de l'hippodrome, soit en faveur du dème (faction) des Bleus soit en faveur de celui des Verts et provenant de plusieurs villes de l'empire outre Constantinople. Cette inscription, découverte sur le sol thrace, témoigne de l'existence de ce phénomène politique dans la proche banlieue de la capitale. Différente ou parallèle de l'organisation spontanée des milices rurales pour défendre les cités thraces contre les incursions barbares, dès la fin du IVe siècle, la présence des factions sur les mêmes lieux ne doit pas être examinée séparément.

Quoi qu'il en soit, la qualification χριστιανῶν attribuée aux Verts situe l'inscription examinée *grosso modo* dans les limites des luttes christologiques entre orthodoxes et hérétiques qui sécouèrent les premiers siècles de l'empire. Récusant l'accusation d'hétérodoxie, voire de monophysisme, les Verts affirment leur orthodoxie et mettent en avant leur identité de chrétiens. Ou peut-être serait-ce le contraire et, en ce cas, χριστιανῶν caractériserait l'hérésie de façon positive?

Je pense que la première interprétation est plus correcte, surtout en comparaison avec les inscriptions d'Ephèse où les deux attributs, ὀρθοδόξων et χριστιανῶν figurent côte à côte pour qualifier, outre les empereurs, les Verts. Voir Grégoire, Asie Mineure, n° 114 bis-114 [5] ; à ce sujet, Christophilopoulou, Βυζαντινοί δῆμοι, pp. 351-352 ; Cameron, Circus factions, pp. 148-149.

En revanche, je ne saurais dire si cette pierre concerne effectivement Myriophyton et sa population, au moins en partie, dans laquelle se projetteraient directement les dissensions des factions constantinopolitaines, ou si ces mêmes luttes étaient plus âpres encore en raison d'un hippodrome sur place, dans une ville, p. ex., comme Rhaidestos, voisine de Myriophyton, ou même Héraclée.

Or, nous avons à propos de cette dernière une allusion à son hippodrome, à l'occasion des courses

que l'empereur Héraclius eut l'intention d'organiser pour impressioner le Khagan des Avars pendant leur rencontre dans la ville, *ca* 623 (Chronicon Paschale, p. 712, 12-20 ; cf. Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, III, p. 10 ; Cameron, Circus factions, pp. 47, 257).

Pour une liste des villes dans lesquelles on constate l'existence d'hippodromes et de dèmes, principalement en Egypte, Asie Mineure, Syrie et Palestine, voir Christophilopoulou, Βυζαντινοί δῆμοι, pp. 358-360 (témoignage épigraphique). Voir en général, Dagron, Une capitale, pp. 348-364 ; Cameron, *ibid.*, notamment Part I, pp. 1-153 ; Borkowski, Inscriptions des factions à Alexandrie, Varsovie 1981. Cf. G. Manojlović, Le peuple de Constantinople, Byz. 11 (1936), pp. 617-716 (traduction du serbo-croate par H. Grégoire) ; J. Jarry, Hérésies et factions dans l'empire byzantin du IVe au VIIe siècle, Institut français d'Archeologie orientale du Caire, Le Caire 1968.

Pour des inscriptions portant la formule νικᾷ ἡ τύχη et concernant d'autres catégories que les Verts et les Bleus, telles que les mosaïstes, les célibataires, les lecteurs, e.a., voir Robert, in Hellenica, XI-XII (1960), pp. 493-495 ; Grégoire, Asie Mineure, n° 226 *quater* : νικᾷ ἡ τύχη ἀναγνωστῶν. Cf. l'épitaphe d'un cocher appartenant au dème des Verts, à Rome, in Feissel, Rome, p. 357.

Quant à l'acclamation νικᾷ ἡ τύχη en particulier, elle a concerné au tout début la Ville, avant d'honorer l'empereur à propos d'un événement heureux, comme p.ex. une victoire ou sa récente ascension au trône, etc. ; quelques exemples in Grégoire, Notules épigraphiques, pp. 166, 173 (à ce sujet, Dölger, in BZ 38 (1938), pp. 582-583 ; repris par Janin, Constantinople byzantine, p. 279) ; Janin, *ibid.*, p. 277 ; Missiou, A Contribution to the Study of the Demes, p. 1479 (interprétation de l'inscription n° 8788, CIG IV) : Νικᾷ ἡ τύχη Κωνσταντίνου μεγάλου βασιλέως τοῦ συστατικοῦ νικητοῦ καὶ Βενέτων τῶν εὐνοούντων ; *eadem*, Δῆμοι καὶ Δημοκρατία στό Βυζάντιο, pp. 59-69.

HEXAMILION

156. Ex-voto de Zôtikos et Euphèmia (IVe-VIe s.)

Grande plaque brisée en trois morceaux, découverte dans un champ et transférée dans une maison privée, où elle a été vue par Papadopoulos-Kerameus en 1885. L'inscription est gravée sur les deux côtés de la plaque dans le sens de largeur. Elle porte trois croix grecques avec *apices,* une au début, une à la fin, la troisième à l'intérieur du texte, après la formule dédicatoire. «113. 73» (selon Papadopoulos-Kerameus).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 103 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 425, n° 96 d) ; (Krauss, Sestos, p. 94, n° 49). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.

1. +Ὑπὲρ εὐχῆς + Ζωτικ(οῦ) <αι> καὶ τῆς σινβίου αὐτοῦ Εὐφημίας +

Leg. συνβίου / συμβίου. Pour le phénomène de l'assimilation régressive, MB / NB, cf. *supra,* n^{os} 127, 146.

Pour l'accomplissement du vœu de Zôtikos et de son épouse, Euphèmia.

— Ὑπὲρ εὐχῆς. Voir *supra,* n° 143.

— Ζωτικοῦ. Voir *supra,* n° 135.

— Εὐφημίας. Le nom se rencontre dans des épitaphes de l'époque impériale, païennes et chrétiennes (cf. Lexicon, I, p. 187, s.v. ; II, p. 187, s.v. ; III A, p. 180, s.v.), bien moins fréquemment que son équivalent masculin, Εὐφήμιος. Il est porté par certains personnages importants, tels qu'une cubiculaire

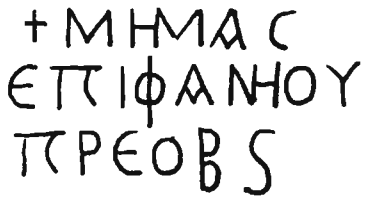
(Ve s.), par la mère de Jean l'Hésychaste (Ve s.), par la sœur de Léon Ier (Ve s.), etc., voir PLRE, II, pp. 422-423, s.v. Cf. *supra*, n° 122.

Quant à la croix qui figure à l'intérieur du texte de l'épitaphe, cf. entre autres Bandy, Crete, n^{os} 56, 9 ; 61, 4 ; 76, 1 ; 102, 6 ; cf. *supra* n° 154.

157. Hexamilion. Epitaphe du prêtre Epiphanios (Ve-VIe s.)

Pierre brune, encastrée dans le dallage de la maison d'un prêtre appelé Antoine, que Papadopoulos-Kerameus a vue en 1885 (pas de mesures).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, pp. 103-104 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 425, n° 96 e) ; (Krauss, Sestos, p. 95, n° 50). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.



\+ Μ(ν)ῆμα
Ἐπιφανήου
3. πρε<ο>(σ)β(υτέρου)

Signe d'abréviation : S (l. 3). A la fin de la ligne 1, il sert de signe de séparation.
Ligatures : ημ (l. 1) ; νη (l. 2).
Leg. Ἐπιφανίου (l. 2).

L. 3 ; πρε(σ)βυτέρου) (Homolle) ; πρεσβ(υτέρου) (Krauss).

Tombe du prêtre Epiphanios.

L. 1 : μνῆμα. Nous avons ce terme sur une autre épitaphe, provenant du Koumpagon, voir *supra,* n° 154.

L. 2 : Ἐπιφανίου. Le nom est très fréquent dans les épitaphes, souvent sous la forme Ἐπιφάνις(-ης) avec shute du O ; voir à ce sujet, *supra,* n° 141. Pour quelques exemples du nom, voir Papadopoulos-Kerameus, Hristianskija nadpisi, n° 40 ; Schneider, Das Kloster der Theotokos, p. 317, n° 3 ; Meimaris, Sacred Names, n^{os} 120, 911. Un Ἐπιφάνις figure sur une épitaphe de Hebdomon (partie VI du présent recueil).

Cf. l'équivalent féminin Ἐπιφανία, in Feissel, Macédoine, n° 288, 1.

L. 3 : πρεσβυτέρου. Ce mot est l'un de ceux qui ont été le plus différemment abrégés à cette époque et par la suite, l'abréviation qui figure sur notre inscription étant très fréquente après le Ve siècle (voir Oikonomides, Abbreviations, pp. 22-23, 96-97, 117).

KALLIPOLIS

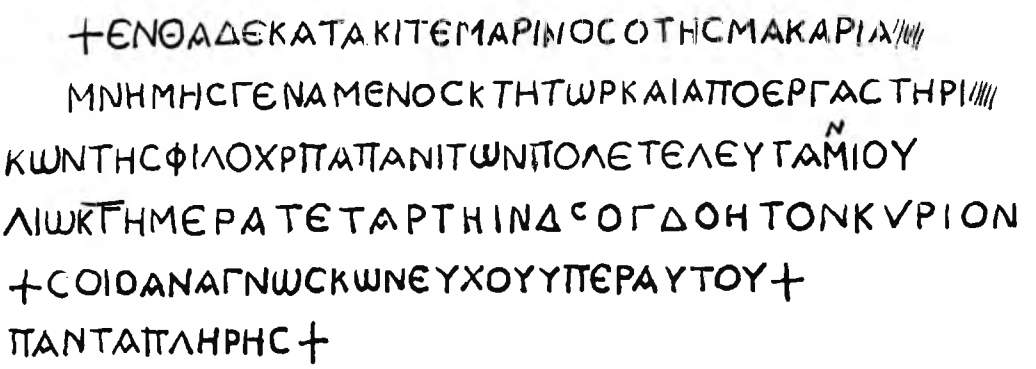
158. Epitaphe double : a) de Marinos, b) d'Ormisdas (Ve-VIIe s.)

Couvercle de sarcophage qui se trouvait dans la cour d'une auberge du port de la ville, et que Mordtmann vit en été 1880, pendant sa visite à l'Hellespont en vue de recherches épigraphiques. La cuve du sarcophage servait alors de fontaine dans l'espace du marché au bois. Les inscriptions étaient gravées, la première sur la surface supérieure courbée du couvercle, la deuxième sur l'un de ses côtés latéraux. La première épitaphe portait des croix à l'intérieur du texte aussi (l. 5, cf. *supra*, n° 154).

Mordtmann, Inschriften aus Kallipolis, p. 257-258 A-B, n° 6 (d'après un estampage et un fac-similé) ; Dumont - Homolle, Mélanges, p. 434, n° 100 r, a-b ; S. Pétridès, Epitaphes grecques chrétiennes, EO 6 (1903), pp. 60-61 (en caractères épigraphiques d'après des estampages d'un prêtre catholique,

missionaire à Kallipolis), en citant par erreur Mordtmann in AEM au lieu de AM ; (Krauss, Sestos, p. 81, n° 16). Textes d'après les fac-similés de Mordtmann.

A (Mordtmann B)



+ Ἐνθάδε κατάκιτε Μαρῖνος ὁ τῆς μακαρία[ς]
μνήμης γενάμενος κτήτωρ καὶ ἀπὸ ἐργαστηρι[α]-
κῶν τῆς φιλοχρ(ίστου)<Πα>Πανιτῶν πόλε(ως)· τελευτᾷ μ(η)ν(ὶ) Ἰου-
4. λίῳ κγ' ἡμέρᾳ Τετάρτῃ ἰνδ(ικτιῶνι) ὀγδόῃ· τὸν Κύριόν
+σοι· ὁ ἀναγ(ι)νώσκων εὔχου ὑπὲρ αὐτοῦ +
πάντα πλήρης +

Signes d'abréviation : tilde au dessus du quantième du mois (l. 4) ; demi-lune : «esprit rude» tourné à droite : C (l. 4), peut-être aussi pour les abréviations ci-dessous :

Abréviations : φιλοχρ(ίστου), πόλε(ως) (l. 3).

Lettre superposée qui sert aussi d'abréviation : $\overset{N}{M}$ = μ(η)ν(ὶ) (l. 3).

Leg. κατάκειται (l. 1) ; ὁ ἀναγιγνώσκων, la forme classique du participe présent (l. 5), mais on pourrait restituer ἀνα(γι)γνώσκων.

L. 1. μακα[ρίας] (Pétridès).

L. 2. ἐργαστήρ[ια] (Pétridès). L'absence de lettres sur la version d'après l'estampage communiqué à Pétridès est apparemment due à la détérioration de la pierre survenue entre-temps (cf. l. 4 et 5).

L. 3. Παπανιτῶν (Mordtmann, qui ne corrige pas mais comprend correctement) ; πόλ(εως) ἐτελεύτα (Mordtmann, Homolle, Krauss) ; l'abréviation suivant aussi une voyelle, j'opte pour le présent du verbe τελευτάω-ῶ qui prévaut dans cette formule funéraire ; μ(ηνὶ) (Mordtmann) ; μη(νὶ) (Homolle, Krauss).

L. 4. ἐνδ. ὀγδόῃ (Mordtmann).

L. 4/5. κυριο (Pétridès) ; Τὸν Κύριόν / + σο(υ) (Homolle) ; τὸν κύριόν / σοι (Krauss).

L. 5. lacune à la place de εὔχου (Pétridès, qui restitue εὔξαι).

L. 6. πάντα πλήρης (?) (Homolle) ; πάντα πλήρη ἐλέ [---] (Pétridès, qui restitue selon sa lecture, ἐλέους).

Ci-gît Marinos, de bienheureuse mémoire, qui fut fondateur (...) et ancien artisan de la ville de Panion qui aime le Christ ; il est mort le 23 du mois de juillet, le jour de mercredi, indiction 8 ; par le Seigneur ! lecteur, prie pour lui ; (le sarcophage est) entièrement plein.

L. 1 : Μαρῖνος. Nom très fréquent dans l'onomastique romaine, *Marinus*, transcrit en Marinos, se rencontre souvent dans les inscriptions juives, parfois comme équivalent d'un nom sémitique, voir

Robert, Bull. épigr. 1955, n° 279. Il fut porté par plusieurs fonctionnaires civils et militaires ainsi que par des hommes de lettres aux IVe-VIIe siècles, voir PLRE, I, pp. 560-561 ; II, pp. 724-727 ; III B, pp. 831-834, s.v. Marinus. Cf. *supra,* n° 138 (Μαρῖνος στρατιώτης).

L. 2/3 : γενάμενος κτήτωρ καὶ ἀπὸ ἐργαστηριακῶν. Je ne peux pas admettre l'avis de Pétridès selon qui κτήτωρ signifie le «possesseur (ou l'acquéreur) de ce tombeau». Κτήτωρ et ἀπὸ ἐργαστηριακῶν ont la même valeur dépendant tous deux de γενάμενος (voir à ce propos, *supra,* n° 112) : ils désignent deux qualités découlant de la vie passée du défunt dans la cité de Panion. La première, ktètôr, laisse peut-être entendre que Marinos fut le fondateur de quelque ouvrage, probablement d'utilité publique, à Panion, ouvrage qui n'est pas spécifié cependant. La seconde, ἐργαστηριακὸς (nomin. sing.) désigne que Marinos fut un artisan (on ne précise pas de quel métier) qui travaillait dans un ἐργαστήριον, un atelier de la ville de Panion. On peut même pousser l'hypothèse plus loin et associer les deux qualités de Marinos entre elles, en supposant qu'il fut lui-même le ktètôr de cet atelier.

Quoi qu'il en soit, la préposition ἀπὸ (ἀπὸ ἐργαστηριακῶν) signifie qu'il était en retraite au moment de sa mort et qu'il fut un ancien ἐργαστηριακὸς (cf. Guilland, Fonctionnaires, p. 138).

Sur les ἐργαστήρια et les ἐργαστηριακοί, voir Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, II/1, pp. 235-236 ; cf. Stöckle, Zünfte, pp. 72-73.

L. 3 : τῆς φιλοχρίστου Πανιτῶν πόλεως. L'importante ville de Panion est encore une fois désignée par le nom de ses habitants, voir *supra*, n° 151, 2 (Πανιωθῶν). L'épithète φιλοχρίστου, tout ordinaire qu'elle soit dans l'appelation des villes, n'est pas étrangère à la grande quantité d'églises que renfermait Panion, semble-t-il dès cette époque (cf. Asdracha, Inscriptions II, p. 248).

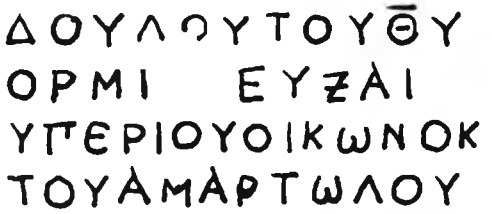
L. 3/4 : La date : τελευτᾷ ... ἰνδικτιῶνι ὀγδόῃ. Il n'y a pas d'indice limitant la date de l'épitaphe (ou des deux) au VIIe siècle, comme le fait Mordtmann, qui propose arbitrairement l'année 635 et traduit à tort Τετάρτῃ par «Donnerstag». D'après Pétridès, la coïncidence du quantième du mois, du jour de la semaine et de l'indiction donnerait les années 620 et 665, toujours du VIIe siècle, ce qui n'est pas non plus obligatoire (cf. Grumel, Chronologie, p. 317). D'autre part, il est intéressant de remarquer la répétition d'une faute d'impression chez Homolle citant Mordtmann (année 365 au lieu de 635) dans l'édition de Krauss, dans l'enregistrement de l'épitaphe in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 358-359, et même dans Robert, Enterrements, p. 448 et note 5. Notons le cas correct cette fois du datif Ἰουλίῳ s'accordant avec μηνὶ.

L. 4/5 : τὸν Κύριόν σοι. Plusieurs exemples de cette formule d'adjuration avec τὸν Θεόν σοι (ὑμῖν), rapportés par Robert in Hellenica I (1940), pp. 34-35 (mention de notre épitaphe mais comme provenant de Panion) ; II (1946), pp. 155-156 ; III (1946), pp. 100-103, 238, e.a. ; *idem*, Enterrements, p. 448 ; Bull. épigr. 1939, n° 451 (analyse de la formule avec mention de notre épitaphe). Il ne s'agit pas d'un iotacisme pour σύ, comme on a corrigé à tort (voir ci-dessus).

L. 6 : πάντα πλήρης. L'expression courante qui exprime au fond le vœu que nul autre ne soit déposé dans la tombe qui serait pleine n'a pas été exaucé, semble-t-il, dans le cas de Marinos, à qui appartenait apparemment le sarcophage. Un second mort y fut inhumé, Hormisdas, probablement dans un temps assez éloigné de la première inhumation (voir ci-dessous). Voir Robert, Bull. épigr. 1969, n° 471 (référence à la présente épitaphe sous le nom de Panion) ; cf. *ibid.,* n° 616 ; 1958, n° 540. La formule remonte au moins à l'époque impériale (*idem,* Enterrements, pp. 445-448).

Marinos donc est mort et enterré à Kallipolis, ayant vécu et travaillé à la ville voisine de Panion. Il fut même distingué dans cette ville, comme en témoigne la qualification de «ktètor». Mais la question demeure de savoir d'où il fut originaire. De Kallipolis ou de Panion, si ce n'est d'un autre endroit? Dans l'absence d'une réponse documentée, j'opterais pour Kallipolis, où Marinos serait retourné à la fin de sa vie pour s'acheminer vers le repos éternel.

B (Mordtmann A)



[+Μνημεῖον τοῦ]
δούλου τοῦ Θ(εο)ῦ
Ὁρμί[σδα]· εὖξαι
4. ὑπὲρ τοῦ οἰκωνό<κ> [μου?]
τοῦ ἁμαρτωλοῦ

Tilde au dessus du *nomen sacrum :* $\overline{\Theta\Upsilon}$ (l. 2) ; à partir du Ve siècle, le tilde commence à se limiter aux *nomina sacra* (cf. Oikonomides, Abbreviations, p. 43).

Leg. οἰκονό [μου ?] (l. 4).

L. 1. manque chez Mordtmann et Homolle ; ἐνθάδε κεῖται ὁ (restitution de Pétridès) ; [---τοῦ] (Krauss).

L. 2. δουλ (ο.τ)οῦ Θυ, restitué δοῦλος τοῦ Θεοῦ (Pétridès).

L. 3. ὁρμ[ῶ] εὖξαι (Mordtmann) ; Ὁρμισδᾶς· εὖξαι (restitution de Pétridès) ; ὁρμι[σδα]? (restitution de Krauss).

L. 4. ὑπὲρ [τ]οῦ οἴκω [μου] (Mordtmann) ; «peut-être οἰκωνόμου» (Homolle) ; ὑπὲρ τοῦ οἴκω, restitué οἴκου (Pétridès) ; οἰκωνόμ[ου] (Krauss).

(Monument funèbre) du serviteur de Dieu, Hormisdas ; prie pour l'économe (?), le pécheur.

L. 1 : Μνημεῖον. Bien que ce terme funéraire soit équivalent de μνῆμα (voir in DACL 7 (1926), col. 671 (L. Jalabert et R. Mouterde) ; Bees, Peloponnes, p. 38), je préfère la restitution μνημεῖον, plus conforme à la notion du sarcophage. Voir les rares exemples des épitaphes avec le terme μνῆμα dans notre région, *supra,* nos 154, 157. Pour μνημεῖον, quelques exemples : Bees, Ἀναγνώσεις, p. 110 ; CII, I, n° 695, 1 ; Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 243, 1 ; Feissel, Macédoine, n° 138, 1 (μνημεῖον indiquant un caveau).

L. 1/3 : τοῦ δούλου τοῦ Θεοῦ Ὁρμίσδα. Nom dynastique perse, Hormisdas fut porté par plusieurs rois de Perse ainsi que par certains transfuges vers l'empire romain, qui obtinrent par la suite de hauts postes militaires, voir PLRE, I, pp. 443-444 ; III A, pp. 604-605 ; Grégoire, Miettes d'histoire, pp. 159, 161. Du point de vue épigraphique, il faut surtout mentionner Hormisdas, le reconstructeur des remparts de Thessalonique vers le milieu du Ve siècle d'après une inscription de construction ; voir M. Spieser, Les inscriptions de Thessalonique, TM 5 (1973), n° 3 ; Feissel, Macédoine, n° 89. Il est identique peut-être avec le *praefectus praetorio per Orientem,* en 450, voir PLRE, II, p. 571.

L. 4 : ὑπέρ τοῦ οἰκονόμου (?). Si la lecture est la bonne, ce dont je ne suis pas sûre, Hormisdas fut un économe, probablement économe ecclésiastique, à savoir administrateur des biens de l'Eglise.

Nous avons un autre économe, appelé Dôrothéos, dans une épitaphe d'Héraclée (partie V de notre recueil).

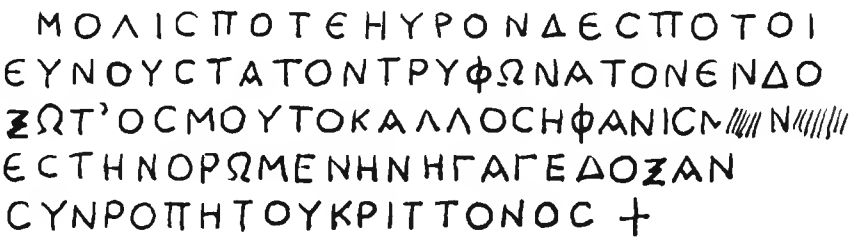
159. Kallipolis. Restauration d'un bâtiment par le notable Tryphôn (VIe-VIIe s.)

J'insère cette épigramme parmi les inscriptions de ce recueil avec quelque hésitation, puisqu'il s'agit peut-être d'une pierre provenant de Lampsakos, selon une information obtenue par Mordtmann. Cf. Seure, Antiquités, p. 536.

L'inscription était gravée sur un piedestal que Mordtmann vit encore en été 1880, dans la cour d'une maison privée, à Kallipolis. «25. 85» (selon Dumont). Cf. pl. 80 a.

Dumont, Inscriptions et monuments figurés, p. 163, n° 100 (en caractères épigraphiques) ; Kaibel, Epigrammata, p. 212, n° 531 ; Mordtmann, Inschriften aus Kallipolis, p. 260, n° 9 (estampage et fac-si-

milé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 428, n° 100) ; Grégoire, Asie Mineure, p. 6, n° 6 (sous la rubrique «Lampsaque») ; (Frisch, Lampsakos, p. 89, publiée sans numérotation en bas de page, d'après les autres éditions, sans commentaire, avec incertitude quant à sa provenance). Texte d'après le facsimilé de Mordtmann, avec correction de la ligne 5.



Μόλις ποτὲ ηὗρον δεσποτῶν
εὐνούστατον Τρύφωνα τὸν ἐνδο-
ξώτ(ατον), ὃς μου τὸ κάλλος ἠφανισμ̣(έ)ν[ον]
4. ἐς τὴν ὁρωμένην ἤγαγε δόξαν
συνδρομῇ τοῦ κτήτορος +

Signe d'abréviation : demi-lune : ⊃ . «esprit doux» tourné à gauche (1. 3), cf. Oikonomides, Abbreviations, p. 39 ; voir *supra,* n° 158.

Leg. δεσποτῶν (l. 1) ; ἐνδοξότατον (l. 2/3).

L. 1. δεσπότ[ην] (Dumont, Kaibel, Mordtmann).

L. 2/3. TON EN../⊐ ΩΓΟC μου τὸ κάλλος ἠφάνισ.ν, restitué τὸν ἐν ζώ(η) ὃς μου τὸ κάλλος ἠφάνισ[ε]ν (Dumont) ; TON EN../⊐ ΩΓΟC MOYTO, restitué seulement μου τὸ κάλλος ἠφάνισ[ε]ν (Kaibel, avec numérotation différente).

L. 4. εἰς τὴν (ἐ)ρωμένην (Dumont) ; THN OPΩ, restitué εἰς [γ]ῆν ὁρ[μ]ωμένην (Kaibel).

L. 5. σὺν ῥοπῇ τοῦ κρ(ε)ίττονος (Dumont, Mordtmann, Grégoire) ; σὺν ῥοπῇ τοῦ κρίττονος [πρὸς οὐρανὸν κτλ. (Kaibel).

Tout récemment j'ai trouvé le très favorable parmi les seigneurs, Tryphôn le très glorieux, qui a amené ma beauté abîmée à la gloire qui se voit (maintenant), avec le concours du ktètôr.

L. 1 : μόλις ποτὲ ηὗρον. Evidemment, c'est le bâtiment restauré qui est censé parler à la première personne, en louant ceux qui l'ont restitué à sa splendeur d'antan. Etait-ce une construction profane ou ecclésiastique (église, œuvre pieuse, etc.) ? On ne saurait se prononcer.

L. 1/3 : δεσποτῶν... Τρύφωνα τὸν ἐνδοξότατον. Mordtmann a vu juste en qualifiant Tryphôn de «Statthalter», même s'il n'a pas précisé davantage sa pensée. En effet, ce «très glorieux parmi les despotes» ne pouvait pas appartenir au rang ecclésiastique homonyme, étant donné que les titres nobiliaires (ἐνδοξότατος, dans l'inscription) n'étaient pas attribués aux prélats, encore moins portés par eux. Même si le dignitaire ecclésiastique disposait d'un titre nobiliaire avant son entrée dans les ordres, il ne lui était pas permis de l'employer par la suite (cf. Guilland, Les titres nobiliaires, p. 132).

L'église étant exclue (d'ailleurs ni Kallipolis ni Lampsaque ne sont qu'évêchés), «despote» tombe obligatoirement dans le domaine laïque, et dans ce cas, il cesse d'être un titre tout court. A part le «despote des cieux», Dieu, seul l'empereur était qualifié de «despote», synonyme de «basileus», signifiant *maître,* seigneur, jusqu'à la création du titre nobiliaire homonyme en 1163 (cf. Asdracha, Inscriptions II, p. 248). Rares sont les exceptions à cette règle, dont notre inscription, où «despote» sert de simple prédicat pour honorer un particulier, Tryphôn, qui était probablement un haut dignitaire, en tout cas un notable de Kallipolis ou de Lampsakos. De même, *gloriosissimus,* normalement rattaché à la classe des *illustres* dont entre autres la fonction du consul, ne serait pas un terme technique mais une simple

épithète honorifique. A propos de ce terme en outre, on sait que les titres ont commencé à perdre leur signification nobiliaire vers la fin du VIe et le début du VIIe siècle, et à se transformer en simples prédicats honorifiques (voir Guilland, Recherches, I, p. 25 ; *ibid.*, II, p. 44 ; cf. *supra*, n° 117).

Pour conforter notre argument, notons le cas postérieur d'un Constantin, «spathaire et despote», in Laourdas - Westerink, Photius Epistulae, II, pp. 231-232, Ep. 280 (nov. 877/sept. 886) ; Grumel - Darrouzès, Regestes, fasc. II et III, n° 583 (je ne suis pas sûre que le qualificatif «despote» soit dû à une «erreur de copie», comme prétendent un peu vite les éditeurs) ; cf. Feissel, Macédoine, n° 147, 6 (τοῦ δεσπότου μου = de mon maître).

Certains dignitaires de l'empire ont porté le nom Tryphôn, dont le plus fameux fut l' ἔπαρχος πόλεως pendant la révolte de Nika (voir PLRE, III B, p. 3, Tryphon 1). Voir Bees, Peloponnes, n° 37, 5, p. 83.

L. 5 : συνδρομῇ τοῦ κτήτορος. Bien que par principe je n'ai pas l'habitude de corriger le texte des inscriptions, je me permets ici de proposer cette lecture qui donne un sens à l'ensemble, ce dont est totalement dépourvue la phrase 'ροπῇ τοῦ κρ(ε)ίττονος. En conséquence, il y aurait un deuxième personnage impliqué dans la restauration de ce bâtiment, qui en serait lui-même le fondateur. Cf. le cas d'un autre κτήτωρ, dans l'inscription de Panion, *supra,* n° 151.

MADYTOS

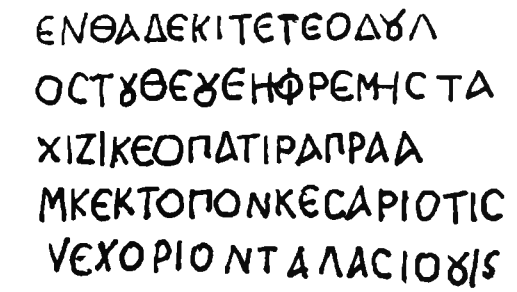
Colonie éolienne fondée avec Sestos par les Lesbiens à la fin du VIIe s. avant J. Chr., Madytos ou Madyta (nom turc actuel, Eceabat) continua d'exister sous le même nom à l'époque romaine et byzantine. Située à la partie sud de la Chersonèse thrace, sur la côte nord de l'Hellespont, elle figure avec l'ancienne cité de Koila (Κοιλανῶν πόλις, entre Madytos et Sestos) dans les premières notices, jusqu'à ce qu'elle remplace définitivement celle-ci comme évêché d'Héraclée, vers le Xe siècle (à partir de la notice 7).

Voir notice bibliographique in Asdracha, La Thrace orientale, pp. 251-252, note 158 ; cf. Stamoulis, Θρᾳκικά, dossier 85 (liste des hagiasmata).

160. Epitaphe d'Ephraim et d'Abraham de Césarée (Ve-VIe s.)

Plaque ronde encastrée très haut, dans la maçonnerie qui surplombait le mur extérieur du sanctuaire de l'eglise du Christ. Au-dessous de l'inscription, sur la même plaque, étaient gravés un compas et d'autres outils désignant le métier du défunt. La pierre était sur place lors du passage de Chr. Papadopoulos, peu avant 1890.

Papadopoulos, Madytos, p. 26 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 572, n° 111 c 6 c). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos.



Ἐνθάδε κίτετε ὁ δοῦλ-
ος τοῦ Θεοῦ Ἐηφρέμης ΤΑ-
ΧΙΖΙ κὲ ὁ πατὴρ Ἀπραὰ-
μ κ(ὲ) ἐκ τόπον Κεσαριότις
κὲ χορίον Ταλασί<ο>ου, ἰ(νδικτιῶνος)..

Signe d'abréviation probable : S (l. 5, après la première lettre du mot ἰνδικτιών ; autre exemple semblable, *infra,* n° 164.

Abréviation : κ(ὲ) (l. 4), similaire à κὲ des lignes 3 et 5, répété trois fois.

Ligature : μη (l. 2) ; ϒ = ου (l. 1, 2, 5).

Leg. κοίτεται (l. 1) ; Εὐφραίμης, confusion de I, H au lieu de Y dans la forme Εὐφρὲμ = Εὐφραὶμ du nom (l. 2) ; cf. la forme Εὐφραίμης, fréquente à Chypre : Menardos, Μελέται, p. 252 ; καὶ ὁ πατὴρ (l. 3) ; Καισαριώτης (l. 4) ; καὶ χωρίον (l. 5).

Notons la construction byzantine de ἐκ + acc. au lieu du génitif (l. 4, 5), exprimant la provenance, l'origine, qui devient courante, il est vrai, beaucoup plus tard, voir Apostolopoulos, La langue du roman byzantin, pp. 121-122. Selon une autre solution, on pourrait corriger ἐκ τόπων ... καὶ χωρίων, qui serait plus correct par rapport à la syntaxe, quoique moins conforme au singulier Καισαριώτης et à Ταλασίου.

L. 1. κατάκιτε<τε> (Dumont).
L. 4. Κ ἐ(ν) κ(όλποις) τόπον (?) (Dumont).
L. 5. YCXOPION, ταλασιουρ(γὸς) (Dumont).

Ci-gît le serviteur de Dieu Ephraïm ... et le (son) père Abraham, et du lieu de Césarée, et du village Talasiou, indiction..

L. 1 : ἐνθάδε κοίτεται. Je ne crois pas qu'il faille rejeter la dernière syllabe de ce verbe, en le corrigeant en κεῖται. Selon toute vraisemblance, on a ici le verbe κοίτομαι, qui doit appartenir à ces verbes et mots de la koinè qui, condamnés à l'époque de l'épuration de la langue byzantine après le VIIe siècle, ont émergé à l'époque tardive (cf. le vocabulaire de Choniate dans l'édition de Bonn) et depuis, entrant dans l'usage courant dans le néo-grec.

En outre, notons l'emploi usuel de la troisième personne du singulier au lieu du pluriel κοίτονται qui correspondrait aux deux défunts.

L. 5. καὶ χωρίον Ταλασίου. On peut rapprocher le nom de ce village de Césarée du métier de ταλασιουργία, la filature de la laine et de ses artisans, les ταλασιουργοί, connus dès l'Antiquité où ils appartenaient à la classe des esclaves (cf. Robert, Bull. épigr. 1971, n° 250). A Byzance, ils s'occupaient surtout de la filature du lin, du chanvre et des cheveux des cerfs et des moutons, voir Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, II/1, p. 217.

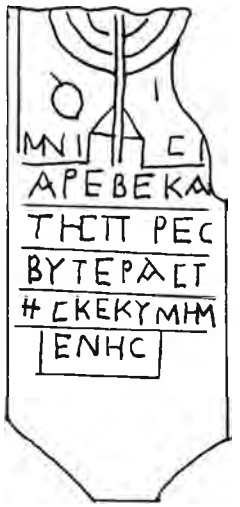
L. 5 : ἰνδικτιῶνος. Cf. d'autres exemples de datation seulement par l'indiction, en omettant le mois qui se place d'habitude devant elle, in Feissel, Macédoine, n^{os} 236, 255.

VIZYÈ

161. Epitaphe juive de Rébecca (IVe-Ve s.)

Pierre tombale de marbre, rectangulaire, brisée en bas et au côté droit supérieur ; au-dessus de l'inscription, symboles juifs avec l'ethrog (cédrat) et au centre la Menorah (chandelier à sept branches), qui arrive au milieu de la première ligne dont on n'a pas pu déchiffrer les dernières lettres ΕΙ sur les fac-similés de Kalinka et des Dawkins - Hasluck. Kalinka vit la pierre dans l'église principale de la ville en 1896. Lors de la visite de Dawkins en février 1906, elle se trouvait dans la cour de l'Ecole de Vizyè. «56. 25. 26» ; hauteur des lettres : «2, 5» (selon Kalinka) ; «51. 24» (selon Seure).

Kalinka, Thrakien, col. 125-126, n° 11 (estampage et fac-similé) ; Dawkins - Hasluck, Inscriptions, pp. 179-180, n° 5 (fac-similé) ; Oehler, Epigraphische Beiträge, p. 538, n° 94 a ; G. Seure, in RA, 1919/2, p. 358, n° 180 (publiée comme inédite et chrétienne) ; CII, I, p. 503, n° 692 (fac-similé) ; Robert, in Hellenica III (1946), pp. 107-108 (à propos du compte-rendu concernant le CII). Texte d'après l'estampage de Kalinka.



Μνί[μ]- ⊏I
α 'Ρεβέκα(ς)
τῆς πρεσ-
4. βυτέρας τ-
ῆς κεκυμημ-
ένης

Ligatures : μνι, peut-être μνιμ (l. 1) ; ης (l. 3) ; ημ (l. 5).

Leg. μνῆμα (l. 1) ;'Ρεβέκκας (l. 2), transcription courante du nom hébraïque Rifka, cf. Concordance, II, p. 129, s.v. 'Ρεβέκκα ; τῆς κεκοιμημένης (l. 5/6), la graphie avec Y constituant une faute courante devenue la règle.

L. 1. μνι -ter- ς (Kalinka) ; μνῆμ-/α (Seure, Robert).

L. 2. 'Ρεβέκα-(Kalinka).

Tombe de Rébecca, l'Ancienne, qui s'est endormie.

L. 3/4 : τῆς πρεσβυτέρας. Rébecca fut une Ancienne, ce qui veut dire, soit qu'elle fut l'épouse d'un Ancien, d'un Sage, de la communauté juive, soit qu'on lui attribua ce titre honorifiquement, puisqu'il était souvent donné aux femmes agées et réputées sages (*zkena*, fém. sing.). Cependant, il n'était pas identique mais analogue au titre ἀρχισυνάγωγος, dont on qualifiait les femmes sous les mêmes conditions. Cf. l'épitaphe d'une πρεσβυτέρα καὶ ἀρχισυναγώγισσα de Crète, IVe-Ve s. (Bandy, Crete, pp. 142-143, App., n° 3, 2-4 ; DACL I/1 (1924), col. 1534 (H. Leclercq).

Quant aux Anciens, ils étaient οἱ πρεσβύτεροι τῶν Ἰουδαίων, les anciens parmi les Juifs, οἱ πρεσβύτεροι τοῦ λαοῦ, des Evangiles (Matth. 21, 23 ; 26, 3 ; 27, 1). Cf. Adhémar d'Alès, Le πρεσβύτης de Saint Irenée, REG 42 (1929), p. 408.

L. 4/6 : τῆς κεκοιμημένης. Pour le terme de décès ἐκυμήθη / ἐκοιμήθη, voir Asdracha, Inscriptions III, n^{os} 105, 2 ; 106, 1 et p. 322 ; cf. *eadem*, Inscriptions II, n^{os} 68, 6 ; 77, 7/8.

Sur les objets rituels et le symbolisme juif, voir Hachlili, Ancient Jewish Art, pp. 311-378.

Reste à souligner l'importance de cette inscription qui témoigne de la présence d'une communauté juive à Vizyè et en Thrace orientale (p. ex., à Andrinople) en général, qui remonte au moins à notre époque. Voir pour l'époque postérieure (XIIe s.) le témoignage de Benjamin de Tudèle concernant les communautés juives de Rhaidestos et de Kallipolis (éd. Adler = J. Starr, The Jews in the Byzantine Empire, 641-1204, Athènes 1939 (B-N J, n° 30), p. 231).

162. Vizyè. Epitaphe de Thécla (Ve-VIe s.)

Bloc calcaire brisé en bas et à gauche en haut. Vu par Kalinka, en 1896, dans une maison privée grecque du quartier de la forteresse. Il se trouvait en plein air dans la forteresse lors du passage de Dawkins, en février 1906. «100. 44. 43» ; hauteur des lettres : «3» (selon Kalinka). Surface inscrite : largeur : «42» ; épaisseur : «41» (selon Dawkins). Croix en bas, au milieu de la surface non inscrite.

Nous donnons, au passage, la photographie d'un fragment de sculpture inscrit, encastré dans l'angle sud-ouest du pavement de Sülejman-paşa cami (auparavant, église byzantine) et photographié par C. Mango, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 67.308 (Pl. 80 b). Cf. pl. 81 a.

Kalinka, Thrakien, col. 125-126, n° 13 (fac-similé) : Dawkins - Hasluck, Inscriptions, p. 179, n° 4 (fac-similé). Texte d'après le fac-similé de Kalinka.

† Ἔνθα κατάκι-
τε ἡ δούλη τοῦ
3. Θεοῦ Θέκλα
+

Ligature : ϒ=ου (1. 2), mais aussi ου (1. 2, 3).
Leg. κατάκειται (1. 2/3).

L. 2/3. κατακῖτε (Dawkins), accentuation fausse répétée souvent par les éditeurs d'inscriptions, cf. *supra*, n° 133.

Ci-gît la servante de Dieu, Thécla.

L. 1/2 : ἔνθα κατάκειται. La version avec ἔνθα de cette formule vient loin derrière la version avec ἐνθάδε dans le sens de «ci (-gît)», cf. outre le présent recueil, Bandy, Crete, p. 143, App., n° 3, 4-5 et Index, s.v. ἐνθάδε ; Feissel, Macédoine, n^{os} 220, 1 ; 175, 1 ; 132, 3 ; 134, 12 ; Index, s.v. ἔνθα et ἐνθάδε.

L. 2/3 : ἡ δούλη τοῦ θεοῦ Θέκλα. Le nom de la défunte doit être mis en rapport non pas tant avec la très connue sainte Thècle, originaire de Seleucie en Isaurie, qu'avec la sainte locale homonyme, originaire de Vizyè et martyrisée avec Timothée et Agapios à Gaza, en Palestine, sous le règne de Maximien (286-305). Elle est célébrée avec les autres martyrs le 19 août (Synaxaire de Constantinople, col. 909-910, § 2) ; un autre synaxaire cite le distique suivant : Ἔμοιγε κλῆσις Θέκλα· πατρὶς Βιζύη, / Γάζης τόπος θέατρον, ἄθλον θὴρ δάκνων (voir Eustratiadis, Ἁγιολόγιον, p. 172).

D'autre part, outre cette Thècle, il y eut une autre martyre homonyme, originaire de la Thrace du Nord, de la ville de Véroè, et martyrisée à Héraclée sous Licinius (βασιλεύοντος τοῦ μιαρωτάτου Λικινίου ἐν τῇ Ἡρακλείᾳ), voir Delehaye, Saints de Thrace, pp. 194-209, notamment pp. 198, 23 et 207, 27 ; cf. BHG III (1957), n^{os} 2280-2281 (*Mulieres XL*). Sainte Thècle fut l'une des Quarante femmes martyres, qui furent emmenées de Véroè à Héraclée pour y être brûlées ou décapitées avec leur prédicateur, le diacre Ammôn. Cela dut se passer pendant que la Thrace était sous la coupe du césar Licinius, entre 313 et 323. Leur commémoration est célébrée le Ier septembre.

Notons le détail selon lequel les Quarante martyres et Ammôn ont adoré les reliques de la sainte Glycérie d'Héraclée (voir Asdracha, Inscriptions II, n° 71), avant leur mise à mort.

163. Vizyè. Epitaphe de Sisinis (VIe s. ?)

Plaque calcaire brisée tout autour, portant un anneau de diamètre 29, 5 cm sur lequel se trouvait l'inscription, probablement dépassant le cadre inférieur de cet anneau. Surface intérieure décorée d'ornements géométriques. La pierre se trouvait dans l'église principale lors de la visite de Kalinka en 1896.

Kalinka, Thrakien, col. 126, n° 12 (estampage et fac-similé). Texte d'après l'estampage.

1. Ἐνθάδε κατάκιτε ὁ δοῦλος τοῦ Θ(ε)οῦ Σισίνις· [τελ(ευτᾷ) μη] γὴ
2. [Ἰ]ουνί[ου ---]

Abréviations : nomen sacrum : $\overline{\Theta\text{OY}}$, probablement par un tilde au-dessus (l. 1).

Ligature : ◊=ου, partout où cette diphtongue était nécessaire.

Croix peut-être dans la lacune entre τοῦ et Θεοῦ.

Leg. κατάκειται, Σισίνης, μηνὶ Ἰουνίῳ (l. 1/2). Je retiens la restitution au génitif pour Ἰουνίου (l. 2), cf. *supra,* n° 136.

— [θ](ε)ο[ῦ] … νί-/ου/ (Kalinka).

Ci-gît le serviteur de Dieu Sisinis ; (il est mort) le mois de juin...

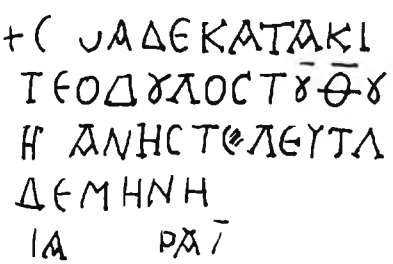
L. 1. Σισίνης. Pour cette forme du nom Σισίννιος, voir Asdracha, Inscriptions II, p. 262, n° 64. D'origine perse (cf. Robert, Bull. épigr. 1965, n° 342), il fut porté par quelques dignitaires du Bas Empire, voir PLRE, II, p. 1017 ; III B, p. 1159, s.v., et persista à l'époque mésobyzantine, cf. Asdracha, *loc. cit.*

TZOUROULOS

164. Epitaphe de Jean (Ve-VIe s.)

Plaque de marbre ayant constitué le devant d'un grand sarcophage antique. Réemploi. Elle se trouvait dans la cour, devant l'entrée au narthex de l'église arménienne de Saint-Georges. Lambousiadis l'a vue vers 1920-1923, lorsqu'il était en fonction comme administrateur des Antiquités de Thrace (département d'Andrinople), voir Asdracha, Inscriptions II, n^{os} 79, 81. Dans la même cour, il a alors repéré plusieurs pierres inscrites dont quelques inscriptions grecques, provenant du cimetière arménien.

G. Lambousiadis, Ὁδοιπορικὸν ἐπὶ τῶν ἡμερῶν τῆς ἑλληνικῆς κατοχῆς τῆς Ἀνατολικῆς Θράκης, Θρακικά 15 (1941), p. 110 (fac-similé).



+Ἐ[ν]θάδε κατάκι-
τε ὁ δοῦλος τοῦ Θ(ε)οῦ
Ἰ[ω]άνης· τελευτᾷ
4. δὲ μηνὶ Ἰουνή(ου) α′, ἰ(νδικτιῶνος)
ια′ [ἡμέ]ρᾳ δ′

Tilde au-dessus du *nomen sacrum* et de la lettre indiquant le jour : τοῦ Θ̄ΟΥ (1. 2) ; Δ̄ (1. 5).

Autre signe d'abréviation : S, probablement copié faussement comme ϒ (fin de la ligne 4) : IS = ἰ(νδικτιῶνος).

Ligatures : ϒ=ου (1. 2, 4) ; νη (1. 4).

Leg. κατάκειται (1. 1/2) ; Ἰωάννης (1. 3) ; μηνὶ Ἰουνί(ῳ) (1. 4), en retenant la restitution Ἰουνίου, cf. *supra*, n° 163.

Ci-gît le serviteur de Dieu, Jean ; et il est mort le premier juin, indiction 11, le jour de mercredi.

PÉRINTHE-HÉRACLÉE

Colonie des Samiens fondée vers 600 avant J. Chr., Périnthe (Πέρινθος) de son nom ancien, était située à une centaine de km à l'ouest de Byzance. Bâtie sur un promontoire sous forme d'amphithéâtre, elle disposait d'un port naturel qui mettait en valeur sa position au carrefour de plusieurs routes allant vers l'intérieur, qui rejoignaient la *Via Egnatia* justement à Périnthe, l'une de ses dernières stations.

Malgré le changement de son nom en Héraclée, qui eut lieu sous Dioclétien en hommage, semble-t-il, à son associé au trône, Maximien Hercule, elle continua de figurer longtemps dans les sources comme Périnthe-Héraclée. Cf. pl. 81 b, 82 a-b.

Pourvue d'un palais impérial et d'un gynécée (γυναικεῖον), fondé (le gynécée) au IVe-Ve siècle, la ville disposait d'une nécropole importante qui n'était pas la seule (cf. Seure, Antiquités, pp. 537-538, 541), sise au bord de la baie de Kanli-Liman (nom turc). C'est là qu'ont été découvertes plusieurs inscriptions funéraires dont un grand nombre de stèles, païennes et chrétiennes, datées surtout du IIIe au Ve siècle (voir Seure, Antiquités, pp. 616-618, e.a.). Ce cimetière a continué de fonctionner pendant toute l'époque byzantine et fut abandonné peut-être à l'époque turque. Mordtmann considérait qu'il était destiné seulement à la population chrétienne (Epigraphik, p. 224), mais le témoignage païen fait remonter son usage au moins jusqu'à l'époque du Haut-Empire.

Pour une liste des publications des stèles funéraires, voir Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 28 et note 3 ; p. 30 et note 2. Pour les ateliers monétaires, voir partie V de ce recueil.

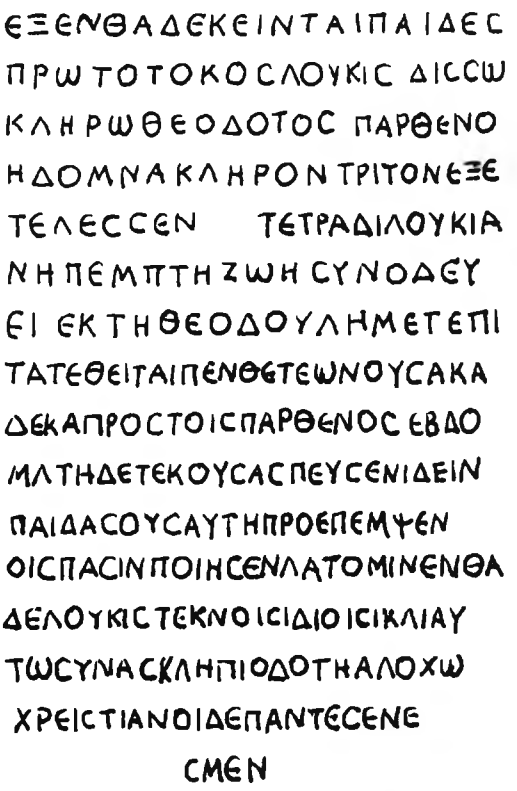
Pour une bibliographie sur la ville antique et protobyzantine, ainsi que pour les publications épigraphiques la concernant, voir in DACL 23 (1990), col. 1309 (D. Stiernon) ; notamment pour Périnthe, voir RE 19/1 (1937), col. 802-813, s.v. Perinthos (E. Oberhumer qui, selon Robert, in Sur un tissu, p. 28, note 3, ne prit pas en compte le témoignage des épitaphes chrétiennes de Périnthe) ; Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 137-138 (sur les tribus numérotées de Périnthe, mentionnées aussi sur certaines stèles chrétiennes).

Sur l'évolution ecclésiastique d'Héraclée et sur sa métropole à l'époque concernée, voir in DACL, *ibid.*, col. 1316-1320, 1324-1327 ; Asdracha, La Thrace orientale, pp. 247-258 (les évêchés d'Héraclée, notamment à l'époque mésobyzantine).

165. Epigramme funéraire (IIIe-IVe s.)

Stèle à fronton et acrotères, découverte dans la petite baie de Kanli-Liman (nom turc), vue par Mordtmann avant 1884 chez un tailleur de pierres du lieu. Grégoire l'a qualifiée de «pierre voyageuse», en commentant sa publication par Wiegand ; celui-ci, ignorant sa vraie provenance, mentionna peu avant 1908 la «découverte» de la stèle parmi les gravats d'une maison privée à Péra, dont le propriétaire doit avoir été un antiquaire, selon Grégoire. Louis Robert (Epigraphica IX, REG 45 (1932), p. 201, note 2=Opera Minora, I, n° 14, p. 229, note 2), reprenant le terme de Grégoire, l'a caractérisée de «pierre errante». Comme pour justifier sa qualification, la stèle échut à Berlin un certain temps avant 1928, au Kaiser-Friedrich Museum zu Berlin (description in Staatliche Museen zu Berlin, auparavant, Königliche Museen zu Berlin, III/I (1909), p. 22, n° 38 : O. Wulff). Voir Dölger, IXΘΥΣ, I, p. 202 et note 5 ; cf. Dagron - Feissel, Cilicie, p. 207). «45. 33» (selon Mordtmann).

Mordtmann, Epigraphik, pp. 224-225, n° 59 (fac-similé), transcription en lignes continues ; Dumont - Homolle, Mélanges, p. 395, n° 74 z3 ; Wiegand, Inschriften, pp. 146-147, n° 3, fig. 2 (photographie de la stèle) ; G. Pasquali, in Rivista Filologica 36 (1908), pp. 502-505 (analyse du caractère métrique du texte) ; Grégoire, Notes épigraphiques XIII, pp. 162-163 (commentaire) ; H. Leclercq, in DACL, 3/1 (1913), col. 1470-1471, fig. 2820 (reprise de la photographie de Wiegand, même faute de provenance) ; Kaufmann, Altchristliche Epigraphik, pp. 60-61, fig. 61 (reprise de la photographie de Wiegand, même faute de provenance) ; Guarducci, Epigrafia Greca, IV, pp. 363-364, n° 5, fig. 105 (reprise de la photographie ci-dessus) ; C. Galavotti, in Vetera Christianorum 17 (Bari 1980), pp. 273-278 (analyse de la structure rythmique du texte) ; Mentzou-Méïmari, Ἡ ἔννοια τοῦ ἐπιθέτου «πιστός», p. 1204, note 4. Texte d'après la photographie de Wiegand et le fac-similé de Mordtmann.



Ἓξ ἐνθάδε κεῖνται παῖδες·
πρωτότοκος Λοῦκις, διςσῷ
κλήρῳ Θεόδοτος, παρθένο[ς]
ἡ Δόμνα κλῆρον τρίτον ἐξε-
τέλεσσεν, τετράδι Λουκια-
νῇ πέμπτῃ Ζωὴ συνοδεύ-
ει, ἕκτῃ Θεοδούλῃ μετέπι-
τα τέθειται πένθ' ἐτέων οὖσα κα[ὶ]
δέκα πρὸς τοῖς, παρθένος· ἑβδο-
μάτῃ δὲ τεκοῦσα σπεῦσεν ἰδεῖν
παῖδας οὓς αὐτὴ προέπεμψεν·
οἷς πᾶσιν ποίησεν λατόμιν ἐνθά-
δε Λοῦκις τέκνοις ἰδίοισι καὶ αὐ-
τῷ σὺν Ἀσκληπιοδότῃ ἀλόχῳ.
Χρειστιανοὶ δὲ πάντες ἔνε-
σμεν

Leg. Λούκης (l. 2) ; ἐξετέλεσεν (l. 4/5) ; μετέπειτα (l. 7/8) ; τίθεται (l. 8) ; ἡ τεκοῦσα (l. 10) ; χριστιανοὶ (l. 15).

L'omission de l'augment aux aoristes des lignes 10 et 12, σπεῦσεν et ποίησεν, ainsi que de l'article fém. défini (l. 10) est due apparemment à la tentative de l'auteur de composer des vers, comme l'a remarqué déjà Homolle, *loc. cit.* ; pourtant ces aoristes, déjà homériques, constituent un vrai fait de langue de l'époque concernée. Peut-être une croix à la lacune de la l. 5.

L. 3/4. παρθενόη Δόμνα (Mordtmann).

L. 5/7. τετράδι Λουκιανή· πέμπτη Ζωή συνοδεύ/ει (Mordtmann, Homolle, Wiegand, Leclercq, Kaufmann).

L. 8. πενθετεῶν (Wiegand, Leclercq) ; πένθ(=τ) ἐτεῶν (!) (Kaufmann) ; πένθ'ἐτεῶν (Grégoire) ; πένθ' ἐτέων (Guarducci).

L. 9/10. ἑβδο/μάτη(ν) δὲ τεκοῦσα, σπεῦσεν ἰδεῖν (μήτηρ) / (Homolle, dont les coupures suivent la versification).

L. 11. παῖδας οὓς αὐτῇ προέπεμψεν (Wiegand, Leclercq).

L. 13/14. καὶ αὐτῷ (Mordtmann, Wiegand, Leclercq, Guarducci).

Je ne cite pas les fautes d'accentuation dans la transcription, plusieurs, surtout chez Wiegand.

Ici gisent six enfants ; le premier-né, Loukis ; pour le deuxième sort, Théodotos ; la vierge Domna a accompli le troisième sort ; Loukianè, en quatrième, l'accompagne Zôè, cinquième ; sixième, Théodoulè est déposée ensuite, ayant quinze ans, vierge ; et septième, la mère se hâta voir les enfants qu'elle a envoyés en avant ; pour tous ceux-ci, Loukis fit faire ici un tombeau à ses propres enfants et à lui-même, avec Asklèpiodotè son épouse. Et nous sommes (ici) dedans tous Chrétiens.

L. 2, 13 : Λοῦκις. Version moins savante de Λούκιος, transcription du nom latin *Lucius* (voir Solin - Salomies, Repertorium, pp. 107, 354), rencontrée assez souvent à l'époque impériale, voir Lexicon, II, p. 286, s.v. Λούκιος / Λούκις. Cf. les cas analogues de Σισίνις-ης / Σισίν(ν)ιος, Εὐγένις-ης / Εὔγένιος, Ἐπιφάνις-ης / Ἐπιφάνιος etc., Λούκης a survécu dans l'époque moderne avec changement de l'accentuation, Λουκῆς. Notons que le fils aîné, dans notre inscription, porte le même nom que son père.

L. 3 : Θεόδοτος. Voir *supra,* n° 121.

L. 4 : Δόμνα. Nom d'origine latine, Domna, se rencontre assez souvent en Asie Mineure, surtout en Phrygie au IIIe siècle, voir SEG 28 (1978), n° 1091, 6 ; 1097, 7 ; 1100, 8 ; 1101, 1 (a. 304-305) ; n° 1206, 18 (début IVe s.) ; 29 (1979), n° 1387, 2. On trouve aussi Δόμνη dans des épitaphes des IIe-IIIe siècles provenant de Galatie et du Pont, quelques-unes païennes (SEG 28 (1978), n° 1072, 2 ; 30 (1983), n° 1485, 12 (a. 305-306), etc. Cf. ses dérivés fém. Δομνῖνα, Δομνίνη, ainsi que ses équivalents masc. Δόμνος, Δομνῖνος, e.a. Cf. Feissel, Aspects de l'immigration, p. 374.

Mentionnons surtout l'épitaphe de Δόμνα, provenant de Constantinople, actuellement à Venise (voir Feissel, Vénétie, col. 155-157, fig. 1) que je reprendrai à propos de χωρίου Μορέων, dans la partie VI de ce recueil).

Une autre Δόμνα ou Δόμνη figure sur une épitaphe de Constantza (Tomis), du Ve s., voir E. Popescu, Inscripţii greceşti şi latine din sec. IV-XIII descoperite în România, Bucarest 1976, pp. 222-223.

L. 5/6 : Λουκιανῇ. Le nom est surtout connu par son équivalent masculin d'origine latine, Λουκιανός *(Lucianus)*, porté par quelques hauts dignitaires et hommes de lettres de l'empire, à la basse époque, voir PLRE, I, pp. 515-516. Cf. SEG 30 (1983), n° 712.

L. 6 : Ζωή. Nom typiquement chrétien et byzantin, il se rencontre aussi dans quelques épitaphes de l'époque impériale qui pourraient être païennes, voir MAMA, I, n° 30, 3, corrigé par Robert, Bull. épigr. 1969, n° 570 ; SEG 29 (1979), n° 1349.

L. 7 : Θεοδούλη. Nom chrétien par excellence se rencontre dans des épitaphes moins souvent que son équivalent masculin Θεόδουλος, voir Frisch, Lampsakos, n° 16, 5 (= Robert, Bull. épigr. 1962, n° 277) ; Lexicon, II, p. 215, s.v. Θεοδούλη. Pour Θεόδουλος, voir entre autres, SEG 26 (1976-1977), n^{os} 791, 1374 ; Şahin, Stratonikeia, I, n° 447 (voir à ce sujet, SEG 31 (1981), n° 941).

L. 8 : πένθ' ἐτέων οὖσα. Notons l'élision de πέντε devant ἐτέων (-ῶν), comme si ἔτος avait l'esprit rude au lieu de l'esprit doux. Pour d'autres exemples de ce phénomène, qu'on voit depuis l'époque hellénistique, voir Dölger, IXΘΥΣ, I, p. 202 : [ὀκτω]καιδεχέτης, ἔνδεχ'ἔτη, καθ'ἔτος, etc.

L. 9/11 : [ἡ] τεκοῦσα σπεῦσεν ἰδεῖν παῖδας οὓς αὐτὴ προέπεμψεν. En perpétuant la formule similaire des épitaphes païennes, qui utilisent les verbes προτελευτᾶν, προαποτίθεσθαι, προλαβαίνειν, προενθάπτειν, προαποκεῖσθαι, προκηδεύεσθαι, et autres, pour exprimer l'«envoi en avant, à l'au-delà», des êtres chers aux survivants, l'image chrétienne de la mort met l'accent sur le sommeil et le repos éternels au sein de Dieu (προαποκοιμᾶσθαι, προαναπαύεσθαι). Le verbe προπέμπειν de la présente épitaphe est chargé particulièrement de la douleur de cette mère, qui a vu mourir l'un après l'autre deux garçons et quatre filles, avant de les suivre, elle aussi, dans la tombe. Voir Feissel, Notes, pp. 279-281.

L. 12 : λατόμιν. Version démotique de λατόμιον, ce terme signifiant la tombe, le tombeau, le caveau funéraire, est caractéristique de Périnthe et de sa région, épitaphes païennes et chrétiennes confondues, comme l'a souligné Robert à plusieurs reprises, voir Bull. épigr. 1938, n° 226 ; 1962, n° 194 ;

1976, n° 360 ; Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 30 et note 6 avec la bibliographie. Cf. Mordtmann, Epigraphik, p. 223 et n^{os} 57-60, dont certains seront repris dans la partie V du présent recueil ; Kalinka, Thrakien, n^{os} 138-143, 162-168 ; Seure, Archéologie thrace, p. 258, n° 41 ; Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, p. 304, n° 22, 3. Voir *infra,* n° 166.

L. 14 : σὺν Ἀσκληπιοδότῃ ἀλόχῳ. De tous les noms cités, celui de la mère est un nom antique par excellence, illustrant, si besoin est, le passage du paganisme au christianisme qui se forge à cette époque. Cf. Lexicon, I, p. 91, s.v. Soulignons dans le même sens le mot homérique ἄλοχος (ἡ), cf. Il. B 136, 355, Γ 409, I 336, T 298 et *passim ;* Od. δ 623, ν 378, ξ 202 et *passim.*

L. 15/16 : Χριστιανοὶ δὲ πάντες ἔνεσμεν. Pour cette formule de la profession de foi chrétienne, qui n'allait pas de soi à cette époque tant pour les morts que pour les survivants, constructeurs des tombes de leurs proches, voir *supra,* n° 130.

166. Héraclée. Epitaphe d'Aurèlios Victourinos et de sa famille (IVe s.) (Pl. 83)

Stèle au chrisme accosté d'alpha et d'oméga. Kalinka l'a repérée d'après une copie qu'il a obtenue d'un habitant grec d'Héraclée en 1896 (voir in Thrakien, col. 193). Mais la stèle ne se trouvait plus en Héraclée, puisqu'elle a été transportée par bateau, avec d'autres stèles encore, au Pirée, en avril 1887. Jacob Dragatsis, administrateur alors des Antiquités du Pirée, l'a donc publiée le mois suivant.

Depuis, elle se trouve au Musée Archéologique du Pirée (n° d'inv. 1395), où j'ai pu l'examiner le 29 septembre 1998. Dimensions : 51. 43. 7, 5. Hauteur des lettres : *ca* 2, 5.

J. Dragatsis, Ἐπιγραφαί Ἡρακλείας Προποντίδος ἀνέκδοτοι, Ἐφημερίς, 23 mai 1887, feuille n° 143, p. 3 ; Kalinka, Thrakien, col. 203, n° 165 (fac-similé). Texte d'après la photographie appartenant au Musée du Pirée.

Αὐρίλιος Βικτουρῖνος κατεσ-
κέαυσα ἐμαυτῷ τὸ λατόμι-
ον καὶ τῇ γλυκυτάτῃ μου συνβίῳ
4. <τ> καὶ τοῖς γλυκυτάτοις μου τέ-
κνοις· καὶ εἴ τις ἕτερος θελείσι κ-
αταθέσθαι, δώσει τῇ ἐκλεισεί-
α μυριάδας τ′

Ligatures : νκ, τη (l. 3) ; τη (l. 6) ; νβ (l. 3) ; τκ (l. 4).

Leg. Αὐρήλιος (l. 1) ; κατεσκεύασα (l. 1/2) ; θελήσει (l. 5) ; ἐκκλησίᾳ (l. 6/7).

L. 1/2. κατεσκεύασα (Dragatsis) ; κατεσκε[ύα]σα (Kalinka).

L. 3. συμβίῳ (Dragatsis).

L. 3/5. καὶ τῇ γλυκυτά(τη μου γυναικὶ καὶ τοῖς γλυκυτά)τοις μου τέκνοις (Kalinka ; il est évident que le copiste de Kalinka avait sauté une ligne sur la copie qu'il lui avait procurée).

L. 5. θελείσι (Kalinka).

L. 5/6. ἐκλεσείᾳ (Dragatsis).

L. 7. μυριάδας [γ'. (Kalinka).

(Moi), Aurèlios Victourinos, je construisis le tombeau pour moi-même, ma très chère épouse et mes très chers enfants ; et si quelqu'un d'autre voulait déposer (un autre), il donnera à l'église trois millions (de deniers).

L. 1 : Αὐρήλιος. Gentilice transcrit du latin *Aurelius*, largement répandu surtout au IIIe siècle, voir Solin - Salomies, Repertorium, p. 28, s.v. ; Lexicon, I, p. 95, s.v. Il fut porté par plusieurs hauts dignitaires de l'Etat, du IIIe au Ve siècle, voir PLRE, I, pp. 130-138 ; II, pp. 201-202.

L. 1 : Βικτουρῖνος. Autrement, Οὐικτωρῖνος, Βικτωρεῖνος, Βικτωρῆνος, Βικτορίνους, etc., nom également transcrit du latin *Victorinus*, porté par une série de hauts fonctionnaires civils et militaires, du IIIe au Ve siècle, voir Solin - Salomies, *ibid.*, p. 278, s.v. ; PLRE, I, pp. 962-965, s.v. ; II, pp. 1161-1162. Cf. un autre Βικτωρῖνον dans deux inscriptions de l'Isthme de Corinthe, datées du règne de Justinien Ier, connues par la tradition livresque et copiées par Cyriaque d'Ancône lors de son passage du Péloponnèse, peut-être en 1444 : Bees, Peloponnes, n^os^ 1-2 et p. 2 ; Feissel, Notes II, pp. 221-222 ; RE 8 A/2 (1958), col. 2079, n° 10.

L. 2/3 : λατόμιον. Voir *supra,* n° 165.

L. 5/6 : καταθέσθαι. Κατατίθημι-εμαι, terme funéraire, avec le substantif κατάθεσις (*depositio*), employé couramment surtout à Rome, dans la deuxième moitié du IIIe siècle (voir in DACL, 7/1 (1926), col. 675 : L. Jalabert - R. Mouterde).

Très fréquent déjà chez Homère comme verbe actif (à titre d'exemple, Od. σ 45, p 86 ; Il. Γ 114), κατατίθεμαι retient cet usage dans les épitaphes païennes et chrétiennes, cf. n° 170, 9-10 (partie V du présent recueil) : εἴ τις ἕτερον τολμήσει καταθέσθαι, e.a. ; Robert, Contributions, p. 222, 6-8 ; Feissel, Macédoine, n° 231, 9-13, etc.

Cela dit, l'objet direct de καταθέσθαι, ἕτερον, ἕτερον πτῶμα (cf. Kalinka, Thrakien, n° 162, 9 ; Robert, Contributions, p. 222, 7), e.a., est sous-entendu dans notre inscription. Cf. *supra*, n° 129 (sens passif).

Notons que κατάθεσις est parfois employée pour désigner la déposition des reliques, notamment en vue de consécration d'un lieu sacré (martyrion, église, monastère, etc.), cf. Feissel, Notes VII, p. 568 ; Asdracha, Inscriptions I, n^os^ 22-23.

L. 5/7 : εἴ τις ἕτερος... δώσει τῇ ἐκκλησίᾳ μυριάδας τ'. Imposée d'abord dans les épitaphes païennes, surtout pendant l'époque impériale et notamment au IIIe s. après J. Chr., l'amende funéraire des épitaphes chrétiennes se répand de l'Asie Mineure (Phrygie, Cilicie, Bithynie e.a.) en Thrace, en Macédoine et dans les îles de la mer Egée orientale, s'efforçant de dissuader d'une manière plus efficace les violateurs des tombeaux. Dans notre inscription, l'amende est payable à l'Eglise locale, voir à ce sujet les remarques de De Rossi (Roma sotterranea, I, p. 107) concernant la datation de cette formule (cf. Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 30, note 2 ; Feissel, Macédoine, n° 62, 17 et p. 69).

Périnthe-Héraclée, plus que toute autre ville de Thrace, a donné des stèles funéraires, païennes et chrétiennes, où la sanction pécuniaire l'emporte sur la sanction morale des imprécations et des malédictions et s'adresse principalement à ceux qui voudraient introduire un autre cadavre, d'habitude d'un de leurs proches. Voir notamment Seure, Antiquités, pp. 606, 608-609 (tableau entre autres des amendes exigées dans les épitaphes de Périnthe, païennes et chrétiennes confondues , cf. Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 34, note 1).

Quant à la somme de l'amende en deniers, elle figure au moins jusqu'au début du IVe siècle, avant que l'amende en livres d'or ou d'argent ne se manifeste plus fréquemment. La première varie normale-

ment entre cinq cents et deux mille cinq cents deniers : mais elle peut atteindre des chiffres faramineux (voir n° 170, 12, de la partie V du présent recueil) qui, même si l'on tient compte de la dépréciation de la monnaie à cette époque (voir Grierson, Numismatics, pp. 22-23), ne peuvent pas correspondre à des valeurs réelles. Il s'agirait plutôt d'une exigence théorique de la part du constructeur du tombeau, qui croyait pouvoir terroriser le violateur en augmentant jusqu'à l'absurde la somme réclamée. Voir à ce sujet, Seure, Antiquités, p. 610 ; Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις, pp. 163-164.

Sur les Amendes (dans le droit funéraire), voir in DACL 1 (1924), col. 1575-1598, notamment col. 1591-1598 (H. Leclercq), s.v. ; *ibid.*, 8/1 (1928), col. 237-238, 252-253, s.v. Judaïsme (H. Leclercq) : amendes à payer au fisc ou/et, en partie, à la communauté juive (συναγωγή, ἔθνος ou λαὸς τῶν Ἰουδαίων) mentionnées dans les épitaphes juives. Voir à ce sujet, Robert, in Hellenica, III (1946), pp. 106-107 ; *ibid.*, XI-XII (1960), pp. 391-392.

Sur le chrisme en général, voir in DACL, 3/1 (1913), col. 1481-1534, notamment col. 1502, 1507, 1525 ; cf. *supra.* n^{os} 126, 154. Soulignons que la croix ou le chrisme, accostés d'alpha et d'oméga, figurent sur la plupart des stèles chrétiennes d'Héraclée.

(A suivre)

REVUES ET OUVRAGES CITÉS EN ABRÉGÉ

AASS	Acta Sanctorum.
ABSA	Annual of the British School at Athens.
Actes de Lavra	Archives de l'Athos, V, VIII, X, XI. Actes de Lavra, I-IV, éd. Denise Papachryssanthou, N. Svoronos, A. Guillou, P. Lemerle, Paris 1970-1982.
AEM	Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn.
AJA	American Journal of Archaeology.
AM	Mitteilungen des Kaiserl. Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung.
An. Boll.	Analecta Bollandiana.
Apostolopoulos, La langue du roman byzantin	Ph. Apostolopoulos, La langue du roman byzantin «Callimaque et Chrysorrhoè», Académie d'Athènes, Athènes 1984.
Asdracha, Les Rhodopes	Catherine Asdracha, La région des Rhodopes aux XIIIe et XIVe siècles. Etude de géographie historique. Texte und Forschungen, B-NJ, n° 49, Athènes 1976.
Asdracha, La Thrace orientale	Catherine Asdracha, La Thrace orientale et la mer Noire. Géographie ecclésiastique et prosopographie (VIIIe-XIIe siècles), Byzantina-Sorbonensia 7, Paris 1988, pp. 221-309.
Asdracha, Inscriptions I	Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros, (XIIe-XVe siècles). Présentation et commentaire historique, ΑΔ 43 (1988), Μελέτες, pp. 219-291, pl. 101-117, Athènes 1995.
Asdracha, Inscriptions II	Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale (VIIIe-XIe siècles). Présentantion et commentaire historique, ΑΔ 44-46 (1989-1991), Μελέτες, pp. 239-334, pl. 97-108, Athènes 1996.
Asdracha, Inscriptions III	Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (XIe-XVe siècles. Supplément). Présentation et commentaire historique, ΑΔ 47-48 (1992-1993), Μελέτες, pp. 309-333, pl. 61-63, Athènes 1997.
Asdracha - Bakirtzis	Catherine Asdracha - Ch. Bakirtzis, Inscriptions byzantines de Thrace (VIIIe-XVe siècles). Edition et commentaire historique, ΑΔ 35 (1980), Μελέτες, pp. 241-282, pl. 58-78, Athènes 1986.
AST	Araştırma Sonucları Toplantısı.
Avraméa, Constructions profanes	Anna Avraméa, Les constructions profanes de l'évêque d'après l'épigraphie et les textes d'Orient, Actes du XIe Congrès International d'Archéologie Chrétienne, Lyon, Vienne, Grenoble et Aoste (septembre 1986), Rome 1989, pp. 830-835.
Avraméa, Mort loin de la patrie	Anna Avraméa, Mort loin de la patrie. L'apport des inscriptions paléochrétiennes, Epigrafia Medievale Greca e Latina. Ideologia e funzione, Atti del seminario di Erice (septembre 1991), Spoleto 1995, pp. 1-65.
Bagnall et alii, Consuls	R.S. Bagnall, A. Cameron, S.R. Schwartz, Kl. A. Worp, Consuls of the Later Roman Empire, Atlanta 1987 (Philological Monographs of the American Philological Association, 36).
Bandy, Crete	A.C. Bandy (Μπέντης), The Greek Christian Inscriptions of Crete, Χριστιανικαί ἐπιγραφαί τῆς Ἑλλάδος, I, Μέρος Α' : Δ'-Θ' αἰ. μ.Χ., Athènes 1970.
BCH	Bulletin de Correspondance Hellénique.
Bees, Ἀναγνώσεις	N.A. Bees, Ἀναγνώσεις χριστιανικῶν ἐπιγραφῶν Αἰγίνης, Θεσπιῶν, Μεγάρων, Κορίνθου καί Ἄργους καί παρεκβολαί εἰς ταύτας, IRAIK 14 (1909), pp. 97-126 (165-194).
Bees, Νέαι ἀναγνώσεις	N.A. Bees, Πεντήκοντα Χριστιανικῶν καί Βυζαντιακῶν ἐπιγραφῶν νέαι ἀναγνώσεις, Ἀρχαιολογική Ἐφημερίς, 1911, pp. 97-107.
Bees, Βυζαντιακαί ἐπιγραφαί	N.A. Bees, Βυζαντιακαί ἐπιγραφαί Αττικῆς, RQ 26 (1912), pp. 1-17 (tiré à part).
Bees, Note	N.A. Bees, Note sur quelques inscriptions chrétiennes de Tégée, BCH 31 (1907), pp. 378-381 ; pp. 1-4 (tiré à part).
Bees, Peloponnes	N.A. Bees, Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas, Inschriften von Peloponnes, I, Athènes 1941 (éd. anastatique, Ares Publishers, Chicago 1978).
Beševliev, Notes épigraphiques	V. Beševliev, Notes épigraphiques, GNAMPl 2 (Plovdiv 1950), pp. 63-67.

Beševliev, Spätgriechische Inschriften	V. Beševliev, Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, Berlin 1964.
BF	Byzantinische Forschungen.
B-NJ	Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher.
Bréhier, Institutions	L. Bréhier, Les institutions de l'empire byzantin, Paris 1949 et 1970.
B Sl	Byzantinoslavica.
Bull. épigr.	Bulletin épigraphique de REG.
Bury, Administrative System	J.B. Bury, The Imperial Administrative System in the Ninth Century with a Revised Text of the Kletorologion of Philotheos, New York 1911.
Byz	Byzantion.
BZ	Byzantinische Zeitschrift.
CA	Cahiers Archéologiques.
Cameron, Circus Factions	A. Cameron, Circus Factions. Blues and Greens at Rome and Byzantium, Oxford 1976.
Carile, Partitio	A. Carile, Partitio terrarum Imperii Romanie, Studi Veneziani 7 (1965), Florence, pp. 125-305.
Chalkia, Τράπεζες μαρτύρων	Eugénie Chalkia, «Τράπεζες μαρτύρων».Ἡ σημασία τοῦ ὅρου καί ἡ τύχη του στήν ἑλληνική βιβλιογραφία, ΔΧΑΕ, περ. Δ', 14 (1989), pp. 101-106.
Christophilopoulou, Βυζαντινοί δῆμοι	Aikatérini Christophilopoulou, Οἱ ἐκτός τῆς Κωνσταντινουπόλεως βυζαντινοί δῆμοι, Χαριστήριον εἰς Ἀν. Κ. Ὀρλάνδον, II, Athènes 1966, pp. 328-360.
CIG	Corpus Inscriptionum Graecarum, éd. A. Boeck, I. Franz et alii, Berlin I-IV, 1828-1877. Edition anastatique, Hildesheim - N.Y. 1977.
CII	Corpus Inscriptionum Iudaicarum. Recueil des inscriptions juives qui vont du IIIe siècle avant Jésus-Christ au VIIe siècle de notre ère, éd. R.P. J.-B. Frey, I-II, Città del Vaticano 1936 - Rome 1952 (reprint, I, New-York 1975).
Collart, Philippes	P. Collart, Philippes, ville de Macédoine, depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine, Paris 1937.
Covel, Voyages	John Covel, Voyages en Turquie (1675-1677). Texte établi, annoté et traduit par J.-P. Grélois, Réalités Byzantines, n° 6, Paris, sous presse (les fac-similés figurent dans le texte principal).
DACL	Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie.
Dagron, Une capitale	G. Dagron, Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451, Paris 1974.
Dagron - Feissel, Cilicie	G. Dagron - D. Feissel, Inscriptions de Cilicie, avec A. Hermary, J. Richard et J. -P. Sodini, Paris 1987.
Darrouzès, Notitiae	J. Darrouzès, Notitiae Episcopatuum Ecclesiae Constantinopolitanae. Texte critique, introduction et notes, Paris 1981.
Darrouzès, Ὀφφίκια	J. Darrouzès, Recherches sur les Ὀφφίκια de l'Eglise byzantine, Paris 1970.
Darrouzès, Regestes I/VI	J. Darrouzès, Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople. I. Les Actes des Patriarches, fasc. VI : Les Regestes de 1377 à 1410, Paris 1979.
Dawkins - Hasluck, Inscriptions	R.M. Dawkins - F.W. Hasluck, Inscriptions from Bizye, ABSA 12 (1905-1906), pp. 175-180.
Delehaye, Saints de Thrace	H. Delehaye, Les saints de Thrace et de Mésie, An. Boll. 31 (1912), pp. 161-300.
Dennis, Byzantine Treatises	G. Dennis, Three Byzantine Military Treatises, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington 1985.
De Rossi, Roma sotterranea	G.B. De Rossi, Roma sotterranea Cristiana, Rome I (1864) - III (1877).
DHGE	Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques.
Diehl, Un nouveau trésor	Ch. Diehl, Un nouveau trésor d'argenterie syrienne, extrait de la Revue Syria, 1926, pp. 105-122.
Dimitrov, Pătuvaneto	D. Dimitrov, Pătuvaneto na Sv. Aleksandra rimski prez Trakija, IAI 8 (1934-1935), pp. 116-161.
Dölger, ΙΧΘΥΣ	F. Dölger, ΙΧΘΥΣ. Das Fisch-Symbol in frühchristliche Zeit, Münster I (1928), II-III (1922), IV (1927).
DOP	Dumbarton Oaks Papers.
Downey, Earthquakes	G. Downey, Earthquakes at Constantinople and vicinity, A.D. 342-1454, Speculum 30 [1955], pp. 596-600.

Drakos, Τά Θρακικά	E. Drakos, Τά Θρακικά, ἤτοι Διάλεξις περί τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἐπαρχιῶν Σηλυβρίας, Γάνου καί Χώρας, Μετρῶν καί Ἀθύρων, Μυριοφύτου καί Περιστάσεως, Καλλιπόλεως καί Μαδύτου, Athènes 1892.
DTC	Dictionnaire de Théologie Catholique.
Du Cange, Latinitatis	Ch. Dufresne Du Cange, Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis, I, Niort 1883 - VIII, Niort 1887 (réimpression) ; IX-X Supplément, Niort 1887.
Dumont, Inscriptions et monuments figurés	A. Dumont, Inscriptions et monuments figurés de la Thrace, Paris 1876 (extrait des Archives des missions scient. et litt., 2ème série, t. VI ; repris dans Dumont - Homolle, Mélanges, pp. 307-581). Tiré à part, pp. 1-88.
Dumont - Homolle, Mélanges	A. Dumont - Th. Homolle, Mélanges d'Archéologie et d'Epigraphie, Paris 1892.
Duval, Loca Sanctorum	Yvette Duval, Loca Sanctorum Africae. Le culte des martyrs en Afrique du IVe au VIIe siècle, II, Paris 1982 (Collection de l'Ecole Française de Rome, 58).
ΔΧΑΕ	Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας.
EA	Epigraphica Anatolica.
Edson, Inscriptiones	Ch. Edson, IG X 2, I : Inscriptiones Thessalonicae et viciniae, Berlin 1972.
ΕΕΒΣ	Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν.
EO	Echos d'Orient.
ΕΦΣΚ	Ἑλληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως.
Eustratiadis, Ἁγιολόγιον	S. Eustratiadis, Ἁγιολόγιον τῆς Ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας (éd. Ἀποστολικῆς Διακονίας), Athènes s.a. [1935 ?].
Feissel, Aspects de l'immigration	D. Feissel, Aspects de l'immigration à Constantinople d'après les épitaphes protobyzantines, in Constantinople and its Hinterland, Cambridge 1995, pp. 367-377.
Feissel, Inscriptions du Péloponnèse	D. Feissel, Inscriptions du IVe au VIe siècle, in Anne Philippidis-Braat - D. Feissel, Inscriptions du Péloponnèse, TM 9 (1985), pp. 269-298.
Feissel, L'évêque	D. Feissel, L'évêque, titres et fonctions d'après les inscriptions grecques jusqu'au VIIe siècle, Actes du XIe Congrès International d'Archéologie Chrétienne, Lyon, Vienne, Grenoble, Genève et Aoste (septembre 1986), Rome 1989, pp. 801-828.
Feissel, Macédoine	D. Feissel, Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du III^{e} au VI^{e} siècle, BCH, Suppl. 8, Athènes 1983.
Feissel, Notes, Notes II, V, VII, VIII, IX, X.	D. Feissel, Notes d'épigraphie chrétienne, BCH 100 (1976), pp. 269-281 ; Notes d'épigraphie chrétienne II, BCH 101 (1977), pp. 209-228 ; V, BCH 105 (1981), pp. 483-497 ; VII, BCH 108 (1984), pp. 545-579 ; VIII, BCH 116 (1992), pp. 383-407 ; IX, BCH 118 (1994), pp. 277-290 ; X, BCH 119 (1995), pp. 375-389.
Feissel, Réforme	D. Feissel, La réforme chronologique de 537 et son application dans l'épigraphie grecque : années de règne et dates consulaires de Justinien à Héraclius, Ktèma 18 (1996), pp. 171-188.
Feissel, Remarques	D. Feissel, Remarques de toponymie syrienne d'après des inscriptions grecques chrétiennes trouvées hors de Syrie, Syria 59/3-4 (1982), pp. 319-343.
Feissel, Rome	D. Feissel, Contributions à l'épigraphie grecque chrétienne de Rome, Rivista di Archeologia Cristiana 58/3-4 (1982), pp. 353-382.
Feissel, Ténos	D. Feissel, Inscriptions byzantines de Ténos, BCH 104 (1980), pp. 477-518.
Feissel, Trois aspects	D. Feissel, Trois aspects de l'influence du latin sur le Grec tardif, TM 8 (1981), pp. 135-150.
Feissel, Vénétie	D. Feissel, Inscriptions grecques en Vénétie, Aquileia Nostra 47 (1976), col. 155-172.
Fink, Das frühbyzantinische Monogramm	W. Fink, Das frühbyzantinische Monogramm, JÖB 30 (1981), pp. 75-86.
Frisch, Lampsakos	P. Frisch, Die Inschriften von Lampsakos, Komission für die archäologische Erforschung Kleinasiens, Bonn 1978.
Gascou, Haute Egypte	J. Gascou, Deux inscriptions byzantines de Haute Egypte, TM 12 (1994), pp. 323-337.
Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον	M. J. Gedeôn, Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον, Constantinople 1899 (extrait des vol. 24 et 26 de ΕΦΣΚ).
Gedeôn, Ἔγγραφοι λίθοι	M. J. Gedeôn, Ἔγγραφοι λίθοι καί κεράμια, Constantinople 1893 (1892).
GNAMPl	Godišnik na Narodnija Arheologičeski Musej v Plovdiv.
Grégoire, Asie Mineure	H. Grégoire, Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure, I, Paris 1922 (éd. anastatique, Ares Publishers, Chicago, 1980).

Grégoire, Egypte	H. Grégoire, Le recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Egypte, Revue de l'instruction publique en Belgique, extrait du t. 51 (1908), pp. 197-214.
Grégoire, Miettes d'histoire	H. Grégoire, Miettes d'histoire byzantine (IVe-VIe siècle), Anatolian Studies presented to Sir William Mitchell Ramsay, Manchester 1923, pp. 151-164.
Grégoire, Notes épigraphiques IV-XV	H. Grégoire, Notes épigraphiques, Revue de l'instruction publique en Belgique 51 (1908) : IV-VI, pp. 277-287 ; *ibid.* 52/1 (1909) : VII-X, pp. 1-17 ; *ibid.* 52/2 (1909) : XI-XV, pp. 149-166.
Grégoire, Notules épigraphiques	H. Grégoire, Notules épigraphiques I, Une inscription au nom de Constantin III, ou la liquidation des partis à Byzance, Byz 13 (1938), pp. 165-182.
Grierson, Numismatics	Ph. Grierson, Numismatics, Londres - Oxford - New-York 1975.
Grosse, Römische Militärgeschichte	R. Grosse, Römische Militärgeschichte von Gallienus bis zum Beginn der byzantinischen Themenverfassung, Berlin 1920.
Grumel, Ghronologie	V. Grumel, Traité d'Etudes byzantines, I, La chronologie, Paris 1958.
Grumel - Darrouzès, Regestes	V. Grumel, Les Regestes des actes du patriarcat de Constantinople, I. Les Actes des Patriarches, Fasc. II et III : Les Regestes de 715 à 1206. Deuxième édition revue et corrigée par J. Darrouzès, Paris 1989.
Guarducci, Epigrafia Greca	M. Guarducci, Epigrafia Greca, IV, Rome 1978.
Guilland, Fonctionnaires	R. Guilland, Etudes sur l'histoire administrative de l'empire byzantin. Les différentes classes de fonctionnaires (IVe-VIe s.), ΕΕΒΣ 37 (1969-1970) 1970, pp. 134-145.
Guilland, L'éparque	R. Guilland, Etudes sur l'histoire administrative de l'empire byzantin. L'éparque, B Sl 41/1 (1980), pp. 17-32 ; 41/2 (1980), pp. 145-180 ; 42/2 (1981), pp. 186-196 ; 43/1 (1982), pp. 30-44.
Guilland, Les titres nobiliaires	R. Guilland, Etudes sur l'histoire administrative de l'empire byzantin. Les titres nobiliaires de la haute époque (IVe-VIe siècles), ZRVI 8/1 (1963), pp. 117-133.
Guilland, Recherches	R. Guilland, Recherches sur les institutions byzantines, I-II, Berlin - Amsterdam 1967.
Guilland, Titres et fonctions	R. Guilland, Titres et fonctions de l'empire byzantin, Variorum Reprints, Londres 1976.
Guillou, Italie	A. Guillou, Recueil des inscriptions grecques médiévales d'Italie, Ecole Française de Rome, Rome 1996.
Hachlili, Ancient Jewish Art	Rachel Hashlili, Ancient Jewish Art and Archaeology in the Diaspora, Leiden - Boston - Cologne 1998.
Hadzidakis, MNE	G. Hadzidakis, Μεσαιωνικά καί Νέα Ἑλληνικά, I-II, Athènes 1905-1907.
Hanton, Lexique	E. Hanton, Lexique explicatif du Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure, Byz 4 (1927-1928), pp. 53-136 (réimpression, Vaduz 1964).
Hauptmann, Les Avars et les Byzantins	L. Hauptmann, Les Rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VIe siècle, Byz 4 (1927-1928), 1929, pp. 137-170.
Hoffmann, Bewegungsheer	D. Hoffmann, Das spätrömische Bewegungsheer und die Notitia Dignitatum, I-II, Düsseldorf 1969-1970.
Θυμίαμα	Θυμίαμα στή μνήμη τῆς Λασκαρίνας Μπούρα, I-II, Athènes 1994.
IAI	Izvestija na Arheologičeskija Institut pri Ban (= Bălgarska Akademija na Naukite).
ICUR	Inscriptiones Christianae Urbis Romae, nova series : A. Silvagni - A. Ferrua, Rome 1922–
IG	Inscriptiones Graecae, Berlin.
IRAIK	Izvestija Russkago Arheologičeskago Instituta v Konstantinopole.
Janin, Constantinople byzantine	R. Janin, Constantinople byzantine, Paris 1964.
Janin, Le siège de Constantinople	R. Janin, La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin. Première partie : Le siège de Constantinople et le Patriarcat œcuménique, Paris 1969.
Jireček, Die Heerstrasse	C. Jireček, Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe, Prague 1877 (éd. anastatique, Amsterdam 1967).
Jolivet - Kiourtzian, Découvertes	Catherine Jolivet - Georges Kiourtzian, Découvertes archéologiques et épigraphie funéraire dans une vallée de Cappadoce, Etudes Balkaniques, Cahiers Pierre Belon, I (1994), pp. 137-176.
JÖAI	Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien.

JÖB	Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik.
Jones, Empire	A.H.M. Jones, The Later Roman Empire, 284-602, I-III, Oxford 1964.
Kaibel, Epigrammata	G. Kaibel, Epigrammata graeca ex lapidibus collecta, Berlin 1878 (éd. anastatique, Hildesheim 1965).
Kalinka, Antike Denkmäler	E. Kalinka, Antike Denkmäler in Bulgarien, Kaiserl. Akad. der Wiss., Schriften der Balkankommission, IV, Vienne 1906.
Kalinka, Antiken zu Perinth	E. Kalinka, Antiken zu Perinth, JÖAI I (1898), col. 106-122.
Kalinka, Thrakien	E. Kalinka, Altes und Neues aus Thrakien, JÖAI 23 (1926), Beiblatt, col. 117-208.
Kalkan - Şahin, Grabstelen	Hatice Kalkan - S. Şahin, Kreuzförmige Grabstelen aus Konstantinupolis, EA, Heft 24 (1995), pp. 137-148, pl. 15-16.
Kanatsoulis, Prosopographia	D. Kanatsoulis, Prosopographia Macedonica, from 148 B.C. until the time of Constantine the Great, Thessalonique 1955 (réimpression modifiée, Ares Publishers, Chicago 1979).
Karayannopoulos, Ἱστορία	J. Karayannopoulos, Ἱστορία βυζαντινοῦ κράτους. I : ἱστορία πρωΐμου βυζαντινῆς περιόδου (324-565) (réimpression), Thessalonique 1987.
Katsaros, Τό πρόβλημα τῆς καταγωγῆς τῶν Κομνηνῶν	B. Katsaros, Τό πρόβλημα τῆς καταγωγῆς τῶν Κομνηνῶν, Βυζαντιακά 3 (1983), pp. 112-122.
Kaufmann, Altchristliche Epigraphik	C.M. Kaufmann, Handbuch der altchristlichen Epigraphik, Freiburg-im-Breisgau 1917.
Kaugusuz, Neue Inschriften	I. Kaugusuz, Neue Inschriften aus Ainos (Enez), EA, Heft 8 (1986), pp. 65-70.
Kiourtzian, Mer Egée	G. Kiourtzian, Inscriptions grecques chrétiennes des îles de la Mer Egée, de la fin du IIIe jusqu'au VIIe siècle (Thèse soutenue en 1992, Paris, sous presse).
Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος	Ph. Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος καί πολιτισμός, Athènes I, 1948 - VI, 1955.
Kourouniôtis, Επιγραφαί ἀνέκδοτοι	C. Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι ἐκ Θράκης, Θρακική Ἐπετηρίς 1 (1897), pp. 291-310.
Krauss, Sestos	J. Krauss, Die Inschriften von Sestos und der thrakischen Chersones, Kommission für die archäologische Forschung Kleinasiens, Bonn 1980.
Kriaras, Λεξικό	E. Kriaras, Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας (1100-1669), Thessalonique 1969–
Kyriakidis, Μελέται	St. Kyriakidis, Βυζαντιναί Μελέται VI : Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ, Thessalonique 1947.
Łaitar, Christliche Inschriften	A. Łaitar, Sechs christliche Inschriften aus Konstantinopel in Nationalmuseum in Warschau, EA, Heft 20 (1992), pp. 105-111.
Laourdas - Westerink, Photius Epistulae	B. Laourdas - L.G. Westerink, Photius Epistulae et Amphilochia, I-VI, Leipzig 1983-1988.
Laurent, Bulletin	V. Laurent, Bulletin de Sigillographie byzantine, Byz 5 (1929-1930), fasc. I, pp. 571-654 ; 6 (1931), fasc. 2, pp. 771-829.
Laurent, Corpus II	V. Laurent, Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin. II, L'administration centrale, Paris 1981.
Laurent, Notes	V. Laurent, Notes de titulature Byzantine, EO 38(1939), pp. 355-370.
Laurent, Orghidan	V. Laurent, Documents de Sigillographie byzantine. La Collection Orghidan, Paris 1952.
Lemerle, Recueils	P. Lemerle, Les plus anciens Recueils des miracles de Saint Démétrius, I-II 1979-1981.
Lexicon	A Lexicon of Greek Personal Names, The British Academy, I (Oxford 1987)–
Loukopoulou, Provinciae Macedoniae	L.D. Loukopoulou, Provinciae Macedoniae finis orientalis, in M.B. Hatzopoulos - L.D. Loukopoulou, Two Studies in Ancient Macedonian Topography, Athènes 1987, pp. 63-100 (Μελετήματα, n° 3).
Loukopoulou, La Thrace Propontique	L.D. Loukopoulou, Contribution à l'histoire de la Thrace Propontique, Athènes 1989 (Μελετήματα, n° 9).
MAMA	Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Manchester 1928–
Mamboury, La nouvelle citerne byzantine	E. Mamboury, La nouvelle citerne byzantine de Tsifté Sérail (Istanbul), Byz 11 (1936), pp. 167-180.
Mamboury, Les fouilles byzantines	Les fouilles byzantines à Istanbul et dans sa banlieue immédiate, aux XIX^{e} et XX^{e} siècles, Byz 11 (1936), pp. 229-283.

Mamôni, Ἡ βυζαντινή Μεσσήνη	Kyriaki Mamôni, Ἡ βυζαντινή Μεσσήνη (Ἀνατολικῆς Θράκης), BF 14 (1989), pp. 331-328.
Mamôni, Σύλλογοι Ραιδεστοῦ	Kyriaki Mamôni, Ἀπό τήν ἱστορίαν καί δρᾶσιν τῶν συλλόγων Ραιδεστοῦ Θράκης (1871-1922), Μνημοσύνη 2 (1968-1969), pp. 278-302.
Mango, Byzantine Brick Stamps	C. Mango, Byzantine Brick Stamps, AJA 54 (1950), pp. 19-27.
Mango, Byzantine Epigraphy	C. Mango, Byzantine Epigraphy (4th to 10th c.), in Paleografia e Codicologia greca, Atti del II Colloquio Internazionale, Berlin - Wolfenbüttel 1983, éd. D. Harflinger et G. Prato, Alessandria 1991.
Mango, Inscriptions	C. Mango - Marlia Mundell Mango, Inscriptions de la Mésopotamie du Nord, TM 11 (1991), pp. 465-471.
Mango - Hawkins, Additional Finds	C. Mango - E. Hawkins, Additional Finds at Fenari Isa Camii, DOP 22 (1968), pp. 177-184 (planches hors texte).
Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions	C. Mango - I. Ševčenko, Some Recently Acquired Byzantine Inscriptions at the Istanbul Archaeological Museum, DOP 32 (1978), pp. 1- 27, fig. 1-34.
Mango - Ševčenko, Sea of Marmara	C. Mango - I. Ševčenko, Some Churches and Monasteries on the Southern Shore of the Sea of Marmara, DOP 27 (1973), pp. 235-277.
Marruchi, Christian Epigraphy	O. Marruchi, Christian Epigraphy, Reprint, Ares Publishers, Chicago 1974.
Mentzos, Ἡ κοιμητηριακή βασιλική τοῦ Δίου	A. Mentzos, Ἡ κοιμητηριακή βασιλική τοῦ Δίου. Τά προσκτίσματα, Τό ἀρχαιολογικό ἔργο στή Μακεδονία καί Θράκη 6, 1992 (Θεσσαλονίκη 1995), pp. 235-243.
Mentzou-Méïmari, Ἡ ἔννοια τοῦ ἐπιθέτου «πιστός»	Kônstantina Mentzou-Méïmari, Ἡ ἔννοια τοῦ ἐπιθέτου «πιστός» στίς ἐπιτύμβιες παλαιοχριστιανικές ἐπιγραφές, Βυζαντινά (Δώρημα στόν Ι. Καραγιαννόπουλο) 13 (1985), pp. 1203-1219.
Meimaris, Sacred Names	Y. Meimaris, Sacred Names, Saints, Martyrs and Church Officials in the Greek Inscriptions and Papyri pertaining to the Christian Church of Palestine, Athènes 1986 (Μελετήματα, nº 2).
Méïmaris - Bakirtzis, Ἑλληνικές ἐπιγραφές	Y. Méïmaris - Ch. Bakirtzis, Ἑλληνικές ἐπιγραφές ὑστερορρωμαϊκῶν καὶ παλαιοχριστιανικῶν χρόνων ἀπό τή Δυτική Θράκη, Komotini 1994.
Menardos, Μελέται	S. Menardos, Τοπωνυμικαί καί λαογραφικαί μελέται, Leucosie 1970.
Mihailov, Inscriptiones Graecae	G. Mihailov, Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae, I-V, Sofia 1958-1997.
Missiou, A Contribution to the Study of the Demes	Dionyssia Missiou, Who was the Constantine in the Inscription nº 8788 CIG IV? A Contribution to the Study of the Demes in the Period of the Herakleids, Βυζαντινά (Δώρημα στόν Ι. Καραγιαννόπουλο) 13/2 (1985), pp. 1479-1486.
Missiou, Δῆμοι καί Δημοκρατία στὸ Βυζάντιο	Dionyssia Missiou, Δῆμοι καὶ Δημοκρατία στό Βυζάντιο, Ἀφιέρωμα στόν Νίκο Σβορῶνο I (Rethymno 1986), pp. 59-69.
Mordtmann, Epigraphik	J.H. Mordtmann, Zur Epigraphik von Thracien, AEM 8 (1884), pp. 199-227.
Mordtmann, Inschriften aus Kallipolis	J.H. Mordtmann, Inschriften aus Kallipolis, AM 6 (1881), pp. 256-265.
Moutsopoulos, Morphologie	N. Moutsopoulos, La morphologie des inscriptions byzantines et post-byzantines de Grèce, Cyrillomethodianum III (Thessalonique 1975), pp. 53-105.
Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals	J. Nesbitt - N. Oikonomides, Catalogue of the Byzantine Seals in Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art, I, II, III –, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington 1991, 1994, 1996–
Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις	St. Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις εἰς τάς ἑλληνικάς ἐπιτυμβίους παλαιοχριστιανικάς ἐπιγραφάς, Athènes 1983.
Nystazopoulou-Pélékidou, Συμβολή	Maria Nystazopoulou-Pélekidou, Συμβολή εἰς τήν χρονολόγησιν τῶν ἀβαρικῶν καί σλαβικῶν ἐπιδρομῶν ἐπί τοῦ Μαυρικίου (582-602), Σύμμεικτα 2 (1970), pp. 145-205 (carte hors texte).
Oehler, Epigraphische Beiträge	J. Oehler, Epigraphische Beiträge zur Geschichte des Judentums, Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums 53 (1909), pp. 292-302, 443-452, 525-538.
Ögüt - Şahin, Katalog	S. Ögüt - S. Şahin, Katalog der bithynischen Inschriften im Archäologischen Museum von Istanbul, EA, Heft 8 (1986), pp. 109-126.

Oikonomides, Abbreviations	Al. N. Oikonomides [éd.], Greek Abbreviations. Abbreviations in Greek Inscriptions, Papyri, Manuscripts and Early Printed Books, Ares Publishers, Chicago 1974.
Oikonomidès, Listes	N. Oikonomidès, Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles, Paris 1972.
Orlandos - Vranoussis, Χαράγματα Παρθενῶνος	A.K. Orlandos - Léandros Vranoussis, Τά χαράγματα τοῦ Παρθενῶνος, ἤτοι ἐπιγραφαί χαραχθεῖσαι ἐπί τῶν κιόνων τοῦ Παρθενῶνος κατά τούς παλαιοχριστιανικούς καί βυζαντινούς χρόνους, Athènes 1973.
Papadopoulos, Μάδυτος	Chr. A. Papadopoulos, Μάδυτος, ἡ πόλις τῆς Χερσονήσου, Athènes 1890.
Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες	A. Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες καί ἐπιγραφαί τῆς Θρᾴκης καί Μακεδονίας, συλλεγεῖσαι κατά τό ἔτος 1885, ΕΦΣΚ 17 (1886), 1887, Παράρτημα, pp. 65-116.
Papadopoulos-Kerameus, Hristianskija nadpisi	A. Papadopoulos-Kerameus, Hristianskija nadpisi iz uščelja Huziva, sobrannyja v 1889 godu, PPS 14/2 (1903), pp. 1-48.
Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα	A. Papadopoulos-Kerameus, Συμπλήρωμα τῆς Δυμοντείου Συλλογῆς τῶν θρακικῶν ἀρχαιοτήτων, Θρακική Ἐπετηρίς I, Athènes 1897, pp. 5-16.
C. et B. Papazachos, Σεισμοί	Catherine et B. Papazachos, Οἱ σεισμοί τῆς Ἑλλάδας, Thessalonique 1989.
Papazôtos, Ἀνίχνευση	Th. Papazôtos, Ἀνίχνευση τοπογραφική τῆς ἀνατολικῆς Θράκης, BF 14 (1989), pp. 545-565, pl. 205-230.
Paranikas, Ἐπιγραφαί Ἀδριανουπόλεως	M. Paranikas, Ἐπιγραφαί τῆς ἐν Θρᾴκῃ Ἀδριανουπόλεως, ΕΦΣΚ 27 (1900), pp. 389-393.
Patlagean, Pauvreté économique	Evelyne Patlagean, Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, IVe-VIIe siècles, Paris - La Haye 1977.
PG	Patrologia Graeca.
PIR	Prosopographia Imperii Romani saec. I. II. III, Berlin - Leipzig 1933-1987.
PLRE	A.H.M. Jones, J.R. Martindale, J. Morris, The Prosopography of the Later Roman Empire, I, II, III A-B (A.D. 260-641), Oxford 1964 - Cambridge 1992.
PPS	Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik, Soobščenija Imperatorskago Pravoslavnago Palestinskago Obščestva.
RA	Revue Archéologique.
RE	A. Pauly, G. Wissowa, W. Kroll, Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaften.
REB	Revue des Etudes Byzantines.
REG	Revue des Etudes Grecques.
Rev. de Phil.	Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes.
Robert, Bull. épigr.	Jeanne Robert et Louis Robert, Bulletin épigraphique, Paris I (1938-1939) - X (1981-1984).
Robert, Contributions	L. Robert, Contributions à un lexique épigraphique, chapitre IV de L. Robert, Etudes épigraphiques et philologiques, Paris 1938.
Robert, Des Carpathes à la Propontide	L. Robert, Des Carpathes à la Propontide, Studii Clasice 16, Bucarest 1974, pp. 53-88 (1-36).
Robert, Enterrements	L. Robert, Enterrements et épitaphes, L'Antiquité Classique 37 (1968), pp. 406-448.
Robert, Epigrammes	L. Robert, Epigrammes relatives à des gouverneurs, Hellenica IV (1948), pp. 35-114.
Robert, Etudes Anatoliennes	L. Robert, Etudes Anatoliennes. Recherches sur les inscriptions grecques de l'Asie Mineure, 1937 (éd. anastatique, Amsterdam 1970).
Robert, Etudes épigraphiques	L. Robert, Etudes épigraphiques et philologiques, Paris 1938.
Robert, Noms de métiers	L. Robert, Noms de métiers dans des documents byzantins, Χαριστήριον εἰς Ἀναστάσιον K. Ὀρλάνδον, I, Athènes 1965, pp. 324-347.
Robert, Opera Minora	L. Robert, Opera Minora Selecta. Epigraphie et antiquités grecques, I-VII, Amsterdam 1969-1990.
Robert - Fıratlı	L. Robert - Nezih Fıratlı, Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine, Paris 1964.
Rösch, Ὄνομα βασιλείας	G. Rösch, Ὄνομα βασιλείας. Studien zum offiziellen Gebrauch der Kaisertitel in spätantiker und frühbyzantinischer Zeit, Vienne 1978.
Roux, Tables chrétiennes	G. Roux, Tables chrétiennes en marbre découvertes à Salamine, Salamine de Chypre IV : Anthologie Salaminienne, Paris 1973, pp. 133-196.
RQ	Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte.

Şahin, Stratonikeia	M.Ç. Şahin, Die Inschriften von Stratonikeia, Teil I-II/1, Bonn (1981), 1982 (Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien 21, 22/1, Bonn 1972–).
Samothrakis, Λεξικόν	A. Th. Samothrakis, Λεξικόν γεωγραφικόν καί ἱστορικόν τῆς Θράκης ἀπό τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῆς Ἁλώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως 1453, Athènes 1963².
Sathas, MB	C.N. Sathas, Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, I-VII, Venise - Paris 1872-1894 (éd. anastatique, Athènes 1972).
Schlumberger, Sigillographie	G. Schlumberger, Sigillographie de l'empire byzantin, Paris 1884.
Schneider, Das Kloster der Theotokos	A.M. Schneider, Das Kloster der Theotokos zu Choziba im Wadi el Kelt, RQ 39 (1931), pp. 297-332.
Schneider, Grabinschriften	A.M. Schneider, Grabinschriften aus Konstantinopel, BZ 36(1936), pp. 397-398.
Schulze, Eigennamen	W. Schulze, Zur Geschichte Lateinischer Eigennamen (unveränderte Auflage-éd. anastatique), Berlin - Zürich - Dublin 1966.
Seeck, Untergang	O. Seeck, Geschichte des Untergangs der antiken Welt, Berlin, I - Stuttgart, VI, 1897-1920.
Seure, Antiquités	G. Seure, Antiquités thraces de la Propontide. Collection Stamoulis, BCH 36 (1912), pp. 534-641.
Seure, Archéologie thrace	G. Seure, Archéologie thrace. Documents inédits ou peu connus, RA 19, janvier-juin 1912, pp. 319-336.
Seure, Inscriptions de Thrace	G. Seure, Inscriptions de Thrace, BCH 24 (1900), pp. 147-169.
Ševčenko, The Inscription of Justin II's Time	I. Ševčenko, The Inscription of Justin II's Time on the Mevlevihane (Rhesion) Gate at Istanbul, ZRVI 12 (1970), pp. 1-8, fig. 1-2.
Ševčenko, in Boyd - Mango, Silver Plate	I. Ševčenko, The Sion Treasure : The Evidence of the Inscriptions, in Susan Boyd - Marlia Mango (ed.), Ecclesiastical Silver Plate in Sixth-Century Byzantium, Papers of the Symposium Held May 1986, Baltimore - Washington, pp. 39-56 (Dumbarton Oaks Research Library and Collection).
Seyrig - Robert, Sur un tissu	H. Seyrig - L. Robert, Sur un tissu récemment publié, CA 8 (1956), pp. 27-36.
Solin, Personennamen	H. Solin, Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch, I-III, Berlin - New York 1982.
Solin - Salomies, Repertorium	H. Solin - O. Salomies, Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum, Hildesheim 1988. Editio nova, Hildesheim - Zürich - New York 1994.
Soustal, Thrakien	P. Soustal, Thrakien (Thrakē, Rodopē und Haimimontos), TIB, VI, Vienne 1991.
Stamoulis, Ἀρχιερατικοί κατάλογοι	Milt. An. Stamoulis, Ἀρχιερατικοί κατάλογοι τῶν ἐπαρχιῶν τῆς Θράκης ἀπό Χριστοῦ, Θρακικά 14 (1940), pp. 61-193.
Stamoulis, Θρακικά	Collection d'Anastase C.P. Stamoulis, Θρακικά. Συλλογή εἰδήσεων περί Θράκης καί Θρακῶν (172 dossiers déposés à l'Académie d'Athènes), voir Asdracha, Inscriptions I, pp. 219-220.
Stein, Histoire du Bas-Empire	E. Stein, Geschichte des spätrömischen Reiches. I : Vom römischen zum byzantinischen Staate (284-476), Vienne 1932. Histoire du Bas-Empire, II : De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565), Paris - Bruxelles - Amsterdam 1949.
Stein, Opera Minora	E. Stein, Opera Minora Selecta, Préface de J.-R. Pallanque, Amsterdam 1968.
Stein, Studien	E. Stein, Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches, vornehmlich unter den Kaisern Justinus II u. Tiberius Constantinus, Stuttgart 1919.
Stein, Untersuchungen	E. Stein, Untersuchungen zur spätrömischen Verwaltungsgeschichte, Rheinisches Museum 74 (1925), pp. 347-394 (éd. anastatique, Opera Minora, pp. 145-192).
Stöckle, Zünfte	A. Stöckle, Spätrömische und byzantinische Zünfte, Untersuchungen zum sogenannten ἐπαρχικόν βιβλίον Leos des Weisen, Leipzig 1911 (Klio, Beiträge zur alten Geschichte).
Sulzberger, Le Symbole de la Croix	M. Sulzberger, Le Symbole de la Croix et les Monogrammes de Jésus chez les premiers Chrétiens, Byz 2 (1926), pp. 337-448.
Synaxaire de Constantinople	Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae, éd. H. Delehaye (Acta Sanctorum, Novembris Propylaeum, 1902).

Taşlıklıoğlu, Trakya	Z. Taşlıklıoğlu, Trakya'da Epigrafya arastırmaları, I-II, Istanbul 1961-1971.
Tataki, Macedonian Edessa	Argyro B. Tataki, Macedonian Edessa. Prosopography and Onomastikon, Athènes 1994 (Μελετήματα, n° 18).
TIB	Tabula Imperii Byzantini.
TM	Travaux et Mémoires.
Tsigaridas - K. Loverdou-Tsigarida, Κατάλογος	E. Tsigaridas - Katia Loverdou-Tsigarida, Κατάλογος χριστιανικῶν ἐπιγραφῶν στά μουσεῖα τῆς Θεσσαλονίκης, Thessalonique 1979.
VV	Vizantijskij Vremennik.
Weber, Tabula	Tabula Peutingeriana, éd. E. Weber, Akademische Druck-Verlagsanstallt, Graz 1976.
Wiegand, Inschriften	Th. Wiegand, Inschriften aus der Levante, AM 33 (1908), pp. 145-160.
Wolska-Konus, Cosmas Indicopleustès	Wanda Wolska-Konus, Cosmas Indicopleustès. Topographie Chrétienne. Introduction, texte critique, illustration, traduction et notes, I-III, Paris 1968-1973.
Zacos - Veglery, Lead Seals	G. Zacos - A. Veglery, Byzantine Lead Seals, I/1, 2, 3, Bâle 1972.
ZPE	Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik.
ZRVI	Zbornik Radova Vizantološkog Instituta, Belgrade.

Andrinople : a) "Mensa" funéraire, IVe s. ? (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71. 608), b) Epitaphe de Komentiolos, nov. 575-nov. 577. Avec la courtoisie du Musée Archéologique de Komotini.

C. ASDRACHA

a) Andrinople : Enseigne d'un métier ou épitaphe de Michel, Egyptien, Ve-VIIe s. (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 71. 614), b) Apros : Epitaphe d'un comte des domestiques et stratège d'Apros, Ve-VIe s. (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 72. 781).

C. ASDRACHA

Messènè : a-c) La tour ronde au nord-ouest de la muraille avec une partie de la citadelle (Archives personnelles de Th. Papazôtos).

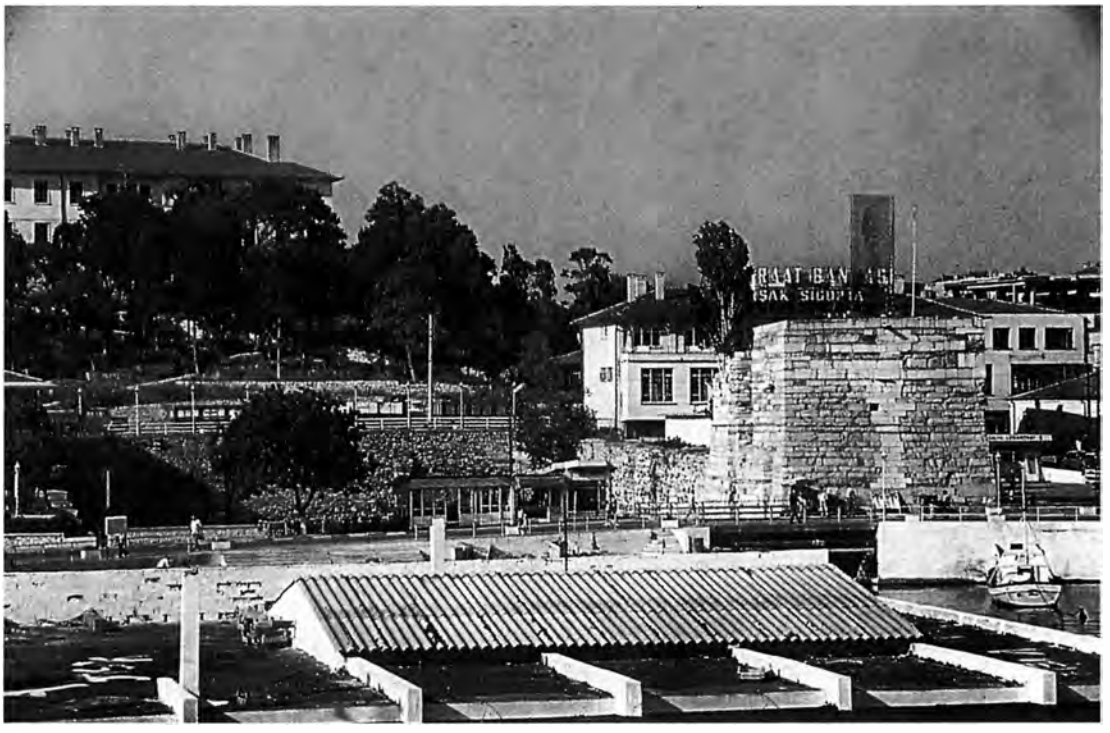
C. ASDRACHA

a-b) Dryzipara : Vue générale des restes de l'enceinte et détail (Archives personnelles de Th. Papazôtos), c) Panion : Restauration de la muraille, entre 383 et 408. Avec la courtoisie du Musée de la Civilisation Byzantine, à Thessalonique.

C. ASDRACHA

Panion : Dédicace de l'enceinte d'un ensemble des bâtiments par les habitants, l'évêque Justin et le fondateur Georges, VIe-VIIe s.: a-b) Blocs de la première et de la deuxième moitié de l'inscription (The Byz. Phot. Coll., DO, n^{os} 72. 774 et 72. 761 respectivement), c) Restitution de l'inscription en entier.

C. ASDRACHA



a) Kallipolis : Vue d'une partie de la muraille parmi les bâtiments modernes (Archives personnelles de Th. Papazôtos), b) Vizyè : Fragment de sculpture inscrit d'une église byzantine, encastré dans l'angle sud-ouest du pavement de l'actuel Sülejman cami (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 67. 308).

C. ASDRACHA

a) Vizyè : Vue sur les restes des rondes tours de la citadelle, b) Héraclée: Restes des murs de la citadelle avec un sarcophage antique au premier plan (Archives personnelles de Th. Papazôtos).

C. ASDRACHA

Héraclée : a-b) Restes de la citadelle avec tour d'angle (Archives personnelles de Th. Papazôtos).

C. ASDRACHA

Héraclée : Stèle funéraire d'Aurèlios Victourinos et de sa famille, IVe s. Avec la courtoisie du Musée Archéologique du Pirée.

C. ASDRACHA

C. ASDRACHA

V

Inscriptions chrétiennes et protobyzantines de la Thrace Orientale et de l'île d'Imbros (IIIe-VIIe siècles)

Présentation et commentaire historique

ΜΕΡΟΣ Α' - ΜΕΛΕΤΕΣ
ΤΟΜΟΣ 51-52 (1996-1997)

ΑΘΗΝΑ 2000

INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES ET PROTOBYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE ET DE L'ILE D'IMBROS (IIIe-VIIe SIÈCLES)

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE*

HÉRACLÉE[1]

167. Epitaphe de Tibérios Claudios Maximos (IIIe s.)

Stèle à fronton, découverte selon Mordtmann à Kanli-Liman (cf. Asdracha, Inscriptions IV, p. 342). Seure attribue cette information à Papadopoulos-Kerameus, qui pourtant ne la mentionne pas. La pierre a été vue par Mordtmann chez un tailleur de pierres du lieu peu avant 1884. Elle a fait ensuite partie de la Collection Stamoulis, à Sèlyvria, où Papadopoulos-Kerameus la vit en 1885. Seure, qui l'examina dans

* Suite de la publication in AΔ 49-50 (1994-1995) : Μελέτες, pp. 279-356, Athènes 1998.

1. La quatrième partie de ce recueil était déjà sous presse lors de la parution de l'ouvrage de M.H. Sayar, Perinthos-Heracleia (Marmara Ereğlisi) und Umgebung. Geschichte, Testimonien, griechische und lateinische Inschriften (Österr. Ak. der Wiss.), Vienne 1998. C'est pour cette raison que je ne l'ai pas inclus dans mes références concernant Héraclée et les deux inscriptions chrétiennes, étudiées à la fin de cette partie. Je corrige donc cette omission involontaire dans la suite et fin des inscriptions d'Héraclée que je présente dans ce volume d'AΔ.

Cela dit, en ce qui me concerne, je n'ai pas tiré grand profit du traitement des inscriptions par M. Sayar. L'auteur ne fait que reproduire les éditions précédentes, en donnant la traduction allemande (c'eût été beaucoup plus utile de les traduire en turc !), sans commentaires développés ni même corrections de lecture selon son avis personnel.

En particulier, dans les inscriptions de ce qu'il appelle arbitrairement «byzantinische Zeit» (pp. 371-386), il aurait pu éviter plusieurs erreurs en consultant les volumes d'AΔ 44-46 et 47-48, publiés en 1996 et en 1997 respectivement, où j'ai étudié certaines de ces inscriptions.

Même chose pour des inscriptions provenant des «environs» d'Héraclée : p.ex., de Tzouroulos, nº 300, où Sayar a reproduit toutes les erreurs de lecture précédentes dans l'inscription concernant l'empereur Nicéphore II Phocas et Jean, domestique des Scholes d'Orient (voir Asdracha, Inscriptions II, pp. 292-296, nº 81, avec un commentaire historique très développé). Quant aux fautes d'accentuation dans le texte des inscriptions, dues apparemment au manque de maîtrise de la langue grecque (compréhensible d'ailleurs) qui saute aux yeux, elles sont si nombreuses que je ne prend pas la peine d'en donner le détail. A titre d'exemple, nº 226, 9-10 : Ἀγαπίτου au lieu d'Ἀγαπιτοῦ ; nº 230, 5 : Κάλη (!) au lieu de Καλή ; nº 301, 4 : τοῦ Μαιοῦ au lieu de Μαΐου (Μαϊοῦ, voire Μαγιοῦ, ne se rencontrant que dans la littérature néo-hellénique).

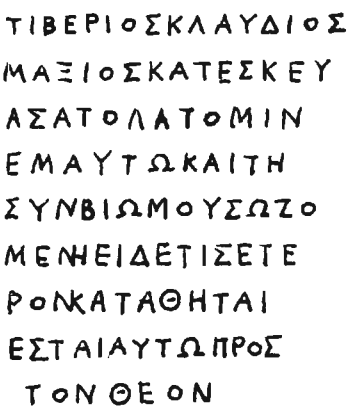
N'ayant pas l'intention de faire ici le compte-rendu de cet ouvrage inégal, je termine en remarquant à propos de la première partie exhibant des prétentions «historiques» qu'on ne fait pas l'histoire en citant simplement les sources que l'on a accumulées dans les fiches pendant ses années d'études.

Quant à la valeur du témoignage épigraphique en particulier, je me contente de citer Louis Robert dans son édition de l'inscription d'Héraclée concernant le gynécée (in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 33, note 1) : «nous n'avons pas seulement «besoin des textes», comme on entend dire à l'occasion, spécialement par des compilateurs faisant métier de recopier hâtivement «les textes» publiés et les isolant de leur commentaire quand il existe... : nous avons besoin aussi des explications et des commentaires». Ce que M. Sayar n'a pas su ou pu sans doute procurer.

Notons enfin que, contrairement à M. Sayar qui a pu avoir accès librement aux documents épigraphiques du Musée Archéologique du Pirée, moi, je n'ai pas pu en faire autant aux musées de Thrace orientale, ni au Musée Archéologique de Constantinople, en 1990 (voir Asdracha, Inscriptions I, p. 221).

la même collection avant de la publier en 1912, précise que le coin gauche supérieur de la stèle a été cassé et disparu entre-temps. «39. 34» (selon Mordtmann qui ne donne pas l'épaisseur) ; «56. 34. 6» ; hauteur des lettres : «2, 5 (l. 1-2)-3» (selon Seure).

Mordtmann, Epigraphik, pp. 223-224, n° 58 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 394, n° 74 z2) ; Seure, Antiquités, pp. 631-632, n° 85 (fac-similé) ; (Sayar, Perinthos, n° 184). Texte d'après les fac-similés de Mordtmann et de Seure.



Τιβέριος Κλαύδιος
Μάξι(μ)ος κατεσκεύ-
ασα τὸ λατόμιν
4. ἐμαυτῷ καὶ τῇ
συνβίῳ μου Σωζο-
μένῃ· εἰ δέ τις ἕτε-
ρον κατάθηται
8. ἔσται αὐτῷ πρὸς
τὸν Θεὸν

Ligatures : νη (l. 6) ; νκ (l. 7).

L. 1. [Τιβέρ]ιος (Seure, en raison de la cassure de la pierre).

L. 2. Au lieu de Μάξιος = Μάξι(μ)ος, l'ethnique Νάξιος (Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 73, lecture que rejette Seure) ; Μάξιος (sic) (Homolle).

L. 7. καταθῆται (Seure).

(Moi), Tibère Claude Maximus, je construisis le tombeau pour moi-même et mon épouse, Sôzoménè ; et si quelqu'un (y) dépose un autre, il aura affaire à Dieu.

L. 3 : τὸ λατόμιν. Pour ce terme, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 165.

L. 4/5 : τῇ συνβίῳ (συμβίῳ) μου. Pour ce terme et le phénomène linguistique de l'assimilation régressive, NB à la place de MB, voir *eadem*, Inscriptions II, p. 285 ; IV, n^{os} 127, 135, 146.

L. 5/6 : Σωζομένῃ. A la différence des trois noms romains de l'époux, le nom de l'épouse est purement grec et se rencontre dès l'époque impériale, à côté du masculin Σωζομενός. En Italie du Sud et en Sicile, on trouve le nom (fém. et masc.) transcrit en latin, notamment à Syracuse, du IIIe au Ve siècle, voir Lexicon, III A, p. 409.

Notons le plus fameux porteur du nom Sôzomenos à l'époque protobyzantine, en la personne de l'auteur de la troisième Histoire Ecclésiastique (après Eusèbe et Socrate), Σαλαμάνης Ἑρμείας Σωζομενός, voir Moravcsik, Byzantinoturcica, I, pp. 510-512.

Le nom Σωζομένη est catalogué in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 340-341, où cependant l'inscription est considérée à tort comme simplement impériale (païenne).

L. 6/7 : εἰ δέ τις ἕτερον κατάθηται. Pour cet emploi actif du verbe κατατίθεμαι, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 166.

L. 8/9 : ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεόν. Cet avertissement menaçant envers le violateur de la tombe, qui figure sur les épitaphes du IIIe siècle, permet en même temps de dater cette inscription funéraire. Originaire de Phrygie, largement rencontrée dans les épitaphes d'Euméneia, Sébastè, Acmonia, de l'Apameia toute proche (en Pisidie) et les lieux voisins, au IIIe siècle, la formule ci-dessus est reconnue comme chrétienne, bien qu'elle puisse être employée avec des variantes dans des inscriptions juives (p. ex. ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεὸν τὸν Ὕψιστον, d'Acmonia : Ramsay, Phrygia, II, n° 563, p. 652 = CII, II, n° 769).

D'autres variantes se développent dans les épitaphes chrétiennes à partir de la forme simple, telle que ἔσται πρὸς τὸν ζῶντα Θεόν, qui se rapproche des expressions juives de Nicomédie (πρὸς τὸ μέγα ὄνομα τοῦ Θεοῦ, πρὸς τὸν κριτὴν Θεόν, e.a.).

En dehors de Phrygie, la formule examinée se rencontre aussi, quoique avec une moindre fréquence, à d'autres endroits comme Cyzique (cf. Grégoire, Asie Mineure, n° 8), Antioche de Pisidie et Antioche de Carie, e.a., sa présence sur le sol thrace restant une rareté.

Quoi qu'il en soit, l'origine de cette formule remonterait à l'Antiquité, comme c'est le cas des autres formules de la première période chrétienne, qui sont au fond des termes païens christianisés par quelque changement. «Dieu», en l'occurrence, survient souvent dans les épitaphes païennes pour indiquer la divinité locale, patronne d'une cité, de laquelle, avec ou sans l'addition d'une amende pécuniaire, le possesseur de la tombe menace le profanateur. C'est ainsi que se manifestent encore les liens étroits existant entre l'ancienne et la nouvelle foi, aux côtés des échanges entre Juifs et Chrétiens, qui suggèrent la même origine venant de la matrice antique.

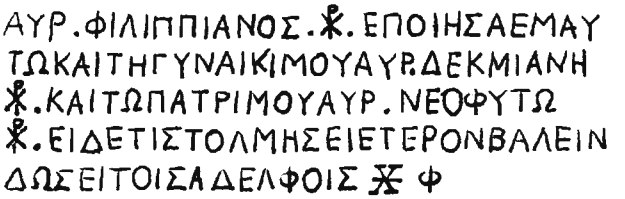
Sur la formule examinée, voir Ramsay, Phrygia, II, pp. 514-539 ; Robert, in Hellenica XI-XII (1960), pp. 399 et note 4 (bibliographie)- 401 ; pp. 405-408 ; Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις, p. 124.

168. Héraclée. Epitaphe d'Aurèlios Philippianos, de sa femme et de son père (IIIe s.-avant 330)

Inscription copiée par Cyriaque d'Ancône qui la vit en août 1444 (cf. Bodnar, Cyriacus of Ancona's journeys, p. 9) dans l'Ancienne Métropole d'Héraclée : *Ad Apostolorum metropolitanam aedem ad ornatum marmoreum lapidem* (voir *infra*, n° 170). De Rossi, qui l'a publiée le premier (voir ci-dessous), l'a attribuée à l'«Héraclée du Pont» mais il l'a restituée ensuite d'après Dumont à l'Héraclée de Thrace, in Inscriptiones Christianae, II/1, p. 369. Même attribution fausse par Cumont, Inscriptions Chrétiennes, p. 282, n° 340 bis, quoiqu'il hésite p. 253 (Robert corrige in Epigraphica, p. 429, note 3 et in Bull. épigr. 1958, n° 45). L'erreur se répète in DACL 2/1 (1925), col. 1019 note, s.v. Bonté chrétienne (H. Leclercq ; l'auteur mentionne les deux attributions in DACL 1/1 (1924), col. 1587-1588, note 25) ; cf. Feissel, Notes II, p. 222, note 90.

A l'intérieur du texte, le chrisme figure par trois fois, accolé aux noms des trois personnes (cf. Robert, Bull. épigr. 1958, n° 45).

De Rossi, Roma Sotterranea, I, p. 107 (sans transcription) ; Dumont, Inscriptions et monuments figurés, p. 154, n° 72 k ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 385, n° 72 l) ; DACL 1/1 (1924), col. 1588, s.v. Amendes (H. Leclercq) ; Dölger, ΙΧΘΥΣ, I, p. 365 (sans transcription, même attribution fausse à l'Héraclée du Pont) ; (Sayar, Perinthos, n° 167).



Αὐρ(ήλιος) Φιλιππιανὸς ☧ ἐποίησα ἐμαυ-
τῷ καὶ τῇ γυναικί μου Αὐρ(ηλίᾳ) Δεκμιανῇ
☧ καὶ τῷ πατρί μου Αὐρ(ηλίῳ) Νεοφύτῳ·
4. ☧ εἰ δέ τις τολμήσει ἕτερον βαλεῖν
δώσει τοῖς ἀδελφοῖς (δηνάρια) φ'

Signes d'abréviation : un point qui, outre de signe de séparation (l. 1, 3, 4), sert ici de signe d'abréviation pour Αὐρ(ήλιος) et Αὐρηλίᾳ (l. 1-3) ; ✠ = δηνάριον/α (l. 5).

L. 2. Δεκνιανῆ (Dumont) ; Δεκ[μ]ιανῆ ou Δεκ<ν>ιανῆ ? (Homolle) ; Δεκνιανῆ (De Rossi, DACL, Dölger).

L. 4. εἰ δέ τις τολμῆσε (De Rossi, Dölger, DACL), transcrit τολμήσει (DACL).

(Moi), Aurèlios Philippianos, j'ai fait (la tombe) pour moi-même et ma femme, Aurèlia Dekmianè, et pour mon père Aurèlios Néophytos ; et si quelqu'un ose (y) mettre un autre, il donnera aux frères cinq cents deniers.

L. 1 : Αὐρήλιος Φιλιππιανός. Pour le gentilice Αὐρήλιος, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 166. Son correspondant féminin Αὐρηλία est d'un emploi également courant. Φιλιππιανός, nom grec transcrit du latin *Philippianus*, se rencontre entre autres en Sicile aux IIIe et IVe siècles, voir Lexicon, III A, p. 451, s.v. ; cf. SEG 17 (1960), n° 862. Cf. Salomies, Contacts, p. 113 (à propos des noms romains avec la terminaison *-ianus*).

L. 1/2 : ἐποίησα ἐμαυτῷ. Notons l'omission du complément d'objet direct du verbe ποιέω-ῶ, pour lequel le même mot, λατόμιον, est sous-entendu.

L. 2 : Δεκμιανῆ. Entre Δεκμιανὴ et Δεκνιανή, je retiens la première forme de ce nom, apparemment la transcription grecque au féminin du *cognomen* masculin *Decmianus (Decimianus)*, voir Solin - Salomies, Repertorium, p. 322 ; Ferrua, Epigrafia, p. 211, n° 85 (Δεκιμιανός). Cf. les noms proches de celui-ci, *Decianus, Decimianus*, Solin - Salomies, *ibid.*, pp. 67, 322 respectivement ; PLRE, I, p. 245, s.v. Decianus. Voir en revanche *infra*, n° 172 (Δεκνία).

L. 3 : Νεοφύτῳ. Rencontré déjà à Chypre à l'époque impériale (BCH 3 (1879), p. 175, n° 55), ce nom prit sa connotation proprement chrétienne du mot νεόφυτος, qui désignait chez les premiers Chrétiens ceux qui venaient d'être baptisés et initiés à la foi (voir DACL 12/1 (1935), col. 1103-1110, s.v. néophyte et Néophyte : H. Leclercq ; cf. Ep. Ti. A′ 3, 6). Très fréquent en Chypre chrétienne, parmi les noms propres de l'île (cf. Ménardos, Μελέται, p. 271), il figure aussi sur une table d'offrande découverte dans le baptistère d'une église paléochrétienne, à Néméa (voir SEG 33 (1983), n° 274, Ve-VIe s.).

L. 4/5 : εἰ δέ τις τολμήσει ... δώσει τοῖς ἀδελφοῖς δηνάρια φ′. L'amende destinée aux frères renvoie à la communauté chrétienne préconstantinienne, voir Robert, Bull. épigr. 1958, n° 45, p. 188 ; cf. l'épitaphe suivante, n° 169. Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις, p. 163.

En ce qui concerne le montant de l'amende, les deniers qui doivent être versés représentent ici une somme à peu près au bas de l'échelle et tout à fait dans les normes ; voir en revanche, *infra*, n° 170 et Asdracha, Inscriptions IV, n° 166, où les sommes atteignent les quinze et les trois millions respectivement.

Sur le denier à partir de l'époque impériale jusqu'à l'époque constantinienne et un peu au-delà, voir RE 5/1 (1903), col. 209-215 (F. Hultsch), s.v. denarius. Voir aussi in Wörterbuch der Münzekunde, Berlin - Leipzig 1930, pp. 126-128, s.v. Denar (K. Regling). Cf. The Roman Imperial Coinage, ed. C.H.V. Sutherland et alii, VI, A.D. 294-313 (1967), Index, s.v. *Denarius communis ; ibid., iisdem*, VII, A.D. 313-337 (1966), p. 13.

Pour le chrisme, dans lequel on peut voir ici une profession de foi des trois Aurèles, cf. *infra*, n° 170.

L'inscription est cataloguée par Loukopoulou (La Thrace Propontique, pp. 340-341, s.v. Φιλιππιανὸς) comme simplement impériale, sans allusion à son caractère chrétien.

169. Héraclée. Epitaphe de Philokyris (IIIe s.-avant 330)

Plaque de marbre brisée tout autour que Kalinka vit dans la maison privée de Constantin, qui est peut-être le même qu'Apostolos Constantin, le fournisseur de Kalinka en copies, voir *infra*, n° 191. En dessus, trèfle à quatre feuilles en forme de croix, posé sur une guirlande en forme de serpent. A la première ligne, le chrisme est accolé au nom du possesseur de la tombe, tandis que à la fin du texte figure une feuille. «38. 37. 11» ; hauteur des lettres : «2» (selon Kalinka).

Kalinka, Thrakien, col. 188, n° 140 (fac-similé) ; (Sayar, Perinthos, n° 168). Texte d'après le fac-similé de Kalinka.

[Αὐρ(ήλιος) ?] Φιλοκῦρις ☧ Δίω-
[ν]ος ἑαυτῷ κατέ[σ]-
τησα ἐκ τῶν ἰδίων [τὸ]
4. [λ]ατόμιν· παρακαλῶ
[δὲ] τοὺς ἐμοὺς ἀδε[λ]-
[φο]ὺς προνοεῖν

L. 1. χρ(ηστὸς) (Kalinka). Robert a raison de corriger la lecture de Kalinka, en restituant le chrisme, voir Epigraphica, p. 429, note 3 ; *idem*, Bull. épigr. 1958, n° 45.

(Moi, Aurèlios ?) Philokyris de Diôn, j'ai constitué pour moi-même la tombe à mes frais ; et je prie mes frères d'en prendre soin.

L. 1 : [Αὐρήλιος] Φιλοκῦρις (Φιλοκύρης). Il n'est point nécessaire de transcrire Philokyris en Philokyrios (: Sayar, voir ci-dessus), voir Robert, La Carie, p. 12 ; cf. Adracha, Inscriptions II, n° 64, p. 262. Cf. Feissel, Macédoine, n° 80, 3-4 (mais ici Φιλοκυρίῳ est dans le texte même) ; *ibid.*, n° 249, 2-3 (Φιλοκυρίου). Pour le gentilice restitué Aurèlios, du *Aurelius*, voir *supra*, n° 168. Philokyris est ici un nom chrétien, comme le dit avec raison Robert (Bull. épigr. 1958, n° 45, p. 188), signifiant celui qui aime le Seigneur, notion analogue à celle du mot φιλόχριστος, celui qui aime le Christ (voir Asdracha, Inscriptions II, n° 67, p. 269).

Rencontré déjà à l'époque impériale sous la forme savante Φιλοκύριος (voir Lexicon, I, p. 467, inscription de Thasos ; II, p. 456, Athènes), il figure, p. ex., comme Φιλοκῦρις dans une catacombe de Syracuse, voir Ferrua, Epigrafia, pp. 227-228, n° 118 : εὐμοίρει, Φιλοκῦρι (IIIe-Ve s.) ; peut-être aussi sur un sarcophage d'Amastris, voir Kalinka, Bithynien, col. 81-82.

L. 1/2 : Δίωνος. Exemple incontestable de cette époque charnière, le nom purement antique du père voisine avec le nom à connotation chrétienne du fils, bien qu'en usage aussi chez les païens.

Pour plusieurs références qui s'échelonnent jusqu'à l'époque impériale, voir Lexicon, I, p. 142 ; II, pp. 133-134 ; III A, pp. 132-133, s.v. Δίων.

L. 3/4 : Τὸ λατόμιν. Voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 165.

L. 5/6 : Τοὺς ἐμοὺς ἀδελφοὺς προνοεῖν. Ἀδελφοὶ signifie ici sans doute les membres de la communauté chrétienne préconstantinienne, qui doivent veiller à l'entretien de la tombe de Philokyris. Cf. interprétation analogue de l'infinitif προνοεῖν dans une inscription païenne de Smyrne (Robert, Epigraphica, p. 429).

En ce qui concerne le chrisme intercalé dans la première ligne, comme pouvaient l'être la croix monogrammatique ou autres formes de la croix, c'est un phénomène courant dans les épitaphes chrétiennes, notamment celles de notre région, cf. Asdracha, Inscriptions IV, n^{os} 156, 158. Dans l'épitaphe présente, le chrisme accolé au nom de Philokyris veut plutôt professer sa foi avec insistance, cf. *supra*, n° 168. Loukopoulou (La Thrace Propontique, pp. 342-343, s.v. Φιλοκῦρις) classe à tort cette épitaphe parmi les inscriptions impériales tout court, à savoir païennes.

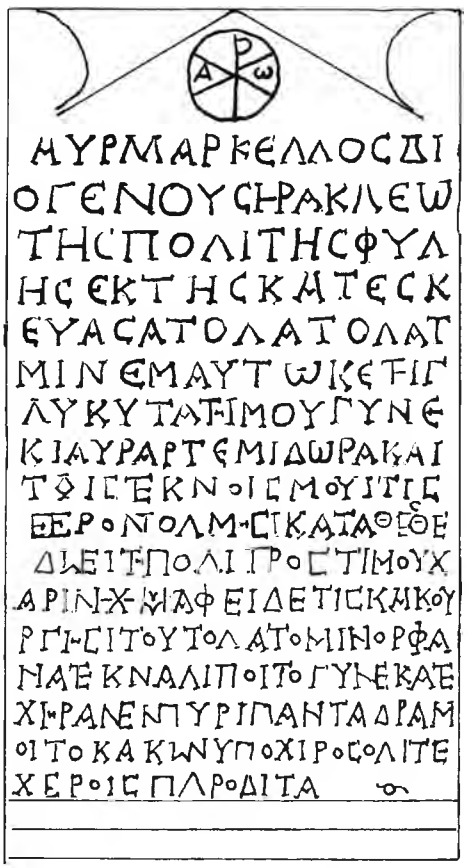
170. Héraclée. Epitaphe d'Aurèlios Markellos et de sa famille (IIIe-IVe s.)

Stèle de marbre blanc, portant le chrisme accosté d'alpha et d'oméga. Elle faisait partie d'une petite collection de stèles et autres pierres tombales que Kalinka vit dans la cour de l'église paroissiale (Saint-

Georges), pendant son voyage en 1896 (cf. *infra*, nos 171, 180). Elle se trouvait encore dans la cour de Saint-Georges que Lambousiadis appelle Nouvelle Métropole, pour l'opposer à l'Ancienne Métropole byzantine, objet d'études archéologiques dont celles d'E. Kalinka et de J. Strzygowski gardent tout leur intérêt jusqu'aujourd'hui (in JÖAI 1 (1898), col. 3-28). Sans donner tout le texte de l'inscription, Lambousiadis mentionna les premières lignes de la stèle qu'il a vue parmi d'autres pierres, pendant son inspection à Héraclée, en octobre 1920. Après cette date et le départ de la population grecque en 1922-1923, la stèle fut repérée par Taşlıklıoğlu, probablement avant 1961. Sa partie supérieure entièrement détruite, elle était encastrée dans le jardin d'une maison turque d'Héraclée. Taşlıklıoğlu, dans sa publication, n'avait pas fait le rapprochement avec la stèle publiée par Kalinka, ce que Robert a signalé dans son compte-rendu. «85. 44. 10» ; hauteur des lettres : «3» (selon Kalinka qui la vit entière). «34. 43. 14» (selon Sayar, mesures de la partie conservée de la stèle).

Actuellement, cette partie se trouve au Musée de Rhaidestos, n° d'inv. 312 (voir sur ce Musée, Asdracha, Inscriptions IV, n° 126).

Kalinka, Antiken zu Perinth, col. 112-113, n° 10, fig. 25 (fac-similé avec dessin) ; (Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, p. 105) ; Taşlıklıoğlu, Trakya, I, p. 16, n° 2, fig. 5 (estampage) ; pp. 67-68 (traduction française) ; Robert, Bull. épigr. 1962, n° 194, p. 173 ; *idem,* Malédictions funéraires grecques, p. 257, fig. 1 (fac-similé) ; (Sayar, Perinthos, n° 180, photographie).



Αὐρ(ήλιος) Μάρκελλος Δι-
ογένους Ἡρακλεώ-
της πολίτης φυλ-
ῆς ἕκτης κατεσκ-
εύασα τὸ λατό<λατ>-
μιν ἐμαυτῷ κὲ τῇ γ-
λυκυτάτῃ μου γυνε-
κὶ Αὐρ(ηλίᾳ) Ἀρτεμιδώρᾳ καὶ
τοῖς τέκνοις μου· ἴ τις
ἕτερον τολμήσι καταθέσθε
δώσει τῇ πόλι προστίμου χ-
άριν (δηναρίων) μυ(ριάδας) ,αφ'· εἰ δέ τις κακου-
ργήσι τοῦτο λατόμιν, ὀρφα-
νὰ τέκνα λίποιτο γυνέκα τε
χήραν, ἐν πυρὶ πάντα δράμ-
οιτο, κακῶν ὑπόχιρος ὀλῖτε·
χέροις παροδεῖτα

Abréviation du nom : Αὐρ(ήλιος) sans signe, cf. Oikonomides, Abbreviations, p. 52.

Abréviations : ϗ = δηνάριον/α ; par lettre superposée en plus petite : M̊ = -ριὰς (l. 12).

Lettre superposée (en plus petite) ; E^{c}Θ (l. 10).

Plusieurs ligatures : ηρ (l. 2, 15) ; τη (l. 6, 11) ; τε (l. 9, 14) ; ετε, ντ, μησ (l. 10) ; -ωσει, la barre verticale du sigma formant la barre verticale de l'epsilon ; πρ (l. 11) ; ησ (l. 13) ; νε (l. 14, 15) ; νπ (l. 15) ; ων (l. 16).

Leg. γυναικὶ (l. 7/8) ; εἴ τις (l. 9) ; τολμήσει καταθέσθαι (l. 10) ; τῇ πόλει (l. 11) ; κακουργήσει (l. 12/13) ; γυναῖκα (l. 14) ; ὑποχείριος ὀλεῖται (l. 16) ; χαίροις (l. 17).

L. 4/5. κατεσκευάσατο (Kalinka).

L. 11. δώ(σ)ι (Kalinka) ; δώ(σ)ει (Robert).

L. 12. μύ(ρια) (Kalinka) ; ,μαφ′ (Taşlıklıoğlu).

L. 14. γινέκα (Taşlıklıoğlu).

Taşlıklıoğlu n'ayant pas identifié la stèle avec celle éditée par Kalinka, restitua ainsi le début du texte édité par lui (l. 9-12) : [ὃς ἂν δὲ τολμήσει ἕτερον / καταθέσθαι δώσει εἰς τὸ αἰρ-] / αίριον (δηνάρια) ,μαφ′· voir à ce sujet le commentaire de Robert, Bull. épigr. 1962, n° 194, p. 173.

(Moi), Aurèlios Markellos de Diogène, citoyen d'Héraclée, de la sixième tribu, je construisis le tombeau pour moi-même et ma très chère épouse Aurèlia Artemidôra et pour mes enfants ; si quelqu'un ose déposer un autre, il donnera à la cité en guise d'amende quinze millions de deniers ; et si quelqu'un cause des dégâts à ce tombeau, qu'il laisse ses enfants orphelins, sa femme veuve, que tout aille vite au feu, (et) il périra en proie à des maux ; salut à toi, passant.

L. 1 : Αὐρήλιος Μάρκελλος. Aurèlios se répète avec une insistance particulière sur les épitaphes d'Héraclée, cf. n^{os} 168-169, 179, 181 et *passim* ; Asdracha, Inscriptions IV, n° 166.

Pour Markellos, nom hellénisé du latin *Marcellus* (Solin - Salomies, Repertorium, pp. 112, 357, s.v.), voir Lexicon, II, p. 298 ; III A, p. 288, s.v. Μάρκελλος. Le nom est catalogué in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 328-329 (l'inscription n'a pas été considérée comme chrétienne).

L. 2/3 : Ἡρακλεώτης πολίτης. Cet ethnique apparaît souvent sur les stèles funéraires après le changement du nom de Perinthe en Héraclée vers la fin du IIIe siècle, suivi ou non de πολίτης comme c'est le cas ici. Cependant, l'ethnique Περίνθιος des stèles et d'autres inscriptions antiques continue à figurer pour quelque temps à côté de Ἡρακλεώτης (cf. Seure, Antiquités, p. 621 ; RE 19/1 (1937), col. 810, s.v. Perinthos : E. Oberhummer). Le même ethnique se rencontre dans les épitaphes d'Héraclée du Pont (voir Robert, in Hellenica XI-XII (1960), p. 380).

L. 3/4 : φυλῆς ἕκτης. Témoignant de la continuité de la division tribale des citoyens de Périnthe, introduite par ses fondateurs Samiens vers 600 avant J. Chr. et portant entre autres une série de noms des tribus ioniennes, le système tribal de la ville changea pendant la basse époque impériale. La réforme, propre à cette ville, figure sur plusieurs inscriptions de Périnthe-Héraclée et consiste en la numérotation des tribus par adjectifs numéraux ordinaux qui atteignent jusqu'à la neuvième (tribu : φυλῆς ἐνάτης). Cela n'empêche pas l'apparition pour certaines d'entre elles d'un second nom tel Εὐανθὶς (Kalinka, Antiken zu Perinth, col. 109-110, n^{os} 4-5), attesté seulement à Périnthe, ou le nom connu d'une vieille tribu ionienne, Βορεὶς / Βωρεῖς (*idem*, Thrakien, col. 202, n° 163), qui pouvait être employé avec l'adjectif numéral ordinal ou sans lui. Voir à ce sujet Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 137-138 ; pp. 123-136 (aperçu du système depuis l'Antiquité) ; Seure, Archéologie thrace, p. 256, note 5 ; cf. RE, *ibid.*, col. 805 ; Robert, Bull. épigr. 1962, n° 194 ; *idem*, Sur un tissu, p. 30, note 2.

Pour une liste de ces inscriptions, voir Loukopoulou, *ibid.*, p. 137 et notes 1-9. Sur la Φυλὴ dans l'Antiquité, voir RE 20/1 (1941), col. 1006-1011 (K. Latte).

Notons que les épitaphes de Périnthe-Héraclée qui mentionnent des tribus numérotées de la première à la neuvième (la troisième et la huitième ne figurent pas dans les monuments conservés) se situent essentiellement au moment du passage du monde païen au monde chrétien. En effet, le chrisme ou la croix monogrammatique ou d'autres symboles ainsi que quelques noms, peu nombreux, d'origine chrétienne mis à part, rien ne distingue les inscriptions chrétiennes des inscriptions païennes ou même juives, toutes étant imprégnées de la tradition et de l'héritage antique.

L. 5/6 : τὸ λατόμιν. Voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 165.

L. 6/8 : τῇ γλυκυτάτῃ μου γυναικί. Pour le substantif γυνή, équivalent de σύμβιος, cf. Asdracha, *ibid.*, n^{os} 135, 146 ; voir *infra*, n° 181, 6.

L. 8 : Αὐρηλίᾳ Ἀρτεμιδώρᾳ. Le nom hellénisé d'Aurèlia se rencontre un peu moins souvent

qu'Aurèlios sur les stèles d'Héraclée, cf. nos 168, 179, 183 du présent recueil. Cf. le cas de Berrhoia, in Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας, p. 441, s.v. *Aurelius*. Pour le nom grec Ἀρτεμιδώρα, qui remonte au moins au IVe s. avant J. Chr., voir Lexicon, I, p. 82 ; II, p. 65 ; III A, p. 82, s.v. Cf. une Ἀρτεμιδώρα dans une prière chrétienne provenant de Thèbes en Egypte, SEG 44 (1997), no 1501, 6-7 (VIe s.) ; une autre dans une épitaphe de Berrhoia, l'une des plus anciennes inscriptions chrétiennes de Macédoine (IIIe s.), voir Gounaropoulou - Hatzopoulos, *ibid.*, no 362.

L. 9/10 : εἴ τις ἕτερον τολμήσει καταθέσθαι. Pour cette formule, voir Asdracha, Inscriptions IV, no 166, 4-5.

L. 11/12 : δώσει τῇ πόλει προστίμου χάριν δηναρίων μυριάδας ,αφ′. Contrairement à l'inscription d'Aurèlios Victourinos (Asdracha, Inscriptions IV, no 166, 5-6), où le terme πρόστιμον ne figure pas littéralement, la formule d'amende est ici entière. Le montant de quinze millions de deniers, qui sera versé dans la caisse de la cité, est encore plus faramineux que le montant (trois millions de deniers) figurant sur l'épitaphe de Victourinos, à laquelle je renvoie pour le commentaire sur cette question. Cf. Seure, Antiquités, pp. 608-609.

Je ne retiendrai pas la lecture de Kalinka μύρια [+] ,αφ′, ce qui donne 11.500 deniers, somme sûrement moins exorbitante. Je crois par contre, avec Seure, qu'il faille résoudre l'abréviation M en μυριὰς (cf. Oikonomides, Abbreviations, p. 87), dont la syntaxe exige le génitif, même sous-entendu (μυριὰς δραχμῶν tant, δηναρίων tant, etc.) et que suit le chiffre ordinal. Cf. Asdracha, *ibid.*, no 166, 7, où μυριάδας est gravé en toutes lettres.

Force est de comparer ici le montant en deniers exprimé en chiffres ordinaux, μυριάδας ,αφ′ (l. 12), avec le montant ,βφ′, qui figure dans de nombreuses épitaphes, le plus souvent à la fin du texte. Dans tous les exemples relevés sur la liste de G. Seure mentionnée, dont certains sont repris dans mon recueil, les chiffres ordinaux (β′, φ′, ψ′, ,αφ′, ,βφ′, etc.) sont toujours précédés soit par le mot δηνάρια, souvent abrégé, soit par ἀργυροῦ / ἀσήμου λίτρας ou χρυσοῦ ὀγκίας. Dans ce contexte, elles ne peuvent signifier que le montant de l'amende en monnaies. Donc, les lettres ,βφ′ en particulier sont comprises dans la même catégorie, exprimant le montant de l'amende pécuniaire et n'ayant rien à faire avec l'abréviation βφ (=*beneficiarius*, βενεφικιάριος) ; celle-ci figure dans les inscriptions latines et dans certaines inscriptions grecques de l'époque préchrétienne. L'abréviation BF ou ΒΦ est suivie dans ces cas par le nom du bénéficiaire ou est autrement insérée dans plusieurs inscriptions sans aucune mention de caractère numismatique.

Par conséquent, il faudrait, à mon avis, réviser la correction de L. Robert de l'interprétation de Kalinka pour une inscription de l'Olympe de Lycie, où l'abréviation ΒΦ relève de l'amende pécuniaire versée au fisc (τῷ ἱερωτάτῳ ταμείῳ) et ne signifie point «βενεφικιάριος» (: Robert, Hellenica X (1955), p. 174 ; cf. *idem*, Bull. épigr. 1944, no 130 ; 1948, no 134 ; 1966, no 474 ; 1970, no 633, e.a. ; SEG 32 (1982), no 1551 ; 34 (1984), no 1360).

L. 12/16 : εἰ δέ τις κακουργήσει... ὑποχείριος ὀλεῖται. On a dans cette épitaphe la combinaison de la sanction pécuniaire civile (voir ci-dessus) avec la sanction morale de l'imprécation, quoique d'ordinaire la première l'emporte sur la seconde dans les épitaphes d'Héraclée.

Selon Robert (Bull. épigr. 1962, no 194, p. 173), cette formule d'imprécation est typiquement phrygienne, comme le sont également celles des épitaphes nos 167 et 171 du présent recueil. D'autre part, les vers 13-16 représentent un essai d'en faire des hexamètres.

L. 15/16 : ἐν πυρὶ πάντα δράμοιτο, κακῶν ὑπὸ χειρὸς ὀλεῖται. Je n'ai pas opté finalement pour cette lecture que donne Robert in Malédictions funéraires grecques, pp. 256-258. L'auteur conçoit πάντα comme un adverbe et κακῶν comme un substantif masculin pl. (οἱ κακοί), ce qui donne :... qu'il ne cesse de courir dans le feu ; (et) il périra de la main des malfaiteurs.

L. 17 : χαίροις παροδῖτα. Pour cette formule foncièrement antique, voir Asdracha, Inscriptions IV, no 124.

Sur le monogramme du Christ, le chrisme, qui commence à figurer dans les inscriptions dès le IIe siècle, voir Dölger, ΙΧΘΥΣ, I, p. 366 ; Kaufmann, Altgriechische Epigraphik, p. 60 ; Kotsônis, Χρονολογικά ζητήματα, pp. 27-29, 69-78 ; Mamboury, Les briques byzantines, pp. 449-450 ; M. Burzachechi,

Sull'uso pre-costantiniano del monogramma greco di Cristo (=Robert, Bull. épigr. 1958, n° 45). Cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 166. La stèle est relevée parmi les stèles d'Héraclée portant le chrisme, in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 30, note 2.

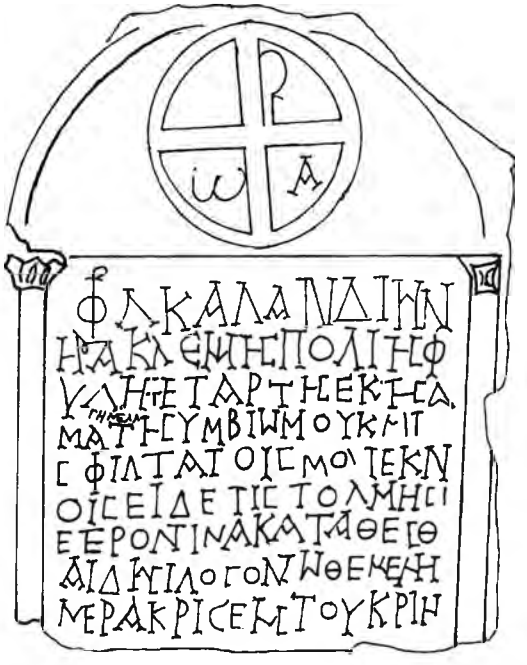
171. Héraclée. Epitaphe de Flavios Kalandiôn et de sa famille (IIIe-IVe s.) (Pl. 135 a)

Stèle de marbre, brisée dans la partie inférieure, encastrée dans la cour de l'église de Saint-Georges, vue par Mordtmann peu avant 1884. Elle s'y trouvait encore avec d'autres stèles lors de la visite de Kalinka en 1896. En revanche, Taşlıklıoğlu l'a vue dans la cour de la Compagnie d'Electricité d'Héraclée, avant de la publier en 1971. Selon la notice concernant la photographie prise par C. Mango au début des années '70, elle se trouvait alors dans le jardin sis derrière le cinématographe du Park. D'autre part, Robert a vu la pierre dans le «jardin-dépôt» d'Héraclée (s'agit-il du même jardin ?), peu avant 1972. Actuellement, elle se trouve au Musée de Rhaidestos, n° d'inv. 229.

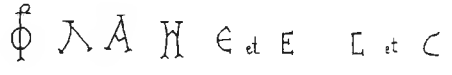
Le traitement effectué sur les lettres de la stèle pour les rendre visibles a fait que l'inscription donne l'impression d'un palimpseste sur les photographies.

Dans la partie supérieure formée en ellipse, la stèle porte la croix monogrammatique accostée d'alpha et d'oméga et inscrite dans un cercle. «56. 56» (selon Mordtmann) ; «59. 45» ; hauteur des lettres : «5-2» (selon Kalinka) ; «60. 45. 8,5» (selon Sayar).

Mordtmann, Epigraphik, pp. 225-226, n° 61 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 395, n° 174 z5) ; Kalinka, Antiken zu Perinth, col. 113-114, n° 11, fig. 26 (fac-similé avec dessin) ; Taşlıklıoğlu, Trakya, II, pp. 118-122, n° 7, fig. 80 (photographie) ; Robert, Bull. épigr. 1972, n° 286, p. 424 (commentaire sur la base d'une photographie prise par lui, qu'il ne publia pas) ; (Sayar, Perinthos, n° 186, photographie). Texte d'après la photographie de C. Mango, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 64.352.



Φλ(άβιος) Καλανδίων
Ἡρακλεώτης πολίτης φ-
υλῆς τετάρτης ἔκτησ' ᾧ-
4. μα Γημέλλ(α) τῇ συμβίῳ μου καὶ τ[οῖ]-
ς φιλτάτοις μου τέκν-
οις· εἰ δέ τις τολμήσι
ἕτερόν τινα καταθέσθ-
8. αι δώσι λόγον τῷ Θεῷ ἐν ἡ-
μέρᾳ κρίσεως, τοῦ κρῖν-
[αι ζῶντας καὶ νεκροὺς ⁋]



Notons la croix monogrammatique miniscule qui prolonge vers le haut la barre verticale de Φ (l. 1) et qui, peut-être, se répétait à la fin du texte (l. 10 restituée).

Abréviation : Φλ(άβιος) (l. 1).

Ligatures : ων (l. 1) ; ηρα, notons le ρ cursif suspendu entre les voyelles H et A ; ωτης, της (l. 2) ; ης (bis), της (l. 3) ; μην ou γην, des petites lettres intercalées au-dessus de MAT (l. 4) ; τε, ντ (l. 7) ; ωσ, ντ, ωενη (l. 8) ; με, ως (l. 9).

Leg. τολμήσει (l. 6) ; δώσει (l. 8).

L. 1. Φλ(αούιος) (Mordtmann, Homolle, Kalinka, avec accentuation différente) ; Φλ. (Taşlıklıoğlu).

L. 2/3. Ἡρακλειώτης (Taşlıklıoğlu ; Robert, qui donne Ἡρακλεώτης in Sur un tissu, p. 30, note 2) ; Φ-/υλῆς (Taşlıklıoğlu).

L. 3/4. ἔκτησα ἅμα τῇ συμβίῳ μου (Mordtmann) ; ἔκτησα (ἅ)μα τῇ συμβίῳ μου (Homolle, qui signale cependant les petites lettres) ; ἔκτησ' ἅμα Γη [μ]έλ[α] τῇ συμβίω μου (Kalinka) ; ἔκτησα Μᾶ τῇ συμβίῳ μου (Taşlıklıoğlu, qui fait des lettres MA le nom propre de la divinité orientale Mâ, voir à ce propos, in RE 14/1 (1928), col. 77-91 : A. Hartmann ; Robert, Noms indigènes, p. 527) ; Γημέλλα ? (Robert ; il remarque pourtant qu'il n'y a pas de solution pour les lettres intercalées, qu'il met à tort au-dessous de la ligne 4).

L. 5/6. τοῖς γλυκυτάτοις μου τέκνοις (Robert, sûrement par inadvertance).

L. 8. δώσει (Taşlıklıoğlu, Robert).

L. 8/10. ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως τοῦ κρίν[οντος, etc. (Mordtmann, Homolle) ; ἐν ἡμέρᾳ κρίσε[ω]ς τοῦ κριν[ομένου ?] (Kalinka, Taşlıklıoğlu) ; ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως τοῦ κρίν[οντος ζῶντας κτλ. ?] (Robert).

(Moi), Flavios Kalandiôn, citoyen d'Héraclée, de la quatrième tribu, j'ai bâti (ce tombeau) avec mon épouse Gèmella et mes très chers enfants ; et si quelqu'un ose (y) déposer un autre quelconque, il rendra des comptes à Dieu au jour du Jugement (quand il jugera les vivants et les morts).

L. 1 : Φλάβιος Καλανδίων. A côté du gentilice romain courant, *Flavius*, hellénisé en Flavios, le cognomen Kalandiôn, appartenant à la catégorie des noms relevant du calendrier (voir *infra*, n° 186 : Nouménios), se rencontre surtout pendant l'époque impériale, voir Solin - Salomies, Repertorium, p. 306, s.v. *Calendius* ; Lexicon, I, p. 242 ; II, p. 244 ; III A, p. 227, s.v. Καλανδίων. «Il se rapporte à la fête des calendes romaines introduites dans les pays grecs» : Robert, Deux poètes grecs, p. 2, note 8 ; *idem*, Bull. épigr. 1948, n° 134 (un Ἰούλιος Καλανδίων dans une épitaphe de Bulgarie) ; Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας, n° 386. Kalandiôn est enregistré in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 324-325.

L. 2/3 : Ἡρακλεώτης πολίτης φυλῆς τετάρτης. Pour ces termes voir *supra*, n° 170.

L. 3/4 : ἔκτησ' ἅμα Γημέλλᾳ τῇ συμβίῳ μου. Le nom qui figure en petites lettres en dessus du début de la quatrième ligne peut être lu aussi Γηνέλλᾳ ou Μηνέλλᾳ sur la photographie de C. Mango. J'opte pour la forme plus proche de l'avis de Kalinka qui fut le premier à remarquer ces lettres et à les transcrire. Le nom Γέμελλα / Γεμέλλα d'origine latine *(Gemella)*, se rencontre à l'époque impériale bien moins que le correspondant masculin, Γέμελλος *(Gemellus)*, voir Lexicon, II, p. 92 ; III A, p. 97 ; Kanatsoulis, Propographia Macedonica, n^{os} 354-355, s.v. ; Γέμελλος a survécu comme nom (ἐπίθετον) dans l'Onomastique néo-hellénique.

Je ne retiendrai pas en conséquence la réticence de Robert (Bull. épigr. 1972, n° 286, p. 424) concernant le ἅμα dont le premier alpha n'est pas très visible parce qu'il n'avait pas subi le même traitement que les lettres voisines.

Pour σύμβιος (ici συμβίῳ, cf. *supra*, n° 170, 7-8), qui alterne indifféremment avec γυνὴ dans les épitaphes, voir *supra*, n° 167. Cf. la remarque intéressante de Robert au sujet de l'autre signification du masculin σύμβιος, désignant l'ami, le compagnon, le *contubernalis* des Latins (in Etudes d'Epigraphie, pp. 117-118). Voir pour le terme συμβίωσις qui va dans le même sens, *idem*, loc. cit. ; *idem*, Etudes Anatoliennes, pp. 63-64.

Quant au complément d'objet direct d' ἔκτησα, le mot λατόμιν, le tombeau, le terme funéraire local de Périnthe-Héraclée, est sous-entendu, tandis que tous les membres de la famille de Diogénès sont associés à sa construction.

L. 6/8 : εἰ δέ τις τολμήσει... καταθέσθαι. Pour cette formule, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 166.

L. 8/10 : δώσει λόγον τῷ Θεῷ... τοῦ κρῖναι [ζῶντας καὶ νεκρούς]. Un peu plus récente que la formule ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεὸν (voir *supra*, n° 167, 8-9), l'imprécation impliquant la notion de Jugement, également phrygienne au début, s'est répandue largement en Asie Mineure («from Philomelion to Ikonion and densely at Laodicea» : MAMA, VII, p. 42), ainsi qu'en Chypre et en Grèce (voir Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις, pp. 124-125). Ses origines se situent avant le IVe siècle, mais c'est dans la première moitié de celui-ci qu'elle se rencontre plus fréquemment (voir Ramsay, Phrygia, II, p. 498 ; DACL 7 (1926), col. 676 : H. Leclercq). Selon Robert (in Hellenica XI-XII (1960), p. 407), la formule du Jugement est foncièrement chrétienne, mais aussi juive, rencontrée notamment dans les épitaphes de Nicomédie ; elle n'est pas en usage dans les épitaphes païennes. Voir les variantes pour les inscriptions chrétiennes que cite l'auteur (*ibid.*, pp. 402-408) : ἔσχει πρὸς τὸν μέλλοντα κρίνειν ζῶντας καὶ νεκρούς, καὶ νῦν καὶ ἐν τῇ κρισίμῳ ἡμέρᾳ, etc. Cf. Ep. Ti.B′ 4, 1 :... τοῦ μέλλοντος κρίνειν ζῶντας καὶ νεκρούς. Cf. *infra*, n° 174.

En ce qui concerne la restitution de la dernière ligne de notre inscription, j'opte pour l'infinitif κρῖναι à la place du participe κρίνοντος ou κρινομένου des éditeurs précédents : le participe présent du verbe actif κρίνω me semble impossible, puisque ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως τοῦ κρίνοντος risquerait de confondre le κρίνων avec l'objet même du Jugement, ce qui serait aberrant ; quant au participe passif τοῦ κρινομένου, il constituerait un pléonasme inutile. En revanche, l'infinitif de l'aoriste ou du présent, κρῖναι ou κρίνειν serait plus conforme à l'usage de cette formule qui sera incorporée dans le Symbole de la foi, le Πιστεύω ; les sept premiers articles de celui-ci furent rédigés au concile de Nicée (325) et tous les autres au concile de Constantinople (381) : ...καὶ πάλιν ἐρχόμενον μετὰ δόξης κρῖναι ζῶντας καὶ νεκροὺς οὗ τῆς βασιλείας οὐκ ἔσται τέλος. Cf. Apoc. 1, 4 : ὁ ὢν καὶ ὁ ἦν καὶ ὁ ἐρχόμενος. Voir à ce propos, ΘΗΕ 11 (1967), col. 525-530, s.v. Σύμβολον Πίστεως (J. Karmiris, S.D. Lôlis).

La stèle est signalée parmi celles d'Héraclée qui portent le Chrisme, in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 30, note 2.

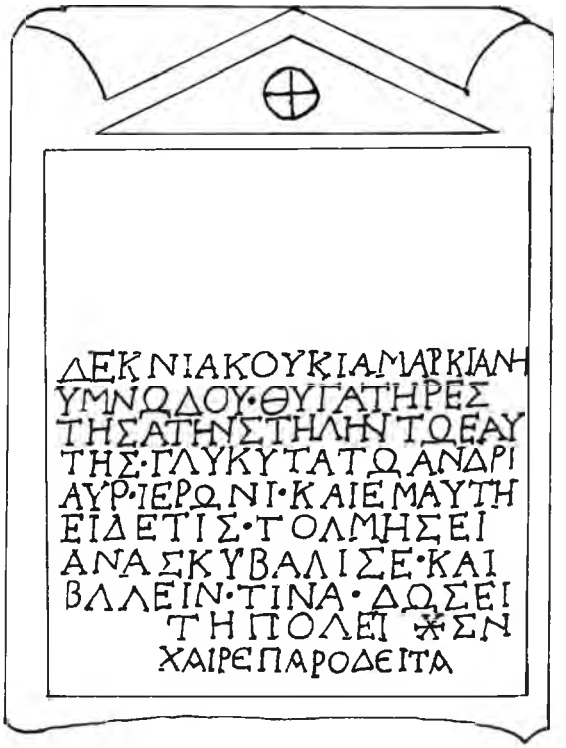
172. Héraclée. Epitaphe de Deknia Koukia Markianè et de son époux (IIIe-IVe s.) (Pl. 135 b)

Stèle de marbre blanc, à fronton portant la croix inscrite dans un cercle ; en dessous du fronton, cadre gravé englobant deux bustes, l'un d'une femme, l'autre d'un homme. Description correcte, due à Jacob Dragatsis, administrateur (Ephore) des Antiquités du Pirée et directeur du Musée Archéologique, qui avait apparemment reçu la stèle, transportée d'Héraclée au Pirée, en avril 1887 (Ἐφημερίς, 29 mai 1887, feuille n° 149, p. 3 ; voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 166 ; *infra*, n° 174). C'est sans doute le buste d'homme, mal dessiné par le copiste de Kalinka (voir *infra*, n° 174), qui avait incité le savant à y voir (avec point d'interrogation) un Hermès.

A gauche de l'homme vu de face, un compas en relief indique le métier de la personne qui est, peut-être, celui d'un mathématicien ou d'un géomètre.

La stèle fut comprise dans IG par J. Kirchner avec l'Attique comme lieu de provenance. L. Robert lui restitua sa véritable origine, en corrigeant le texte d'après Kalinka (cf. Bull. épigr. 1977, n° 423 ; *idem*, Malédictions funéraires grecques, p. 242) ; mais ne connaissant pas l'édition *princeps* de Dragatsis, il mentionna lui aussi l'Hermès avec sa qualité de psychopompe. Dimensions de la pierre : 79, 5. 53. 12, 5. Dimensions de l'inscription : 32, 4. 45, 3 ; hauteur des lettres : *ca* 2, 4. La stèle se trouve toujours au Musée Archéologique du Pirée (n° d'inv. 1355), où je l'ai examinée en février 1999.

J. Dragatsis. Ἐπιγραφαί Ἡρακλείας τῆς Προποντίδος ἀνέκδοτοι, Ἐφημερίς, 8 mai 1887, feuille n° 128, p. 3 (en majuscules typographiques) ; Kalinka, Thrakien, col. 200-201, n° 161 (fac-similé) ; Kirchner, in IG^2, III B, n° 13221 (d'après estampage) ; Robert, Hellenica, pp. 39-40 ; (Sayar, Perinthos, n° 158, photographie). Texte d'après la photographie appartenant au Musée Archéologique du Pirée.



Δεκνία Κουκία Μαρκιανὴ
ὑμνῳδοῦ θυγάτηρ ἔσ-
τησα τὴν στήλην τῷ ἑαυ-
4. τῆς γλυκυτάτῳ ἀνδρὶ
Αὐρ(ηλίῳ) Ἱέρωνι καὶ ἐμαυτῇ·
εἰ δέ τις τολμήσει
ἀνασκυβαλίσε καὶ
8. βαλεῖν τινα δώσει
τῇ πόλει (δηνάρια) σν'·
χαῖρε παροδεῖτα

Signe d'abréviation : le point, Αὐρ. (=ηλίῳ) (l. 5), qui sert partout ailleurs pour séparer les mots, cf. Oikonomides, Abbreviations, p. 33.

Abréviation : ⊀ = δηνάριον/α (l. 9).

Ligatures : νη (l. 1) ; ην, bis (l. 3). Confusion graphique : Λ pour Α, βλεῖν (l. 8).

Leg. ἀνασκυβαλίσαι (l. 7) ; παροδῖτα (l. 10).

L. 1. Δέκμα... Μαρκιαν[οῦ (Kalinka) ; Μαρκία (Kirchner).

L. 2. Ὑμνώδου (Kirchner).

L. 3/4. ἑα[υ]τ[ῆς (Kirchner).

L. 5. ἐμυτῇ (Kirchner).

L. 8. ΒΛΑΒΙΝ ΤΙΝΑ (Dragatsis).

L. 10. Ἀρεοπάγο[υ] οἱ τα(μίαι) (Kirchner).

(Moi), Deknia Koukia Markianè, fille d'hymnode, j'ai élevé la stèle pour mon très cher époux Aurèlios Hiérôn et moi-même ; et si quelqu'un ose retourner (les ossements) comme du rébut et (y) mettre un autre, il donnera à la ville deux cent cinquante deniers ; salut à toi, passant.

L. 1 : Δεκνία Κουκία Μαρκιανή. Cette femme appartenait, paraît-il, aux couches supérieures de la société, si l'on admet avec Marucchi (Christian Epigraphy, p. 5) que ces femmes ont repris pendant le IIIe et le IVe siècles l'usage d'un prénom qui avait reculé auparavant. Nous avons donc ici les trois noms qui définissaient d'ordinaire le citoyen romain, à savoir le *praenomen*, le *nomen gentilicium* et le *cognomen*. Δεκνία est le prénom féminin correspondant au masculin transcrit du latin, Δέκνιος *(Decnius)*, pour lequel Solin - Salomies, Repertorium, p. 67, renvoient à l'édition des IG de notre stèle.

Quant au nom de Κουκία, transcrit du gentilice latin *Cucia*, il est apparemment une autre variante de Κοκκεία, qui figure sur un autel funéraire d'Edessa (IIe-IIIe s.), voir Tataki, Macedonian Edessa, n° 170 ; *eadem*, Nomina, p. 107 ; *eadem*, Macedonians abroad, n° 40, p. 183. Cf. le correspondant masculin *Cocceius/Cocceii*, in Solin - Salomies, Repertorium, p. 58 ; les auteurs renvoient à notre épitaphe, p. 64, s.v. *Cucius* ; Sartre, Citoyenneté romaine, p. 244 ; Tataki, Macedonian Edessa, p. 86.

Enfin, le surnom Μαρκιανὴ est le correspondant du masculin transcrit du latin *Marcianus*, qui se rencontre soit comme gentilice soit comme surnom selon les cas, voir Solin - Salomies, *ibid.*, pp. 112, 358.

L. 2 : ὑμνῳδοῦ θυγάτηρ. Le père de Deknia Koukia Markianè fut un hymnôdos, à savoir un membre des ὑμνῳδοί, corporation des chantres de l'époque romaine, attestée dans plusieurs villes dont Périnthe même, Mytilène, Thyateira, Dionysopolis, Hypaipa, liée particulièrement au culte des empereurs ; voir in RE, Suppl. 8 (1940), col. 279-282 (L. Ziehen) ; là-dessus, Robert in Opera Minora V (1989), p. 244 ; *idem*, Bull. épigr. 1941, n° 9, p. 233. L'intérêt est que de par son métier, le père de Deknia devait être un païen, tandis que sa fille et son gendre étaient manifestement chrétiens.

L. 2/3 : ἔστησα τὴν στήλην. La stèle funéraire mentionnée ici ne remplace pas le λατόμιον qui est sous-entendu plus bas, voir l. 6/8. Cf. *infra*, n° 183, où les deux termes funèbres figurent sur la même épitaphe.

L. 5 : Αὐρηλίῳ Ἱέρωνι. Pour Aurèlios, voir *supra*, n^{os} 168, 170. Pour le nom de l'Antiquité classique Ἱέρων, voir Lexicon, I, pp. 232-233 ; II, pp. 233-234 ; III A, p. 217, s.v.

L. 6/9 : εἰ δέ τις τολμήσει ἀνασκυβαλίσαι... δώσει τῇ πόλει (δηνάρια) σν'. Dans cette amende funéraire pour la violation du tombeau, le mot λατόμι(ο)ν est bien sûr le complément d'objet direct sous-entendu de l'infinitif ἀνασκυβαλίσαι et il est aussi sous-entendu comme le lieu où pourrait être déposé le corps d'un autre défunt (βαλεῖν τινα).

Quant à la somme de l'amende qui serait versée dans ce cas à la caisse de la ville (voir *supra*, n° 170), elle se situe même au-dessous de la norme qui commence à peu près à 500 deniers (voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 166). Cf. en revanche, les montants exagérément élevés ailleurs, *supra*, n^{os} 166 (Inscriptions IV) et 170.

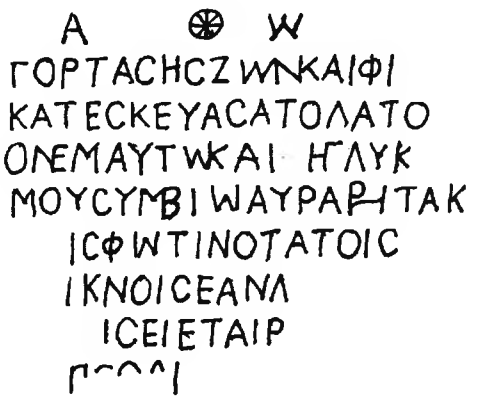
L. 10 : Χαῖρε παροδῖτα. Voir à ce propos, n^{os} 170, 173, 176, 181.

En ce qui concerne les bustes en relief d'homme et de femme sur la stèle, ils représenteraient Deknia et son mari, selon la coutume courante dans l'Antiquité.

173. Héraclée. Epitaphe de Héortasès (IIIe-IVe s.)

Stèle (?) brisée en bas, portant inscription copiée à Héraclée et envoyée à S. Aristarchis, à Constantinople. Au-dessus du texte, le chrisme accosté d'alpha et d'oméga.

Aristarchis, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν I, p. 265, n° 7 (fac-similé) ; (Dumont, Inscriptions et monuments figurés, p. 148, n° 72) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, pp. 380-381, n° 72) ; (Sayar, Perinthos, n° 151).



Ἑορτάσης ζῶν καὶ φρ[ονῶν]
κατεσκεύασα τὸ λατό[μι]-
ον ἐμαυτῷ καὶ [τ]ῇ γλυκ[υτάτῃ]
μου συμβίῳ Αὐρ(ηλίᾳ) Ἀρήτᾳ κ[αὶ]
[το]ῖς φωτινοτάτοις [μου]
[τ]έκνοις· ἐὰν δ[έ τις]
[τολμ]ήσει ἕταιρ[ον θέσθαι]
πτῶμ[α δώσει τῇ πόλει ?]
[⁑ --- χαίρετε παροδῖται]

Abréviations : Αὐρ(ηλίᾳ) (l. 4) ; ⁑ = δηνάριον/α (l. 9, restituée).
Ligatures : ωνκ (l. 1) ; νε, ωκ, ηγ (l. 3) ; μβ, ρη (l. 4).
Leg. φωτεινοτάτοις (l. 5) ; ἕτερον (l. 7).

L. 1. [Γ]ορτάσης (Aristarchis, Dumont).

L. 2/3. τὸ λατομ[εῖ]ον (Aristarchis, Dumont in Inscriptions et monuments figurés).

L. 8/9. [δώσει τῇ Πόλει δηνάρια ,βφ] (Aristarchis, sur la base d'une inscription de Rome).

(Moi), Héortasès, vivant et sain d'esprit, je construisis le tombeau pour moi-même et ma très chère épouse Aurèlia Arèta et mes très lumineux enfants ; et si quelqu'un ose déposer un autre cadavre (il donnera à la ville... (tant) deniers ; salut à vous, passants).

L. 1 : Ἑορτάσης. C'est la forme démotique du nom grec Ἑορτάσιος, qui se rencontre couramment à l'époque impériale. Voir Lexicon, III A, p. 143, s.v. Ἑορτάσιος (de Catane en Sicile, IIIe-Ve s.). On trouve le nom Ἑόρτιος, qui est proche d'Ἑορτάσιος, déjà au VIe s. avant J. Chr., à Athènes (Lexicon, II, p. 143, s.v.), mais aussi vers 240 de notre ère (voir Robert, Bull. épigr. 1934, p. 219). Un Héortasios, chrétien d'origine syrienne, fut cocher à Rome, ayant appartenu à la faction des Verts durant toute sa carrière comme il est dit dans son épitaphe ; voir à ce propos Feissel, Rome, pp. 353-357 ; cf. SEG 32 (1982), n° 1065.

Pour les formes en -ιος/ις/ης des noms propres, voir plusieurs exemples dans notre recueil, Asdracha, Inscriptions II, n° 64, p. 262 ; IV, n^{os} 136, 141, 163. Le nom Ἑορτάσιος est enregistré in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 316-317 ; l'auteur, omettant l'*editio princeps* d'Aristarchis qui comprend le fac-similé de l'inscription avec le chrisme, ne signale pas qu'il s'agit d'une épitaphe chrétienne de l'époque impériale.

L. 1 : ζῶν καὶ φρονῶν. Sur cette formule, voir *infra*, n° 174.

L. 3/4 : καὶ τῇ ... συμβίῳ Αὐρηλίᾳ Ἀρήτᾳ. Pour σύμβιος, voir les références *supra*, n° 167 ; cf. n^{os} 171, 174, 179, e.a. Pour Αὐρηλία, nom transcrit du gentilice romain *Aurelia*, cf. n^{os} 168, 170, 179, e.a.

— Ἀρήτᾳ. Une autre variante du nom féminin grec Ἀρήτη / Ἀρέτη / Ἀρέτα, qui se rencontre depuis Homère (Ἀρήτη, reine des Phaiakes, voir Od. η 54, 142, 146 ; ν 66 e.a.) jusqu'à l'époque impériale et dont le correspondant masculin Ἀρέτας renvoie au nom fameux Ἀρέθας de l'époque mésobyzantine. Voir aussi les Macédoniens Ἀρέτης et Ἄρετις en 331 et 334 avant J. Chr. respectivement, in Tataki, Macedonians abroad, n^{os} 258-259, p. 260. Cf. Robert, Bull. épigr. 1962, n° 100 (Ἀρέτα, femme thrace esclave à Athènes) ; *ibid.*, 1972, n° 261 (Ἀρήτη) ; SEG 11 (1954), n° 142 (Ἀρέτη, Ve s. après J. Chr., restitution, inscription de Corinthe) ; *ibid.*, 12 (1955), n° 195 (Ἀρέτη, femme de Milètos à Athènes, Ier s. après J. Chr.) ; Lexicon, I, p. 57, s.v. Ἀρέτη ; ibid., II, p. 50, s.v. Ἀρέτα (Κοκκηΐα Ἀρέτα, IIe s., voir *supra*, n° 172), Ἀρέτη, Ἀρήτη ; *ibid.*, III A, pp. 53-54, s.v. Ἀρέτα (VIIe s. avant J. Chr., entre autres), Ἀρέτη (époque impériale). Voir SEG 26 (1976-1977), n° 770, qui renvoie au commentaire de G. Mihailov sur les phénomènes phonétiques et morphologiques ainsi que sur l'accentuation d'une série de noms, dont Ἀρέτη.

L. 4/6 : καὶ τοῖς φωτεινοτάτοις μου τέκνοις. Cette épithète surprenante et affectueuse en même temps constitue peut-être une indication supplémentaire du caractère chrétien de l'inscription. Ces enfants qui sont toute lumière font penser à l'identification du Christ avec la lumière du monde et de la vie, cf. Jean, 8, 12-13 : ἐγώ εἰμι τὸ φῶς τοῦ κόσμου· ὁ ἀκολουθῶν ἐμοὶ οὐ μὴ περιπατήσῃ ἐν τῇ σκοτίᾳ, ἀλλ' ἕξει τὸ φῶς τῆς ζωῆς.

L. 6/9 : ἐὰν δέ τις... [δηνάρια...]. Je restitue la formule pécuniaire selon d'autres exemples des épitaphes d'Héraclée examinées dans ce recueil, voir n^{os} 168, 170, 172 et *passim*. A la place de τῇ πόλει on pourrait restituer τῷ ταμείῳ καὶ τῇ πόλει ou autres bénéficiaires, cf. n^{os} 179, 181, e.a.

— πτῶμα. Pour ce mot qui se laisse déviner par les restes des lettres, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 166.

L. 9 : [χαίρετε παροδῖται]. La fréquence avec laquelle cette formule se répète sur les stèles d'Héraclée rend acceptable la restitution proposée pour la fin de la ligne. cf. n^{os} 172, 174, 176, 179-182.

174. Héraclée. Epitaphe de Flavios Diogénès et de sa famille (fin IIIe-IVe s.) (Pl. 136 α)

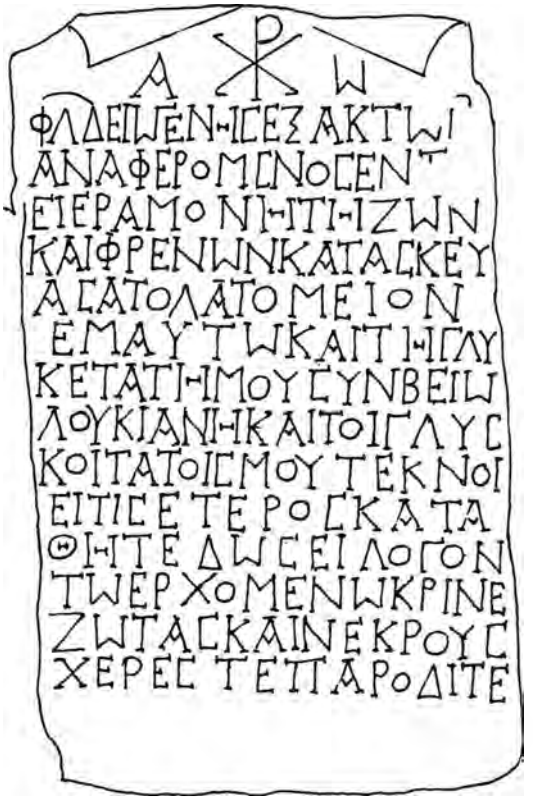
Stèle de marbre à fronton schématique portant au milieu le chrisme, accosté d'alpha et d'oméga. Transportée par bateau d'Héraclée au Pirée avec d'autres stèles dont celles des n^{os} 179 et 188, elle entra

au Musée Archéologique du Pirée fin 1887/début 1888. Elle fut éditée premièrement par Jacob Dragatsis, administrateur (Ephore) des Antiquités du Pirée et directeur du Musée, dans le journal quotidien d'Athènes Ἐφημερίς (1873-1900, éditeur et directeur D. Koromilas) ; reprise telle quelle in Berliner Philologische Wochenschrift, peu après. Kalinka, sans connaître les éditions précédentes, l'a publiée en 1926 sur la base d'une copie qu'il avait achetée avec beaucoup d'autres d'Apostolos Constantin, boulanger d'Héraclée, lors de son passage dans cette ville en 1896 (voir Thrakien, col. 193). La pierre a été signalée encore au Musée du Pirée avant 1938 par Wilhelm, Zur Syntax des Griechischen, p. 127.

Enfin Robert, en parlant des photographies des stèles de Périnthe-Héraclée au Musée du Pirée qu'il espérait obtenir pour les publier, mentionna un estampage de la stèle de Diogénès qu'il avait utilisé (voir in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 33 et note 4 ; p. 34, note 2 ; p. 36). Il précisait en outre qu'il n'avait pas pu voir la publication de Dragatsis dans l'Ephèméris.

La stèle en question se trouve toujours au Musée Archéologique du Pirée (n° d'inv. 1601), où j'ai pu l'examiner le 29 septembre 1998. Dimensions : 58, 2. 33, 3. 15 : hauteur des lettres : *ca* 2, 6.

J. Dragatsis, Ἐπιγραφαί ἐξ Ἡρακλείας τῆς Προποντίδος, Ἐφημερίς, 15 janvier 1888, feuille n° 15, p. 3, en majuscules typographiques ; (Berl. Philol. Woch., année 8, n° 14, 7 avril 1888, col. 418, en miniscules sans accentuation, en recopiant Dragatsis) ; Kalinka, Thrakien, col. 205-206, n° 168 (facsimilé) ; (Sayar, Perinthos, n° 185, photographie). Texte d'après la photographie appartenant au Musée Archéologique du Pirée.



Φλ(άβιος) Δειωγένης ἐξάκτωρ
ἀναφερόμενος ἐν τ[ῇ]
εἱερᾷ μονήτῃ, ζῶν
καὶ φρενῶν, κατασκεύ-
ασα τὸ λατόμειον
ἐμαυτῷ καὶ τῇ γλυ-
κετάτῃ μου συνβείῳ
Λουκιανῇ καὶ τοῖ(ς) γλυ<ς>-
κοιτάτοις μου τέκνοι(ς)·
εἴ τις ἕτερος κατά-
θητε δώσει λόγον
τῷ ἐρχομένῳ κρῖνε
ζῶ(ν)τας καὶ νεκρούς·
χέρεστε παροδῖτε

Ecriture très soignée, lettres très hautes et régulières. Notons le O, plus petit que les autres lettres, cf. *infra*, n^{os} 179 et 188.

Signe d'abréviation horizontal : ⌒ une courbe, sur $\widehat{\Phi\Lambda}$(=άβιος) (l. 1).

Ligatures : ωγ, νη (l. 1).

Leg. Διογένης (l. 1) ; ἀναφερόμενος, notons l'absence de la barre médiane du deuxième E (l. 2) ; ἱερᾷ (l. 3) ; φρονῶν (l. 4) ; λατόμιον (l. 5) ; γλυκυτάτῃ (l. 6/7) ; συμβίῳ (l. 7) ; γλυκυτάτοις (l. 8/9); le Ⅎ est à supprimer, ayant été gravé à cet endroit par erreur du lapicide, au lieu d'être mis après TOI de la même ligne ou à la fin de la ligne 9, terminant le mot τέκνοις ; κατάθηται (l. 10/11) ; κρῖναι (l. 12) ; χαίρετε παροδῖται (l. 14). Je ne corrige pas le manque de l'augment à l'aoriste κατασκεύασα (l. 4), puisque probablement il dénote un fait de la langue parlée à cette époque.

L. 1. εξ Ακτω... (Dragatsis, Berl. Philol. Woch.).

L. 2/3. αναφερομενος εν τη / ειερα μονη τη (Dragatsis, Berl. Philol. Woch) ; ἀναφερόμ[ε]νος (Kalinka).

L. 6. \ fissure de la pierre ? (Kalinka).

L. 6/7. γλυκε(σ?)τάτη (Kalinka).

L. 8/9. τοις γλυε/κοιτατοις μου τεκνοις (Dragatsis, Berl. Philol. Woch.) ; τοῖ(ς) γλυ- -ς/κοιτάτοις μου τέκνοι- (Kalinka).

L. 10/11. καταθῆτε (Kalinka).

L. 14. χέρετε (Dragatsis, Berl. Philol. Woch.).

(Moi), Flavios Diogénès exaktôr, servant à la sacra moneta, vivant et sain d'esprit, je construisis le tombeau pour moi-même et ma très chère épouse Loukianè et mes très chers enfants ; si quelqu'un d'autre (y) dépose (un autre), il rendra des comptes à Celui qui vient juger les vivants et les morts ; salut à vous, passants.

L. 1 : Φλάβιος Διογένης. Le nom transcrit Flavios, du gentilice latin *Flavius*, figure ici à côté du nom purement grec Diogénès. Ce phénomène courant doit remonter aux siècles précédents où les populations locales adoptèrent des noms romains, essayant d'accéder à l'univers des conquérants (cf. Cabanes, Noms latins, pp. 93-95).

L. 1/3 : ἐξάκτωρ ἀναφερόμενος ἐν τῇ ἱερᾷ μονήτῃ. Fonctionnaire à la Monnaie impériale, homme libre, Flavios Diogénès devait prolonger à cette époque l'une des fonctions de l'*exactor* romain. Celle-ci consistait en la surveillance et en la distribution du matériel de monnayage – or, argent, plomb – aux différents ateliers monétaires du ressort de cet officier impérial.

Héraclée est considérée comme l'une des cités où avait lieu la frappe de la monnaie impériale *(Moneta Publica)*, pourtant de moindre importance en comparaison avec d'autres villes, telles que Thessalonique, Cyzique, Antioche, Nicomédie, etc. Inaugurée sous Dioclétien, la fabrication des monnaies à Héraclée se pratiquait dans deux ou cinq ateliers monétaires *(officinae)*, qui approvisionnaient systématiquement les provinces balkaniques du Nord-Est. Elle continua d'exister jusqu'à la fin du règne de Léon Ier (474), mais déclina fortement à partir de la consécration de Constantinople comme capitale en mai 330 : onze *officinae*, soumises comme toutes les autres à la juridiction du *comes sacrarum largitionum*, y étaient en fonction.

Quant à d'autres catégories des *exactores*, ils ne semblent pas être des percepteurs d'impôts comme le sont les *susceptores*, οἱ ὑποδέκται. L'exaktôr, en ce domaine, ne fait que requisitionner les dettes fiscales, toujours en argent, puisque l'impôt en nature se transformait, en cas de retard d'acquittement, en dettes monétaires.

Voir à ce sujet, P.V. Hill - J.P.C. Kent - R.A.G. Carson, Late Roman Bronze Coinage, A.D. 324-498, Londres 1965, pp. 22-23, 83 sq. ; The Roman Imperial Coinage, ed. R.A.G. Carson et alii : VII (1966), pp. 532-540 et sq. (P. Bruun) ; VIII (1981), pp. 95, 426-428 et sq. (J.P.C. Kent) ; X (1994), pp. 38-39 (J.P.C. Kent) ; Hendy, Monetary Economy, pp. 371-394.

Voir surtout l'article très important et toujours valable de M. Rostovčev (Rostowzew) et d'O. Seeck in RE 4 (1931), col. 1540-1547, s.v. Exactor. Cf. Dölger, Finanzverwaltung, pp. 67-68 ; Robert, Etudes d'Epigraphie, p. 114, note 3 ; 116 et note 3 avec bibliographie ; *idem*, in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 33 et note 4 ; p. 34, note 2 ; p. 36.

Sur l'ἐξάκτωρ à l'époque mésobyzantine, où il apparaît avec des activités et titulature de juriste, cumulées avec des charges fiscales, voir Oikonomidès, Listes, pp. 325-326 ; *idem*, Organisation administrative, p. 134, note 54 ; Laurent, Corpus II, n^os^ 910, 911 (XIe s.) ; Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals, 1, n° 76. 1 (XIe s.) ; 2, n° 42. 1 (XIe s.) ; 3, n^os^ 39. 20 (XIe s.), 86. 34 (XIe s.).

L. 3/4 : ζῶν καὶ φρονῶν. Il faut restituer ainsi cette formule où l'erreur φρενῶν apparaît souvent par confusion avec le verbe φρενόω (φρήν). Φρονῶν se prononcerait-il φρενῶν à cette époque ? (: Liddell - Scott, s.v. φρεν-όω) ; cf. SEG 28 (1978), n° 1091 (IIIe s.) : φρένιμοι πραπίσσιν. De toute façon, l'expression ζῶν καὶ φρονῶν remonte au moins au IVe siècle avant J. Chr. et se trouve en usage largement dans les épitaphes tant païennes que chrétiennes plus tard. Cf. Robert, Contributions, pp. 221-222 ; *idem*, Bull. épigr. 1965, n° 67 (stèle antique provenant plutôt de Bithynie). Cf. n^os^ 173, 179, 181, 188 de notre recueil.

L. 5 : λατόμιον. Voir les n^os^ précédents.

L. 7 : συνβείῳ (συμβίῳ). Voir *supra*, n^os^ 167, 171. Cf. Apostolopoulos, La langue du roman byzantin, p. 22.

L. 8 : Λουκιανῇ. Ce correspondant féminin du nom masculin Λουκιανός, transcrit du latin (Solin - Salomies, Repertorium, p. 353, s.v. *Luc(c)eianus, Luccianus*), se rencontre dans un certain nombre d'inscriptions impériales, dont celle d'Edessa, relative à un acte d'affranchissement au IIIe siècle, voir SEG 12 (1955), n° 315, 4. Cf. Tataki, Macedonian Edessa, p. 94 (Λουκιανή, enregistrée parmi les *cognomina* des Ier-IIIe siècles, transcrits du latin). Cf. une autre Λουκιανὴ sur l'une de nos stèles, Asdracha, Inscriptions IV, n° 165, 5/6.

L. 10/11 : εἴ τις ἕτερος κατάθηται. Dans la plupart des stèles d'Héraclée, le verbe κατατίθεμαι, au sens actif antique, figure à l'infinitif καταθέσθαι, voir Asdracha, Inscriptions, IV, n° 166, 5/6. Cf. *supra*, n^os^ 170, 10 ; 171, 7/8, e.a.

L. 11/13 : δώσει λόγον τῷ ἐρχομένῳ κρῖναι ζῶντας καὶ νεκρούς. Encore une variante de la formule chrétienne du Jugement, pour laquelle voir *supra*, n° 171.

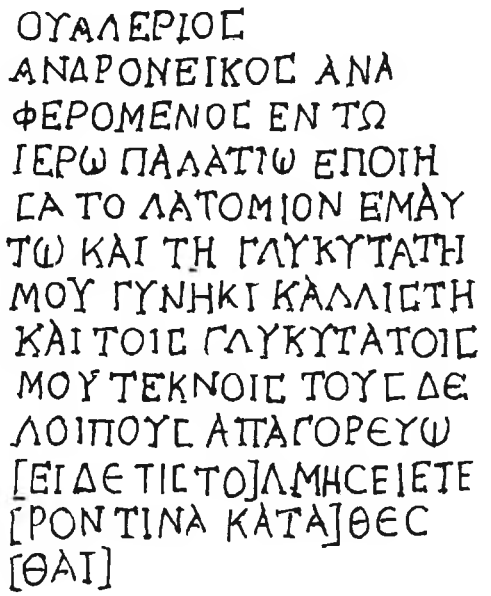
L. 14 : χαίρετε παροδῖται. Cf. *supra*, n^os^ 170, 17 ; 172, 10, où la formule est au singulier ; n^os^ 173, 176, 181.

175. Héraclée. Epitaphe de Valérios Andronikos (fin IIIe-milieu Ve s.)

Stèle funéraire brisée en bas, transportée par bateau d'Héraclée au Pirée, en avril 1887, et entrée au Musée Archéologique par les soins de son directeur d'alors et administrateur (Ephore) des Antiquités du Pirée, Jacob Dragatsis. Deux ans après l'*editio princeps* de Dragatsis dans l'Ἐφημερίς, avec lieu d'origine l'Héraclée de Propontide, G. Doublet a republié la stèle avec deux autres du même lot dans BCH, en citant Dragatsis en grec, mais en les attribuant à l'Héraclée Pontique. La stèle fut considérée comme inédite et comme attique in IG, tandis que F.K. Dörner, Inschriften und Denkmäler aus Bithynien (Berlin 1941, n° 86 ; cf. Robert, Notes et discussions, p. 180), renvoyant à G. Doublet, a cité comme lieu de son origine l'Héraclée du Pont.

Enfin Robert, corrigeant les deux attributions fausses, l'a reprise deux fois, en la restituant à sa provenance vraie, l'Héraclée de Thrace. Seulement, n'ayant pas lu Dragatsis dans Ἐφημερίς, il n'a pas connu l'*editio princeps* de l'inscription, qu'il avait cru transmise par un «informateur» (Etudes d'Epigraphie, p. 114 ; cf. *idem*, in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 33, note 2 ; *idem*, Malédictions funéraires grecques, p. 242). Dimensions : «52. 49. 3» ; hauteur des lettres : «3, 4» (selon Kirchner). On ignore l'endroit actuel où elle se trouve.

J. Dragatsis, Μία ἔτι ἐξ Ἡρακλείας τῆς Προποντίδος ἐπιγραφὴ ἀνέκδοτος, Ἐφημερίς, 29 mai 1887, feuille n° 149, p. 3 (en majuscules typographiques) ; (G. Doublet, in BCH 13 (1889), pp. 318-319, n° 28) ; Robert, Etudes d'Epigraphie, p. 113, n° 28 = Opera Minora II (1969), p. 1192 ; J. Kirchner, in IG^2, III B (1940), n° 13. 218 (d'après estampage) ; Robert, Hellenica, p. 38 = Opera Minora, III (1969), p. 1404 ; (Sayar, Perinthos, n° 188). Texte d'après Dragatsis, sauf la restitution des lignes 13/14, due à nous. Dessin des lettres d'après Kirchner.



Οὐαλέριος
Ἀνδρόνεικος ἀνα-
φερόμενος ἐν τῷ
ἱερῷ παλατίῳ ἐποίη-
σα τὸ λατόμιον ἐμαυ-
τῷ καὶ τῇ γλυκυτάτῃ
μου γυνηκὶ Καλλίστῃ
καὶ τοῖς γλυκυτάτοις
μου τέκνοις, τοὺς δὲ
λοιποὺς ἀπαγορεύω·
[εἰ δέ τις το]λμήσει ἕτε-
[ρόν τινα κατα]θέσ-
[θαι δώσει τῇ πόλει (?) προστίμου
ἀσήμου [ou ἀργύρου] λίτρας --- (?)]

Α Ε et Ε, Ϲ et C, Ω

Leg. Ἀνδρόνικος (l. 2) ; γυναικὶ (l. 7), voir *infra*, n° 181, 6.

L. 4/5. ἐποιήσατο λατόμιον (Kirchner ; Robert in Hellenica, p. 38 ; le même auteur transcrit ἐποίησα τὸ λατόμιον in Etudes d'epigraphie, p. 113).

L. 12. [ρον ---] λθει- (Kirchner, Robert in Hellenica, p. 38).

L. 13/14. Pas de restitution chez Dragatsis, Kirchner, Robert.

(Moi), Valérios Andronikos, servant au Palais Sacré, j'ai fait le tombeau pour moi-même et ma très chère femme Kallistè et mes très chers enfants, et j'interdis (la déposition) de tous les autres ; et si quelqu'un ose déposer un autre [il donnera à la cité (?) en guise d'amende tant livres d'argent (?)].

L. 1/2 : Οὐαλέριος Ἀνδρόνικος. Notons la coexistence du nom transcrit du gentilice romain *Valerius* avec le nom grec Andronikos, largement répandu pendant toute l'époque byzantine, notamment à l'époque des Paléologue dans la famille impériale. Malgré cela, la qualification de l'épitaphe comme «impériale byzantine» (: Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 302-303) doit être corrigée en «impériale chrétienne ou protobyzantine». D'autres Οὐαλέριοι figurent sur les épitaphes d'Edessa (IIIe s.), voir Tataki, Macedonian Edessa, n^{os} 232-233 ; *ibid.*, p. 97. Cf. Cabanes, Noms latins, pp. 100-101.

L. 2/4 : ἀναφερόμενος ἐν τῷ ἱερῷ παλατίῳ. Par analogie à Flavios Diogénès, ἀναφερόμενος ἐν τῇ ἱερᾷ μονήτῃ (voir *supra*, n° 174, 2/3), servant dans l'un des ateliers monétaires d'Héraclée, Valérios Andronikos est un fonctionnaire affecté dans quelque service du palais impérial d'Héraclée. Ce palais fut l'un de ceux dont les empereurs disposaient pour leurs séjours extra-urbains ou suburbains. On connaît son existence pendant l'époque du Bas-Empire, au moins jusqu'avant 450 (Expositio totius mundi et Gentium, éd. J. Rougé, § 50, p. 186 ; cf. p. 287). Voir Dagron, Une capitale, p. 97 ; cf. Robert in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 33.

L. 4/5 : ἐποίησα τὸ λατόμιον. Sur λατόμιον, terme particulier à Périnthe-Héraclée qui ne se rencontre pas ailleurs, paraît-il, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 165 ; ci-dessus, n^{os} 167, 169-170, 173 et *passim*.

L. 7 : Καλλίστη. Ce nom purement grec se rencontre surtout pendant l'époque impériale dans des inscriptions païennes, dont celle d'Athènes où il sert d'épithète à Artemis, voir Oliver, Inscriptions, n° 42, 6 (IIe s.). Voir Lexicon, I, p. 248 ; II, p. 251 ; III A, p. 233, s.v. : on y signale une Kallistè dans une épitaphe chrétienne (= Feissel, Inscriptions du Péloponnèse, p. 365, n° 63).

Dans le martyrologe, on indique l'une des premières martyres de la foi au nom de Καλλίστη, que l'Eglise commémore le Ier septembre, voir Syn. CP, col. 4 : τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἡ μνήμη τῶν ἁγίων μαρτύρων Ἀγαθοκλείας, Καλλίστης, Ἑρμογένους καὶ Εὐόδου. Selon le Συναξαριστής, I, p. 5, Euodos, Hermogénès et Kallistè étaient frères et sœur Grecs et, devenus chrétiens, reçurent la mort par l'épée, à l'époque des Apôtres : Κάλλιστον ὄντως εὗρε Καλλίστη τέλος, / σὺν τοῖς καλοῖς τιμηθεῖσα διττοῖς συγγόνοις ; cf. Eustratiadis, Ἁγιολόγιον, p. 148.

L. 9/10 : τοὺς δὲ λοιποὺς ἀπαγορεύω. Cette formule est aussi caractéristique de la région de Périnthe-Héraclée ainsi que de Cyzique, à savoir des deux côtes de la Propontide (cf. Robert, Etudes d'Epigraphie, p. 116 = Opera Minora II (1969), pp. 1195-1196 ; *idem*, Hellenica, p. 39 = Opera Minora III (1969), p. 1405).

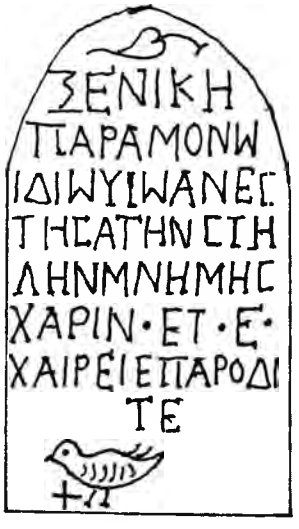
L. 11/13 : [εἰ δέ τις ... κατα]θέσθαι. Sur cette formule, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 166 ; *supra*, n^{os} 170-171, 174 ; *infra*, *passim*.

L. 13/14 : [δώσει τῇ πόλει... λί(τρας) --- (?)]. La restitution est permise ici par analogie avec de nombreux exemples d'épitaphes d'Héraclée, datées approximativement des mêmes siècles (voir *infra*, n^{os} 179-182, 188). Selon Robert (Hellenica III (1946), pp. 106-107), la fixation de l'amende par le poids, en livres, est caractéristique du IVe et du Ve siècles.

176. Héraclée. Epitaphe de Paramonos (IIIe-IVe s.)

Stèle de marbre arrondie dans la partie supérieure, portant en haut une feuille, élément décoratif ici, en bas le symbole chrétien de l'oiseau qui penche sur une petite croix, les deux figures gravées. Kalinka la vit dans la maison d'Apostolos Constantin lors de son séjour à Héraclée en 1896 (cf. *supra*, n° 169). «45. 25. 8» ; hauteur des lettres : «3, 5» (selon Kalinka).

Kalinka, Thrakien, col. 184-185, n° 135, fig. 25 (fac-similé) ; (Sayar, Perinthos, n° 143).



Ξενικὴ
Παραμόνῳ
ἰδίῳ υἱῷ ἀνέσ-
4. τησα τὴν στή-
λην μνήμης
χάριν· ἐτ(ῶν) ε'·
χαίρετε παροδῖ-
8. τε

Leg. παροδῖται (l. 7/8).

L. 7. χαίρε[τ]ε (Kalinka).

Xénikè à Paramonos, son propre fils, j'ai élevé la stèle, à sa mémoire ; (il avait) cinq ans ; salut à vous, passants.

L. 1 : Ξενική. On trouve plutôt le correspondant masculin de ce nom appartenant à la catégorie des noms adjectivés, qui se terminent en -ικός, -ική. Très nombreux à l'époque impériale, ils sont dérivés des noms de fonctions, de métiers, de qualités, d'ethniques, de cultes, etc. Selon Robert (Deux poètes grecs, pp. 1-2), Ξενικὸς fait partie du groupe de ceux qui suggèrent une situation, apparemment ici celle d'étranger. L'auteur cite une série de noms comparables, comme Ἐμπορικός, Μουσικός, Ναυκληρικός - Ναυκληρική, Σκηνικός, Ἐλευθερικός, Ἀττικός, Ἀχαϊκός, Ἰωνικός, etc. ; cf. SEG 27 (1977), n° 1272 ; Lexicon, II, p. 344 (IIe-IIIe s.), s.v. Ξενικός.

L. 2 : Παραμόνῳ. Pour ce nom grec, considéré comme l'un des plus fréquents aux Ier-IIIe siècles, voir Kanatsoulis, Prosopographia Macedonica, n^{os} 1114-1131 ; Tataki, Macedonian Edessa, n^{os} 250-253 et p. 106 (époque impériale, exemples païens) ; *eadem*, Macedonians abroad, p. 172 ; Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας, n^{os} 137, 211, 296-297, 332 et *passim* (époque impériale, exemples païens). Le nom a été catalogué in Loukopoulou (La Thrace Propontique, pp. 334-335) et l'inscription classée avec raison comme impériale chrétienne.

Dans le martyrologe de l'Eglise, on commémore le 27 novembre le saint-martyr Paramonos et ses 370 compagnons, mis à mort sous Decius (249-251) dans la région de Visaltia, en Macédoine. Paramonos fut enterré sur les lieux mêmes, près de θῆκαι de ceux qui ont subi le martyre avec lui. Voir Syn. CP, 27 nov., col. 260-261.

Cf. le correspondant féminin Παραμόνα, à propos du passage du latin au grec, in Cabanes, Noms latins, pp. 93-94.

L. 3/5 : ἀνέστησα τὴν στήλην. Pour d'autres exemples avec mention du mot στήλη dans ces épitaphes, cf. n^{os} 172, 183, 191.

L. 5/6 : μνήμης χάριν. Encore un terme funéraire antique qui a passé dans les épitaphes chrétiennes des tous premiers siècles du Christanisme. Cf. MAMA, VII, n^{os} 382, 384, 408, 335 et *passim* (épitaphes païennes) ; *ibid.*, n^{os} 123, 126 (épitaphes chrétiennes) ; *ibid.*, IV, n^{os} 207-211 (épitaphes païennes) et *passim* ; Feissel, Macédoine, n^{os} 7, 58, 120 (épitaphes chrétiennes).

L. 7/8 : χαίρετε παροδῖται. Formule antique répétée sur les épitaphes d'Héraclée, cf. n^{os} 170, 172-173, 179-181. Voir à ce sujet, Asdracha, Inscriptions IV, n° 124.

Sur le symbolisme de l'oiseau figurant sur les monuments chrétiens, voir entre autres in DACL 12 (1936), col. 2038-2058 (H. Leclecq), s.v. Oiseau ; en particulier, *ibid.*, 3/2 (1914), col. 2198-2231 (J.-P. Kirsch), s.v. Colombe. Cf. *infra*, n^{os} 177, 183. Aussi in LCI 4 (1972), col. 241-244 (J. Poeschke), s.v. Taube (avec une riche bibliographie).

177. Héraclée. Epitaphe d'Aurèlios Akakios (IVe-Ve s.)

Fragment de stèle à fronton inscrit dans la partie supérieure de la stèle, qui est décorée des fleurs et des rosettes. A l'intérieur du fronton, le chrisme dans une couronne, entre deux colombes reposant sur des feuilles de part et d'autre. L'inscription est gravée dans la partie inférieure du fragment. Appartenant à la Collection d'A.C. Stamoulis (voir *supra*, n° 167), elle fut publiée par Kourouniôtis à qui Stamoulis a transmis certaines copies d'inscriptions sur lesquelles il avait déjà travaillé (voir Asdracha, Inscriptions II, n^{os} 81, 83). G. Seure vit le fragment par la suite et le comprit dans sa publication de la collection. Dimensions de la partie supérieure : «42. 40» ; l'épaisseur n'est pas donnée. Dimensions de la surface inscrite : «42. 19» ; hauteur des lettres : «*ca* 3, 5» (selon Seure).

Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, pp. 302-303, n° 18 (d'après une copie de Stamoulis) ; Seure, Antiquités, p. 624, n° 81, fig. 46 (fac-similé avec dessin) ; (Sayar, Perinthos, n° 176). Texte d'après le fac-similé de Seure.

Αὐ(ρηλίου) Ἀκακίου Ἡρα-
κλειώτου πο-
λίτου ἑβδό-
4. μης φυλῆς

Abréviation : Αὐ(ρηλίου), sans signe indicatif.

L. 1. Ἀρ. Ἀκακίου (Kourouniôtis).

D'Aurèlios Akakios, citoyen d'Héraclée, de la septième tribu.

L. 1 : Αὐρηλίου Ἀκακίου. Le génitif du deuxième nom présuppose le mot λατόμιν, tombe, ou même στήλη, en donnant ainsi λατόμιν (ou στήλη) Αὐ(ρηλίου) Ἀκακίου, ce qui rend aussi obligatoire la restitution du nom Aurèlios au génitif. C'est corroboré et par le génitif de l'ethnique, Ἡρακλειώτου.

Notons le nom purement chrétien Ἀκάκιος à côté du nom transcrit du gentilice romain Aurèlios *(Aurelius)*. Voir Lexicon, I, p. 22 (IVe-Ve s.), s.v. Ἀκάκιος. Plusieurs martyrs portant ce nom figurent dans le Syn. CP, voir Index, col. 1047, s.v. ; Συναξαριστής, II, voir Index, p. 397, s.v. Cf. Feissel, Macédoine, n° 258.

L. 1/4 : Ἡρακλειώτου πολίτου ἑβδόμης φυλῆς. Pour ces termes et l'ethnique Ἡρακλειώτης, voir *supra*, n° 170.

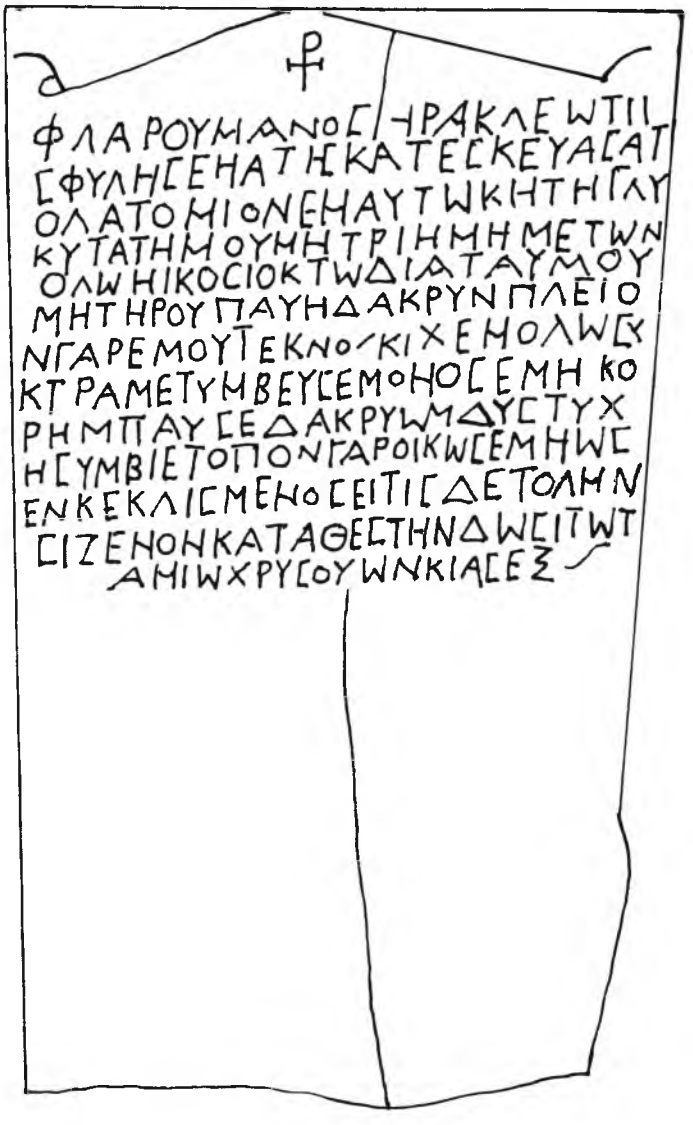
La stèle est relevée par Robert parmi les autres stèles d'Héraclée qui portent le chrisme, in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 30, note 2.

178. Héraclée. Epitaphe de Flavios Rômanos (IVe-Ve s.)

Stèle de marbre grossièrement retaillé pour un réemploi. Gravée seulement dans la partie supérieure, elle est cassée verticalement en deux morceaux qui pourtant se rajustent de telle sorte que toutes les lettres sont visibles. Au-dessus de l'inscription, un fronton et deux acrotères sont indiqués seulement par un trait avec une croix monogrammatique gravée au milieu. La stèle faisait partie de la Collection d'A.C. Stamoulis (voir Asdracha, Inscriptions I, p. 219), qui avait envoyé une copie de la pierre à G. Seure, en juillet 1909. Celui-ci, allant à Sèlyvria en automne 1910 pour dresser le catalogue de cette collection sur place, vit la pierre et la publia avec l'aide de Th. Homolle, à qui sont dues la totalité du commentaire et la restitution de la partie métrique. Au sujet du voyage de G. Seure, voir son Introduction in BCH 36 (1912), pp. 534-535.

Dimensions de la stèle : «71. 40-41. 4» (selon Stamoulis) ; «73. 40. 5, 5» (selon Seure). Dimensions de l'inscription : «40. 40» (selon Seure) ; hauteur des lettres : «2» (selon Stamoulis) ; «2, 5» (selon Seure).

Stamoulis, Θρακικά, dossier 35 S ; l'auteur avoue n'avoir pas compris le sens de l'épitaphe ; Seure, Antiquités, pp. 625-628, n° 82, fig. 47 (fac-similé avec dessin) ; (Sayar, Perinthos, n° 187). Texte d'après Stamoulis et Seure - Homolle avec nos corrections.



Φλά(βιος) Ῥουμανὸς Ἡρακλεώτη-
ς φυλῆς ἐνάτης κατεσκεύασα τ-
ὸ λατόμιον ἐμαυτῷ καὶ τῇ γλυ-
4. κυτάτῃ μου μητρί· ἤμην ἐτῶν
ὅλων ἴκοσι ὀκτώ· διὰ ταῦ(τα) μου
μήτηρ οὐ παύη δάκρυν, πλεῖο-
ν γὰρ ἐμοῦ τέκν(ον) οὐκ ἴχεν ὅλως· ὑ-
8. κτρὰ μ' ἐτύμβευσε μόνος ἐμὴ κό-
ρη· παῦσε μ(ου) δακρύων δυστυχ-
ῆ σύμβιε· τόπον γὰρ οἰκῶ σεμνῶς
ἐνκεκλισμένος· εἴ τις δὲ τολμή-
12. σι ξένον καταθέστην δώσι τῷ τ-
αμίῳ χρυσοῦ ὠνκίας ἓξ

Abréviation : Φλ(άβιος) (l. 1). Pour les différentes formes d'abréviation du nom, avec ou sans signe indicatif, voir Oikonomides, Abbreviations, pp. 108-109.

Ligatures : ης (l. 2) ; ωμ (l. 9).

Leg. καὶ (l. 3) ; εἴκοσι ὀκτὼ (l. 5) ; παύει (l. 6) ; εἶχεν (l. 7) ; οἰκτρὰ (l. 7/8) ; μόνως (l. 8) ; ἐγκεκλεισμένος (l. 11) ; τολμήσει (l. 11/12) ; καταθέσθαι, δώσει (l. 12) ; ταμείῳ (l. 12/13).

Plusieurs confusions graphiques : OY pour O/Ω : Ῥουμανὸς pour Ῥωμανὸς (l. 1) ; H pour N : ἐηάτης (l. 2) ; ὅλωη (l. 5) ; σεμηῶς (l. 10) ; l'inverse, N pour H : τολμνσι (l. 11) ; M pour N : ἥμημ (l. 4) ; ἴχεμ (l. 7) ; δακρύωμ (l. 9) ; Z pour Ξ : ζένον (l. 12). De même, la non assimilation de la nasale N devant l'occlusive sourde K : ἐνκεκλισμένος (l. 11) ; ὠνκίας pour ὀγκίας, οὐγκίας (l. 13) ; voir Apostolopoulos, La langue du roman byzantin, p. 22.

L. 1. Ῥουμᾶνος (Seure).

L. 4. Ἥμη(ν) μ(ὴ)ν (Homolle, vers 5 de sa transcription, qui devient métrique à partir de là, sans tenir compte de la numérotation des lignes).

L. 6. οὐ παύη δακρύων (Homolle, vers 6, plutôt par analogie à παῦσε δακρύων (voir ci-dessous).

L. 7/9. [Υ]κτρὰ (δ')ἐτύμβευσε μόν(ως) ἐμὴ κόρη μ(έ). Παῦσε δακρύων, δυστυχῆ σύμβιε (Homolle, vers 9/10).

L. 12. ξένον καταθ(ήσ)ην (Homolle, vers 12).

(Moi), Flavios Rômanos, d'Héraclée, de la neuvième tribu, je construisis le tombeau pour moi-même et ma très chère mère ; j'avais vingt-huit ans en tout ; c'est pour cela que ma mère ne cesse de pleurer pour moi, puisque, en dehors de moi, elle n'avait absolument aucun enfant ; ma jeune épouse misérable n'a fait que m'ensevelir ; cesse tes larmes pour moi, malheureuse épouse ; car j'habite une sépulture où je suis enfermé vénérablement ; et si quelqu'un ose (y) déposer un étranger, il donnera au fisc six onces d'or.

L'inscription devient métrique, en vers dodécasyllabes simplifiés, à mon avis à partir de διὰ ταῦ(τα) (l. 5) jusqu'à la fin. Car «... on compte non la quantité mais le nombre des syllabes, qui est de douze, sans égard rigoureux à la combinaison des brèves et des longues» (: Homolle, *ibid.*, p. 628).

L. 1 : Φλάβιος Ῥωμανός. A côté du gentilice romain transcrit en grec, Flavios *(Flavius)*, plus que courant à l'époque impériale (cf. n^{os} 171, 174 de notre recueil), Rômanos, d'origine latine aussi (voir Solin - Salomies, Repertorium, pp. 156, 392 ; cf. un Αὐρήλιος Ῥωμανὸς dans une inscription de Berrhoia, Robert, in Opera Minora II (1969), p. 1282, n° 3, a. 260/261 = Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας, n° 509, datée de 250/251 par les éditeurs), devient l'un des noms les plus fréquents pendant l'époque protobyzantine (cf. Ῥωμανὸς ὁ Μελῳδός) et, surtout, mésobyzantine, porté notamment par des empereurs. A notre époque, le nom est fréquent également chez les hauts fonctionnaires, tels que *praepositi, comites, consulares, magistri officiorum, senatores*, etc., voir PLRE, I, pp. 768-770 ; II, pp. 946-949 ; III A, pp. 1089-1094, s.v. Romanus.

Robert (in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 30, note 2), en suivant Seure, garde l'orthographe Ῥουμᾶνος ; de même Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 336-337.

L. 1/2 : Ἡρακλεώτης φυλῆς ἐνάτης. Sur ces formules, voir *supra*, n° 170 ; cf. n^{os} 171, 177.

L. 3 : τὸ λατόμιον. Voir stèles précédentes.

L. 5/6 : διὰ ταῦτα μου μήτηρ οὐ παύει δάκρυν. Chargée d'affection, le génitif personnel *μου* est employé ici par deux fois, voir ci-dessous, l. 7/9. Le génitif pluriel δακρύων, selon la restitution de Homolle, n'est pas nécessaire, puisque le dodécasyllabe se complète par la restitution διὰ ταῦ(τα). D'autre part, le N, δάκρυν pour δάκρυ, n'est pas rare du tout, dû peut-être à l'influence de δάκρυον (cf. Feissel, Macédoine, n° 57, 3). L'expression sonne étonamment moderne, puisqu'elle s'emploie couramment en néogrec : δὲν παύει τὰ δάκρυα, παῦσε τὰ δάκρυα (d'ordinaire au pluriel). L'usage du génitif *μου* dans ce sens est également courant dans la langue d'aujourd'hui.

L. 7/9 : οἰκτρὰ μ'ἐτύμβευσε... ἐμὴ κόρη· παῦσε μου δακρύων. Le remplacement de l'accusatif du pronom personnel M(E), complément d'objet direct d' ἐτύμβευσε (l. 8), par la particule de liaison Δ(E)

et son renvoi à la fin de la phrase (voir ci-dessus, correction de Homolle in Seure, Antiquités, p. 627), jure trop avec la syntaxe du grec. Au contraire, il est évident que le lapicide a inversé par erreur l'ordre entre le second M (μου, l. 9) et le verbe παῦσε auquel le μου se rattache comme génitif personnel d'affection, exactement comparable au μου des lignes 5/6. Quant au nombre des syllabes des vers concernés, il n'en est pas du tout affecté.

Soulignons l'usage fréquent de ce génitif personnel d'affection, qui parcourt les textes poétiques depuis cette époque jusqu'à nos jours et son emploi dans les hymnes de la liturgie, cf. Eirmos, premier tropaire de l'Ode IX, du Canon du Samedi Saint : Μὴ ἐποδύρου μου Μῆτερ, καθορῶσα ἐν τάφῳ, ὃν ἐν γαστρὶ ἄνευ σπορᾶς συνέλαβες Υἱόν.

Cf. l'expression similaire à παῦσε μου δακρύων, *supra*, l. 6 : οὐ παύει δάκρυν.

— ἐτύμβευσε. On trouve τύμβος dans le sens de tertre ou tumulus, élevé pour un tombeau, déjà chez Homère, voir Il. Δ 177, H 336 ; Od. α 239, et le verbe τυμβεύειν chez les poètes tragiques, p. ex., Soph. Aj. 1063 ; Eur. Hél. 1245 ; Soph. Ant. 888 (intransitif), etc.

— ἐμὴ κόρη. J'adopte l'argument de Homolle (*ibid.*, p. 627), qui rappelle la signification «jeune femme mariée», à côté de «jeune fille vierge», du mot κόρη, laquelle ne peut pas être retenue ici, en raison de l'âge du défunt.

L. 10/11 : τόπον γὰρ οἰκῶ ... ἐγκεκλεισμένος. Ce terme signifiant la tombe (τόπος), la sépulture, synonyme des μεμόριον, μνῆμα, οἰκητήριον, τύμβος, κοιμητήριον, e.a., n'est pas fréquent à Héraclée où le terme spécifique à cette ville, λατόμι(ο)ν, s'emploie couramment, cf. les épitaphes précédentes et *passim*.

Au sujet de τόπος, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 115, p. 286.

L. 11/12 : εἴ τις δὲ τολμήσει ξένον καταθέσθαι. Je corrige καταθέστην à καταθέσθαι, infinitif au sens actif du verbe κατατίθεμαι, très usuel sur les stèles d'Héraclée, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 166 ; cf. n^{os} 170, 171, e.a. Le complément d'objet direct du verbe, ξένον, sous-entend un autre corps, un autre cadavre, étranger à la famille du défunt.

L. 12/13 : δώσει τῷ ταμείῳ χρυσοῦ ὀγκίας ἓξ. Exigée plus fréquemment en argent sur les stèles d'Héraclée (cf. *infra*, n° 179-181), l'amende pécuniaire en or n'y est pas absente, cf. *infra*, n° 182.

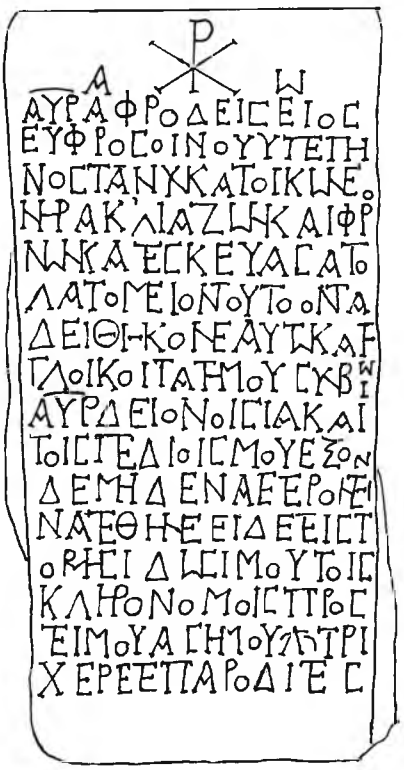
179. Héraclée. Epitaphe d'Aurèlios Aphrodisios d'Hypaipa et de sa famille (IVe-Ve s.) (Pl. 136 b)

Stèle de marbre blanc, portant les traces d'un fronton schématique avec le chrisme accosté d'alpha et d'oméga à son milieu. Elle fut transportée par bateau d'Héraclée au Pirée et entrée au Musée Archéologique fin 1887/début 1888 (voir *supra*, n° 174).

L'inscription fut éditée premièrement par Jacob Dragatsis dans le journal Ἐφημερίς (voir *supra*, n° 174) ; elle fut reprise telle quelle in Berliner Philologische Wochenschrift avec les trois autres stèles que Dragatsis avait publiées dans le même numéro de l'Ἐφημερίς. Kalinka, ignorant les éditions précédentes, publia l'épitaphe en 1926 sur la base d'une copie obtenue lors de son séjour à Héraclée en 1896 (voir Thrakien, col. 193). La pierre a été signalée encore au Musée du Pirée par Wilhelm (Zur Syntax des Griechischen, p. 127) avant 1938.

La stèle se trouve toujours au Musée Archéologique du Pirée (n° d'inv. 1606), où je l'ai examinée le 29 septembre 1998. Dimensions : 64, 5. 29. 12, 5 ; hauteur des lettres : *ca* 2, 6.

J. Dragatsis, Ἐπιγραφαὶ ἐξ Ἡρακλείας τῆς Προποντίδος, Ἐφημερίς, 15 janvier 1888, feuille n° 15, p. 3, en majuscules typographiques ; (Berliner Philologische Wochenschrift, année 8, n° 14, 7 avril 1888, col. 418, en miniscules, en recopiant Dragatsis) ; Kalinka, Thrakien, col. 203-204, n° 166 (fac-similé) ; (Sayar, Perinthos, n° 177, photographie). Texte d'après la photographie de la stèle appartenant au Musée Archéologique du Pirée.



Αὐρ(ήλιος) Ἀφροδείσειος
Εὐφροσοίνου Ὑπεπη-
νὸς τὰ νῦν κατοικῶν ἐ-
4. ν Ἡρακλίᾳ, ζῶν καὶ φρο-
νῶν, κατεσκεύασα τὸ
λατόμειον τοῦτο ὄντα
δείθηκον ἑαυτῷ κα(ὶ) τῇ
8. γλοικοιτάτῃ μου συνβίῳ
Αὐρ(ηλίᾳ) Δειονοισίᾳ καὶ
τοῖς πεδίοις μου· ἐξὸν
δὲ μηδένα ἕτερόν τει-
12. να τεθῆνε· εἰ δέ τεις τ-
ορμήσι δώσι μου τοῖς
κληρονόμοις προσ-
τείμου ἀσήμου λ(ίτρας) τρῖ(ς)·
16. χέρετε παροδῖτες

Ecriture très belle et régulière. Notons le O très petit, gravé à la base des lignes, cf. n^{os} 174 et 188.

Signe d'abréviation horizontal : ⌒ une courbe sur $\overset{\frown}{\text{AYP}}$ (= ήλιος) (l. 1) et $\overset{\frown}{\text{AYP}}$ (= ηλίᾳ) (l. 9) ; diagonal : ⁄ sur $\overset{/}{\Lambda}$ (= ίτρας) (l. 15, cf. Oikonomides, Abbreviations, pp. 36, 80-81).

Plusieurs ligatures : πε (l. 2, 10) ; πη (l. 2) ; υνκ, ωνε (l. 3) ; νηρ, ωνκ (l. 4) ; νωνκ (l. 5) ; με (l. 6) ; τε (l. 5, 11, 12, 15, 16) ; ντ (l. 6, bis, 11) ; ηκ, νε, τωκ, τη (l. 7) ; τημ, υνβ (l. 8) ; μη, ντε (l. 11) ; ηνε (l. 12) ; ρμησ, ωσ (l. 13) ; ηρ (l. 14) ; ημ (l. 15).

Lettres superposées ; $\overset{\text{ο}}{\rho}$ (l. 4) ; $\overset{\text{ι}}{\psi}$ (l. 8).

Plusieurs fautes : Leg. Ἀφροδίσιος (l. 1) ; Εὐφροσύνου (l. 2) ; Ὑπαιπηνὸς (l. 2/3) ; Ἡρακλείᾳ (l. 4) ; λατόμιον (l. 6) ; δίθηκον (l. 7) ; καὶ τῇ γλυκυτάτῃ μου συμβίῳ (l. 7/8) ; Διονυσίᾳ (l. 9) ; παιδίοις (l. 10) ; τινα (l. 11/12) ; τεθῆναι, εἰ δέ τις (l. 12) ; τολμήσει (l. 12/13) ; δώσει (l. 13) ; προστίμου (l. 14/15) ; τρεῖς (l. 15) ; χαίρετε (l. 16).

Notons la confusion des genres, acc. masc. au lieu de l'acc. neutre, ὄντα pour ὄν (l. 6), cf. n° 188 ; l'assimilation régressive MB/NB, συνβίῳ au lieu de συμβίῳ (l. 8, voir *supra*, n° 174) ; le phénomène phonétique du changement entre les consonnes liquides Λ/P, τορμήσει au lieu de τολμήσει (l. 12/13). Je ne corrige pas le pluriel παροδῖτες en παροδῖται, car il est probable qu'il s'agisse d'un fait de la langue parlée à cette époque.

L. 1. Αὐρ. (Dragatsis, Berl. Philol. Woch.).

L. 2. Εὐφρο[σ]οίνου (Kalinka, dont les lectures différentes sont dues à la mauvaise copie qu'il avait à sa disposition).

L. 3. τανῦ(ν)] (Kalinka).

L. 4/5. ζων και φρενων (Dragatsis, Berl. Philol. Woch.) ; καὶ φρ[ονῶν (Kalinka).

L. 5/6. κατεσκευασα το/το (Berl. Philol. Woch.).

L. 8. γλοικοιτατη μου γυνεκι (Dragatsis, apparemment par inadvertance, Berl. Philol. Woch.).

L. 11/12. ετερον τινα (Dragatsis, Berl. Philol. Woch.).

L. 12. ει δε τις (Dragatsis, Berl. Philol. Woch.).

L. 13. δωσει *(idem)*.

L. 15. ⱥTPI *(idem)* ; λ(είτρας) (Kalinka).

(Moi), Aurèlios Aphrodisios, d'Euphrosynou, d'Hypaipa, qui vis maintenant à Héraclée, vivant et sain d'esprit, je construisis ce tombeau, qui a deux lits funèbres, pour moi-même et ma très chère épouse Aurèlia Dionysia et pour mes enfants ; et il n'est permis à personne d'autre d'(y) être déposé ; et si quelqu'un ose (déposer un autre), il donnera pour moi aux héritiers en guise d'amende trois livres d'argent ; salut à vous, passants.

L. 1/2 : Αὐρήλιος Ἀφροδίσιος Εὐφροσύνου. A côté d'Aurèlios, transcrit du gentilice romain *Aurelius*, largement rencontré sur les stèles d'Héraclée (cf. n^os^ 168-170, 177, 181), nous avons ici le nom grec d'Aphrodisios de la même personne ainsi que le nom grec du père, Euphrosynos. Voir sur ce phénomène courant, *supra*, n° 174.

Pour Ἀφροδίσιος / Ἀφροδίσις, voir Lexicon, I, pp. 96-97 ; II, pp. 82-84; III A, p. 86, s. v. Pour Εὐφρόσυνος, voir *ibid.*, I, p. 190 ; II, p. 190 ; III A, p. 182, s. v. Cf. un autre Aurèlios Aphrodisis (Aphrodisios), in Feissel, Macédoine, n° 121 (IIIe-IVe s.). Cf. Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας, n^os^ 135, 145, 337 (IIe-IIIe s.). Celui de notre épitaphe a été catalogué in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 308-309 (lignes interverties, l'épitaphe considérée à tort comme simplement de l'époque impériale).

Notons à titre de curiosité l'homonyme Aurèlios Aphrodisios figurant sur une stèle païenne du Pirée, de l'époque impériale, in IG², X B, n° 4529.

L. 2/4 : Ὑπαιπηνός ... ἐν Ἡρακλείᾳ. Encore un exemple d'un immigrant venu d'une ville d'Asie Mineure (Hypaipa de Lydie) se fixer en Thrace ; voir à ce sujet, Asdracha, Inscriptions IV, n^os^ 140, 141, 145, 160. Cf. Robert, Etudes d'Epigraphie, p. 114, note 3 ; *idem*, in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 31, note 2 ; p. 33, note 4 (mention de la stèle parmi celles qui portent le chrisme).

Notons que sous le nom Ὑπεπηνὸς figure une avenue (ἔμβολος / ἔνβολος) de la partie sud de Sardeis, sur une inscription de construction (IVe-VIe s.). Cette avenue conduisait apparemment à la ville d'Hypaipa, longeant le fleuve Paktôlos, vers la montagne Tmôlos ; voir C. Foss, Byzantine and Turkish Sardis, Cambridge Mass. - Londres 1976, pp. 44-45 et p. 115, n° 18 (voir à ce propos, Robert, Bull. épigr. 1977, n° 453).

L. 4/5 : ζῶν καὶ φρονῶν. Sur cette formule, voir *supra*, n° 174.

L. 5/7 : κατεσκεύασα τὸ λατόμιον... δίθηκον. Bien que le tombeau (λατόμιον, cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 165 ; *supra* et *infra*, *passim*) comporte deux θῆκαι ou σωματοθῆκαι, δίθηκον, à savoir deux places pour deux corps, il était destiné aussi aux enfants du couple. Le terme correspond à δίσωμον (on sous-entend κοιμητήριον), tombe à deux places également, d'habitude destinée elle aussi à un couple, cf. Feissel, Macédoine, n° 134.

Sur θήκη et ses variantes, θηκίον (diminutif), θήκη σώματος ou σωμάτων, σωματοθήκη, voir Bees, Peloponnes, n° 51, 5 et p. 109 ; cf. *idem*, Νέαι ἀναγνώσεις, n^os^ 17, 20-22 ; Papadopoulos-Kerameus, Διορθωτικά II, pp. 497-499, n° 71 ; p. 505, n° 77 ; Robert, Hellenica XI-XII (1960), p. 387 (épitaphe juive) ; Meimaris, Sacred Names, n^os^ 956, 968, 1234, 1250, e.a.

L. 9 : Αὐρηλίᾳ Διονυσίᾳ. Aurèlia, nom transcrit du gentilice romain *Aurelia*, à côté du nom grec Dionysia de la même personne, indique le même processus que pour le nom de l'époux, Aurèlios Aphrodisios, voir ci-dessus.

L. 13/14 : δώσει μου τοῖς κληρονόμοις. A signaler le génitif personnel d'affection qui suit le verbe δώσει et qui n'est pas le génitif de la préposition possessive μου (: Wilhelm, Zur Syntax des Griechischen, p. 127). Voir un cas similaire sur nos stèles, *supra*, n° 178. Par contre, la préposition possessive figure *infra*, dans l'épitaphe n° 181, 9-10 : δώσει τοῖς κληρονόμοις μου.

L. 10/15 : ἐξόν ... προστίμου ἀσήμου λίτρας τρεῖς. Pour cette amende pécuniaire, voir *infra*, n° 180.

L. 16 : χαίρετε παροδῖτες. Répétition (au pluriel) de cette formule qui constituait aussi la fin des inscriptions antiques (παροδῖται), cf. *supra*, n° 176.

Pour le chrisme, presque seul signe qui différencie les stèles chrétiennes d'Héraclée des stèles païennes, cf. *supra*, n^os^ 168-171, 173-174, notamment n° 170.

180. Héraclée. Epitaphe de l'orfèvre en argent Môkianos (IVe-Ve s.)

Stèle de marbre à fronton, brisée en trois endroits, et dont manque la partie inférieure. Elle appartenait à la même collection que Kalinka vit dans la cour de Saint-Georges en 1896, voir *supra*, n° 170. Fronton richement décoré, portant le chrisme dans une couronne, entre deux rosettes, et accosté d'alpha et d'oméga. De part et d'autre, deux branches de palme qui prolongent les chapiteaux en feuilles des deux demi-colonnes, entre lesquelles figure l'inscription. Quelques feuilles de lierre parcourent le texte, séparant les phrases comme dans les inscriptions antiques (voir Bandy, Crete, p. 10). Dimensions de la pierre : «92, 5. 87. 8» ; dimensions du texte : «30. 67» ; hauteur des lettres : «3» (selon Kalinka).

Kalinka, Antiken zu Perinth, col. 107-108, n° 2, fig. 21 (fac-similé avec dessin) ; (Sayar, Perinthos, n° 183). Texte d'après le fac-similé de Kalinka.

Ὡς μὲν ἅπασι βροτοῖς βίος ἐπὶ πέ-
ρας ἥκει, τοῦτο κἀγὼ συνορῶν
Μωκιανὸς ἀργυροτέχνης πατρὸς
Προβολίου ἐπριάμην οἶκον
αἰῶνος· μηδενὶ δὲ ἐξεῖναι ἕτε-
ρον θέσθε, εἰ δὲ μή γε δώσει προστεί-
μου ἀργύρου λείτρας πέντε·
χαῖρε παροδεῖτα

Ligatures : επ (l. 1) ; νης (l. 3) ; μην (l. 4) ; μη (l. 5) ; μη, ωσ, τε (l. 6).

Leg. θέσθαι (l. 6) ; προστίμου (l. 6/7) ; λίτρας (l. 7) ; παροδῖτα (l. 8).

L. 6. θέ[σ]θε (Kalinka, ligne 4 de sa transcription qui suit la métrique indépendamment de la numérotation des lignes).

Comme la vie pour tous les mortels arrive à une fin, en saisissant cette chose moi aussi, Môkianos, orfèvre en argent, fils de Provolios, j'achetai une maison pour le siècle (futur) ; et qu'il ne soit permis à personne d'(y) déposer un autre ; sinon, il donnera en guise d'amende cinq livres d'argent ; salut à toi, passant.

Inscription métrique en hexamètres incomplets, qui laissent les derniers mots depuis δώσει (l. 6) hors du mètre.

L. 3 : Μωκιανὸς ἀργυροτέχνης. Μουκιανός, transcrit du latin *Mocianus / Mucianus* (voir Solin - Salomies, Repertorium, pp. 122, 364-365), se rencontre notamment dans des inscriptions païennes de l'époque impériale provenant de Bithynie, voir SEG 28 (1978), n^os^ 1008, 1040 ; 31 (1981), n° 170 ; de Thrace, *ibid.*, 30 (1980), n° 741, etc. Kanatsoulis, Prosopographia Macedonica, n° 949 *(C. Mucius Mucianus)* ; Robert, Bull. épigr. 1952, n° 156, p. 178. Un Μωκιανὸς figure parmi les martyrs de la première époque chrétienne, voir Syn. CP, col. 795 ; Συναξαριστής, II, p. 245. Il est commémoré le 3 juillet. Cf. le monastère de Saint-Môkios, à Zephyrion (a. 1150), in Asdracha, Inscriptions III, n° 105.

Quant au métier d'orfèvre en argent, ἀργυροτέχνης est synonyme d'ἀργυροχόος, quoique ce dernier, selon Robert, semble attesté seulement dans la Septante, Sagesse Sol. 15, 9, à côté de χρυσουργὸς (voir in CRAI, 1981, p. 528 et note 46 avec références à notre inscription).

L. 3/4 : πατρὸς Προβολίου. Ce nom rare, Προβόλιος, un hapax parmi ces inscriptions, semble être une transcription diversifiée du *cognomen* latin *Probulus*, voir Solin - Salomies, Repertorium, p. 384.

L. 4/5 : οἶκον αἰῶνος. Remontant à la très haute Antiquité, voire à des inscriptions sémitiques, sous la formule οἶκος αἰώνιος, adoptée par l'Ancien Testament comme οἶκος αἰῶνος (Eccl. 12, 5 : ... ὅτι ἐπορεύθη ὁ ἄνθρωπος εἰς οἶκον αἰῶνος αὐτοῦ), cette formule est passée dans le vocabulaire chrétien, avec un contenu élargi. La tombe, notamment la tombe paléochrétienne, représente ainsi la maison éternelle du défunt dont les restes y reposent, attendant l'annonce du Jugement dernier et exigeant qu'ils ne soient pas troublés jusqu'à la fin des jours. Différentes versions : οἶκος αἰώνιος, αἰώνιος οἰκήσεως τόπος, ἀείδιον κοιμητήριον, e.a., les *domus aeterna, aeternum cubile, aeterna tellus*, etc., des épitaphes latines chrétiennes. Voir à ce sujet, Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις, pp. 172-174 (avec citations et bibliographie).

L. 5/7 : μηδενὶ δὲ ἐξεῖναι ... ἀργύρου λίτρας πέντε. La sanction pécuniaire indiquée en livres est à elle seule, selon Robert (in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 31, note 2), caractéristique du Bas-Empire, à partir de Dioclétien. Elle se rencontre notamment aux IVe et Ve siècles, remplaçant peu à peu l'amende en deniers. S'agissant en général de livres ou d'onces d'or (voir n^os^ 178, 181), elle se traduit sur les stèles d'Héraclée de cette époque surtout en argent, à partir de trois livres jusqu'à cinq (voir n^os^ 175, 179). Voir notamment, Asdracha, Inscriptions IV, n° 166.

Quelques fois mais rarement, le nombre des livres d'or exigées peut se limiter à une seule, voir Feissel, Macédoine, n° 231, 16 ; n° 295, 13 (épitaphe juive de Berrhoia, amende, une livre d'argent = Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας, n° 455 ; cf. Robert, Hellenica III (1946), pp. 106-107 : commentaire de la même épitaphe de Berrhoia). Pour la disparité entre argent et or, de 1 à 18, sous le règne de Constantin, voir The Roman Imperial Coinage : VII (1966), p. 10 (P.M. Bruun) ; cf. Feissel, Macédoine, n° 62 et p. 69.

Notons que le bénéficiaire à qui l'amende doit être versée ne figure pas sur notre épitaphe.

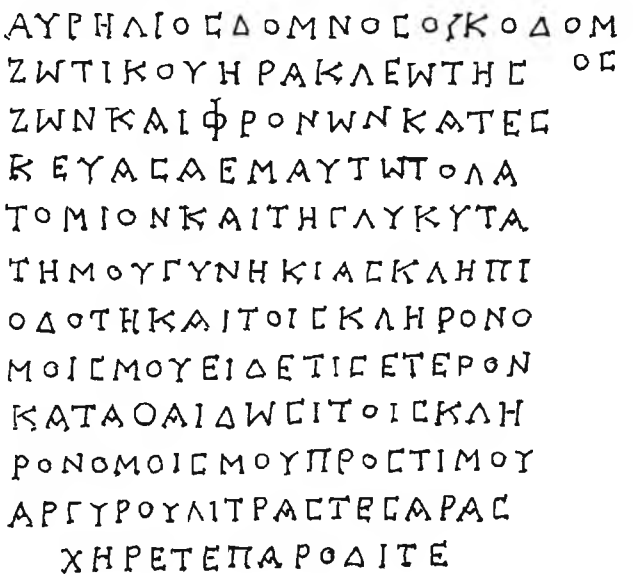
L. 8 : χαῖρε παροδῖτα. Voir à ce sujet, Asdracha, Inscriptions IV, n° 124 ; *passim* dans la présente partie du recueil.

181. Héraclée. Epitaphe d'Aurèlios Domnos et de sa famille (IVe-Ve s.)

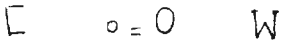
Stèle à fronton et acrotères gravés au trait, chrisme accosté d'alpha et d'oméga au milieu. Elle faisait

partie de la Collection Stamoulis à Sèlyvria, où Seure l'examina en automne 1910 et qu'il comprit dans sa publication de la collection. «58. 46. 8» ; hauteur des lettres : «2, 8» (selon Seure).

Seure, Antiquités, pp. 630-631, n° 84 (fac-similé) ; (Sayar, Perinthos, n° 178). Texte d'après le fac-similé de Seure.



Αὐρήλιος Δόμνος οὐκοδόμ-
ος
Ζωτικοῦ Ἡρακλεώτης,
ζῶν καὶ φρονῶν, κατεσ-
κεύασα ἐμαυτῷ τὸ λα-
τόμιον καὶ τῇ γλυκυτά-
τῃ μου γυνηκὶ Ἀσκληπι-
οδότῃ καὶ τοῖς κληρονό-
μοις μου· εἰ δέ τις ἕτερον
καταθ(έσθ)αι δώσι τοῖς κλη-
ρονόμοις μου προστίμου
ἀργύρου λίτρας τέσαρας·
χήρετε παροδῖτε



Ligatures : ωτ (l. 4).

Pour l'O en plus petit, cf. aussi n^{os} 174, 179, 188.

Leg. οἰκοδόμος (l. 1), graphie OY pour OI, cf. Feissel, Macédoine, p. 275. La terminaison -ος était gravée entre la première et la deuxième ligne ; γυναικὶ (l. 6) ; δώσει (l. 9) ; τέσσαρας (l. 11) ; χαίρετε παροδῖται (l. 12).

Autre confusion graphique: O pour Θ, καταο(έσθ)αι (l. 9).

L. 9. καταθᾶι (=καταθῆ) (Seure, qui ajoute qu'elle est une graphie rare).

L. 11. ἀργυροῦ (Seure).

(Moi), Aurèlios Domnos, architecte, (fils) de Zôtikos, d'Héraclée, vivant et sain d'esprit, je construisis le tombeau pour moi-même et ma très chère femme, Asklèpiodotè, et pour mes héritiers ; et si quelqu'un (y) dépose un autre, il donnera à mes héritiers en guise d'amende quatre livres d'argent ; salut à vous, passants.

L. 1 : Αὐρήλιος Δόμνος. Aurèlios, à côté de Flavios et plus que lui, est le gentilice le plus souvent rencontré sur les stèles d'Héraclée, cf. n^os^ 168, 170, 177, 179, 188. Δόμνος, transcription du *cognomen* latin *Domnus* (voir Solin - Salomies, Repertorium, p. 325, s.v.), n'est pas rare dans les épitaphes de la basse époque, cf. SEG 28 (1978), n° 1104, 15-16 ; 42 (1992), n° 1839 C, monogramme ; un autre monogramme de Δόμνος, sur une tuile de l'Hebdomon, sera présenté dans la partie VI de notre recueil. Cf. Feissel, Aspects de l'immigration, p. 374.

Le nom est enregistré in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 314-315, mais l'auteur classe l'inscription simplement comme impériale (païenne). Le correspondant féminin Δόμνα figure sur une autre épitaphe d'Héraclée, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 165, 4.

L. 1 : οἰκοδόμος. Quoique le mot signifie d'ordinaire «architecte» beaucoup plus que «maçon», Robert associe les deux métiers dans sa mention de cette stèle (Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 30, note 2). Quelques exemples d'épitaphes d'autres architectes, cf. Grégoire, Asie Mineure, n° 98, 2 (Ephèse) ; voir là-dessus, Hanton, Lexique, pp. 108-109 ; Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 220 a, 4 ; cf. Feissel, Macédoine, n^os^ 25 A, 7 ; 248, 3-4.

Pour des séries d'inscriptions mentionnant des οἰκοδόμοι aux côtés de μαΐστορες, κτίσται, ἐργοδόται, ἐργολάβοι, voir Mentzou, Συμβολαί, pp. 169-177.

L. 2 : Ζωτικοῦ. Pour le nom du père, Zôtikos, rencontré assez souvent sur les inscriptions d'Héraclée, ainsi que pour son équivalent féminin, Zôtikè, voir Asdracha, Inscriptions IV, n^os^ 118, 135, 156.

L. 2 : Ἡρακλεώτης. Pour cet ethnique et le mot πολίτης qui est sous-entendu, voir *supra*, n° 170 ; cf. n^os^ 171, 177, 178.

L. 3 : ζῶν καὶ φρονῶν. Voir *supra*, n^os^ 173, 174, 179 et *passim*.

L. 6 : γυνηκὶ (γυναικί). Cf. la même faute de graphie H pour AI au n° 175, 7, sous l'influence de Y et de I du datif. Est-ce, peut-être, une autre façon de prononcer ?

Le mot γυνὴ alterne avec le mot σύμβιος/σύνβιος sur les stèles d'Héraclée : cf. n^os^ 168, 2 ; 170, 7/8 ; 175, 7 (γυνὴ) ; n^os^ 167, 5 ; 171, 4 ; 173, 4 ; 174, 7 ; 178, 10 ; 179, 8 (σύμβιος/σύνβιος).

L. 6/7 : Ἀσκληπιοδότη. Une autre épouse au nom purement antique d'Asklèpiodotè figure sur une stèle d'Héraclée, suivie du mot homérique ἄλοχος, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 165, 14.

L. 8/9 : εἰ δέ τις... καταθέσθαι. Pour cette formule très courante sur les stèles d'Héraclée, voir Asdracha, *ibid.*, n° 166, 4/5 ; cf. *supra*, n^os^ 170, 9/10 ; 172, 6/8 ; 178, 11/12 ; 173, 6 (θέσθαι) et *passim*.

L. 9/11 : δώσει τοῖς κληρονόμοις... ἀργύρου λίτρας τέσσαρας. Notons que l'amende en livres d'argent doit être versée aux héritiers et non pas au fisc (τῷ ταμείῳ, cf. 178, 12/13) ou à la ville (τῇ πόλει, cf. n^os^ 170, 11 ; 172, 9 et *passim*). Cf. un autre cas de versement aux héritiers, n° 179, 13/14.

L. 12 : χαίρετε παροδῖται. Voir *supra*, n° 176 et *passim*.

182. Héraclée. Epitaphe de ... (un tel) et de son épouse Agathoklis (IVe-Ve s.)

Fragment de stèle dont seule la partie droite est conservée. Le fronton arrondi devait se terminer sur deux chapiteaux en feuilles de palme de deux demi-colonnes, entre lesquelles devait figurer l'inscription, très mutilée au moment de sa publication. Le chrisme avec la boucle du P ouverte figure à droite du fronton, à l'intérieur duquel on voit une rosette.

L'image du fragment rappelle la stèle, beaucoup plus ornementée, de Môkianos (voir *supra*, n° 180). Le fragment faisait partie de la Collection de Stamoulis, à Sèlyvria (voir *supra*, n° 178).

La première ligne de l'épitaphe portait apparemment les noms des auteurs de l'épitaphe et était gravée en bas du fronton même, servant de titre à l'inscription à la manière antique. «78. 45. 8» ; hauteur des lettres : «2, 5» (selon Seure).

Seure, Antiquités, pp. 629-630, n° 83, fig. 48 (fac-similé avec dessin) ; (Sayar, Perinthos, n° 197).

- - -ίου καὶ Ἀγαθοκλῆδος·
- - - Ἑρμοκράτου ἀ-
[πὸ τόπων - - -]ΟΥ συριατικῶν
- - -ος ἐμὺ νενόμισ-
[ται]- - -Α μέγιστον ὡς προ-
- - -ΥΔΙ τὸν ἐῶνα κα-
- - -[ἀπολε]λόγισμε δίκεον κὲ
- - -ΝΕ ἐπριάμην τὸ θέ-
[μα ἐμαυτῷ καὶ τῇ γλ]υκυτάτῃ μου συνβί-
[ῳ καὶ τοῖς γλυκυτάτοις] μου τέκνυς· εἰ
[δέ τις ἕτερον τολ]μήσι τινὰ κατα-
[θέσθαι, δώσει τῷ ταμείῳ (?)] χρυσοῦ λί(τραν) α′·
[χαῖρε παροδῖ]τα

Abréviation : Λ= λί(τρα) (l. 12) ; cf. Oikonomides, Abbreviations, p. 81.

Leg. dans la mesure du possible: Ἀγαθοκλίδος (l. 1) ; Ἑρμοκράτους (l. 2) ; συριατικῶν (l. 3) ; ὡς (?) ἐμοὶ (l. 4) ; αἰῶνα (l. 6), graphie E pour AI, cf. Feissel, Macédoine, p. 275 ; [ἀπολε]λόγισμαι δίκαιον καὶ (l. 7) ; συμβίῳ (l. 9/10, voir *supra*, n° 174, 181) ; τέκνοις (l. 10) ; τολμήσει (l. 11).

L. 3. Συριατικὸν (Seure).

L. 8/9. τὸ θεμέλιον (?) ἐμοὶ (Seure).

L. 10. [τοῖς φιλτάτοις] μου τέκνοις (Seure).

(D'un tel) et d'Agathoklis ... d'Hermokratès, [des lieux...] de la Syrie ; ... (puisque) j'ai cru... très grand ... pour le siècle et... j'ai pensé que c'est juste et..., j'ai acheté le (terrain funéraire pour moi-même et ma très) chère épouse (et mes très chers) enfants ; et si (quelqu'un) ose (y) déposer un autre, (il donnera au fisc(?)) une livre d'or ; (salut à toi), passant.

L. 1 : ---ίου καὶ Ἀγαθοκλίδος. Sur la partie inférieure du fronton, les noms de l'auteur de l'épitaphe et de son épouse devaient figurer. Puisqu'on parle plus bas en effet d'une épouse (συμβίῳ, l. 9/10), le nom conservé doit être le génitif du féminin Ἀγαθοκλὶς (ce que croit aussi Seure mais en donnant Ἀγαθοκληῖς) et non pas celui du masculin, Ἀγαθοκλῆς (: Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 300-301, qui enregistre l'inscription comme simplement impériale, sans tenir compte du chrisme ; *ibid.*, pp. 316-317, s.v. Ἑρμοκράτης). De toute façon, le génitif du masculin Ἀγαθοκλῆς est Ἀγαθοκλέους et non pas Ἀγαθοκλῆδος.

D'autre part, le premier nom mutilé doit avoir été celui de l'époux. Il s'agirait donc d'un couple. Quant au nom grec de la femme, Ἀγαθοκλίς, c'est un hapax dans ces inscriptions, formé d'après son correspondant masculin courant Ἀγαθοκλῆς, dont le féminin est d'ordinaire Ἀγαθόκλεια ou Ἀγαθοκλέα, voir Lexicon, II, p. 3 ; III A, p. 3, s.v. ; cf. Feissel, Macédoine, n^{os} 20, 4 ; 21, 2 (épitaphes d'Edessa, Ve-VIe s.).

L. 2 : Ἑρμοκράτους. Est-ce peut-être Hermokratès le nom du père de l'un des deux personnes du couple, plutôt celui de l'homme ? Références de ce nom grec, in Lexicon, I, p. 166 ; II, p. 159 ; III A, p. 154, s.v.

L. 2/3 : [ἀπὸ τόπων---]ΟΥ συριατικῶν. D'après cette hypothèse, les époux ou/et le père (?) seraient originaires des villages ou des κῶμαι de Syrie, ce qui les ferait entrer dans le cadre de l'immigration syrienne en Thrace. Voir à ce sujet, Asdracha, Inscriptions IV, n° 145 : Jean de Magzartha de Syrie, mort à Panion (Ve-VIe s.). La lacune après τόπων, qui termine en ΟΥ, cacherait probablement un toponyme ou des toponymes syriens.

Quant à l'expression ἀπὸ τόπων, on trouve une formule analogue dans une épitaphe de Madytos, à propos d'Ephraïm et de son père Abraham, ἐκ τόπον (ou ἐκ τόπων) de Césarée, du village Talasiou, voir Asdracha, *ibid.*, n° 160 (Ve-VIe s.).

L. 6 : τὸν αἰῶνα. Cf. *supra*, n° 180, 4/5 (οἶκον αἰῶνος) : manifestation du même souci pour l'éternité et l'attente de la fin du siècle des siècles, très courant dans les épitaphes chrétiennes. Cf. Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 184 b ([τῷ] ἐῶνι) ; Feissel, Macédoine, n° 277, 5 (εἰς τὸν ἐῶνα).

L. 8/9 : τὸ θέ[μα]. Ce mot signifiant d'habitude «le terrain au-dessous de la tombe ou aussi, à l'occasion, le terrain tout entier avec la sépulture» (Robert, Bull. épigr. 1972, n° 453), j'opte pour cette restitution qui constitue un hapax pour le vocabulaire funéraire de Périnthe-Héraclée, où le mot λατόμιον est de règle. Cf. Robert, Bull. épigr. 1968, n° 254 ; 1971, n° 652 ; 1974, n° 573, 24. Le θέμα ayant une connotation plus large, le λατόμιον serait forcément inclus dans l'ensemble funéraire.

L. 10/12 : εἰ δέ τις ... χρυσοῦ λίτραν α'. A l'opposé de la rareté de l'amende qui exige une seule livre d'argent, la sanction pécuniaire d'une livre d'or se rencontre beaucoup plus souvent, voir Robert, in Hellenica III (1946), p. 107 et note 1. Cf. *supra*, n° 180, 5/7 (le commentaire).

Quant au bénéficiaire du versement de l'amende, on peut restituer aussi τῇ πόλει ou τῇ πόλει καὶ τῷ ταμείῳ ou τοῖς κληρονόμοις, à l'instar des autres exemples de ces stèles. Voir Robert, in Hellenica II (1940), p. 134 (différents cas de l'attribution à deux caisses : lorsque «l'une est celle du fisc, l'autre est celle d'une cité ou d'une communauté, bourg ... ou association ou corps politique ...»).

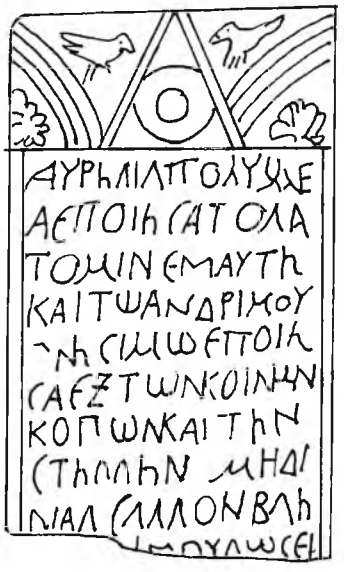
L. 13 : [χαῖρε παροδῖ]τα. Voir *supra*, n^{os} 176, 181, et *passim*.

183. Héraclée. Epitaphe d'Aurèlia Polymnéa et de son époux (IVe-VIe s.)

Stèle à fronton et acrotères avec une décoration de feuilles et d'une patère à omphalos au milieu du fronton. Les oiseaux figurant de part et d'autre de celui-ci appartenant au symbolisme chrétien, ils déterminent le caractère de l'inscription.

Mordtmann vit la stèle avant 1884 chez un tailleur de pierres de la nécropole de Périnthe-Héraclée, à Kanli-Liman (cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 165 ; *supra*, n° 167). Plus tard, elle fut repérée par Seure parmi les pierres de la Collection Stamoulis, à Sèlyvria, et fit partie de sa publication. «35. 27» (selon Mordtmann).

Mordtmann, Epigraphik, p. 225, n° 60 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, Mélanges, p. 395, n° 74 z4) ; Seure, Antiquités, p. 623, n° 80, fig. 45 (fac-similé avec dessin) ; (Sayar, Perinthos, n° 169). Texte d'après les fac-similés de Mordtmann et de Seure.



Αὐρηλία Πολυμνέ-
α ἐποίησα τὸ λα-
τόμιν ἐμαυτῇ
καὶ τῷ ἀνδρί μου
Ὀνησίμῳ· ἐποίη-
σα ἐκ τῶν κοινῶν
κόπων καὶ τὴν
στήλλην· μηδέ-
να δὲ ἄλλον βλη-
[θῆναι ἢ προστ]ίμου δώσει
[τῷ ταμείῳ ἀργύρου λίτρας- - (?)]

h = η

Ecriture aux lettres inégales et disparates. Notons l'emploi de h = η (èta) cursif qui est très rare comme l'est aussi le cursif ὰ du delta (voir Mango, Byzantine Epigraphy, p. 242). Cf. Asdracha, Inscriptions IV, n^{os} 112, 136, 137 et *passim*.

Ligatures : νε (l. 1) ; νη (l. 5) ; νκ, νων (l. 6) ; νκ (l. 7).

Leg. στήλην (l. 8).

Confusions graphiques: Λ pour A : Αὐρηλίλ, λλλον (l. 1 et 9 respectivement) ; Ξ pour K : ἒξ (l. 6) ; C pour E (l. 9).

L. 5. [O]νησίμω (Seure).

L. 9/10. βλη[θῆναι etc. (Mordtmann) ; β(α)λῆ[ν ἢ προστ]ίμου δώσει... (Seure).

(Moi), Aurèlia Polymnéa, j'ai fait le tombeau pour moi-même et mon époux Onèsimos ; j'ai fait aussi la stèle à nos frais communs ; et il ne faut (y) mettre personne d'autre, sinon (celui qui le fera) donnera en guise d'amende (au fisc tant livres d'argent ... ?).

L. 1/2 : Αὐρηλία Πολυμνέα. Αὐρηλία (du gentilice romain *Aurelia*) se rencontre assez souvent sur ces stèles, voir n^{os} 168, 170, 173, 179, e.a. Le nom Πολυμνέα renvoie au nom de la muse grecque Πολύμνια ; cf. un cas analogue avec Πολύκλεα au lieu de Πολύκλεια (Robert, Bull. épigr. 1974, n° 304). Le nom Πολυμνέα est catalogué in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 334-335 (l'auteur ne mentionne pas le caractère chrétien de l'inscription).

L. 2/3 : τὸ λατόμιν. Voir *supra*, n^{os} précédents.

L. 4/5 : καὶ τῷ ἀνδρί μου Ὀνησίμῳ. Pour le nom grec Ὀνήσιμος, de la haute Antiquité, qui se rencontre fréquemment pendant l'époque impériale, voir Lexicon, I, p. 352 ; II, 352-353 ; III A, pp. 343-344, s.v. Dans des inscriptions exclusivement, voir SEG 26 (1976-1977), n° 176, 70 ; 184, 36 ; 387 ; *ibid.* 28 (1978), n° 917, 8 (et Ὀνησίμη, l. 5) ; *ibid.* 35 (1985), n° 576, etc. ; Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας, n^{os} 27 A et B, 310, 323, 383 et *passim*.

L. 6/7 : ἐκ τῶν κοινῶν κόπων. Formule très courante, à côté de ἐκ τῶν ἰδίων κόπων, μόχθων, etc., qui renvoie à la formule antique ἐκ τῶν ἰδίων (ou οἰκείων, à savoir, χρημάτων), et qui se perpétue sous différentes formes à l'époque byzantine, cf. Asdracha, Inscriptions I, n° 28. Cf. *supra*, n° 169, 3 : ἐκ τῶν ἰδίων.

Soulignons la survivance d'une connotation proche dans le néogrec : τὰ κόπια (μου, μας) = ma (nos) récompense(s), d'ordinaire par de l'argent, pour une œuvre accomplie.

L. 7/8 : καὶ τὴν στήλην. C'est l'un des rares exemples parmi les épitaphes examinées où la stèle funéraire est mentionée explicitement, en plus de λατόμιον, la tombe propre ; cf. d'autres mentions des stèles, n^{os} 172, 176, 191.

L. 8/11 : μηδένα δὲ ἄλλον βληθῆναι ... [ἀργύρου λίτρας- - ?]. Je restitue d'après la formule connue et les inscriptions précédentes. Il pourrait s'agir de livres d'or (χρυσοῦ λίτρας), mais les livres d'argent sont plus souvent mentionnées sur les stèles qui nous concernent. Quant au bénéficiaire, le fisc (τῷ ταμείῳ, cf. n° 178, 13 ainsi que n^{os} 182, 12 ; 183, 11, restitutions), on pourrait restituer aussi la caisse de la ville, cf. *supra*, n^{os} 170, 11 ; 172, 9 ; 175, 13 (restitution), ou encore les héritiers, cf. n^{os} 179, 14 ; 181, 9/10.

184. Héraclée. Epitaphe juive d'Eugénis (IVe-Ve s.)

Plaque de marbre rectangulaire, brisée en bas, portant une inscription sur fond creux. Entre la première ligne gravée en haut, en dehors de la moulure, et le reste du texte, la Menorah (chandelier à sept branches) ; celle-ci est flanquée par le loulav (branche de palmier) et l'ethrog (cédrat) à droite, par le shofar (corne du bélier) et la pelle à encens, à gauche (voir Hachlili, Ancient Jewish Art, pp. 347-352). Au début et à la fin des lignes du texte, des lettres sont gravées sur, ou en dehors, de la moulure. «33. 25. 5» ; hauteur des lettres : «2, 5» (selon Kalinka).

Kalinka, Thrakien, col. 191, n° 146, fig. 29 (fac-similé avec dessin) ; Robert, in Hellenica III (1946), p. 108 ; *idem*, Epitaphes juives, p. 394 et note 8 ; (Sayar, Perinthos, n° 228). Texte d'après le fac-similé de Kalinka.

Ἔνθε κατάκ-
ι-
τε ὁ μνίμις ἄ-
[ξ]ιος Εὐγένις·
4. [εὐ]ᾳ̣[ο]γ̣ί̣α πᾶ-
[σι]

L. 1. Le I au-dessous du K, en dehors de la moulure.

Leg. ἔνθα κατάκειται (l. 1/2) ; μνήμης (l. 2) ; Εὐγένης (l. 3).

L. 4. ἁ[γία πα- (Kalinka, qui signale par des points deux autres lignes à la fin du texte).

Ci-gît Eugénis, digne de mémoire ; bénédiction à tous.

L. 1 : ἔνθα κατάκειται. L'adverbe ἔνθα se rencontre bien moins qu'ἐνθάδε dans les inscriptions de la Thrace, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 162.

L. 2/3 : ὁ μνήμης ἄξιος. Cette variante d'une formule antique est fréquente dans les épitaphes chrétiennes aussi ; voir *infra*, n° 185. Cf. Dagron - Feissel, Cilicie, p. 114, n° 70, 5-6 : ἀξίως... αἰωνίου μνήμης (IIe s. avant J. Chr.) ; Bees, Ἀναγνώσεις, p. 100, n° 2 (épitaphe de Thespies) ; référence aux cas de Mèlos, de Salôna (en Dalmatie), ainsi que de Crète : μνήμης ἄξιον ὄνομα (=Bandy, Crete, p. 103, n° 76, IVe-Ve s.).

L. 3 : Εὐγένις / Εὐγένης. Forme démotique d'Εὐγένιος ; chute du O, qui se rencontre couramment pour les noms propres sur ces épitaphes et ailleurs, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 141. Cf. εὐγενίς, adjectif féminin sur une stèle de l'époque impériale, in Kalinka, Antiken zu Perinth, col. 105-106, n° 1 (et non Εὐγένις : Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 318-319 ; l'auteur ne signale pas le caractère juif de l'épitaphe ici présentée). Un autre Εὐγένις/ης (ou Eugenia ?) figure sur un fragment d'épitaphe de Sèlyvria, voir Mordtmann, Epigraphik, p. 213, n° 34 ; Dumont - Homolle, Mélanges, p. 372, n° 62 b35.

L. 4/5 : εὐλογία πᾶσι. La restitution est due à Louis Robert, qui a relevé à maintes reprises cette formule (qu'il considère comme purement juive) dans des épitaphes juives de Rome, de Nicomédie, de Byblos et ailleurs, ainsi qu'à l'entrée des synagogues, voir Epitaphes juives, p. 304, note 5 ; pp. 395-397 ; *idem*, Bull. épigr. 1954, n° 245 ; 1958, n° 513.

En ce qui concerne les quatre objets rituels qui entourent la Menorah, ils sont habituellement associés à la Fête des Tabernacles (Succoth) ; à ceci près que parmi les Juifs de la Diaspora, un autre objet rituel, le vase, souvent à deux anses, a remplacé la pelle à encens qui figure sur les monuments sacrés de la Terre d'Israël. De ce point de vue, notre épitaphe présente donc un intérêt particulier, puisqu'elle a conservé la pelle à encens sans la remplacer par le vase.

Sur les symboles et le symbolisme juifs, voir l'ouvrage récent de Rachel Hachlili, Ancient Jewish Art and Archaeology in the Diaspora, Leiden - Boston - Cologne 1998.

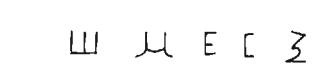
Cette inscription signale à coup sûr la présence d'une communauté juive à Héraclée, contemporaine, semble-t-il, de celle de Vizyè, d'où provient une autre épitaphe de cette époque, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 161.

185. Héraclée. Epitaphe de l'économe Dôrothéos (IVe-Ve s.) (Pl. 137 a)

Fragment d'une stèle funéraire provenant d'Héraclée, brisée à gauche et en bas. Découverte à une distance de 8 km à l'est de Rhaidestos, elle fut déposée dans la maison d'un collectionneur d'antiquités de cette ville, parmi d'autres pierres par lui amenées d'Héraclée (voir à propos, Taşlıklıoğlu, Trakya, II, p. 139 ; cf. *ibid.*, I, p. 81). Inédite ?

Texte d'après une photographie d'I. Ševčenko (portant des renseignements au dos), Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 65.51.

[K](ύριε) Β(οήθει) + Δωρόθε(ος)
[οἰ]κονόμος
[μν]ήμης ἄξιος
4. [ἐνθ]άδαι κατά-
[κειτ]αι +



Ecriture en lettres carrées pour la plupart.

Abréviation: Δωρθε = -ος (l. 1), par superposition du O au-dessus du Θ (voir Oikonomides, Abbreviations, pp. 30-31).

Ligature: ημη (l. 3).

La barre oblique à gauche du B (l. 1) suggère soit un K soit un X, ce dernier donnant [X](ριστὲ) Β(οήθει).

Leg. [ἐνθ]άδε (l. 4).

Seigneur (ou Christ) viens en aide. Ci-gît Dôrothéos, économe, digne de mémoire.

L. 1 : Κύριε (ou Χριστὲ) βοήθει· Δωρόθεος. On attendrait un datif après l'invocation du *nomen sacrum* (βοήθει Δωροθέῳ), mais la suite impose le nominatif pour Dôrothéos, le sujet du verbe κατάκειται. La croix se déplace dans ce cas-là du début de la première ligne vers le milieu, séparant l'invocation de la phrase suivante.

Quant au nom Dôrothéos, il est porté par une série de hauts dignitaires du Bas-Empire, tels que stratèges, tribuns d'Orient, magistres, stratèlates, ex-préfets, etc., voir PLRE, I, pp. 269-270 ; III A, pp. 420-425. On relèvera un chancelier Dôrothéos dans une inscription de Thébaïde, *ibid.*, III A, p. 424, n° 14 (VIe-VIIe s.) = SEG 8 (1937), n° 780, 8 ; Feissel, Macédoine, n° 161 (un Dôrothéos d'origine syrienne sur une inscription de Thessalonique, probablement du Ve s.) ; Meimaris, Sacred Names, n^{os} 1077 ; 1273 (un Dôrothéos, περιοδευτής, Ve s. ; voir pour ce terme, *ibid.*, pp. 254-255). Le nom remonte à l'Antiquité, cf. Δωρόθεος Ἡγησάνδρου Ὀλύνθιος, IVe s. avant J. Chr. (voir Kanatsoulis, Prosopographia Macedonica, n° 441 = Tataki, Macedonians abroad, p. 134, n° 39) ; Lexicon, I, p. 145 ; II, p. 136-137, s.v. ; Tataki, *ibid.*, pp. 164, 165, 304.

L. 2 : οἰκονόμος. Les canons des premiers conciles de l'Eglise mentionnent ce fonctionnaire, à l'origine exclusivement ecclésiastique, qui était responsable de l'administration des biens de l'église, de l'évêché ou du monastère dont il était membre. Il pouvait être diacre ou prêtre, et même arriver à la fonction suprême du patriarcat. Deux prêtres-économes sont ainsi devenus patriarches de Constantinople : Cyriaque (595-606) et Paul II (641-653) ; même ascension pour deux diacres-économes : Pierre (654-666) et Constantin Ier (675-677), voir Darrouzès, Ὀφφίκια, pp. 16-17. Cf. Hanton, Lexique, pp. 109-110, s.v. ; Meimaris, Sacred Names, pp. 256-259.

L. 3 : μνήμης ἄξιος. Pour cette formule, voir *supra*, n° 184.

L. 4/5 : ἐνθάδε κατάκειται. La position de cette formule à la fin de la phrase est une survivance de l'époque païenne, voir Robert, Bull. épigr. 1952, n° 197 ; cf. Feissel, Macédoine, n^{os} 172, 1-2 et 177, 4-5, où pourtant le début de l'épitaphe, Μημόριον (d'un tel), renvoie obligatoirement la formule funéraire à la fin.

186. Héraclée. Epitaphe de Nouménios (IVe-VIe s.) (Pl. 137 b)

Fragment d'une stèle funéraire provenant d'Héraclée, découverte à une distance de 8 km à l'est de Rhaidestos ; ayant été déposée dans la maison d'un collectionneur d'antiquités de Rhaidestos, elle se trouve actuellement au Musée de cette ville, n° d'inv. 455 (voir *supra*, n° 185). «28. 20. 4» ; hauteur des lettres : «2, 5» (selon Sayar).

Taşlıklıoğlu, Trakya, II, pp. 107-108, n° 3, fig. 75 (photographie) ; (Sayar, Perinthos, n° 231, photographie). Texte d'après une photographie d'I. Ševčenko, Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 65.55.

[+] Ἐνθά̣[δε]
κατάκι[τε]
ὁ τῖς μα[κα]-
ρίας μνή[μης]
Νουμέν̣ [ιος]
ὡ καὶ ἄλ̣[λ(ως) Καλ]-
λικλ̣[ῆς +]

Ecriture en lettres arrondies.
Ligature: μνη (l. 4).
Leg. κατάκει[ται] (l. 2) ; ὁ τῆς (l. 3) ; ὁ καὶ (l. 6).

Ci-gît Nouménios, de bienheureuse mémoire, qui (s'appelait) autrement Kalliklès.

L. 5 : Νουμένιος. Selon O. Masson (voir SEG 44 (1994), n° 1715), le nom, très répandu dans le monde grec sous les formes Νεομήνιος, Νουμήνιος, parfois Νουμέριος, avec des variantes, est un nom propre de circonstance, se reportant à la nouvelle lune. Son usage remonte au IVe s. avant J. Chr. et s'applique aussi

comme épithète d'Apollon, à Athènes. Il se rencontre d'ailleurs dans l'Onomastique sémitique, spécialement parmi les Juifs (voir Bees, Peloponnes, p. 64). Voir les correspondants latins in Solin - Salomies, Repertorium, pp. 128, 370, s.v. *Numenius*, *Numerius*, respectivement ; Salomies, Contacts, pp. 117, 118.

L. 6/7 : ὁ καὶ ἄλλως Καλλικλῆς. L'article masculin avec la conjonction καὶ au début suggère la présence d'un surnom qui, dans d'autres cas de notre recueil, désigne une qualité ou le lieu de provenance, voir Asdracha, Inscriptions IV, nos 139-140. La présente épitaphe cependant, si notre restitution est la bonne, comporte un nom propre très connu depuis la haute Antiquité, précédé de l'adverbe ἄλλως. Cela laisse penser qu'il s'agit, plutôt que d'un simple surnom, du nom propre grec du défunt, qui avait adopté pour gentilice le nom latin *Numenius*, comme ce fut l'habitude à partir de l'époque romaine, cf. *supra*, n° 174.

Pour Καλλικλῆς, voir les nombreuses références in Lexicon, I, pp. 244-245 ; II, pp. 247-248 ; III A, pp. 229-230. Cf. Robert, Bull. épigr. 1972, n° 286 ; Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 332-333 (l'auteur omet la qualification de l'épitaphe comme chrétienne ; les noms sont intervertis à la p. 300).

187. Héraclée. Epitaphe d'Anne (IVe-VIe s.) (Pl. 138 a)

Plaque rectangulaire de marbre blanc, brisée du côté gauche de la partie supérieure. Elle porte une croix en bas, au milieu. Elle se trouve actuellement au Musée de Rhaidestos, n° d'inv. 116. «86. 48. 7» ; hauteur des lettres : «3-5» (selon Taşlıklıoğlu).

Taşlıklıoğlu, Trakya, I, pp. 20-22, n° 4, fig. 7 (photographie) ; p. 69 (traduction en français) ; (Sayar, Perinthos, n° 226, photographie). Texte d'après une photographie de C. Mango, The Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 64.348.

[+Ἐν]θάδε κ̣α̣[τ]έ̣-
[κι]τε ἡ μακαριω-
[τά]τι Ἄννα ἐν
[Χ]ρ̣ιστῶ καλο-
[κ]ύ̣μιτος· ἀνε-
π̣άη μηνὶ Ἰανο-
υαρίου ιδ' ἡμέρ-
α Πένπτι ἰνδεκ-
τιῶνος ιδ'· ἡ μακα-
ριώτατος Ἄν-
να θυγάτηρ Ἀγ-
απιτοῦ καὶ Μ-
αρίας· ἀμὶν

Lettres en écriture carrée et arrondie.

Plusieurs fautes d'orthographe.

Leg. κατάκειται (l. 1/2, cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 120) ; μακαριωτάτη (l. 2/3, 9/10) ; Χριστῷ (l. 4) ; καλοκοίμητος (l. 4/5) ; Ἰανουαρίῳ (l. 6/7) ; Πέμπτῃ (l. 8) ; ἰνδικτιῶνος (l. 8/9) ; Ἀγαπητοῦ (l. 11/12) ; ἀμὴν (l. 13).

L. 8/9. ἠνδεκτίωνος (Taşlıklıoğlu).

L. 7/9. Sayar n'a pas lu ou a sauté ces lignes : de ἡμέρα à ἠνδεκτιῶνος ιδ'.

Ci-gît la très bienheureuse Anne, bien endormie en Christ ; elle s'est reposée le 14 du mois de janvier, le jour de jeudi, indiction 14 ; la très bienheureuse Anne, fille d'Agapètos et de Marie ; amen.

L. 2/3 : ἡ μακαριωτάτη Ἄννα. A la place de μακαρίας μνήμης, le défunt est souvent qualifié de μακάριος, μακαριώτερος ou μακαριώτατος, de même que la défunte est μακαρία, μακαριωτέρα ou μακαριωτάτη dans les épitaphes chrétiennes. Voir des exemples provenant de Suracuse, de Palestine, de Phrygie, de Corinthe etc., in Bees, Ἀναγνώσεις, pp. 112-113 ; *idem*, Peloponnes, pp. 39-40 ; Papadopoulos-Kerameus, Διορθωτικά I, p. 412, n° 3 ; *idem*, Hristianskija nadpisi, n^os^ 8, 15, 20, 22, 28, 31-34, e.a. ; Meimaris, Sacred Names, n° 1197. Je ne m'arrêterai pas sur Anna, du nom juif Hannah, devenu l'un des noms les plus sacrés de la Chrétienté.

L. 3/5 : ἐν Χριστῷ καλοκοίμητος. Cette épithète funéraire purement chrétienne, qui signifie ici que la défunte a sauvé son âme en s'endormant au sein du Christ, figure sur des épitaphes de plusieurs lieux, notamment en Italie, voir Feissel, Macédoine, n° 166, 4-5 : ὁ καλοκύμητος Διονύσις (Thessalonique, Ve-VIe s.), avec des exemples d'Orientaux à Pavie, Milan, Côme, Aquilée, Rome ; CIG, IV, n° 9298, 6 (de Patras). Robert, Bull. épigr. 1962, n° 194 (une simple référence à notre épitaphe).

Cf. ἐν Χριστῷ κυμ(ητήριον) dans une épitaphe de Berrhoia, in Feissel, Macédoine, n° 63 = Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας, n° 443 (fin VIe s.). Voir l'exposé très étendu sur le verbe κοιμᾶσθαι et ses dérivés, in Bees, Peloponnes, pp. 69-72 ; cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 152.

L. 5/6 : ἀνεπάη. Cette forme de l'aoriste n'est pas considérée comme une faute de grammaire mais comme une version idiomatique pour ἀνεπαύθη, du verbe ἀναπαύομαι, l'un des plus anciens termes funéraires chrétiens, voir Schneider, Das Kloster der Theotokos, n^os^ 5, 10, 19, 48-49, 132, e.a. (ἀνεπάη) ; Bees, Peloponnes, p. 73, note 3 ; Feissel, Macédoine, n° 134, 10 : ἀναπάη ; Meimaris, Sacred Names, n° 1197 : ἀνεπάη ὁ μακάριος Καπίτω/... On trouve aussi ἀνεπαύσατο et ἀνεπαύσετο, voir Papadopoulos-Kerameus, Hristianskija nadpisi, n° 81 ; Bees, Ἀναγνώσεις, n° 11-12, 18 (ἀνα[παυ]θῖσα) ; *idem*, Βυζαντιακαί ἐπιγραφαί, p. 7 (ἀνεπαύσατο).

Le verbe se rattache évidemment à la formule de la Liturgie des morts : ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν τοῦ δούλου σου... ἐν κόλποις Ἀβραὰμ καὶ Ἰσαὰκ καὶ Ἰακώβ..., cf. Bees, Peloponnes, pp. 72-73 ; Robert, Bull. épigr. 1962, n° 391. Souvent, ἀνάπαυσις et κοίμησις figurent côte à côte dans les épitaphes ; p.ex. ὑπὲρ ἀναπαύσεως καὶ κοιμήσεως d'un tel, ou inversement ; μνήσθητι τῆς κοιμήσεως καὶ ἀναπαύσεως d'un tel, voir Bees, Peloponnes, p. 72 ; Guillou, Italie, n° 159.

Pour un aperçu des termes funéraires à cette époque, voir in DACL 7 (1926), col. 673-675 (L. Jalabert - R. Mouterde).

L. 6/7 : μηνὶ Ἰανουαρίου. Pour ce glissement du datif μηνὶ au génitif Ἰανουαρίου, voir Asdracha, Inscriptions II, n^os^ 76-77 ; IV, n^os^ 123, 136-138, 145-146, e.a. Sur les différentes formes sous lesquelles figure le mois de janvier (Ἰενάρις, Εἰανάριος, Ἰενουάρις, e.a.), voir surtout Bees, Peloponnes, pp. 73-74, n° 33, 6 ; cf. Feissel, Trois aspects, pp. 145-148.

L. 7/8 : ἡμέρᾳ Πένπτῃ. Plusieurs exemples du phénomène linguistique de l'assimilation régressive dans notre recueil : ΝΠ pour ΜΠ, notamment NB pour MB, voir Asdracha, Inscriptions II, n^os^ 76, 90 ; IV, n^os^ 127, 146 ; cf. Feissel, Macédoine, p. 275.

L. 8/9 : ἰνδεκτιῶνος. Pour d'autres graphies de ce mot dans notre recueil, voir Inscriptions IV, n° 152 ; cf. n° 120.

L. 11/12 : Ἀγαπητοῦ. Nom qui se rencontre en Crète, à Santorin, Athènes, Sparte, Messènè du Péloponnèse, ainsi qu'en Italie, voir Lexicon, I, p. 4 ; II, p. 6 ; III A, p. 6, s.v. Ἀγαπητός. Il est porté par des païens et des chrétiens indifféremment. Quant à l'épithète ἀγαπητὸς dont il dérive, elle figure dans des épitaphes également païennes et chrétiennes, en Egypte, en Italie, et surtout en Asie Mineure, voir Robert, Bull. épigr. 1952, n° 31 ; 1974, n° 674. Cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 150.

Notons qu'Ἀγαπητὸς se rencontre très souvent aujourd'hui même comme nom de famille en Grèce.

188. Héraclée. Epitaphe du gynéciaire Aurèlios Loustas et de sa famille (Ve s.) (Pl. 138 b)

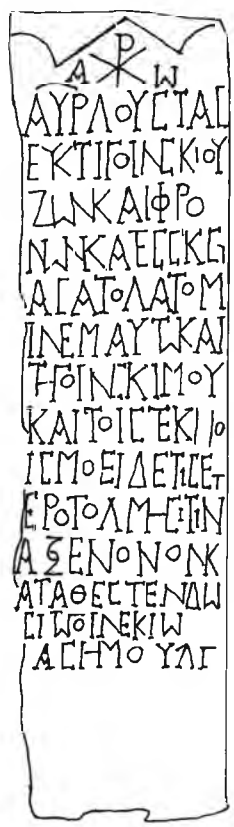
Stèle de marbre à fronton schématique, portant au milieu le chrisme, accosté d'alpha et d'oméga. Transportée par bateau d'Héraclée au Pirée (cf. *supra*, n^os^ 172, 174 et 179), elle entra au Musée du Pirée

fin 1887/début 1888. Editée premièrement par J. Dragatsis (voir n^{os} indiqués), dans le journal quotidien d'Athènes (et non pas du Pirée : Robert, Etudes d'Epigraphie, p. 114), Ἐφημερίς, du 15 janvier 1888, elle fut reprise telle quelle, avec quelques minimes corrections, in Berliner Philologische Wochenschrift, environ trois mois plus tard. Kalinka, n'ayant pas eu connaissance des éditions précédentes, publia la stèle comme inédite d'après la copie qu'il avait achetée à un boulanger grec d'Héraclée en 1896 (voir *supra*, n° 174). Ensuite, Wilhelm signala la stèle au Musée du Pirée in Zur Syntax des Griechischen, p. 127, avec les stèles d'Aurèlios Aphrodisios et de Flavios Diogénès (n^{os} 174 et 179 de notre recueil). Il a omis pourtant de mentionner que la stèle païenne d'Aurèlios Ménéstratas, dont il parle, se trouve elle aussi dans le même musée.

Enfin, Robert réédita l'épitaphe avec un commentaire fort riche, en donnant la photographie d'un estampage contenant seulement les neuf premières lignes du texte (il en comporte quatorze), estimant qu'elles «semblent seules subsister». Il avait pu obtenir cet estampage avec ceux de quatre autres inscriptions de Périnthe-Héraclée déposées au Musée du Pirée (il ne précise pas lesquelles). Il fit encore allusion à une photographie de la stèle «que l'on possède», tout en admettant qu'il n'avait pas vu l'édition de Dragatsis, connue de lui par sa reproduction in Berliner Philologische Wochenschrift.

La stèle de Loustas se trouve toujours au Musée Archéologique du Pirée (n° d'inv. 1669), où j'ai pu l'examiner le 29 septembre 1998. Dimensions : 64, 5. 16. 5, 5. Hauteur des lettres : *ca* 2, 9.

J. Dragatsis, Ἐπιγραφαί ἐξ Ἡρακλείας τῆς Προποντίδος, Ἐφημερίς, 15 janvier 1888, feuille n° 15, p. 3, en majuscules typographiques ; (Berl. Philol. Woch., année 8, n° 14, 7 avril 1888, col. 418, en minuscules sans accentuation, en recopiant Dragatsis) ; Kalinka, Thrakien, col. 204-205, n° 167 (fac-similé) ; Robert, in Seyrig - Robert, Sur un tissu, pp. 28-36 (estampage des neuf premières lignes) ; (SEG 16 (1959) n° 417) ; (Sayar, Perinthos, n° 179, photographie). Texte d'après la photographie de la stèle, appartenant au Musée Archéologique du Pirée.



Αὐρ(ήλιος) Λούστας
ἐ(κ) ΥΚ τ(οῦ) <ι>γοινεκίου
ζῶν καὶ φρο-
νῶν κατε<σ>σκεύ-
ασα τὸ λατόμ-
ιν ἐμαυτῷ καὶ
τῇ γοινεκί μου
καὶ τοῖς τέκνο-
ις μο(υ)· εἰ δέ τις ἕτ-
ερο(ς) τολμήσι τιν-
ὰ ξένον ὃν κ-
αταθέστεν δώ-
σι τῷ γοινεκίῳ
ἀσήμου λ(ίτρας) γ′

Ecriture très fine, lettres très hautes et régulières. Notons l'omicron, très petit, gravé au milieu des lignes, ainsi qu'un I (l. 2, 9, 10), le Y (l. 4), et un T (l. 9), beaucoup plus petits que les autres lettres ; de même, le Θ dans καταθέστεν (l. 12) est tout petit. Le lapicide n'a par ailleurs pas gravé la barre médiane de quelques E (l. 2, 4, 7) et la barre transversale du N (l. 8).

Signes d'abréviation : horizontal : ⁀ une courbe sur ΑΥ͡Ρ(=ήλιος) (l. 1) ; diagonal : ⁄ sur Λ́ (=ίτρας) (l. 14).

Nombreuses ligatures : υκ (l. 2) ; νε (l. 2, 6, 7, 13) ; ζωνκ (l. 3) ; νωνκ (l. 4) ; τωκ (l. 6) ; τηγ (l. 7) ; τε (l. 4, 8) ; μησ (l. 10) ; νκ (l. 11) ; τωγ (l. 13) ; ημ (l. 14).

Leg. γυναικείου (l. 2) ; γυναικί (l. 7) ; τολμήσει (l. 10) ; καταθέσθαι (l. 11/12) ; γυναικείῳ (l. 13).

Signalons la confusion des genres, acc. neutre à la place de l'acc. masculin, ὄν pour ὄντα (l. 11) ; cf. l'inverse *supra*, n° 179 (ὄντα pour ὄν).

L. 1. Αυρ. Αουστας (Dragatsis, Berl. Philol. Woch.) ; Λουσ[ί?]ας (Kalinka) ; Αὐρ. (Robert).

L. 2. Εκτιγινσκιου, γοινεκίου (Dragatsis) ; Τιγινσκιου (Berl. Philol. Woch.) ; τι γοινεκίου, transcrit ἐκ τ[οῦ] γοιν[ε]κίου (Kalinka) ; ἐκ τ(οῦ) γοινεκίου (Robert).

L. 3/4. φρονῶρ corrigé en φρονῶν (Kalinka).

L. 4/5. κατεσκευασα (Dragatsis, Berl. Philol. Woch., Robert) ; κατεσσκ[εύασα (Kalinka).

L. 7. τῇ γοιν[ε]κί (Kalinka).

L. 8/9. τοῖς τέκ[ν]οις μο[υ] (Kalinka) ; τοῖς τέκνοις μο[υ] (Robert) ; pas de restitution chez Dragatsis et Berl. Philol. Wochenschrift.

L. 9/10. εἰ δέ τις ἕτερον (Robert) ; pas de restitution chez Dragatsis et Berl. Philol. Wochenschrift. ; Kalinka corrige avec raison ἕτερο(ς), voir plus bas.

L. 11. ξένον <ὄν> (Kalinka, Robert), voir ci-dessus.

L. 12/13. δώσει (Dragatsis, Berl. Philol. Woch.).

L. 14. Λ́ (Dragatsis, Berl. Philol. Woch., l'abréviation désignant la livre) ; λ(είτρας) (Kalinka).

(Moi), Aurèlios Loustas, du gynécée, vivant et sain d'esprit, je construisis le tombeau pour moi-même et ma femme et pour mes enfants ; et si quelqu'un d'autre ose (y) déposer quelqu'un qui soit étranger, il donnera au gynécée trois livres d'argent.

L. 1 : Αὐρήλιος Λούστας. Pour Aurèlios, voir ci-dessus, n° 179. Le nom Loustas, un hapax semble-t-il de toute façon pour la région, est mentionné dans la bibliographie (à ma connaissance) par rapport à cette épitaphe, voir Robert, Bull. épigr. 1958, n° 316 ; SEG 16 (1959), n° 417. C'est pour cela que Kalinka y a plutôt vu un Lousias, qui n'est pourtant pas confirmé sur la pierre. Le nom est enregistré in Loukopoulou (La Thrace Propontique, pp. 328-329), qui classe cependant l'épitaphe parmi les inscriptions impériales (païennes).

L. 2 : ἐκ τοῦ γυναικείου. Sur la pierre on lit EYKTI (le Y lié au K) avant le mot γυναικείου, proposé déjà par Dragatsis pour qui Robert, se fiant à la publication de Berl. Philol. Wochenschrift, dit à tort qu'il n'avait pas reconnu ce mot. Quant à la ligature YK, elle doit être une abréviation de/ou la marque d'une association d'ouvriers, puisqu'elle se retrouve ailleurs, p.ex. sur des chapiteaux d'une citerne byzantine de Constantinople, voir E. Mamboury, in Byz 11 (1936), pp. 174-176.

Outre donc le *monetarius* Flavios Diogénès, ἐξάκτωρ de l'un des ateliers monétaires impériaux d'Héraclée (voir *supra*, n° 174), les stèles de la ville nous livrent le nom d'un *gynaeciarius*, i.e. d'un ouvrier travaillant dans un atelier impérial de tissage de laine. L'existence à Héraclée d'une ou de plusieurs fabriques de laine, dont le produit était destiné à la Cour, à l'armée et aux fonctionnaires civils, constitue l'information la plus intéressante qu'on peut tirer de cette épitaphe. Cependant ces γυναικεῖα, qui se rencontrent avec ce sens surtout au IVe et au Ve siècle, avaient servi aussi de lieux de travaux forcés pour les condamnés chrétiens, avant leur élargissement par Constantin, voir Sôzomenos, Hist. Eccl., éd. J. Bidez - G. Hansen, p. 17, 7-10 : ἄφεσίν τε πάντας ἔχειν ἐνομοθέτησεν, ὅσοι διὰ τὴν εἰς Χριστὸν ὁμολογίαν κα-

τεδικάσθησαν μετοικεῖν ἢ ἐν νήσοις ἢ ἀλλαχόσε παρὰ γνώμην διατρίβειν... ἢ γυναικείοις ἢ λινυφίοις ὑπηρετεῖν... ; cf. Eusèbe, De Vita Constantini, éd. F. Winkelmann, p. 62, 22-63, 3. Selon Robert (in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 34), le gynécée d'Héraclée a dû fonctionner pendant tout le Bas-Empire.

Il est intéressant de relever l'existence de γυναικεῖον de Cyzique, sur la côte sud de Propontide, en face d'Héraclée, connu par une mention indirecte de Sôzomenos également : en se référant aux persécutions des chrétiens de la ville sous l'empereur Julien et à l'incarcération de leur évêque Eleusios (cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 147), l'auteur parle de δημοσίων ἐριουργῶν καὶ τῶν τεχνιτῶν τοῦ νομίσματος, qui livraient chaque année à l'Etat, οἱ μὲν στρατιωτικῶν χλαμύδων, οἱ δὲ νεουργῶν νομισμάτων (*ibid.*, p. 214, 15-20).

Les gynécées étaient connus aussi et surtout en Occident, p.ex., à Salona de Dalmatie, à Aquilée, à Milan, Rome, Carthage, Arles, Lyon, Reims, etc.; la *Notitia Dignitatum* nous livre une liste de ceux-ci, dix-sept au total, en tête desquels se trouvaient les *procuratores gynaeciorum*, du ressort du *comes sacrarum largitionum* (éd. O. Seeck, Occ. XI, 45-60 ; XII, 26-27). La même source nous fait connaître en bloc l'office des *procuratores gynaeceorum* de l'Orient (Or. XIII, 16).

Pour un commentaire exhaustif de cette institution, je renvoie au dernier éditeur (Robert, voir ci-dessus), qui s'attarde aussi sur la législation (principalement du Code Théodosien) qui la gerait. Selon l'auteur, les lois portant les mots *gynaeceum* et *gynaeciarius* s'échelonnent de 333 à 426 (*ibid.*, p. 32, note 3). Il note avec raison, me semble-t-il (*loc. cit.*, notes 5 et 7), que les γυναικεῖα devaient avoir été moins nombreux en Orient, où l'on travaillait surtout le lin dans les ateliers appelés λινοῦφια (les λινύφια de Sôzomenos, les *linyphia* de la *Notitia Dignitatum*). Cf. Kendrick, Catalogue, p. 29 (mention de gynécées notamment sous Justinien, quand la soie y était exclusivement tissée à titre de monopole d'Etat).

Quant à l'appellation γυναικεῖον/α, elle remonte à une époque reculée où le métier de tissage était réservé exclusivement aux femmes, voir Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, II/1, pp. 215-217.

L. 3/4 : ζῶν καὶ φρονῶν. Pour cette formule, qui se répète souvent sur ces stèles, voir *supra*, n° 174 ; cf. n^{os} 179, 181.

L. 5/6 : τὸ λατόμιν. Forme démotique du terme funéraire propre à Héraclée, λατόμιον, qui figure (ou est sous-entendu) dans toutes ces épitaphes, à peu d'exceptions près (n^{os} 176, 180, 182).

L. 7 : τῇ γυναικί μου. Voir *supra*, n° 181.

L. 9/10 : εἰ δέ τις ἕτερος τολμήσει. Je ne retiendrai pas la correction de Robert ἕτερον (voir app. crit.), le nominatif se conformant parfaitement ici à la syntaxe du grec. J'ajoute d'ailleurs que l'accusatif masculin ἕτερο n'est pas en usage en grec moderne (: Robert, *ibid.*, p. 30, note 4), cette forme sans N se limitant au neutre.

L. 9/12 : εἰ δέ τις... τολμήσει τινὰ ξένον ὄντα καταθέσθαι. Sur le sens actif du verbe κατατίθεμαι, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 166 ; cf. de nombreux exemples dans les épitaphes de ce recueil, *passim*. Pour ὄντα, gravé ὄν, voir ci-dessus, app. critique.

L. 12/14 : δώσει τῷ γυναικείῳ ἀσήμου λίτρας γ'. Il est intéressant que l'amende pécuniaire soit payable au gynécée lui-même, à savoir au lieu du travail de Loustas, et non pas au fisc ou à la ville, ou aux héritiers de l'intéressé. Le montant de l'amende (3 livres d'argent) est identique au montant qui figure *supra*, n° 179. Voir à ce sujet le commentaire au n° 180.

189. Héraclée. Marque d'un gynécée portant le nom de la ville (Ve s.) (Pl. 139 et 140)

Inscription tissée sur un rideau polychrome de laine, de grandes dimensions, provenant d'un gynécée d'Héraclée (voir *supra*, n° 188). Découvert probablement à Antinoè (actuellement Tano, en Egypte), il fut acheté au Caire et entra au Textile Museum de Washington D.C. en mai 1950 (n° du Catalogue, 71.118). Récupéré en morceaux qui avaient été gardés ensemble par ses possesseurs successifs, il a pu être reconstitué par les restaurateurs du musée. Il a fait depuis l'objet de quelques publications dont celle d'Alan Wace (1954), qui en a donné une description exhaustive avec des photographies, mais sans

pouvoir déchiffrer les lettres grecques (ou coptes, selon lui). L'auteur est réticent quant à l'attribution de la teinture à l'Egypte, remarquant qu'elle a pu être tissée en Syrie ou en Asie Mineure, en tout cas dans l'Orient hellénistique pendant l'époque romaine tardive.

C'est H. Seyrig qui a réussi à lire le nom d'Héraclée sur l'inscription et L. Robert qui l'a attribuée à l'Héraclée de Propontide dans leur publication commune (1956).

Le rideau de tapisserie, autrement dit l'αὐλαία ou παραπέτασμα *(velum)* est composé de 13 bandes horizontales, ornées de motifs répétés : les bandes 4 et 8 (très abîmée) représentent des scènes de chasse, tandis que les bandes 6 et 10 portent des Amours nimbés qui volent en tournant à droite et à gauche et en tenant divers objets, oiseaux, paniers de raisins, rameaux, couronnes. L'inscription en question est tissée justement dans la couronne que tient dans la main gauche (face au spectateur) le premier Eros de la bande 6, qui est la plus large et la plus soignée de toutes.

L'exposition du rideau n'étant pas possible en raison de sa fragilité, il reste conservé dans les collections du Textile Museum de Washington D.C., où j'ai pu le voir en microfilm, en mars 1991.

Dimensions : hauteur : «3 m 25» ; largeur : «1m 80».

Wace, Preliminary Historical Study, Papier n° 9, pl. I, III, IV ; Seyrig - Robert, Sur un tissu, pp. 27 (fac-similé)-28, 34 ; Varela, Photographing Textiles, pp. 23-29, figs. 9 et 10. Photographies du Textile Museum, n° 71.118.

2. λεί̣ας
1. Ἡρακ-

D'Héraclée.

La lecture Ἡρακλείας est évidente, le tisseur ayant interverti les deux lignes de l'inscription.

Le fait que le nom de la ville apparaisse exclusivement dans une seule couronne et ne se répète pas sur la teinture est une indication supplémentaire qu'il s'agit là de la marque d'un atelier impérial de tissus de laine (gynécée), peut-être du même que celui auquel appartenait le *gyneciarius* Loustas (voir n° 188), à supposer qu'il y en ait eu plusieurs.

Le premier éditeur mentionne une série d'exemples tirés de l'histoire de l'art grec et romain représentant des rideaux suspendus aux colonnades des temples ou des palais et édifices publics, depuis la haute Antiquité jusqu'aux mosaïques de St.-Appolinaire le Neuf et de Saint-Vital à Ravenne.

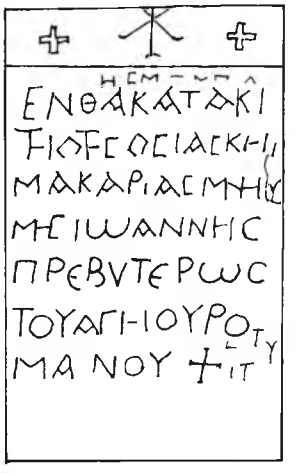
D'autre part, l'absence totale de symboles ou autres motifs chrétiens sur le rideau examiné et son appartenance incontestable à la tradition hellénistique et romaine tardive n'ont rien de surprenant, puisque les motifs païens persistent longtemps dans toutes les expressions de l'art chrétien et protobyzantin (cf. Weitzmann, Greek Mythology in Byzantine Art, Princeton 1951 ; *idem*, in DOP 14 (1960), pp. 43-68, figs. 1-44 ; R. Stuveras, Le putto dans l'art romain (Latomus, vol. 99), Bruxelles 1969. Selon Robert in Seyrig - Robert, Sur un tissu, p. 34, ce rideau a dû être commandé au gynécée impérial par l'Etat pour être installé ensuite dans quelque édifice public.

190. Héraclée. Epitaphe du prêtre Jean (Ve-VIe s.)

Plaque ayant été utilisée comme un palimpseste, grattée et gravée de nouveau. En haut, une bande platte avec un monogramme, qui ressemble au chrisme, entre deux croix. Quelques traces de lettres de la première inscription sont visibles au-dessus de la première ligne et à la fin des lignes 2-3 et 6-7. «95.

40. 10» ; hauteur des lettres : «3-4» (selon Seure).

Seure, Antiquités, p. 635, n° 91, fig. 49 (fac-similé avec dessin) ; (Sayar, Perinthos, n° 229). Texte d'après le fac-similé de Seure.



Ἔνθα κατάκι-
τη ὁ τῆς ὁσίας κὴ
μακαρίας μνή-
4. μης Ἰωάννης
πρε(σ)βύτερως
τοῦ Ἁγήου Ῥο-
μανοῦ +

Ligatures : τη (l. 2) ; μνη (l. 3) ; μης (l. 4).

Leg. κατάκειται (l. 1/2) ; καὶ (l. 2) ; πρεσβύτερος (l. 5) ; Ἁγίου Ῥωμανοῦ (l. 6/7).

Notons les deux formes de l'omicron, ronde (l. 6-7) et en ogive (l. 2, suggérant le Ve, plutôt le VIe s., cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 119). La diphtongue OY (l. 6-7) est gravée en entier et pas en ligature, cf. Asdracha, *ibid.*, n° 139.

Ci-gît Jean, de sacrée et bienheureuse mémoire, prêtre de Saint-Rômanos.

L. 2/4 : ὁ τῆς ὁσίας καὶ μακαρίας μνήμης. La formule funéraire τῆς ὁσίας μνήμης est employée habituellement dans les épitaphes des prêtres et des higoumènes, cf. Asdracha, *ibid.*, n° 135 ; Meimaris, Sacred Names, n° 914 ; Feissel, Macédoine, n° 181 (l'époux de la défunte fut probablement un prêtre). Sur notre inscription, l'épithète ὁσίας est jointe à μακαρίας (μνήμης), qui est celle qui prédomine quasi partout.

L. 4/7 : Ἰωάννης πρεσβύτερος τοῦ Ἁγίου Ῥωμανοῦ. Sur l'office ecclésiastique du presbytéros, voir entre autres, Meimaris, Sacred Names, pp. 154-155, 185-187.

Je ne connais pas l'emplacement de l'église de Ἅγιος-Ῥωμανός, dont l'épitaphe nous révèle l'existence à Héraclée. Je ne crois pas d'ailleurs que l'église homonyme de Constantinople (voir Janin, Le siège de Constantinople, pp. 448-449) peut entrer ici en considération.

191. Héraclée. Epitaphe de Polycarpe, cardeur (Ve-VIe s.)

Plaque de marbre quadrangulaire, que Kalinka vit dans la maison d'Apostolos Constantin (voir *supra*, n° 169), lors de son voyage à Héraclée en 1896. «50. 30. 6» ; hauteur des lettres : «3-5».

Kalinka, Thrakien, col. 191-192, n° 147 (fac-similé) ; (Sayar, Perinthos, n° 232). Texte d'après le fac-similé de Kalinka.

Στήλλα
Πολυκάρ-
που γνα-
4. φέως +

Ecriture grossière.

Leg. στάλλα, variante aeolique du mot στήλη (variante dorique, στάλα) (l. 1) ; cf. Anth. Pal. VII, 425.

L. 2/3. Πολυκά[ρ/που (Kalinka).

Stèle de Polycarpe, cardeur.

L. 1 : στάλλα. L'un des exemples parmi les stèles d'Héraclée, où ce mot (στήλη) apparaît explicitement, parfois avec le mot λατόμιον, qui est quelquefois simplement suggéré (voir *supra*, n^os^ 172, 176, 183). D'ailleurs, cela saute aux yeux des hellénistes qu'il ne s'agit point du nom propre latin Stella (!) qui, en plus selon Sayar, *loc.cit.*, serait la fille (et pourquoi pas l'épouse ?) de Polycarpe.

L. 2/3 : Πολυκάρπου. Le nom se rencontre surtout à l'époque chrétienne et byzantine, d'après celui de plusieurs martyrs de l'Eglise qui l'ont porté, notamment l'évêque de Smyrne Polycarpe, martyrisé sous Marc Aurèle (voir Halkin, BHG, II, p. 212, s.v. ; Syn. CP, col. 485-486 ; commémoration, le 23 février). Cependant, le nom remonte lui aussi comme tant d'autres à l'Antiquité grecque, surtout pendant l'époque impériale, pour la plupart au IIe s. (voir Lexicon, II, p. 372, s.v. Πολύκαρπος, mais aussi au VIe s. avant J.Chr. probablement (*ibid.*, I, p. 378, s.v.). Cf. Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας, n° 426 : μημόριον du sous-diacre Polycarpe (Ve-VIe s.).

L. 3/4 : γναφέως. Polycarpe a exercé le métier de γναφεὺς (ou κναφεύς : voir Thesaurus Graecae Linguae, col. 1674-1675, s.v. ; cf. Isaïe 7, 3), i.e. de cardeur des étoffes rudes, ἱμάτια ἄγναφα, qu'il traitait au lavage et au nettoyage (cf. Feissel, Macédoine, n° 26 ; l'auteur se rapporte aussi à la présente inscription et donne des exemples datant du Bas-Empire et provenant de Cilicie, Séleucie, Palestine, e.a.). Ajoutons un autre Κναφεὺς qui sert de surnom à quelqu'un dans Une Vie inédite de saint Jean l'Aumônier, An. Boll. 45 (1927), p. 21, 6. Le mot a pour racine ἄγναπτον (variante attique), ou ἄγναφον, variante couramment employée, attestée déjà au IIIe s. avant J. Chr. dans des papyrus, mais aussi plus tard, dans les Evangiles : οὐδεὶς δὲ ἐπιβάλλει ἐπίβλημα ῥάκους ἀγνάφου ἐπὶ ἱματίῳ παλαιῷ (Matth. 9, 16 ; cf. Marc 2, 21). Cf. Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας, n° 27 A : un Ἴλαρος γναφεὺς (IIe/IIIe s.).

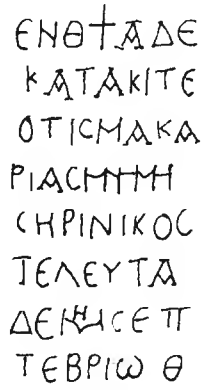
A propos de ce métier, voir Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, II/1, pp. 197-198 ; cf. Patlagean, Pauvreté économique, p. 161.

L'autre dérivé technique d'ἄγναφον/α, l'ἀγναφάριος, avec la terminaison latinisé -άριος *(-arius)*, pourrait avoir une interprétation différente, à savoir celle que lui donne Robert (Noms de métiers, pp. 326-328) : il pourrait être le fabricant même des textiles grossiers, travaillant dans un atelier impérial dont le produit serait destiné aux armées. Cf. *idem*, *ibid.*, pp. 328-332, un ἀγναφάριος dans une épitaphe de Constantinople selon l'auteur, datée de 585 ; inscription reprise par Şahin, Bithynische Studien, pp. 32-34, n° 2 (l'auteur discute l'emplacement de l'emporion Strobèlos, qui figure dans l'épitaphe). Notons que Robert ne fait pas clairement la distinction entre γναφεὺς et ἀγναφάριος, dans l'étude mentionnée ci-dessus (Noms de métiers, p. 325).

192. Héraclée. Epitaphe d'Eirènikos (Ve-VIe s.)

Dalle funéraire découverte dans l'angle nord-ouest d'un cimetière turc de la ville (Poroslik), signalée par Lambousiadis dans la maison d'un habitant grec ; celui-ci possédait un certain nombre de pierres chrétiennes ainsi que de la céramique grecque provenant du même cimetière. Le texte portait une croix au milieu des lettres de la première ligne. «48. 28. 4» (selon Lambousiadis).

Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, p. 101 (fac-similé) ; (Sayar, Perinthos, n° 227). Texte d'après le fac-similé de Lambousiadis.



Ἐνθάδε
κατάκιτε
ὁ τῆς μακα-
ρίας μνήμη-
ς Ἠρινικός·
τελευτᾷ
δὲ μη(νὶ) Σεπ-
τεβρίῳ θ′

Abréviation par lettre superposée : M^{H} = -νὶ (l. 7).

Ligature : μνημη (l. 4).

Leg. κατάκειται (l. 2). Pour la graphie κατάκιτε, utilisée couramment dans les épitaphes de cette époque, voir Asdracha, Inscriptions IV, n^{os} 120, 124 et *passim* ; ὁ τῆς (l. 3) ; Εἰρηνικὸς (l. 5) ; Σεπτεμβρίῳ (l. 7/8).

Ci-gît Eirènikos, de bienheureuse mémoire ; et il est mort le 9 du mois de septembre.

L. 1/2 : Ἐνθάδε κατάκειται. Contrairement au formulaire des stèles d'Héraclée, particulier et typique de cette ville, les épitaphes qui commencent par ἐνθάδε κεῖται ou κατάκειται (n^{os} 186-187, 190, 192-194) se rapprochent indubitablement de la plupart des épitaphes de Panion, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 133 sq.

L. 3/4 : ὁ τῆς μακαρίας μνήμης. Pour cette formule voir, entre autres, Bees, Peloponnes, pp. 39-40 ; cf. *supra*, n° 187.

L. 5 : Εἰρηνικός. Le nom apparaît plutôt rarement dans les inscriptions de l'époque impériale ; il est un hapax dans les épitaphes de la région. Cf. un C. Cartilius Irenicus sur une inscription latine de Kymè en Italie du Sud, datée de 251 (CIL, X, n° 3699 II, 15).

L. 6 : τελευτᾷ. Pour ce verbe funéraire, voir Asdracha, *ibid.*, n° 144.

L. 7/8 : μηνὶ Σεπτεβρίῳ. L'un de plusieurs exemples de la chute du M devant le B, voir Asdracha, *ibid.*, n° 137 et *passim*. On attendrait le génitif Σεπτεβρίου, selon le glissement habituel du datif au génitif et *vice versa*, voir n^{os} 136-138, 148 et *passim*. Voir un autre exemple de la syntaxe correcte, *infra*, n° 193.

193. Héraclée. Epitaphe de Zôsimè (Ve-VIe s.)

Stèle de marbre, à fronton triangulaire tronqué, selon les éditeurs. Dans le fronton, croix grecque en creux, au-dessous des bras horizontaux de laquelle ont été rajoutées deux lignes du texte : la première comporte seulement deux lettres qui sont la terminaison du participe de la deuxième. En automne 1910, cette stèle faisait partie de la Collection Stamoulis, à Sèlyvria (voir Asdracha, Inscription I, p. 219). «50. 42. 4» ; hauteur des lettres : «3» environ (selon Seure).

Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, p. 306, n° 25 ; Seure, Antiquités, pp. 632-633, n° 86 (fac-similé) avec dessin) ; (Sayar, Perinthos, n° 236). Texte d'après le fac-similé de Seure.

σα,
καλῶς βιώσα-
ἐνθάδε κα-
4. τάκιτε ἡ τῆς μα-
καρίας μνήμης
Ζοσίμη, γαμητὴ
Σαββατίου, στρα-
8. τιότο(υ) νομέρο(υ) Τρε-
τίον· τελευτᾷ δὲ
μηνὶ Ἀγόστο ἰκ-
άδι ὀγδό(η) ἐνδ(ικτιῶνος) ιβ'

Tilde sur la lettre d = -ικτιῶνος (l. 11).

Autre signe d'abréviation : o, un petit cercle (l. 3) ; je suppose qu'il était censé à l'origine abréger l'adverbe ἐνθάδε, dont les deux dernières lettres auraient été gravées quand même par la suite, d'une manière quasi analogue au -σα de la première ligne.

Leg. καλῶς (l. 2) ; κατάκειται (l. 3/4 ; cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 124 et *passim* ; *supra*, n° 192) ; Ζωσίμη (l. 6) ; στρατιώτου (l. 7/8) ; Τρετίων (l. 8/9) ; Αὐγούστῳ (l. 10) ; εἰκάδι (l. 10/11) ; ἰνδικτιῶνος (l. 11 ; notons la forme cursive du delta, aussi in Asdracha, *ibid.*, n^os^ 112, 136-137, 159 et *passim*).

Signalons la confusion graphique O pour Ω aux lignes 2, 7/8, 8/9, 10 ; cf. Feissel, Macédoine, p. 275.

L. 10. Αὐγούστου (Seure).

L. 10/11. ἰκάδι ὀγδόεν ΙΒ (Kourouniôtis) ; ἰκάδι ὀγδό(ει) (Seure).

Ayant vécu bien, ci-gît Zôsimè, de bienheureuse mémoire, épouse de Savvatios, soldat du numérus de Tretiôn ; et elle est morte le 28 du mois d'août, indiction 12.

L. 6 : Ζωσίμη. Ce nom grec ainsi que son correspondant masculin Ζώσιμος sont attestés très souvent à l'époque impériale, notamment au IIIe siècle, voir Lexicon, I, p. 197 ; II, pp. 196-197 ; III A, pp. 190-191 ; Kanatsoulis, Prosopographia Macedonica, n^os^ 524-526 ; Tataki, Macedonian Edessa, n^os^ 44, 116-117 ; Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας, n^os^ 214, 236, 240, 285 et *passim* (Ζωσίμη) ; 143 B, 144 B, 145 et *passim* (Ζώσιμος). Cf. Robert, Bull. épigr. 1977, n° 531, p. 429 : une ἄμμα (ici nourrice) Ζωσίμη, affranchie, sur un relief d'Ephèse.

Le nom est enregistré in Loukopoulou, La Thrace Propontique, pp. 318-319 (l'auteur ne signale pas que l'épitaphe est chrétienne).

L. 6 : γαμητή. Un autre exemple de γαμητὴ pour γαμετὴ dans notre région figure sur une épitaphe de Sèlyvria que je reprendrai dans la partie VI du présent recueil. Feissel (Macédoine, n° 246, 3) souligne avec raison qu'il s'agit là d'une variante phonétique indiquant, elle aussi, l'équivalence ε/η, à l'encontre

de l'iotacisme prédominant. Cf. Beševliev, Spätgriechische Inschriften, n° 102, 6 ; Asdracha, Inscriptions IV, n° 146, 1 (commentaire de la restitution).

L. 7 : Σαββατίου. Pour ce nom d'origine juive transcrit en grec, Σαββάτιος (parfois Σαβ(β)άθιος ou Σαββάτις, avec chute du O), voir quelques exemples in Robert, Bull. épigr. 1938, n° 561 ; 1946-1947, n° 147 (épitaphe chrétienne de Galata) ; 1965, n° 359 (un juif dans une inscription de la Synagogue de Sardeis) ; Lexicon, I, p. 400 ; III A, p. 386, s.v. Cf. le correspondant féminin Σαββατώ, dans une épitaphe chrétienne d'Attique, CIA III, partie II, n° 3460. Voir en particulier in SEG 44 (1994), n° 1716 (Onomastics. Jewish personal names).

L. 7/9 : στρατιώτου νομέρου Τρετίων. Une épitaphe de Panion nous donne la variante νουμέρου, attestant de l'alternance *numerus* et *nomerus* du latin, voir Asdracha, *ibid.*, n° 146, 3 ; cf. Feissel, Macédoine, n° 153.

Pour *numerus*, équivalent du grec ἀριθμός, voir le commentaire in Asdracha, *ibid.*, n° 120, 4 (épitaphe d'Apros). Quant au nom de ce numérus, Τρετίων (ὁ) ou [τῶν] Τρετίων (οἱ Τρέτιοι), je n'ai pu le dénicher, du moins tel qu'il figure dans l'épitaphe. Nous pouvons cependant penser qu'il s'agit là d'une forme abrégée des *Tertiodecimani*, qui appartenaient aux *legiones comitatenses* du *Magister Militum per Thracias*, voir *Notitia Dignitatum* (éd. O. Seeck), Or. VIII, 38, p. 25.

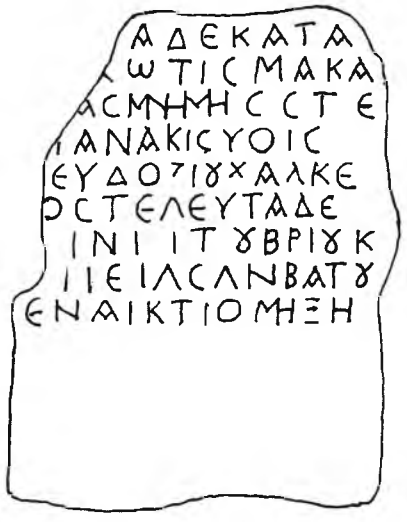
L. 10 : Αὐγούστῳ. Il n'est pas nécessaire de «corriger» le datif en génitif, l'erreur courante à cette époque (: Seure), pour l'un des rares cas où le mois s'accorde avec μηνί. Cf. un exemple similaire in Asdracha, *ibid.*, n° 152, 3 (μηνὶ Φευραρίο). La graphie Ἀγόστο suggère l'influence insistante du latin.

L. 11 : ἐνδ(ικτιῶνος). Voir la graphie ἐνδεκτιόνος dans une épitaphe de Panion, in Asdracha, Inscriptions IV, n° 152, 3/4 (d'autres graphies dans l'apparat critique). Cf. SEG 8 (1937), n° 461 : ἐνδ(ικτιῶνος), Ve siècle ; *infra*, n° 194, 9 : ἐνδικτιῶνι. Voir Bees, Ἀναγνώσεις, p. 114 (abréviations diverses du mot).

194. Héraclée. Epitaphe de Stéphanakis (Ve-VIe s.)

Plaque de marbre quadrilatère, brisée de tous les côtés, encastrée dans le mur de clôture d'un café grec de la ville. Kalinka la vit lors de sa visite en 1896. L'inscription est gravée dans la partie supérieure de la plaque. «50. 37. 6» ; hauteur des lettres : «2, 5» (selon Kalinka).

Kalinka, Thrakien, col. 190-191, n° 145 (fac-similé) ; (Sayar, Perinthos, n° 233). Texte d'après le fac-similé de Kalinka.



[+Ἐνθ]άδε κατά-
[κιτε] ὠ τῖς μακα-
[ρί]ας μνήμης Στε-
4. [φ]ανάκις ὑοὶς
Εὐδοξίου χαλκέ-
ος· τελευτᾷ δὲ
[μ]ηνὶ [Ὀ]κτουβρίου κ'
8. [ἡ]μέρᾳ Σανβάτου
ἐνδικτιόνῃ <ξ>η'

Signe d'abréviation : Ξ (l. 9), gravé inutilement à la fin du mot ἐνδικτιόνῃ qui n'est pas abrégé (cf. Asdracha, Inscriptions II, n° 90, p. 310).

Ligatures : μνημη (l. 3) ; ϑ = ου (l. 5, 7, 8) ; μη (l. 9).

Plusieurs fautes d'orthographe et confusions graphiques, p.ex., Λ pour A (l. 8) : [ή]μέρλ Σλνβάτου.

Leg. κατά[κειται] (l. 1/2) ; j'ai restitué d'après la faute courante de l'orthographe du mot, cf. *supra*, n° 193 ; ὁ τῆς (l. 2) ; Στεφανάκης (l. 3/4) ; υἱὸς (l. 4, inversion des lettres I / O par erreur du lapicide ; χαλκέως (l. 5/6) ; Ὀκτωβρίῳ (l. 7) : OY pour Ω, cf. *supra*, n° 193 ; génitif à la place du datif, la faute habituelle, cf. Asdracha Inscriptions IV, n° 136, 6-7 et *passim* ; Σαββάτῳ (l. 8) ; ἰνδικτιῶνι (l. 9) : A pour Δ et M pour N : ἐναικτιόμη, cf. *supra*, n° 178.

L. 7. μι]νί (Kalinka).

L. 9. ἐν[δ]ικτιό[νι] η′ (Kalinka).

Ci-gît Stéphanakis, de bienheureuse mémoire, fils du forgeron Eudoxios ; et il est mort le 20 du mois d'octobre, le jour de Samedi, indiction 8.

L. 3/4 : Στεφανάκις/ης. Ce diminutif de Stéphanos (et non pas de Stéphanakios : Sayar) figure probablement aussi sur une épitaphe de Panion, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 150 (restitution). La formation de ce type des dérivés hypocoristiques en -άκις/-άκης des noms propres ne présuppose pas obligatoirement un dérivé intermédiaire en -άκιος qui, avec la chute du O, donnerait le diminutif en -άκις. Le processus de cette dérivation, attesté dès les Ve-VIe siècles, fonctionne normalement jusqu'aujourd'hui dans le néo-grec.

Pour quelques exemples, voir Dagron - Feissel, Cilicie, n° 118, p. 200 ; Kiourtzian, Mer Egée, n° 97, pl. 32 (Φοτάκις, servant de patronyme, hypocoristique de Phôtios/Phôtos, à mon avis).

L. 5 : Εὐδοξίου. Dans l'Antiquité, c'est le nom Εὔδοξος qui prévaut, voir Lexicon, I, p. 174 ; II, pp. 166-167 ; III A, p. 163, s.v. Un Εὐδόξιος ou Εὐδοξία figure dans une épitaphe découverte au Sud de la route Alexandroupolis - Bèra, en Thrace occidentale, voir AΔ 29 (1973-1974), 1980, B/3, p. 827, reprise par Méimaris - Bakirtzis, Ἑλληνικές ἐπιγραφές, pp. 39-40, n° 30.

Εὐδόξιος fut le nom de plusieurs martyrs de l'ère chrétienne (voir Syn. CP, col. 1083, s.v.) ainsi que de personnages importants de l'époque protobyzantine (voir PLRE, I, p. 290, s.v. Eudoxius ; II, p. 412-413, s.v. ; III A, p. 458, s.v.).

L. 5/6 : χαλκέως. Les χαλκεῖς, artisans qui s'occupaient avec la fabrication ou la réparation des outils agricoles, étaient connus aussi sous les noms σιδερεῖς, σιδηροκόποι, σιδηρουργοὶ ou χαλκοτύποι. A l'époque protobyzantine, on rencontre encore la version χαλκέας (nominatif) qui a donné ensuite χαλκιᾶς, voir Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος, II/1, pp. 217-218 ; Robert, Noms indigènes, p. 266, note 3 ; pp. 276-277 et note 3 : de surnoms Σιδηρίων, Σιδηρᾶς, e.a., qui suggèrent le métier de forgeron, χαλκεύς, et qui ont persisté à l'époque byzantine. De même, les noms modernes Σιδερίδης (nom du savant collaborateur du Syllogue Philologique de Constantinople) et Σιδέρης. Cf. Robert, Bull. épigr. 1932, p. 219 ; 1934, p. 233 ; 1953, p. 177 ; 1965, n° 94 ; 1971, n° 625 : Κύριε βοήθει τῷ δούλῳ σου Ἰωάννῃ, χαλκᾶ (inscription d'invocation, d'Iasos). Cf. Dagron - Feissel, Cilicie, n° 115, 3 (Ve-VIe s.). Le χαλκεὺς figure dans la liste des métiers de cette époque in Patlagean, Pauvreté économique, p. 162.

L. 8 : ἡμέρᾳ Σαββάτῳ. La graphie Σανβάτου à lieu par simple analogie à l'assimilation régressive NB/MB, (σύνβιος, Σανβάτιος), dont les exemples abondent dans les épitaphes de la région, voir Asdracha, Inscriptions IV, n^{os} 127, 138, 156 et *passim* ; *supra*, n^{os} 174, 7 ; 179, 8 ; 182, 9 ; par contre, cf. n° 193, 7 (Σαββατίου).

L. 9 : ἐνδικτιόνῃ (ἰνδικτιῶνι). Cf. la graphie ἐνδεκτιόνος, e.a., Asdracha, Inscriptions IV, n° 152 ; cf. *supra*, n° 193.

195. Héraclée. Tuile avec le monogramme d'un cubiculaire (Ve-VIe s.)

L'une de plusieurs tuiles tombées de la coupole et des voûtes de l'Ancienne Métropole d'Héraclée (Saints-Apôtres), qui avait été dynamitée avant la visite de Lambousiadis entre 1919 et 1923 (sur cette Métropole, voir in JÖAI 1 (1898), col. 3/4-20). L'administrateur alors des Antiquités de Thrace (voir

Asdracha, Inscriptions II, n° 79) a vu par terre de nombreux fragments et membres de sculptures antiques et byzantines autour de l'église démolie (Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, pp. 102-103). Quelques tuiles portaient une sorte de fronton. Il est possible que certaines d'elles sont celles qui jonchent le sol de la caserne d'Héraclée aujourd'hui (voir Sayar, Perinthos, n^{os} 250-252 : «in der Kaserne von Marmara Ereğlisi im Boden eingelassen» !). Dimensions moyennes : «36. 39. 5» ; hauteur des lettres : «3, 5» (selon Lambousiadis).

Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν, p. 103, n° 12 (fac-similé) ; (Sayar, Perinthos, n° 253). Texte d'après le fac-similé de Lambousiadis).

1. + (Μιχαὴλ ?) κουβι-
2. κουλάρ(ιος)

Signe d'abréviation : S (l. 2).

(Michel ?) cubiculaire.

Ces tuiles, de provenance inconnue, peut-être de Constantinople, ont été réutilisées, semble-t-il, à la construction de la Métropole d'Héraclée qui date de l'époque macédonienne, probablement autour de l'An 1000 (voir Strzygowski, in JÖAI 1 (1898), col. 17). C'est un cas analogue que relate Mango (Byzantine Brick Stamps, p. 25), qui a ramassé une tuile des parties justiniennes de Sainte-Sophie parmi les ruines d'une église du XIe ou XIIe siècle, sur la côte asiatique du Bosphore, complètement détruite avant 1950.

Sur le cubiculaire, eunuque du *cubiculum*, la chambre impériale, soumis au *praepositus sacri cubiculi*, voir Bréhier, Institutions, pp. 84-85 ; Jones, Empire, II, pp. 566-570 ; Guilland, Recherches, I, pp. 269-282, 290-296 (liste prosopographique) ; Oikonomidès, Listes, p. 301 et Index, s.v. κουβικουλάριος ; cf. Sayar, *ibid.*, p. 389, note 595.

Ajoutons que dans le cas où ces tuiles provenaient d'Héraclée elle-même, elles ont dû avoir appartenu au matériel de construction ou de reconstruction du palais impérial qui se trouvait dans cette ville (voir *supra*, n° 175).

(A suivre)

REVUES ET OUVRAGES CITÉS EN ABRÉGÉ

AASS	Acta Sanctorum.
AEM	Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn.
AJA	American Journal of Archaeology.
AM	Mitteilungen des Kaiserl. Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung.
An. Boll.	Analecta Bollandiana.
Apostolopoulos, La langue du roman byzantin	Ph. Apostolopoulos, La langue du roman byzantin «Callimaque et Chrysorrhoè», Académie d'Athènes, Athènes 1984.
Aristarchis, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν I	S. Aristarchis, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν τῆς Περίνθου, ΕΦΣΚ 1 (1863), pp. 257-266 ; 2 (1864), pp. 232-239 ; 4 (1871), pp. 1-15.
Asdracha, La Thrace orientale	Catherine Asdracha, La Thrace orientale et la mer Noire. Géographie ecclésiastique et prosopographie (VIIIe-XIIe siècles), Byzantina-Sorbonensia 7, Paris 1988, pp. 221-309.
Asdracha, Inscriptions I	Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros,

	(XIIe-XVe siècles). Présentation et commentaire historique, ΑΔ 43 (1988), Μελέτες, pp. 219-291, pl. 101-117, Athènes 1995.
Asdracha, Inscriptions II	Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale (VIIIe-XIe siècles). Présentation et commentaire historique, ΑΔ 44-46 (1989-1991), Μελέτες, pp. 239-334, pl. 97-108, Athènes 1996.
Asdracha, Inscriptions III	Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (XIe-XVe siècles. Supplément). Présentation et commentaire historique, ΑΔ 47-48 (1992-1993), Μελέτες, pp. 309-333, pl. 61-63, Athènes 1997.
Asdracha, Inscriptions IV	Catherine Asdracha, Inscriptions chrétiennes et protobyzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (IIIe-VIIe siècles). Présentation et commentaire historique, ΑΔ 49-50 (1994-1995), Μελέτες, pp. 279-356, pl. 75-83, Athènes 1998.
Bandy, Crete	A.C. Bandy (Μπέντης), The Greek Christian Inscriptions of Crete, Χριστιανικαί ἐπιγραφαί τῆς Ἑλλάδος, I, Μέρος Α' : Δ'-Θ' αἰ. μ.Χ., Athènes 1970.
BCH	Bulletin de Correspondance Hellénique.
Bees, Ἀναγνώσεις	N.A. Bees, Ἀναγνώσεις χριστιανικῶν ἐπιγραφῶν Αἰγίνης, Θεσπιῶν, Μεγάρων, Κορίνθου καί Ἄργους καί παρεκβολαί εἰς ταύτας, IRAIK 14 (1909), pp. 97-126 (165-194).
Bees, Βυζαντιακαί ἐπιγραφαί	N.A. Bees, Βυζαντιακαί ἐπιγραφαί Ἀττικῆς, RQ 26 (1912), pp. 1-17 (tiré à part).
Bees, Νέαι ἀναγνώσεις	N.A. Bees, Πεντήκοντα Χριστιανικῶν καί Βυζαντιακῶν ἐπιγραφῶν νέαι ἀναγνώσεις, Ἀρχαιολογική Ἐφημερίς, 1911, pp. 97-107.
Bees, Peloponnes	N.A. Bees, Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas, Inschriften von Peloponnes, I, Athènes 1941 (éd. anastatique, Ares Publishers, Chicago 1978).
Berl. Philol. Woch.	Berliner Philologische Wochenschrift (Berlin 1884-1920).
Beševliev, Spätgriechische Inschriften	V. Beševliev, Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, Berlin 1964.
B-NJ	Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher.
Bodnar - Mitchell, Cyriacus of Ancona's Journeys	E.W. Bodnar - Ch. Mitchell, Cyriacus of Ancona's Journeys in the Propontis and the Northern Aegean, 1444-1445, Philadelphia 1976.
Bréhier, Institutions	L. Bréhier, Les institutions de l'empire byzantin, Paris 1949 et 1970.
Bull. épigr.	Bulletin épigraphique de REG.
Byz	Byzantion.
BZ	Byzantinische Zeitschrift.
CA	Cahiers Archéologiques.
Cabanes, Noms latins	P. Cabanes, Les noms latins dans les inscriptions grecques d'Epidamne-Dyrrhachion, d'Apollonia et de Bouthrotos, in Roman Onomastics, pp. 89-99.
CIA III	Inscriptiones Graecae. Inscriptiones Atticae aetatis Romanae, éd. G. Dittenberger, partes I-II, Berlin 1878-1882.
CIG	Corpus Inscriptionum Graecarum, éd. A. Boeck, I. Franz et alii, Berlin I-IV, 1828-1877. Edition anastatique, Hildesheim - N.Y. 1977.
CII	Corpus Inscriptionum Iudaicarum. Recueil des inscriptions juives qui vont du IIIe siècle avant Jésus-Christ au VIIe siècle de notre ère, éd. R.P. J.-B. Frey, I-II, Città del Vaticano 1936 - Rome 1952 (reprint, I, New-York 1975).
CIL	Corpus Inscriptionum Latinarum.
CRAI	Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
Cumont, Inscriptions chrétiennes	F. Cumont, Les inscriptions chrétiennes de l'Asie Mineure, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, Ecole Française de Rome 15 (1895), pp. 245-299.
DACL	Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie.
Dagron, Une capitale	G. Dagron, Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451, Paris 1974.
Dagron - Feissel, Cilicie	G. Dagron - D. Feissel, Inscriptions de Cilicie, avec A. Hermary, J. Richard et J.-P. Sodini, Paris 1987.
Darrouzès, Ὀφφίκια	J. Darrouzès, Recherches sur les Ὀφφίκια de l'Eglise byzantine, Paris 1970.
De Rossi, Roma sotterranea	G.B. De Rossi, Roma sotterranea Cristiana, Rome I (1864) - III (1877).
Dölger, ΙΧΘΥΣ	F. Dölger, ΙΧΘΥΣ. Das Fisch-Symbol in frühchristliche Zeit, Münster I (1928), II-III (1922), IV (1927).
Dölger, Finanzverwaltung	F. Dölger, Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts, Leipzig - Berlin 1927 (réimpression 1960).
DOP	Dumbarton Oaks Papers.
Dumont, Inscriptions	A. Dumont, Inscriptions et monuments figurés de la Thrace, Paris 1876 (extrait des Archives

et monuments figurés	des missions scient. et litt., 2ème série, t. VI : repris dans Dumont - Homolle, Mélanges, pp. 307-581). Tiré à part, pp. 1-88.
Dumont - Homolle, Mélanges	A. Dumont - Th. Homolle, Mélanges d'Archéologie et d'Epigraphie, Paris 1892.
ΔΧΑΕ	Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας.
ΕΕΒΣ	Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν.
Eustratiadis, Ἁγιολόγιον	S. Eustratiadis, Ἁγιολόγιον τῆς Ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας (éd. Ἀποστολικῆς Διακονίας), Athènes s.a. [1935 ?].
ΕΦΣΚ	Ἑλληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως.
Feissel, Aspects de l'immigration	D. Feissel, Aspects de l'immigration à Constantinople d'après les épitaphes protobyzantines, in Constantinople and its Hinterland, Cambridge 1995, pp. 367-377.
Feissel, Inscriptions du Péloponnèse	D. Feissel, Inscriptions du IVe au VIe siècle, in Anne Philippidis-Braat - D. Feissel, Inscriptions du Péloponnèse, TM 9 (1985), pp. 269-298.
Feissel, Macédoine	D. Feissel, Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du III^{e} au VI^{e} siècle, BCH, Suppl. 8, Athènes 1983.
Feissel, Notes II	D. Feissel, Notes d'épigraphie chrétienne II, BCH 101 (1977), pp. 209-228.
Feissel, Rome	D. Feissel, Contributions à l'épigraphie grecque chrétienne de Rome, RAC 58/3-4 (1982), pp. 353-382.
Feissel, Trois aspects	D. Feissel, Trois aspects de l'influence du latin sur le Grec tardif, TM 8 (1981), pp. 135-150.
Ferrua, Epigrafia	A. Ferrua, Epigrafia sicula pagana e cristiana, RAC 18 (1941), pp. 151-243.
Gounaropoulou - Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Βεροίας	Loukrètia Gounaropoulou - M.B. Hatzopoulos, Ἐπιγραφές Κάτω Μακεδονίας, vol. I, Ἐπιγραφές Βεροίας, Athènes 1998.
Grégoire, Asie Mineure	H. Grégoire, Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure, I, Paris 1922 (éd. anastatique, Ares Publishers, Chicago 1980).
Guilland, Recherches	R. Guilland, Recherches sur les institutions byzantines, I-II, Berlin - Amsterdam 1967.
Guillou, Italie	A. Guillou, Recueil des inscriptions grecques médiévales d'Italie, Ecole Française de Rome, Rome 1996.
Hachlili, Ancient Jewish Art	Rachel Hachlili, Ancient Jewish Art and Archaeology in the Diaspora, Leiden - Boston - Cologne 1998.
Halkin, BHG	F. Halkin, Bibliotheca hagiographica graeca, I-III (3e éd., Bruxelles 1957).
Hanton, Lexique	E. Hanton, Lexique explicatif du Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure, Byz 4 (1927-1928), pp. 53-136 (réimpression, Vaduz 1964).
Hendy, Monetary Economy	M.F. Hendy, Studies on the Byzantine Monetary Economy c. 300-1450, Cambridge 1985.
ΘΗΕ	Θρησκευτική καί Ἠθική Ἐγκυκλοπαίδεια.
IG	Inscriptiones Graecae, Berlin.
IRAIK	Izvestija Russkago Arheologičeskago Instituta v Konstantinopole.
Janin, Constantinople byzantine	R. Janin, Constantinople byzantine, Paris 1964.
Janin, Le siège de Constantinople	R. Janin, La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin. Première partie : Le siège de Constantinople et le Patriarcat œcuménique, Paris 1969.
JÖAI	Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien.
Jones, Empire	A.H.M. Jones, The Later Roman Empire, 284-602, I-III, Oxford 1964.
Kalinka, Antiken zu Perinth	E. Kalinka, Antiken zu Perinth, JÖAI 1 (1898), col. 105/106-122.
Kalinka, Bithynien	E. Kalinka, Aus Bithynien und Umgegend, JÖAI 28 (1933), Beiblatt, col. 45-112.
Kalinka, Thrakien	E. Kalinka, Altes und Neues aus Thrakien, JÖAI 23 (1926), Beiblatt, col. 117-208.
Kanatsoulis, Prosopographia Macedonica	D. Kanatsoulis, Prosopographia Macedonica from 148 B.C. until the time of Constantine the Great, Thessalonique 1955 (réimpression modifiée, Ares Publishers, Chicago 1979).
Kaufmann, Altchristliche Epigraphik	C.M. Kaufmann, Handbuch der altchristlichen Epigraphik, Freiburg-im-Breisgau 1917.
Kendrick, Catalogue	A.F. Kendrick, Catalogue of early medieval woven fabrics of Victoria and Albert Museum, Dept. of textiles, Londres 1925.
Kiourtzian, Mer Egée	G. Kiourtzian, Inscriptions grecques chrétiennes des îles de la Mer Egée (Cyclades) (fin IIIe-VIIe s.) Paris 2000.
Kotsônis, Χρονολογικά ζητήματα	J. Kotsônis, Τά χρονολογικά ζητήματα τοῦ σταυροῦ καί τῶν μονογραμμάτων ☧ καί ☩, Athènes 1939.
Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος	Ph. Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος καί πολιτισμός, Athènes I, 1948 - VI, 1955.
Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι	C. Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι ἐκ Θράκης, Θρακική Ἐπετηρίς 1 (1897), pp. 291-310.

Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν	G.J. Lambousiadis, Ὁδοιπορικόν ἐπί τῶν ἡμερῶν τῆς ἑλληνικῆς κατοχῆς τῆς Ἀνατολικῆς Θράκης, Θρακικά 15 (1941), pp. 99-134 (l'un d'une longue série d'articles publiés dans la même revue).
Laurent, Corpus II	V. Laurent, Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin. II, L'administration centrale, Paris 1981.
LCI	Lexikon der christlichen Ikonographie.
Lexicon	A Lexicon of Greek Personal Names, The British Academy, I (Oxford 1987)–
Loukopoulou, La Thrace Propontique	Louisa D. Loukopoulou, Contribution à l'histoire de la Thrace Propontique, Athènes 1989 (Μελετήματα, n° 9).
Loukopoulou, Provinciae Macedoniae	Louisa D. Loukopoulou, Provinciae Macedoniae finis orientalis, in M.B. Hatzopoulos - L.D. Loukopoulou, Two Studies in Ancient Macedonian Topography, Athènes 1987, pp. 63-100 (Μελετήματα, n° 3).
MAMA	Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Manchester 1928–
Mamboury, Les briques byzantines	E. Mamboury, Une nouvelle lecture raisonnée des inscriptions de briques byzantines et l'emploi de ces dernières dans la datation des monuments des Ve et VIe siècles, Byz 19 (1949), pp. 113-125.
Mango, Byzantine Brick Stamps	C. Mango, Byzantine Brick Stamps, AJA 54 (1950), pp. 19-27.
Mango, Byzantine Epigraphy	C. Mango, Byzantine Epigraphy (4th to 10th c.), in Paleografia e Codicologia greca, Atti del II Colloquio Internazionale, Berlin - Wolfenbüttel 1983, éd. D. Harflinger et G. Prato, Alessandria 1991.
Marucchi, Christian Epigraphy	O. Marucchi, Christian Epigraphy, Reprint de la traduction anglaise, Ares Publishers, Chicago 1974.
Meimaris, Sacred Names	Y. Meimaris, Sacred Names, Saints, Martyrs and Church Officials in the Greek Inscriptions and Papyri pertaining to the Christian Church of Palestine, Athènes 1986 (Μελετήματα, n° 2).
Méïmaris - Bakirtzis, Ἑλληνικές ἐπιγραφές	Y. Méïmaris - Ch. Bakirtzis, Ἑλληνικές ἐπιγραφές ὑστερορρωμαϊκῶν καὶ παλαιοχριστιανικῶν χρόνων ἀπό τή Δυτική Θράκη, Komotini 1994.
Ménardos, Μελέται	S. Ménardos, Τοπωνυμικαί καί λαογραφικαί μελέται, Leucosie 1970.
Mentzou, Συμβολαί	Kônstantina P. Mentzou, Συμβολαί εἰς τήν μελέτην τοῦ οἰκονομικοῦ καί κοινωνικοῦ βίου τῆς πρωίμου βυζαντινῆς περιόδου (Ἡ προσφορά τῶν ἐκ Μ. Ἀσίας καί Συρίας Ἐπιγραφῶν καί Ἁγιολογικῶν Κειμένων), Athènes 1975.
Moravcsik, Byzantinoturcica	Gy. Moravcsik, Byzantinoturcica, I-II, Berlin 1958.
Mordtmann, Epigraphik	J.H. Mordtmann, Zur Epigraphik von Thracien, AEM 8 (1884), pp. 199-227.
Nesbitt - Oikonomides, Byzantine Seals	J. Nesbitt - N. Oikonomides, Catalogue of the Byzantine Seals in Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art, I, II, III, IV –, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington D.C. 1991, 1994, 1996, 1999–
Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις	St. Ntantis, Ἀπειλητικαί ἐκφράσεις εἰς τάς ἑλληνικάς ἐπιτυμβίους παλαιοχριστιανικάς ἐπιγραφάς, Athènes 1983.
Oikonomides, Abbreviations	Al. N. Oikonomides [éd.], Greek Abbreviations. Abbreviations in Greek Inscriptions, Papyri, Manuscripts and Early Printed Books, Ares Publishers, Chicago 1974.
Oikonomidès, Listes	N. Oikonomidès, Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles, Paris 1972.
Oikonomidès, Organisation administrative	N. Oikonomidès, Organisation administrative de l'empire byzantin au XIe siècle (1025-1118), TM 6 (1976), pp. 125-152.
Oliver, Inscriptions	J.H. Oliver, Greek and Latin Inscriptions, Hesperia 10 (1941), pp. 237-241.
Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες	A. Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες καί ἐπιγραφαί τῆς Θράκης καί Μακεδονίας, συλλεγεῖσαι κατά τό ἔτος 1885, ΕΦΣΚ 17 (1886), 1887, Παράρτημα, pp. 65-116.
Papadopoulos-Kerameus, Διορθωτικά I, II	A. Papadopoulos-Kerameus, Διορθωτικά εἰς χριστιανικάς ἐπιγραφάς, extrait du «Journal du Ministère (russe) de l'Instruction Publique», I : fasc. septembre 1902, t. 343, pp. 411-443 ; II, Nouvelle série, nos 11-12, fasc. octobre-novembre 1907, pp. 482-516.
Papadopoulos-Kerameus, Hristianskija nadpisi	A. Papadopoulos-Kerameus, Hristianskija nadpisi iz uščelja Huziva, sobrannyja v 1889 godu, PPS 14/2 (1903), pp. 1-48.
Patlagean, Pauvreté économique	Evelyne Patlagean, Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, IVe-VIIe siècles, Paris - La Haye 1977.
PLRE	A.H.M. Jones, J.R. Martindale, J. Morris, The Prosopography of the Later Roman Empire, I, II, III A-B (A.D. 260-641), Oxford 1964 - Cambridge 1992.
PPS	Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik, Soobščenija Imperatorskago Pravoslavnago Palestinskago Obščestva.
RA	Revue Archéologique.
RAC	Rivista di Archeologia Cristiana.

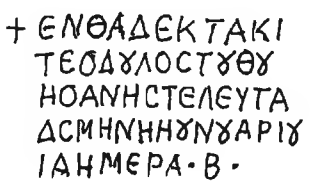
Ramsay, Phrygia	W.M. Ramsay, The Cities and Bishoprics of Phrygia, I-II (Oxford 1895-1897).
RE	A. Pauly, G. Wissowa, W. Kroll, Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaften.
REG	Revue des Etudes Grecques.
Rev. de Phil.	Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes.
Robert, Bull. épigr.	Jeanne Robert et Louis Robert, Bulletin épigraphique, Paris I (1938-1939) - X (1981-1984).
Robert, Contributions	L. Robert, Contributions à un lexique épigraphique, chapitre IV de L. Robert, Etudes épigraphiques et philologiques, Paris 1938.
Robert, Deux poètes	L. Robert, Deux poètes grecs à l'époque impériale, Στήλη, pp. 1-20.
Robert, Epigraphica	L. Robert, Epigraphica, REG 42 (1929), pp. 426-438.
Robert, Epitaphes juives	L. Robert, Epitaphes juives d'Ephèse et de Nicomédie, Hellenica XI-XII (1960), pp. 381-413.
Robert, Epitaphes d'Euméneia	L. Robert, Epitaphes d'Euméneia de Phrygie, Hellenica XI-XII (1960), pp. 414-439.
Robert, Etudes Anatoliennes	L. Robert, Etudes Anatoliennes. Recherches sur les inscriptions grecques de l'Asie Mineure, Paris 1937 (éd. anastatique, Amsterdam 1970).
Robert, Etudes épigraphiques	L. Robert, Etudes épigraphiques et philologiques, Paris 1938.
Robert, Etudes d'Epigraphie	L. Robert, Etudes d'Epigraphie grecque, Rev. de Phil. 10 (1936), pp. 113-122 (= Opera Minora II (1969), pp. 1192-1201).
Robert, Hellenica	L. Robert, Hellenica, Rev. de Phil. 18 (1944), pp. 5-56 (= Opera Minora III (1969), pp. 1371-1422).
Robert, Hellenica	L. Robert, Hellenica. Recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques, I-XIII, Paris 1940-1965.
Robert, La Carie	L. Robert et Jeanne Robert, La Carie. Histoire et géographie historique avec le recueil des inscriptions antiques, II, Paris 1954.
Robert, Malédictions funéraires grecques	L. Robert, Malédictions funéraires grecques, CRAI, 1978, janviers-mars, pp. 241-289 (= Opera Minora V (1989), n° 126, pp. 697-769).
Robert, Noms de métiers	L. Robert, Noms de métiers dans des documents byzantins, Χαριστήριον εἰς Ἀναστάσιον Κ. Ὀρλάνδον, I, Athènes 1965, pp. 324-347 (=Opera Minora II (1969), pp. 915-938).
Robert, Noms indigènes	L. Robert, Noms indigènes dans l'Asie-Mineure gréco-romaine, Ière partie, Paris 1963.
Robert, Notes et discussions	L. Robert, Notes et discussions, Rev. de Phil. 17 (1943), pp. 170-201.
Robert, Opera Minora	L. Robert, Opera Minora Selecta. Epigraphie et antiquités grecques, I-VII, Amsterdam 1969-1990.
Roman Onomastics	Roman Onomastics in the Greek East. Social and Political Aspects, Proceedings of the International Colloquium on Roman Onomastics, Athènes, 7-9 septembre 1993 (éd. A.D. Rizakis), Athènes 1996 (Μελετήματα, n° 21).
RQ	Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte.
Şahin, Bithynische Studien	S. Şahin, Bithynische Studien (Kommission für die Arch. Erforschung Kleinasiens bei der Österr. Akad. der Wiss., Institut für Altertumskunde der Univ. Köln), Bonn 1978.
Salomies, Contacts	O. Salomies, Contacts between Italy, Macedonia and Asia Minor during the Principate, in Roman Onomastics, pp. 111-127.
Sartre, Citoyenneté romaine	M. Sartre, Les progrès de la citoyenneté romaine dans les provinces de Syrie et d'Arabie sous le Haut-Empire, in Roman Onomastics, pp. 239-250.
Sayar, Perinthos	M.H. Sayar, Perinthos-Herakleia (Marmara Ereğlisi) und Umgebung. Geschichte, Testimonien, griechische und lateinische Inschriften (Österr. Ak. der Wiss.), Vienne 1998.
Schneider, Das Kloster der Theotokos	A.M. Schneider, Das Kloster der Theotokos zu Choziba im Wadi el Kelt, RQ 39 (1931), pp. 297-332.
SEG	Supplementum Epigraphicum Graecum.
Seure, Antiquités	G. Seure, Antiquités thraces de la Propontide. Collection Stamoulis, BCH 36 (1912), pp. 534-641.
Seure, Archéologie thrace	G. Seure, Archéologie thrace. Documents inédits ou peu connus, RA 19, janvier-juin 1912, pp. 319-336 ; 20, juillet-décembre 1912, pp. 255-276.
Seyrig - Robert, Sur un tissu	H. Seyrig - L. Robert, Sur un tissu récemment publié, CA 8 (1956), pp. 27-36.
Solin - Salomies, Repertorium	H. Solin - O. Salomies, Repertorium nominum gentilicium et cognominum Latinorum, Hildesheim 1988. Editio nova, Hildesheim - Zürich - New York 1994.
Stamoulis, Θρακικά	Collection d'Anastase C.P. Stamoulis, Θρακικά. Συλλογή εἰδήσεων περί Θράκης καί Θρακῶν (172 dossiers déposés à l'Académie d'Athènes), voir Asdracha, Inscriptions I, pp. 219-220.
Στήλη	Στήλη. Τόμος εἰς μνήμην Νικολάου Κοντολέοντος, Athènes 1980.
Syn. CP	Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae, éd. H. Delehaye (Acta Sanctorum, Novembris Propylaeum, 1902).

Συναξαριστής	Συναξαριστής τῶν δώδεκα μηνῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ, πάλαι μέν ἑλληνιστί συγγραφείς ὑπό Μαυρικίου, διακόνου τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας, I-II, Athènes 1868.
Taşlıklıoğlu, Trakya	Z. Taşlıklıoğlu, Trakya'da Epigrafya arastırmaları, I-II, Istanbul 1961-1971.
Tataki, Macedonian Edessa	Argyro B. Tataki, Macedonian Edessa. Prosopography and Onomastikon, Athènes 1994 (Μελετήματα, n° 18).
Tataki, Macedonians abroad	Argyro B. Tataki, Macedonians abroad. A contribution to the Prosopography of Ancient Macedonia, Athènes 1998 (Μελετήματα, n° 26).
Tataki, Nomina	Argyro B. Tataki, The Nomina of Macedonia, in Roman Onomastics, pp. 105-109.
TM	Travaux et Mémoires.
Varela, Photographing Textiles	O.L. Varela, Photographing Textiles for a Museum, Textile Museum Journal 1 (1962), pp. 23-29, figs. 9-10.
Wace, Preliminary Historical Study	A.J.B. Wace, Preliminary Historical Study : A Late Roman Tapestry from Egypt, «Textile Museum», Washington D.C., Papier n° 9, mai 1954, pl. I-IV.
Wilhelm, Zur Syntax des Griechischen	A. Wilhelm, Zur Syntax des Griechischen, Nachrichten v. der Wiss. zu Göttingen, Philol.-historische Klasse, Neue Folge, Fachgruppe I., 3. Band 1938-1939, n° 5, pp. 117-150.
ZRVI	Zbornik Radova Vizantološkog Instituta, Belgrade.

ADDENDA ET CORRIGENDA

ΑΔ 49-50 (1994-1995), Μελέτες :

Inscription n° 164, pp. 341-342, Tzouroulos : l'*editio princeps* fut celle de Kemplen, voir [W.] Kubitschek, Kemplens Reise von Wien nach Constantinopel (1740), AEM 17 (1894), p. 56, n° 2 :



Ἐνθάδε κ(α)τάκι-
τε ὁ δοῦλος τοῦ Θ(ε)οῦ
Ἰωάνης· τελευτᾷ
4. δὲ μηνὶ Ἰουνουαρίου
ια′ ἡμέρᾳ β′

D'après le fac-similé de Kemplen, la datation est différente de celle de Lambousiadis (Ἰουνῄ(ου) α′, ἰ(νδικτιῶνος / ια′ [ἡμέ]ρᾳ δ′).

Ci-gît le serviteur de Dieu, Jean ; et il est mort le 11 du mois de janvier, le jour de lundi.

Pour d'autres variantes de Ἰανουάριος (l. 4), voir Feissel, Trois aspects, pp. 145-148 ; ci-dessus, n° 187.

Ibid., Revues et ouvrages cités en abrégé :

p. 351 : au lieu de Rachel Hashlili, lege Rachel Hachlili.

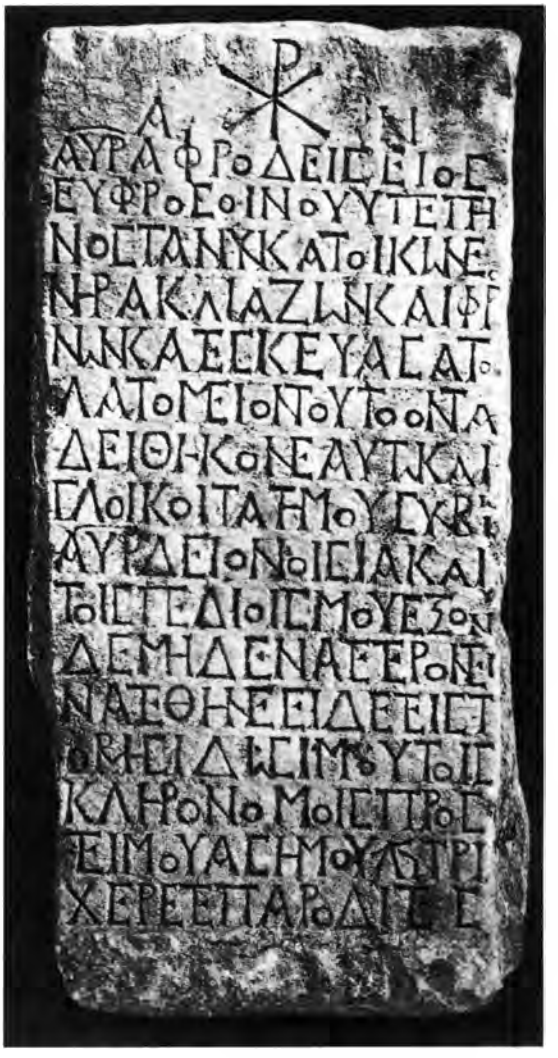
p. 353 : au lieu de Marruchi, lege Marucchi.

p. 354 : au lieu de Robert - Fıratlı, lege Robert - Fıratlı, Stèles.

p. 355 : à ajouter SEG = Supplementum Epigraphicum Graecum.

Héraclée : a) Epitaphe de Flavios Kalandiôn et de sa famille, IIIe-IVe s. (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 64.352), b) Epitaphe de Deknia Koukia Markianè et de son époux, IIIe-IVe s. (Avec la courtoisie du Musée Archéologique du Pirée, n° d'inv. 1355).

C. ASDRACHA

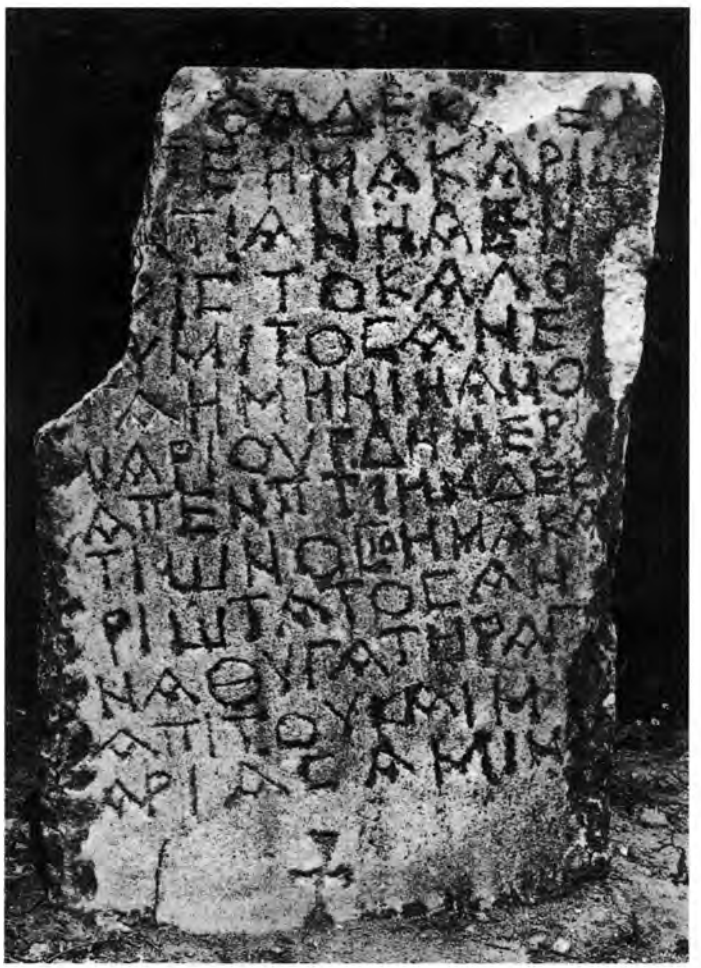


Héraclée : a) Epitaphe de Flavios Diogénès et de sa famille, fin IIIe-IVe s. (Avec la courtoisie du Musée Archéologique du Pirée, n° d'inv. 1601), b) Epitaphe d'Aurèlios Aphrodisios d'Hypaipa et de sa famille, IVe-Ve s. (Avec la courtoisie du Musée Archéologique du Pirée, n° d'inv. 1606).

C. ASDRACHA

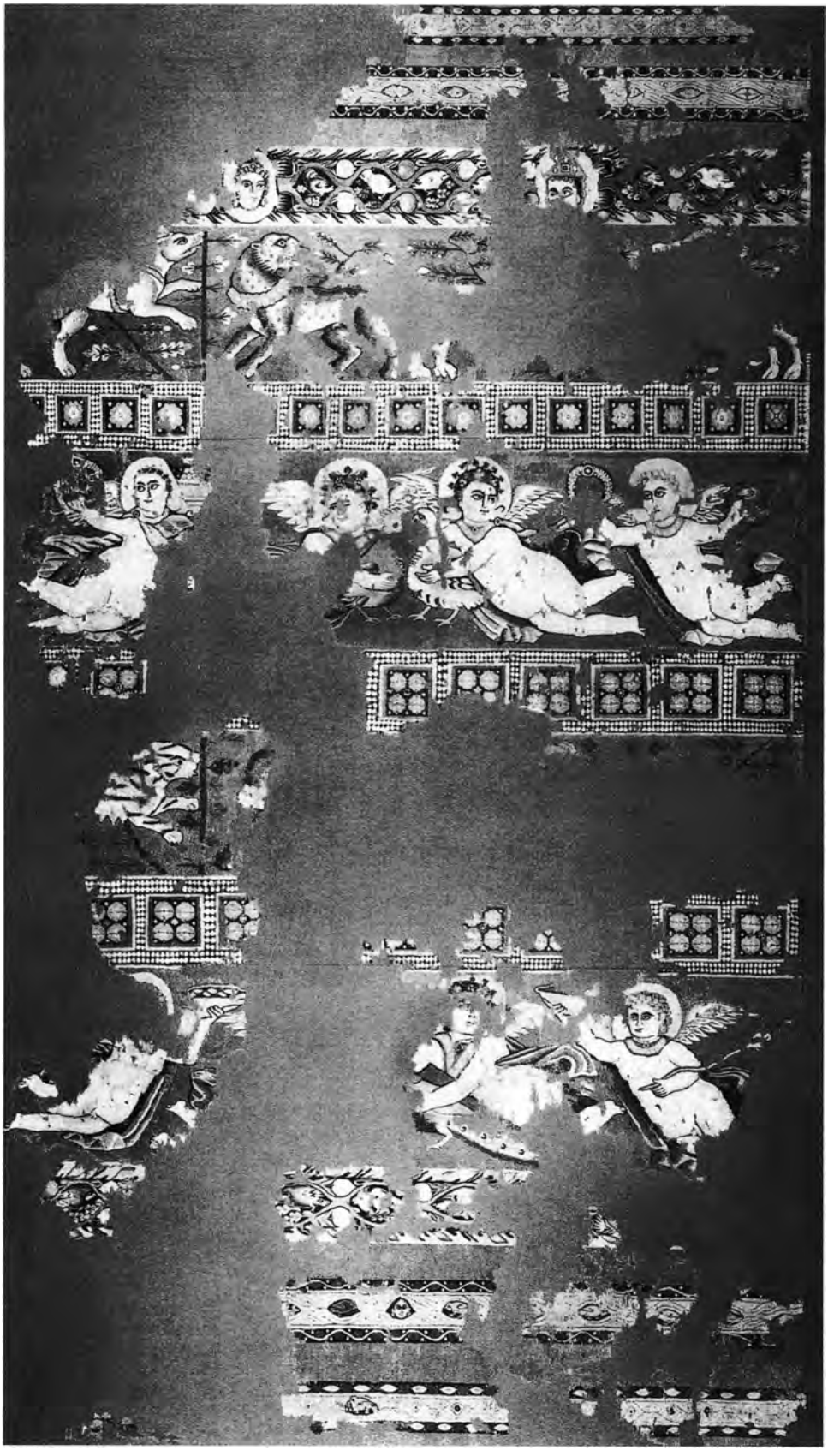
Héraclée : a) Epitaphe de l'économe Dôrothéos, IVe-Ve s. (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 65.51), b) Epitaphe de Nouménios, IVe-VIe s. (The Byz. Phot. Coll., DO, n° 65.55).

C. ASDRACHA



Héraclée : a) Epitaphe d'Anne, IVe-VIe s. (The Byz. Phot. Coll., DO, nº 64.348), b) Epitaphe du gynéciaire Aurèlios Loustas et de sa famille, Ve s. (Avec la courtoisie du Musée Archéologique du Pirée, nº d'inv. 1669).

C. ASDRACHA



Héraclée : Marque d'un gynécée sur une teinture, portant le nom de la ville, Ve s. (The Textile Museum, Washington D.C., n° du catalogue 71.118).

C. ASDRACHA

Héraclée : Marque d'un gynécée portant le nom de la ville, Ve s. (The Textile Museum, Washington D.C., n° du catalogue 71.118 : détail).

C. ASDRACHA

CATHERINE ASDRACHA

VI

Inscriptions chrétiennes et protobyzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (IIIe-VIIe siècles)

Présentation et commentaire historique

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΟΝ ΔΕΛΤΙΟΝ
ΤΟΜΟΣ 53 (1998)
ΜΕΡΟΣ Α' - ΜΕΛΕΤΕΣ

ΑΘΗΝΑ 2002

INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES ET PROTOBYZANTINES DE LA THRACE ORIENTALE ET DE L'ILE D'IMBROS (IIIe-VIIe SIÈCLES)

PRÉSENTATION ET COMMENTAIRE HISTORIQUE*

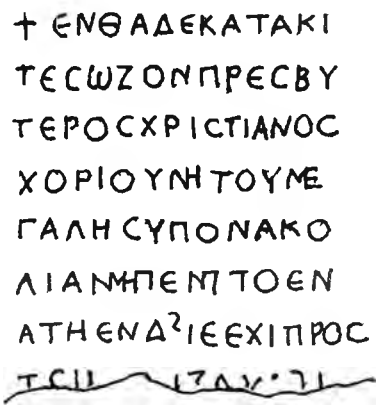
SÈLYVRIA

Sur la ville de Sèlyvria, se référer à Asdracha, Inscriptions I, p. 234.

196. Epitaphe du prêtre Sôzôn (IIIe-IVe s.)

Dalle funéraire, déposée à l'Ecole Hellénique de Sèlyvria au moment où Mordtmann la vit, peu avant 1884. «30. 41» (selon lui).

Mordtmann, Epigraphik, p. 212, n° 29 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, *Mélanges*, p. 371, n° 62 b30) ; Robert, *A travers l'Asie Mineure*, pp. 309-310. Texte d'après le fac-similé de Mordtmann.



+ Ἐνθάδε κατάκι-
τε Σῶζον πρεσβύ-
τερος χριστιανὸς
χορίου Νήτου Με-
γάλης ὑπὸ Νακο-
λίαν· μη(νὶ) πέντο ἐν-
άτῃ ἐνδ(ικτιῶνος) ιε'· ἔχι πρὸς
τὸν [Θεὸν] [τὸν ζῶντα? - - -]

Signe d'abréviation : ϟ : ΕΝΔϟ(=ικτιῶνος) (l. 7).
Abréviation : μη (=νί), sans signe (l. 6).
Ligatures : νη, με (l. 4) ; νμηπ, νπ (l. 6) ;

* Suite et fin de la publication in *ΑΔ* 51-52 (1996-1997), Μελέτες, Athènes 2000, pp. 333-386.

Leg. κατάκειται (l. 1/2) ; Σώζων (l. 2) ; χωρίου (l. 4) ; Νακωλείαν (l. 5/6) ; πέμπτῳ (l. 6) ; ἰνδ(ικτιῶνος), ἔχει (l. 7).

L. 4/5. Νητουμεγάλης (Mordtmann) ; Νή[σ]ου? μεγάλης (Homolle).
L. 6. μη(νὸς) πένπτο(υ) (Mordtmann, Homolle, Robert).
L. 8. τὸν θεὸν, etc. (Mordtmann) ; τὸν [θεόν]... (Homolle) ; τὸ[ν θεὸν---] (Robert).

Ci-gît le prêtre Sôzôn, chrétien, du village de Nètos la Grande (du territoire) de Nakôleia ; (il est mort) le neuf du cinquième mois, indiction 15 ; (celui qui violera la sépulture) aura affaire à Dieu [le vivant?].

L. 1/2 : ἐνθάδε κατάκειται. Pour cette formule qui, avec ἐνθάδε (ou ἔνθα) κεῖται, se répète avec insistance dans les épitaphes de notre région, voir Asdracha, Inscriptions II, p. 262 ; IV, *passim ; infra, passim*. La faute d'orthographe κατάκιτε ou κῖτε, était de règle pendant cette époque.

L. 2 : Σώζων. Ce nom grec se rencontre principalement à l'époque impériale, voir *Lexicon*, I, p. 418 ; II, pp. 411-412. On trouve le nom propre féminin Σωζομένη dans une épitaphe d'Héraclée de la même époque, voir Asdracha, Inscription V, p. 167. Le nom Σώζων est enregistré in Loukopoulou, *La Thrace Propontique*, pp. 292-293.

A souligner que ce prêtre phrygien était un immigré de cette province à Sèlyvria, lors de la grande vague de l'immigration des villes de l'Asie Mineure vers Constantinople et les côtes de la Propontide et de la mer Noire, du IVe au VIe siècle environ, voir Asdracha, Inscriptions IV, nos 140-141, 145. Cf. Avraméa, Mort loin de la patrie, p. 20, n° 13.

L. 3 : χριστιανός. Pour l'emploi de ce nom (et souvent épithète), exprimant la profession de foi dans les inscriptions des premiers siècles du Christianisme, voir deux épitaphes d'Héraclée des IIIe-IVe siècles, in Asdracha, Inscriptions IV, nos 130-131 (Ἀπφία χριστιανή).

L. 4/6 : χωρίου Νήτου Μεγάλης ὑπὸ Νακωλείαν. C'est L. Robert qui a rectifié la lecture de Mordtmann, en indiquant qu'il s'agissait du village Νῆτος (ἡ) Μεγάλη, ce qui présuppose l'existence d'un autre village homonyme et voisin, Νῆτος tout court (ou, à mon avis, Νῆτος Μικρά).

Tous deux devaient dépendre de Nakôleia, ville importante de Phrygie Epiktètos, entre Kotyaeion et Dorylaion. Nètos est à rapprocher de l'ethnique Νητηνός, qui figure sur une dédicace de Mètropolis (actuellement, Yasılıkaya), voir Robert, *A travers l'Asie Mineure*, p. 310. Cf. *MAMA*, V, p. XXIX et note 1.

L. 6/7 : μηνὶ πένπτῳ ἐνάτῃ, ἐνδικτιῶνος 15. Exemple très rare de la numérotation des mois, système dont l'application finit par s'imposer à partir du IIe s. après J. Chr. aux calendriers de la province romaine d'Asie ; les villes de celle-ci ne renoncèrent pas pour autant à leurs calendriers locaux. Les noms du calendrier asiatique n'étaient autres que ceux du calendrier lunisolaire macédonien de 12 mois ; ils se répandirent en Asie Mineure et en Syrie après la conquête d'Alexandre, voir Grumel, *Chronologie*, p. 169. Dans notre cas, le cinquième mois est le Δύστρος macédonien, qui correspond *grosso modo* au mois de février du calendrier romain (julien) : le 9 Dystros = 1er février, voir Feissel, Notes X, p. 379 ; cf. la mention de ce mois dans une inscription de Berrhoia (IIe s.), in Gounaropoulou - Hatzopoulos, *Ἐπιγραφές Βεροίας*, n° 326. Notons que le Dystros correspondait à l' Ἀνθεστηριών du calendrier attique.

En outre, l'emploi de la numérotation du mois dans notre épitaphe thrace est dû manifestement à l'origine phrygienne, donc micrasiatique, de Sôzôn.

— πένπτῳ. Sur ce phénomène de l'assimilation régressive, ΝΠ au lieu de ΜΠ, voir les exemples très nombreux in Asdracha, Inscriptions IV, n° 138 et *passim*.

— ἐνδικτιῶνος. Cf. la forme ἐνδεκτιόνος, dans une épitaphe de Panion, in Asdracha, Inscriptions IV, n° 152, 3-4.

L. 7/8 : ἔχει πρὸς τὸν [θεόν]. On pourrait avoir ἔχῃ ou même ἔχοι, le premier mode du verbe se rencontrant plus souvent, voir Robert, Epitaphes juives, pp. 401-402 ; *idem*, Inscriptions de Corinthe, p. 769 et note 4 ; Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions, p. 12, n° 15. Selon ces éditeurs, *loc.cit.*,

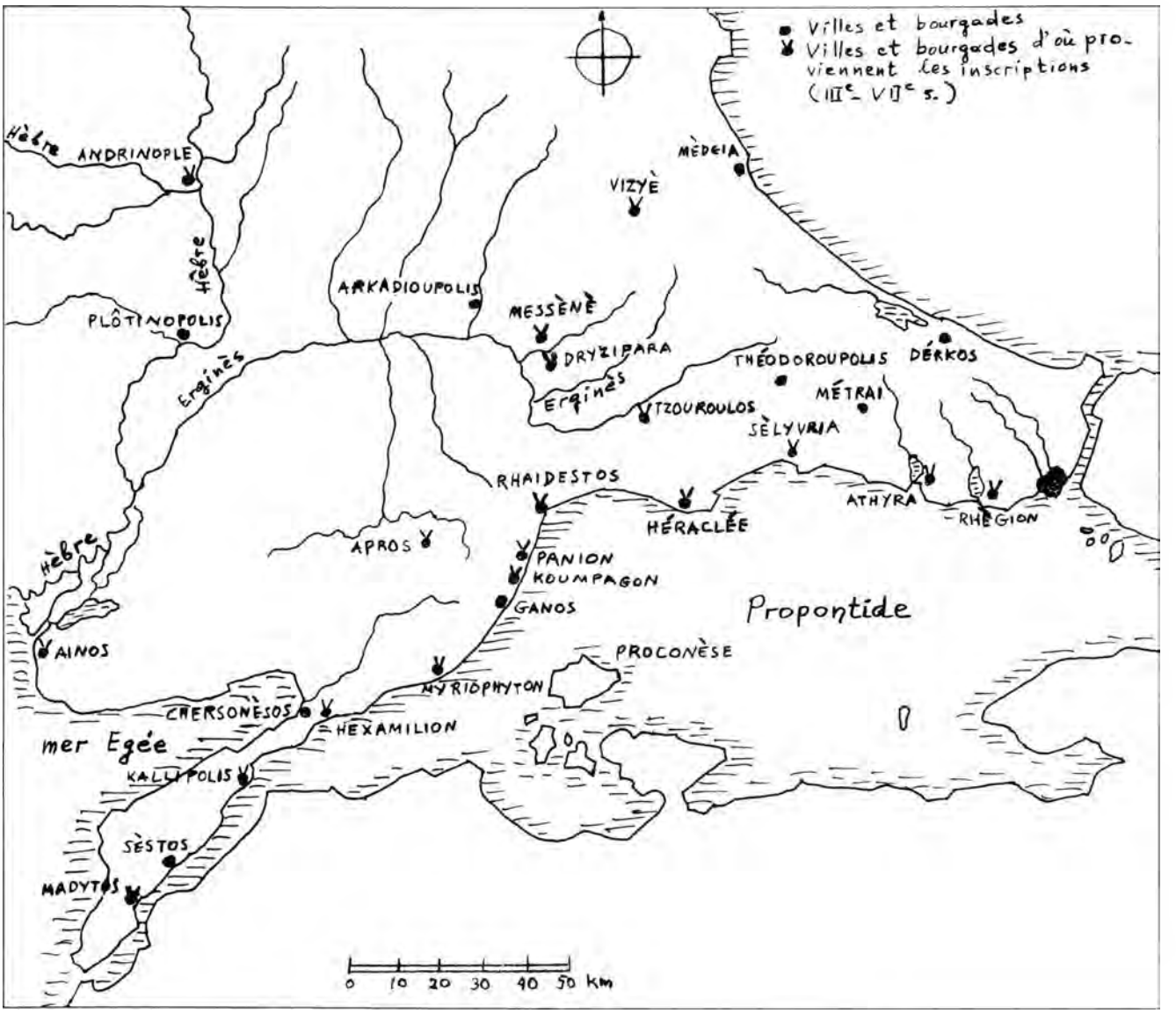


Fig. 1. Thrace orientale. Frontière ouest : le cours inférieur de l'Hèbre.

cette formule de malédiction funéraire a survécu pendant l'époque byzantine, comme le prouve une inscription de 1181 qui porte : νὰ ἔχι πρὸς τὸν Θ(εὸν) (Constantinople).

D'origine phrygienne, la formule examinée se rencontre rarement hors d'Asie Mineure, comme c'est le cas pour notre épitaphe. Essentiellement chrétienne, figurant aussi dans des inscriptions juives, elle se trouve sous d'autres variantes dans des épitaphes païennes, plutôt du IIIe siècle, telles que : ἐπεὶ ὁ πειράσας τι τούτων ἕξει πρὸς τοὺς κατοιχομένους ἀραῖς καταχθονίοις (voir Robert, *ibid.*, p. 405).

Une tournure voisine constitue la formule, également phrygienne, de ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεόν, rencontrée aussi dans une épitaphe d'Héraclée, voir Asdracha, Inscriptions V, n° 167, 8-9 (avec bibliographie afférente).

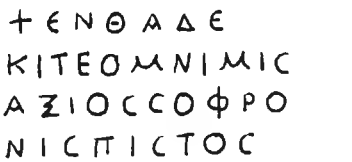
Enfin, j'avoue que je ne suis pas arrivée à comprendre l'identification faite par Feissel (*BCH* 119

(1995), p. 379, note 16) du fragment édité par Seure (Antiquités, p. 640, n° 101) avec notre épitaphe. Ce fragment a plus de chances d'être rapproché d'une autre épitaphe de Sèlyvria, voir *infra*, n° 201.

197. Sèlyvria. Epitaphe de Sôphronis (IVe-Ve s.)

Fragment encastré dans une balustrade, portant vers le milieu de la face droite les traces de sa fixation à la plaque voisine. «36. 27» ; hauteur des lettres : «2, 5» (selon Seure).

Seure, Antiquités, p. 637, n° 93 (fac-similé) ; Mentzou-Méïmari, Ἡ ἔννοια τοῦ ἐπιθέτου πιστός, p. 1209, n° 20. Texte d'après le fac-similé de Seure.



+ Ἐνθάδε
κῖτε ὁ μνίμις
ἄξιος Σοφρό-
4. νις πιστὸς

Leg. κεῖται, μνήμης (l. 2) ; Σωφρόνις/ης (l. 3/4).

Ci-gît Sôphronis, digne de mémoire, croyant.

L. 2/3 : μνήμης ἄξιος. Pour cette formule qui remonte à l'Antiquité et s'emploie également dans des épitaphes juives, voir Asdracha, Inscriptions V, n^{os} 184-185 (Héraclée).

L. 3/4 : Σωφρόνις/ης. Forme démotique de Sôphronios, avec chute du O, pour laquelle voir *eadem*, Inscriptions IV, n° 141, 2 ; V, n° 184, 2-3. Le nom se rencontre dès la haute Antiquité, voir *Lexicon*, II, p. 423, aux côtés de Σωφρονᾶς, Σωφρονίσκος, Σωφρονίδας, etc. ; *ibid.*, I, p. 428 ; III A, p. 420.

L. 4 : πιστός. L'affirmation de la foi chrétienne par cette épithète figure surtout dans les textes liturgiques de l'Eglise, mais aussi dans les inscriptions, voire les épitaphes, du IIIe au VIIe siècle compris. Ayant à l'origine un sens technique désignant le chrétien baptisé par opposition au catéchumène, ce terme est parfois accompagné du nom χριστιανός ; celui-ci peut aussi figurer seul, comme dans les deux épitaphes de Panion (voir Adracha, Inscriptions IV, n^{os} 130-131) et dans la longue épigramme funéraire de Périnthe-Héraclée, *ibid.*, n° 165, 15 ; *supra*, n° 196, 3.

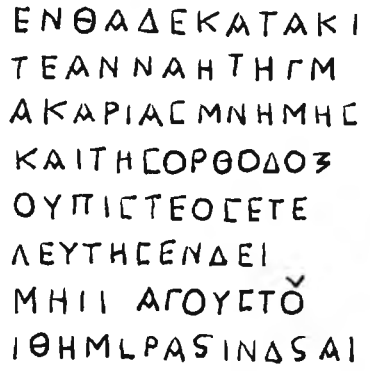
Pendant les tout premiers siècles du Christianisme, la lutte entre l'ancienne et la nouvelle foi ainsi que les querelles christologiques suscitaient le besoin d'affirmer la foi chrétienne, qui se précise aussi par la foi dans l' ὀρθόδοξος πίστις, voire dans l' εὐαγγελικῇ καὶ ἀποστολικῇ πίστει, voir *ibid.*, n° 135, 5-7 ; *infra*, n° 198, 4-5.

Voir en particulier l'étude importante de Mentzou-Méïmari, Ἡ ἔννοια τοῦ ἐπιθέτου πιστός, pp. 1205 sq. (l'auteur attribue par inadvertance notre inscription à Périnthe).

198. Sèlyvria. Epitaphe d'Anne (IVe-Ve s.)

Inscription funéraire gravée sur l'une des faces (A) d'une plaque qui porte une autre épitaphe sur la face B (voir *infra*, n° 199). La plaque était fendue de droite à gauche, sans que les lettres pourtant en soient affectées. «45, 5. 32, 5. 2, 5» ; hauteur des lettres : «3» (selon Seure).

Seure, Antiquités, p. 637, n° 94 (fac-similé).



Ἐνθάδε κατάκι-
τε Ἄννα ἡ τῆς μ-
ακαρίας μνήμης
καὶ τῆς ὀρθοδόξ-
ου πίστεος· ἐτε-
λεύτησεν δὲ <ι>
μην(ὶ) Ἀγούστου
ιθ' ἡμέρᾳ ϛ' ἰνδ(ικτιῶνος) αι'

Lettres carrées et égales.

Signe d'abréviation : S : ΙΝΔS = -ικτιῶνος (l. 8).

Abréviation : μην(ὶ) (l. 7), sans signe ; le lapicide a probablement gravé le I à la fin de la ligne 6, par erreur. Notons l'absence de la barre diagonale du N.

Ligature : ὃ = ϒ = ου (l. 7) ; voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 139, 145.

Leg. κατάκειται (l. 1/2) ; πίστεως (l. 5) ; Αὐγούστου (l. 7) ; ἰνδ(ικτιῶνος) ια' (l. 8), voir *infra*, n° 207, 10.

L. 7. μη[νὸς] Ἀγούστου (Seure).

Ci-gît Anna, de bienheureuse mémoire et de foi orthodoxe ; et elle est morte le 19 du mois d'août, le sixième jour (vendredi), indiction 11.

L. 2 : Ἄννα. On signale une autre Anne, καλοκοίμητος, dans une épitaphe d'Héraclée de la même époque, voir Asdracha, Inscriptions V, n° 187, 4-5. Le nom est enregistré in Loukopoulou, *La Thrace Propontique*, pp. 234-235.

L. 4/5 : καὶ τῆς ὀρθοδόξου πίστεως. Pour cette expression, voir supra, n° 197 ; cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 135. Cf. Bees, in *B-NJ* 3 (1922), p. 119 ; Wiegand, Inschriften aus der Levante II., p. 291, n° 12 ; *SEG* 6 (1932), n° 442 ; Robert, *Bull. épigr.* 1968, n° 289. Il est vrai que beaucoup plus tard cette expression sera mise en rapport avec la restauration du culte des images en 843.

L. 5/6 : ἐτελεύτησεν. Pour ce verbe funéraire, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 144 (avec bibliographie) ; cf. V, n^{os} 192-193.

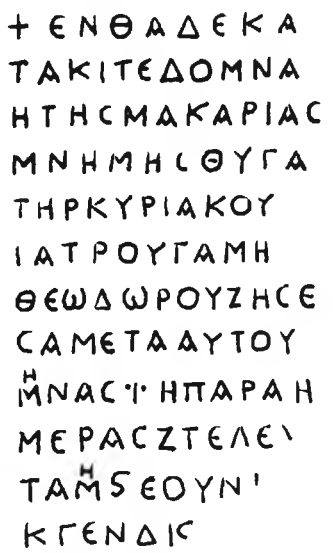
L. 7 : μηνὶ Αὐγούστου. Le glissement du datif du mot μηνὶ au génitif du nom du mois est la règle pour cette époque et pour cette région, voir Asdracha, Inscriptions IV, n^{os} 136-137, 145-146, 148 et *passim* ; V, n^{os} 187, 194. Cf. un autre cas de l'influence du latin pour la graphie d'août, Ἀγούστου, in *eadem, ibid.*, n° 193 ; cf. IV, n° 153 (Ἀγωστείνου, nom propre).

L. 8 : ἰνδικτιῶνος αι'. AI à la place d'IA, la monade précédant souvent la décade, voir Asdracha, Inscriptions II, n° 70, 16.

199. Sèlyvria. Epitaphe de Domna (IVe-Ve s.)

Inscription funéraire gravée sur la face B de la plaque où se trouvait l'épitaphe n° 198. La cassure de l'angle droit a fait disparaître quelques lettres des dernières lignes. Cette inscription paraît être postérieure à celle de la face A. «45, 5. 32, 5. 2, 5» ; hauteur des lettres : «2, 5» (selon Seure).

Seure, Antiquités p. 637, n° 95 (fac-similé).



+ Ἐνθάδε κα-
τάκιτε Δόμνα
ἡ τῆς μακαρίας
4. μνήμης θυγά-
τηρ Κυριακοῦ
ἰατροῦ, γαμη[τὴ]
Θεωδώρου, ζήσε-
8. σα μετὰ αὐτοῦ
μῆνας ιη΄ παρὰ ἡ-
μέρας ζ΄· τελευ-
τᾷ μη(νὶ) Ἐουνί[ου]
12. κγ΄ ἐνδι(κτιῶνος)- -

Signe d'abréviation : S = M̊S = - νι (l. 11) ; ENΔIS = - κτιῶνος (l. 12).

Lettres superposées : M̊ (l. 9, 11).

Leg. κατάκειται (l. 1/2) ; Θεοδώρου (l. 7) ; ζήσασα (l. 7/8) ; Ἰουνίου, graphie E pour I (l. 11) ; ἰνδι(κτιῶνος), de même (l. 12), cf. *supra*, n° 196, 7.

L. 7/8. ζήσ(α)σα (Seure).

L. 11. μη(νὸς) (Seure). Je restitue, quant à moi, le datif, d'après la règle usuelle à cette époque, voir Asdracha, Inscriptions IV, *passim*.

Ci-git Domna, de bienheureuse mémoire, fille de Kyriakos, médecin, épouse de Théodore, qui a vécu avec lui dix-huit mois moins sept jours ; elle est morte le 23 du mois de juin, indiction...

L. 2 : Δόμνα. Pour ce nom, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 165, 4, p. 344 (Héraclée).

L. 4/6 : θυγάτηρ Κυριακοῦ ἰατροῦ. Voir la notice au sujet d'un autre Kyriakos dans une épitaphe de Panion, *eadem, ibid.*, n° 133, 5. Pour quelques références sur le métier de médecin, voir in Koukoulés, *Βυζαντινῶν βίος*, II/1, pp. 164-147 ; cf. in *Byzantium*, 2, pp. 1327-1328, s.v. Medicine (J. Scarborough). Cf. Feissel, *Macédoine*, n° 237 (un prêtre et médecin, IVe-Ve s.) ; Dagron - Feissel, *Cilicie*, n° 116 (un diacre et médecin, Ve-VIe s.) ; Patlagean, *Pauvreté économique*, p. 159.

L. 6 : γαμητή. Cette variante à la place de γαμετή ne constitue pas, d'après Feissel (*Macedoine*, n° 246, 3) un doublet morphologique mais une variante phonétique provenant de l'équivalence E/H. Pour γυνὴ et σύμβιος en alternance, qui se rencontrent en particulier dans les épitaphes d'Héraclée, voir Asdracha, Inscriptions V, n° 181.

L. 7 : Θεοδώρου. On connaît un autre Théodore dans notre région, évêque de Panion, d'après une inscription de fondation qui doit être datée *ca* VIe-VIIe siècles, *eadem*, Inscriptions IV, p. 326. Le nom remonte à la haute Antiquité, voir *Lexicon*, I, p. 214 ; II, p. 215-216 ; III A, pp. 202-203. Il est très fréquent à l'époque impériale, voir Kanatsoulis, *Prosopographia Macedonica*, n^{os} 547-548 ; Loukopoulou, *La Thrace Propontique*, pp. 262-263, s.v. ; cf. Tataki, *Macedonians abroad*, pp. 53, 69, 91 et *passim*. Il devient très fréquent à l'époque chrétienne et byzantine ; voir, p.ex., les nommés ainsi, relevés dans les inscriptions de Palestine, in Meimaris, *Sacred Names*, Index (p. 282 s.v.) ; la foule des personnages importants à l'époque protobyzantine, in *PLRE*, I, pp. 896-901 ; II, pp. 1085-1098 ; III B, pp. 1243-1290.

L. 7/10 : ζήσασα μετὰ αὐτοῦ μῆνας ιη΄ παρὰ ἡμέρας ζ΄. On signale l'emploi de la préposition παρὰ pour soustraire au temps un certain nombre de jours ou de mois, comparable au latin *minus*, voir des exemples in Feissel, *Macédoine*, n° 247, 8 ; cf. in *AM* 17 (1892), pp. 200-201 ; *SEG* 26 (1976-

1977), nº 1193. Voir quelques exemples des significations différentes, in Robert, *Bull. épigr.* 1958, nº 270, p. 256 ; 1959, nº 488, p. 269 ; 1960, nºs 422-423.

L'étonnant est ici que l'on parle du temps de la vie commune d'un couple, peut-être parce qu'il fut extrêmement bref.

200. Sèlyvria. Epitaphe de Philomousos (IVe-Ve s.)

Dalle funéraire portant en haut l'alpha et l'oméga, que Mordtmann vit encastrée dans le pavage de la cour de l'église de Panagia, peu avant 1884. Il n'a pas donné des dimensions.

Mordtmann, Epigraphik, p. 213, nº 31 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, *Mélanges*, p. 372, nº 62 b32). Texte d'après le fac-similé de Mordtmann.

[+] Ἐνθά-
δε κατά-
κιτε Φιλόμ-
4. ουσος δεκα-
νὸς

Leg. κατάκειται ; cf. *supra*, nº 196, 1-2.

Cit-gît Philomousos, décanos.

L. 3/4 : Φιλόμουσος. Le nom, signifiant celui qui aime les Muses, se rencontre surtout à l'époque impériale, voir *Lexicon*, I, p. 468 ; II, p. 457 ; III A, p. 458 ; Tataki, *Macedonian Edessa*, pp. 97, 105. Le nom est catalogué in Loukopoulou, *La Thrace Propontique*, pp. 296-297.

L. 4/5 : δεκανός. Pour ce terme, voir Asdracha, Inscriptions IV, nº 124, au sujet d'un décanos dans une épitaphe de Rhaidestos (IVe s.), ainsi qu'au sujet d'un décanos des Makédonianoi, dans une épitaphe de Panion, *ibid.*, nº 134.

201. Sèlyvria. Epitaphe de Makédonios (IVe-Ve s.)

Fragment d'épitaphe. «29. 18. 65» ; hauteur des lettres : «3».

Seure, Antiquités, p. 639, nº 97 (fac-similé).

[+ Ἐνθάδε κατάκι]-
[τ]ε̣ ὁ τῆ̣[ς μακα]-
[ρί]ας μνήμ̣[η]-
4. [ς Μ]ακεδό̣[νιος]
[ἀπ]ὸ χορί[ου Νήτου]
Μεγάλ̣[ης ἐπὶ Νακο]-
[λί]ας Φρ̣[υ]-
8. γία̣ [ς]

Ligature : μνημ (l. 3).

Leg. [κατάκειται] (l. 1/2) ; j'ai transcrit selon la faute habituelle κατάκιτε ; χωρί[ου] (l. 5) ; [Νακωλεί]ας (l. 6/7), transcription d'après l'épitaphe ci-dessus, n° 196, 4-5.

L. 5. [ἀπ]ὸ χορί[ου] (Seure, dernière ligne).

Ci-gît Makédonios, de bienheureuse mémoire, du village (Nètos) la Grande (près de Nakôleia) de Phrygie ;

L. 4 : Μακεδόνιος. Le nom remonte à la haute Antiquité (voir *Lexicon*, II, p. 296 ; Tataki, *Macedonians abroad*, p. 361), mais il est très répandu pendant le Bas-Empire, voir Robert, in *Hellenica* IV (1948), p. 145 ; *SEG* 15 (1958), n° 484 ; *Lexicon*, I, p. 296.

Le nom se rencontre souvent pendant l'époque protobyzantine, cf. Makédonios I^{er}, évêque de Constantinople (342-346 et 351-360), auquel furent attachés les partisans de l'«hérésie macédonienne», cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 134 ; *PLRE*, I, pp. 526-527 ; II, pp. 697-698 ; III A, pp. 801-802, s.v. Macedonius (hauts fonctionnaires civils et militaires). On a quelques ecclésiastiques homonymes dans l'Eglise de Palestine, voir Meimaris, *Sacred Names*, n^{os} 883, 1126, 1284.

L'épitaphe présentée est enregistrée sous Μακεδό[νιος?] in Loukopoulou, *La Thrace Propontique*, pp. 270-271, mais sans que son caractère chrétien soit mis en évidence.

L. 5/8 : ἀπὸ χωρίου [Νήτου] Μεγάλης [ἐπὶ Νακωλεί]ας Φρυγίας. Il est tentant de rapprocher cette épitaphe de celle de Sôzôn (voir *supra*, n° 196), dans la mesure où les lettres conservées le permettent. La restitution ἐπὶ Νακωλείας est ainsi le pendant de ὑπὸ Νακολίαν dans l'épitaphe de Sôzôn (l. 4-6). D'après cela, Makédonios serait un compatriote du prêtre Sôzôn, originaire, lui aussi, de Nakôleia de Phrygie, donc immigré également d'un lieu d'Asie Mineure vers une ville de Thrace.

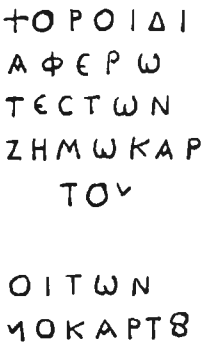
Notons enfin la ressemblance entre l'inscription examinée et un autre fragment provenant aussi de Sèlyvria, voir Seure, *ibid.*, p. 640, n° 101 : IC IOC A/[πὸ] χορίου H/AAHO^{V}Γ ; cf. *supra*, n° 196, à propos de l'identification différente de Feissel.

202. Sèlyvria. Deux bornes territoriales de «ta Zèmokartou» (IVe-Ves.)

A. Colonne brisée en bas, découverte avant 1897 à Sariköy, domaine agricole de la commune de Sèlyvria, sis près de Phanarion, village proche de la ville. Hauteur : «40» ; hauteur des lettres : *ca* «5» (selon Seure).

B. Cippe surmonté d'une bande platte, cassé en bas et fendu au milieu ; découvert près du moulin à vapeur d'Anastase C.P. Stamoulis, à Sèlyvria, il a fait partie de sa collection. Hauteur : «55» ; diamètre : «22» ; hauteur des lettres : *ca* «4» (selon Seure).

Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, pp. 308-309, n^{os} 31-32 ; Bees, Διαφέρειν, p. 119 (inscription A) ; Seure, Antiquités, pp. 574-575, n^{os} 29-30 (fac-similés) ; (Velkov, Campagnes et population rurale, p. 62, note 173). Texte d'après les fac-similés de Seure.



A. + Ὅροι διαφέρω[ν]-
τες τῶν
4. Ζημωκάρ-
του

B. [+ Ὅρ]οι τῶν
[Ζη]μοκάρτου

Leg. διαφέροντες (A, l. 1/3) ; Ζημοκάρτου (A, l. 4/5).

Notons la diphtongue OY écrite analytiquement (A, l. 5) et en ligature (B, l. 2). Cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 139.

A) L. 4/5. Ζημωκά(ρ)/του (;) (Kourouniôtis, Bees).

B) L. 1. οι τῶν (Kourouniôtis) ; Ὅρος (Velkov) ; l. 2. μ)οκάρτου (Kourouniôtis).

A. Bornes appartenant à «ta Zèmokartou».

B. Bornes de «ta Zèmokartou».

A) L. 1/5 : Ὅροι διαφέροντες τῶν Ζημοκάρτου. La signification «appartenir à» de la construction du verbe διαφέρειν + génitif a été mise en évidence avec maints exemples dans un article écrit à Athènes en 1909 par Bees, Διαφέρειν, pp. 118-124. Depuis, plusieurs inscriptions, en premier lieu des épitaphes allant du IVe au VIe siècle, ont été publiées, où cette formule figure surtout au participe présent : θήκη, σωματοθήκη διαφέρουσα ; μημόριον, κομητήριον διαφέρον, τόπος διαφέρων, etc. ; voir Feissel, *Macédoine*, Index, p. 259, s.v. διαφέρω ; Dagron - Feissel, Cilicie, n^{os} 8, 37-38 et *passim*. Cette formule n'exclut pas bien sûr la syntaxe correcte du verbe avec le datif, avec la même signification, cf. Grégoire, *Asie Mineure*, n° 10, 2 (διαφέρει Ὀκταβερίῳ) ; Feissel, Macédoine, n° 224 B, 2-4 (διαφέρον τῇ Φιλιππησίων ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ).

Sur le terme ὅροι, bornes délimitant ici des propriétés foncières, voir Asdracha, Inscriptions II, pp. 324-325, n° 101 ; cf. les bornes des villes thraces, *ibid.*, pp. 252-254 sq.

A) L. 3/5 - B) L. 1/2 : τῶν Ζημοκάρτου. La construction grammaticale suggère un nom de lieu-propriété foncière en Thrace, renvoyant à un nom propre, Ζημοκάρτης, d'où τὰ Ζημοκάρτου – comme on a τὰ Ἀνθεμίου, τὰ Πρόβου, τὰ Πρωΐνου, τὰ Χαρισίου et *passim*, quartiers ou localités de Constantinople et du Bosphore (voir Janin, *Constantinople byzantine*, s.v. respectifs) –, ce qui explique le génitif pluriel de l'article défini (τῶν) de notre épitaphe. Cf. Avraméa, Géographie, p. 25 ; *infra*, n^{os} 203, 207 (τὰ Δαμαστόρων, τὰ Αὐχενίου).

Quant à l'étymologie du nom, il est sûrement d'origine thrace, voir Detschew, *Sprachreste*, p. 188, s.v. Ζιμι-, Ζημο-, Ζεμ-, etc. (citation du nom Ζημο-καρτης) ; Seure, Antiquités, p. 575 ; cf. Velkov, Campagnes et population rurale, p. 62.

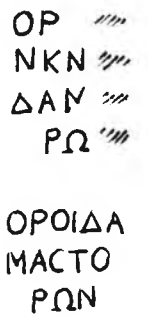
Pour une liste des bornes thraces, voir Seure, Archéologie thrace, n^{os} 29-32 et notes ; pour deux autres bornes territoriales plus tardives dans la région de Philéas et Dérkôn, voir Asdracha, Inscriptions II, n° 101 ; cf. Avraméa, Bornes de propriétés, pp. 401-404.

203. Sèlyvria. Borne territoriale de Damastores (IVe-Ve s.)

Colonne inscrite sur les deux faces, portant la même inscription répétée trois fois, découverte au village Büyük-Seymen, au nord de Sèlyvria. Publiée dans le journal Νεολόγος de Constantinople d'après la copie d'Anastase C.P. Stamoulis, elle fut reprise par Seure d'après la même copie. Dimensions inconnues.

Νεολόγος (14 novembre 1909), que je n'ai pas pu voir ; Seure, Archéologie thrace, p. 330, n° 29 (fac-similé) ; (Velkov, Campagnes et population rurale, p. 62, note 174). Texte d'après le fac-similé de Seure.

+ΟΡ	Face a)	+ Ὅρ[οι]
ΔΑΜΑ		Δαμα-
ΤΟΡΩΝ	3.	[σ]τόρων



Face b) Ὅρ[οι]
<ΝΚΝ> [τῶν]
Δαμ[α]-
4. [στό]ρω[ν]

Ὅροι Δα-
μαστό-
3. ρων

Face b) L. 1/2. ὅρ(οι) [τῶ-]/ν κ[ήπων] (Seure).

Bornes des Damastores.

A l'instar de l'inscription précédente, n° 202, on peut comprendre ici qu'il s'agit d'un nom de lieu-propriété foncière qui donnerait τὰ (τῶν) Δαμαστόρων, les biens des Damastores, probablement le nom d'une famille des propriétaires de la région.

Quant à l'étymologie du nom Δαμάστωρ/ορες, il doit se rapprocher du mot grec δαμάτωρ (-ορος), apprivoiseur, utilisé surtout en composition (p. ex., πανδαμάτωρ), dérivé du verbe δάμνημι/δαμνάω - δαμάω - δαμάζω, qui remonte à Homère ; à titre d'exemple, cf. Il. Ω 4-5 ; Od. ι 372-373 (ὕπνος... πανδαμάτωρ) ; Il. P 77 ; Od. δ 637 ; λ 221.

204. Sèlyvria. Ex-voto de Jean et de Georges (IVe-VIe s.)

Croix de marbre portant inscription qui fut découverte près du jardin de l'Ecole des Filles de la ville et dont la copie fut procurée par A.C.P. Stamoulis à C. Kourouniôtis avec d'autres copies que j'ai reprises dans ce recueil (voir n^{os} 202, 209, 211 et *passim*). Kourouniôtis avoue que le manque de caractères épigraphiques n'avait pas permis une publication convenable. La croix était conservée à L'Ecole mentionnée lors du séjour de Georges Seure à Sèlyvria, en automne 1910. «50. 47» (selon Kourouniôtis et Seure).

Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, p. 307, n° 28 ; Seure, Archéologie thrace, p. 333, n° 33 (copie en miniscules). Texte d'après les deux éditeurs. A partir de la ligne 7, l'inscription est écrite sur les deux branches de la croix, de gauche à droite.

Ὑπεὶρ σο-
(τηρ)ήας κὲ ἀ-
φέσεως ἁ-
4. μαρτιῶν
τῶν δού-
λον τοῦ Θ(ε)οῦ
Ἰωάννου σκευοφ-
8. ύλακος + κὲ Γεορ-
γίου ἀρχιδια[κ]-
ώνου· ἀμὴν

Abréviation du *nomen sacrum* : Θ(ε)οῦ (l. 6).
Plusieurs fautes d'orthographe :
Leg. ὑπὲρ (l. 1), confusion graphique du EI pour E ; σωτηρίας (l. 1/2) ; καὶ (l. 2) ; ἁμαρτιῶν (l.

3/4) ; τῶν δούλων (l. 5/6) ; Ἰωάννου (l. 7) ; καὶ Γεωργίου (l. 8/9) ; ἀρχιδιακόνου (l. 9/10), confusion graphique du Ω pour O.

Pour le salut et la rémission des péchés des serviteurs de Dieu, Jean, skévophylax, et Georges, archidiacre ; amen.

L. 1/4 : ὑπὲρ σωτηρίας καὶ ἀφέσεως ἁμαρτιῶν. La formule ὑπὲρ σωτηρίας remonte à l'époque impériale et se rencontre dans des dédicaces de collèges païens, voir Grégoire, Notes épigraphiques IV, p. 279. Ὑπὲρ ἀφέσεως ἁμαρτιῶν par contre est une formule purement chrétienne, qui se rattache à la Cène et donc au mystère eucharistique de la liturgie, voir Matth. 26, 28-29 : τοῦτο γάρ ἐστι τὸ αἷμά μου τὸ τῆς καινῆς διαθήκης τὸ περὶ πολλῶν ἐκχυνόμενον εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν ; cf. Brightman, *Liturgies*, p. 386, 5-9 ; Ševčenko, in Boyd - Mango, *Silver Plate*, p. 41, n° 3 ; Loverdou-Tsigarida, Παρατηρήσεις, in *Θυμίαμα*, p. 157 : ὑπὲρ ἰάσεως κὲ ἀφέσεως ἁμαρτιῶν. Voir dans notre recueil les inscriptions votives portant la formule ὑπὲρ εὐχῆς (Inscriptions IV, n^{os} 143, 156) ; *infra*, n° 241 (Imbros) : ὑπὲρ εὐχῆς καὶ σωτηρίας.

L. 7/8 : Ἰωάννου σκευοφύλακος. Sur le skévophylax, qui n'est pas seulement le gardien du mobilier sacré de l'Eglise mais peut aussi exercer des fonctions liturgiques, voir Darrouzès, *Ὀφφίκια*, pp. 314-318 et *passim*.

L. 8/10 : Γεωργίου ἀρχιδιακόνου. Voir la longue série des archidiacres qui figurent dans les inscriptions chrétiennes de Palestine, in Meimaris, *Sacred Names*, n^{os} 892-904. Sur cette fonction ecclésiastique, voir *ibid.*, pp. 178-180.

205. Sèlyvria. Invocation avec citations sacrées dans une épitaphe (IVe-VIe s.)

Tambour coupé dans une colonne funéraire, selon Seure, portant une inscription incomplète. Diamètre : «44» ; hauteur : «26».

Seure, Antiquités, pp. 639-640, n° 100 (en miniscules typographiques, commentaire avec l'aide de Homolle). Texte d'après Seure avec nos corrections de lecture.

Καὶ θέση σ[ε]
ἰς τόπον χλόης
τοῦ Παραδίσσου,
4. ἐὰν ἀκολουθίσις
αὐτὸν ἕος τέλους·
βο(ήθει) ΟΥΓΑΛΠ

Lettres très inégales et grossières, toujours d'après Seure, qui n'a pas donné de fac-similé, sauf pour la première et pour la troisième ligne.

Plusieurs confusions graphiques :

Leg. θέσει (l. 1), Λ pour Ⅽ et H pour EI ; cf. Feissel, *Macédoine*, p. 275 ; εἰς (l. 2), I pour EI ; τοῦ Παραδείσου (l. 3), I pour EI ; ἀκολουθήσῃς (l. 4), I pour H ; ἕως (l. 5), O pour Ω. Notons l'absence de la barre horizontale du Θ (l. 1).

L. 1. θέλη (= θέλει) σ[υν]ι[δ]ρ[ύ]σε(ι)ν ? σε (Seure - Homolle, qui écrivent cette ligne en majuscules carrées).

L. 6. BOOY, peut-être corruption de βο(η)θεῖ (Seure - Homolle).

Et Il te mettra dans un endroit de verdure du Paradis, si tu le suis jusqu'à la fin ; (Seigneur), aide ... (un tel).

La signification devient évidente par la construction du verbe hypothétique du 4e genre (fait éventuel) : ἐὰν ἀκολουθήσῃς (l. 4) ... θέσει σε (l. 1).

L. 1 : καὶ θέσει σε. J'omets la suite des lettres de cette ligne ; Seure avance d'ailleurs qu'elle est autant incomplète que la dernière.

L. 2 : εἰς τόπον χλόης. Fragment du verset biblique, Psaumes 22 (23), 2 : εἰς τόπον χλόης, ἐκεῖ με κατεσκήνωσεν .... Cf. le Vœu de l'office des morts : que le Seigneur fasse reposer l'âme du défunt ἐν τόπῳ χλοερῷ, ἐν τόπῳ ἀναψύξεως, ἔνθα ἀπέδρα ὀδύνη, λύπη καὶ στεναγμὸς (*Νεκρώσιμοι Ἀκολουθίαι*, p. 47). Cf. une inscription égyptienne du Ve siècle in *DACL* 15/2 (1953), col. 2797-2798, s.v. Trisagion : ... ὁ Θεὸς ἀναπαύει / μετὰ ὁσίων καὶ δικαίων ἐν/ τόπῳ χλόης, ἀναπαύσεως / ὑδάτων ἐν Παραδείσῳ / τρυφῆς, ἔνθα ἀπέδρα / ὀδύνη καὶ λύπη καὶ στεναγμός +...

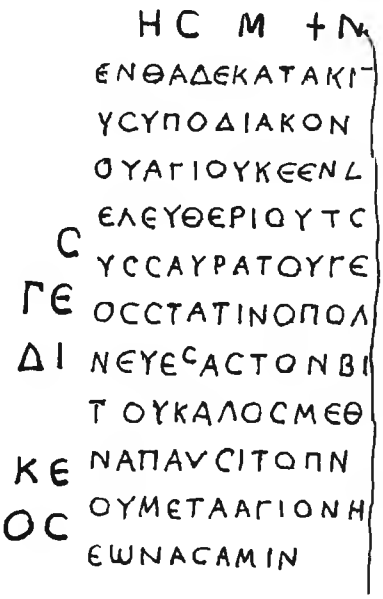
L. 3 : τοῦ Παραδείσου. Sur la présence du Paradis dans la tradition chrétienne, voir in *ΘΗΕ* 10 (1960) 1967, col. 23-24, s.v. Παράδεισος (N.E. Mètsopoulos) ; in *Dictionnaire de la Spiritualité*, fasc. 76-77 (Paris 1983), col. 187-197, s.v. Paradis (P. Miquel).

L. 6 : βο(ήθει) ΟΥΓΑΛΠ. Il est très probable que le nom de celui qui invoque le Seigneur figurait sur cette ligne dont ne subsistent que quelques lettres.

206. Sèlyvria. Epitaphe d'un sous-diacre de Saint-Eleuthérios de Constantinople (Ve s. ?)

Dalle funéraire qui se trouvait à l'Ecole Hellénique de Sèlyvria au moment où Mordtmann la vit, peu avant 1884 (cf. *supra*, n° 196). Papadopoulos-Kerameus qui l'a examinée vers la fin 1885 a apporté quelques corrections de lecture. «50. 41» (selon Mordtmann). La dalle avait été réutilisée puisque des lettres d'une autre épitaphe (a), vraisemblablement antérieure, figurent en haut et à gauche des lignes 4/5 à 10/11 de l'inscription principale.

Mordtmann, Epigraphik, pp. 212-213, n° 30 (fac-similé sans transcription) ; Dumont - Homolle, *Mélanges*, p. 372, n° 62 b31. Texte d'après le fac-similé de Mordtmann, en tenant compte des corrections de Papadopoulos-Kerameus (Ἀρχαιότητες, pp. 72-73) aux lignes 5 et 8 (6 et 9 de Mordtmann) et avec nos corrections supplémentaires.



Ἐνθάδε κατάκιτ[ε]- - -
ΥC ὑποδιάκον[ος τ]-
οῦ ἁγίου κὲ ἐνδ[όξου]
4. Ἐλευθερίου τρ[ῦ] - - -
ΥCCAYPA τοῦγε [Κ]-
οσστατινοπόλ(εως)·
(δια)νεύσσας τὸν βί[ον αὐ]-
8. τοῦ καλῶς, μεθ' [ὃ Κ(ύριο)ς ἀ]-
ναπαύσι τὸ πν[εῦμα αὐ]-
τοῦ μετὰ ἁγίον ἠ[ς τοὺς]
ἐῶνας· ἀμὶν

Abréviations possibles : S ou un autre signe (l. 6) ; du *nomen sacrum* avec ou sans tilde : KC (l. 8).

Leg. κατάκειτ[αι] (l. 1) ; probablement IC (l. 2) ; καὶ (l. 3) ; εἰς - - - ? (l. 5) ; Κωνσταντινουπόλ(εως) (l. 6) ; (δια)νεύσας (l. 7), le Є étant gravé pour C : νευεσας ; καλῶς (l. 8) ; ἀναπαύσοι (l. 8/9) ; μετὰ ἁγίων εἰς (l. 10) ; αἰῶνας, ἀμὴν (l. 11).

L. 5. La lecture τοῦγε est due à Papadopoulos - Kerameus (ΤΟΥΓΟ, l. 6 de Mordtmann et de Homolle, qui numérotent depuis la première ligne de l'épitaphe 206 a).

L. 5/6. [K]/OCCTANTINOΠOΛ[ι...] (Homolle, l. 6/7 de sa transcription).

L. 7. NEYЄCAC TON BI[ον] (Homolle, l. 8).

L. 8. TιOY (Mordtmann, l. 9). Papadopoulos-Kerameus a corrigé en TOY.

L. 8/9. TOYKAΛOC MЄΘKЄ... [Ὁ θεὸς] (Homolle, l. 9/10).

L. 10. ου μετὰ ἅγίον η ... [κὲ εἰ] (Homolle, l. 11).

Notons le petit C surélevé entre les lettres Є et A (l. 7).

Ci-gît..., sous-diacre de Saint-Eleuthérios... de Constantinople ; ayant bien traversé sa vie, après cela, que le Seigneur fasse reposer son esprit avec les saints pour les siècles (des siècles), amen.

L. 2 : YC ὑποδιάκονος. La fin de la première ligne et le début de celle-ci devaient normalement comprendre le nom du sous-diacre, qui appartiendrait à la catégorie des noms se terminant en -ιος/-ις avec perte du O, voir Asdracha, Inscriptions IV, n^{os} 141, 163 ; V, n° 184 et *passim* (Σισσίνις, Ἀστέρις, Εὐγένις, Ἐπιφάνις, etc.). Un autre sous-diacre figure dans une épitaphe de Panion (Ve-VIe s.), voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 147, 5 (avec références et bibliographie).

L. 2/6 : τοῦ ἁγίου ... Ἐλευθερίου - - - τοῦγε Κωνσταντινουπόλεως. Ce sous-diacre, mort à Sèlyvria, appartenait au clergé de l'église de Saint-Eleuthérios de Constantinople. On peut le considérer comme issu de l'émigration constantinopolitaine (: Feissel, Aspects de l'immigration, p. 376), quoique la proximité de Constantinople fasse penser que sa mort à Sèlyvria résulte simplement du hasard. D'ailleurs, on ne peut exclure que Sèlyvria ait été son lieu de naissance où il fut enterré.

Sur l'église de Saint-Eleuthérios, construite près du Xérolophos, peut-être à l'époque d'Arcadius, et existant an moins jusqu' au milieu du Ve siècle, voir Janin, *Le siège de Constantinople*, p. 110. Quant aux lettres figurant au début de la ligne 5, il est probable qu'elles cachent un toponyme du site (εἰς - - - ?) où l'église fut bâtie.

L. 6/8 : διανεύσας τὸν βίον αὐτοῦ καλῶς. Le verbe διανέω, duquel provient ce participe de l'aoriste signifiant naviguer, arriver sain et sauf en nageant, est synonyme de διαπλέω, les deux renvoyant à la métaphore «traverser la vie». C'est ainsi que cette épitaphe se rapproche de celle d'Héraclée (Asdracha, Inscriptions II, n° 68, 1-2) : Τὸ πέλαγος τοῦδε τοῦ βίου καλῶς διαπλεύσας (a. 854). Cf. *eadem*, Inscriptions V, n° 193, 1-2 (καλῶς βιώσασα). Soulignons que ces expressions sont un topos dans les épitaphes chrétiennes et byzantines.

L. 8/11 : μεθ' ὃ Κύριος ἀναπαύσοι ... εἰς τοὺς αἰῶνας. L'influence des versets de l'office des morts est ici évidente : τὴν ψυχὴν τοῦ ... δούλου (d'un tel) Αὐτοῦ (du Christ) ἐν σκηναῖς δικαίων τάξαι, ἐν κόλποις Ἀβραὰμ ἀναπαῦσαι καὶ μετὰ ἁγίων συναριθμῆσαι ... (*Νεκρώσιμοι Ἀκολουθίαι*, p. 52). Cf. l'épitaphe précédente, n° 205.

— ἐῶνας / αἰῶνας. Pour un autre cas de la même confusion graphique, E pour AI sur nos stèles, voir Asdracha, Inscriptions V, n° 182, 6.

a) D'après Homolle, le fragment de l'épitaphe antérieure (voir ci-dessus) peut être lu ainsi :

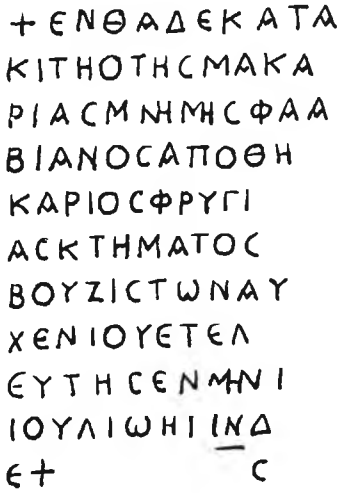
[ὁ τῆς ἀρίστ]ης μν[ήμης] /
[ὁσίω]ς [κ]ὲ δικέ(ως),

«ou les mêmes mots au masculin, nominatif singulier», à savoir ὅσιος καὶ δίκαιος, ce qui me paraît plus vraisemblable.

207. Sèlyvria. Epitaphe de l'apothèkarios Flavianos (Ve s.)

Dalle funéraire découverte en 1909 (et non 1809 : Avraméa) au lieu-dit Kuyu-dere, entre Sèlyvria et Epivatai, selon Stamoulis, voire à l'ouest de Hagios Stéphanos, comme précise Paspatis (Τὰ Θρᾳκικά προάστεια, p. 41). Le dernier pense à l'existence d'un bourg byzantin à Kuyu-dere, en raison des fondations de bâtiments byzantins qu'on pouvait voir au bord de la mer et du grand nombre d'antiquités byzantines qui y ont été trouvées. «48. 36. 4» ; hauteur des lettres : «3» (selon Stamoulis) ; «50, 5. 35. 3, 5» ; hauteur des lettres : «2, 7» (Seure).

Stamoulis, *Θρᾳκικά*, dossier 35 S (de sa collection manuscrite) ; Seure, Antiquités, p. 633, n° 87 (fac-similé) ; Robert, Noms de métiers, p. 333, note 42 (l. 1-8) ; Mentzou, *Συμβολαί*, pp. 55-59, n° 128 ; Avraméa, Géographie, pp. 19-25. Texte d'après le fac-similé de Seure.



+ Ἐνθάδε κατά-
κιτη ὁ τῆς μακα-
ρίας μνήμης Φλα-
4. βιανὸς ἀποθη-
κάριος Φρυγί-
ας κτήματος
Βούζις τῶν Αὐ-
8. χενίου· ἐτελ-
εύτησεν μηνὶ
Ἰουλίῳ ηι ἰνδ(ικτιῶνο)
ε + ς

Seure a parlé de traces de lignes pour faciliter le travail du graveur, mais il n'est pas exclu qu'elles soient le signe horizontal d'abréviation (tilde), puisqu'elles sont visibles en dessous de ΙΝΔ (l. 10) ; cf. Oikonomides, Abbreviations, p. 34.

Ligatures : νη, μη (l. 3) ; μην (l. 9).

Leg. κατάκειται (l. 1/2) ; confusion graphique, A pour Λ : Φααβιανὸς (l. 3) ; Βούζη (l. 7) ; Ἰουλίῳ ιη', la monade précédant souvent la décade dans la date (l. 10), cf. Asdracha, Inscriptions II, n° 70, 16 (ει' = ιε') ; *supra*, n° 198, 8 ; Notons le C de l'ἰνδ(ικτιῶνο)ς écrit en dessous, l. 11.

Ci-gît Flavianos, de bienheureuse mémoire, apothèkarios de Phrygie, du domaine Vouzis appartenant à «ta Auchéniou» ; il est mort le 18 du mois de juillet, indiction 5.

Les deux dernières éditrices ayant examiné cette épitaphe d'une manière exhaustive, je me bornerai à résumer leurs commentaires et apporter quelques notes succinctes.

L. 3/4 : Φλαβιανός. Transcrit en grec du latin *Flavianus* (Solin - Salomies, *Repertorium*, pp. 80, 333), ce nom se rencontre souvent à l'époque impériale, voire au IIIe siècle (voir Kanatsoulis, *Prosopographia Macedonica*, n^{os} 1418-1421. Cf. Asdracha, Inscriptions V, n° 168, 1 : Αὐρήλιος Φιλιππιανὸς (catégorie provenant des noms romains avec la terminaison *-ianus*).

Le nom est enregistré in Loukopoulou, *La Thrace Propontique*, pp. 296-297.

L. 4/5 : ἀποθηκάριος. Ce terme, signifiant le préposé à un entrepôt ou à un magasin d'un grand

domaine privé ou de l'Etat, figure sur un nombre d'inscriptions assez important, voir bibliographie dans les deux dernières éditions mentionnées et notamment Millet, Apothécarios, pp. 430-439. Cf. Patlagean, *Pauvreté économique*, p. 159.

L. 4/8 : ἀποθηκάριος Φρυγίας κτήματος Βούζη τῶν Αὐχενίου. Le rattachement de cet apothèkarios à son vrai lieu d'affectation est dû à Anna Avraméa, qui a contesté l'identification de κτῆμα Βούζις avec Βουζαῖα près de Gordion de Phrygie, en Asie Mineure, des éditeurs précédents. Avraméa a prouvé, textes à l'appui, que Phrygie est l'emporeion Philias ou Philéas, sur la côte de la mer Noire, à 40 km de l'embouchure du Bosphore (cf. in *REG* 112 (1989), n° 908). Nous avons une autre inscription, tardive celle-là, provenant de ce lieu, qui mentionne aussi des propriétés foncières (région de Philéas et Dérkôn, XIe-XIIe s., voir Asdracha, Inscriptions II, n° 101).

En conséquence, le domaine de Βούζις, toujours selon Avraméa, faisait partie d'un ensemble appelé τὰ Αὐχενίου, construction linguistique similaire à d'autres noms de lieux thraces, composés de l'article pluriel neutre et du génitif d'un nom propre, voir *supra*, n^{os} 202-203 (avec références au même phénomène concernant Constantinople et Bosphore).

Quant au nom Βούζις, il faut plutôt, à mon avis, corriger en Βούζη (nominatif Βούζης), nom hellénisé d'origine thrace, catalogué par Detschew, *Sprachreste*, p. 79, s.v. Βούζης, Βουσᾶς ; *ibid.*, p. 95, s.v. Βύζας, Βύζης, Βυζος ; cf. Avraméa,Géographie, p. 25, note 26 (d'autres variantes du nom).

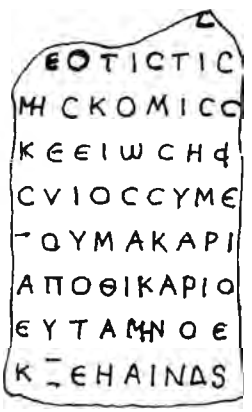
L. 8/9 : ἐτελεύτησεν. Pour ce terme funéraire, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 144 et *passim* ; *eadem*, Inscriptions V, n° 192, 6 et *passim*.

L. 9/10 : μηνὶ Ἰουλίῳ. L'un des exemples, pas très nombreux, où le mois s'accorde avec μηνί, au datif, cf. Asdracha, Inscriptions V, n° 193, 10.

208. Sèlyvria. Epitaphe de l'apothèkarios Komis, appelé Joseph (Ve s.)

Dalle funéraire encastrée dans le pavement de l'église de la Panagia de la ville au moment où Mordtmann la vit, peu avant 1884. «40. 27» (selon lui).

Mordtmann, Epigraphik, p. 213, n° 32 (estampage) ; (Dumont - Homolle, *Mélanges*, p. 372, n° 62 b33) ; Millet, Apothécarios, p. 431 ; (Avraméa, Géographie, p. 20, note 10). Texte d'après l'estampage de Mordtmann.



[+ Ἐνθά]δ[ε κῖ]-
[τ]ε ὁ τῖς <τῖς> [μνή]-
μης Κόμις ὁ
4. κὲ Εἰωσὴφ [πιστὸ]
ς υἱὸς Συμε[ῶνος]
τοῦ μακαρί[ου]
ἀποθικάριο[ς]· [τελ]-
8. ευτᾷ μη(νὶ) Νοε[μβρίου]
κε′ ἡ(μέρᾳ) α′, ἰνδ(ικτιῶνος)- -

Signe d'abréviation : S, ἰνδ(=-ικτιῶνος) (l. 9).

Abréviation : μη(νί), (l. 8, le datif s'accordant avec le génitif Νοεμβρίου, d'après la faute habituelle), cf. Asdracha, Inscriptions IV, n^{os} 136, 148, 163 et *passim*.

Ligatures : μη (l. 3) ; μην (l. 8).

Leg. Ἐνθάδε κεῖται (l. 1/2) ; je restitue d'après la faute courante, cf. Asdracha, *ibid.*, nos 120, 124, 148 et *passim* ; ὁ τῆς (l. 2) ; Κόμης ὁ (l. 3) ; καὶ Ἰωσὴφ (l. 4), confusion graphique, EI pour I ; ἀποθηκάριος (l. 7).

L. 3. Κομισσ.. (Mordtmann) ; Κόμις ὁ.. (Homolle) ; Κῶμις ὃ[ς] (Millet, Avraméa).

L. 4/5. Εἰωσήφ[ο/ς (Mordtmann) ; Εἰωσήφ.../ς (Homolle) ; Ἰωσὴφ [πιστὸ]ς υἱὸς Συμ[εὼ] (Millet, Avraméa).

L. 7. ἀποκιθάριος (?), sûrement une faute d'impression (Homolle).

L. 7/8. ἐτελεύτα (Mordtmann).

L. 8. μη(νὸς) (Mordtmann, Homolle, Avraméa).

L. 9. ἡ(μέραι), α' ἰνδ(ικτιῶνος) (Homolle) ; ἡ(μέρᾳ), α' ἰνδ(ικτιῶνος) (Millet, Avraméa, voir ci-dessous). Pas de ponctuation chez Mordtmann.

Ci-gît Komès, de (bienheureuse ?) mémoire, fils fidèle du bienheureux Syméôn, apothèkarios ; il est mort le 25 du mois de novembre, le premier jour (dimanche), indiction ...

L. 2/3 : ὁ τῆς μνήμης. Il est évident que le lapicide a omis l'épithète μακαρίας ou ἀρίστης, e.a. se rattachant au mot μνήμης, tandis qu'il a écrit l'article défini par deux fois.

L. 3/4 : Κόμης ὁ καὶ Ἰωσήφ. On est probablement en présence du phénomène qui remonte à l'époque romaine et qui exprimait le désir de romanisation des populations indigènes. Ainsi, le défunt Joseph et son père Syméôn portaient des noms juifs en usage aussi chez les chrétiens. Mais Joseph adopta le nom hellénisé Κόμης transcrit du *cognomen* latin *Comis* (voir Solin - Salomies, *Repertorium*, p. 316), transformant son propre prénom en surnom. Voir l'exemple similaire de Νουμένιος, ὁ καὶ ἄλλως Καλλικλῆς (= Asdracha, Inscriptions V, no 186, 5-7 ; cf. *ibid.*, no 174. Cf. Cabanes, Noms latins, pp. 92-95.

L. 4/5 : πιστὸς υἱὸς Συμεῶνος. L'épithète πιστὸς ne signifie pas ici croyant, fidèle à la foi chrétienne, mais se rapporte à υἱὸς, mettant en valeur la fidélité filiale. C'est une notion semblable qu'exprime πιστὸς υἱὸς d'un tel, dans une série d'épitaphes chrétiennes, voir Mentzou, Ἡ ἔννοια τοῦ ἐπιθέτου πιστός, nos 5, 12-13, 31 ; de même πιστὴ θυγάτηρ, *ibid.*, nos 15, 29 (malgré cela, l'auteur interprète cette épithète en le rattachant exclusivement à la foi). Cf. Feissel, *Macédoine*, no 247 (πιστὸς τριβοῦνος νοταρίων, πιστὸς se rapportant au tribun des notaires). En revanche, l'affirmation de la foi s'exprime dans d'autres épitaphes de notre région, voir Asdracha, Inscriptions IV, nos 130-131 ; *supra*, no 197.

L. 7 : ἀποθηκάριος. Voir supra, no 207. A l'opposé de l'apothèkarios Φρυγίας, l'entrepôt et/ou le lieu d'affectation de Komès ne figure pas dans la présente épitaphe.

L. 7/8 : τελευτᾷ. Voir *supra*, no 207.

L. 9 : ἡμέρᾳ α', ἰνδικτιῶνος.. Je ne crois pas qu'il faille mettre un point-virgule après ἡμέρᾳ (: Homolle, Millet que suit Avraméa), rattachant le α' à l'indiction, puisqu'il se rattache effectivement à ἡμέρᾳ, signifiant donc le premier jour de la semaine, le dimanche.

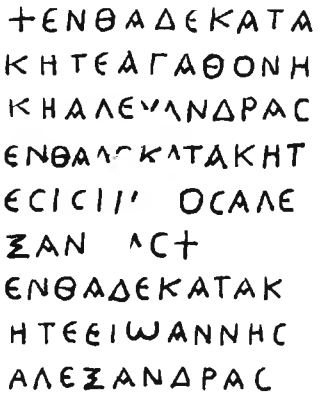
L'épitaphe est enregistrée in Loukopoulou, *La Thrace Propontique*, pp. 290-291, s.v. Συμεών.

209. Sèlyvria. Epitaphe triple : d'Agathonikè, d'Isidore et de Jean (Ve-VIe s.)

Dalle funéraire découverte à Sèlyvria et incorporée dans la Collection d'Antiquités d'An. C.P. Stamoulis. Relevée par Seure en automne 1910, elle a été attribuée par lui à tort à Périnthe. Il paraît qu'elle avait été un temps encastrée dans le dallage d'une église, où elle fut usée par le frottement des pieds. «39. 39» ; hauteur des lettres : «3» (selon Kourouniôtis). «39. 38» ; hauteur des lettres : «4» (selon Seure).

Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, p. 307, no 27 ; Seure, Antiquités, pp. 633-634, no 88 (fac-si-

milé) ; (Sayar, *Perinthos*, n° 224, sous la rubrique d'Héraclée suivant Seure). Texte d'après le fac-similé de Seure.



+ Ἐνθάδε κατά-
κητε Ἀγαθονή-
κη Ἀλεξάνδρας·
Ἐνθάδε κατάκητ-
ε Εἰσήδ[ωρ]ος Ἀλε-
ξάν[δρ]ας +
Ἐνθάδε κατάκ-
ητε Εἰωάννης
Ἀλεξάνδρας

Leg. κατάκειται (l. 1/2, 4/5, 7/8) ; Ἀγαθονίκη (l. 2/3), confusion graphique, H pour I ; Ἰσίδωρος (l. 5), EI pour I ; Ἰωάννης (l. 8), EI pour I. Notons l'absence de la barre horizontale aux E et H dans Εἰσήδωρος (l. 5).

Ci-gît Agathonikè d'Alexandra ; ci-gît Isidore d'Alexandra ; ci-gît Jean d'Alexandra.

Selon Seure, la troisième épitaphe peut être postérieure aux deux autres qui sont seules encadrées entre deux croix.

D'autre part, Kourouniôtis avait déjà mis l'accent sur la désignation de la famille des défunts exclusivement par la mère, considérant ce phénomène assez rare dans les épitaphes de l'époque. Cf. l'épitaphe de Komentiolos, où cependant le nom du père précède celui de la mère, sans qu'on puisse exclure des cas contraires (Asdracha, Inscriptions IV, n° 112, 5-6, p. 283 : Andrinople, 575-577).

L. 2/3 : Ἀγαθονίκη. Nom grec qui se rencontre à l'époque impériale, cependant que son correspondant masculin Ἀγαθόνικος remonte au IVe s. avant J. Chr., voir *Lexicon*, II, p. 4, s.v. Ἀγαθόνικος ; I, p. 3 ; III A, p. 4, s.v. Ἀγαθονίκη. On le trouve en Crète, en Italie du Sud, etc.

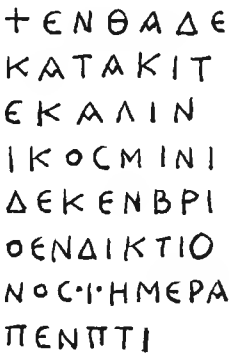
L. 5 : Ἰσίδωρος. Nom grec originaire d'Egypte (Ἶσις + δῶρον), fréquent à l'époque hellénistique, il se rencontre particulièrement à l'époque impériale, répandu dans tout le monde hellénophone, notamment parmi les tribus de l'Attique, dans les îles de la mer Egée, en Chypre, en Egypte, en Italie du Sud et en Sicile ; voir *Lexicon*, I, pp. 238-239 ; II, pp. 240-241 ; III A, p. 224. Cf. Robert, *Bull. épigr.* 1973, n° 530, p. 201.

Alexandra avait donc perdu ses trois enfants dans des temps relativement rapprochés. L'épitaphe est enregistrée in Loukopoulou, *La Thrace Propontique*, pp. 300-301 et 314-315, sous la rubrique Héraclée, d'après Seure.

210. Sèlyvria. Epitaphe de Kallinikos (Ve-VIe s.)

Dalle funéraire gravée à la pointe, découverte à Kuyu-dere en 1909, en même temps que la dalle de l'apothèkarios Flavianos, voir *supra*, n° 207. Incorporée dans la Collection Stamoulis, elle fut comprise par Seure dans l'édition de cette collection. «52. 30, 5. 4» ; hauteur des lettres : «3, 2» (selon Seure).

Stamoulis, *Θρᾳκικά*, dossier 35 S ; Seure, Antiquités, p. 634, n° 89 (fac-similé). Texte d'après le fac-similé de Seure.



+ Ἐνθάδε
κατάκιτ-
ε Καλίν-
4. ικος· μινὶ
Δεκενβρί-
ο ἐνδικτιό-
νος ι΄ ἡμέρα
8. Πένπτι

Leg. κατάκειται (l. 2/3) ; Καλλίνικος (3/4) ; μηνὶ (l. 4) ; Δεκεμβρίῳ (l. 5/6) ; ἰνδικτιῶνος (l. 6/7) ; Πέμπτῃ (l. 8).

Ci-gît Kallinikos ; (il est décédé) le mois de décembre, indiction 10, le jour de jeudi.

L. 3/4 : Καλλίνικος. Nom grec qui remonte au moins au IVe s. avant J. Chr. (voir *SEG* 25 (1971), n° 387 A, 20), très fréquent pourtant à l'époque impériale, voir *Lexicon*, I, p. 247 ; II, p. 250 ; III A, p. 232. Un grand nombre des martyrs chrétiens des premiers siècles portent ce nom, voir *Syn. CP*, Index, col. 1109, s.v. En tant qu'adjectif, καλλίνικος qualifie plusieurs martyrs et saints de l'Eglise dans leurs tropaires. Le nom est enregistré in Loukopoulou, *La Thrace Propontique*, pp. 264-265.

L. 4/6 : μηνὶ Δεκενβρίῳ (Δεκεμβρίῳ). Sur ce phénomène linguistique habituel, NB / MB, comme ΝΠ / ΜΠ à la ligne 8, voir des exemples nombreux dans notre recueil, p. ex. in Inscriptions V, n^{os} 174, 179, 182, 194 et dans les parties précédentes, *passim*. Pour l'accord au datif du mois avec μηνί, voir *supra*, n° 207, 9-10.

L. 6/7 : ἐνδικτιόνος (ἐνδικτιῶνος). Confusion graphique O pour Ω. Pour cette variante du mot indiction, cf. Asdracha, Inscriptions, V, n^{os} 193, 11 ; 194, 9.

L. 7/8 : ἡμέρᾳ Πένπτῃ (Πέμπτῃ). Voir ci-dessus, lignes 4/6.

211. Sèlyvria. Epitaphe du prêtre Stéphanos (Ve-VIe s.)

Dalle funéraire brisée en deux morceaux, découverte à l'endroit Murad-Çesme, entre Sèlyvria et Epivatai, où selon la tradition il y avait un monastère. Entrée dans la Collection Stamoulis, elle a été publiée d'abord par Kourouniôtis (voir Asdracha, Inscriptions V, n° 177) et ensuite par Seure. «150. 80. 4» ; hauteur des lettres : «4» (selon Seure).

Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι, p. 306, n° 26 ; Seure, Antiquités, p. 634, n° 90 (pas de fac-similé).

+ Ἐνθάδε κατάκιτε
ὁ τῆς θεοφιλοῦς
μνήμης ἄξιος Στέ-
4. φανος πρεσβ(ύτερος)· ἐτε-
λιώθη μηνὶ Ὠκτω-
βρίου β΄ ἰνδ(ικτιῶνος) δ΄ +

Abréviations, peut-être par le signe S : πρεσβ = -ύτερος (l. 4) ; ἰνδ = -ικτιῶνος (l. 6).
Leg. κατάκειται (l. 1) ; ἐτελειώθη (l. 4/5) ; Ὀκτωβρίου (l. 5/6), confusion graphique, Ω pour O.

L. 6. ἰνδ. ΗΓΔ (Kourouniôtis).

Ci-gît le prêtre Stéphanos, digne de mémoire chère à Dieu ; il est mort le 2 du mois d'octobre, indiction 4.

L. 2/3 : ὁ τῆς θεοφιλοῦς μνήμης ἄξιος. La formule θεοφιλοῦς μνήμης remplaçant μακαρίας μνήμης est rare dans les épitaphes de la région. En revanche, la formule μνήμης ἄξιος se rencontre plus fréquemment, voir Asdracha, Inscriptions V, n^os^ 184-185 (avec le commentaire afférent) ; *supra*, n° 197. Cf. Feissel, *Macédoine*, n° 133, 5 : [τὴν θεοφ]ιλῆ μνήμην.

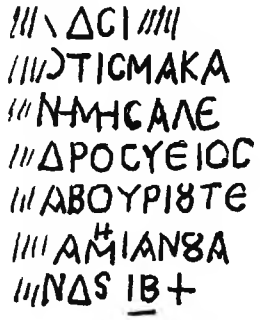
L. 4/5 : ἐτελειώθη. Ce terme funéraire se rencontre dans la Septante, cf. Sagesse Solom. 4, 13 : τελειωθεὶς (le juste) ἐν ὀλίγῳ ἐπλήρωσε χρόνους μακρούς. Il donne à la mort le sens du perfectionnement (de τέλειος) dans le sein de Dieu. Il n'est pas rare dans les épitaphes de la région, quoiqu'il soit devancé par ἐνθάδε κατάκειται et, dans une bien moindre mesure, par τελευτᾷ, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 150 (avec bibliographie).

L. 5/6 : μηνὶ Ὀκτωβρίου. Le glissement ordinaire du datif au génitif, qui devient la règle dans les épitaphes de ce recueil, voir *passim*.

212. Sèlyvria. Epitaphe d'Alexandre (Ve-VIe s.)

Dalle funéraire encastrée dans le pavement de l'église arménienne de la ville, vue par Papadopoulos-Kerameus en 1885. L'éditeur n'a pas donné de mesures.

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 73, n° 5 (estampage) ; (Dumont - Homolle, *Mélanges*, p. 373, n° 62 b39). Texte d'après l'estampage de Papadopoulos-Kerameus.



[+ Ἐνθ]άδε κ̣[ατά]-
[κιτε] ὁ̣ τῆς μακα-
[ρίας μ]νήμης Ἀλέ-
4. [ξαν]δρος υἱὸς
[Ἀρδ]αβουρίου· τε-
[λευτ]ᾷ̣ μη(νὶ) Ἰανουα-
7. [ρίου ἰ]νδ(ικτιῶνος) ιβ′ +

Signes d'abréviation : tilde en dessous du dernier élément de la date (l. 7) : IB ; S : [I]NΔS = -ικτιῶνος (l. 7).

Abréviation : μη(νὶ) par lettre superposée : M^H^ (l. 6).

Ligatures : νημη (l. 3) ; ϑ = ου (l. 5, 6).

Leg. ὁ τῆς (l. 2) ; υἱὸς (l. 4), confusion graphique, EI pour I.

L. 1/2. [κατάκειται] (Papadopoulos-Kerameus. J'ai préféré la restitution avec la faute habituelle).

L. 5. ... αβουρίου (Papadopoulos-Kerameus, Homolle).

L. 6/7. Ἰανουα[ρίῳ] (Papadopoulos-Kerameus, Homolle. J'ai restitué d'après le glissement du datif au génitif, maintes fois repéré dans ce recueil, *passim*).

Ci-gît Alexandros, de bienheureuse mémoire, fils d'Ardabourios ; il est mort le mois de janvier, indiction 12.

L. 4/5 : υἱὸς Ἀρδαβουρίου. La restitution est due à Feissel, in *REG* 102 (1989), n° 875, p. 483 ; n°

907 (Bulletin épigraphique). Un Ardabourios est connu pour avoir construit avec le général goth Aspar une citerne «près du vieux mur de la ville». Ayant conspiré contre l'empereur Léon Ier (457-474), ils furent exécutés dès la fin des travaux (Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως, éd. Preger, p. 188, § 71 ; Chronicon Paschale, éd. de Bonn, I, p. 593) ; voir Janin, *Constantinople byzantine*, p. 316, s.v. Asparos. Plusieurs membres de la famille *Ardaburia*, d'origine alaine, ont exercé de hautes fonctions, telles celles de *consul*, de *magister militum per Orientem*, de *cubicularius*, etc., pendant la deuxième moitié du Ve siècle ; voir *RE* 2/1 (1896), col. 606-610, s.v. Ardabur (O. Seeck) ; *PLRE*, II, pp. 135-138, s.v. Ardabur.

Sur l'étymologie du nom, voir Justi, *Namenbuch*, s.v. Ardabur. Le nom est transcrit en grec de la version latine du nom, *Ardaburius*.

L. 5/6 : τελευτᾷ. Voir *supra*, n° 207 et *passim*.

L. 6/7 : μηνὶ Ἰανουαρίου. Voir à ce propos in Asdracha, Inscriptions V, n° 187, 6-7.

213. Sèlyvria. Epitaphe de Joseph (Ve-VIe s.)

Dalle funéraire encastrée dans le pavement de l'église de la Dormition de la Vierge, vue par Papadopoulos-Kerameus en 1885. «31. 29» (selon lui).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 73, n° 6 (fac-similé sans transcription) ; (Dumont - Homolle, *Mélanges*, p. 373, n° 62 b40). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.

[+ Ἐνθάδε]
[κ]ατάκιτε ὁ
[τῆς μ]νήμις Εἰο[σήφ]·
4. [τε]λευτᾷ μ[ηνὶ]
[Δ]εκ(εμβρίου) δ΄ ἡ(μέρᾳ) [- - -]
[ἰνδικτι]ῶνος γ΄

Signes d'abréviation : tildes en dessus et en dessous de la dernière lettre gravée du mois : K̄ (l. 5) ; Ξ : HΞ (l. 5), cf. Oikonomides, *Abbreviations*, pp. 34, 39.

Ligature : νημ (l. 3).

Leg. κατάκειται (l. 2) ; μνήμης Ἰωσὴφ (l. 3), confusion graphique, EI pour I, O pour Ω.

L. 4. [μη(νὸς) (Homolle).

Ci-gît Joseph, de (bienheureuse ?) mémoire ; il est mort le 4 du mois de décembre, le jour de ..., indiction 3.

L. 2/3 : ὁ τῆς μνήμης. D'une manière similaire à une autre épitaphe, *supra*, n° 208, le lapicide a omis l'épithète μακαρίας, qui d'habitude précède le mot μνήμης.

L. 3 : Ἰωσήφ. Cf. un autre Ἰωσὴφ dans une épitaphe de Sèlyvria, *supra*, n° 208, 4.

L. 4 : τελευτᾷ. Voir *supra*, no 207, 8-9 et *passim*.

214. Sèlyvria. Fragment d'inscription (Ve-VIe s.)

Fragment d'une pierre où des bribes d'une date se conservaient encore sur la dernière ligne, lors de l'enregistrement de la Collection Stamoulis par Seure, en automne 1910. «26. 15» ; hauteur des lettres : «4, 5».

Seure, Antiquités, p. 639, n° 98 (fac-similé).

ΡΑΓΙΝΔS [ἡμέ]ρᾳ γ΄ ἰνδ(ικτιῶνος) - -

Signe d'abréviation : S : INΔS (=-ικτιῶνος).

... le jour de mardi, indiction ...

La formule de la date, même incomplète (il manque le mois avec ou sans quantième) et le signe d'abréviation typique de cette époque, nous suggèrent la datation approximative proposée pour ce fragment.

215. Sèlyvria. Fragment d'épitaphe (Ve-VIe s.)

Fragment de dalle funéraire de marbre, encastré dans le pavement de l'église arménienne de la ville (cf. *supra*, n° 212).

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 73, n° 4 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, *Mélanges*, p. 373, n° 62 b38). Texte d'après le fac-similé de Papadopoulos-Kerameus.

ΜΟΥΤΕΛΕΥΤΑ [- - -] ΜΟΥ τελευτᾷ
ΙΝΔS ΙΔ 2. ἰνδ(ικτιῶνος) ιδ΄

Signe d'abréviation : S : INΔS (=-ικτιῶνος) (l. 2).

[...] il (elle) est mort(e) l'indiction 14.

L. 1 : τελευτᾷ. Ce terme funéraire se rencontre assez souvent à Sèlyvria, à côté de ἐνθάδε (κατά)κειται, voir *supra*, nos 207-208, 212-213.

216. Sèlyvria. Epitaphe d'Isidôra (Ve-VIe s.)

Dalle funéraire brisée à gauche, vue par Mordtmann parmi d'autres pierres de la Collection Stamoulis, peu avant 1884. Seure l'a examinée en automne 1910 et l'a comprise dans le recueil de cette collection. «37. 35. 6» ; hauteur des lettres : «4 et 3, 5» (selon Seure).

Mordtmann, Epigraphik, p. 213, n° 33 (fac-similé) ; (Dumont - Homolle, *Mélanges*, p. 372, n° 62 b34) ; Seure, Antiquités, p. 638, n° 96 (fac-similé). Texte d'après le fac-similé de Mordtmann qui, étant antérieur à celui de Seure, semble plus clair.

[+ Ἔνθ]α κῆτε ἡ
[τῆς μ]νήμης Εἰσι-
[δώ]ρα θυγάτηρ
4. [- - -] καὶ Παύλου

Ligatures : νημη (l. 2) ; ϑ = ου (l. 4).

Leg. κεῖται (l. 1) ; Ἰσιδώρα (l. 2/3), confusion graphique, ϵI pour I ; est possible aussi l'absence de la barre horizontale du ϵ.

L. 1. [Ἐνθάδε κατ]άκητε (Seure).

L. 2. [τῆς μακαρίας μ[ν]ήμης (Seure).

L. 2/3. Ε[ἰση-/[δώρα (?) (*idem*) ; Σισι /...ρα (Mordtmann, Homolle).

L. 4. ... υ καὶ Παύλου (Mordtmann).

Ci-gît Isidôra, de (bienheureuse ?) mémoire, fille de ... et de Paul.

L. 2 : τῆς μνήμης. Omission de l'épithète (probablement) μακαρίας, voir aussi *supra*, n^os^ 208, 213. Je ne retiens pas la restitution dans le texte τῆς μακαρίας, de Seure (l. 2) : vu la jonction des lignes 2 et 3 qui ne laisse pas de lacune pour plusieurs lettres, il n'y aurait pas de place par analogie pour μακαρίας avant le mot μνήμης.

L. 2/3 : Ἰσιδώρα. Voir *supra*, n° 209 (Ἰσίδωρος).

L. 4 : le nom de la mère, disparu, précède celui du père. Voir à ce sujet, Asdracha, Inscriptions IV, no 112 ; *supra*, no 209.

217. Sèlyvria. Inscription sur tuile (Ve-VIe s.)

Fragment de tuile avec inscription dans un timbre carré, qui faisait partie de la Collection Stamoulis.

Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες, p. 73, n° 3 (estampage) ; (Dumont - Homolle, *Mélanges*, p. 373, n° 62 b37) ; (Mango, Byzantine Brick Stamps, p. 27).

+ Ἐδιτι-
2. όνος Κ

L. 1/2 : Ἐδιτιῶνος Κ = ἰνδικτιῶνος (?) (Homolle).

De l'indiction...

L. 1/2 : ἐδιτιόνος. Forme rare du mot ἰνδικτιῶνος (gén.), dont nous avons quelques variantes dans les inscriptions de la région, cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 152, 3-4 : ἐνδεκτιόνος ; V, n° 193, 11 : ἐνδ(ικτιῶνος).

Voir Mamboury, Les briques byzantines, pp. 121-122 ; Mango - Hawkins, Additional Finds, pp. 183-184 (tuiles frappées entre autres du mot ἰνδικτιῶνος, suivi du chiffre). Cf. *infra*, n° 218.

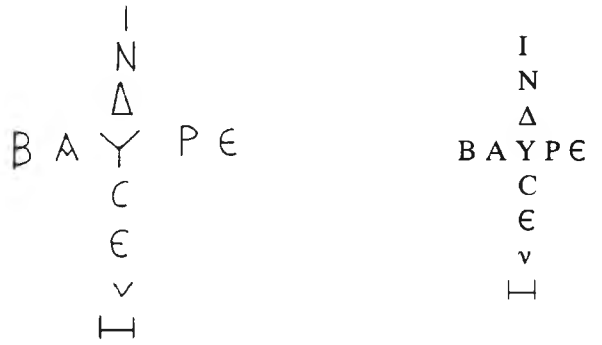
Quant à la lettre K, elle est plutôt une erreur du lapicide et cache le chiffre correct de l'indiction.

218. Sèlyvria. Fragment de brique inscrite (Ve-VIe s.)

Fragment de tuile découvert dans les ruines du Mur d'Anastase, au lieu-dit Bosnaköy des environs de Sèlyvria, le 10 juillet 1908. Il portait une estampille en forme de croix dont les mesures étaient : longueur

du bras vertical : «16» ; largeur du bras horizontal : «7» ; épaisseur : «5» (selon Stamoulis). Inédite ?

Stamoulis, *Θρακικά*, dossier 35 S (fac-similé).



Notons le ν cursif, avant-dernière lettre du bras vertical.

La présence du Y (si c'est une lettre et pas un ornement) au croisement des bras de la croix étant obscure pour moi, je lis ce qui suit :

Première moitié du bras vertical plus la dernière lettre de la seconde moitié : ἰνδ(ικτιῶνος) η΄

Bras horizontal et deuxième moitié du bras vertical : βαρεσεν

Faut-il accentuer βάρεσεν et admettre la théorie de Mamboury sur la signification de BA, BAP, BAPЄ, etc., du verbe βαρέω-βαρῶ avec la notion de «frapper», «imprimer» ? (Les briques byzantines, pp. 122-125). On aurait donc :

A l'indiction 8, il a moulé.

L'expression βάρεσεν serait ainsi le pendant de l'ancien ἐποίει, ἐποίησεν.

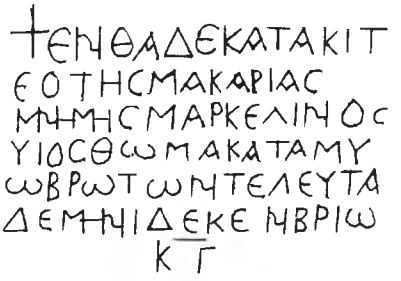
La difficulté dans ce cas-là réside dans l'absence du nom du sujet du verbe qui, normalement, doit avoir été l'estampilleur. Par contre, l'absence de l'augment à βάρεσεν ne pose pas de problème dans une époque où les formes de la langue démotique ne manquaient pas, voir Asdracha, Inscriptions V, n^{os} 174, 4-5 (κατασκεύασα au lieu de κατεσκεύασα) ; 179, 16 ; 194, 3-4 (autres phénomènes linguistiques, témoins de la langue démotique à la même époque). Cela vaut aussi pour le verbe βαρέω-βαρῶ, dont la présence aux Ve-VIe siècles ne pose pas de problème, contrairement à ce que croit Mango (Byzantine Brick Stamps, p. 23).

Voir encore Maletskos, Ἡ ἔννοια τῶν ἐνεπιγράφων βυζαντινῶν πλίνθων, pp. 270-272 (l'auteur propose une autre lecture qui rapproche BA, BAP, etc., de βᾶρις, βήσαλον = κιβωτός). Cf. les interprétations diverses de ces lettres, *ibid.*, pp. 268-270. Pour une bibliographie sur les tuiles byzantines, voir Mango, *ibid.*, pp. 26-27 ; Mango - Hawkins, Additional Finds, pp. 182-184.

219. Sèlyvria. Epitaphe de Markellinos (VIe s.)

Inscription funéraire, gravée sur un fragment de balustrade, décorée d'une croix et portant une autre croix martelée au début. «45. 45. 27, 5» ; hauteur des lettres : «2, 5-3» (selon Seure).

Seure, Antiquités, pp. 635-636, n° 92, fig. 50 (fac-similé ; commentaire de Th. Homolle).



+ Ἐνθάδε κατάκιτ-
ε ὁ τῆς μακαρίας
μνήμης Μαρκελῖνος
4. υἱὸς Θωμᾶ κα<τ>[ὶ] Ἀμυ-
ὼ βρωτῶν· τελευτᾷ
δὲ μηνὶ Δεκενβρίῳ
7. κγ΄

Tilde au-dessus du dernier élément de la date : $\overline{\text{ΚΓ}}$ (l. 7).

Ligatures : μνημη (l. 3) ; μην (l. 6).

Leg. Μαρκελλῖνος (l. 3) ; Ἀμυοῦς (l. 4/5) ; βροτῶν (l. 5), confusion graphique, Ω pour Ο ; Δεκεμβρίῳ (l. 6).

Notons le N avec la barre diagonale ondulée, qui se rencontre sous cette forme aussi aux époques byzantines ultérieures.

Ci-gît Markellinos, de bienheureuse mémoire, fils de Thomas et d'Amyô, mortels ; et il est mort le 23 du mois de décembre.

L. 3 : Μαρκελλῖνος. Nom transcrit du *cognomen* latin *Marcel(l)inus* (voir Solin - Salomies, *Repertorium*, p. 357), il est fréquent dans les inscriptions de l'époque impériale, y compris dans les épitaphes juives, voir *SEG* 26 (1976-1977), n° 1688 ; 33 (1983), n° 892 ; 35 (1985), n° 750. Le nom est catalogué in Loukopoulou, *La Thrace Propontique*, pp. 270-271.

L. 4/5 : Ἀμυώ. Le nom peut être rapproché du nom féminin Ἀμμία, plus que fréquent dans les inscriptions micrasiatiques païennes mais aussi dans les inscriptions juives, voir Müller - Bees, *Monteverde*, p. 47, n° 38 ; p. 174. Il se rencontre surtout à l'époque romaine, notamment à l'époque impériale, voir Robert, *Bull. épigr.* 1954, n° 233 ; 1958, n° 302 ; 1967, n° 212 ; 1971, n° 400 et *passim*. Cf. *Lexicon*, I, p. 31 ; II, p. 25 ; III A, p. 33, s.v. Ἀμμία ; *SEG* 28 (1978), n^{os} 1084, 1100, 1143, etc. Voir le commentaire de Bees in *Peloponnes*, n° 48-49, pp. 102-103 (y compris pour les noms apparentés Ἀμ(μ)ιανὴ et Ἀμ(μ)ιανός.

L. 5 : βροτῶν. Mot déjà homérique, adjectif et substantif à la fois (cf. Il. T 2, E 304 ; Od. γ 3 : θνητοῖσι βροτοῖσιν), il est en usage chez les tragiques, mais rarement chez les prosateurs. D'habitude, décliné au pluriel. Pas très usuel en épigraphie, plus fréquent dans les inscriptions païennes, surtout des épigrammes. Cf. *SEG* 31 (1981), n° 289 (Corinthe, Ve s. après J. Chr. ; 34 (1984), n° 276 (Corinthe, IIIe s., restitution). Cf. l'un des vers de la première στάσις des Ἐγκώμια du Vendredi saint (Ὄρθρος du Samedi saint) : Ὁ ὡραῖος κάλλει παρὰ πάντας βροτοὺς ὡς ἀνείδεος νεκρὸς καταφαίνεται, ὁ τὴν φύσιν ὡραΐσας τοῦ παντός.

L. 5 : τελευτᾷ. Pour ce verbe de décès, voir *supra*, n° 215.

L. 6 : μηνὶ Δεκενβρίῳ (Δεκεμβρίῳ). Pour l'accord des deux datifs ainsi que pour l'assimilation régressive NB/MB, voir *supra*, n^{os} 207, 9-10 ; 210, 4-6.

ATHYRA

Ἄθυρα (τὰ) ou Ὁ Ἀθύρας (nom actuel turc, Büyük-Çekmece), ville-forteresse construite sur la côte est de la lagune Μελαντιάς, à 18 milles à l'ouest de Constantinople. Homonyme au début de la lagune, elle fut l'un des sites les plus connus des faubourgs thraces de la capitale depuis l'époque romaine et protobyzantine (Ἀγαθίας, éd. R. Keydell, p. 181, 16-24). La lagune recevait les eaux réunies des rivières Athyras et Mélas, formant autour d'elle des champs arables très fertiles. Une *Villa Caesariana*, appelée elle aussi Mélantias, fut construite avant le règne de Valens (364-378) aux envi-

rons de la rivière Athyras : la *Melintiana* ou *Melantiada* des itinéraires romains, l'avant-dernière ou la dernière (selon les itinéraires) station (*mansio*) sur la *Via Egnatia*, confondue, elle, avec la Voie Royale à partir de Sèlyvria (Ammianus Marcellinus, éd. V. Gardthausen, 31, 11, 1 ; 12, 1 ; Weber, *Tabula*, 8 1m ; Procope, *De aedificiis*, éd. J. Haury IV, pp. 135, 18-136, 5 (déjà Ἀθύρας). Voir Tafel, *De Via Egnatia*, p. 58. Sur l'*Itinerarium Hierosolymitanum*, Athyra remplace *Melantiana* (= Jireček, *Die Heerstrasse*, p. 166, 75) : *mansio Atyra X*.

La ville, sa forteresse et le pont sur la rivière Athyras sont mentionnés surtout aux VIIIe-Xe siècles, à propos des incursions bulgares du Khan Krum et du tsar Samuel contre la Thrace orientale, voir *in extenso* in Asdracha, Inscriptions II, pp. 252-254 et sq. (avec sources et bibliographie).

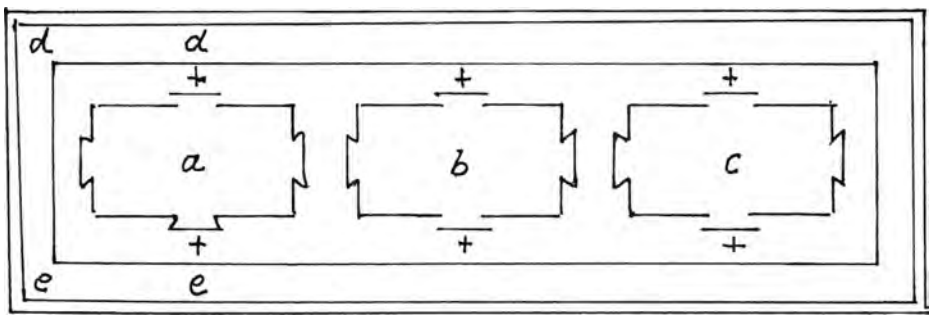
Sur son évêché relativement tardif, suffragant d'Héraclée, voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 256-257. La ville (la *Nature* de Villehardouin) est mentionnée jusqu'à l'époque des Croisades au moins, voir références in Asdracha, *ibid.*, p. 256, note 184. Cf. Jireček, *Die Heerstrasse*, pp. 53, 54, 102 ; Paspatis, Τά Θρᾳκικά προάστεια, pp. 36-37 ; Gedeôn, Δέρκος, pp. 112-113 ; Chourmouziadis, Ἐπαρχία Μετρῶν καί Ἀθύρων, pp. 41-42 ; *RE* 15/1 (1931), col. 436, s.v. Melantias (E. Oberhummer) ; Samothrakis, *Λεξικόν*, pp. 36-38, s.v. Ἀθύρας ; Papazôtos, Ἀνίχνευση, pp. 550-551, pl. CCVI. Voir encore Drakos, *Τά Θρακικά*, pp. 60-62 ; Giannios, Ἐπαρχία Δέρκων, pp. 141-142.

220. Epitaphe de Kyros (630)

Sarcophage de marbre portant sur la face antérieure cinq épitaphes, servant comme bassin d'une fontaine près d'un auberge, lors de la visite de Kemplen (Kempelen) dans la ville d'Athyra en 1740.

Les épitaphes *a*, *b* et *c* figuraient sous forme de *tabula ansata*, tandis que les épitaphes *d* et *e* occupaient en une seule ligne respectivement les bordures supérieure et inférieure du sarcophage. Six croix en couronne figuraient en haut et en bas des *tabulae ansatae*.

Kubitschek, Kemplens Reise, pp. 59-60, n° *e* (fac-similé) ; Feissel, Réforme, pp. 186-187 (à corriger le renvoi aux pages 61-62 de Kubitschek, n° 4e, en pp. 59-60, n° 5e). Texte d'après le fac-similé de Kemplen.



ΙЄΤЄΑΙωΘΗΟΔΟΥΛΟCΙΟΥΘΥΚΙΡΟC
ΜC/// Π/// ΤΟCΗΡΑΚΛЄΙΟΥΤΟΥЄΥCЄΒЄΤΟΥCΚΙΣΤΟΥ
ΑΥΤΙΙΥЄΤ ////

1. ✝ Ἐτελιώθη ὁ δοῦλος τοῦ Θ(εο)ῦ Κίρος MC- - - Π - - - TOC Ἡρακλείου τοῦ εὐσεβ(εστάτου) ἔτους κ' (καὶ) ἰς [τὸ] τοῦ αὐτ[οῦ υ]ἱοῦ ἔτ[ος ιζ']

Abréviations : ΘΥ, εὐσεβ̄ = -εστάτου.

Ligature : ϒ = ου (υἱοῦ).

Leg. ἐτελειώθη, Κῦρος, εἰς. Notons la confusion graphique : A pour Λ : ἐτεαιώθη (cf. *supra*, n° 207, 3), si ce n'est pas une faute de lecture.

— Ἡρακλείου τοῦ εὐσεβε(στά)του (καὶ) [κ(ρατ)??]ίστου αὐτ(οκράτορος) [μ(ηνὶ)...ίου?] ἔτ[ους...?] (Kubitschek) ; (καὶ) τοῦ αὐτ[οῦ υ]ἱοῦ ἔτ[ους ιη' ?] (Feissel).

Il est mort le serviteur de Dieu Kyros... (sous le règne) d'Héraclius le très pieux, à la vingtième année et à la dix-septième année (de la co-souveraineté) de son fils.

Inscription métrique en trimètres iambiques selon Kubitschek.

— ἐτελειώθη : pour cette formule de décès, voir *supra*, n° 211, 4-5.

— Κῦρος. Plusieurs hauts fonctionnaires et hommes de lettres portent ce nom à l'époque protobyzantine, voir *PLRE*, II, pp. 336-337 ; III A, pp. 373-377, s.v. Cyrus. Cf. *ibid.*, pp. 377-378 (Cyrus, patriarche d'Alexandrie et gouverneur d'Egypte en 631-640).

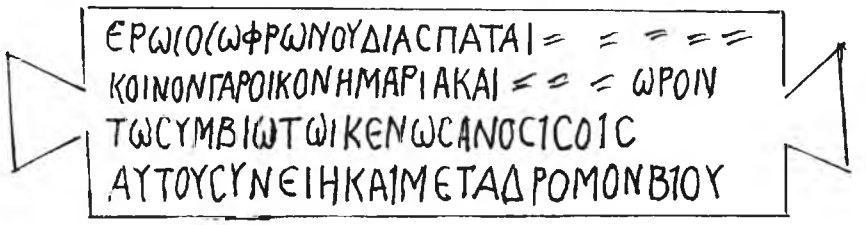
— Ἡρακλείου ... ἔτους κ' καὶ εἰς τὸ τοῦ αὐτοῦ υἱοῦ ἔτος [ιζ']. Selon Feissel (*ibid.*, p. 187), il est probable que le nom de l'empereur soit précédé du participe [βα]σ[ιλεύον]τος. L'auteur, sans doute par inadvertance, situe cependant la vingtième année du règne d'Héraclius en l'an 619/620 (*ibid.*, p. 186), ce qui est impossible puisque le règne commence en 610 (-641). D'autre part, vu que la co-souveraineté d'Héraclius-Nouveau Constantin commence, elle, le 22 janvier 613, je restitue l'an 17 de son pouvoir comme l'année qui devait figurer à la fin de l'inscription.

Sur les successeurs d'Héraclius et les problèmes qui ressurgirent après sa mort, voir Missiou, Ἡ διαθήκη τοῦ Ἡρακλείου Α', *passim*.

221. Athyra. Epitaphe de l'époux de Marie (*ca* 630)

Tabula ansata sur la face antérieure d'un sarcophage (voir ci-dessus, n° 220). Relevée par Covel pendant son voyage de Constantinople à Andrinople en mai 1675, elle a été revue par Kemplen en 1740 ; entre les deux visites, l'inscription a été apparemment détériorée.

Covel, *Voyages*, éd. Grélois, p. 38, fig. a 4 (fac-similé) ; *ibid.*, app. épigr., p. 361, n° 1 ; Covel, traduction en grec : Germanos, Τό ταξεῖδι τοῦ John Covel, p. 14 ; Covel, transcription en grec : Cheiladakis, *Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν*, pp. 85-86 ; Kubitschek, Kemplens Reise, pp. 59-60, n° *c* (fac-similé). Texte d'après le fac-similé de Covel.



Ἔρως ὁ σώφρων οὐ διασπᾶται - - -
κοινὸν γὰρ οἶκον ἡ Μαρία καὶ [μημ]ώρ(ι)ον
τῷ συμβίῳ τ<ω>[έθ]ικεν ὡς ἂν ὀστέοις
4. αὐτοῦ συνείη καὶ μετὰ δρόμον βίου

Leg. μημόριον (l. 2) ; τέθεικεν (l. 3).

L. 1. ΕΡΩCOCΩΦΡΟΝΟΥΛΚΙC. ΗΠΑΤΑ. ΝΕΑ (Kemplen) ; ἔρωσο, σῶφρον· οὐ[δε]ὶς ζῇ ... (Kubitschek).

L. 2. ΗΝΙΑΡΙΑ ΚΑΤ.. ΕΚΡΟΝ (Kemplen) ; ...ία κα[τὰ ν]εκρὸν (Kubitschek) ; Ἡ Μαρία καὶ ... . ΩΡΟΝ (Grélois).

L. 3. ΕΘΕΚΕΝΩCΤΕΟΝ (Kemplen) ; τῶ συμβί[ω μ']έθ[η]κεν ὥστε... αὐτοὺς (Kubitschek) ; ἔθηκεν (Grélois).

L. 4. ΑΥΤΟΥC.ΥΑ.. ΚΑΙ ΜΕΤΑΛΛΟΟΙΟΥ (Kemplen) ; Kubitschek met αὐτοὺς à la fin de la ligne 3.

L'amour sage ne se disloque pas ; car Marie a constitué une demeure commune et une tombe pour son mari, pour qu'elle rejoigne ses ossements après qu'elle aura terminé le cours de la vie.

L. 2 : κοινὸν γὰρ οἶκον ἡ Μαρία καὶ μημόριον. Je pense que la restitution [μημ]όρ(ι)ον convient bien au contexte de ces lignes et tient compte du nombre des trois lettres manquantes qui figurent sur le fac-similé de Covel.

Ce terme pour désigner le décès est évidemment très rare dans nos épitaphes de Thrace, dont le plus grand nombre est commandé par la formule ἐνθάδε κεῖται. Un peu moins rarement figurent les termes synonymes μνῆμα et μνημεῖον, voir Asdracha, Inscriptions IV, n^{os} 154, 157, 161 (μνῆμα), 158 B (μνημεῖον, restitution), cependant que λατόμιον constitue le terme funéraire spécifique à Héraclée, voir *eadem*, Inscriptions V, *passim*. Pour d'autres synonymes de μημόριον, voir Bees, *Peloponnes*, p. 38. Cf. une série d'épitaphes comportant ce terme, datées des IVe-VIe siècles, in *Οἱ Σέρρες καί ἡ περιοχή τους*, I, pp. 172-173 (= M. Zapheiriou, Παλαιοχριστιανικές ἐπιγραφές τῆς περιοχῆς τῶν Σερρῶν : τυπολογικές καί θεματογραφικές παρατηρήσεις, *ibid.*, pp. 153-174).

Le κοινὸς οἶκος désigne apparemment le sarcophage où le corps de Marie irait rejoindre celui de son mari déjà mort, tandis que μημόριον peut se référer à la même demeure en tant que tombe de son mari.

Nous avons la formule οἶκον αἰῶνος sur une épitaphe d'Héraclée, voir Asdracha, Inscriptions V, n° 180, 4-5 ; cf. le verbe οἰκῶ, *ibid.*, n° 178, 10.

L. 4 : καὶ μετὰ δρόμον βίου. La vie en tant que trajet qu'il faut parcourir est un topos dans les épitaphes antiques et chrétiennes indifféremment. Dans notre région, on parle parfois de πέλαγος τοῦ βίου, voir Asdracha, Inscriptions II, n° 68, 1 (épitaphe d'Héraclée, a. 854) ; *eadem*, Inscriptions IV, n° 135, 5 (épitaphe de Panion, IVe-Ve s.).

La date : elle est précisée à la base de l'inscription en une seule ligne qui figurait sur la même face du sarcophage, voir ci-dessus, n° 220.

RHÈGION

Rhègion (nom actuel turc, Küçük-Çekmece), ville-forteresse sise sur la côte est de la deuxième lagune (Μύρμηξ) après celle de Mélantias, dernière station sur la *Via Egnatia* avant la capitale (*mansio Regio XII* : Weber, *Tabula* 8 1m ; *Itinerarium Hierosolymitanum* = Jireček, *Die Heerstrasse*, p. 166, 75 ; Tafel, *De Via Egnatia*, p. 58).

Procope parle longuement du site de Rhègion et des œuvres de Justinien. L'empereur avait fait transformer le pont de bois qui enjambait l'entrée de la lagune en pont de pierre et fait paver de grosses pierres carrossables la route qui menait de la capitale à la ville (De Aedificiis, éd. J.Haury IV, pp. 134, 10-135, 24) : Φρούριόν ἐστιν ... ὅπερ Στρογγύλον ... καλοῦσιν. ἐντεῦθεν ἡ ἐς τὸ Ῥήγιον ὁδὸς ἄγουσα, ἐκ τοῦ πλεῖστον ἀνώμαλος οὖσα, ... τελματώδης καὶ δισπάριτος τοῖς τῇδε ἰοῦσιν ἐγίνετο. νῦν δὲ λίθοις αὐτὴν καταστρώσας ἁμαξιαίοις ὁ βασιλεὺς οὗτος εὐπετῆ τε κατεστήσατο καὶ ἄπονον ὅλως .../... Νῦν δὲ αὐτὴν (le pont de bois) Ἰουστινιανὸς βασιλεὺς λίθοις λογάδην ἐμβεβλημένοις ἐς ἀψῖδος μετεωρίσας μέγα τι χρῆμα, τὴν ἐκείνην διάβασιν ἀκίνδυνον κατεστήσατο.

Rhègion servait de lieu d'accueil de l'empereur rentrant à Constantinople après ses sorties de la capitale ou ses expéditions à l'Ouest, ou même pendant des coups d'Etat. Cette coutume a perduré jus-

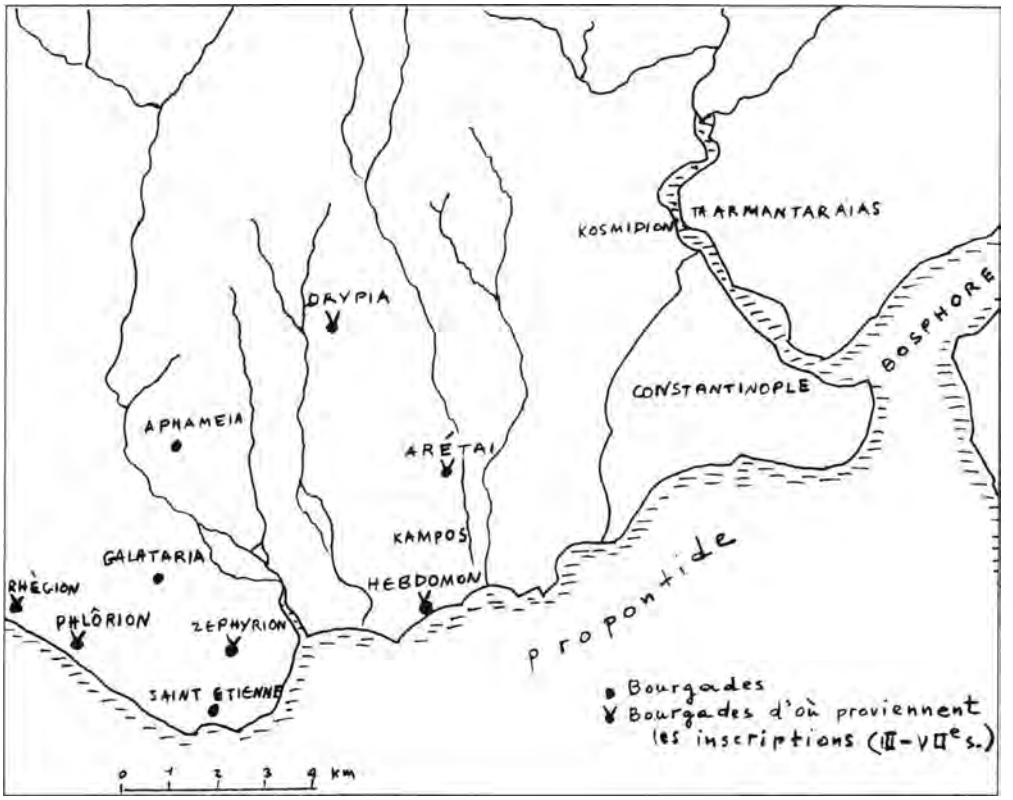


Fig. 2. Thrace orientale : proche banlieue de Constantinople.

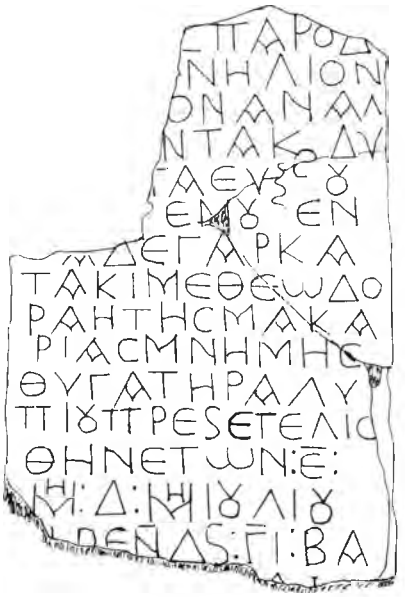
qu'à l'époque tardive ; voir Théophane, éd. De Boor, I, p. 289, 8-10 (à propos de l'ascension de Phocas en 602) ; Constantin Porphyrogénète, *De Cerimoniis*, éd. de Bonn, I, p. 495, 1-18 : Ἐπανερχομένου τοῦ βασιλέως, τὰ αὐτὰ πάντα γίνεται κατὰ τὴν ὁδόν, ὅσα ἐν τῷ ἀπιέναι αὐτὸν εἰρήκαμεν. γινομένου αὐτοῦ περὶ Κωνσταντινούπολιν, οἱ ἀπομείναντες ἄρχοντες ἀπαντοῦσιν ἐν τῷ Ῥηγίῳ· ... οἱ δὲ κόμητες κονσιστωριανοὶ καὶ τριβοῦνοι πάντες λευχημονοῦντες κατὰ τὸ αὐτὸ σχῆμα προσκυνοῦσιν καὶ ὀψικεύουσιν ... ὁ δὲ ἔπαρχος τῆς πόλεως καὶ οἱ ὑπατικοὶ καί, ἐὰν εὑρεθῇ, καὶ πατρίκιος ἐμπρὸς τοῦ παλατίου ἵστανται, καὶ ὡς κατέλθῃ τοῦ ἵππου, προσκυνοῦσιν, καὶ δέχεται αὐτοὺς ὁ βασιλεὺς ἀπὸ στόματος ... ; Pachymère, éd. A. Failler IV, p. 583, 14 ; *ibid.*, p. 589, 23 ; Cantacuzène, éd. de Bonn, I, pp. 226, 15 ; 427, 4-5 et *passim*.

A l'instar d'Athyra, Rhègion est mentionné à propos des incursions bulgares des VIIIe-Xe siècles, voir ci-dessus, p. 479. Une colonne-borne mutilée, datant de ces siècles, pourrait avoir porté le nom de la ville, voir Asdracha, Inscriptions II, p. 261, n° 63. Cf. Jireček, *Die Heerstrasse*, p. 55 ; Paspatis, Τά Θρᾳκικά προάστεια, pp. 38, 39 ; Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι*, pp. ρξβ'-ρξε' ; *idem*, Δέρκος, pp. 117-119 ; Giannios, Ἐπαρχία Δέρκων, pp. 134-139 ; Samothrakis, *Λεξικόν*, p. 449, s.v. Ρήγιον.

222. Epitaphe de Théodôra (Ve-VIe s.)

Dalle funéraire de marbre, brisée en trois morceaux, portant inscription dont manquent le début et la fin. Découverte à Rhègion, au lieu appelé Kanaria, elle fut achetée par le Musée Archéologique de Constantinople en 1968. N° d'inv. 6115. Hauteur : «55» ; largeur complète : «35, 5» ; épaisseur : «3» ; hauteur des lettres : «2, 8-3» (selon Mango - Ševčenko).

Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions, pp. 13-14, n° 17, fig. 17 (photographie). Texte d'après la photographie des éditeurs.



[εἶδε]ς παροδ-
[ῖτα τὸ]ν ἥλιον
[ὀλίγ]ον ἀναλ-
[άμψα]ντα κ(αὶ) δύ-
[σαν]τα ; εὔξου
[ὑπὲρ] ἐμοῦ· ἐν-
[θ]άδε γὰρ κα-
τάκιμε Θεωδό-
ρα ἡ τῆς μακα-
ρίας μνήμης
θυγάτηρ Ἀλυ-
πίου πρε(σβυτέρου)· ἐτελιώ-
θην ἐτῶν ε΄
ἡμ(έρᾳ) δ΄ μη(νὶ) Ἰουλίου
ιβ΄ ἐνδ(ικτιῶνος) γι΄ βα-
[σιλείας] - - -

Tilde au-dessus des lettres de l'âge et de la date : Ε̄, ΕN̄Δ(ικτιῶνος), Γ̄Ι (l. 13, 15).

Signes d'abréviation : ⸗, ⸗ (l. 4, 12, 15).

Abréviation par lettre superposée : M̊(έρᾳ) et M̊(νί) , la même pour le jour et le mois.

Ligature : ϒ = ου (l. 5, 6, 14) ; ετ (l. 12).

Leg. κατάκειμαι (l. 7/8) ; Θεοδώρα (l. 8/9), confusions graphiques, Ω pour O et O pour Ω ; ἐτελειώθην (l. 12/13), O pour Ω ; ἰνδικτιῶνος ιγ΄ (l. 15), la monade précédant la décade, γι΄, phénomène assez fréquent, voir Asdracha, Inscriptions II, n° 70, 16 ; *supra*, n^os^ 198, 8 ; 207, 10.

L. 3. .... ον αναλ- (Mango - Ševčenko).

L. 14. Ι(ου)λι(ου) (Mango - Ševčenko).

L. 15. α̣ι̣ (*idem*).

L. 15/17. βα-/ [σιλ(ειας) Ηρακ]λ̣ι̣-/[ου] *(idem)*.

Tu as vu, ô passant, le soleil qui, aussitôt levé, s'est couché ? prie pour moi ; car je gis ici, Théodôra, de bienheureuse mémoire, fille du prêtre Alypios ; je suis morte à l'âge de cinq ans, le jour de mercredi, le 12 (?) du mois de juillet, indiction 13, sous le règne ...

L. 1/5 : [εἶδ]ες ... δύ[σαν]τα. Les restitutions en crochets droits sont dues aux premiers éditeurs sauf celle de la ligne 3. La métaphore suggère apparemment l'âge tendre de Théodôra, une enfant enlevée par la mort si jeune.

L. 6/8 : ἐνθάδε γὰρ κατάκειμαι. Notons que le verbe est ici à la première personne du singulier au lieu de la troisième qui prévaut dans les épitaphes (ἐνθάδε κεῖται). Cf. des cas similaires in Asdracha, Inscriptions IV, n^os^ 130-131.

L. 8/9 : Θεοδώρα. Nom féminin grec remontant à l'Antiquité, il se rencontre souvent à l'époque impériale, voir *Lexicon*, I, p. 214 ; II, p. 215 ; III A, p. 202. Fréquent à l'époque protobyzantine, il est porté par l'épouse de Justinien et par plusieurs femmes de l'aristocratie, voir *PLRE*, I, pp. 895-896 ; II, pp. 1084-1085 ; III B, pp. 1240-1242, s.v. Theodora. Cf. le nom masculin Θεόδωρος, *supra*, n° 199, 7.

L. 11/12 : θυγάτηρ Ἀλυπίου πρεσβυτέρου. Le nom Ἀλύπιος du père de Theodôra remonte sous la forme d' Ἄλυπος au Ve s. avant J. Chr. au moins, voir *Lexicon*, III A, p. 31. Il se rencontre sous la même forme à côté d' Ἀλυπίων à l'époque hellénistique et romaine, voir *ibid.*, I, p. 30 ; II, p. 24.

Il devient Ἀλύπιος surtout à l'époque chrétienne où est porté notamment par le saint Alypios ὁ κιονίτης, le stylite, originaire de Paphlagonie, voir *Syn. CP*, Novembre 26, col. 257-258 (sous le règne d'Héraclius) ; *Συναξαριστής*, I, p. 251 : Ἀνεῖχεν Ἀλύπιον ὄρθιος κίων, / Πρὸς οὐρανοὺς ζητοῦντα βαίνειν, οὗ μένει· / Εἰκάδι ἕκτῃ ἄλυπον Ἀλύπιε βῆς ἐπὶ οἶκον.

Un monastère lui avait été dédié sous son vocable, à Constantinople, construit près de l'Hippodrome selon les synaxaires. D'après Janin (*Le siège de Constantinople*, p. 19), on peut supposer qu'il se trouvait dans la partie nord-ouest de la capitale. Un martyr Alypios est commémoré le 27 mai (*Syn. CP*, col. 714).

L. 12/13 : ἐτελειώθην. Ce verbe funéraire revient assez souvent dans les épitaphes de la région, voir *supra*, n° 211, 4-5.

L. 14/16, la date : ἡμέρᾳ δ' ... βα[σιλείας] - - -. La lecture des premiers éditeurs, même sous forme d'hypothèse, me paraît assez gratuite (voir ci-dessus, app. crit., l. 16). Sur la base des deux lettres mutilées, ils proposent de dater l'épitaphe du règne d'Héraclius (610-641), voire en l'année 625, ce qui serait effectivement tentant si la fin du texte n'était pas tellement abîmée. De toute façon, ils ajoutent eux-mêmes que «the lettering seems to point to an earlier date» (Mango - Ševčenko, *ibid.*, p. 14).

223. Rhègion. Epitaphe d'Euphrosynè (*ca* VIe s.) (Pl. 153 a)

Dalle funéraire de marbre, découverte à Rhègion en 1966. « 29. 25. 2, 5 » ; hauteur des lettres : « 2-2, 5» (selon Mango - Ševčenko). Trois croix gravées au-dessus de l'inscription. Actuellement, au Musée Archéologique de Constantinople, n° d'inv. 5965.

Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions, p. 7, n° 8, fig. 8 (photographie) ; (*SEG* 28 (1978), n° 570). Texte d'après la même photographie de C. Mango, The Byzantine Photograph Collection, Dumbarton Oaks, n° 72. 46.

+ + +
Ἐνθά-
δε κατά-
κιτε Εὐ-
4. φροσύ-
νη

Leg. κατάκειται (l. 2/3).

Notons la ressemblance du P avec le R latin, avec la boucle ouverte, qui se rapproche du P figurant sur les bornes des villes thraces conquises par les Bulgares aux VIIIe-Xe siècles, voir Asdracha, Inscriptions II, n^{os} 54, 56, 58-60, 63.

Ci-gît Euphrosynè.

L. 3/5 : Εὐφροσύνη. Nom féminin grec remontant à l'Antiquité classique et rencontré souvent à l'époque impériale, voir *Lexicon*, II, p. 189 ; cf. I, p. 190 ; III A, p. 182. Cf. *SEG* 26 (1976-1977), n^{os} 361, 368 ; 27 (1977), n° 782 ; 28 (1978), n° 739, e.a.

Une sainte Euphrosynè est commémorée le 25 septembre dans l'Eglise orientale (*Syn. CP*, col. 77-78).

PHLÔRION

Le bourg fortifié Φλώριον ou Φλωρίον, Φλώρια (τὰ) à l'époque moderne, était sis à une distance de 2 km au sud-est de Rhègion. On y a découvert plusieurs fragments de sculptures, de colonnes et de tuiles ainsi qu'un morceau d'épistyle d'une église, etc.

On peut probablement l'identifier au site d'appelation locale Κενοφλώριον, mentionné par Cedrenus (éd. de Bonn, I, p. 455, 1-3), pour Καινὸν φρούριον à propos de l'assassinat de l'empereur romain *L. Domitius Aurelianus* (270-275) par ses soldats : Αὐρηλιανὸς ἐβασίλευσεν ἔτη ϛ', ἀνῃρέθη δὲ ὑπὸ στρατιωτῶν μεταξὺ Ἡρακλείας καὶ Βυζαντίου, ἐν τῷ καλουμένῳ Καινῷ φρουρίῳ, ὅπερ ἐγχωρίως Κενοφλώριον λέγεται. Il est évident que l'appelation locale est une altération du nom réel. Cf. Malalas, éd. de Bonn, p. 301, 5-9. Voir *RE* 5/1 (1905), col. 1402-1403 (avec bibliographie des sources), s.v. Domitius (E. Groag).

Des tuiles byzantines ont été aussi découvertes dans la Source Sacrée (ἁγίασμα) de sainte Euphèmia, qui se trouvait tout près du bourg.

D'autre part, la région comportait une série de bourgs tels que Γαλατάρια (τὰ) (en turc, Avcelarköy), Καλφᾶς ou Καρφᾶς, Σχιζὰ (τά), Ἀνακόσια, etc.

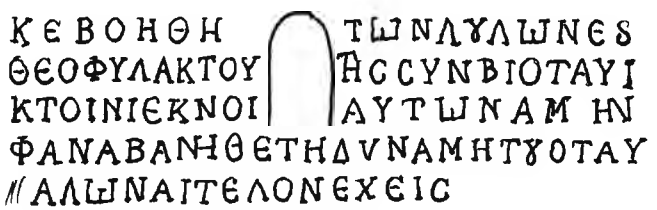
Au milieu du XIe siècle, Phlôrion et Galataria sont qualifiés de χωρία dans un chrysobulle rédigé par Michel Psellos en faveur du πρωτοασηκρῆτις Epiphanios (Sathas, *MB*, V, pp. 213-217). Deux domaines (προάστεια), sis près des deux chôria, appartenaient « récemment » (προσεχῶς) à Nicolas, τὸν ἐπὶ τῶν δεήσεων (voir là-dessus, R. Guilland, Le maître des requêtes, in *Titres et fonctions*, n° XXII, pp. 97-118 (liste prosopographique) ; Darrouzès, *Ὀφφίκια*, pp. 378-379). Soupçonné de complot contre l'empereur (Constantin X Doukas ?, 1059-1067), Nicolas a subi la saisie de ses biens, dont les deux proasteia mentionnés, passés au πρωτοασηκρῆτις Ἐπιφάνιος en don impérial.

Sur Phlôrion, voir Paspatis, Τά Θρᾳκικά προάστεια, p. 40 ; Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι*, pp. 57, 67-68 ; *idem*, Θρακῶα κέντρα, pp. 18-19 ; *idem*, Δέρκος, p. 121 ; Giannios, Ἐπαρχία Δέρκων, pp. 187-188 ; Atzémoglou, *Τ' ἁγιάσματα τῆς Πόλης*, p. 73.

224. Invocation de Théophylacte et de sa famille (VIe-VIIe s.)

Plaque carrée de marbre, relevée par Kemplen près ou dans une chapelle grecque à Phlôria (Filuria) en 1740. Mesures : *2 pedes latum et longum* (selon Kemplen). Les éditeurs de *CIG* mentionnent comme lieu de conservation l'église de Saint-Etienne à Constantinople.

Kubitschek, Kemplens Reise, p. 61 (fac-similé) ; *CIG*, IV, n° 8907. Texte d'après le fac-similé de Kemplen.



Κ(ύρι)ε βοήθη τῶν δούλων σου
Θεοφυλάκτου, τῆς συνβίου αὐτ[οῦ]
κ(αὶ) τοῖς τέκνοι(ς) αὐτῶν, ἀμήν·
4. + ἀναβάλη(σ)θε τῇ δυνάμῃ τοῦ σταυ[ροῦ]
[καὶ τῶν] ἁγ(ί)ων ἀγγέλον· ἔχεις - - -

Abréviation : Kϵ (l. 1), sans tilde.

Ligatures : ϑ = ου (l. 1), voir ci-dessous ; τη (l. 2) ; ην (l. 3) ; νη (l. 4), voir ci-dessous.

Leg. βοήθει (l. 1) ; τῆς συμβίου (l. 2) ; τῇ δυνάμει (l. 4). En fait, les confusions graphiques sont dues soit au lapicide soit à de fautes de lecture de Kemplen ; voir les fautes du même genre dans sa lecture de l'épitaphe de Zephyrion, *infra*, n° 226. Dans l'invocation présente nous avons : ϵ pour C dans le mot COY (fin de la ligne 1), le S n'étant que la ligature ϑ = ου ; Λ pour Δ : λούλων (l. 1) ; T pour Y : συνβιοτ (l. 2) ; N pour C : τοιν (l. 3) ; Φ à la place d'une croix, de laquelle on parle à la même ligne 4 ; N pour Λ : ἀναβάνηθε, O pour C : οταυ(ρου) (l. 4) : Λ pour Γ : αλων ; AIT pour AΓΓ et O pour Ω : αιτέλον (l. 5).

L. 1. τῶν δούλων σου (wohl 6ϑ) (Kubitschek).

L. 2. τῆς συμβίου αὐτοῦ (*CIG*).

L. 3. κ(αὶ) τῶν τέκνων αὐτῶν (Kubitschek, *CIG*).

L. 4. + ἀναβάληθε (Kubitschek) ; ἀναβάλλ[εσ]θε (*CIG*).

Seigneur, aide tes serviteurs, Théophylacte, son épouse et leurs enfants, amen ; soyez revêtus de la force de la croix et des saints anges ; tu ας ...

L. 1 : Κύριε βοήθει τῶν δούλων σου. Un autre exemple du remplacement des cas dans la syntaxe de βοηθῶ, ici du datif correct par le génitif. Ce glissement s'opère aussi dans deux autres inscriptions de ce recueil, voir Asdracha, Inscriptions I, n° 21 ; III, n° 104. Cf. Feissel, *Macédoine*, n^{os} 227-228, 262. Cf. des formules avec βοήθει in G. Lambakis, Περιηγήσεις, *ΔΧΑΕ* 1 (1892), pp. 104-105. Plus tardives in Orlandos - Vranoussis, *Χαράγματα Παρθενῶνος*, n^{os} 5, 7, 35, 42 et *passim* ; Feissel, Ténos, n^{os} 3-6, 16, 18-22 et *passim*.

L. 2 : Θεοφυλάκτου. Nous avons un autre Théophylacte dans une inscription de Sèlyvria, datée des IXe-XIe siècles, voir Asdracha, Inscriptions II, n° 75, 5-7. Pour ce nom bien chrétien, voir des références in *Lexicon*, I, p. 219 ; II, p. 223 ; III A, p. 207.

L. 2 : τῆς συνβίου (συμβίου) αὐτοῦ. Pour ce phénomène linguistique de la non assimilation des nasales, voir Asdracha, Inscriptions V, n° 167, 4-5 et *passim*.

L. 3 : καὶ τοῖς τέκνοις αὐτῶν. La syntaxe correcte de βοηθῶ + datif revient ici après les deux génitifs ci-dessus.

L. 4/5 : ἀναβάλησθε τῇ δυνάμει τοῦ σταυροῦ καὶ τῶν ἁγίων ἀγγέλων. J'opte pour le subjonctif de l'aoriste second du verbe ἀναβάλλομαι, puisque c'est une incitation qui est exprimée de la sorte. L'expression doit être rapprochée des citations bibliques, p. ex., Ps. 103 (104), 1-2 : Εὐλόγει ἡ ψυχή μου τὸν Κύριον. Κύριε ὁ Θεός μου ἐμεγαλύνθης σφόδρα, ἐξομολόγησιν καὶ μεγαλοπρέπειαν ἐνεδύσω ἀναβαλλόμενος φῶς ὡς ἱμάτιον, ἐκτείνων τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ δέριν· Ps. 88 (89), 39 : σὺ δὲ ἀπώσω καὶ ἐξουδένωσας, ἀνεβάλου τὸν χριστόν σου.

ZEPHYRION

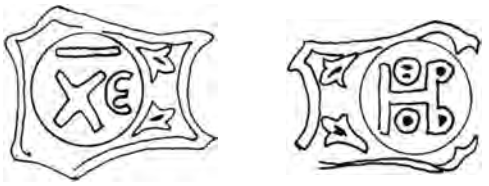
Pour ce faubourg thrace de Constantinople, Zaphras / Saphras, l'actuel Safraköy, situé à 2 km au nord-est de Rhègion, dans la région plus étendue entre Saint Etienne et Hebdomon, voir Asdracha, Inscriptions III, p. 318.

225. Invocation au Christ avec monogramme (IVe-Ve s.)

Deux faces d'une seule plaque découverte par Gedeôn dans la Source Sacrée (ἁγίασμα) de Sainte-Paraskeuè, qu'il a visitée peu avant 1904. Dans sa première publication de l'inscription, Gedeôn mentionne comme lieu d'origine le bourg Δρυπία (voir *infra*, la notice introductive au n° 227) et son église du Sauveur, sûrement par inadvertance. Depuis, il a substitué, comme il convenait, Zephyrion à Drypia et rattaché l'inscription à l'hagiasma de Sainte-Paraskeuè. Celui-ci a dû fonctionner, selon l'auteur, à l'époque païenne avant d'être consacré à la sainte pendant les tout premiers siècles chrétiens. Vingt-six marches me-

naient à l'eau sacrée, tandis que les murs étaient couverts de croix. L'hagiasma était du ressort de la métropole de Dérkôn (Gedeôn, Θρακῶα κέντρα, p. 16 ; Atzémoglou, *Τ' ἁγιάσματα τῆς Πόλης*, p. 74).

Gedeôn, Ἑορτολόγιον Κωνσταντινοπολίτου, fasc. 2, p. 265 (fac-similé) ; *idem*, Ἁγιάσματα θρακικά, p. 109 (le même fac-similé) ; (Atzémoglou, *Τ' ἁγιάσματα τῆς Πόλης*, p. 75, reproduction du fac-similé de Gedeôn).



Χ(ριστ)ὲ βοήθη

Tilde au-dessus du *nomen sacrum* : $\overline{\text{Χ}\epsilon}$.

Leg. βοήθει, le H du monogramme pouvant être lu plusieurs fois (voir Fink, Das byzantinische Monogramm, p. 83) ; cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 113.

Notons la forme de B aux deux boucles séparées (cf. Moutsopoulos, Morphologie, pl. 2).

Christ, aide (-moi).

— Χριστὲ βοήθει. Cf. *supra*, n° 224, 1.

226. Zephyrion. Epitaphe de l'évêque Constantin (Ve-VIe s.)

Dalle funéraire vue par Kemplen (1740) dans l'église alors ruinée de Zephyrion. L'église, dédiée à saint Georges, fut restaurée de fond en comble par les soins de l'archevêque de Dérkôn, Nicéphore, d'après l'inscription qui figurait au-dessus de l'entrée centrale (27 mars 1832). Après le séisme du 10 juillet 1894, on y a découvert la dalle en creusant les fondations du mur de l'enceinte écroulé et dans lequel la pierre avait été encastrée. Gedeôn en a rendu compte lors de sa visite des lieux, peu avant 1901 (Ἑορτολόγιον Κωνσταντινοπολίτου, fasc. 1, p. 9). L'épitaphe figure de part et d'autre des deux bras d'une croix. « 44. 27 » (d'après Gedeôn).

Kubitschek, Kemplens Reise, p. 61, n° 3 (fac-similé) ; Gedeôn, Ἑορτολόγιον Κωνσταντινοπολίτου, fasc. 2, p. 240 (fac-similé sans transcription) ; *idem*, Θρακῶα κέντρα, pp. 15-16 (même fac-similé ; à corriger la faute d'impression concernant la page où figure l'épitaphe : 16 au lieu de 14). Texte d'après le fac-similé de Gedeôn.

[+ Ἐνθά]δε
[κα]τάκητε
ὁ δοῦλος
τοῦ Θεοῦ
Κοσταν-
τῖνος
[ἐ]πίσκο-
πος

Leg. κατάκειται (l. 2) ; Κωνσταντῖνος (l. 5/6).

L. 1. OAAE (Kemplen, qui a mal déchiffré les lettres, à mon avis, voir *supra*, n° 224) ; [ἐνθ]ά[δ]ε (Kubitschek).

L. 3. OΩOΛOΣ (Kemplen) ; ὁ [δ]ῶλος (Kubitschek).

Ci-gît le serviteur de Dieu, Constantin, évêque.

L. 5/8 : Κωνσταντῖνος ἐπίσκοπος. On peut supposer que Constantin fut évêque de Dérkôn lorsque le siège était suffragant d'Héraclée, avant d'être attesté comme archevêché dans la finale de la notice 2 (VIIIe-IXe s.) et dans les listes conciliaires de Nicée II (787), voir Asdracha, La Thrace orientale, pp. 241-242 ; pp. 287-288, liste d'archevêques.

Par conséquent, Constantin serait le seul ou presque le seul évêque connu de l'évêché de Dérkôn, établi peut-être du temps d'Anastase Ier (491-518) et appelé alors évêché de Dérkôn et de Chèlès, voir in *DHGE* 14 (1960), col. 314-315, s.v. Dercos ou Delcos (R. Janin). Voir l'avis opposé de Gedeôn (Δέρκος, pp. 123, 125), qui refuse l'existence d'un évêché de Dérkôn, suffragant d'Héraclée ; il y aurait tout au plus un πρωτοπαπαδίκιον dépendant du siège de Constantinople.

DRYPIA

Bourg situé à 9 milles (σημεῖα, cf. Plu. *C(aius) Cr(acchus)* 7, 2 : ... κίονας λιθίνους σημεῖα τοῦ μέτρου (du μίλιον) κατέστησεν ; ici, 13 km 500m), à l'ouest de Constantinople, d'après le titre de la première homélie prononçée par saint Jean Chrysostome (patriarcat, 398-404) en ce lieu, à l'occasion de la translation des reliques des martyrs à l'église-martyrion de Saint-Thomas à Drypia (*PG* 63, col. 467-472). Cela eut lieu dans les derniers mois de 398, grâce à l'initiative de l'impératrice Eudoxie et de saint Jean. Le patriarche prononça la deuxième homélie le lendemain dans la même église, après le départ de l'empereur Arcadius qui était venu lui-même pour participer à la vénération des reliques (*PG*, *ibid.*, col. 473-478).

D'après Janin (*Le siège de Constantinople*, pp. 251-252), ces mentions du martyrion de Saint-Thomas, l'église la plus ancienne de l'apôtre qui soit connue à Constantinople et sa proche banlieue thrace, sont les seules que l'on ait et il semble que l'église a disparu bien avant le Xe siècle. A mon avis, l'incursion des Huns et des Slaves en 558/9 en serait responsable. En effet, c'est à propos de ce raid que Théophane mentionne Drypia avec Nymphai et Χιτοῦ κώμη d'où les barbares enlevèrent des prisonniers. Cet événement eut lieu après le séisme du 14 décembre 557, quand les murailles de Constantin, de Théodose II et d'Anastase furent en partie détruites (Théophane, éd. de Boor, I, p. 231, 14-17 ; p. 233, 4-12 ; cf. Mango, *Chronicle*, pp. 339-340. Malalas, éd. de Bonn, pp. 488, 20-489, 10 ; 490 ; Agathias, éd. R. Keydell, pp. 166-168. Cf. Grumel, *Chronologie*, p. 478 ; Downey, Earthquakes, p. 598.

A une époque plus tardive, Pachymère cite Drypia à propos d'un séjour d'Andronic II Paléologue en février 1299, sur sa route de Constantinople à Thessalonique (éd. A. Failler, IV, p. 307, 8-9 ; p. 309, 14) ; et encore, à propos de la rencontre avec son fils, l'empereur associé Michel IX, en janvier 1304 (*ibid.*, p. 445, 13 ; l'éditeur suit Janin quant à l'identification de Drypia, voir ce qui suit).

En ce qui concerne l'identification de Drypia, Gedeôn (*Ἔγγραφοι λίθοι*, p. ρνζ' ; *idem*, Δέρκος, p. 124 ; *idem*, Θρακῶα κέντρα, pp. 22-23) a raison de la situer à l'emplacement du village de Γρύπες ou Γρύπιες, appelé en turc Çifut-Burgaz à cause de la présence juive (cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 161 ; V, n° 184). C'est dans ce village (actuellement Bağcilar), sis à l'intérieur des terres, qu'ont été d'ailleurs trouvées les deux inscriptions, voir *infra*, n^{os} 227-228. Cf. Giannios, Ἐπαρχία Δέρκων, p. 192 ; Atzémoglou, *Τ' ἁγιάσματα τῆς Πόλης*, p. 76.

L'erreur de Janin (*Constantinople byzantine*, p. 445 ; *idem*, *Le siège de Constantinople*, pp. 251-252), qui croit que Drypia était un lieu situé au bord de la mer (peut-être à Ayasmaderesi), rejetant l'identification de Gedeôn, est due à l'interprétation erronée du passage de saint Chrysostome (*PG* 63, col. 470, β') : le

mot θάλαττα du texte ne signifie point la mer en sa matérialité, mais il constitue une métaphore désignant la foule des fidèles ayant à sa tête l'impératrice Eudoxie, qui, sortie de Sainte-Sophie, en une litanie nocturne, suivit la route jusqu'à Drypia avec des cierges à la main. Cette mer humaine était dépourvue de vagues, de naufrages et d'écueils ; elle était une mer plus douce que tout le miel, plus potable que l'eau potable : Θάλαττα ἀπὸ τῆς Πόλεως μέχρι τοῦ παρόντος ἐξετάθη χωρίου, θάλαττα κυμάτων ἀπηλλαγμένη, ναυάγιον οὐκ ἔχουσα, σκοπέλων ἠλευθερωμένη· θάλαττα μέλιτος παντὸς γλυκυτέρα, τῶν ποτίμων ὑδάτων ποτιμωτέρα. Οὐκ ἄν τις ἁμάρτοι τὴν θάλατταν ταύτην καὶ ποταμὸν πυρὸς προσειπών· οὕτως αἱ λαμπάδες αἱ διὰ τῆς νυκτὸς αἱ πυκναὶ καὶ συνεχεῖς μέχρι τοῦ μαρτυρίου τούτου διαπαντὸς ἐκταθεῖσαι, πυρίνου ποταμοῦ φαντασίαν παρεῖχον τοῖς ὁρῶσι. Καὶ ταῦτα μὲν ἐν τῇ νυκτί·

Mango (*Chronicle*, p. 343, note 10) fait la même erreur d'identification, en suivant Janin sans tenir compte du texte de saint Chrysostome et des publications de Gedeôn.

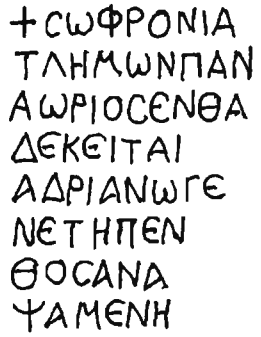
Ajoutons d'autre part qu'entre Rhègion et Hebdomon plusieurs bourgs et villages sont mentionnés, même rarement, dans les sources, tels que Anakosia, Aphameia, Saint Etienne, Nymphai, Zephyrion, Phlôrion et Galataria, Chitos ou Chitou Komè, Drypia, Karphas, Katasyrtai, la colline d'Arétai, e.a., voir Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι*, pp. 59-60, ρνζ' et *passim* ; cf. Paspatis, Τά Θρακικά προάστεια, pp. 40-42.

Selon Gedeôn (Δέρκος, pp. 123-126), ces sites auraient été – à l'époque protobyzantine – soumis au patriarche de Constantinople et non pas à l'Eglise de Dérkos (Dérkôn) : celle-ci serait peut-être un πρωτοπαπαδίκιον du ressort du patriarche ; peut-être, à mon avis, avant de devenir évêché suffragant d'Héraclée (cf. *supra*, n° 226 ; Asdracha, La Thrace orientale, pp. 241-242 ; *DHGE* 14 (1960), col. 315 : R. Janin). Cf. le πρωτοπαπαδίκιον de Philéas de l'archevêque de Dérkôn, Jean, au milieu du XIIe siècle (voir Asdracha, Inscriptions II, p. 324, n° 101).

227. Epigramme pour Sôphronia (IVe-Ve s.)

Dalle funéraire encastrée dans le mur d'enceinte de l'église de Drypia, dédiée au saint Jean Prodrome (derrière l'abside), vue par Gedeôn lors d'une de ses visites dans la proche banlieue thrace de Constantinople (voir *supra*, p. 487).

Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι*, p. 88 (en caractères épigraphiques) ; (*idem*, Θρακῶα κέντρα, p. 23).



+ Σωφρονία
τλήμων παν-
αώριος ἐνθά-
δε κεῖται
Ἀδριανῷ γε-
νέτῃ πένθ-
θος ἀνα-
ψαμένη

Sôphronia, la malheureuse, prématurément morte, ci-gît, ayant allumé chez Adrien, son père, le deuil.

Epigramme à vives reminiscences antiques.

L. 1 : Σωφρονία. Après les formes Σωφρόνη, Σωφρόνα, Σωφρονίς, qui remontent aux IVe-IIIe s. avant J. Chr. (voir *Lexicon*, II, p. 423 ; III A, p. 420), Sôphronia revient, plutôt rarement, à l'époque impériale (*ibid.*, III A, p. 420, inscription de Sicile). Au contraire, son pendant masculin, Σωφρόνιος, est le nom de plusieurs fonctionnaires de l'époque protobyzantine, voir *PLRE*, I, pp. 847-848 ; II, p.

1021. Il est porté aussi par des évêques de l'Eglise Orientale (*Syn. CP*, col. 290, § 4 ; 476, § 3) et par le patriarche de Jérusalem (633-638 ; *ibid.*, col. 527, § 1 ; cf. Grumel, *Chronologie*, p. 451).

L. 2/3 : τλήμων, παναώριος. L'épithète τλήμων n'a pas ici sa première connotation, homérique, du courageux, audacieux (cf. Il. E 670, K 231 (τλήμων Ὀδυσσεύς), Φ 430), mais celle, postérieure, de malheureux, infortuné, éprouvé, etc., qu'elle a chez les tragiques, voir Vernardakis, *Λεξικόν Ἑρμηνευτικόν*, s.v. τλήμων -ονος.

Παναώριος par contre, mot homérique aussi (cf. Il. Ω 540), signifiant celui qui est mort précocement, garde ici la même connotation. Cf. *SEG* 30 (1980), n° 1371, 13.

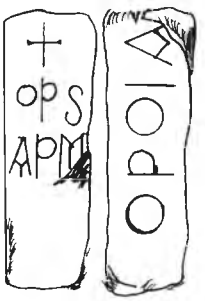
L. 5/6 : Ἀδριανῷ γενέτῃ. Absent dans Homère, le mot γενέτης se rencontre dans les épigrammes et les inscriptions, notamment dans les inscriptions métriques, cf. Peek, *Griechische Vers-Inschriften*, 1796, 3 (γενέται) ; *SEG* 38 (1988), n° 542, 7 (*idem*) ; 44 (1994), n° 779, 4 (*idem*) ; Robert, *Bull. épigr.* 1958, n° 554, p. 360 (*ibid.*, 1965, n° 487), épigramme chrétienne. Voir aussi Feissel, Notes III, p. 552 (γενέτης).

La date : Gedeôn situe l'épigramme au VIIe siècle in *Ἔγγραφοι λίθοι*, p. 88, tandis qu'il propose le VIIIe ou le IXe siècle in Θρακῶα κέντρα, p. 23. Cependant, le vocabulaire de l'épitaphe suggère, à mon avis, une date plus ancienne, cf. à ce propos Feissel, *Macédoine*, n° 265, 22.

228. Drypia. Borne territoriale (Ve-VIe s.)

Fragment de marbre quadrangulaire, portant apparemment la même inscription sur les deux faces, vu par Gedeôn dans le village de Çifut-Burgaz (Drypia) pendant l'une de ses nombreuses inspections des sites thraces proches de Constantinople, dès la décennie de 1870 (Θρακῶα κέντρα, pp. 7, 15, 19, 21).

Gedeôn, Θρακῶα κέντρα, p. 25 (fac-similé).



Face a) +
Ὅρ(οι)
2. Ἀρμ- - -

Face b) Ὅροι Ἀ- - -

Signe d'abréviation : S : OPS (l. 1).

Bornes d'Arm...

— Ὅροι Ἀρμ- - -. La mutilation de la pierre ne nous permet pas de conclure s'il s'agit de borne d'un site (bourg, ville, etc.), telles les bornes des villes de la Thrace orientale aux VIIIe-Xe siècles (voir Asdracha, Inscriptions II, pp. 252-261) ou d'une propriété, telles celles que délimitaient les pâturages d'Ourbikios Tzoutzoulakios dans la région de Philéas et Dérkôn (*ibid.*, pp. 323-325, n° 101 B, XIe-XIIe s.). Cf. *supra*, n° 202, borne d'un lieu-dit portant le nom d'un propriétaire foncier (Sèlyvria, IVe-Ve s.).

A défaut, à ma connaissance, d'un site de la région dont le nom commencerait par APM, à supposer qu'il ne s'agisse pas du nom d'une personne, je ne peux que penser à un endroit constantinopolitain, Ἀρμαμενταραίας (τά), situé au rivage droit de la Corne d'Or, d'après Janin (*Constantinople byzantine*, pp. 242, 455 et carte générale hors texte). Cependant, le manque de données concernant le trajet de cette pierre, peut-être errante, ainsi que le fait que le toponyme Armamentaraias est connu des sources postérieures, ne me laisse pas avancer plus dans cette hypothèse.

Sur les termes ὅροι, ὅριον, ὄρος, voir Asdracha, Inscriptions II, pp. 324-325.

ARÉTAI

Colline de la banlieue thrace proche de Constantinople, où sont découverts plusieurs fragments de sculpture byzantine en marbre, un fragment de statue antique, des chapiteaux, morceaux de colonnes, tuiles inscrites, etc., dans les années 80 du XIXe siècle.

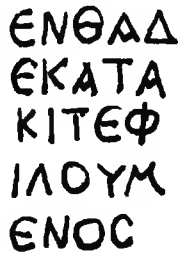
L'endroit (Ἀρεταὶ) est connu principalement pour le palais impérial qu'y fit construire Romain IV Diogène (1068-1071), pour lui servir de résidence d'été. Selon Janin, l'endroit peut être identifié avec la hauteur à l'ouest d'un ruisseau (Haznadar-deresi ou Asintar-deresi), au nord de l'Hebdomon (auj. Bakırköy). Voir Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι*, pp. 59-60, 77-79 ; Janin, Constantinople byzantine, p. 138 ; p. 443, s.v. Arétae. Cf. P. Gautier, Anne Comnène Alexiade (Index), Paris 1976, p. 11, où s.v. Ἀρεταὶ (αἱ) figurent les toponymes Daoud Paşa et Topçelar avec point d'interrogation.

Quoi qu'il en soit, nous possédons la description qu'en a faite Anne Comnène, à propos de l'entrée d'Alexis Ier Comnène avec son armée à Constantinople, le premier avril 1081 (Alexiade, éd. Leib, I, p. 90, 3-16) : Ἀπάραντες δ' ἐκεῖθεν οἱ Κομνηνοὶ καταλαμβάνουσι ταχὺ τὰς καλουμένας Ἀρετάς. Τόπος δὲ οὗτος ἀγχοῦ τῆς πόλεως (de Constantinople) διακείμενος, ὑπερκείμενος μὲν τῆς πεδιάδος ... καὶ τὴν ἑτέραν μὲν πλευρὰν πρὸς θάλατταν ἀπονεύων, κατὰ δὲ τὴν ἑτέραν πρὸς τὸ Βυζάντιον, ταῖς δέ γε λοιπαῖς δυσὶ πρὸς ἄρκτον καὶ δύσιν, παντὶ ἀνέμῳ καταπνεόμενος, διειδὲς ὕδωρ καὶ πότιμον ἔχων ῥέον ἀεί, φυτῶν δὲ καὶ δένδρων παντάπασιν ἀμοιρῶν· εἶπες ἂν ὑπό τινων δρυτόμων ἐκπεφαλακρῶσθαι τὸν λόφον.

229. Epitaphe de Philouménos (IVe-VIe s.)

Dalle funéraire vue par Gedeôn à Arétai, peu avant 1892. Elle portait deux croix en dessus et en dessous de l'épitaphe.

Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι*, p. 80 (en caractères épigraphiques).



\+
Ἐνθάδ-
ε κατά-
κιτε Φ-
4. ιλουμ-
ενὸς
\+

Leg. κατάκειται (l. 2/3).

Ci-gît Philouménos.

L. 3/5 : Φιλουμενός. Relevé au IVe s. avant J. Chr. (*Lexicon*, II, p. 460), le nom devient fréquent surtout à l'époque impériale, voir *ibid.*, I, p. 470 ; III A, p. 461. Cf. Tataki, *Macedonian Edessa*, p. 93 (Φιλούμενος). L'Eglise célèbre la mémoire de deux martyrs appelés Philouménos, le 24 et le 29 novembre respectivement, voir *Syn. CP*, col. 255 et 263-266.

Cf. le correspondant féminin Φιλουμένη sur une stèle de Byzance du IIe s. avant J. Chr., Robert - Fıratlı, *Stèles*, n° 174 (cf. *SEG* 24 (1969), n° 838) ; sur une pierre de marbre, encastrée dans les murs du Kastron d'Imbros, du IVe s. avant J. Chr., vue par Cyriaque d'Ancône (*IG* 12/8, n° 115 = *Lexicon*, I, p. 470) ; *Lexicon*, II, pp. 459-460 ; III A, p. 461 ; Gounaropoulou - Hatzopoulos, *Ἐπιγραφές Βεροίας*, n^{os} 290, 323 (Φιλουμενή, IIe-IIIe s.).

HEBDOMON

Sur ce faubourg fameux de Constantinople, voir Asdracha, Inscriptions III, pp. 309-310. Ajoutons l'ouvrage de N.Tziras, *Τό Ἕβδομον τοῦ Βυζαντίου καί ἡ ἑλληνική κοινότητα Μακροχωρίου*, Athènes 1992 (résumé de l'article de Makridis, Τό Βυζαντινόν Ἕβδομον plus l'histoire de l'Hebdomon post-byzantin et contemporain, 1780–...), p. 95 sq.

230. Fragment de croix votive inscrite, portant le nom de l'empereur Léon Ier (?) (457-474)

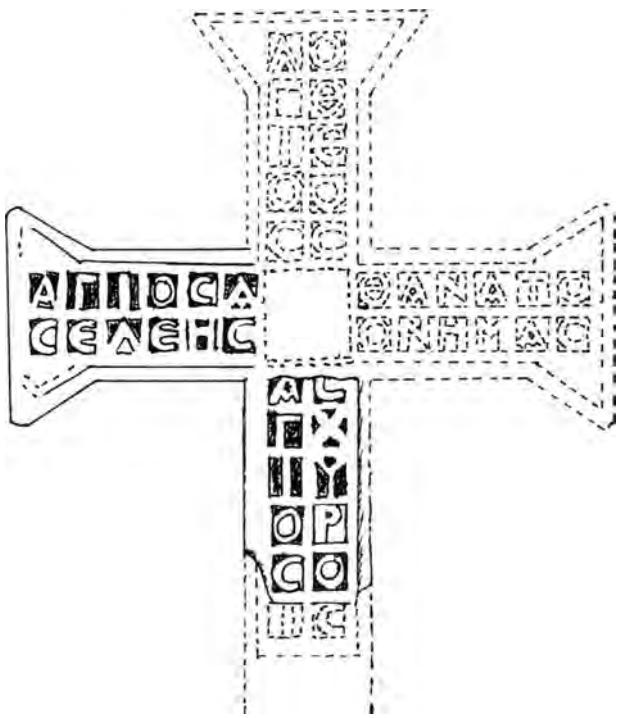
Croix pattée en marbre blanc, dont seuls l'un des bras et le pied furent découverts en 1922, au cours de déblaiement de l'angle nord-ouest d'une des citernes de l'Hebdomon (voir à ce propos Makridis, Τό βυζαντινόν Ἕβδομον, I, p. 178, et les objections de Demangel, *Topographie de l'Hebdomon*, p. 51). Il semble que la croix était encastrée au sol par son pied non patté. Une autre croix en bronze était probablement scellée à la croisée des bras (cf. Mendel, *Catalogue*, III, p. 534, n° 1327 (2685).

Les deux faces inscrites portaient des inscriptions différentes, A et B. Les lettres (cinq ou six sur la face A ; quatre ou cinq sur la face B) sont isolées en relief dans des cases évidées, séparées par des cloisons de deux ou trois mm de saillie.

Dimensions du bras : «12. 24. 5, 5» (empattement «4» en plus de chaque côté) ; dimensions du pied brisé en bas : «22, 5. 12» ; hauteur des lettres : «3, 5» (d'après Demangel). Mango (The Byzantine Inscriptions, p. 66) a vu les fragments de la croix au Musée Archéologique de Constantinople avant 1951 (n° d'inv. 3909) ; ils y étaient entrés, semble-t-il, peu après leur découverte en 1922 (Makridis, Τό βυζαντινόν Ἕβδομον, I, p. 154).

Demangel, *Topographie de l'Hebdomon*, pp. 51-54, figs. 36-38 (photographies et dessin). Textes et dessin A (devant) d'après Demangel ; dessin B (revers) d'après l'une de ses photographies, avec notre disposition des lettres manquantes.

A (le Trisagion)



[Ἅγιος ὁ Θεὸς]
ἅγιος [ἰ]σχυρὸ[ς]
ἅγιος ἀ[θάνατο]
ς ἐλέησ[ον ἡμᾶς]

Dieu est saint, saint puissant, saint immortel ; aie pitié de nous.

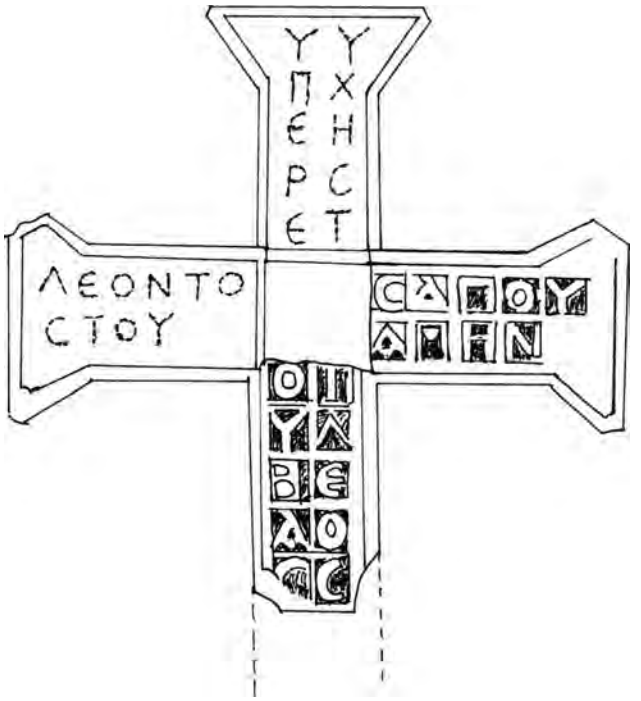
Hymne essentiel de la liturgie orthodoxe, le Τρισάγιον ou Τρισάγιος Ὕμνος a sa source dans la vision du prophète Isaïe (6, 3) selon laquelle les Séraphins à six ailes, formant un cercle autour du trône surélevé de Dieu, lui chantent : ἅγιος, ἅγιος, ἅγιος Κύριος Σαβαώθ, πλήρης πᾶσα ἡ γῆ τῆς δόξης αὐτοῦ. Ce chant est joint aux versets du Psaume 41 (42), 3 (ἐδίψησεν ἡ ψυχή μου πρὸς τὸν Θεόν, τὸν ἰσχυρόν, τὸν ζῶντα) et du Psaume 122 (123), 3 (ἐλέησον ἡμᾶς, Κύριε, ἐλέησον ἡμᾶς ὅτι ἐπὶ πολὺ ἐπλήσθημεν ἐξουδενώσεως).

Le Trisagion se réfère à la sainte Trinité signifiant par ἅγιος ὁ Θεὸς le Père, par ἅγιος ἰσχυρὸς le Fils et par ἅγιος ἀθάνατος le Saint Esprit. L'invocation ἐλέησον ἡμᾶς à la fin exprime l'unité de la sainte substance en trois hypostases, renvoyant au dogme de l'Orthodoxie contenu dans le terme μονὰς ἐν τριάδι καὶ τριὰς ἐν μονάδι.

Pour d'autres exemples épigraphiques du Trisagion, voir *CIG*, IV, n^{os} 8916 (Carie), 9060 (Egypte) ; Bees, Βυζαντιακαί ἐπιγραφαί, p. 17, n^{o} 13 ; Grégoire, *Asie Mineure*, n^{os} 219 (Carie, Milet), 230 (Carie) ; *DACL* 15/2 (1953), col. 2798, 9-3 (verset d'Isaïe mentionné ci-dessus, Egypte, Ve s.) ; Ševčenko in Boyd - Mango, *Silver Plate*, pp. 43-44, no 9 et notes 46, 48 (exemples et bibliographie) ; p. 54, n^{o} 18.

Sur le Τρισάγιον, voir in *DACL* 15/2 (1953), col. 2797-2798, s.v. Trisagion (H. Leclercq) ; *ibid.*, 7/1 (1926), col. 471-476, s.v. Impropères (H. Leclercq) ; in *ΘΗΕ* 11 (1967), col. 859-861 (G. D. Bekatôros).

B (revers)



[Ὑπὲρ εὐχῆς τ]
οῦ βασιλέος
[Λέοντο]ς ἀγού-
[στου]· ἀμὴν

Leg. βασιλέως ... αὐγούστου.

Pour l'accomplissement du vœu de l'empereur (Léon) auguste ; amen.

— Ὑπὲρ εὐχῆς. Pour cette formule votive, voir Asdracha, Inscriptions IV, nos 143, 156 (inscriptions de Panion et d'Hexamilion respectivement, IVe-VIe s.). Pour une analyse plus poussée de la formule avec plusieurs exemples, voir Bakirtzis, Acheropoietos, pp. 39-41.

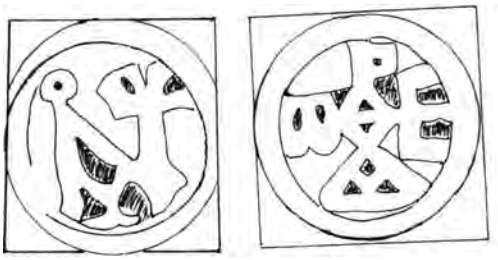
— τοῦ βασιλέως (Λέοντος). L'option en faveur de l'empereur Léon Ier le Grand (451-474) est due à Demangel (*Topographie de l'Hebdomon*, pp. 52-54) sur la base d'une argumentation assez convaincante.

— ἀγούστου (αὐγούστου). Influence du latin où le A pour AU figure souvent, voir Demangel, *ibid.*, p. 52, note 4 ; cf. Asdracha, Inscriptions IV, n° 153 (Ἀγωστείνου, du *A(u)gustinus*). Demangel énumère les années de l'augustat de Léon Ier (*ibid.*, p. 53, note 8) : 458, 462, 466, 471, 473, sans pouvoir évidemment trancher par rapport à notre inscription. D'autre part, Makridis date la croix du VIe siècle sans argumentation (Τό βυζαντινόν Ἔβδομον, I, p. 154).

231. Hebdomon. Monogrammes de Justinien et de Théodôra (527-548)

Chapiteau corbeille en marbre blanc, découvert bien avant 1901 au nord du village de Makriköy (l'actuel Bakırköy), sur la pente de la colline Kartal-tepe qui surplombe le côté ouest de *Campus tribunalis* de l'Hebdomon. Sur les deux faces opposées, il porte le monogramme de Justinien (a), sur les deux autres celui de Théodôra (b). Entré au Musée Archéologique de Constantinople en 1903. Hauteur : «58» ; côté de l'abaque : «83» ; diamètre : «54» (selon Mendel).

Pétridès, Chapiteau, pp. 219-221 (2 photographies) ; Mendel, *Catalogue*, III, p. 465, n° 1240 (1239) (photographie n° 1816) ; Makridis, Τό βυζαντινόν Ἔβδομον, I, pp. 154-155, fig. 2 (3 photographies).



α) Ἰουστινιανοῦ β) Θε(ο)δώρα(ς)

a) de Justinien. *b) de Théodôra.*

Pour d'autres exemples des monogrammes de Justinien, voir Seibt, *Die Bleisiegel*, I, no 7, p. 60 ; Fink, Das frühbyzantinische Monogramm, p. 81, nos 37-39 ; *PLRE*, III B, p. 1560, n° 101 A (Θεοδώρας).

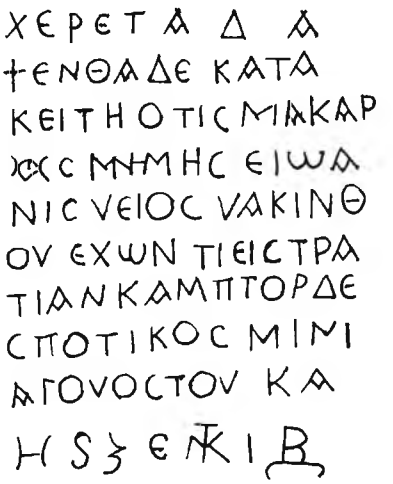
Date : Etant donné que le mariage de Justinien et de Théodôra eut lieu peut-être en 523, avant l'ascension de Justinien au trône en 527, le *terminus post quem* des monogrammes doit être situé quelque part à partir de 527 (Théodôra est alors appelée *Augusta*). Quant au *terminus ante quem*, il doit prendre en considération la date de la mort de l'impératrice, le 28 juin 548 ; voir *PLRE*, III B, pp. 1240-1241.

En ce qui concerne la provenance de ce chapiteau, il devait appartenir, selon Pétridès, à l'église des Saints-Mènas et Mènaios de l'Hebdomon, qui semble avoir été construite entre août 527 et 548.

232. Hebdomon. Epitaphe de Jean, *campsor* impérial, mort le 21 août 6062 (=554)

Dalle funéraire trouvée dans le village de Makriköy (l'Hebdomon byzantin, actuellement Bakırköy), avec trois autres dalles que Gedeôn copia dans les premières années de la décennie de 1890 (voir ci-dessous, nos 234, 237, 240).

Gedeôn, *Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον*, p. 102, nº 4 (fac-similé sans transcription).



Χέρε πα[ρο]δ[ῖτ]α·
+ ἐνθάδε κατά-
κειτη ὁ τῖς μακαρ-
ίας μνήμης Εἰωά-
νις ὑειὸς Ὑακίνθ-
ου ἔχων τὶ ἐκστρα-
τίαν, κάμπτορ δε-
σποτικός· μινὶ
Ἀγουόστου κα΄
(ἔτους) ϛξβ΄ ἰν(δ)ικτι(ῶ)νι β΄

Abréviation monogrammatique : ⊼ I (= ἰνδικτιῶνι, l. 10). Rappelons que chaque lettre figure une seule fois dans le monogramme, bien qu'elle puisse être lue plusieurs fois, cf. Asdracha, Inscriptions IV, nº 113 ; ci-dessus, no 225.

Ligature : ια, μνημ (l. 4).

Leg. χαῖρε (l. 1) ; κατάκειται (l. 2/3) ; ὁ τῆς (l. 3) ; Ἰωάννης (l. 4/5), confusion graphique, EI pour I ; υἱὸς (l. 5), *idem* ; ἔχων τὴν ἐκστρατείαν (6/7) ; κάμπτωρ, le O du texte appartenant au mot latin *campsor* (l. 7) ; μηνὶ (l. 8) ; Αὐγούστου (l. 9), influence évidente du latin, cf. Asdracha, Inscriptions V, nº 193, 10.

Salut-toi, passant ; ci-gît Jean, de bienheureuse mémoire, fils d'Hyacinthe, suivant l'expédition (comme) camptor impérial ; (il est mort) le 21 du mois d'août, en l'année 6062 (=554), indiction 2.

L. 1 : χαῖρε παροδῖτα. L'antique formule funéraire est ici au début de la phrase, cas unique parmi les épitaphes de la région, voir Asdracha, Inscriptions V, *passim*.

L. 5/6 : υἱὸς Ὑακίνθου. Le nom du père, purement grec, remonte au IVe s. avant J.Chr. sinon plus haut, mais il se rencontre surtout à l'époque impériale, voir *Lexicon*, I, p. 450 ; II, p. 437 ; III A, p. 439.

L. 6/7 : ἔχων τὴν ἐκστρατείαν. Notons la notion de « suivre quelque chose ou quelqu' un », l'une des plusieurs qu'en a le verbe ἔχω. Aussi, le deuxième I de la ligne 6 peut avoir été un K.

L'expédition à laquelle Jean prit part n'est pas précisée. Cependant, la syntaxe des lignes qui suivent n'exclut pas que la mort l'ait surpris pendant cette expédition. Si tel fut le cas, l'expédition en question eut lieu en 554 et pourrait avoir été l'une des nombreuses campagnes que l'armée impériale entreprit contre les invasions des Slaves et d'autres peuples, qui n'ont pas cessé de déferler en Thrace à partir du milieu du VIe siècle et même avant (Procope, II, éd. J. Haury, *Ὑπὲρ τῶν πολέμων*, pp. 467, 12-471, 2 ; *idem*, III, *Ἀνέκδοτα*, éd. J. Haury, p. 141, 18-25 ; Agathias, éd. R. Keydell, pp. 181, 15-182, 13). Voir Ostrogorsky, *Histoire*, pp. 101-102 ; Rubin, *Das Zeitalter Iustinians*, II, pp. 157-162.

Sur la signification classique à l'époque tardive d'ἐκστρατεία comme activité militaire, valable aussi pour notre époque, voir Každan, Terminology of Warfare, p. 89. De plus, je ne peux pas remplacer ἐκστρατίαν, par στρατίαν (στρατείαν), terme qui désigne d'ailleurs l'armée tout court à cette époque, voir Μαυρικίου *Στρατηγικόν*, éd. G. T. Dennis - E. Gamillscheg, I 6, 17 et IX 3, 78.

L. 7/8 : κάμπτωρ δεσποτικός. *Unicum* dans les épitaphes de la région et rareté dans la termino-

logie des offices byzantins, κάμπτωρ se rencontre principalement sinon exclusivement dans les sources occidentales sous la forme de *campsor* ou même *cambsor* (de *cambio* = changer), voir Du Cange, *Latinitatis*, pp. 41, 43, 67, s.v. Il est censé être le pendant du métier de καταλλάκτης ou κολλυβιστής, ἀργυροπράτης chez les Byzantins, l'antique ἀργυραμοιβός, le changeur (voir Cananus, éd. de Bonn, p. 464, 6 ; Choniate, éd.Van Dieten, p. 484, 63).

Le fait qu'il soit qualifié δεσποτικὸς dans l'épitaphe signifie qu'il exerçait un office appartenant à l'un des *scrinia* du *comes sacrarum largitionum*. Il a plutôt participé à l'expédition en tant que changeur impérial et la mention de sa fonction n'est pas indépendante de ces circonstances particulières.

Enfin, je ne crois pas qu'il faille comprendre δεσποτικὸς comme « devoted to his Overlord (: Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions, p. 7, nº 7, 3).

L. 8/10 : μηνὶ Αὐγούστου κα' (ἔτους) ϛξβ' (= 554), ἰνδικτιῶνι β'. Je suppose que le groupe des lettres au début de la ligne 10 est une mauvaise lecture pour ἔτους, mot peut-être abrégé de cette façon ou même autrement par le lapicide. D'autre part, la lettre Ε de l'année pouvait être un B, ce qui ferait correspondre l'année 6062 avec la deuxième indiction (voir Grumel, *Chronologie*, p. 245). Rappelons cependant que la non coïncidence de l'année de la création du monde avec l'indiction n'est pas rare dans les inscriptions byzantines ; pourtant en cas de correction, on corrigera l'année plutôt que l'indiction, qui a le pas sur la première chez les Byzantins, cf. Asdracha, Inscriptions II, p. 313, nº 91.

Disposant des éléments chronologiques suffisants de l'épitaphe, on peut chercher aussi le jour de la semaine, qui serait un vendredi.

233. Hebdomon – Constantinople. Deux bornes territoriales d'Aithérios (*ca* 560-566)

Colonne inscrite (A) découverte, selon le témoignage oculaire de Gedeôn, pendant que l'on creusait le jardin d'une maison privée près du village appelé alors Makriköy, identifié par l'éditeur au bourg byzantin Apameia/Aphameia (il a corrigé l'identification en remplaçant Apameia par Hebdomon in *Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον*, p. 100). Une seconde colonne (B), portant un texte qui ressemble approximativement au premier avait été trouvée parmi les pierres encastrées dans le tombeau de Deniz Abdal, situé dans le quartier homonyme de Constantinople (voir à ce propos *Dünden Bugüne Istanbul Ansiklopedisi* 1 (Istanbul 1993), p. 22 : M. Baha Tanman). Cette information fut communiquée par A. Paspatis à C. Déthier qui l'a lue à la séance du Syllogue Philologique de Constantinople le 11 décembre 1872. La seconde borne se trouve actuellement au Musée Archéologique de Constantinople.

D'après ce qui suit, je pense que la première borne aussi provenait de Constantinople et que sa découverte à l'Hebdomon a été fortuite, ce qui fait d'elle une pierre errante de plus.

Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι*, p. ϱξϛ ; *idem*, Θρακῶα κέντρα, p. 27 ; J. R. Martindale in *PLRE*, III A, p. 21. Texte d'après la lecture sans fac-similé de Gedeôn.

A

+ Ὅροι διορίζον-
τες τὰ δίκαια τοῦ
Ὀρφανοτροφίου
καὶ Αἰθερίου τοῦ
ἐνδοξ(οτάτου) κουράτορ(ος)
τῶν ἐμφυτευθέν-
των αὐτῷ τόπων +

Leg. Ὀρφανοτροφείου (l. 3).

Bornes délimitant les biens de l'orphelinat et (les biens) d'Aithérios le très glorieux curateur, (à savoir) les lieux plantés par lui.

L. 1/3 : ὅροι διορίζοντες τὰ δίκαια τοῦ Ὀρφανοτροφείου. Pour le terme ὅροι, voir Asdracha, Inscriptions II, p. 325, n° 101 ; cf. *supra*, n^{os} 202-203. Pour δίκαια dans le sens de biens, cf. Dölger, *Schatzkammern*, n° 66-67, l. 34-37 (commentaire).

Etant donné que cette borne provenait, à mon avis, de Constantinople (voir ci-dessus), il est très probable que l'orphelinat mentionné soit celui dit de Saint-Paul ou ὀρφανοτροφεῖον tout court, que l'on connaît d'ailleurs mieux que les autres (voir à ce propos Janin, *Le siège de Constantinople*, pp. 567-568 ; Kaplan, *Propriétés*, p. 83, Index, s.v. orphelinat). Existant déjà au VIe siècle, il fut doté d'une église consacrée aux saints apôtres Pierre et Paul, construite sur l'ordre de Justin II, qui avait peut-être été aussi le fondateur de l'orphelinat (Pseudo-Codinus, éd. Preger, III, pp. 235, § 47 ; 267, § 164 ; Théophane, éd. De Boor, I, p. 244, 7-10).

La difficulté naît de ce que le lieu de la découverte de la deuxième borne, dans le quartier de Deniz Abdal, dans la partie ouest de Constantinople, est très éloigné de l'emplacement supposé de l'orphelinat à proximité de l'acropole (Anne Comnene, éd. Leib, III, pp. 214, 27-215, 4 ; Janin, *Constantinople byzantine*, carte générale hors texte, I 6).Mais rien n'empêche que cette borne aussi soit une pierre errante comme la première, mais dans les limites de la ville.

L. 4/5 : καὶ Αἰθερίου τοῦ ἐνδοξοτάτου κουράτορος. La syntaxe de la phrase présuppose une répétition des mots τὰ δίκαια, ce qui aurait donné : ὅροι διορίζοντες τὰ δίκαια τοῦ Ὀρφανοτροφείου καὶ τὰ δίκαια τῶν ἐμφυτευθέντων τόπων ὑπὸ Αἰθερίου τοῦ ἐνδοξοτάτου κουράτορος.

Identifié au κουράτωρ τῶν Ἀντιόχου, à savoir τοῦ θείου οἴκου τῶν Ἀντιόχου, pendant les règnes de Justinien et de Justin II, Aithérios est connu pour avoir occupé la haute charge d'administrateur du domaine impérial appelé « d' Ἀντίοχος » (*curator divinae domus Antiochi*), entre 560 et 565 ou 566. Accusé plusieurs fois de complots qu'il aurait fomentés contre Justinien, il fut condamné à mort et exécuté au début du règne de Justin II (en octobre peut-être de 566), pour avoir voulu empoisonner l'empereur, selon l'acte d'accusation. Il était alors titré patrice.

Sur le *curriculum vitae* d'Aithérios, voir in *PLRE*, III A, pp. 21-22, s.v. Aetherius 2 ; cf. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 310, s.v. Antiochou, 1° (avec les sources afférentes).

Sur la dignité de patrice, voir Guilland, Les patrices byzantins du VIe siècle, pp. 132-161 et notamment p. 147.

La dignité de *gloriosissimus* (ἐνδοξότατος), attachée à la charge du curateur qui figure sur les deux bornes, place Aithérios dans la plus haute classe sénatoriale, les *illustres* ; voir Guilland, La noblesse byzantine, p. 258 ; *idem*, Les titres nobiliaires, p. 120 ; cf. Asdracha, Inscriptions IV, p. 291, n° 119 ; Feissel, *Macédoine*, n° 72, 2-3 ; Dagron - Feissel, *Cilicie*, n^{os} 51, 2 ; 105, 7.

Sur le *curator divinae domus*, voir Kaplan, *Propriétés*, pp. 12-14, 16, 40. Cf. Ševčenko, Sisinnios, pp. 569-570 et note 1 (bibliographie) ; Asdracha, Inscriptions II, n° 64 (un Sisinis, βασιλικὸς κουράτωρ Τζουρουλοῦ, IXe s.). Se rapporter toujours à Grégoire, Miettes d'histoire, pp. 158-164, notamment p. 163.

Quant au domaine impérial avec son « palais » Τὰ Ἀντιόχου, il semble qu'il avait appartenu auparavant à l'un des Antiochus, hauts fonctionnaires administratifs pendant le Ve siècle (voir in *PLRE*, II, s.v. Antiochus 5, 7, 10 et 15 ; cf. Janin, *Constantinople byzantine*, carte générale hors texte, G 7, localisation ; Dagron, *Une capitale*, p. 528 et note 1).

L. 6/7 : τῶν ἐμφυτευθέντων αὐτῷ τόπων. Aithérios possédait apparemment des propriétés foncières qui jouxtaient les propriétés de l'orphelinat destinées à sa subsistance.

Si le genre des biens de l'orphelinat, probablement des biens immeubles, n'est pas précisé sur la borne, la nature de ceux d'Aithérios est plus claire : il s'agirait de cultures agricoles, éventuellement de plantations de vignes ou de jardins (cultures d'agrumes ou cultures maraîchères). Il ne faut pas cependant penser à des espaces considérables, vu la grande étroitesse de l'aire construite de la ville, voir Dagron, *Une capitale*, pp. 528-530 ; Kordôsis, *Ἱστορικογεωγραφικά*, p. 239.

D'autre part, je ne crois pas que la formule mentionnée a affaire avec les conditions gérant le droit de l'emphytéose (ἐμφύτευσις), cf. à ce propos Kaplan, *Propriétés*, *passim*, notamment, p. 46.

B

C. Déthier in *ΕΦΣΚ* 7 (1872-1873), 1874, p. 257 (lecture approximative sans distinction des lignes).

Κίων Αἰθερίου τοῦ ἐνδόξου κουράτορος,
ὁρίζοντος τὰ δίκαια τοῦ ὀρφανοτροφείου

Leg. ἐνδοξοτάτου, ὁρίζων.

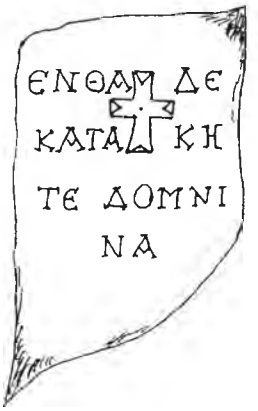
Colonne d'Aithérios, le très glorieux curateur, délimitant les biens de l'orphelinat.

Le mot κίων étant le seul élément nouveau avec l'absence de ὅροι ainsi que des lignes 6/7 de la borne A, je renvoie pour le commentaire à ce qui a été dit ci-dessus.

234. Hebdomon. Epitaphe de Domnina (IVe-Ve s.)

Dalle funéraire trouvée avec trois autres dalles dans le village de Makriköy (Hebdomon, auj. Bakırköy), copiée par Gedeôn dans les premières années de la décennie de 1890 (voir n^{os} 232, 237 et 240). L'épitaphe est gravée de part et d'autre des bras d'une croix grecque.

Gedeôn, *Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον*, p. 102, n° 3 (fac-similé sans transcription).



Ἐνθάδε
κατάκη-
τε Δομνῖ-
4. να

Leg. κατάκειται (l. 2/3).

Ci-gît Domnina.

L. 3/4 : Δομνῖνα. Pour ce nom d'origine latine (Solin - Salomies, *Repertorium*, pp. 70, 325 : *Domninus*), dérivé de *Domna*, voir Asdracha, Inscriptions IV, p. 344, n° 165, 4 ; cf. Feissel, *Macédoine*, n° 25 A, 9-10 ; Dagron - Feissel, *Cilicie*, n° 107 B, 2 (Δομνῖνος).

235. Hebdomon. Epitaphe de Kalèméra (IVe-Ve s.)

Dalle funéraire découverte à l'intérieur de la muraille de l'Hebdomon, offerte par Gedeôn en don au Musée Archéologique de Constantinople avant 1892.

Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι*, p. 92 (fac-similé) ; (Mentzou-Méïmari, Ἡ ἔννοια τοῦ ἐπιθέτου «πιστός», p. 1207). Texte d'après le fac-similé de Gedeôn.

+
Ἐνθάδε
κατάκιτε
Καλημέρα ἡ
4. πιστὴ ἡ δο-
ύλη τοῦ Θε-
οῦ

Leg. κατάκειται (l. 2).

Ci-gît Kalèméra la croyante, la servante de Dieu.

L. 3 : Καλημέρα. Ce nom grec aux accents modernes se rencontre à l'époque impériale, surtout en Italie du Sud et en Sicile, voir *Lexicon*, III A, p. 228, s.v. Cf. l'épitaphe d'une Καλημέρα à Amathous de Chypre, *SEG* 25 (1971), n° 1092 (IIe-IIIe s.) ; d'une autre à Edessa (Ve-VIe s.), in Feissel, *Macédoine*, n° 23, 2 ; d'une Καλημερία à Berrhoia (IIe-IIIe s.), in Gounaropoulou - Hatzopoulos, *Ἐπιγραφές Βεροίας*, n° 251 ; d'un Καλήμερος (le pendant masculin) à Bithynie (?), in Avraméa, Mort loin de la patrie, n° 305. Pour Καλήμερος, voir aussi *Lexicon*, I, p. 242 ; III A, n° 228, s.v. Notons un Καλημερᾶς à Karpathos, *Lexicon*, I, p. 242 (IVe-Ve s.).

L. 3/4 : ἡ πιστή. Pour ce nom, qui met l'accent sur la profession de la foi chrétienne dans les premiers siècles et qui accompagne souvent le nom χριστιανὸς / ἡ comme épithète, voir Asdracha, Inscriptions IV, p. 306, no 130. Cf. Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions, p. 5, n° 5.

236. Hebdomon. Epitaphe d'Epiphanis (Ve s.)

Plaque antérieure d'un sarcophage en marbre blanc, découverte dans la nécropole souterraine (hypogée) de l'Hebdomon, qui fut dégagée pendant la construction des pavillons militaires lors de la mobilisation de l'armée turque en août 1914. L'hypogée fut remis en état en 1921 grâce a l'intervention de Ch. Picard, directeur de l'Ecole d'Athènes auprès du Corps d'occupation français de Constantinople. Au moment de la découverte du monument (1914), qui est du type rotonde dans laquelle est inscrite une croix grecque, six sarcophages en marbre blanc ont été trouvés dans six des huits cavités (*loculi*) s'ouvrant sur chacune des nefs. Deux sarcophages ont dû être enlevés lors d'une ou de plusieurs profanations de la nécropole. Les six sarcophages restés en place étaient numérotés par des lettres grecques, de B à H, les sarcophages manquants ayant dû porter les lettres A et ϛ. Ils contenaient chacun seulement deux à trois squelettes, le mobilier funéraire, s'il a existé, ayant été enlevé lors des violations des tombeaux.

Le sarcophage qui nous intéresse portait la lettre Γ et une inscription gravée sur la plaque antérieure. L'inscription a disparu entre 1914 et *ca* 1923, mais son contenu a été préservé grâce à l'estampage en possession des deux premiers éditeurs.

Quant à savoir auquel des trois squelettes que contenait le sarcophage n° 3 se rapporte l'épitaphe, j'avoue que l'argumentation sinueuse et compliquée à laquelle se sont livrés les deux éditeurs me paraît complètement illogique et invraisemblable. Ils prétendent que l'inscription se rapportait à un autre

squelette d'un autre sarcophage, un monolithe en marbre blanc, sculpté sur les quatre côtés et daté du Ve siècle, enfoui, lui, dans une fosse rectangulaire creusée près du sarcophage n° 3.

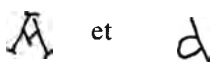
Je relève en outre, parmi d'autres incohérences, que les éditeurs se contredisent en admettant que dans le sarcophage n° 3 reposait bien Epiphanis (Macridy - Ebersolt, *Monuments funéraires*, p. 378 (23) et, quelques pages plus bas, *ibid.*, p. 386 (31), que l'épitaphe de ce sarcophage désigne le gisant du sarcophage monolithe.

Cependant, il n'est point nécessaire de compliquer des choses simples et évidentes : nous ignorons la date de l'inhumation de chaque corps du sarcophage n° 3, mais il est plus que probable que l'épitaphe ait été gravée soit au moment de l'inhumation du premier mort soit par la suite, lors d'une nouvelle utilisation du tombeau, rendu inévitable faute de place. Cet argument est corroboré par l'estampage de l'épitaphe qui donne l'impression d'une inscription restée inachevée.

Hauteur des lettres de l'inscription : «4 à 6» (selon les éditeurs).

Macridy - Ebersolt, *Monuments funéraires*, p. 377 (22), fig. 16 (estampage) ; Makridis, Τό βυζαντινόν Ἔβδομον II, p. 47, fig. 28 (le même estampage) ; (Tziras, *Τό Ἔβδομον τοῦ Βυζαντίου*, pp. 89-91, le même estampage). Texte d'après cet estampage.

Ἐνθάδε κατάκιτε ὁ μακάριος 4. Ἐπιφάνις



Notons le alpha cursif (l. 4), similaire au delta cursif (voir Asdracha, Inscriptions IV, no 139 et *passim*).

Leg. κατάκειται (l. 1/2).

Ci-gît le bienheureux Epiphanis.

L. 3 : μακάριος. Pour ce terme funéraire, exprimé plus souvent au superlatif, μακαριώτατος (μακαριωτάτη), et remplaçant la formule μακαρίας μνήμης qui prévaut dans les épitaphes de la région, voir Asdracha, Inscriptions V, n° 187.

L. 4 : Ἐπιφάνις (Ἐπιφάνης). Pour cette forme démotique, dérivée en l'occurrence du nom savant Ἐπιφάνιος par chute du O, voir Asdracha, Inscriptions II, n° 64, 3 (Σισίνις) ; IV, n^{os} 141, 2 (Ἀστέρις) ; 163, 1 (Σισίνις) ; V, n° 184, 3 (Εὐγένις).

Le nom remonte au IVe s. avant J. Chr. au moins (voir *Lexicon*, I, p. 160 ; II, p. 152 ; III A, p. 150, s.v. Ἐπιφάνης et Ἐπιφάνιος), mais on le rencontre plus souvent aux temps chrétiens, rattaché comme participe (Ὁ ἐπιφανεὶς Χριστὲ ὁ Θεὸς) à la notion et à la fête de l' Ἐπιφάνια (Θεοφάνια, τὰ) du Seigneur, célébrée le 6 janvier. Le nom est porté entre autres par l'archevêque de Kônstantia de Chypre, qui souscrivit à l'exil de saint Jean le Chrysostome en juin 404 (*Syn. CP*, col. 675-677), et par le patriarche homonyme de Constantinople (520-535). Cf. Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions, p. 3, n° 1 ; Feissel, Ténos, p. 512, note 81.

La date : Contrairement à l'argumentation douteuse des deux éditeurs précédents résumée ci-dessus, leur exposé sur la datation de ce monument funéraire dans son ensemble, sur la base des données

archéologiques, est plus que convaincante. Par comparaison avec des édifices du même type archéologique existant à Constantinople, en Asie Mineure, en Syrie et en Arménie, ainsi qu'avec le Mausolée de Galla Placidia, à Ravenne, les éditeurs situent la nécropole souterraine de l'Hebdomon à une date qui ne dépasse pas le Ve siècle (Macridy - Ebersolt, *Monuments funéraires*, pp. 388 (33) -393 (38) ; Makridis, Τό βυζαντινόν Ἕβδομον II, p. 50).

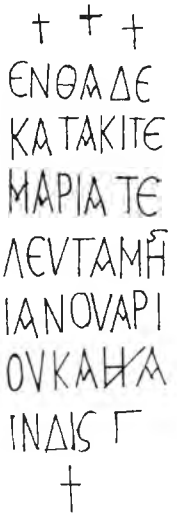
Par conséquent et en tenant compte de ce qui a été dit plus haut sur les deux sarcophages au sujet de l'épitaphe d'Epiphanis, on peut situer celle-ci *grosso-modo* à la même date, évidemment après la construction de l'édifice funéraire.

Ajoutons que selon les mêmes éditeurs, cette nécropole peut avoir constitué une sépulture destinée à des religieux des églises et monastères nombreux de l'Hebdomon (cf. Asdracha, Inscriptions III, pp. 309-310 ; Macridy - Ebersolt, *ibid.*, p. 388 (33), note 1 ; Mamboury, Les fouilles byzantines, p. 239, bref résumé, à propos de l'hypogée).

237. Hebdomon. Epitaphe de Maria (Ve-VIe s.)

Dalle funéraire découverte dans le village de Makriköy (l'Hebdomon byzantin, auj. Bakırköy, voir n^{os} 232, 234 et 240) dans les années 1890. La pierre avec les trois autres dalles trouvées au même moment sont censées provenir des cimetières byzantins de l'Hebdomon. Dimensions de la dalle examinée : «75. 23» ; hauteur des lettres : «4» (selon Gedeôn). Elle portait trois croix en haut et une croix en bas.

Gedeôn, *Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον*, p. 101, n° 1 (fac-similé).



\+ + +
Ἐνθάδε
κατάκιτε
Μαρία· τε-
4. λευτᾷ μη(νὶ)
Ἰανουαρί-
ου κα᾽ ἡ(μέρᾳ) α᾽
ἰνδι(κτιῶνος) γ᾽
\+

Signes d'abréviation : S : MH^{S} (= -νί, l. 4) ; INΔIS (= -κτιῶνος, l. 7) ; le trait diagonal à travers la première lettre du mot : Ꮒ (= -μέρᾳ, l. 6).

Leg. κατάκειται (l. 2).

Ci-gît Maria ; elle est morte le 21 du mois de janvier, le jour de dimanche, indiction 3.

L. 3/4 : τελευτᾷ. Pour ce terme funéraire, voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 144 ; cf. *ibid.*, V, n^{os} 192-194.

L. 4/6 : μηνὶ Ἰανουαρίου. Un exemple de plus du glissement du datif au génitif, faute courante à cette époque et très fréquente dans notre recueil, *passim*. Pour Ἰανουάριος, voir *supra*, n° 212.

238. Hebdomon. Brique estampillée (Ve-VIe s.)

Tuile estampillée, trouvée dans les décombres du toit cimenté de l'hypogée de l'Hebdomon (voir ci-dessus, n° 236). Dimensions de la tuile, brisée à gauche, en bas : «36, 5. 36» (selon Macridy - Ebersolt).

Macridy - Ebersolt, *Monuments funéraires*, pp. 391 (36) - 392 (37), fig. 25 (estampage) ; Makridis, Τό βυζαντινόν Ἔβδομον II, pp. 50, 52, fig. 34 (le même estampage) ; Mamboury, Les fouilles byzantines, p. 239 ; Mango, Byzantine Brick Stamps, p. 22.

ἰν(δικτιῶνος) α΄ βά(ρεσεν) Φω(κᾶς) ou
ἰν(δικτιῶνος) α΄ βαρ(έσαντος) Φω(κᾶ)

A l'indiction 1 Phokas a moulé ou *A l'indiction 1, Phokas ayant moulé.*

En renvoyant à ce qui a été dit ci-dessus (Sèlyvria, n° 218), j'opte pour cette brique l'interprétation de Mamboury concernant l'abréviation BA, d'autant que l'on trouve l'aoriste βάρεσεν sur la brique de Sèlyvria mentionnée. Quant à l'abréviation ΦΩ, elle doit donner d'après la syntaxe le nom propre Phokas à l'onomastique, ou, pour la deuxième restitution, au génitif. Ce nom n'est sûrement pas le nom de l'empereur homonyme, mais le nom du briquetier ou du donateur. Cf. Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι*, pp. 10-11 ; Mamboury, La nouvelle citerne byzantine, pp. 172-173 ; *idem*, Les fouilles byzantines, p. 239.

239. Hebdomon. Briques estampillées (Ve-VIe s.)

Tuiles inscrites trouvées à Makriköy (Bakırköy actuel, l'Hebdomon byzantin) et publiées par Ph. Déthier qui en a donné des fac-similés en 1871. La plupart portent des noms propres au génitif, d'habitude sans autre indication, tandis que la très discutée abréviation BAP figure sur deux d'entre elles (voir ci-dessus, n° 238). Quelques-unes sont en plusieurs exemplaires qui diffèrent légèrement ; il y a aussi un monogramme.

Déthier, Περί τινων ἐνεπιγράφων πλίνθων, pp. 161-168 ; pl. 11 (hors texte), fig. 1-21 (fac-similés).

1 (Déthier no 4, figs. 1-1η)

+ τῆς ν-
έας ἀπ[οικίας ?]

De la nouvelle colonie (?).

Je ne pense pas que Νέα ἀποικία, si telle est la bonne restitution, signifie ici Νέον προάστειον et que c'était le premier nom de Μακροχώριον (Makriköy : Déthier). Je ne peux pas davantage avancer une autre interprétation (de même, Mango, Byzantine Brick Stamps, p. 26).

2 (Déthier n° 5, figs. 2-3)

a)
+ 'Ανδρέου
ἡγουμέν[ου]

b)
[+ 'Ανδ]-
[ρ]έου
ἡγου(μένου)

Abréviation : la croix (b, l. 3), voir Oikonomides, *Abbreviations*, p. 35. Il est probable qu'une autre croix tenait lieu d'abréviation à la ligne 2 de a.

Ligature : ϒ = ου (b, l. 2-3).

De l'higoumène André.

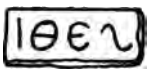
3 (Déthier n° 6, fig. 4)

[+] Παύλο(υ)

Notons le Λ pour A et le λ cursif. La deuxième croix figure peut-être à la place de Y.

De Paul.

4 (Déthier n° 7, fig. 5)



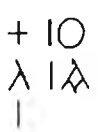
[+ Δοσ]ιθέ(ου)

Signe d'abréviation : S (= ου) à l'envers ( ).

– + Δοσ-]/ίθε[ο]ς [+ (Déthier, qui prend le signe d'abréviation pour C).

De Dosithéos.

5 (Déthier n° 8, fig. 6)



+ 'Io[υ]
λια-
ν[οῦ]

De Julien.

6 (Déthier n° 9, fig. 7) ; (Mango, Byzantine brick Stamps, p. 24, b).

a)

+ Κυρια-
κοῦ πρ(εσ)β(υτέρου)

b)

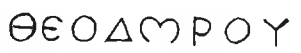
+ Κυρι[ακ]-
οῦ πρε[σβυτέρου]

Signe d'abréviation : S (a, l. 2 ; peut-être aussi b, l. 2).
Ligature : ϒ = ου (a, l. 2 ; b, l. 2).
Peut-être C pour Ε (b, l. 2).

— πρ[ε]σβ[υτέρ]ου (Déthier, qui fait la même faute concernant l'abréviation S, voir ci-dessus). Cf. la brique portant la même estampille, provenant des murs terrestres de Constantinople, in Déthier, *ibid.*, n° 10, fig. 8 : + Κυ[ρια]-/κοῦ πρ[εσβυτέρου].

Du prêtre Kyriakos.

7 (Déthier n° 11, fig. 9)



Θεοδώρου

Notons le Ω renversé.

De Théodore.

8 (Déthier n° 12, fig. 10)

Γ(ε)ωργίου

De Georges.

Monogramme, similaire à plusieurs autres tels qu'ils figurent in Laurent, Bulletin, fasc. 2, p. 827, n° 15 ; *idem*, *Orghidan*, pl. 67, n^{os} 574, 585-586 ; Fink, Das frühbyzantinische Monogramm, p. 79, n^{os} 10-14 ; *PLRE*, III B, p. 1558, n^{os} 53-60, e.a.

9 (Déthier n° 13, fig. 11)

Τρ[ύ]-
φων(ος)

Signe d'abréviation probable : S (l. 2).

De Tryphôn.

Cf. Mango, Byzantine Brick Stamps, p. 24, note 60.

10 (Déthier n° 14, fig. 12)

+ Δῆ-
μος

– + Δη-/μό[φιλο]ς (Déthier).

Du dème (?).

Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un nom propre. Faudrait-il le rapprocher d'une autre tuile qui porterait l'estampille Πρασίνων ou Βενέτων, donateurs peut-être d'un certain nombre de briques pour la toiture d'un bâtiment de l'Hebdomon ou plutôt de Constantinople ? Mais ce n'est qu'une hypothèse.

11 (Déthier n° 15, fig. 13)

Δόμνου

De Domnos.

Déthier était en possession d'autres tuiles avec la même estampille provenant des murs terrestres de Constantinople, *ibid.*, fig. 14 : +Δόμ/νου ; voir Mango - Hawkins, Additional Finds, p. 183, pl. 39, n° 7 : +Δό/μνου, le OY en ligature ȣ (époque justinienne).

12 (Déthier n° 16, fig. 15)

+ Κωνστ-
αντίν(ου)

Signe d'abréviation : S (l. 2).

— Κωνστ-/αντῖν[ο]ς (Déthier, même faute consistant à prendre l'abréviation pour un C).

De Constantin.

Voir Asdracha, Inscriptions IV, n° 113 ; cf. Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι*, pp. 12, 30 ; Mango, Byzantine Brick Stamps, pp. 24-25.

13 (Déthier n° 18, fig. 17)

[+ Ἀρτ]αουάσδ(ου)

Signe d'abréviation : ⸗ (à la fin).
Ligature : ȣ = ου.

D'Artavasde.

Nom d'origine persane, porté par plusieurs personnages importants aux IVe-Ve siècles avant J. Chr., voir *RE* 2/1 (1896), col. 1298-1300, s.v. Artabazos (W. Judeich). Voir Procope, II, éd. J. Haury, *De*

Bello Gothico, pp. 310, 14-20 ; 311, 17-22 sq. (Ἀρταβάζης, originaire d'Arménie, commandant militaire d'un contingent perse combattant dans les rangs de l'armée byzantine en Italie, en 542) ; cf. *PLRE*, III A, pp. 130-131, s.v. Artabazes. Sur l'étymologie du nom, voir Justi, *Namenbuch*, s.v. Artawasdah, n° 19.

14 (Déthier n° 19, fig. 18)

+ [ἰ]νδ(ικτιῶνος) ι΄ Φοκ[ᾶς]

Leg. Φωκ[ᾶς].

— + Ἰνδ(ικτιῶνος) Ι΄. Φο[κᾶ βασιλέως (Déthier).

A l'indiction 10, Phocas (a moulé ou *ayant moulé).*

On sous-entend apparemment le verbe βάρεσεν ou le participe βαρέσαντος, voir ci-dessus n^{os} 218, 238 ; *infra*, la brique n° 16.

15 (Déthier n° 20, fig. 19)

[+ B]ασ-
[ιλικ]οῦ

Voir la brique avec la même estampille, provenant des murs terrestres de Constantinople, in Déthier, *ibid.*, fig. 19′ : + Βασι-/ λικοῦ.

De Basilikos.

Se heurtant à la rareté relative de ce nom comme nom propre, Déthier en a fait un Βασιλίσκος. En fait, le nom n'étant pas suivi d'un office ou d'une dignité (voir p. ex., βασιλικοῦ δομεστίκου : Mango, *ibid.*, p. 23), je crois qu'il faut opter pour un nom propre, peut-être un nom en -ικὸς (-ική), provenant d'une fonction ou d'une qualité, etc., voir Robert, Deux poètes, p. 1, note 4 ; cf. *Lexicon*, I, p. 99 ; II, p. 87, s.v. Βασιλικός ; *PLRE*, II, p. 211, s.v. Basilicus. Cf. Asdracha, Inscriptions V, n° 176 (Ξενική).

16 (Déthier n° 21, fig. 20)

Ἰο(άννης) βάρ(εσεν) ou
Ἰο(άννου) βαρ(έσαντος)

Leg. Ἰωάννης ou Ἰωάννου.

— Io[annes] Bap[tista (Déthier, qui voit à tort dans l'estampille une inscription latine). Cf. la brique portant l'estampille rapprochée, ἰν(δικτιῶνος) θ΄ βάρ(εσεν) ou βαρ(έσαντος) Μ(ιχαήλ ?), provenant des murs terrestres de Constantinople, in Déthier, *ibid.*, fig. 22.

Jean a moulé ou *Jean ayant moulé.*

Voir sur cette interprétation, *supra*, n^{os} 218, 238.

17 (Déthier n° 22, fig. 21)

῾Ρο[μ]-
α(ν)οῦ

Leg. ῾Ρωμανοῦ.

Déthier rapproche cette estampille de l'estampille ci-dessus (fig. 22), en lisant : Ἰν[δ](ικτιῶνος) Θ΄ Βα[σι-/λέως] Ρ[ω]μ[ανοῦ.

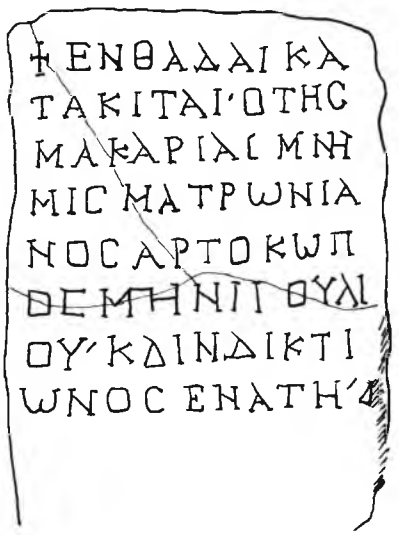
De Romanos.

On remarquera qu'exepté les briques 1 et 10, toutes les autres portent un nom propre, au génitif dans la plupart des cas. Deux d'entre elles appartiennent à des religieux, un higoumène (n° 2) et un prêtre (n° 6), qui sont apparemment des donateurs. Jean, qui a moulé la ou les briques (n° 16), est plutôt un briquetier. Quant aux autres dont le nom figure sans une qualification quelconque seraient, à mon avis, soit des briquetiers soit des donateurs. Cf. *supra*, n^os^ 218 et 238, avec la bibliographie y afférente.

240. Hebdomon. Epitaphe de Matrônianos (VIe s.)

Dalle funéraire trouvée dans le village de Makriköy (l'Hebdomon byzantin), copiée par Gedeôn avec trois autres (voir *supra*, n^os^ 232, 234, 237).

Gedeôn, *Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον*, p. 102, n° 2 (fac-similé sans transcription).



+ Ἐνθάδαι κα-
τάκιται ὁ τῆς
μακαρίας μνή-
4. μις Ματρωνια-
νὸς ἀρτοκῶπ-
ος· μ<π>ηνὶ Ἰουλί-
ου κδ΄ ἰνδικτι-
8. ῶνος ἐνάτη(ς)

Signe d'abréviation : court trait diagonal élevé, après la dernière lettre : H′ pour HC (l. 8), cf. Oikonomides, *Abbreviations*, p. 36. Deux autres signes similaires après κατάκιται et Ἰουλίου (l. 2 et 7 respectivement) figurent ici sans raison apparente : ce sont peut-être des accidents de la pierre.

Ligature : νη (l. 3) ; μπη (l. 6), le Π étant dû à une faute du lapicide.

Leg. ἐνθάδε (l. 1), confusion graphique, AI pour E ; κατάκειται (l. 1/2), I pour EI ; μνήμης (l.

3/4) ; ἀρτοκόπος (l. 5/6), Ω pour O ; μηνὶ Ἰουλίῳ (l. 6/7), le glissement habituel du datif (μηνὶ) au génitif (Ἰουλίου), voir *passim*.

Ci-gît Matrônianos, de bienheureuse mémoire, boulanger ; (il est mort) le 24 du mois de juillet, indiction 9.

L. 4/5 : Ματρωνιανός. Nom grec transcrit du cognomen latin *Matronianus* (Solin - Salomies, *Repertorium*, p. 360). Voir un κόμης Ματρωνιανὸς dans une inscription de Cilicie, *SEG* 35 (1985), n° 1451 (IVe s.). Quelques hauts fonctionnaires de l'Empire portent ce nom, voir *PLRE*, I, p. 568 ; II, pp. 735-736, dont le n° 2 fut *praefectus praetorio per Orientem* (?) en 491.

Cf. Salomies, Contacts, p. 113 (sur les noms romains terminant en *-ianus*) ; Asdracha, Inscriptions V, n° 168 (Φιλιππιανός) ; G. Lambakis, in *ΔΧΑΕ* 5 (1905), p. 73, n° 103, 4-5 (fém. Ματρώνα) ; une autre Matrôna, de Constantinople, reçut par le baptême (εἰς βάπτισμα) le nom chrétien Γεωργία : Kalkan - Şahin, *Grabstelen*, p. 142, 5 ; Loukopoulou, *La Thrace Propontique*, pp. 274 et 328 (s.v. Ματρώνα).

L. 5/6 : ἀρτοκόπος. Synonyme d'ἀρτοποιός, ἀρτοκόπος est appelé μάγκιψ dans la langue démotique, d'où le nom de la boulangerie, μαγκιπεῖον. Le métier doit être distingué d'ἀρτοπώλης ou ἀρτοπράτης (*panarius*), cependant que les ἀρτοκόποι - μάγκιπες vendaient, eux aussi, le pain qu'ils fabriquaient, en l'exposant sur les προβολαὶ de leur magasin ou le vendant par l'entremise de leurs serviteurs à travers les quartiers.

Voir à ce propos, Koukoulés, *Βυζαντινῶν βίος*, II/1, pp. 182-184 ; *idem*, Ὀνόματα καί εἴδη ἄρτων, pp. 36-52 ; Patlagean, *Pauvreté économique*, p. 160.

IMBROS

Sur l'île d'Imbros et son histoire, voir Asdracha, Inscriptions I, pp. 270-272. J'ajoute la bibliographie la plus récente : Sophi N. Papageôrgiou, *Ἴμβρος*, Athènes 1994 (Aperçu historique avec traduction des fragments des voyageurs et des géographes concernant l'île ; annexe sur l'état de choses actuel). Parmi les publications de la Société d'Etudes sur les îles Imbros et Ténédos, je note : C. Xeinos, *Λαογραφικά τῆς Ἴμβρου*, I-II, Thessalonique 1987-1988 ; Ἡ Λευκή Βίβλος τῆς Ἴμβρου, *Actes de Symposium*, Thessalonique 1994 ; Οἱ οἰκισμοί τῆς Ἴμβρου, *Actes de Symposium*, Thessalonique 1998 (bibliographie générale de G. Xeinos, pp. 238-241).

Sur la situation déplorable aujourd'hui du petit nombre de Grecs qui sont restés dans l'île, la destruction des monuments ainsi que l'expropriation forcée des propriétés grecques et leur distribution aux colons Turcs venus d'Anatolie, voir A. Alexandris, Imbros and Tenedos : a Study of Turkish Attitudes towards two Ethnic Greek Island Communities since 1923, *Journal of the Hellenic Diaspora* 11 (printemps 1980), pp. 4-31 ; G. Ténékidis, *Ἴμβρος καί Τένεδος, Ἱστορία - Νομικό καθεστώς, σύγχρονη πραγματικότητα*, Thessalonique 1986 ; Helsinki Watch, *Denying Human Rights and Ethnic Identity. The Greeks of Turkey*, Mars 1992 ; P. Pikros, *Τουρκικός ἐπεκτατισμός. Ἀπό τό μύθο τῆς ἑλληνοτουρκικῆς φιλίας στήν πολιτική γιά τήν ἀστυνόμευση τῶν Βαλκανίων 1930-1943*, Athènes 1996 (voir le compte-rendu de C.A. Dimadis, Ὁ τουρκικός ἐπεκτατισμός, *journal «Hè Kathèmérinè»*, 4 avril 1999, p. 53).

241. Fragment d'ex-voto (IVe-VI s.) (Pl. 153 b)

Fragment de plaque en marbre blanc, vu par Conze dans l'église de Saint-Jean près du village de Schoinoudi, avant 1860 (cf. pl. 154 a-b). Le fragment avait été transporté dans l'église de Sainte-Marina du même village où Fredrich le vit peu avant 1908. Il a été conservé jusqu'aujourd'hui, abandonné par terre à l'extérieur de Sainte-Marina (pl. 155). En outre, entre le début et la fin du XXe siècle, le texte, qui courait le long du bord saillant du fragment, a été encore amputé presque de la moitié. Dimensions du fragment *ca* 1908 : «29. 43. 6» ; hauteur des lettres : «2, 3» (selon Fredrich ; Conze a donné seulement la largeur : *ca* «43»). Dimensions en janvier 1999 : 20. 25. 4-5 (selon G. Xeinos).

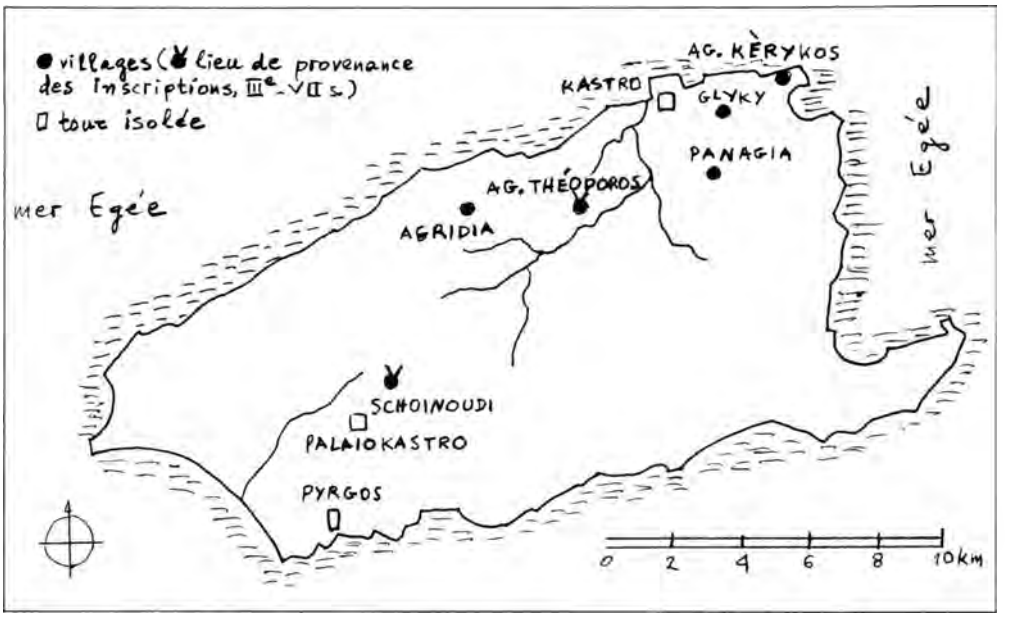


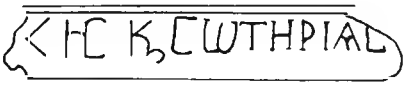
Fig. 3. L'île d'Imbros.

Conze, *Reise*, p. 102, pl. XVII, n° 4 (fac-similé) ; Fredrich, Imbros, p. 95, n° 17. Texte d'après le fac-similé de Conze et la photographie provenant des Archives de G. Xeinos, président de la Société d'Etudes sur les îles d'Imbros et de Ténédos.

A
(fac-similé de Conze)

+ Ὑπὲρ εὐχῆς κ(αὶ) σωτηρίας

B
(dessin de G. Xeinos)



[+ Ὑπὲρ εὐ]χῆς κ(αὶ) σωτηρίας

Signe d'abréviation : trait diagonal au travers de la lettre K (sur le fac-similé de Conze) ; un petit S suspendu sur la même lettre : K_S (sur la photographie de Xeinos, cf. Oikonomides, *Abbreviations*, p. 37).

Pour l'accomplissement du vœu et le salut (d'un tel ou de plusieurs).

Cette formule votive, accompagnant les offrandes d'objets à une église, est ici plus complète que celle qu'on a vu sur une inscription de Panion et sur une autre d'Hexamilion : ὑπὲρ εὐχῆς, voir Asdracha, Inscription IV, nos 143, 156. Séparée en deux moitiés, εὐχή, εὐχήν, κατ' εὐχήν, etc., et ὑπὲρ σωτηρίας, elle figure dans des dédicaces païennes, telle une dédicace à Isis, provenant de Marôneia, cité antique de la Thrace occidentale, voir Robert, *Bull. épigr.* 1977, n° 287 p. 364 (IIe-Ie s. avant J. Chr.) : εἰ γὰρ ὑπὲρ τῆς ἐμῆς καλουμένη σωτηρίας ἦλθες, πῶς τῆς ἰδίας τιμῆς οὐκ ἂν ἔλθοις ; (à la déesse comme guérisseuse des yeux) ; ou la stèle votive du Musée du Louvre, provenant d'Asie Mineure, voir Robert, *Hellenica* X (1955), p. 117 : Αρεεκυσα 'Αρτέμιδι ... εὐχή ; *idem, ibidem* VI (1948), p. 106 : Χάρης 'Εφεσίου Μητρί... εὐχή ; cf. *SEG* 17 (1960), n° 522 (εὐχήν).

Les chrétiens, s'accaparant des formules païennes, les ont changées ou complétées, comme p. ex. ὑπὲρ εὐχῆς à la place du simple εὐχή, εὐχήν. La nouvelle expression combinée ὑπὲρ εὐχῆς καὶ σωτηρίας, parfois καὶ ἀφέσεως ἁμαρτιῶν, devient très usuelle sur les objets votifs du monde oriental, notamment en Asie Mineure et en Syrie, voir Ševčenko, in Boyd - Mango, Silver Plate, p. 54, nos 10-11 et p. 41 ; cf. *CIG*, IV, nos 8861, 8864 ; Sarre, Reise in Phrygien, p. 31, n° 8 ; Grégoire, *Asie Mineure*, nos 144, 226 ; Beševliev, *Spätgriechische Inschriften*, nos 181 a-b. *DACL* 7/1 (1926), col. 689-690 (L. Jalabert - R. Mouterde).

La suite du texte mutilé pourrait se compléter par καὶ ἀφέσεως ἁμαρτιῶν, le nom du donateur et peut-être sa qualité devant clore l'inscription. Quant à la provenance de ce fragment architectural, on peut supposer qu'il faisait partie d'un linteau dans une église qui pourrait même être le Katholikon d'un monastère.

242. Imbros. Dédicace anonyme (IVe-VIe s.)

Fragment de marbre blanc, encastré renversé dans l'abside du Katholikon du monastère de Saint-Constantin, sis au nord du village de saint Théodore. Ce monastère, qui fut un métoche de Lavra de l'Athos et le plus riche de tous dans l'île, a survécu comme tel jusqu'en 1945 environ et démoli à cette époque ; sa terre fut cédée aux colons Turcs d'Anatolie, selon le programme d'expropriation progressive des propriétés grecques. Largeur du fragment : «55» (selon Conze) ; hauteur des lettres : «4, 5» (selon Fredrich).

Franz, Epigrafia, p. 142, n° 17 (d'après le fac-similé de H. Kiepert) ; *CIG*, IV, n° 8868 (le même fac-similé) ; *Conze, Reise*, p. 92 (d'après le même fac-similé) ; Fredrich, Imbros, p. 95, n° 16 (*idem*) ; Picard - Reinach, Voyage, p. 322. Texte d'après le fac-similé mentionné.

ΟΘΕΟCΟΙΔΕ Ὁ Θεὸς οἶδε

Dieu sait.

La formule votive complète est : ὑπὲρ εὐχῆς οὗ (ὧν) οἶδεν ὁ Θεὸς τὸ ὄνομα (τὰ ὀνόματα), avec des variantes quant à la position du sujet ou du verbe dans la phrase. L'expression, fréquente aussi en latin (... *quorum nomina Deus scit*), est une forme d'auto-effacement des fondateurs ou réparateurs mettant sous dédicace une œuvre destinée à une église ou à un hospice, ou même des simples offrants. Elle a été relevée en Asie Mineure, en Grèce et en Chypre, en Syrie, en Palestine où le verbe γι(γ)νώσκω remplace le parfait οἶδα, cf. *CIG*, IV, n° 8867 : ὑπὲρ μνήμης καὶ ἀναπαύσεως καὶ ἀφέσεως ἁμαρτιῶν ὧν ὁ Κύριος γινώσκει τὰ ὀνόματα (baptistère de Bethléem). Pour d'autres exemples avec οἶδα, voir Bandy, *Crete*, no 69 ; Ševčenko, in Boyd - Mango, *Silver Plate*, p. 42, n° 6 (avec des cas de survivance au XVIe siècle en Moscovie et au XVIIIe siècle à Rhodes, sinon jusqu'aujourd'hui) ; *ibidem*, p. 55, n° 19.

Pour l'analyse de la formule, voir Bakirtzis, Acheiropoietos, pp. 38-40.

Notons que ὁ θεὸς οἶδεν figure chez Théophane (éd. De Boor, I, p. 183, 30), dans le dialogue entre la faction des Verts et le μανδάτωρ, représentant de Justinien, dans l'Hippodrome, pendant la sédition de Nika (janvier 532). La formule a une notion semblable à celle mentionnée plus haut, puisqu'elle sert à cacher le nom de celui qui est injuste envers le dème, le patrice et cubiculaire dit Kalapodios. Sur l'identité réelle de ce personnage et sur la signification controversée du dialogue, voir Cameron, *Circus Factions*, appendice C, pp. 318-333 ; Angelidi, Ὁ τσαγγάρης τῆς Ἁγίας Σοφίας, pp. 71-73 (avec bibliographie).

243. Imbros. Fragment d'invocation (IVe-VIe s.)

Fragment de marbre blanc, encastré dans l'une des portes extérieures du Katholikon du monastère de Saint-Constantin (voir *supra*, n° 242). Les lettres de l'inscription sont gravées verticalement l'une en dessous de l'autre (κιονηδόν). Hauteur du fragment : «63» (selon Conze).

Franz, Epigrafia, p. 142, n° 18 (d'après le fac-similé de H. Kiepert) ; Conze, *Reise*, p. 92. Texte d'après le fac-similé de Kiepert.

- - - [κ]αρποφορησάντ[ων] - - -

— κ]αρποφορήσαντ[α *vel alio casu* (Franz) ;
— κ]αρποφορήσαντ[– (Conze).

... (de ceux) qui ont offert ...

Formules provenant de l'Ancien et du Nouveau Testament (voir Sagesse Sol. 10, 7 ; Marc 4, 20 ; Rom. 7, 5, e.a.), le substantif καρποφορία et le verbe καρποφορῶ servent à désigner les offrandes et ceux qui font œuvre pie en contribuant à la construction ou à la réparation des églises. Elles apparaissent (le verbe sous différentes formes) dans les liturgies de saint Jean le Chrysostome : Μνήσθητι Κύριε τῶν καρποφορούντων καὶ καλλιεργούντων ἐν ταῖς ἁγίαις σου ἐκκλησίαις, voir Brightman, *Liturgies*, p. 336 ; de saint Basile, *ibid.*, pp. 332, 19-22 ; 407, 13-14 ; de saint Jacques, *ibid.*, pp. 45 ; 56, 12-15.

Leur présence dans la legislation impériale, l'hagiographie, les textes patristiques, les recueils canoniques, etc., étend le champ de leur usage, cependant que les inscriptions afférentes se rencontrent à Constantinople, en Asie Mineure, en Syrie, Palestine et Egypte (voir la bibliographie de Ševčenko, in Boyd - Mango, *Silver Plate*, p. 43 et note 38).

La formule verbale complète peut commencer par μνήσθητι Κύριε, ou Κύριε ἐλέησον τὸν (τοὺς) δοῦλον (δούλους) σου, ou ὑπὲρ σωτηρίας καὶ ἀφέσεως ἁμαρτιῶν, etc., d'habitude après l'annonce de l'œuvre accomplie. Voir Grégoire, *Asie Mineure*, n° 39 : Κύριε ἐλέησον τὸν δοῦλον σου Νικηφόρον καὶ πάντας ... καὶ πασῶν τῶν καλλιεργούντων καὶ καρποφορούντων ταύτην τὴν πάνσεπτόν σου ἐκκλησίαν. Μνήσθητι αὐτοὺς Κύριε ἐν τῇ βασιλείᾳ σου ... ; *DACL* 7/1 (1926), col. 685 (73) : ...

μνήσθητι Κύριε τοῖς καρποφορέσασιν (L. Jalabert - R. Mouterde) ; *ibid.*, 10/1 (1931), col. 862, dans l'église n° 2 de Madaba : Τὸ πᾶν καλὸν ἔργον τοῦτο τῆς ψηφώσεως τοῦ ἱεροῦ καὶ σεπτοῦ τούτου οἴκου τῆς ἁγίας ... Θεοτόκου ... ὑπὲρ σωτηρίας καὶ ἀντιλήψεως ... τῶν καρποφορησάντων καὶ καρποφόρων ἐν ἁγίῳ τόπῳ τούτῳ ... (H. Leclercq) ; Lifshitz, Notes d'épigraphie, p. 63, no 5 (mosaïque de *tabula ansata*, Haute Galilée) : Ἐτελειώθη τοῦτο τὸ ἔργον τοῦ μαρτυ/ρίου ... ταύτης τῆς κώμης· / Κύριε μνήσθητι τῶν καρποφορησάντων ; *idem*, Inscriptions de Sinaï, p. 160, n° 17 : ... τῶν καρποφορησάντων.

Le participe καρποφορησάντων figure aussi sur le mosaïque de l'abside du Katholikon du monastère de Sinaï, voir Ševčenko, The Early Period, p. 263, n° 7 : ... γέγονεν τὸ πᾶν ἔργον τοῦτο ὑπὲρ σωτηρίας τῶν καρποφορησάντων ...

Cf. Oikonomides, *Abbreviations*, pp. 40-41, 75 (abréviations de καρποφορία et de καρποφορῶ dans des différentes formes).

Enfin, je ne crois pas que καρποφορία et καρποφορεῖν soient des termes techniques mis en concurrence avec les termes ἀπαρχαί, δεκάτη, προσφορά, aux IVe et Ve siècles (: E. Patlagean, in *REG* 84 (1971), p. XVII). Ce serait restreindre trop en faveur d'une technicité aride le vaste fond spirituel et métaphorique de l'expression.

RÉPARTITION CHRONOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DES INSCRIPTIONS (IIe - VIIe s.)

N° d'ordre	Localités	Siècles						Non datables	Total	Dates
		IIe	IIIe	IVe	Ve	VIe	VIIe			
1	Ainos		116–			117			2	
2	Andrinople			111? 113–*	114–* 115–*	112			5	112 : nov. 575-nov. 577
3	Apros	118–			119– 120–			121	4	
4	Arétai			229–*					1	
5	Athyra						220 221		2	220 221 : 630, *ca* 630
6	Drypia			227–	228–				2	
7	Dryzipara				123–				1	
8	Hebdomon			234– 235–	230 236 237– 238– 239–	231 232 233 240			11	230 : 457-474. 231 : 527-548. 232 : 554. 233 : 560-566.
9	Héraclée		165– 167 168– 169– 170– 171– 172– 173– 174– 176–	166 177– 178– 179– 180– 181– 182– 183–* 184– 185– 186–* 187–*	188 189 190– 191– 192– 193– 194– 195–				31	168 169 : avant 330. 174 : fin IIIe s. sq. 175 : fin IIIe - milieu Ve s.
10	Hexamilion			156–*	157–				2	
11	Imbros			241–* 242–* 243–*					3	
12	Kallipolis				158–*	159–			2	
13	Koumpagon		153	154–*					2	
14	Madytos				160–				1	
15	Messène					122–			1	122 : après fin VIe s.
16	Myriophyton				155–*				1	155 : après fin Ve s. - dé-
17	Panion		130– 131– 132–* 133–*	126– 134– 135– 136– 137–* 138–* 139–* 140–* 141–* 142–* 143–* 144–*	145– 146– 147– 148– 149–*	127 128 129 150? 151– 152–			27	but VIIe s. 126 : 383-408. 127 : nov. 519. 128 : 519 ? 129 : a) 530, b) 579-582.
18	Phlôrion					224–			1	
19	Rhaidestos			124 125–*					2	
20	Rhègion				222–	223			2	223 : *ca* VIe s.
21	Sèlyvria		196–	197– 198– 199– 200– 201– 202– 203– 204–* 205–*	206 ? 207 208 209– 210– 211– 212– 213– 214– 215– 216– 217– 218–	219			24	
22	Tzouroulos				164–				1	
23	Vizyè			161	162–	163 ?			3	
24	Zephyrion			225–	226				2	
Nombre des inscriptions									133	

Note : Siècles : les chiffres renvoient aux numéros d'ordre des inscriptions.
– et au siècle suivant ;
–* et aux siècles suivants.

REVUES ET OUVRAGES CITÉS EN ABRÉGÉ

AASS	*Acta Sanctorum.*
AEM	*Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn.*
AJA	*American Journal of Archaeology.*
AM	*Mitteilungen des Kaiserl. Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung.*
An. Boll.	*Analecta Bollandiana.*
Angelidi, Ὁ τσαγγάρης τῆς Ἁγίας Σοφίας	Christine G. Angelidi, Ὁ τσαγγάρης τῆς Ἁγίας Σοφίας, in *Μνήμη Δ.Α. Ζακυθηνοῦ*, Α', Athènes 1994, pp. 67-80.
Apostolopoulos, *La langue du roman byzantin*	Ph. Apostolopoulos, *La langue du roman byzantin « Callimaque et Chrysorrhoè »*, Académie d'Athènes, Athènes 1984.
Asdracha, Inscriptions I	Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (XIIe-XVe siècles). Présentation et commentaire historique, *ΑΔ* 43 (1988), Μελέτες, pp. 219-291, pl. 101-117, Athènes 1995.
Asdracha, Inscriptions II	Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale (VIIIe-XIe siècles). Présentation et commentaire historique, *ΑΔ* 44-46 (1989-1991), Μελέτες, pp. 239-334, pl. 97-108, Athènes 1996.
Asdracha, Inscriptions III	Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (XIe-XVe siècles. Supplément). Présentation et commentaire historique, *ΑΔ* 47-48 (1992-1993), Μελέτες, pp. 309-333, pl. 61-63, Athènes 1997.
Asdracha, Inscriptions IV	Catherine Asdracha, Inscriptions chrétiennes et protobyzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (IIIe-VIIe siècles). Présentation et commentaire historique, *ΑΔ* 49-50 (1994-1995), Μελέτες, pp. 279-356, pl. 75-83, Athènes 1998.
Asdracha, Inscriptions V	Catherine Asdracha, Inscriptions chrétiennes et protobyzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (IIIe-VIIe siècles). Présentation et commentaire historique, *ΑΔ* 51-52 (1996-1997), Μελέτες, pp. 333-386, pl. 135-140, Athènes 2000.
Asdracha, La Thrace orientale	Catherine Asdracha, La Thrace orientale et la mer Noire. Géographie ecclésiastique et prosopographie (VIIIe-XIIe siècles), *Byzantina-Sorbonensia* 7, Paris 1988, pp. 221-309.
Atzémoglou, *Τ'ἁγιάσματα τῆς Πόλης*	N. Atzémoglou, *Τ'ἁγιάσματα τῆς Πόλης*, Athènes 1990.
Avraméa, Bornes de propriétés	Anna Avraméa, Bornes de propriétés foncières de Constantinople et de Thrace, *TM* 10 (1987), pp. 399-404.
Avraméa, Géographie	Anna Avraméa, La géographie historique byzantine et le principe de l'interdépendance. Deux nouveaux exemples, *Byzantina-Sorbonensia* 7, Paris 1988, pp. 17-29.
Avraméa, Mort loin de la patrie	Anna Avraméa, Mort loin de la patrie. L'apport des inscriptions paléochrétiennes, *Epigrafia Medievale Greca e Latina. Ideologia e funzione. Atti del seminario di Erice (settembre 1991)*, Spoleto 1995, pp. 1-65.
Bakirzis, Acheiropoietos	Ch. Bakirtzis, Sur le donateur et la date des mosaïques d'Acheiropoietos à Thessalonique, *Atti del IX Congresso Internazionale di Archeologia Cristiana (Roma, 21-27 Settembre 1975)*, II, Rome 1978, pp. 37-44.
Bandy, *Crete*	A.C. Bandy (Μπέντης), *The Greek Christian Inscriptions of Crete, Χριστιανικαί ἐπιγραφαί τῆς Ἑλλάδος*, I, Μέρος Α' : Δ'-Θ' αἰ. μ.Χ., Athènes 1970.
BCH	*Bulletin de Correspondance Hellénique.*
Bees, Βυζαντιακαί ἐπιγραφαί	N.A. Bees, Βυζαντιακαί ἐπιγραφαί Ἀττικῆς, *RQ* 26 (1912), pp. 1-17 (tiré à part).
Bees, Διαφέρειν	N.A. Bees, Über die Konstruktion von « διαφέρειν » (« gehören ») mit dem Genitiv, *Glotta* 2 (1909-1910), pp. 118-124.
Bees, *Peloponnes*	N.A. Bees, *Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas, Inschriften von Peloponnes*, I, Athènes 1941 (éd. anastatique, Ares Publishers, Chicago 1978).
Beševliev, *Spätgriechische Inschriften*	V. Beševliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin 1964.
BF	*Byzantinische Forschungen.*
B-NJ	*Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher.*

Brightman, *Liturgies*	F.E. Brightman, *Liturgies Eastern and Western*, I : *Eastern Liturgies*, Oxford 1896.
Bull. épigr.	*Bulletin épigraphique* de *REG*.
Byz	*Byzantion*.
Byzantium	*Byzantium. The Oxford Dictionnary of Byzantium*, 1-3, New-York, Oxford, Oxford Univ. Press 1991.
BZ	*Byzantinische Zeitschrift*.
Cabanes, Noms latins	P. Cabanes, Les noms latins dans les inscriptions grecques d'Epidamne-Dyrrachion, d'Appolonia et de Bouthrotos, in *Roman Onomastics*, pp. 89-99.
Cameron, *Circus Factions*	A. Cameron, *Circus Factions. Blues and Greens at Rome and Byzantium*, Oxford 1976.
Chourmouziadis, Ἐπαρχία Μετρῶν καί Ἀθύρων	G. Chourmouziadis, Ἐπαρχία Μετρῶν καί Ἀθύρων, *Ἀρχεῖον* 2 (1931), pp. 41-42.
CIG	*Corpus Inscriptionum Graecarum*, éd. A. Bœck, I. Franz et alii, Berlin I-IV, 1828-1877 (éd. anastatique, Hildescheim -New York 1977).
Conze, *Reise*	A. Conze, *Reise auf den Inseln des Thrakischen Meeres*, Hannover 1860.
Covel, *Voyages*	*Dr. John Covel, Voyages en Turquie (1675-1677)*, texte anglais établi, annoté et traduit par J.-P. Grélois (*Réalités byzantines* 6) Paris 1998.
Covel, trad. en grec : Germanos, Τό ταξεῖδι τοῦ John Covel	+ Θυατείρων Germanos, Τό ταξεῖδι τοῦ John Covel ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν τῷ 1675, *Θρακικά* 12 (1939), pp. 5-33.
Covel, transcr. en grec : *Ἀπό Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν*	N. Cheiladakis, *Ἐ. Τσελεμπῆ - Τζ. Κόβελ, Ἀπὸ Κωνσταντινουπόλεως εἰς Ἀδριανούπολιν*, Athènes 1993, pp. 67-130.
CRAI	*Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.
DACL	*Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*.
Dagron, *Une capitale*	G. Dagron, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris 1974.
Dagron - Feissel, *Cilicie*	G. Dagron - D. Feissel, *Inscriptions de Cilicie*, avec A. Hermary, J. Richard et J.-P. Sodini, Paris 1987.
Darrouzès, *Ὀφφίκια*	J. Darrouzès, *Recherches sur les Ὀφφίκια de l'Eglise byzantine*, Paris 1970.
Demangel, *Topographie de l'Hebdomon*	R. Demangel, *Topographie de l'Hebdomon*, Paris 1945.
Déthier, Περί τινων ἐνεπιγράφων πλίνθων	Ph.-A. Déthier, Περί τινων ἐνεπιγράφων πλίνθων τοῦ Μακροχωρίου, *ΕΦΣΚ* 4 (1871), pp. 161-168, pl. 11.
Detschew, *Sprachreste*	D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne 1957 (2ème éd. Vienne 1976).
DHGE	*Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*.
Dölger, *Schatzkammern*	F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, Münich 1949.
Dölger, *Finanzverwaltung*	F. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, Leipzig - Berlin 1927 (réimpression 1960).
DOP	*Dumbarton Oaks Papers*.
Downey, Earthquakes	G. Downey, Earthquakes at Constantinople and Vicinity, A.D. 342-1454, *Speculum* 30 (1955) pp. 596-600.
Drakos, *Τά Θρακικά*	E. Drakos, *Τά Θρακικά, ἤτοι Διάλεξις περί τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἐπαρχιῶν Σηλυβρίας, Γάνου καί Χώρας, Μετρῶν καί Ἀθύρων, Μυριοφύτου καί Περιστάσεως, Καλλιπόλεως καί Μαδύτου*, Athènes 1892.
Du Cange, *Latinitatis*	Ch. Dufresne Du Cange, *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis*, Niort I-VIII, 1883-1887 (réimpression, Graz, Autriche) ; IX-X Supplément, Niort 1887.
Dumont - Homolle, *Mélanges*	A. Dumont - Th. Homolle, *Mélanges d'Archéologie et d'Epigraphie*, Paris 1892.
ΔΧΑΕ	*Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*.
EA	*Epigraphica Anatolica*.
ΕΕΒΣ	*Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*.
EO	*Echos d'Orient*.
ΕΦΣΚ	*Ἑλληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως*.
Feissel, Aspects de l'immigration	D. Feissel, Aspects de l'immigration à Constantinople d'après les épitaphes protobyzantines, in *Constantinople and its Hinterland*, Cambridge 1995, pp. 367-377.

Feissel, Inscriptions du Péloponnèse	D. Feissel, Inscriptions du IVe au VIe siècle, in Anne Philippidis-Braat - D. Feissel, *Inscriptions du Péloponnèse*, *TM* 9 (1985), pp. 269-298.
Feissel, *Macédoine*	D. Feissel, *Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du IIIe au VIe siècle*, *BCH*, Suppl. 8, Athènes 1983.
Feissel, Notes III, X	D. Feissel, Notes d'épigraphie chrétienne III, *BCH* 102 (1978), pp. 545-555 ; X, *BCH* 119 (1995), pp. 375-389.
Feissel, Réforme	D. Feissel, La réforme chronologique de 537 et son application dans l'épigraphie grecque : années de règne et dates consulaires de Justinien à Héraclius, *Ktèma* 18, pp. 171-188.
Feissel, Rome	D. Feissel, Contributions à l'épigraphie chrétienne de Rome, *RAC* 58/3-4 (1982), pp. 353-382.
Feissel, Ténos	D. Feissel, Inscriptions byzantines de Ténos, *BCH* 104 (1980), pp. 477-518.
Feissel, Trois aspects	D. Feissel, Trois aspects de l'influence du latin sur le grec tardif, *TM* 8 (1981), pp. 135-150.
Fink, Das frühbyzantinische Monogramm	W. Fink, Das frühbyzantinische Monogramm, *JÖB* 30 (1981), pp. 75-86.
Franz, Epigrafia	I. Franz, Epigrafi Asiane, *Annali dell'Instituto di Corrispondenza archeologica* 14 (1842), VI. Epigrafia, pp. 136-152.
Fredrich, Imbros	C. Fredrich, Imbros, *AM* 33 (1908), pp. 81-112.
Gedeôn, Ἁγιάσματα θρακικά	M.J. Gedeôn, Κωνσταντινουπόλεως ἁγιάσματα θρακικά, *Θρακικά* 9 (1938), pp. 101-121.
Gedeôn, *Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον*	M.J. Gedeôn, *Βυζαντινόν Ἑορτολόγιον*, Constantinople 1899 (extrait des vol. 24 et 26 de *ΕΦΣΚ*).
Gedeôn, Δέρκος	M.J. Gedeôn, Δέρκος. Ἐκκλησιαστική παροικία, σύστασις καί τύχαι αὐτῆς· κῶμαι, ναοί, μοναί, ἀρχιεπίσκοποι καί μητροπολῖται, *Ἀνατολικόν Ἡμερολόγιον τοῦ 1896*, Α', Constantinople 1895, pp. 103-134.
Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι*	M.J. Gedeôn, *Ἔγγραφοι λίθοι καί κεράμια*, Constantinople 1893 (1892).
Gedeôn, Ἑορτολόγιον Κωνσταντινοπολίτου	M.J. Gedeôn, Ἑορτολόγιον Κωνσταντινοπολίτου προσκυνητοῦ, *Ἐκκλησιαστική Ἀλήθεια* (annexe, 1904), fasc. 1, pp. 1-224 ; fasc. 2, pp. 225-384.
Gedeôn, Θρακῶα κέντρα	M.J. Gedeôn, Παλαιᾶς εὐωρίας θρακῶα κέντρα, *Θρακικά* 7 (1936), pp. 5-34.
Giannios, Ἐπαρχία Δέρκων	A.G. Giannios, Ἀπό τήν Ἀνατολικήν Θράκην, ἡ ἐπαρχία Δέρκων, *Θρακικά* 12 (1939), pp. 161-209 ; *ibid.*, 13 (1940), pp. 108-156.
Glotta	*Glotta. Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache.*
Gounaropoulou - Hatzopoulos, *Ἐπιγραφές Βεροίας*	Loukrètia Gounaropoulou - M.B. Hatzopoulos, *Ἐπιγραφές Κάτω Μακεδονίας*, vol. I, *Ἐπιγραφές Βεροίας*, Athènes 1998.
Grégoire, *Asie Mineure*	H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Asie Mineure*, I, Paris 1922 (éd. anastatique, Chicago 1980).
Grégoire, Miettes d'histoire	H. Grégoire, Miettes d'histoire byzantine (IVme-VIme siècle), *Anatolian Studies presented to Sir William Mitchell Ramsay*, Manchester 1923, pp. 151-164.
Grégoire, Notes épigraphiques IV	H. Grégoire, Notes épigraphiques IV, *Revue de l'Instruction publique en Belgique* 51 (1908), pp. 277-281.
Grumel, *Chronologie*	V. Grumel, *Traité d'études byzantines*, I, *La Chronologie*, Paris 1958.
Guilland, La noblesse byzantine	R. Guilland, La noblesse byzantine à la haute époque, *Προσφορά εἰς Στίλπωνα Κυριακίδην*, *Ἑλληνικά* 4 (1953), pp. 255-266 (= Guilland, *Recherches*, I, pp. 23-31).
Guilland, Les patrices byzantins du VIe siècle	R. Guilland, Les patrices byzantins du VIe siècle, *Palaeologia* 7/3-4 (Osaka 1959), pp. 37-71 (= Guilland, *Recherches*, II, pp. 132-161).
Guilland, Les titres nobiliaires	R. Guilland, Etudes sur l'histoire administrative de l'empire byzantin. Les titres nobiliaires de la haute époque (IVe-VIe siècles), *Mélanges Ostrogorsky* I, *ZRVI* 8/1 (1963), pp. 117-133.
Guilland, *Recherches*	R. Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I-II, Berlin - Amsterdam 1967.
Guilland, *Titres et fonctions*	R. Guilland, *Titres et fonctions de l'empire byzantin, Variorum Reprints*, Londres 1976.
ΘΗΕ	*Θρησκευτική καί Ἠθική Ἐγκυκλοπαιδεία.*
Θυμίαμα	*Θυμίαμα στή μνήμη τῆς Λασκαρίνας Μπούρα*, I-II, Athènes 1994.
IG	*Inscriptiones Graecae.*
Janin, *Constantinople byzantine*	R. Janin, *Constantinople byzantine*, Paris 1964.

Janin, *Le siège de Constantinople*	R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin. Première partie : Le siège de Constantinople et le Patriarcat œcuménique*, Paris 1969.
Jireček, *Die Heerstrasse*	C. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe*, Prague 1877 (éd. anastatique, Amsterdam 1967).
JÖB	*Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*.
Justi, *Namenbuch*	F. Justi, *Iranisches Namenbuch*, 1895 (éd. anastatique, Hildesheim, G. Olms 1963).
Kalkan - Şahin, Grabstelen	Hatice Kalkan - S. Şahin, Kreuzförmige Grabstelen aus Konstantinupolis, *EA* 24 (1995), pp. 137-148, pl. 15-16.
Kanatsoulis, *Prosopographia*	D. Kanatsoulis, *Prosopographia Macedonica from 148 B.C. until the Time of Constantine the Great*, Thessalonique 1955 (réimpression modifiée, Ares Publishers, Chicago 1979).
Kaplan, *Propriétés*	M. Kaplan, *Les propriétés de la couronne et de l'Eglise dans l'empire byzantin (Ve-VIe siècles)*, Paris 1976.
Každan, Terminology of Warfare	Al. Každan, Terminology of Warfare in the History of Niketas Choniates : Contingents and Battle, in *Byzantium at War (9th-12th c.)*, Athènes 1997.
Kordôsis, *Ἱστορικογεωγραφικά*	M.S. Kordôsis, *Ἱστορικογεωγραφικά πρωτοβυζαντινῶν καί ἐν γένει παλαιοχριστιανικῶν χρόνων*, Athènes 1996.
Koukoulés, *Βυζαντινῶν βίος*	Ph. Koukoulés, *Βυζαντινῶν βίος καί πολιτισμός*, Athènes I-VI, 1948-1955.
Koukoulés, Ὀνόματα καί εἴδη ἄρτων	Ph. Koukoulés, Ὀνόματα καί εἴδη ἄρτων κατά τούς βυζαντινούς χρόνους, *ΕΕΒΣ* 5 (1928), pp. 36-52.
Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι	C. Kourouniôtis, Ἐπιγραφαί ἀνέκδοτοι ἐκ Θράκης, *Θρακική Ἐπετηρίς* 1 (1897), pp. 291-310.
Kubitschek, Kemplens Reise	[J.W.] Kubitschek, Kemplens Reise von Wien nach Constantinopel (1740), *AEM* 17 (1894), pp. 47-64.
Laurent, Bulletin	V. Laurent, Bulletin de Sigillographie byzantine, *Byz* 5 (1929-1930), fasc. 1, pp. 571-654 ; 6 (1931), fasc. 2, pp. 771-829.
Laurent, *Orghidan*	V. Laurent, *Documents de Sigillographie byzantine. La Collection Orghidan*, Paris 1952.
Lexicon	*A Lexicon of Greek Personal Names*, The British Academy, I, Oxford 1987–
Lifshitz, Inscriptions de Sinaï	B. Lifshitz, Inscriptions de Sinaï et de Palestine, *ZPE* 7 (1971), pp. 151-163.
Lifshitz, Notes d'épigraphie	B. Lifshitz, Notes d'épigraphie grecque, *ZPE* 6 (1970), pp. 57-64.
Loukopoulou, *La Thrace Propontique*	L.D. Loukopoulou, *Contribution à l'histoire de la Thrace Propontique*, *Μελετήματα* 9, Athènes 1989.
Loverdou-Tsigarida, Παρατηρήσεις	Katia Loverdou-Tsigarida, Παρατηρήσεις πάνω στά ψηφιδωτά δάπεδα βασιλικῆς στή Βεργίνα Ἡμαθίας, *Θυμίαμα*, I, pp. 155-163.
Macridy - Ebersolt, *Monuments funéraires*	Th. Macridy - J. Ebersolt, *Monuments funéraires de Constantinople*, Paris 1923 (extrait de *BCH* 46 (1922), pp. 356-393), pp. 1-38.
Makridis, Τό βυζαντινόν Ἑβδομον II	Th. Makridis, Τό βυζαντινόν Ἑβδομον καί αἱ παρ' αὐτῷ μοναί Ἁγίου Παντελεήμονος καί Μάμαντος, II, *Θρακικά* 12 (1939), pp. 35-80.
Maletskos, Ἡ ἔννοια τῶν ἐνεπιγράφων βυζαντινῶν πλίνθων	A.M. Maletskos, Ἡ ἔννοια τῶν ἐνεπιγράφων βυζαντινῶν πλίνθων, *Actes du IXe Congrès International des Etudes Byzantines (Thessalonique, avril 1953)*, I, Athènes 1955, pp. 264-275, pl. 53-54.
MAMA	*Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, Manchester 1928–
Mamboury, La nouvelle citerne byzantine	E. Mamboury, La nouvelle citerne byzantine de Tsifté Sérail (Istanbul), *Byz* 11 (1936), pp. 167-180.
Mamboury, Les briques byzantines	E. Mamboury, Une nouvelle lecture de briques byzantines et l'emploi de ces dernières dans la datation des monuments des Ve et VIe siècles, *Actes du VIIe Congrès des Etudes Byzantines (Bruxelles 1948)*, *Byz* 19 (1949), pp. 113-125.
Mamboury, Les fouilles byzantines	E. Mamboury, Les fouilles byzantines à Istanbul et dans sa banlieue immédiate aux XIXe et XXe siècles, *Byz* 11 (1936), pp. 229-283.
Mango, Byzantine Brick Stamps	C. Mango, Byzantine Brick Stamps, *AJA* 54 (1950), pp. 19-27.
Mango, *Chronicle*	C. Mango, *The Chronicle of Theophanes the Confessor, Byzantine and Near Eastern History AD 284-813*, Oxford 1997.
Mango, The Byzantine Inscriptions	C. Mango, The Byzantine Inscriptions of Constantinople : A Bibliographical Survey, *AJA* 55 (1951), pp. 52-66.

Mango - Hawkins, Additional Finds	C. Mango - E.J.W. Hawkins, Additional Finds at Fenari Isa Camii, *DOP* 22 (1968), pp. 177-184 (planches hors texte).
Mango - Ševčenko, Byzantine Inscriptions	C. Mango - I. Ševčenko, Some Recently Acquired Byzantine Inscriptions at the Istanbul Archaeological Museum, *DOP* 32 (1978), pp. 1-27, fig. 1-34.
Meimaris, *Sacred Names*	Y. Meimaris, *Sacred Names, Saints, Martyrs and Church Officials in the Greek Inscriptions and Papyri pertaining to the Christian Church of Palestine*, *Μελετήματα* 2, Athènes 1986.
Mendel, *Catalogue*	G. Mendel, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*, I-III, Istanbul 1912-1914.
Mentzou-Méïmari, Ἡ ἔννοια τοῦ ἐπιθέτου « πιστός »	Kônstantina Mentzou-Méimari, Ἡ ἔννοια τοῦ ἐπιθέτου « πιστός » στὶς ἐπιτύμβιες παλαιοχριστιανικές ἐπιγραφές, *Δώρημα στόν Ἰ. Καραγιαννόπουλο, Βυζαντινά* 13 (1985), pp. 1203-1219.
Mentzou, *Συμβολαί*	Kônstantina P. Mentzou, *Συμβολαί εἰς τήν μελέτην τοῦ οἰκονομικοῦ καί κοινωνικοῦ βίου τῆς πρωΐμου βυζαντινῆς περιόδου (Ἡ προσφορά τῶν ἐκ Μ. Ἀσίας καί Συρίας Ἐπιγραφῶν καί Ἁγιολογικῶν Κειμένων)*, Athènes 1975.
Millet, Apothécarios	G. Millet, Apothécarios, *BZ* 30 (1929-1930), pp. 430-439.
Missiou, *Ἡ διαθήκη τοῦ Ἡρακλείου Α΄*	Dionyssia Missiou, *Ἡ διαθήκη τοῦ Ἡρακλείου Α΄ καί ἡ κρίση τοῦ 641. Συμβολή στό πρόβλημα τῆς διαδοχῆς στό Βυζάντιο*, Thessalonique 1985.
Mordtmann, Epigraphik	J.H. Mordtmann, Zur Epigraphik von Thrakien, *AEM* 8 (1884), pp. 199-227.
Moutsopoulos, Morphologie	N. Moutsopoulos, La morphologie des inscriptions byzantines et post-byzantines de Grèce, *Cyrillomethodianum* III, Thessalonique 1975, pp. 53-105.
Müller - Bees, *Monteverde*	N. Müller - N.A. Bees, *Die Inschriften der jüdischen Katakombe am Monteverde zu Rom*, Leipzig 1919.
Νεκρώσιμοι Ἀκολουθίαι	*Νεκρώσιμοι καί ἐπιμνημόσυνοι Ἀκολουθίαι*, éd. Ἀποστολικῆς Διακονίας τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος, Athènes 1998[12].
Oikonomides, *Abbreviations*	Al.N. Oikonomides (éd.), *Greek Abbreviations. Abbreviations in Greek Inscriptions, Papyri, Manuscripts and Early Printed Books*, Ares Publishers, Chicago 1974.
Οἱ Σέρρες καί ἡ περιοχή τους	*Οἱ Σέρρες καί ἡ περιοχή τους ἀπό τήν ἀρχαία στή μεταβυζαντινή κοινωνία, Actes du Congrès International du 29 septembre – 3 octobre*, I-II, Serrhés 1998.
Orlandos - Vranoussis, *Χαράγματα Παρθενῶνος*	A.K. Orlandos - L. Vranoussis, *Τά χαράγματα τοῦ Παρθενῶνος, ἤτοι ἐπιγραφαί χαραχθεῖσαι ἐπί τῶν κιόνων τοῦ Παρθενῶνος κατά τούς παλαιοχριστιανικούς καί βυζαντινούς χρόνους*, Athènes 1973.
Ostrogorsky, *Histoire*	G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin* (trad. française, J. Gouillard), Paris 1956.
Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες	A. Papadopoulos-Kerameus, Ἀρχαιότητες καί ἐπιγραφαί τῆς Θράκης καί Μακεδονίας, συλλεγεῖσαι κατά τό ἔτος 1885, *ΕΦΣΚ* 17 (1886), Παράρτημα, pp. 65-116.
Papazôtos, Ἀνίχνευση	Th. Papazôtos, Ἀνίχνευση τοπογραφική τῆς ἀνατολικῆς Θράκης, *BF* 14 (1989), pp. 545-565, pl. 205-230.
Paspatis, Τά Θρακικά προάστεια	A.G. Paspatis, Τά Θρακικά προάστεια τοῦ Βυζαντίου, *ΕΦΣΚ* 12 (1877-1878), pp. 33-42.
Patlagean, *Pauvreté économique*	Evelyne Patlagean, *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, IVe-VII siècles*, Paris - La Haye 1977.
Peek, *Griechische Vers-Inschriften*	W. Peek, *Griechische Vers-Inschriften*, I, *Grab-Epigramme*, Berlin 1955.
Pétridès, Chapiteau	S. Pétridès, Chapiteau aux monogrammes de Justinien et de Théodora, *EO* 5 (1901-1902), pp. 219-221 (avec deux photos).
Picard - Reinach, Voyage	Ch. Picard - A.J. Reinach, Voyage dans la Chersonèse et aux îles de la mer de Thrace, *BCH* 36 (1912), pp. 275-352.
PLRE	A.H.M. Jones, J.R. Martindale, J. Morris, *The Prosopography of the Later Roman Empire (A.D. 260-641)* I, II, III A-B, Oxford 1964 - Cambridge 1992.
RA	*Revue Archéologique.*
RAC	*Rivista di Archeologia Cristiana. Pontificia comissione di archeologia sacra*, Città del Vaticano, 1 (1924)–
RE	A. Pauly, G. Wissowa, W. Kroll, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaften.*

REG	*Revue des Etudes Grecques.*
Robert, *A travers l'Asie Mineure*	L. Robert, *A travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Paris 1980.
Robert, *Bull. épigr.*	Jeanne Robert - L. Robert, *Bulletin épigraphique*, Paris I (1938-1939) - X (1981-1984).
Robert, Deux poètes	L. Robert, Deux poètes grecs à l'époque impériale, *Στήλη*, pp. 1-20.
Robert, Epitaphes juives	L. Robert, Epitaphes juives d'Ephèse et de Nicomédie, *Hellenica* XI-XII (1960), pp. 381-413.
Robert, Epitaphes d'Euméneia	L. Robert, Epitaphes d'Euméneia de Phrygie, *Hellenica* XI-XII (1960), pp. 414-439.
Robert, *Hellenica*	L. Robert, *Hellenica. Recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques*, I-XIII, Paris 1940-1965.
Robert, Inscriptions de Corinthe	L. Robert, Inscriptions de l'Antiquité et du Bas-Empire, à Corinthe, *REG* 79 (1966), pp. 733-770.
Robert, Noms de métiers	L. Robert, Noms de métiers dans des documents byzantins, *Χαριστήριον εἰς Ἀναστάσιον Κ. Ὀρλάνδον*, I, Athènes 1965, pp. 324-347 (= Robert, *Opera Minora* II (1969), pp. 915-938).
Robert, *Opera Minora*	L. Robert, *Opera Minora Selecta. Epigraphie et antiquités grecques*, I-VII, Amsterdam 1969-1990.
Robert - Fıratlı, *Stèles*	L. Robert - Nezih Fıratlı, *Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine*, Paris 1964.
Roman Onomastics	*Roman Onomastics in the Greek East. Social and Political Aspects. Proceedings of the International Colloquium on Roman Onomastics, Athènes, 7-9 septembre 1993* (éd. A.D. Rizakis), *Μελετήματα* 21, Athènes 1996.
RQ	*Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte.*
Rubin, *Das Zeitalter Iustinians*	B. Rubin, *Das Zeitalter Iustinians*, I-II, Berlin 1960, Berlin-New York 1995.
Salomies, Contacts	O. Salomies, Contacts between Italy, Macedonia and Asia Minor during the Principate, in *Roman Onomastics*, pp. 111-127.
Samothrakis, *Λεξικόν*	A.Th. Samothrakis, *Λεξικόν γεωγραφικόν καί ἱστορικόν τῆς Θρᾴκης, ἀπό τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῆς Ἁλώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως 1453*, Athènes 1963².
Sarre, Reise in Phrygien	F. Sarre, Reise in Phrygien, Lykaonien und Pisidien, *AEM* 19 (1896), pp. 26-57.
Sathas, *MB*	C.N. Sathas, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, I-VII, Venise - Paris 1872-1894 (éd. anastatique, Athènes 1972).
Sayar, *Perinthos*	M.H. Sayar, *Perinthos-Herakleia (Marmara Ereğlisi) und Umgebung. Geschichte, Testimonien, griechische und lateinische Inschriften* (Österr. Ak. der Wiss.), Vienne 1998.
SEG	*Supplementum Epigraphicum Graecum.*
Seibt, *Die Bleisiegel*	W. Seibt, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*, 1. *Kaiserhof*, Vienne 1978.
Seure, Antiquités	G. Seure, Antiquités thraces de la Propontide. Collection Stamoulis, *BCH* 36 (1912), pp. 534-641.
Seure, Archéologie thrace	G. Seure, Archéologie thrace. Documents inédits ou peu connus, *RA* 19, janvier-juin 1912, pp. 319-336 ; 20, juillet-décembre 1912, pp. 255-276.
Ševčenko, in Boyd - Mango, *Silver Plate*	I. Ševčenko, The Sion Treasure : The Evidence of the Inscriptions, in Susan Boyd - Marlia Mango (éd.), *Ecclesiastical Silver Plate in Sixth-Century Byzantium, Papers of the Symposium held May 1986, Baltimore - Washington*, pp. 39-56 (Dumbarton Oaks Research Library and Collection).
Ševčenko, Sisinnios	I. Ševčenko, Inscription commemorating Sisinnios « Curator » of Tzurulon (A.D. 813), *Byz* 35/2 (1965), pp. 564-574, fig. 1-2.
Ševčenko, The Early Period	I. Ševčenko, The Early Period of the Sinai Monastery in the Light of its Inscriptions, *DOP* 20 (1966), pp. 255-264.
Solin - Salomies, *Repertorium*	H. Solin - O. Salomies, *Repertorium nominum gentilicium et cognominum Latinorum*, Hildesheim 1988 (*Editio nova*, Hildesheim - Zürich - New-York 1994).
Stamoulis, *Θρᾳκικά*	*Collection d'Anastase C.P. Stamoulis, Θρᾳκικά. Συλλογή εἰδήσεων περί Θρᾴκης καί Θρᾳκῶν* (172 dossiers déposés à l'Académie d'Athènes), voir Asdracha, Inscriptions I, pp. 219-220.
Στήλη	*Στήλη. Τόμος εἰς μνήμην Νικολάου Κοντολέοντος*, Athènes 1980.

Syn. CP	*Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. H. Delehaye (*Acta Sanctorum, Novembris Propylaeum*, 1902).
Συναξαριστής	*Συναξαριστής τῶν δώδεκα μηνῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ, πάλαι μέν ἑλληνιστί συγγραφείς ὑπό Μαυρικίου διακόνου τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας*, I-II, Athènes 1868.
Tafel, *De Via Egnatia*	T.L.F. Tafel, *De Via militari Romanorum Egnatia qua Illyricum, Macedonia et Thracia jungebantur*, Tübingen 1842 (*Variorum Reprints*, Londres 1972).
Tataki, *Macedonian Edessa*	Argyro B. Tataki, *Macedonian Edessa. Prosopography and Onomastikon, Μελετήματα* 18, Athènes 1994.
Tataki, *Macedonians Abroad*	Argyro B. Tataki, *Macedonians Abroad. A Contribution to the Prosopography of Ancient Macedonia*, *Μελετήματα* 26, Athènes 1998.
Tataki, Nomina	Argyro B. Tataki, The Nomina of Macedonia, in *Roman Onomastics*, pp. 105-109.
TM	*Travaux et Mémoires*.
Tziras, *Τό Ἕβδομον τοῦ Βυζαντίου*	N. Tziras, *Τό Ἕβδομον τοῦ Βυζαντίου καί ἡ ἑλληνική κοινότητα Μακροχωρίου*, Athènes 1992.
Velkov, Campagnes et population rurale	V. Velkov, Les campagnes et la population rurale en Thrace au IVe-VIe siècle, *Byzantinobulgarica* 1 (1962), pp. 31-66.
Vernardakis, *Λεξικόν Ἑρμηνευτικόν*	G.N. Vernardakis, *Λεξικόν Ἑρμηνευτικόν τῶν ἐνδοξοτάτων Ἑλλήνων ποιητῶν καί συγγραφέων*, Athènes 1918[2].
Weber, *Tabula*	*Tabula Peutingeriana*, E. Weber (éd.), Akademische Druck-Verlangsanstallt, Graz 1976.
Wiegand, Inschriften	Th. Wiegand, Inschriften aus der Levante II., *AM* 36 (1911), pp. 287-301.
ZPE	*Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*.
ZRVI	*Zbornik Radova Vizantološkog Instituta*, Belgrade.

ADDENDA ET CORRIGENDA

Catherine Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (XIIe-XVe siècles), ΑΔ 43 (1988) : Μελέτες, Athènes 1995 :

Inscription no 28, p. 258 (Ainos):

L. 1/2 : À ajouter l'existence d'un lieu-dit τὰ Λυμπιδαρίου, sis aux environs thraces de Constantinople, voir M. Gedeôn, Derkos, p. 122.

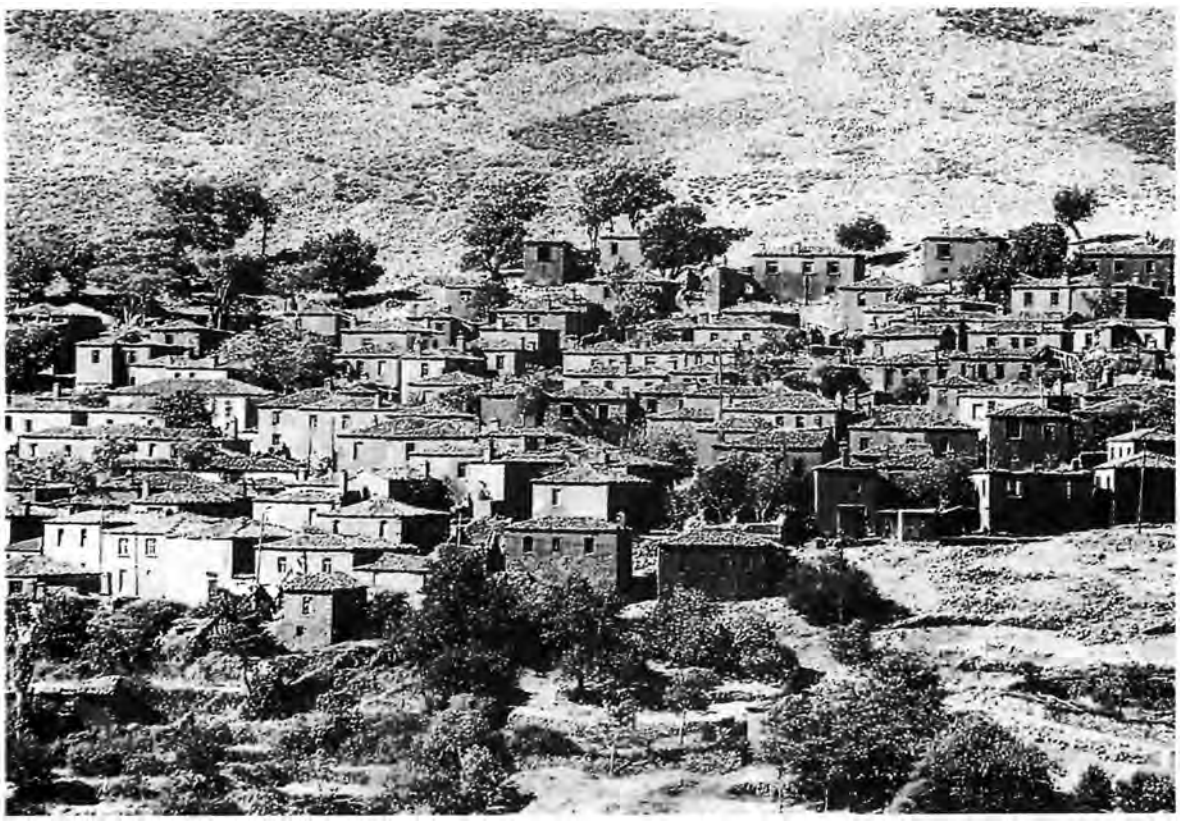
Inscription no 39, p. 333 (Imbros) : M. Georges Xeinos nous a communiqué une correction des mesures prises par lui précédemment : hauteur de la pierre : 34, 5 cm ; largeur : 109 cm ; hauteur entre la partie inférieure de la pierre et le sol : 250 cm.

Catherine Asdracha, Inscriptions chrétiennes et protobyzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (III-VIIe siècles), ΑΔ 49-50 (1994-1995) : Μελέτες, Athènes 1998 :

Inscription no 128, p. 303 : un crochet droit est à mettre à la fin de la ligne 3 de l'inscription : [- - -, ὑπατ(είας) Ἰουστίνου τοῦ], etc.

a) Rhègion : Epitaphe d'Euphrosynè ca VIe s. (The Byz. Phot. Coll., DO, no 72.46), b) Imbros : Fragment d'ex-voto, IVe-VIe s. (Archives personnelles de G. Xeinos).

CATHERINE ASDRACHA



Imbros, village de Schoinoudi : a) Vue partielle actuelle, le Πέρα χωριό, b) Vue actuelle du quartier sud, le Χάλακας (Archives personnelles de G. Xeinos).

CATHERINE ASDRACHA

Imbros, village de Schoinoudi : L'église de Sainte-Marina (Archives personnelles de G. Xeinos).

CATHERINE ASDRACHA

INDEX

Page

1. Vocabulaire grec 2
2. Vocabulaire latin 35
3. Noms de personnes grecs et latins. *Nomina sacra* 38
4. Noms géographiques et ethniques 52
5. Auteurs anciens, byzantins et latins 56
6. Auteurs modernes 59
7. Index général 71

Les chiffres romains gras (**I** à **VI**) renvoient aux six parties de l'ouvrage. Les chiffres arabes non gras renvoient au numéro de l'inscription, les chiffres en italiques renvoyant aux pages du commentaire. Les phrases, les mots et les noms grecs cités dans le commentaire des inscriptions figurent aussi en italiques dans l'index.

Dans le vocabulaire grec (1), le numéro de l'inscription est séparé par une virgule de la ligne où se trouve le mot d'entrée. Les noms de personnes grecs et latins (3) suivent l'ordre alphabétique de l'alphabet respectif. Dans l'index général (7), le mot d'entrée est à chercher dans le titre ou/et dans le commentaire de l'inscription citée. Les noms Thrace (en partie), Byzance, Byzantins et Asdracha Catherine ne sont pas recensés.

La plupart des mots complètement ou partiellement perdus sont restitués (rest.).

1. Vocabulaire grec

Ἀγαθὴ τύχη : **IV** *294*.
ἀγαπητός, ή, όν : (rest.) **IV** 150, 2/3 ; *324* ; **V** *370*.
ἀγγελικός, ή, όν : ἀγγελικὸν βίον **II** *273*, 12/13.
ἄγγελος : ἀγγέλων ἡ δόξα **II** *251* ; **VI** 224, 5 ; *486*.
ἁγίασμα : **II** 52, 1 ; *250* ; 99, 1 ; **VI** *485*.
ἅγιος, α, ον : τοῦ Ἁγίου Διμιτρίου (église) **I** 20, 1 ; *249* ; ἐν ἁγίοις 22 ; *252* ; ἁγιωτάτου (titre ecclésiastique) 22 ; 35, 2 ; τῆς ἁγήας Θεωτόκου (monastère) **II** 64, 6 ; *ἁγίας θεοτόκου 264* ; ἁγιοτάτης μονῆς 68, 5 ; *ἁγιωτάτης 270* ; *273*, 14 ; 77, 9 ; *τῶν ἁγίων 286* ; *289* ; 80, 2/3 ; *τῶν ἁγίων Ἀναργύρων* (église) *290* ; *τοῦ ἁγιωτάτου* (métropolite) *297* ; 86, 3 ; *ἅγιε Κήρυκε 304* ; 91, 1 ; *313* ; 95, 2 ; *317* ; *ἁγία Εἰρήνη* ((église) *250* ; *322* ; (rest.) — Μωκίου (monastère) **III** 105, 5 ; *320, 321* ; *ἅγιος Ἀλέξανδρος τῶν Ζουπαρῶν* (ville) **IV** *296* ; *ἁγία Ἐλισάβετ 312* ; *316* ; (rest.) ἁγίας τοῦ Θ(εο)ῦ ἐκκλησίας 147, 6 ; *321* ; τοῦ [ἁγ]ιωτάτου... ἐπισκόπου 151, 3 ; *325* ; *τῶν ἁγίων μαρτύρων* **V** *351* ; 190, 6 ; *τοῦ Ἁγίου Ῥωμανοῦ* (église) *375* ; *τῇ ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ* **VI** *463* ; 206, 3 ; *467* ; 224, 5 ; *τῶν ἁγίων ἀγγέλων 486* ; (rest.) ἅγιος ὁ Θεὸς 230, 1 ; *493* ; *ἐν ταῖς ἁγίαις σου ἐκκλησίαις 511* ; *ἐν ἁγίῳ τόπῳ 512*.
ἄγναπτος, ον : **V** *376*, v. ἄγναφος.
ἀγναφάριος (terme de métier) : **IV** *319* ; **V** *376*.
ἄγναφος, ον : **V** *376*.
ἁγνεία : κόρη τῆς ἁγνείας (la Vierge) **I** 34, 1.
ἁγνός, ή, όν : ἁγνὴ (la Vierge) **I** 19, 1 ; ἁγνῇ καρδίᾳ **II** 71, 5.
ἀγροικός : *ἀγροικοί*, *ἄγροικοι*, *ἀγροῖκοι* **III** *311*.
ἀγρυπνέω -ῶ : **III** 102, 10 ; *315*.
ἀγχοῦ : **VI** *491*.
ἄγω, -ομαι : ἄγοντος **II** 68, 9/10 ; *271* ; ἀγαγεῖν *273*, 9 ; *274* ; ἤγαγε **IV** 159, 4 ; *ὁδὸς ἄγουσα* **VI** *481*.
ἀδελφός : **IV** 133, 4 ; *308* ; ἀδελφοῖς **V** 168, 5 ; *336* ; 169, 5/6 ; *337*.
ἀδελφότης : **II** 91, 3 ; *312*, *313*.
Ἄεδρος (= πρόεδρος) (titre ecclésiastique) : *Ἀέδρου* (*προέδρου*) **I** *248*.
ἀεί : **VI** *491*.
ἀείδιμος, ον : *ἀειδίμου μητροπολίτου* **II** *297*.
ἀείδιος, ον : *ἀείδιον κοιμητήριον* **V** *360*.
ἀθάνατος, ον : *ἀθάνατά τε* **I** *277* ; ἀθάν[ατον] **II** 78, 8/9 ; (rest.) ἅγιος ἀθάνατος **VI** 230, 3 ; *493*.
ἄθεος, ον : *τῶν ἀθέων Ἀγαρηνῶν* **I** *232*.
ἄθλησις : **III** *321*.
ἆθλον : **IV** *340*.
αἰδέσιμος, ον : αἰδεσιμοτάτη (titre ecclésiastique) **IV** 135, 1 ; *310*.
αἷμα : *αἵματι* **II** *305* ; **VI** *465*, v. Καινὴ Διαθήκη.
αἱμοχαρής, ές : αἱμοχαρῶν βαρβάρων **I** 25, 1.
αἴρω, -ομαι : *ἄραντες σκῦλα* **II** *253*.
αἰσθητήριον : **II** *273*, 4/5 ; *274*.
αἰτέω-ῶ, -οῦμαι : **II** 87 ; *305*.
αἰών : [εἰς αἰῶ]νας **I** 25, 5 ; οἶκον αἰῶνος **V** 180, 5 ; *360* ; ἐῶνα 182, 6 ; *364* ; **VI** 206, 11 ; *εἰς τοὺς αἰῶνας* (*ἐῶνας*) *467* ; *οἶκον αἰῶνος 481*.
αἰώνιος (titre impérial) : αἰωνίων αὐγούστων **II** 50, 3/4 ; *248* ; **IV** *301* ; 127, 4/5 ; 128, 4 ; *304*.

αἰώνιος, α, ον : αἰόνια ἔτη **II** 50, 9 ; *αἰώνια 246* ; *αἰωνία [ἡ μνήμη] 297* ; ἐώνιον 88, 1 ; *αἰώνιον ὕπνον 305* ; **IV** *281* ; *οἶκος αἰώνιος* **V** *360* ; *366*.
ἀκίνδυνος, ον : **VI** *481*.
ἀκολουθέω-ῶ : *ὁ ἀκολουθῶν ἐμοὶ* **V** 346 ; **VI** 205, 4 ; *465-466*.
ἀκρόγωνος, ον : **I** 25, 4 ;
ἀκύμαντος, ον : ἀκύμαντον λημένα **II** 68, 7 ; *270*.
ἀλλαχόσε : **V** *373*.
ἄλλη : **III** 102, 1 ; *314*.
ἄλλως : (rest.) **V** 186, 6 ; *369* ; **VI** *470*.
ἄλοχος (ἡ) : **IV** 165, 14 ; *345* ; **V** *362*.
ἅλς : *τῶν δημοσίων ἁλῶν* **I** *237*.
ἄλυπος, (η), ον : **VI** *484*.
ἅμα : **V** 171, 3/4 ; *342*.
ἁμαξιαῖος, α, ον : *λίθοις... ἁμαξιαίοις* **VI** *481*.
ἁμαρτάνω : *οὐκ ἄν τις ἁμάρτοι* **VI** *489*.
ἁμάρτημα : (rest.) **II** *305*.
ἁμαρτία : (rest.) ἁμαρτιῶν **II**, 87 ; *305* ; **III** 106, 1 ; ὑπὲρ σωτηρίας καὶ ἀφέσεως ἁμαρτιον **VI** 204, 3/4 ; *ἁμαρτιῶν 465* ; *510* ; *511*.
ἁμαρτωλός : **IV** 158 B, 5.
ἀμείβω, -ομαι : **III** 102, 18.
ἀμέμπτως : **IV** 135, 4/5.
ἀμέτρητος, ον : **III** 102, 5.
ἀμήν : ἀμὶν **V** 187, 13 ; *369* ; ἀμὴν **VI** 204, 10 ; 206, 11 ; 224, 3 ; 230 B, 4.
ἀμοιρέω-ῶ : **VI** *491*.
ἀναβάλλω, -ομαι : ἀναβάλησθε **VI** 224, 4 ; *486* ; *ἀναβαλλόμενος φῶς ὡς ἱμάτιον 486*.
ἀναγι(γ)νώσκω : ὁ ἀναγ(ι)νώσκων **IV** 158 A, 5.
ἀναγνώστης : **IV** *331*.
ἀναιρέω-ῶ, -οῦμαι : *ἀνῃρέθη* **VI** *485*.
ἀνακαινίζω, -ομαι : ἀνεκαινίσθη **I** 18, 1 ; ἀνεκενίσθη **II** 50, 1 ; *ἀνεκαινίσθη 246*, *247* ; ἀνακενήσας 64, 5 ; *ἀνακαινίσας 262*, *264* ; *265* ; 81, 1 ; *ἀνεκαινίσθη*, *ἀνεκαινήθη 293* ; 83, 1 ; *299* ; *300* ; 84,1 ; *301* ; 90, 1 ; *310* ; 91, 1 ; *313* ; (rest.) **III** 110, 1 ; *326*.
ἀνακουβαριάζω : **IV** *315*.
ἀνακτίζω : ἀνέκτισεν **II** 48, 4.
ἀναλάμπω : ἀναλ[άμψα]ντα **VI** 222, 3/4.
ἀναμένω : *ἀναμένων* **III** *323*.
ἀνανεόω-ῶ, -οῦμαι : ἀνενεώθη **II** 49, 2 ; *243*, *244* ; 65, 1 ; *265* ; (rest.) 67, 1 ; ἀνανέοτε 72, 1/2 ; *ἀνανέωται 277* ; ἀνανεώθιε **IV** 123, 1 ; *ἀνανεώθη*, *ἀνενεώθη 297* ; (rest.) 126, 4 ; *301*.
ἀνανέωσις : **IV** *297*.
ἄναξ (titre impérial) : **I** 4, 1 ; *228*, *229*.
ἀναπαύω, -ομαι : ἀνεπάη **V** 187, 5/6 ; *ἀναπάη*, *ἀνεπαύθη*, *ἀνεπαύσατο*, *ἀνεπαύσετο*, *ἀνάπαυσον 370* ; **VI** 206, 8/9 ; *ἀναπαύει 466* ; *ἀναπαύσοι*, *ἀναπαῦσαι 467*.
ἀνάπαυσις : **V** *370* ; *ὑπέρ... ἀναπαύσεως* **VI** *510*.
ἀνάπτω : πένθος ἀναψαμένη **VI** 227, 7/8.
ἀνασκυβαλίζω : **V** 172, 7 : *ἀνασκυβαλίσαι 344*, *345*.
ἀναστρέφω, -ομαι : (rest.) ἀναστρέφεται **II** 78, 7 ; *287*.
ἀνατίθημι, ἀνατίθεμαι : ἀνατήθεισην **I** 9, 2 ; *ἀνατίθησιν 231* ; *εἰς σὲ ἀνατίθημι 232* (à corriger la faute typographique) ; ἀνέθηκε 43, 2 ; *279*.
ἀναφέρω, -ομαι : ἀναφερόμενος **V** 174, 2 ; *348* ; 175, 2/3 ; *350*.

ἀνάψυξις : *ἐν τόπῳ ἀναψύξεως* **VI** *466*.
ἀνδρικῶς : **III** 102, 12.
ἀνεγείρω, -ομαι : *ἀνηγέρθη* **I** *258* ; 32, 1 ; *262* ; 34, 5 ; ἀνήγειρεν **III** 109, 1 ; *325*.
ἀνείδεος, ον : *ὡς ἀνείδεος νεκρὸς* **VI** *478*.
ἄνεμος : **VI** *491*.
ἀνέρχομαι : *ἀνῆλθον* **II** *258* ; *260* ; *303*.
ἀνέχω, -ομαι : *ἀνεῖχεν* **VI** *484*.
ἀνήρ : **I** 43, 1 ; *279* ; ὦ ἄνδρες **II** *273*, 1 ; *274* ; *ἀνδράσιν* **III** *313* ; *ἄνδρα* **IV** *287* ; ἀνδρὶ **V** 172, 4 ; 183, 4 ; *365*.
Ἀνθεστηριών : **VI** *456*.
ἄνθρωπος : *λίζιος ἄνθρωπος* **I** *259* ; **III** 102, 17 ; **V** *360*.
ἀνίστημι, -αμαι : ἀνιστᾷ **II** 75, 10 ; *283* ; **V** 176, 3/4 ; *352*.
ἀνοίγνυμι, ἀνοίγω : ἀνῦξην **II** 80, 6 ; *ἀνοίξειν 290*, *ἀνοίγων 291*.
ἀνοικοδομέω-ῶ, -οῦμαι : *ἀνοικοδομήθη* **I** *258*.
ἄνομος, ον : ἀνόμων **I** 25, 1.
ἀνορθόω-ῶ : **II** *307*, 4.
ἀνορύσσω, ττω, -ομαι : ἀνορίχθη **I** 17, 1 ; *ἀνωρύχθη 243*, *244*.
ἀντάξιος, α, ον : ἀντάξιος **I** 17, 8.
ἀντίγραφον : **IV** *300*.
ἀντιλήπτωρ : **I** *285*, 6.
ἀντίληψις : *ὑπέρ... ἀντιλήψεως* **VI** *512*.
ἀντλέω-ῶ, -οῦμαι : *ἀντλήσατε ὕδωρ* **I** *269*.
ἄνω : ἄνο **I** 20, 1.
ἀνώμαλος, ον : **VI** *481*.
ἄξιος, α, ον : **V** 184, 2/3 ; *366* ; 185, 3 ; *368* ; **VI** 211, 3 ; *473*.
ἀξίως : **V** *366*.
ἀπαγορεύω : *ἀπαγορεύσας* **II** *274* ; **V** 175, 10 ; *351*.
ἀπαίρω : *ἀπάραντες* **VI** *491*.
ἀπαλλάσσω, ττω, -ομαι : ἀπήλ[λαξας] **I** 47, 5 ; *285*, 5 ; *κυμάτων ἀπηλλαγμένη* **VI** *489*.
ἀπαντάω-ῶ : **VI** *482*.
ἀπαραίτητος, ον : *ἀπαραίτητα* **II** *274*.
ἀπαρχαί : **VI** *512*.
ἀπειλέω-ῶ : **II** *307*, 1.
ἄπειμι : *ἄπεισιν* **III** *310*.
ἀπέρχομαι : *ἐν τῷ ἀπιέναι* **VI** *482*.
ἄπιστος : *ὑπὸ τῇ δυναστείᾳ τῶν ἀπίστων* **I** *281*.
ἀπογραφεὺς (fonctionnaire civil) : **III** *326*.
ἀποδιδράσκω : *ἔνθα ἀπέδρα ὀδύνη* **VI** *466*.
ἀποθηκάριος (préposé à un entrepôt) : **IV** *283* ; ἀποθηκάριος Φρυγίας **VI** 207, 4/5 ; *468-469* ; 208, 7 ; *470*.
ἀποθησαυρίζω, -ομαι : *ἀποτεθησαύριστο* **III** *313*.
ἀποικία : (rest.) **VI** 239 1.
ἀποκτείνω : *ἀποκτείναντα* **II** *278*.
ἀπολογίζομαι : (rest.) **V** 182, 7 ; *[ἀπολε]λόγισμαι 363*.
ἀπόλυσις (terme liturgique) : **II** *313*.
ἀπομένω : *οἱ ἀπομείναντες ἄρχοντες* **VI** *482*.
ἀπονεύω : **VI** *491*.
ἄπονος, η, ον : **VI** *481*.
ἀποπέμπω, -ομαι : **II** *315*.

ἀποπληρόω-ῶ : *ἀπεπλήρωσε* **II** *274.*
ἀποστολικός, ή, όν : ἀποστολικῇ πίστει **IV** 135, 6/7 ; *310* ; **VI** *458.*
ἀποτίθημι, -εμαι : *ἀπέθετο* **III** *313.*
ἀποτυγχάνω : ἀποτυγχά[νει] **I** 9, 1.
'Απρίλιος : **IV** *313.*
ἀπτόητος, ον : ἀπτόητον **I** 4, 4 ; *ἀπτόητος, ἀπτοήτων 228.*
ἀπωθέω-ῶ, -οῦμαι : *σὺ δὲ ἀπώσω* **VI** *486.*
ἀρά : **VI** *457.*
ἀργός, όν : **II** 76, 3 ; *305.*
ἀργυραμοιβός : **VI** *496.*
ἀργυροπράτης : **VI** *496.*
ἄργυρος : leg. *ἀργύρου λίτρας* **V** *340* ; (rest.) 175, 14 ; 180, 7 ; *360* ; 181, 11 ; *ἀργυροῦ* (Seure) *361* ; *ἀργύρου 362* ; (rest.) 183, 11 ; *366.*
ἀργυροτέχνης : **V** 180, 3 ; *360.*
ἀργυροχόος : **V** *360*, v. ἀργυροτέχνης.
ἀρημένος, η, ον (ἄρημι) : **IV** *311.*
ἀριθμὸς (corps militaire) : **IV** 120, 4 ; *293.*
ἀριστεύς : **I** *283.*
ἄριστος, η, ον : (rest.) *ἀρίστης μνήμης* **VI** *467.*
ἄρκτος : *πρὸς ἄρκτον* **VI** *491.*
ἁρμάτωρ (fonctionnaire militaire) : ἁρμάτορ **IV** 137, 4 ; *313.*
ἁρμοστής : **I** *283.*
ἁρμοφύλαξ (fonctionnaire militaire) : *ἁρμοφύλακες* **IV** *313.*
ἀρτοκόπος : ἀρτοκῶπος **VI** 240, 5/6 ; *508.*
ἀρτοποιός : **VI** *508.*
ἀρχή : *τῆς 'Ρωμαίων ἀρχῆς* **II** *266* ; ἀρχῇ ἰνδ(ικτιῶνος) **IV** 136, 7 ; *312.*
ἀρχηγέτης (fonctionnaire militaire) : **II** *307*, 7 ; *308.*
ἀρχιδιάκονος (fonction ecclésiastique) : **IV** 129, β) 4 ; *305* ; **VI** 204, 9/10 ; *465.*
ἀρχιερεὺς (fonction ecclésiastique) : **II** *242* ; *297* ;
ἀρχιθύτης (terme ecclésiastique) : **I** *247.*
ἀρχισυναγώγισσα (hébreux) : **IV** *339*, *cf.* πρεσβυτέρα.
ἀρχόντισσα : *ἡ ἀρχόντισσά του* **I** *234.*
ἄρχων (fonctionnaire) : *ἄρχων* **I** *237* ; ἄρχον 14, c ; *ἄρχων 240* ; *280* ; *ἀρχόντων* **II** *278* ; *294* ; **VI** *482.*
ἄσημος, ον : *ἄσημον.... ὄντα καὶ ἐξ ἀσήμων* **I** *237.*
ἀσήμου (τοῦ — ; ἀσήμι) : *ἀσήμου λίτρας* **V** *340* ; (rest.) 175, 14 ; ἀσήμου λ(ίτρας) τρῖ(ς) 179, 15 ; *358* ; 188, 14 ; *373.*
ἄστρον : **III** *313.*
ἄστυ : ἐν ἄστει **II** *273*, 8.
ἀσφαλίζω, -ομαι : *ἠσφαλισμένον* **II** *260.*
ἀτελεύτητος, ον : ἀτελευτήτους **I** 25, 5.
αὐγούστα (titre impérial) : **II** 90, 5 ; *310.*
αὔγουστος (titre impérial) : **II** 50, 4 ; *248* ; **IV** *301* ; 127, 5 ; 128, 5 ; *303* ; ἀγούστου **VI** 230 B, 3/4 ; *494.*
Αὔγουστος : μηνὶ Αὐγούστ(ῳ) γ' **II** *273*, 16 ; μηνὶ Αὐγούστου ια' 77, 10/11 ; **III** 105, 1 ; **IV** *305* ; μηνὶ 'Αγόστο **V** 193, 10 ; *378*, *379* ; μην(ὶ) 'Αγούστου ιθ' **VI** 198, 7 ; *459* ; μινὶ 'Αγουόστου κα' 232, 9 ; *496.*
αὐθέντης : τοῦ ὑψηλοτάτου ἡμῶν αὐθέντου **I** 34, 6 ; *αὐθέντης Αἴνου, Ἴμβρου καὶ Σαμοθράκης 267* ; 46, 2 ; *283.*
αὖθις : **I** 25, 2 ; **II** *307*, 4.
αὐτάδελφος, ον : **II**, *307*, 5.

αὐτοκράτωρ : αὐτοκράτορος **I** 22 ; αὐτ(ο)κράτ(ορος) 23 ; **II** 81, 2 ; *293* ; *300* ; 90, 4 ; *310* ; **III** 102, 9 ; *315* ; *320* ; **IV** *301* ; 127, 5 ; **VI** *480*.
ἀφαιρέω-ῶ, -οῦμαι : *ἀφείλετο* **IV** *319*.
ἀφανής, ές : **II** *325*.
ἀφανίζω, -ομαι : **IV** 159, 3 ; *336*.
ἄφεσις : ὑπὲρ ἀφέσεος **III** 106, 1 ; *ἀφέσεως 322* ; **V** *372* ; **VI** 204, 2/3 ; *465* ; *ἀφέσεως ἁμαρτιῶν 510* ; *511*.
ἀφίημι, -εμαι : *ἄν τινων ἀφῆτε τὰς ἁμαρτίας ἀφίενται αὐτοῖς* **II** *305*.
ἀψίς : **VI** *481*.

βάθρον (τό) : ἐκ βάθρον **I** 18, 2 ; ἐκ βάθρων 32, 1 ; *βάθρων 262* ; 34, 5 ; **III** 109, 1 ; *325*.
βαίνω : *βαίνειν* **VI** *484*.
βάλλω : βαλεῖν **V** 168, 4 ; 172, 8 ; *345* ; (rest.) βληθῆναι 183, 9/10 ; *366*.
βάπτισμα : *εἰς βάπτισμα* **VI** *508*.
βάραθρον : ἐκ βαράθρου **I** 3, 1 ; *227*.
βάρβαρος : βαρβάρων **I** 4, 3 ; *228*, *229* ; 25, 1 ; 47, 5 ; *285*, 5 ; (rest.) *285*, 11 ; **II** *307*, 2, 3.
βαρέω-ῶ : βάρεσεν **VI** 218 ; *477* ; 238 ; *502* ; βάρεσεν, βαρέσαντος 239 16 ; *506*.
βᾶρις : **VI** *477*.
βασιλεία : ἐπὶ βασιλείας **I** 22 ; ἐπὶ τῆς βασιλεί(ας) 35, 1 ; *267* ; **II** *293* ; *295* ; *299* ; **IV** 112, 8 ; *282* ; 126, 1 ; *301* ; 129, β) 6 ; (rest.) 150, 5 ; **V** *343* ; (rest.) **VI** 222, 15/16 ; *484* ; *511*.
βασιλεὺς (empereur) : βασιλεῖ **I** 5, 1 ; 15, 2 ; *228* ; *Βασιλεὺς Βασιλέων 263* ; βασιλέ(ων) 35, 1 ; **II** 50, 6 ; *248* ; *251* ; *μεγάλων βασιλέων 266* ; *φιλοχρίστων βασιλέων 269* ; *279* ; *εὐσεβεστάτων βασιλέων 299* ; *300* ; 90, 3 ; *310* ; *cf.* μέγας ; **III** *310* ; 102 ; 102, 1, 8, 9 ; *313*, *315* ; **IV** *331* ; **VI** *481* ; *482* ; 230 B, 2 ; *494* ; *506* ; *507*.
βασιλεύω : *βασιλεύοντος* **I** *232* ; *Βασιλεύων Βασιλεύουσι 263* : βασιλ(εύοντος) **II** 48, 1 ; *240* ; (rest.) 49, 1 ; *243* ; *[βασιλευόντων] 244* ; βασιλεύ<ι>ην 65, 1 ; *βασιλεύειν*, *βασιλεύγω*, *βασιλεύγην 265* ; *266* ; *βασιλεύοντος 266* ; *βασιλεύοντι 311* ; **IV** *340* ; *ἐβασίλευσεν* **VI** *485*.
βασιλιᾶς : *μαρμαρωμένος βασιλιᾶς* **III** *316*.
βασιλικός : β(ασιλικοῦ) α [= πρωτο]σπα(θαρίου) (dignitaire) **II** 49, 3 ; *244* ; *245* ; β(ασιλικὸς) κουράτορ (fonctionnaire) 64, 3/4 ; *263* ; *278* ; βασιλι(κῷ) σπαθαρω(κ)ανν[διδάτῳ] 74, 2 ; *279* ; βασιληκοῦ προτοσπαθαρίῳ 76, 7/8 ; *βασιλικοῦ 284*, *285* ; *295* ; *βασιλικὸς κουράτωρ* **VI** *497*.
βασιλικός : *ἐπὶ τῶν βασιλικῶν* (fonctionnaire militaire) **II** *244* ; *βασιλικοῦ δομεστίκου* **VI** *506*.
βασιλικός, ή, όν : *βασιλικὰ ταμεῖα*, *βασιλικοὶ θησαυροὶ* **II** *295* ; *τοῖς βασιλικοῖς ταμείοις* **III** *313* ; 105, 4 ; *βασιλικῆς... μονῆς 320*.
βέβαιος, α, ον : **III** *313*.
Βένετοι (faction des Bleus) : **IV** *331*.
βενεφικιάριος : **V** *340*.
βεστιάριον : *οἰκειακὸν* (*βασιλικὸν*) *βεστιάριον* **II** *295*.
βικάριος (fonctionnaire civil) : **IV** 117, 3/4 ; *288*.
βίος : β[ίου] **II** 51, 2 ; *249* ; βίου 68, 1 ; βίον *273*, 13 ; *274* ; *μάταιον βίον 284* ; **IV** 135, 5 ; **V** 180, 1 ; **VI** 206, 7 ; *467* ; 221, 4 ; *481*.
βιόω-ῶ : βιώσασα **V** 193, 1/2.
βλύζω, βλύω : βλύζουσα **II** 71, 7.
βοάω-ῶ : ἐβ]όων **I** 47, 8 ; *285*, 8.
βοηθέω-ῶ : + datif : βοήθει **I** 5, 1 ; 15, 1 ; βοήθι **II** 66, 1 ; *267* ; βοίθη 74, 1 ; *βοήθει* 279 ; 85, a) b) ; *302* ; 96, 1 ; *318* ; 97 ; *319* ; **IV** *281* ;
— + gén. : βοήθ(ει) **I** 21, 1 ; **III** 104 ; *318* ; **VI** 224, 1 ; *486* ;
— + acc. : βο[ήθει] **II** 69, 1 ; *272* ; **III** 103, 1 ; *317* ;
— **V** 185, 1 ; *367* ; **VI** 205, 6 ; *465-466* ; 225 (monogramme) ; *487*.

βοήθεια : *ἐν βοηθείᾳ* **I** *270* ; β[οηθείᾳ] 47, 13 ; *285*, 13.
βοηθός : βοηθὲ **I** 47, 6 ; *285*, 6 ; **IV** *281*.
βουλευτήριον : **IV** *287*.
βουλευτής : **IV** *287*.
βουλή : βουλ(ῆς) **I** 20, 1 ; *Βουλῆς 249*.
βουνόμιον : βουνόμια **II** 101 A, 5/6 ; 101 B, b) 3 ; *324*, *325*.
βροντάω-ῶ : *ἐβρόντησε* **I** *269*.
βροτός : βροτῶν **III** 107, 2 ; *323* ; βροτοῖς **V** 180, 1.
βροτός, (-ή), όν : βρωτῶν **VI** 219, 5 ; *478* ; *θνητοῖσι βροτοῖσιν 478*.
βρύω : βρύουσαν **II** 71, 3 ; *βρύω 275*.

γαληνότης : (rest.) **IV** 112, 10.
γαμβρός : γαμβρὸς Παλαιολόγου **I** 25, 3.
γαμετή : σὺν γα[μετῇ] **I** 43, 1 ; *279* ; γαμητὴ **V** 193, 6 ; *378-379* ; **VI** 199, 6 ; *460*.
γαστήρ : **V** *356*.
γέα-γῆ : *γῆς Αὐσόνων* **I** *228* ; **II** 65, 1 ; *266* ; 78, 5 ; *κλασματικὴ γῆ 324* ; **III** 102, 4, 9, 14 ; *312*, *313-315* ; 107, 6 ; *323*.
γείτων : *γειτόνων* **II** *278*.
γενέθλιον : *τὸ Γενέθλιον τῆς Θεοτόκου* **IV** *323*.
γενέτης : **VI** 227, 5/6 ; *490*.
γενναῖος : (rest.) τῶν γενναιοτάτων **IV** 120, 3 ; *293* ; 129, β) 3 ; *305*.
γεννάω-ῶ, -ῶμαι : *γεννᾷ* **IV** *291*.
γεραιός, ά, όν : **IV** *287*.
γερουσία : **IV** *287*.
γερουσιαστής : **IV** 116, 3 ; *287*.
γέφυρα : γέφ[υρ]α **II** 50, 1/2 ; *247*.
γεώδης, ες : γεώδους **III** 107, 2 ; *323*.
γῆρας : εἰς λιπαρὸν γῆρας **IV** 135, 9 ; *311*.
γιαλός : *κατὰ γιαλὸν* **I** *232*.
γίγνομαι : *ἐγένετο* **I** *232* ; *258* ; γενόμενον 22 ; 23 ; γεναμένου **II** 48, 2 ; γενάμε(ν)ος 64, 3 ; *263* ; *γεναμέος 262* ; γεγονὸς 68, 5 ; *γεγονὼς 270*, *271* ; *ἐγένετο 274* ; γεγωνῶσα 76, 6 ; *γεγονῶσα*, *γεγονώς*, *γεγονυῖα 284* ; *325* ; **IV** 112, 3/4 ; *282* ; 119, 2 ; *291* ; (rest.) 128, 2/3 ; *303* ; γεναμένη 135, 2 ; *310* ; 142, 4 ; *316* ; 146, 2 ; 147, 3 ; *321* ; (rest.) 149, 3 ; *323* ; *ἐγένετο τὸ ἔργον 326* ; 158 A, 2 ; *334* ; *ἐγίνετο* **VI** *481* ; *482* ; *γέγονεν τὸ πᾶν ἔργον 512*.
γιγνώσκω : *Κύριος γινώσκει* **VI** *510*.
γλυκύς, εῖα, ύ : γλυκοῖν **II** 76, 3 ; γλυκὺν *284* ; *305* ; γλυκυτάτῃ **IV** 166, 3, 4 ; *346* ; **V** 170, 6/7 ; *339* ; *342* ; γλυκυτάτῳ 172, 4 ; 173, 3 ; γλυκετάτῃ 174, 6/7 ; γλυκοιτάτοις 174, 8/9 ; *348* ; 175, 6, 8 ; 178, 3/4 ; γλοικοιτάτῃ 179, 8 ; *357* ; 181, 5/6 ; (rest.) 182, 9, 10 ; *γλυκυτέρα* **VI** *489*.
γναφεύς : **V** 191, 3/4 ; *γναφέως 376*.
γνήσιος, α, ον : γνίσια **IV** 138, 6 ; *313* ; *γνήσια... τέκνα 314*.
γνώμη : *παρὰ γνώμην* **V** *373*.
γονεύς : *ὑπέρ... κομήσεως γονέων* **IV** *317*.
γόνος : **III** 102, 3.
γοῦτος : **II** *308*.
γράμμα : *γράμματα* **III** *311*.
γράφω, -ομαι : *γεγραμμένους* **III** *311*.
γυναικεῖον : **IV** *342* ; γοινεκίου **V** 188, 2 ; *γυναικείου 372*, *373*.
γυνή : **IV** 135, 2 ; *310* ; 147, 3 ; *321* ; γυνεκὸς 154, 3/4; *γυναικὸς 329* ; *γυναικὶ 346* ; **V** 168, 2 ; 170, 7/8, 14 ;

339 ; γυνηκὶ 175, 7 ; *350* ; *357* ; 181, 6 ; *361* ; *γυνηκὶ (γυναικὶ) 362* ; γοινεκὶ 188, 7 ; *372* ; **VI** *460*.

δαίμων : *δαιμόνων* **II** *251*.
δάκνω : **IV** *340*.
δάκρυον : δακρύων **II** *273*, 1/2 ; *274* ; **V** 178, 6, 9 ; *οὐ παύει δάκρυν*, *παῦσε μου δακρύων 355*, *356*.
δαμάτωρ : **VI** *464*.
δάμνημι / δαμνάω-δαμάω-δαμάζω : **VI** *464*.
δανεισμός : *ἀπὸ ἐμπορίας καὶ δανεισμῶν* **IV** *319*.
δασμολόγος (fonctionnaire civil) : **III** *326* ;
δέησις : δέεισις **II** 79, 3 ; *δέησις 288* ; *ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων* (préposé aux pétitions) **VI** *485*.
δεινόν : **I** 25, 1.
δέκα : **IV** 165, 9.
δεκανὸς (fonctionnaire militaire) : δεκανὼς **IV** 124, 3 ; *298*, *299* ; 134, 3 ; *309* ; **VI** 200, 4/5 ; *461*.
δεκάρχης, δεκαδάρχης (fonctionnaire militaire) : **IV** *299*, v. δέκαρχος.
δεκαρχία (terme militaire) : **IV** *299* ; *cf.* δέκαρχος.
δέκαρχος (fonctionnaire militaire) : **IV** *299*.
δεκάτη : **VI** *512*.
δέκατος, η, ον : *δεκάτης ἰνδικτιῶνος* **II** *293*.
Δεκέμβριος : Δεκε(μβρίῳ) ιγ΄ **I** 1, 2 ; Δεκεμβρήῳ ζ΄ **II** 64, 7/8 ; *Δεκεμβρίῳ 262* ; **IV** *282* ; 119, 5/6 ; *291*, *292* ; Δεκεβρίου 137, 5 ; *313* ; Δεκενβρίο **VI** 210, 5/6 ; *Δεκενβρίῳ* (*Δεκεμβρίῳ*) *472* ; (rest.) — δ΄ 213, 5 ; — κγ΄ 219, 6 ; *478*.
δένδρον : **VI** *491*.
δέρις : **VI** *486*.
δεσπότης (titre impérial) : δεσπ(οτῶν) **II** 50, 5 ; *δεσποτῶν 248* ; (rest.) 67, 4 ; *269* ; — (terme technique) *269* ; δεσπό(του) (titre imp.) 81, 5 ; *295* ; 83, 3 ; *299*, *300*, *301* ; 84, 3 ; 85, α, β ; *302* ; *307*, 4 ; **IV** 112, 8 ; 126, 2 ; *301* ; 127, 2/3, *303* ; 159, 2 ; *337* (prédicat honorifique).
δεσποτικός : κάμπτορ δεσποτικὸς **VI** 232, 7/8 ; *496*.
δέχομαι : δέχου **I** 34, 3 ; **VI** *482*.
δέω, -ομαι : ἔδει **II** 75, 3.
δηλόω-ῶ : **III** *311*.
δῆμος : **VI** 239 10 ; *505*.
δημόσιος, α, ον : *δημοσίων ἁλῶν* **I** *237* ; **V** *373*.
δηνάριον : (rest.) δηνάρια φ΄ **V** 168, 5 ; *336* ; (rest.) — μυ(ριάδας) ,αφ΄ 170, 12 ; *340* ; (rest.) — σν΄ 172, 9 ; *345* ; (rest.) 173, 9 ; *345*, *346*.
δηόω-ῶ : *δηῶν* **II** *300*.
διάβασις : **VI** *481*.
διάγω : διάξασ(α) **IV** 135, 5.
Διαθήκη : *τὸ τῆς καινῆς διαθήκης* **VI** *465*, v. Καινή.
διάκειμαι : *διακείμενος* **VI** *491*.
διακόνισσα : **IV** *303* ; *309*.
διάκονος (fonction ecclésiastique) : **II** 80, 2 ; **IV** 146, 2/3 ; *320*.
διακοπή : **IV** *326*.
διακράτησις : **II** *324* ; *cf.* περιοχή.
διάκων : **IV** *323*, voir διάκονος.
διαλείπω : *οὐ διέλιπε* **II** *300*.
διαμένω : διαμίνασα **IV** 135, 7/8 ; *διαμείνασα 310*.
διαμονή : (rest.) *διαμονῆς τῆς αἰωνίου* **IV** *301*.
διανέω : (δια)νεύσσας τὸν βί[ον] **VI** 206, 7 ; *467*.

διαπλέω : διαπλεύσας **II** 68, 2 ; **VI** *467*.
διασπῶ, -ῶμαι : οὐ διασπᾶται **VI** 221, 1.
διατρίβω : *διατρίβειν* **V** *373*.
διαφέρω : **VI** 202, A, 1/2 ; *ὅροι διαφέροντες 463*.
διαφυλάττω, -σσω, -ομαι : **III** *315*.
δίδωμι, -ομαι : δώσοι **I** 17, 8 ; Εὕρημα Ἐδόθη 36, 3 ; **II** *305* ; **IV** 166, 6 ; *346* ; δώσει **V** 168, 5 ; *336* ; 170, 11 ; *339*, *340* ; 171, 8 ; *342*, *343* ; 172, 8 ; *345* ; (rest.) 173, 8 ; δώσει λόγον 174, 11 ; *349* ; (rest.) 175, 13 ; *351* ; 178, 12 ; *355*, *356* ; δώσι μου 179, 13 ; *δώσει 357*, *358* ; 180, 6 ; 181, 9 ; *362* ; (rest.) 182, 12 ; 183, 10 ; 188, 12/13 ; *372*, *373*.
διειδής, ές : *διειδὲς ὕδωρ* **VI** *491*.
δίθηκον : δείθηκον **V** 179, 7 ; *δίθηκον 357*, *358*.
δίκαιος, α, ον : **II** 91, 1 ; *313* ; **V** 182, 7 ; *363* ; **VI** *466* ; *467*.
δίκαιον (τό) : τὰ δίκαια τοῦ Ὀρφανοτροφίου **VI** 233 A, 2 ; *497* ; 233 B, 2.
δικαιόω-ῶ, -ώνω : ἐδικαίωσεν ὁ Κύριος **II** 65, 1 ; *266*.
δικαίως : *δικέ(ως)* **VI** *467*.
διορίζω, -ομαι : ὅροι διορίζοντες **VI** 233 A, 1/2 ; *497*.
δισπάριτος, ον : **VI** *481*.
δίσωμον : **V** *358*.
διττός, ὸν / δισσός : δισσῷ **IV** 165, 2.
διψήω-ῶ, -άω-ῶ : *ἐδίψησεν ἡ ψυχή μου* **VI** *493*.
δομέστικος (fonctionnaire militaire) : *δομέστικος τῶν δυτικῶν θεμάτων* **I** *237* ; δομεστ(ίκου) τῶν σχ(ολῶν) τ(ῆς) Δύσεω(ς) **II** 81, 4 ; *293*, *294* ; **IV** 119, 3 ; *291* ; *cf.* κόμης.
δομάω-ῶ, -έω-ῶ : δομεῖται **I** 25, 2.
δόξα : *Θεὸς τῆς δόξης* **I** *269* ; πᾶσα δόξα **II** 51, 2 ; *249* ; *Σταυρὸς ἀγγέλων ἡ δόξα 251* ; δόξαν 75, 11 ; *281* ; **IV** 159, 4 ; *μετὰ δόξης* **V** *343* ; **VI** *293*.
δοξάζω : δοξάσαι **III** 107, 6 ; *323*.
δόρυ : **III** 102, 7 ; *313*.
δουλεύω : *δουλευόντων* **I** *286* ; δουλεύσας **II** *273*, 13 ; *274*.
δούλη : ἡ δούλι **II** 76, 4 ; *δούλη 284* ; **IV** 142, 2 ; 152, 1/2 ; *328* ; 162, 2 ; *340* ; **VI** 235, 4/5.
δοῦλος : δοῦλ(ος) **I** 1, 1 ; δούλου 21, 2 ; 46, 1 ; **II** 69, 1 ; *δοῦλον 272* ; δούλῳ 74, 1 ; 77, 1/2 ; *286* ; 80, 1 ; 94, 1 ; 96, 2 ; *318* ; **III** 103, 2 ; *317* ; 104 ; *318* ; 105, 2 ; *320* ; 106, 1 ; *323* ; **IV** 114 ; *δούλῳ*, *δοῦλον 284* ; (rest.) 125, β) 9 ; *300* ; (rest.) 158 B, 2 ; *335* ; 160, 1/2 ; 163, 1 ; 164, 2 ; **V** *370* ; *380* ; *386*, 2 ; **VI** 204, 5/6 ; *467* ; 220, 1 ; 224, 1 ; *486* ; 226, 3 ; *511*.
δούξ : *δοὺξ πάσης Δύσεως* **II** *314*.
δρομικός, ή, όν : *δρομικὸς ναὸς* **III** *314*.
δρόμος : [λογοθέτῃ τοῦ] δρόμου (haut fonctionnaire) **II** 66, 1 ; *267* ; (*λογοθέτης*) *τοῦ δρόμου 294* ; δρόμον βίου **VI** 221, 4 ; *481*.
δρυτόμος : **VI** *491*.
δύναμαι : ἐδυνάμην **I** 34, 3 ; *μὴ δυνάμενοι* **II** *257*.
δύναμις : **II** *274* ; **VI** 224, 4 ; *τῇ δυνάμει 486*.
δυναστεία : *ὑπὸ τῇ δυναστείᾳ* **I** *281*.
δύο : *δυσὶ* **VI** *491*.
Δύσις : δομεστίκου τῶν σχ(ολῶν) τ(ῆς) Δύσεω(ς) **II** 81, 4 ; *294* ; *κατεπάνω Δύσεως 294* ; *δοὺξ πάσης Δύσεως 314*.
δύσις : *πρός... δύσιν* **VI** *491*.
δυστυχής, ές : **V** 178, 9/10.
δυτικός, ή, όν : *δομέστικος τῶν δυτικῶν θεμάτων* **I** *237* ; *δομέστικος τῶν δυτικῶν ταγμάτων* **II** *294*.
δύω : τὸν ἥλιον... δύ[σαν]τα **VI** 222, 4/5 ; *483*.

δωρέω-ῶ, -οῦμαι : ἐδορήσο **II** 79, 3 ; *ἐδωρήσω 288.*
δῶρον : **VI** *471.*

ἐβδοκέω-ῶ (εὐδοκῶ) : ἐβδοκήσῃ **III** 107, 5 ; *323.*
ἑβδόματος, ον : ἑβδομάτῃ **IV** 165, 9/10 ; *343.*
ἕβδομος, ον : **III** *312* ; *cf.* Hebdomon ; ἑβδόμης φυλῆς **V** 177, 3/4 ; *353.*
ἐγγύς : **III** *310.*
ἐγείρω : ἤγειρε **I** 3, 1 ; *ἤγειρε 227* ; ἤγειρα 34, 3.
ἔγερσις : *τὴν ἐσχάτην ἔγερσιν* **III** *323.*
Ἐγκώμια : **VI** *478.*
ἐγχωρίως : **VI** *485.*
ἐθνάρχης : **II** *314.*
ἔθνος : *ἔθνος τῶν Ἰουδαίων* **IV** *347.*
εἰκάς : ἰκάδι ὀγδό(ῃ) **V** 193, 10/11 ; *εἰκάδι 378* ; *εἰκάδι ἕκτῃ* **VI** *484.*
εἴκοσι : ἴκοσι ὀκτὼ **V** 178, 5.
εἰμί : *ὄντα* **I** *237* ; 41, 2 ; *ἐστιν* **II** *251* ; *ὂν 258* ; 75, 1 ; ὢν 75, 9 ; *281*, *283* ; [εἶ]ναι 78, 9 ; *ὄν 303* ; *314* ; ἔσται **III** *315* ; *321* ; *323* ; οὖσα **IV** 165, 8 ; *344* ; ἔνεσμεν 165, 15/16 ; *345* ; ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεὸν **V** 167, 8 ; *334*, *335* ; *343* ; *ἐγώ εἰμι τὸ φῶς τοῦ κόσμου 346* ; 178, 4 ; 179, 6 ; *357* ; ὂν 188, 11 ; *ὄντα 372*, *373* ; *ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεὸν* **VI** *457.*
εἶμι : *τοῖς ἰοῦσιν* **VI** *481.*
εἴργω (εἵργω) : **IV** *326.*
εἷς, μία, ἕν : *μία* **II** *315* ; *ἷς* **IV** *281.*
εἰσέρχομαι : *εἰσῆλθον* **II** *258* ; *εἰσιὼν 300* ; *εἴσειμι* **III** *312.*
εἰσοικίζω, -ομαι : **II** *315.*
ἕκαστος, η, ον : *καθ' ἕκαστον* **II** *300.*
ἐκδημέω-ῶ : ἐξεδή[μ]ησεν **II** *273*, 15/16 ; *274.*
ἐκεῖθεν : **VI** *491.*
ἐκεῖνος, η, ον : **II** *314.*
ἐκκλησία : **IV** 112, 4/5 ; *282*, *283* ; *cf.* μεγάλης ; *316* ; (rest.) 147, 7 ; *321* ; τῇ ἐκκλειεσίᾳ 166, 6/7 ; *ἐκκλησίᾳ 346* ; **VI** *463* ; *511.*
ἐκκλησιέκδικος (terme ecclésiastique) : *ἐκκλησιέκδικοι* **IV** *320.*
ἔκκριτος, ον : **II** *314.*
ἐκστρατεία : ἔχων τὶ ἐκστρατίαν **VI** 232, 6/7 ; *τὴν ἐκστρατείαν 495.*
ἐκτείνω, -ομαι : **VI** *486* ; *ἐξετάθη, ἐκταθεῖσαι 489.*
ἐκτελέω-ῶ, -οῦμαι : ἐξετέλεσσεν **IV** 165, 4/5 ; *ἐξετέλεσεν 343.*
ἕκτος, η, ον : **II** *311* ; ἕκτη **IV** 165, 7 ; φυλῆς ἕκτης **V** 170, 3/4 ; *339* ; **VI** *484.*
ἔκτοτε : **I** *232.*
ἔκτυπον : **IV** *300.*
ἐκφαλακρόω-ῶ : *ἐκπεφαλακρῶσθαι τὸν λόφον* **VI** *491.*
ἐκχέω, ἐκχύνω, -ομαι : *ἐκχυνόμενον* **VI** *465*, *cf.* Καινὴ Διαθήκη.
ἐλαύνω, -ομαι : ἐλάσ(ασα) **IV** 135, 9 ; *311.*
ἐλεέω-ῶ, -οῦμαι : **II** 86, 5 ; *ἐλεηθῆναι 304* ; ἐλέησ[ον ἡμᾶς] **VI** 230, 4 ; *493* ; *511.*
ἐλεημοσύνη : *ἡ λαμπὰς τῆς ἐλεημοσύνης* **II** *289.*
ἔλεος : Εὕρημα Ἐλέους **I** 36, 3 ; ἐλέῳ Θεοῦ **II** 68, 8.
ἐλευθερόω-ῶ : *ἠλευθέρωσας* **II** *288* ; **VI** *489.*
ἔλευσις : ἐλεύσεος **II** 80, 7 ; *ἐλεύσεως 290.*
ἐλπίζω : ἐλπίζων **I** 9, 1 ; (rest.) ἐλπίζει **II** 78, 7/8 ; *287.*
ἐλπίς : *ἐλπίδα* **I** *232.*

ἐμβάλλω, -ομαι : *λίθοις... ἐμβεβλημένοις* **VI** *481.*
ἔμβολος / ἔνβολος : **V** *358.*
ἐμπορία : **IV** *319.*
ἐμπορεῖον : **II** *324.*
ἐμπυρίζω : *ἐμπυρίσαντες* **II** *258* ; *260* ; *303.*
ἐμφυτεύω, -ομαι : τῶν ἐμφυτευθέντων... τόπων **VI** 233 A, 6/7 ; *497.*
ἐναγής, ές : *τῷ ἐναγεστάτῳ Μωάμετ* **I** *286.*
ἔνατος, η, ον : **III** *315* ; *φυλῆς ἐνάτης* **V** *339* ; 178, 2 ; *355* ; **VI** 196, 6/7 ; *456* ; ἰνδικτιῶνος ἐνάτης 240, 8.
ἕνδεκα : *ἕνδεχ' ἔτη* **IV** *344.*
ἔνδον : **III** *321.*
ἔνδοξος, ον : **I** *283* ; *ἐνδοξοτάτης μνήμης* **IV** *291* ; ἐνδόξ[ου] (titre impérial) 128, 4 ; *304* ; 159, 2/3 ; *336* ; **VI** 206, 3.
ἐνδοξότατος (titre nobiliaire) : **IV** *291* ; **IV** *303* ; τοῦ ἐνδοξ(οτάτου) κουράτορ(ος) **VI** 233 A, 5 ; *497* ; τοῦ ἐνδόξου κουράτορος 233 B, 1.
ἐνδύω, -ομαι : *ἐνεδύσω* **VI** *486.*
ἕνεκα : (rest.) **IV** *290.*
ἐνεργῶν (ὁ) (fonctionnaire civil) : **III** *326.*
ἔνθα : **IV** *283* ; 124, 1 ; 133, 1 ; 134, 1 ; 136, 1 ; 141, 1 ; *318* ; 145, 1 ; (rest.) 146, 1 ; *320* ; (rest.) 149, 1 ; 153, 4 ; *329* ; 162, 1 ; *340* ; ἔνθε **V** 184, 1 ; *ἔνθα 366* ; 190, 1 ; **VI** *456* ; *466* ; (rest.) 216, 1.
ἐνθάδε : **I** *229* ; **II** 64, 1 ; *262* ; 68, 5/6 ; *270* ; 76, 1 ; *284* ; **IV** 112, 1 ; (rest.) 116, 1 ; *287* ; (rest.) 119, 1 ; *291* ; (rest.) 120, 1 ; *293* ; 125, α) 1/2 ; β) 1/2 ; 128, 1 ; (rest.) 129, β) 1 ; *305* ; 130, 3/4 ; *306* ; 131, 2 ; 135, 10 ; *311* ; 137, 1 ; 138, 1 ; 139, 1 ; 140, 1 ; 142, 1 ; (rest.) 144, 1 ; *318* ; 147, 1, 6 ; (rest.) *321* ; 148, 1 ; (rest.) *323* ; 158 A, 1 ; *335* ; 160, 1 ; *338* ; 163, 1 ; 164, 1 ; 165, 1, 12/13 ; **V** *366* ; 185, 4 ; *367*, *368* ; (rest.) 186, 1 ; 187, 1 ; 192, 1 ; *377* ; 193, 3 ; *378* ; 194, 1 ; *386*, 1 ; **VI** 196, 1 ; *456* ; 197, 1 ; 198, 1 ; 199, 1 ; 200, 1/2 ; (rest.) 201, 1 ; 206, 1 ; 207, 1 ; (rest.) 208, 1 ; 209, 1, 4, 7 ; 210, 1 ; 211, 1 ; (rest.) 212, 1 ; (rest.) 213, 1 ; *475* ; *476* ; 219, 1 ; 222, 6/7 ; *481* ; *484* ; 223, 1/2 ; (rest.) 226, 1 ; 227, 3/4 ; 229, 1/2 ; 232, 2 ; 234, 1 ; 235, 1 ; 236, 1 ; 237, 1 ; ἐνθάδαι 240, 1 ; *507.*
ἐνιαυτός : **II** *300.*
ἐνταῦθα : τῆς ἐνταῦθα... μονῆς **II** 68, 4 ; *270* ; **IV** 120, 4 ; *293.*
ἐντεῦθεν : **VI** *481.*
ἔξ : **IV** 165, 1.
ἐξάκτωρ (fonctionnaire civil) : **V** 174, 1 ; *348*, *349* ; *372.*
ἐξαπλόω-ῶ : *ἐξαπλῶν, ἐξαπλοῦς* **I** *227.*
ἐξαποστειλάριον : **II** *251.*
ἐξεγείρω, -ομαι : **II** *305.*
ἐξέρχομαι : *ἐξῆει* **II** *293* ; *ἐξιόντος, ἔξεισι 300* ; *ἐξῆλθε* **III** *310.*
ἔξεστι : ἐξὸν **V** 179, 10 ; *358* ; ἐξεῖναι 180, 5 ; *360.*
ἐξόδιον : *ἐξοδίου σκηνῆς* **I** *269.*
ἔξοδον (τό) : διὰ ἐξώδου **I** 17, 1 ; *διὰ ἐξόδου καὶ συνδρομῆς 243*, *244* ; *διὰ κόπου καὶ ἐξόδου (-ων) 258* ; 32, 3.
ἐξομολόγησις : **VI** *486.*
ἐξουδενόω-ῶ, -οῦμαι : *ἐξουδενώσας* **VI** *486.*
ἐξουδένωσις : *ἐπλήσθημεν ἐξουδενώσεως* **VI** *493.*
ἐξουσία : **II** *314.*
ἔξω : *τὰ ἔξω* **II** *260.*
ἔξωθεν : **III** *309.*
ἑορτή : **III** *315.*
ἑός, ἑή, ἑόν : ἑὸν μνῆμ' ἀνέθηκε **I** 43, 2 ; *279.*

ἔπαινος : *ἐπαίνων* **II** *274*.
ἐπανέρχομαι : *ἐπανερχομένου τοῦ βασιλέως* : **VI** *482*.
ἐπαρχία : ἀπὸ ἐπαρχίας **I** 7, 2 ; *ἐπαρχία 230*.
ἔπαρχος (fonctionnaire civil) : **IV** 123, 4 ; *297* ; *298* ; *ἔπαρχος τῆς πόλεως* **VI** *482*.
ἔπειτα : ἔπητα **IV** 129, β) 1 ; *305*.
ἐπιβάλλω, -ομαι : **V** *376*.
ἐπίβλημα : *ἐπιβάλλει ἐπίβλημα* **V** *376*.
ἐπίδοσις : *κατ' ἐπίδοσιν*, *ἐπιδόσεως λόγῳ* (terme ecclésiastique) **I** *248* ; *ἐπίδοσιν* **II** *274*.
ἐπιδρομή : ἐπιδρομῶν βαρβάρων **I** *285*, 5.
ἐπισκέπτομαι : *ἐπισκεψόμενος* **II** *293* ; *cf.* ἐπισκοπέω-ῶ.
ἐπίσκεψις : **II** *322* ; v. Ἐπίσκεψις.
Ἐπίσκεψις (qualificatif de la Vierge) : **II** 100 ; *Μήτηρ Θεοῦ ἡ Ἐπίσκεψις 322*.
ἐπισκοπέω-ῶ : ἐπίσκεψαι **II** 100 ; *322*.
ἐπίσκοπος (fonction ecclésiastique) : ἐ(πισκόπου) **I** 35, 1 ; *268* ; ἐπισκ(όπου) **II** 48, 2 ; *ἐπίσκοπος 242* ; *259* ; 72, 8/9 ; *277* ; **IV** *295*, *296* ; 151, 3 ; *326* ; *ἐπίσκοπος Πανιτῶν 326* ; **VI** 226, 7/8 ; *488*.
ἐπιστατέω-ῶ : *ἐπιστατοῦντος* **II** *295*.
ἐπιτάφιος, ον : **III** 102 ; *313*.
ἐπιτήδειος, α, ον : *ἐπιτηδείου* **II** *257*.
ἐπιτρέχω : ἐπέδραμον **I** *285*, 11.
ἐπιφανέστατος (titre impérial et nobiliaire) : ἐπιφανεσ[τ]άτῳ **II** 50, 10/11 ; *ἐπιφανεστάτῳ 248* ; **IV** *301*.
Ἐπιφάνια : **VI** *500*, v. Θεοφάνια.
ἐποδύρομαι : *μὴ ἐποδύρου μου Μῆτερ* **V** *356*.
ἐργάζομαι : **IV** *326* ; *cf.* εἴργω.
ἐργαστηριακὸς (artisan) : ἀπὸ ἐργαστηριακῶν **IV** 158 A, 2/3 ; *334*.
ἐργαστήριον : **IV** *334*.
ἔργμα : **IV** 151, 1 ; *326*.
ἐργοδότης : *ἐργοδόται* **V** *362*.
ἐργολάβος : *ἐργολάβοι* **V** *362*.
ἔργον : (rest.) **II** *295* ; *307*, 1 ; **IV** *326* ; **VI** *512*.
ἐριουργός : **V** *373*.
ἔρκος : **IV** *326*, v. εἴργω.
ἔρχομαι : **II** *273*, 10 ; *274* ; ἐλεύσεται **III** 107, 4 ; *323* ; *ἐρχόμενον* **V** *343* ; 174, 12 ; *τῷ ἐρχομένῳ κρῖναι ζῶντας καὶ νεκροὺς 349* ; *εἰ γὰρ ἦλθες* **VI** *510*.
ἔρως : **VI** 221, 1.
ἑσπέρα : **III** 102, 12 ; *315*.
ἔσχατος, η, ον : ἐσχάτῃ **II** *273*, 12 ; *τὴν ἐσχάτην ἔγερσιν* **III** *323*.
ἔτος : ἔτ(ους) **I** 7, 3 ; *ἔτει 232* ; ἐν ἔτῃ 17, 4 ; *ἐν ἔτει 243* ; ἔτους 20, 2 ; ἔτ(ους) 22 ; 25, 5 ; 26 ; 27, 2 ; 31 ; 32, 4 ; 38, 2 ; 39, 2 ; 44, 3 ; ἔτει 34, 7 ; ἐπὶ ἔ(τους) 35, 2 ; [rest.] ἔτους 40, 2 ; *ἔτους*, *ἔτι 280* ; 46, 4 ; ἔτῃ **II** 50, 9 ; 64, 9 ; 68, 10 ; 69, 1 ; *273*, 17 ; 80, 4 ; 81, 6 ; *ἔτει 293* ; *295* ; *301* ; *304* ; 90, 9 ; *310*, *311* ; 91, 2 ; 93, 1 ; (rest.) **III** 105, 1 ; 106, 1 ; *328*, 3 ; (rest.) **IV** 112, 9, 13 ; [ἔ]τους θ' 112, 11 ; *312* ; ἐτέων 165, 8 ; *343*, *344* ; ἐτ(ῶν) ε' **V** 176, 6 ; 178, 4 ; ἔτους κ', — [ιζ'] **VI** 220, 1 ; *480* ; ἐτῶν ε' 222, 13 ; *ἔτη β' 485* ; (rest.) — ϛξβ' 232, 10 ; *496*.
εὐαγγελικός, ή, όν : **IV** 135, 6 ; *310* ; **VI** *458*.
εὐδαίμων, ον : **II** *315*.
εὐδοκέω-ῶ : *ἐν σοὶ ηὐδόκησα* **IV** *324* ; *cf.* ἐβδοκέω-ῶ.
εὐκλεής, ές : εὐκλεοῦς **II** 75, 6 ; εὐκλεὴς 75, 9 ; *281*, *283*.
εὐλαβής, ές : (rest.) εὐλαβέστατος **IV** 129, β) 2 ; *305*.
εὐλογέω-ῶ : *εὐλόγει ἡ ψυχή μου τὸν Κύριον* **VI** *486*.

εὐλογία : (rest.) εὐλογία πᾶσι **V** 184, 4/5 ; *367.*
εὐμοιρέω-ῶ : *εὐμοίρει* **V** *337.*
εὔνοος-ους, ουν : εὐνούστατον **IV** 159, 2.
εὐνοέω -ῶ, -οῦμαι : *εὐνοούντων* **IV** *331.*
εὐπετής, ές : **VI** *481.*
εὐπρέπεια : εὐπρέπειαν **II** 75, 12.
εὕρεσις : Ἑλένης Εὕρεσις **I** 36, 3.
εὕρημα : Εὕρημα Ἐλέους **I** 36, 3 ; Εὕρημα Ἐδόθη 36, 3.
εὑρίσκω : εὗρε **I** 4, 2 ; *228* ; Εὗρεν Εὕρημα 36, 3 ; *εὗρον* **II** *260* ; εὕροις 71, 6 ; **IV** 159, 1 ; **V** *351* ; **VI** *482.*
εὐσεβὴς (titre impérial) : [εὐ]σεβ[ε]στάτῳ **I** 5, 1 ; 15, 1 ; εὐσεβεστά(των) 35, 1 ; **II** *299* ; *εὐσεβ(ῶν) βασιλέ(ων) 300* ; (rest.) **VI** 220, 1 ; *479-480.*
εὐσεβῶς : **III** 107, 6.
εὐτυχέστατος (titre impérial) : εὐτυχεσ[τ]άτ(ων) **II** 50, 8/9 ; *εὐτυχεστάτων 248* ; (rest.) **IV** 112, 12.
εὐφροσύνη : *μετ' εὐφροσύνης* **I** *269.*
εὐχαριστία : **IV** *290.*
εὐχή : εὐχαῖς **I** 17, 7 ; *ὑπὲρ εὐχῆς* **II** *262* ; **III** 102, 18 ; **IV** 143, 1 ; *317* ; 156, 1 ; *331* ; **VI** *465* ; (rest.) 230 B, 1 ; *494* ; 241 ; *510.*
εὔχομαι : (rest.) εὔχεσθε **III** 106, 1 ; *322* ; **IV** 158 A, 5 ; *333* ; εὖξαι 158 B, 3 ; *335* ; εὔξου **VI** 222, 5.
ἔφορος (fonctionnaire civil) : *τῶν δημοσίων ἁλῶν ἔφορος* **I** *237.*
ἐχθρός, ά, όν : *τῶν ἐχθίστων βαρβάρων* **I** *285* ;
ἔχω : *ἔχοντα* **II** *260* ; ἔχον 77, 6 ; *286* ; νὰ ἔχῃ 80, 4 ; *291* ; ἔσχεν 82, 1 ; **III** *313*, *314* ; *ἔσχει* **V** *343* ; *ἕξει 346* ; 178, 7 ; *εἶχεν 355* ; ἔχι **VI** 196, 7 ; *ἔχει πρὸς τὸν [θεὸν] 456* ; *457* ; 224, 5 ; *489* ; *491* ; 232, 6 ; *ἔχων τὴν ἐκστρατείαν 495.*
ἕως (ἠώς) : τῆς ἕω **III** 102, 13.

ζητέω-ῶ, -οῦμαι : *ζητοῦντα* **VI** *484.*
ζήω-ῶ : ζήσαντας **III** 107, 6 ; *ζῶντα Θεὸν* **V** *335* ; (rest.) ζῶντας 171, 10 ; *342*, *343* ; ζῶν καὶ φρ[ονῶν] 173, 1 ; *346* ; ζῶν καὶ φρενῶν 174, 3-4 ; ζῶ(ν)τας καὶ νεκροὺς 174, 13 ; *349* ; 179, 4 ; *358* ; 181, 3 ; *362* ; 188, 3/4 ; *373* ; (rest.) Θεὸν τὸν ζῶντα ? **VI** 196, 8 ; ζήσεσα 199, 7/8 ; *ζήσασα 460* ; *493.*
ζοφώδης, ες : ζοφῶδες **III** 107, 1.
ζωάρκεια : **I** *251.*
ζωή : Ξύλον Ζωῆς **I** 36, 4 ; ζωῆς ρεῖθρα **II** 71, 7 ; **III** 102, 10 ; *τὸ φῶς τῆς ζωῆς* **V** *346.*
ζωοδόχος, ον : τὸ ζωδόχο **II** 79, 5 ; *τὸ ζωοδόχον 288.*

ἡγεμὼν (fonctionnaire civil) : **IV** 117, 6 ; *287*, *288.*
ἡγούμενος : ἡγούμενο(ς) **I** 1, 2 ; **II** 68, 4 ; *270* ; **VI** 239 2 a) 2 ; b) 3.
ἤδη : **III** *310.*
ἥκω : **V** 180, 2.
ἥλιος : **VI** 222, 2.
ἡμέρα : (rest.) **II** 52, 1 ; *250* ; *273*, 12 ; ἡμέρᾳ γ' 77, 11/12 ; *303* ; ἡμέρᾳ Τρήτῃ 88, 3/4 ; ἡμέ(ρᾳ) δ' 93, 1 ; *316* ; εἰς μακρότητα ἡμερῶν 99, 1 ; **III** *315* ; (rest.) **IV** [—] α' 129, α) 1/2 ; *ἡμέρᾳ δ' 314* ; 158 A, 4 ; (rest.) 164, 5 ; **V** 171, 8/9 ; *342*, *343* ; *351* ; 187, 7/8 ; *370* ; 194, 8 ; *380* ; ἡμέρᾳ β' *386*, 5 ; *[ἡμέ]ρᾳ δ' 386* ; ἡμέρᾳ ϛ' **VI** 198, 8 ; παρὰ ἡμέρας ζ' 199, 9/10 ; *460* ; ἡ(μέρᾳ) α' 208, 9 ; *470* ; ἡμέρᾳ Πένπτι 210, 7 ; *472* ; (rest.) 213, 5 ; (rest.) — γ' 214 ; — δ' 222, 14 ; *484* ; (rest.) — α' 237, 6.
ἡμιτέλεστος, ον : **I** 41, 1/2.
ἠρεμέω-ῶ : **III** 102, 7 ; *313.*

θάλαττα : **VI** *489* ; *491.*

θάνατος : **II** 79, 2, 4 ; *288*.
θάπτω : τέθαπτε **II** 80, 1 ; *τέθαπται 290*.
θᾶττον, θᾶσσον (adv.) : **II** 71, 6.
θαῦμα : θαυμάτων **II** 71, 3.
θαυμαστός, ή, όν : **II** *307*, 1, 3 ; *308*.
θαυματουργός, όν : **II** 71, 2 ; *275*.
θέατρον : **IV** *340*.
θεῖον (τό) : **III** 107, 5 ; *323*.
θεῖος, α, ον : θῖος **I** 32, 1 ; *θίος, θεῖος 262* ; 34, 4 ; *266* ; (rest.) **II** *243* ; 71, 3 ; *276* ; θε(ι)οτ[ά]του 72, 4/5 ; *θεῖον ταμ(ι)εῖον 295* ; *297* ; (rest.) *τῶν θίων (δεσποτῶν)* **IV** *301* ; *τοῦ θείου οἴκου* **VI** *497*.
θέλω : θελείσι **IV** 166, 5 ; *θελήσει 346* ; **VI** *465*.
θέμα (terme technique) : **I** *237* (administr.) ; (rest.) **V** 182, 8/9 (vocab. funéraire) ; *364*.
θεμέλιον : *ἐκ τῶν θεμελίων* **I** *232* ; **II** 48, 4 ; *θεμέλιον (?)* **V** *363*.
θεοκυβέρνητος (titre impérial) : θ(ε)ωκυβερν(ή)τ(ων) **II** 50, 5/6 ; *248*.
θεοπάτωρ : *θεοπατόρων* **II** *313* ; *317*.
θεός : *[ἱερεὺς] τῶν θεῶν* **IV** *308*.
θεοσύλλεκτος, ον : **II** *313*.
θεόσωστος : τῆς θεοσώσθου πόλεως **I** 18, 4 ; *θεοσώστου 245* ; 34, 6 ; θεόσοστος **II** 65, 1 ; *θεόσωσθος, θεόσωστος 265* ; **IV** *326*.
Θεοφάνια : **VI** *500*.
θεοφιλής, ές : τῆς θεοφιλοῦς μνήμης **VI** 211, 2 ; *473*.
θεοφύλακτος, ον : *θεοφύλακτος πόλις* **III** *315*.
θερμασία : **II** *305*.
θεωρία : θεωρήᾳ **II** 75, 2 ; *θεωρίᾳ 281*, *283*.
θήκη : *ἐν θήκῃ τιμίᾳ* **III** *311* ; **IV** *286* ; *θῆκαι* **V** *352* ; *358*.
θηκίον : **V** *358*.
θήρ : **IV** *340*.
θῆτα : *ἐπὴ στα[θ]μο[ὺς] θῆτα* **II** *324*.
θνήσκω : (rest.) **IV** *309*.
θνητός, ή, όν : *θνητὰ* **I** *277*.
θόρυβος : θορύβους **II** *273*, 8.
θρηνέω-ῶ : *θρήνει* **III** *323*.
θρῆνος : **II** 51, 4.
θρησκεία : (rest.) **IV** 134, 6 ; *309*.
θυγάτηρ : *θυγάτερ* **IV** *283* ; 136, 4 ; (rest.) 142, 3/4 ; 148, 4 ; *322* ; 153, 4 ; **V** 172, 2 ; *345* ; 187, 11 ; **VI** 199, 4/5 ; *460* ; *470* ; 216, 3 ; 222, 11 ; *484*.
θυμόω-ῶ, -οῦμαι : θυμοῦται **II** 78, 6 ; *287*.
θύτης (terme ecclésiastique) : θύτην **I** 19, 1 ; *247*.
θωρακεῖον : (rest.) **II** 49, 2 ; *244*.

Ἰανουάριος : ς' Ἰανου(α)ρί(ου) **I** 17, 3 ; μηνὶ Ἰανουαρίου **II** 76, 10 ; *284* ; —/ *Ἰανάριος* **IV** *328* ; Ἡανουαρίου ιδ' **V** 187, 6/7 ; *369* ; *Ἰενάρις, Εἰανάριος, Ἰενουάρις 370* ; Ἡουνουαρίου ια' *386*, 4/5 ; **VI** 212, 6/7 ; *474* ; Ἰανουαρίου κα' 237, 5/6 ; *501*.
ἰάομαι-ῶμαι : ἰάση **II** 79, 4 ; *ἰάσῃ 288*.
ἴασις : *ὑπὲρ ἰάσεως* **VI** *465*.
ἰατρός : **VI** 199, 6 ; *460*.
ἴδιος, α, ον : **IV** 118, 5 ; *290* ; 165, 13 ; ἐκ τῶν ἰδίων **V** 169, 3 ; 176, 3 ; *366*.
ἱεράρχης : *ἱεράρχου Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου* (saint) **III** *310*.

ἱερεύς : ἱερέον **II** 53, 2 ; *ἱερέων 251* ; *ἱερεῖς 305* ; (rest.) — **IV** *308*.
ἱερομόναχος : ἱ(ερομον)άχου **I** 2, 1.
ἱερός, ά, όν : *ἱερωτάτῳ ταμείῳ* **V** *340* ; 174, 3 ; *ἱερᾷ μονήτῃ 348* ; ἱερῷ παλατίῳ 175, 4 ; *350* ; *ἱεροῦ... οἴκου* **VI** *512*.
ἱεροτελεστία : **III** *310*.
ἱκεσία : **II** *322*.
ἵλασμα : **III** *313*.
ἱμάτιον : *ἱμάτια ἅγναφα* **V** *376* ; *φῶς ὡς ἱμάτιον* **VI** *486*.
ἱματιοπορφυρεύς : **IV** *312*.
ἰνδικτιών : ἰνδ(ικτιῶνος) β΄ **I** 1, 2 ; (ἰ)ν(δικτιῶ)ν(ος) θ΄ 17, 4 ; ἰνδ(ι)κτι(ῶνος) ε΄ 22 ; ἰν(δικτιῶνο)ς ιδ΄ 32, 4 ; *262* ; *N. ιδ΄, ἰν. ια΄ 262* ; (ἰ)ν(δικτιῶνος) α΄ 34, 7 ; ἰνδι(κτιῶνος) [β΄] 35, 2 ; — ι΄ 44, 3 ; — α΄ 46, 5 ; — ιβ΄ **II** 48, 1 ; *240* ; ἠνδ(ι)κ(τιῶνος) ζ΄ 64, 8 ; *ἰνδ(ι)κ(τιῶνος) 262* ; — β΄ 68, 9 ; — ι΄ 69, 1 ; — ει΄ *273*, 16 ; ἠνδη(κτιῶνος) θ΄ 77, 11 ; *286* ; ἠνδ(ικτιῶνος) η΄ 80, 3/4 ; *290* ; — ια΄ (rest.) 81, 6 ; *τῆς δεκάτης ἰνδικτιῶνος 293* ; ἠνδ(ικτιῶνος) γ΄ 90, 9 ; *310*, *311* ; ἰ(ν)δ(ικτιῶνος) ιδ΄ 91, 2 ; — ιε΄ 93, 1 ; *316* ; (rest.) ἰνδικτιῶνος ιγ΄ **III** 105, 1 ; — 106, 1 ; — ιδ΄ *328*, 3 ; (rest.) **IV** 112, 7 ; *282* ; (rest.) — *β΄ ου ιβ΄ 292* ; εἰνδι(κτιῶνος) β΄ 120, 6 ; *292* ; (rest.) — ι[γ΄] 127, 1 ; (rest.) — ιγ΄ (?) 128, 7 ; *304* ; — [η΄ ου θ΄] 129, α) 2 ; *305* ; (rest.) — η΄ 133, 6 ; ἰνδ(ικτιῶνος) θ΄ 136, 7 ; *312* ; — δ΄ 137, 6 ; — δ΄ 138, 9 ; *314* ; 144, 3 ; — ε΄ 145, 9/10 ; — ιγ΄ 146, 5 ; — α΄ ου δ΄ 148, 9 ; *322* ; *323* ; (rest.) 150, 4 ; ἰνδι(κτιῶνος) πέμ[π]της 151, 5 ; ἐνδεκτιόνος ιβ΄ 152, 3/4 ; *327* ; *ἠνδεκτιόνος 327* ; ἰνδ(ικτιῶνι) ὀγδόῃ 158 A, 4 ; *333*, *334* ; (rest.) 160, 5 ; *338* ; — ια΄ 164, 4/5 ; *342* ; ἠνδεκτιῶνος ιδ΄ **V** 187, 8/9 ; *369* ; *370* ; ἐνδ(ικτιῶνος) ιβ΄ 193, 11 ; *378*, *379* ; ἐνδικτιόνῃ η΄ 194, 9 ; *380* ; *386* ; — ιε΄ **VI** 196, 7 ; *456* ; ἰνδ(ικτιῶνος) αι΄ 198, 8 ; *459* ; ἐνδι(κτιῶνος) 199, 12 ; — ε΄ 207, 10/11 ; 208, 9 ; *470* ; — ι΄ 210, 6/7 ; *472* ; — δ΄ 211, 6 ; — ιβ΄ 212, 7 ; (rest.) — γ΄ 213, 6 ; 214 ; — ιδ΄ 215, 2 ; ἐδιτιόνος 217 ; *ἰνδικτιῶνος, ἐνδεκτιόνος 476* ; — η΄ 218 ; *477* ; — γι΄ 222, 15 ; — *ιγ΄ 483* ; — β΄ 232, 10 ; *496* ; — γ΄ 237, 7 ; — α΄ 238 ; (rest.) — ι΄ 239 14 ; — *θ΄ 506* ; *507* ; — ἐνάτη(ς) 240, 7/8.
ἴνδικτος : **IV** *312*, v. ἰνδικτιών.
Ἰούνιος : μηνὶ Ἰουνίῳ **I** 22 ; τῇ ιγ΄ τοῦ Ἰουνίου μ(ηνὸς) **II** 68, 8 ; *μηνὶ Ἰουνίῳ 293* ; **IV** 151, 5 ; *325* ; (rest.) 163, 2 ; *341* ; 164, 4 ; *Ἰουνίου (α΄) 342* ; **V** *386* ; Ἐουνί[ου] κγ΄ **VI** 199, 11/12 ; *460*.
Ἰούλιος : Ἰουλίου κη΄ **IV** 145, 9 ; *Ἰουλίῳ 318* ; Ἰουλίῳ κγ΄ 158 A, 3/4 ; Ἰουλίῳ ηι΄ **VI** 207, 10 ; *469* ; Ἰουλίου ιβ΄ 222, 14/15 ; — κδ΄ 240, 6/7 ; *507*, *508*.
ἵππος : **VI** *482*.
ἵστημι, -αμαι : *ἔστησε* **I** *229* ; σ[τ]αθὲν **II** 73, 1 ; *278* ; *ἱστᾷ 281* ; **III** 102, 4, 14 ; *312*, *313* ; **V** 172, 2/3 ; *345* ; **VI** *482*.
ἰσχυρός, ά, όν : ἅγιος ἰσχυρὸς **VI** 230 A, 2 ; *493*.
ἰσχύω : *ἰσχύσαντες* **II** *260*.
ἴσχω, -ομαι : *ἴσχειν* **III** *313* ; *cf.* ἔχω.

καβαλλάρης : —, *καβαλλάριδες*, *καβαλλάροι* **I** *234* ; *καβαλλάρης Ρωμαῖος 284*.
καθάπαξ : **I** 4, 4 ; *228*.
καθαρίζω : καθαρισθὲν **I** 18, 2.
καθεύδω : *καθεύδων* **III** *323*.
καθηγούμενος (fonction ecclésiastique) : **III** 105, 3.
καθιλέομαι : καθιλέωσαί μη (=μοι) **I** 34, 2.
καθίστημι, -αμαι : καθεστήκει **II** *307*, 7 ; *308* ; κατέστησα **V** 169, 2/3 ; *κατεστήσατο* **VI** *481* ; *488*.
καθολικός, ή, όν : **II** *289*.
καθοράω-ῶ, -ῶμαι : *καθορῶσα* **V** *356*.
καθοσιόω-ῶ, -οῦμαι : *καθ(ωσιωμένων) δομεστίκω(ν)* (fonctionnaires militaires) **IV** *291* ; *καθοσιωμένος / οι 293*.

Καινὴ Διαθήκη : *τοῦτο γάρ ἐστι τὸ αἷμά μου τὸ τῆς καινῆς διαθήκης* **VI** *465*.
καιρός : *καιροῦ* **II** *257* ; *273*, 3 ; *274* ; *τῶν καιρῶν* **III** *326*, v. σύγχυσις.
καῖσαρ (titre impérial) : καισάρ(ων) **II** 50, 9/10 ; *247* ; **IV** 112, 12/13.
κακός, ή, όν : κακῶν **V** 170, 16 ; *340*.
κακουργέω-ῶ : **V** 170, 12/13 ; *κακουργήσει 339*, *340*.
καλέω-ῶ, -οῦμαι : **I** *280* ; ἐκάλει **II** *273*, 3 ; *274* ; κέκληκε **III** 102, 8 ; *313* ; *κεκαλημένην 333* ; *καλοῦσιν* **VI** *481* ; *485* ; *491* ; *510*.
καλλιεργέω-ῶ : *τῶν καλλιεργούντων* **VI** *511*.
κάλλος : **IV** 159, 3; *ὁ ὡραῖος κάλλει παρὰ πάντας βροτοὺς* **VI** *478*.
καλοκοίμητος, η, ον : καλο[κ]ύμιτος **V** 187, 4/5 ; *καλοκοίμητος 369*, *370* ; **VI** *459*.
καλός, ή, όν : κάλληστον **I** 17, 5 ; *κάλλιστον 243* ; **II** 75, 1 ; *281* ; *κρ(ε)ίτονος* **IV** *337* ; *κάλλιστον... τέλος* **V** *351* ; *καλὸν ἔργον* **VI** *512*.
καλύπτω : καλ[ύπτει] **II** 51, 1; *249*.
καλῶς : **II** 68, 1 ; **V** 193, 2 ; *378* ; **VI** 206, 8 ; *467*.
κάμνω : (τοῖς) κάμνουσιν **II** 71, 4.
κάμπτωρ (changeur) : κάμπτορ **VI** 232, 7 ; *495-496*.
κανονική (ἡ) (fonction ecclésiastique) : **IV** *303*.
κάπηλος : **IV** *286*.
κάρα : **II** 71, 3 ; *276*.
καρδία : **II** *273* , 2/3 ; *274* ; καρδίᾳ 71, 5 ; *305*.
καρόω-ῶ : *ὅπως καρωθῶσι* **II** *305*.
καρποφορέω-ῶ : καρποφορησάντων **VI** 243 ; *511* ; *512*.
καρποφορία : **VI** *511* ; *512*.
καρποφόρος, (α), ον : *τῶν καρποφορησάντων καὶ καρποφόρων* **VI** *512*.
καρτερέω-ῶ : **III** 102, 6 ; *315*.
κάστρον : *κάστρη* **I** *232* ; κάστρον **II** 54, 1 ; (rest.) 55, 1 ; (rest.) 56, 1 ; (rest.) 57, 1 ; κάστρ[ον] 58, 1 ; κάστ[ρον] 59, 1 ; *κάστρον*, *κάστρα 258* ; κάστρον 60, 1 ; 61, 1 ; *260* ; 62, 1 ; [κάσ]τρ[ον] 63, 1 ; *κάστρον 261* ; [τὸ κ]άστρον Παν[ίου] 67, 2 ; *κάστρον Πανίου 268* ; *[κάσ]τρου Φιλήπο 295* ; *303* ; *324*.
καταγλαΐζω : κατιγλαϊσμένον **II** 75, 1 ; *κατηγλαϊσμένον 281*.
καταδικάζω, -ομαι : **V** *373*.
κατάθεσις : **IV** *346*.
κατακαίω, -ομαι : *κατέκαυσαν* **III** *309*.
κατάκειμαι : κατάκητε **II** 64, 1 ; *κατάκειται 262* ; κατακείμενος 68, 6 ; **IV** 112, 1/2 ; *283* ; (rest.) 120, 1 ; *292*, *293* ; 124, 1/2 ; *298* ; κατάκιτε 125, α) 2/3 ; β) 2/3 ; *300* ; (rest.) 128, 1 ; 133, 1/2 ; *308* ; 134, 1/2 ; *309* ; 135, 10 ; *311* ; 137, 1 ; *313* ; 138, 1/2 ; 139, 1/2 ; 140, 1/2 ; 141, 1/2 ; *315* ; (rest.) 142, 1/2 ; (rest.) 144, 1 ; *318* ; 145, 1/2 ; (rest.) 146, 1 ; 147, 1/2 ; 148, 1/2 ; *322* ; (rest.) 149, 1 ; 153, 5 ; *329* ; 158 A, 1 ; *333* ; *338* ; 162, 1/2 ; *340* ; 163, 1 ; *341* ; 164, 1/2 ; *342* ; κατάκιτε **V** 184, 1/2 ; *366* ; 185, 4/5 ; *367*, *368* ; 186, 2 ; 187, 1/2 ; *369* ; κατάκιτη 190, 1/2 ; *375* ; 192, 2 ; *377* ; 193, 3/4 ; *378* ; 194, 1/2 ; *386*, 1/2 ; **VI** 196, 1/2 ; *456* ; 198, 1/2 ; *459* ; 199, 1/2 ; *460* ; 200, 1/2 ; *461* ; (rest.) 201, 1/2 ; 206, 1 ; *467* ; κατάκιτη 207, 1/2 ; *468* ; 209, 1/2, 4/5, 7/8 ; 210, 2/3 ; *472* ; 211, 1 ; (rest.) 212, 1/2 ; *473* ; 213, 2 ; *474* ; *475* ; 219, 1/2 ; κατάκιμε 222, 7/8 ; *483* ; 223, 2/3 ; 226, 2 ; *488* ; 229, 2/3 ; *491* ; κατάκειτη 232, 2/3 ; *495* ; 234, 2/3 ; *498* ; 235, 2 ; *499* ; 236, 1/2 ; *500* ; 237, 2 ; *501* ; 240, 1/2 ; *507*.
καταλαμβάνω : **VI** *491*.
καταλείπω : *καταλιπόντες* **II** *257* ; *καταλιπών*, *-λιποῦσα*, *καταλιπὸν 284*.
καταλλάκτης : **VI** *496*.
καταντάω-ῶ : καταντήσας **II** 68, 6/7.
κατάξιος, α, ον : καταξίαν **II** 75, 5.
καταπίπτω : *κατέπεσαν* **I** *232*.

καταπνέω : *καταπνεόμενος* **VI** *491*.
κατάρα : κατάραν **II** 80, 4 ; *291*.
κατασκευάζω, -ομαι : **IV** 166, 1/2 ; *346* ; **V** 167, 2/3 ; 170, 4/5 ; *339* ; κατεσκεύασα 173, 2 ; κατασκεύασα 174, 4/5 ; *348* ; 178, 2 ; 179, 5 ; *358* ; 181, 3/4 ; 188, 4/5 ; **VI** *477*.
κατασκηνόω-ῶ : *κατεσκήνωσεν* **VI** *466*.
καταστρέφω : *καταστρέψαντες* **II** *258* ; *260* ; *303*.
καταστρώννυμι, καταστρώνω : *καταστρώσας* **VI** *481*.
κατατεφρόω-ῶ : *κατατεφρώσαντες* **II** *257*.
κατατίθημι, -εμαι : (rest.) κατετέθη **IV** 129, β) 1; *305* ; 166, 5/6 ; *346* ; κατάθηται **V** 167, 7 ; *334* ; 170, 10 ; *καταθέσθαι 339*, *340* ; 171, 7/8 ; *343* ; 174, 10/11 ; *348*, *349* ; (rest.) 175, 12/13 ; *351* ; καταθέστην 178, 12 ; *καταθέσθαι 355*, *356* ; 181, 9 ; *362* ; 182, 11/12 ; καταθέστεν 188, 11/12 ; *372*.
κατατρύχω : **II** *273*, 4 ; *274*.
καταφαίνω, -ομαι : *καταφαίνεται* **VI** *478*.
καταφρονέω-ῶ, -οῦμαι : *καταπεφρονήκει* **III** *313*.
καταχθόνιος, ον : *ἀραῖς καταχθονίοις* **VI** *457*.
κατέναντι : **I** 4, 3.
κατεπάνω (haut fonctionnaire) : *κατεπάνω Δύσεως* **II** *294*.
κατέρχομαι : *κάτεισι* **II** *300* ; *ὡς κατέλθῃ τοῦ ἵππου* **VI** *482*.
κατήφεια : **II** *274*.
κατοικέω-ῶ : *κατοικῶν* **I** *270* ; **IV** *326* ; **V** 179, 3.
κατοίχομαι : *ἔξει πρὸς τοὺς κατοιχομένους ἀραῖς καταχθονίοις* **VI** *457*.
κατόπιν : **II** *274*.
καύχημα : καύχιμα **II** 53, 2 ; *καύχημα 251* ; 75, 11 ; *281*.
κεῖμαι : *κεῖται* **II** *284* ; κίμενον 100 A, 2/3 ; 101 B, b) 3 ; *κείμενον 323*, *324*, *325* ; *τὸν κείμενον* **III** *311* ; (rest.) **IV** 116, 1 ; *287* ; (rest.) 119 ; *291* ; κεῖμαι 130, 3/4 ; *306* ; 131, 2 ; *335* ; κεῖνται 165, 1 ; **V** *377* ; **VI** 197, 2 ; *458* ; 208, 1/2 ; κῆτε 216, 1 ; *476* ; *481* ; *483* ; 227, 4.
κείρω : *κείρων τε καὶ δηῶν* **II** *300*.
κενήριον : **III** *311*.
κεράννυμι : *κεκραμένος οἶνος* **IV** *286*.
κεφαλή : **II** 77, 4 ; *286*.
κῆπος : **VI** *464*.
κιβωτός : **VI** *477*.
κιονίτης : *[ἅγιος Ἀλύπιος] ὁ κιονίτης* **VI** *484*.
κίων : **VI** *484* ; *488* ; 233 B, 1 ; *498*.
κλάδος : **I** 25, 4.
κλασματικός, ή, όν : **II** *324*, v. γῆ.
κλεινός : **I** 41, 3 ; *278*.
κλειτός, ή, όν : **I** *278* ; *cf.* κλυτός.
κλείω, -ομαι : ἐνκεκλισμένος **V** 178, 11 ; *ἐγκεκλεισμένος 355*, *356*.
κλέος : **I** 4, 1 ; **II** *251* ; 75, 12 ; *283* ; (rest.) **III** 107, 1 ; *323*.
κληρονόμος : κληρονόμοις **V** 179, 14 ; *358* ; 181, 7/8, 9/10 ; *362* ; *364*.
κλῆρος : **IV** 165, 3, 4.
κλῆσις : **I** 25, 2 ; κλήσι **II** 75, 2 ; *κλήσει 281* ; **IV** *340*.
κλυτός, ή, όν : **I** *278*.
κναφεύς : **V** *376*, *cf.* γναφεύς.
κόγχη : **III** *314*.
κοιμάομαι-ῶμαι : ἐκοιμήθ(η) **I** 1, 1 ; ἐκυμήθη **II** 68, 5 ; *ἐκοιμήθη 270*, *271* ; 76, 2 ; *284* ; 77, 7/8 ; *286* ; *305* ; **III** 105, 2 ; *319* ; 106, 1 ; *321*, *322* ; **IV** 152, 1 ; *327* ; τῆς κεκυμημένης 161, 5/6 ; *339* ; *κοιμᾶσθαι* **V** *370*.

κοίμησις : *κοιμήσεως γονέων* **IV** *317* ; **V** *370*.
κοιμητήριον : **III** *323* ; **V** *356* ; *358* ; *360* ; *κυμ(ητήριον) 370* ; *κοιμητήριον διαφέρον* **VI** *463*.
κοινοβιακός, ή, όν : **III** 105, 4 ; *κοινοβιακῆς μονῆς 320, 321*.
κοινός, ή, όν : κοινῶν κόπων **V** 183, 6 ; *366* ; κοινόν... οἶκον **VI** 221, 2 ; *480*.
κοίτομαι : κίτετε **IV** 160, 1 ; *κοίτεται 338*.
κοιτών : *(ὁ) ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος* (dignitaire) **IV** *285*.
κολλυβιστής : **VI** *496*.
κόλπος : (rest.) *ἐν κόλποις* **IV** *338* ; *ἐν κόλποις Ἀβραὰμ* **V** *370* ; **VI** *467*.
κόμης (fonctionnaire civil ou militaire) : κόμ(ης) (rest.) τῶν δομεστίκων (fonctionnaire militaire) **IV** 119, 2 ; *291* ; *323* ; *κόμητες κονσιστωριανοὶ* **VI** *482*.
κονσιστωριανὸς (conseiller de l'empereur) : **VI** *482*.
κοντογυρίζω : **I** *225*.
κόπια (τά) : **V** *366*.
κόπος : *διὰ κόπου* **I** *258* ; 32, 2/3 ; κόπων **V** 183, 7 ; *366*, v. κοινός.
κόρη : **I** 34, 1 (la Vierge) ; **V** 178, 8/9 ; *355*, *356*.
κόσμησις : κόσμησιν **II** 75, 4/5 ; *283*.
κοσμικός, ή, όν : **II** *311*, v. κτίσις.
κόσμος : κόσμον **I** 3, 1 ; *κόσμον 227* ; ἀπὸ κτ(ίσεως) κόσμ(ου) **II** 64, 9 ; τοῦ κόσμου... ἄγοντος 68, 9 ; *271* ; 78, 3/4 ; (rest.) *κτίσεως κόσμου 295* ; **V** *346*.
κοσμοσύστατος : κοσμωσυ[σ]τά(των) δεσποτῶν **II** 50, 4/5 ; *κοσμοσυστάτων 248*.
κουβάρι : **IV** *314*.
κουβικουλαρία : **IV** *295*, *cf.* Εὐφημία.
κουβικουλάριος (dignitaire) : **V** 195, 1/2 ; *381* ; *cf.* Μιχαήλ.
κουράτωρ (fonctionnaire civil) : β(ασιλικὸς) κουράτορ **II** 64, 4 ; *κουράτωρ 263* ; κουράτορος 73, 1 ; *(βασιλικὸς) κουράτωρ 278* ; **VI** 233 A, 5 ; *497* ; 233 B, 1.
κουροπαλάτης (dignitaire) : Κου[ρο]π[αλά]το[υ **I** *285*, 9 ; *286*.
κραταιός, ά, όν : *τῆς κραταιᾶς βασιλείας τῶν Ῥωμαίων* **II** *295*.
κραταίωμα : *Σταυρός... βασιλέων τὸ κραταίωμα* **II** *251*.
κρατέω-ῶ, -οῦμαι : *ὁ κρατῶν* **I** *228* ; κρατοῦντος 34, 5/6 ; *266* ; *ἄν τινων κρατῆτε, κεκράτηνται* **II** *305*.
κράτιστος (ἀγαθός) : **II** *315* ; (titre impérial) **VI** *480*.
κράτος : (rest.) **II** 79, 3.
κρήνη : **II** 71, 7.
κρῖμα : **II** *291*.
κρίνω, -ομαι : κρίνῃ **I** 34, 2 ; τοῦ κρῖναι **V** 171, 9/10 ; *342* ; *κρῖναι ζῶντας καὶ νεκροὺς 343* ; *κρινομένου 343* ; 174, 12 ; *349*.
κρίσιμος, η, ον : *ἐν τῇ κρισίμῳ ἡμέρᾳ* **V** *343*.
κρίσις : εἰς κρίσιν **I** 17, 8 ; κρίσει **III** 107, 5 ; ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως **V** 171, 9 ; *342*, *343*.
κρύπτω, -ομαι : κρύπτει **II** 71, 1.
κτῆμα : **VI** 207, 6 ; *469*.
κτήτωρ : **I** 11 ; 12, d ; *κτίτορος 230* ; *κτήτωρ*, *κτίτωρ 235*, *236* ; *κτήτωρ 252* ; κ(τ)ήτορι **II** 69, 1 ; *κτήτορι 271*, *272* ; 80, 2 ; *290* ; **IV** 151, 4 ; *327* ; 158 A, 2 ; *334* ; 159, 5 ; *337*.
κτίζω : κτισθὲν **I** 18, 3 ; ἐκτίσθη **IV** 117, 1 ; *288* ; (rest.) *301* ; **V** 171, 3 ; leg. *ἔκτισ' ἅμα 342*.
κτίσις : ἀπὸ κτ(ίσεως) κόσμ(ου) **II** 64, 9 ; *271* ; (rest.) *ἔτους κτίσεως κόσμου 295* ; *κοσμικῆς κτίσεως 311*.
κτῖσμα : **IV** 151, 1 ; *325* ; *ἔργμα κτισμάτων ... οἰκοδομῆς 326*.
κτίστης : *κτίσται* **V** *362*.
κῦμα : **VI** *489*.
κύρ : τοῦ κὺρ **I** 2, 5 ; *κυροῦ Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ 232* ; κυροῦ Κυρίλλου 18, 5 ; *245* ; 22 ; *κὺρ Παλαμίδε 265* ; **II** 81, 5 ; *295* ; **III** 102 ; 103, 2 ; *317*.

Κυριακή : *κυριακῇ τῆς Ὀρθοδοξίας* **I** *232.*
κύριος (titre impérial) : **IV** *301.*
κῦρις : *εἰς τὸν βασιλέα κῦριν Βασίλειον* **III** *313.*
κώμη : κώμης Κομνέων **IV** 141, 4/5 ; *316* ; κώμ(ης) Μαγζάρθων 145, 7 ; *318*, *319* ; *κῶμαι* **V** *364* ; **VI** *488* ; *512.*

λαλέω-ῶ : *λαλήσατε* **II** *305.*
λαμπάς : **II** *289* ; **VI** *489.*
λάμπουσα : **II** *323* ; v. Λάμπουσα (noms géographiques).
λαμπρός, ά, όν : *λαμπροτάτης... μνήμης* **IV** *291.*
λαμπρότατος (titre nobiliaire) : λαμπρο(τάτου) βικαρίου **IV** 117, 3 ; *289* ; 127, 7 ; *303* ; v. Εὐθαρίχ ; (rest.) 128, 6 ; *303*, *304* ; (rest.) λαμπροτάτων 129, α) 4 ; *305* ; 151, 4 ; *325*, *327.*
λαμπρῶς : **II** 75, 10 ; *281.*
λάμπω : *λάμπουσαν* **II** *281* ; *ἔλαμψεν* **III** *313.*
λαός : *ἐσκοτώθη λαὸς* **I** *232* ; *ὁ ὑπολειφθεὶς λαὸς 232* ; λαὸν Ἰσραηλίτην 17, 6 ; λαοῦ 17, 7 ; *λαὸν 244* ; **II** *260* ; **III** *315* ; **IV** *347*, v. Ἰουδαῖοι.
λάρναξ : *λάρνακες* **III** *314.*
λατόμιον, λατόμιν : **IV** 165, 12 ; *344* ; 166, 2/3 ; *346* ; **V** 167, 3 ; *334* ; 169, 4 ; *337* ; 170, 5/6, 13 ; *339* ; *342* ; *345* ; 173, 2/3 ; *λατομ[εῖ]ον 346* ; 174, 5 ; *348*, *349* ; 175, 5 ; *350* ; 178, 3 ; *355* ; *356* ; 179, 6 ; *357* ; *358* ; 181, 4/5 ; 183, 2/3 ; *365, 366* ; 188, 5/6 ; *373* ; *376* ; **VI** *481.*
λέγω, -ομαι : λέξων **II** *273*, 10 ; *274* ; *305* ; *315* ; *ῥηθέντος* **III** *310* ; *εἰρήκαμεν* **VI** *482* ; *485* ; *εἶπες ἂν 491.*
λεῖος, α, ον : **II** *273*, 5 ; *274.*
λείπω, -ομαι : ὀρφανὰ τέκνα λίποιτο **V** 170, 14.
λευχειμονέω-ῶ : *λευχημονοῦντες* **VI** *482.*
λίαν : **III** *313.*
λίζιος : *λίζιος ἄνθρωπος* **I** *259.*
λίθινος, η, ον : **VI** *488.*
λίθος : **I** 25, 4 ; λίθ(ο)ς **II** 71, 7 ; *λίθοις... καταστρώσας* **VI** *481.*
λιμήν : ἀκύμαντον λημένα **II** 68, 7/8 ; *λιμένα 270* ; **IV** *301.*
λίμνη : **II** *324.*
λινυφεῖον : **V** *373.*
λιπαρός, ά, όν : **IV** 135, 8/9 ; *311.*
λίτρα : **V** *340* ; (rest.) ἀσήμου [ου ἀργύρου] λίτρας 175, 14 ; *351* ; (rest.) λ(ίτρας) τρῖ(ς) 179, 15 ; *358* ; λείτρας πέντε 180, 7 ; *360* ; λίτρας τέσαρας 181, 11 ; *361, 362* ; λί(τραν) α′ 182, 12 ; *364* ; (rest.) 183, 11 ; *366* ; 188, 14 ; *373.*
λογάδην : **VI** *481.*
λόγιος, α, ον : **III** *313.*
λογοθέτης τοῦ δρόμου (haut fonctionnaire) : (rest. en partie) **II** 66, 1 ; *267.*
λόγος : λόγον **I** 34, 2 ; **II** *273*, 6, 9 ; *274* ; **V** 171, 8 ; *δώσει λόγον 343* ; 174, 11 ; *349.*
λόγῳ : *ἐπιδόσεως λόγῳ* (terme ecclésiastique) **I** *248* ; v. ἐπίδοσις.
λοιπός, ή, όν : λοιποὺς **V** 175, 10 ; *351* ; **VI** *491.*
λόφος : **VI** *491.*
λόχος : *λόχους* **I** *229.*
λυμαίνω : λυμένει **II** 78, 3 ; *λυμαίνει* (λυμαίνω au lieu de λυμαίνομαι) *287.*
λύπη : λύπης ὠδὶς **II** *273*, 3 ; *274* ; **VI** *466.*
λύσις : λύσιν **II** 71, 6 ; *305.*
λύτρωσις : λύτρωσιν **I** 4, 2 ; *λύτροσιν 228.*
λύχνος : *λύχνῳ* **I** *229.*

λύω, -ομαι : λ[ύων χρόνος] **I** 25, 2 ; ἔλυσ(ε) τοῦ θανάτου τὸ κράτος **II** 79, 2 ; *288* ; *λέλυται, λύσαντι (λούσαντι) 305.*

μάγιστρος (dignitaire) : **II** 81, 3 ; *294* ; *314.*
μαγκιπεῖον : **VI** *508.*
μάγκιψ : **VI** *508.*
μαθητής : μαθ[ητὴν] **II** 48, 3.
Μάϊος : Μαΐῳ β΄ **II** 91, 2.
μαΐστωρ : **I** *267* ; *cf.* μάστορας ; *μαΐστορες* **V** *362.*
μακάριος, α, ον : τῆς μακαρίας μνήμις **II** 64, 2 : μακαρία τῇ μνήμῃ 68, 2 ; μ[α]καριοτάτου (titre ecclésiastique) 72, 5/7 ; **IV** 112, 3 ; *283* ; (rest.) 116, 1 ; *287* ; (rest.) *291* ; (rest.) 120, 2 ; 125, α) 6 ; β) 6/7 ; (rest.) 128, 2 ; 136, 2/3 ; 137, 2 ; 138, 2/3 ; 141, 3 ; 145, 2/3 ; 148, 2/3 ; 149, 2 ; *323* ; 158 A, 1 ; *333* ; **V** 186, 3/4 ; ἡ μακαριω[τά]τι, ἡ μακαριώτατος 187, 2/3, 9/10 ; *μακαριωτάτη 369, 370* ; 190, 3 ; *375* ; 192, 3/4 ; *377* ; 193, 4/5 ; 194, 2/3 ; **VI** 198, 2/3 ; 199, 3 ; (rest.) 201, 2/3 ; 207, 2/3 ; 208, 6 ; *473* ; 212, 2/3 ; *474* ; *476* ; 219, 2 ; 222, 9/10 ; 232, 3/4 ; 236, 3 ; *500* ; 240, 3.
μακαρίτης : *μακαρίτου* ? **I** *249.*
μακρός, ά, όν : *βικάριοι τοῦ Μακροῦ Τείχους* **IV** *288.*
μακρότης : (rest.) **II** 52, 1 ; *εἰς μακρότητα ἡμερῶν 250* ; 99, 1.
μάλα, μᾶλλον, μάλιστα : **I** 43, 1 ; μᾶλλον **II** *273*, 7.
μανδάτωρ : **VI** *511.*
μαρμαρωμένος : **III** *316* ; *cf.* βασιλιᾶς.
Μάρτιος : Μαρτήου θ΄ **I** 7, 3 ; *Μαρτίου 230* ; Μαρτίῳ κϛ΄ **III** 106, 1 ; **IV** *305* ; Μαρτίου ι΄ **IV** 146, 5.
μάρτυρ (μάρτυς) ὁ, ἡ : *μα[ρτι]ρου* **I** *245* ; τῆς... μάρτυρ(ος) **II** 71, 2 ; *275* ; (rest.) τοῦ... μάρτυρος **III** 105, 5 ; *320, 321.*
μαρτυρέω-ῶ : **III** 102, 15 ; *315.*
μαρτύριον (église) : *ἐν τῷ... μαρτυρείῳ* **III** *321* ; **VI** *489* ; *τοῦ μαρτυρίου... τῆς κώμης 512.*
μάστορας : μαστόρου **I** 18, 6 ; *246* ; 34, 8 ; *μάστορας, μάστ(ορις) 265, 267.*
μάταιος, α, ον : *τὸν μάταιον βίον* **II** *284.*
μάχη : μάχας **I** 4, 4 ; **III** 102, 6.
μέγα : **I** *285*, 7 (adv.).
μεγαλογενής, ές : *ἡ μεγαλογενὴς σειρὰ* **I** *259.*
μεγαλοπρέπεια : **VI** *486.*
μεγαλοπρεπέστατος (titre nobiliaire) : **IV** 117, 6 ; *289* ; *291* ; 123, 2/4 ; *297.*
μεγαλοπρεπής, ές : (rest.) μεγαλοπρεπεστάτης μνήμης **IV** 119, 2 ; *291.*
μεγαλόφρων, ὁ, ἡ : μεγα[λόφρων] **I** 47, 1 ; *285*, 1.
μεγαλύνω, -ομαι : *ἐμεγαλύνθης σφόδρα* **VI** *486.*
μέγας, μεγάλη, μέγα : *σεισμὸς μέγας* **I** *232* ; μεγίστων δεινῶν 25, 1 ; *μεγάλη Αἶνος 251* ; Μεγάλου Νικολάου (église) 32, 1 ; *283* ; μέγιστε 47, 1, 4 ; *285*, 1, 4 ; μεγάλων βασιλέων (titre impérial) **II** 50, 6 ; *248* ; *266* ; *μέγας βασιλεὺς 266* ; 90, 3 ; *310* ; **III** 102, 9 ; *315* ; μεγάλης ἐκκλη[σί]ας **IV** 112, 4 ; *283* ; *321* ; *331* ; **V** *335* ; μέγιστον 182, 5 ; Νήτου Μεγάλης **VI** 196, 4/5 ; 201, 6 ; *462* ; *μέγα τι χρῆμα 481.*
μεθύω : **II** *305.*
μέλι : *μέλιτος... γλυκυτέρα* **VI** *489.*
μέλλω : *μέλλοντος* **V** *343.*
μεμόριον : **IV** *307*, v. μημόριον.
μένω : *μένειν* **II** *257* ; **III** *323* ; **VI** *484.*
μέρος : **III** *313.*
Μεσοπεντηκοστή : **III** *320.*
μέσος, η, ον : εἰς μέσον **II** *273*, 9 ; *274* ; *ἐν μέσῳ* **III** *312.*

μεταδοτικός, ή, όν : με]ταδοτ[ικῆ **I** *285*, 14.
μεταλαμβάνω : μετείληφεν βίον **II** *273*, 13.
μεταμείβω : μεταμείβοι **I** 25, 3.
μετέπειτα : μετέπιτα **IV** 165, 7/8.
μετεωρίζω, -ομαι : *μετεωρίσας* **VI** *481*.
μετοικέω-ῶ : *μετοικεῖν* **V** *373*.
μέτρον : **VI** *488*.
μηδείς, μηδεμία, μηδέν : *μηδὲν* **II** *260* ; *μηδεὶς* **III** *333*.
μημόριον : **IV** *286* ; *307* ; *μεμόριον* **V** *356* ; *368* ; *376* ; *μημόριον διαφέρον* **VI** *463* ; (rest.) 221, 2 ; *480-481*.
μήν : μ(η)νὶ **I** 1, 2 ; 22 ; **II** 64, 7 ; *272* ; *273*, 16 ; 76, 9 ; *μηνὶ Ἰανουαρίῳ 285* ; 77, 10 ; *μηνὶ Αὐγούστου 286* ; μην(ὶ) 80, 3 ; *290* ; *μηνὶ Ἰουνίῳ 293* ; μην(ὶ) Σεπτεμβρ[ί]ῳ 88, 2/3 ; *305* ; μη(νὶ) Νοεμβρίῳ 90, 8 ; μηνὶ Μαΐῳ 91, 2 ; *μηνὶ 312* ; μη(νὶ) Φε(βρουαρίῳ) 93, 1 ; μη(νὶ) Αὐγούστῳ **III** 105, 1 ; *319* ; μ(η)νὶ Μαρτίῳ 106, 1 ; (rest.) **IV** 112, 6 ; *282* ; 119, 5 ; *292* ; (rest.) 120, 6 ; 127, 1 ; *302* ; (rest.) 128, 6 ; *304* ; (rest.) 129, β) 4 ; *305* ; 136, 6 ; *312* ; 137, 5 ; *313* ; 138, 8 ; *314* ; (rest.) 144, 2/3 ; *317* ; 145, 9 ; 146, 4 ; 148, 7 ; μηνὶ 150, 4 ; *μηνὶ 324* ; 151, 5 ; *325* ; 152, 3 ; *327* ; 158 A, 3 ; *334* ; (rest.) 163, 1 ; *341* ; 164, 4 ; *342* ; **V** 187, 6 ; *370* ; 192, 7 ; *377* ; 193, 10 ; 194, 7 ; *386*, 4 ; μη(νὶ) πέμπτο **VI** 196, 6 ; *μηνὶ πέμπτῳ 456* ; 198, 7 ; *459* ; μῆνας ιη΄ 199, 9 ; *460* ; μη(νὶ) Ἐουνί[ου] κγ΄ 199, 11/12 ; 207, 9 ; *469* ; 208, 8 ; μινὶ 210, 4 ; *472* ; 211, 5 ; *473* ; 212, 6 ; *474* ; (rest.) 213, 4 ; 219, 6 ; *478* ; 222, 14 ; μινὶ 232, 8 ; *496* ; 237, 4 ; *501* ; 240, 6 ; τοῦ Ἰουνίου μ(ηνὸς) **II** 68, 9 ; **III** *315* ; ἀπὸ μη(νὸς) **IV** 129, α) 1 ; *305* ; *314* ; *322*.
μήτηρ : **IV** 118, 5 ; *290* ; **V** 178, 4, 6 ; *355*, *356*.
μητρόπολις : *Παλαιὰ Μητρόπολις* (église métropolitaine d'Héraclée) **II** *276* ; *(μητρόπολις) Τυρολόης καὶ Σεργεντζίου 292*.
μητροπολίτης : πανιερωτάτου μ(ητ)ροπολίτου... Ἡρακλεί(ας) **I** 18, 3/4 ; *μητροπολίτου 245* ; **I** 22 (de Stavroupolis) ; μητροπολίτης Ἡρακλείας **II** 68, 3 ; *270* ; (rest.) μητροπολίτην (d'Andrinople) 82, 1 ; *297*.
μιαρός, ά, όν : *τοῦ μιαρωτάτου Λικινίου* **IV** *340*.
μιμνήσκω, -ομαι : *μνήσθητι, μνήστητι, μνίστιτη* **I** *230* ; *μνήσθητι τῆς κοιμήσεως καὶ ἀναπαύσεως* **V** *370* ; *μνήσθητι... Κύριε* **VI** *511* ; *512*.
μνεία : *μνείας* (ou *μνήμης*) *χάριν* **IV** *290*.
μνῆμα : **I** 43, 2 ; *279* ; μνήματο[ς] **II** 51, 3 ; *249* ; 79, 5 ; *288* ; **IV** *286* ; 154, 1 ; *307* ; *329* ; 157, 1 ; *332* ; *335* ; 161, 1/2 ; *339* ; **V** *356* ; **VI** *481*.
μνημεῖον : (rest.) **IV** 158 B, 1 ; *335* ; **VI** *481*.
μνήμη : τῆς μακαρίας μνήμις **II** 64, 2 ; *μνήμης 262* ; 68, 2/3 ; *273*, 11 ; *αἰωνία [ἡ μνήμη] 297* ; *303* ; **IV** 112, 3 ; 116, 2 ; *287* ; 119, 2 ; *[μεγαλοπρεπεστάτης] μνήμης 291* ; (rest.) 120, 2 ; 125, α) 7 ; β) 8/9 ; (rest.) 128, 2 ; τῆς ὁσίας μνήμης 135, 3 ; *310* ; 136, 3 ; *311*, *312* ; 137, 2 ; 138, 3 ; 141, 3/4 ; 145, 3/4 ; 148, 3 ; 149, 2 ; *323* ; 158 A, 2 ; **V** 176, 5 ; *351*, *352* ; 184, 2 ; *366* ; [μν]ήμης ἄξιος 185, 3 ; *368* ; 186, 4 ; 190, 3/4 ; *375* ; 192, 4/5 ; *377* ; 193, 5 ; 194, 3 ; **VI** 197, 2 ; *458* ; 198, 3 ; 201, 3 ; *467* ; 207, 3 ; (rest.) 208, 2/3 ; 211, 3 ; *473* ; 212, 3 ; [μ]νήμις 213, 3 ; *474* ; 216, 2 ; *476* ; 219, 3 ; 222, 10 ; 232, 4 ; *500* ; 240, 3/4 ; *507* ; *ὑπὲρ μνήμης 510*.
μόλις : **IV** 159, 1 ; *336*.
μοναδία : *μωναδήα* **II** *274* ; v. μονῳδία.
μοναδικός : *μοναδικὸν βίον* **II** *274*.
μονάζουσα (religieuse) : **IV** *322*.
μονάζων (moine) : **IV** *309* ; *322*.
μοναστήριον : μοναστ(ηρίου) **II** 48, 3 ; *cf.* μονή.
μοναστής : **I** *247*.
μοναχός : (μον)αχ(ὸς) **I** 1,1 ; (μον)αχοῦ 17, 2 ; *244*, *247* ; **II** 77, 3 ; *286* ; 96, 4 ; *318* ; (rest.) **III** 105, 3 (higoumène) ; *320* ; 106, 1 ; *322*.

μονή : *κτήτωρ μονῆς* **I** *252* ; (rest.) μονὴ **II** 48, 1 (monastère d'Ainos) ; μονὴν 48, 4 ; (rest.) *239* ; μον(ὴν) τῆς ἁγίας Θεοτόκου (de Tzouroulos) 64, 5 ; *264* ; μονῆς 68, 5 (monastère d'Héraclée) ; *270* ; **III** *310* ; 105, 4 (monastère de Saint-Môkios, à Zephyrion?) ; *320* ; *321*.
μονήτη (*moneta*) : **V** 174, 3 ; *348* ; *ἐν τῇ ἱερᾷ μονήτῃ 350*.
μόνον : **II** *307*, 2.
μονῳδία : μον<α>ῳδίαν **II** *273*, 7 ; *μονῳδίαν 273* ; *274* ; v. μοναδία.
μόνως (adv.) : μόνος **V** 178, 8 ; *μόνως 355*.
μόχθος : *διὰ συνεργίας καὶ μόχθου* **I** *258* ; *μόχθων* **V** *366*.
μυριάς : μυριάδας τ' **IV** 166, 7 ; *346* ; (rest.) **V** 170, 12 ; *340*.
μύριοι, αι, α : μυρία **III** 102, 14 ; *313* ; *μύ(ρια)* **V** *339*, *340*.
μυροφόρος, ὁ, ἡ : **II** *288*.

ναός : **I** 32, 2 ; 34, 4 ; *265* ; **II** *273*, 14 ; *274* ; 91, 1; **III** *314*.
ναυάγιον : **VI** *489*.
νεκρός, ά, όν : **III** *323* ; (rest.) νεκροὺς **V** 171, 10 ; *343* ; 174, 13 ; *349* ; **VI** *478*.
νέος, νέα, νέον : *νέου Ἑλεήμονος* **II** *297* ; *ἁγία Μαρία ἡ Νέα 289* ; 85, a, b ; *Βασιλείῳ τῷ νέῳ* (empereur) *302* ; *307*, 5 ; *308* ; 'Ρώμης... τῆς Νέας **III** 102, 11 ; *315* ; **VI** 239 1 ; *Νέον προάστειον 503*.
νεουργέω-ῶ : **II** 75, 10 ; *νεο[υ]ργεῖ 281*.
νεουργός, όν : *νεουργῶν νομισμάτων* **V** *373*.
νεόφυτος, ον : **V** *336*.
νεῦμα : νεύματι **I** 47, 2 ; *285*, 2.
νεώς : **I** 34, 3 ; *265* ; *cf.* ναός.
νῆσος : *τῆσδε νήσου* **I** *267* ; **V** *373*.
νικάω-ῶ, -ῶμαι : Νηκᾶ **I** 36, 2 ; *νικᾷ 269* ; (νι)Κ(ᾷ) **II** 69, 1 ; νηκᾷ **IV** 155, 1 ; *330*, *331*.
νίκη : (rest.) *νείκης* **IV** *301*.
νικητής : **IV** *331*.
νοβελίσσιμος (titre impérial et nobiliaire) : νοβελησίμῳ **II** 50, 11.
Νοέμβριος : *Ν(οεμβρίου)*, *Νοεμβρίου* (?) **I** *280* ; **II** 90, 8 ; Νοεμβρίῳ **IV** 112, 7 ; Νοενβ[ρίῳ] 127, 1 ; *302* ; *Νοεμβρίου κα' 314* ; Νοε[μβρίου] κε' **VI** 208, 8/9.
νομή : *ν[ο-/μῆς* **I** *245*.
νομίζω : νενόμισται **V** 182, 4/5.
νόμισμα : **V** *373*.
νομοθετέω-ῶ : **V** *372*.
νοτάριος (notaire) : **VI** *470*, v. τριβοῦνος.
νο(ύ)μερος (terme militaire) : **IV** *293* ; 146, 3 ; *320* ; νομέρου **V** 193, 8 ; *379*.
νῦν : **III** 102, 17 ; **IV** *306* ; **V** *343* ; τὰ νῦν 179, 3 ; **VI** *481*.
νυνί : **II** *274*.
νύξ : *διὰ τῆς νυκτὸς* **VI** *489*.

ξένος, η, ον : **II** 75, 8 ; *φιλαργυρίας ξένος 283* ; **V** 178, 12 ; *356* ; 188, 11 ; *373*.
ξύλον : Ξύλον Ζωῆς Σωτῆρος Κυρίου **I** 36, 4.

ὄγδοος, η, ον : **IV** 158 A, 4 ; *333*, *334* ; ἰκάδι ὀγδό(ῃ) **V** 193, 11 ; *378*.
ὁδός : **II** *273*, 5 ; *274* ; **VI** *481* ; *482*.
ὀδύνη : **VI** *466*.
ὅθεν : **III** *313*.
οἴαξ : οἴακας **III** *313*.
οἶδα : οἴδαμεν **I** 34, 1 ; ὁ Θεὸς οἶδε **VI** 242 ; *510*.

οἰκειακός, ή, όν : *οἰκειακὸν βεστιάριον* **II** *295*.
οἰκεῖος, α, ον : *οἰκείων χρημάτων* **V** *366*.
οἰκέτης : **III** 107, 4 ; *323*.
οἰκέω-ῶ : *οἰκοῦντες* **II** *257* ; **IV** *326* ; **V** 178, 10 ; *356*.
οἴκησις : *αἰώνιος οἰκήσεως τόπος* **V** *360*.
οἰκητήριον : **V** *356*.
οἰκία : οἰκί[αι] **I** 47, 12 ; *285*, 12 ; *οἰκίας* **II** *257* ; *325*.
οἰκοδομέω-ῶ, -οῦμαι : (rest.) *ᾠκοδομήθη ?* **IV** *301*.
οἰκοδομή : **IV** 151, 1 ; *326*.
οἰκοδόμος : ουκοδόμος **V** 181, 1 ; *361*, *362*.
οἰκονόμος : **III** *323* ; **IV** *318* (intendant) ; (rest.) 158 B, 4 ; *335* ; **V** 185, 2 ; *368* (fonctionnaire ecclésiastique).
οἶκος : **II** 52, 1 ; *250* ; 99, 1 ; *321* ; **IV** *335* ; οἶκον αἰῶνος **V** 180, 4 ; *360* ; *364* ; **VI** 221, 2 ; *481* ; *ἐπὶ οἶκον 484* ; *θείου οἴκου 497* ; *512*.
οἰκουμενικός, ή, όν : οἰκουμενηκοῦ πατριάρχου **I** 35, 2 ; *οἰκουμενικοῦ 267*.
οἰκτρός, ά, όν : ὑκτρὰ **V** 178, 7/8 ; *οἰκτρὰ 355*.
οἶνος : **IV** *286* ; *cf.* κεράννυμι.
οἴχομαι : *ᾤχοντο* **II** *253* ; *257*.
ὀκτώ : **V** 178, 5 ; *εἴκοσι ὀκτὼ 355*.
Ὀκτώβριος : **IV** *305* ; Ὀκτοβρίου 136, 6/7 ; *Ὀκτωβρίῳ 311* ; *Ὀκτωβρίου 312* ; (rest.) 144, 3 ; *317* ; [Ο]κτουβρίου κ΄ **V** 194, 7 ; *380* ; Ὠκτωβρίου β΄ **VI** 211, 5/6 ; *472*, *473*.
ὀκτωκαιδεκέτης, ες : *[ὀκτω]καιδεχέτης* **IV** *344*.
ὀλίγον (adv.) : (rest.) **VI** 222, 3.
ὀλίγος, η, ον : *οὐκ ὀλίγος* **I** *232*.
ὄλλυμι (ὀλλύω) : *ὀλώλεκε* **III** *333* ; ὀλῖτε **V** 170, 16 ; *ὀλεῖται* (futur pronom.) *339*, *340*.
ὅλος, η, ον : *ὅλην* **II** *257* ; *ὅλος 274* ; ἐτῶν ὅλων **V** 178, 5.
ὁλοσίδηρος : *ὁλοσίδηροι* **II** *257*.
ὅλως (adv.) : **V** 178, 7 ; **VI** *481*.
ὄμβρος : ὄμβρ(ον) **II** 71, 3 ; *ὄμβρο[υ] 275*.
ὅμοιος, α, ον : **III** *313*.
ὁμολογία : *εἰς Χριστὸν ὁμολογίαν* **V** *372*.
ὄνομα : **I** 47, 8 ; *285*, 8 ; **III** *310* ; **V** *335* ; *μνήμης ἄξιον ὄνομα* **V** *366* ; **VI** *510*.
ὄντως : **I** 4, 1 ; **II** 75, 5 ; **V** *351*.
ὁπλιτάρχης (fonctionnaire militaire) : **II** *308*.
ὁπότε : **I** 47, 11 ; ὁπότ[α]ν *285*, 11.
ὅπως : [ὅ]πος **II** 51, 5 ; *[ὅ]πως ? 249* ; *305*.
ὁράω-ῶ, -ῶμαι : ὅρ]α **I** 47, 1 ; *285*, 1 ; ἴδῃ **II** 51, 5 ; εἶδεν **III** 102, 7, 17 ; *313* , *315* ; ὁρωμένην **IV** 159, 4 ; ἰδεῖν 165, 10 ; *343*, *344* ; (rest.) εἶδες **VI** 222, 1 ; *483* ; *489*.
ὄρεξις : **II** 78, 1/2.
ὄρθιος, α, ον : *ὄρθιος κίων* **VI** *484*.
Ὀρθοδοξία : *κυριακῇ τῆς Ὀρθοδοξίας* **I** *232*.
ὀρθόδοξος, η, ον : *ὀρθοδόξων μεγάλων βασιλέων* **II** *266* ; *ὀρθοδόξων χριστιανῶν* **IV** *330* ; ὀρθοδόξου πίστεος **VI** 198, 4 ; *459*.
Ὄρθρος : **VI** *478*.
ὁρίζω, -ομαι : ὁρισαμ[ενος] **I** 25, 3 ; ὁρίζοντος τὰ δίκαια **VI** 233 B, 2.
ὅριον : ὥριον **II** 101 A, 1 ; *ὅριον 323*, *324*, *325* ; **VI** *490*.
ὁρμάω-ῶ, -ῶμαι : *ὡρμημένος* **I** *237* ; **II** *315*.
ὁροθέσιον : **II** *323*, *324*.
ὅρος : **II** 73, 1 ; *ὅρος 278* ; ὅροι 101 B a, 1 ; *324* ; *325* ; **III** 102, 13 ; **VI** 202 A, 1 ; 202 B, 1 ; *463* ; 203 a, 1 ; 203

b, 1 ; *464* ; ὅροι 228 a, 1 ; b ; *490* ; 233 A, 1 ; *497*.
ὄρος : *ὄρη* **II** *258*.
ὀρφανός, ή, όν : ὀρφ[ανῶν] **I** 47, 6 ; *285*, 6 ; ὀρφανὰ τέκνα **V** 170, 13/14.
ὀρφανοτροφεῖον : **VI** 233 A, 3 ; *497* ; 233 B, 2.
ὅσιος, α, ον : τοῦ ὁσίου π(ατ)ρὸς **II** 48, 2 ; *239*, *240* ; *273*, 10/11 ; *303* ; **IV** 135, 3 ; *310* ; ὁσίας... μνήμης **V** 190, 2 ; *375* ; **VI** *466*.
ὁσίως : (rest.) **VI** *467*.
ὀστοῦν : ὀστέοις **VI** 221, 3.
ὀσφύς : **II** *315*.
ὅταν : **I** 34, 2 ; **III** 107, 5 ; *323*.
ὅτε : **I** *232* ; ὁτέ... ὁτὲ **III** 102, 12, 13 ; *315*.
οὐγγία, οὐγκία : *ὀγκίας* **V** *340* ; χρυσοῦ ὠνκίας ἕξ 178, 13 ; *355* ; *356*.
οὐδέ : **III** *313*.
οὐκοῦν : **I** 34, 3.
οὐρανός : **III** 102, 8 ; **VI** *484* ; *ἐκτείνων τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ δέριν 486*.
οὐσία : **III** 107, 2 ; *323*.
οὔτε... οὔτε : **III** *315*.
οὕτως, οὕτω : **II** 71, 8 ; *315* ; **VI** *489*.
ὀφθαλμός : ὀφ]θαλμοῦ **I** 47, 3 ; *285*, 3.
ὄχλος : **IV** *326*.
ὀψικεύω : **VI** *482*.

πάθος : *πάθεσιν* **II** *274*.
παίρνω : *ἐπάρθη* **I** *232*.
παῖς : παῖδες, παῖδας **IV** 165, 1, 11 ; *343*, *344* ; πεδίοις **V** 179, 10 ; *357*.
πάλαι : **III** 102, 1.
παλαιός, ά, όν : *ἁγία Εἰρήνη ἡ Παλαιὰ* (église) **II** *250* ; *276* ; v. Μητρόπολις ; **V** *376*.
παλάτιον : (rest.) **II** *243* ; ἐν τῷ ἱερῷ παλατίῳ **V** 175, 4 ; *350* ; **VI** *482*.
πάλιν : **V** *343*.
πᾶν (τό) : **VI** *478*.
παναώριος, ον : **VI** 227, 2/3 ; *490*.
πανδαμάτωρ (ὁ, ἡ) : **VI** *464*.
πανιερώτατος : πανιερωτάτου μ(ητ)ροπολίτου **I** 18, 3/4 ; *245* ; 22 ; πανιε[ρωτάτου] 23.
πάνσεπτος, ον : πάνσεπ(τ)ος ναὸς **I** 32, 1 ; 34, 4 ; *τὴν πάνσεπτόν σου ἐκκλησίαν* **VI** *511*.
πάντα : **IV** 158 A, 6 ; *333*, *334*.
παντάπασι : **III** *313* ; **VI** *491*.
πανταχοῦ : **III** 102, 14.
πάνυ : πάνυ κάλληστον **I** 17, 5 ; *κάλλιστον 243*.
παπυλιωνάριος : παπυλιῳαρίου **IV** *282*, *283*.
Παράδεισος : **VI** 205, 3 ; *465-466*.
παραιτέομαι -οῦμαι : *παραιτεῖται* **III** *310*.
παρακαλέω-ῶ : **V** 169, 4.
Παρακλητική : **II** *251*.
παρακοιμώμενος (haut fonctionnaire) : Ἀλέξιος Ἀπόκαυχος παρακοιμώμενος **I** 11 ; π(α)ρ(α)κ(οι)-μ(ώ)μ(ε)ν(ος) 12, c (monogramme) ; *παρακοιμώμενος 237*.
παραστεκάμενος (fonctionnaire) : **I** 33, 1/2 ; *264*.
πάρειμι (παρών, οὖσα, όν) : παρὸν **I** 17, 1 ; **VI** *489*.
παρέχω : παρέσχεν **I** 17, 5 ; **VI** *489*.

παρθενόη : **IV** *343*.
παρθένος (ἡ) : **IV** 165, 3, 9.
παροδίτης : παρο[δῖ]τε **IV** 124, 4/5 ; *παροδῖται 298, 299* ; **V** 170, 17 ; *340* ; 172, 10 ; *345* ; (rest.) 173, 9 ; *346* ; 174, 14 ; *349* ; 176, 7/8 ; *351, 352* ; παροδῖτες 179, 16 ; *358* ; 180, 8 ; *360* ; 181, 12 ; *361, 362* ; (rest.) 182, 13 ; *364* ; **VI** 222, 1/2 ; 232, 1 ; *495* ; v. χαίρω.
πάσχω : πάσχον **II** 77, 3 ; *πάσχων 286*.
πατὴρ πόλεως : **II** *263*.
πατήρ : τοῦ π(ατ)ρ(ὸς) ἡμῶν **I** 22 ; *πατρὸς 252* ; **II** 48, 2 ; *240* ; *πατρὶ 243* ; π(ατ)ὴρ *273*, 11 ; *274* ; *303* ; *317* ; **IV** *283* ; 160, 3 ; *338* ; **V** 168, 3 ; 180, 3 ; *360*.
πατριάρχης (fonction ecclésiastique) : **I** 22 ; 35, 2 ; *268* ; **III** *310*.
πατρίκιος (dignitaire) : πατρι(κίου) **II** 49, 3 ; *244* ; 66, 1 ; *267* ; 75, 7 ; *283* ; **VI** *482*.
πατρίς : **IV** *340*.
πατρῷος, α, ον : *πατρῴους* **III** *315*.
παύω, -ομαι : **V** 178, 6, 9 ; *παύει 355, παῦσε μου δακρύων 356*.
πεδιάς : **VI** *491*.
πέλαγος : (rest.) **I** 47, 10 ; (rest.) *285*, 10 ; **II** 68, 1 ; **VI** *467* ; *πέλαγος τοῦ βίου 481*.
Πέμπτη : **IV** *314* ; Πένπτι **V** 187, 8 ; *369, 370* ; **VI** 210, 8 ; *Πέμπτῃ 472*.
πέμπτος, η, ον : **IV** 138, 9 ; *314* ; 151, 5 ; 165, 6 ; *343* ; μη(νὶ) πένπτο ἐνάτῃ **VI** 196, 6/7 ; *πέμπτῳ 456*.
πένθος : **VI** 227, 6/7.
πενταετής, ές, -έτης, πεντάετες : πενταέτη χρόνον **II** 77, 6/7 ; *286*.
πενταετία : **II** *257*.
πέντε : πένθ' ἐτέων **IV** 165, 8 ; *343, 344* ; **V** 180, 7 ; *360*.
πέρας (τό) : ἐπὶ πέρας ἥκει **V** 180, 1/2.
περικαλλής, ές : περικαλὴς **I** 34, 4.
περιοδευτής : **V** *368*.
περιοχή : *περιοχὴ καὶ διακράτησις* **II** *324*.
περιπατέω-ῶ : *οὐ μὴ περιπατήσῃ ἐν τῇ σκοτίᾳ* **V** *346*.
περίπατος : **I** *227*.
πετῖτον : **II** *324*.
πηγάζω : πηγάζει **II** 71, 4.
πηγή : πηγὴν **I** 34, 1 ; *τῶν Πηγῶν*, v. φρούριον.
πηλός : πιλὸς **II** 78, 5 ; *σπῖ(λ)ος, πηλὸς 287*.
πιγκέρνης (fonctionnaire) : πικέρνης **I** 37, 1 ; *πιγκέρνης 272*.
πινυτός : πιννυτὸς **I** 43, 1 ; *πίννυτος, πινυτὸς 279*.
Πιστεύω (τὸ) (symbole de la foi) : **V** *343*.
πίστις : **I** 25, 4 ; **IV** 135, 7 ; *310* ; *εὐαγγελικῇ καὶ ἀποστολικῇ πίστει* **VI** *458* ; 198, 5 ; *τῆς ὀρθοδόξου πίστεως 459*.
πιστός, ή, όν : *πιστῶν* **II** *251* ; *300* ; **III** 107, 4 ; *323* ; **IV** *283* ; *306* ; **VI** 197, 4 ; *458* ; 208, 4/5 ; *πιστὸς υἱὸς 470* ; ἡ πιστὴ ἡ δούλη 235, 4 ; *499*.
πιστῶς : **II** 71, 5.
πλάξ : πλάκα **II** 51, 1 ; *πλάξ, πλάκα 249*.
πλάσσω, -ττω : *ἔπλασάν με* **III** *320*.
πλεῖστος (πολύς, πλέον, —) : *πλεῖστα* **I** *232* ; **II** *258* ; πλεῖον **V** 178, 6/7 ; *ἐκ τοῦ πλεῖστον* **VI** *481*.
πλέκω : *πλέκω λόγους* **II** *274*.
πλέον : **II** *257*.
πλευρά : **VI** *491*.
πλέω : πλέ[ων] **I** 47, 10 ; *285*, 10.
πλῆθος : **II** *307*, 2.

πλήθω (πίμπλημι) : *ἐπλήσθη* **II** *305* ; *ἐπλήσθημεν* **VI** *493*.
πλήρης, ες : **IV** 158 A, 6 ; *333, 334* ; **VI** *493*.
πλοῦτος : **II** 78, 2 ; **III** *333*.
πνεῦμα : (rest.) **VI** 206, 9.
ποθέω-ῶ : τοῦ ποθουμένου **II** 71, 6.
πόθος : *πόθου* **I** *258* ; πόθῳ 34, 3.
ποιέω-ῶ : [ἐποί]ισεν **I** 20, 1 ; ποίησεν **IV** 165, 12 ; *343* ; ἐποίησα **V** 168, 1 ; *336* ; 175, 4/5 ; *350* ; 183, 2, 5/6.
ποιμήν : *ποιμένες Λατῖνοι* **III** *311*.
πόλεμος : **II** *252* ; (rest.) *256*.
πολιορκέω-ῶ, -οῦμαι : *πολιορκούμενοι* **II** *257*.
πόλις : **I** 34, 6 ; *πόλιν* **II** *257* ; πώλις 65, 1 ; *πόλις 265* ; πόλην 75, 10 ; *πόλιν 281, 283* ; *293* ; *'Αδριανοῦ πόλεως 297* ; *315* ; 100 ; *324* ; *θεοφύλακτος πόλις* **III** *315* ; **IV** *301* ; *326* ; 158 A, 3 ; *333, 334* ; *337* ; **V** 170, 11 ; *339* ; *340* ; 172, 9 ; *345* ; (rest.) πόλει 173, 8 ; *346* ; (rest.) 175, 13 ; *351* ; *362* ; *364* ; **VI** *482*.
πολίτης : πολῖται **I** *285*, 7 ; **V** 170, 3 ; *339* ; 171, 2 ; *342* ; 177, 2/3 ; *353* ; *362*.
πολυάνθρωπος -(η), ον : **II** *324*.
πολύς, πολλή, πολύ : *πολλῶν* **I** *269* ; *πολλὰ τὰ ἔτη* **II** *247* ; *253* ; *πολὺν 260* ; πολλὴ 71, 4 ; πολοὺς 78, 2 ; *πολλοὺς 287* ; **III** *333* ; **VI** *465* ; *ἐπὶ πολὺ 493*.
πομπή : πομπῶν **I** 25, 1.
πόνος : **II** 77, 5 ; **III** 102, 5.
πορεύομαι : *ἐπορεύθη* **V** *360*.
πορφύρα : **II** 75, 12 ; *283* ; **III** 102, 3.
πορφυρεύς : *πορφυρεῖς* **IV** *312*.
πορφυρογέννητος (titre impérial) : Μανουὴλ πορφυρογεννήτου **I** 22 ; πορφυρ(ο)γεν(ν)ήτ(ου) 23 ; *Πορφυρογεννήτων* **II** *299, 300*.
πορφυροπώλης : **IV** 136, 5/6 ; *311, 312* ; *πορφυροπῶλος 312*.
πορφυροπῶλις (ἡ) : **IV** *312*.
πόσις : εἰς πώσιν **I** 17, 7 ; *εἰς πόσιν* **I** *243*.
ποταμός : **II** *303* ; *ποταμὸν πυρὸς* **VI** *489*.
πότημα : **II** *305*.
πότιμος, ον : *ποτίμων ὑδάτων* **VI** *489* ; *491*.
πραγματεία : **IV** *319*.
πραγματεύομαι : *οἱ πραγματευόμενοι* (les marchands) **IV** *319*.
πραγματευόμενος : **VI** *319*.
πραγματευσάμενος : **IV** *319*, *cf.* ἀγναφάριος.
πραγματευτής : **IV** 145, 5/6 ; *318* ; *319* ; *323*.
πραγματικός (terme juridique et économique) : **IV** *319*.
πραιτώριον : πρετώριον **IV** 117, 1/2 ; *287, 288*.
πρακτορεύων (ὁ) (fonctionnaire civil) : **III** *326*.
πραπίδες (αἱ) : *πραπίσσιν* **V** *349*.
Πράσινοι (faction des Verts) : **IV** 155, 3/4.
πράττων (ὁ) (fonctionnaire civil) : **III** *326*.
πρέπω : πρέπει **II** 52, 1 ; *250* ; 99, 1 ; *321*.
πρεσβεύω : πρέσβεβε **II** 86, 2/3 ; *πρέσβευε 304*.
πρεσβυτέρα (hébreux) : **IV** 161, 3/4 ; *339* ; *cf.* ἀρχισυναγώγισσα.
πρεσβύτεροι τῶν 'Ιουδαίων (οἱ) : **IV** *339*.
πρεσβύτερος (fonction ecclésiastique) : (rest.) **II** 94, 1 ; **IV** 112, 5 ; 135, 3/4 ; *310* ; 142, 5/6 ; *316* ; 157, 3 ; *332* ; **V** 190, 5 ; *375* ; **VI** 196, 2/3 ; 211, 4 ; (rest.) 222, 12 ; *484* ; (rest.) 239 6 a, b ; *504*.
πριμίπιλος (fonctionnaire militaire) : (rest.) ἀπὸ πριμιπίλων **IV** 120, 3/4 ; *293*.

πριμισκρίνιος (fonctionnaire administratif) : *ἀπὸ πρι[μισκρινίων]* **IV** *293*.
πρίν : **I** 41, 2 ; **II** 75, 6 ; *283*.
προάγω, -ομαι : προήγαγεν **II** *273*, 9/10 ; *274*.
προαιρέω-ῶ, -οῦμαι : προείλετο **II** *273*, 7 ; *274*.
προαναπαύομαι : *προαναπαυσαμαίνων* **IV** *283* ; *προαναπαύεσθαι 344*.
προαπόκειμαι : *προαποκεῖσθαι* **IV** *344*.
προαποκοιμάομαι-ῶμαι : *προαποκοιμᾶσθαι* **IV** *344*.
προαποτίθημι, -εμαι : *προαποτίθεσθαι* **IV** *344*.
προάστειον : **III** *310* ; *προάστεια* **VI** *485* ; *503*.
προαφορίζω, -ομαι : προαφώρισαν **III** 102, 2 ; *314*.
προβολή : **VI** *508*.
πρόεδρος (titre ecclésiastique) : τὸν πρόεδρον... τῆς Ἀδριανοῦ **I** 19, 1 ; *247* ; *248* ; **II** *297*.
προενθάπτω : *προενθάπτειν* **IV** *344*.
προευτρεπίζω : *προηυτρέπισαν, προηυτρέπησαν* **III** *312*.
πρόθυμος, ον : **II** *274*.
πρόκειμαι : *τοῦ προκειμένου* **II** *274* ; πρόκειται 71, 8.
προκηδεύω, -ομαι : *προκηδεύεσθαι* **IV** *344* ;
προλαμβάνω, προλαβαίνω : *προλαβαίνειν* **IV** *344*.
προνοέω-ῶ : προνοεῖν **V** 169, 6 ; *337*.
προπέμπω : προέπεμψεν **IV** 165, 11 ; *343*, *344*.
προσέρχομαι : προσέρχου **II** 71, 5.
προσέχω : *προσεῖχε* **III** *313*.
προσεχῶς (=récemment) : **VI** *485*.
προσκυνέω-ῶ : **VI** *482*.
προσκυνητής : προυσκινιτοῦ **I** 7, 1 ; *προσκυνητοῦ 230*.
προσλαμβάνω : προσλαβεῖν **II** 75, 5.
προσλέγω : *προσειπὼν* **VI** *489*.
πρόσταξις : *προστάξει* **I** *252* ;
πρόστιμον : προστίμου χάριν **V** 170, 11 ; *340* ; (rest.) 175, 13 ; προστείμου 179, 14/15 ; *357*, *358* ; 180, 6/7 ; *360* ; 181, 10 ; (rest.) 183, 10.
προστρέχω : προστρεχ[όν]των **II** 86, 9/10.
προσφέρω, -ομαι : προσφέρη **I** 9, 2 ; *προσφέρει 231* ; *232*.
προσφορά : **VI** *512*.
προτελευτάω-ῶ : *προτελευτᾶν* **IV** *344*.
προτήκτωρ (fonctionnaire militaire) : *προτίκτορ* **IV** *293*.
πρωτοασηκρῆτις (fonctionnaire de la chancellerie) : **VI** *485*.
πρωτοπαπαδίκιον : **II** *324* ; **VI** *489*.
πρωτοσπαθάριος (dignitaire) : α [= πρωτο]σπα(θαρίου) **II** 49, 3 ; *244* ; βασιληκοῦ προτοσπαθαρίῳ 76, 7/9 ; *βασιλικοῦ πρωτοσπαθαρίου 284*, *285* ; *295*.
πρωτότοκος, η, ον : **IV** 165, 2.
προτροπή : *προτροπῇ, προ[τροπῇ ?]* **I** *252*.
προφαίνω : *προφαίνειν* **I** *229*.
πταῖσμα : πταισμάτων **I** 3, 1 ; *πταισμάτων 227*.
πτῶμα : **IV** *346* ; (rest.) **V** 173, 8 ; *346*.
πυκνός, ή, όν : **VI** *489*.
πύλη : *Πύλη* **I** *224*, v. Ὡραία Πύλη ; **II** *265* ; (rest.) — 90, 1 ; *310*.
πῦρ : *πυρὶ* **II** *257* ; ἐν πυρὶ **V** 170, 15 ; *340* ; **VI** *489*.
πύργος : *πύργον* **I** *229* ; 41, 1 ; *278* ; πύργε **II** 75, 3 ; 81, 1 ; 83, 1 ; *299*, *300* ; 84, 1 ; (rest.) **III** 110, 1 ; *326*.

πύργωμα : πύργωμα **I** 4, 3 ; *πύργομα, πύργωμα 228.*
πύρινος, η, ον : **VI** *489.*

ῥάκος : *ῥάκους ἀγνάφου* **V** *376.*
ῥεῖθρον : ῥεῖθρα **II** 71, 7.
ρευστὸν (τό) : **III** *323.*
ῥέω : **VI** *491.*
ῥοπή : **IV** *337.*
ῥοῦς : κατὰ ῥοῦν **II** *273*, 6 ; *274.*
ρουφέτιον (terme technique) : **I** *262.*
ῥύομαι : ἐρυόμην **III** 102, 11 ; *315.*
ῥῶσις : **II** 71, 4.

σαββατιέω-ῶ : *σαββατιεῖτε* **III** *315* ; *cf.* σαββατίζω.
σαββατίζω : **III** 102, 5 ; *315* ;
Σάββατον : *σάββατα σαββάτων* **III** *315* ; *Σανβάτῳ* **IV** *302* ; [ἡ]μ̣έρα Σανβάτου **V** 194, 8 ; *Σαββάτῳ 380.*
σαγοπῶλος, σαγοπώλης (métier) : **III** *317.*
σάρξ : **II** 78, 4.
σεβάσμιος, α, ον : *σεβάσμιον* **II** *297* ; **III** 105, 3/4 ; *320.*
σεβαστὸς (titre impérial) : *σεβαστῶν δεσποτῶν* **II** *301.*
σειρά : *ἡ μεγαλογενὴς σειρὰ* **I** *259.*
σεισμός : *σεισμὸς μέγας* **I** *232.*
σέκρετον : **II** *295.*
σεμνός, ή, όν : *σεμνὸν ἵλασμα* **III** *313.*
σεμνῶς : **V** 178, 10.
Σεπτέμβριος : Σεπτεμβρ[ί]ῳ ιθ΄ **II** 88, 2/3 ; **IV** *305* ; *Σετεβρήου 313* ; Σεπτενβρίου 138, 8 ; *313*, *314* ; 148, 7/8 ; *322* ; Σεπτεβρίῳ θ΄ **V** 192, 7/8 ; *377.*
σηκός : **III** *310.*
σημεῖον : **VI** *488.*
σήμερον : **II** 77, 5/6.
σιδερεῖς (οἱ) : **V** *380.*
σιδηροκόπος : *σιδηροκόποι* **V** *380.*
σιδηρουργός : *σιδηρουργοὶ* **V** *380.*
σκέπη : *σκέπην* **I** *232.*
σκέπω : σκ(έ)πε **II** 86, 10.
σκευοφύλαξ (fonctionnaire ecclésiastique) : **IV** *283* ; **VI** 204, 7/8 ; *465.*
σκηνή : *ἐξοδίου σκηνῆς* **I** *269* ; *ἐν σκηναῖς δικαίων τάξαι* **VI** *467.*
σκηπτουχία : **III** *313.*
σκόπελος : **VI** *489.*
σκοτεινός, ή, όν : σκοτεινὸν **III** 107, 1.
σκοτία : **V** *346.*
σκοτώνω : *ἐσκοτώθη λαὸς* **I** *232.*
σκῦλον, σκῦλα : *ἅραντες σκῦλα* **II** *253.*
σορός (ἡ) : σορ(ὸς) **II** 71, 1 ; *275* ; **IV** *286.*
σοῦδα : **II** *293.*
σπαθάριος (dignitaire) : *βασιλι(κῷ) σπαθα[ρ]ίῳ* **II** *279* ; **IV** 114, 1 ; *285.*
σπαθαροκανδιδᾶτος (dignitaire) : βασιλι(κῷ) σπαθαρω(κ)ανν[διδάτῳ] **II** 74, 2 ; *279* ; 75, 9 ; *281.*
σπεύδω : σπεῦσεν ἰδεῖν **IV** 165, 10 ; *343*, *344.*

σπορά : *ἄνευ σπορᾶς* **V** *356*.
σπουδή : [καὶ σ]πουδῆ **IV** 151, 2 ; *326*.
σταθμός : **II** *324*.
σταυροπήγιον (terme ecclésiastique) : **I** 22 ; (rest.) 23 (monastère d'Ainos).
σταυρός : σταυρὸς **II** 53, 1 ; *σταυρὸς 251*, *252* ; **VI** 224, 4 ; *τῇ δυνάμει τοῦ σταυροῦ 486*.
στεναγμός : **VI** *466*.
στέργω : **III** 102, 6.
στήλη : **V** 172, 3 ; *345* ; 176, 4/5 ; *352* ; στήλλην 183, 8 ; *στήλην 365*, *366* ; στήλλᾳ 191, 1 ; *στάλλα 376*.
στήριγμα : *Σταυρὸς πιστῶν τὸ στήριγμα* **II** *251*.
στιγμή : στιγμῆς **I** 47, 3 ; *285*, 3.
στίχος : **III** *311* ; στίχοι 102, *312* ; *313*.
στόμα : *ἀπὸ στόματος* **VI** *482*.
στρατεία : **VI** *495*.
στρατεύω, -ομαι : **III** 102, 12 ; *315* ; στρατευσάμε(νος) **IV** 120, 2 ; *293*.
στρατηγεύω : *[σ]τρατιγεύοντος* **II** *295*.
στρατηγία : **III** 102, 18.
στρατηγὸς (fonctionnaire militaire) : (rest.) **II** 49, 3 ; *245* ; 90, 7 ; *311* ; *cf.* Ἄπρος ; (rest.) **IV** 119, 3 ; *291*, *292* ; *cf.* Ἀπρηνῶν (noms géographiques et ethniques).
στρατιώτης : *στρατιῶται* **IV** *293* ; 137, 3 ; *313* ; 138, 4 ; (rest.) 148, 5 ; στρατιότο(υ) **V** 193, 7/8 ; *378* ; *379* ; **VI** *485*.
στρατιωτικός, ή, όν : *στρατιωτικῶν χλαμύδων* **V** *373*.
στρογγυλόστεγος, ον : **III** *314*.
σύγχυσις : *σύγχυσις τῶν καιρῶν* **III** *326*.
συλλαμβάνω, -ομαι : *ὃν... συνέλαβες Υἱὸν* **V** *356*.
σύλληψις : **IV** *312*.
σύμβιος, ἡ : σύμβειως **II** 76, 5/6 ; *284*, *285* ; *σύνβιος* **IV** *310* ; *συμβίῳ 317* ; (rest.) 146, 1 ; *320* ; 156, 1 ; *331* ; 166, 3 ; *346* ; **V** 167, 5 ; *συνβίῳ (συμβίῳ) 334* ; *339* ; 171, 4 ; *342* ; 173, 4 ; 174, 7 ; *348*, *349* ; 178, 10 ; 179, 8 ; *357* ; *362* ; 182, 9/10 ; *363*, *364* ; *380* ; **VI** *460* ; 224, 2 ; *486*.
σύμβιος, ὁ : *σύνβιος* **IV** *302* ; **VI** 221, 3.
συμβίωσις : **V** *342*.
συμπραγματεύομαι : *συμπραγματευόμενοι* (marchands) **IV** *319* ; *cf.* πραγματευταί, πραγματευόμενοι.
συμφέρω, -ομαι : *συνενηνοχὼς* **III** *313*.
συναγωγή : **IV** *347*.
σύναξις : **III** *321*.
συναριθμέω -ῶ, -οῦμαι : *μετὰ ἁγίων συναριθμῆσαι* **VI** *467*.
συνδρομή : (διὰ) σηνδρομῆς **I** 17, 2 ; *συνδρομῆς 243*, *244*, *258* ; **II** *296* ; 90, 6 ; *311* ; 91, 3 ; *312*, *313* ; τῇ συνδ[ρομῇ] **IV** 151, 2 ; *326* ; 159, 5 ; *337* ; *cf.* ἔξοδον.
σύνειμι : συνείη **VI** 221, 4.
συνεδρία : *συν[εδρίᾳ]* **IV** *325* ;
συνεργία : *διὰ συνεργίας* **I** *258* ; (rest.) συνεργίᾳ *285*, 14 ; (rest.) σηνεργίᾳ **II** 81, 6 ; *συνεργίᾳ 293*, *296*.
συνεχής, ές : **VI** *489*.
συνίστημι, -αμαι : συνέστη **II** 48, 1.
συνοδεύω, -ομαι : **IV** 165, 6/7 ; *343*.
συνοράω -ῶ, -ῶμαι : συνορῶν **V** 180, 2.
συντρέχω : σύν[δραμε ?] **I** 19, 1 ; *247*.
συντριμμός : πρὸς συντριμμὸν **II** *273*, 2 ; *274*.
συνυπουργέω-ῶ : *ὄχλου συνυπουργοῦντος* **IV** *326*.
σύρ : σὺρ Παλάμιδες **I** 34, 6 ; *266* ; *cf.* κύρ.

συριατικός, ή, όν : **V** 182, 3 ; *συριατικῶν 363* ; *364*.
σύστασις : σηστάσι **I** 9, 2 ; *συστάσει 231* ; *συστάσεως 232*.
συστατικός, ή, όν : **IV** *331*.
σφόδρα : **VI** *486*.
σχῆμα : **I** 25, 3 ; **VI** *482*.
σχολή : τῶν σχ(ολῶν) τ(ῆς) Δύσεω(ς) **II** 81, 4 ; *294* ; *σχολῆς ἁρματουρῶν* **IV** *313* ; v. Ἁρματοῦροι (noms de personnes).
σῴζω, -ομαι : ἔσωσε **I** *285*, 12 ; *σωθείς, ἔσωσας* **II** *288*.
σῶμα : *θήκη σωμάτων* **V** *358*.
σωματοθήκη : *σωματοθῆκαι* **V** *358*.
σωρός : **IV** *307*, v. σορός.
σωτηρία : (rest.) **IV** *301* ; *ὑπὲρ εὐχῆς καὶ σωτηρίας 317* ; **VI** 204, 1/2 ; *ὑπὲρ σωτηρίας 465* ; 241 ; *510*, *511*, *512*.
σωφρόνως : **IV** 135, 4.
σώφρων, ον : **VI** 221, 1.

τάγμα : *δομέστικος τῶν δυτικῶν ταγμάτων* **II** *294*.
ταλασιουργία (métier) : **IV** *338*.
ταλασιουργὸς (artisan de la filature de laine) : **IV** *338*.
ταμεῖον : ταμείου **II** 81, 5 ; *295* ; *ταμ(ι)εῖον βασιλικὸν 295* ; *ταμείοις* **III** *313* ; *ἱερωτάτῳ ταμείῳ* **V** *340* ; *346* ; ταμίῳ 178, 12/13 ; *355*, *356* ; *362* ; (rest.) 182, 12 ; *364* ; (rest.) 183, 11 ; *366*.
ταξιάρχης (fonctionnaire militaire) : **II** *307*, 8 ; *308*, *309*.
ταξίαρχος : *cf.* ταξιάρχης.
ταπεινόω-ῶ : *ταπεινώσετε* **III** *315*.
ταπείνωσις : **II** *305*.
τάσσω, -ττω : *τάξαι* **VI** *467*.
ταὐτό : *ἐς ταὐτὸ* **III** *313*.
ταφή : **III** 102, 2 ; *312*, *314*.
τάφος : τ[άφου ?] **II** 51, 4 ; *τάφου 249* ; τὸν τάφων 80, 6 ; *τάφον 290* ; **III** 102, *312* ; 102, 17 ; *313* ; *323* ; *333* ; **IV** *307* ; **V** *356*.
τάφρος : **II** *293*.
τάχα : **II** *273*, 5 ; *274*.
ταχύ : **VI** *491*.
τεῖχος : *τείχη* **I** *232* ; *εἰς φυλακὴν τοῦ τείχους* **II** *257* ; *310* ; *βικάριοι τοῦ Μακροῦ Τείχους* **IV** *288* ; 126, 4 ; *301*.
τέκνον : **III** 102, 11 ; *315* ; **IV** 138, 6/7 ; *314* ; 143, 1 ; *317* ; 165, 13 ; 166, 3/4 ; *346* ; τέκνοις, τέκνα **V** 170, 9, 14 ; 171, 5/6 ; 173, 6 ; *346* ; 174, 9 ; *348* ; 175, 9 ; 178, 7 ; τέκνυς 182, 10 ; *363* ; 188, 8/9 ; **VI** 224, 3 ; *486*.
τελειόω-ῶ, -οῦμαι : τελειοῖ **I** 41, 3 ; *278* ; ἐτελιόθει **II** 80, 3 ; *ἐτελειώθη 290*, *291* ; (rest.) *ἐτελειώθη 295* ; **III** *322* ; ἐτελη[ώθη] **IV** 150, 1 ; *324* ; **VI** 211, 4/5 ; *473* ; 220, 1 ; *480* ; 222, 12/13 ; *483-484* ; *512*.
τελευτάω-ῶ : τελευτᾷ **II** 64, 7 ; *271* ; ἐτελεύτησεν 77, 1 ; *286* ; **IV** 119, 5 ; *291*, *292* ; 120, 5 ; 137, 4/5 ; 138, 7/8 ; (rest.) 144, 2 ; *317*, *318* ; 145, 8/9 ; *319* ; 146, 4 ; 148, 6/7 ; *323* ; 158 A, 3 ; *333* ; *334* ; (rest.) 163, 1 ; 164, 3 ; **V** 192, 6 ; *377* ; 193, 9 ; 194, 6 ; *386*, 3 ; **VI** 198, 5/6 ; *459* ; 199, 10/11 ; 207, 8/9 ; *469* ; 208, 7/8 ; *470* ; 212, 5/6 ; *474* ; 213, 4 ; 215, 1 ; *475* ; 219, 5 ; 237, 3/4 ; *501*.
τελέω-ῶ, -οῦμαι : *τελέσας* **III** *310* ; *τελεῖται 321*.
τελματώδης, ες : **VI** *481*.
τέλος : *οὗ τῆς βασιλείας οὔκ ἔσται τέλος* **V** *343* ; *351* ; **VI** 205, 5.
τερπνός, ή, όν : **II** 71, 1.
τέρπω, -ομαι : τέρπουσα **III** 107, 4 ; *323*.

τέσσαρες, τέσσερα : **II** *278* ; **V** 181, 11 ; τέσσαρας *361*, *362*.
Τετάρτη : ἡμέρᾳ Τετάρτῃ **IV** 158 A, 4.
τέταρτος, η, ον : *τετάρτῳ* **II** *293* ; φυλῆς τετάρτης **V** 171, 3 ; *342*.
τετράδι : **IV** 165, 5 ; *343*.
τεύχω : τεύχει **I** 4, 3 ; *τεύχων*, *τεῦχε*, *τείχει 228*.
τεχνίτης : **V** *373*.
τηλεκλυτός : **I** 41, 3 ; *τηλεκλυτός τε*, *τηλεκλυτόστε 277* ; *τηλεκλυ(ει)τὸς 278*.
τηνικαῦτα : **I** 34, 5 ; *266*.
τίθημι, τίθεμαι : τέθειται **IV** 165, 8 ; *τίθεται 343* ; (rest.) θέσθαι **V** 173, 7 ; τεθῆνε 179, 12 ; *τεθῆναι 357* ; 180, 6 ; *360* ; **VI** 205, 1 ; *465-466* ; (rest.) 221, 3 ; *τέθεικεν 480*.
τίκτω : τετοκῆαν **I** 34, 1 ; *τετοκυῖαν 265* ; *τοῖς τεκοῦσιν* **II** *284* ; τεκοῦσα **IV** 165, 10 ; *343* ; *344*.
τιμή : **VI** *510*.
τίμιος, α, ον : **III** *311* ; **IV** 135, 8.
τλήμων, ον : **VI** 227, 2 ; *490*.
τολμάω-ῶ, -έω-ῶ : ἄν τολμίση **II** 80, 5/6 ; *ἄν τολμήση 290* ; *τολμήσει* **IV** *346* ; **V** 168, 4 ; *336* ; 170, 10 ; *339*, *340* ; 171, 6 ; *342*, *343* ; 172, 6 ; *345* ; (rest.) — 173, 7 ; 175, 11 ; 178, 11/12 ; *355*, *356* ; τορμήσι 179, 12/13 ; *357* ; 182, 11 ; *363* ; 188, 10 ; *372*, *373*.
τοξεύω, -ομαι : τοξεύετ[αι] **II** 78, 9/10 ; *τόξευε 287*.
τόπος : **II** *247* ; **III** 102, 2, 4 ; *310* ; *312*, *313*, *314* ; **IV** *286* ; *307* ; ἐκ τόπον 160, 4 ; *τόπων 338* ; *340* ; **V** 178, 10 ; *356* ; *360* ; (rest.) 182, 3 ; *364* ; *τόπος διαφέρων* **VI** *463* ; εἰς τόπον χλόης τοῦ Παραδίσσου 205, 2 ; *465-466* ; *491* ; 233 A, 7 ; *497*.
τουρμάρχης (fonctionnaire militaire) : *Λέωντος τουρμάρχου* **II** *295*.
Τράπεζα : Τράπεζα Ῥαέγου **IV** 111 ; *280*, *281*.
τραῦμα : **II** *251*.
τρεῖς : λ(ίτρας) τρῖ(ς) **V** 179, 15 ; *357*, *358*.
τρέπω, -ομαι : τ[ρ]έπεται **I** *285*, 3 ; τρέπων **II** *307*, 3.
τρέχω, δράμομαι : δράμοιτο **V** 170, 15/16 ; *340*.
τριβοῦνος (officier militaire ou civil) : *τριβοῦνος νοταρίων* **IV** *470* ; **VI** *482*.
τρίγωνον : **I** 25, 3.
Τρισάγιον, Τρισάγιος Ὕμνος : **VI** *493*.
Τρίτη : ἡμέρᾳ Τρίτῃ **II** 88, 4.
τρίτος, η, ον : **IV** 165, 4.
τρόπαιον : τρόπαια **III** 102, 14 ; *313*.
τροπαιοῦχος : (rest.) *τροπεούχων* **IV** *301*.
τρυφή : **VI** *466*.
τσουκαλάδες : *ρουφέτιον τῶν τσουκαλάδων* **I** *262*.
τυγχάνω : *τυχόντες* **II** *257*.
τυμβεύω : ἐτύμβευσε **V** 178, 8 ; *355*, *356*.
τύμβος : **III** 102, 4 ; *312* ; **V** *356*.
τυρρανεύω, -ομαι, τυραννέω-ῶ, -οῦμαι : *τυραννούμενος πάθεσιν* **II** *274*.
τυφλόω-ῶ, -οῦμαι : τυφλούτω **II** 78, 1.
τύφος : τύφῳ **II** 78, 6.
τυφόω-ῶ : *τυφούσθω* **III** *333*.
τύχη : **IV** 155, 1/2 ; *νικᾷ ἡ τύχη 331*.

ὑδρομίκτης : ὑδρομήκτου **IV** 115, 3 ; *ὑδρομίκτου 285*, *286*.
ὕδωρ : **I** 17, 5 ; *ὕδωρ 244* ; ὑδάτον 36, α ; *ὑδάτων*, *ὕδωρ 269* ; **VI** *466* ; *489* ; *491*.
υἱός : *[υ]ιὸ[ς ὢν]* **I** *228* ; *υἱοῦ 266* ; *υἱοὶ Θεοῦ 269* ; **IV** 112, 5 ; *283* ; (rest.) 119, 4 ; *292* ; *298* ; 125, α) 9/10 ;

138, 4 ; *314* ; 145, 6 ; *318*, *319* ; 150, 2 ; *324* ; leg. *υἱός μου ἀγαπητὸς 324* ; **V** 176, 3 ; ὑοὶς 194, 4 ; *υἱὸς 380* ; **VI** 208, 5 ; *470* ; υεἰὸς 212, 4 ; *473* ; 219, 4 ; 220, 1 ; *480* ; 232, 5 ; *495*.
ὕμνος : **II** *274* ; *Τρισάγιος ὕμνος* **VI** *493*.
ὑμνῳδός : **V** 172, 2 ; *345*.
ὕπαρχος : **IV** *298*, v. ἔπαρχος.
ὑπάρχω : ὑπάρχει **II** 78, 5/6.
ὑπατεία (dignité) : (rest.) **IV** 112, 9/10 ; *302* ; (rest.) 128, 3 ; *303* ; (rest.) 129, α) 2 ; *305*.
ὑπατικός : **VI** *482* ; *cf.* ὑπατεία, ὕπατος.
ὕπατος (dignitaire) : ἀπ(ὸ) ὑπ(άτων) **II** 49, 3 ; *243*, *244* ; 90, 7 ; *311*.
ὑπεραλγέω-ῶ : ὑπεραλγῶν **I** 25, 1.
ὑπέρκειμαι : *ὑπερκείμενος* **VI** *491*.
ὑπηρετέω-ῶ : ὑπηρετοῦντος **III** 110, 2 ; *326* ; *ὑπηρετεῖν* **V** *373*.
ὕπνος : ἀργὸν ὕπνον **II** 76, 4 ; *284* ; (rest.) 88, 2 ; *ὑπνώσωσιν ὕπνον αἰώνιον 305*.
ὑπνόω-ῶ : ὑπν(ώσω)σι(ν) **II** 88, 2 ; *305*.
ὑποδέκτης : *ὑποδέκται* **V** *348*.
ὑποδιάκονος (fonction ecclésiastique) : **IV** 147, 5 ; *321* ; **VI** 206, 2 ; *467*.
ὑπολείπομαι : *ὁ ὑπολειφθεὶς λαὸς* **I** *232*.
ὑπόμνημα : **IV** 132, 1 ; *307*.
ὑπουργέω-ῶ : **II** *307*, 6 ; *308*.
ὑποχείριος, ον : ὑπόχιρος **V** 170, 16 ; *ὑποχείριος 339*, *340*.
ὑψηλός, ή, όν : ὑψηλοτάτου (titre nobiliaire) **I** 34, 6 ; 46, 1 ; *283*.

φαιδρότης : **III** 107, 3.
φαίνω : Φαίνει πᾶσι **I** 36, 1.
φαντασία : **VI** *489*.
φαῦλος, (η), ον : *ἐκ φαύλων* **I** *237*.
Φεβρουάριος : μην(ὶ) Φε(βρουαρίῳ) κζ΄ **II** 80, 3 ; Φε(βρουαρίῳ) ιη΄ 93, 1 ; *315* ; *Φευρουάριος 316* ; Φευραρίο κε΄ **IV** 152, 3 ; *Φεβρουαρίῳ*, *Φευραρίῳ 327*, *328*.
φελλάριον : *φελλάρια* **I** *225*.
φελλοκάλιγον : *φελλοκάλιγα* **I** *225*.
φέρω, -ομαι : φέρουσα **I** 34, 2 ; *ἐνέγκατε 269* ; φερόμενος **II** *273*, 6 ; *274*.
φερώνυμος, ον : φερωνύμῳ **II** 75, 2 ; *281*.
φημί : **III** *313*.
φθείρω, -ομαι : *φθεί]ρεται* **II** *287*.
φθορά : ἐκ τῆς φθ(ο)ρᾶς τοῦ θανάτου **II** 79, 4 ; *288*.
φιλαργυρία : (rest.) φιλαργυρίας **II** 75, 8 ; *283* ; *φιλαργυρεία 283* ; **III** *333*.
φιλία : φιλεία **II** 78, 4 ; *φιλία 287*.
φιλόθεος : **II** *274*.
φιλόπολις : **I** *283*.
φίλος, η, ον : φίλῳ **II** *273*, 15 ; *274* ; φιλτάτοις τέκνοις **V** 171, 5 ; (rest.) *363*.
φιλόχριστος (titre impérial) : φιλοχρίστῳ βασιλεῖ **I** 5, 1 ; 15, 2 ; φιλοχρίστ(ων) 35, 1 ; φιλοχρίστω[ν δεσποτῶν] **II** 67, 4 ; *269* ; *274* ; *295* ; 83, 3 ; *299*, *300*, *301* ; 84, 2/3 ; **IV** 158 A, 3 ; *334* ; **V** *337*.
φίλτατος, η, ον : voir φίλος.
φορολόγος (fonctionnaire civil) : **III** *326*.
φρέαρ : τὸ παρὸν φρέαρ **I** 17, 1 ; τοῦτο τὸ φρέαρ 18, 1.
φρενόω -ῶ : **V** *349*.
φρήν, φρενός : φρένα **II** 78, 7 ; *287* ; **V** *349*.
φρονέω-ῶ : φρονήσαντος **I** 47, 7 ; φρονήσαντ[ες] *285*, 7 ; ζῶν καὶ φρ[ονῶν] **V** 173, 1 ; *346* ; ζῶν καὶ

φρενῶν 174, 4 ; *φρονῶν 348, 349* ; 179, 4/5 ; *358*.
φρόνιμος, ον : **III** *323*.
φρουρέω-ῶ, -οῦμαι : φρούρου **II** 86, 11 ; *φρούρει 304*.
φρούριον : φρουρίῳ **I** 43, 2 ; *279* ; *Φρούριον τῶν Πηγῶν* **II** *242* ; *Φρούριον ... Στρογγύλον* **VI** *481*.
φυλακή : *εἰς φυλακὴν* **II** *257*, v. τεῖχος.
φύλαξ (fonctionnaire) : *θεῖον ταμ(ι)εῖον τοῦ Φύλακος* **II** *295*.
φυλάσσω, -ττω : *φύλαξόν με* **I** *232* ; φύλατται 25, 5 ; *φύλαττε 255* ; φύλαξον **II** (rest.) 79, 5 ; *288* ; **II** 86, 11 ; φύλακε **IV** 114, 1 ; *φύλαττε 284*.
φυλή : φυλῆς ἕκτης **V** 170, 3/4 ; *339* ; φυλῆς τετάρτης 171, 2/3 ; *342* ; ἑβδόμης φυλῆς 177, 4 ; *353* ; φυλῆς ἑνάτης 178, 2 ; *355*.
φύσις : **VI** *478*.
φυτόν : **VI** *491*.
φύω : *φὺς* **I** *237*.
φωνή : Φονὴ Κ(υρίο)υ ἐπὶ τῶν ὑδάτον **I** 36, α ; *Φωνή, ὑδάτων 269*.
φῶς : Φῶς Χριστοῦ **I** 36, 1 ; **V** *346* ; **VI** *486*.
φωσφόρος, ον : **III** 107, 3.
φωτεινός, ή, όν : **V** 173, 5 ; *φωτεινοτάτοις ... τέκνοις 345, 346*.

χαίρω, -ομαι : [χέρ]εστε **IV** 124, 4 ; *χαίρετε 298, 299* ; **V** 170, 17 ; *χαίροις 339, 340* ; χαῖρε 172, 10 ; *345* ; (rest.) 173, 9 ; *346* ; χέρεστε παροδῖτε 174, 14 ; *348, 349* ; 176, 7 ; *351, 352* ; χέρετε 179, 16 ; *χαίρετε 357, 358* ; χαῖρε παροδῖτα 180, 8 ; *360* ; χήρετε 181, 12 ; *361, 362* ; (rest.) 182, 13 ; *364* ; χέρε **VI** 232, 1 ; *495*.
χαλκᾶς : **V** *380*.
χαλκέας / κιᾶς : **V** *380*, v. χαλκεύς.
χαλκεύς : **V** 194, 5/6 ; *χαλκέως 380*.
χαλκοτύπος : *χαλκοτύποι* **V** *380*.
χαλῶ : *ἐχάλασαν* **I** *232*.
χαμοσόριον : **IV** *286*.
χάρις : χάριν **I** 34, 3 ; χάριτι Θ(εο)ῦ **II** 48, 1 ; 71, 8 ; **III** 107, 3 ; *323* ; **V** 170, 11/12 ; *340* ; μνήμης χάριν 176, 6 ; *352*.
χείρ : *χεῖρας* **I** *227* ; **III** *320* ; *ὑπὸ χειρὸς* **V** *340* ; *cf.* ὑποχείριος.
χήρα : **V** 170, 15.
χλαμύς : *χλαμύδων* **V** *373*.
χλοερός, ά, όν : **VI** *466*.
χλόη : εἰς τόπον χλόης **VI** 205, 2 ; *466*.
χορηγός : (rest.) **I** 47, 6.
χοῦς : **II** 78, 5 ; *287*.
χρηστότης : **II** *322*.
χριστιανή : χρηστιανή **IV** 118, 3, 6 ; *χριστιανὴ 290* ; χρειστιανὴ 130, 2/3 ; *306* ; 131, 1 ; *307* ; **VI** *499*.
χριστιανικώτατος, η, ον : *χριστιανικωτάτων ... βασιλέων* ((titre impérial) **II** *266*.
χριστιανός : *Χριστιανοῖς* **I** *232* ; **IV** *290* ; *306* ; *319* ; χρηστιανῶν πρασίνων 155, 2/3 ; *330* ; Χρειστιανοὶ 165, 15 ; *343* ; *345* ; χριστιανὸς **VI** 196, 3 ; *456* ; *458* ; *499*.
χρόνος : ὁ πάντα λ[ύων χρόνος] **I** 25, 2 ; **II** 77, 7 ; *286* ; *307*, 1, 2, 7 ; **III** 102, 10.
χρυσός : *χρυσοῦ ὀγκίας* **V** *340* ; χρυσοῦ ὠνκίας 178, 13 ; *356* ; χρυσοῦ λί(τραν) α΄ 182, 12 ; *364* ; *366*.
χρυσουργός : **V** *360*, *cf.* ἀργυροχόος.
χρυσοῦς, ῆ, οῦν : *χρυσῆ* **I** *259* ; χρύσεον 34, 1.
χωρίον : *χωρία* **II** *242* ; *300* ; *323* ; χορίον **IV** 160, 5 ; *χωρίον 338* ; **VI** 196, 4 ; 201, 5 ; *462* ; *485* ; *489*.

ψαλμός : *ψαλμὸς τῷ Δαυίδ* **I** *269.*
ψήφωσις : **VI** *512.*
ψυχαγωγία : *ψυχαγωγίας ἕνεκα* **III** *310.*
ψυχή : **II** *273*, 4 ; *274* ; 86, 6/7 ; *304* ; **III** *315* ; *ἀνάπαυσον τὴν ψυχήν* **V** *370* ; **VI** *467* ; *486* ; *493.*

ὦδε : ὅδε **II** 80, 1 ; *ὧδε 290.*
ᾠδή : **II** *274.*
ᾠδίς : **II** *273*, 3 ; *274.*
ὠλένη : ὠλέναις **I** 34, 2.
ὠνέομαι, -οῦμαι : ἐπριάμην **V** 180, 4 ; 182, 8.
Ὡραία Πύλη : **I** *224.*
ὡραΐζω : *ὁ τὴν φύσιν ὡραΐσας τοῦ παντὸς* **VI** *478.*
ὡραῖος, α, ον : *τοῦ ὡραιοτάτου πλούτου* **III** *333* ; *Ὁ ὡραῖος κάλλει* **VI** *478.*

2. Vocabulaire latin

actor : **IV** *319*.
aeternus, a, um : **V** *360*, v. domus.
aqua : **IV** *328*.
armator : **IV** *313*.
Atyra (*mansio*, station) : **VI** *479*.
augusta : **VI** *494*.
Augustus : prim[a] Agusti **I** 30 ; *die prima A(u)gusti 261*.
auxilia palatina : **IV** *320*.

cambio : **VI** *496*.
campsor, cambsor : **VI** *494*, *496*.
Campus tribunalis : **III** *309* ; **VI** *494*.
centurio : *centurio primi pili* **IV** *293*.
clarissimus : **IV** *289* ; *303*.
Claudia Aprensis : **IV** *290 ; 293*.
Colonia Julia Concordia : **IV** *293*.
comes : *comes domesticorum* **IV** *291* ; *comites 294* ; *300* ; *comes Orientis 329* ; *comes sacrarum largitionum* **V** *348* ; *355* ; *373* ; **VI** *496*.
conciliarius : leg. *conciliarii* **IV** *288*.
consul : **VI** *474*.
consularis : **V** *355*.
contubernalis : **V** *342*.
cubicularius : **VI** *474*.
cubiculum : **V** *381* ; voir praepositus.
cubile : *aeternum cubile* **V** *360*.
curator : *curator divinae domus Antiochi* **VI** *497*.
curator civitatis : **II** *263*.
curia : **IV** *287*.
curialis : **IV** *287*.
cursus honorum : **I** *237*.

decanus : **IV** *299*.
defensor : *Defensores* **IV** *320* ; *Defensores seniores, Defensores juniores, defensores ecclesiae 320*.
dies : die **I** 29 ; 30.
divinus, a, um : **VI** *497*.
domus : *domus aeterna* **V** *360* ; *curator divinae domus* **VI** *497*.

Egnatia : **IV** *293*, v. Via.
exactor : *exactores* **V** *348*.
ex-consul : **II** *244*.
ex-primipilus : **IV** *292*.
ex-quaestor : **IV** *298*.

gloriosissimus : **IV** *303* ; *336* ; **VI** *497*.
gynaeceum : **V** *373*.
gynaeciarius : **V** *372* ; *373* ; *374*.

illustris : *illustres* **IV** *297* ; *336* ; **VI** *497*.
Illyricum : **IV** *320*.
intra muros : **I** *234*.
intra urbem : **III** *310*.

Jucundianae : **III** *309*.
judex : **IV** *288*.

largitio : **V** *348*, v. comes ; **VI** *496*.
legio : *legiones comitatenses* **IV** *293* ; **V** *379*.
loculus : *loculi* **VI** *499*.
logotheta : ... e *logothetae τοῦ δρόμου* **II** *294*.

magister : *magister militum* **IV** *288* ; *292* ; *magister militum per Thracias* **IV** *293* ; *magistri officiorum 294* ; — *utriusque militiae per Thracias 309* ; *magistri officiorum* **V** *355* ; *magister militum per Thracias 379* ; *magister militum per Orientem* **VI** *474*.
magnificentissimus : **IV** *289* ; *297*.
Maius : primo Madii **I** 29 ; *Mapcii, Madii* ?, *Maoii 259*.
mansio : **IV** *296* ; **VI** *479* ; *481*.
Melantiana : **VI** *479*, v. Melintiana.
Melintiana, Melantiada (station de la *Via Egnatia*) : **VI** *479*.
memoria : *memoriae sanctorum* **IV** *280*.
mensa : *mensae martyrum* **IV** *280*.
miles : **IV** *288*, v. magister ; **V** *379*.
militia : **IV** *309*, v. magister.
moneta : *Moneta Publica* **V** *348*.
monetarius : **V** *372*.

Nature (ville) : **VI** *479*.
negotiator : **IV** *319*.
Notitia Dignitatum : **IV** *293* ; *320* ; **V** *373* ; *379*.
numerus : **IV** *293* ; *nu(o)mero, numerus Bracchiatorum 293* ; *numerus, nomerus* **V** *379*.

officina : *officinae* **V** *348*.
officium : **IV** *294*.
Oriens : **IV** *288*, v. praefectura ; *297* ; *329* ; *335* ; **VI** *508*, v. praefectus.

panarius : **VI** *508*.
Partitio Romaniae : **IV** *330*.
per arma : **IV** *303*.
praefectura : *praefectura praetorio per Orientem* **IV** *288*.
praefectus : **I** *283* ; *praefecti urbis* **IV** *294* ; *praefectus praetorio per Orientem 297* ; *335* ; — *Urbis 300* ; **VI** *508*.
praepositus : **V** *355* ; — *sacri cubiculi 381*.

praeses : *praeses provinciae* **IV** *288* ; *289*.
praetorium : **IV** *288*, v. praefectura ; *297* ; *praefectus praetorio per Orientem 335* ; **VI** *508*.
primipilaris : **IV** *293*.
primipilarius : **IV** *293*.
primipilus : *centurio primi pili* **IV** 293.
primiscrinius : **IV** *293*.
primus, a, um : primo Madii **I** 29 ; prim[a] Agusti 30 ; *261* ; **IV** *293*.
procurator : *procurator aquarum* **IV** *328* ; *procuratores gynaeciorum* **V** *373*.
provincia : **IV** *288*.
publicus, a, um : **V** *348*, v. moneta.

Regio (*mansio*, station) : **VI** *481*.
res privata : **II** *263* ; *295*.

sacer, cra, crum : **V** *348*, v. comes ; *381* ; **VI** *496*.
Sancta Maria : *Sancta Maria* (église d'Andrinople) **II** *322*.
sanctus, a, um : *sanctorum* **IV** *280*, v. memoria.
scrinium : *scrinia* **VI** *496*.
senator : **V** *355*.
spectabilis : *spectabiles* **IV** *289*.
susceptor : *susceptores* **V** *348*.
Syria prima : **IV** *319*.

tabula ansata : **IV** *297* ; **VI** *479* ; *480* ; *512*.
tellus : *aeterna tellus* **V** *360*.
Tertiodecimani : **V** *379*.
Thracia : **IV** *293*, v. magister ; *309* ; **V** *379*.

urbs : *praefecti urbis* **IV** *294* ; *300*.

velum : **V** *374*.
vexillatio : *vexillationes* **IV** *293*.
Via Egnatia : **I** *230* ; **II** *247* ; *303* ; **III** *309* ; **IV** *293* ; *296* ; *342* ; **VI** *479* ; *481*.
vicarius Thraciarum : **IV** *329*.
villa Caesariana : **VI** *478*.

3. Noms de personnes grecs et latins. *Nomina sacra*

Ἀβραάμ : Ἀπραὰμ **IV** 160, 3/4 ; *ἐν κόλποις Ἀβραὰμ καὶ Ἰσαὰκ καὶ Ἰακὼβ* **V** *370* ; *ἐν κόλποις Ἀβραὰμ* **VI** *467*.

Ἀγαθιανός : *Ἀγαθιανοῦ* **I** *250*.

Ἀγαθοκλέα : **V** *364*, v. Ἀγαθόκλεια.

Ἀγαθόκλεια : *Ἀγαθοκλείας* (sainte) **V** *351* ; *364*.

Ἀγαθοκλῆς : *Ἀγαθοκλέους* **V** *364*.

Ἀγαθοκλίς : **V** 182, 1 ; *Ἀγαθοκλίδος 363* ; *364*.

Ἀγαθονίκη : **VI** 209, 2/3 ; *471*.

Ἀγαθόνικος : **VI** *471*.

Ἀγαλλιανός : Ἀγαλιανοῦ **I** 21, 3 ; *Ἀγαλλιανοῦ ? 250*.

Ἀγαπητός : Ἀγαπιτοῦ **V** 187, 11/12 ; *369*, *370*.

Ἄγγελος : [Δούκας Ἄγγελος] (empereur) **I** 25, 2 ; Μανουὴλ τοῦ Ἀγγέλου 28, 4 ; *Ἀγγέλου 259*.

Ἅγιον Πνεῦμα (*nomen sacrum*) : **II** *291*.

Ἀγωστεῖνος : voir Αὐγουστῖνος.

Ἀδριανός : Ἀδριανοῦ (dignitaire) **II** 76, 7 ; *285* ; **VI** 227, 5 ; *490*.

Ἀθανάσιος : **IV** *298*.

Αἰθέριος : **VI** 233 A, 4 (curateur) ; *497* ; 233 B, 1.

Ἀκάκιος : **V** 177, 1 ; *353*.

Ἀλεξάνδρα : **VI** 209, 3, 5/6, 9.

Ἀλέξανδρος : *Ἀλέξανδρως* **IV** *281* ; *283* ; *296* (saint) ; **VI** 212, 3/4.

Ἀλέξιος : Ἀλέξιο(ς) τῆς Βύλα(ς) **I** 2, 6 ; Ἀλέξιος Ἀπόκαυχος παρακοιμώμενος (haut fonctionnaire) 11 ; Ἀλ(έ)ξ(ι)ος 12, b (monogramme) ; Ἀλ(έ)ξ(ι)ος Δούκ(ας) 14, a, b (monogrammes) ; Ἀλ(εξίῳ) Κομν(ηνῷ) ? **II** 97 ; *319* ; τοῦ Ἀλεξίου 98.

Ἀλύπιος : **VI** 222, 11/12 (prêtre) ; *484* ; *Ἀλύπιος ὁ κιονίτης 484* (saint).

Ἄλυπος, Ἀλυπίων : **VI** *484*.

Ἀμάχις : **IV** *283*.

Ἀμμία : **VI** *478*.

Ἀμμιανή : **IV** *283* ; **VI** *478*.

Ἀμ(μ)ιανός : **VI** *478*.

Ἀμυώ : **VI** 219, 4/5 ; *478*.

Ἀνακούβαρος (surnom) : ὁ καὶ Ἀνακούβαρος **IV** 139, 2/4.

Ἀνάργυροι : **II** 80, 3 ; *τῶν ἁγίων Ἀναργύρων* (église) *290*.

Ἀναστάσιος : Ἀναστασίου (empereur) **II** 48, 1 ; *240*.

Ἀνδρέας : *Ἀνδρέας ὁ Δρωμοκάτης* **I** *281* ; **II** *259* ; **VI** 239 2 (higoumène).

Ἀνδρόνικος : [Α]νδρονίκου (empereur) **I** 25, 3 ; **V** 175, 2 ; *350*.

Ἀνθέμιος : *τὰ Ἀνθεμίου* **VI** *463*.

Ἄνθιμος (fils d'empereur) : Ἀν0[ίμῳ] **II** 50, 11/12 ; *247*.

Ἄννα : Ἄνης (sainte) **II** 91, 2 ; *Ἄννης 312*, *313* ; **V** 187, 3, 10/11 ; *370* ; **VI** 198, 2 ; *459*.

Ἀντίοχος : *τοῦ θείου οἴκου τῶν Ἀντιόχου* **VI** *497*.

Ἀπόκαυχος : Ἀλέξιος Ἀπόκαυχος παρακοιμώμενος (haut fonctionnaire) **I** 11 ; Ἀπ(ό)κ(αυ)χ(ος) 12, a ; — 12, c (monogrammes) ; *Ἀπόκαυχον 237*.

Ἀπφία : **IV** 130, 1 ; *306* ; 131, 1.

Ἀπφιανός : **IV** *306*.
Ἀρδαβούριος : **VI** 212, 5 ; *473-474*.
Ἄρ(ε)ιος : **IV** *291*.
Ἀρέθας : **V** *346*.
Ἀρεόβινδος : **IV** *291*.
Ἀρέτης / Ἄρετις : **V** *346*.
Ἀρήτη / Ἀρέτη / Ἀρέτα : Ἀρήτᾳ **V** 173, 4 ; *346*.
Ἀρκάδιος (empereur) : **IV** 126, 3 ; *301*.
Ἁρμάτος : **IV** *313*.
Ἁρματοῦροι (corps militaire) : *σχολῆς ἁρματουρῶν* **IV** *313*.
Ἁρμάτων : **IV** *313*.
Ἀρ(ρ)έτιος : **IV** *291*.
Ἀρ(ρ)ιανός : **IV** *291*.
Ἀρταουάσδος : **VI** 239 13 ; *Ἀρταβάζης 506*.
Ἀρτεμιδώρα : **V** 170, 8 ; *339-340*.
Ἄρτεμις : **VI** *510*.
Ἀσάνης : Μανουὴλ Ἀσάνης (archonte d'Imbros) **I** 39, 1 ; [Μανουὴλ Ἀσά]νης 40, 1 ; *Μανουὴλ Ἀσάνης 276* ; Ἀσὰν 41, 2 ; *Ἀσάν, Ἀσάνης 277* ; 42.
Ἀσκληπιοδότη : **IV** 165, 14 ; *345* ; **V** 181, 6/7 ; *362*.
Ἀστέριος, Ἀστέρις (–ης) : Ἀστέρις **IV** 141, 2 ; *315-316* ; **VI** *467*.
Ἀττικός : **V** *352*.
Ἀχαϊκός : **V** *352*.
Αὐγουσταρίκης : Αὐγουσταρίκη τοῦ Καναβούτζη **I** 32, 3 ; *262*.
Αὐγουστῖνος : Ἀγωστείνου **IV** 153, 1 ; *328* ; **VI** *459* ; *494*.
Αὐρηλία : Αὐρ. **V** 168, 2 ; *335*, *336* ; 170, 8 ; *339* ; 173, 4 ; *345*, *346* ; 179, 9 ; *358* ; 183, 1 ; *365*.
Αὐρηλιανὸς (empereur romain) : **VI** *485*.
Αὐρήλιος, Αὐρήλις : **IV** *316* ; 166, 1 ; *346* ; Αὐρ. **V** 168, 1 ; *335*, *336* ; (rest.) 169, 1 ; *337* ; 170, 1 ; *339* ; 172, 5 ; *345* ; 177, 1 ; *353* ; *355* ; 179, 1 ; *358* ; 181, 1 ; *362* ; 188, 1 ; *372* ; **VI** *468*.
Αὐχένιος : *τὰ Αὐχενίου* **VI** *463* ; τῶν Αὐχενίου 207, 7/8 ; *469*.
Ἀφροδίσιος : Αὐρ(ήλιος) Ἀφροδείσειος **V** 179, 1 ; *Ἀφροδίσιος 358*.

Antiochus : *curator divinae domus Antiochi* **VI** *497*.
Ardaburia (famille) : **VI** *474*.
Augustinus : **VI** *494*.
Aurelia : **V** *346* ; *358* ; *365*.
Aurelianus (L. Domitius) : **VI** *485*.
Aurelius : **IV** *346* ; **V** *337* ; *358*.

Βαγγέλης : Βαγγέλη(ς) **I** 2, 7 ; *Βαγγελῆς 226*.
Βασίλειος II (empereur) : (rest.) **II** 81, 5 (futur empereur) ; *295* ; Βασηλήου 83, 2 (empereur) ; *Βασιλείου 299*, *300* ; 84, 2 ; *301* ; 85 a, b ; *302* ; *307*, 4 ; *308* ; **III** 102, 3 ; *311*, *313*, *314*.
Βασίλειος ὁ Γοῦτος (fonctionnaire militaire) : **II** *307*, 6 ; *308*.
Βασίλειος (diacre) : **II** 80, 2.
Βασιλικός : (rest.) **VI** 239 15 ; *506*.
Βασιλίσκος : **VI** *506*.
Βεψανία : **IV** 118, 1 ; *290*.
Βικτουρῖνος : **IV** 166, 1 ; *Βικτωρεῖνος, Βικτωρῆνος*, etc. *346*.
Βιτάλης : **IV** *306*.
Βλέγας : *Βλέγου* **IV** *280*.

Βοριανός : Βοριανὸ(ς) **I** 2, 6.
Βούζης : Βούζις **VI** 207, 7 ; *469*.
Βουλγαροκτόνος : **III** *311* ; Βασιλείου τοῦ Βουλγαροκτόνου 102, *312*.
Βουσᾶς : **VI** *469*.
Βραχάμης : **II** *307*, 8 ; *cf.* Ἐλπίδιος ; *308*.
Βραχιᾶται (nom d'un ἀριθμός) : *στρατιότ[ης] νομέρου Βραχιατῶν* **IV** *293*.
Βρυέννιος (Nicéphore) : **II** 92 (monogramme) ; *314-315*.
Βύζας, Βύζης, Βύζος : **VI** *469*.
Βύλα : τῆς Βύλα(ς) **I** 2, 6.

Γαλακτοτροφοῦσα (épithète de la Vierge) : **II** *322*.
Γατελιοῦζος : Γατελιούζου τοῦ Παλαιολόγου **I** 34, 7 ; *266*.
Γέμελλα / Γεμέλλα : **V** *342*, *cf.* Γημέλλα.
Γέμελλος : **V** *342*.
Γεωργία : **VI** *508*.
Γεώργιος : Δρομοκάτης (gouverneur d'Imbros) : **I** 44, 1 ; *280* ; 45, 1 ; *281* ; **III** *328*, 1 ; *cf.* Παλαιολόγος.
Γεώργιος : **I** 25, 2 ; *μάστορας Γεώργιος 267* ; **IV** 125, α) 10/11 ; 142, 5 (prêtre) ; *316* ; 151, 4 (fondateur) ; *325*, *327* ; **VI** 204, 8/9 (archidiacre) ; *465* ; 239 8 (monogramme).
Γημέλλα : **V** 171, 4 ; *342*.
Γιώργης : *Γιόργη Φιλούρη* **I** *278*.
Γλυκὰ (ἡ) : **IV** *283*.
Γλυκέρα : **IV** *329*, v. Γλυκερία.
Γλυκερία : Γλυκερίας (martyre) **II** 71, 2 ; *275*.
Γλυκέριος : **IV** 154, 2 ; *329*.
Γλυκοφιλοῦσα (épithète de la Vierge) : **II** *322*.
Γοργογύρις : **I** *225*.
Γορτάσης : *[Γ]ορτάσης* **V** *345* ; *cf.* Ἑορτάσης.
Γοῦτος : Βασίλειος ὁ Γοῦτος (fonctionnaire militaire) **II** *307*, 6 ; —, *Γοῦτθος 308*.
Γρηγόρης : τοῦ ... Γόρι **I** 2, 5.
Γρηγόριος : **IV** *284*.

Capitolinus : **IV** *328*.
C. Cartilius : **V** *377*.
Cocceius : **V** *344*.
Cucia : **V** *344*.
Comis : **VI** *470*.

Δαμάστορες : *τὰ Δαμαστόρων* **VI** *463* ; 203, a) 2/3 ; 203, b) 3/4, 1/3 ; *464*.
Δαυίδ : **I** *269*.
Δέκμα : **V** *344*.
Δεκμιανή : **V** 168, 2 ; *336*.
Δεκνία : **V** *336* ; 172, 1 ; *344*.
Δεκνιανή : **V** *336*.
Δέκνιος : **V** *344*.
Δημητριανός : παραστεκάμενος Δημητριανὸς ὁ Τρίμων **I** 33, 2/3 ; *264*.
Δημήτριος : τοῦ Ἁγίου Διμιτρ(ί)ου (église) **I** 20, 1 ; *τοῦ ἁγίου Δημητριοῦ 249* ; Δημητρίου τοῦ Ξένου 34, 5 ; *266*.
Δημόφιλος : (rest.) **VI** *505*.
Δηφενσόρες (nom d'un ἀριθμός) : νουμέρου Δηφενσόρων **IV** 146, 3/4 ; *320*.

Διογένης : **V** 170, 1/2 ; Δειωγένης 174, 1 ; *Φλάβιος Διογένης 348.*
Διονυσία : Δειονοισία **V** 179, 9 ; *357*, *358.*
Διονύσιος, Διονύσις : **V** *370.*
Δίων : **V** 169, 1/2 ; *337.*
Δομετία : **IV** 135, 1 ; *310.*
Δομέτιος : **IV** *310.*
Δομιτία : *Δομιτία Ἰουλία* **IV** *310* ; v. Δομετία.
Δόμνη, Δόμνα : *Δόμνης* **IV** *283* ; Δόμνα 165, 4 ; *343*, *344* ; **VI** 199, 2 ; *460.*
Δομνῖνα, Δομνίνη : **IV** *344* ; **VI** 234, 3/4 ; *498.*
Δομνῖνος : **IV** *344*, v. Δόμνος.
Δόμνος : **IV** *284* ; *344* ; Αὐρήλιος Δόμνος **V** 181, 1 ; *362* ; **VI** 239 11 ; *505.*
Δοσίθεος : Δωσήθεος **IV** 133, 2/3 ; *308* ; **VI** (rest.) 239 4 ; *503.*
Δούκας : Ἀλ(έ)ξ(ι)ο(ς) Δούκ(ας) ἄρχον (haut fonctionnaire) **I** 14, b ; Δούκας Κομν(ηνὸ)ς 24, 2 ; *Δούκα Κομνηνοῦ 254* ; [Δούκας Ἄγγελος Κο]μνηνὸς Παλαιολόγος (empereur) 25, 2 ; **II** *τῷ Δούκᾳ* (empereur) *311.*
Δρομοκάτης : Γεώργιος Δρομοκάτης (gouverneur d'Imbros) **I** 44, 1/2 ; *Δρομοκατάτης*, *Δρομοκάτης 280*, *281* ; [Δρο]μοκάτης 45, 1/2 ; **III** *328*, 1/2.
Δωρόθεος : **V** 185, 1 ; *367.*

Decianus : **V** *336.*
Decimianus : **V** *336.*
Decmianus : **V** *336.*
Decnius : **V** *344.*
Domna : **IV** *344* ; **VI** *498.*
Domninus : **VI** *498.*
Domnus : **V** *362.*

Ἐγκρατεῖς (nom d'une hérésie) : *Ἐνκρατῶν* **IV** *309.*
Ἐξεκίας : [Ἐξε]κίας **I** 2, 1/2 ; *225.*
Εἰρήνη : *Εἰρήνη Ζαγαρομματίνα* **I** *231* ; *(ἁγία) Εἰρήνη ἡ Παλαιὰ* (église de Constantinople) **II** *250.*
Εἰρηνικός : Ἠρινικὸς **V** 192, 5 ; *377.*
Ἐλαφία : **IV** *309.*
Ἐλεήμων : *τοῦ νέου Ἐλεήμονος* **II** *297.*
Ἑλένη : [Ἑλέ]νης (impératrice) **I** 35, 1 ; *267* ; Ἑλένης (imp.) Εὕρεσις Ἑβραίων Ἔλεγχος 36, 3.
Ἐλευθερικός : **V** *352.*
Ἐλευθέριος : τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου Ἐλευθερίου (église de Constantinople) **VI** 206, 4 ; *467.*
Ἐλεύσιος : **IV** 147, 4 (sous-diacre) ; *321.*
Ἐλισσάβετ : *ἁγία Ἐλισάβετ* **IV** *312.*
Ἐλπίδιος : Ἐλπίδιος Βραχάμης (fonctionnaire militaire) **II** *307*, 8 ; *308.*
Ἐμπορικός : **V** *352.*
Ἑορτάσιος, Ἑορτάσης : **V** 173, 1 ; *346.*
Ἐπιβατηνή : (*ἁγία Παρασκευὴ*) *Ἐπιβατηνὴ* **I** *238.*
Ἐπίσκεψις (qualificatif de la Vierge) : **II** 100 ; *322.*
Ἐπιφάνιος, Ἐπιφάνις : **IV** *296* ; *316* ; 157, 2 ; *332* ; *344* ; **VI** *467* ; *πρωτοασηκρῆτις Ἐπιφάνιος 485* ; 236, 4 ; *500.*
Ἑρμογένης : *Ἑρμογένους* (saint) **V** *351.*
Ἑρμοκράτης : **V** 182, 2 ; *Ἑρμοκράτους 363*, *364.*
Ἐρχόμενος (*nomen sacrum*) : *ὁ ἐρχόμενος* **V** *343.*
Εὐαγγελία : *Εὐαγγελία* (?) **I** *226.*

Εὐγένιος, Εὐγένης, Εὐγένις : **IV** *296* ; 136, 4/5 ; *311* ; *316* ; *344* ; **V** 184, 3 ; *366*, *367* ; **VI** *467*.
Εὐγνωμόνιος : **IV** *293*.
Εὐδοκία : Εὐδωκίας α(ὐ)γούστης **II** 90, 5 ; *310*.
Εὐδοξία : **V** *380*.
Εὐδόξιος : Εὐδοξίου χαλκέος **V** 194, 5/6 ; *380*.
Εὔδοξος : **V** *380*.
Εὐθαρίχ : **IV** 127, 6 ; *303* (co-consul), v. Φλάβιος ; (rest.) 128, 5 ; *304*.
Εὔοδος : *Εὐόδου* (saint) **V** *351*.
Εὐσεβία : **IV** 143, 1 ; *317*.
Εὐσέβιος, Εὐσέβις : **IV** *316*.
Εὐφημία : *κουβικουλαρία Εὐφημία* **IV** *295* ; 156, 1 ; *331*.
Εὐφημιανός : **IV** *296*.
Εὐφήμιος : Ε(ὐ)φημίο(υ) **IV** 122, a (monogramme) ; *295*.
Εὔφημος : **IV** *295*.
Εὐφραίμ : **IV** 160, 2 ; *Εὐφραίμης 338*.
Εὐφροσύνη : **VI** 223, 3/5 ; *484*.
Εὐφρόσυνος : Εὐφροσοίνου **V** 179, 2 ; *357*, *358*.

Flavianus : **VI** *468*.
Flavius : *Flavius Rufius Opilio* **IV** *302* ; — *Eutharicus Cilliga 303* ; — *Lampadius 305* ; **V** *342* ; *348* ; *355*.

Galeria : **IV** *308*.
Galerius : **IV** *308*.
Gemella : **V** *342*.
Gemellus : **V** *342*.

Ζαγαρομ(μ)ατίνα : **I** 8, 2 ; *cf.* Μαρία, Εἰρήνη.
Ζαχαρίας : Ζαχαρί(ας) **I** 2, 2.
Ζημοκάρτης : τῶν Ζημωκάρτου **VI** 202 A, 4/5 ; 202 B, 2 ; *463*.
Ζωή : **IV** 165, 6 ; *343*, *344*.
Ζωσίμη : **V** 193, 6 ; *378*.
Ζώσιμος : **V** *378*.
Ζωτική : **IV** 118, 4 ; *290*.
Ζωτικός : **IV** 135, 3 ; *310* (prêtre) ; voir Ζώτιχος ; 156, 1 ; *331* ; **V** 181, 2 ; *362*.
Ζώτιχος, Ζωτιχός : **IV** *290*.

Ἡγήσανδρος : *Δωρόθεος Ἡγησάνδρου* **V** *368*.
Ἠλίας : Ἠ[λ]ιοῦ **I** 2, 1.
Ἤν *(nomen sacrum)* : *ὁ ἦν* **V** *343*.
Ἡράκλειος (empereur) : **VI** 220, 1 ; *480*.

Θέκλα : Θέκλης (impératrice) **II** 65, 1 ; *266* ; **IV** 162, 3 ; *340*.
Θεοδούλη : **IV** 165, 7 ; *344*.
Θεόδουλος : Θεοδούλῳ (moine) **II** 96, 3 ; *318* ; **IV** *344*.
Θεοδώρα : Θεοδόρας (impératrice) **II** 65, 1 ; *Θεοδώρας 265*, *266* ; Θεωδόρα **VI** 222, 8/9 ; *483* ; Θε(ο)δώρα(ς) 231, β (imp., monogramme).
Θεόδωρος : Κα(β)αλλαρίου Θ[εοδώρου] **I** 10, 1 ; Θεοδώρ[ου] (évêque) **II** 72, 3 ; *277* ; **III** 103, 2 ; *316-317* ; 108, 2 ; *324* ; **IV** *284* ; Θεωδώρου **VI** 199, 7 ; *460* ; *483* ; 239 7.

Θεοδόσιος : (rest.) *Φλαβίου Θεοδοσίου* (empereur) **IV** *301*.
Θεοδότη : Θεοδώτ(η) τοῦ Σιχούη **I** 2, 4/5.
Θεόδοτος : Θεοδώτου **IV** 121 ; *294* ; Θεόδοτος 165, 3 ; *344*.
Θεόκτιστος : Θεοκτίστῳ πατρικ[ίῳ καὶ λογοθέτῃ τοῦ] δρόμου (fonctionnaire titré) **II** 66, 1 ; *267*.
Θεολόγος : *Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου* (saint) **III** *310*.
Θεομήτωρ *(nomen sacrum)* : **I** 34, 4 ; **II** *322*.
Θεόπεμπτος : Θεώπεμπτος **IV** 125, α) 8/9 ; *300*.
Θεὸς *(nomen sacrum)* : Θ(ε)οῦ **I** 1, 1 ; *Θεὲ] παντοκράτορ 232* ; *Θεοῦ 232* ; Θ(εός), Θ(ε)ὸς 17, 5, 8 ; Μ(ή)τηρ Θ(εο)ῦ (monastère) 24, 1 ; *254* ; Θεὸν 34, 1 ; Ἐκ Θεοῦ 36, 3 ; *269* ; *Θεὸς τῆς δόξης 269* ; Θ(εο)ῦ χάριτι **II** 48, 1 ; (rest.) 51, 5 ; *273*, 14, 15 ; *274* ; 76, 5 ; 77, 2 ; *286* ; (rest.) 80, 1, 5, 7 ; *291* ; 86, 4 ; *304* ; *313* ; *322* ; **III** *313* ; 105, 2 ; *320* ; 106, 1 ; **IV** *281* ; *Θεοῦ Σοφίας* (l'église de Constantinople) **IV** *283* ; (rest.) 125, β) 9 ; *300* ; 142, 3 ; (rest.) 147, 7 ; *321* ; 152, 2 ; *328* ; 158 B, 2 ; *335* ; 160, 2 ; 162, 3 ; *340* ; 163, 1 ; *341* ; 164, 2 ; **V** 167, 9 ; *334*, *335* ; 171, 8 ; *343* ; *386*, 2 ; (rest.) [Θεὸν] **VI** 196, 8 ; *456* ; *457* ; 204, 6 ; 220, 1 ; *486* ; 226, 4 ; 230, 1 ; *493* ; ὁ Θεὸς οἶδε 242 ; *510*.
Θεοτόκος *(nomen sacrum)* : *Θεοτόκος Νικηώτισσα* **I** *226* ; 9, 2 ; *Θεοτόκῳ 231* ; *μ(ήτηρ) Θ(εοτό)κος 232* ; *Μαρίας Θεοτόκου 254* ; (rest.) 47, 13 ; (rest.) *285*, 13 ; τῆς ἁγήας Θεωτόκου (monastère) **II** 64, 6 ; *ἁγίας Θεοτόκου 264* ; Θ(εοτό)κε 85, a ; *302* ; 96, 1 ; *318* ; (rest.) 97 ; *319* ; *Θεοτόκος Τζηντζηλουκιώτισσα 325* ; **IV** *283* ; *323* ; **VI** *512*.
Θεοφάνης : [Θε]οφάνης **II** 75, 4 ; *281*.
Θεόφιλος : *Θεοφίλου καὶ Μιχαὴλ* (empereurs) **II** *269*.
Θεόφιλος : — (hiéromoine) **II** *334*.
Θεοφύλακτος : Θε[οφυλ]άκτου **II** 75, 6 ; *283* ; **VI** 224, 2 ; *486*.
Θωμᾶς : **VI** 219, 4.

Ἰακώβ : **V** *370*, *cf.* Ἀβραάμ.
Ἰάκωβος : **III** 105, 3 (higoumène) ; *320*.
Ἰγνάτιος : — μητροπολίτης Ἡρακλείας **II** 68, 3 ; *270*.
Ἱέρων : **V** 172, 5 ; *345*.
Ἰησοῦς Χριστὸς *(nomen sacrum)* : **I** 36, 2 ; **II** *291* ; *319*.
Ἴλαρος : **V** *376*.
Ἰννοκέντιος : Ἰννοκεντίου **II** 48, 4 ; *Ἰννοκέντιον 239*.
Ἰουλία : **IV** *310*.
Ἰουλιανός : **VI** 239 5.
Ἰούλιος : *Ἰούλιος Καλανδίων* **V** *342*.
Ἰουστινιανός : — *βασιλεὺς* **VI** *481* ; Ἰουστινιανοῦ **VI** 231, α (monogramme).
Ἰουστῖνος : — (empereur) **IV** 112, 9 ; Φλ. Ἰουστίνου (emp.) 127, 4 ; *302* ; (rest.) 128, 3 ; *303* (emp.) ; Ἰουστίνου (évêque) **IV** 151, 3 ; *325-326* ; **VI** *521*.
Ἰσαάκ : *Ἡσὰκ (?)* **II** *287* ; **V** *370*, *cf.* Ἀβραάμ.
Ἰσαάκιος : Ἰσαάκιος Παλαιολόγος ὁ Ράλης **I** 38, 1 ; *Ἰσαάκιος Παλαιολόγος Οὐράλης 273* ; *cf.* Παλαιολόγος.
Ἰσιδώρα : Εἰσι[δώ]ρα **VI** 216, 2/3 ; *476*.
Ἰσίδωρος : Εἰσήδ[ωρ]ος **VI** 209, 5 ; *471* ; *476*.
Ἶσις : **VI** *471*.
Ἰωακείμ : **II** 91, 2 (saint) ; Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης *312*, *313*.
Ἰωάννης (empereur) : *Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ* **I** *232* ; Ἰωάννης 15, 2 *(idem)*.
Ἰωάννης Λάσκαρης (gouverneur d'Imbros) : Ἰω(άννης) Λάσκαρη[ς] ὁ Ῥοντακινὸς **I** 46, 2 ; *282-283*.
Ἰωάννης Λιβαδάριος (fonctionnaire militaire) : Λιβαδαρίου Ἰωάννου **I** 28, 1/2 ; *258*.
Ἰωάννης (*campsor* impérial) : **VI** 232, 4/5 ; *495*.

Ἰωάννης (magistre) : Ἰω(άννου) μ[αγίσ]τρου καὶ δομεστ(ίκου) τῶν σχ(ολῶν) τ(ῆς) Δύσεω(ς) **II** 81, 3/4 ; *294*.
Ἰωάννης (marchand) : Ἰωάννης πραγματευτὶς **IV** 145, 4/6 ; *318-319*.
Ἰωάννης : **I** 35, 2 (évêque) ; *268* ; Ἰωάννην **II** 48, 3 ; 69, 1 (fondateur) ; *271-272* ; 91, 3 ; *312* ; **III** 104 ; *318* ; (rest.) **IV** 119, 4 ; *292* ; 124, 2 (décanos) ; 146, 2 (diacre) ; *320* ; Ἡ[ω]άνης 164, 3 ; *342* ; **V** 190, 4 (prêtre) ; *375* ; *380* ; *386*, 3 ; **VI** 204, 7 (skevophylax) ; *465* ; 209, 8 ; 239 16 ; *506*.
Ἰωάννης : Ἰω(άννης) ὁ Βοριανὸ(ς) **I** 2, 6 ; Ἰω(άννης) ὁ Βαγγέλη(ς) 2, 7 ; *Ἰωάννης ὁ Βαγγελῆς 226* ; *Ἰωάννης ὁ Συγγέλη(ς) 226*.
Ἰωάννης ὁ Θεολόγος (église de Sèlyvria) : **I** 11 ; *236* ; Ἰω(ά)νν(ης) 13, a ; *Ἰωάννης (?) Θεολόγος* (*église* ?) *239* ; *τοῦ ἱεράρχου Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου* (le saint) **III** *310*.
Ἰώβ : **II** *305*.
Ἰωνικός : **V** *352*.
Ἰωσὴφ (Joseph II, patriarche de Constantinople) : Ἰωσήφ ... πατριάρχου **I** 35, 2 ; *268*.
Ἰωσήφ : **VI** 208, 4 ; *Κόμης ὁ καὶ Ἰωσὴφ 470* ; Εἰο[σὴφ] 213, 3 ; *474*.

Irenicus : **V** *377*.

Καβαλλάριος : Κα(β)αλλαρίου Θ[εοδώρου] **I** 10.
Καλανδίων : **V** 171, 1 ; *342*.
Καλή : **II** 76, 5 ; *284-285*.
Καλημέρα : **VI** 235, 3 ; *499*.
Καλημερᾶς : **VI** *499*.
Καλήμερος : **VI** *499*.
Καλλικλῆς : **V** 186, 6/7 ; *369* ; **VI** *470*.
Καλλίνικος : **VI** 210, 3/4 ; *472*.
Καλλίστη : **V** 175, 7 ; *351*.
Κάλλιστος : Κάληστος **II** 77, 2 ; *Κάλλιστος 286*.
Καναβούτζης : Αὐγουσταρίκη τοῦ Καναβούτζι **I** 32, 3/4 ; *Καναβούτζι, Καναβούτζη 262*.
Καντακουζηνός : *Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ* (empereur) **I** *232* ; voir Ἰωάννης.
Καπιτωλῖνα : **IV** 153, 3 ; *328*.
Καχλακίνη : *Καχλακίνης* **II** *258*.
Κήρυκος : **II** 86, 3/4 ; *τοῦ ὁσίου... Κηρύκου τοῦ ἐν Ἄπρῳ* (saint) *303* ; *ἅγιε Κήρυκε 304*.
Κλαύδιος : **V** 167, 1.
Κλήμης : **III** 106, 1 (moine) ; *322*.
Κναφεύς : **V** *376*, *cf.* κναφεύς.
Κόϊντος : Κόϊντος Στέφανος **I** 37, 2 ; *Κοντοστέφανος 272*.
Κοκκεία : **V** *344*.
Κοκκηΐα : **V** *346* ; *cf.* Κουκία.
Κομεντίολος : **IV** 112, 2.
Κόμης : Κόμις ὁ κὲ Εἰωσὴφ **VI** 208, 3 ; *470* ; voir Ἰωσήφ.
Κομιτούδης (surnom) : ὁ κ(αὶ) Κομιτούδ(ης ?) **IV** 148, 6 ; *322-323* (il se rencontre aujourd'hui comme nom d'homme, v. journal « To Vima », « Nées Epohés », 18/7/1999, p. 7).
Κομνηνή : Κομνην(ῆς) **I** 2, 4 ; *225*.
Κομνηνός : Μι[χ]αὴλ Κωμνηνῷ τῷ Παλαιολόγῳ (empereur) **I** 5, 2 ; *Κομνηνῷ 229* ; Μανουὴλ πορφυρογεννήτου καὶ αὐτοκράτορος Κομνηνοῦ 22 ; *Ἀλέξιος Κομνηνὸς* (emp.) *252* ; Δούκας Κομν(ηνὸ)ς 24, 2 ; *Δούκα Κομνηνοῦ 254* ; [Κο]μνηνὸς Παλαιολόγος (emp.) 25, 2 ; Κομνηνὸς Παλαιολόγος (emp.) 27, 1 ; πικέρνης ὁ Κομνινὸς 37, 1 ; *Κομνηνὸς 272* ; **II** 97 ; *319* ; Κομνηνοῦ τοῦ Τορνίκη (duc d'Andrinople) **III** 110, 2 ; *326*.
Κομνηνοὶ (famille dynastique) : **VI** *491*.

Κοντογύρης : Κοντ(ο)γύρις τοῦ κὺρ Γόρι **I** 2, 5 ; *225*.
Κοντοστέφανος : *Κοντοστέφανος (?)* (fonctionnaire) **I** *272*, voir Κόϊντος.
Κοσμᾶς : Κωσμᾶ **II** 91, 3 ; *Κοσμᾶ 312* ; **III** *πατριάρχης Κοσμᾶς 310* ; *324* ; — (prêtre) **IV** 112, 5.
Κουκία : **V** 172, 1 ; *344*.
Κριτὴς *(nomen sacrum)* : *κριτὴν Θεὸν* **V** *335*.
Κυζίκης (surnom) : ὁ καὶ Κυζίκης **IV** 140, 3/4 ; *315*.
Κυριακὴ (nom) : **IV** 152, 2 ; *Κυρακῆς 328*.
Κυριᾶκος : **III** *324*.
Κυριακός : **IV** 133, 5 ; *308* ; *328* ; **VI** 199, 5 ; *460* ; 239 6 a), b) ; *504*.
Κύρικος : **II** *303*, v. Κήρυκος.
Κυρίλλα : **IV** 147, 2 ; *321*.
Κυριλλάς, Κυριλλώ : **IV** *321*, v. Κυρίλλα.
Κύριλλος : Κυρίλλου (métropolite d'Héraclée) **I** 18, 5 ; *Κυρίλλου 245* ; **III** *324* ; **IV** *321*.
Κύριος *(nomen sacrum)* : Κ(ύρι)ε **I** 5, 1 ; *Κύριε 230* ; Κύ(ριε) 21, 1 ; Σωτῆρος Κυρίου 36, 4 ; *Κυρίῳ 269* ; *Κύριος 269* ; (rest.) **II** 51, 5 ; 52, 1 ; *250* ; 65, 1 ; *266* ; Κ(ύρι)ε 66, 1 ; *267* ; 69, 1 ; *272* ; *273*, 15 ; 74, 1 ; Κυρήο 77, 8 ; *ἐν Κυρίῳ 286* ; ἀπὸ Κ(υρίο)υ 80, 5 ; *291* ; 85, b ; *302* ; *305* ; *319* ; 99, 1 ; *321* ; *322* ; **III** 103, 1 ; *317* ; 104 ; *318* ; **IV** 158 A, 4 ; *333*, *334* ; **V** 185, 1 ; *Κύριε... βοήθει 367* ; *380* ; (rest.) **VI** 206, 8 ; *467* ; 224, 1 ; *486* ; *Κύριος Σαβαὼθ 493* ; *510* ; *511* ; *512*.
Κῦρος : Κίρος **VI** 220, 1 ; *480*.
Κύρου (τὰ) (quartier de Constantinople) : **III** *320*.
Κώνστανς : **IV** *284*.
Κωνσταντῆς : Κωσταντῆ **I** 7, 1 ; *230*.
Κωνσταντῖνος : **II** 49, 1 ; *Κωνσταντίνου [βασιλεύοντος] 243* (Constantin V) ; ἐπὶ Κωνσταντ(ίνου) κ(αὶ) Λέοντος 50, 2 (Constantin V et Léon IV) ; *247* ; (rest.) 81, 5 (futur Constantin VIII) ; *295* ; 83, 2 (Constantin VIII) ; *299*, *300* ; *307*, 5 *(idem)* ; 90, 2 (Constantin X Doukas) ; *310* ; (rest.) Τιβερίου Κωνσταντίνου **IV** 112, 11/12 (césar) ; (rest.) 129, β) 6/7 (empereur, v. Φλάβιος, Τιβέριος) ; *305* ; *331* (empereur).
Κωνσταντῖνος : Κωνστα(ντ)ίνου τοῦ Μαγκουριώτου **I** 16, 1 ; Κοστ[αντῖνος] 32, 5 ; Κοστ[αντῖνος] ὁ Μάστ[ορας] 34, 8 ; *Κόστας, Κο(σταντῖνος), Κωστῆς 265* ; *μαΐστωρ Κωσταντῖνος 267* ; (rest.) **III** 108, 2 ; *324* ; **IV** 113 (monogramme) ; *284* ; **VI** 239 12 ; *505*.
Κωνσταντῖνος (évêque) : **VI** 226, 5/6 ; *488*.

Λαμπάδιος : **IV** 129, α) 3 ; *Λαμπαδίου* (consul) *305*.
Λαμπέρτος : *Λανμπέρτος Κωντ(ο)στέφανος* **I** *272*.
Λάσκαρης : Μανουὴλ Ἀσάνης ὁ Λάσκαρης **I** 39, 2 (gouverneur d'Imbros) ; *Λασκάρης 274* ; [Λάσκαρης] 40, 2 ; *Λάσκαρις 276* ; Ἰω(άννης) Λάσκαρη[ς] 46, 2 ; *282*, *283* ; voir Ῥοντακηνός.
Λασκαρίνα : *Λασκαρήνα* **I** *278*.
Λεοντία : **IV** 136, 3/4 ; *311*.
Λεόντιος : **IV** *311*.
Λεοντίς : **IV** *311*, v. Λεοντία.
Λέων : *ἄναξ Λέων* (empereur) **I** *229* ; (rest.) **II** *244* (emp.) ; Λέοντος (Léon IV) 50, 3 ; *247* ; *299* ; (rest.) **VI** 230 B, 3 (Léon Ier le Grand ?) ; *494*.
Λέων (fonctionnaire militaire) : **II** *295*.
Λέων : **I** 2, 2 ; Λέοντος (métropolite de Stavroupolis) 22 ; **IV** *284*.
Λιβαδάριος : Λιβαδαρίου Ἰωάννου **I** 28, 1/2 ; *Λιβαδαρίου 258* ; voir Ἰωάννης.
Λικίνιος (césar) : **IV** *340*.
Λουκᾶς : **I** 1, 1.
Λουκιανή : **IV** 165, 5/6 ; *343*, *344* ; **V** 174, 8 ; *349*.

Λουκιανός : **IV** *344* ; **V** *349*.
Λούκιος, Λούκις : Λοῦκις **IV** 165, 2, 13 ; *Λούκης 343* ; *344*.
Λούστας : Αὐρ(ήλιος) Λούστας **V** 188, 1 ; *372*.

Leo : *Leoni Coroplati e Logothetae τοῦ δρόμου* **II** *294*.
Lucianus : **IV** *344*.
Lucius : **IV** *344*.

Μαγκούρης : **I** *242*.
Μαγκουριώτης : Κωνστα(ντ)ίνου τοῦ Μαγκουριώτου **I** 16, 2/3.
Μάζης : τοῦ Μάζη **I** 2, 3 ; *cf.* le poème Μοιραῖοι de Kostas Varnalis, 4e strophe.
Μακάριος (moine) : Μακαρίου τοῦ κὲ Χλορ[οῦ ?] **I** 17, 2/3, 7 ; *244*.
Μακεδονιανοὶ (nom d'une hérésie) : **IV** 134, 4/5 ; *309*.
Μακεδόνιος : **IV** *309* ; **VI** 201, 4 ; *462*.
Μανουήλ : Μανουὴλ πορφυρογεννήτου καὶ αὐτοκράτορος Κομνηνοῦ (Manuel Ier) **I** 22 ; 23 ; Μανουὴλ καὶ [Ἑλέ]νης (Manuel II Paléologue) 35, 1.
Μανουήλ : Μανουὴλ Ἀσάνης ὁ Λάσκαρης **I** 39, 1, voir Λάσκαρης ; (rest.) 40, 1 ; *276*.
Μανουήλ : Μανου(ὴ)λ τῆς Κομνην(ῆς) **I** 2, 3/4 ; *225* ; Μανουὴλ τοῦ Ἀγγέλου 28, 3 ; *259*.
Μάξιμος : Μάξι(μ)ος **V** 167, 2 ; *Μάξιος=Μάξι(μ)ος 334*.
Μάρθα : **II** 79, 5 ; *288*.
Μαρία *(nomen sacrum)* : *Μαρίας Θεοτόκου* **I** *254* ; voir Θεοτόκος.
Μαρία : Μαρ(ί)α ἡ Ζαγαροματίνα **I** 8, 1 ; Μιχαὴλ καὶ Μαρίας 25, 4 ; **II** 79, 4, 5 ; *288* ; *ἁγία Μαρία ἡ Νέα 289* ; **IV** 142, 3 ; **V** 187, 12/13 ; **VI** 221, 2 ; *481* ; 237, 3.
Μαρῖνος : **IV** 138, 3/4 ; *314* ; 158 A, 1 ; *333-334*.
Μάριος : **IV** 112, 6 ; *283*.
Μαρκελλῖνος : Μαρκελῖνος **VI** 219, 3 ; *478*.
Μάρκελλος : Αὐρ(ήλιος) Μάρκελλος **V** 170, 1 ; *339*.
Μαρκιανή : **V** 172, 1 ; *345*.
Μαρκιανός : **IV** *283* ; Φλ(αβίου) Μαρκιανοῦ (vicaire) 117, 1/2 ; *288* ; **V** *344*.
Μαρτήσιοι (nom d'un ἀριθμός) : *τῶν γενναιοτάτων ἀριθμοῦ Μαρτησίων* **IV** *293*.
Ματρώνα : **VI** *508*.
Ματρωνιανός : **VI** 240, 4/5 ; *508*.
Μαῦρος : Μαῦρω(ς) **I** 2, 3.
Μήτηρ *(nomen sacrum)* : μ(ητρὶ) Θ(εοτό)κο **I** 9, 2 ; *μητρὶ Θεοτόκῳ 231* ; *μ(ήτηρ) Θ(εοτό)κος 232* ; *μήτηρ τοῦ Θεοῦ 232* ; Μ(ή)τηρ Θ(εο)ῦ (église) 24, 1 ; **II** *322* ; *μὴ ἐποδύρου μου Μῆτερ* **V** *356*.
Μιχαήλ : **I** 4, 1 (Michel VIII Paléologue) ; *228* ; 5, 2 *(idem)* ; Μηχαήλ, Θεοδόρας καὶ Θέκλης (Michel III) **II** 65, 1 ; *265*, *266* ; *Θεοφίλου καὶ Μιχαὴλ* (empereurs) *269*.
Μιχαήλ : Μιχαὴλ καὶ Μαρίας (Tarchaneiotès ?) **I** 25, 4.
Μιχαήλ : **I** 18, 6 ; *246* (maître des travaux) ; **IV** 115, 1 ; *285* ; (rest.) **V** 195, 1 (cubiculaire) ; (rest.) **VI** *506* (briquetier).
Μιχαλάκης : *Μιχαλάκης Μπαλάσογλου* **I** *230*.
Μιχάλης : *Μιχάλης Δρωμοκάτις* **I** *281*.
Μνησίθεος : **IV** *320*.
Μουκιανός : **V** *360*, v. Μωκιανός.
Μουράτ : *Μωράτην ... καλούμενον* **I** *280*.
Μουσικός : **V** *352*.
Μουχλιώτισσα (église de la Vierge à Constantinople) : **II** *322*, v. Παναγία.
Μυροβλήτης : (rest.) Νικολάῳ τῷ Μυροβλήτῃ (métropolite d' Andrinople) **II** 82, 1 ; *297*.
Μωάμεθ : *παρὰ τῶν τῷ ἐναγεστάτῳ Μωάμετ δουλευόντων* **I** *286*.

Μωκιανός : **V** 180, 3 ; *360*.
Μώκιος : Μωκίου **III** 105, 5 (monastère de Saint-Môkios) ; *320* ; *321*.
Μωυσῆς : πρὸς Μωϋσῆ **I** 17, 6.

Marcellus : **V** *339*.
Markel(l)inus : **VI** *478*.
Marcianus : **V** *345*.
Matronianus : **VI** *508*.
Mocianus : **V** *360*.
Mucianus : **V** *360*, v. Mocianus.

Ναυκληρική : **V** *352*.
Ναυκληρικός : **V** *352*.
Νεόφυτος : Αὐρ(ηλίῳ) Νεοφύτῳ **V** 168, 3 ; *336*.
Νικήτας : (fils d'empereur) **II** 50, 10 ; *247*.
Νικηφόρος : **II** 81, 2, 5 (Nicéphore II Phocas) ; *293*, *295*.
Νικηφόρος : Νι[κ]ηφόρου (césar) **II** 50, 7/8 ; *247* ; **VI** *511*.
Νικόλαος (saint) : Σταυροπήγιον ... τοῦ ἐν ἁγίοις π(ατ)ρ(ὸς) ἡμῶν Νικολάου (monastère d'Ainos) **I** 22 ; *252* ; ναός... τοῦ Μεγάλου Νικολάου (église d'Ainos) 32, 3 ; *262*.
Νικόλαος : [Νικολάῳ τῷ] Μυροβλήτῃ **II** 82, 1 (métropolite d'Andrinople) ; *297* ; 94, 1 (prêtre) ; *316*.
Νικόλαος (maître des travaux) : *μάστορας Νικόλαος* **I** *267*.
Νικολός : *Νικολοῦ Δρομοκάτι* **I** *281*.
Νομή (ἡ) : **IV** *283*.
Νουμένιος : **V** 186, 5 ; *Νουμένιος, ὁ καὶ ἄλλως Καλλικλῆς 368-369* ; **VI** *470*.

Numenius : **V** *369*.
Nututius : **IV** *292*.

Ξενική : **V** 176, 1 ; *352*.
Ξενικός : **V** *352*.
Ξένος : Δημητρίου τοῦ Ξένου **I** 34, 5 ; **III** 108, 1 ; *Ξένος ὁ Τορνίκης 324*.

Ὀδυσσεύς : *τλήμων Ὀδυσσεὺς* **VI** *490*.
Ὀκταβέριος : **VI** *463*.
Ὀνήσιμος : **V** 183, 5 ; *365*.
Ὀνώριος : (rest.) *Φλαβίου Ὀνωρίου* (empereur) **IV** *301*.
Ὀρέστης : (rest.) Ὀρέστου **IV** 129, α) 3 (consul) ; *305*.
Ὁρμίσδας : **IV** 158 B, 3 ; *335*.
Οὐαλερία : **IV** 132, 3 ; *308*.
Οὐαλέριος : Οὐαλ(ερίου) **IV** 117, 4 ; *288*, *cf.* Στεφάνιος ; **V** 175, 1 ; *350*.
Οὐικτωρῖνος : **IV** *346*, v. Βικτουρῖνος.
Οὐιψάνιος, Οὐιψιανός : **IV** *290*.
Οὐλπία : **IV** 132, 1 ; *308*.
Οὐράλης : *Παλαιολόγος Οὐράλης* **I** *273*.
Οὐρβίκιος : **II** 101 A, 6 ; 101 B, a) 2/3 ; 101 B, b) 3/4 ; *325* ; v. Τζουτζουλάκιος.

Παλαιολόγος : **I** 5, 2, voir Μιχαήλ ; [Κο]μνηνὸς Παλαιολόγος (empereur) 25, 2 ; 27, 1.
Παλαιολόγος : Γατελιούζου τοῦ Παλαιολόγου **I** 34, 7, voir Παλαμήδης ; *266* (seigneur d'Ainos) ; Ἰσαάκιος Παλαιολόγος (gouverneur d'Imbros) 38, 1, voir Ῥάλης ; *273* ; Γεώργιος Δρομοκάτης ὁ Πα-

λαιολόγος 44, 2/3, voir Γεώργιος ; *280* ; 45, 2/3 ; *281* ; **III** *328*, 2/3.
Παλαμήδης : Παλάμιδες Φραντζέσκου Γατελιούζου τοῦ Παλαιολόγου **I** 34, 6 ; *Παλαμίδες, Παλαμίδεος, Παλαμίδε 265* ; *Παλάμιδες 266.*
Παλάσης : *τοῦ Παλάση* **I** *230.*
Παμμακάριστος, ἡ (la Vierge) : **III** *323* (κοιμητήριον).
Παναγία : *Παναγία τῶν Μουγουλίων, ἡ Μουχλιώτισσα* (église de Constantinople) **I** *272* ; (*πρέσβευε*) *τῆς Παναγίας* **II** *304.*
Πάναγνος, ἡ (épithète de la Vierge) : *Πάναγνη, Πάναγνε* **I** *247* ; πανάγνου 34, 4.
Παντάναξ (*nomen sacrum*) : *ὁ παντάναξ* **I** *227.*
Παντοβασίλισσα (épithète de la Vierge) : **II** *322.*
Παντοκράτωρ (*nomen sacrum*) : Παντοκράτορ **I** 9, 1 ; παντοκράτορος **II** 80, 5 ; *291.*
Παπύλη : **IV** 112, 6 ; *283.*
Πάπυλος : **IV** *283.*
Παραμόνα : **IV** *322* ; **V** *352.*
Παράμονος : **IV** 148, 4/5 ; *322* ; **V** 176, 2 ; *352.*
Πάρδος : **IV** 114, 1 ; *285.*
Πατὴρ (Dieu) : **II** *291.*
Πατροφίλα : **IV** 153, 2 ; *328.*
Πατρόφιλος : **IV** *328.*
Παῦλα : **III** *333* ; **IV** 148, 3/4 ; *Παύλη 322.*
Παῦλος : **IV** *284* ; 125, β) 4 ; *300* ; 139, 2 ; *322* ; **VI** 216, 4 ; *476* ; 239 3.
Παχνιώτισσα (épithète de la Vierge) : **II** *322.*
Πέτρος : **IV** 120, 1 ; *293* ; 137, 3 ; *313* ; 140, 2/3 ; *315.*
Πετρούσης : Συνβατ(ίου)... τοῦ Πετρούσι **II** 90, 8 ; *310*, *311* (stratège d'Apros).
Πετρωνᾶς : **II** 73, 1 ; *278.*
Πολυέτιος : **IV** *298.*
Πολύκαρπος : **V** 191, 2/3 ; *376.*
Πολύκλεα / Πολύκλεια : **V** *365.*
Πολυμνέα : Αὐρηλία Πολυμνέα **V** 183, 1/2 ; *365*, v. Πολύμνια.
Πολύμνια : **V** *365.*
Πολυχρόνιος : Πολυχρωνίου **IV** 123, 4/5 ; *297*, *298.*
Πορταΐτισσα (épithète de la Vierge) : **II** *322.*
Πρίσκα : **IV** 132, 4 ; *308* ; 154, 5 ; *329.*
Πρῖσκος : **IV** 134, 2 ; *309* ; 145, 6/7 ; *319.*
Προβόλιος : **V** 180, 4 ; *360.*
Πρόβος : *τὰ Πρόβου* **VI** *463.*
Πρωΐνος : *τὰ Πρωΐνου* **VI** *463.*

Philippianus : **V** *336.*
Prisca : **IV** *308.*
Priscus : **IV** *308* ; *309.*
Probulus : **V** *360.*

Quinctius, Quintus : **I** *272.*

Ῥαέγας (-γος, -γης) : **IV** 111 ; *280*, *281.*
Ῥάλης : Παλαιολόγος ὁ Ῥάλης **I** 38, 1 ; « *Ῥάλης* » *273.*
Ῥεβέκκα : Ῥεβέκα(ς) **IV** 161, 2 ; *339.*
Ῥέγας : **IV** *281* ; *cf.* Ῥαέγας.

Ῥεγουαλος : **IV** *281* ; *cf.* Ῥαέγας.
Ρευματοκρατόρισσα (épithète de la Vierge) : **II** *322*.
Ῥοντακηνός : Ἰω(άννης) Λάσκαρη(ς) ὁ Ροντακινὸς **I** 46, 3 ; *Ροντακηνός, Ροντακίνος, Ρυνδακηνὸς 282, 283* ; voir Ἰωάννης.
Ῥουφῖνος : **IV** *317*.
Ῥυνδακηνός : **I** *282* ; *cf.* Ῥοντακηνός.
Ῥωμανός : *Ῥωμανοῦ* (dignitaire) **II** *295* ; *Ῥωμανὸς ὁ Μελῳδὸς* **V** *355* ; Ῥουμανὸς 178, 1 ; *355* ; Ἁγήου Ῥομανοῦ (église) 190, 6/7 ; *375* ; **VI** 239 17 ; *507*.

Rufius : *Rufius Gennadius Probus Orestes* **IV** *305*.

Σαβαώθ *(nomen sacrum)* : *Κύριος Σαβαὼθ* **VI** *493*.
Σαββάτιος : **V** 193, 7 ; *379* ; *Σαβ(β)άθιος, Σαββάτις 379*.
Σαββατώ : **V** *379*.
Σαβῖνος : **IV** *283*.
Σαγόπουλος : **III** 103, 4 ; *Θεόδωρον Φιλανθρωπηνὸν τὸν Σαγόπουλον 317*.
Σαθάν : *Σα(θ)ὰν* **II** *287*.
Σανβάτιος : **V** *380*, v. Σαββάτιος.
Σεκοῦνδα, Σεκούνδη : Βεψανία Σεκοῦνδα **IV** 118, 2 ; *289, 290*.
Σεκοῦνδος : **IV** *290*.
Σέργιος : **II** 74, 2 ; *279* ; **IV** 149, 1 ; *323* ; *Σέργις 323*.
Σηγγέλης : *Συγγέλη* **I** *225* ; *Ἰω(άννης) ὁ Συγγέλη(ς) 226* ; *cf.* Ἰωάννης.
Σιδέρης : **V** *380*.
Σιδερίδης : **V** *380*.
Σιδηρᾶς : **V** *380*.
Σιδηρίων : **V** *380*.
Σισίνιος, Σισίνις : Σισίνις **II** 64, 3 ; *Σισίνης 262* ; *Σισίννης, Σισίνος, Σισίννος, Σισίννιος 262* ; **IV** *296* ; *316* ; *317* ; 163, 1 ; *341* ; *344* ; **VI** *467*.
Σιχούης : τοῦ Σιχούη **I** 2, 5.
Σιών : Σηὸν **II** 79, 1 ; *Σιὼν 288*.
Σκηνικός : **V** *352*.
Σοφία : ἡ Σοφία τοῦ Μάζη **I**, 2, 3 ; *τῆς... Θεοῦ Σοφίας* (l'église de Constantinople) **IV** *283*.
Στεφανάκιος, Στεφανάκις : (rest.) Στεφανάκις **IV** 150, 1/2 ; *324* ; **V** 194, 3/4 ; *Στεφανάκης 380*.
Στεφανία, Στεφανίς : **IV** *288*.
Στεφάνιος : Φλ. Οὐαλ. Στεφανίου (ἡγεμών, fonctionnaire civil) **IV** 117, 5 ; *288*.
Στέφανος : **VI** 211, 3/4.
Στέφανος : Κόϊντος Στέφανος (fonctionnaire) **I** 37, 2 ; — (skevophylax) **IV** *283*.
Στυλίτης : *Συμεὼν* (saint) **IV** *312*.
Συμβάτιος : Συνβατ(ίου) τοῦ Πετρούσι **II** 90, 6 ; *310* ; *cf.* Πετρούσης ; *311* ; **IV** *302*.
Συμεών : **I** 2, 2 ; Συμ(εῶνος) **II** 91, 3 ; *Συμεὼν τοῦ Στυλίτου* **IV** *312* ; **VI** 208, 5 ; *470*.
Συμπλικία : *Συνπλικίας* **IV** *314*.
Σύμφορος : *Συνφόρου* **IV** *314*.
Σωζομένη : **V** 167, 5/6 ; *334* ; **VI** *456*.
Σώζων : **VI** 196, 2 ; *456*.
Σωτὴρ *(nomen sacrum)* : ϙῶτερ **I** 25, 4 ; Σωτῆρος Κυρίου 36, 4.
Σωφρόνη, Σωφρόνα, Σωφρονίς : **VI** *489*.
Σωφρονία : **VI** 227, 1 ; *489*.
Σωφρονᾶς : **VI** *458*.
Σωφρονίδας : **VI** *458*.

Σωφρόνιος, Σωφρόνις : **IV** *296* ; **VI** 197, 3/4 ; *458* ; *489*.
Σωφρονίσκος : **VI** *458*.

Ταξιδιάρα (épithète de la Vierge) : **II** *322*.
Τζηντζηλουκιώτισσα (épithète de la Vierge) : **II** *325*.
Τζουτζουλάκιος : Οὐρβικίου Τζουτζουλακίου **II** 101 A, 6/7 ; 101 B, a) 3/4 ; 101 B, b) 4 ; *325*.
Τιβέριος : (rest.) **IV** 112, 11 (césar) ; (rest.) 129, β) 6 ; *305*, v. Φλάβιος ; **V** 167, 1 ; *334*.
Τορνίκης : **III** 108, 1 ; *324* ; *cf.* Ξένος ; 110, 2 ; *326* ; *cf.* Κομνηνός.
Τρέτιοι (οἱ) (τῶν Τρετίων), (nom d'un ἀριθμός) : νομέρο(υ) Τρετίον **V** 193, 8/9 ; *378*, *379*.
Τρίμων : Δημητριανὸς ὁ Τρίμων **I** 33, 3 ; *264*.
Τρύφων : **IV** 159, 2 ; *336* (notable) ; **VI** 239 9.

Ὑάκινθος : **VI** 232, 5/6 ; *495*.
Υἱὸς (*nomen sacrum*) : υ(ἱο)ῦ τοῦ Θ(εο)ῦ **II** 80, 7 ; *291* ; *Υἱὸν* **V** *356*.
Ὑπεραγία (la Vierge) : *ὑπεραγίας Θεοτόκου* **IV** *283*.
Ὕψιστος (*nomen sacrum*) **I** *270* ; **V** *334*.

Ulpia : **IV** *308*.
Ulpius : **IV** *308*.
Urbicius : **II** *325*.

Valeria : **IV** *308*.
Valerius : **IV** *308* ; **V** *350*.
Victorinus : **IV** *346*.
Vipsania : *Vipsania Secunda* **IV** *290*.
Vipsanius : **IV** *290*.

Φανερωμένη (épithète de la Vierge) : **II** *322*.
Φελοκαλήγης : Φελοκαλήγ(ης) **I** 2, 4 ; *225*.
Φιλανθρωπηνός : **III** 103, 3 ; *Θεόδωρον Φιλανθρωπηνὸν 317*.
Φιλιππιανός : **V** 168, 1 ; *336* ; **VI** *468*.
Φίλιππος : Φιλ[ίππου ?] (évêque) **II** 48, 2 ; *Φι... 239* ; *240* ; *ὁ Φιλίππου* **IV** *308*.
Φιλοκάλης : Φιλοκά(λου) (fonctionnaire) **II** 81, 6 ; *296*.
Φιλοκύριος, Φιλοκύρης, Φιλοκῦρις : **V** 169, 1 ; *337*.
Φιλόμουσος : **VI** 200, 3/4 ; *461*.
Φιλουμένη, Φιλουμενή : **VI** *491*.
Φιλουμενός : **VI** 229, 3/5 ; *491*.
Φιλούρης : *Γιώργη Φιλούρη* **I** *278*.
Φλαβιανός : **VI** 207, 3/4 ; *468*.
Φλάβιος : Φλ(αβίου) **IV** 117, 2, 4 ; *288*, v. Μαρκιανός ; (rest.) 126, 3 ; *301*, v. Ἀρκάδιος (empereur) ; (rest.) *Φλαβίου Ὀνωρίου* (emp.) *301* ; — Ἰουστίνου 127, 3 ; *302* (emp.) ; — Εὐθαρὶχ 127, 6 ; *303* ; (rest.) — Εὐθαρὶχ 128, 4 ; *304* ; (rest.) 129, β) 6 ; — *Τιβερίου Κωνσταντίνου 305* (emp.) ; **V** 171, 1 ; *342* ; *Φλ(αούιος) 342* ; 174, 1 ; *348* ; 178, 1 ; *355*.
Φραντζέσκος : Παλάμιδες Φραντζέσκου Γατελιούζου τοῦ Παλαιολόγου **I** 34, 7 ; *Φραντζέσκου 265*, *266*.
Φωκᾶς : **VI** 239 14 ; *506*.

Χαρίτιον (τὸ = ἡ) : **IV** *306*.
Χαρίτιος : **IV** 130, 1/2 ; *306* ; *Χαρίσιος 306* ; *τὰ Χαρισίου* **VI** *463*.

Χαρίτων : **IV** *306*.
Χλωρός : τοῦ κὲ Χλορ[οῦ ?] **I** 17, 3 ; *Χλωροῦ 243* ; *Μακαρίου τοῦ καὶ Χλωροῦ 244* ; v. Μακάριος.
Χριστὸς (*nomen sacrum*) : Φῶς Χριστοῦ Φαίνει Πᾶσι **I** 36, 1 ; Ἰησοῦς Χριστὸς Νηκᾶ 36, 2 ; Χ(ριστὸς) (νι)Κ(ᾷ) **II** 69, 1 ; *291* ; *300* ; ἐν Χ(ριστ)ῷ 91, 3 ; *312*, *313* ; 94, 1 ; *319* ; (rest.) **IV** 114 ; *Χριστὲ 284* ; *299* ; **V** *367* ; 187, 4 ; *369*, *370* ; *372* ; **VI** *486* ; Χ(ριστ)ὲ βοήθη 225 (monogramme) ; *487* ; *Χριστὲ ὁ Θεὸς 500*.
Χριστόφορος : Χριστοφόρου (césar) **II** 50, 7 ; *247*.
Χρυσοπηγὴ (la Vierge) : ναὸς τῆς ... Χρυσοπηγῆς **I** 34, 5 ; *266* (église d'Ainos).

Ψελλός : **III** *313*.

Ὢν (*nomen sacrum*) : *ὁ ὤν* **V** *343*.

4. Noms géographiques et ethniques

Ἀβασγός : **III** 102, 16 ; *315*.
Ἀγαρηνός : *τῶν ἀθέων Ἀγαρηνῶν* **I** *232*.
Ἀδριανοῦ (ἡ), Ἀδριανούπολις : τῆς Ἀδριανοῦ **I** 19, 1 ; *247* ; (rest.) ἡ Ἀδριανοῦ **II** 82, 1 ; *Ἀδριανοῦ, Ἀδριανουπόλεως 297* ; *314*.
Ἀδριανουπολίτης : **II** *314*.
Ἀδρίνου / Ταδρίνου : **II** *324*.
Ἅη Γιάννης : *ὁ Ἅη Γιάννης* τὸ *Τζαμὶ* **I** *235*.
Ἀθῆναι : *τῆς μεγάλης ἐκκλησίας Ἀθηνῶν* **IV** *283*.
Ἄθυρα (τά), Ἀθύρας : **VI** *478-479*.
Αἰγαῖον : Αἰ[γαίου] **I** 47, 10 ; *285*, 10.
Αἰγύπτιος : Ἐγυπτήου **IV** 115, 2 ; *Αἰγυπτίου 285*, *286*.
Αἶνος : **I** *251* ; Αἴνου 34, 6 ; *267*.
Ἀλεξανδρεύς : *Ἀλεξανδρεῖς* **IV** *319*.
Ἀνακόσια : **VI** *485*.
Ἀνθεμίου (τά) : **VI** *463* ; *cf.* Ἀνθέμιος (noms de personnes).
Ἀπρηνός : (στρατηγὸς) Ἀπρηνῶν **IV** 119, 3/4 ; *291*, *292*.
Ἄπρος (ὁ, ἡ) : *τὸν Ἄπρον* **II** *258*, *260* ; *Ἄπροι, Ἄπρος, Ἄπρων, Ἄσπρος 303* ; 90, 7 ; *ὑπάτου καὶ στρατηγοῦ Ἄπρου 311*.
Ἄραψ : **III** 102, 16 ; *313, 315*.
Ἀρεταί : **VI** *491*.
Ἀρκαδιούπολις : Ἀρκαδι[ουπόλεως] **II** 58, 2.
Ἀρμαμενταραίας (τά) : **VI** *490*.
Αὐγουστεών : **III** *309*, v. Μίλιον.
Αὐσονάρχης : **I** *228*.
Αὐσονοκράτωρ : **I** *228*.
Αὔσων : Αὐσόνων **I** 4, 1 ; *228*.
Αὐχενίου (τά) : **VI** *463* ; 207, 7/8 ; *469* ; *cf.* Αὐχένιος (noms de personnes).

Βιζύη : [Κάστρον] Βιζύης **II** 57, 2 ; *Βιζύην 257* ; **IV** *340*.
Βιθυνία : *ἐκ Βιθυνίας* **I** *237*.
Βορεὶς / Βωρεῖς : **V** *339*.
Βουζαῖα (τά) : **VI** *469*.
Βούκελλον : Βουκέλ[λου] **II** 55, 2 ; *Βούκελ*[*λον*] *Βουκέλ*[*ου*] *255*.
Βουλγαρία : **II** *300*.
Βούρδιζον : Κάστρον Βουρδίζου **II** 54, 2.
Βουρτουδιζός : **II** *255*.
Βυζάντιον: *τῶν ἐγγὺς Βυζαντίῳ χωρίων* **III** *310* ; **VI** *485* ; *491*.

Γάζα : **IV** *340*.
Γαλατάρια : **VI** *485*.
Γάνος (ὁ, ἡ, τό) : *Γάννος* (*ἡ*) **I** *226* ; *τοῦ Γάνου* **II** *258*.
Γαρέλλα : Γαριάλᾳ [ς] **II** 59, 2 ; *Γάρελ(λ)α, -έλης / -έλων / -ιάλων, Γαρέλλα 258*.

Γότθος : **II** *308.*
Γρύπες, Γρύπιες : **VI** *488.*

Δαμαστόρων (τά) : **VI** *463* ; 203, a) 2/3 ; b) 3/4 ; *cf.* Δαμάστορες (οἱ) (noms de personnes).
Δαόνιον : [*Δαον*]*ίου*, *Δαόνιον* **II** *261.*
Δέρκη : **II** *324* ; v. Δέρκοι.
Δέρκοι : Δέρκων **II** 101 A, 2 ; *324.*
Δριζήπαρα, Δριζίπαρα, Δρυζίπαρα (τά) : **IV** *296.*
Δρουζιπάρα (ἡ) : **IV** *296* ; v. Δριζήπαρα.

Ἕβδομον : **III** *310* ; 102, 4 ; *313*, *314.*
Ἑβραῖος : Ἑβραίων Ἔλεγχος **I** 36, 3.
Ἕβρος : *τῷ ποταμῷ Εὔρῳ* **II** *303.*
Ἑξαμίλιον : [*Ἑξαμιλ*]*ίου* **II** *261.*
Εὐανθίς : (*φυλή*) *Εὐανθὶς* **V** *339.*

Ζημοκάρτου (τά) : **VI** 202 A, 4; B, 2 ; *cf.* Ζημοκάρτης (noms de personnes).
Ζουπάραι : **IV** *296* ; v. Δριζήπαρα.

Ἡράκλεια : τῆς θεοσώσθου πόλεως Ἡρακλεί(ας) **I** 18, 4 ; **II** *265* ; μητροπολίτης Ἡρακλείας 68, 3/4 ; *270* ; **IV** *326* ; *340* ; Ἡρακλίᾳ **V** 179, 4 ; *357*, *358* ; Ἡρακλείᾳς **V** 189 ; *374* ; **VI** *485.*
Ἡρακλειώτης : **V** *342, cf.* Ἡρακλεώτης ; 177, 1/2 ; *353.*
Ἡρακλεώτης : **V** 170, 2/3 ; *339* ; 171, 2 ; *342* ; 178, 1/2 ; *355* ; 181, 2 ; *362.*

Θεοδοσιούπολις : Θεοδοσπόλεως **II** 61, 2 ; *Θεοδοσιουπόλεως 259.*
Θεοδοσιουπολίτης : *Θεοδοσιουπολιτῶν* **II** *259* ; **IV** *326.*
Θεοδωρούπολις : Θεοδωρουπόλεως **II** 62, 2 ; *260.*
Θεσσαλονίκη : *εἰς Θεσσαλονίκην* **II** *300.*
Θρᾷκες : *Θρᾳκῶν καὶ Μακεδόνων* **II** *308.*
Θρᾴκη : (rest.) **II** 49, 3 ; *στ[ρατηγοῦ Θρᾴκης] 245* ; *ἐν τῇ Θρᾴκῃ πόλεις 293* ; *ἐπὶ Θρᾴκης ... χωρία 300* ; *βικάριος Θρᾴκης* **IV** *288.*
Θρᾳκική : **IV** *288.*
θρᾴκιος, ον : *Θρᾴκια τείχη* **IV** *301.*
Θρηίκη : **IV** *301*, v. Θρᾴκη.
Θυάτειρα : *πόλεως Θυατείρων* **IV** *312.*

Ἴβηρ : **III** 102, 16 ; *313*, *315.*
Ἱερὸν Ὄρος : **I** *224.*
Ἱερουσαλήμ : **II** *305.*
Ἴμβρος : *Ἴμβρου* **I** *267* ; *281.*
Ἰουδαῖος : *λαὸς τῶν Ἰουδαίων* **IV** *347.*
Ἰσμαήλ : **III** 102, 16 ; *315.*
Ἰσραηλίτης : λαὸν ἰσραηλίτην **I** 17, 6 ; *244.*

Καινὸν φρούριον : **VI** *485.*
Καισαριώτης : Κεσαριότις **IV** 160, 4 ; *Καισαριώτης 338.*
Καλλίου μονή : **III** *310.*
Καλλιούπολις : *τὰ τείχη τῆς Καλλιουπόλεως* **I** *232.*

Καλφᾶς, Καρφᾶς : **VI** *485*.
Καρία : καρυᾶς **I** 22 ; *[Καρίας] 252*.
Κέλτης : *εἰς Κελτοὺς* **III** *313*.
Κενοφλώριον : **VI** *485*.
Κοιλανῶν πόλις : **IV** *337*.
Κόμνεις (?) : Κομνέων **IV** 141, 4/5 ; *316*.
Κόμνη (bourgade thrace) : **IV** *316*, v. Κομνέων.
Κομνιανὰ (τά) : **IV** *316*, v. Κομνέων.
Κωνσταντίνου, ἡ (Constantinople) : **I** 4, 2 ; *Διόνη Κωνσταντίνου 228* ; *ἡ Κωνσταντίνου 228*.
Κωνσταντινούπολις : *Κωνσταντινόπιλιν* **I** *284* ; [Κ]οσστατινοπόλ(εως) **VI** 206, 5/6 ; *467* ; *περὶ Κωνσταντινούπολιν* **VI** *482*.

Λάμπουσα : **II** 101 A, 4 ; *324*.
Λατῖνος : *ποιμένες Λατῖνοι* **III** *311*.
Λιμπιδαρίου (τὰ) (lieu-dit) : **VI** *521*.
Λόγγοι : **III** *310*.

Μάγζαρθα (τά) : κώμης Μαγζάρθων **IV** 145, 7/8 ; *319*.
Μαγκουρᾶς (lieu- dit de Lemnos) : **I** *242*.
Μάδυτος : *Μάδυτον* **I** *232*.
Μακεδονία : *Μακεδονίας* **I** *232* ; *Μακεδονίας χωρία* **II** *300*.
Μακεδών : *Μακεδόνων* **II** *308* ; *315*.
Μακρὸν Χωρίον : **III** *310*.
Μαρώνεια : Μαρων(είας) **II** 48, 2 ; *Μαρων 239*.
Μεσημβρία : *τὸ τεῖχος Μεσημβρίας* **II** *310*.
Μίλιον τοῦ Αὐγουστεῶνος : **III** *309*.
Μυριόφυτον : *Περιστάσεως καὶ Μυριοφύτου* **IV** *330* ; v. Περίστασις.
Μύρμηξ : **VI** *481* (lagune).

Νακωλεία : ὑπὸ Νακολίαν **VI** 196, 5/6 ; *456* ; (rest.) ἐπὶ Νακολίας 201, 6/7 ; *462*.
Νεώματα : *Νεωμάτων, Ἅγιος Γεώργιος τὰ Νεώματα* **I** *230*.
Νεώνατα : ἀπὸ ἐπαρχίας Νεωνάτων **I** 7, 2 ; *230*, voir Νεώματα.
Νητηνός : **VI** *456*.
Νῆτος (ἡ) : χορίου Νήτου Μεγάλης **VI** 196, 4/5 ; *χωρίου Νήτου Μεγάλης 456* ; (rest.) 201, 5 ; *462*.
Νίκαια : ἐν Νικαίᾳ **II** 95, 1 ; *317*.
Νικομήδεια : Νκιομη[δείας] **III** 108, 3 ; *Νικομηδείας 325*.

Ὀλύνθιος : **V** *368*.
Ὀρεστιὰς (= Andrinople) : **II** *315*.

Παλαιόπολις : **I** *275*.
Παναγίου (τά) : **I** *272*.
Πάνιον : *Πάνιον κάστρον* **II** *260* ; [*Παν*]*ίου, Πάνιον 261* ; 67, 2 ; *268*.
Πανιώτης : *Πανιωθῶν / Πανιωτῶν* **IV** *292* ; *ἐκκλησίας τῶν Πανι(ω)τῶν 321* ; ἀπὸ Πανιωθῶν 151, 2 ; *325* ; *326* ; Πανιτῶν πόλεως 158 A, 3 ; *334*.
Περίνθιος : **V** *339*.
Πέρινθος : **IV** *319* ; *342*.
Περίστασις : *Περιστάσεως καὶ Μυριοφύτου* (évêché) **IV** *330*.

Πέρσης : Πέρσαι **III** 102, 15 ; *315.*
Πλακωτή : — (*ὁδὸς*) **III** *309.*
Πόλις (Constantinople) : **VI** *489* ; *491.*
Πρόβου (τά) : **VI** *463* ; *cf.* Πρόβος (noms de personnes).
Πρωΐνου (τά) : **VI** *463* ; *cf.* Πρωΐνος (noms de personnes).

Ῥαιδεστὸς (ὁ, ἡ) : *ἕως τὸν Ραιδεστὸν* **I** *232* ; Ρεδεστοῦ **II** 60, 2 ; *Ραιδεστοῦ 259.*
Ῥήγιον : *[Ρηγ]ίου* **II** *261* ; **III** *309* ; **VI** *481* ; *482.*
Ῥοδόπη : *παρὰ τῇ Ῥοδόπῃ* **II** *303.*
Ῥούσιον : *[Ρουσ]ίου* **II** *261.*
Ῥωμαῖος : Ῥωμέων **I** 23 ; *Ῥωμαίων 253* ; *254* ; *284* ; *τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς* **II** *266* ; 81, 3 ; *293, 295* ; *300* ; 90, 4 ; *αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων 310* ; **IV** *319.*
Ῥώμη : **III** 102, 11 ; *315.*

Σαμοθράκη : *Σαμοθράκης* **I** *267.*
Σελοκάκα : *(προάστειον) τοῦ Σελοκάκα* **III** *310.*
Σεργέντζιον : **II** *292,* v. μητρόπολις (vocabulaire grec).
Σέρραι : *τῆς Σέρας* **II** *252.*
Σκουτάριον : Σκουταρ[ίου] **II** 56, 2 ; *Σκουτάρ[εως], [Σκουταρίου] 256.*
Σκύθης : Σκύθαι **III** 102, 15 ; *313, 315.*
Σταυρούπολις : Σταυροπόλεως **I** 22.
Στρογγύλον : *φρούριόν ἐστιν ... ὅπερ Στρογγύλον ... καλοῦσιν* **VI** *481.*
Σχιζά : **VI** *485.*

Ταλάσιον : Ταλασί<ο>ου **IV** 160, 5 ; *χωρίον Ταλασίου 338.*
Ταταροβούλγαρος : Ταταροβο[υλγάρων] **I** 25, 1.
Τζηντζηλούκιον (village de Rhodopes) : **II** *325.*
Τζιορίκελλος (rivière) : **IV** *297.*
Τζουρουλὸς (ἡ) : Τζου(ρου)λοῦ **II** 64, 4 ; *Τζουρουλοῦ 263* ; *Τζούλου 262, 263* ; *Τζόρουλον, Τζουρουλ(λός), Τζο(υ)ρολ(λόη), 264* ; **VI** *497.*
Τόρουλον, Τύρουλον, Τυρολόη : **II** *264, cf.* Τζουρουλός ; *(μητρόπολις) Τυρολόης καὶ Σεργεντζίου 292.*

Ὑπαιπηνὸς (de Ὕπαιπα) : Ὑπεπηνὸς **V** 179, 2/3 ; *357, 358.*

Φιλία(ς) = Φιλέας : Φιλίας **II** 101 A, 1/2 ; *324.*
Φιλιππήσιοι : *τῇ Φιλιππησίων ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ* **VI** *463.*
Φλώριον, Φλωρίον, Φλώρια (τά) : **VI** *485.*
Φρυγία : Φρ[υ]γίᾳ [ς] **VI** 201, 7/8 ; *462* ; ἀποθηκάριος Φρυγίας 207, 5/6 ; *469* ; *470.*

Χαρισίου (τά) : **VI** *463,* v. Χαρίτιος (noms de personnes).
Χιτοῦ κώμη : **VI** *488.*
Χρυσῆ πόρτα : **III** *309.*

5. Auteurs anciens, byzantins et latins

Agathias : **VI** *488* ; 232.
Ammianus Marcellinus : **VI** *479*.
Anne Comnène : **I** 28 ; **II** 56 ; 66 ; 81 ; *303* ; 92 ; 101 ; **III** *310* ; **VI** *491* ; 233 A.
Anonyme (éd. Banduri) : **III** 102, *312*.
Anonyme de Sathas : **III** 102, *314*.
Ansbert : **II** 55.
Aréthas (métropolite de Césarée) : **II** 66.

Baronius ... O. Raynaldus : **I** 44 ; 46.
Benjamin de Tudèle : **IV** 161.
Bertrandon de la Broquière : **I** 34.

Christophore de Mytilène : **III** 102, *313*.
Constantin VII Porphyrogénète : **II** 50 ; 53 ; 80 ; **III** *309* ; 102 ; 105 ; **VI** *482*.
Cosmas Indicopleustès : **IV** 145.
Cristoforo de' Buondelmonti : **I** 39.
Cyriaque d'Ancône : **I** 32 ; 37 ; 39 ; 40 ; 42 ; 46 ; **IV** 166 ; **V** 168 ; **VI** 229.

Dionyse d'Alicarnasse : **I** 32.
Doukas : **I** 34 ; 44 ; 46 ; **IV** *294*.
Du Cange (Ch. Dufresne) : **III** *310* ; 102 ; **IV** 115.

Etienne le Taronite : **II** 83.
Euripide : **V** 178.
Eusèbe (évêque de Césarée) : **V** 167 ; 188.

Georges Amartôlos : **II** 71.
Georges Boustrônios : **I** 10.
Georges Cedrenus : **VI** *485*.
Georges Oinaiôtès : **I** 47.
Georges Pachymère : **I** 10 ; 26 ; 27 ; 28 ; **III** 102, *311* ; **VI** *488*.
Georges Sphrantzès : **I** *251* ; 43.
Gerlach (St.) : **II** 100.
Gyllius (P. Gylles) : **III** *310*.

Henri de Valenciennes : **II** *303*.
Hermodore Michel Kritoboulos : **I** 19 ; *251* ; 34 ; 39 ; 43 ; 44 ; 46.
Hérodote : **IV** 126.
Homère : **IV** 166 ; **V** 173 ; **VI** 203 ; 227.

Ianos Laskaris Rhyndakènos : **I** 46.
Ignace (diacon et skévophylax de Sainte-Sophie) : **II** 70.

Isaïe : **I** 36 ; **VI** 230 A.

Jean d'Antioche : **II** 71.
Jean Cananus : **VI** 232.
Jean VI Cantacuzène : **I** *232* ; 10 ; 11 ; 12 ; 15 ; 19 ; *249* ; 28 ; 37 ; 47 ; **II** 55 ; 59 ; *303* ; 101 ; **III** 110 ; **IV** *294* ; **VI** *482*.
Jean Chrysostome : **VI** *488-489*.
Jean Eugénikos : **I** *271*.
Jean Kinnamos : **III** *310*.
Jean Malalas : **IV** 145 ; **VI** *485* ; *488*.
Jean Skylitzès : **II** 49 ; *252* ; 57 ; 61 ; 62 ; 64 ; 66 ; 67 ; 81 ; 83 ; 85 ; 89 ; 92 ; **III** *309* ; 102, *314*, *315* ; 105.
Jean Tzetzès : **III** 107.
Jean Zônaras : **II** 48 ; *252* ; 62 ; 71 ; 81 ; 90 ; 92 ; **III** 102 ; **IV** *330*.
John Covel : **I** 12 ; *291* ; **II** 65 ; 66 ; 71 ; 74 ; 75 ; 83 ; 85 ; 99 ; 100 ; **III** 106 ; 110 ; **IV** 122 ; **VI** 221.
John Covel's Diary : **III** 106.
Joseph Génésios : **II** 65 ; 66 ; 67.

Laonikos Chalkokondylès : **I** 34 ; 44.
Leo Diaconus (Léon le diacre) : **I** 15 ; **II** 62 ; 81 ; 82 ; 83 ; **III** 108.
Leontios Machairas : **I** 10 ; 46.
Liutprandus : **II** 81.
Lucien de Samosata : **IV** 130.

Makarios Mélissènos : **I** *251*, v. Pseudo-Sphrantzès.
Manuel Philès : **I** 4 ; **III** 107.
Michel Attaleiate : **II** 90 ; 92 ; **III** *310* ; **IV** *330*.
Michel Glykas : **II** 81 ; **III** 102, *314*.
Michel Psellos : **I** *226* ; **II** 90 ; 91 ; **III** 102, *313* ; 108 ; **IV** 141 ; **VI** *485*.

Nicéphore Bryennios : **II** 62 ; 92 ; 100.
Nicéphore Grégoras : **I** 12 ; 34 ; **II** 59.
Nicéphore (patriarche de Constantinople) : **II** 48 ; 49 ; 50 ; 64 ; 81.
Nicétas Choniatès : **II** 81 ; *303* ; 92 ; 101 ; **III** 105 ; **IV** *294* ; 160 ; **VI** 232.
Nicolas de Méthone (évêque) : **I** 22.

Paul Lucas : **II** 84.
Philothée de Sèlyvria : **I** 12.
Plutarque : **I** *271* ; **IV** *319* ; **VI** *488*.
Procope de Césarée : **II** 54 ; 62 ; **III** *309* ; **VI** *479* ; *481* ; 232 ; 239, pp. *505-506*.
Pseudo-Kodinos : **I** 10 ; 47 ; **II** 85 ; **III** 102, *314* ; **IV** 130 ; **VI** 233 A.
Pseudo-Sphranzès : **I** *251*.
Ptochoprodromos : **II** 80.

Scriptor incertus : **II** *252* ; 58 ; 60 ; 65 ; 67 ; *303* ; **III** *309*.
Skylitzès Continuatus : **II** 90 ; 92 ; **IV** *330*.
Sôkratès : **III** *309* ; **V** 167.
Sophocle : **V** 178.
Souïdas : **II** 49.

Sôzoménos : **III** *309* ; **IV** 147 ; **V** 167 ; 188.
Sylvestros Syropoulos : **I** 18 ; 21.

Théodore Kamatéros : **III** 107.
Théodore Studite : **I** 3, *227*.
Théophane : **II** 48 ; 49 ; 50 ; *252* ; 55 ; 64 ; 65 ; **III** *309* ; 102, *316* ; **IV** 114 ; *294* ; **VI** *482* ; *488* ; 233 A ; 242.
Théophane Continuatus : **II** 49 ; *252* ; *253* ; 58 ; 60 ; 67 ; 74 ; 81 ; 82 ; *303* ; **III** *309* ; 102, *314*.
Théophylacte Simokattès : **II** 71 ; **III** *309* ; 102 ; **IV** *294* ; 137.
Tournefort (Pitton de—) : **II** 83.

Valesius (H. de Valois) : **III** *310*.
Villehardouin : **II** *303*.

Xavier Hommaire de Hell : **III** 104.

Yahia d'Antioche : **II** 81 ; 83 ; **III** 102, *314*.

6. Auteurs modernes

Acheimastou-Potamianou (Myrtali) : **III** 103.
Adhémar d'Alès : **IV** 161.
Adontz (N.) : **III** 108.
Ahrweiler (Hélène) : **I** 8 ; 28 ; 38 ; **II** 81 ; 90 ; 92 ; **III** 102 ; 110.
Aigrain (R.) : **I** 18.
Alexandris (A.) : **VI** *508*.
Anastasiou (J.) : **I** *234* ; *244* ; **II** *245*.
Andréou (Elias et Yanna) : **I** *271*.
Andriôtis (N.) : **IV** 145.
Angelidi (Christine) : **VI** 242.
Angelos Metrènos : **II** 89.
Angélou (A. D.) : **I** 22.
Angelov (D.) : **II** 55 ; **III** *333*.
Antoniadis-Bibicou (Hélène) : **II** 64.
Apostolidis (M.) : **II** 60.
Apostolopoulos (Ph.) : **IV** 151 ; 160 ; **V** 174 ; 178.
Aristarchis (S.) : **IV** 138 (v. bibliographie de la partie **V**) ; **V** 173.
Aristovoulos (B.) : **IV** *296*.
Arnakis (G.) : **I** *232*.
Assimi (Catherine) : **I** *223*.
Athènagoras (+ Παραμυθίας καὶ Φιλιατῶν) : **III** 103.
Atzémoglou (N.) : **II** 101 ; **III** *318* ; **VI** *485* ; 225 ; *488*.
Avraméa (Anna) : **I** 25 ; 28 ; **II** 101 ; **IV** 115 ; 141 ; 145 ; 151 ; **VI** 196 ; 202 ; 207 ; 208 ; 235.

Bagnall (R. S.) : **IV** 127 ; 129.
Baha Tanman (M.) : **VI** 233.
Bakirtzis (Ch.) : **I** 9 ; 22 ; 29 ; 32 ; 34 ; 36 ; 38 ; 39 ; 46 ; **II** 50 ; *252* ; *254* ; 67 ; 69 ; 80 ; 85 ; 88 ; 94 ; 97 ; **III** 105 ; 106 ; 108 ; **IV** 112 ; 133 ; 135 ; 152 ; **V** 194 ; **VI** 230 B ; 242.
Balard (M.) : **I** 10.
Balaščev (G.) : **I** 26 ; **II** 57.
Balta (E.) : **I** *223*.
Bandini (A. M.) : **I** *271*.
Banduri (Ans.) : **III** 102.
Bandy (An. C.) : **II** 76 ; **IV** 154 ; 156 ; 161 ; 162 ; **V** 180 ; 184 ; **VI** 242.
Bănescu (N.) : **I** 10.
Bardy (G.) : **IV** 134.
Barker (J. W.) : **I** 15 ; 35 ; 38.
Barnsley (S. H.) : **II** 52 ; 99.
Bartholomée Koutloumousianos : **I** *271* ; 38 ; 39 ; 44 ; 46 ; **II** 71 ; **III** *328*.
Bartikian (Hr. M.) : **II** 79.
Batur (M.) : **I** 28 ; 30.
Beck (H. G.) : **II** 70.

Bees (N. A.) : **II** 51 ; 64 ; 77 ; 80 ; *334* ; **III** 102, *316* ; 103 ; **IV** 112 ; 115 ; 124 ; 126 ; 130 ; 132 ; 133 ; 136 ; 137 ; 150 ; 152 ; 154 ; 158 B ; 166 ; **V** 184 ; 186 ; 187 ; 193 ; **VI** 198 ; 202 ; 219 ; 221 ; 230 A.
Bekatôros (G.) : **II** 53 ; **VI** 230 A.
Belting (H.) : **I** 4 ; **II** 52.
Beševliev (V.) : **II** 48 ; 50 ; *252-254* ; 54 ; 55 ; 56 ; 57 ; 58 ; 59 ; 60 ; 62 ; 63 ; 76 ; 101 ; **IV** 112, *281* ; 117 ; 120 ; 122 ; 124 ; 126 ; 128 ; 129 ; 130 ; 133 ; 136 ; 141 ; 145 ; 147 ; 150 ; 158 B ; **V** 181 ; 182 ; **VI** 241.
Bodnar (E. W.) : **I** 37 ; 39 ; 46 ; **V** 168.
Boissonade (J. F.) : **I** *271* ; **III** 102.
Borkowski (Z.) : **IV** 115 ; 155.
Bourdara (Kalliopi A.) : **III** 108.
Božilov (I.) : **I** 39 ; 43.
Bréhier (L.) : **II** 49 ; **IV** 117 ; 120 ; 123 ; **V** 195.
Brightman (F. E.) : **VI** 204 ; 243.
Bruun (P.) : **V** 174 ; 180.
Buckler (Georgina) : **IV** 147.
Buckler (W. A.) : **III** 107.
Bury (J. B.) : **II** 74 ; 81 ; **IV** 114.
Burzachechi (M.) : **V** 170.
Büttner-Wobst (Th.) : **II** 71.

Cabanes (P.) : **V** 174 ; 175 ; **VI** 208.
Cameron (A.) : **IV** 155 ; **VI** 242.
Carile (A.) : **II** *303* ; **IV** *294* ; *330*.
Carson (R. A. G.) : **V** 174.
Chalkia (Eugénie) : **I** 46 ; **III** *327-328* ; **IV** 111.
Charanis (P.) : **I** *232*.
Chatzidakis (M.) : **I** *291* ; **II** 100.
Chatzis (A. D.) : **I** 38.
Cheiladakis (N.) : **I** *234* ; **II** 74 ; 75 ; 83 ; 99 ; **VI** 221.
Cheynet (J.-Cl.) : **I** 19 ; 37 ; **II** 49 ; 60 ; 89 ; 92, *315* ; 100 ; 101 ; **III** 108.
Chourmouziadis (G.) : **VI** *479*.
Christophilopoulou (Ekatérini) : **IV** 155.
Colin (P.) : **I** 39 ; 46.
Collart (P.) : **IV** 145.
Contoléon (A.) : **I** 32.
Conze (A.) : **I** *271* ; 39 ; 40 ; 41 ; 42 ; 45 ; 46 ; **VI** 241 ; 242 ; 243.
Costis Palamas : **III** 102, *315-316*.
Courtois (Ch.) : **II** 49.
Cristoforo de' Buondelmonti : **I** *271* ; *275*.
Crow (J. G.) : **II** 62 ; 89.
Cumont (F.) : **V** 168.
Ćurčić (S.) : **I** 11.

Dagron (G.) : **II** 52 ; **III** *309* ; 102 ; 105 ; **IV** 112 ; 115 ; 119 ; 130 ; 133 ; 134 ; 143 ; 144 ; 145 ; 151 ; 153 ; 155 ; 165 ; **V** 175 ; 184 ; 194 ; **VI** 199 ; 202 ; 233 A ; 234.
Daldas (N.) : **I** *223*.
Dallegio d'Alessio (E.) : **I** 29.
Darrouzès (J.) : **I** *226* ; 7 ; 10 ; 18 ; 19 ; 21 ; 22 ; 32 ; 35 ; 37 ; **II** 48 ; 56 ; 61 ; 66 ; 70 ; **III** 110 ; **IV** 112 ; *294* ;

296 ; 124 ; 129 ; 159 ; **V** 185 ; **VI** *485*.
Dawkins (R. M.) : **I** 10 ; **IV** 161 ; 162.
De Boor (C.) : **III** 102 ; **VI** 233 A.
Delehaye (H.) : **II** 71 ; **III** 105 ; **IV** *296* ; 162.
Demangel (R.) : **III** *310* ; 102, *310-311* ; **VI** 230.
Dèmètrakopoulos (A.) : **I** 22.
De Jerphanion (G.) : **I** 36.
Dèmitsas (M.) : **I** 4.
Dennis (G.) : **IV** 119 ; **VI** 232.
Der Nersessian (Sirarpie) : **II** 53.
De Rossi (I. B.) : **I** 39 ; **IV** 166 ; **V** 168.
Déthier (C.) : **VI** 233.
Déthier (Ph.-A.) : **VI** 239.
Detschew (D.) : **VI** 202 ; 207.
Diehl (Ch.) : **IV** 133.
Diller (Au.) : **I** 32.
Dimadis (C. A.) : **VI** *508*.
Dimitrov (D.) : **IV** *296*.
Dirimtekin (F.) : **I** *234*.
Dölger (F.) : **I** 15 ; **II** 49 ; 65 ; 66 ; 71 ; 81 ; 83 ; 90 ; 101 ; **IV** 155 ; 165 ; **V** 168 ; 170 ; 174 ; **VI** 233 A.
Dörner (F.K.) : **V** 175.
Doublet (G.) : **V** 175.
Downey (G.) : **II** 48 ; **IV** *330* ; **VI** *488*.
Dragatsis (J.) : **IV** 166 ; **V** 172 ; 174 ; 175 ; 179 ; 188.
Drakos (E.) : **I** *234* ; 12 ; **II** 65 ; 89 ; 91 ; 97 ; 99 ; **IV** *328* ; *330* ; **VI** *479*.
Drandakis (N. B.) : **I** 19 ; **II** 82.
Du Cange (Ch. Dufresne) : **VI** 232.
Ducellier (A.) : **I** 36.
Dujčev (I.) : **II** 54 ; **IV** 112, *281*.
Dumont (A.) : **I** *224* ; 1; 2 ; 4 ; 5 ; 6 ; 7 ; 9 ; 10 ; 12 ; 13 ; 15 ; **II** *248* ; 51 ; 65 ; 67 ; 69 ; 70 ; 71 ; 72 ; 74 ; 75 ; 80 ; 84 ; 91 ; 92 ; 93 ; 94 ; 95 ; 97 ; 98 ; **III** 108 ; **IV** 112 ; 113 ; 114 ; 116 ; 121 ; 124 ; 126 à 145 ; 147 à 150 ; 153 ; 154 ; 156 à 160 ; 165 ; **V** 167 ; 168 ; 171 ; 173 ; 183 ; 184 ; **VI** 196 ; 200 ; 206 ; 208 ; 212 ; 213 ; 215 à 217.
Duval (Yvette) : **IV** 111.
Dvornik (F.) : **II** 52 ; 57 ; 66 ; 74.
Džurić (I.) : **I** 35.

Ebersolt (J.) : **II** 101 ; **III** *309* ; 102, *310* ; **VI** 236 ; 238.
Edson (Ch.) : **IV** 126.
Ensslin (W.) : **IV** 117 ; 120 ; 122 ; 123.
Erzen (A.) : **I** 34.
Eustratiadis (S.) : **V** 175.
Eyice (S.) : **I** 4 ; *234* ; 12 ; 13 ; 14 ; 15 ; 21 ; 28 ; 29 ; 30 ; 32 ; 33 ; 34 ; 36 ; **II** 52 ; **III** 103 ; 104 ; *333*.

Failler (A.) : **I** 4 ; 10 ; 26 ; 28 ; **III** 102, *311* ; **VI** *488*.
Fassoulakis (S.) : **I** 38.
Fatouros (G.) : **I** 3 ; 47.
Feissel (D.) : **I** 4 ; 36 ; 37 ; **II** 52 ; 67 ; 69 ; 76 ; 80 ; 88 ; 90 ; 96 ; 97 ; **III** 104 ; **IV** 112 ; 115 ; 116 ; 117 ; 119 ;

120 ; 121 ; 123 ; 124 ; 126 ; 127 ; 128 ; 129 ; 130 ; 132 ; 133 ; 135 ; 136 ; 137 ; 141 ; 143 à 155 ; 158 B ; 159 ; 160 ; 162 ; 165 ; 166 ; **V** 168 ; 169 ; 173 ; 175 ; 177 à 182 ; 184 ; 185 ; 187 ; 191 ; 193 ; 194 ; *386* ; **VI** 196 ; 199 ; 202 ; 206 ; 208 ; 211 ; 212 ; 220 ; 224 ; 227 ; 233 A ; 234 ; 235.
Feld (O.) : **I** 12.
Ferjančić (B.) : **II** 85.
Ferluga (J.) : **I** 28.
Ferrua (A.) : **V** 169.
Ficker (G.) : **I** *226*.
Fiebiger (O.) : **IV** 124.
Fink (W.) : **IV** 113 ; **VI** 225 ; 231 ; 239 8.
Fıratlı (Nezıh) : **IV** 118 ; **V** *386* ; **VI** 229.
Folieri (Enrica) : **III** 102, *314*.
Foss (C.) : **V** 179.
Franz (I.) : **I** 39 ; **VI** 242 ; 243.
Fredrich (C.) : **I** *271* ; 37 ; 38 ; 39 ; 40 ; 41 ; 42 ; 43 ; 44 ; 45 ; 46 ; 47 ; **III** *328* ; **VI** 241 ; 242.
Frisch (P.) : **IV** 159 ; 165.
Frolow (A.) : **I** 36.

Gallavoti (C.) : **IV** 165 (à corriger l'orthographe du nom).
Gamillscheg (E.) : **VI** 232.
Garzya (A.) : **I** 3.
Gardthausen (V.) : **VI** *479*.
Gascou (J.) : **IV** 151.
Gautier (P.) : **II** 92 ; **III** 105 ; **VI** *491*.
Gedeôn (M. J.) : **I** *224* ; 1 ; 2 ; *226* ; 3 ; 6 ; 7 ; 19 ; **II** 57 ; 71 ; 79 ; 86 ; 91 ; 101 ; **III** 102, *315* ; *318* ; 105 ; *333* ; **IV** 113 ; 124 ; 136 ; 155 ; **VI** *479* ; *482* ; *485* ; 225 ; 226 ; *488* ; *489* ; 227 ; 228 ; *491* ; 229 ; 232 ; 233 A ; 234 ; 235 ; 237 ; 240 ; *521*.
Germanos (+ Θυατείρων) : **I** *234* ; 12 ; **II** 74 ; 75 ; 83 ; 99 ; **VI** 221.
Germidis (A.) : **II** *312*.
Giannios (A. G.) : **II** 101 ; **III** *310* ; **VI** *479* ; *482* ; *485* ; *488*.
Glück (F.) : **III** *310* ; 102, *314-315*.
Goudas (M.) : **II** 81.
Gouillard (J.) : **II** 50.
Gounaropoulou (Loukrètia) : **V** 170 ; 171 ; 176 ; 178 ; 179 ; 180 ; 183 ; 187 ; 191 ; 193 ; **VI** 196 ; 229 ; 235.
Grabar (A.) : **I** 19 ; **II** 82 ; 95 ; 100.
Gratséas (G.) : **II** 53.
Grégoire (H.) : **I** 19 ; 37 ; **II** 65 ; 74 ; 82 ; 101 ; **III** 107 ; *333* ; **IV** 115 ; 117 ; 119 ; 132 ; 135 ; 143 ; 145 ; 150 ; 155 ; 158 B ; 159 ; 165 ; **V** 167 ; 181 ; **VI** 202 ; 230 A ; 233 A ; 241 ; 243.
Grélois (J. P.) : **I** *291* ; **II** 65 ; 75 ; 85 ; 99 ; **III** 106 ; **IV** 122 ; **VI** 221.
Grierson (Ph.) : **IV** 166.
Groag (E.) : **VI** *485*.
Grosjean (O.) : **III** 107.
Grosse (R.) : **IV** 120.
Grumel (V.) : **I** 19 ; 22 ; **II** 65 ; 67 ; 77 ; 83 ; 88 ; 93 ; **IV** 136 ; *330* ; 158 A ; 159 ; **VI** 196 ; *488* ; 227 ; 232.
Guarducci (Margherita) : **I** 36 ; **IV** 128 ; 135 ; 165.
Guilland (R.) : **I** 28 ; 32 ; 37 ; 47 ; **II** 49 ; 50 ; 64 ; 66 ; 67 ; 73 ; 74 ; 75 ; 81 ; 89 ; **III** 110 ; **IV** 117 ; 123 ; 124 ; 127 ; 158 A ; 159 ; **V** 195 ; **VI** *485* ; 233 A.
Guillou (A.) : **IV** 112.

Günsenin (Nergis) : **II** 97.

Hachlili (Rachel) : **IV** 161 ; **V** 184 ; *386*.
Hadzidakis (G.) : **II** 80 ; **III** 107 ; **IV** 112.
Halkin (F.) : **IV** *296* ; **V** 191.
Hanslik (R.) : **IV** 118.
Hanton (E.) : **IV** 116 ; 117 ; 119 ; 123 ; 124 ; 135 ; **V** 181 ; 185.
Hartmann (A.) : **V** 171.
Hasluck (F. W.) : **I** 26 ; 29 ; 30 ; 32 ; 33 ; 34 ; **IV** 161 ; 162.
Hatzopoulos (M. B.) : **V** 170 ; 171 ; 176 ; 178 ; 179 ; 180 ; 183 ; 187 ; 191 ; 193 ; **VI** 196 ; 229 ; 235.
Hauptmann (L.) : **IV** *294*.
Haury (J.) : **VI** *479* ; *481*.
Hawkins (E.) : **I** 19 ; **II** 81 ; **IV** 132 ; **VI** 217 ; 218 ; 239 11.
Heisenberg (A.) : **III** 102, *312*.
Hendy (M. F.) : **V** 174.
Herrin (Judith) : **II** 65.
Hill (P. V.) : **V** 174.
Hoffmann (D.) : **IV** 120.
Homolle (Th.) : **I** *224* ; 1 ; 2 ; 4 ; 6 ; 7 ; 9 ; 10 à 16 ; **II** *248* ; 51 ; 65 ; 67 ; 69 ; 70 ; 71 ; 72 ; 74 ; 75 ; 80 ; 84 ; 91 ; 92 ; 93 ; 94 ; 95 ; 97 ; 98 ; **III** 108 ; **IV** 112 ; 113 ; 114 ; 116 ; 121 ; 124 ; 126 à 145 ; 147 ; 153 ; 154 ; 156 à 160 ; 165 ; **V** 167 ; 168 ; 171 ; 173 ; 178 ; 183 ; 184 ; **VI** 196 ; 200 ; 206 ; 208 ; 212 ; 213 ; 215 à 217 ; 219.
Honigmann (E.) : **IV** 145.
Hopf (C.) : **I** 44 ; 46.
Hristov (H.) : **II** 75.
Hultsch (F.) : **V** 168.
Hunger (H.) : **I** 19 ; 32.

Iôannidis (S.) : **II** *245*.

Jalabert (L.) : **I** 36 ; **IV** 150 ; 158 B ; 166 ; **V** 187 ; **VI** 241 ; 243.
Janin (R.) : **I** 10 ; **II** *242* ; 71 ; 80 ; 83 ; **III** *309* ; 102, *314* ; *318* ; 105 ; **IV** 112 ; 117 ; *296* ; 155 ; **VI** 202 ; 206 ; 212 ; 226 ; *488* ; 228 ; *491* ; 233 A.
Jaranov (D.) : **IV** 112.
Jarry (J.) : **IV** 155.
Jireček (C.) : **II** 50 ; *252* ; *254* ; 54 ; 56 ; 58 ; 60 ; 62 ; *292* ; **VI** *479* ; *481* ; *482*.
Jolivet (Catherine) : **IV** 137 ; 141.
Jones (A. H. M.) : **IV** 114 ; 117 ; 119 ; 120 ; 146 ; **V** 195.
Jouve (E.) : **I** 12.
Judeich (W.) : **VI** 239 13.
Jugie (M.) : **I** 18.
Justi (F.) : **VI** 239 13.

Kaibel (G.) : **IV** 159.
Kalinka (E.) : **I** 18 ; **II** 49 ; *248* ; *252* ; *254* ; 54 ; 57 ; 60 ; 71 ; 77 ; 78 ; 88 ; 93 ; **III** 109 ; **IV** 116 ; 124 ; 126 ; 127 ; 146 ; 147 ; 148 ; 152 ; 161 ; 162 ; 163 ; 165 ; 166 ; **V** 169 ; 170 ; 171 ; 172 ; 174 ; 176 ; 179 ; 180 ; 184 ; 188 ; 191 ; 194.
Kalkan (Hatice) : **IV** 117 ; 120 ; 137 ; 150 ; **VI** 240.
Kanatsoulis (D.) : **IV** 130 ; 133 ; 135 ; 147 ; **V** 171 ; 176 ; 180 ; 185 ; 193 ; **VI** 199 ; 207.

Kanellakis (C.) : **I** 32.
Kanitz (F.) : **II** 54.
Kaplan (M.) : **VI** 233 A.
Karassos (Chr.) : **II** 50.
Karayannopoulos (J.) : **II** 64 ; **IV** 116 ; 117.
Karlsson (G. H.) : **I** 47.
Karmiris (J.) : **V** 171.
Karras (Melitôn) : **I** *271.*
Kasinis (C. G.) : **III** 102, *315.*
Katsaros (B.) : **IV** 141.
Kaufmann (C.M.) : **I** 36 ; **IV** 148 ; 165 ; **V** 170.
Kaugusuz (I.) : **IV** 117.
Každan (A.) : **II** 89 ; **III** 108 ; 110 ; **VI** 232.
Kemplen (Kempelen) : **V** *386* ; **VI** 220 ; 221 ; 224.
Kendrick (A. F.) : **V** 188.
Kent (J. P. C.) : **V** 174.
Keydell (R.) : **VI** *478* ; *488* ; 232.
Kiepert (H.) : **VI** 243.
Kiessling (E.) : **IV** 120.
Kiourtzian (G.) : **IV** 137 ; 141 ; **V** 194.
Kirchner (J.) : **V** 172 ; 175.
Kislinger (E.) : **II** 83.
Kissas (S.) : **II** 79.
Knöss (B.) : **I** 46.
Kokkotaki (Nikolitsa) : **IV** 112.
Kondakov (N. P.) : **II** 100.
Konstantinidis (C. A.) : **I** *232.*
Konstantinidis (G.) : **I** 4 ; 15 ; **II** 100 ; **III** 106.
Konstantopoulos (C. M.) : **II** 64 ; **III** 103.
Kordôsis (M. S.) : **VI** 233 A.
Koromilas (D.) : **V** 174.
Kotsônis (H. J.) : **IV** 132 ; **V** 170.
Koukoulés (Ph.) : **I** 2 ; 8 ; 17 ; 21 ; **II** 89 ; **III** 102, *314* ; **IV** 115 ; 117 ; 124 ; 136 ; 139 ; 145 ; 155 ; 158 A ; 160 ; **V** 188 ; 191 ; **VI** 199 ; 240.
Koumanoudis (St.) : **I** 2.
Kourilas (Eul.) : **I** *244* ; 18 ; **II** 71 ; 79 ; **III** 105.
Kourouniôtis (C.) : **II** 81 ; 83 ; 89 ; **IV** 165 ; **V** 177 ; 193 ; **VI** 202 ; 204 ; 209 ; 211.
Kouroussis (St. I.) : **I** 12.
Kourtidis (C.) : **I** 4 ; 15.
Krauss (J.) : **IV** 156 ; 157 ; 158.
Kriaras (E.) : **I** 2 ; **IV** 139.
Krumbacher (K.) : **II** 70 ; **III** 107.
Kubitschek (J. W.) : **V** *386* ; **VI** 220 ; 221 ; 224 ; 226.
Kurtz (E.) : **III** 102, *313.*
Kyriakidis (St.) : **IV** *294.*
Kyrris (C.) : **I** 12.

Laiou (Angeliki) : **I** *222* ; 28.

Łajtar (A.) : **IV** 138.
Lakidis (S.) : **I** *249* ; 21.
Lambakis (G.) : **I** 4 ; *251* ; 22 ; 24 ; 27 à 36 ; **II** 48 ; **IV** 112 ; **VI** 224 ; 240.
Lambousiadis (G.) : **I** 9 ; *244* ; 20 ; 22 ; 24 ; 28 ; 29 ; 32 ; **II** 48 ; *243* ; *278* ; 79 ; 81 ; 83 ; 85 ; 100 ; **IV** 112 ; 121 ; *294* ; *296* ; 164 ; **V** 192 ; 195 ; *386*.
Lambros (Sp.) : **I** 2 ; 32 ; 34 ; 39 ; 44 ; 46 ; **III** 102, *311* ; 105 ; *328*.
Lammert (F.) : **IV** 120.
Laourdas (B.) : **IV** 159.
Laurent (V.) : **I** *226* ; 18 ; 19 ; 25 ; 32 ; **II** 48 ; 62 ; 74 ; 75 ; 82 ; 100 ; **III** 103 ; **IV** 113 ; 114 ; 117 ; 121 ; **V** 174 ; **VI** 239 8.
Le Bas (Ph.) : **II** 65 ; 74 ; 83 ; 84 ; **III** 102.
Leclercq (H.) : **IV** 130 ; 131 ; 161 ; 165 ; 166 ; **V** 168 ; 171 ; 176 ; **VI** 230 A ; 243.
Legrand (E.) : **I** 39.
Lemerle (P.) : **II** 64 ; 67 ; 81 ; **IV** 123.
Lifshitz (B.) : **VI** 243.
Loenertz (R.) : **I** 18.
Loïzos (C. G.) : **I** *232*.
Loukopoulou (Louisa) : **II** *248* ; **IV** 118 ; 119 ; 121 ; 125 ; 126 ; 133 ; 135 ; 138 ; 139 ; 141 ; 154 ; 158 A ; *342* ; **V** 167 ; 168 ; 169 ; 170 ; 171 ; 173 ; 175 ; 176 ; 179 ; 181 ; 183 ; 184 ; 186 ; 188 ; 193 ; **VI** 199 ; 200 ; 201 ; 207 ; 209 ; 210 ; 219 ; 240.
Loverdou-Tsigarida (Katia) : **II** 67 ; **IV** 126 ; 143.

Maclagan (M.) : **I** 32.
Magdalino (P.) : **I** *234* ; 12 ; **II** 60 ; 74 ; 99 ; **III** 102, *311*.
Mai (A.) : **I** 4 ; **II** 65.
Makridis (Th.) : **I** 19 ; **II** 101 ; **III** *309* ; *310* ; 102 ; 107 ; **VI** *492* ; 230 ; 231 ; 236 ; 238.
Maksimović (Lj.) : **I** 12 ; **III** 110.
Malamut (Elisabeth) : **II** 60 ; = Bensammar Elisabeth, 90.
Maletskos (A. M.): **VI** 218.
Mamboury (E.) : **IV** 113 ; **V** 170 ; 188 ; **VI** 217 ; 218 ; 236 ; 238.
Mamôni (Kyriakè) : **I** 7 ; **II** 72 ; **IV** *294* ; 126.
Mango (C.) : **I** 4 ; 15 ; 19 ; 25 ; 26 ; **II** 50 ; *253* ; 57 ; 69 ; 73 ; 74 ; 75 ; 79 ; 81 ; 86 ; 89 ; 90 ; 98 ; **III** 102 ; 103 ; 104 ; 107 ; **IV** 111 ; 113 ; 114 ; 116 ; 119 ; 123 ; 127 ; 132 ; 136 ; 139 ; **V** 171 ; 183 ; 187 ; 195 ; **VI** 196 ; 217 ; 218 ; 222 ; 223 ; *488* ; 230 A ; 232 ; 235 ; 236 ; 238 ; 239 1, 6.
Manojlović (G.) : **IV** 155.
Mansi (J. D.) : **II** 67.
Martidou (Mélachrènè) : **I** *271*.
Martindale (J. R.) : **VI** 233 A.
Martini (E.) : **III** 102.
Marucchi (O.) : **IV** 115 ; **V** 172 ; *386*.
Maslev (St.) : **II** 90.
Masson (O.) : **V** 186.
Matschke (K. P.) : **I** 12.
Mazarakis (A.) : **I** 29.
Megaw (H.) : **I** 4 ; 19.
Meimaris (Y.) : **IV** 112 ; 128 ; 129 ; 133 ; 135 ; 144 ; 146 ; 147 ; 148 ; 149 ; 152 ; 157 ; **V** 179 ; 185 ; 187 ; 190 ; 194 ; **VI** 199 ; 201 ; 204.
Mélissènos Christodoulos : **II** *246*.

Menardos (S.) : **IV** 160.
Mendel (G.) : **I** 12 ; **VI** 230 ; 231.
Mentzos (A.) : **II** 71 ; **IV** 111.
Mentzou-Méïmari (Kônstantina) : **IV** 130 ; 165 ; **V** 181 ; **VI** 197 ; 207 ; 208 ; 235.
Mercati (S. G.) : **I** 32 ; 38 ; **III** 102.
Mètsopoulos (N. E.) : **VI** 205.
Mihailov (G.) : **IV** 121 ; **V** 173.
Mijatev (K.) : **II** 75.
Miller (W.) : **I** 29 ; 32 ; 34 ; 44.
Millet (G.) : **I** 11 ; 36 ; **II** 99 ; **VI** 207 ; 208.
Miquel (P.) : **VI** 205.
Missiou (Dionyssia) : **IV** 155.
Mitchell (Ch.) : **I** 37 ; 39 ; 46.
Moravcsik (Gy.) : **I** 26 ; **II** 64 ; 90 ; **III** 102, *315* ; **V** 167.
Mordtmann (J. H.) : **I** 4 ; 5 ; 10 à 16 ; **II** 65 ; 71 ; 74 ; 75 ; 92 ; **IV** 112 ; 113 ; 114 ; 145 ; 158 ; 159 ; *342* ; 165 ; **V** 167 ; 171 ; 183 ; 184 ; **VI** 196 ; 200 ; 206 ; 208 ; 216.
Mordtmann (A. D.) : **III** *310*.
Morrisson (Cécile) : **I** 19 ; **II** 49 ; 60 ; 100.
Mouriki (Doula) : **I** 4 ; 11.
Moustoxydis (A.) : **I** *271* ; 38 ; 39 ; 44 ; 46.
Mouterde (R.) : **IV** 150 ; 158 B ; 166 ; **VI** 241 ; 243.
Moutsopoulos (N.) : **II** 51 ; **IV** 111 ; 120 ; **VI** 225.
Müller (N.) : **VI** 219.
Mylonas (P.) : **II** 99.
Mystakidis (B. A.) : **I** 22 ; 23 ; 32 ; 34 ; 35 ; 38 ; 39 ; 46 ; **III** *333*.
Mytraras (A.) : **I** *223*.

Negev (Abraham) : **IV** 145.
Nesbitt (J.) : **I** 19 ; 21 ; **II** 74 ; 75 ; 89 ; 97 ; 100 ; **IV** 114 ; 117 ; **V** 174.
Nicéphore Glykas : **I** 40 ; 43 ; 44 ; 47 ; **III** *328*.
Nicol (D. M.) : **I** 28 ; 35 ; 38 ; 44.
Ntantis (St.) : **IV** 166 ; **V** 167 ; 168 ; 171 ; 180.
Nystazopoulou-Pélékidou (Maria) : **IV** *294* ; 137.

Oberhummer (E.) : **I** *271* ; 47 ; **IV** *296* ; *342* ; **V** 170 ; **VI** *479*.
Oehler (J.) : **IV** 161.
Ögüt (S.) : **IV** 123.
Oikonomides (Al. N.) : **II** 79 ; 94 ; 97 ; **III** 106 ; 108 ; **IV** 119 ; 135 ; 143 ; 157 ; 158 B ; 159 ; **V** 170 ; 178 ; 179 ; 185 ; **VI** 239 2 ; 240 ; 241 ; 243.
Oikonomides (N.) : **I** 19 ; 21 ; 34 ; **II** 49 ; 50 ; 64 ; 66 ; 67 ; 74 ; 75 ; 81 ; 89 ; 90 ; 97 ; 100 ; **IV** 114 ; 117 ; 137 ; **V** 174 ; 195.
Oliver (J. H.) : **V** 175.
Omont (H.) : **III** 102, *311*.
Orlandos (A.) : **I** 22 ; 36 ; **II** 49 ; 64 ; 69 ; 77 ; 80 ; 82 ; 88 ; 96 ; 97 ; **III** 104 ; 106 ; **IV** 112 ; 114 ; 150 ; **VI** 224.
Ostrogorsky (G.) : **II** 50 ; 66 ; 81 ; 83 ; 85 ; 89 ; **VI** 232.
Ötüken (Yildiz) : **I** *226* ; 4 ; 22 ; 24 ; **II** 91.
Ousterhout (R.) : **I** *226* ; 4 ; 22 ; 24 ; **II** 91.

Palanque (J. R.) : **IV** 123.
Papachryssanthou (Denise) : **I** *223* ; **II** 81 ; **III** 105.
Papadopulos (A. T.) : **I** 35 ; 38 ; 44.
Papadopoulos-Kerameus (A.) : **I** *224* ; 1 ; 2 ; *226* ; 6 ; 7 ; 9 ; 12 ; 20 ; 22 ; 23 ; 34 ; **II** *248* ; 65 ; 67 ; 69 ; 70 ; 72 ; 76 ; 80 ; 83 ; 87 ; 91 ; 93 ; 94 ; 95 ; **III** 108 ; **IV** 124 ; *300* ; 126 à 134 ; 136 à 145 ; 147 ; 149 ; 150 ; *328* ; 153 ; 154 ; 156 ; 157 ; **V** 167 ; 179 ; 187 ; **VI** 206 ; 212 ; 215 ; 217.
Papadopoulos (Chr. A.) : **IV** 160.
Papageôrgiou (Sophie N.) : **I** 39 ; 46 ; **II** *334* ; **VI** *508*.
Papageôrgiou (P.) : **I** 2.
Papaïôannidis (K.) : **II** 101.
Papazachos (Catherine et B.) : **II** 48 ; 83 ; **IV** *330*.
Papazôtos (Th.) : **I** 12 ; 26 ; **II** *243* ; 58 ; 59 ; *303* ; **IV** *294* ; **VI** *479*.
Paranikas (M.) : **I** 15 ; **II** 92 ; **IV** 112 ; 113.
Pargoire (J.) : **I** 36.
Paspatis (A. G.) : **I** 10 ; 12 ; **II** 83 ; **III** *318* ; **VI** 207 ; *479* ; *485* ; *489* ; 233.
Pasquali (G.) : **IV** 165.
Patlagean (Evelyne) : **IV** 128 ; 136 ; **V** 191 ; 194 ; **VI** 199 ; 207 ; 240 ; 243.
Patrinélis (Ch.) : **I** 21.
Pazaras (Th.) : **II** 94 ; **III** 106.
Peek (W.) : **VI** 227.
Pelekanidis (St.) : **II** 52.
Petit (L.) : **I** 18 ; 22 ; 36.
Pétridès (S.) : **III** 107 ; **IV** 158 ; **VI** 231.
Philippidis-Braat (Anne) : **I** 4 ; 7 ; 18 ; 28 ; 34 ; 38 ; **III** 106 ; 109.
Photiou (M.) (copiste) : **II** 101.
Phountoukidis (Ph.) : **I** *272*.
Picard (Ch.) : **I** *271* ; **VI** 236 ; 242.
Pikros (P.) : **VI** *508*.
Poeschke (J.) : **V** 176.
Polémis (D. I.) : **I** 24 ; 27 ; **III** 103 ; 108.
Politis (N. G.) : **III** 102, *316*.
Popescu (E.) : **IV** 165.
Pralong (Annie) : **I** *249* ; **II** *242* ; *245* ; *292*.
Prévot (F.) : **IV** 111.

Rajković (M.) : **II** 67.
Ramsay (W. M.) : **V** 167 ; 171.
Rasovskij (D.) : **II** 90.
Regling (K.) : **V** 168.
Reinach (A. J.) : **I** *271* ; **VI** 242.
Richard (J.) : **I** 37.
Richter (O. F. von—) : **I** 39 ; 46.
Robert (L.) : **I** 4 ; 9 ; **II** 50 ; *248* ; 64 ; 77 ; 80 ; 101 ; **IV** *279* ; 111 ; 116 ; 118 ; 120 ; 123 ; 124 ; 129 ; 132 ; 135 ; 136 ; 140 ; 143 ; 145 ; 147 ; 148 ; 150 ; 152 ; 155 ; 158 A ; 161 ; 163 ; *342* ; 165 ; 166 ; **V** 167 à 189 ; 191 ; 193 ; 194 ; *386* ; **VI** 196 ; 198 ; 199 ; 201 ; 207 ; 219 ; 227 ; 229 ; 239 ; 241.
Rösch (G.) : **II** 90 ; **IV** 128.
Rostovčev (Rostowzew) (M.) : **V** 174.
Roux (G.) : **IV** 111.

Rowell (H. T.) : **IV** 120.
Rubin (B.) : **VI** 232.
Runciman (St.) : **II** 48 ; 50 ; 81 ; 83 ; 89.

Şahin (S.) : **IV** 117 ; 120 ; 123 ; 137 ; 150 ; 165 ; **V** 191 ; **VI** 240.
Saint-Guillain (G.) : **I** *223* ; voir aussi la Préface.
Salamon (M.) : **II** 83.
Salomies (O.) : **IV** 132 ; 153 ; 165 ; 166 ; **V** 168 ; 170 ; 171 ; 172 ; 174 ; 178 ; 180 ; 181 ; 186 ; **VI** 207 ; 234 ; 240.
Samidis : **I** 28 ; 32 ; 34.
Samothrakis (A. Th.) : **I** *234* ; 22 ; 23 ; 24 ; 32 ; 34 ; 35 ; **II** 48 ; *242* ; *245-246* ; 54 ; 101 ; **IV** *296* ; **VI** *479* ; *482*.
Sarantis (M.) : **II** 89.
Saraphoglou (I.) : **II** 100.
Sarre (F.) : **VI** 241.
Sartre (M.) : **V** 172.
Sathas (C.) : **I** *226* ; 10 ; 44 ; **IV** 141 ; **VI** *485*.
Sayar (H.) : **IV** *296* ; **V** 167 à 184 ; 186 à 188 ; 190 à 195 ; **VI** 209.
Scarborough (J.) : **VI** 199.
Schleiermacher (W.) : **IV** 117.
Schlumberger (G.) : **II** 81 ; 83 ; 89 ; **III** 102, *315* ; **IV** 114.
Schmalzbauer (Gudrun) : **III** 108 ; 110.
Schneider (A. M.) : **IV** 114 ; 157 ; **V** 187.
Schreiner (P.) : **I** 12 ; 19 ; *251* ; 29 ; 34 ; 44 ; **II** 90.
Schuchardt (C.) : **II** 81 ; 83 ; 89.
Schultz (R. W.) : **II** 52 ; 99.
Schulze (W.) : **IV** 132.
Seeck (O.) : **IV** 119 ; **V** 174 ; 188.
Seibt (W.) : **I** 19 ; **II** 49 ; 64 ; 81 ; 100 ; **VI** 231.
Sendler (E.) : **II** 100.
Seure (G.) : **I** 12 ; 14 ; 17 ; 22 ; 23 ; 34 ; **II** 65 ; 75 ; 76 ; 81 ; 83 ; 89 ; 101 ; **IV** 124 ; 126 ; 135 ; 159 ; 161 ; *342* ; 165 ; 166 ; **V** 167 ; 170 ; 177 ; 178 ; 181 ; 182 ; 183 ; 190 ; 193 ; **VI** 196 ; 198 ; 201 ; 202 ; 204 ; 205 ; 207 ; 209 ; 210 ; 211 ; 214 ; 216 ; 219.
Ševčenko (I.) : **I** 4 ; 19 ; 28 ; 29 ; 30 ; **II** 49 ; 50 ; *253* ; 64 ; 68 ; 69 ; 73 ; 77 ; 82 ; 83 ; 86 ; 90 ; **IV** 113 ; 114 ; 116 ; 117 ; 119 ; 123 ; 127 ; 130 ; 132 ; 136 ; 143 ; 151 ; **V** 185 ; 186 ; **VI** 196 ; 204 ; 222 ; 223 ; 230 A ; 232 ; 233 A ; 235 ; 236 ; 241 ; 242 ; 243.
Seyrig (H.) : **IV** *342* ; 166 ; **V** 170 ; 174 ; 175 ; 181 ; 189.
Sidéridis (X.) : **I** 18 ; **II** 101 ; **IV** 112.
Škorpil (K. H.) : **I** 21 ; **II** *245* ; *252* ; 54 ; 55 ; 56 ; 57 ; 58 ; 60 ; 61 ; 62 ; 63.
Solin (H.) : **IV** 117 ; 121 ; 122 ; 132 ; 153 ; 154 ; 165 ; 166 ; **V** 168 ; 170 ; 171 ; 172 ; 174 ; 178 ; 180 ; 181 ; 186 ; **VI** 207 ; 234.
Sôtiriou (G. A.) : **II** 99.
Soustal (P.) : **I** *251* (à corriger l'orthographe du nom sur cette page) ; **IV** 117.
Spadea (R.) : **IV** 111.
Stamouli-Saranti (Elpiniki) : **II** 86 ; 101 B ; **III** *318*.
Stamoulis (A. A.) : **I** *234* ; 12 ; **II** 100.
Stamoulis (A. C. P.) : **I** *219* ; 8 ; 9 ; 11 ; 12 ; 13 ; 14 ; 17 ; 20 ; **II** 65 ; 75 ; 76 ; 81 ; 83 ; 101 ; **V** 177 ; 178 ; **VI** 202 ; 204 ; 207 ; 210 ; 218.
Stamoulis (M. A.) : **I** 35 ; **II** 48 ; 72.

Starr (J.) : **IV** 161.
Stein (E.) : **II** 81 ; 89 ; **IV** 117 ; 119 ; 120 ; 123.
Stern (H.) : **II** 95.
Stiernon (D.) : **I** *227* ; *244* ; 18 ; 19 ; **II** 68 ; 71 ; *278* ; 82 ; **IV** *342*.
Stojkov (G.) : **II** 75.
Strzygowski (J.) : **II** 71 ; **V** 170 ; 195.
Stuveras (R.) : **V** 189.
Sulzberger (M.) : **IV** 154.
Sutherland (C. H. V.) : **V** 168.

Tafel (T. L. F.) : **I** 8 ; **II** 50 ; **VI** *479* ; *481*.
Tafrali (O.) : **I** 12 ; 28.
Tăpkova-Zaïmova (Vasilka) : **II** 55.
Taşlıklıoğlu (Z.) : **I** 4 ; 19 ; **II** 64 ; 73 ; *303* ; 90 ; 96 ; 97 ; **III** *333* ; **IV** 111 ; 115 ; 116 ; 118 ; 119 ; 120 ; 125 ; 151 ; **V** 170 ; 171 ; 185 ; 186 ; 187.
Tataki (Argyro B.) : **IV** 121 ; **V** 172 à 175 ; 185 ; 193 ; **VI** 199 ; 201 ; 229.
Ténékidis (G.) : **VI** *508*.
Teteriatnikov (Natalia) : **I** *222*.
Themopoulou (Emilie) : **I** *223*.
Theocharidis (G.) : **I** 10.
Thibaut (J.-B.) : **III** 102, *315*.
Thierry (Nicole) : **I** 21 ; **II** 52 ; **III** 103 ; 104.
Thiriet (F.) : **I** 44.
Tonnet (H.) : **III** 107.
Trapp (E.) : **I** 39.
Travlos (I. N.) : **II** 49.
Treu (K.) : **II** 90.
Triarchis (Ph.) : **II** 48.
Tsigaridas (E.) : **II** 67 ; **IV** 126 ; 143.
Tsougarakis (D.) : **III** 110.
Tsourès (C.) : **I** 36.
Turner (C. J. G.) : **I** 21.
Tziras (N.) : **VI** *492* ; 236.

Uspenskij (Th. I.) : **II** *252* ; 54 ; 56 ; 57 ; 58 ; 60 ; 62 ; 63.

Vakalopoulos (C.) : **III** *333*.
Van Dieten (I. A.) : **VI** 232.
Van Doornink (F. H.) : **II** 97.
Van Millingen (A.) : **II** 83 ; **III** *310*.
Vannier (J.-Fr.) : **II** 89.
Varela (O. L.) : **V** 189.
Varnalis (C.) : voir Μάζης (noms de personnes).
Varzos (C.) : **I** 24 ; 37.
Vasiliev (A. A.) : **II** 66.
Veglery (A.) : **II** 49 ; 74 ; 75 ; 76 ; **IV** 117 ; 121 ; 122 ; 123.
Velkov (V.) : **I** 4 ; **II** 65 ; 84 ; 90 ; **VI** 202.
Vémi (Vassiliki) : **I** 12.

Vergôtis (G.) : **II** 50.
Vernardakis (G. N.) : **VI** 227.
Verpeaux (J.) : **I** 10.
Viquesnel (A.) : **II** 50.
Vizvizis (I. T.) : **I** 2 ; 44.
Vranoussis (L.) : **I** 36 ; **II** 64 ; 69 ; 77 ; 80 ; 88 ; 96 ; 97 ; **III** 104 ; 106 ; **IV** 112 ; 114 ; 150 ; **VI** 224.

Wace (A.) : **V** 189.
Walter (Chr.) : **II** 95.
Weber (E.) : **IV** *296* ; **VI** *479* ; *481*.
Weiss (G.) : **I** 12.
Weitzmann (K.) : **V** 189.
Westerink (L. G.) : **II** 66 ; **III** 102, *313*. **IV** 159.
Wiegand (Th.) : **IV** 165 ; **VI** 198.
Wilhelm (A.) : **V** 174 ; 179 ; 188.
Wolska Conus (Wanda) : **IV** 145.
Worp (Kl. A.) : **II** 77 ; 93.
Wroth (W.) : **II** 65.

Xeinos (C.) : **VI** *508*.
Xeinos (G.) : **I** *223* ; 39 ; **VI** *508* ; 241 ; *521*.
Xyngopoulos (A.) : **I** 11.

Yerasimos (St.) : **I** 32 ; 39.

Zachariadou (Elisabeth) : **I** 15 ; 19 ; 34.
Zacharia v. Lingenthal (K. E.) : **II** 71.
Zacos (G.) : **II** 49 ; 74 ; 75 ; 76 ; **IV** 117 ; 121 ; 122 ; 123.
Zakythinos (D.) : **I** 43 ; **II** 83 ; **III** 102, *315*.
Zapheiriou (M.) : **VI** 221.
Ziebart (E.) : **I** 37 ; 39 ; 40.
Zlatarski (V. N.) : **I** 4 ; **II** 48 ; 50 ; *253* ; 57 ; 58 ; 62 ; 64 ; 65 ; 81 ; 83 ; 89 ; 90.
Zolotas (G.) : **I** 32.

7. Index général

Abraham de Césarée : **IV** 160 ; **V** 182.
acclamations : **II** 50 ; **IV** 155.
Acmonia (en Phrygie) : **V** 167, *334*.
Acritas (cap, act. Tuzlaburnu) : **II** 71, *276*.
acte d'épidosis : **I** 19, *248* ; 35 ; **II** 82.
Actes de 42 martyrs d'Amorion : **II** 65, *266*.
Adrianos (vicaire de Thrace) : **IV** 117.
Agallon (famille): **I** 10 ; *cf.* Kavallarioi.
Agapios (martyr) : **IV** 162.
Agathoklis (nom de femme) : **V** 182.
Agathonikè : **VI** 209.
Agathopolis : **III** 110.
Aimonion (cap) : **II** 49, *245*.
Aimos : **I** 15 ; **III** 110 (Hæmus).
Ainos : **I** 10 ; 17 ; *251* ; 22 à 36 ; 46 ; **II** 48 ; 64 ; 65 ; 66 ; 100 ; **III** 109 ; **IV** *279* ; 117.
Aithérios : **VI** 233.
Akakios : **V** 177.
Alexandra : **VI** 209.
Alexandre : **VI** 212.
Alexandre le Grand : **VI** 196, *456*.
Alexandre (fils de Basile Ier) : **II** 83.
Alexandre Asanès : **I** 39, *275* ; 46, *283*.
Alexandroupolis : **I** 25 ; **V** 194.
Alexios Apokaukos : **I** 11 ; 12 ; 13 ; 14.
Alexios Doukas (archonte de Sèlyvria) : **I** 14.
Alexios Doukas Philanthrôpènos (stratège) : **III** 103.
Alexios Stratègopoulos : **III** 110.
Alexis Ier Comnène : **I** 19, *248* ; 22, *252* ; 24 ; **II** 59 ; 92, *314* ; 97 ; 98 ; **III** 105 ; **VI** *491*.
Alexis II Comnène : **I** 22.
Alexis Stoudite : **III** 102, *314*.
Alexis Philanthrôpènos (pincerne) : **I** 28.
Amastris : **V** 169.
Amathous (Chypre) : **VI** 235.
Amedée de Savoie : **I** *232*.
amendes : **IV** 166 ; **V** 168 ; 170 ; 172 ; 173 ; 175 ; 178 ; 180 ; 181 ; 182 ; 183 ; 188.
Ammôn (diacre et martyr) : **IV** 162.
Amorites (Amurru, peuple de l'Arabie Heureuse) : **IV** 145.
Amygdalia (village d'Ainos) : **I** 22, *253*.
Anakosia (bourg) : **VI** *489*.
Anastase Ier : **II** 48, *240* ; 49, *245* ; 62 ; **VI** 226.
Anastase II : **II** 48 ; 64.
Anatoliques : v. stratège.

Anchialos : **III** 110.
Ancienne, Ancien (sage, hébreux) : **IV** 161.
Ancyre (bataille d'—) : **I** 47, *286*.
André (évêque de Panion) : **IV** 151, *326*.
André Paléologue : **I** 28.
Andrinople : **I** *227* ; 4 ; 5 ; 15 ; 19 ; 21 ; 46 ; **II** *242* ; 49, *245* ; *246* ; *252* à *254* ; 54 ; 55 ; 56 ; 57 ; 65 ; 67 ; 71 ; *278* ; 73 ; *291* ; 82 ; 85 ; 89 ; 92 ; 96 ; 99 ; 100 ; **III** 106 ; 108 ; 109 ; 110 ; *329* ; **IV** *279* ; 111 à 115 ; 122 ; *296* ; 141 ; 161 ; **VI** 221.
Andronic : **III** 108.
Andronic II Paléologue : **I** 10 ; 12, *237* ; 25 ; 26 ; 27 ; 38 ; **III** 110 ; **VI** *488*.
Andronic III Paléologue : **I** 10 ; 12, *237* ; 34 ; 38.
Andronic Comnène Doukas Paléologue Tornikès : **III** 110.
Andronic Raoul Asanès Paléologue : **I** 38; 39, *275*.
Andronic Tarchaneiôtès : **III** 110.
Andronic Tornikès : **I** 39, voir Andronic Comnène Doukas Paléologue Tornikès.
Andronikos : **V** 175.
Ange (famille aristocratique) : **I** 10 ; 28, *259*.
Anguilara (comte d'—) : **I** 44, *280*.
Anne : **V** 187 ; **VI** 198.
Anne de Savoie : **I** 10 ; 12, *237* ; *249*.
Anne (sœur de Manuel Ier Comnène) : **I** 37.
anomoios : **IV** 134.
Anthimos (fils de Constantin V) : **II** 50.
Anthologie Palatine : **I** 4 ; **II** 66.
anthypate : **II** 75, *283*.
Antinoè (Tano, en Egypte) : **V** 189.
Antioche : **II** 89 ; **V** 174, *348*.
Antioche de Carie : **V** 167.
Antioche de Pisidie : **V** 167.
Antiochène : **IV** 145.
Antiochus : **VI** 233 A.
Antonin (Marc Aurèle, empereur de Rome) : **II** 71, *275*.
Antoninus (Pius, empereur de Rome): **II** 71, *275*.
Antonios (métropolites d'Héraclée) : **I** 18.
Apameia (en Pisidie) : **V** 167 ; —, Aphameia (en Thrace) : **VI** 233.
Apelméné : **I** 10.
Aphameia de Thrace : **VI** *489*.
Aphrodisios : **V** 179 ; 188, *371*.
Apollon : **V** 186.
Apostolos Constantin : **V** 169 ; 174 ; 176 ; 191.
apothèkarios : **VI** 207 ; 208 ; 210.
Apphia de Charitios : **IV** 130 ; 131 (Apphia).
Apros : **I** 37 ; **II** *252* ; 59 ; 61 ; *303* ; 86 ; 90 ; **IV** 118 ; 119 ; 120 ; 121 ; 151, *325*.
Aquilée : **V** 187 ; 188, *373*.
Arabes : **II** 64 ; 66 ; **III** 102, *315*.
Arcadius (empereur) : **VI** 206 ; *488*.
Archangéloi (église à Imbros) : **I** 42.
archegète d'Occident : **II** 75, *283* ; 89, *308*.

archegète d'Orient : **II** 89, *308*.
archevêque de Bulgarie : **III** 105, *320*.
archevêque de Messènè : **IV** *294*.
archidiacre : **IV** 129.
Archipel thrace : **I** 47.
Archives Générales d'Etat (grec) : **I** 39, *276*.
Archives de la Société d'Etudes sur les îles d'Imbros et de Ténédos (Thessalonique) : **I** 46, *282*.
archonte : **I** 14 ; 19 ; 37 ; 38 ; 39 ; 40 ; 44, *280* ; **II** 49, *245*.
Ardabourios, Ardabur : **VI** 212.
Areios : **II** 95.
Arétai (colline) : **VI** *489* ; *491* ; 229.
Ariens (hérétiques) : **IV** 134.
Arkadioupolis : **II** 49, *243* ; 50, *247* ; *252* ; *254* ; 54 ; 58 ; 67 ; 83 ; 84 ; 85 ; 89, *307* ; **IV** *294* ; 131.
Arles (Arelate) : **IV** 129 ; **V** 188, *373*.
Armamentaraias (toponyme à Constantinople) : **VI** 228.
Armatos (vicaire de Thrace) : **IV** 117, *288*.
Arménie : **VI** 236 ; 239 13.
Arméniens : **I** *234* ; **II** 48, *242* ; 79, *289* ; **III** 102, *315*.
Artabazes : **VI** 239 13.
Artemis : **V** 175.
Asanai (famille aristocratique) : **I** 39 ; **III** 103.
Ashmolean Museum (Oxford) : **I** 22.
Asie Mineure : **I** 7 ; 26 ; 36 ; 47, *285* ; **II** 62 ; 66 ; 100 ; **IV** 111 ; 115 ; 118 ; 140 ; 150 ; *330* ; 155 ; 165, *344* ; 166, *346* ; **V** 171, *343* ; 179 ; 189 ; **VI** 196, *456* ; 201 ; 207 ; 236 ; 241 ; 242 ; 243.
Asklèpiodotè : **V** 181.
Aspar (général goth) : **VI** 212.
Astéris de Komnéôn : **IV** 141.
Astoi (tribu thrace) : **II** *245*.
atelier monétaire : **V** 174.
Athènes : **V** 173 ; 175, *351* ; 186 ; 187.
Athyra : **II** *252* ; 65 ; 92 ; **VI** *478-479* ; 221 ; *482*.
Athyras (rivière) : **VI** *478*, *479*.
Attique : **IV** 150 ; **V** 193 ; **VI** 209.
Audèmion, Audèmi, Avdin : **I** *224* ; 1 ; 2 ; 6 ; 7 ; 47, *285* ; **VI** 108 ; *329*.
Aurèlia : **V** 183 (Polymnéa).
Aurèlios : **IV** 166 (Victourinos) ; **V** 168 (Philippianos) ; [—] (Philokyris) 169 ; 170 (Markellos) ; 177 (Akakios) ; 179 (Aphrodisios) ; 181 (Domnos) ; 188 (Loustas).
Auxoumè (Axoum, Ethiopie) : **IV** 145.
Auxoumites (les Ethiopiens) : **IV** 145.
Avars : **IV** *294* ; 122 ; *296*.

Babyloniens : **II** 88.
Bajazet Ier : **I** 38.
Balkans : **II** 50 ; *252* ; 54 ; 81 ; 83 ; 89, *308* ; 90, *311* ; **IV** *296*.
baptistère de Bethléem : **VI** 242.
Barbaros : **II** *248*.
Bardas (césar, frère de Théodora) : **II** 66, *267* ; 73.
Basile Ier le Macédonien : **II** 79, *289* ; 83 ; 85 ; **III** 102, *314* ; 105, *320*.

Basile II le Bulgaroctone : **I** *234* ; **II** 81, *295* ; 83 ; 84 ; 85 ; 89 ; **III** 102 ; **IV** 131.
Basile (diacre) : **II** 80.
Basile (parakoimomène) : **II** 83.
Basile Goutos : **II** 89, *308*.
Basile Tzintziloukis : **II** 101.
basileus : **II** 50, *248* ; 67 ; 85 ; **IV** 159, *336*.
Basilia(nus) Macedonius (praeses de Phodopes) : **IV** 117.
Basilicus : **VI** 239, *506*.
Béla-Alexis (gendre de Manuel Ier) : **II** 50, *248* ; 85.
Benozzo Gozzoli : **I** 35, *268*.
Bèra : **I** 22 ; **II** 50, *247* ; **V** 194.
Berlin : **I** 4.
Berliner Philologische Wochenschrift : **V** 174 ; 179 ; 188.
Berrhoia : **V** 170, *340* ; 180 ; 187 ; *cf.* Verrhia ; **VI** 196, *456* ; 235.
Bèthanie (Palestine) : **II** 79, *288*.
Bisanthè : **II** *248* ; **IV** 124 ; 126 ; *328*.
Bithynie : **I** 12, *237* ; **II** 71, *276* ; **IV** 123 ; 166 ; **V** 174, *349* ; 180 ; **VI** 235.
Blachernes (quartier de—, à Constantinople) : **III** *310*.
Bleus (faction d'Hippodrome) : **IV** 130 ; 155.
Bohémond (prince Normand) : **I** 28.
Boris II (tsar bulgare) : **II** 83.
Bosphore : **II** 101, *324* ; **V** 195 ; **VI** 207.
Boulgarophygon : **II** 50, *247* ; 54.
Bourgara : **II** 84.
Bryennioi (famille aristocratique) : **III** 103.
Brysis, v. Vrysis.
Bulgares, Bulgarie : **I** 4 ; 25 ; 26 ; 47, *285* ; **II** 48, *242* ; 50 ; *252* ; 54 ; 58 ; 64, *264* ; 65 ; 75, *281* ; 81, *293* ; 83 ; 85 ; 89, *307-308* ; **III** 102, *311* ; 110 ; **IV** 112 ; 136 ; 150 ; **V** 171.
Burgas : **II** 84.
Bunarhisar : **II** *242*.
Byblos : **V** 184.

Caire : **V** 189.
Calliste (moine) : **II** 77.
Camirus (Rhodes) : **IV** 147.
Canavucci (?) (famille italienne) : **I** 32.
candidat : **II** 74.
Cappadoce : **III** *333* ; **IV** 141.
cardinal Bessariôn : **I** 46.
Carie (Asie Mineure) : **VI** 230 A.
Catalans : **I** 27.
Çatalca : **II** 101, v. Métrai.
Catastrophe Micrasiatique de 1922 : **I** *234* ; 22 ; **IV** 112, *281* ; 126.
Caterina (fille de Palamède Gattilusi) : **I** 29.
Caucase : **III** 102, *315*.
Centre G. Millet (Paris) : **I** *223* ; 25 ; 34 ; **II** 48.
Céphallonie : **I** 39.
césar : **II** 50, *247*.

César Auguste (empereur romain) : **IV** 118.
Césarée : **IV** 160 ; **V** 182.
Chalcédoine : **IV** 136.
Chalcédoniens : **IV** 118.
Chalcidique : **I** 16.
Charlemagne : **II** 65, *266*.
Cherson : **II** 74.
Chersonèse de Thrace : **I** *232* ; **II** 61 (Chersonèsos), v. Hexamilion ; 86 ; *318* ; **IV** 118 ; 121 ; 126 ; *337*.
Chios : **I** 32.
Chitos ou Chitou Kômè (bourg) : **VI** *489*.
Chloros (sobriquet) : **I** 17.
Chôra (en Chersonèse de Thrace) : **IV** 121.
Chrisme : **IV** 111 ; 126 ; 166 ; **V** 168 ; 169 ; 179 ; 180 ; 188.
Christophore (fils de Constantin V) : **II** 50, *247*.
Christ–Sauveur (oratoire à Myriophyton) : **IV** 155.
Chryssanthos (patriarche de Jérusalem) : **I** 34, *264*.
Chrysomylos : **IV** *328*.
Chrysopègè (église d'Ainos) : **I** 18, *245* ; 32 ; 34 ; 35.
Chypre : **I** 36 ; 37 ; **IV** 111 ; 151, *327* ; 153 ; 160 ; **V** 168 ; 171, *343* ; **VI** 209 ; 235 ; 236 ; 242.
Çifut–Burgaz : **VI** *488* ; 228.
Cilicie : **III** 108 ; **IV** 153 ; 166 ; **V** 191 ; **VI** 240.
Claudios : **V** 167.
Code Théodosien : **V** 188, *373*.
Collection d'antiquités de Nicéphore Glykas : **I** *220* ; *271*.
Collection d'antiquités (Collection Stamoulis) : **I** *219*, *234* ; 12 ; 14 ; **II** 75, *280* ; 101 ; **IV** 124 ; **V** 167 ; 177 ; 178 ; 181 ; 182 ; 183 ; 193 ; **VI** 209 ; 210 ; 214 ; 216 ; 217.
Collection du Syllogue thrace de Rhaidestos : **I** *219* ; voir Rhaidestos.
Côme : **II** 91 ; **V** 187.
commerciaire général de l'*apothèque* d'Asie, de Carie et de Lycie : **II** 64, *262*.
commerciaire de Cherson : **II** 74, *279*.
Comnène (famile dynastique) : **I** 15 ; **II** 75 ; **III** 110.
Comnène Doukas : **I** 24.
Comnène Kontostéphanos (?) : **I** 37.
Comnène Tornikès : **III** 110.
Comnène Paléologue : **I** 27.
Compagnie catalane : **I** *232*.
comte des domestiques : **IV** 119.
conciles œcuméniques de Constantinople : **IV** 151, *326* ; **V** 171, *343*.
concile de Ferrare / Florence : **I** 18 ; 35 (à enlever le terme œcuménique sur la page *268*).
conciles œcuméniques de Nicée : **II** 54 ; 64, *262* ; 95 ; **V** 171, *343*.
Constantia–Salamine de Chypre : **IV** 151, *327* ; voir Kônstantia.
Constant II : **IV** 129 (à corriger p. 305 : il ne s'appelle pas Pogonat, surnom qui appartient à Constantin IV).
Constantin : **II** 67 ; **III** 108 ; **IV** 159.
Constantin le Grand : **II** 90, *310* ; **III** 102, *314* ; 105 ; **IV** 154 ; **V** 180 ; 188.
Constantin V : **II** 48, *242* ; 49 ; 50 ; 54 ; 71, *276* ; **III** 102, *316*.
Constantin VI : **II** 49.
Constantin VII le Porphyrogénète : **II** 49.

Constantin VIII : **II** 81, *295* ; 83 ; 84 ; 85 ; 89 ; **III** 102, *314* ; **IV** 131.
Constantin IX le Monomaque : **II** 92 ; **III** 102, *313*.
Constantin X Doukas : **I** 4 ; **II** 90 ; 92 ; **VI** *485*.
Constantin XI Paléologue : **I** *234* ; 44 ; 46, *283* ; **III** 102, *316* ; *328*.
Constantin (fils de Basile Ier) : **II** 83.
Constantin (fils de l'empereur Théophile) : **II** 67.
Constantin Ier (patriarche de Constantinople) : **V** 185.
Constantin Comnène Tornikès : **III** 110.
Constantin Dejanović Dragaš (despote serbe) : **I** 35.
Constantin III Leichoudès (patriarche de Constantinople) : **II** 90, *310* ; **IV** 141.
Constantin Limpidaris (duc de Néokastra) : **I** 28, *259*.
Constantin (maître de chantier à Ainos) : **I** 32.
Constantin (évêque de Dérkôn) : **VI** 226.
Constantin [II] (métropolite d'Andrinople) : **II** 82.
Constantin Tich (tsar bulgare) : **I** 4.
Constantin Tornikès : **III** 110.
Constantinople : **I** 4 ; 10 ; *234* ; 12 ; 15 ; 18 ; *249* ; 21 ; 24 ; 26 ; 32 ; 34 ; 36 ; 47, *286* ; **II** 48, *242* ; 50, *247* ; *252* ; 54 ; 64 ; 65 ; 71 ; 73 ; 75 ; 79 ; *291* ; 83 ; 86 ; 89 ; 99 ; 101, *324* ; **III** *309* ; 105 ; *328* ; **IV** 113 ; 122 ; *296* ; 125 ; 134 ; 135 ; 136 ; 137 ; 145 ; 155 ; 165 ; **V** 188 ; 190 ; 191 ; 195 ; **VI** 196, *456* ; 201 ; 206 ; 207 ; 221 ; *481* ; 224 ; 226 ; *488* ; *489* (patriarche de —) ; 227 ; 228 ; *491* ; 233 ; 235 ; 239 ; 243.
Constantza (Tomis) : **IV** 165, *344*.
consul (hypatos) : **II** 49 ; 90 ; **IV** 128 ; 159.
consulat : **IV** 127 ; 128 ; 129.
Corinthe : **IV** 127 ; **V** 187 ; **VI** 219.
Čorlu : **II** 64, v. Tzouroulos.
Corne d'Or (de Constantinople) : **VI** 228.
Cosmas Ier (patriarche de Constantinople) : **III** *310*.
Coumans : **I** 26 ; **II** 90, *311* ; **III** 110.
Crète : **I** 46 ; **II** 66 ; **V** 184 ; 187 ; **VI** 209.
Croisades : **VI** *479*.
Croix : **I** 36 (croix monogrammatiques) ; **II** 52 ; **IV** 111 ; 116 ; 122 ; 132 (croix monogrammatique) ; 133 (croix votive) ; 137 ; 147 ; 149 ; 153 ; 158 ; 162 ; 166 ; **V** 169 ; 178 ; 185 ; 190 à 193 ; **VI** 219 ; 223 ; 229 ; 230 (croix votive) ; 234 (croix grecque) ; 236.
cubiculaire : **IV** 114 ; 155 ; **V** 195 ; **VI** 242.
curateur des biens de la couronne : **II** 73.
curateur impérial : **II** 64 ; 73.
curatorie impériale : **II** 64 ; 73.
curopalate : **I** 47 ; **II** 76 ; 81 ; 89, *294* ; 92.
Cyriaque (patriarche de Constantinople) : **V** 185.
Cyrille (métropolites d'Héraclée) : **I** 18.
Cyzique : **II** 90, *311* ; 92 ; **IV** 132 ; 140 ; *330* ; **V** 167, *335* ; 174 ; 175 ; 188.

Dalmatie : **V** 184 ;
Damastores (famille des propriétaires fonciers) : **VI** 203 ;
Danube : **I** 26 ; **II** *254* ; 62 ; 90, *311*.
Daonion : **II** *252* ; 63 ; 65.
Daphnôn (village de Chios) : **I** 32.
décanos : **IV** 124 ; 134 ; **VI** 200.

Decius (empereur romain) : **V** 176.
Décret de l'Union de Florence : **I** 35, *268*.
dédicaces : **I** 7 ; 9 ; 35 ; **II** 82 ; 87 ; 95 ; **III** 108 ; **IV** 127 ; 136 ; 151 ; **VI** 242.
Deknia : **V** 172.
Délkôn (rivière) : **II** 101.
dème : **I** 28 ; **IV** 155.
Démètre : **III** 108.
Démètre Apokaukos (archegète d'Occident) : **II** 89, *308*.
Démètre Kontostéphanos Comnène : **I** 37.
Démètre Paléologue : **I** *251* ; 29 ; 38 ; 43.
Deniz Abdal (quartier de Constantinople) : **VI** 233 A.
Dérkôn : (région de —) **II** 89 ; 100 ; **VI** 202 ; 207 ; 226 ; (Eglise de —) **VI** *489* ; 228.
Dermokaïtès (famille aristocratique) : **I** 44.
Despotat de Morée : **I** 46.
despote : **I** *251* ; 38 ; 43 ; **II** 50 ; 67 ; **IV** 159, *337*.
Déveltos : **II** *254*.
Diaspora : **V** 184, *367*.
Didymoteichon : **I** 15 ; 38 ; 39 ; **II** *252* ; 61 ; **IV** *296*.
dikaiophylax : **I** 21.
diocèse de Dacie : **IV** 120.
diocèse de Macédoine : **IV** 120.
diocèse de Θρᾳκικὴ : **IV** *279* ; 117, *288* ; 153.
Dioclétien : **II** 77 ; **III** 105 ; **IV** 132 ; *342* ; **V** 174, *348* ; 180.
Diogénès : **V** 174.
Dioklètianoupolis : **IV** 117.
Dion (en Macédoine) : **IV** 111.
Dionysia : **V** 179.
Dionysios (préfet) : **IV** 116.
Dionysiou (monastère de —) : **I** 7.
Dionysopolis : **V** 172.
Dobril (prêtre) : **I** 21.
Dobrotitza : **I** *249*.
doge de Venise : **I** 39.
Dolni Ildžik (village, région de Šumen, Bulgarie) : **II** 57.
Domenico Gattilusi : **I** 46.
Dométia : **IV** 135.
domestique des Scholes d'Occident : **II** 81, *294*.
domestique des Scholes d'Orient : **II** 81, *294*.
Domitius : **VI** *485*.
Domna : **VI** 199 ; 234.
Domnina : **VI** 234.
Domnos : **V** 181.
Doria (famille génoise) : **I** 29.
Dorino Ier Gattilusi : **I** 29 ; 46.
Dorino II Gattilusi : **I** 34, *266*.
Dormition de la Vierge (église de Panion) : **III** 109 ; **IV** 135 ; 148 ; **VI** 213.
Dorostolon : **II** 62, v. Théodoroupolis du Danube ; **IV** 153 (Durostorum).
Dôrothéos : **IV** 158 B ; **V** 185.

Dorylaion : **VI** 196, *456*.
Dosithéos : **IV** 133 ; 140.
Doukai (famille dynastique) : **I** 24 ; **III** 103.
Doukas Comnène : **I** 24.
Drèzipara : **II** 61, v. Messènè ; **IV** *294* (Dryzipara) ; 122 ; *296* (Dryzipara) ; 123 ; 137.
Dristra : **II** 62, v. Théodoroupolis du Danube / Dorostolon ; **IV** 153.
drongaire de la flotte : **I** 32 ; 47, *286* ; **II** 74 ; **IV** 114.
Drypia : **VI** 225 ; *488-489* ; 227 (église de —) ; 228.
duc d'Andrinople : **III** 110 ; voir Andrinople.
duc de Bulgarie : **II** 92.
duc de Chypre : **II** 81, *296* ; 89, *309*.
Duché de la mer Egée : **I** 44.
Dumbarton Oaks : **I** 4 ; 12 ; 19 ; 25 ; 26 ; 28 ; 29 ; 30 ; **II** 50 ; 68 ; 73 ; 90 ; **III** 103 ; 104 ; **IV** 111 ; 115 ; 119 ; 151 ; 162 ; **V** 171 ; 185 ; 186 ; 187 ; **VI** 223.
dynatoi : **I** 28.
Dyrrachion : **II** 92, *314*.
Dystros (mois macédonien) : **VI** 196, *456*.

Ecole française d'Athènes : **VI** 236.
Ecole Hellénique de Sèlyvria : **VI** 206.
Ecole Pratique des Hautes Etudes (Paris) : **I** 25 ; 34 ; **II** 48.
économe ecclésiastique : **IV** 158 B ; **V** 185.
Edessa (en Macédoine) : **V** 172, *344* ; **VI** 235.
église du Christ (à Madytos) : **IV** 160.
Eglise Orientale : **VI** 227.
Egypte : **IV** 115 ; 125 ; 155 ; **V** 187 ; 189 ; **VI** 209 ; 230 A ; 243.
Eirènikos : **V** 192.
Ekthésis : **I** 22.
Eleusios (évêque de Cyzique) : **V** 188, *373*.
Elpidios Vrahamès : **II** 89.
empire de Nicée : **I** 38.
empor(e)ion : **IV** 145.
Entrée de la Vierge au Temple (église à Panion) : **II** 51 ; 69 ; 80 ; 87 ; 95 ; **IV** 126 ; 130 ; 141 ; 142 ; 150.
éparque : **IV** 123.
Ephèse : **V** 193, *378*.
Ephèse (métropolite d'—) : **I** 35 ; **IV** 155.
Ephraim : **IV** 160 ; **V** 182.
épigrammes : **I** 4 ; **II** 89 ; **III** 102 ; 105 ; 107 ; **IV** 159 ; 165 ; **VI** 227.
Epiphanios : **IV** 157 (prêtre) ; **VI** *485* (prôtoasèkrètis).
Epiphanis : **VI** 236.
Epire : **II** 89, *307* ; **III** 103.
épitaphes : **I** 1 ; 16 ; 42 ; **II** 51 ; 64 ; 68 ; 70 ; 76 ; 77 ; 80 ; 87 ; 88 ; 93 ; 94 ; **III** 102 ; 105 ; 106 ; **IV** 112 ; 115 ; 116 ; 118 ; 119 ; 120 ; 121 ; 122 ; 124 ; 125 ; *300* ; 127 à 142 ; 144 à 150 ; 152 à 154 ; 157 ; 158 ; 160 à 166 ; **V** 167 à 188 ; 190 à 194 ; **VI** 196 à 201 ; 206 à 213 ; 215 ; 216 ; 219 à 223 ; 226 ; 229 ; 232 ; 234 à 237.
épitaphes juives : **IV** 161 ; **V** 184.
Epivatai / Epivatés : **I** 12 ; **VI** 207 ; 211.
Erginès (rivière) : **II** *254* ; 64, *264* ; *291* ; **IV** *296*.
Eros : **V** 189.

Espagne : **I** 38, *273*.
ethrog (hébreux) : **V** 184.
Etienne : **II** 67, *269*.
Etienne Kontostéphanos (grand-duc) : **I** 37.
Eubée : **IV** 136.
Euchaïta : **II** 62.
Eudèmon : **I** *224*, v. Audèmion.
Eudocie (impératrice, femme de Constantin V) : **II** 50, *247*.
Eudocie Makrembolitissa : **I** 4, *228* ; **II** 90.
Eudocime (fils de Constantin V) : **II** 50, *248*.
Eudoxie (Eudocie, impératrice) : **VI** *488* ; *489*.
Eugénie : **I** 8 ; v. Irène.
Eumathios Philokalès, stratopédarque et duc de Chypre : **II** 81, *296*.
Euméneia (Phrygie) : **IV** 116 ; **V** 167, *334*.
Euphèmia : **IV** 156.
Euphèmios : **IV** 122.
Euodos : **V** 175, *351*.
Euphrosynè : **VI** 223.
Euphrosynos : **V** 179, *358*.
Europe : **I** *244* ; **II** 50, *247* ; **III** *309* ; **IV** *296*.
Eusébia : **IV** 143.
évêché de Dérkôn et de Chèlès : **VI** 226.
évêché de Panion : **IV** 147 ; 151, *326*.
évêque de Constantinople : **IV** 134.
évêque de Cyzique : **IV** 147.
évêque de Mélangina (Bithynie) : **I** 19, *248*.
exarque : **I** 22, *253*.
ex-votos : **IV** 143 ; 156 ; **VI** 204 ; 241.

Fatimides (califat des —) : **III** 102, *315*.
Fikel (village près d'Andrinople) : **II** 55.
Firmilianos (métropolite de Skopia) : **I** 22, *252*.
Flavianos (apothèkarios) : **VI** 207 ; 210.
Flavios : **IV** 117 ; **V** 171 ; 174 ; 178 ; 181 ; 188, *371*.
Foglia Vecchia : **I** 32, v. Palaia Phôkaia.
France : **I** 38.
Francesco Ier Gattilusi (maître de Lesbos) : **I** 29 ; 34, *266*.
Francesco II Gattilusi (de Lesbos) : **I** 29 ; 34, *266*.

Galata (de Constantinople) : **III** 102, *311* ; **V** 193.
Galataria (bourg) : **VI** *485* ; *489*.
Galatie du Pont : **IV** 165, *344*.
Galèsion (mont) : **III** 103.
Ganochôra : **I** *224* ; 1 ; *226* ; 7 ; **II** *312* ; 91 ; 98 ; **IV** *328* ; *330*.
Ganos : **I** *224* ; *226* ; 3 ; 7 ; 47, *285* ; **II** *254* ; 86 ; 97, *319* ; 98.
Ganos (mont) : **II** 91 ; **III** 108.
Garella : **I** 37 ; **II** *252* ; 59 ; *303*.
Gattilusi (famille génoise) : **I** *251* ; 27 ; 29 ; 30 ; 31 ; 32 ; 33 ; 34, *266* ; 35 ; 44 ; 46, *283*.

Gaza (Palestine) : **IV** 162.
Gennadius Library : **I** 39, *275*.
Génois : **I** *232* ; 10.
Georges : **VI** 204.
Georges (chef des travaux ou archonte d'Ainos) : **I** 25.
Georges Dromokatès Paléologue : **I** 39 ; 43 ; 44 ; 45 ; 46 ; **III** *327-328*.
Georges Filouris : **I** 42.
Georges (fondateur à Panion) : **IV** 151.
Georges (Gennadios) Scholarios (patriarche de Constantinople) : **I** 18, *246* ; 21 ; 39, *275*.
Georges Maniakès : **II** 89, *308*.
Georges Mouzalôn : **I** 28, *259*.
Georges Oinaiôtès : **I** 47, *285*.
Gérasime (métropolite d'Andrinople) : **I** 19, *248*.
Germeyan (village de Malgara) : **II** 90 ; **IV** 118 ; 119 ; 120 ; 121 ; 151.
gérousiastès : **IV** 116.
Glykéria : **IV** 154.
Glykérios : **IV** 154.
Gordion (Phrygie) : **VI** 207, *469*.
grand-domestique : **I** *232*.
grand-duc : **I** 37.
Grande basilique de Pliska (Bulgarie) : **II** *252-253* ; 54 ; 56 ; 58 ; 60.
Grand Nicolas (saint) : **II** 82, *297*.
Grand Palais : **II** 81, *295* ; **IV** 124.
Grande Grèce : **IV** 111, *281*.
Grèce : **I** 12, *239* ; 38 ; **II** 89, *308* ; 97 ; 99 ; **IV** 111 ; 112, *281* ; 127 ; **V** 171 ; **VI** 242.
Grecs : **I** *224* ; *234* ; 11 ; 44 ; **III** 102, *316* ; *318* ; 106 ; **IV** *328* ; **V** 175 ; **VI** *508* (— d'Imbros).
Grégoire (moine) : **II** 91.
Grégoire Kanavoutzès (prêtre) : **I** 32, *263*.
gynécée : **V** 188 ; 189.
gynéciaire : **V** 188 ; 189.

Hadrien (protospathaire impérial) : **II** 76.
Hadrien (protospathaire impérial et stratège de Dyrrachion) : **II** 76, *285*.
Hagia-Marina (couvent d'Andros) : **I** 19, *247*.
Hagia-Théotokos (monastère d'Héraclée) : **II** 68.
Hagios Stéphanos : **VI** 207.
Hannah (hébreux) : **V** 187.
Harala : **II** 59, v. Kypsela.
Haute Galilée : **VI** 243.
Hebdomon : **III** *309* ; 102 ; 107 ; *329* ; **IV** 157 ; **V** 181 ; **VI** *486* ; *489* ; *491* ; 230 à 240.
Hèbre : **II** 50, *247* ; 85.
Hébreux : **I** 17, *244* ; **II** 88.
hègémôn : **II** 92, *314* ; **IV** 117.
Hélène Dragaš-Palaiologina : **I** 35.
Hellade : **II** 90, *311* ; **III** 108.
Hellespont : **I** *232* ; 47, *285* ; **IV** 132 ; 158 ; *337*.
Helsinki Watch : **VI** *508*.
Hémimont : **II** 62, v. Aimos.

Héortasès : **V** 173.
Héraclée : **I** *244* ; 18 ; **II** *248* ; *252* ; *253* ; 62 ; 64 ; 67, *269* ; 68 ; 71 ; 72 ; 76 ; 83, *298* ; 92, *314* ; 100, *322* ; **IV** *279* ; 150 ; 151, *326* ; 155 ; 158 B ; 162 ; *342* ; 166 ; **V** 167 à 195 ; **VI** 196, *456* ; 198 ; 199 ; 209 ; *479* ; 221 ; 226.
Héraclée du Pont : **V** 168 ; 170, *339* ; 175, *349*.
Héraclius (empereur) : **IV** 151, *327* ; **VI** 220 ; 222.
Héraclius-Nouveau Constantin (co-empereur) : **VI** 220.
Hèraion Teichos : **IV** 126.
hérésie macédonienne : **IV** 134 ; **VI** 201.
hérésie pneumatomaque : **IV** 134.
Hermogénès : **V** 175, *351*.
Hermokratès : **V** 182.
Hexamilion : **I** *231* ; 9 ; 10 ; 20 ; **II** *252* ; 61 ; 63; *318* ; 97 ; 98 ; **IV** 156 ; 157 ; **VI** 230 B ; 241.
Hiéroclée (diacre) : **II** *248*.
Hiérothéos (diacre) : **II** 94.
Hippodrome de Constantinople : **VI** 242.
homoiousios : **IV** 134.
Horde d'Or : **I** 26.
Hormisdas : **IV** 158 B.
Hosios-Loukas (monastère de —) : **II** 99.
hosios Passariôn : **II** 77.
Huns : **VI** *488*.
Hus (Bohème) : **I** 21.
hymnôdos : **V** 172.
Hypaipa : **V** 172, *345* ; 179.
hypatos : **II** 74 ; 90 ; v. consul.
hypogée (nécropole souterraine à Hebdomon) : **VI** 236 ; 238.

Iconiate (d'Ikonion) : **II** 49, *245*.
iconoclastes, iconoclasme : **II** 64, *264* ; 66, *267*.
Ignace (patriarche de Constantinople) : **II** 68.
Ignace (métropolite d'Héraclée) : **II** 68.
Ignace (métropolite de Nicée) : **II** 70, *274* ; *334*.
Ignace (moine) : **II** 91.
Illyrie : **II** 89, *307*.
Illyrikon : **IV** *297*.
Imbros : **I** 17 ; *251* ; 29 ; 32 ; 34, *266* ; *270 à 272* ; 37 ; 38 ; 39 ; 40 ; 42 à 47 ; **III** *327-328* ; **IV** 143 ; **VI** 241 à 243.
Inecik : **II** *303*.
inscriptions des bornes : **II** *252* ; 54 à 63 ; 67 ; 73 ; 101 ; **VI** 202 ; 203 ; 228 ; 233.
inscriptions de donation : **I** 2.
inscriptions de fondation : **I** 4 ; 11 ; 22 ; 23 ; 24 (?) ; 32 ; **II** 48 ; **III** 109.
inscriptions juives : **IV** 161 ; **V** 184 ; **VI** 219 (mention).
inscriptions latines : **I** 29 ; 30.
inscriptions métriques : **I** 3 ; 17 ; 34 ; 41 ; 43 ; **II** 78 ; **III** 107 ; **V** 178.
inscription protobulgare de Philippes : **II** *253* ; 81, *295*.
inscriptions de (re)construction : **I** 10 ; 17 ; 20 ; 25 ; 26 à 31 ; 33 ; 37 à 41 ; 44 ; 45 ; **II** 48 ; 49 ; 65 ; **IV** 117 ; **V** 195 (mention).
inscriptions de restauration : **I** 18 ; **II** 50 ; 67 ; 72 ; 75 ; 81 ; 83 ; 84 ; 87 ; 89 ; 90 ; 91 ; **III** 110 ; **IV** 123 ; 126 ;

159.
inscriptions des stèles : **I** 46 ; **IV** 118 ; *342* ; 165 ; 166 ; **V** 167 ; 170 à 183 ; 185 ; 186 ; 188 ; 191 ; 192 ; 193 (parmi elles, stèles à fronton et stèles au chrisme).
inscriptions sur tuiles : **V** 195 ; **VI** 217 ; 218 ; 238 ; 239.
Institut Archéologique Allemand à Constantinople : **I** 12, *239*.
Institut français des Etudes Byzantines (Paris) : **II** 75, *283* ; 81, *295*.
invocations : **I** 5 ; 9 ; 15 ; 19 ; 21 ; 47 ; **II** 66 ; 69 ; 74 ; 79 ; 85 ; 86 ; 87 ; 96 ; 97 ; 100 ; **III** 103 ; 104 ; **IV** 114 ; **VI** 205 ; 224 ; 225 ; 243.
Ipsala : **II** 59, v. Kypsela.
Irène Doukaina : **I** 24.
Irène (donatrice de Lembos) : **I** 8.
Irène-Eugénie : **I** 34, *267*.
Isaac Ralès Paléologue : **I** 38 ; 39.
Isaac Raoul : **I** 38, voir Isaac Ralès.
Isidôra : **VI** 216.
Isidore : **VI** 209.
Isis : **VI** 241.
Isthme de Corinthe : **I** 37 ; **IV** 166.
Italie : **V** 187 ; 192 ; **VI** 209 ; 235.
Itinerarium Antonini : **II** 54 ; 58.
Ivirôn (monastère d' —) : **II** 76 ; **III** 108.

Jacopo : **I** 34, v. Francesco II Gattilusi, *266*.
Jacques (cathigoumène) : **III** 105.
Jean : **II** 91 ; **III** 108 ; **IV** 124 (décanos) ; 146 (diacre) ; 164 ; **V** 190 (prêtre) ; **VI** 232 (*campsor* impérial).
Jean : **VI** 204 ; 209 ; 239 16 (briquetier).
Jean Ier Tzimiskès : **I** 15 ; **II** 81, *294* ; 82 ; 83, *299*.
Jean II Comnène : **I** 15 ; 24 ; **III** 105 ; 110.
Jean V Paléologue : **I** 15 ; 34, *266* ; **III** 105.
Jean VI Cantacuzène : **I** 15 ; **II** 101, *325*.
Jean VII Paléologue : **I** 34, *267*.
Jean VIII Paléologue : **I** 10 ; 15 ; 18 ; 29 ; 34, *266* ; 35 ; 39 ; **III** 102, *316*.
Jean de Magzartha (Syrie) : **IV** 145 ; **V** 182.
Jean (métropolite d'Ainos) : **I** 35.
Jean (archevêque de Dérkos) : **II** 101, *324* ; **VI** *489*.
Jean Asanès : **I** 39, *275*.
Jean Bryennios : **II** 92, *314*.
Jean Chortasménos : **I** 19, *248*.
Jean (domestique des Scholes d'Occident) : **II** 81.
Jean Doukas Ange Paléologue Raoul Laskaris Tornitzès Philanthrôpènos Asan : **I** 38.
Jean Frangopoulos : **I** 11.
Jean Kanavoutzès : **I** 32, *262*.
Jean Laskaris Kalophéros : **I** 46, *284*.
Jean Laskaris Rontakènos : **I** 46 ; **III** *327-328*.
Jean Libadarios : **I** 28.
Jean (métropolite d'Héraclée) : **II** 68.
Jean Sagopoulos : **III** 103.
Jean (vicaire de Thrace) : **IV** 117, *288*.

Jérémie II (patriarche de Constantinople) : **II** 91.
Jérusalem : **I** 15 ; **VI** 227 (patriarche de —).
Joseph : **VI** 208 ; 213.
Joseph Bringas : **II** 81, *294*.
Joseph (métropolite d'Héraclée) : **I** 18, *246*.
Joseph II (patriarche de Constantinople) : **I** 35.
Jugement dernier : **II** 80, *291* ; **III** 107.
Juifs : **I** *234* ; *cf.* épitaphes juives ; **V** 186 ; 193, *379*.
Julien (empereur) : **IV** 147 ; **V** 188, *373*.
Justin Ier : **IV** 127 ; 128 ; 145.
Justin II : **IV** 112 ; **VI** 233 A.
Justin (évêque de Panion) : **IV** 151.
Justinien Ier : **II** 62 ; **IV** 129 ; 145 ; 150 ; 166, *346* ; **V** 188, *373* ; **VI** *481* ; 231 ; 233 A ; 242.

Kaiser-Friedrich Museum zu Berlin : **IV** 165.
Kalandiôn : **V** 171.
Kalapodios (patrice et cubiculaire) : **VI** 242.
Kalè : **II** 76.
Kalè-Marie : **II** 76, *285*.
Kalèméra : **VI** 235.
Kallinikos : **VI** 210.
Kallipolis : **I** *232* ; 10 ; 28 ; 47 ; **II** 100 ; **III** 109 ; **IV** 138 ; 158 ; 159 ; 161.
Kallistè : **V** 175, *351*.
Kamara Dere (Poyraz Liman) : **II** 64, *261* ; 68.
Kampanopétra (Chypre) : **IV** 111, *281*.
Kanaria (lieu de Rhègion) : **VI** 222.
Kanavoutzès (famille de—) : **I** 32.
Kanli Liman : **IV** *342* ; 165 ; **V** 167 ; 183.
Karacaköy (village) : **II** 89, *cf.* Dérkôn.
Karagaç, v. Tzangadés.
Karıştıran : **IV** *296*.
Karpathos : **VI** 235.
Karphas (bourg) : **VI** *489*.
Kastro (ou Chôra, à Imbros) : **I** *270* ; 37 ; 38 ; 39 ; 40 ; 41 ; 44 ; 45 ; 46 ; **II** *334*.
kastron : **II** *252* ; *254* ; 54 ; 57 ; 62 ; 67.
Katasyrtai (bourg) : **VI** *489*.
katepanô (fonctionnaire militaire) : **II** 49, *244*.
katholikos mésazôn (haut fonctionnaire) : **I** 11, *236*.
kavallarios : **I** 10, *234*.
Kavallarioi (famille), dont Nicolas, Jean, Guglielmo : **I** 10.
Kavallarios Kontostéphanos : **I** 37.
Kessanè : **I** 8 ; 9 ; 20.
Keşan : **I** 8, v. Kessanè.
khagan des Avars : **IV** 137 ; 155.
Kissos : **I** 8 ; 9.
Klèmès : **III** 106.
Koila : **IV** *337*.
Kointos : **I** 37.

Komentiolos : **IV** 112 ; **VI** 209.
Komètopouloi : **II** 83, *299*.
Komis (apothèkarios) : **VI** 208.
Komotini : **IV** 112, *281*.
Kônstantia (Chypre) : **VI** 236, *500*.
Kontostéphanoi (famille aristocratique) : **I** 37.
Kormissos (khan des Bulgares) : **II** 48, *242*.
Kosmas Tzintziloukis : **II** 101B, *325*.
Kosmatou (Efthychia) : **I** 39, *276*.
Kosmosôteira (monastère de —) : **I** *251* ; 22.
Kotyaeion : **VI** 196, *456*.
Koukia : **V** 172.
Koumpagon : **I** *224* ; **II** 100 ; **IV** *328* ; 153 ; 154 ; 157.
Koupérion (lieu des environs de Tzouroulos) : **II** 81, *296*.
Krum (khan des Bulgares) : **II** *252-254* ; 57 ; 58 ; 59 à 65, *262* ; 67 ; 82 ; *303* ; **III** *309* ; 102, *316* ; **VI** *479*.
Kymè (Italie) : **V** 192.
Kypsela : **I** 8 ; **II** 50, *247* ; 59 ; *303*.
Kyrakè : voir Kyriakè.
Kyriakè : **IV** 152.
Kyriakos : **IV** 133 ; 140 ; **VI** 199.
Kyrilla : **IV** 147.
Kyros : **VI** 220.
Kyzikès : **IV** 140.

Lambousa (région de Métrai) : **II** 101, *325*.
Lampsakos : **IV** 159.
Laskarina : **I** 42.
Laskaris (famille aristocratique) : **I** 39 ; **III** 103 ; 110 (Laskarides de Nicée).
Latin(s) : **I** 10 (Latin d'Orient) ; 21 ; 44 ; **III** 102, *311*.
Laurent le Magnifique : **I** 35, *268*.
Lavra (monastère de —) : **I** 7 ; **II** 59 ; **IV** 112 ; **VI** 242.
Lembos (monastère de —) : **I** 8 ; 38, *274*.
Lemnos : **I** 7 ; 16 ; *251* ; 39 ; 44 ; 46 ; **II** 71, *276* ; **III** 110.
Léon : **III** 108.
Léon Ier le Grand : **IV** 156 ; **VI** 230 B.
Léon III : **II** 64, *262* ; 71, *276*.
Léon IV : **II** 50.
Léon V : **II** 64, *264* ; 71, *276*.
Léon (fils de Basile Ier) : **II** 83, *299*.
Léon de Chalcédoine : **III** 105, *320*.
Léon Choirosphaktès : **II** 66, *268*.
Léon (métropolite de Stavroupolis) : **I** 22 ; 23.
Léon (patrice) : **II** 89, *308*.
Léon Phocas : **II** 81, *294*.
Leontia : **IV** 136.
Lesbos : **I** 29 ; 32, *262* ; 34, *266* ; 39, *275* ; 46 ; **II** 71, *276* ; **III** 110 ; **IV** *337* (Lesbiens).
Lévounion (lieu de Thrace) : **II** 66.
Licinius (césar) : **IV** 162.

Limpidarios / Limbidarios (-is) : **I** 28, *258-259*.
Lithosôria : **II** 50, *248*.
Livadarioi (famille) : **I** 10.
Lodovico Scarampi (patriarche d'Aquilée) : **I** 44, *280*.
logothète du Dromos : **II** 66 ; 81, *294*.
Longs Murs : **II** 48, *242*.
Louis le Pieux (empereur d'Occident) : **II** 67, *268*.
loulav (hébreux) : **V** 184.
Lousias : **V** 188, *372*.
Loustas : **V** 188 ; 189.
Luc Chrysobergès (patriarche de Constantinople) : **I** 22, *253*.
Lüleburgaz : **II** 58 ; 84.
Lusignan (les) (rois de Chypre) : **I** 10, *234*.
Lycie : **IV** 130.
Lydia : **IV** 136.
Lydie (Asie Mineure) : **V** 179.
Lyon : **V** 188, *373*.
Lysimachia : **I** *231* ; 9 ; v. Hexamilion ; **II** *318*.

Macaire (moine) : **I** 17.
Macédoine : **I** 26 ; **II** *252* ; *254* ; 83, *300* ; 89, *307* ; 90, *311* ; 92 ; **IV** 152 ; 166 ; **V** 176.
Macédoniens : **II** 92, *315* ; **V** 173.
Mactar (en Tunisie) : **IV** 111.
Madaba (église de —) : **VI** 243.
Madytos : **IV** *337* ; 160 ; **V** 182, *364*.
magistre : **II** 81, *294* ; 92, *364*.
Magnaure (palais de —) : **III** *309*.
Magzartha (Syrie) : **IV** 145 ; **V** 182, *364*.
Mahomet II : **I** *251* ; 34, *266* ; 43 ; 44 ; 46, *283*.
Maïstro(s) (village d'Ainos) : **I** 22, *253*.
maître des magistres : **II** 81, *294*.
Makédonianoi : **IV** 134 ; décanos des Makédonianoi **VI** 200.
Makédonios : **IV** 134 ; 147 ; **VI** 201.
Makédonios Ier (évêque de Constantinople) : **VI** 201, *462*.
Makriköy, v. Hebdomon.
Makrochôrion : **III** *309*.
Malamir (khan des Bulgares) : **II** 54.
Malgara : **II** 90 ; **IV** 151.
Mamistra : **III** 108.
Mantzikert : **II** 92, *314*.
Manuel Ier Comnène : **I** *234* ; 12, *239* ; 22, *253* ; 37 ; **II** 50, *248* ; 67 ; 71 ; 85 ; **III** 102 ; 105, *320*.
Manuel II Paléologue : **I** 27 ; 35 ; 38.
Manuel Ange : **I** 28.
Manuel Asanès Laskaris : **I** 39 à 43 ; 45 ; 46 ; **III** *328*.
Manuel Laskaris : **I** 39, *275*.
Manuel (Paléologue) Raoul : **I** 38, *273*.
Manuel Raoul Asanès : **I** 38, *274*.
Manuel (métropolite d'Andrinople) : **II** *254* ; 82.

Manuel (stratège des Arméniaques) : **II** 66, *267*.
Marc (métropolite d'Ainos) : **I** 35.
Marc Aurèle : **II** 71, *275* ; **IV** 153 ; **V** 191.
Marc Eugénikos : **I** 21.
Marcus Vipsanius Agrippa : **IV** 118.
Maria : **IV** 142 ; Marie **VI** 221 ; 237.
Marie Cantacuzène : **I** 28, *258*.
Marie-Marthe Comnène Paléologina : **I** 25.
Maria Paléologina : **I** 34, *267*.
Maria Palaiologina (« la princesse des Mongols ») : **I** 37.
Marinos : **IV** 138 ; 158 A.
Markellinos : **VI** 219.
Markellos, v. Aurèlios.
Markianè : **V** 172.
Markianos : **IV** 117, v. Flavios.
Marôneia : **II** 48 ; **IV** 152 (Maronée) ; **VI** 241.
martyrion (lieu-sacré) : **IV** 166, *346*.
Matrônianos (boulanger) : **VI** 240.
Matthieu Cantacuzène : **I** 15, *242*.
Maurice (empereur) : **IV** 134 ; 137.
Mauropotamos (lieu d'Asie Mineure) : **II** 66, *267*.
Mauropotamos (lieu de Thrace) : **II** 66, *267*.
Mausolée de Galla Placidia (Ravenne) : **VI** 236, *501*.
Maximianoupolis : **IV** 135.
Maximien (empereur romain) : **IV** 149 ; 162 ; *342* (Maximien Hercule).
Maximos : **V** 167, v. Claudios.
médecin : **VI** 199.
Mèdeia : **I** *249* ; 21 ; **II** 52 ; **III** *316* ; 103 ; 104.
mégaduc : **I** 12, *237*.
mégas chartophylax : **I** 21.
mégas oikonomos : **I** 21.
Melantias (lagune et *villa*) : **VI** *478-479* ; *481*.
Mélas (rivière) : **VI** *478*.
Mèléônes : **II** 81, *294*.
Mélitène : **II** 48, *242* ; 64, *263*.
Mèlos : **V** 184.
Ménéstratas : **V** 188, *371*.
Menorah (hébreux) : **IV** 161 ; **V** 184.
« mensa » funéraire : **IV** 111.
mer Egée : **I** 29 ; **II** 74 ; **III** 110 ; **IV** 111 ; 166 ; **VI** 209.
mer Noire : **I** 4 ; *249* ; **II** 49, *245* ; *252* ; 89 ; 101, *324* ; **III** 110 ; **VI** 196, *456* ; 207.
mer de la Propontide : **I** 7 ; 47 ; **II** 49, *245* ; 50, *247* ; *248* ; **III** *309* ; **IV** 115 ; 140 ; *330* ; **V** 175 ; 188, *373* ; **VI** 196, *456*.
Mesembria : **II** *252* ; 90, *311*.
Messènè : **II** 61 ; **IV** *294* ; 122.
Messènè (Péloponèse) : **V** 187.
Méthode Ier (patriarche de Constantinople) : **II** 66.
Méthode Syropoulos (beau-frère de Georges Oinaiôtès) : **I** 47, *285*.

métoche de Saint-Sépulchre (Constantinople) : **I** 34.
Métrai : **II** 101, *323*.
Métrai et Athyra (évêché) : **I** 7.
Mètrophane (métropolite d'Héraclée) : **I** 18, *246*.
Mètrophane II (patriarche de Constantinople) : **I** 21.
métropole d'Athènes : **IV** 112, *283*.
métropole de Dérkôn : **III** *318*.
métropole de Drama : **I** 35.
métropole Ancienne (église métropolitaine d'Héraclée) : **V** 168 ; 170 ; 195.
métropole Nouvelle (église métropolitaine d'Héraclée) : **V** 170, *cf.* métropole Ancienne ; *cf.* Saint-Georges.
métropole d'Héraclée : **IV** *342*.
métropole de Philippes : **I** 35, *268*.
métropole de Philippoupolis : **II** 56.
Mètropolis (actuellement Yasılıkaya) : **VI** 196, *456*.
Michel Ier Rangabé : **II** 65, *266*.
Michel II le Bègue : **II** 66, *267* ; 67.
Michel III : **II** 65, *266* ; 66, *267* ; 67, *269* ; 74 ; 75.
Michel IV : **III** 102, *313*.
Michel V : **III** 102, *313*.
Michel VI Stratiôtikos : **II** 92, *314*.
Michel VII Doukas : **I** 4 ; **II** 91 ; 92, *314*.
Michel VIII Paléologue : **I** 4 ; 5 ; *234* ; 25 ; 27 ; **III** 102, *311* ; 110.
Michel IX Paléologue : **I** 26 ; **VI** *488*.
Michel (stratège de Thrace) : **II** 49, *245*.
Michel Akolouthos : **II** 92, *314*.
Michel III d'Anchialos (patriarche de Constantinople) : **I** 22, *253*.
Michel Doukas Ange Comnène Paléologue : **I** 5, voir inscription 4.
Michel Doukas Glavas Tarchaneiôtès : **I** 4 ; 25 ; 26 ; **III** 110.
Michel, Egyptien : **IV** 115.
Michel Paléologue : **I** 28, *258*.
Michel Sagopoulos : **III** 103, *317*.
Milan : **V** 187 ; 188, *373*.
Milètos : **V** 173 ; **VI** 230 A (Milet).
Mivoli (quartier d'Ainos) : **I** 32, *261*.
Moïse : **I** 17, *244*.
Môkianos : **V** 180 ; 182.
Momčil : **I** 10.
monastère de Sinaï (Sainte-Catherine) : **VI** 243.
Monembasie : **I** 18, *245*.
Monnaie impériale : **V** 174, *348* ; 188, *372* (atelier monétaire).
monogrammes : **I** 12 ; 13 ; 14 ; 36 (croix monogrammatiques) ; **II** 92 ; **III** *318* (monogramme du Christ) ; **IV** 113 ; 121 ; 122 ; 135 (monogramme du Christ) ; **V** 170, *340* ; 195 ; **VI** 225 ; 231.
monophysisme : **IV** 155.
Mont Sacré : **I** *224* ; **II** 91.
Moscovie : **VI** 242.
Mosynopolis : **II** 83 ; 101, *299*.
Mourad II : **I** 19, *248*.

Mürefte, v. Myriophyton.
Mur d'Anastase : **II** *252* ; 62 ; 89, *306* ; **VI** 218 ; *488*.
Mur de Constantin : **VI** *488*.
Mur de Théodose II : **VI** *488*.
Musée d'Andrinople : **II** 73 ; 96 ; **IV** 111.
Musée des Antiquités de Constantinople : **I** *221* ; 12 ; **II** 64 ; 69 ; 86 ; **III** 102 ; 107 ; **VI** 222 ; 223 ; 230 ; 231 ; 233 ; 235.
Musée archéologique de Komotini : **IV** 112, *281*.
Musée archéologique du Pirée : **IV** 166 ; **V** 172 ; 174 ; 175 ; 179 ; 188.
Musée archéologique de Pliska : **II** 59.
Musée archéologique de Sofia : **II** 54 ; 56 ; 57 ; 58.
Musée archéologique de Šumen : **II** 55.
Musée archéologique de Thessalonique : **II** 67 ; 72 ; **IV** 126.
Musée archéologique de Varna : **II** 63.
Musée byzantin d'Athènes : **I** 22 ; **III** *327*.
Musée de la Civilisation byzantine, à Thessalonique : **IV** 126.
Musée épigraphique d'Athènes : **I** 25.
Musée du Louvre : **VI** 241.
Musée de Rhaidestos : **II** 64, *261* ; 72 ; **IV** 118 ; 120 ; **V** 171 ; 186 ; 187.
Musée de Sainte-Sophie : **II** 65, *264* ; 75, *280*.
Mylasa (Carie) : **IV** 116.
Myriophyton : **II** 90 ; 97 ; **IV** *330* ; 155.
mystique (fonctionnaire de la chancellerie) : **I** 10, *234*.
mystographe : **III** 103.
Mytilini : **V** 172.

Nakôleia (ville de Phrygie Epiktètos) : **VI** 196 ; 201.
Nativité (église de —, à Bethléem) : **II** 95.
Naxos : **I** 2 ; 44, *281* ; **IV** 141.
Nembro (nom latin d'Imbros) : **I** 44, *281*.
Néméa (église paléochrétienne à —) : **V** 168.
Néochôrion : **II** 91.
Néophyte : **V** 168.
Niccolò Ier Gattilusi : **I** 27 ; 29 ; 30 ; 34, *266* ; 35.
Nicée : **II** 48 ; 90 ; **III** 110 ; **IV** *330*.
Nicéphore II Phocas : **II** 81 ; 83.
Nicéphore (fils de Constantin V) : **II** 50.
Nicéphore (archevêque d'Anchialos) : **I** 19.
Nicéphore (archevêque de Dérkôn) : **VI** 226.
Nicéphore Botaneiate : **II** 92.
Nicéphore Bryennios : **II** 92 ; 100.
Nicéphore Bryennios (césar) : **II** 92.
Nicéphore (despote d'Epire) : **I** 28.
Nicéphore (drongaire) : **II** 79.
Nicéphore (métropolite d'Andrinople) : **I** 19.
Nicéphore (métropolite d'Héraclée) : **II** 68.
Nicéphore Ier (métropolite d'Imbros) ; Nicéphore II (*idem*) : **I** 40 ; 64.
Nicéphore (métropolite de Méthymne) : **I** 19.

Nicéphore Mélissenos ou Mélissourgos : **I** 19, *248*.
Nicétas (fils de Constantin V) : **II** 50, *247*.
Nicétas (métropolite d'Andrinople) : **II** 82.
Nicolas (maître des requêtes) : **VI** *485*.
Nicolas (métropolite et saint d'Andrinople) : **II** 82.
Nicolas Ier Mystikos (patriarche) : **II** *253*.
Nicolas (presbytéros) (à corriger le terme ecclésiastique de l'inscription) : **II** 94.
Nicolas Valtzéris : **II** 88 ; 94 ; **III** 108.
Nicomédie : **II** 48, *242* ; **III** 108 ; **V** 167 ; 171, *343* ; 174 ; 184.
Nika (révolte de —) : **IV** 159, *337* ; **VI** 242.
Nikè–Nikitza : **II** 50, *247* ; 54.
Nogaj (khan des Tatars) : **I** 26.
Notre-Dame-des Blachernes (chapelle de Panion) : **II** 77 ; 78 ; 88 ; 93 ; **IV** 146 ; 152.
Nouménios : **V** 186.
Nouvelle Athènes : **III** 102, *315*.
Nouvelle Jérusalem : **III** 102, *315*.
Nouvelle Rome : **III** 102.
novélissime : **II** 50, *247*.
numérus : **IV** 120 ; 146 ; **V** 193.
Nymphai (bourg) : **VI** *488* ; *489*.

Occident : **III** 108 ; **IV** 129 ; 146 ; **V** 188, *373*.
Odessos (Varna) : **IV** 122 ; 145 ; 150.
Oikonomeion : **I** 12, *238*.
Olbia : **IV** 111.
Olympe (de Lycie) : **V** 170, *340*.
Orestias (région d' —) : **III** 110.
Orient : **I** 10 ; **III** 102, *315* ; **IV** 149 ; 152 ; **V** 188, *373* ; 189.
Ormisdas, v. Hormisdas.
Orta–kapusi : **II** 75, *280*.
Orthodoxie : **II** 52 ; **IV** 155.
Ottomans : **I** *232* ; 21 ; *251* ; 29 ; 44, *280* ; 47, *285* ; **III** 102, *315* ; 109.
Oulpia : **IV** 132.
Ourbikios Tzoutzoulakios : **II** 101 ; **VI** 228.
Ouzes : **I** 26 ; **II** 90, *311*.

Pactôlos (fleuve d'Asie Mineure) : **V** 179, *358*.
Palaia Phôkaia : **I** 32, *262*.
Palaiokastro (Imbros) : **I** *270*.
Palais Medici-Riccardi (Florence) : **I** 35.
Palamède Gattilusi : **I** 29 ; 30 à 35 ; 46, *283* ; **III** *328*.
Paléologue (famille dynastique) : **I** *234* ; 15 ; 32 ; 33 ; 35 ; 38 ; 46, *284* ; **II** 76 ; *318* ; **III** 103 ; 108, *333* ; **IV** 113 ; **V** 175.
Paléologue Comnène : **I** 27.
Palestine : **I** 36 ; **II** 48 ; **IV** 149 ; 155 ; 162 ; **V** 187 ; 191 ; **VI** 199 ; 201 ; 204 ; 242 ; 243.
Pammakaristos (église à Constantinople) : **I** 4, *228*.
Panagia (village de —, à Imbros) : **I** 41 ; 45 ; (église de —, à Messènè) : **IV** 122.
Panagia (église de Sèlyvria) : **VI** 200 ; 208.

Panagia hè Chrysopègè (église à Siphnos) : **I** 34, *266* ; v. Chrysopègè.
panhypersébaste : **I** 8 ; 47.
Panion : **II** *248* ; 51 ; *252* ; 61 ; 63 ; 64, *264* ; 65, *266* ; 67 ; 69 ; 70 ; 72 ; 77 ; 78 ; 80 ; 87 ; 88 ; 90, *311* ; 92, *314* ; 93 ; 94 ; 95 ; **III** 109 ; **IV** *279* ; 118 ; 124 ; 126 à 152 ; *328* ; *330* ; 158 A ; 159 ; **V** 182 ; 192 ; 193 ; 194 ; **VI** 196, *456* ; 197 ; 199 ; 200 ; 206 ; 230 B ; 241.
Pantanassa (église de Mystra) : **I** 11, *236*.
Pantobasilissa (église d'Ainos) : **II** 48.
Pantocrator (monastère de —, à Constantinople) : **III** 102, *311*.
pape Pie II : **I** 39, *275* ; 46, *283*.
Paradis : **VI** 205.
parakoimomène : **I** 11 ; 12, *237* ; 33 ; **II** 83, *300*.
Paramonos : **V** 176.
parastékaménos : **I** 33.
Pardos : **IV** 114.
Pasinli (Alpay) : **I** *221*.
Passion de saint Alexandre : **IV** *297*.
Patras : **V** 187.
patrice : **II** 49, *244* ; 64, *262* ; 66 ; 75 ; 81, *294* ; 89, *308* ; 92 ; **IV** 129 ; **VI** 242.
Paul II (patriarche de Constantinople) : **V** 185.
Paul : **IV** 125 ; 139.
Paula : **IV** 148.
Pavie : **V** 187.
Pègôn (palais de —) : **II** *253*.
Peloponnèse : **I** 36 ; **IV** 166.
Pentecôte : **II** 50, *247*.
Péra (Constantinople) : **IV** 165, *342*.
Peretta Doria : **I** 29.
Périnthe–Héraclée : **II** 76 ; **IV** 116 ; 118 ; 124 ; 126 ; 135 ; 145 ; *342* ; 165 ; **V** 170, *339* ; 171, *342* ; 172 ; 174 ; 175, *350* ; 182 ; 183 ; 188, *371* ; **VI** 197 ; 209.
Péristasis : **I** *224* ; **II** 86 ; 97 ; **IV** *330*.
Péritheôrion : **I** 39, *275*.
Perse : **IV** 158 B.
Petchénègues : **II** 89, *308* ; 92, *314*.
Petite Prespa (lac de —) : **II** 52, *250*.
Petrônas (curateur des biens de la couronne) : **II** 73.
Pétros (soldat d'un numérus) : **IV** 120.
Phanarion (Constantinople) : **I** 37.
Phanarion (village proche de Sèlyvria) : **VI** 202.
Philantrôpènoi (famille aristocratique) : **III** 103.
Philaretos, Philèmôn, Philothéos (évêques éventuels non identifiés de Marôneia) : **II** 48, *240*.
Philéas (région de — et Dérkôn) : **II** 101 ; **VI** 202 ; Philéas, Philias 207 ; *489* (prôtopapadikion) ; 228.
Philippe (?) (évêque éventuel de Marôneia) : **II** 48, *242*.
Philippes : **IV** 135.
Philippianos, v. Aurèlios.
Philippoupolis : **IV** *297* ; 145.
Philokalès : **II** 81, *296* ; v. Eumathios Philokalès.
Philokyris : **V** 169.
Philomousos : **VI** 200.

Philouménos : **VI** 229.
Phlôrion, Phlôria (Filuria) : **VI** *485* ; 224 ; *489*.
Phocas (empereur) : **IV** 134.
Phocée : **I** 29, *260* ; v. Palaia Phôkaia.
Phocide : **II** 99.
Photios / Photius (patriarche de Constantinople) : **II** 74.
Phôtios / Phôtos : **V** 194.
Phrygie : **IV** 165, *344* ; 166 ; **V** 167, *334* ; 187 ; Phrygie Epiktètos **VI** 196, *456* ; 201 ; 207.
Pierre (tsar bulgare) : **II** 57.
Pierre (patriarche de Constantinople) : **V** 185.
Pierre : **IV** 137 ; 140 ; *cf.* Pétros.
pincerne : **I** 37.
Pirée : **IV** 166 ; **V** 174 ; *cf.* Musée archéologique du Pirée.
Pliska : **II** 59 ; *cf.* Grande basilique de Pliska ; **II** 62 ; 63.
Plôtinopolis : **II** 61, v. Didymoteichon ; **IV** *296*.
Poimanènon : **I** 19 (à corriger le nom de lieu, p. *248*).
Polycarpe (évêque de Smyrne) : **V** 191.
Polycarpe (cardeur) : **V** 191 ; — (sous-diacre) 191.
Polychronios (éparque) : **IV** 123.
Polymnéa, v. Aurèlia.
Pontius Savinus (légat de Thrace) : **II** 71, *276*.
Porte Dorée : **III** *309* ; 102, *316* ; 105, *320*.
Porte de Saint-Rômanos : **III** 105, *320*.
Portes Trajanes : **II** 85, *303*.
Porto Lago : **II** 97, *319*.
Portogruaro (Vénétie) : **IV** 120.
préfet : **IV** 116 ; 123.
préfet du kanikleion : **II** 66, *267*.
préfet du prétoire d'Italie : **IV** 125.
préfet du prétoire d'Orient : **IV** 122 ; 123.
préposé du tameion impérial : **II** 81, *296*.
presbytéros (=prêtre) : **V** 190 ; *cf.* Nicolas.
Preslav : **I** 15.
préteur de Thrace : **IV** 117, *288*.
prétoire : **IV** 117.
primicier : **I** 47, *286*.
Priska : **IV** 132 ; 154.
Priskos : **IV** 134.
proasteion : **II** 101, *324*.
Proconèse : **II** *253* ; 68 ; **IV** 119.
proèdre : **II** 92, *314*.
proèdre (métropolite) : **I** 19 (Andrinople).
proèdre des protosyncelles (fonction ecclésiastique) : **I** 19, *248*.
protonovélissime (dignitaire) : **II** 92, *314*.
prôtopapas : **I** 32, *262*.
prôtopatrikios : **II** 49, *244*.
Prôtos (τοῦ Ὄρους) : **I** *226*.
protospathaire impérial : **II** 49, *244-245* ; 76 ; **IV** 114.

protospathaire (dignitaire) : **I** 47 ; **II** 49 ; 75, *283* ; **III** 103 ; **IV** 114.
prôtostratôr (haut fonctionnaire) : **I** 11, *236*.
protovestiarite : **I** 8.
Prousa : **I** 21.
Provaton : **II** 55.
province d'Europe : **IV** 115.
province d'Hémimont : **IV** *279* ; 115.
province de Rhodopes : **IV** 117, *288*.
province de Thrace : **IV** 115.
Pyrgos (bourg d'Imbros) : **I** 42.

Quarante martyrs : **IV** 162.
Quarante martyrs (église de —, à Tărnovo) : **II** 60.

Raoul-Ralès (famille aristocratique) : **I** 38 ; 39, *276* (Théodore, Nicolas et Démètre) ; *cf.* Laskaris.
Ravenne : **V** 189 ; **VI** 236, *501*.
Rébecca : **IV** 161.
Règinas (rivière) : **II** 58, voir Erginès.
Règinos (évêque de Panion) : **IV** 151, *326*.
Reims : **V** 188, *373*.
Rhaidestos : **I** 37 ; 47 ; **II** 50, *247* ; *252* ; 59 ; 60 ; 65, *266* ; 76 ; 79 ; *291* ; 83 ; *303* ; 90, *311* ; 92 ; 100 ; **IV** 124 ; 125 ; *328* ; *330* ; 155 ; 161 ; **V** 185 ; **VI** 200.
Rhègion : **II** *252* ; 63 ; 65, *266* ; **III** *309* ; **VI** *481-482* ; 222, 223 ; *485* ; *486* ; *489*.
Rhègion de Calabre : **IV** 150.
Rhendakios, Rhendakès : **II** 64, *262*.
Rhodes : **VI** 242.
Rhodopes : **II** 62 ; 83, *299* ; 85 ; 101, *325* ; **III** 103 ; 110 ; **IV** *279*.
Rifka, v. Rébecca.
Romain Ier Lécapène : **II** *253* ; 57 ; 64.
Romain II : **II** 81, *294* ; 83, *299*.
Romain III Argyros : **III** 102, *313*.
Romain IV Diogène : **III** 102, *313* ; **VI** *491*.
Romain Kourkouas : **II** 81, *294*.
Romain (frère du tsar bulgare Boris II) : **II** 83, *300*.
Romains : **I** 4, *228* ; 23.
Rômanos : **V** 178.
Rome : **IV** 118 ; *297* ; 129 ; 130 ; 153 ; 154 ; 155 ; **V** 173 ; 184 ; 187 ; 188, *373*.
Russes : **I** 15.

Saat kulesi : **I** 15.
Saint-Achilleios : **II** 52, *250*.
Saint Agathonikos (patron de Sèlyvria) : **I** 12, *238*.
Saint-Agathonikos (église de Sèlyvria) : **I** 12, *238*.
Saint Aimilianos : **IV** 153.
Saint Alexandre de Rome : **IV** *296*.
Saint Alypios : **VI** 222 (le stylite), *484* ; — (martyr) 222, *484*.
Saints-Anargyres Côme et Damien (église de Panion) : **II** 80.
Sainte Anne : **IV** *295*.

Saints-Apôtres (église de Constantinople) : **III** 102, *314*.
Saints-Apôtres Pierre et Paul (église métropolitaine d'Héraclée) : **II** 71, *274* ; **V** 195, *cf.* métropole Ancienne.
Saint-Appolinaire le Neuf (Ravenne) : **V** 189.
Saint-Athanase (monastère de—, près d'Ainos) : **I** 22, *253*.
Saint-Athanase (église de Messènè) : **IV** 122.
Saint-Blaise (église d'Ainos) : **I** 22, *252* ; 32.
Sainte Catherine : **IV** *295*.
Saints Constantin et Hélène : **I** 35.
Saint-Constantin (monastère près du village de Saint Théodore, à Imbros) : **VI** 242 ; 243.
Saint Daïanos : **II** 77.
Saint Daïos : **II** 77.
Saint Démètre : **I** 11.
Saint-Démètre (de Thessalonique) : **II** 71, *277* ; **IV** 112, *283*.
Saint-Démètre (église de Hexamilion) : **I** 20.
Saint-Démètre (église de Messènè) : **IV** 122.
Saint-Eleuthérios (église de Constantinople) : **VI** 206.
Sainte Elisabeth : **IV** 136.
Saint Etienne (bourg) : **III** *318* ; **VI** *486* ; *489*.
Saint-Etienne (église d'Andrinople) : **IV** 112.
Saint-Etienne (église de Constantinople) : **VI** 224.
Sainte Euphèmia : **VI** *485*.
Sainte Euphémie : **II** 71, *276*.
Saint Euplous (le diacon) : **II** 77.
Sainte Euphrosynè : **VI** 223.
Saint Euthyme le Jeune : **III** 105, *321*.
Saint-Georges (église d'Héraclée) : **II** 71, *275* ; **V** 170, *338* ; 171 ; 180.
Saint-Georges (église de Lemnos) : **I** 7.
Saint-Georges (église de Lesbos) : **I** 32.
Saint-Georges (église de Messènè) : **IV** 122.
Saint-Georges (église de la région de Thessalonique) : **II** 101, *323*.
Saint-Georges (église de Tzouroulos) : **II** 81, *292* ; 83 ; **IV** 164.
Saint-Georges (église de Sèlyvria) : **II** 99.
Saint-Georges (église de Zephyrion) : **VI** 226.
Sainte Glycérie d'Héraclée : **II** 71 ; 82, *297* ; **IV** 162.
Sainte-Glycérie (église et monastère d'Héraclée) : **II** 71, *274*.
Sainte-Glycerie (île de —) : **II** 71, *276*.
Saint-Grégoire le Théologien (église de Thèbes) : **II** 83, *299*.
Sainte Ioulite : **II** 86.
Sainte-Irène (église de Constantinople) : **II** 52, *250*.
Saint Jean l'Aumônier : **IV** 115.
Saint Jean (IV) le Jeûneur (patriarche de Constantinople) : **IV** 115.
Saint Jean Baptiste : **IV** 136.
Saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople : **VI** *488* ; 236.
Saint-Jean (église près de Schoinoudi, à Imbros) : **VI** 241.
Saint-Jean Prodrome (église de Drypia) : **VI** 227.
Saint-Jean Prodrome (chapelle d'Audèmion) : **I** 1 ; 7.
Saint-Jean Prodrome (église de l'Hebdomon) : **III** *309* ; 102, *314*.

Saint-Jean Prodrome (église de Sèlyvria) : **I** 11 ; 12 ; 13 ; 14 ; **III** 102, *311*.
Saint-Jean Prodromos (chapelle du village de Schoinoudi, à Imbros) : **I** 47.
Saint-Jean le Théologien (église de l'Hebdomon) : **III** *309-310* ; 102, *310*, *311*, *314*.
Saint Jean le Théologien : **I** 12, *238*.
Saint-Jean le Théologien (hagiasma) : **II** 101.
Saints Joachim et Anne : **II** 95.
Saints-Joachim-et-Anne (église des Ganochôra) : **II** 91.
Saint Kèrykos : **II** 86 ; **III** *333*.
Saint Lazare : **III** 103.
Saint Lucien : **III** 105, *321*.
Saint Macaire : **II** 77.
Sainte Madeleine : **IV** *295*.
Sainte Magna : **IV** 111.
Saint Marc : **II** 77.
Sainte Marie la Jeune : **II** 79.
Sainte-Marina (église métropolitaine d'Imbros, à Kastro) : **I** 38 ; 40 ; 43 ; 44 ; 46 ; **III** *328*.
Sainte-Marina (église de Schoinoudi, à Imbros) : **VI** 241.
Saints-Mènas et Mènaios (église de l'Hebdomon) : **VI** 231.
Saint-Môkios (monastère de Zephyrion) : **III** 105 ; **V** 180.
Saints myroblytes : **II** 82.
Saint Néophyte : **II** 77.
Saint Nicolas d'Andrinople : **II** 71, *276*.
Saint-Nicolas (église de Hexamilion) : **I** 21.
Saint-Nicolas (monastère d'Ainos) : **I** 22.
Saint-Nicolas (église d'Ainos) : **I** 22 ; 32.
Saint-Nicolas (chapelle près de Koumpagon) : **IV** 154.
Saint-Nicolas (église de Mèdeia) : **II** 52 ; **III** 103 ; 104.
Saint Niphôn (patriarche de Constantinople) : **II** 77.
Saint-Pantéléèmôn (monastère de—, près d'Ainos) : **I** 22, *253*.
Saint-Pantéléèmôn (église de Koumpagon) : **IV** 153.
Saint-martyr Paramonos : **V** 176.
Sainte-Paraskeuè (chapelle d'Audèmion) : **I** 2 ; 6 ; **III** 108.
Sainte-Paraskeuè (hagiasma de Zephyrion) : **III** *318* ; **VI** 225.
Sainte-Paraskeuè Epivatènè (église d'Epivatés) : **I** 12, *238* ; **III** *318*.
Saint Paul : **II** 86.
Saint-Paul (orphelinat de Constantinople) : **VI** 233 A.
Saint-Pierre (église de Rome) : **IV** 129.
Saints apôtres Pierre et Paul : **VI** 230 A.
Saint Samson : **III** 105, *321*.
Saints Sergios et Vakhos : **IV** 149.
Saint-Sépulcre : **IV** 112, *281*.
Sainte-Sophie (de Constantinople) : **III** *309* ; **IV** 112 (Grande Eglise), *283* ; 147 ; **V** 195 ; **VI** *489*.
Sainte-Sophie (église de Thessalonique) : **IV** 112, *283*.
Sainte-Sophie (église de Vizyè) : **II** 79, *287*.
Sainte Thècle : **IV** 162.
Saint Théodore (village d'Imbros) : **VI** 242.
Saint-Théodore-Tèrôn (église de Panion) : **II** *248* ; 67 ; 70 ; **IV** 127 ; 128 ; 129 ; 132 ; 133 ; 134 ; 136 ; 137 ; 138 ; 139 ; 140 ; 143 ; 145 ; 147.

Saints-Thèodore-Tèron et Théodore-Stratèlate (église de Tzangadés) : **III** 106.
Saint Thomas : **IV** *295*.
Saint-Thomas (église-martyrion à Drypia) : **VI** *488*.
Sainte-Vierge : **I** 24 (monastère d'Ainos) ; **II** 64 (monastère de la Sainte-Vierge, à Tzouroulos), *264*.
Saint-Vital (église de Ravenne) : **V** 189.
Saint Zènôn : **II** 77.
sakellè, sakellion (office de —) : **II** 81, *295*.
Salamine de Chypre : **I** 36 ; **IV** 111.
Salmydessos : **I** *249*, v. Mèdeia.
Salomon (vicaire de Thrace) : **IV** 117, *288*.
Salona (en Dalmatie) : **V** 184 ; 188, *373*.
Salpè (commune de —) : **IV** 112, *281*.
Samiens : **IV** 126 ; *342* ; **V** 170, *339*.
Samothrace : **I** *251* ; 29 ; 32, *262* ; 34, *266* ; 44, *280* ; 46, *283*.
Samuel (tsar bulgare) : **II** 83, *299* ; 85 ; 89, *308* ; **VI** *479*.
« Sancta Maria (in) Adrianopoli » : **II** 100.
Santa-Maria-Novella (église de Florence) : **I** 35.
Santorin : **V** 187.
Saranta Ekklèsiai : **II** *242* ; 49, *243* ; *245* ; 50 ; 85.
Sardeis : **V** 179, *358* ; 193 (synagogue de —), *379*.
Sarrazins : **I** 4, *229* ; 47, *285*.
Sauveur (église du —, à Drypia) : **VI** 225.
Sauveur (monastère du —, à Sèlyvria) : **III** 102, *311*.
Schoinoudi (village d'Imbros) : **I** 47, *284* ; **VI** 241.
scriniarios de Thrace : **IV** 114.
Scythes : **I** 26 ; **II** 66 ; **III** 102 (Skythai), *315*.
sébaste : **I** 47, *286*.
Sébastè (en Phrygie) : **V** 167, *334*.
séismes : **II** 48, *242* ; 65, *265* ; 67 ; 83, *300* ; 90, *311* ; **VI** 226 ; *488*.
Seldjoucides : **III** 102, *315* ; 109.
Seleucie (Isaurie) : **IV** 162 ; **V** 191.
Sèlyvria : **I** *234* ; 11 ; 12 ; 13 ; 14 ; 16 ; 17 ; **II** *252* ; 65 ; 66 ; 67, *269* ; 74 ; 75 ; 79, *289* ; 92, *314* ; 99 ; 101, *323* ; **III** 102, *311* ; **IV** *279* ; 126 ; 135 ; **V** 167, *333* ; 178 ; 182 ; 183, *364* ; 184 ; 193, *377* ; **VI** 196 à 219 ; *479* ; 224 ; 228 ; 238.
Septante : **V** 180, *360*.
Séraphins : **VI** 230 A.
Serdica (Sofia) : **IV** *297*.
Sérgentzè : **II** *292*.
Serge (métropolite d'Andrinople) : **II** 82, *297*.
Sergios : **IV** 149.
Sergios (commerciaire de Cherson) : **II** 74, *279*.
Sergios (le Confesseur) : **II** 74.
Sergios Nikètiatès : **II** 74.
Sergios (spatharocandidat impérial) : **II** 74 ; 75, *283*.
Serrès : **II** *252*.
Sestos : **IV** *337*.
shofar (hébreux) : **V** 184.
Sicile : **IV** 129 ; **V** 167, *334* ; 168 ; **VI** 209 ; 227 ; 235.

Silistria : **II** 83, *301*.
simonie : **I** 21.
Sinaï : **I** 17.
Sinekli (village près des murs d'Anastase) : **II** 62.
Singidunum (Belgrade) : **II** 54.
Sisinès, Sisinios, Sisinis : **II** *253* ; 64 ; 68 ; 73 ; **IV** 163 ; **VI** 233 A.
Skalotè : **I** 22 ; 23 ; v. Vierge.
skévophylax : **VI** 204.
Skoutarion : **II** *252* ; 56.
Slaves : **VI** *488*.
Smyrne : **II** 93 ; **IV** 150 ; **V** 169 ; 191.
Société d'Etudes sur les îles d'Imbros et de Ténédos : **I** *220* ; **VI** 241.
Soliman (fils d'Orkhan) : **I** 28.
Sôphronia : **VI** 227.
Sôphronis : **VI** 197.
Sôtèr (monastère du—) : **I** *234*, v. Sauveur.
Sôtèrichos Panteugénos : **I** 22, *252*.
Sôzôn : **VI** 196 ; 201.
Sôzopolis : **II** *252* ; **III** 110.
Sparte : **V** 187.
spatharat : **IV** 114.
spathaire : **II** 49, *244* ; 74 ; **IV** 114 ; 159, *337*.
spatharocandidat impérial : **II** 74.
stavropègion : **I** 22 ; 23 ; v. Skalôtè.
Stavroupolis de Carie (métropolite de—) : **I** 22, *252-253*.
Stéphanakis : **IV** 150 ; **V** 194.
Stéphanios : **IV** 117.
Stéphanos (Etienne) : **IV** 117, *288* ; **V** 194 ; — (prêtre) **VI** 211.
Štit (village, région de Svilengrad, Bulgarie) : **II** 56.
Stojan Mihaïlovski (village près de Pliska, Bulgarie) : **II** 59.
Strandža (mont Petit Aimos) : **II** *245*.
stratège : **I** 25, *255* ; 28, *258* ; 39 (chef d'armée), *275* ; 47 ; **II** 49, *245* ; 64, *263* ; **III** 103.
stratège des Anatoliques : **II** 81, *294*.
stratège d'Apros : **II** 90, *311* ; **IV** 119.
stratège des Arméniaques : **II** 66, *267*.
stratège de Tarse et de Mélitène : **II** 64, *263*.
stratège de Thrace : **II** 49, *245* ; **IV** 114.
stratège des Thracésiens : **II** 73.
stratèlate d'Orient : **II** 81, *294*.
stratopédarque : **II** 81, *296*.
Strobèlos (*emporion*) : **V** 191.
Succoth (hébreux) : **V** 184.
Šumen : **II** 54 ; 62.
Svjatoslav (prince de Kiev) : **II** 81, *293*.
Syllogue Philologique Hellénique de Constantinople : **II** *248* ; 65 ; **IV** 112 ; 126 ; **V** 194 ; **VI** 233.
Syllogue thrace de Rhaidestos : **II** 72 ; **IV** 126.
Symbatios Pakourianos (curopalate) : **II** 76, *285*.
Symbatios Petroussès : **II** 90, *311*.

Symbole de la foi : **V** 171, *343*.
Syméôn : **II** 91 ; **VI** 208.
Syméon (tsar des Bulgares) : **II** 252-*254* ; 57 ; 79, *289* ; **III** *309*.
Syracuse : **IV** 118 ; **V** 167 ; 169 ; 187 (à corriger l'orthographe du nom).
Syrie et Syriens : **II** 48, *242* ; **IV** 115 ; 132 ; 145 ; 149 ; 155 ; **V** 182 ; 189 ; **VI** 196 ; 236 ; 241 ; 242 ; 243.
Syropoulos (beau-père de Georges Oinaiôtès) : **I** 47, *285* ; v. Méthode.
Syvaris (Grande Grèce) : **IV** 111.

Tabula Peutingeriana : **II** 54 ; 58.
tagmata des Thraces et des Macédoniens : **II** 89, *308* ; 92, *315*.
Talasiou (Talasion ?) (village de Césarée) : **V** 182, *364*.
Tarchaneiôtai (famille aristocratique) : **I** 10.
Tarente : **IV** 111.
Tărnovo : **II** 60.
Tarse : **II** 64, *263*.
Tatars, Tatarie : **I** 25, *255* ; 26, *257*.
Tataro-bulgares : **I** 25.
taxiarque : **II** 89, *309*.
Tchaousli : **II** 101 B.
Teiristasis : **II** 97, v. Péristasis.
Tekirdag, v. Rhaidestos.
Telerig (khan des Bulgares) : **II** 50, *248*.
Ténédos : **VI** *508*.
Textile Museum (Washington) : **V** 189.
Thaddée (métropolite d'Andrinople) : **I** 19, *248*.
Thasos : **I** 39, *275* ; 44, *280* ; 46, *283* ; **III** 110 ; **V** 169.
Thébaïde : **IV** 151, *326* ; **V** 185.
Thèbes de Béotie : **IV** 135.
Thécla : **IV** 162.
Thècle (sœur de Michel III) : **II** 65 ; 66, *267* ; 67 ; 75, *280*.
thème d'Achridôs : **III** 103.
thème d'Andrinople : **III** 110.
thème d'Andrinople-et-Didymoteichon : **II** 92, *315* ; **III** 110.
thème de Macédoine : **II** 49 ; 92.
thème de Mesembria : **III** 110.
thème de Serrès-et-Strymôn : **III** 110.
thème de Tarse : **II** 64.
thème de Thrace : **II** 79 ; **IV** 117.
thème de Thrace-et-Macédoine : **II** 90 ; 92.
Théoctiste (patrice et logothète du dromos) : **II** 66 ; 75.
Théodôra : **VI** 222.
Théodora (impératrices) : **II** 65 ; 66, *267* ; 67 ; 73 ; 74 ; 75 ; **VI** 231.
Théodore Ier Laskaris : **I** 39, *275*.
Théodore II Laskaris : **I** 8 ; **III** 110.
Théodore : **III** 108.
Théodore Agallianos (métropolite de Mèdeia) : **I** 21.
Théodore (évêque de Panion) : **II** 72 ; **IV** 151, *326* ; **VI** 199.
Théodore Kavallarios : **I** 10.

Théodore Lambétis : **I** 24.
Théodore Philanthrôpènos Sagopoulos : **III** 103.
Théodoroupolis (Asie Mineure) : **II** 62, v. Euchaïta.
Théodoroupolis (évêché d'Héraclée) : **II** *248* ; *252* ; 62 ; **IV** 151, *326*.
Théodoroupolis (sur le Danube) : **II** 62.
Théodoroupolis (Rhodopes) : **II** 62.
Théodose Ier (le Grand) : **II** 61 ; **III** 102, *314*.
Théodose II : **IV** 114 ; 130.
Theodosioupolis : **II** 48, *242* ; *252* ; 61 ; 62.
Théodote : **III** 108 ; **IV** 121 (Théodotos).
Théodule (higoumène, archevêque de Bulgarie) : **III** 105, *320*.
Théodule (moine) : **II** 96.
Théopemptos : **IV** 125.
Théophane (métropolite d'Héraclée) : **I** 18, *245* ; 21 (métropolite de Mèdeia).
Théophane (spatharocandidat) : **II** 75.
Théophane (stratège de Céphallonie) : **II** 74.
Théophanô (impératrice) : **II** 81, *295* ; 83, *299*.
Théophile (empereur) : **II** 66, *267* ; 67, *269*.
Théophylacte : **VI** 224.
Théophylacte le Chalkotouvès : **II** 75, *283*.
Théophylacte (duc d'Andrinople) : **II** 75, *283*.
Théophylacte (patrice) : **II** 75.
Théophylacte (stratège de Thrace) : **II** 49 (VIIIe s.), *245* ; — 75 (Xe s.), *283*.
Théophylacte Sagopoulos : **III** 103, *317*.
Théotokos (église de —, au Parthénon) : **IV** 112, *283*.
Thespies : **V** 184.
Thessalonique : **II** 83, *299* ; **IV** 112, *283* ; 121 ; 147 ; 158 B ; **V** 174, *348* ; 187 ; **VI** *488*.
Thomas (patrice et logothète du dromos) : **II** 66, *268*.
Thomas le slave : **II** 67.
Thyateira : **V** 172, *345*.
Tibère Ier : **IV** 129.
Tibérios : **V** 167.
Timothée (moine) : **II** 91 ; **IV** 162 (martyr).
Tmôlos (mont d'Asie Mineure) : **V** 179, *358*.
Torki, v. Ouzes.
Tornikioi (famille aristocratique) : **III** 108 ; 110.
Tornikios l'Ibère : **III** 108, *324*.
Totila : **IV** 129.
Toundža (fleuve) : **II** 55 ; 89, *306*.
tourma : **II** 79, *289*.
traité de Lausanne : **I** *219* ; *271*.
Trajanoupolis : **II** 71, *275* ; 92, *314* ; 94.
Transfiguration du Christ : **II** 52.
trésor d'Etat : **II** 81, *295*.
trésor privé de l'empereur : **II** 81, *296*.
Trisagion : **VI** 230 A.
Tryphôn : **IV** 159.
Turcs : **I** *232* ; 11 ; 19 ; *249* ; 21 ; 46, *284* ; 47, *285* ; **II** 83, *298* ; **III** 102, *311* ; *315* ; 109 ; *328* (Turcs d'Anatolie) ;

VI 242 (*idem*).
Tzamblakôn (famille), dont Michel, Jean, Alexios : **I** 10.
Tzangadés (village de la région d'Andrinople) : **III** 106.
Tzépaina : **III** 110.
Tzouroulos : **II** 50, *247* ; 64 ; 73 ; *291-292* ; 81 ; 83 ; 84 ; 85 ; 89, *307* ; **IV** *296* ; 131 ; 135 ; 164 ; **V** *386*.
Tzoutzoulakios, v. Ourbikios.

Üçmak-dere : **I** *224*.
Urbicius Tzintziloukis, v. Ourbikios Tzoutzoulakios.

Vaanès (fils de la sainte Marie la Jeune) : **II** 79, *289*.
Valaques : **I** 26.
Valens (empereur) : **IV** 147 ; **VI** *478*.
Valeria : **IV** 132.
Valérios : **IV** 117 ; **V** 175.
Vardanès (stratège de Thrace) : **II** 49, *245*.
Varna : **II** 63.
Varzachanion : **II** 59 ; *cf.* (monastère de) Lavra.
Vénétie : **IV** 120, *293*.
Venise : **I** 44 ; 46, *284* ; **IV** 165, *344*.
Vepsania Secounda : **IV** 118.
Vergoulè : **II** 58 ; 83, *cf.* Arkadioupolis ; 84.
Véroè : **IV** 162.
Verrhia : **IV** 137, v. Berrhoia.
versets bibliques : **I** 36 ; **II** 52 ; 88 ; 99 ; **III** 102, *315*.
Versinikia : **II** 65, *266*.
Verts (faction d'Hippodrome) : **IV** 130 ; 155 ; **V** 173.
Ververatôn (village de Chios) : **I** 32, *263*.
vestès : **II** 75, *283*.
vicaire : **IV** 117 ; vicaires de Thrace, *ibid*.
Victourinos : **IV** 166 ; **V** 170.
Vidin : **II** 89, *307*.
Vie de Grégoire le Décapolite : **II** 70.
Vie de Jean d'Ephèse : **II** 101, *324*.
Vie de Nicéphore, patriarche de Constantinople : **II** 70, *273*.
Vie du patriarche Tarasios : **II** 70, *274*.
Vie de saint Cyrille le Philéote : **II** 101, *324*.
Vie de sainte Glycérie : **II** 71.
Vie de saint Jean l'Aumônier : **V** 191.
Vie de sainte Marie la Jeune : **II** *253* ; 58 ; 79 ; **IV** *294*.
Vie de saint Nicétas : **II** 71, *276*.
Vierge de Skalôtè (monastère de la —) : **I** 22 ; 23 ; 24.
Visaltia (en Macédoine) : **V** 176.
Vizyè : **I** *249* ; 26 ; 38 ; **II** *242* ; 49 ; *245* ; 50 ; *252* ; 57 ; 67 ; 79 ; 85, *302* ; **IV** 161 ; 162 ; 163 ; **V** 184.
Voie Royale (Carskij păt) : **II** 50, *247* ; **IV** *296*.
Volissos (village de Chios) : **I** 32, *263*.
Voukellon : **II** *252* ; 55.
Vourdizon : **II** *252* ; 54.

Vrahamioi / Vahramioi (famille arménienne) : **II** 89, *309*.
Vrysis : **II** *242* (Mikra et Mégalè) ; 49 ; 76, *285* (Brysis).

Xénos Tornikès : **III** 108.
Xérolophos (Constantinople) : **VI** 206, *467*.
Xyrogypsos (affluent d'Erginès) : **II** *291*.

Yambolis : **II** 55.
Yunus Paşa : **I** 34, *266* ; 44, *280* ; 46, *283*.

Zagaromatès, Georges : **I** 8.
Zagoria (Zagora, en Bulgarie) : **II** 50, *247*.
Zappeion (Ecole des filles d'Andrinople) : **IV** 112, *281*.
Zélotes : **I** 11, *236* ; 12, *237* ; 28, *258*.
Zèmokartou (ta) : **VI** 202.
Zephyrion (Zaphras / Saphras) : **III** *318* ; 105 ; **VI** 224 ; *486* ; 226 ; *489*.
Zoè (épouse du despote Démètre Paléologue) : **I** 38, *274*.
Zôodochos Pègè (église d'Ainos) : **I** 34, v. Chrysopègè.
Zôsimè : **V** 193.
Zôtikè : **IV** 118 ; 135 ; **V** 181.
Zôtikos : **IV** 135 ; 156 ; **V** 181.

À la fin de l'Index, j'ajoute deux ouvrages datant depuis une dizaine d'années, qui concernent Andrinople et Ainos et dont le second traite avec assiduité notre inscription n° 34 (Ière partie) : N. Nicolaïdis, *Ἡ Ἀδριανοῦ μας*, I-II, Athènes 1993 ; J. Perrakis, Σχόλια σέ μιά ἐπιγραφή τῆς Αἴνου, *Θρακικὴ Ἐπετηρίδα* 9 (1992-1994), pp. 71-86.

ERRATA

Inscription n° 35, **I** *268* (Ainos) : L. 2 : le concile de Ferrare / Florence, pseudo-concile selon le dogme de l'Eglise Orthodoxe, n'est pas non plus œcuménique.

Inscription n° 171, **V** *342* (Héraclée) : avant-dernière ligne : au lieu de « Diogénès », lege « Kalandiôn ».

Inscription n° 218, **VI** *477* (Sèlyvria) : deuxième ligne après la traduction : au lieu de « La difficulté dans ce ces-là réside... », lege « ...dans ce cas-là... ».

ISBN 960-214-215-4